











**Revue**  
**de**  
**l'Université d'Ottawa**



**Revue**  
**de**  
**l'Université d'Ottawa**



**1961**  
**trente et unième année**



**L'Université d'Ottawa**  
**Canada**

Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Ottawa

## Un précurseur: Jean-Jacques Rousseau

---

Il est aujourd'hui admis que Jean-Jacques Rousseau est un précurseur du romantisme \*. Dans son œuvre, nous retrouvons tous les thèmes qui seront développés par la suite sur les grandes orgues du lyrisme, toutes les exagérations du sentiment, toutes les chimères des réformes politiques. Il a laissé une postérité spirituelle qui devait étrangement proliférer. Pierre Lasserre va même plus loin : « Rien dans le Romantisme qui ne soit dans Rousseau. Rien dans Rousseau qui ne soit romantique <sup>1</sup>. » La formule est éclatante et catégorique, elle sera souvent reprise par la suite. Cette identification du romantisme et du rousseauisme, monsieur l'abbé Lecigne cherchera à l'établir hors de tout doute <sup>2</sup>.

Il n'est pas flatteur de savoir que l'ancêtre du romantisme a été un névrosé, un homme en proie au délire de la persécution; à son égard, Jacques Maritain a pu souhaiter une solide étude d'un psychologue freudien <sup>3</sup>. Qu'on s'entende bien toutefois sur la portée de l'enseignement de Rousseau; c'est à son insu que ses idées ont pris la tournure que nous leur connaissons. Il n'empêche cependant qu'elles contenaient en germe les événements dont elles ont été génératrices <sup>4</sup>. Qu'il

\* Cette étude fait suite à celle parue dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 30, 3 (1960), p. 245.

<sup>1</sup> P. LASSERRE, *op. cit.*, p. 14-15.

<sup>2</sup> « Dans l'ordre divin, le romantisme c'est la religiosité substituée aux croyances précises, le sentiment à la foi, le déisme au christianisme et, pour trouver la source de ce courant, il faut remonter jusqu'à la profession de foi du Vicaire savoyard dans l'*Emile* de Rousseau. Dans l'ordre moral, le romantisme c'est la passion divinisée, proclamée reine de droit divin et s'attribuant le sceptre des pensées et des actes, — et, pour trouver les origines du despotisme passionnel, il faut remonter jusqu'à la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau. Dans l'ordre social, ce romantisme c'est la réhabilitation des gueux, la chimère substituée au bon sens, la littérature de l'anarchie et du sentimentalisme révolutionnaire, — et, pour trouver la formule première de cet évangile nouveau, il faut remonter jusqu'au *Contrat social* de Rousseau. Dans l'ordre littéraire, le romantisme c'est l'émancipation du « moi », l'étalage insolent en prose et en vers de tout ce qu'il y a de plus intime dans la conscience, dans le cœur, dans l'âme, dans la vie; — et, pour trouver le modèle initial de cette littérature « moirinaire »..., c'est aux *Confessions* de Rousseau qu'il faut remonter » (C. LECIGNE, *op. cit.*, p. 66-67).

<sup>3</sup> Jacques MARITAIN, *Trois réformateurs : Luther, Descartes, Rousseau*, Paris, Plon, 1925, p. 272.

<sup>4</sup> Je pense que Bédier et Hazard se maintiennent en deçà de la réalité quand ils écrivent : « C'est une question d'opinion que de déterminer dans le Romantisme ses qualités ou ses défauts. C'est une question d'histoire fort complexe de savoir si le Romantisme est « tout Rousseau ». Mais c'est un fait clair et certain que Rousseau,

eût détesté cette influence dévastatrice, peu conforme à ses aspirations d'homme naturel, je serais prêt à en convenir. Il paraît toutefois excessif de ne trouver chez Rousseau aucune trace de romantisme avant les *Confessions*. Toute son œuvre en est imprégnée, il est facile d'en montrer les traces<sup>5</sup>. Quelques-uns de ses ouvrages le souligneront éloquemment.

Il y a d'abord *La Nouvelle Héloïse*. On ne nous accusera pas de nous faire la partie facile en cherchant à retrouver dans ce récit épistolaire le visage et les idées de Rousseau, puisque lui-même déclarait à son ami Bernardin de Saint-Pierre : « Saint-Preux n'est pas tout à fait ce que j'ai été, mais ce que j'aurais voulu être<sup>6</sup>. » Il n'y a plus à redouter le terrain glissant de l'hypothèse gratuite...

Avec Rousseau et *La Nouvelle Héloïse*, dont le titre même évoque les amours passionnées d'Abélard et de la nièce du chanoine Fulbert, le roman français entre de plain-pied dans le domaine du sentiment et de la conscience. Dans l'intention de l'auteur en tout cas, c'est une fin de non-recevoir au libertinage en vogue; les contemporains du romancier, blasés de leurs expériences routinières et désireux de retrouver une innocence aussi perdue que le paradis de Milton, verseront beaucoup de larmes à s'attacher aux malheurs de Julie d'Étanges et de Saint-Preux. Ils ne seront pas moins touchés de la fidélité de Julie à son mari, M. de Wolmar, et ils oublieront volontiers les égarements de la jeune fille, au spectacle des vertus de l'épouse.

Il n'est peut-être pas un ouvrage de Rousseau qui jette autant de lumière sur lui-même. Cet homme de quarante-quatre ans, qui a entremêlé ses soucis de philosophie à une existence de vagabond, se

avant ses *Confessions*, n'enseigne rien, ou à peu près rien, du Romantisme. C'est avec les *Confessions* seulement, et seulement au temps de la Révolution, que commence une influence qu'il ne voulait d'ailleurs pas exercer et qu'il aurait assurément détestée» (Joseph BÉDIER et Paul HAZARD, *Histoire de la Littérature française illustrée*, Paris, Librairie Larousse, 1935, t. II, p. 130).

<sup>5</sup> Je m'accorde parfaitement avec un exégète contemporain, Jacques Maritain, qui écrit : « Le mot de romantisme peut prêter à bien des confusions. Je n'ignore pas qu'il y a eu de tout, même du très bon, dans le complexe mouvement classé sous ce nom. Mais rien n'est vain comme de discuter sur les mots en refondant leur définition suivant les besoins de la cause; et, malgré tout, l'usage a suffisamment fixé le sens de celui-ci. En tant qu'il signifie une religieuse éviction de la raison et de ses œuvres, le débridement sacré de la sensibilité, le saint étalement du moi et l'adoration de la primitivité naturelle, le panthéisme comme théologie et l'excitation comme règle de vie, il faut avouer que Rousseau, par son naturalisme mystique, est au principe d'un tel mal de l'esprit » (MARITAIN, *op. cit.*, p. 163).

<sup>6</sup> Cité par LASSERRE, *op. cit.*, p. 53.



décide à écrire un roman d'amour, lui qui n'a toujours ressenti que mépris pour ces récits faciles, d'une sentimentalité à fleur d'épiderme. C'est qu'il vit alors dans la solitude enchanteresse de l'Ermitage, il est rendu à l'âge où il est plus aisé de rêver que de vivre un grand amour, il s'ennuie avec sa femme, Thérèse Le Vasseur, humble fille d'auberge peu susceptible de suivre les nuances de ses sentiments et de s'émouvoir au chant des oiseaux et au souffle du printemps dans la vallée de Montmorency.

Rousseau commence à écrire son roman, qui le dégage de lui-même et de sa mélancolie; il y met toute sa détresse intime, sa tristesse d'avoir sans doute ému plusieurs femmes sans être assuré qu'aucune l'ait vraiment aimé. Il se retrouve dans les héros qu'il fait vivre sur les bords du lac de Genève. Saint-Preux est un grand cœur mais, comme lui-même, dépourvu de nom et de fortune. Il est précepteur dans une famille riche, les d'Étanges, et personne n'est étonné d'apprendre qu'il tombe amoureux de la fille de la maison, Julie, qui joint aux attraits de la beauté physique la séduction de l'esprit. Amour malheureux, amour impossible, qui satisfait le côté fataliste de Rousseau : il aime pleurer sur des héros qui lui renvoient sa propre image.

Ce déclassé ne recherche plus les filles du peuple; il ambitionne obscurément un attachement pour quelque grande dame. Et cette grande dame ardemment désirée ne tarde pas à paraître. M<sup>me</sup> d'Épinay, l'hôtesse de Rousseau à l'Ermitage, reçoit parfois la visite de sa belle-sœur, Sophie d'Houdetot. Il faudra peu de temps pour qu'elle éveille, car elle est coquette, un sentiment très fort dans le cœur du solitaire<sup>7</sup>. Il est visiblement ébloui et Sophie n'est pas farouche; elle veut cependant demeurer fidèle, non pas à son mari, mais à Saint-

<sup>7</sup> Dans les *Confessions*, la sérénité de l'âme revenue, il nous la dépeint avec justesse : « Madame la comtesse d'Houdetot approchait de la trentaine, et n'était point belle; son visage était marqué de la petite vérole; son teint manquait de finesse, elle avait la vue basse et les yeux un peu ronds; mais elle avait l'air jeune avec tout cela, et sa physionomie, à la fois vive et douce, était caressante. Elle avait une forêt de grands cheveux noirs, naturellement bouclés, qui lui tombaient au jarret; sa taille était mignonne, et elle mettait dans tous ses mouvements de la gaucherie et de la grâce tout à la fois. Elle avait l'esprit très naturel et très agréable; la gaieté, l'étourderie et la naïveté s'y mariaient heureusement; elle abondait en saillies charmantes qu'elle ne recherchait point et qui partaient quelquefois malgré elle. Elle avait plusieurs talents agréables, jouait du clavecin, dansait bien, faisait d'assez jolis vers. Pour son caractère, il était angélique; la douceur d'âme en faisait le fond; mais, hors la prudence et la force, il rassemblait toutes les vertus » (Paris, Bibliothèque de la Pléiade, N.R.F., 1939, p. 430-431).

Lambert, un militaire qui se croit poète et qui l'a conquise. Rousseau doit donc se contenter d'un grand amour platonique. Et il se remet à rédiger les lettres de Julie et de Saint-Preux. Le ton en est changé; à la passion déchaînée succèdent les appels au devoir et à la vertu. Le diable, impuissant, se fait prédicateur...

*La Nouvelle Héloïse* est une longue suite de lettres. La première partie de l'ouvrage est ardente et juvénile, la seconde, résignée et mélancolique. C'est d'abord un échange de billets enflammés, où Julie et Saint-Preux luttent désespérément au bord de l'abîme qui s'ouvre sous leurs pas. Le jeune précepteur a le sentiment très fort de l'honneur et Julie exige qu'il la respecte, mais la passion parle haut<sup>8</sup>. M. d'Étanges n'est guère empressé de marier sa fille à un brave garçon d'un rang social inférieur au sien. Il préfère l'offrir à un gentilhomme russe qui lui a sauvé la vie, M. de Wolmar, de trente ans plus âgé que Julie. Elle se soumet sans révolte au décret paternel. (A ce moment, Rousseau n'a plus d'espoirs auprès de la sémillante Sophie d'Houdetot.)

Le roman se transforme subitement pour devenir un traité de morale; une morale toute spéciale, nullement fondée sur les canons d'une doctrine théologique. Il enseigne toutefois la fidélité conjugale et les mérites de la morale sociale : tout le bonheur se trouve dans le témoignage de la conscience, il couronne le devoir accompli; la bonté apaise les sens, elle maîtrise le tumulte des passions.

<sup>8</sup> Un soir, elle lui donne rendez-vous dans un bosquet où elle se rend en compagnie de sa cousine Claire, qui joue le rôle comode de la confidente dans la tragédie classique. Voici comment Saint-Preux raconte, dans la langue ampoulée et excessive dont le romantisme est déjà débordant, la scène du baiser : « En y entrant [dans le bosquet], je vis avec surprise ta cousine s'approcher de moi et, d'un air plaisamment suppliant, me demander un baiser. Sans rien comprendre à ce mystère, j'embrassai cette charmante amie; et, tout aimable, toute piquante qu'elle est, je ne connus jamais mieux que les sensations ne sont rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après quand je sentis... la main me tremble... un doux frémissement... ta bouche de rose... la bouche de Julie... se poser, se presser sur la mienne, et mon corps serré dans tes bras ! Non, le feu du ciel n'est pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embraser. Toutes les parties de moi-même se rassemblèrent sous ce toucher délicieux. Le feu s'exhalait avec nos soupirs de nos lèvres brûlantes, et mon cœur se mourait sous le poids de la volupté... quand tout à coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer sur ta cousine, et tomber en défaillance. Ainsi la frayeur éteignit le plaisir, et mon bonheur ne fut qu'un éclair. À peine sais-je ce qui m'est arrivé depuis ce fatal moment. L'impression profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur !... c'est un tourment horrible... Non, garde tes baisers, je ne saurais les supporter... ils sont trop âpres, trop pénétrants; ils percent, ils brûlent jusqu'à la moelle... ils me rendraient furieux » (*La Nouvelle Héloïse*, dans les *Œuvres complètes*, Paris, Armand-Aubrée, 1830, t. VI, p. 81).

Julie et de Wolmar vivent donc heureux. Après avoir fait le tour du monde pour oublier son amour, Saint-Preux se rend à leur foyer et s'extasie devant la paix d'un ménage vertueux. Comment pourrait-il abolir le passé ? Julie, elle, a-t-elle oublié<sup>9</sup> ? Non, une plaie aussi profonde ne peut cicatriser. Avant que de mourir, Julie souhaite que Saint-Preux épouse sa cousine Claire. Ils préféreront tous deux entretenir son culte en élevant ses enfants.

Jean-Jacques a gagné la partie : il s'est institué directeur d'âmes et il a assuré, du moins le croit-il, le triomphe de la vertu, l'accord du cœur et de la conscience. Cette vertu, pour exigeante qu'elle soit, pour inhumaine qu'elle se veuille, n'est pas un frein à toutes les passions. L'honneur a mieux sauvé M<sup>me</sup> de Clèves contre l'amour du duc de Nemours. Cette vertu manque de racine spirituelle ; elle se contente d'être laïque et moralisante ; elle équivaut, si l'on veut, à une espèce de civisme sentimental. Entrave bien fragile aux débordements des sens... Comment ne pas se demander si la droiture naturelle de Julie, épouse et mère, ne procède pas plus de la volupté de la souffrance et de la frénésie du dévouement que de la dictée impérieuse d'une conscience délicate ? Il se trouvera toujours des lecteurs qui retiendront plus les déchaînements amoureux de Julie et de Saint-Preux que leur résignation.

Le roman obtient un succès prodigieux. Il correspond à un état latent de la sensibilité de l'époque qui se cherche un exutoire, il annexe aussi la nature à la littérature. Ce romanesque tendre et douloureux, c'est alors un chant nouveau et combien séduisant. Et les railleries de Voltaire sur les *âcres baisers* n'entament aucunement cet engouement. Rousseau ouvre une avenue.

Il n'est pas un guide de tout repos, sa vie n'est pas un enseignement<sup>10</sup>. Il n'empêche que par plus d'un trait, *La Nouvelle Héloïse*

<sup>9</sup> Après une promenade en bateau des deux anciens amants, Saint-Preux écrit : « Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Le chant assez gai des bécassines, me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer, m'attristait. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses » (*Œuvres complètes*, t. VII, p. 133-134). C'est déjà toute la substance du *Lac* de Lamartine.

<sup>10</sup> Jean Cocteau, qui lui a consacré un jour une étude aussi confuse que perspicace, lui rend justice : « Jean-Jacques n'eut rien d'un apôtre. Il est homme avec

appartient à l'histoire de la sensibilité universelle, elle nous fournit des aperçus sur les rayons et les ombres des sentiments, elle constitue une anticipation fulgurante du romantisme. Mais il s'en faut de beaucoup qu'elle échappe à toute critique<sup>11</sup>.

Les témoignages des contemporains sont multiples pour démontrer les remous qu'occasionne la publication — il vaudrait mieux dire le lancement, comme d'une bombe — du livre de Rousseau. C'est aussitôt le délire, et les larmes affluent. Ce qu'on pouvait pleurer en ce temps, c'est incroyable ! Les fils de Voltaire ont volontiers le sourire ironique et glacé, mais les filles de Rousseau sont constamment larmoyantes.

Qu'on ne s'en étonne pas trop. L'incrédulité est à la mode, on a rejeté les dogmes et les autorités traditionnelles. La raison triomphe partout : Apollon a terrassé Dionysos. A la bonne heure, opineront d'aucuns. Certes, à certains égards, mais il se fait dans les âmes un grand vide, et qu'il faut bien combler. Rousseau y pourvoira en s'établissant directeur laïque des âmes<sup>12</sup>. Les contemporains n'y regardent pas de très près, ils ne voient pas très loin. Leurs cœurs sont tout simplement bouleversés. Pour beaucoup, c'est la révélation de l'amour, d'un amour épuré au souffle des beautés de la nature. On se rend même en pèlerinage à Ermenonville pour apercevoir le maître. C'est à qui professerait la religion de Jean-Jacques, qui dispense de se

toutes ses faiblesses. Sincère à sa manière, d'une sincérité qui n'est pas celle des saints. Sa vie fut bien moins scandaleuse que celle d'un Richelieu ou d'un Casanova. Il montra constamment du feu ; et il suffit de cette petite chose pour bouleverser une époque. Il ne souhaitait rien qu'aimer et être aimé. A cause de cela, il fut haï, persécuté plus qu'aucun homme. Il semble que ce soit surtout ce que le monde ne pardonne pas » (voir le *Tableau de la Littérature française. XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, N.R.F., 1939, p. 327).

<sup>11</sup> « Ce n'est certes pas la chaleur du lyrisme qui peut blesser en telle matière (il y a, comme dit Sainte-Beuve, un « sublime des sens »), c'est la confusion des genres. La raison et la passion, la sagesse et l'amour sont deux. Leur conflit éternel n'est pas seulement une donnée de la vie, il est la condition de l'art. La fureur des flots n'est une belle fureur que par la stabilité des rochers qu'ils viennent battre. Que l'élément résistant et fixe se laisse dissoudre dans l'élément capricieux et terrible, celui-ci perdra sa violence et ce n'est plus qu'une onde molle, paresseusement épandue, sans profondeur, souillée de débris » (LASSERRE, *op. cit.*, p. 56).

<sup>12</sup> « C'est en répandant sur tant d'âmes la contagion de cette religiosité pervertie qu'il a donné au monde moderne un de ses aspects caractéristiques... Rousseau précipite le cœur dans une anxiété *sans fin*, parce qu'il *sanctifie le refus de la grâce*. Ayant rejeté avec les philosophes le don de Celui qui nous a aimés le premier, il donne issue cependant au sentiment religieux, il détourne notre faim de Dieu vers les sacrés mystères de la sensibilité, vers l'infini de la matière. Mais il va ainsi bien plus loin que l'épisode romantique. La pensée actuelle, en ce qu'elle a de morbide, reste encore sous sa dépendance. La recherche de la délectation mystique en les choses qui ne sont pas Dieu, étant une recherche sans terme, ne peut s'arrêter nulle part » (MARITAIN, *op. cit.*, p. 163-164.).

soumettre aux canons de l'Église ! Quelle aubaine pour des âmes incrédules et assoiffées d'un vague idéal <sup>13</sup> ! Les écrivains ne sont pas les derniers à donner l'exemple de l'emballement, témoin Choderlos de Laclos et Jean-François Ducis <sup>14</sup>. A l'étranger, le succès de *La Nouvelle Héloïse* n'est pas moindre. Pour les Anglais, Rousseau a détrôné Richardson, l'auteur de *Clarisse Harlowe*, de *Pamela* et de *Grandisson*. Byron et Ruskin ne tarissent pas d'éloges. Chez les Allemands, Gœthe fait de ce livre son aliment indispensable et Werther sera un fils spirituel de Saint-Preux <sup>15</sup>.

\* \* \*

L'*Émile* veut être le traité de l'éducation pour former un homme selon la nature <sup>16</sup>. D'après Rousseau, cette éducation comprend cinq périodes. Jusqu'à l'âge de trois ans, il énumère les premiers soins à donner aux enfants; il est opposé à ce qu'ils soient emmaillottés !

<sup>13</sup> On connaît les noms de quelques-unes de ces grandes dames qui ont succombé à l'envoûtement, une duchesse de Polignac, une M<sup>me</sup> de Francueil, une M<sup>me</sup> de Boisguilbert. Cette dernière écrit à Bernardin de Saint-Pierre, après avoir terminé la lecture de *La Nouvelle Héloïse* : « Dans ce livre il est des lettres qu'on peut lire à tout âge, qui ne peuvent, en nous intéressant, que nous rendre meilleurs, tandis que de fort beaux sermons, en nous ennuyant, nous laissent souvent comme nous sommes. » Une mère de famille va même plus loin; elle entend élever ses filles selon les directives de Jean-Jacques et elle n'a aucun doute qu'elles seront vertueuses : « Je suis toute rassurée... La vertu règne dans votre livre, malgré tous les petits écarts qu'elle peut faire. » Va donc pour les petits écarts...

<sup>14</sup> Dans une lettre au vicomte de Valmont, la marquise de Merteuil se montre très sévère à l'endroit des romans; elle reproche aux auteurs de se « battre les flancs pour s'échauffer », tandis que le lecteur reste froid, mais elle ajoute aussitôt : « *Héloïse* est le seul qu'on en puisse excepter » (*Les Liaisons dangereuses*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, N.R.F., 1932, p. 98). Ducis, poète tragique, rend hommage à Rousseau dans le quatrain suivant :

Entre ces peupliers paisibles  
Repose Jean-Jacques Rousseau :  
Approchez, cœurs droits et sensibles,  
Votre ami dort sous ce tombeau.

(*Œuvres*, Paris, Ladvocat, 1827, t. IV, p. 399).

<sup>15</sup> On peut préférer le jugement pertinent de Charles Nodier qui « trouve cette lecture plus dangereuse que celle des romans de Voltaire qui, du moins, ne sont qu'indécents et grossiers; et il a raison : l'œuvre qui insinue l'immoralité est bien plus néfaste qu'un roman obscène et dégoûtant : dans celui-ci, on trouve une dose massive de poison, qu'on ne peut assimiler, et qui agit alors comme vomitif; la dose minime, mais assimilable, empoisonne lentement, et donc bien plus sûrement » (SOURIAU, *op. cit.*, p. 9).

<sup>16</sup> Les premières lignes fournissent le principe fondamental de l'ouvrage : « Tout est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'un autre, un arbre à porter les fruits d'un autre; il mêle et confond les climats, les éléments; il mutile son chien, son cheval, son esclave; il bouleverse tout, il défigure tout; il aime la difformité, les monstres; il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme; il le faut dresser pour lui, comme un cheval de manège; il le faut contourner à sa mode, comme un arbre de son jardin » (*Œuvres complètes*, t. III, p. 13).

Donnons-lui raison. De trois à douze ans, c'est l'éducation des sens; il faut protéger l'enfant contre l'erreur et le vice, mais qu'on ne lui enseigne ni la vérité ni la vertu et qu'on l'éloigne des livres. C'est le moment de l'entraîner aux exercices physiques. De douze à quinze ans, tout en l'écartant de toute contamination livresque, il sera temps de lui faire apprendre un métier manuel et de lui fournir une initiation pratique aux phénomènes de la nature, de l'astronomie, de la physique, de la géographie. De quinze à dix-huit ans, c'est au tour de l'éducation du cœur; on l'entretiendra de la bienfaisance, de l'humanité, de la pitié, de l'amitié. Et Dieu dans tout cela? Qu'il suffise, comme le vicaire savoyard, d'affirmer l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, mais qu'on ne lui dise pas que telle religion est préférable à telle autre. Enfin, devenu homme, Émile épousera Sophie, c'est-à-dire la sagesse, une jeune fille de goûts simples, élevée selon les mêmes principes.

Par ce livre, Rousseau établit sa réputation d'éducateur et de pédagogue, non seulement en France, mais par toute l'Europe. Une noble Anglaise souhaiterait lui confier l'éducation de ses enfants. Fichte et Kant subissent l'emprise de ses idées. La mère d'Alfred de Vigny élève son fils selon ces préceptes; le poète d'Éloa pratique dans son enfance les enseignements hygiéniques de Jean-Jacques.

Le flou de cette pensée religieuse provient d'une confusion dans l'esprit de l'écrivain. Il est d'origine protestante, il a été un temps catholique, il est dévoré d'un immense orgueil: ces trois éléments s'entremêlent et forment un ensemble assez contradictoire. L'aboutissant logique, c'est le théisme, c'est-à-dire la reconnaissance de l'existence de Dieu, mais d'un Dieu situé au-dessus des religions et qui n'impose aucune obligation précise, sauf une conformité aussi fidèle que possible aux lois de la nature. Rousseau, malgré ses lacunes, a réhabilité l'idée de Dieu dans un siècle d'où on l'avait banni. Il n'a pas ramené les âmes au catholicisme non plus qu'à la pratique du culte, mais il a éveillé quelques inquiétudes salutaires, il a, à son insu, montré la grande misère de l'homme sans Dieu <sup>17</sup>.

<sup>17</sup> Son biographe, Bernardin de Saint-Pierre, qui fut aussi son ami, a souligné à plusieurs reprises l'importance des choses religieuses pour Rousseau: «Il avait de Dieu l'idée la plus sublime; un jour nous étions assis sur le bord d'un pré de luzerne dont j'examinais les fleurs; près de là un vaste champ tout violet de bleuets, coquelicots, vésicaire. — L'occupation, lui disais-je, des âmes heureuses, est de former, façonner, peindre en été les fleurs. — Autant vaudrait, me dit-il, passer son temps dans une

En dépit de beaucoup d'erreurs, l'*Émile* laisse aux lecteurs une impression religieuse. Si Lamartine le rejette et le juge de nul intérêt, il n'en va pas ainsi pour beaucoup d'esprits du XIX<sup>e</sup> siècle, comme Chateaubriand, Michelet, Dumas fils, Sully-Prudhomme et combien d'autres qui se reconnaissent les disciples de Rousseau.

Il veut être l'homme de la nature. A l'entendre, lui seul est pur, lui seul est saint, et c'est pourquoi il est persécuté. Ce sentiment d'être exemplaire éclate particulièrement, avec une vigueur dont l'expression avoisine parfois le délire, dans les *Rêveries du Promeneur solitaire*, formant une annexe et un prolongement aux *Confessions*. C'est surtout dans cet ouvrage que les romantiques puiseront leur sentiment magnifié de la nature. Rousseau délaisse même son théisme imprécis pour confondre Dieu et la nature dans un panthéisme accordé à sa sensibilité. L'âme du *Raphaël* de Lamartine en sera toute imprégnée. Les montagnes, les lacs, les champs, le soleil, les spectacles changeants de la nature, tout lui est prétexte à exaltation religieuse, voire mystique<sup>18</sup>. Le vrai n'attire pas les romantiques, le beau leur suffit et, pour eux, le beau, c'est le vrai. Il y a là une inversion pernicieuse des valeurs intellectuelles, qui tente de fonder une spiritualité démunie de toute assise solide dans l'intelligence. C'est le Dieu sensible au cœur de Pascal, mais poussé jusqu'à ses conclusions logiques et ruineuses.

Pour honorer Dieu, il suffit désormais de se placer en état de disponibilité sentimentale et d'attendre que la nature veuille bien concourir à ce culte tout gratuit<sup>19</sup>. Fait assuré, tout le monde donne

fabrique. — Mais ne faut-il pas des ministres à Dieu ? — Nous le traitons comme les rois qui ne se peuvent passer de *ministres*, comme si un acte de sa volonté n'était pas un acte de sa puissance ! — Le sublime de cette pensée m'éblouit » (*La Vie et les Œuvres de J.-J. Rousseau*, p. 105). Elle nous éblouit beaucoup moins, nous la savons erronée, elle est néanmoins révélatrice de la tournure d'esprit de Rousseau.

<sup>18</sup> « Plus un contemplateur a l'âme sensible, plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce et profonde s'empare alors de ses sens, et il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau système avec lequel il se sent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent; il ne voit et ne sent rien que dans le tout » (*Œuvres complètes*, t. IX, p. 374).

<sup>19</sup> Voici le passage d'une lettre de la baronne d'Oberkirch : « Je restai encore longtemps dehors, tant la nuit était belle... Le calme universel était vraiment sublime en ce moment, et élevait l'âme vers le ciel. On n'entendait que le clapotement de l'eau contre les barques, et le chant des petites raines faisant rage sur les buissons voisins. De temps en temps, à travers le silence, une horloge éloignée sonnait l'heure, ou l'aboïement lointain d'un chien près d'une ferme annonçait seul que cette belle campagne n'était pas déserte. Mon Dieu ! que je me suis souvent rappelé ces heures là ! La lune était d'un éclat de diamant et faisait briller jusqu'au moindre brin d'herbe » (*Mémoires sur la Cour de Louis XVI*, Paris, Charpentier, 1853, t. I, p. 344-345).

à plein dans cette passion dévorante pour les paysages et la nature <sup>20</sup>. Il n'est pas jusqu'au mot romantique qu'on ne trouve chez Rousseau, dès qu'il veut exprimer une nuance particulière de son sentiment sur la nature <sup>21</sup>. Il est facile de constater que Rousseau a apporté à ses contemporains, comme aux générations suivantes, un thème jusqu'alors négligé. Par son souci de l'observation — il aimait beaucoup herboriser, — par le plaisir immense qu'il éprouve à regarder le monde extérieur, il a fourni une nuance nouvelle à la sensibilité. Il a accompli davantage : il a confondu le sentiment de la nature et le sentiment de Dieu. C'est un autre trait, d'une importance capitale, qu'on relève dans les œuvres des écrivains romantiques.

\* \* \*

L'Académie de Dijon, en 1754, met au concours la question suivante : « Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes, et si elle est autorisée par la loi naturelle ? » Quelques années plus tôt, la même Académie avait demandé « si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs », et Rousseau avait répondu par la négative — sur le conseil de Diderot, a-t-on prétendu. Couronné, l'auteur avait connu rapidement une grande renommée. Cette fois-ci, il va encore plus loin. Son exposé, si brillant soit-il, effarouche ses juges, qui n'osent lui accorder le prix. Ce qui n'empêche son *Discours* de faire un beau tapage et d'exercer une influence déterminante.

La thèse est relativement simple : dans les premiers temps du monde, les hommes vivent dans l'état de nature, dociles à leurs seuls instincts. Ils sont parfaitement heureux parce qu'ils sont parfaitement égaux. Mais ils ont un jour la malencontreuse idée de rechercher une organisation collective, ils se constituent en société. C'est l'origine de leurs misères. L'inégalité entre les hommes est survenue dès qu'ils ont formé une société. Le droit de propriété fait les riches et les pauvres;

<sup>20</sup> De passage en Suisse, Fontanes écrit à Joubert : « Ah ! mon ami, je vous appelle; que n'êtes-vous à Vevey pour admirer, pour pleurer, pour sourire, pour recevoir toutes les émotions douces de l'âme... Je me suis enfoncé par le col de Balme dans le Valais : non, l'âge d'or n'est point un rêve ! Cette délicieuse vallée réfute tous ceux qui n'y croient pas... Mon ami, *la Nouvelle Héloïse* était toute faite à Vevey. N'admirez plus, ou admirez en davantage Rousseau, pour avoir si bien deviné » (Paul DE RAYNAL, *Les Correspondants de Joubert*, Paris, Calmann-Lévy, 1885, p. 48-49).

<sup>21</sup> Par exemple, quand il célèbre les beautés de l'île de Saint-Pierre où il coula des jours heureux : « Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et romantiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne sont pas moins riantes » (*Confessions*, p. 695).



la magistrature fait les forts et les faibles; l'autorité fait les maîtres et les esclaves <sup>22</sup>.

Malgré la modération du ton, on perçoit sans peine la force explosive de cette thèse qui s'inscrit en faux contre la conception traditionnelle de la société. Les révolutionnaires de 1789 et de 1793 y puiseront de nombreux arguments, toute la pensée politique et juridique du XIX<sup>e</sup> siècle en sera abondamment informée <sup>23</sup>. On trouvera dans sa filiation spirituelle tous les réformateurs sociaux, de tendances collectivistes quand elles ne sont pas carrément communistes, qui édifieront des systèmes tout au long du siècle. Leur bible, c'est le *Discours sur l'Inégalité*, c'est *Le Contrat social* <sup>24</sup>.

Rousseau exerce sur ses contemporains une influence prépondérante, il conteste à Voltaire sa royauté sur les esprits. En littérature,

<sup>22</sup> « J'ai tâché d'exposer l'origine et le progrès de l'inégalité, l'établissement et l'abus des sociétés politiques, autant que ces choses peuvent se déduire de la nature de l'homme par les seules lumières de la raison, et indépendamment des dogmes sacrés qui donnent à l'autorité souveraine la sanction du droit divin. Il suit de cet exposé que l'inégalité, étant presque nulle dans l'état de nature, tire sa force et son accroissement du développement de nos facultés et des progrès de l'esprit humain, et devient enfin stable et légitime par l'établissement de la propriété et des lois. Il suit encore que l'inégalité morale, autorisée par le seul droit positif, est contraire au droit naturel toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'inégalité physique; distinction qui détermine suffisamment ce qu'on doit penser à cet égard de la sorte d'inégalité qui règne parmi tous les peuples policés, puisqu'il est manifestement contre la loi de nature, de quelque manière qu'on la définisse, qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécile conduise un homme sage, et qu'une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude manque du nécessaire » (*Œuvres complètes*, t. I, p. 225).

<sup>23</sup> D'où vient, chez Rousseau, cette tournure d'esprit si contraire, dans l'ensemble, aux idées de son siècle ? « De forte souche plébéienne, ses qualités et ses défauts mêlés nous rappellent à chaque instant l'humilité de ses origines. La simplicité de ses goûts, l'impulsivité de sa nature, sa réelle bonté, sa timidité foncière et ses gaucheries, sa fierté mal placée, sa susceptibilité, son insolent orgueil d'autodidacte, son brutal mépris des convenances, ce qui se mêle d'envie haincuse et de basse rancune à sa passion égalitaire, son penchant à la déclamation, sinon à l'éloquence, peut-être quelques-uns de ses vices secrets et la naïve impudeur de son cynisme, tout cela vient de ce qu'à la différence d'un Montesquieu, d'un Voltaire, même d'un Diderot, le sort l'a fait naître dans une classe sociale qui, jusqu'alors, n'avait pas eu droit de cité dans la littérature. Rousseau représente l'avènement littéraire du « quatrième Etat » : son « démocratisme », ses tendances socialisantes et révolutionnaires procèdent manifestement de là » (Victor GIRAUD, *La Critique littéraire*, Paris, Aubier, Editions Montaigne, 1945, p. 122-123).

<sup>24</sup> Avec son humour le plus souvent cynique, Voltaire écrivait à Rousseau, le 30 août 1755 : « On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage; cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. » Le passage est spirituel et piquant; il semble toutefois que Voltaire se soit mépris sur l'importance révolutionnaire de ce message, qu'il n'y ait vu que le paradoxe amusé d'un esprit étincelant. Il y a bien davantage. Il y a l'effort passionné, voire féroce, d'un homme désireux de rejeter les fondements de la société et qui met tout en œuvre pour les saper.

il réhabilite la grande période éloquente, négligée depuis l'époque classique, il exalte le rôle de l'imagination, il confère au sentiment une dignité inconnue avant lui, il propage le sentiment de la nature. En philosophie, il tente de réagir contre les idées matérialistes en cours, en affirmant la spiritualité et l'immortalité de l'âme. En morale, il lutte contre l'égoïsme et célèbre la vertu — une vertu superficielle et factice. En politique, il contribue dans une large mesure à la chute de l'Ancien Régime. En religion, il s'oppose à l'athéisme, mais ne se prive pas d'attaquer durement les dogmes chrétiens.

Ancêtre des romantiques, quel a été le rôle joué par Jean-Jacques dans la Révolution française ou, plus exactement, auprès des révolutionnaires ? Disposons sans retard d'un point : Rousseau n'a pas prévu dans le concret tous les épisodes des années révolutionnaires, il n'est pas assuré non plus qu'il ait désiré ce chambardement d'une société qu'il n'aime pas, mais dont il ne souhaite peut-être pas la disparition aussi rapide. Beaucoup des excès de la Révolution l'eussent sans doute choqué dans sa bonté naturelle; mais pour une bonne part il en demeure le responsable. Une fois l'idée lancée, son auteur n'est plus maître de ses répercussions; elle va son chemin, indépendante de lui et rien ne peut plus l'arrêter dans sa marche dévastatrice. Non, Rousseau n'était pas, comme on l'a prétendu<sup>25</sup>, un aristocrate et un défenseur de l'ordre établi; ce qui est vrai, c'est qu'il n'a pas travaillé délibérément à l'avènement d'une conception aussi foncièrement nouvelle de la société. Comme il arrive souvent, son œuvre l'a dépassé.

Les chefs des diverses factions révolutionnaires ne sont pas tous, il s'en faut de beaucoup, des intellectuels qui ont pâli sur les ouvrages de Jean-Jacques. Même pour ceux qui n'ont pas lu ses livres, son nom demeure un symbole, un signe de ralliement. A leurs yeux, sa gloire efface même partiellement celle de Montesquieu, qui a paru tellement audacieux quelques années plus tôt. Des hommes comme Barère de Vieuzac, surnommé l'*Anacréon de la guillotine*, Merlin de Thionville, Robespierre, le grand meneur de jeu, Lazare Carnot, l'*Organisateur de la victoire*, d'autres aussi, ne jurent que par Rousseau.

Retenons, comme plus révélateurs, les témoignages, indirects et respectueux, de ceux qui ne l'aiment pas. L'évêque de Nancy, le

<sup>25</sup> IZOULET, dans *La Revue hebdomadaire* des 9 et 16 janvier 1909.

31 mars 1790, l'attaque à la tribune, tout en cherchant à lui rendre justice, l'appelant « le patron si vanté de la philosophie moderne, cet auteur du *Contrat social* dont les erreurs brillantes ont fait malheureusement plus de prosélytes que les vérités ». Ce n'est pas le ton de l'adversaire systématique... Saint-Just, le froid théoricien, exprime lui aussi modérément ses réserves<sup>26</sup>. Précautions oratoires pour ne pas blesser les rousseauistes convaincus ? Ces gens éprouvent plutôt des regrets à devoir différer d'opinion avec un maître aussi universellement respecté.

Les lettrés participent au même culte. Le girondin Louvet de Coubray, un romancier, s'abandonne au lyrisme; c'est le mode de la prière et de l'invocation<sup>27</sup>. Le peuple, qui ne l'a point lu, reste imprégné de cette ferveur. A sa recommandation, il substitue le mot citoyen, plus égalitaire, au mot monsieur, jugé trop aristoocratique. Il s'enthousiasme pour la fête de l'Être suprême, censée évoquer les temps lointains (et imaginaires) où les hommes conclurent entre eux le fameux Contrat.

Considérations politiques, sans doute. Mais la littérature n'est pas une création de l'esprit absolument pure, tout à fait gratuite, sans aucune attache au monde extérieur. Les données sociales et économiques conditionnent grandement l'orientation de la production littéraire. La Révolution, inspirée pour une bonne part de Rousseau chez qui on découvre tant d'éléments romantiques, n'est-elle pas elle-même romantique ? la littérature qui fleurit en ces années ne porte-t-elle pas les marques de ce mouvement ?

Il eût été difficile qu'il en fût ainsi; un décalage s'imposait. Dans les périodes agitées, le sentiment de la nature et la recherche du pittoresque passent forcément au second rang. Les hommes n'ont pas les loisirs nécessaires pour signoler des œuvres d'art, pour s'abandonner aux séductions d'une imagination, la bride sur le cou. Ils se lancent dans une littérature d'action, visant à des résultats immédiats et

<sup>26</sup> « Quelque vénération que m'inspire l'autorité de Rousseau, je ne te pardonne pas, ô grand homme, d'avoir justifié le droit de mort. Si le peuple ne peut communiquer le droit de souveraineté, comment communiquera-t-il les droits sur sa vie ? » (HAMEL, *Histoire de Saint-Just*, Paris, Poulet-Malassis, 1859, p. 87).

<sup>27</sup> « O mon maître, ô mon soutien, sublime et vertueux Rousseau ! Toi aussi, pour avoir bien mérité du genre humain, tu t'en vis persécuté ! Toi aussi, pour avoir été l'ami du peuple..., tu fus méconnu, détesté, maltraité par lui » (LOUVET DE COUBRAY, *Mémoires*, Paris, Baudouin, 1823, p. 306).

tangibles. Le calme revenu, il leur est possible de se distraire à des œuvres qui se suffisent à elles-mêmes, qui trouvent en elles leur raison d'être et leur accomplissement.

Les dix années qui s'écoulent de la prise de la Bastille au coup d'État du Dix-Huit Brumaire sont particulièrement tumultueuses. À l'intérieur, une société nouvelle émerge des ruines d'un effondrement sans précédent. À l'extérieur, la guerre se fait toujours menaçante, l'Europe est coalisée contre la France. Mirabeau et M<sup>me</sup> de Staël se rendent compte de la gravité de l'heure, que le moment n'est pas aux raffinements et aux subtilités<sup>28</sup>. Si *La Nouvelle Héloïse* a apporté les thèmes du romantisme, ce mouvement, à peine né, subit, du fait des événements, une solution de continuité. Au lieu de rechercher, comme Maurras, une arbitraire équation entre la Révolution et le romantisme, il nous paraît plus exact de tenir que sous la Révolution, la littérature est la Révolution elle-même, qu'elle se fait tout naturellement le véhicule des idées-forces qui détruisent alors la Cité pour tenter de la rebâtir sur d'autres bases.

\* \* \*

Quels sont les caractères de cette littérature « engagée » ? Il y a d'abord les Cahiers de Doléances préparatoires à la tenue des États généraux de 1789, les premiers depuis 1614. Les gens de toutes les

<sup>28</sup> Mirabeau est lucide, quand il juge son propre style, un style fougueux d'orateur et de tribun à l'emporte-pièce : « L'abondance est le propre du prunier sauvage, je le sais; mais pourvu qu'il fasse de bonne boisson pour le peuple, ce serait dommage de l'ébrancher et de l'enter pour qu'il donnât quatre ou cinq belles prunes pour la table des gourmets seulement » (LUCAS-MONTIGNY, *Mémoires biographiques, littéraires et politiques de Mirabeau*, 2<sup>e</sup> édit., Paris, Chapelle, 1841, t. III, p. 135). M<sup>me</sup> de Staël, dont le témoignage en ces matières ne doit pas être rejeté à la légère, se montre du même avis : « Toutes les fois que le cours des idées ramène à réfléchir sur les destinées de l'homme, la Révolution nous apparaît... La pensée n'a plus alors la force de nous soutenir; il faut retomber sur la vie. Ne succombons pas cependant à cet abattement. Revenons aux observations générales, aux idées littéraires, à tout ce qui peut distraire des sentiments personnels; ils sont trop forts, ils sont trop douloureux pour être développés. Un certain degré d'émotion peut animer le talent; mais la peine longue et pesante étouffe le génie de l'expression; et quand la souffrance est devenue l'état habituel de l'âme, l'imagination perd jusqu'au besoin de peindre ce qu'elle éprouve » (*Œuvres complètes*, Paris, Didot, 1844, t. I, p. 245). Observation pertinente, — et qui ne vaut pas que pour la seule révolution française. Les époques — opposons-les aux périodes, ainsi le veut Péguy — sont peu propices à l'épanouissement de la littérature. La liberté est trop menacée pour permettre l'expression spontanée, naturelle, artistique aussi, des sentiments; on redoute le châtement de certains jeux gratuits de l'esprit, quand le sang coule à flots et qu'on ignore de quoi demain sera fait. Au surplus, qui pourrait avoir le cœur de s'évader de la réalité envahissante pour s'adonner à des exercices où tout l'homme n'est pas engagé ?

provinces ont beaucoup à souffrir de l'état du royaume. L'appauvrissement est général, les conditions de vie sont médiocres, les exactions des privilégiés deviennent de plus en plus exorbitantes, le petit peuple peine pour maintenir une caste qui ne rend plus aucun service (ou peu s'en faut) à la nation, le souverain, Louis XVI, se révèle impuissant, quoique animé d'une inépuisable bonne volonté, à restaurer la dignité de la monarchie. Tout cela n'est-il pas suffisant à déclencher les pires violences verbales ? Il n'en est rien, ou si peu. Les rédacteurs de ces Cahiers se plaignent évidemment de certains abus, ils cherchent et souvent désignent les responsables, ils citent au passage Montesquieu et Rousseau, mais on trouverait difficilement dans ces textes quelque trace de romantisme révolutionnaire. Ces hommes conservent pour la monarchie et la personne du roi un culte touchant<sup>29</sup>. Ah ! très peu de véhémence revendicatrice ! Ces gens-là n'ont sûrement pas l'intention de conduire Louis XVI à la guillotine ; ce n'est pas eux qui prévoiraient le 21 janvier 1793... Les rédacteurs, s'ils souhaitent vivement le redressement de griefs dont ils sont les premières victimes, ne recourent pas à la dialectique du *Contrat social*, ils ne célèbrent pas les vertus de la volonté générale. Il leur suffit d'attendre de la mansuétude du souverain un allègement à leurs souffrances, une amélioration de leurs conditions d'existence. Pas de romantisme dans tout cela, mais un entier respect pour les formes traditionnelles.

Si le génie de Rousseau est volontiers oratoire, d'une éloquence chaleureuse et entraînante, les grands tribuns de la Révolution doivent lui emprunter ses périodes artistement balancées, ses tournures de phrases et ses formules. Ce n'est pas ce qui se produit. Les orateurs de l'Assemblée nationale, de la Constituante et de la Convention sont beaucoup plus nourris d'érudition classique ; ils vont puiser leur inspiration et leurs exemples à Athènes et à Rome beaucoup plus qu'à Ermenonville. Qui ne le noterait en parcourant les discours des plus fameuses parmi ces grandes voix dont l'action doit être décisive sur le destin de la France ?

<sup>29</sup> Voyez comme ils s'expriment à l'endroit de Louis XVI : « Ah ! Sire, notre prince, notre père, si vous entendiez les cris de votre peuple qui vous aime de tout son cœur, et souffre dans les chaînes des banalités, du droit de rétentio et de la dîme, nous serions bien assurés que vous nous en délivreriez bientôt ; nous vous en supplions ! Ainsi soit-il ! » (voir Edme CHAMPION, *Esprit de la Révolution*, Reinwald, 1887, t. III, p. 378).

Cazalès a sombré dans l'oubli. Il exerce toutefois une certaine influence dans les débuts des années révolutionnaires. C'est un modéré, membre de la noblesse et sincèrement royaliste, bien que la personne même du souverain lui paraisse secondaire. Sa droiture et sa loyauté lui valent l'estime de ceux qui ne partagent pas ses vues. Or, Cazalès rejette tout à fait les thèses rousseauistes et il n'y a dans ses interventions aucune trace de romantisme. Il va même jusqu'à parler avec irrévérence de celui qu'il appelle dédaigneusement *le citoyen de Genève*.

Personne n'ignore que l'abbé Maury, représentant du clergé, prêtre philosophe, est avant tout un arriviste, prompt à se retourner pour saisir les avantages qui s'offrent à son ambition. C'est un encyclopédiste convaincu; il cite avec une évidente satisfaction Fénelon, Voltaire, Montesquieu, mais il est beaucoup plus réservé quand il s'agit de Rousseau. S'il le mentionne, c'est pour s'en faire une arme contre les « partisans outrés de la démocratie », c'est pour dénoncer leur maître et « son trop fameux *Contrat social*<sup>30</sup> ». Les auteurs anciens, Cicéron et Quintillien, ont beaucoup plus d'emprise sur son esprit.

Barnave, lui, aime Jean-Jacques et n'en fait point mystère. Quelques-unes de ses interventions spontanées évoquent invinciblement la formation rousseauiste. Ce ne sont que de passagers éclairs. Quand il prépare soigneusement un discours, il écarte ces attraits qui ne lui paraissent guère convenir à l'atmosphère du lieu; il préfère l'ordonnance rigoureuse de Montesquieu aux déclamations souvent échevelées de Rousseau.

Arrive Mirabeau, un homme immense, dont on peut dire que le cours de la Révolution eût été assurément différent, s'il ne fût décédé prématurément. Tempérament riche, nature de grande classe. Cet aristocrate de naissance est partisan d'une espèce de monarchie possédant les attributs républicains — la monarchie constitutionnelle que nous connaissons. Si Rousseau s'enorgueillit, à défaut de mieux, de ses origines populaires, Mirabeau n'est pas indifférent au fait qu'il est cousin de l'amiral de Coligny<sup>31</sup>. Si Rousseau prêche un vague théisme sans consistance et sans assise théologique, Mirabeau est un athée notoire. Si Rousseau rumine ses haines contre la société, Mirabeau est

<sup>30</sup> Discours du 19 avril 1790.

<sup>31</sup> M<sup>me</sup> DE STAËL, *Œuvres*, t. II, p. 315.

avant tout un esprit positif, il a une nature d'homme d'État, plus soucieux de peser sur les éléments du réel que de se perdre en de vaines chimères. Si Rousseau exalte la nature dans sa nudité originelle, Mirabeau ne peut se détacher de tout ce que la pensée des hommes y a ajouté. Il demeure fortement imprégné de culture classique; ce n'est pas par hasard qu'il lit Sénèque et qu'il traduit Tacite, qu'il truffe tous ses discours de rappels classiques, qui font autant d'honneur à son goût affiné qu'à sa vaste érudition. Du point de vue littéraire et pédagogique, il rend hommage à Rousseau, il en conseille la lecture à son amie, M<sup>me</sup> de Monnier; il prétend même, contre quiconque soutient le contraire, que son propre style est inférieur à celui du maître. Mais au fur et à mesure que s'accroît son rôle politique, il abandonne toutes les utopies rousseauistes. Un réaliste, nullement un idéologue. Réformateur de la royauté — il se veut tel, — il est assez clairvoyant pour comprendre qu'au moment où il agit, son pays ne peut se passer de la monarchie<sup>32</sup>. Athée non dépourvu de cynisme, il est assez sage, assez équitable aussi, pour respecter les convictions religieuses de l'immense majorité de ses compatriotes<sup>33</sup>. Dans tout cela, encore un coup, rien de rousseauiste non plus que de romantique.

On peut arguer du fait que l'amour de la nature chez certains girondins est un legs évident de la sensibilité du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pétion, fuyant Paris où il a toutes les raisons de redouter qu'on lui fasse un mauvais parti, trouve le temps d'éprouver des joies esthétiques, consignées dans ses *Mémoires*<sup>34</sup>. Dès que ces girondins montent à la

<sup>32</sup> Il écrit à Montmorin, le 18 avril 1788, que les Français demeurent fidèles à la monarchie, « parce qu'ils sentent bien que la France est géographiquement monarchique » (LUCAS-MONTIGNY, *op. cit.*, t. IV, p. 482).

<sup>33</sup> En montant à la tribune, le 7 janvier 1791, il recueille des applaudissements pour avoir déclaré : « Vous serez touchés de la nécessité urgente et indispensable d'assurer à un peuple dont vous êtes les libérateurs et les pères, la jouissance de sa foi, de son culte et de ses espérances. Il a un droit sacré à toutes les consolations et à tous les secours de la religion. Il serait trop douloureux pour vous d'apprendre qu'au milieu de vos cités, la portion chrétienne de ceux qui les habitent cherche en vain autour d'elles son consolateur, son guide, son appui, et que, dans les campagnes, le cultivateur agonisant est forcé de descendre au tombeau, privé de la douceur, si chère à sa piété naïve, d'avoir vu la religion bénir son dernier soupir » (M. SOURIAU, *op. cit.*, t. I, p. 41).

<sup>34</sup> « Je sentis un ravissement que rien ne peut exprimer... Mon corps et mon âme semblaient renaître à la vie... Si j'eusse pu descendre de la voiture, je me serais prosterné devant la voûte des cieux. Je fus plus d'une heure hors de ce monde, ayant perdu de vue tout ce qui tenait à ma position, dans cet état contemplatif qui vous isole en quelque sorte de la terre, et vous plonge dans des rêveries délicieuses » (*Mémoires inédits de Pétion*, publiés par DAUBAN, Paris, Plon, 1866, p. 138). N'est-ce pas le style même de *La Nouvelle Héloïse* ?

tribune, leur optique change aussitôt. Ces républicains de formation athénienne s'affirment surtout par la rigueur de leurs raisonnements. Vergniaud utilise à bon escient la dialectique de Démosthène et jusqu'à de copieux passages des discours du tribun grec.

Avec Danton et Robespierre, le problème se pose différemment. Ce n'est pas diminuer le rôle politique du premier que de juger sa culture insuffisante pour qu'il puisse tomber sous le coup de l'observation littéraire; il a puissamment agi sur l'action de son temps, mais ses discours sont loin de ressortir à la perfection formelle de l'œuvre d'art. Robespierre est sans doute d'une autre classe, il a poursuivi de solides études, il a longuement médité *La Nouvelle Héloïse*, *l'Émile*, le *Contrat social*, mais il est trop éclectique dans sa culture pour se satisfaire d'un seul maître. Au demeurant, il ne professe aucun souci pour l'élégance de la forme; le but à atteindre lui suffit amplement, et la littérature proprement dite n'a rien à y voir.

Si l'éloquence révolutionnaire doit très peu à Rousseau, encore que la plupart des orateurs ne soient pas indifférents à ses enseignements, la presse ne contracte pas davantage de dette à son égard. *Les Actes des Apôtres* se contentent de prolonger l'ironie glacée de Voltaire; cette feuille pratique le persiflage et l'épigramme, contraires aux tendances attendries et larmoyantes de Rousseau. La rédaction compte des écrivains d'allure classique comme Peltier, Arnault, Rivarol, etc. A l'autre extrémité de l'éventail de la presse, il y a *L'Ami du Peuple*, *Le Père Duchesne*, *Le Vieux Cordelier*, qui se spécialisent tous dans l'injure, quand ce n'est pas dans le propos ordurier. Seul *Le Vieux Cordelier* mérite une brève mention dans la littérature parce qu'y écrit Camille Desmoulins, jeune homme sincère promis à la charette, et qui n'a rien de Rousseau. Il protestera contre la fête de l'Être suprême, contre cette loufoque déification d'une fille de théâtre promue déesse, dans le décor frelaté d'une idyllique bergerie.

Bref, l'éloquence et la presse, ces deux formes de l'expression littéraire dirigées immédiatement vers l'action extérieure, ne sont pas tributaires des *Rêveries du Promeneur solitaire*. Les émois faciles et superficiels en face des spectacles de la nature, les attendrissements sur le bon sauvage, un être fictif s'il en fût jamais, né de l'imagination confuse d'un cerveau désaxé, tous ces excès si contraires à la tradition



de la mesure et de l'équilibre français ne peuvent convenir à des hommes appelés à des tâches, trop exigeantes pour la majorité d'entre eux, mais qui réclament néanmoins un souci constant de la réalité et la nécessité urgente de bannir les approximations.

Il n'en va pas forcément ainsi pour les mémorialistes, les poètes et les auteurs dramatiques, qui pratiquent des genres éloignés des servitudes de l'actualité. Comment dès lors ne pas s'étonner qu'ils aient peu cédé à la vogue rousseauiste, à la fureur romantique qui s'emparera de leurs successeurs. Une exception importante, c'est M<sup>me</sup> Roland, la première femme de la Révolution, dont on a prétendu non sans raison qu'elle a été un grand homme. Elle a fait preuve d'un courage qui n'a jamais flanché, d'une détermination farouche dans ses idées, d'une fidélité sans faiblesse à son idéal. Elle possède au surplus une érudition variée et des sentiments très féminins. Sensuelle, sa vie le démontre à l'évidence. M<sup>lle</sup> Phlipon a épousé M. Roland, membre du Comité de Correspondance des Jacobins et ministre de l'Intérieur. Tous deux se jettent à corps perdu dans la tourmente révolutionnaire. Or M<sup>me</sup> Roland s'éprend passionnément d'un girondin en vedette, Buzot. Imitant à la fois M<sup>me</sup> de Clèves et Julie d'Étanges, elle avoue cet amour à son mari — cet amour demeuré absolument pur, a-t-on prétendu. Mais si Roland ne meurt pas sur-le-champ comme M. de Clèves, il n'a pas non plus l'indulgence compatissante de M. de Wolmar. Il donne sa démission et vit désespéré. Quand il apprend la mort, sur l'échafaud, de sa femme tendrement aimée, il ne prend plus la peine de se dissimuler et il se suicide, après avoir écrit : « J'ai quitté ma retraite au moment où j'ai appris qu'on allait égorger ma femme, et je ne veux plus rester sur une terre couverte de crimes. » Acte de lâcheté, si l'on veut, mais qui indique chez Roland des sentiments très humains.

M<sup>me</sup> Roland a laissé des *Mémoires*<sup>35</sup> qui nous éclairent sur sa formation intellectuelle comme sur ses passions politiques. Elle possède incontestablement une forte culture. Rousseauiste, elle l'est sans aucun doute, mais elle n'est pas la femme d'un seul livre — non plus que d'un seul homme. Elle connaît bien M<sup>me</sup> de Sévigné, Bossuet, Massillon, Fléchier, Helvétius, Voltaire, Montaigne; c'est dans l'étude

<sup>35</sup> *Mémoires*, édition critique par PERROUD, Paris, Plon-Nourrit, 1905. Les citations qui suivent sont empruntées à cet ouvrage.

approfondie de la morale des philosophes antiques qu'elle puise sa ferveur civique. Xénophon et Plutarque ne lui sont pas inconnus. Quand elle découvre Rousseau, c'est tout simplement une illumination, son âme est toute transportée<sup>36</sup>. Elle accepte tout de ses idées et sa religiosité lui agréée<sup>37</sup>. Elle hérite de son exaltation stérile vers Dieu, synonyme de paix et de recueillement, bien loin des embarras de la vie courante. Un Dieu passager, facile à oublier quand aucun spectacle grandiose ne rappelle au cœur son existence. M<sup>me</sup> Roland tient également de Rousseau son amour de la nature<sup>38</sup>; tout y est, jusqu'au vocabulaire vaporeux et imprécis. Avant que de mourir, pour écrire ses adieux à Buzot, elle trouve des termes que ne désavouerait pas Julie d'Étanges<sup>39</sup>; et quand elle discute de politique et juge les malheurs dont elle est frappée, sa phrase acquiert une éloquence à la Jean-Jacques<sup>40</sup>, qui révèle néanmoins un tempérament plus trempé, plus viril.

Si M<sup>me</sup> Roland porte en elle tous les symptômes du préromantisme, il n'en va pas ainsi des poètes de l'époque révolutionnaire. Nous ne nous attarderons pas à des chants populaires, à des marches dépourvues de tout semblant d'art comme *La Carmagnole*, le *Ça ira*, le *Chant des Girondins*, le *Réveil du Peuple*, etc. Leurs auteurs n'ont pas la préten-

<sup>36</sup> « Avoir tout Jean-Jacques en sa possession..., c'est un délice, une félicité qu'on ne peut bien goûter qu'en l'adorant comme je le fais. »

<sup>37</sup> Dans une lettre à Bosc, en date du 3 juin 1786, elle écrit : « Toutes les fois que je me promène dans le recueillement et la paix de mon âme, au milieu d'une campagne dont je savoure tous les charmes, je trouve qu'il est délicieux de devoir ses biens à une intelligence suprême; j'aime, et je veux alors y croire. Ce n'est que dans la poussière du cabinet, en pâissant sur les livres, ou dans le tourbillon du monde, en respirant la corruption des hommes, que le sentiment se dessèche, et qu'une triste raison s'élève avec les nuages du doute ou les vapeurs destructives de l'incrédulité. »

<sup>38</sup> « Combien de fois..., d'une fenêtre exposée au nord, j'ai contemplé avec émotion les vastes déserts du ciel, sa voûte superbe, azurée, magnifiquement dessinée, depuis le levant bleuâtre jusqu'au couchant, dorée d'une brillante couleur aurore... Je ne manquais pas d'employer ainsi quelques moments à la fin d'un beau jour, et souvent des larmes douces coulaient silencieusement de mes yeux ravis, tandis que mon cœur, gonflé d'un sentiment inexprimable, heureux d'être, et reconnaissant d'exister, offrait à l'Être Suprême un hommage pur et digne de lui. »

<sup>39</sup> « Adieu... Non, c'est de toi seul que je ne me sépare point; quitter la terre, c'est nous rapprocher. »

<sup>40</sup> « Robespierre, je ne vous écris pas pour vous prier, vous l'imaginez bien : je n'ai jamais prié personne, et certes ce n'est pas d'une prison que je commencerai de le faire à l'égard de quiconque me tient en son pouvoir. La prière est faite pour les coupables ou les esclaves; l'innocence témoigne, et c'est bien assez, ou elle se plaint, et elle en a le droit, dès qu'elle est vexée. Mais la plainte même ne me convient pas; je sais souffrir et ne m'étonner de rien. Je sais d'ailleurs qu'à la naissance des républiques, des révolutions presque inévitables exposent souvent ceux qui servirent mieux leur pays à demeurer victimes de leur zèle et de l'erreur de leurs contemporains. »

tion de gravir les degrés du Parnasse. Non plus sans doute que l'inventeur d'un décalogue jacobin dont les deux derniers commandements méritent toutefois, d'un point de vue exclusivement humoristique, de passer à la postérité :

Le dix août tu sanctifieras  
Pour l'aimer éternellement.  
Le bien des fuyards verseras  
Sur le sans-culotte indigent.

Dans cette veine populaire, on ne peut taire le nom de Rouget de Lisle, qui a accédé à la gloire par sa *Marseillaise*. Comment juger objectivement cet hymne composé en une nuit dans la fièvre de l'exaltation nationale et qui s'est depuis chargé de tant de joies, de victoires, de détresses et de défaites ! *La Marseillaise* s'identifie si intimement au peuple français qu'il est vain de la soumettre aux canons habituels de l'appréciation littéraire. Non, cette poésie n'a rien de prestigieux, elle ne fait que traduire un moment de la ferveur patriotique. Aussitôt après, Rouget de Lisle tombe dans l'oubli le plus entier. Avant cette explosion, sans lendemain, de lyrisme, il n'est qu'un fabricant de petits vers jolis et sans prétention, un poète du second rayon. On peut citer de lui un hymne au soleil couchant qui préfigure *Le Vallon*, de Lamartine :

Mais ton déclin dans son âme flétrie  
Porte la paix, l'espoir consolateur :  
Du doux repos qui succède à la vie  
Il est pour moi le présage flatteur.  
Tel, épuisé par un lointain voyage,  
Et découvrant son paisible foyer,  
Le voyageur soupire, prend courage,  
Et gagne enfin l'asile hospitalier <sup>41</sup>.

Le poète des *Harmonies* fera beaucoup mieux... Les autres lyriques comprennent Parny, un voltairien authentique, qui pratique l'épicurisme et le mépris de la religion et de la morale; au début de sa carrière, Lamartine l'a imité, mais il a peu retenu de ce poète aride, tout à fait dans l'esprit philosophique du XVIII<sup>e</sup>. Il y a aussi Lebrun, très féru de l'antiquité — ne se fait-il pas appeler Lebrun-Pindare ? — qui manque déplorablement de goût et affiche une éloquence hoursoufflée. Disciple de Malherbe, a-t-on dit; ce n'est donc pas un précurseur du romantisme ! Retenons surtout André Chénier, qui a

<sup>41</sup> Rouget DE LISLE, *Essais en vers et en prose*, Paris, Didot l'aîné, An V, p. 52.

du génie. Fils d'une mère grecque, né lui-même à Constantinople, il est élevé à Paris dans un milieu de lettrés et il mène l'existence d'un jeune libertin amoureux des belles-lettres de l'antiquité. Il commence à Londres à écrire ses grands poèmes, *l'Invention* et *l'Hermès*. Enthousiaste de la Révolution, il rentre à Paris et se jette dans la mêlée. Bientôt révolté par les excès, il le dit dans de fulgurants articles de journaux. On le met en prison, où il fait la rencontre d'une aventurière, M<sup>me</sup> de Coigny, qui devient l'héroïne de son admirable poème, *la Jeune captive*. Il rédige aussi des *Iambes* chargées d'une fureur vengeresse contre ses oppresseurs. Il est finalement guillotiné, quelques heures seulement avant Robespierre.

Ce sceptique élégant et amoral, foncièrement antichrétien, possède néanmoins un sentiment noble qui lui coûte la vie, en ces années terribles : c'est l'amour de la justice et de la liberté. Comme poète, ses dons sont éclatants, mais l'on chercherait en vain chez lui la moindre empreinte de romantisme naissant. Il ne rêve que d'une chose, c'est devenir un poète grec écrivant en français; ce qui n'est pas sans le rapprocher de Ronsard et des théories de la Pléiade. Chénier ne compte pas se limiter à une pâle imitation des Anciens; aussi recommande-t-il d'accueillir des sujets modernes, mais de les traiter à l'antique. On connaît son art poétique :

Sur des penses nouveaux faisons des vers antiques<sup>42</sup>.

Marie-Joseph Chénier a beaucoup moins de talent que son frère, mais sa formation et ses goûts sont tout aussi classiques. Il a de la facilité, assurément; ce n'est pas suffisant pour accéder aux sommets. Son *Chant du Départ*, qui bénéficie grandement de la musique de Méhul, contient de ces strophes héroïques que ne désavouerait pas la muse oratoire de Corneille. C'est toutefois Marie-Joseph qui nous

<sup>42</sup> M<sup>gr</sup> Calvet écrit : « Ce grand poète, qui périt sur l'échafaud au moment où il devenait pleinement maître de son génie, n'eut aucune influence sur son temps. A part quelques rares fragments, son œuvre resta inconnue. Elle ne fut publiée, et encore d'une manière incomplète, qu'en 1819. Elle suscita un grand mouvement de curiosité. On ne voulut pas voir ce qu'elle avait de classique. On fut frappé par la souplesse du vers, par la sincérité de l'accent, par l'éclat des images, par la couleur; Chénier devint ainsi l'initiateur de la poésie nouvelle et, en fait, *le premier des poètes romantiques*. » Il y a ici quelque exagération : que les premiers romantiques se soient mépris sur l'orientation de la poésie de Chénier, je n'en disconviens pas. Parce qu'on n'y trouvait pas la sécheresse et l'épuisement qui caractérisent le lyrisme du XVIII<sup>e</sup> siècle, on a cru qu'il apportait un nouveau frisson à la sensibilité de son temps. Il l'apportait en effet, mais c'est en rajeunissant et en rénovant les thèmes et l'expression traditionnels. Poète de génie, Chénier est un pur classique, nourri aux sources de la culture hellénique.

fournit la transition pour aborder l'état de la scène au cours de ces années.

Il est le grand tragédien révolutionnaire. Dans *Charles IX*, *Henri VIII* et *La Mort de Calas*, il cherche à diffuser dans le peuple les idées nouvelles. Il se rend bientôt compte des excès où elles peuvent mener et il essaie de freiner le torrent par des pièces comme *Caius Gracchus*, *Fénelon* et *Timoléon*. N'y cherchons pas une psychologie déliée non plus qu'un intérêt dramatique soutenu; c'est du théâtre à thèse où abondent les tirades forcenées. Cette tragédie doit beaucoup à Voltaire dont elle prolonge les formes extérieures; genre terriblement désuet. Il faut trois vers à Chénier pour annoncer que quelqu'un est né le dimanche de Pâques :

On célébrait le jour où, dans Sion coupable,  
Dieu, rédempteur du monde, et vainqueur du tombeau,  
De ses jours immortels ralluma le flambeau.

De ce théâtre, il ne reste que le *Charles IX* qui ne soit pas tout à fait intolérable. On l'a repris en 1895 et on peut lire dans le feuilleton dramatique de Francisque Sarcey, au *Temps*, un jugement sévère et juste <sup>43</sup>.

A l'époque révolutionnaire, les écrivains n'ont ni le goût ni le loisir de pratiquer la littérature pure. Il en est toutefois, peu nombreux, qui parviennent à s'abstraire du climat surchauffé et à se livrer à des amusements sans conséquence; le monde entier peut crouler et il se trouvera toujours des poètes pour cultiver la petite fleur bleue. Il y a Andrieux qui imite la désinvolture souriante de son meunier de Sans-Souci; Delille qui n'est en somme qu'un versificateur adroit à la vaine recherche de l'inspiration; Florian qui écrit des fables charmantes, pleines de sensibilité <sup>44</sup>.

Au cours de ces dix années de déséquilibre et de chaos, il se produit une brisure complète dans la production littéraire. Les écrivains et les

<sup>43</sup> « C'est une tragédie bien sévère, mais dont le quatrième acte est superbe, et le cinquième d'un grand effet. Ce qui nous rend difficiles à écouter ces pièces des successeurs de Racine, ou plutôt de Crébillon, c'est la façon dont elles sont écrites. Quelle langue, et quels vers ! C'est à faire frémir la nature ! »

<sup>44</sup> « Homme heureux..., talent facile et riant, que tout favorisa à souhait dès son entrée dans le monde et dans la vie, mais qui ne put empêcher un jour l'inévitable douleur, l'antique douleur de Job, qui se renouvelle sans cesse sur la terre, de se faire sentir à lui, et de lui noyer tout le cœur dans une seule goutte d'amertume » (SAINT-EUVE, *Lundis*, 3<sup>e</sup> édit., Paris, Garnier, 1858, t. III, p. 248).

orateurs de cette période troublée rejettent l'héritage rousseauiste; plus exactement, ils le négligent, parce que nullement adapté aux exigences urgentes du moment. Ces germes ne sont pas perdus. Le calme revenu, le romantisme pourra se dresser, de toute sa haute taille, dans la littérature française.

Roger DUHAMEL, m.s.r.c.,  
de l'Académie canadienne-française.

# *The Population Explosion*

---

## *I. - A Biologist's View*

by Edward O. Dobson,

Department of Biology, University of Ottawa.

---

During the past 24 hours, more than a quarter of a million babies have been born into this world, and during the past year, enough Chinese alone have been born to match the entire population of Canada. The population of the world is now just under 3 billion, but the U.N. Department of Economic and Social Affairs predicts that there will be more than double this number by the year 2000, and that in 600 years there will be so many people that there will be only about 1 square meter of land for each to live upon, if the present rate of population increase should continue.

Such facts as these are frightening: they suggest impending disaster, as does the current popular expression, "Population explosion". Let us look at the beginnings of this concept. In the latter part of the eighteenth century, the philosophy of inevitable progress caught the popular imagination, under the leadership of such men as Condorcet. They looked forward to a natural paradise, a golden age of plenty and happiness on earth. Among their friends and admirers in England was Daniel Malthus. As he discussed their hopeful expectations with his son, Thomas, the latter reacted against this philosophy and defended his viewpoint with so well reasoned an argument that the elder Malthus suggested that Thomas should write up his ideas for publication. The result was the famous *Essay on Population*, the first edition of which was published in 1798.

Malthus' thesis was that population tends to increase geometrically, like the numerical series 2-4-8-16-32-64-128-256, while the world's food production tends to increase arithmetically, like the numerical series 2-4-6-8-10-12-14-16. Expressed in another way, reproduction works like compound interest, while food production increases more like simple

interest. The result can only be that population always tends to keep ahead of the means of subsistence, so that poverty and misery are the necessary lot of the great majority of mankind.

Malthus, of course, realized that population never had completely outstripped subsistence: an uncomfortable balance of sorts had been maintained and disaster had been staved off. This he ascribed to certain positive checks which intervened from time to time to limit the growth of the population. These were war, famine, and pestilence, as well as the less tangible effects of misery and vice. In later editions of his essay, he recommended "moral restraint" as a means of lessening the growth of populations. By this, he meant abstention from marriage, and abstention from sex relations by those within the married state.

Malthus, of course, failed to reckon with the enormous increases in food production due to technological improvements. Nonetheless, many students of population problems believe that Malthus was essentially right, and that technological advances can only delay but can never prevent the inevitable Malthusian crisis and the disaster of ever deepening poverty.

Yet another factor must be considered. The rapidity of the growth of the world population today is unprecedented. Only the crudest estimates are available for population figures until recent times. It appears, however, that formerly the increase was quite slow, because of the positive checks described by Malthus. By the year 1700, the world population was only a little over half a billion. By 1800, it was more than 800,000,000, and by 1900 the figure stood at more than a billion and a half. During the present century, the tempo of population growth has quickened considerably, for the figure is now approaching 3 billion, and it seems to be headed for double that figure by the year 2000.

Why this tremendous acceleration in population growth? Classically, this has been prevented by the positive checks. In spite of our best efforts, we have not been able to remove the threat of war, and even the most destructive of all wars failed to stem the growth of the world's population. We cannot say, of course, that a future war may not do this all too efficiently. Today, some countries of the West have an *embarras de richesse* of food production, yet most of the world's



population will go to bed hungry tonight. Nonetheless, it has been many years since there has been a famine sufficiently severe to check the growth of population. But our great success against the Malthusian checks has been against pestilence, for the progress of medical science in the past century, and especially in the past generation, has been truly spectacular. While one cannot but applaud this, still it does permit the "population explosion" which many well informed and thoughtful people believe can only end in disaster and abject poverty.

As a zoologist on this panel, I presume that it is my function to discuss whether studies on animal populations have revealed anything comparable to Malthusian population dynamics and the population explosion.

Reproduction in the Animal Kingdom is indeed prodigal. A salmon lays 28,000,000 eggs at a spawning, but is rather infertile as compared to the oyster, which may produce well over a hundred million eggs in a year. The bullfrog lays 20,000 eggs annually, while the common toad lays on the order of 5,000. Let us consider the toad a little further, and assume that a single pair produces 5,000 young. These mature after three years to make 2,500 pairs of toads. These would now produce 12,500,000 young, or 6,250,000 pairs three years hence. Increase at this rate would, in only a little more than 20 generations, produce more toads than the estimated number of electrons in the visible universe! This is an obvious impossibility, but it shows how great is the reproductive potential of the Animal Kingdom.

I have intentionally spoken of some of the more fertile animals, but the situation is the same in principle even with slowly reproducing animals. The elephant is probably the most slowly reproducing of all animals. Elephants have a life span of about a hundred years, and they probably never produce fewer than six young. Nonetheless, if all of the young survived and continued to reproduce at the minimal rate, the living descendants of a single pair would, after 750 years, number no less than 19,000,000! In other words, had there been just 1,000 breeding pairs of elephants in the world when the Magna Carta was signed, and had they and their descendants been characterized by complete survival and minimal reproduction, there would now be a

world elephant population of no less than 19,000,000,000! No room for people.

That the world has been swamped by neither toads nor elephants is direct evidence that there are effective checks upon animal populations, comparable to the positive checks of Malthus. Certainly, scarcity of food and prevalence of disease are among these. War as we think of it does not commonly occur in the Animal Kingdom, but predation is nearly universal: there are few animals indeed that do not feed upon some and provide food for still others. The result is that natural populations do not even approach their potential limits of growth: a balance of nature is maintained by natural checks. Further, there are situations in nature which bear some relationship to the moral restraint which Malthus recommended. Many animals do not reproduce at their normal rate unless they are well fed. Some animals, like the snowy owl, may skip a year or two of breeding entirely in time of scarcity of food. Territoriality is another trait, especially well studied in birds but probably wide spread in the Animal Kingdom, which has the effect of restricting the growth of populations. When birds such as the wood warblers, whose welcome songs we may hope to hear a few weeks hence, reach their northern summer habitats, the males will arrive first, and they will fight for territories, the size of which varies with the species. Only one male of a particular species, however, may dwell or forage within a particular territory. When the females arrive, they mate with those males which were fortunate enough to secure territories. The rest, the vagrants of the bird world, will find it very difficult to contribute to the expansion of the population.

The present population explosion in our own species appears to be based on the failure of the positive checks, and it is important to inquire whether anything comparable occurs among lower animals. Again examples are well known, and I would like to cite a particularly well studied case involving the Canadian fauna. Since 1670, the Hudson's Bay Company has kept records of the pelts bought and these records comprise an indication of the relative abundance of many species. One of the important fur-bearers is the varying hare, or snow shoe rabbit. It is a matter of common experience among field biologists that the hares vary greatly in abundance: there are years when they

are everywhere, and years when they can scarcely be found. These run in regular cycles which average 9.7 years. The rabbits average about 4 young per litter, and they may have as many as four litters in a year. Even with this great reproductivity, they recover only slowly from a "no rabbit" year. After perhaps 5 years they again become abundant, and after 8 to 10 years, they become so abundant that there seems to be a rabbit behind every tree in the northern forests. Then an epidemic of what is called "shock disease" spreads through the population, its rapid spread aided by the density of the population. Victims of this disease go into a state of shock and die when under stress, as when fleeing from a predator. By the time the epidemic has run its course, the rabbit population is almost gone. They seem to be on the very brink of extinction. Then the whole cycle is repeated.

Rabbits are a very important source of food for larger animals, and hence it is not surprising that these too show population cycles which lag a bit behind those of the rabbits. Thus the lynx lives very largely upon the rabbits, and hence the numbers of lynx also increase during the crescendo of the rabbit cycle. In the first no rabbit year, the lynxes are abundant and hungry. Their pelts are sold in large numbers, because starvation drives them to take any bait. In the second no rabbit year, however, starvation has taken its toll, and lynxes, too, are scarce.

Great horned owls also live largely on rabbits, but they are more mobile than the lynx, and they forage far to the south in the no rabbit years. At such times, these great birds may be seen in southern Canada and hundreds of miles south of the border in the United States. People will remark that the northern winter must be extraordinarily severe to drive these birds so far south. On the contrary, the weather is not a factor at all: the owls are simply desperately hungry.

Martens also prey upon rabbits, but they can take mice and squirrels quite successfully, and so they get through the first no rabbit year well enough. In the second year, however, they feel the famine, take the trappers' bait, and their pelts loom large in the records of the Hudson's Bay Co. Foxes also live on rabbits when these are available, but like the martin, they also hunt smaller rodents. In addition, foxes

even eat fruit, hence it is only in the third no rabbit year that starvation drives them into the traps in large numbers. The fisher, too, depends upon rabbits, but it can eat porcupines and even some small predators, hence it is only in the fourth no rabbit year that starvation strikes them.

By the 5th and 6th years, the recovery of the rabbits is well underway, and their predators follow close behind.

Here, then, is a whole complex of natural population cycles of just such a character as Malthus and his successors have warned us. It demonstrates that nature does not prevent disaster via population explosion, but rather reestablishes balance by pestilence and starvation. We like to believe that through our intelligence, we have softened the harsh action of nature upon ourselves. However, we can take no comfort in the prospect of population adjustment, like the rabbits, by the spread of some epidemic too virulent even for control by modern medicine. And we can take no more comfort in the prospect of population adjustment by starvation, as in the case of the lynx and other predators of the rabbit.

I have painted a gloomy picture, yet I cannot believe that the dilemma before us is an insoluble one. I do believe, however, that ultimately population will be our most important problem. It is easy, but not profitable to oversimplify this problem, and I believe that this is done by our well intentioned friends who believe that birth control is a panacea for population problems. Successful attack upon this problem will require first of all recognition of its full complexity. And it will require bold and original thinking of a very high order, for any solution must be both morally sound and technically effective. Perhaps my colleagues on this panel can make a start in that direction.

---

## *II. - The Economists' Viewpoint*

---

by D. Clarke TAYLOR,

Department of Economics, University of Ottawa  
and Export Credits Insurance Corporation.

---

The population problem has no meaning for the economist, or really for anyone, except in the long-run. To discuss the long run one cannot set the analysis in static terms — we must first fully and completely accept the basic reality that economics is a dynamic study. By a dynamic system we can only mean an ever changing environment in which the scale of relative values is constantly shifting, in which no part remains fixed — indeed, in the words of Heraclites, “All is Flux”. Thus, let us not approach the population problem with the false premise that only the number of people changes while income, methods of production, productivity, resources and their use, all remain fixed. Let us discard once and for all the Malthusian error of the inevitability of the law of diminishing returns and realize that increasing returns may be realized at least as often as not in most industries, including agriculture.<sup>1</sup> Of course, increasing returns most often accrue when economic progress is being achieved, for rising productivity must follow, and this assumes increasing use of capital and technical advances. But the essential point I am trying to make is that more people on this earth, or in any individual country, does not simply mean a lower standard of living for the greater number of people due to a fixed total production divided among a greater number of consumers. People are not merely consumers — they are also producers. Actually an increase of population, even in an overpopulated country, may very well be the essential compelling force leading to the changes in economic organization and techniques, and social attitudes, that are necessary to stimulate positive economic progress, and lead to a larger total production to be shared.

<sup>1</sup> See Colin CLARK, “Population Growth and Living Standards”, in *International Labour Review*, August, 1953.

Let me make my views clear on one other fundamental aspect of this discussion of the population problem. In part it follows from the remarks just made about the dynamic character of economics, and indeed of society, in which all the relevant elements are constantly changing. What I want to warn against is any false faith in the reliability of projections. A demographic, or any economic projection is an attempt to arrive at a picture of the future, based on the assumption that prevailing conditions will continue to operate and govern the outcome, thus giving a basis of prediction. There is, I fear, an appalling tendency to concentrate on the experience of the most recent decade and assume that similar experience will continue in perpetuity. That is why economists in the early 1940's were inclined to morbid pessimism about the future, fearing a declining rate of human reproduction, persistent, recurrent, deep depressions and rising unemployment in face of permanent overcapacity stagnation. Now, at the outset of the sixties, the vogue is to expect a high rate of population growth and an ever rising spiral of prosperity, probably with inflationary overtones.

Of all projections, the most hazardous are population projections, because at no time in history can it be pretended that human beings were born and died at rates that could be reduced to determined laws. A five year projection is too short for economic use, because the averaging out effect of erratic disturbance, can not be relied upon, and anything much over ten years becomes virtually crystal gazing. However, if we can put aside such natural reservations and mentally note the necessary but often unstated qualifying assumptions, then something like the United Nations population projections can be studied with interest.<sup>2</sup> Looking into the far distant future they indicate that if present rates of world population were to continue, in 600 years there would be only 1 sq. metre of the earth for each person to live on. Shortening sights considerably, the projection can be accepted for the present discussion that 1980 will see a world population of 4,000 million or more, compared with today's 2,850 million, and in roughly 33/35 years the world population will have doubled.

<sup>2</sup> UNITED NATIONS, *The Future Growth of World Population*, New York, 1958, p. 21.

This brings us to the obvious and rather frightening problem: is the world's population increasing at such a rapid rate that within the foreseeable future there is danger that the carrying capacity of the world will be overtaxed? You have all seen such dire predictions as that within 50 years the world will no longer be able to produce sufficient food to sustain the people that inhabit the earth. I imagine that I am expected to answer this question, but I will confess directly that I am incapable of doing so. Frankly, I don't think anyone can, because this involves projections and predictions of the most hazardous type. I can state authoritatively that over the 42 years, 1913 to 1954 world food production increased slightly more than world population did, and that the rise in food production, or agricultural productivity, increased at twice the rate of population growth during the last ten years of that period. A simple projection from these facts would suggest that there is no food problem for the future. Clearly, however, many of the gains from both more extensive and more intensive cultivation only come once and then diminishing returns do indeed set in. Colin Clark does some interesting analysis of this problem, calculating the world's total arable area and then using the high Danish productivity per acre as his standard, which supports 500 per sq. mile in terms of food output, concludes that by applying the most efficient techniques and with adequate investment in the land, the world's farms could sustain 12,000 million people.<sup>3</sup> This would at least take care of the problem for the next 75 years. However, I do suggest that the more dynamic the world economy becomes, that is the more subject to change it becomes, the more will the nature and application of resources change and even in agriculture. So may crops and their nutritive value change. Also, science should increasingly combine with agriculture in ways we have not even thought of, not just to contribute fertilizers and pest controls, but in shortening crop periods to permit double cropping, and probably even in providing synthetic supplements and substitutes. Frankly, I doubt that the world is in danger of starving.

For individual countries that are already densely populated and have no unused reserves of land, the food problem is more acute. But let us not be deceived — this is not essentially a problem of national

<sup>3</sup> Colin CLARK, *op. cit.*

food output but of total national production. So long as trade channels remain open in the world, countries like England and Japan can feed themselves by selling their manufactured goods and buying food from Canada, Australia and elsewhere. However, the underdeveloped countries of the world, which in several instances are also the densely populated areas with a high rate of population increase, are generally basically agricultural economies and unable to produce the alternative goods demanded in world markets to earn the foreign exchange necessary to buy supplementary food supplies. For such countries the population problem, and the food supply problem, are synonymous with the problem of economic development. An increase in population is a positive boon, a stimulus to economic growth, in underpopulated, advanced countries like Canada and Australia. Not so for India or Egypt. In such countries population expansion may be a psychological stimulant because it forces the social revolution necessary to allow the development process to get under way, but in the achievement of the urgently needed high rate of economic growth, the population pressure has a retardation effect.

I can offer an overly simplified version of the process of economic development that clearly demonstrates the population dilemma. Economists are fairly well agreed that the addition to national output from new investments, averaged out over the various economic sectors and over time, is in the approximate ratio of 4 units of investment yield 1 unit of additional output. Thus, for any economy to increase national output, or national income, 1%, it requires an investment of 4% — which is the same as saying 4% of one year's income must be saved and invested to raise next year's income by 1%. But that is national income, the total output of all, and if population increases by 1% annually the per capita income remains unchanged and there is no improvement in the level of individual consumption. Hence, a country with a population increase of 2.5% annually, a fairly common experience, must save and invest each year 10% of national income merely to maintain the standard of living. Since underdeveloped countries are of course poor countries most of them are unable to save more than about 5 to 7% of income, because as everywhere the low income earners spend all they receive just to exist. To achieve economic



development such countries must either contrive to increase the rate of savings and investment, or the mathematics prove they must reduce the rate of population increase. The high rate of population increase is a retardant to economic growth in these cases, because the struggle to feed the people is very real, requiring an emphasis on agriculture at the expense of more productive activities like manufacturing industry. It also means rural underemployment and diminishing returns. The state is also compelled to meet ever rising social costs for sanitation, health, education, and so on, which is at the expense of directly productive investment.

Although this is perhaps not the proper occasion and there is no time to develop the thought, I can not resist at least stating a pet theory of my own. That is that the population dilemma of such countries is not something that we can shrug off as a pity but really none of our affair. It is our affair, and not just on moral or altruistic grounds. If this retardation effect prevents a large part of the world, now sadly underdeveloped, from achieving positive economic progress in the future, with the result that the income differential between the advanced and the underdeveloped parts of the world constantly widens, there must inevitably be international repercussions. I am convinced that this would ultimately mean communication of the retardation effect to such countries as the United States, Western European nations, and Canada, to slow down our own rate of economic growth.

Let me now turn optimist again. I do not believe that the population dilemma is insuperable in these underdeveloped countries. Enough evidence has been demonstrated in India, to take a very suitable test-case, that the process of economic development can be carried forward through appropriate planning and rising investment, supported by international assistance. In India per capita income has been rising between 2 and 3% annually over the past 9 years and more, despite a rate of population increase of at least 2% annually. This process of development should gather momentum in the future because they have succeeded in lifting the rate of savings and investment over the critical 10%. Now as industrialization, urbanization and rising income take deeper hold in India, and similar type countries, so will social and economic forces tending to restrain the rate of population

increase come into play. In urban society marriages will be entered into at a later age. Improved and prolonged education work in this direction too. This will mean less children born into these families. With the higher value placed on the new possibility of increasing economic well-being, the gratification of wants and a higher standard of living, and as well the desire for better education for children, these influences will combine, as in our society and throughout the western world, to give a real incentive to family planning. Also, when children cease to be regarded primarily as additional farm hands and as insurance against the distress of poverty in old age, the large family will lose its economic purpose. Finally, it is worth mentioning that as women are brought into the urban labour force they begin to change their attitudes to their role in life, and discover new sources of prestige apart from producing children. Obviously, what I am suggesting is that the changed pattern of population growth that occurred in Western Europe in the 19th century should eventually appear in these other countries as economic development and its associated transformation of economic and social organization takes place. The conspicuous slow-down in the Japanese birth rate bears out this theory.

So I choose to take company with the optimists, when I think of the population explosion. I think it is likely to be a relatively short term burst, rather than a long term trend. I have no real fears about the world being able to feed the people who will populate the earth in increasing numbers. And in those countries where the problem is most acute I identify the population dilemma as simply an important aspect of the whole problem of economic development — and I am reasonably hopeful that this wider problem can be solved.

---

### *III. - A Sociologist's View*

---

by Rev. Gordon IRVING,  
Saint Patrick's College.

---

The most basic approach to the understanding and analysis of population problems is through the concepts and methods of demogra-

phy. Some may become impatient with the expression of such very human problems in terms of statistical concepts such as birth rates, death rates, fertility ratios, rates of natural increase, and population pyramids. However, these symbols of concepts are merely another manner of expressing important aspects of this human situation that we call the population problem. They indicate for those aware of their significance the ways of life of the people, their beliefs, attitudes and outlooks, the standard of living of the society and the way in which its members react to their immediate personal and social problems.

For the sociologist these statistical expressions of demographic trends are a clue to the cultural and social organization of the family and the whole society. It is his tasks to discover and point out as best he can the relationship between these trends in population patterns and the underlying socio-cultural factors which have helped to shape and direct them. In many instances these patterns of population growth and change that we refer to as problems are new and complex situations that the society must deal with. Sociology is not the only discipline that is concerned with such problems. The biologist and the economist have their own approach and contribution to this study. The sociologist is directly concerned with the social and cultural organization, the attitudes and values, both religious and social, which shape the family structure and organization, and through this the trends in population growth and change. The importance of this approach cannot be easily exaggerated. It is culture and social organization that set men off as different from the rest of the living world. Man does not respond to his environment as other living creatures do, but rather adapts to it through his culture. In circumstances that otherwise might lead to natural decrease or extinction, it is the sociocultural adaptation that ensures survival. On the other hand, culture and its conservatism may tend to hinder man's adaptation to new and unfamiliar circumstances that require new and perhaps culturally unacceptable way of acting. Both of these functions of culture are extremely pertinent and contribute directly to population changes and problems. This can be readily illustrated and justified.

The human race possesses a relatively high degree of fecundity as the studies of biologists have made clear. Biologically the ability to reproduce and bear children give a potentiality for a fairly high birth rate or fertility. Extremely large families are common in some societies, but even if these are taken as the exceptions, six or eight births per family are biologically quite normal. However, reproduction among men is more than the result of biological factors alone; it is conditioned by sociocultural factors which result in great differences in fertility, actual birth rates, and family sizes among various peoples. The reason for such differences must be sought primarily in the differences of social life and organization in these different cultures.

Paramount among these social factors and influences is that of the family system. The family system or organization includes many elements directly bearing upon reproductive patterns: age and conditions required for marriage, attitude toward premarital and extra-marital sex activity, the restraints or lack of restraints placed upon sex relations and which have their basis in religious beliefs or social customs, and finally, the manner in which the family adjusts to the economic situation in which it finds itself. This economic influence will help to form the attitude that the society has toward children and the value that is placed on them. Are they considered an advantage or a burden? This factor is itself quite variable in different societies. Interrelated with the foregoing, is the style of life, the expected standard of living, the response that is made to economic circumstances. These standards and the expectations of a certain style of living will certainly affect reproductive patterns in many cultures and are particularly pertinent in our own. Against the background of these factors one must also consider the extent to which the group has developed and utilizes techniques and methods of permitting or forbidding interference with the normal reproductive process, and birth itself. It is not difficult to see that each of these cultural factors will be directly related to the fertility, the actual reproduction patterns in a given society.

On the other hand sociocultural changes and developments in the field of science, medicine and agriculture have also had a dramatic impact upon the death rate, and appears to be the most immediate

factor that has precipitated the present population problems in many areas throughout the world today. Unfortunately, as in the preceding instance, its importance is too often overlooked or misunderstood. This usually results in an oversimplification of the population problem and its method of solution.

The culture of a particular society is described as its total way of life or design for living. Consequently, it is difficult and unrealistic to study and analyze any one or two elements of a culture in isolation or independent of the other traits and institutions of the culture. However, the form of family organization and the religious system can be seen to be of paramount importance and deserve special consideration within the context of the total culture. This importance can be illustrated by comparing differences in family and religious organization within societies characterized by high fertility and those with low fertility.

Without going into all the societies possessing a high fertility ratio, we might single out India and other areas of southeastern Asia as typifying this situation. In these countries the sociocultural organization is built around kinship and religious structures and values which carry with them attitudes and values that are conducive to high fertility. Such societies are described as familistic, consisting of cohesive groups such as extended families and kinship groups which place strong emphasis upon loyalty to the kinship group and concern for its continuance. In relatively primitive societies and communal societies where the sacred values and religious motivations support the kinship structure, high fertility is promoted. In situations such as these the child is highly valued as an extension of the corporate group and family system. In the rural, agricultural society the economic structure causes the child to be looked upon as a sign of prosperity and strength for the society. Sons come to be considered as the fulfilment of a religious obligation, and a source of prestige for the father and the family. While it is true that abortion and infanticide, especially female, may be present, it is not to the extent of counterbalancing the value that is accorded to reproduction. In such a context it is easy to understand the relatively high birth rates.

Moreover, there is another easily understood explanation for such familistic and pronatal attitudes. We are considering societies where the death rates and infant mortality are, or were until recently, fantastically high according to our standards. A high fertility rate becomes a social necessity and the familistic outlook a means of ensuring the replacement and strength of the society. Against such a background we can see how the social and religious values would tend to support a pattern of high fertility and reproduction that would continue even after the necessity of replacement becomes less of a problem with the lowering of death rates. Even where the advances of medical science have relieved society of the necessity of maintaining high fertility for replacement, the conservative force of culture causes the reproductive patterns to persist. It is here that the gap between the death rate and the birth rate has resulted in the population explosion we speak of, and underlying it are the sociocultural factors of family attitudes and organization along with the interrelated supports of religion and social custom.

This situation, however, is not a universal one. There are other areas which have developed different patterns. Here again sociocultural factors help explain the lower fertility. Western civilization may be taken as the type of such a society, and in this case the key to the understanding of the demographic situation is industrialization. It was this change that has been closely associated with changes in fertility and mortality. The rapid technological development and consequent urbanization of society produced a social system characterized by an initial rapid increase for two centuries, followed by a definitely declining rate of increase. The declining mortality was followed by a change from high fertility to low or moderate fertility as the technological development and urbanization set up a situation in which standards of living, family attitudes and structure underwent a distinct change. As more and more families were concentrated in urban areas and as their expectations of economic standards increased, the number of children decreased. Stated simply, familistic outlooks and values were replaced by more individualistic values; the value placed upon children altered and they came to be more of an economic burden and a social hindrance to the aspirations of the parents. Such

a situation is diametrically opposed to the promotion of high fertility. Consequently, these social conditions have generated an ideal of family size distinctly smaller than that which is biologically possible. The development of techniques of family limitation has enabled individuals to fulfil this desire for a small family. Studies centered upon attitudes regarding family size have shown that families on the average express a desire to limit their children to two or three, and in such a situation additional children are not always going to be accepted in the same spirit as they are in other countries such as India where they are seen to be a gift from God.

Without further analyzing our culture and those in other areas of low fertility, we can see that differences in fertility and mortality are a direct result of cultural change and differences. In Western civilization the demographic gap has not come upon us as a population explosion since our society had at the time of crucial increase the resources of its expanding economy to handle its new larger population and control its increase.

Religion as a cultural influence upon fertility patterns has been referred to only indirectly. Nevertheless it is important as one of the chief repositories of the values of the society which direct the activities in other areas of life. In underdeveloped societies in particular it has a conservative function that is much more direct and immediate than in our society. The religions of the underdeveloped areas in general support, or are at least neutral with respect to high fertility. Islamism in its values and social influences give strong and unequivocal emphasis to high fertility. The religions of China and India, Hinduism, Buddhism and Confucianism are closely integrated into and thus support the strong familistic character of the society. This is an indirect support for the high fertility patterns and is one explanation why the recent policies promoting family limitation in India and other areas have been as yet largely unsuccessful. In this respect Japan's fertility patterns pose a problem that can be understood completely only in terms of their cultural and religious history. The Japanese religion, Shintoism, is an adaptation of Buddhism, integrated with other beliefs and practices. This explains why Buddhism in other areas has been a force opposing abortion, but in Japan Shintoism has not emphasized

this aspect of Buddhism to the extent of opposing the taking of life in any form. Moreover, abortion has been practiced in the past very extensively along with infanticide as a means of population control. This tradition became reactivated after the war with the legalization of abortion and the people adopted this form of family limitation to a greater extent than contraception. The result is plain to see in the demographic statistics which indicate approximately two million abortions a year in certain periods, and a decline in birth rate from over thirty to less than twenty within the space of two or three years. This again indicates that the changes in fertility and reproductive patterns are responsive to present day cultural factors, the cultural history and the form of religious influences.

But what of Catholicism? Its influence can be seen in underdeveloped areas in Latin America. Here high fertility and lowering mortality have produced some of the highest rates of natural increase in the world. Luckily the resources of these countries are greater and the population pressures as yet less than in other underdeveloped areas. The traditional Catholic beliefs and values in these countries tend to support this high fertility. However, there are at present indications that this is not always the case and that future trends might develop independently of the religious values. A striking example is that of Puerto Rico. This island has suffered from overpopulation, an imbalance between its size and its economic resources. The population of Puerto Rico is predominantly Catholic, yet it has been used as an experimental area for the study and development of projects of family limitation centered around contraception and sterilization. Today a relatively large proportion of the women have undergone sterilization and birth control clinics are numerous. It would seem from this that Catholicism as a cultural factor has not been an obstacle to the introduction and adoption of behavior patterns that are directly opposed to the Catholic value system. This serves to impress upon us the necessity of regarding the religious orientation and outlook of a society in terms of its practical influence on the lives of the members. In a practical situation a poorly instructed and merely nominal Catholic population will easily be influenced and will accept available means of family limitation if the circumstances are extreme and the contrary



religious motivation is weak. Such examples in other so-called Catholic countries indicate a failure of traditional values and beliefs to be applied and implemented in new and more difficult situations.

We need not dwell on Latin American to find illustrations of this tendency. The decline in fertility among European nations has occurred also in the traditionally Catholic countries, providing an indication of the real strength and practicality of the religious values of such societies. In such instances the relation between fertility and religious values is less complete and effective than we would like to assume. In this country and the United States the differences between Catholic and non-Catholic fertility are not so great as the differences between fertility and the normal fecundity or potential for fertility. The diminishing differentials of the two religious groups indicates that Catholic ideals and values are not the crucial determinants of family size and that fertility tends to vary just as much or more according to differences of social class and education than religious affiliation. By and large there seems to have been a tendency for Catholics to have adopted the same sociocultural values and outlooks that lead to family limitation. Even if we take into consideration the fact that this can be accomplished by moral means, these are not the means that are always adopted. Reliable research indicates that the concepts of "ideal" family size differ only slightly for Catholics and non-Catholics and that the means taken to realize this "ideal" family size by limiting fertility are, in a substantial proportion, not those allowable and in accord with Catholic principles. However, I believe that we are generally aware of this problem. Without extending these generalization to all or the majority of Catholics, we can still conclude that here too religious motivation and conviction do not always stand up in the face of contrary social and economic pressures. We might say that the moral problem in western Christian civilization is that the demographic gap does not exist, that the population explosion resulting from continuing high fertility is occurring chiefly in underdeveloped areas.

For these underdeveloped countries experiencing population pressures we often hold out industrialization and economic development paralleling that of western civilization as a long range solution, and as one of the alternatives to the immediate step of birth control. The

supposition is that as the country advances economically and industrially as in the West, fertility would generally decline as it has in the West. This trend is at present hypothetical, but even if it were to prove true, it would probably be attributable in large measure to some non-acceptable method or technique of family limitation such as were employed to bring about lowered fertility in western civilization.

This points out that Catholics must start to look more deeply into the problems of population and explore the multiplicity of factors involved. Catholics must cease taking a superficial view of the problem and its possible solutions. These superficialities and facile solutions appear too frequently in Catholic papers and writings and hinder the development of more basic and fundamental approaches to the problem. Without denying the need and efficacy of aid programs, agricultural development, technological assistance for industrialization, education to overcome the obstacle of illiteracy, and migration where feasible, many Catholics who have studied the problem closely are convinced that in specific situations and areas where the problem poses an immediate crisis, a reduction of fertility would be a distinct advantage. This is not to be taken as a denial of a basic human right, or as belittling the highest values of family life. Rather it should be seen as the application of the principles of responsible parenthood, the primary end of marriage, in the place of mere reproduction. This precludes, of course, any immoral means and requires the development of the methods of family limitation that have been approved by the Popes for use in proper circumstances.

Unfortunately, apart from one or two struggling institutes such as the International Catholic Institute for Social-Ecclesiastical Research, and some isolated instances of individual research, little has been done by Catholics in this particular field either by themselves or in cooperation with non-Catholics. Such programs enlisting the aid and knowledge of research from all the fields concerned would help fulfil the hope of Pius XII that science will place the method of periodic continence on a sufficiently secure basis.<sup>1</sup> Have sufficient efforts been made by Catholics to fulfil the urgings of the same pope that Catholics

<sup>1</sup> PIUS XII, *Morality in Marriage, Address to the National Catholic Association of Large Families*, 1952.

take an active part in the research and efforts that are made in the field of population studies? <sup>2</sup> As John XXIII has stated that Catholics can't ignore the changes taking place, nor can they wait until people adopt unacceptable solutions that will pose an obstacle to the conversion of peoples of these countries. <sup>3</sup> These obstacles in the form of widely promoted and spreading patterns of contraception, sterilization and abortion now exist in many countries such as Japan; they are making headway in India and other underdeveloped areas; they pose a distinct threat to other countries, traditionally Catholic, where such programs have been put forth as solutions to present social and economic problems.

Nevertheless, these social and economic problems must be solved, or at least ameliorated. If the social scientist points out deficiencies in the manner in which the present family and religious organization is meeting these problems, this should not be taken as an indication that these factors are considered unimportant or that their basic organization and values should be changed. Rather it should indicate the development, reinforcement and strengthening that is necessary if these beliefs and values are to become effective and practical in dealing with the problems of the society. Only in this way will the society develop solutions within the framework of these traditional and basic Christian values. A failure to work toward solutions will cause the society to gravitate toward alternate solutions that will be disruptive of the ultimate spiritual welfare of the society.

<sup>2</sup> PIUS XII, *Address to the Members of the World Population Conference*, Rome, 1954.

<sup>3</sup> JOHN XXIII, *Princeps Pastorum*, November 28, 1959.

## *Henriette Charasson : autour de deux lettres inédites de Paul Claudel*

---

Henriette Charasson a bien voulu nous recevoir rue de Mirbel — cet endroit où est venu souvent Charles Péguy<sup>1</sup> — et nous consacrer de longs entretiens qui sont devenus très vite des plus cordiaux. Elle nous a ouvert ses archives avec une amabilité inépuisable et nous a communiqué, en particulier, les lettres de Claudel que nous reproduisons. Qu'elle veuille accepter ici l'hommage de notre gratitude !

Ces lettres n'acquière leur signification plénière qu'à la lumière d'un événement capital de la vie d'Henriette Charasson : sa conversion en 1920, après des années d'abandon de la pratique religieuse<sup>2</sup>. Son retour à la foi, elle le doit, pour une grande part, à Paul Claudel. Très tôt, et encore incroyante, elle fut attirée par son œuvre. L'influence a été déterminante ainsi qu'elle l'indique dans une lettre à l'un de ses correspondants :

Ma première rencontre littéraire<sup>3</sup> avec Claudel date de l'automne 1910; on m'avait prêté *l'Arbre*, le premier recueil de ses pièces paru au *Mercur* et ce me fut une véritable révélation technique, en ce sens que, depuis ma petite enfance, je faisais des vers, mais sans en être satisfaite, sans sentir que je « m'exprimais » selon un rythme intérieur à moi et la découverte du verset claudélien me fut un tel choc que, quelques jours plus tard, trois poèmes en versets « charassonniers » jaillissaient alors brusquement en moi, et Paul Fort, à qui on les montra un jour, en fut si enthousiasmé qu'il les réclama pour sa revue *Vers et Prose*, où ils parurent aussitôt. Et quand la guerre de 14 m'obligea à crier de nouveau ce qui bouillonnait en moi, ce fut encore en verset qu'en septembre 14 et les mois qui suivirent, je composai les poèmes de mon *Attente*, puis tous ceux des recueils qui devaient suivre<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> René Johannet, mari d'Henriette Charasson, a été un grand ami de Péguy de 1910 à 1914. Péguy lui a lu à la librairie des *Cahiers*, le jour même de sa composition, le poème à Notre-Dame de Chartres.

<sup>2</sup> Nous voudrions expliquer plus tard cette conversion.

<sup>3</sup> Notons qu'Henriette Charasson a rencontré ensuite personnellement Claudel. Il est allé lui rendre visite, ainsi qu'à son mari quand ils habitaient avenue des Ternes. Au cours d'une rencontre à la Comédie-Française, à la générale de *l'Annonce*, peu de temps avant sa mort, il eut cette parole pour eux : « Vous êtes tous deux de mes plus vieux claudéliens. »

<sup>4</sup> Extrait d'une lettre inédite à l'abbé Ducaud-Bourget, 20 janvier 1952.

Le « choc religieux » n'a pas été moins vif. Il a fait son chemin souterrain et profond de plus en plus. Nous lisons au même endroit :

Mais cette « dette » littéraire n'est rien à côté de ce que je dois religieusement à Claudel; je ne suis pas la seule, et nombreux sont les gens de tout âge, littérateurs ou non, qui ont retrouvé le chemin de l'église grâce à lui <sup>5</sup>.

Le 24 décembre 1911, Henriette Charasson découvre, au théâtre de l'Œuvre, où on l'a emmenée, *l'Annonce faite à Marie* montée par Lugné-Poe. Elle réentend là, un son chrétien qui la bouleverse. Elle comprend « la Communion des Saints, la force de la prière, du sacrifice ». Et cela est resté à jamais gravé dans son cœur, « ce cœur qui se croyait à jamais fermé aux émotions religieuses... *Puissante est la souffrance quand elle est volontaire comme le péché* <sup>6</sup>... »

C'est alors la longue étude de *l'Annonce* écrite dans l'enthousiasme, en janvier 1913, pour la *Revue du Temps présent*, où à partir de janvier 1911 Henriette Charasson succéda à François Mauriac pour la critique de la poésie. Suivent, la même année, dans la même revue, les articles sur les *Grandes Odes* <sup>7</sup>. Puis en janvier 1914, elle consacre la première conférence de sa vie à Claudel, au Havre où elle est née <sup>8</sup>. La semaine qui suit sa conférence, elle donne, toujours au Havre, lecture de *Partage de Midi* (dans une copie dactylographiée).

C'est à cette époque que se situent les lettres de Claudel que nous donnons ici :

Hambourg, le 23 oct. 1913

Mademoiselle,

Merci de votre lettre émouvante ! Mais n'avez-vous pas reçu la mienne ? Je vous ai écrit 2 fois, la 1<sup>e</sup> fois après votre article sur « l'Annonce », la seconde fois, tout récemment, après celui que vous m'envoyez et que j'avais déjà reçu par « l'argus ». Il est vrai que j'ignorais et votre adresse et celle de la *Revue du Temps Présent*. Il me

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> Francis Caillard, fervent chrétien et directeur de la *Revue du Temps présent*, lui écrit à ce propos et à cette époque : « Vous êtes de ceux qu'il me plaira de voir grandir dans l'estime des hommes de sincérité, et cela seulement parce que j'ai trouvé en vous un peu de cette précieuse et rare sincérité qui fait de votre critique un louable effort, et aussi parce que je ne crois pas qu'il y ait en vous de mauvaise volonté en face du Christ, et en ce sens votre article sur Claudel... est pour moi une impression que je n'oublierai point... Je vous souhaite du bonheur intérieur par dessus les souffrances nécessaires, et, pour ce bonheur de regarder vers le Christ Jésus » (inédit).

<sup>8</sup> Henriette Charasson adressa sa conférence à Claudel. La lettre de remerciement, que le grand poète envoya de Hambourg le 27 janvier 1914, contient ces lignes : « J'ai lu votre conférence avec une joie où il y avait autre chose que l'orgueil causé : la joie de se savoir aimé et compris » (inédit).

semble que la dernière lettre, écrite en plein déménagement, au moment de mon départ de Francfort, était adressée aux soins de la NRF 37 rue Madame.

Je crois que vous vous faites illusion en attribuant à la Beauté l'émotion que vous causent « les Odes ». Il y a là autre chose que la Beauté : la Vérité, Dieu, l'Amour, la Vie, la Béatitude éternelle, qui par ma voix fait appel à votre âme. Il faut céder. Il faut croire, il faut venir avec moi où je suis.

Hélas, non ! « Partage de Midi » ne sera jamais réédité<sup>9</sup>.

Je vous remercie et vous salue. Vos articles sont parmi ceux qui me sont les plus précieux.

P. CLAUDEL.

Soulignons la mise au point. La jeune fille incroyante s'est arrêtée à l'aspect esthétique des *Odes*. Claudel insiste sur ce qui constitue le point central et profond de l'œuvre, sa véritable dimension créatrice. Et c'est l'appel pressant à « l'âme ». C'est le « viens, suis-moi » de l'Évangile, avec son caractère de nécessité quand l'être s'ouvre enfin à la grâce et que celle-ci peut couler et que l'adhésion est totale.

Une autre lettre, de février 1914, révèle mieux encore les soucis d'apostolat de Claudel, son impérieux besoin, depuis qu'il l'a retrouvé, de faire connaître Dieu, de le rendre « tangible » en éclairant son immanence, sa *présence réelle* :

Hambourg 28/2/14

Chère Mademoiselle,

J'ai mis bien longtemps à vous remercier de votre gentille lettre qui m'est précieuse comme témoignage de sympathie personnelle et qui d'un autre côté m'a attristé. Vous me répondez exactement ce que m'a répondu un petit Hollandais, avec qui je suis en correspondance et à qui j'ai essayé d'expliquer que Dieu est une réalité personnelle, vivant, et presque tangible, et toute autre chose que la vague union protestante : « Ne me tourmentez pas ! laissez-moi à ma vie habituelle. » Mais c'est précisément ma vocation que d'inquiéter et de tourmenter les gens, et les innombrables paroles de mes livres ne sont que le voile grossier de cet unique soupir, de cette haleine silencieuse, un moment sur notre âme qui a suffi à faire bien des Saints. Ils sont cela ou ils ne sont rien. Il y a d'immenses fleuves, il y a un prodigieux été sur le Paradis, il y a au fond de tout cela le mystère de Dieu infiniment plus profond et plus déchirant<sup>10</sup> que celui qui se cache au fond de tous les romans d'amour et d'aventure, et cependant M<sup>lle</sup> Henriette Charasson (que j'ai pourtant touchée comme un doigt sur une main gantée) me prie de la laisser à sa superbe vie Parisienne qui ressemble au grand Hall des Galeries Lafayette un jour d'Exposition.

<sup>9</sup> Pour les éditions de *Partage de Midi*, nous renvoyons aux *Œuvres complètes de Paul Claudel*, t. XI, Gallimard, 1957, p. 301-303. (Rappelons que cette œuvre ne fut tirée qu'à cent cinquante exemplaires non mis dans le commerce en 1906. Ce n'est qu'après le dernier après-guerre que commencent à paraître les éditions à grand tirage.)

<sup>10</sup> Biffé : intéressant.

Tout de même<sup>11</sup> vous sentez bien que votre âme n'a pas été créée pour cela, mais pour être l'épouse de quelqu'un d'éternellement présent et d'éternellement réel. — Pardonnez ce petit sermon de Carême. Ce n'est pas pour aujourd'hui que je vous écris, mais qui sait si dans quelques années vous n'irez pas chercher au fond d'une vieille boîte ces papiers jaunis ?

En attendant je reste affectueusement votre bien dévoué.

P. CLAUDEL.

Il n'a pas fallu, à Henriette Charasson, tellement de temps pour « céder ». Elle doit à Claudel d'avoir compris, ainsi qu'elle nous l'a elle-même confié, « le sens de la prière et de la souffrance, le sens de la grandeur du catholicisme ».

L'auteur de *Positions et Propositions* a eu la joie d'écrire dans son article<sup>12</sup> consacré, dans ce recueil, aux *Heures du Foyer* (1926) :

Henriette Charasson n'occupe plus, rue Ernest-Renan<sup>13</sup> d'où elle m'écrivait ses premières lettres, un appartement. Elle habite près d'une fontaine ce pays où l'amour l'a conduite et que la souffrance lui a expliqué, et qui s'appelle le bonheur. C'est tout près de Châteauroux<sup>14</sup>.

Elle de son côté, n'a pas cessé de dire sa gratitude en célébrant Claudel et, quand l'occasion l'y obligeait, en le défendant avec ferveur. Qu'il nous soit permis de reproduire son « Hommage à Paul Claudel<sup>15</sup> » inséré en 1938 dans la première édition (et dans celles qui suivirent) du recueil de poèmes, *Sur la plus haute branche* :

Frère fougueux, immense, qui chantez comme un cheval galope et comme monte un aigle,

Grand frère aîné dont l'essor éblouit la petite sœur restée  
comme les femmes à la maison,

<sup>11</sup> Biffé : Et cependant.

<sup>12</sup> Paru d'abord dans la *N.R.F.*, 1<sup>er</sup> octobre 1926.

<sup>13</sup> Quand Henriette Charasson habitait au n° 12 de cette rue, Claudel lui fit cette remarque dans une carte de Hambourg du 3 décembre 1913 : « Quelle horreur d'habiter *rue Ernest Renan* ! » Ce qui n'est pas sans rappeler le verset écrit six ans plus tôt, à Tientsin, du « Magnificat » des *Odes* : « Ne me perdez point avec les Voltaire, et les Renan, et les Michelet, et les Hugo, et tous les autres infâmes ! » (*Œuvres complètes de Paul Claudel*, t. I, Gallimard, 1950, p. 108).

<sup>14</sup> *Ibid.*, t. XV, Gallimard, 1959, p. 123. « Tout près de Châteauroux. » Il s'agit du vieux moulin de Fonts, route de Châtellerault. Henriette Charasson et son mari y ont vécu entièrement de 1923 à 1932. Ils y vont chaque été. Le domaine a pour devise : « Juxta fontem aquæ in solitudine. » Un article de *La Nouvelle République du Centre*, du 9 août 1960 (*Au moulin de Fonts. Quelques instants avec Henriette Charasson et René Johannot*) donne cette description : « Sitôt franchie la grille du parc, on est saisi par le côté poétique et quelque peu romantique de cette vieille demeure, véritable havre de paix et de verdure. La grande tour du moulin domine un petit étang où se mirent des saules pleureurs. Une source l'alimente, autrefois lieu de pèlerinage réputé. »

<sup>15</sup> Paru pour la première fois, en 1935, dans le numéro d'*Hommages* recueillis par la *Vie intellectuelle* (Nouvelle Série, t. XXXVII, Les Editions du Cerf).

Permettez-lui, puisque sa frêle voix module selon  
votre règle,

De mêler aujourd'hui son chant à ceux qui diront  
votre gloire à l'unisson.

Maître viril et fort et sûr, qui chantez, qui priez debout  
comme à l'autel un prêtre,

Et qui, comme le prophète, recevez votre nourriture des  
oiseaux du ciel et des bois,

Ce n'est qu'une humble converse qui vient ici vous  
saluer, ô Maître,

Toute petite, et qui se tait bien vite, à genoux dans  
un coin, devant la Croix.

Henriette Charasson a su retrouver la foi de son enfance. Elle l'a gardée. Elle l'a fait rayonner. C'est elle qui illumine toute sa vie et toute son œuvre.

Nous n'aurons plus de poèmes de cet écrivain. Il lui semble avoir dit tout ce qu'elle avait à dire. Elle expliquait récemment :

Je n'écris plus de poèmes depuis la parution en 1954 de mon recueil : « Sacrifice du Soir » chez Flammarion. « La vieille femme que je suis ne veut plus chanter », voilà ce que j'ai dit, et depuis 6 ans, je n'ai écrit qu'un seul petit poème<sup>16</sup>... Il m'a échappé en quelque sorte. Je me consacre uniquement à mes activités de critique littéraire<sup>17</sup>.

On a vu dans ce poème — et René Johannet en particulier — le meilleur qu'Henriette Charasson ait jamais composé. Il a pour titre :

#### SILENCIEUSEMENT

8 décembre 1959

Que pourrais-je encore chanter, maintenant, mes amis  
si ce n'est cette rive

Vers laquelle je me rapproche mois après mois, comme  
d'une source d'eau vive ?

Que pourrais-je évoquer, si ce n'est cet instant terrible  
et merveilleux

Où je devrai décoller de la terrestre piste et prendre mon  
envol vers les cieux ?

Ne sais-je pas, depuis des mois, que je ne suis plus ici  
que cet obstiné locataire

Dont on a prolongé le bail mais qui, humblement, doit  
se taire

Et ne plus encombrer de sa musique les autres habitants ?  
J'écoute la chanson des autres hommes et je ne suis  
plus que celle qui attend

Avec amour, avec douceur, avec une curieuse confiance,  
Le jour et l'heure, décidés depuis toujours par  
l'Éternelle exigence,

<sup>16</sup> Paru uniquement dans *La Voix des Poètes*, printemps 1960.

<sup>17</sup> *La Nouvelle République du Centre*, 9 août 1960, article cité.



Où j'accéderai à ma nouvelle Naissance !

Oui, mon Dieu, j'aime fort votre terre et notre vie  
et tous les chers êtres dont vous avez enrichi mon existence

Et je ne vous dirai jamais assez merci pour cette  
tendre munificence,

Mais il faudra que ce soit tout bas, pour ne pas  
gêner les chants d'ailleurs et les humains murmures

Car je ne peux plus désormais me tenir que dans  
une silencieuse clôture.

C'est bien la sérénité, la paix de l'âme dans l'attente de la  
Communion des Saints. Ce poème, nul doute que Claudel l'eût aimé !

Bernard-Paul ROBERT,  
professeur à la Faculté des Arts.

# *Variables Considered in the Measurement of Bilingualism a Review of the Literature*

---

Bilingualism, the native-like control of two languages, is an increasingly acute world problem affecting at least thirty countries, as monoglot immigrants move into new regions and modern invention draws the whole world together into one neighborhood.

The problem, at once social, educational, and psychological, has become the object of study for many disciplines. Geographers and ethnographers describe bilingual groups; sociologists examine the functioning of languages existing in various communities; jurists search the legal status accorded minority language groups; educators delve into the absorbing aspects of foreign language teaching; anthropologists investigate acculturation; linguists follow change and interference of languages in contact; neurologists scrutinize the cortex for speech areas and language switching centres while psychologists are concerned with the effects of bilingualism on personality. The reports of these studies form a vast literature from which meaning will only be derived when all disciplines concerned with the problem can be coordinated.

Two questions of the many aspects open to the student of bilingualism are especially intriguing: What are the variables accounting for the difference in degree of ability to handle a second language? and: How can the bilingual ability of an individual be measured?

In the present work we shall examine closely the five largest studies in bilingualism from which emerged directly definite variables that merit consideration, as possible elements in the composite that is bilingualism. Many of these are measurable, and attempts have been or could be made to devise measuring instruments to assess them objectively.

Next we shall classify the remaining studies that comprise the extensive literature into ten categories according to the techniques adopted by the authors in establishing the degrees of bilingualism among the subjects used in the projects, many of which were designed

for other aspects of bilingualism than the two questions we are attempting to answer.

Where these techniques have successfully distinguished between individuals known by other data to possess varying degrees of bilingualism, it appears a variable has been identified which can now be operationally defined, even though it may as yet be otherwise indefinable.

The matter here presented gives rise to many unanswered questions which should challenge those students of bilingualism interested in contributing to the solution of this complex and timely problem.

The study of individual differences has brought to the fore the indisputable fact that people do differ in their ability to use language. What then, are the variables that account for this difference? This question leads to a second one: What are the variables involved in second language learning? The answers to this lie upon a continuum from purely environmental to purely neurological explanations. As far back as 1923 William Stern<sup>1</sup> published an article "Über Zweisprachigkeit in der frühen Kindheit" accrediting language skill to the embedding of a language in a definite and constant situation whereas in 1948 Anton Leischner<sup>2</sup> located a switching mechanism at the posterior edge of the Sylvian fossa which he felt determined either complete rigidity in one language or the ability to switch at will from one to the other. Investigators from many disciplines have found explanations for varying degrees of bilingual ability lying all along the continuum between these extremes.

Out of the vast literature emerge five large-scale studies, all reported in complete book form, from which may be deduced variables significant in language behaviour.

In 1937, Seth Arsenian<sup>3</sup> investigating the effect of bilingualism on intelligence, proposed that in addition to a measure of bilingual background, four other evaluations of the bilingual situation be made and stated in objective terms. They are: the degree of similarity between

<sup>1</sup> William STERN, "Über Zweisprachigkeit in der frühen Kindheit", in *Zeitschrift für angewandte Psychologie*, 30 (1923), pp. 168-172.

<sup>2</sup> Anton LEISCHNER, "Über die Aphasie der Mehrsprachigen", in *Archiv für Psychiatrie und Nervenkrankheiten*, 180 (1948), pp. 731-775.

<sup>3</sup> Seth ARSENIAN, *Bilingualism and Mental Development*, New York, Bureau of Publication, Teachers' College, Columbia University, 1937, 164 pp.

the languages; the age of learning the second one; the method, i.e., formal or informal, and the attitude, favourable or unfavourable, of the individual towards his second language.

A more direct attempt to identify dimensions of the differences in people's ability to use language was made in 1941 by John Carroll<sup>4</sup> when by factor analysis of forty-two tests of verbal ability he isolated seven factors: verbal ability, fluency of expression, ideational fluency, naming ability, smoothness of spontaneous speech, speed of articulatory movement and language learning potential.

In 1953 Carroll divided a battery testing mimicry span, imitation, native speech style, fluency and phonetic discrimination for their prognostic powers.<sup>5</sup>

In 1955 Carroll and Sapon<sup>6</sup> speculated on tests needed to demonstrate an individual's language learning potential. Using eighty airmen who volunteered for a 5 day trial course in spoken Mandarin, success in which would allow them to attend a full course in Chinese in a civilian university, the experimenters administered in February 1954 four one-hour batteries of new experimental tests at the outset of the trial course. The criterion variable, academic grades, assigned by the course instructors at the end of the course, yielded a multiple  $r$  of .75. A cross validation of the study on eighty-eight airmen in June 1954 yielded an  $r$  of .84. It appeared that success in a trial language course is highly predictable from an one-hour battery of tests. However, one may attribute high validity to intense motivation or to the fact that instructors taught strictly, making no attempt to salvage poor students. There emerged from this battery eleven factors considered significant, including: verbal knowledge, sound-symbol association ability, immediate rote memory for foreign language vocabulary, grammatical sensitivity and inductive learning of artificial language structure. A partial list of traits which Carroll felt should be investigated included tests of ability to mimic sounds and stretches of

<sup>4</sup> John B. CARROLL, "A Factor Analysis of Verbal Abilities", in *Psychometrika*, 6 (1941), pp. 279-307.

<sup>5</sup> John B. CARROLL, *The Study of Language*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1953, 289 pp.

<sup>6</sup> John B. CARROLL and Stanley M. SAPON, "Prediction of Success in a Work-Sample Course in Mandarin Chinese", in *The American Psychologist*, 10 (1955), pp. 492-493.

sounds; accuracy with which unusual sounds could be imitated; control or accuracy in imitating patterns of stress and intonation; measures of speech style in native language; tests of phonetic discrimination; oral and aural comprehension; ability to persist in phonemically accurate utterances even when attention is directed to another aspect of the utterances; test of ability to develop meaning inductively; orthography; and flexibility in adapting to a foreign language. The rote memory factor and various fluency factors appeared to be of particular promise.

In 1948 Agard and Dunkel published a report<sup>7</sup> on their investigation of the Intensive Language Program sponsored by the Army Specialized Training Program, Language and Area Section. They had set up two groups of classes and compared the conventional method of teaching French with an aural-oral method. Special achievement tests had been developed yielding scores on reading and aural comprehension. However, they failed to test oral production, i.e., the ability to speak the foreign language, so that although the authors reached a conclusion that the courses did not produce near-native oral-aural or reading proficiency in the American student of a second language in one to two years they failed to consider all the aspects of bilingual ability.

In 1953 Uriel Weinreich<sup>8</sup> contributed the most original and comprehensive outline of bilingualism on an international scale. In his analysis, he introduces the concept of switching facility, and recommends the bilingual quotient as a means of expressing individual bilingual ratings. Tests must take into consideration mastery of structural patterns beyond the mere acquisition of vocabulary.

Weinreich enumerated the factors that give prestige to one language over another in given situations of contact and suggested the need for calculating a "dominance configuration" for each situation. He found the use of language to be profoundly associated with the individual's participation in group life. The need for communication and social identification provides incentive for learning a second language, a pressure of prestige being set up by the upper language

<sup>7</sup> Fred AGARD and Harold B. DUNKEL, *An Investigation of Second Language Teaching*, Boston, Ginn, 1948, 344 pp.

<sup>8</sup> Uriel WEINREICH, *Languages in Contact, Findings and Problems*, New York, Linguistic Circle of New York, No. 1, *passim*, 1953, 71 pp.

over the lower, forcing bilingualism on the dominated group. The progress of the upper language towards displacement of the lower may be arrested by a resurgence of language loyalty, whereby an emotionally tinged determination to resist may develop. Then literary, cultural or emotional values predominate over social needs.

In 1956, Haugen<sup>9</sup> claimed that differences in degrees of bilingualism were due to purely individual differences in skill and achievement, reflected by switching facility. There is no single language-learning skill and at any given moment in his life, a person is influenced by so many previous experiences that whatever aptitude for language may be contained in his genes has been obscured by later training. He considers language aptitude a combination of several skills.

In the vast literature reporting attempts to investigate various relationships among the factors of bilingualism, it has proved possible to arrive at a classification of ten categories according to the method used to determine degrees of bilingualism among the subjects participating in the experimental situation. These are: background questionnaires, rating scales, language proficiency tests, response time techniques, prediction techniques, linguistic techniques, psychological techniques, psychophysical techniques, association techniques and statistical techniques.

## I. — BACKGROUND QUESTIONNAIRES.

As far back as 1924, May Bere, by means of a questionnaire<sup>10</sup> of eleven items, divided a 10 year old population for her study into five groups located on a continuum from "only foreign language" to "only English spoken at home". She concluded that the increase in use of English at home is accompanied by an increase in ratings on the Stanford-Binet and Pintner-Paterson.

In 1928 Murdock, Maddow, and Berg,<sup>11</sup> in their study of the relation between intelligence and the acquisition of English using a

<sup>9</sup> Einar HAUGEN, *Bilingualism in the Americas: A Bibliography and Research Guide*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1956, 159 pp.

<sup>10</sup> May BERE, *A Comparative Study of the Mental Capacity of Foreign Parentage*, New York, Bureau of Publications, Teachers' College, Columbia University, 1924, IX-105 pp.

<sup>11</sup> K. A. MURDOCK, D. MADDOW, and N. L. BERG, "A Study of the Relations between Intelligence and the Acquisition of English", in *Twenty-seventh Year Book of*

questionnaire of 15 items, determined the extent to which the English language was spoken at home, in a population of 149 Jewish girls of 7A grade in New York City.

In the same year Meyhoffer<sup>12</sup> sent to parents of sixty-one pupils in the International School of Geneva, a questionnaire requesting detailed information on the child's language background, time and method of learning the foreign language, in a study designed to evaluate the enriching effect of multi-linguism.

Bessie Bloom Wessell<sup>13</sup> in an ethnic survey of Woonsocket, Rhode Island in 1931 divided bilingual children into two categories: pure or mixed French Canadian ancestry.

At the Congress of New Education in Nice, July 1932, Daniel A. Prescott presented his report<sup>14</sup> concerning research done at Rutgers University, New Jersey on the psychological aspects of the language habits of 12,270 school children 9 years and over. Of concern here is his method of determining, objectively, degrees and varieties of bilingualism. By assigning one point to each of twenty questions concerning the language used in the home, church and school, he arrived at an approximate index of the degree of influence of the foreign language in the family milieu. The International Commission named at Luxembourg and completed at Nice recommended Prescott's questionnaire as a way of measuring bilingualism. He drew attention to the fact that account must be taken of cases of absence of brothers, sisters or parents, which would diminish the number of questions functioning and hence lower the score. Pierre Bovet, at the same conference suggested that the raw score be replaced by the percentage of the responses effectively given which reveal the influence of a foreign language.

*the National Society for the Study of Education*, Part I, Bloomington, Illinois, Public School Publishing Company, 1928, pp. 343-353.

<sup>12</sup> M. MEYHOFFER, *Le Bilinguisme et l'Education*, Luxembourg, Bureau International d'Education, 1928, 300 pp.

<sup>13</sup> Bessie Bloom WESSELL, "An Ethnic Survey of Woonsocket, Rhode Island, 1931", in *Bilingualism in the Americas*, Einar Haugen, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1956, p. 155.

<sup>14</sup> Daniel A. PRESCOTT, "Progress Report of Research Dealing with Bilingualism", in *The Report of the Congress of New Education*, Nice, New Education Fellowship, 1932, 300 pp.

In 1923 Moses Hoffman developed his bilingual schedule<sup>15</sup> which consists of fourteen questions, purporting to determine the extent of the bilingual background of the child, including both impressive and expressive aspects. The assumption is that the performance in bilingual skill corresponds to the degree of bilingual background. The Hoffman Schedule has been widely used by educators and psychologists seeking a quantified measure of bilingualism although it fails to take into account a full profile of the speaker's activities, with a measure of language function and skill in each. It calls for written answers to thirty-seven items designed to bring out the language usage in the home, i.e., speech, reading, writing, thinking, letters received, lectures heard, theatres attended, radio programmes selected and books read. One third of the questions deals with the informants own language usage; the rest concerns his family and environment.

Schiller,<sup>16</sup> in 1933, grouped 395 New York Jewish elementary school pupils on the configuration of the answers to ten items relative to the amount of bilingualism in the home, into "mostly English speaking" or "mostly Yiddish speaking". The method was neither quantitative nor objective. The same questionnaire was used by Halpern<sup>17</sup> in her study of bilingualism and intelligence, with one hundred 10 year old New York Jewish girls, divided into four groups on its basis.

In 1935 in New York, Joseph Zubin devised an objective test<sup>18</sup> in bilingualism which in addition to background questions similar to Prescott's and Hoffman's tested knowledge of common household expressions in Italian and Yiddish. Each foreign expression taken from idioms and phrases used in the home and also found in the primers of the two languages is followed by three choices in English. The task is to select the English phrase corresponding to the foreign expression.

<sup>15</sup> Moses HOFFMAN, *The Measurement of Bilingual Background*, New York, Bureau of Publication, Teachers' College, Columbia University, 1935, 75 pp.

<sup>16</sup> B. SCHILLER, "Verbal Numerical and Spatial Abilities of Young Children", in *Archives of Psychology*, No. 161, New York, Columbia University, 1934.

<sup>17</sup> F. HALPERN, *The Intelligence of Bilingual Jewish Girls Measured by the Stanford-Binet and Pintner-Paterson Performance Tests*, Unpublished Master's Thesis, Columbia University, New York, 1933.

<sup>18</sup> Joseph ZUBIN, *An Objective Test of Bilingualism*, A paper read before the A.A.A.S., St. Louis, Mo., Dec. 1935.



H. S. Hill, in 1935, attempted<sup>19</sup> to determine ability to use and understand Italian by a questionnaire and by tests of comprehension of spoken Italian and of Italian word meaning.

Madorah Smith,<sup>20</sup> of the University of Hawaii, used a scale similar to Hoffman's, to classify bilingual preschool children of non-American ancestry in 1939. Three years later she followed this up by a further study using, in addition to the Hoffman Schedule, questions relative to the type of language used in the home, altered to suit older students. One of these questions, due to an unfortunate position on the page, was overlooked by many of the college students in the research project.

In 1942 Dorothy Spoerl<sup>21</sup> modified the Hoffman Schedule in exploring the emotional factors which result at the college level from the experience of having been brought up through childhood in a bilingual environment. On testing 101 college freshmen according to various symptoms of maladjustment, she concluded it was higher frequencies and intensity of family conflicts in bilingual homes and not the child's mental conflict resulting from speaking two languages which produce maladjustment.

Natalie Darcy<sup>22</sup> in 1953, studying the performance of bilingual Puerto Rican children for intelligence used as well as an interview, the bilingual background from the child's cumulative record cards and a questionnaire dealing with the language spoken in the home.

The same year at Georgetown University, William Morgan<sup>23</sup> using the psychological approach, gave students a battery of verbal tests to which he added a questionnaire eliciting personal history in an attempt to predict foreign language achievement. He concluded that the non-intellectual factors increased the predictive validity and he presented

<sup>19</sup> H. S. HILL, "The Effect of Bilingualism on the Measured Intelligence of Elementary School Children of Italian Parentage", in *Journal of Experimental Education*, 5 (1936), pp. 75-78.

<sup>20</sup> Madorah SMITH, "Some Light on the Problem of Bilingualism as Found from a Study of the Progress in Mastery of English among Preschool Children of Non-American Ancestry in Hawaii", in *Journal of Genetic Psychology*, Vol. 11, No. 9, May 1939, p. 284.

<sup>21</sup> Dorothy SPOERL, "Bilinguality and Emotional Adjustment", in *Journal of Abnormal and Social Psychology*, No. 28, 1946, pp. 37-57.

<sup>22</sup> Natalie DARCY, "Performance of Bilingual Puerto Rican Children on Verbal and Non-Language Tests of Intelligence", in *Journal of Genetic Psychology*, No. 82, 1953, pp. 21-57.

<sup>23</sup> William MORGAN, "A Clinical Approach to Foreign Language Achievement", in *Georgetown University Monograph Series*, No. 4, Washington, D.C., 1953, pp. 15-21.

the hypothesis that, beyond a certain point, intellectual capacities show a law of diminishing returns in language learning.

## II. — RATING SCALES.

Dr. Malherbe of the University of South Africa<sup>24</sup> believes that bilingualism represents a continuum extending from 0-100%. The degree of an individual's bilingualism can be graded in six stages on the basis of the extent of his proficiency in the second language. Stage One is the ability to follow an ordinary conversation, speech or sermon, written or spoken. Stage Two adds to the above the ability to converse fluently. Stage Three is the capacity to write two languages correctly. Stage Four includes the other three plus a correct and convincing power of expression, written and oral, an accent and idiom. Stage Five would place the individual in the upper tenth percentile in both languages. Stage Six as 100% perfection in both. Dr. Malherbe used a bilingual quotient computed as the ratio of the proficiency scores in the second and first languages.<sup>25</sup>

In 1957 Erwin Buechel<sup>26</sup> devised quality ratings to assist students to interpret their obtained proficiency in language achievement.

## III. — LANGUAGE PROFICIENCY TESTS.

Saer<sup>27</sup> in 1931 maintained that the proficiency of a bilingualist admits to variation which can be measured by recording response time in oral tests. She attempted to use the controlled association technique by administering at random fifty simple English words, familiar to a three year old child, with their Welsh equivalent, to fifty girls from 11 to 19 years. Responses given in either language and the time taken were noted. A ratio between the time for the Welsh and English equivalent was computed. If a child's response yielded a ratio of one hundred, he was regarded as truly bilingual in relation to the emotional

<sup>24</sup> E. G. MALHERBE, *Preliminary Report on Bilingualism*, Personal Communication to Seth Arsenian.

<sup>25</sup> E. G. MALHERBE, "The Bilingual School: a Study of Bilingualism in South Africa", in *Yearbook of Education*, Afrikaans Ed., 1934, pp. 334-349.

<sup>26</sup> Erwin H. BUECHEL, "Grades and Ratings in Language Proficiency Evaluations", in *Modern Language Journal*, No. 41, Jan. 1957, pp. 41-47.

<sup>27</sup> Hywell SAER, "Experimental Inquiry into the Education of Bilingual Peoples", in *Education in a Changing Commonwealth*, London, New Education Fellowship, 1931, pp. 116-121.

value of that word. Thus types of bilingualists can be distinguished whose bilingualism can be related to the individual history. The implication is that one would need to measure bilingualism with regard to each single word in the individual's vocabulary. Saer's list included words for members of the family, animals, natural phenomena, actions, household equipment and moral situations. By varying the area from which she selected her stimulus words, Saer experimented with her technique. Her statistical handling of the bilingual quotient fails to indicate in a perfect bilingualist with a quotient of one hundred, the amount of achievement in language learning. It merely establishes that he has equal ability in each language, be it limited or extensive.

Antonio Rodriguez,<sup>28</sup> working with Mexican children in 1931 carried out a testing program using standardized vocabulary and reading ability tests in two languages and found normal achievement in the mother tongue, but two to three years' retardation in English, despite the use of the latter as a medium of instruction since Grade Five.

In 1932 Prof. Charles Junod of l'École Normale, Berne, devised a series of three achievement tests which distinguished between two groups of children previously chosen by teachers as being superior and inferior in language facility. The tests are concerned with synonyms, formation of sentences and completion by filling in single words in a mutilated paragraph. Junod suggested they be used predictively as tests of language facility.

In the study of Agard and Dunkel in 1948, discussed earlier, reading and aural comprehension tests were used to compare, in effectiveness, traditional methods with those adopted in many schools under stimulus of the Army language courses.

Herschel Manuel,<sup>29</sup> working in Austin, Texas, with Spanish and Mexican children in 1953, found that foreign language is learned in proportion to the mastery on one's own language. He used parallel tests and obtained a correlation of .59.

<sup>28</sup> Antonio RODRIGUEZ, "Are Bilingual Children Able to Think in Either Language with Equal Facility and Accuracy?", in *The Bulletin of the Department of Elementary School Principals*, No. 10, 1931, pp. 98-101.

<sup>29</sup> T. Manuel HERSCHEL, "The Use of Parallel Tests in the Study of Foreign Language Teaching", in *Educational and Psychological Measurement*, No. 13, 1953, pp. 431-436.

Professor E. Haugen of the University of Wisconsin, in his publication in 1956<sup>30</sup> maintains that one's knowledge of the native language, as well as of a second one, is a function of one's aptitude, opportunity and motivation. The individual's command of one or both languages is characterized by gaps in technical vocabulary and the overworking of common words and clichés. Mastery of the written form of the language should be measured by separate tests of comprehension and production (decoding and encoding) on each of the levels of phonemics, grammar and basic lexicon. This overall measure of accomplishment could be arrived at by providing gradients for each of these aspects and weighting the scores according to some more or less subjective criterion. Individuals differ in language aptitude, which is not one single skill but a compound of several.

As far back as 1877 Cattell found that the time required for the stimulus in the mother tongue to elicit an equivalent word in German was a matter of individual differences.

#### IV. — RESPONSE TIME TECHNIQUES.

In his study presented at Nice in 1929, Gali<sup>31</sup> devised a technique eminently suitable for measuring degrees of bilingualism, i.e., immediate verbal memory. From the current vocabulary of school children he chose two series of 10 words, one Catalan the other Spanish, the two series being parallel. The lists were read by the children three times, with a fixed interval between every word. The children were then asked to write the words they remembered. Since the number of Catalan and Spanish words retained by any one child was not the same, it is possible to measure the degree of familiarity of the child with each of the languages by the number of words reproduced. This ratio could be compared with that arrived at by a questionnaire such as Prescott's.

In 1929 Bikcentajs<sup>32</sup> in Moscow used written proficiency tests

<sup>30</sup> Einar HAUGEN, *Bilingualism in the Americas: A Bibliography and Research Guide*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1956, 159 pp.

<sup>31</sup> A. GALI, "Comment mesurer l'influence du bilinguisme", dans *Bilinguisme et Education*, Luxembourg, Bureau international d'Education, 1928, pp. 289-300.

<sup>32</sup> Yraglo and Lavrova BIKCENTAJS, *Bikcentajs Myslenije na rodnom i cuzom jazykas*, Moscow, 1929.

parallel in each language, with limited time periods, to arrive at a bilingual quotient.

Hywella Saer in 1930<sup>33</sup> proposed measuring the proficiency of a bilingualist by recording response time in oral tests. This design has already been discussed. She thus attacked the problem in somewhat similar manner to Gali. It appears that she has failed to consider the possibility of slowness of recall in vocabulary of the less known language.

In 1948 Taute<sup>34</sup> correlated speech hesitancy and general shyness with gaps in proficiency, since a retarded rate of speech can be interpreted as an effect of interference. However, too many other causes could also be operating.

Granville Johnson,<sup>35</sup> working with thirty Spanish boys, 9 to 12 years old, familiar with English, used the Hoffman Schedule along with a reaction-time technique. He measured the number of English words an individual could recall in five minutes, and compared it with the number of Spanish words he recalled in the same length of time. These results yielded little correlation with those obtained by using the Hoffman Schedule.

In 1953 Lambert,<sup>36</sup> at North Carolina University, experimented on speed of response to directions given in both languages. He hypothesized that as bilingualists progress in experience with a particular language, their speed of response to directions given in that language, will increase, i.e., automaticity of response is assumed to be measurable in terms of speed of reaction. He found high correlation with known data about the experience of the individuals in the languages. Further studies of Lambert in an attempt to measure bilingualism yielded less positive results.

<sup>33</sup> Hywella SAER, "Experimental Inquiry into the Education of Bilingual Peoples", in *Education in a Changing Commonwealth*, London, New Education Fellowship, 1931, pp. 116-121.

<sup>34</sup> Ben TAUTE, "Die bepaling van die mondelinge beheer van skoolkinders vor die tweede tall en van die korrelassies tussen hierdie beheer en sekare bekwaamhede faktore; 'n voorlopige ondersaek", in *Annale van die Universiteit van Stellenbosch*, No. 24, Capetown, 1948, quoted by WEINREICH, *op. cit.*, p. 142.

<sup>35</sup> Granville JOHNSON, "Bilingualism as Measured by a Reaction-Time Technique and the Relationship Between a Language and Non-language Intelligence Quotient", in *Journal of Genetic Psychology*, No. 32, 1953, pp. 3-7.

<sup>36</sup> Wallace LAMBERT, "Developmental Aspects of Second-Language Acquisition", in *Journal of Social Psychology*, No. 42, pp. 99-104.

## V. — PREDICTION TECHNIQUES.

Henmon and his associates<sup>37</sup> in New York investigated in 1929 foreign language aptitudes and even at this early date in testing history intelligence tests proved the best predictors, as intelligence factors were stressed in learning foreign languages at that period. Since comparatively little was known then of test construction, the results of these studies are inconclusive.

It will be recalled from an earlier reference, that, in 1953, William Morgan,<sup>38</sup> in his paper given at a round table discussion at Georgetown University, advocated a battery of verbal tests combined with a careful study of each student's personal history. His results were ninety percent predictive.

Peters, in 1953, determined the efficiency of Part I (Vocabulary) and Part II (Paragraph Reading) of the Pennsylvania State College Academic Aptitude Examination in predicting success and failure in the elementary courses in the modern language field. Using 443 college freshmen in French, Spanish, and German classes, he found vocabulary a better predictor than paragraph reading and little improvement by combining the two.

John Carroll<sup>39</sup> in 1955, with his associate Stanley Sapon, developed foreign language prognosis tests at various age levels with high validity obtained in two independent samples. Working with airmen who volunteered for a five-day trial course in Mandarin, he devised a battery of five tests insuring optimum prediction. From his experiment, eleven factors significant in bilingualism, emerged. This study has already been considered.

## VI. — LINGUISTIC TECHNIQUES.

In 1947, J. B. Weightman,<sup>40</sup> studying language and writing, stressed individual differences in ability for language learning and switching.

<sup>37</sup> V. A. C. HENMON et al., *Prognosis Tests in the Modern Foreign Languages*, New York, Macmillan, 1929, 363 pp.

<sup>38</sup> William MORGAN, *op. cit.*

<sup>39</sup> John CARROLL and Stanley M. SAPON, "Prediction of Success in a Work-Sample Course in Mandarin Chinese", in *The American Psychologists*, 10 (1955), pp. 492-493.

<sup>40</sup> J. G. WEIGHTMAN, *On Language and Writing*, London, [No publisher], 1947.

Charles Fries<sup>41</sup> from Ann Arbor, outlined in 1949 a procedure based on the premise that, at least in the preparation of materials, a linguistic analysis of English and of the learner's native language must be made to establish the differences, the elements to be unlearned and the new habits to be acquired. His was an oral method.

The linguists' approach to the problem of measuring bilingualism is illustrated by the tests devised in 1953 at the University of Michigan by Robert Lado<sup>42</sup> to measure English speaking skills of foreign students. He proposed testing for mastery of the signalling elements of the language and included a written pronunciation test. The assumption is that all normal speakers of a language use and understand all the significant sounds and all the major grammatical structures within a limited vocabulary in their native language. All natives and childhood bilinguals would make a perfect score on such a test. Therefore, a full exploration of bilingual skills would necessitate a sampling of a wider and more technical vocabulary.

Lado's work holds great significance for language teaching and the application of linguistics to the development of foreign language tests. He has contributed much to circumvent subjectivity in pronunciation and aural tests.

In 1953 Uriel Weinreich<sup>43</sup> published his analysis of bilingualism, the most comprehensive work yet to appear. His concern with the importance of switching ability has already been discussed.

Charles Osgood, in 1954<sup>44</sup> suggested a scale of eight stages of language proficiency. In collaboration with Ervin, he proposed a close test in which equivalent passages in two languages are mutilated by omitting every fifth word. In addition, he devised a semantic-differential test to determine the degree of psychological coordination of two linguistic systems. These tests are brief, easy to administer and score. Osgood also studied decoding and encoding.

<sup>41</sup> Charles C. FRIES, *Teaching and Learning of English and Foreign Languages*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1949, 153 pp.

<sup>42</sup> Robert LADO, *Test the Languages*, Washington, Georgetown University Press, Monograph 4, 1953, pp. 29-33.

<sup>43</sup> Uriel WEINREICH, *Languages in Contact, Findings and Problems*, N.Y. Linguistic Circle of N.Y. No. 1, *passim*, 1953, 71 pp.

<sup>44</sup> Charles OSGOOD, "Psycholinguistics: A Survey of Theory and Research Problems", in *Supplement to the Journal of Abnormal and Social Psychology*, No. 49, 1954, iii-203 pp.

## VII. — PSYCHOLOGICAL TECHNIQUES.

Bilingualism is recognized as a prime factor in personality structure and emotional adjustment to one's surroundings, yet to date little has been done to explain observed data and to interpret them in the light of psychological and sociological interaction.

Martin Joos<sup>45</sup> in Baltimore in 1948 suggested assertiveness as a corollary of successful adult language learning. The consolidation of personality that occurs at puberty inhibits the type of submission to a new norm that language learning demands. Consequently formal learning of foreign languages at high school and college levels is only partially successful.

In 1949 Edith Buxbaum<sup>46</sup> expressed the psychoanalytic conviction that ability to speak foreign languages may be dependent on unconscious feelings, under control of the super ego. Her patients who expressed hidden hostilities by certain types of aberrant linguistic behavior, were relieved not to have to use the language in which the experience had occurred. Presumably it seemed less real when it could be expressed in a different language.

Robert Hall<sup>47</sup> in 1951, concerned with a systematic analysis of French, using the apparatus of modern linguistics, remarks that in his experience, extroverts have more difficulty than introverts in learning foreign languages.

Pritchard,<sup>48</sup> investigating the relationship of personality traits and ability in modern languages found high correlation between certain traits and oral fluency in French.

Susan Ervin, in several unpublished papers<sup>49</sup> delivered in May 1954 at the Work Conference on Bilingualism at Columbia University stated

<sup>45</sup> Martin Joos, "Acoustic Phonetics", in *Supplement to Language*, Vol. 24, No. 2, in Einar HAUGEN, *Bilingualism in the Americas*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1956, p. 138.

<sup>46</sup> Edith BUXBAUM, "The Role of a Second Language in the Formation of the Ego and Super Ego", in *Psychoanalytical Quarterly*, 18 (1949), pp. 270-289.

<sup>47</sup> Robert HALL, "Idiolects and Linguistics", in *Studies in Linguistics*, 5 (1951), pp. 2-27.

<sup>48</sup> D. F. L. PRITCHARD, "An Investigation into the Relationship of Personality Traits and Ability in Modern Languages", in *Journal of Educational Psychology*, 22 (1952), pp. 147-148.

<sup>49</sup> Susan ERVIN, "Identification and Bilingualism", Unpublished paper delivered at Work Conference on Bilingualism, at N.Y. Columbia University, May 10, 1954, in Einar HAUGEN, *Bilingualism in the Americas*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1956, p. 131



that a child craving for membership in a group, identified with persons satisfying his needs to the point of adopting their language. She noted relationship between cognition, feeling and speech. In using the thematic apperception test in Japanese and English<sup>50</sup> she found it stimulated bilingualists with significantly different responses in the two languages, as it was reported in each.

### VIII. — PSYCHOPHYSICAL TECHNIQUES.

Kurt Goldstein<sup>51</sup> in 1948 from studies on aphasia in New York, found that impairment of the abstraction ability may lower the bilingualist's capacity for controlling his switching, so that he may either persist in one language or switch at an inappropriate time. He suggested investigating this, by translation or switching tests. The stimuli, eliciting interferences, delayed responses, and blockage, could be studied in relation to the kinds and to the language involved.

The same year Anton Leischner<sup>52</sup> published in the *Archiv fur Psychiatrie und Nervenkrankheiten*, a neurological theory of bilingualism based on seventeen cases, and consequently not conclusive. He maintains that a switching mechanism exists at the posterior edge of the Sylvian fossa and the adjoining parietal regions of the brain. This study was referred to earlier.

Dr. Wilder Penfield<sup>53</sup> at the Montreal Neurological Institute, in 1953 discovered, while operating on brains of epileptics, that language learning centres in the brain harden as people age. A child can substitute the right hemisphere of the brain for the left, which normally controls speech whereas older people cannot do so. Penfield claims that once functional localization of acquired skills has been established, the early plasticity tends to disappear.

<sup>50</sup> Susan ERWIN, *The Effect of Language Report upon the Thematic Apperception Test Stories of Adult French Bilingual*, Ph.D. dissertation, University of Michigan, Abstract in the *American Psychologist*, 10 (1955), pp. 492-493.

<sup>51</sup> Kurt GOLDSTEIN, *Language and Language Disturbance*, New York, 1948, xii-374 pp.

<sup>52</sup> Anton LEISCHNER, "Über die Aphasie der Mehrsprachigen", in *Archiv fur Psychiatrie und Nervenkrankheiten*, 180 (1948), pp. 731-775.

<sup>53</sup> Wilder PENFIELD, "A Consideration of the Neurophysical Mechanisms of Speech and Some Educational Consequences", in *Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences*, 82 (1953), pp. 201-214.

## IX. — ASSOCIATION TECHNIQUES.

In 1929 Gali<sup>54</sup> at Barcelona set about to measure the degree of bilingualism among 2,060 children, seven to thirteen years old through a chain association technique. Using a series of eight words, 4 nouns and 4 adjectives: bird, prince, path, lion, blue, sad, courageous, bitter, as stimuli in Catalan and Spanish, he had the child write all the words which the stimulus evoked in a half minute. The words were proposed alternately in each language but the replies could be in either tongue. The children were divided into four groups according to the language spoken by the parents, and six socio-economic categories. He deduced from his experiment several psychologically interesting relationships. Gali felt the proportion of the words in each language could serve to measure the degree of familiarity with each of the languages, i.e., the degree of bilingualism.

Hywella Saer in her 1930 study discussed above, adopted a technique somewhat similar, at the University of Wales. Using fifty stimulus words in each language she compared the two association times corresponding to each English and Welsh stimuli of the same meaning, dividing the time corresponding to the Welsh word by the time taken for the English stimulus and arriving at a bilingual quotient. This experiment has been described fully elsewhere.

Zukin's experiment, also discussed previously is of interest at this point. He varied the technique by giving a choice of three English responses to the stimulus word, one of which the individual had to select, orally.

Weinreich's study, used association techniques as did Lambert, Johnson and Ervin, all of whose investigations have been examined earlier.

## X. — STATISTICAL TECHNIQUES.

In 1938 Thurstone<sup>55</sup> by factor analysis identified dimensions of differential ability to use language. These are represented in his Primary Mental Abilities tests.

<sup>54</sup> A. GALI, "Comment mesurer l'influence du bilinguisme", in *Bilinguisme et Education*, Luxembourg, Bureau international d'Education, 1928, 300 pp.

<sup>55</sup> L. L. THURSTONE, *Primary Mental Abilities*, Chicago, University of Chicago Press, 1938, 121 pp.

Three years later, Carroll<sup>56</sup> identified and measured variations in language-using capacity by factor analysing forty-two tests of verbal ability. His large study has been discussed earlier.

From this study emerged thirty-four variables, measurable objectively, which will have to be investigated individually by further research as to their value as elements in a bilingual measuring instrument.

These variables discriminate either language achievement or aptitude, both areas of interest to students of bilingualism. They are as follows:

1. Embedding in a constant situation
2. Background
3. Degree of similarity between languages
4. Age of learning
5. Method
6. Attitude
7. Verbal ability
8. Fluency of expression
9. Ideational fluency
10. Naming ability
11. Smoothness of spontaneous speech
12. Speed of articulatory movement
13. Language learning potential
14. Motivation
15. Verbal knowledge
16. Sound-symbol association ability
17. Immediate rote memory
18. Grammatical sensitivity
19. Inductive learning
20. Ability to mimic sounds
21. Ability to develop meanings inductively
22. Orthography
23. Flexibility in adapting to a foreign language
24. Oral and aural comprehension
25. Switching facility
26. Language dominance configuration
27. Need for communication
28. Social identification
29. Language loyalty
30. Intelligence
31. Assertiveness
32. Introversion
33. Abstraction ability
34. Language learning centres of the cortex.

<sup>56</sup> John B. CARROLL, "A Factor Analysis of Verbal Abilities", in *Psychometrika*, 6 (1941), pp. 279-307.

Since it is our intention to measure language acquired, the aspect of potentiality will be set aside on the assumption that actualization of language learning potentiality may be inhibited by countless uncontrollable factors and therefore cannot be presumed. Aptitude in relation to bilingualism is an interesting aspect, fruitful with educational implications but not directly to be considered in our present project.

Let us now review these studies, selecting therefrom variables which by their power to discriminate degrees of language achievement in individuals, will prove possible items in a bilingual measuring instrument.

Background questionnaires doubtless delineate fertile environment for language learning, but due to the individual nature of the application they are not adequate means of actually measuring language achievement in particular cases. The assumption that the degree of bilingualism corresponds to the degree of bilingual background can hardly be justified. There is no certainty that the favourable environment was actually permitted to work the desirable effect nor does unfavourable background necessarily outweigh other potent factors. Consequently we will leave aside all background questionnaires in this summary. Moreover, for the same reason, we shall also reject the subtests devised by Carroll in his prognostic battery, as well as the techniques which are predictive in nature. These aspects however, have definite contributions to make to bilingualism from the point of view of prediction and aptitude with which, at the moment, we are not concerned.

The variables of direct interest to us for inclusion in a bilingual measuring instrument distinguishing degrees of language achievement, with the author of the study evolving them are as follows:

Table I. — VARIABLES DISTINGUISHING DEGREES OF BILINGUALISM.

<i>Author</i>	<i>Variables</i>
Carroll, John B.	Fluency of expression Ideational fluency Naming ability Smoothness of spontaneous speech Measure of speech style in native Languages Phonetic discrimination

Table I. — VARIABLES DISTINGUISHING DEGREES OF BILINGUALISM (*cont.*).

<i>Author</i>	<i>Variables</i>
	Oral and aural comprehension Orthography Ability to develop meanings inductively
Weinreich, Uriel	Switching ability Mastery of structural patterns beyond the mere acquisition of vocabulary
Zubin, Joseph	Knowledge of common household expressions, idioms and phrases
Hill, H. S.	Comprehension Spoken language ability Word meaning skill
Taute, Ben	Ability to recall words during a given period in each language
Malherbe, E. G.	Ability to follow an ordinary conversation, speech or sermon, written or spoken Ability to converse fluently Capacity to write both languages correctly A correct and convincing power of expression, written and oral Accent Command of idioms
Saer, Hywella	Speed of response in oral tests of controlled word-association
Rodriguez, Antonio	Knowledge of standardized vocabulary Reading ability
Junod, Charles	Ability to handle: Synonyms Sentence formation Sentence completion Mutilated paragraph completion
Agard and Dunkel	Reading ability Aural comprehension
Haugen, Einar	Freedom from gaps in technical vocabulary Freedom from necessity to overwork common words and clichés Comprehension (decoding) Production (encoding)
Gali, A.	Immediate verbal memory for vocabulary
Lambert, Wallace	Speed of response to direction
Lado, Robert	Mastery of signalling elements Pronunciation

Table I. — VARIABLES DISTINGUISHING DEGREES OF BILINGUALISM (*cont.*).

<i>Author</i>	<i>Variables</i>
	Knowledge of significant sounds and major grammatical structure
	Possession of a wide and technical vocabulary
Osgood and Ervin	Ability to complete mutilated paragraphs by a series of single words
	Psychological coordination of the two linguistic systems
	Decoding ability
	Encoding ability
Goldstein, Kurt	Translation or switching ability
	Freedom from delayed response or blockage

## X. — HYPOTHESES.

From this review of literature, the following hypotheses emerge as areas for research, which could be part of a bilingual research project:

## A. GENERAL HYPOTHESES:

1. Foreign language is learned in proportion to one's achievement level in his native language.
2. Acquiring two languages simultaneously rather than consecutively produces lower levels of proficiency in each.
3. Unassertiveness is correlated with successful adult language learning.
4. The consolidation of personality after puberty inhibits the submissiveness to a new norm which language learning requires.
5. Extraverts have more difficulty than introverts in language learning.
6. Bilingualism causes mental confusion in handling each language.
7. A third language is acquired with greater ease than a second one.
8. The learning of a second language by an adult proceeds in a manner parallel to the acquisition of native language in a child.

**B. HYPOTHESES CONCERNED WITH LANGUAGE LEARNING APTITUDE:**

1. Each of the following is a valid technique for prediction of language aptitude:
  - Background questionnaires
  - Association techniques
  - Response time techniques.
2. The following variables are predictors of aptitude for language learning:
  - a) Carroll's six factors:
    - Verbal ability
    - Fluency of expression
    - Ideational fluency
    - Naming ability
    - Factors to do with smoothness and effectiveness of speech
    - Speed of articulatory movement.
  - b) Switching facility.
  - c) Intelligence.
  - d) Immediate rote memory for foreign language vocabulary.
  - e) Grammatical sensitivity.
  - f) Reading ability.
  - g) Carroll's factors from his 1955 study:
    - Ability to mimic sounds
    - Measure of speech style
    - Rote memory
    - Fluency factors
    - Phonetic discrimination
    - Achievement in aural and oral production
    - Comprehension
    - Phonemic accuracy during distraction
    - Ability to imitate foreign accents
    - Ability to adapt to foreign orthography
    - Ability to develop meanings inductively.
3. Hypotheses 6 and 7, under Hypotheses Concerning the Measurement of Degrees of Bilingualism can be studied in the field of aptitude.

C. HYPOTHESES CONCERNING THE MEASUREMENT OF DEGREES OF BILINGUALISM:

1. The following are valid techniques for the measurement of degree of bilingualism:
  - Background questionnaires
  - Association tests
  - Response time techniques
  - Proficiency tests in each language.
2. The following variables are correlated with degree of Bilingualism:
  - Foreignness of parents
  - Language loyalty
  - Prestige of the language
  - Carroll's six factors:
    - Verbal ability
    - Fluency of expression
    - Ideational fluency
    - Naming ability
    - Factors of smoothness and effectiveness of spontaneous speech
    - Speed of articulatory movement.
3. There is a correlation between results obtained in measuring degrees of bilingualism with Gali's Association Test and the Hoffman Schedule.
4. A background questionnaire in which items are weighted is a better measure of degrees of bilingualism than one not weighted.
5. Environment facilitates the acquisition of a second language but is not correlated with the level of efficiency achieved.
6. The degree of efficiency in bilingualism is correlated with performance on tests of mental shift.
7. Damage to the switching mechanism located by Leischner at the posterior edge of the Sylvian fossa reduces ability for:
  - Mental shift
  - The achievement in a second language.



**D. OPEN END HYPOTHESES:**

1. What is the optimum school grade level for introducing the study of foreign languages?
2. Assuming that bilingualism can best be measured through the measurement of a subjects' proficiency in each of the two languages known, a number of open end hypotheses are suggested:

*a)* What are the independent English language factors?

In answering this question, we suggest two approaches:

- i) Using existing achievement tests:
  - 1) Administer a large battery of well-known achievement tests.
  - 2) Factor analyse the results.
- ii) Using the results of a linguist's analysis of the language structure, add to the first list of achievement tests, tests based on this analysis and factor analyse the results.

Sister Mary Andrew HARTMANN, G.S.I.C., M.Ed.,  
Lecturer in the School of Psychology and Education.

## *Luther dans le miroir de l'historiographie*

---

On serait tenté de croire que l'étude de la personnalité et de l'œuvre de Luther n'offre aucune difficulté notable. En effet, la matière à la disposition de l'historien ne fait pas défaut : les lettres du réformateur, ses cours comme professeur, les sermons qu'il prêcha à l'église de Wittenberg, ses propos de table — la plupart de tout cela a été conservé. Ajoutons à ces sources, les plus anciennes biographies, surtout celles de personnes qui avaient connu le réformateur, comme Melancthon et Ratzeberger, ou, du côté catholique, Cochläus. Deux hommes de l'entourage de Luther, Johann Mathesius et Cyriakus Spangenberg, ont raconté la vie de leur ami dans une série d'allocutions à l'église. On pourrait donc croire qu'une vie, sur laquelle nous sommes si bien renseignés, ne devrait pas offrir de grands problèmes.

Le contraire est vrai. Quand on pense que la grande édition critique des œuvres de Luther comprend près de 100 volumes *in folio*, de 600 à 700 pages en moyenne<sup>1</sup>, on se rend compte que dans chaque génération il n'y a qu'un nombre infiniment restreint d'historiens qui puissent connaître à fond ce *corpus ingens*. Pour arriver à une connaissance objective et nuancée du réformateur, il faudrait en outre avoir étudié les ouvrages des auteurs catholiques du temps de la réforme. La publication de ces ouvrages est en cours; 25 volumes ont paru jusqu'aujourd'hui<sup>2</sup>. A côté des sources, il faudrait encore être au courant de la littérature qui concerne un personnage aussi en vue que Martin Luther. Or, ici la matière est plus abondante encore. Karl Schottenloher a tenté de dresser une bibliographie de ce qui a été écrit sur la période 1517-1585, et tout en n'indiquant que le titre des études, il a pu publier cinq volumes<sup>3</sup>. Rien que sur Luther il signale

<sup>1</sup> Edition de Weimar 1883-1958 (Verlag Böhlau), en quatre grandes sections : ouvrages, propos de table, la bible allemande, lettres. Une édition moins critique, celle d'Erlangen-Francfort, comprenait trois sections : les écrits allemands (67 vol. : 1826-1857), les écrits latins (38 vol. : 1829-1886), les lettres (18 vol. : 1884-1923). Il existe des éditions moins amples et plus accessibles. Nommons l'édition critique d'Otto Clemen en 8 volumes (Bonn 1912-1913, Berlin 1930-1933).

<sup>2</sup> *Corpus Catholicorum. Werke katholischer Schriftsteller im Zeitalter der Glaubensspaltung*, Gegr. von Jos. GREVING, hrsg. von W. NEUSS, Münster, à partir de 1919.

<sup>3</sup> K. SCHOTTENLOHER, *Bibliographie zur deutschen Geschichte im Zeitalter der Glaubensspaltung 1517-1585*, Leipzig, 1933-1939 : vol. 1 (1933) : personnes; vol. 2

4.100 ouvrages. Puisque le dernier volume de cette bibliographie fut publié en 1939, il faudrait la compléter par la littérature luthérienne très abondante des vingt dernières années. On comprendra dès lors que toute une vie d'homme est à peine suffisante pour assimiler une matière aussi imposante.

Une autre raison rend encore difficile un jugement serein sur la personne et la vie de Luther : les sources témoignent trop souvent de partialité ou de parti-pris religieux. Aussi a-t-il fallu attendre jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle pour que les biographies de tendance polémique se fassent plus rares.

Il n'est pas sans intérêt, pour la connaissance même de Luther, de suivre l'évolution de l'attitude des historiens envers cet homme qui, plus que quiconque, a été l'objet d'études toujours renouvelées. Comment a-t-il été jugé aux différentes époques de l'histoire et dans les différents milieux ? Dans un livre qui n'a pas perdu toute sa valeur, H. Böhmér a écrit jadis qu'il y avait « autant de Luthers que de biographies de Luther <sup>4</sup> ». Ce n'est pas tout à fait vrai, et Böhmér le savait d'ailleurs fort bien, mais il y a indubitablement des lignes de force qui se dégagent de l'historiographie concernant le réformateur. Surtout au début les terrains étaient bien délimités.

Nous nous proposons de parler successivement des biographies protestantes et catholiques. Force nous sera de nous occuper surtout de livres allemands, puisque dans aucune autre langue on n'a écrit des études originales d'envergure. Seul le livre de R. H. Fife, *The Revolt of Martin Luther* (N.Y., 1957, 726 p.), pourrait peut-être faire exception.

\* \* \*

Il est tout à fait compréhensible que les premiers protestants qui ont écrit sur Luther aient procédé d'une façon fort partielle. Pour eux, Luther n'était point réformateur dans le mauvais sens du mot. Profondément religieux, il était l'homme qui réalisa la grande rénova-

(1935) : personnes, lieux, endroits; vol. 3 (1936) : empire et empereur, territoires et souverains; vol. 4 (1938) : études d'ensemble; vol. 5 (1939) : supplément, table chronologique. Avant Schottenloher, Gustav Wolf avait publié son *Quellenkunde der deutschen Reformationsgeschichte*, 4 vol., Gotha, 1915-1923. Cette bibliographie est moins complète mais garde une certaine valeur à cause des appréciations données par son auteur sur les ouvrages les plus importants.

<sup>4</sup> H. BOEHMER, *Luther im Lichte der neueren Forschung*, Leipzig, 51918.

tion de l'Église. Dans un temps où l'unité politique du pays se désagrégeait de plus en plus, il s'efforça de donner au peuple une unité spirituelle. Une des plus anciennes biographies nous le présente avec la colombe de la paix.

A l'exception de certaines nuances la vision protestante de Luther resta longtemps essentiellement la même. Il y a une dizaine d'années, un historien catholique<sup>5</sup> a examiné la manière dont le réformateur fut apprécié par les principaux auteurs luthériens, jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Melancthon, malgré ses dissentiments avec le maître, voit en lui l'annonciateur du pur évangile, enfin retrouvé. A la génération suivante, celle de Matthias Illyricus, Cyriakus Spangenberg, Georg Gloccer, etc., Luther était le prophète de Dieu qui avait admirablement rempli la mission de libérer la chrétienté des liens dans lesquels le démon l'avait emprisonnée. L'autorité du réformateur allait toujours grandissante, se substituant de plus en plus à celle de la Bible. On n'était pas loin de considérer ses opinions théologiques comme infaillibles, et on accepta comme évident ce qu'il aurait fallu prouver : l'identité entre la parole de Dieu et la doctrine de Luther. Au XVII<sup>e</sup> siècle, on chercha à pénétrer davantage cette doctrine, tandis que la personne du réformateur fut réduite au rôle d'instrument dans les mains de Dieu. Son message attirait plus l'attention que sa personnalité. La réforme était l'œuvre de Dieu même qui s'était servi de Luther pour reconduire la chrétienté à Jésus-Christ, unique source du salut. Une certaine évolution marqua la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Déjà Ludwig von Seckendorf (1626-1692) fut un personnage de transition. Il voulut être un luthérien orthodoxe, mais eut le courage de considérer Luther avant tout comme un personnage historique, faisant abstraction dans une large mesure de la question de la pureté de la doctrine<sup>6</sup>. Comme on le sait, Leibnitz, qui a été mêlé aux tentatives d'union de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, est allé

<sup>5</sup> E. W. ZEEDEN, *Martin Luther und die Reformation im Urteil des deutschen Luthertums*. I. *Darstellung* (Herder, 1950, XII-390 p.) ; II. *Dokumente* (Herder, 1952, XII-474 p.). Un jugement protestant sur cet ouvrage : E. WOLF, *Martin Luther und die Prinzipien des Protestantismus in katholischer Sicht*, dans *Theologische Literaturzeitung*, 76 (Halle, 1951), p. 271-276.

<sup>6</sup> V. L. v. SECKENDORF, *Historia Lutheranismi. Commentarius historicus et apologeticus de Lutheranismi sive de reformatione religionis ductu D. Martini Lutheri in magna Germaniae parte aliisque regionibus et speciatim in Saxonia recepta et stabilita*, Leipzig, 1694.

plus loin encore sur cette route. Pour lui, le principe de la réforme, notamment la décision libre de la conscience, devait l'emporter sur la doctrine de la justification.

La porte était ouverte au piétisme. Ce mouvement, qui attacha plus d'importance à la piété vécue qu'au dogme et approfondit ainsi l'élément mystique dans le protestantisme, regarda Luther d'un œil assez critique. On aimait en lui le père de la foi et de la confiance en Dieu, mais on se taisait volontiers sur la deuxième période de sa vie. Philips Spener (1635-1705) vit en lui l'homme qui donna à la chrétienté une âme nouvelle; l'aspect dogmatique de la réforme passa au second rang. Gottfried Arnold (1666-1714), esprit très indépendant et piétiste radical, fixa davantage encore son attention sur la piété et la valeur de Luther. Tout en admirant son courage et son honnêteté naturels, il critiqua amèrement ses défauts : son affectivité exagérée, son tempérament colérique, la grossièreté et l'indiscrétion de beaucoup de ses expressions, sa combativité excessive, la licence effrénée de ses écrits et de ses discours. Il eut l'audace de mettre en garde le lecteur contre une vénération du réformateur, qui ressemblait plutôt à une « idolâtrie subtile » et s'offusqua des superlatifs qu'on employait d'une façon trop inconsidérée à son sujet. Luther n'était ni apôtre, ni prophète, ni ange, ni saint. La conception traditionnelle du *sanctus et divinus Lutherus* reçut par là un choc assez considérable, mais la soi-disant « orthodoxie » continua à défendre ses positions avec Moritz Wilhelm Wagner, Ernst Löschner et Ernst Cyprian.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle — dominé par l'illumination — vit se poursuivre l'évolution amorcée par le piétisme. On continua à rejeter Luther pour autant que sa doctrine était encore dogmatique, tandis qu'on « sécularisa » le fondement des principes chrétiens. On abandonna la Bible pour une religion naturelle. Johann Semler (1725-1791) est nommé à juste titre le père de la critique historique de la Bible, distinguant la religion privée de la religion de l'Église. En Luther, il découvrit plus de défauts que de qualités. Tout en encourageant l'imitation de sa vie de prière, il disait ne pas aimer la véhémence du réformateur et il ne s'intéressait nullement aux questions de doctrine. Le grand mérite de Luther fut d'avoir osé engager la lutte contre les préjugés, l'ignorance, le papisme et les superstitions. Le réformateur avait libéré les hommes

des liens multiples qui les attachaient à l'Église traditionnelle. C'était évidemment cette libération que les hommes de l'*Aufklärung* appréciaient le plus dans l'action de Luther.

Là où les luthériens du XVII<sup>e</sup> siècle avaient généralement encore pris la défense de Luther et du christianisme prêché par lui, comme d'une chose une et indivisible, ceux du XVIII<sup>e</sup> siècle, entamés par les principes de l'illumineisme, proclamaient une sorte de tolérance, en ce sens que le point de vue dogmatique cessait d'être le point de vue le plus important. Comme l'a très bien exprimé M. Zeeden, la religiosité du XVIII<sup>e</sup> siècle étant marquée par le piétisme et la vie intellectuelle par le rationalisme, ce furent ces idées-là qui devinrent les normes pour juger le réformateur et la réforme. C'est ainsi que se forgèrent les conceptions sur Luther, telles qu'elles se répandaient dans le monde à partir des années 1800 : on le vénérât comme le champion de la liberté, comme l'homme qui réalisa la conquête de la liberté d'opinion et de conscience, qui jeta par-dessus bord du bateau de l'Église le lest des liens doctrinaux de l'autorité, mais on ne parlait guère de son angoisse devant son état de pécheur, de ses tentations, de son appel à la pénitence. Il était l'exemple-type de l'homme énergique, plein d'un dynamisme imposant et plein de cœur. En somme, on pouvait l'imiter, mais pas sans restrictions<sup>7</sup>. Ce fut donc la laïcisation progressive qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, fut cause du changement qui s'opéra dans la manière de se représenter Luther. De dogmatique la façon de le voir devint piétiste. D'homme d'Église Luther devint l'homme de la liberté de la conscience subjective.

Le romantisme du XIX<sup>e</sup> siècle ne changea pas beaucoup à ces vues. Il y eut tout d'abord fort peu de biographies originales. Ensuite elles étaient conçues de telle sorte qu'on avait l'impression que Luther avait plus de signification pour la culture moderne que pour la religion.

La publication des œuvres de Luther, commencée en 1883, introduisit une renaissance dans l'historiographie du réformateur. Une vie, publiée par Julius Köstlin en 1875, fut rééditée et mise à jour par G. Kawerau en 1902-1903<sup>8</sup>. Vu le grand nombre de monographies

<sup>7</sup> E. W. ZEEDEN, *loc. cit.*, I, p. 369.

<sup>8</sup> J. KÖSTLIN-G. KAWERAU, *Martin Luther. Sein Leben und seine Schriften*, 2 vol., Berlin, 1902-1903.

parues depuis lors, ce livre n'est plus à la page sur beaucoup de points, mais il reste toujours indispensable par la mine de renseignements qui s'y trouvent réunis. C'est le type d'une biographie minutieuse, rédigée avec beaucoup de soin, tenant compte des documents publiés, mais encore strictement luthérienne dans l'interprétation.

En 1917, à l'occasion du 4<sup>e</sup> centenaire de la publication des thèses contre les indulgences, Otto Scheel commença la publication d'une étude très étendue sur Luther. Cet ouvrage, en deux volumes, avec plus de 1.100 pages et un appareil technique imposant, ne nous conduit malheureusement encore que jusqu'au professorat du réformateur en 1513-1514<sup>9</sup>. On ne porte pas préjudice à la valeur scientifique du livre en affirmant que le cadre général d'une biographie ordinaire est largement dépassé. Le travail de Scheel est un arsenal de détails qu'on ne consultera jamais sans intérêt. En général on peut s'y fier, mais on se perd dans cette masse de données, le portrait de Luther ne s'en dégage pas suffisamment. Il ne faut pas oublier non plus que ce tableau n'atteint pas les années décisives de la réforme. Dans cette biographie inachevée l'auteur a eu le courage de rompre avec certains points de vue traditionnels. N'allait-il pas jusqu'à affirmer que Luther avait été « conduit, lentement mais sûrement, jusqu'à l'endroit d'où il pouvait soulever le monde occidental<sup>10</sup> » ? Était-ce autre chose qu'admettre le côté révolutionnaire de la réforme ? Quoi qu'il en soit, Otto Scheel a fait un pas courageux dans la direction d'une appréciation plus objective de Luther.

La plupart des biographies protestantes du réformateur qui parurent entre les deux guerres dépendent de Köstlin-Kawerau et de Scheel. Nous ne pouvons entrer ici en plus de détails. Nous ne pouvons pas non plus nous arrêter à des biographies, comme celle de Rudolf Thiel<sup>11</sup>, parue sous le régime nazi, et qui semblait un peu trop calculée pour flatter le sentiment national, en représentant Luther comme le « Führer allemand ».

Arrêtons-nous au contraire un peu plus longuement à une étude de K. A. Meissinger, publiée comme œuvre posthume en 1952.

<sup>9</sup> O. SCHEEL, *Martin Luther. Vom Katholizismus zur Reformation*, 2 vol., Tübingen, 1917, 41930.

<sup>10</sup> *Ibid.*, 41930, II, p. 598.

<sup>11</sup> R. THIEL, *Luther*, 2 vol., Berlin, 1933-1936, 21952.

L'ouvrage est intitulé *Le Luther catholique* et raconte la vie du réformateur jusqu'en 1518<sup>12</sup>. L'auteur avait caressé le projet de faire suivre ce premier volume par deux autres: *Le Luther réformateur* et *Le Luther luthérien*, mais la mort est venue le surprendre, le 14 novembre 1950, alors que le deuxième volume n'était qu'à moitié achevé. Meissinger, qui avait collaboré à la publication des œuvres de Luther (édition de Weimar), était un des meilleurs connaisseurs de la réforme et son livre est sans aucun doute le plus ouvert qui ait paru du côté protestant. Moins encyclopédique que celui de Scheel, il s'impose par un souci d'objectivité et de franchise scientifique. Suivant pas à pas le réformateur, il dénonce mainte légende. L'image romantique d'un Luther se convertissant comme un saint Paul ou un saint Augustin est rejetée. Il reconnaît que le jeune Martin était un hyperémotif, bien qu'il n'accepte pas les déviations psychiques avancées par Grisar comme explication des comportements de Luther et acceptées, comme nous le verrons, pendant tout un temps dans le camp catholique. Il admet que les auteurs protestants ont commis une erreur de perspective en exagérant l'importance du voyage à Rome en 1510-1511. Il reconnaît que Luther était incapable d'entrer dans la pensée et dans les sentiments d'autrui et d'amender son propre point de vue en fonction de l'adversaire. D'autre part, il n'a pas peur de dire — et de démontrer — combien l'explication de la réforme comme un retour à la Bible est simpliste et artificielle. On pourrait multiplier les exemples montrant que l'auteur aborde la matière avec une âme sereine, désireuse de la vérité. Du point de vue dogmatique des réserves s'imposent. L'interprétation des faits aussi penche parfois dans un sens relativiste. Mais, tout compte fait, c'est le livre sur Luther qui se rapproche le plus du point de vue des historiens catholiques contemporains et il a, par le fait même, une portée œcuménique. Il est regrettable qu'il ne dépasse pas l'année 1518.

La dernière biographie protestante dont nous avons connaissance est celle de Franz Lau, professeur à l'université de Leipzig, parue en 1959<sup>13</sup>. Ce n'est pas une étude très étendue; elle ne compte pas plus

<sup>12</sup> K. A. MEISSINGER, *Der katholische Luther*, München, 1952. Un autre petit livre de Meissinger (qui nous conduit jusqu'en 1521) fut publié sous le titre *Luther. Die deutsche Tragödie 1521* (München, 1953).

<sup>13</sup> D. F. LAU, *Luther*, Berlin, De Gruyter, Sammlung Götschen n° 1187, 1959, 151 p.



de 150 pages, mais la richesse des idées, comprimée en si peu de pages, est vraiment étonnante. A vrai dire il ne s'agit pas tant d'une biographie de Luther que d'une histoire de l'homme, présupposant les moments importants de sa vie. Il n'y a pas d'apparat scientifique mais on remarque que l'auteur est parfaitement au courant de l'état actuel des recherches luthériennes. Ce petit livre qui, par ailleurs, ne cache pas ses sympathies pour Luther, est pourtant écrit sans passion. L'auteur ose critiquer le réformateur sur plus d'un point, comme par exemple, ses jugements iniques sur Zwingli et ses préjugés contre les Suisses. D'après Lau, la signification de Luther pour l'Église consiste surtout en quatre points : l'affinement du sens de la vérité (*Schärfung des Wahrheitsgewissens*) ; la sainte Écriture : source unique de vérité ; les moyens objectifs de grâce comme fondement du christianisme ; la foi au Christ.

Ainsi, tout en gardant un caractère protestant, ces dernières biographies de Luther sont-elles arrivées à des vues beaucoup plus objectives et à des jugements plus sereins sur la réforme.

\* \* \*

La conception catholique de Luther et de son œuvre connu, elle aussi, une évolution dont on peut suivre la trace dans les biographies.

Pour les catholiques contemporains, Luther devint aussitôt le *filius diaboli*. En 1549 Johannes Cochläus publia une vie du réformateur, la première de toutes, écrite avec une haine manifeste et intitulée *De actis et scriptis Martini Lutheri*. Le point de vue trop partial qu'il adopta en ne voyant dans le moine augustin qu'un destructeur de l'unité chrétienne, est resté à la base de la plupart des biographies catholiques de Luther jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. M. A. Herte a examiné plus de 500 ouvrages et articles et montré leur dépendance de Cochläus<sup>14</sup>. Son étude n'est pas libre d'interprétations tendancieuses mais, avec quelques nuances, on ne peut nier la vérité de sa conclusion. On a, en effet, dû attendre longtemps pour voir les catholiques se libérer de l'influence de Cochläus.

<sup>14</sup> A. HERTE, *Das katholische Lutherbild im Bann der Lutherkommentare des Cochläus*, 3 vol., Münster, 1943.

Quand en 1832 J. A. Möhler publia son étude sur les contradictions dogmatiques entre catholiques et protestants<sup>15</sup>, cette influence était encore visible. Ce livre n'était pas à vrai dire un livre d'histoire, mais un ouvrage dogmatique composé par un historien. Par le fait même l'attention était attirée sur ce qui séparait les chrétiens plutôt que sur ce qui les unissait, et bien que le ton ne fût pas celui de Cochläus, les éléments conciliateurs étaient si peu nombreux qu'on ne peut guère considérer dans ce livre quelque élément œcuménique. Il faut dire la même chose de l'ouvrage que Döllinger publia de 1846 à 1848, où il s'efforça de retracer surtout l'évolution intérieure de la réforme d'après les jugements de ses propres chefs (vol. 2), de personnes étrangères au mouvement (vol. 1), et d'après l'évolution de son dogme principal (vol. 3)<sup>16</sup>. Döllinger laissa parler les sources, et on devait logiquement en conclure que Luther était la faute de la ruine culturelle et morale de l'Allemagne, ruine qui fut consacrée plus tard par l'humiliante Paix de Westphalie en 1648. Comme on le sait, la vie ultérieure du grand historien connut un développement tragique. La question de l'infailibilité pontificale le mit en opposition avec l'Église qu'il avait servie si loyalement et il est mort dans l'impénitence finale, excommunié par Rome.

La période du *Kulturkampf*, où les catholiques allemands eurent à soutenir contre Bismarck une lutte farouche pour leur émancipation, ne créa pas un climat favorable à une étude sereine sur Luther ou la réforme. L'ouvrage qui, à cette époque, eut le plus de retentissement fut sans contredit la grande histoire du peuple allemand de J. Janssen<sup>17</sup>. En moins de trois semaines deux éditions furent complètement vendues. Dans ce livre l'auteur voulut montrer qu'à la fin du moyen âge la piété et la culture générale du peuple étaient loin d'être aussi décadentes que les protestants avaient l'air d'affirmer. Luther était donc moins venu comme restaurateur que comme révolutionnaire. Laissant parler les documents, Janssen était convaincu d'avoir écrit une histoire objective.

<sup>15</sup> J. A. MÖHLER, *Symbolik oder Darstellung der dogmatischen Gegensätze der Katholiken und Protestanten nach ihren öffentlichen Bekenntnisschriften*, Regensburg, 1832, 71909.

<sup>16</sup> I. v. DÖLLINGER, *Die Reformation*, 3 vol., Münster, 1841-1848, 21851.

<sup>17</sup> J. JANSSEN, *Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgang des Mittelalters*, 8 vol., 1913-1917, 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> éditions revues par L. v. PASTOR, Freiburg; trad. fr. *L'Allemagne à la fin du moyen âge*, 8 vol., Paris, 1887. Voir H. JEDIN, *Die Erforschung der katholischen Reformationsgeschichte seit 1876*, Münster, 1931, 38 p.

Cependant, quand on lit la polémique qui suivit la publication du livre, on a l'impression que ceux qui le critiquaient ne lui reprochèrent pas sans raison d'insister trop sur les aspects lumineux de la période. Certains critiques de l'époque le faisaient déjà remarquer. Ainsi Franz Dittrich écrivit : « Janssen ne passe pas sous silence les torts et les défauts de l'Église des années 1500; à l'occasion il les nomme tous; mais dans l'ensemble de l'ouvrage ils ne ressortent pas suffisamment, de sorte qu'on ne peut saisir tout à fait leur valeur et leur signification pour les temps à venir<sup>18</sup>. » Tout en reconnaissant les qualités indubitables de cette étude volumineuse, il faut dire que son énorme succès venait moins de son objectivité réelle que des circonstances historiques dans lesquelles elle fut publiée et qui la placèrent au premier plan de l'actualité.

A partir de 1880, plusieurs événements contribuèrent à préparer un climat favorable à une histoire plus sereine. Le plus important fut sans contredit la décision de Léon XIII de donner libre accès aux archives vaticanes. Ce fut ensuite la fondation de deux instituts allemands à Rome, surtout de la « *Königlich preussische historische Station* », qui commença la publication d'un « *Repertorium Germanicum* » pour les années 1378-1447, jetant ainsi une lumière sur les interventions de la Curie romaine dans la situation ecclésiastique de l'Allemagne. Le premier volume paru couvre les années 1431-1432 et montre déjà clairement comment ces interventions parfois fort mesquines furent une des raisons de la haine croissante contre la Cour de Rome. Plusieurs historiens catholiques collaborèrent à ces recherches. Nommons seulement Emil Göller qui a étudié d'une façon particulière le système financier de la Curie, et Stephan Ehses, animateur de la publication des sources pour l'histoire du concile de Trente.

Il est vraiment regrettable que la première grande étude sur Luther qui parut après l'entreprise de ces différents travaux, constitue une attaque violente contre le réformateur. Et cela d'autant plus que l'auteur en était le sous-archiviste des archives vaticanes, le R.P. H. Denifle, o.p. Son livre<sup>19</sup> souleva une tempête, mais comme l'auteur

<sup>18</sup> *Historisches Jahrbuch*, 3 (1882), p. 674.

<sup>19</sup> H. DENIFLE, o.p., *Luther und Luthertum in der ersten Entwicklung*, 4 vol., Mainz, 1904-1909; trad. fr. (modifiant par endroits l'ouvrage original) par J. PAQUIER, Paris, 1913-1916.

était un historien de renom, connu pour ses études sur l'histoire de la mystique et sur les universités au moyen âge, il fallait bien prendre au sérieux cet ouvrage violent. Ce n'était pas une biographie de Luther dans le sens ordinaire du mot; c'étaient plutôt des études savantes autour de deux problèmes : Luther et la scolastique; l'évolution du jeune Luther. Le ton était passionné et provoquant. Le livre entier sembla une accusation ininterrompue. Le réformateur avait affirmé avoir découvert personnellement la vraie signification de la *justitia Dei* dans l'*Épître aux Romains*. C'était faux : Denifle pouvait énumérer une soixantaine d'auteurs, dont plusieurs étaient connus de Luther, et qui, du IV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, avaient donné au mot *justitia* la même signification que lui. Denifle avait trouvé un cours de Luther sur l'*Épître aux Romains*, daté d'avant la crise de 1516. Il prouvait par là que le réformateur avait sa conception de la foi sans les œuvres, avant la querelle des indulgences. Sur bien d'autres points encore il insista sur l'insincérité foncière de Luther et trouva la raison fondamentale de son attitude mensongère dans sa perversité morale. Victime de ses passions, Luther était un homme qui ne réussit jamais à se dominer et qui inventa, pour les besoins de la cause, une théorie pouvant le justifier. Il enseigna donc, qu'à proprement parler, Dieu ne pardonne pas les péchés. Il ne fait que les couvrir. C'était donc l'incapacité de la continence qui était le point de départ de l'hérésie. Le jugement final était sévère et absolu : « Luther, en toi il n'y a rien de divin. »

Les protestants étaient profondément scandalisés — ils l'auraient été à moins ! Beaucoup de catholiques étaient ennuyés et plusieurs d'entre eux n'hésitaient pas à critiquer le livre de Denifle, surtout à cause du style et du ton. Aucun historien catholique ne dira de nos jours que Luther était un menteur, un imposteur, un calomniateur ou un immoral. Denifle lui-même se rétracta sur certains points et modéra certaines expressions dans la deuxième édition du premier volume. D'autre part, il avait dit beaucoup de choses vraies, s'appuyant sur des recherches scientifiques rigoureuses, et quand la tempête se fut apaisée un peu, les historiens protestants durent en reconnaître le bien fondé. Ils se rendaient compte que les fêtes du centenaire de la naissance de Luther en 1883 avaient donné lieu à un trop grand nombre d'ouvrages qui manquaient de sérieux scientifique et témoignaient d'un culte un

peu naïf de Luther. Ainsi, tout étrange que la chose puisse paraître, le livre de Denifle contribua indirectement à un rapprochement entre historiens catholiques et protestants.

Un autre ouvrage qui contribua à déblayer le terrain fut publié en 1911-1912 par le Jésuite rhénan Hartmann Grisar, professeur à Innsbruck. C'est l'étude sur Luther la plus volumineuse qui ait jamais paru<sup>20</sup>. Le ton en est calme et serein. Pas de grossièretés comme dans le livre de Denifle. Plusieurs aspects que ce dernier avait exagéré furent rectifiés. Certaines thèses du Dominicain, comme celle sur l'origine de l'affirmation que la concupiscence est invincible, furent résolument abandonnées. Grisar eut le mérite de classer définitivement comme légendes certaines histoires qu'on avait considéré jusqu'alors comme absolument authentiques, soit du côté catholique, soit du côté luthérien. Pour lui Luther n'était pas l'homme immoral que Denifle avait présenté. Il le considérait plutôt comme un névrosé méritant moins le mépris que la compassion. L'effort pour arriver à une vie objective du réformateur était manifeste. On rendit hommage aux méthodes critiques et scientifiques de l'auteur, et la plupart des historiens protestants saluaient le livre avec satisfaction. Il y eut des exceptions : Otto Scheel par exemple ne put en aucune façon se concilier avec le point de vue de Grisar et s'y opposa vivement<sup>21</sup>. Il faut avouer que la thèse du Jésuite, considérant le cas de Luther comme un cas pathologique, n'a pas tout à fait résisté à la critique. Il la développe surtout dans le premier volume : c'est la partie la plus faible d'un ouvrage par ailleurs fort remarquable. De toute façon, Grisar a préparé le chemin, psychologiquement et scientifiquement, à l'étude de Josef Lortz sur la réforme en Allemagne<sup>22</sup>.

Lortz était professeur à l'Université de Münster. Il chercha à écrire un ouvrage qui ne choquerait pas les protestants tout en ne diminuant en rien la vérité objective des faits historiques. Les critiques des deux confessions ont été unanimes à reconnaître qu'il a

<sup>20</sup> H. GRISAR, s.j., *Luther*, 3 vol., Freiburg, 1911-1912, 1924-1925. Le matériel ici réuni fut retravaillé par Grisar même et publié sous forme de vraie bibliographie : *Martin Luthers Leben und Werk* (Freiburg, 1926), traduit en français par Ph. MAZOYER (Paris, 1931) et en anglais par F. J. EBLE (Westminster, 1960).

<sup>21</sup> O. SCHEEL, *Martin Luther. Vom Katholizismus zur Reformation*, vol. I, Tübingen, 1921; vol. II, *ibid.*, 1930.

<sup>22</sup> J. LORTZ, *Die Reformation in Deutschland*, 2 vol., Freiburg, 1939-1940, 1949.

merveilleusement réussi dans ce projet. Au plus pourrait-on faire quelques réserves sur certaines expressions. En tout cas les vues de Denifle et de Grisar sont largement dépassées. Lortz ne cache pas son admiration pour la personnalité profondément religieuse de Luther, pour sa puissance créatrice et son respect devant la majesté de Dieu. Ce qui l'a perdu, ce n'est pas son immoralité, mais un subjectivisme trop poussé qui a été à la base de ses déviations doctrinales. Si Luther a dévié, c'est dû en partie à des circonstances indépendantes de sa volonté. A l'époque de la réforme, l'Église subit une décadence d'ordre théologique, la théologie étant fortement influencée par un occanisme à tendance pélagienne. La religion était davantage aussi une religion de pratiques qu'une religion de confiance en Dieu. Ainsi l'essence du véritable christianisme était déformée. Une grande partie de l'ouvrage de Lortz est consacrée à la situation de l'Église à la veille de la réforme. En ne cachant pas les abus existants et en plaçant ainsi Luther dans un contexte historique plus objectif, il suscita une plus grande compréhension pour l'évolution du réformateur. Par le fait même, il était autorisé à parler tout aussi sincèrement des erreurs de Luther et des conséquences désastreuses de la réforme.

Considérée dans son ensemble, la manière de voir de Lortz s'impose par la franchise de ses jugements et par une largeur d'esprit toute catholique. On n'a jamais compris comme maintenant quelle longue route il a fallu parcourir avant de pouvoir s'affranchir de la conception de Cochlæus qui, vivant au XVI<sup>e</sup> siècle et écrivant dans l'atmosphère chargée de la lutte religieuse, n'avait pensé qu'à inspirer une répugnance profonde pour l'hérétique que fut Luther.

L'attitude franche et rigoureusement scientifique de Lortz ne fait nullement ombrage à sa catholicité. Il juge les innovations protestantes du point de vue catholique et dogmatique — le geste de Luther est et reste une apostasie, — mais il se défend d'écrire, comme la plupart de ses prédécesseurs, un ouvrage « confessionnel ». Il est plus que probable que longtemps encore son étude déterminera la conception catholique de Luther.

Ainsi donc, de part et d'autre, catholiques et luthériens ont réussi à se libérer de la polémique étroite; ils se sont rapprochés dans leur appréciation de l'homme qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, souleva si fortement les esprits. La persécution commune qu'ils durent subir sous le régime nazi fut pour quelque chose dans ce rapprochement. L'intensification du mouvement œcuménique n'y fut pas étrangère non plus. Mais c'est aussi et surtout grâce à un travail de plus en plus scientifique qu'on s'est approché du vrai visage de Luther. Les protestants ont commencé à voir les côtés anguleux de son caractère et les lacunes de ses réalisations; les catholiques, eux, apprécient plus que par le passé la personnalité religieuse du réformateur, ils admettent les déficiences des théologiens de l'époque et les abus de l'Église. Le dernier mot sur Luther n'est pas encore dit. En particulier il manque encore des études approfondies sur ses dernières années, disons de 1525-1526 jusqu'à sa mort en 1546. Ce serait important pour beaucoup de choses : par exemple, pour savoir jusqu'à quel point il reconnaissait encore la liberté du chrétien, comment il la concevait et s'il la respectait; pour mieux comprendre l'évolution de sa conception de l'Église; pour saisir son influence réelle dans l'expansion de la réforme, etc. Régulièrement paraissent de nouvelles monographies éclaircissant des aspects particuliers de la vie ou de la doctrine du réformateur. Luthériens et catholiques font un effort commun pour mieux le comprendre <sup>23</sup>.

Ce rapprochement, certes, n'est pas sans dangers. Il y a une sorte d'*irénisme* qui mine la doctrine. Il y a des expressions qui plaisent à l'autre parti, mais qui nuisent à la vérité. Ainsi Johannes Hessen alla-t-il jusqu'à dire, dans un petit livre qui a fait beaucoup de bruit <sup>24</sup>, que le catholicisme et le protestantisme étaient comme les deux oscillations d'une même force motrice. Ainsi les deux confessions seraient-elles toutes aussi nécessaires l'une que l'autre. Ce sont là des inexacti-

<sup>23</sup> Nous attirons spécialement l'attention sur les publications suivantes : *Luther Jahrbuch* qui, après une interruption de 17 années, paraît de nouveau depuis 1957; *Luther. Mitteilungen der Luthergesellschaft* (1919-1941, 1953 ss.); *Archiv für Reformationgeschichte* (sous la direction de G. RITTER, Leipzig). La *Theologische Literaturzeitung* (Leipzig) donne régulièrement une excellente bibliographie luthérienne. Dans un livre fort intéressant, *Luther im Spiegel der deutschen Geistesgeschichte* (Heidelberg, 1955), H. Bornekamm a fait remarquer cependant que trop de monographies, surtout théologiques, risquent de rendre de plus en plus difficile la synthèse historique.

<sup>24</sup> J. HESSEN, *Luther in katholischer Sicht. Grundlegung eines ökumenischen Gesprächs*, Bonn, 1949.

tudes doctrinales qui ne servent en rien le mouvement œcuménique. Lortz a eu le courage de s'exprimer fort clairement à ce sujet. « La réunion, dit-il, ne peut être le résultat d'une « rencontre au milieu ». La vérité entière est condition préalable, et son « intolérance » prime absolument tout. Que Rome revienne toujours avec insistance sur cette doctrine, ce n'est pas là la conséquence d'une « opiniâtreté » ou d'une « raideur » de Rome. Quelles que puissent être les déficiences dans l'attitude personnelle des représentants individuels de la Curie, elle est au fond l'expression de la vraie charité qui ne peut se réaliser que dans la vérité entière et par elle <sup>25</sup>. »

Le fait que les historiens catholiques considèrent comme hérétiques plusieurs points de la doctrine de Luther, ne les empêche nullement de faire un travail historique rigoureusement scientifique. Comme l'avait déjà vu Walter Köhler <sup>26</sup>, c'est sur le terrain de l'histoire que les possibilités de rapprochement sont les plus grandes. Si, des deux côtés de la barrière, les historiens font un travail objectif et désintéressé, ils ne peuvent que se rapprocher, et c'est là une attitude bien plus féconde que l'énonciation d'un bel idéal ou de vagues sentiments iréniques <sup>27</sup>.

Robrecht BOUDENS, o.m.i.

<sup>25</sup> J. LORTZ, *op. cit.*, II, p. 308.

<sup>26</sup> W. KÖHLER, *Das katholische Lutherbild der Gegenwart*, Leipzig, 1917, p. 48 ss.

<sup>27</sup> Un article remarquable à ce propos fut publié récemment dans la *Theologische Quartalschrift*, 140 (1960), p. 129-162 : E. W. ZEEDEN, *Die Deutung Luthers und der Reformation als Aufgabe der Geschichtswissenschaft*. Il est vraiment regrettable que deux articles de R. WEIJENBORG, *Miraculum a Martino Luthero confectum explicante ejus reformationem ?* (*Antonianum*, 31 [1956], p. 247-300) et *Neuentdeckte Dokumente im Zusammenhang mit Luthers Romreise* (*ibid.*, 32 [1957], p. 147-202), portent préjudice à l'attitude sereine et objective des historiens contemporains. Voir E. ISERLOH, *Luther-Kritik oder Luther-Polemik ?* dans *Festgabe Lortz I*, Baden-Baden, 1957, p. 15-42.



## *Critères de l'histoire*

---

Le présent travail se présente en deux parties : l'une considère des principes de méthode; l'autre réunit des réflexions plus spéculatives. L'ensemble, ajouté à nos articles antérieurs sur ces matières, indique des points de départ, des éléments de recherche; il ne saurait prétendre à stabiliser les réponses aux questions impliquées.

Toutes ces études, où se côtoient les thèmes de la philosophie de l'histoire et de la théologie de l'histoire, recherchent des directives pour la *réflexologie* de l'histoire en s'efforçant, tantôt de sonder son intériorité, tantôt de dominer la temporalité des événements pour tenter de déchiffrer leur phénoménologie; mais il est évident que, dans les deux cas, ces sortes de pensées, prospectives et introspectives, ne peuvent s'exercer qu'enveloppées d'ombre avant et après elles : l'origine et la fin de l'histoire. De plus, le procédé inductif ne fonctionne que par à-coups, par fragments, ce qui explique les nouvelles pensées qu'il nous suggère.

Que tout cela est lointain ! se dit-on quand on médite l'histoire. Est-ce celle de notre pays ? On pense aux hommes rudes faisant reculer la forêt, ouvrant la terre pour la faire produire et sustenter leur vie; on se remémore les coureurs de bois, le trafic des fourrures, les magasins des compagnies, le parcours des grands fleuves, la découverte des lacs perdus, les combats avec les autochtones et les chefs de clans, les luttes contre les rigueurs du climat et avec les passions humaines, toujours les mêmes, cherchant à se satisfaire, souvent avec âpreté.

Quand nous considérons l'histoire, nous évoquons les actions d'hommes morts depuis longtemps et dont le corps tombé en poussière nous enseigne que notre vie terrestre est comme la fuite d'une ombre qui passe. Dans les vieux papiers et les vieilles chroniques, on constate que c'est l'homme de toujours, l'homme d'hier et celui d'aujourd'hui, différent tout au plus par quelques détails, l'homme qui ne change guère et que nous retrouvons partout avec ses misères et ses joies, dont

la figure, pâle et lointaine, nous apparaît à l'arrière-scène du passé dont nous tentons de remuer religieusement les cendres.

Nous ne raconterons pas l'histoire en ces pages; toute notre préoccupation, en jetant par écrit ces pensées, fut de chercher à extraire de l'histoire les valeurs d'absolu qu'elle peut contenir, une sorte de « vérité plus haute », selon le mot de Lacordaire, que l'enseignement subjectif des faits. Car, au fond, ce qui nous touche vraiment dans la marche des événements, c'est ce qu'ils dégagent pour l'ascension de l'esprit, pour l'*homo spiritus*. Le reste n'est que du fugitif.

## I

### A. L'HISTOIRE EST-ELLE UNE SCIENCE ?

De grands esprits l'ont pensé et se sont efforcés de la ranger comme telle parmi les sciences humaines, fût-ce au dernier rang<sup>1</sup>; mais la thèse demeure inadmissible. Éliminons en premier lieu ce qui l'empêche intrinsèquement d'être une science : *elle est incapable de découvrir les lois explicatives et universelles des événements*. Une vraie loi énonce l'universel pouvant se particulariser indéfiniment. Or les particuliers historiques sont *incommunicables* à d'autres et *inextensibles* dans le temps à cause de son irréversibilité. L'histoire s'attache au rôle de l'individu et voit dès lors s'élever devant elle le mur infranchissable qui cache le mystère de la liberté humaine. Ensuite, elle ne peut jamais refaire identiquement le particulier qu'elle rapporte parce que le milieu des circonstances varie toujours. L'histoire est liée à l'universel comme science appliquée, c'est-à-dire en autant qu'elle emprunte à d'autres sciences leurs lois générales dont elle s'efforce de montrer l'application dans les événements<sup>2</sup>; mais elle est dépourvue

<sup>1</sup> « L'histoire, écrit Fustel de Coulanges, est une science; elle n'imagine pas, elle voit seulement [...] elle consiste comme toute science à constater les faits, à les analyser, à les rapprocher, à en marquer le lien » (*Monarchie franque*, p. 1, cité par LANGLOIS et SEIGNOBOS : *Introduction aux études historiques*). — « La méthode historique est la même que celle des autres sciences d'observation » (*Le Moyen Age*, X, p. 91, cité par les mêmes, *ibid.*, p. VIII).

<sup>2</sup> Ces autres sciences sont : l'archéologie, la chronologie, la diplomatique, l'épigraphie, l'ethnographie, la géographie, la linguistique, la paléographie, la sémantique. Ces disciplines spécialisées se compénètrent avec assez de complexité et elles ne sont pas seulement des sciences *auxiliaires* de l'histoire, mais encore des sciences d'*introduction* à celle-ci. Et on peut remarquer que toutes sont un peu redoutées par l'historien qui, trop souvent, s'efforce d'y recourir le moins possible. Car dans ces domaines du savoir historique, la moindre certitude exige un travail long et maintes fois ardu.

d'énoncés universaux<sup>3</sup>, ne pouvant considérer que le particulier, le morcellement infinitésimal des faits<sup>4</sup>. Or le particulier est irréductible deux fois exactement semblable à lui-même.

La science pure établit l'analogie entre les faits que lui présente la réalité; elle en forme des hypothèses; elle les vérifie par l'expérimentation pour découvrir les causes; elle est alors en mesure d'établir des lois générales, ordonnées dans un système, s'appliquant toujours semblables à elles-mêmes dans des cas divers. Rien de tel en histoire. Les faits l'intéressent par leur contenu d'unicité, au point que les affirmations de Cournot sont catégoriques là-dessus<sup>5</sup>.

L'histoire peut fort bien rechercher des causes sans vouloir (ni pouvoir) formuler des lois. Dénudée de méthode expérimentale, elle ne parvient pas à abstraire des éléments *analogues*. C'est pourquoi l'histoire est *narrable*, mais *indémontrable*. Elle n'est pas radicalement incapable d'affirmations générales, seulement elle y est inapte; bien plus, en le faisant, elle sortirait de sa méthode. Car l'histoire est plus une méthode qu'une discipline de pensée<sup>6</sup>. Tant qu'à faire appel en sa faveur aux lois de la sociologie, certaines sont heureuses, mais beaucoup d'autres restent contestées. Le seul point de ressemblance que l'histoire entretient sûrement avec les sciences, c'est de nous approvisionner de beaucoup de questions et de bien peu de réponses. On ne parvient pas à saisir, dans l'histoire, sa vérité suprême; quand on la recherche, on poursuit une fin qui recule sans cesse. Cette vérité ne peut être d'une évidence absolue parce qu'elle est toujours remise en question par les événements; parce qu'elle se prend de l'action *libre* (donc jamais entièrement prévisible) de l'homme.

<sup>3</sup> Les idées d'universalité qui s'épanouirent au moyen âge se manifestèrent jusque dans les formes artistiques nouvelles produites par l'Occident, lesquelles marquèrent avec force les multiples formes gothiques du moyen âge finissant. La même vision spirituelle, immense et grandiose, englobant tout ce qui existe ou survient, trouva sa plus parfaite formulation philosophique et théologique dans la *Somme* de saint Thomas d'Aquin et son expression poétique la plus achevée dans la *Divine Comédie*. Mais toutes ces idées d'universalité ne sont qu'une vision *idéalisée* des choses et du monde, non une prise de conscience de la réalité *subjective* de l'histoire.

<sup>4</sup> Leibniz goûtait cette volupté « d'apprendre des choses singulières ».

<sup>5</sup> Il assigne à l'histoire « tout ce qui par nature refusera de se soumettre à la raison, tout ce qui sera dans l'impossibilité de se résoudre en relations nécessaires et systématisées » (voir LÉVÊQUE, *L'Élément historique dans la Connaissance humaine*, d'après Cournot, Strasbourg, 1928, p. 42).

<sup>6</sup> « L'histoire est une science conjecturale, ou en d'autres termes, une science subjective. Les conditions indispensables à toute connaissance scientifique réelle — calcul et mesure — lui font complètement défaut » (Henri PIRENNE, *Methods of Social Science*, University of Chicago Press, 1931).

Il reste que l'histoire *peut* parvenir à une vérité en autant qu'elle s'entoure des précautions exigées par sa méthode. Ces précautions sont d'envergure parce que la méthodologie historique s'échelonne sur des siècles et ne prends corps qu'avec une extrême lenteur; elle ne poursuit pas un chemin de progrès continu, mais enregistre des arrêts devant les obstacles à la vérité recherchée. Parfois une marche rétrograde s'ensuit où l'on voit réapparaître un cycle tenu pour révolu et qui vient encore mêler son cours avec la tendance contemporaine qui prévaut. L'éclosion, la durée et la fin de chacune de ces phases varient selon les peuples et les époques.

L'histoire est l'ensemble des événements manifestés par la vie humaine écoulée dans le temps. Elle relate les faits particuliers, recherche les faits représentatifs et établit l'enchaînement des uns et des autres. C'est par référence à son effort pour rendre l'événement intelligible, comme l'exige la synthèse de sa méthode, et sans jamais perdre de vue ce qu'elle emprunte aux sciences positives dans ses applications, mais là seulement, que nous usons parfois du concept de « science historique ».

#### B. L'HISTOIRE EST-ELLE UTILE ?

Ni science positive, ni discipline de pensée, mais seulement méthode, à quoi l'histoire sert-elle ? Fustel de Coulanges répondit un jour sans ambages qu'elle ne servait à *rien*. Le mot n'est pas à prendre au pied de la lettre. Dans la pensée de son auteur, il voulait exprimer que pour servir de tremplin à un régime politique ou à un idéal social, l'histoire nous ment. Car les opportunistes ne manqueront pas de servir les faits à la sauce de leurs intérêts et de leur ambition du pouvoir.

D'utilité *directe*, l'histoire n'en a pas. Son utilité *indirecte* est de nous faire mieux comprendre le passé et le présent, et l'un par l'autre; d'être un bon instrument de culture par sa méthode critique d'application générale, valable pour les faits aussi bien contemporains que passés. En tenant ce rôle, l'étude de l'histoire, toutefois, doit se garder de développer la tendance au *scepticisme* qui dévaloriserait ses normes relatives, non absolues, pour approcher la vérité.

Il est une raison plus probante encore que les autres pour refuser à l'histoire l'aptitude à un dégagement, une justification finalistes :

même si notre esprit pouvait saisir *toute* l'histoire dans son unité, elle ne nous livrerait pas davantage sa raison d'être. Mais l'unité de l'histoire est loin de sauter aux yeux de celui qui la considère; plus il la scrute, moins l'unité lui apparaît. Pas plus que n'apparaît, au premier regard, l'unité d'un tableau ou d'un peuple. Sous l'effort de la recherche, la transcendance de cette unité et sa translucidité d'arrière-plan agitent un voile derrière lequel luit une lumière éclatante, mais sans que nous puissions jamais parvenir à déchirer ce voile.

La hiérarchie des valeurs dans le monde moderne est établie à l'envers; elle est une caricature de la vraie supériorité. On n'a qu'à regarder l'adulation et la fortune qui entourent les vedettes du sport, du cinéma ou de la politique et que rien de supérieur en elles ne justifie. Or la valeur de l'histoire pour l'homme peut se trouver en ce qu'elle le ramène justement aux sources qui lui font prendre conscience de lui-même et l'aide à se comprendre. Elle le fait « revenir aux choses mêmes » (HUSSERL).

L'histoire, néanmoins, nous aide à juger sainement des hommes en scrutant leurs motifs d'action, en départageant leurs passions et leurs illusions. « C'est apprendre à se connaître soi-même dans les autres », dit Mabillon. Autrement, l'étude de l'histoire est la plus inutile qui soit. « Il est facile de se rendre compte de l'inutilité de ce qu'on nous apprend sur des gens comme Hitler et Napoléon », observe pertinemment Thomas Merton dans ses *Semences de Contemplation*.

L'histoire est puissante. « Aucun siècle ne nous est interdit, écrit Sénèque; par elle notre esprit peut franchir les limites de la faiblesse de l'homme seul. »

### C. LA NOTION DE FAIT.

Il semble exister un décalage entre le *fait* et l'*événement*. Le fait est un événement *constaté*, vu par un témoin et qui en transmet la mention<sup>7</sup>. Il ressort donc principalement d'un document écrit (d'un texte dirait Fustel de Coulanges), parce qu'il garde une constatation *vue* par des témoins; il laisse une trace *vérifiable* pouvant être *datée*.

<sup>7</sup> La mention disons-nous, parce que le récit s'appuie sur l'*ordre*, établi par l'esprit, des événements pour les raconter en partant des effets pour rechercher les causes.

L'événement <sup>8</sup> illustre mieux le vécu, l'immédiat; il est plus chargé de nos relations avec le monde <sup>9</sup> avant leur durcissement par la réflexologie qui ambitionne de les expliquer. Car les faits ne surviennent pas comme dotés de liens mutuels, nécessaires et infrangibles, au point que notre esprit puisse les affranchir facilement du milieu où ils se sont produits. L'histoire n'est pas expérimentale au sens où on pourrait la reconstituer en laboratoire; nous ne pouvons lui demander de faire *revivre*, mais de *retracer*. L'histoire ne renaît pas, elle évolue. La langue allemande fournit la claire distinction entre *geschichtlich* (fait passé réel) et *historisch* (fait établi par le document). En réalité, on ne peut jamais « restituer » un fait parce qu'il y a un abîme entre lui et sa narration. Le fait n'est qu'un cadre pour la réflexion inductive qui cherche à saisir quels furent les idées, les rêves, les souffrances et les joies des générations disparues.

En étudiant la constitution des sociétés anciennes, où les notions de fait et de l'utile furent inconnues, Frobenius écrit : « Le fait, c'est ce qui est voué d'avance à la disparition et à la décomposition. Derrière le fait est caché le réel <sup>10</sup>. »

Il y a donc une différence à établir entre le fait et la réalité historique. Le fait utilise *immédiatement* les événements ou les choses; la réalité historique se réfère à la *compréhension* de ces événements et de ces choses. Si on ne saisit pas la réalité, on ne pourra utiliser les faits. Car les faits collectionnés ne sont pas l'histoire, et les accumuler en les narrant n'est pas faire œuvre d'historien. Les faits remplissent l'histoire, mais ils ne l'accomplissent pas; l'histoire les domine parce qu'elle réalise leur association dans la mémoire. L'historien qui se borne à rapporter les faits n'en est pas un : pour être du métier, il lui faut comprendre le sens profond de ces faits, et pour cela, les associer aux individus qui les ont produits ou subis; il lui faut découvrir les *valeurs* cachées derrière les événements et les *interpréter*. L'histoire

<sup>8</sup> Les sociologues et les phénoménologues préfèrent substituer à ce terme celui de « phénomène ».

<sup>9</sup> Au sens de réalités concrètes, d'actions *apparues*, de manifestations inéluctables, et non pas au sens des *choses* chez Husserl, des *cogitationes* cartésiennes ou de l'univers des images de Bergson (*Matière et Mémoire*, p. 11 et suiv.).

<sup>10</sup> *Le Destin des Civilisations et Histoire de la Civilisation africaine*, Paris, Gallimard, 1936. Il croit que l'humanité, maintenant dirigée par des *concepts*, le fut originellement par ce qu'il appelle « l'intuition directe » (ou, peut-on dire, par révélation). Très discutable.

ne se limite pas à l'étude des faits. Elle ne peut pas exister sans eux; mais ils ne sont que des matériaux. Le récit historique véritable s'applique à les rechercher, à les ranimer, à les interpréter, à les unir.

« L'histoire est le récit des faits donnés pour vrais », a dit Voltaire. Les historiens se sont longtemps nourris de ce principe simpliste pour analyser les documents à leur portée et en dégager, avec sûreté croyaient-ils, le « sens des faits » uniquement d'après leur teneur. Mais les faits n'existent pas à cause de leur consignation. Le fait contenu dans un document, ou *témoignage*, n'est en somme que la relation d'actions ou de paroles qui nous informent sur leur existence sans pouvoir, toutefois, jamais livrer *toutes* les conditions qui seraient nécessaires pour nous faire comprendre, en toute objectivité <sup>11</sup>, le phénomène désormais figé pour toujours dans l'irréversibilité du temps.

Nous vivons dans et par un continuel débat avec l'univers et avec nous-mêmes, comment pourrions-nous isoler du temps et du monde l'événement qui nous échoit, refuser de reconnaître en lui le trait *singulier* qui ne le fera jamais se reproduire identiquement semblable à un autre ? Dès lors, quelle norme historique nous autoriserait à ramener du passé un fait précis pour le réintégrer dans la marche du présent <sup>12</sup> ?

#### D. L'HISTOIRE ÉCRITE.

En autant que les textes écrits dotent le travail historique d'une méthode scientifique d'investigation pour les rechercher (*heuristique* <sup>13</sup>) et pour en extraire les faits et les analyser (*critique*), l'histoire repose

<sup>11</sup> L'objectivité historique est la connaissance du fait dans toute sa réalité et dans chacune de ses parties; ou encore, ce sans quoi il n'est pas ou est incomplètement.

<sup>12</sup> « Cette superstition qui soumet les travaux des historiens à un mystérieux travail d'alchimie pour extraire de cette matière brute qu'est le singulier, l'or pur des abstractions et pour forcer l'histoire à livrer son suprême secret est tout aussi aventurée que le rêve de ces philosophes de la nature qui pensaient, grâce à l'alchimie, arracher à la nature son dernier mot. Pas plus que la nature, l'histoire ne peut nous livrer un dernier mot, une parole simple où serait enfermé tout son sens véritable » (DILTHEY, *Introduction à l'Étude des Sciences humaines*, trad. SAUZIN, Paris, Presses universitaires de France, 1942, p. 119). Et Paul Valéry rejoignant cette pensée : « L'histoire est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré » (*Regards sur le monde actuel*, Paris, Stock, 1931, p. 63).

<sup>13</sup> Attribution d'origine allemande pour signifier l'art d'inventer ou d'indiquer la méthode générale à suivre pour arriver à des découvertes intellectuelles, mais qui reste encore à formuler. Dans la méthode historique, l'heuristique est l'ensemble des recherches à effectuer pour atteindre les documents du passé. On y parvient principalement par les *catalogues*, les *inventaires*, les *répertoires*. C'est donc une technique *positive* qui ne relève pas d'une conception *spéculative* comme la philosophie.

sur les documents. Le document s'impose donc de lui-même, d'emblée, avant toute tentative d'interprétation.

L'historiographie manifeste ses débuts par les *annales*<sup>14</sup>, les *chroniques*<sup>15</sup>, où est amassé, sans ordre et sans suite, le monceau des faits naïfs ou importants d'où la critique est totalement absente. Quelque chose comme le *Kojiki* japonais.

L'historiographie est la mémoire de l'histoire humaine<sup>16</sup>. Elle offre une série de documents sur lesquels l'historien devra exercer ses observations, sa réflexion, son jugement. Elle ne peut être proposée comme une école de morale ou d'enseignement d'une juste appréciation des valeurs. Elle est *amoral*, par l'importance démesurée ou faussée qu'elle accorde aux actions politiques (guerres), aux accomplissements économiques (conquêtes), aux réalisations techniques (puissance); et aussi parce qu'elle considère trop l'histoire comme une affaire de mémoire exposée passivement. L'historiographie est *utilitaire*: elle magnifie le primat de la ruse, de l'habileté, de la force, de la puissance et de la réussite sans égard au droit et à la justice.

Les textes ne sont pas les seules preuves historiques<sup>17</sup>. La préhistoire n'a pas connu le document écrit et pourtant elle nous a légué une somme de connaissances que nous ne soupçonnions pas, englobant même la paléontologie toute entière<sup>18</sup>. Viennent ensuite l'*archéologie*

<sup>14</sup> Les annales sont des répertoires de faits sans liens logiques entre eux. On doit leur rédaction à la possession d'archives dont les premiers historiens romains se servaient avec un but souvent utilitaire. Plus tard, quand les Grecs introduisirent à Rome l'art du récit soutenu et explicatif, la préoccupation des historiens s'éleva à un plus grand souci d'exactitude et d'édification (culte des héros).

<sup>15</sup> La grande activité historique du moyen âge donna naissance aux *chartes*, aux *cartulaires*, aux *polyptiques*, tous titres pour attester des droits de propriété de l'Eglise (diocèses ou monastères) à une époque où la violence et la contestation étaient aussi à la mode. Dans les chroniques (dont le modèle est représenté par les *Chroniques de France*, rédigées à l'abbaye de Saint-Denis) primitives, le chroniqueur en prenait souvent à son aise avec l'exactitude. Au XV<sup>e</sup> siècle, elles gagnèrent sur ce point à la faveur de scribes laïques, légistes formés à l'étude des lois romaines, qui y consignèrent des généalogies, des privilèges, des testaments, des contrats divers. Les chroniques *universelles*, vers la fin du haut moyen âge, rédigées en latin, préludent partout aux chroniques *générales* et *locales*, écrites dans les diverses langues vulgaires, qui marquèrent la fin du moyen âge.

<sup>16</sup> Ses trois sources majeures sont : le *témoignage écrit* (qui affirme), le *témoin oculaire* (qui atteste) et la *tradition* (qui confirme).

<sup>17</sup> La fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le tout début du XX<sup>e</sup> marquèrent un recours trop exclusif au document écrit ayant pour effet de négliger l'apport dérivant de l'archéologie, de la *numismatique* et de la *philologie*, celle-ci, d'une importance majeure. On ne peut étudier un document d'une façon scientifique que dans sa langue originale. Car la *traduction* ne sera jamais qu'une source dérivée, un *instrument* de seconde main.

<sup>18</sup> Le fait historique, faute de trace, demeure inconnaisable et, par conséquent, perd son caractère historique, au sens que nous donnons à ce mot. Ainsi les âges



et l'*ethnographie* qui, toutes deux, révèlent une civilisation par ses outils. La *géographie*, pour sa part, nous atteste que les peuples, non seulement sont influencés par leurs contrées, mais que celles-ci se transforment par le labeur de l'homme. L'*habitat* traduit des causes et justifie des institutions jusque-là fort mal comprises. Géographes et sociologues ont éveillé l'historien à la réalité sociale par l'étude des mœurs et des institutions.

Il y a des ouvrages d'histoire que, comme tout livre de fond, il ne faut pas cesser de fréquenter; d'autres, par contre, se révèlent risqués, affirmant trop l'incertain sur lequel rien, ou si peu, ne peut se construire; d'autres encore s'avèrent crédules et propagateurs de conclusions mal définies. Le oui-dire est aussi, certes, un enseignement dans le récit historique; mais y croire d'emblée est de séduction facile : il suffit d'un trait de plume, d'un seul mot, pour infirmer la vérité. Comment pourra résister à la critique le fait historique mal prouvé<sup>19</sup> ? Pèchent encore par partialité : le genre romancé ou *littéraire*, même instructif, et le genre *apologétique* d'une époque ou d'un régime; tout comme il est certain que la *légende* exagère, déforme, transforme, invente au besoin ce qu'elle a pour mission de rapporter. Il faut le reconnaître cependant : elle suggère aussi, elle dirige et, souvent, elle révèle. Il s'agit de savoir s'en servir.

Rejeter d'un geste énergique la *tradition orale* est non moins téméraire, parce qu'elle détient toujours une part de vrai plus ou moins délayée. Les Romains ne l'ignoraient pas qui reconnurent longtemps un caractère sacré au récit traditionnel. Tite-Live lui-même répugnait à s'en écarter<sup>20</sup>. En l'absence d'allégations sûres, c'est

préhistoriques ont dû connaître des guerres, comme à toutes les époques postérieures; mais comme nous n'en avons aucune relation consignée par écrit, ce ne sont pas là des événements *historiques*. Les événements qui, au cours des siècles, sont connus par des découvertes documentaires deviennent des faits historiques parce qu'on a pu les connaître comme étant survenus : Ils n'en étaient pas moins des faits auparavant, mais la possibilité d'en tenir compte n'existait pas. Le document est comme une sorte de miroir où se reflète la vérité historique, un intermédiaire essentiel pour transporter le fait à la connaissance des autres, mais il n'est pas le fait lui-même. Les faits historiques exigent deux conditions de base : 1° ce doit être un fait *passé*; 2° ce doit être un fait *connu*, i.e., qui a laissé une trace.

<sup>19</sup> L'*objectivité* historique vaut autant pour la critique documentaire que pour la haute synthèse.

<sup>20</sup> « Quant à ces récits sur l'époque qui précède la fondation de Rome, époque que nous connaissons plutôt par des légendes poétiques que par des mouvements historiques incontestables, je ne veux ni les confirmer ni les improuver. C'est un privilège de l'antiquité de mêler des choses divines et humaines, de rendre plus augustes

d'abord par la seule plausibilité que l'obscur, dans la tradition, peut se résoudre. Ensuite, émonder, par voie négative, toute forme d'irrationnel et suivre les indices de probabilité. Devant des faits démontrables, on peut s'engager dans l'affirmation et le choix d'un jugement se précise : il suffit d'observer les règles de l'examen critique. La coordonnée suivante est aussi favorable : en d'autres temps, sous telle contingence (à variabilité illimitée), le problème pouvait se poser autrement qu'il apparaît, ou il pouvait même ne pas se poser du tout. Car enfin, il s'agit, par quelque moyen, d'atteindre le vrai, seule réalité en histoire comme en tout autre domaine du savoir.

Les historiens de première main eux-mêmes restent bien éloignés de la réalité. Ils accumulent sans cesse, collectionnant le plus possible de faits; mais ce travail ne devient, par la suite, qu'une juxtaposition coordonnée d'où la réalité vivante est perdue. Ce n'est pas que la vérité en soit totalement insaisissable; mais elle n'est jamais rigoureuse, complète, immuable.

On ne « ressuscite » pas l'histoire; on ne peut la faire revivre; elle ne se répète pas. On se la remémore, on la raconte, on décèle dans les événements des points d'analogie.

Aristote, le premier, s'attache à l'histoire de la philosophie; Leibniz aussi abonde en vues profondes sur les doctrines antérieures à la sienne. Le dialecticien Hegel, pour sa part, n'offre pas une nouvelle méthode conceptuelle; mais analyse la pensée humaine dans l'histoire. Tandis que Plotin et ses disciples, préconisant le changement au nouveau, se montrent de médiocres historiens. Tous, par des moyens qui les personnalisent, recherchent *la* réalité et trouvent *une* réalité : l'histoire marche, elle passe.

#### E. VALEUR DU TÉMOIGNAGE.

Qu'exige-t-on du témoignage pour qu'il mérite notre crédibilité ? On attend de lui la *probité* et la *véracité*. Ce qu'on dit et qui le dit.

De la somme des témoignages accumulés soit par autrui, soit par des recherches personnelles, il découle : 1° un ou plusieurs témoins

les origines des villes par l'intervention des divinités. [...] Toutes ces légendes, de quelque œil qu'on les regarde, quelque jugement qu'on en porte, je ne les mettrai pas en discussion » (TITE-LIVE, *Préface* à ses *Œuvres*, p. 6-8, trad. HOMO).

inconnus. Leur dire, alors, ne peut être accrédité sans enquête; 2° un grand nombre de témoins unanimes (ce qui est peu fréquent), ou du moins unanimes sur un fait, peu important leurs divergences d'interprétation, établissent définitivement ce fait et on doit le tenir pour tel; 3° les recoupements obtenus par l'intermédiaire de plusieurs témoins sont peu susceptibles d'être acceptés comme des faits autonomes constituant une *source* supplémentaire.

Quant aux critères de *crédibilité*, on peut les énumérer comme suit : un ou plusieurs témoins ? Sont-ils bons ou mauvais étant donné leur *situation* et leur *milieu* ? Préservent-ils l'impartialité ? Quel était l'objectif visé en rapportant le fait ? Des distinctions nouvelles s'en suivent-elles ? Dégénèrent-elles en *contradiction* ou en *négation* ? Vérifier et contre-vérifier le tout.

#### F. SOURCES DOCUMENTAIRES.

La quantité des documents, de toute provenance, n'en assure pas la qualité et il ne suffit pas de les avoir vus, ou de les citer, pour qu'ils en soient valorisés. La bonne méthode dose judicieusement la quantité, soupèse la qualité de certitude d'un document, rejette le douteux et l'inutile, choisit l'important. Ambitionne-t-on d'atteindre à l'exactitude par confrontation directe avec les sources ? Il faut imiter Fréron qui, plus scrupuleux que Voltaire, ne marchandait pas avec la qualité d'une source ou la certitude d'une date.

Il n'est pas possible de connaître tous les documents sur une période ou un fait. Car il peut toujours s'en découvrir un d'inédit ou ayant échappé à la recherche. Ou encore, une critique plus habile, l'opinion plus juste d'autrui, la moindre incidence qui surgit dans le donné historique peuvent venir éclairer d'un jour nouveau ce qu'on savait de l'interprétation des documents, ou ce qu'on croyait en savoir <sup>21</sup>.

Un document existe ou n'existe pas sur tel ou tel événement, soit qu'il ne se trouvât pas de témoin capable de le relater, soit qu'il considérât cet événement sans intérêt. C'est le *choix du témoin*.

<sup>21</sup> « Que de lacunes [...] hors de toute proportion avec ce qu'on sait et ce qu'on saura jamais ! Que de trouées immenses, irréparables ! » (SAINT-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, 1867, t. 3, p. 98).

Quand nous soupesons la valeur intrinsèque des documents, utilisant les uns et délaissant les autres, nous les apprécions à leur importance et à leur degré de certitude. C'est le *choix de l'historien*.

De l'historien ou du témoin, dans les deux cas il y eut choix <sup>22</sup>.

Comment reconnaître le caractère du choix propre à l'auteur d'un document ou à un historien ? Pour chacun d'eux, il résulte de sa philosophie, consciente ou non, en face des événements historiques, et ceux-ci prennent, à ses yeux, leur signification par référence au système de pensée qui prédomine dans son esprit. Ce qui explique l'adoption par l'un de ce que l'autre n'admet pas. Un chroniqueur multipliera les détails inutiles qu'il tient pour majeurs; l'annaliste étalera une foi naïve au prodige et au merveilleux; par contre, le nomenclateur refroidira votre enthousiasme par son incessant retour au prosaïque quotidien <sup>23</sup>; autre objet autre méthode.

Pour peu que l'on poursuive un travail de recherche dans les dépôts d'archives de notre pays, on bute sur un obstacle qui leur est propre : celui d'une mise à jour peu développée en regard de leur volume, d'une exploitation initiale hétéroclite et improvisée <sup>24</sup>. Cet état de choses est imputable, non à des historiens, mais à un désintéressement trop longtemps soutenu pour ce secteur de notre patrimoine culturel. Deux résultats découlent de cette situation : 1° les lignes de nos travaux d'histoire sont tracées en étendue plutôt qu'en profondeur; beaucoup d'œuvres d'approche, comme il se devait, de compilations, de chroniques, d'esquisses et d'essais; peu d'ouvrages complets, exhaustifs; 2° grande est la part laissée entre le connu et l'inconnu, le positif et le douteux.

<sup>22</sup> Ainsi Grégoire de Tours est-il la source quasi unique de l'histoire des Mérovingiens et nous ne savons guère de leur temps que ce qu'il a *choisi* d'en écrire.

<sup>23</sup> L'ancienne conception de l'histoire abusait de sa croyance au fait singulier, exceptionnel; l'histoire moderne verse délibérément dans la saturation du plus petit détail. Il est vrai que ce dernier se découvre valorisé pour révéler une société et on le retiendra, précisément, dans la mesure de sa banalité. Mais encore faut-il faire appel à une considération assez délicate pour ne pas oublier l'avertissement de Condorcet : « A l'histoire des individus, il suffit de recueillir les faits, mais celle d'une masse d'hommes ne peut s'appuyer que sur des observations; et pour les choisir, pour en saisir les traits essentiels, il faut déjà des lumières et presque autant de philosophie que pour les bien employer. »

<sup>24</sup> « Autant qu'il sera possible dans ce pays encore assez peu pourvu de Documents, Je puiserai aux sources, et pour aider à vos propres études je vous les ferai connaître. Car un but que je ne puis oublier c'est de travailler à vous inspirer le goût de l'étude de l'histoire » (M. ROUSSEAU, p.s.s., *Discours pour le cercle littéraire 1839* : archives du séminaire Saint-Sulpice, Montréal).

L'école scientifique de nos historiens qui, depuis environ un quart de siècle, évince l'école littéraire, va graduellement combler cette grave lacune.

### G. LA CRITIQUE HISTORIQUE.

Le fait est là, fixé par écrit, définitif, irrévocable. Il convient alors de l'examiner.

Pour être probant, le document nécessite l'éclaircissement de toutes ses parties afin d'établir les faits qu'il relate sur des constatations vérifiables.

Un fait ne peut se faire connaître sans être atteint par ses *traces*, *découvertes* et *comprises* des historiens, et *non contestées* (preuve de véracité).

La critique *externe* (ou d'*authenticité*, ou d'*érudition*) traite le document en examinant sa *teneur originelle* (critique de *restitution*) et sa *provenance*. L'un et l'autre de ces points portent sur l'*écriture* (*paléographie*<sup>25</sup>), sur la *langue* dans laquelle il est écrit (linguistique<sup>26</sup>) et la *forme* qu'il revêt (*diplomatique*<sup>27</sup>).

A la critique *interne* (ou de *crédibilité*) incombe le travail du raisonnement par analogie (application du *principe d'analogie*) dont les majeures empruntent à la psychologie générale. Le fait relaté n'est pas tout : a-t-on bien saisi sa *signification* ? L'auteur qui le rapporte avait-il qualité pour le dire ? Qu'a-t-il dit ? Comment ? Avec *précision* ? Est-il complet ? Impartial ? Sincère ? A-t-il été vérifié ? Confirmé ? Par qui ? Quand ? Se corrige-t-il ? Se contredit-il<sup>28</sup> ?

<sup>25</sup> Science qui déchiffre les écritures anciennes, particulièrement les manuscrits grecs et latins, les chartes et diplômes du moyen âge. Elle étudie l'origine des diverses écritures et les modifications ou altérations éprouvées à mesure qu'elles se sont éloignées de leur source primitive.

<sup>26</sup> Science comparative des idiomes qui étudie leurs ressemblances et leurs différences; leur filiation et leur classification. Avec la philologie qu'elle compénètre, elle est de la plus haute utilité pour l'ethnographie et l'histoire, les éclairant sur l'origine et la migration des peuples.

<sup>27</sup> Enseigne à reconnaître l'authenticité ou la fausseté, l'intégrité ou l'altération des chartes, diplômes, titres anciens. Son objet est de décrire et d'expliquer la forme des textes manuscrits. Il va de soi que la diplomatique n'a pas son usage courant dans les documents de notre pays. Pour ces derniers, la *forme* est plus limitée et se réduit au caractère de l'acte : *officiel* (ordonnances, édits, mandements épiscopaux, registres d'état civil) ou *privé* (actes notariés, lettres et autres de diverses catégories).

<sup>28</sup> Les historiens grecs, principalement Thucydide et Polybe, furent, peut-on dire, les pères de la prudence critique. Ils ont instauré la rigueur exigible des renseignements recueillis. Polybe écrit : « L'attention de l'écrivain comme du lecteur doit en

L'importance du fait est justifiée et la qualité du récit est accrue par les *critères de preuves* suivants : 1° *plausibilité* et *véracité* du récit (les deux ont le *témoignage* comme source); 2° les *assertions confirmées*; 3° les *additions* ultérieures apportées : Lesquelles ? Nombreuses ? A quelles sources ? Sont-elles sûres ? D'importance majeure ? Longtemps après la version originelle ? Par des témoins ? Par *intérêt* ou souci de *véracité* ? Quelles garanties existent en ce sens ?

La critique des faits doit aussi compter avec la *coïncidence* et la *fréquence* (relative) de leur répétition par les témoins qui les racontent. Si un fait se produit une seule fois ou deux, la possibilité qu'il fasse partie d'une « chaîne » n'est pas bien grande; s'ils surgissent (ensemble) trois fois ou plus, l'élément *accident* disparaît.

Le *doute* est un problème réel en histoire et il réclame une solution appropriée à chaque cas qui lui donne naissance. Il peut provenir : 1° de l'ensemble des faits relatifs à un pays, à un peuple ou à une époque très reculée; 2° d'une catégorie parmi ces faits; 3° d'une théorie méthodologique fautive pour scruter l'histoire; 4° d'un système philosophique de l'histoire. Les deux derniers secteurs retiennent les doutes les plus profonds de nature <sup>29</sup>.

L'explication de l'histoire se fonde sur un jugement du monde vécu et n'est exacte qu'en prenant ce dernier pour sa norme. Pour expliquer l'histoire, trois facteurs sont à considérer : 1° la *liberté humaine*; 2° les *séries causales* <sup>30</sup>; 3° le *déterminisme* : milieu (économique, social, géographique) qui influe sur le fait <sup>31</sup>.

histoire moins porter sur le récit des faits eux-mêmes que sur les circonstances qui les ont précédés ou accompagnés ou suivis. Retranchez de l'histoire l'étude des causes, des moyens, du but des entreprises humaines et le soin d'examiner si chacune a eu l'issue que l'on devait attendre, que reste-t-il ? un exercice littéraire, non plus un enseignement; c'est un jeu d'esprit fait pour flatter un instant l'oreille mais sans résultat pour l'avenir » (livre III, chap. 21).

<sup>29</sup> « Ma foi a été détruite par la critique historique, non par la scolastique ni la philosophie. » Ce mot de Renan n'est pas à prendre au sérieux, pas plus, d'ailleurs, que son auteur. La science critique ne tue pas la foi, en autant qu'elle est orientée par la recherche de la vérité. L'intelligence chrétienne de celle-ci procède du cœur autant que de l'esprit. « Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie et par une vaine tromperie, selon une tradition toute humaine et les rudiments du monde, et non selon le Christ » (Col. 2, 8).

<sup>30</sup> Causes interindépendantes dont l'adjonction était contingente.

<sup>31</sup> Un caractère très particulier est attaché au déterminisme historique. Le fait historique n'étant pas proprement *déterminé*, mais *conditionné* par les facteurs ayant concouru au surgissement de tel événement donné. « Les situations conditionnées sont des situations qui peuvent se dénouer d'un grand nombre de manières possibles. Elles sont limitées par un certain nombre de conditions fixes, insuffisantes pour les déterminer, suffisantes pour les circonscrire » (FOURASTIÉ).

La pression déterminée qu'exerce sur l'histoire, à telle époque, à tel moment, la succession des événements contrarie bien souvent la perception de la vérité au point de vue, soit narratif, soit explicatif. Des événements à leur explication, un temps s'écoule qui les triture, les mûrit. Pour cette raison, celle-ci s'en trouve presque toujours prématurée.

La *véracité* consiste en un savoir exact, admis et compris, autant que faire se peut, à la lumière des raisons qui lui valent cette créance; plus elles ont été établies, plus elles adhèrent à la vérité. Plus on connaît, mieux on voit. Ici encore le témoignage s'avère indispensable.

Ce qui emporte le jugement de l'histoire (interprétation), ce n'est pas l'apport ici et là, si riche soit-il, de faits isolés; mais leur rattachement à l'époque où ils se sont produits et aux idées dont ils relèvent.

C'est une tentation normale de vouloir faire l'histoire de l'histoire en l'interprétant, en l'expliquant ou en cherchant à manœuvrer ses charnières pour en découvrir le sens; mais juger est toujours difficile, et le jugement historique est peut-être le plus difficile de tous parce qu'il s'exerce sur l'individuel et le contingent, c'est-à-dire sur la liberté humaine et la matière, les deux plus grandes causes contingentes. La science de la preuve en histoire apparaît ainsi pleine d'écueils.

Le jugement historique (de fait) tend à se substituer au jugement philosophique (de valeur) et théologique de l'histoire<sup>32</sup>, lesquels sustentent les deux formes de l'*historicisme*: la forme critique (Dilthey) et la forme sociologique (Croce).

L'historicisme, d'une part, est inacceptable sous toutes ses formes et, d'autre part, l'*anti-historicisme* d'un saint Augustin (qui anime toute sa *Cité de Dieu*), d'un Melchior Delfico<sup>33</sup>, d'un Paul Valéry<sup>34</sup>, ou d'un

<sup>32</sup> Sur cette question fondamentale, voir F. BATTAGLIA, *La Valeur dans l'Histoire*, Paris, Aubier, éd. Montaigne.

<sup>33</sup> *Pensées sur l'histoire, sur son incertitude, sur son inutilité*, Forlì, 1806. Melchiorre Delfico est un historien et un économiste de Naples (1744-1835) qui exerça une grande influence sur Ferdinand IV en un temps où des réformes générales s'imposaient pour réprimer les abus. Auger Saint-Hippolyte tenta, mais sans succès, de s'attribuer la création de son œuvre: *Memorie storiche della Repubblica di San Marino* (Milan, 1804) qu'il avait traduite et publiée à Paris en 1827.

<sup>34</sup> Dans ses *Considérations sur le Monde actuel*. Voir aussi: *Paul Valéry et le thème du retour éternel*, dans la *Revue de la Méditerranée*, mai-juin 1955.

Rensi <sup>35</sup> s'oppose résolument à l'historicisme d'un Benedetto Croce et à l'*actualisme* d'un Gentile <sup>36</sup>.

(à suivre)

Fernand LEFEBVRE,  
des Archives judiciaires de Montréal.

<sup>35</sup> G. RENSI, *La filosofia dell'assurdo*, Milan, 1937.

<sup>36</sup> G. GENTILE, *Storia della filosofia italiana dal Genovesi al Galluppi*, 2<sup>e</sup> éd., Milan, 1930, t. 1, p. 25-127.



## *In Memoriam*

### *Le Père Laurence Moleski, o.m.i.*

*(1930 - 1960)*

---

Le 30 novembre dernier, durant la neuvaine préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception, le père L. Moleski, o.m.i., mourait à la suite d'une très brève maladie. Agé d'à peine 30 ans, le père avait déjà conquis l'affection et l'admiration de ses étudiants et de ses confrères.

Né à Sudbury, d'une famille profondément chrétienne, Laurence passa sa jeunesse à Kirkland Lake où il suivit les cours de l'école primaire et du High School avant d'entrer à l'Université d'Ottawa. A la fin de sa rhétorique il s'inscrivit à la Faculté de Philosophie où il se fit remarquer par son sérieux, sa fidélité au devoir, son ascendant sur ses condisciples et sa participation active et intelligente aux organisations culturelles des étudiants, en particulier au journal *The Fulchrum* dont il fut l'une des chevilles ouvrières.

Alors que dans son adolescence, Laurence songea à la carrière d'avocat, il opta, après avoir conquis les grades de bachelier en philosophie et ès arts, pour la vie religieuse dans la congrégation des Oblats de Marie-Immaculée. D'origine polonaise et de langue anglaise, il choisit cependant la province française et entra au noviciat de Richelieu. Après cette année de probation il revint à Ottawa où il obtint les grades de licencié en philosophie et en théologie. Il s'y montra encore un étudiant sérieux, consciencieux et intelligent. Une fatigue, jugée temporaire, décida ses supérieurs à l'envoyer terminer sa théologie dans le sud des États-Unis, dans l'espoir qu'un climat plus doux lui rendrait ses forces.

Malheureusement le séjour d'une année au Mississippi ne rétablit pas la santé du père et, de retour au Canada en 1958, il subit une grave intervention chirurgicale qui n'enraya pas la marche du mal.

D'une énergie peu commune, le jeune prêtre s'adonna à l'enseignement de l'Histoire ecclésiastique, où il manifesta une profonde conscience professionnelle et acquit en peu de temps la réputation d'un

véritable professeur universitaire, donnant déjà les plus grands espoirs pour l'avenir. Ses ambitions et son esprit de travail et de méthode laissaient présager qu'il deviendrait bientôt un maître dans cette science.

Travailleur acharné malgré une santé très chancelante, le père se donnait à son labeur quotidien avec joie et ne laissait pas transpirer au dehors les souffrances constantes qui l'accablaient. On n'entendait jamais chez lui un mot de plainte. D'une vaste culture, le père Moleski s'intéressait aussi aux arts et particulièrement à la musique.

Prêtre, il aimait le ministère sacerdotal et se dévouait auprès des séminaristes du séminaire universitaire Saint-Paul de l'Université d'Ottawa. Il prêchait par la parole, mais plus encore par l'exemple. D'humeur parfaitement égale et toujours joyeux, il était pour ses confrères un ami fidèle et recherché et, pour les séminaristes, un modèle et un père à qui on s'adressait volontiers et avec une entière confiance.

De langue anglaise, le père maîtrisait bien la langue française qu'il parlait avec grande correction et même avec aisance. Grâce à sa largeur de vue et à son esprit de sacrifice, qu'il avait développé à un haut degré, il s'était parfaitement adapté à son nouveau milieu. Il s'y trouvait parfaitement à l'aise.

Tout en caressant de grands projets d'avenir, le père Moleski n'ignorait pas la gravité de son état. Il n'en continuait pas moins à se donner de tout son cœur à son travail d'intellectuel et de prêtre.

Nous ne saurions mieux résumer l'état d'âme de ce prêtre et de ce religieux d'élite qu'en transcrivant ce court texte écrit par le regretté défunt lui-même quelques jours à peine avant sa mort :

When I was younger, the title peacemaker held for me great fascination. I envied the hero of English history who possessed it. I cherished it. I coveted it for myself.

What is in a name? If it had been given me to live till wisdom came, I should have strived to have made that name the very substance of all my living, the history of my life.

This, then, is the story of a flame quenched, a field blighted, a forest consumed, a spring dried up, a river dammed, a hope cut short.

This is therefore the story of a failure. But because man's failure is God's triumph, it is perhaps the beginning of success. For God's victory is man's salvation.

Gaston CARRIÈRE, o.m.i.,  
Séminaire universitaire.

## *Chronique universitaire*

---

**LE TRÈS RÉVÉREND PÈRE RECTEUR.**

Au cours de la réunion des Sociétés savantes, tenue à Kingston, Ontario, en juin dernier, le T.R.P. Henri Légaré, o.m.i., recteur, a été élu à la présidence de la Conférence nationale des universités et collèges canadiens.

Le T.R.P. Recteur a publié le rapport annuel 1958-1959. Il y fait une comparaison entre l'état de l'Université en 1949 et en 1958-1959, alors que la population étudiante a augmenté de près de 1.200 et le personnel enseignant d'une centaine de membres. Il passe ensuite en revue tous les organismes de l'Université et le développement des facultés et écoles, ainsi que les publications de chacune.

Le R.P. Légaré a été invité à prononcer le discours de circonstance à la collation des grades du Collège Loyola, à Montréal, au cours duquel il insista sur le rôle primordial de la philosophie dans le cours d'études. Le T.R.P. Recteur revenait sur ce sujet à l'Université de l'Assomption de Windsor, Ontario, où il reçut un doctorat honorifique en novembre dernier.

Durant le mois d'août, le T.R.P. s'est rendu à Rio-de-Janeiro afin d'assister au congrès annuel de la Fédération des Universités catholiques. Il participa ensuite au congrès de l'Association internationale des universités, à Mexico, en qualité de président de la Fondation des Universités canadiennes et de la Conférence nationale des Universités et Collèges du Canada.

En novembre, il dirigeait la délégation de la Fondation des Universités canadiennes qui présenta au très honorable John Diefenbaker, premier ministre du Canada, un mémoire demandant une augmentation importante des octrois fédéraux en matière d'éducation pour l'amélioration de l'enseignement et pour la construction de nouveaux édifices universitaires.

A l'occasion de la remise d'un doctorat honorifique au premier ministre du Canada, le recteur affirma qu'en tant que citoyens d'un pays bilingue on se devait d'aider aussi bien les pays sous-développés

de langue française que ceux de langue anglaise et il préconisait en même temps que les bourses d'études du Commonwealth soient accordées sous forme d'échanges.

#### MESSE DU SAINT-ESPRIT.

L'année académique commença officiellement le 30 septembre par la cérémonie de la messe du Saint-Esprit célébrée par Son Excellence M<sup>re</sup> Marie-Joseph Lemieux, o.p., archevêque d'Ottawa et chancelier de l'Université. Le T.R.P. Légaré a prononcé l'allocution de circonstance en français et en anglais.

#### COLLATION DES GRADES.

Lors de la collation des grades, au mois de mai dernier, 400 étudiants reçurent des diplômes et des certificats. Le T.R.P. Recteur parla alors des problèmes économiques auxquels doivent faire face les universités afin de pouvoir mettre à la portée des étudiants l'éducation qui leur est nécessaire pour réussir dans la vie et collaborer équitablement au bien-être de la société. A la collation des grades, le 8 octobre, on octroya 412 diplômes.

#### DOCTORATS HONORIFIQUES.

Plusieurs personnes distinguées ont reçu des doctorats honorifiques de l'Université au cours de l'été et de l'automne. Ce sont : l'honorable Davie Fulton, ministre fédéral de la Justice et procureur général du Canada, le très honorable John Diefenbaker, premier ministre du Canada, le D<sup>r</sup> W. Albert Noyes, fils, professeur à l'Université de Rochester, le très honorable vicomte Lord Kilmuir, grand chancelier du Royaume-Uni, le D<sup>r</sup> Georges Préfontaine, directeur du laboratoire de l'hôpital-sanatorium Saint-Joseph de Montréal, le D<sup>r</sup> Robert Glen, directeur des Recherches au ministère fédéral de l'Agriculture, l'honorable Jean-Jacques Bertrand, ministre du Bien-Être social et de la Jeunesse dans le cabinet de la province de Québec, M. John R. White, directeur de la Compagnie Standard Oil et M<sup>me</sup> Germaine Guèvremont, romancière de Montréal.

#### BUREAU DES RÉGENTS.

Onze nouveaux membres ont été ajoutés au Bureau des Régents de l'Université qui se compose désormais comme suit : M. Lionel J.

McGowan, président de la Foundation Company of Canada, président; MM. A.-J. Major et Lawrence J. Freiman, respectivement vice-présidents de langue française et de langue anglaise; le très honorable Thibodeau Rinfret, président honoraire; l'honorable Patrick J. Kerwin, vice-président honoraire; M<sup>e</sup> Roger Séguin, M. Lucien Massé, M. William J. Bennett, l'honorable Lionel Chevrier, le sénateur John J. Connolly, M<sup>e</sup> Paul Desruisseaux, le sénateur Mark R. Drouin, MM. Gaston Pratte et William O. Twaits et la sénatrice Cairine R. Wilson.

Les membres *ex officio* du bureau sont : Son Excellence M<sup>gr</sup> Marie-Joseph Lemieux, o.p., chancelier; le T.R.P. Recteur; le R.P. Anatole Walker, o.m.i., trésorier, et un autre membre du Conseil d'Administration.

#### COURS D'ÉTÉ.

Plus de 1.700 étudiants ont suivi les cours d'été donnés par environ 115 professeurs. Ces étudiants provenaient de toutes les parties de l'Amérique du Nord. L'année dernière on avait compté 1.653 étudiants.

#### INSCRIPTION.

A la rentrée des cours, on reçut environ 3.000 étudiants réguliers, comparativement à 2.640 pour l'année académique 1959-1960. Les frais de scolarité ont été légèrement augmentés pour la présente année académique.

#### NOUVEAUX ÉDIFICES.

Le nouvel édifice pour l'enseignement de la biologie a été inauguré par le général Georges Vanier, gouverneur général du Canada, au cours de l'automne. Le nouveau siège des Facultés ecclésiastiques, *Sedes Sapientiæ*, sera inauguré à l'hiver.

La Librairie universitaire, autrefois située dans l'édifice du Centre catholique, a été transférée dans un édifice moderne et spacieux.

Un caféteria a aussi été organisé dans l'édifice de l'administration.

#### ASSOCIATION DES ANCIENS.

L'Association des Anciens de l'Université a préparé un *conventum* général au début du mois d'octobre. Plus de 500 anciens y ont pris part.

## FACULTÉS ECCLÉSIASTIQUES.

Le R.P. Marcel Bélanger, o.m.i., deuxième vice-recteur et professeur à la Faculté de Théologie, a été nommé par Sa Sainteté le pape Jean XXIII consultant de la Commission pontificale de théologie pour la préparation du concile œcuménique. Le R.P. s'est rendu à Rome au début de novembre pour participer aux travaux de la Commission.

Le R.P. Jacques Croteau, o.m.i., doyen de la Faculté de Théologie, a été invité à prononcer une conférence à l'Université DePaul de Chicago.

Les RR.PP. Jacques Croteau, o.m.i., et Marcel Patry, et M. Jean-Louis Allard, de la Faculté de Philosophie, ont pris part au congrès de l'A.C.F.A.S., tenu à Québec.

Le R.P. Samuel Stehman, o.s.b., de l'abbaye de Saint-André, Belgique, a prononcé une conférence publique sur l'art sacré, à la Faculté de Théologie.

M. Jean-Louis Allard a repris son enseignement à la Faculté de Philosophie après une année d'études à Paris où il a conquis le doctorat en philosophie à l'Institut catholique de Paris.

Le R.P. Émilien Lamirande, o.m.i., a également repris son enseignement à la Faculté de Théologie après avoir obtenu le doctorat en théologie de l'Université d'Innsbruck.

Le R.P. Rosaire Bellemare, o.m.i., a été élu secrétaire de la Faculté de Théologie au début de l'année scolaire.

Les RR.PP. Léonce Paquet, o.m.i., et Denis Dancause, o.m.i., ont été chargés de cours à la Faculté de Philosophie, tandis que le R.P. Jean-Louis D'Aragon, s.j., a été invité à donner un cours sur le Nouveau Testament, et le R.P. Robert Boudens, o.m.i., le cours d'histoire ecclésiastique.

Une trentaine de religieux, de prêtres et de laïcs ont suivi les cours d'initiation à l'Amérique latine organisés par l'Institut de Pastorale. Depuis septembre dernier, les cours réguliers de l'Institut ont été organisés en anglais.

## SÉMINAIRE UNIVERSITAIRE.

Le R.P. Rodrigue Normandin, o.m.i., ancien recteur de l'Université, a été nommé supérieur du Séminaire universitaire qui a reçu cette année 156 séminaristes provenant de 35 diocèses.

## SOCIÉTÉ THOMISTE.

Le R.P. Rosaire Bellemare, o.m.i., a été nommé secrétaire de la Société pour l'année académique 1960-1961. Le R.P. Joseph De Finance, s.j., a donné le premier travail de la saison.

## FACULTÉ DES ARTS.

Le R.P. Maurice Beauchamp, jusqu'ici régent de la Faculté de Médecine, est devenu assistant du doyen de la Faculté des Arts.

M. Emmett O'Grady, directeur du département d'anglais, a été choisi, pour une deuxième année consécutive, représentant de la Woodrow Wilson National Fellowship Foundation à l'Université.

M. René de Chantal est rentré de Paris où il a obtenu le doctorat de l'Université de Paris, tandis que MM. Sergio D. Petraroja et Louis Gravelle ont été chargés de cours en philosophie.

MM. Paul Wyczynski et Paul Marcotte ont été promus professeurs agrégés, le premier de français et le second d'anglais, tandis que MM. Claude Lafrenière et Frank W. Gallant sont chargés de cours au département du commerce et que MM. Michel Roussel et Colin M. Wells enseigneront au département de latin-grec.

M. Alphonse Campbell est nommé professeur adjoint d'anglais, M. Albert Lozeau est chargé de cours en latin et M. Gaston Marcotte, chargé de cours à l'Institut d'Éducation physique.

M. Lucien Brault, professeur dans le département d'histoire, a été nommé professeur émérite. Il consacrera désormais son temps aux recherches.

Deux professeurs de l'Institut de Géographie participèrent à des congrès scientifiques en Europe. M. Bogdan Zaborski, directeur, s'est rendu à Paris et à Stockholm, tandis que M. Tadeusz Jost a lu des travaux aux congrès de Stockholm et de Lisbonne.

A l'Institut d'Histoire du Canada, le professeur André Latreille, doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Lyon, a prononcé deux conférences sur les forces religieuses et la vie politique dans la France contemporaine. Le R.P. Gaston Carrière, o.m.i., a lu une communication au congrès annuel de la Société canadienne d'Histoire de l'Église catholique, à Sudbury.

M. le professeur Constantin Bida, directeur du département des études slaves, a donné quelques causeries à Louvain et à Liège.

L'Atkinson Charitable Foundation a décerné une bourse de \$10.000 à M. Guy Métivier, de l'Institut d'Éducation physique, pour poursuivre des recherches.

#### FACULTÉ DE MÉDECINE.

Le R.P. Hervé Marcoux, o.m.i., est devenu régent de la Faculté au cours de l'été.

Le D<sup>r</sup> Joseph Auer vient d'être nommé secrétaire du Conseil de Recherches médicales du Canada.

Le D<sup>r</sup> Paul de Bellefeuille, professeur de pédiatrie, a reçu une bourse de recherches de la Canadian Life Insurance.

Le 9 novembre, le T.R.P. Henri Légaré, o.m.i., recteur, le D<sup>r</sup> Jean-Jacques Lussier, doyen de la Faculté, le contre-amiral T. B. McLean, chirurgien en chef des forces armées, et le commodore d'aviation A. A. G. Corbet, chirurgien en chef adjoint au ministère de la Défense nationale, signaient le document d'affiliation du nouvel hôpital des forces armées du Canada à l'Université d'Ottawa.

Le D<sup>r</sup> Léonard Bélanger, directeur du département d'histologie et d'embryologie, a été nommé rédacteur adjoint de la revue bilingue *Canadian Journal of Biochemistry and Physiology*.

Le D<sup>r</sup> Philip E. Doyle a été promu au rang de professeur adjoint de thérapeutique, tandis que le D<sup>r</sup> William A. Woodruff a été chargé de cours en médecine, le D<sup>r</sup> A. F. Nance-Kivell, professeur adjoint de médecine clinique, le D<sup>r</sup> Donald W. Books, chargé de cours en médecine clinique et le D<sup>r</sup> Joffre B. Cowle, professeur adjoint de pharmacologie. Les D<sup>rs</sup> Michael T. Ryan et Peter Burke ont été respectivement promus au rang de professeurs adjoints de biochimie et de pathologie. Le D<sup>r</sup> Antoine d'Iorio a été nommé professeur titulaire du département de biochimie.

A l'occasion de la collation des grades, en juin dernier, 44 nouveaux médecins ont reçu le doctorat des mains du T.R.P. Recteur. Le D<sup>r</sup> Jean-Jacques Lussier, doyen, a porté la parole au cours de la cérémonie.

Le D<sup>r</sup> Léonard-F. Bélanger a participé à un congrès à Paris, le D<sup>r</sup> Fedor Bohatirchuk, professeur d'anatomie, s'est rendu à San Francisco et le D<sup>r</sup> Victor Szyrnski, à Basel.



Le D<sup>r</sup> Hilary Koprowski, directeur de l'Institut de Recherches Wistar de Philadelphie, a prononcé une conférence sur le développement du vaccin anti-poliomyélite à virus actif.

#### FACULTÉ DE DROIT.

A la rentrée solennelle des cours de doctorat, M<sup>e</sup> Paul Arrighi, bâtonnier de l'Ordre des Avocats près la cour d'Appel de Paris, a pris la parole et l'honorable juge Robert Taschereau, de la Cour suprême du Canada et professeur à la Faculté, a lu un travail sur *l'Introduction à l'étude des divers problèmes de droit international privé*. M<sup>e</sup> Germain Brière remplace M<sup>e</sup> Rodrigue Bédard à la direction des études.

#### FACULTÉ DES SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES.

Le professeur André Berthelot, du Centre de recherches de Saclay (France) était conférencier invité à l'occasion d'un colloque de physique.

Le professeur Robert C. Smith a été nommé professeur associé de physique et M. Fred T. Hedgcock, professeur agrégé de physique.

M. Louis-P. Dugal a donné une communication sur les vitamines « C », à New-York, et un travail sur les responsabilités des universités françaises dans le domaine des sciences devant la Société royale, à Kingston.

Les professeurs Raymond-U. Lemieux, Bernard Belleau, Keith J. Laidler, Alland D. Westland, Frank A. L. Anct, Robert R. Fraser, Brian E. Conway, Robert F. W. Bader et 12 étudiants ont porté la parole au congrès annuel de l'Institut de Chimie du Canada.

Une forte délégation de professeurs de la Faculté a présenté des travaux lors du congrès de l'A.C.F.A.S. à Québec.

Une trentaine d'hommes de sciences ont pris part à un colloque physiologique sur l'acclimatation tenu à l'Université.

Le doyen, M. Pierre Gendron, a prononcé une conférence au cours d'un colloque sur les sciences et la crise en éducation, à l'institut d'été de l'université Mont-Allison, à Sackville, N.-B. Le 8 novembre, il quittait Ottawa, pour assister à la onzième session de la Conférence générale de l'Organisation des Nations-Unies pour l'éducation, la science et la culture (U.N.E.S.C.O.) à Paris. Il représentait le Conseil canadien de Recherches.

M. Daniel Tomiuk a été nommé professeur adjoint de mathématiques, tandis que le frère Fabius LeBlanc, s.c., a été nommé professeur adjoint de biologie et que M. Gérard van der Mass a accepté le poste de professeur agrégé de mathématiques.

Un nouvel appareil de modèle 4 et un autre de type 653 ont été ajoutés à la calculatrice I.B.M. afin d'améliorer le rendement du centre de calculs.

Le professeur Raymond-U. Lemieux a obtenu un octroi de \$8.000 pour effectuer des recherches en chimie fondamentale des hydrates de carbone, tandis que le département de géologie a reçu une subvention de plus de \$12.000 pour l'achat d'équipement pour le département.

Le professeur Fred T. Hedgcock s'est rendu en Tchécoslovaquie, MM. David M. Baird et Donald Hogarth ont assisté à la conférence internationale de géologie à Copenhague. M. Cyril B. Benson a lu une communication sur une nouvelle façon de calculer la vitesse excessive, à la septième conférence internationale sur la physique à basse température, à Toronto.

#### FACULTÉ DES SCIENCES SOCIALES.

M. Jean-Luc Pénin a été promu professeur agrégé à la Faculté, où il donne des cours sur le gouvernement canadien, l'histoire de la diplomatie et le droit international.

M. O. J. Firestone, conseiller économique au ministère de l'Industrie et du Commerce, a accepté le poste de professeur d'économie.

#### ÉCOLE DE SERVICE SOCIAL.

L'École de Service social a conféré 15 maîtrise ès arts et un certificat professionnel lors d'une collation spéciale des grades en juin dernier. Au milieu d'octobre, une vingtaine de travailleurs sociaux du Canada et des États-Unis participèrent, au Collège Saint-Patrick, au troisième congrès annuel des surveillants professionnels des stagiaires de l'école.

#### ÉCOLE DES INFIRMIÈRES.

Le R.P. Gilbert Forcier, o.m.i., a été nommé régent de l'École des Infirmières en remplacement du R.P. Rodolphe Gendron, décédé.

#### ÉCOLE DES BIBLIOTHÉCAIRES.

Les RR.PP. Auguste-M. Morisset, o.m.i., directeur de l'école, et Paul Drouin, o.m.i., bibliothécaire général, ont participé au seizième

congrès annuel de l'Association canadienne des Bibliothécaires à Joliette.

#### COURS D'IMMATRICULATION.

Le R.P. Raymond Lemieux, o.m.i., a été nommé principal du cours d'Immatriculation, en remplacement du R.P. Marcel Duguay, o.m.i.

#### RELATIONS EXTÉRIEURES.

M. Donald Hendry, de Montréal, a été appelé au poste de rédacteur anglais du service des relations extérieures.

M. le professeur Roger Saint-Denis, assistant du doyen de la Faculté des Sciences pures et appliquées, a assumé la responsabilité du protocole pour les cérémonies officielles.

#### CONGRÈS SUR L'IMMIGRATION.

Le quatrième congrès international de la Commission catholique de l'Immigration a tenu sa réunion à l'Université. C'est la première fois que le congrès a lieu hors de l'Europe. Vingt-huit pays, y compris le Saint-Siège, étaient représentés.

#### PUBLICATIONS.

Le R.P. Gaston Morissette, o.m.i., professeur à l'Institut de Pastorale, a publié un ouvrage intitulé *Pastorale en Marche* aux Éditions Rayonnement de Montréal. Le lancement officiel du volume a eu lieu au centre *Sedes Sapientiæ* le 20 octobre dernier.

Gaston CARRIÈRE, o.m.i.,  
Séminaire universitaire.

# Bibliographie

---

## Comptes rendus bibliographiques

---

*La Sainte Bible du chanoine Crampon.* Traduction d'après les textes originaux [...], Paris, [etc], Desclée et C<sup>ie</sup>, [1960], lviii, 1164, 364\* pages, cartes géogr., 20 cm.

La traduction de la Bible par le chanoine Crampon est assez connue pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en redire ici tous les mérites. La maison Desclée et C<sup>ie</sup> a jugé bon d'en préparer une nouvelle édition et, pour la rendre conforme aux découvertes modernes et à l'état actuel des études scripturaires, la traduction de l'Ancien Testament a été révisée par le père J. Bonsirven, s.j., tandis que le Nouveau Testament a été de nouveau traduit par A. Tricot. Ces noms, à eux seuls, sont un gage de la valeur de cette nouvelle édition.

Les références au texte de la Bible ont été considérablement enrichies et sont dégagées des notes de bas de page et disposées dans une colonne médiane qui en rend la consultation facile et pratique.

On a fait précéder le texte d'une introduction sur chacun des livres de la Bible et d'un tableau chronologique de l'Ancien et du Nouveau Testament, tandis qu'un petit dictionnaire du Nouveau Testament termine l'ouvrage.

Cette édition, comme les éditions antérieures de la *Bible de Crampon*, rendra de grands services aux lecteurs de l'Écriture sainte.

Joseph ROLLAND.

\* \* \*

LOUIS LALLEMANT, s.j. — *Doctrine spirituelle.* Montréal, Fides, 1959. 16 cm., 380 p.

Cet ouvrage classique de spiritualité est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le résumer. Il suffit de rappeler les sept « principes » ou thèmes principaux de cet admirable traité, à savoir : *La vue de la fin, L'idée de la perfection, La pureté de cœur, La docilité à la conduite du Saint-Esprit, Le recueillement, L'union avec Notre-Seigneur, Les degrés de la vie spirituelle.*

Le père Bertrand, c.s.c., fournit une courte introduction basée en partie sur les notes du père Champion, s.j., premier éditeur de cet ouvrage en 1694. Il faut féliciter la maison Fides de nous offrir cette réédition, de format de poche, qui contribuera à étendre le rayonnement de l'idéal évangélique.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

VALENTIN-M. BRETON, o.f.m. — *Aux Âmes Consacrées. Lettres de Direction, I* Mulhouse, Éditions Salvator, 1960. 19 cm., 235 p.

Un panégyrique écrit par le père Léon Bracaloni, o.f.m., et une note d'ordre biographique signée par Yvonne Bougé, précédent, dans cet ouvrage, les lettres spirituelles annoncées par le titre.

Après avoir traversé ces « introductions », le lecteur rejoint les écrits du regretté père Breton. Là, il trouve la doctrine et la direction d'un véritable maître, avec sa science théologique, sa prudence de discernement, sa culture étendue, son recours judicieux aux saintes Écritures et aux grands auteurs.

Ces *Lettres de Direction* sont d'une lecture facile et d'une réelle utilité pour les âmes ferventes qui y apprendront à se mieux comprendre et à se mieux orienter vers Dieu.

Germain LESAGE, o.m.i.

\* \* \*

WALTER ROMIG. — *The Guide to Catholic Literature*. Volume Six: 1956-1959 [...], [Washington], The Catholic Library Association, [1960]. 2 f., 725 p., 24 cm.

This sixth volume is an annotated international bibliography of books, principally by Catholic authors, on the constitution, doctrine, discipline, liturgy, history, and literature of the Catholic Church, published during the four years, January 1, 1956 to December 31, 1959.

This new volume of the Guide, as the precedent volumes, gives the name of the author, the title and subject, and gives complete descriptive notes, prices and publishers as well as biographical information, and in many instances reproduces also criticism from book reviewers.

Useless to say that such a fine work containing many thousands of entries is indispensable in every college and university library. The experience of Mr. Walter Romig, of Detroit, in this kind of publication is a sure guarantee of its accuracy.

This important work can be obtained from the Catholic Library Association, 620 Michigan Avenue N.E., Washington 17, D.C., at the price of \$17.50. Previous volumes of the Guide are also available at the same address.

Gaston CARRIÈRE, o.m.i.

\* \* \*

GEORGES GORRÉE. — *Au-delà du Père de Foucauld. Le Père Peyriguère*. Paris, Éditions du Centurion, 1960. 19 cm., 159 p.

Les âmes intérieures ont de tout temps recherché avec anxiété une formule concrète qui permette de lier harmonieusement l'action et la contemplation. Un contemporain, celui que l'on a appelé le second Père de Foucauld, a, comme son père spirituel, tenté d'ouvrir une voie nouvelle, en vivant d'une vie à la fois retirée et proprement missionnaire, d'une vie contemplative qui ne soit pas simple renfort surnaturel à l'action missionnaire, mais qui commence cette action et soit déjà missionnaire en toute vérité. Vivant au milieu des tribus berbères du Moyen Atlas, le père Peyriguère n'a cessé, jusqu'à sa mort, en avril 1959, de s'identifier à elles tout en approfondissant dans sa vie le message de l'ermite de Tamanrasset. Dans son ouvrage, le P. Gorée trace d'abord la biographie de ce grand priant, puis, dans une seconde partie, il fait l'inventaire de son itinéraire spirituel. Cette expérience missionnaire d'une âme qui a su si bien ne se départir jamais de fréquents contacts avec Dieu, contient de riches exemples qui sauront enflammer les cœurs généreux de tous ceux, prêtres, religieux, laïcs, qui connaissent les mêmes préoccupations que le disciple du P. de Foucauld.

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

\* \* \*

MAURICE AUDET, prêtre. — *Méditons le Rosaire*. Montréal, Éditions Bellarmin, 1958. 17 cm., 39 pages. (Collection « Vivre ».)

Voici, réunies en un livret commode, en vue de la récitation immédiate du rosaire, quelque deux cents réflexions. Aucune technique spéciale. Simplement, une aide dans le choix des pensées salutaires sur lesquelles doivent se fixer l'esprit et le cœur pendant que s'égrenent les avé. Tantôt, un même thème — la famille, les malades — se développe au fil des quinze dizaines, le plus souvent, la méditation serre de plus près le sens particulier de chaque mystère.

\* \* \*

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

ÉMILE LEGAULT, c.s.c. — *Kermesse des Anges et des Hommes*. Montréal, Éditions Fides, 1960. 21,5 cm., 63 p.

Ce titre sonnera comme une énigme aux oreilles de ceux qui n'ont pas assisté aux réjouissances d'Église du tricentenaire de l'établissement de la hiérarchie au Canada. Pour eux et pour les milliers de spectateurs qui ont pu apprécier et applaudir le grand jeu scénique bâti par le père Legault, et intégré aux fêtes qui ont marqué l'événement, le présent ouvrage recrée le triomphal déploiement et la féerique mise en scène dédiés à la gloire de M<sup>gr</sup> de Laval. Ainsi, chacun pourra, dans le calme d'une lecture reposante et agréable, suivre l'évolution des personnages, savourer leurs réparties, épier leurs réactions, et goûter cette forme originale de traiter un sujet qui se prête si bien à l'introduction d'un simple mot, d'une question presque naïve, mais qui donne à réfléchir.

\* \* \*

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

JEAN COLSON. — *Les Fonctions ecclésiales aux deux premiers siècles*. Paris, Desclée de Brouwer, 1956. 20 cm., 366 p. (Collection « Textes et Études théologiques ».)

Du rôle de la hiérarchie dans le corps mystique on parle beaucoup de nos jours. Parmi les points qui suscitent le plus vif intérêt, il y a sans contredit l'étude en profondeur des fonctions ecclésiales. C'est dans l'intention d'établir de façon péremptoire que l'Église a toujours été fidèle à l'ordre constitutionnel voulu par son Fondateur que l'auteur a préparé la présente esquisse. Remontant aux sources mêmes de la théologie ecclésiastique, il a colligé les passages du Nouveau Testament et des autres documents écrits des deux premiers siècles qui décrivent les fonctions particulières attribuées soit aux évêques, soit aux prêtres, soit aux laïcs. Il étudie ces textes tout au long des quinze premiers chapitres de son ouvrage. Dans deux autres chapitres, les derniers, il résume son travail, reprend les conclusions, marque le degré de certitude attribué à chaque énoncé, et qualifie les diverses activités ecclésiastiques de la primitive Église selon leur caractère hiérarchique ou non hiérarchique, culturel ou prophétique. Cet examen des fondements sur lesquels le Christ a bâti son Royaume ici-bas aidera à reconnaître la sagesse infinie du Dieu qui, voulant accorder le salut par le ministère d'hommes fragiles et pécheurs, n'en a pas moins posé son Verbe incarné comme l'unique clef de voûte de tout l'Édifice.

\* \* \*

L. O.

PATRICE COUSIN, o.s.b. — *Précis d'Histoire monastique*. Bloud & Gay, 1957. 23 cm., 594 p. (Collection « La Vie de l'Église ».)

La simple lecture de la présente synthèse se révèle d'un intérêt soutenu pour le profane peu versé dans l'histoire du monachisme. De toute évidence, cependant,

l'auteur n'a pas complété un travail d'une aussi grande envergure pour cette sorte de lecteurs éventuels. Les destinataires de son œuvre, ce sont les professeurs, les étudiants et les chercheurs. Une vue d'ensemble d'ordre général d'abord, puis plus particulière à chaque époque et à chaque contrée, situe les questions dans leur contexte. Aucun chapitre qui ne se termine par l'analyse des écrits divers pouvant orienter l'étude approfondie d'un problème, ni par un jugement de valeur sur les travaux les plus dignes d'attention, qu'il s'agisse de la bibliographie générale ou des bibliographies particulières. Le père Cousin a pris soin de bien définir les cadres de ses recherches. Parti de l'origine authentique du monachisme, il détermine ce qui est de son essence, pour s'attarder ensuite à décrire la courbe de son évolution historique jusqu'à nos jours. Synthèses, bibliographies, index, tableaux, cartes consacrent son ouvrage comme un instrument de recherches aussi utile qu'indispensable pour quiconque veut traiter de l'influence des moines sur la vie de l'Église à travers toute son histoire. C'est une contribution majeure aux études sur le monachisme et sur les institutions laïques avec lesquelles il a été en contact, et dont il n'a pas peu contribué à maintenir et à relever le niveau moral.

\* \* \*

L. O.

✓ ROGER BARON. — *Regards catholiques sur l'Inde*. Tournai, Éditions Desclée & C<sup>ie</sup>, 1959. 17,5 cm., 69 p. (Collection « Le Monde et la Foi ».)

Ce livre reproduit substantiellement des pages parues dans la *France catholique* en 1953. La première partie scrute la profondeur des difficultés qui s'opposent à la mutuelle compréhension de l'Occident et de l'Inde. La seconde partie expose de manière très sympathique, afin de le faire connaître au monde, un exceptionnel témoignage lancé au cœur de l'Inde par deux moines bénédictins. Elle analyse leur effort magnanime à la fin d'harmoniser les traditions du monachisme indien avec les traditions monastiques chrétiennes, et décrit tout ce que comporte d'abnégation cet essai de contact multiple par la sympathie, par la pensée, par la vie, et par la liturgie et l'art sacré. En sa brièveté et sa clarté, cette étude renseigne admirablement sur le problème déconcertant de la conversion de l'Inde au catholicisme.

\* \* \*

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

GABRIEL JOPPIN, s.j. — *La Visitation*. Mulhouse, éd. Salvator, 1959. 96 p.

Ce petit livre a pour but de faire connaître et aimer l'Ordre de la Visitation, œuvre merveilleuse jaillie du cœur de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal. Après avoir décrit l'évolution historique de ce grand Ordre, l'auteur en étudie l'esprit et la mission et démontre sa vivante actualité.

C'est un ouvrage bien fait, sobre, objectif, agréable à lire et qui pourrait facilement servir de modèle aux écrits du même genre sur les divers instituts religieux. D'abondantes photographies, mettant sous les yeux du lecteur les scènes de la vie quotidienne d'un monastère, l'aident à en mieux pénétrer l'esprit.

Discrètement, l'auteur pose la question : les ordres contemplatifs ont-ils encore leur raison d'être en notre monde moderne ? Sa réponse est facile : « Notre génération, parce qu'elle est entraînée dans un mouvement étourdissant a, plus que toute autre, besoin de cette forte leçon » (p. 90). Elle a besoin d'un supplément d'âme ; on le trouve en ces humbles couvents de contemplatives.

L'ouvrage est à lire, spécialement en cette année 1960 qui marque le cinquantième anniversaire de fondation du premier monastère de la Visitation en terre canadienne.

\* \* \*

F. J., o.m.i.

KAY CRONIN. — *Cross in the Wilderness*. Vancouver, Mitchell Press, 1960. 23 cm., xxiii-255 p., illustrated. Price \$5.00.

"A woman's preaching is like a dog's walking on his hinder legs. It is not done well; but you are surprised to find it done at all."

This remark of Dr. Johnson might well be applied to the art of writing popular histories. It would then be even more apposite in the case of ecclesiastical and provincial histories. Miss Cronin has successfully avoided the double hazard which faces anyone entering upon such a project: the one, which would sacrifice all for the sake of style; and, the other, which would submerge the text in quotations and references at the expense of comprehensibility.

She has set herself to tell the story of the British Columbia Oblate missions: to tell it so that people will read it, so that people will like it—for stories are written to be read. She makes her readers share in the labour and the toil, the fears and the hopes, the joys and the sorrows of the Oblate Fathers in their work of opening up the West Coast for Christ.

The first part of the book gives a clear, historical outline of those early years of the Oblate missions in Oregon and their subsequent transplanting to the British Columbia coast and the Okanagan Valley. The second part deals with some of the individual missionaries, men who have left the imprint of their powerful personalities upon the West: the priests, their indispensable brothers, the Indians seem to live again in these pages.

In such a work, many things will be omitted, others stressed. But whether Miss Cronin has successfully hidden her preferences for certain missionaries and has reasonable grounds for ignoring others, might well be discussed. Moreover, a word might have been expected on the establishment of that hub of the West Coast Oblate missions: the Apostolic Vicariate of Prince Rupert.

Withal, this book is a worthy present to the Oblate Fathers of St. Peter's Province on the centennial of Father Pandosy's first missionary journey to British Columbia. The Publishers [Mitchell Press], by the profuse illustrations and the handsome format, have made this book as pleasant to possess as its content is enjoyable to read.

There is certainly ample room for learned works in the field of ecclesiastical histories, but, needed no less are books like this, that will make known the work of the Church and Her Congregations in the planting of the Cross in the Wilderness.

\* \* \*

Francis G. MORRISSEY, o.m.i.

✓ Chanoine J.-L. BEAUMIER. — *Marie Guyart de l'Incarnation, Fondatrice des Ursulines au Canada, 1599-1672*. Trois-Rivières, Éd. du Bien Public, 1959. 270 p.

Ouvrage d'édification et non pas biographie scientifique, ce livre s'adresse à toutes les catégories de lecteurs. Il veut faire connaître la vénérable Mère de l'Incarnation, la plus grande de nos fondatrices canadiennes, et par là, susciter un intérêt plus intense autour de sa cause de béatification.

L'auteur présente donc son héroïne tour à tour aux enfants, aux époux, aux apôtres laïcs, aux âmes consacrées... L'Ursuline s'y prête admirablement, étant elle-même passée par tous ces états. Les nombreuses illustrations photographiques et les « Suppléments » que M. le Chanoine a bien voulu joindre à son livre, réjouiront les amis de la vénérable. On y trouve, en effet, d'excellents documents sur la ville de Tours au XVII<sup>e</sup> siècle et sur le premier monastère d'Ursulines qu'y a connu et habité la jeune religieuse.

Nous ne pouvons que nous réjouir de la large diffusion de cet ouvrage.

\* \* \*

F. J., o.m.i.



✓ GIORGIO DEL VECCHIO. — *General Principles of Law*. Boston, Mass., Boston University Press, [1956]. 20,5 cm., xi-111 p.

Ce livre est une traduction, faite par M. Felix Forte, juge de la Cour supérieure du Massachusetts et professeur émérite de la Faculté de Droit de l'Université de Boston. C'est une série de cours d'introduction à la philosophie du droit, donnée à l'Université de Rome par M. Giorgio Del Vecchio en 1920.

Il ne s'agit pas d'un cours de philosophie du droit ni d'un cours sur le droit naturel, mais les principes généraux de droit sont présentés ici comme règle d'interprétation de la loi. En effet, dans la partie préliminaire au code italien, il est rappelé qu'aucun cas concret ne devrait rester sans solution; si le législateur n'a pas prévu expressément un cas dans sa loi, le juge doit recourir à l'analogie et enfin aux principes généraux de droit.

Dans les différents chapitres du livre, l'auteur illustre par des exemples que ces principes généraux de droit sont en définitive le droit naturel. De sorte qu'indirectement ces leçons du maître juriste prouvent l'existence du droit naturel et bien plus l'acceptation par la jurisprudence du droit naturel comme règle d'interprétation.

Après avoir expliqué la notion d'analogie qui est l'extension de la loi existante à des cas similaires et pour le même motif juridique, l'auteur démontre que cette analogie ne permet pas d'étendre l'application de la loi à l'infini, de là la nécessité d'un autre principe d'interprétation, à savoir le recours aux principes généraux de droit (chap. I).

Ainsi une loi particulière s'applique à des cas nouveaux non prévus par le législateur en vertu des principes généraux de raison qui justifie la loi particulière (chap. III); la loi positive reste subordonnée à la loi naturelle et ne peut s'y opposer, bien qu'elle ne doive pas nécessairement la formuler dans tous ces détails (chap. IV); la liberté et la personnalité humaine restent absolues, bien que la loi positive puisse en déterminer les modalités en raison du bien commun (chap. VI, VII, VIII).

A une époque où le droit naturel est si vivement combattu par les juristes positivistes ou matérialistes, cette traduction mérite donc la plus large diffusion dans les facultés de droit, pour initier les jeunes étudiants à étudier et à apprendre le droit civil dans une juste perspective. Le droit positif, en effet, n'est pas un droit arbitraire et subjectif.

René LATRÉMOUILLE, o.m.i.

\* \* \*

✓ EUGÈNE NADEAU, o.m.i. — *La Perle au Fond du Gouffre* [...], Montréal-Paris, Fides, [1960]. 16,5 cm., 284 p.

✓ FÉLIX-ANTOINE SAVARD. — *Menaud, Maître-draveur*, Montréal-Paris, Fides, [1960]. 16,5 cm., 215 p.

✓ ROBERT DE ROQUEBRUNE. — *Les Habits rouges*, Montréal-Paris, Fides, [1960]. 16,5 cm., 144 p.

✓ *Imitation de Jésus-Christ*, Montréal-Paris, Fides, [1960]. 16,5 cm., 384 p.

La maison d'édition Fides vient d'inaugurer une nouvelle collection désignée sous le nom de *Alouette* afin de mettre à la portée du grand public — et à un prix modique — les œuvres des auteurs canadiens qui se sont acquis une réputation dans le monde des lettres.

La collection comprend trois sections destinées respectivement aux romans, biographies et récits, aux livres de spiritualité et aux livres pour les jeunes.

La réimpression sous format de poche des quatre titres indiqués plus haut est une initiative qui mérite l'attention de ceux qui s'intéressent aux lettres canadiennes et à la littérature religieuse. Ces ouvrages sont assez connus pour qu'il ne nous soit pas nécessaire d'en indiquer ici le mérite. Nous voulons simplement les signaler à l'attention des lecteurs de la *Revue*.

Joseph ROLLAND.

\* \* \*

M<sup>re</sup> FÉLIX-ANTOINE SAVARD. — *Martin et le Pauvre*. Montréal, Éditions Fides, 1959. 19 cm., 61 p.

Cet ouvrage de M<sup>re</sup> Savard témoigne d'un soin appliqué à satisfaire le goût des lecteurs contemporains pour les livres bien présentés. Le thème choisi n'est autre que le fait édifiant bien connu qu'une charmante tradition nous a transmis sur le compte de Martin, alors catéchumène. Mais il a su le présenter d'une manière vivante et toute neuve. Avec une respectueuse fantaisie, il tisse, comme sur une toile délicate, un conte savoureux. À côté des mesquineries genre mouchard, de ceux qui entourent Martin, surgissent en un saisissant relief, les exemples de la plus authentique sincérité et de la plus profonde charité chrétienne.

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

\* \* \*

Fr. SCHNEIDER. — *L'Enfant, cet inconnu*. Traduit par RENÉE et PAUL DIEUDONNÉ. Mulhouse, Éditions Salvator, 1959. 19 cm., 267 p.

Ce livre s'adresse aux éducateurs et aux parents, non aux enfants. Dans un but pratique, l'auteur a délaissé la méthode qui va des principes aux applications pour présenter, en autant de tableaux vivants, un ensemble de quatre-vingt-trois exemples de difficultés d'éducation couvrant les thèmes usuels de ce domaine complexe. Chaque cas correspond à un petit drame intérieur qui se joue tantôt chez les « moins de quatorze ans », tantôt chez les plus âgés. Les commentaires, ainsi que les solutions proposées, permettront aux usagers du présent volume de se former un jugement personnel et d'employer l'expérience acquise à résoudre d'autres problèmes semblables. Ils acquerront une conscience plus nette de leur tâche. La méthode casuistique, bien faite pour soutenir l'intérêt, les aidera efficacement à adapter leurs traitements aux circonstances bien spéciales dans lesquelles les enfants d'aujourd'hui se trouvent plongés par la vie moderne, sans s'écarter d'un juste milieu entre une attitude trop sévère et une confiance aveugle dans les jeunes.

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

\* \* \*

D<sup>r</sup> DANIELA KREIN. — *Les Anges aux Mains sales. Cas pratiques d'initiation pour enfants et adolescents*. Traduit par Francis PAUL. Mulhouse, Éditions Salvator, 1960. 19 cm., 171 p.

Ce volume attaque habilement l'aspect que l'on pourrait appeler délicat du devoir des parents en matière d'éducation. Renseigner les jeunes sur les choses sexuelles est, en même temps qu'une obligation, un moyen de leur témoigner l'affection qu'on a pour eux, de les préserver contre les dangers qui les menacent et de gagner leur confiance. Cependant, malgré une campagne énergique menée avec prudence contre la pratique injustifiable du silence — pratique qui comporte les risques les plus graves, — il reste encore nombre de pères et de mères de famille à sortir de leur naïve léthargie. Les cas bien concrets rencontrés par le

docteur Krein, et rapportés dans *les Anges aux Mains sales*, en témoignent éloquemment et montrent combien déplorables peuvent être les conséquences de la négligence en ces matières. L'auteur, en des pages captivantes, ne craint pas de suggérer à l'éducateur, en certains cas où les parents s'illusionnent sur les difficultés auxquelles leurs enfants ont à faire face, d'user de son prestige pour les avertir délicatement et les engager à s'acquitter de leur devoir s'ils ne veulent pas compromettre le bien de leur fils ou de leur fille ainsi que le bonheur de leur foyer.

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

\* \* \*

PAUL-BERNARD GRENET. — *Pierre Teilhard de Chardin ou le philosophe malgré lui*. Paris, Beauchesne, 1960. 19 cm., 264 p.

Malgré toute la réclame faite autour des écrits de celui que des enthousiastes ont osé appeler « le Thomas d'Aquin du vingtième siècle », une lettre de la Sacrée Congrégation du Saint-Office a laissé entendre que l'Église n'était pas sans inquiétudes au sujet de l'orthodoxie des conceptions teilhardiennes; et il était grand temps qu'on eût une étude objective et approfondie sur la pensée ambiguë et controversée de Teilhard de Chardin. Ce fut un philosophe de grande réputation qui s'en chargea. Professeur à l'Institut catholique de Paris, M. l'abbé Grenet fit paraître, dans *l'Ami du Clergé*, une série d'articles remarquables, où il analysa avec sérénité et pénétration les complexités d'une pensée dont tout le monde parle, mais que peu comprennent réellement. Ce volume, qui reproduit et amplifie ces articles, fait ressortir les dangers et les inconvénients de brouiller les objets formels et de vouloir résoudre des problèmes philosophiques avec un vocabulaire et une technique scientifiques. L'auteur montre que Teilhard de Chardin n'était pas équipé pour s'aventurer en philosophie, et encore moins en théologie, et que, s'il s'en était tenu au champ précis de sa compétence, qui était la science, et n'avait pas abordé une foule de problèmes qui n'étaient pas de son ressort, il aurait évité bien des écueils.

Non seulement l'auteur ne manifeste aucune animosité à l'égard de Teilhard de Chardin, mais il sympathise avec le but que celui-ci s'était proposé et il loue son information scientifique, ses dons du cœur et son lyrisme prestigieux. Il rappelle cependant que, même avec les meilleures intentions du monde, on peut faire fausse route et que les moyens de réaliser une intention sont aussi importants que l'intention elle-même, puisque la fin ne suffit pas à justifier les moyens. Si c'est une intention louable que de vouloir faire la synthèse entre la science, la philosophie et la foi, cela ne veut pas dire que n'importe quel essai de synthèse est louable. Or, malgré les protestations de Teilhard de Chardin de rester dans l'ordre des phénomènes et de ne pas faire de philosophie, son œuvre posthume est avant tout de la philosophie et, par-dessus le marché, une mauvaise philosophie. Ce qu'il appelle « hyperphysique » n'est pas du tout de la physique ou de la biologie, mais de la cosmologie, de la philosophie naturelle et même de la métaphysique qui, loin de s'astreindre à l'observable et au scientifiquement vérifiable, comme doit le faire le savant, prétend atteindre les causes ultimes et les explications finales. Et c'est ainsi que Teilhard de Chardin est devenu philosophe malgré lui, sans s'en douter et sans être préparé à cette tâche, comme si c'était plus facile de s'improviser philosophe que savant. Il est sorti du domaine de la science, mais il a continué à parler le langage de la science et en a conservé les visualisations.

Le résultat a été un concordisme très contestable, une enfilade d'extrapolations et un amoncellement d'hypothèses, mêlées d'équivoques fondamentales qu'aurait dissipées chez lui une meilleure compréhension des notions du tout, de l'analogie,

de la nouveauté, du devenir, de l'acte et de la puissance, de l'être, de la matière, de l'esprit, et même de Dieu. Il fallait avoir de l'audace ou de l'inconscience pour vouloir résoudre des problèmes philosophiques sans être en possession de ces notions de base. L'auteur n'a pas de difficulté à prouver que, sur toutes ces questions, Teilhard de Chardin était dépourvu de la formation philosophique requise, bien qu'il fût savant. Que n'avait-il tenu compte du vieux proverbe : « Ne sutor ultra crepidam » ?

Non content de démontrer les déficiences et surtout la faiblesse congénitale de toute l'œuvre posthume de Teilhard de Chardin, l'auteur prend la peine de nous dire ce que notre penseur aurait dû faire pour donner une valeur réelle à son entreprise. Il aurait dû dire exactement et seulement ce que sa phénoménologie lui faisait voir et ne pas trancher les questions ultérieures qu'elle ne pouvait trancher. De plus, il aurait dû demander à la philosophie de l'être, dont son hyperphysique ne peut se passer, de résoudre les problèmes qu'elle seule peut poser.

Parmi les innombrables livres, articles, recensions, etc., sur notre « philosophe malgré lui », nous ne connaissons rien qui égale le présent ouvrage. Les louanges dithyrambiques à l'endroit de Teilhard de Chardin vont continuer à pleuvoir pour un temps, puisque c'est la mode du moment; mais il est certain que cette étude solide et définitive du véritable philosophe, qu'est M. Grenet, restera ferme et irréfutable, longtemps après que l'engouement pour le pseudo-philosophe aura disparu.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

<sup>4</sup> *Catalogo da Exposição bibliográfica comemorativa do primeiro centenário do nascimento de Macelino Menéndez Pelayo.* Rio de Janeiro, Biblioteca nacional, Ministério da Educação e cultura, 1956. 22 cm., 119 p.

Le père Emilio Silva, professeur à l'Université pontificale de Rio-de-Janeiro, coordinateur de l'exposition bibliographique organisée à l'occasion du premier centenaire de la naissance de Marcelino Menéndez Pelayo, a publié le catalogue des ouvrages de Menéndez Pelayo et des publications sur la vie et l'œuvre du maître espagnol.

Ce petit volume sera très utile pour connaître l'œuvre et l'influence de Menéndez Pelayo. On y trouve en effet une courte nomenclature de l'iconographie (n<sup>os</sup> 1-6) et la description des œuvres de Menéndez Pelayo (œuvres complètes [7-18]; œuvres particulières et anthologies [20-66]; écrits mineurs, comprenant les introductions, les articles de revues, etc. [67-169]; les traductions [170-177]); les lettres du maître (n<sup>os</sup> 179-221); les biographies et les études sur son œuvre (n<sup>os</sup> 222-255); et les études diverses sur la vie et l'œuvre du maître, disposées selon l'ordre alphabétique des noms d'auteurs (n<sup>os</sup> 256-538). Vient ensuite un supplément (n<sup>os</sup> 539-733).

Il s'agit donc d'un ouvrage très complet. Les portraits de l'auteur à diverses époques de sa vie ajoutent un élément d'intérêt à cette bibliographie qui devrait trouver place dans toutes les bibliothèques universitaires.

Gaston CARRIÈRE, o.m.i.

\* \* \*

<sup>5</sup> DOSTOÏEVSKI. — *La Légende du Grand Inquisiteur.* Bruges, Desclée De Brouwer, 1958. 17 cm., 254 p.

Le titre de ce volume n'en indique qu'une petite partie. De fait, il y a une *Introduction* de cinquante pages par le père Tilliette, s.j., qui situe la « légende »,

non seulement dans le roman *Frères Karamazov*, mais dans l'œuvre entière de Dostoïevski, et explique le sens véritable de ce texte fameux et discuté où, à côté de profondes vérités et de visions apocalyptiques, se trouvent des outrances, des énormités et même des blasphèmes issus d'un cerveau en délire. Suivent des témoignages autobiographiques, extraits de lettres surtout, ainsi que des passages sur des thèmes religieux pris des autres écrits de Dostoïevski, qui illustrent les variations de sa pensée religieuse. L'éditeur reproduit ensuite le conte fantastique *Le Songe d'un Homme ridicule*, puis *La Révolte d'Ivan Karamazov*, et enfin le morceau central *La Légende du Grand Inquisiteur*.

Ce volume, qui est en grande partie une anthologie, s'achève par une étude magistrale *Regards sur l'évolution religieuse de Dostoïevski*, due à la plume de Cyrille Wilczkowski. Ajoutons que celui-ci est aussi le traducteur de tous les textes de Dostoïevski qui paraissent dans ce livre.

Sans vouloir porter la moindre atteinte à des grands noms comme Berdiaeff, Rubel, Jaspers et Guardini, il nous semble qu'on trouverait difficilement un meilleur guide que ce petit livre pour se renseigner sur la mentalité complexe, tourmentée et morbide du célèbre romancier russe. Pour former et baser leurs jugements, le père Tilliette et M. Wilczkowski n'ont-ils pas eu l'avantage de pouvoir utiliser les lumières des auteurs ci-haut mentionnés ?

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

◊ *Les Cahiers des Dix*, Montréal, [Librairie Ducharme], 1960. 23,5 cm., 309 p. (Numéro 25.)

Ce cahier marque le vingt-cinquième anniversaire du groupe des Dix et on doit à la vérité de dire que les membres de ce groupe ont fait bonne besogne. Dans la préface, M<sup>re</sup> Olivier Maurault rappelle l'esprit qui présida à la fondation de ce qu'on appela le *Groupe des Dix*, tel qu'exprimé par le premier éditeur Ægidius Fauteux. Une Association de camarades désireux de « resserrer davantage encore les liens d'amitié qui les unissent, goûter ensemble des joies intellectuelles qui leur ont été de tout temps communes et, surtout, s'entr'aider mutuellement dans leurs travaux ». La plus entière liberté est laissée à chaque contributeur et les travaux publiés dans les *Cahiers* sont strictement originaux et ont été « écrits à l'intention expresse du *Cahier des Dix* ».

Après vingt-cinq ans d'apostolat littéraire et scientifique il apparaît clairement que le groupe a été fidèle à ses origines. Plusieurs ont déjà reçu leur récompense, mais il reste encore trois des fondateurs qui demeurent actifs et contribuent depuis vingt-cinq ans à faire des *Cahiers* un instrument de rayonnement intellectuel au Canada français. C'est ainsi que les Dix ont donné 250 études soignées et bien documentées.

Le présent cahier, comme il se devait à l'occasion de cet anniversaire, ne le cède en rien aux précédents par le sérieux et la variété des sujets traités. Jacques Rousseau, dans *Les premiers Canadiens*, continue l'étude commencée dans les deux derniers cahiers; Victor Morin étudie *L'évolution de la médecine au Canada français*; Léo-Paul Desrosiers, dans son travail *Il y a trois cents ans* rapporte les événements de l'année 1660; Gérard Malchelosse donne une critique des *Mémoires romancés* de Laterrière; Louis-Philippe Audet étudie *La surintendance de l'éducation et la loi scolaire de 1841*; M<sup>re</sup> Albert Tessier nous entretient des Sœurs de Notre-Dame-du-Rosaire dans *Les Sœurs des petites écoles*; M<sup>re</sup> Olivier Maurault, p.s.s., donne la *Galerie de portraits des supérieurs du Collège de Montréal*; Léon Trépanier décrit les premiers hôtels de ville de Montréal dans *Nos Hôtels de Ville*;

Antoine Roy, dans *Bois et pierre*, analyse la construction des maisons et des églises sous le régime français; Raymond Douville donne l'explication de la seigneurie de Batiscau dans *Les lents débuts d'une seigneurie des Jésuites*, et l'ambassadeur Jean Bruchési termine la série des études par ses *Bagatelles d'Espagne*. Enfin M. Malchelosse établit la liste des articles parus dans les vingt-cinq premiers cahiers et dresse l'index général du dernier volume.

Comme ceux qui l'ont précédé ce cahier fait honneur aux lettres canadiennes d'aujourd'hui.

Gaston CARRIÈRE, o.m.i

\* \* \*

PAUL-ÉMILE BRETON, o.m.i. — *Vital Grandin, o.m.i. La merveilleuse aventure de l'Évêque des Prairies et du Grand Nord*. Paris, Librairie Arthème Fayard, 1960. 19,5 cm., 366 p. (Bibliothèque « Ecclesia ».)

Le père Breton vient de publier une biographie de M<sup>sr</sup> Grandin. Sa plume alerte y évoque la période quasi-légendaire qui a vu les plaines de l'Ouest s'ouvrir à la civilisation, époque où, à côté d'aventuriers de la pelleterie, soutenus et largement rétribués par les magnats de la finance, s'avancait l'humble missionnaire catholique, pauvre, dénué de tout, voué à la misère et à la contradiction, mais fort de sa foi ardente, de son zèle apostolique, de son énergique détermination. Pour ce dernier, la suprême lâcheté eut été d'accomplir moins pour le salut des âmes que les ambitieux traiteurs ne trouvaient le jour de réaliser pour le maintien de leur commerce. L'auteur n'a pas seulement tiré un excellent parti de la riche personnalité de son héros, il a aussi su mettre à profit le style aimable et attachant de ce maître épistolier, le piquant qui enjolive la narration de certains événements du plus grand tragique, la langue, toujours correcte et souvent savoureuse, de son journal. En ces pages, où il nous relate les faits journaliers d'une rude vie missionnaire, l'apôtre se juge parfois avec sévérité, mais il n'en dévoile pas moins les élans magnanimes et les extraordinaires accomplissements d'une sainte âme. Le récit rayonne un souffle missionnaire authentique et très communicatif. Aucun chapitre qui ne palpite du plus vif intérêt. Bref, une vie merveilleuse dont la lecture captivante fera du bien à tous.

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

\* \* \*

Avec l'autorisation de l'Ordinaire et des Supérieurs.

*A M. Séraphin Marion,  
pionnier des recherches  
de littérature canadienne-française  
à l'Université d'Ottawa.*





## Préliminaire

---

*On constate depuis quelque temps un vif intérêt pour l'étude de la littérature canadienne. La vie littéraire d'un pays offre au chercheur consciencieux un champ d'exploration plein de surprises; celle du Canada, encore mal connue, au dire de nos meilleurs critiques, se prête à merveille au sondage. Le Centre de Recherches en littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa est né du désir de participer à ces enquêtes : le premier volume des Archives des Lettres canadiennes témoigne de cet effort.*

*Publication annuelle, les Archives des Lettres canadiennes comprennent deux sections : Études et documents, centrés autant que possible sur un seul sujet de littérature canadienne, en constituent la partie principale; la deuxième section, Bilan littéraire, sans être une bibliographie complète, offre au lecteur, sous forme de comptes rendus, une vue d'ensemble sur les publications de l'année écoulée.*

*Le présent numéro des Archives est consacré au mouvement littéraire québécois dont l'année 1960 a marqué le centenaire. Sans être un tableau complet, les sept études que nous présentons au lecteur soulignent quelques aspects de cette époque qui se voulut nationale et romantique. Les principaux représentants de cet effort collectif — Garneau, Crémazie, Casgrain, Fréchette, Le May — méritent notre attention, si imparfaites que soient leurs œuvres. Nous nous proposons d'étudier l'École littéraire de Montréal dans le numéro des Archives de l'an prochain.*

*En dédiant ce volume à M. Séraphin Marion, nous voudrions rendre un hommage public au pionnier des cours supérieurs de l'Université d'Ottawa et souligner, de façon particulière, la valeur de son œuvre critique. Professeur émérite de l'Université, membre de la Société royale, chercheur et homme de lettres éminent, M. Marion a publié une vingtaine d'ouvrages; les neuf volumes des Lettres canadiennes d'autrefois constituent une contribution importante à la connaissance des origines littéraires du Canada français.*

*Nous remercions de leur précieux concours le révérend père Romain Légaré, o.f.m., la révérende sœur Jeanne LeBer, s.g.c., professeur au Collège Bruyère, messieurs David M. Hayne, professeur à l'Université de Toronto, Arsène Lauzière, professeur au Collège militaire royal de Kingston, Gérard Bessette, professeur à l'Université Queen, Ronald Després, poète. Nous remercions également nos collègues : mademoiselle Cécile Cloutier, messieurs Camille Mailhot et Brian L. Robinson.*

*Plus riches de bonne volonté que de ressources financières, nous avons dû chercher du secours. Nous tenons ici à exprimer notre reconnaissance aux autorités de l'Université et à la direction de la Revue de l'Université d'Ottawa qui ont accepté de publier le premier volume des Archives comme numéro spécial de la Revue<sup>1</sup>. En outre, un tirage de cinq cents exemplaires paraît sous couverture spéciale.*

*Le comité de rédaction,  
Paul WYCZYNSKI,  
Bernard JULIEN, o.m.i.,  
Jean MÉNARD.*

<sup>1</sup> Cette livraison d'avril-juin étant entièrement consacrée aux *Archives des Lettres canadiennes*, la section spéciale a dû être supprimée pour cette fois seulement.

## Sur les traces du préromantisme canadien

---

Il y a exactement cent ans, une nouvelle génération littéraire fit son apparition au Canada français. Un groupe de jeunes intellectuels qui avaient atteint leurs vingt ou vingt-cinq ans vers 1860<sup>1</sup> s'associèrent à quelques aînés, dont Gérin-Lajoie et l'abbé Ferland, et se mirent à la tâche de créer une littérature canadienne. Au bout de cinq ans ce groupe avait doté son pays de toute une série d'œuvres littéraires dans tous les genres : aux *Légendes* de Casgrain étaient venus s'ajouter les nombreux volumes des *Soirées canadiennes* et du *Foyer canadien*, le *Cours d'Histoire* de Ferland, *Mes Loisirs* de Fréchette, *Les Anciens Canadiens* de Gaspé, *l'Histoire de la Mère Marie de l'Incarnation* de Casgrain et les *Essais poétiques* de LeMay. Il est permis de douter que les écrivains de la génération de 1860 aient constitué une école dans le sens étroit du terme, mais ce qui est incontestable, c'est qu'ils ont lancé un mouvement patriotique qui a assuré l'avenir des lettres canadiennes<sup>2</sup>.

Mais de là à croire que la littérature canadienne n'existait pas avant 1860, quelle erreur ! La génération de 1860 a relevé la génération précédente, celle des environs de 1835<sup>3</sup>, qui s'était efforcée à son tour, non sans succès, de fonder une littérature nationale. Moins bien organisés que leurs successeurs de 1860, dispersés et divisés par les passions politiques de leur temps, les pionniers de la génération précédente ne nous font pas l'effet d'un mouvement bien défini. Leurs efforts restent pourtant admirables, et les grands indépendants de cette période — Lenoir, Garneau, Chauveau et Crémazie — ont droit à une belle place dans nos annales littéraires.

<sup>1</sup> Casgrain est né en 1831; LaRue, en 1833; Alfred Garneau, en 1836; LeMay, en 1837; Fréchette, en 1839.

<sup>2</sup> L'on consultera avec profit sur le mouvement de 1860 un excellent article du R.P. Réjean Robidoux dans *La Revue de l'Université d'Ottawa*, 28 (1958), p. 411-452.

<sup>3</sup> Ses membres naquirent pour la plupart entre 1810 et 1820 : F.-X. Garneau, en 1809; J.-J.-T. Phélan, en 1810; P. Petitclair, en 1813; P.-G. Boucher de Boucherville et Ph. Aubert de Gaspé, fils, en 1814; L.-A. Olivier, J.-G. Barthe et J.-C.-A. Poitras, en 1816; C. Lévesque et U.-J. Tessier, en 1817; L.-G. Lévesque, L.-J.-A. Papineau et A.-S. Soulard, en 1819; P.-J.-O. Chauveau, en 1820; J. Lenoir et E. L'Ecuyer, en 1822. Crémazie, né en 1827, relie la génération de 1835 à celle de 1860.

Cette génération préromantique<sup>4</sup> a surgi au Canada français à une date indéterminée, après 1830 mais avant 1837, entre la Révolution de Juillet et la rébellion des Patriotes. Quelque vingt-cinq ans plus tard, cette génération, ayant perdu son élan, céda la place à la génération romantique de 1860. L'âge de Garneau fut suivi de l'âge de Casgrain; le jeune romantisme se rangea, et un romantisme officiel et national le remplaça.

En politique, la génération préromantique fut témoin d'une lutte pénible pour la survivance de la nationalité canadienne. En 1834, Papineau avait remporté une double victoire : en février, il avait réussi à faire adopter les 92 Résolutions rédigées en collaboration avec A.-N. Morin et Elzéar Bédard, et aux élections de novembre les partisans de Papineau étaient sortis vainqueurs. Le tribun se trouva ainsi sur le seuil de la plus belle période de sa carrière. Lorsque cette carrière prit fin vers 1849, Lafontaine d'abord et Cartier ensuite, plus modérés, surent mener à bonne fin la longue lutte : en 1859 l'on vit enfin le triomphe de la langue française, l'abolition définitive de la tenure seigneuriale, l'établissement d'une commission chargée de la codification du droit civil français et les premières démarches entreprises par Cartier en vue d'une Confédération éventuelle. La génération littéraire qui assistait à une telle évolution était vouée d'avance à l'étude et à la pratique de la politique; la jeunesse des années '30 avait la politique dans le sang.

Ne soyons pas surpris si la littérature de l'époque porte l'empreinte des ardeurs patriotiques de ses créateurs. Vers 1840, les journaux fourmillaient de poésies où l'on s'apitoyait sur les malheurs de la patrie, le sort des exilés, le besoin de réformes ou le manque de liberté, et l'on publiait les dernières lettres de l'héroïque Lorimier. Deux ou trois ans plus tard les poètes s'occupaient de la convalescence de sir Charles Bagot ou se faisaient l'écho des plaintes des exilés qui n'étaient pas encore amnistiés. Napoléon Aubin eut même l'audace en 1842 d'éditer un roman sur la rébellion de 1837. Le livre parut sous le nom d'un jeune Français de France, le comte Régis de Trobriand, qui avait visité le Canada en 1841, mais Aubin resta tant soit peu suspect

<sup>4</sup> M. Séraphin Marion a donné au IV<sup>e</sup> tome de ses *Lettres canadiennes d'autrefois* le titre « Phase préromantique ». Nous aurons souvent l'occasion de renvoyer le lecteur aux tomes III à VII de cette étude magistrale.

et l'imprimeur Louis Perrault fut arrêté pour avoir distribué l'ouvrage à Montréal, ce qui valut à Aubin « une vente de plus de 300 exemplaires de l'ouvrage incriminé » en sus de ce qu'il avait débité avant la saisie <sup>5</sup>.

Un curieux sous-produit des tendances politiques de l'époque se manifesta dans le courant bonapartiste à partir de 1830 <sup>6</sup>. L'on se vengeait de la fière Albion en réhabilitant, après Béranger et Victor Hugo, le Corse qu'une autre génération avait pris pour l'antéchrist. Et une génération plus tard, Napoléon Bourassa porterait témoignage par son prénom au mouvement de la pensée canadienne en faveur de « ce héros dont la gloire verra la fin de l'avenir <sup>7</sup> ». Vers la limite de notre période, Crémazie ajouta sa consécration au thème napoléonien en dédiant son *Soldat de l'Empire* (1859) à M. Evanturel, un ancien « grognard » émigré au Canada. Et dernière confirmation, si l'on veut : lorsque « Jean Rivard » s'établit sur son lopin de terre dans le canton de Bristol, son créateur observe que le défricheur emporta avec lui quatre livres, dont une histoire populaire de Napoléon, laquelle fournit la matière de mainte conversation avec le fidèle Pierre Gagnon.

Dans le domaine de l'esprit, une prodigieuse évolution intellectuelle va s'accomplir au cours de ces vingt-cinq ans. Le commerce du livre connaîtra une expansion considérable, l'enseignement primaire et secondaire s'organisera et se développera, des sociétés littéraires et des salles de lecture seront fondées, les journaux et revues se multiplieront. A force de maints tâtonnements l'on réussira à préparer l'épanouissement littéraire à venir.

L'essentiel, c'était d'avoir des livres. Vers 1835 le Canada n'en produisait guère : une douzaine de titres <sup>8</sup> chaque année, dont plus de la moitié consistait en manuels scolaires ou d'agriculture, ou en discours et documents parlementaires. Un quart de siècle plus tard le chiffre moyen avait triplé <sup>9</sup>, et la proportion de belles-lettres n'était plus insignifiante. Cependant l'édition canadienne ne suffisait pas à une population canadienne qui en 1850 comptait 600.000 âmes et qui, en 1860, en compterait 800.000. Il fallait importer des éditions françaises

<sup>5</sup> *Le Fantasque*, IV, n° 1 (7 avril 1842).

<sup>6</sup> S. MARION, *Les Lettres canadiennes d'autrefois*, t. III, p. 75-113.

<sup>7</sup> *Le Répertoire national*, 2 (1848), p. 92.

<sup>8</sup> Treize exactement en 1834, quinze en 1835, neuf en 1836, treize en 1837, sept en 1838. Voir N.-E. DIONNE, *Inventaire chronologique des Livres, etc.*

<sup>9</sup> Trente-deux en 1858, trente-sept en 1859, quarante-six en 1860.

et belges. Grâce aux patientes recherches de M. Séraphin Marion<sup>10</sup>, nous sommes en état de suivre, année par année, les progrès de l'importation des livres d'après les annonces et les extraits publiés dans les journaux de l'époque. Cette documentation prouve que les Canadiens de notre génération préromantique avaient accès à une bonne provision de livres français, tant romantiques que classiques, et confirme ainsi les constatations des contemporains : en 1852, G.-H. Cherrier affirmait que « les publications de l'étranger... inondent le Canada de tout ce qui se publie de plus intéressant à Londres ou à Paris<sup>11</sup> », et en 1861 l'abbé Casgrain devait se plaindre dans la préface de ses *Légendes* :

Il ne faut pas le dissimuler, les écrits modernes, même les plus dangereux, sont plus en circulation parmi nos populations canadiennes qu'on ne le pense bien souvent. Où vont ces avalanches de livres de littérature française et autres, qui viennent ici encombrer chaque année plusieurs librairies de nos grandes villes<sup>12</sup> ?

Puisqu'on importait beaucoup de livres, le commerce du livre devenait plus important. De nouvelles librairies s'établirent : celle de E.-R. Fabre, rue Notre-Dame à Montréal, vers 1830; celle de Joseph Crémazie, rue Saint-Jean à Québec, en 1833, qui devint la librairie J. et O. Crémazie, sise d'abord rue Sainte-Famille et ensuite rue de la Fabrique, à l'enseigne du « Livre doré »; celle de John McCoy, rue Saint-Jacques à Montréal, vers 1848; la Librairie canadienne, à Québec, en 1849; la grande Librairie Fabre et Gravel, rue Saint-Vincent à Montréal, vers 1854; celle de Beauchemin et Payette, à Montréal, vers la même date; et celle, très importante, de J.-B. Rolland, fondée vers 1855. Puisque la circulation du livre était devenue si grande, il est probable que l'on lisait davantage. En tout cas, le public instruit augmentait chaque année.

De 1803 à 1832, sept nouveaux séminaires ou collèges étaient venus flanquer les vieux Séminaires de Québec et de Montréal<sup>13</sup>, et vers 1840 les jeunes gens pourvus d'une éducation secondaire devenaient moins rares qu'auparavant. Entre 1840 et 1860, quatorze collèges « industriels » s'établirent, dont plusieurs offraient bientôt un cours classique. Deux nouveaux collèges exclusivement « classiques », Sainte-Marie

<sup>10</sup> *Les Lettres canadiennes d'autrefois*, t. IV, p. 109-142. Voir aussi L. BISSEAU, *Le Romantisme littéraire au Canada français*, p. 13-55.

<sup>11</sup> Charles Guérin, « Avis de l'éditeur », p. iii.

<sup>12</sup> *Œuvres complètes*, t. I, p. 11.

<sup>13</sup> L. GROULX, *L'Enseignement français au Canada*, t. I, p. 181, 264.

(Montréal) et Trois-Rivières, vinrent s'y ajouter. Le pays se trouve abondamment pourvu de jeunes gens frais émoulus du collège; à tel point que l'un des grands problèmes économiques et sociologiques du Canada français vers 1850 fut l'encombrement des professions libérales. Du point de vue de la vie littéraire, pourtant, ce réservoir de jeunes gens instruits fournissait les jeunes écrivains et bon nombre des lecteurs de l'époque. Pour la première fois au Canada français, une génération de jeunes gens arrivaient à leur majorité ayant reçu une formation littéraire commune.

Cette jeunesse instruite s'intéressait aux choses de l'esprit. Des sociétés littéraires et des salles de lecture succédèrent aux sociétés politiques et nationales des années 1834-1837<sup>14</sup>. En octobre 1843, Auguste Soulard prit l'initiative en fondant à Québec la Société canadienne d'Études littéraires et scientifiques<sup>15</sup>. En novembre 1844, ce fut le tour de Montréal : l'on y fonda la Société des Amis, dont le but était « de s'instruire et d'encourager les lettres et les sciences ». Dès son origine, la Société fonda la première *Revue canadienne*, mais lorsque l'Institut canadien de Montréal fut lancé le 17 décembre 1844, la plupart des membres de la Société des Amis s'y rallièrent, et peu à peu la Société s'y fondit.

Parmi les sociétés littéraires et intellectuelles de cette période, l'Institut canadien de Montréal est trop bien connu pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans le détail de ses activités. L'on sait que l'Institut, fondé pour subvenir aux besoins intellectuels de la jeunesse de Montréal, devint bientôt le foyer des idées libérales de Doutre, de Dorion et d'autres, et que les membres se divisèrent par deux fois, d'abord en 1852 pour former l'Institut national<sup>16</sup> sous Jean-Louis Beaudry, et ensuite en 1858, lors des trois mandements de M<sup>re</sup> Bourget, pour fonder l'Institut canadien-français. A la séance inaugurale du nouvel Institut, l'un des principaux orateurs fut M<sup>re</sup> Bourget lui-même, ce qui permet de mesurer la distance qui séparait la nouvelle société de

<sup>14</sup> « Aide-toi, le Ciel t'aidera », 1834; Société Saint-Jean-Baptiste, 1834; Les Fils de la Liberté, 1837.

<sup>15</sup> Sur cette société, voir J.-M. LEMOINE, *Vers le passé*, dans *Le Courrier du Livre*, 1 (août 1896), p. 41-45. Sur toutes les sociétés littéraires dont il est question dans ces pages, l'on peut consulter les articles du regretté Victor MORIN, *Clubs et sociétés notoires d'autrefois*, dans les *Cahiers des Dix*, 1948-1951.

<sup>16</sup> E.-Z. MASSICOTTE, *L'Institut national, rival de l'Institut canadien*, dans *Bull. des Rech. hist.*, 47 (1941), p. 236-239.

l'Institut canadien, devant lequel un L.-A. Dessaulles avait prononcé, le 14 mars 1856, une conférence sur « Galilée, ses travaux scientifiques et sa condamnation ».

L'Institut canadien de Québec<sup>17</sup>, inauguré le 17 janvier 1848, n'avait jamais connu les divagations de pensée de son aîné. De même pour l'Institut canadien d'Ottawa, fondé en 1852 sous le haut patronage de M<sup>re</sup> Guigues. Si l'on excepte les sociétés politiques de 1834-1837, l'Institut canadien de Montréal reste le seul représentant du courant libéral et anticlérical qui caractérisa à plusieurs reprises la génération préromantique<sup>18</sup>; ce courant fut submergé vers 1860 pour reparaître dans certaines pages d'un Buies ou d'un Fréchette, mais ce furent des cas isolés. Après 1860, le temps n'était plus au jeune romantisme libéral.

Pendant toute cette période d'autres bibliothèques, moins éclectiques que celle de l'Institut canadien, se fondaient : celle de l'Œuvre des Bons Livres en 1844, celles du Cercle littéraire de Ville-Marie, de l'École normale Jacques-Cartier et du Cabinet de Lecture paroissial, toutes les trois en 1857, et celle de l'Union catholique en 1858. L'année 1858 vit en outre la fondation, le 11 avril, de la vénérable Société historique de Montréal<sup>19</sup> sous la présidence de Jacques Viger. Lentement, presque imperceptiblement, la vie intellectuelle s'organisait, se développait. On posait les bases de l'expansion intellectuelle à venir.

Un autre véhicule servait à diffuser les prémices de l'esprit : la presse périodique. Entre 1834 et 1859, combien de journaux et de revues ont vu le jour ! Ce furent d'abord des feuilles politiques ou générales, dont bon nombre durèrent plusieurs années : *Le Fantasque* (1837), *L'Aurore des Canadas* (1839), *Les Mélanges religieux* (1841), *Le Journal de Québec* (1842), *L'Écho des Campagnes* (1846), *L'Avenir* (1847), *Le Moniteur canadien* (1849), *Le Pays* (1852), *Le Courrier de Saint-Hyacinthe* (1853), *La Patrie* (1854), *Le Courrier du Canada* (1857), *L'Ordre* (1858). Plus nombreuses étaient les petites feuilles

<sup>17</sup> A. DESILETS, *Les fondateurs de l'Institut canadien* [de Québec], dans *Rev. de l'Univ. Laval*, 2 (1947-1948), p. 708-712.

<sup>18</sup> Sur cette question, voir les deux tomes de M. M. TRUDEL, *L'influence de Voltaire au Canada* (1945), et l'article de M. l'abbé Maurice O'BREADY, *Le mouvement démocratique*, dans *Rapport de la Société canadienne d'Histoire de l'Eglise catholique*, 1939-1940, p. 51-66.

<sup>19</sup> Victor MORIN, *L'odyssée d'une société historique*, dans *Cahiers des Dix*, 8 (1943), p. 13-54.



aux prospectus alléchants, lesquelles ne vécurent que quelques semaines ou quelques mois : *Le Populaire* (1837) de Leblanc de Marconnay, *Le Vrai Canadien* (1840), *Le Journal des Étudiants* (1840) et sa suite *L'Institut* (1841), *L'Artisan* (1842), *Le Castor* (1843), *Le Ménestrel* (1844), *L'Ami de la Religion et de la Patrie* (1847) rédigé par Jacques Crémazie, ou bien *Le Canadien indépendant* (1849) d'Aubin.

Mais pour la vie intellectuelle, ce qui comptait davantage, c'était les revues littéraires, dont Michel Bibaud tenait jusque-là le monopole. Bientôt d'autres s'essayèrent dans ce domaine. En janvier 1845 parut le premier numéro de *La Revue canadienne*, dédié « en hommage aux membres de la Société des Amis », laquelle en avait confié la direction à L.-O. Letourneux. Mensuelle au début, puis hebdomadaire à partir de 1847, la *Revue* se montra indulgente pour les jeunes littérateurs de l'époque, surtout s'ils étaient membres de la Société. L'année suivante nos arrières-grands-pères purent se distraire à la lecture du premier d'une série d'*Albums* littéraires et musicaux qui parurent vers 1850. *L'Album littéraire et musical de la Revue canadienne* portait en sous-titre « Bibliothèque des familles ou recueil choisi de romans, nouvelles, feuilletons, ouvrages historiques et dramatiques, légendes, anecdotes, épisodes, etc., etc., » et ses trois volumes (1846-1848) renfermaient des ouvrages de Joseph Doutre, de Guillaume Lévesque et de Patrice Lacombe, ainsi que la première partie d'un roman anonyme, *Charles Guérin*. Après la disparition de la *Revue canadienne* en décembre 1848, son *Album* devint *L'Album littéraire et musical de la Minerve* et survécut jusqu'en juin 1851; chaque numéro apportait une tranche d'un roman passionnant qui s'intitulait *Une de perdue, deux de trouvées*, et que la direction n'avait pas osé discontinuer, tous les lecteurs l'ayant « réclamé avec instances <sup>20</sup> ». Le règne du roman feuilleton avait bien commencé.

En 1849 également parut *L'Album du Canadien*, qui reproduisait une nouvelle d'Alexandre Dumas. Quatre ans plus tard G.-H. Cherrier confia au proscrit français Henri-Émile Chevalier <sup>21</sup> la rédaction de sa *Ruche littéraire* (1853), que Chevalier s'efforça de remplir de ses

<sup>20</sup> Note de la rédaction, 4 (juin 1851), p. 236.

<sup>21</sup> La source indispensable sur Chevalier est un article de M<sup>lle</sup> Béatrice CORRIGAN, *Henri-Émile Chevalier and his Novels of North America*, dans la *Romanic Review*, 35 (1944), p. 220-231.

propres romans-feuilletons et de ses critiques littéraires, ainsi que des productions de ses amis canadiens tels qu'Eugène L'Écuyer. De nombreux écrivains français, y compris Ponson du Terrail, furent aussi mis à contribution. Un autre recueil littéraire de l'époque, dont les exemplaires sont devenus rarissimes de nos jours, s'intitulait *Les Veillées canadiennes*, et fut publié en 1853; la première *Veillée* renfermait *Les deux anneaux*, légende composée par James Phélan. N'oublions pas enfin de signaler, bien qu'il dépasse le cadre chronologique de notre étude, *L'Écho du Cabinet de Lecture paroissial*, qui parut pour la première fois en janvier 1859. L'on ne s'étonnera donc pas que les chefs du mouvement de 1860 aient d'abord songé à fonder une revue littéraire; la génération préromantique leur en avait proposé une variété de modèles.

Les lettres devenaient enfin respectables. Au début du siècle, en 1804, Joseph Quesnel avait pu affirmer, avec une pointe de malice :

Tu verras que partout on fête le génie  
Hormis en ce pays, car l'ingrat Canadien  
Aux talents de l'esprit n'accorde jamais rien<sup>22</sup>.

Mais en 1837, *Le Populaire* osa lancer un appel « à la jeunesse canadienne<sup>23</sup> », pour demander leur collaboration dans la création d'une littérature nationale. En 1845, L.-A. Olivier ajouta des précisions; il proposa des sujets aux écrivains de sa génération, mais en les avertissant qu'une « indifférence glaciale » accueillerait leurs efforts<sup>24</sup>. Vers 1848, Huston fut plus optimiste. « Le goût des lettres, disait-il, ... se répand aujourd'hui avec rapidité dans toutes les classes de la société<sup>25</sup>. » En 1852, l'éditeur G.-H. Cherrier se risquait à faire paraître *Charles Guérin* de Chauveau en volume séparé, car, affirmait-il, « il faut avouer que les choses ont bien changé depuis quelques années<sup>26</sup> ».

Et en fin de compte, Cherrier eut raison. Tout ce qui avait précédé — l'expansion du commerce du livre, le développement de l'enseignement primaire et secondaire, la fondation de sociétés littéraires et de salles de lecture, la multiplication des journaux et des revues — avait

<sup>22</sup> *Le Répertoire national*, 1 (1848), p. 64.

<sup>23</sup> *Le Populaire*, 10 avril 1837.

<sup>24</sup> *La Revue canadienne*, 1 (1845), p. 28-29.

<sup>25</sup> *Le Répertoire national*, 1 (1848), p. iv.

<sup>26</sup> *Charles Guérin*, « Avis de l'éditeur », p. iv.

concouru à cette fin. Les premières étapes avaient été péniblement franchies; il s'agissait maintenant de chercher des guides et des modèles.

On se tourna vers la France. Cette génération préromantique subit au plus haut degré l'influence de la mère-patrie, par le triple intermédiaire des visiteurs français, des voyages en France et des livres français. Les visiteurs et immigrants n'étaient pas nombreux, mais leur présence se fit sentir : le Suisse Aubin vint au Canada en 1834 et devint sous peu le chef des propagandistes républicains; le proscrit Henri-Émile Chevalier rentra en France en 1860 après avoir fourni un exemple, non pas des meilleurs, aux rédacteurs et aux romanciers canadiens. Entre ces deux bornes chronologiques, l'on pourrait noter l'apport moins sensationnel, mais plus solide, d'un abbé Étienne-Michel Faillon ou d'un abbé Pierre-Henri Bouchy; ce dernier révolutionna les études littéraires au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière<sup>27</sup> et inspira au futur abbé Casgrain l'amour des lettres romantiques. En même temps le journalisme canadien profitait de la présence de Leblanc de Marconnay ou d'Émile de Fenouillet. D'autres Français, tels Xavier Marmier et Adolphe-Louis de Puibusque, ne firent, vers 1850, que de brefs séjours au pays, mais leur influence se prolongea par le moyen de la correspondance qu'ils entamèrent dès leur départ avec des hommes de lettres canadiens. Ce rapprochement des deux pays se symbolisa par l'accueil fait, le 13 juillet 1855, à un simple capitaine de vaisseau de la marine de Napoléon III, dont la corvette *La Capricieuse* vint mouiller l'ancre dans la rade de Québec.

Point n'est besoin de dire que tous les voyageurs ne quittaient pas les côtes de la France. En 1831, le jeune Garneau avait traversé l'Océan; il fit le récit de ce voyage sous le titre de *Voyage en Angleterre et en France* et le fit paraître, d'abord dans *Le Journal de Québec* (18 novembre 1854 - 29 mai 1855) et ensuite en volume chez Côté à Québec en 1855. Mais, peu content de son travail, il en détruisit presque tous les exemplaires, et ce petit bouquin est devenu de nos jours un des imprimés canadiens les plus recherchés des bibliophiles<sup>28</sup>. Vers 1840 Papineau, étant en France, s'était lié avec l'abbé de Lamennais, à qui il rendait visite en prison en lui apportant, nous dit-on, le

<sup>27</sup> S. MARION, *ouvr. cit.*, t. VII, p. 40-41, note.

<sup>28</sup> Note de M. Guy Sylvestre dans le *Bulletin de la Bibliothèque nationale du Canada*, n° 7 (décembre 1858), p. 2.

*Fantasque* de Napoléon Aubin et d'autres journaux canadiens. « Lamennais, si nous en croyons Lusignan, se refusait obstinément à croire que le *Fantasque* fût écrit en entier par le même homme; il disait à M. Papineau qu'il était impossible qu'un homme eût autant d'esprit à lui tout seul <sup>29</sup>. » En 1851, Faribault passa en France pour se documenter; en 1853, J.-G. Barthe entreprit là-bas son œuvre de propagande auprès des membres de l'Institut; en 1855, J.-C. Taché représenta son pays à l'Exposition universelle; en 1856-1857, l'abbé Ferland fit un séjour dans la capitale française pour dépouiller des archives relatives à l'histoire du Canada. Ce fut un continuel va-et-vient à travers l'Atlantique, au cours duquel les contacts s'établirent, les correspondances s'amorcèrent, les liens d'amitié se resserrèrent.

Plus décisive encore fut l'influence directe de la littérature française importée au Canada au cours de cette génération préromantique <sup>30</sup>. On voulait d'abord se servir de certains livres français pour des fins politiques. Ce fut ainsi qu'en 1834 les chefs patriotes persuadèrent à Ludger Duvernay d'imprimer une édition clandestine des *Paroles d'un Croyant* de Lamennais <sup>31</sup>, qui venaient de paraître en France, et de la faire distribuer dans les campagnes. Vingt ans plus tard, le même procédé fut utilisé en sens inverse lorsqu'on reproduisit des articles de Louis Veuillot et de son école. Sur le plan purement littéraire, pourtant, les grands romantiques, Chateaubriand d'abord, puis Hugo et Lamartine, jouissaient d'une grande vogue, mais à peine plus grande que celle que connurent les madame de Genlis, les Dumas, les Suë et les Soulié.

L'empreinte de Chateaubriand s'était fait sentir dès le début : l'on sait qu'en 1826 l'abbé Charles-François Painchaud avait écrit au grand homme pour lui témoigner son admiration <sup>32</sup>. Dès 1830, *La Minerve* et

<sup>29</sup> A. LUSIGNAN, dans les *Nouvelles Soirées canadiennes*, 5 (1886), p. 439.

<sup>30</sup> Voir L. BISSON, *Le Romantisme littéraire au Canada français*, et S. MARION, *Les Lettres canadiennes d'autrefois*, t. VII, *La bataille romantique au Canada français*. Signalons aussi une thèse soutenue en Sorbonne en 1958 par M. Emile Dastous, *La fortune littéraire de Chateaubriand au Canada au XIX<sup>e</sup> siècle*.

<sup>31</sup> Chanoine Michel COUTURE, *Le mouvement mennaisien au Canada français (1830-1850)*, dans *Rapport de la Société canadienne d'Histoire de l'Eglise catholique*, 1939-1940, p. 67-87.

<sup>32</sup> La lettre de Painchaud et la réponse de Chateaubriand furent imprimées dans *Le Journal de Québec*, le 25 février 1843, en pleine période préromantique. Le lecteur moderne les consultera dans N.-E. DIONNE, *Vie de C.-F. Painchaud...*, p. 373-376, ou dans S. MARION, *Les Lettres canadiennes d'autrefois*, t. VII, p. 39-46.

*Le Canadien* reproduisaient des extraits de Chateaubriand, et pendant une vingtaine d'années des textes du maître ou des hommages à son adresse paraissaient régulièrement dans nos journaux. En 1837, Amédée Papineau décrivit l'héroïne de son conte *Caroline* dans des termes qui rappelaient *Les Martyrs* : « C'est la sylphide de Chateaubriand ! c'est Malz ! c'est Velléda <sup>33</sup> ! » Quelques années plus tard, l'abbé Léon Gingras s'arrêta à Paris pour saluer « l'immortel auteur des *Martyrs* <sup>34</sup> », tandis que Chauveau cita *Atala* dans son *Charles Guérin* et nous représenta son jeune héros lisant *Les Martyrs* entre les pages des *Lois civiles* de Domat <sup>35</sup>. A la mort de Chateaubriand, *L'Abeille du Petit Séminaire de Québec* consacra une demi-page de son numéro du 27 juillet 1848 à cet homme « que les jeunes gens apprennent à aimer et à vénérer dès leur initiation aux études littéraires <sup>36</sup> ». Pendant les vacances de 1850, Henri-Raymond Casgrain, alors séminariste, fit un voyage dans la région du Saguenay, ayant « tout frais dans la mémoire le *Voyage en Amérique* de Chateaubriand avec ses éblouissantes descriptions de forêts vierges », et au cours du voyage il s'avisa de refaire le roman d'*Atala* <sup>37</sup>. En cela il est *typique* des jeunes gens de sa génération ; une trentaine d'années plus tard Chateaubriand ne charmera plus la génération de 1860-1885 <sup>38</sup>, car il aura cédé la place à d'autres idoles.

Des poésies de Hugo, moins nombreuses que celles de Lamartine, avaient figuré dans les colonnes des journaux dès 1831. En 1837 *L'Influence d'un Livre* renfermait une allusion aux drames de Hugo <sup>39</sup>, et son *Han d'Islande* fut cité dans *Charles Guérin* <sup>40</sup>, mais vers 1855 sa popularité baissa au Canada français à la suite des attaques violentes que Louis Veuillot lui déclencha après la publication des *Contemplations* <sup>41</sup>. Pour la génération de 1860 Hugo allait devenir le grand poète

<sup>33</sup> *Le Répertoire national*, I (1848), p. 363.

<sup>34</sup> *L'Orient, ou voyage en Egypte, en Arabie, en Terre-Sainte, en Turquie et en Grèce* (1847), t. I, p. 4.

<sup>35</sup> *Charles Guérin*, p. 47, 257.

<sup>36</sup> S. MARION, *ouvr. cit.*, t. VII, p. 47.

<sup>37</sup> Ms des *Souvenances canadiennes*, t. II, p. 117-118 et 125.

<sup>38</sup> J. DESROSIERS, « ... si les livres de Chateaubriand ne se lisent plus, si son style paraît aujourd'hui suranné, son œuvre survit, son œuvre est toujours là, grande et belle... » (*Revue canadienne*, 18 [1882], p. 362).

<sup>39</sup> P. 30 (éd. de 1837). Il y a une longue citation à la p. 59.

<sup>40</sup> P. 193.

<sup>41</sup> Articles reproduits dans *Le Canadien*, les 18, 21, 23, 25 et 28 juillet 1856 (S. MARION, *ouvr. cit.*, t. VII, p. 109).

qui avait « jeté sa lyre dans la boue <sup>42</sup> », le républicain qui serait adopté comme membre correspondant par l'Institut canadien de Montréal en 1870 <sup>43</sup>.

Musset était inconnu au Canada avant 1860, si l'on excepte quelques rares extraits dans les journaux. « Il y a vingt-cinq ans », écrira Hector Fabre en 1883 <sup>44</sup>, « ... nous ne connaissions pas encore Alfred de Musset », et dans son poème *Réminiscor* Fréchette rappelle avec satisfaction que lui et ses amis lisaient déjà du Musset vers 1865 <sup>45</sup>.

De tous les poètes romantiques, ce fut Lamartine qui jouit de la plus grande renommée au Canada vers 1850. Ses premières poésies avaient été reproduites dans les journaux vers 1830. Le jeune Garneau avait lu les *Méditations* à Londres vers 1832 <sup>46</sup>. En 1837, *L'Hymne du Christ* de Lamartine parut à Québec sous la forme d'une brochure de onze pages, et en 1840 *Le Vrai Canadien* se fit un devoir dès sa fondation de publier un poème de Lamartine dans presque chaque numéro. Dans le *Journal* manuscrit d'Amédée Papineau nous lisons à la date de 1843 que celui-là prenait chez Lamartine, comme chez Lamennais, « l'essence de toutes [ses] croyances sociales, politiques et religieuses <sup>47</sup> », et la même année, Pierre-Gabriel Huot commençait une poésie par des vers paraphrasés de *L'Isolement* :

Près du vieux chêne assis sur la montagne sombre  
Voyageur, je contemple un spectacle changeant <sup>48</sup>...

Au lendemain de la Révolution de 1848, la popularité de Lamartine fut à son comble. On annonçait des « chapeaux à la Lamartine » dans *Le Canadien* <sup>49</sup>, et Joseph Lenoir intitulait un long poème *Graziella* <sup>50</sup>. Quand Huot composa des vers à « la Mémoire de C. V. Dupont » en 1846, il ne manqua pas de monter en épingle l'auteur de prédilection de son ami regretté :

... Ses livres où mouraient la douleur et le bruit;  
Et puis son Lamartine ainsi qu'un doux sourire,

<sup>42</sup> CASGRAIN, dans *Le Foyer canadien*, 4 (1866), p. 12.

<sup>43</sup> S. MARION, *ouvr. cit.*, t. VII, p. 92-93.

<sup>44</sup> *Nouvelles Soirées canadiennes*, 2 (1883), p. 148. Voir S. MARION, *ouvr. cit.*, t. VII, p. 15.

<sup>45</sup> *Pêle-Mêle* (1877), p. 78, 86.

<sup>46</sup> *La Littérature canadienne de 1850 à 1860*, t. I, p. 233.

<sup>47</sup> Fr. Robert SYLVAIN, é.c., *Lamartine et les catholiques de France et du Canada*, dans *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 4 (1950), p. 382.

<sup>48</sup> *Le Répertoire national*, 2 (1848), p. 315.

<sup>49</sup> S. MARION, *ouvr. cit.*, t. IV, p. 120; t. VII, p. 50.

<sup>50</sup> *Poèmes épars* (1916), p. 29-31.

Ces plaintes du poète à la tombe d'Elvire  
Chants qui lui plaisaient comme un orgue, la nuit <sup>51</sup>.

Le déclin de l'influence de Lamartine au Canada semble dater de 1856, année où Jean-Baptiste Desplace, agent chargé de la campagne en faveur du poète destitué, essaya de réunir à Montréal un groupe d'abonnés pour le *Cours familial de littérature*. Malgré les efforts de Chevalier et de Dessaulles, la campagne fit échec, et l'étoile du poète de Mâcon baissa peu à peu; Lamartine était arrivé, aux yeux de l'abbé Casgrain, « à cette pente fatale d'où il est tombé de chute en chute, jusqu'à *La Chute d'un ange* <sup>52</sup> », et en 1871 Routhier parlait pour la nouvelle génération lorsqu'il déclarait :

Quand je relis aujourd'hui les poésies de Lamartine, je m'étonne du vide que j'y trouve, et je ne puis m'expliquer comment elles ont pu tant m'emouvoir <sup>53</sup>.

La génération préromantique adorait aussi Béranger. Ses *Chansons* se vendaient à Québec dès 1829, à Montréal dès 1832 <sup>54</sup>, et elles ne contribuaient pas peu à la réhabilitation de Napoléon au Canada. En 1837, le jeune de Gaspé rédigea pour son *Influence d'un Livre* une page où une fillette offrait de chanter « le bon curé de Béranger » dans une réunion d'amis; lorsque le livre fut réédité en 1864, la vogue de Béranger était passée et la page fut supprimée <sup>55</sup>.

Parmi les romanciers, Balzac fut connu d'assez bonne heure; son *Père Goriot* parut en feuilleton dans *L'Ami du Peuple* en 1835 <sup>56</sup> et en 1837 notre premier roman fournit la preuve que son auteur avait lu le chef-d'œuvre de Balzac <sup>57</sup>. Les romanciers du début du siècle avaient déjà conquis des lecteurs : « Ducray-Dumesnil [sic] sait bien mieux arranger une histoire », affirme ironiquement le jeune de Gaspé en 1837 <sup>58</sup>, et Alphonse Lusignan en racontant sa jeunesse vers 1830 pose la question :

*Le Siège de La Rochelle*, par madame de Genlis; qui de nous n'a pas

<sup>51</sup> *Le Répertoire national*, 3 (1848), p. 305.

<sup>52</sup> *Le Foyer canadien*, 4 (1866), p. 23.

<sup>53</sup> Cité par S. MARION, *ouvr. cit.*, t. VII, p. 121.

<sup>54</sup> S. MARION, *ouvr. cit.*, t. IV, p. 117.

<sup>55</sup> P. 75 (éd. de 1837); l'épisode manque dans la version reproduite dans *La Littérature canadienne de 1850 à 1860*, et dans les éditions de 1878 et 1885.

<sup>56</sup> *L'Ami du Peuple*, 29 août-19 septembre 1835.

<sup>57</sup> Allusion à Vautrin, p. 99, et à l'amitié de Pierre et de Jaffier, p. 109; ressemblance entre Eugène de Saint-Céran et Eugène de Rastignac (éd. de 1837).

<sup>58</sup> *L'Influence d'un Livre* (1837), p. 113.

lu cela ? Qui ne s'est pas ému aux chastes amours de Valmore et de Clara ? Qui n'a pas tremblé des forfaits du comte de Montauban <sup>59</sup>... ?

Et la petite Marichette de *Charles Guérin* avait un exemplaire d'*Adèle et Théodore* dans sa bibliothèque <sup>60</sup> ! Mais vers 1845 des lectrices moins circonspectes dévoraient Dumas, Suë et Soulié. Étienne Parent dénonçait en 1846 les goûts corrompus du jeune lecteur de romans :

En effet, qu'y apprendra-t-il ? Qu'y verra-t-il ? Des leçons de morale, en supposant qu'il y en ait ? Son catéchisme lui a tout dit là-dessus, et bien mieux que ne saurait le faire Eugène Suë et Alexandre Dumas <sup>61</sup>.

Les romanciers québécois eux-mêmes craignaient cette concurrence ; dans la préface de ses *Fiancés de 1812*, Joseph Doutre se plaignit :

De tels gens nous diront : Écrivez comme un Dumas, un Eugène Suë, etc., en un mot comme mes auteurs de prédilection, et alors je suis tout à vous <sup>62</sup>.

Et G.-H. Cherrier de lui faire écho en préfaçant le roman de Chauveau :

Ceux qui chercheront dans *Charles Guérin* un de ces drames terribles et pantelants, comme Eugène Suë et Frédéric Soulié en ont écrits [sic], seront bien complètement désappointés <sup>63</sup>.

Pourtant, le libraire John McCoy n'en annonçait pas moins en 1848 une quarantaine de romans de Dumas et les onze tomes des *Mystères de Paris* <sup>64</sup> !

Mais les lecteurs de cette génération ne se nourrissaient pas uniquement d'auteurs français. Les grands noms de la littérature anglaise, Byron, Dickens, Scott, leur étaient aussi connus. Byron avait été édité à Montréal en 1816 <sup>65</sup>, et Garneau se fortifia avant de débarquer en Angleterre en lisant « Byron, Prior et Newton <sup>66</sup> ». Le nom de Byron parut plusieurs fois dans la première édition de notre premier roman <sup>67</sup> ; Casgrain lut « les chefs-d'œuvre de Byron » quand il était « bien jeune », sans doute vers 1847, et fut tellement saisi d'enthousiasme pour *Le Prisonnier de Chillon* qu'il essaya de traduire le poème en vers français <sup>68</sup>.

<sup>59</sup> *Les Nouvelles Soirées canadiennes*, 5 (1886), p. 434.

<sup>60</sup> *Charles Guérin*, p. 136.

<sup>61</sup> *Le Répertoire national*, 4 (1850), p. 26.

<sup>62</sup> *Les Fiancés de 1812*, p. vii.

<sup>63</sup> *Charles Guérin* (1853), « Avis de l'éditeur », p. vi.

<sup>64</sup> S. MARION, *ouvr. cit.*, t. IV, p. 120-121.

<sup>65</sup> Ph. GAGNON, *Essai de Bibliographie canadienne*, t. I, p. 81-82.

<sup>66</sup> *La Littérature canadienne de 1850 à 1860*, t. I, p. 191-192.

<sup>67</sup> *L'Influence d'un Livre* (1837), p. 48, 98, 99, 112. Quelques-unes de ces citations furent supprimées en 1864.

<sup>68</sup> *Œuvres complètes*, t. I, p. 199.



Dickens était moins connu, bien que *L'Ami du Peuple* eût reproduit des extraits des *Pickwick Papers* en 1837<sup>69</sup>. Mais Scott faisait les délices de cette génération. Un long extrait de *L'Antiquaire* avait paru dans *L'Abeille canadienne* en 1818<sup>70</sup>, et à partir de 1828 *La Minerve* régala ses lecteurs de tous les détails de la vie de l'auteur de *Waverley*<sup>71</sup>. Après la mort du romancier écossais son culte grandit, et *L'Ami du Peuple* et *Le Glaneur* se firent ses interprètes auprès des lecteurs canadiens<sup>72</sup>. En 1837, de Gaspé fit allusion dans son roman « au rusé Dousterswivel » de Scott<sup>73</sup> et la tradition scottiste dura un demi-siècle : en 1880 Frédéric Houde fit son hommage à Scott en plagiant *Kenilworth* en entier<sup>74</sup>.

Il n'y a pas à en douter : la génération préromantique connaissait les grands auteurs français et anglais de l'âge romantique et ses membres ne dédaignaient pas les moins grands, les auteurs de romans noirs ou de romans-feuilletons. Cependant, leurs connaissances littéraires étaient pour la plupart superficielles : ils s'enthousiasmaient sans jugement et imitaient sans discernement. L'une des grandes tâches de l'abbé Casgrain en 1860 serait d'inviter ses contemporains à séparer le grain d'avec l'ivraie ; il crut le faire en les encourageant à se modeler sur les écrivains « solides » de la génération de Louis Veuillot.

La génération de 1835 n'avait pas songé à se méfier de ses guides. La plupart de ses écrivains se plongeaient sans arrière-pensée dans les eaux de la fontaine de Jouvence qu'était pour eux le romantisme français. Les poètes prirent légèrement les devants avec F.-X. Garneau, dont les poésies composées vers 1832 (*Le voyageur, L'étranger*) révélaient déjà l'influence de l'école romantique. Les prosateurs firent leur début en 1835 précisément : cette année-là Pierre-Georges Boucher de Boucherville rédigea un conte terrifiant, *La tour de Trafalgar*, pour *L'Ami du Peuple*<sup>75</sup>, et quatre mois plus tard, il remporta le premier prix au concours littéraire du même journal avec son récit indien

<sup>69</sup> 28 octobre 1837.

<sup>70</sup> 1<sup>er</sup> août 1818.

<sup>71</sup> *La Minerve*, 17 janvier, 10 mars, 27 mars, 9 juin, 6 novembre 1828, etc.

<sup>72</sup> *L'Ami du Peuple*, 7 et 11 septembre, 16 octobre 1833; 11 avril 1835; 22 et 25 février 1837. *Le Glaneur*, janvier 1837.

<sup>73</sup> *L'influence d'un Livre*, p. 89 (éd. de 1837).

<sup>74</sup> *Le manoir mystérieux*, dans *Le Nouveau Monde*, 20 octobre-14 décembre 1880.

<sup>75</sup> *L'Ami du Peuple*, 2 mai 1835.

*Louise Chawinikisique*<sup>76</sup>. Le même été, Aubin fit paraître dans *La Minerve* une série d'esquisses de mœurs<sup>77</sup>. Deux ans plus tard, nul doute possible : le jeune romantisme, avec tout ce qu'il comportait de violence, de fantaisie et d'horreur macabre, faisait invasion<sup>78</sup>.

Pendant cinq ou six ans, la Rébellion et son contexte politique fournit des thèmes à un petit essaim de poètes patriotes<sup>79</sup>. Malgré l'évidente sincérité de ces auteurs, aucune œuvre de valeur ne sortit de leurs efforts. Le genre romanesque sommeilla; lorsqu'il se réveilla en 1844 ce fut pour produire une suite de récits d'aventures invraisemblables et insipides<sup>80</sup>, dont on pourrait citer à titre d'exemple *Les Fiancés de 1812* de Joseph Doutre, annoncés par un prospectus attrayant<sup>81</sup> et publiés en trois livraisons chez Louis Perrault vers la fin de l'année. « Notre but principal, affirmait Doutre dans sa préface, est de donner quelque essor à la littérature parmi nous, si toutefois il est possible de la tirer de son état de léthargie<sup>82</sup>. » Le but était louable, mais la réalisation laissait à désirer.

Vers le commencement de 1845 l'on sentait obscurément que l'on s'égaraient<sup>83</sup>. En janvier, L.-A. Olivier, dans un essai qu'il lut devant la Société des Amis, invita ses compatriotes à réfléchir sur la situation littéraire :

Nous ne pouvons le dissimuler, la culture des lettres est à son enfance parmi nous; à peine comptons nous quelques essais littéraires ou historiques.

Le salut se trouvait, croyait-il, dans l'exploitation des traditions nationales : « ... nous devons dire adieu aux hommes de nos jours, à

<sup>76</sup> *Ibid.*, 23-26 septembre 1835.

<sup>77</sup> *La Minerve*, 11 et 22 juin, 13 juillet et 6 août 1835.

<sup>78</sup> F.-R. ANGERS, *Les Révélations du Crime ou Cambray et ses complices*, Québec, Fréchette, 1837; Ph. AUBERT DE GASPÉ, fils, *L'Influence d'un Livre*, Québec, William Cowan, 1837; L.-J.-A. PAPINEAU, *Caroline*, dans *Le Glaneur*, 1 (1837), p. 119-121; U.-J. TESSIER, *Emma ou l'amour malheureux*, dans *Le Répertoire national*, 2 (1848), p. 17-30.

<sup>79</sup> F.-R. Angers, J.-G. Barthe, P.-J.-O. Chauveau, F.-X. Garneau, J.-J.-T. Phélan, J.-E. Turcotte.

<sup>80</sup> C.-V. DUPONT, *Caroline de G\*\*\*, ou l'amour d'une femme au visage pâle* (*L'Artisan*, 20 février-2 mars 1844), et *Françoise Brunon* (*Le Castor*, 6-20 février 1844); E. L'ECUYER, *La jeune fille au tombeau de son amant* (*Le Ménéstrel*, 25 juillet 1844), *La fille du brigand* (*ibid.*, 29 août-19 septembre 1844) et *La fille du pauvre* (*ibid.*, 19 décembre 1844); J. DOUTRE, *Faut-il le dire* (*Le Ménéstrel*, 14-21 novembre 1844).

<sup>81</sup> *La Minerve*, 2 septembre 1844; *L'Artisan*, 10 septembre 1844, etc.

<sup>82</sup> *Les Fiancés de 1812*, p. xx.

<sup>83</sup> A. VIATTE, *Histoire littéraire de l'Amérique française*, p. 79.

nos institutions; nous devons remonter aux premiers temps de notre histoire <sup>84</sup>. »

Comme pour répondre à son appel, le premier volume de l'*Histoire* de Garneau <sup>85</sup> parut chez Aubin au mois d'août, et l'on entra dans la deuxième phase de la génération préromantique, celle qui s'étend de 1845 à 1852. La poésie politique perd sa vigueur; les légendes et les récits fantastiques persistent <sup>86</sup>, ainsi que les fictions à multiples incidents <sup>87</sup>, mais à leurs côtés se dressent des études de mœurs contemporaines qui s'inspirent de Balzac ou de George Sand <sup>88</sup>. La publication en feuilleton de leurs romans et nouvelles est la grande ambition des jeunes romanciers; ils n'osent pas aspirer plus haut. G.-H. Cherrier garda le manuscrit de *Charles Guérin* un an dans ses tiroirs avant d'oser l'éditer, et Eugène L'Écuyer fut déçu à deux reprises lorsqu'il voulut faire paraître ses romans en volume séparé <sup>89</sup>.

En poésie, les années 1845 à 1852 ont vu les débuts de plusieurs *poetæ minores* <sup>90</sup>, dont un seul, Joseph Lenoir-Rolland, résiste toujours à l'oubli. Après avoir composé en 1840 un premier poème, *Chant de mort d'un Huron*, qui doit peut-être son inspiration, à l'instar du *Dernier Huron* de Garneau, au tableau d'Antoine Plamondon, couronné par la Société littéraire et historique de Québec en 1838 <sup>91</sup>, Lenoir fit paraître dans *L'Album littéraire de la Revue canadienne*, en 1848, une dizaine de poésies où l'influence de Lamartine (*Graziella*), de Byron (*La Mère Souliote*) et de Victor Hugo (*La Bayadère*) renforçaient le

<sup>84</sup> *La Revue canadienne*, 1 (1845), p. 28.

<sup>85</sup> Sur Garneau, il suffit de renvoyer le lecteur au livre de M. G. LANCTOT, *Garneau, Historien national*, qui contient une bonne bibliographie aux pages 183-195.

<sup>86</sup> H. L., *Le sacrifice du sauvage*, dans *Le Répertoire national*, 3 (1848), p. 224-229; L.-A. OLIVIER, *Le débiteur fidèle*, dans *La Revue canadienne*, 1 (1845), p. 129-131. Le même thème fut repris par F. DE SAINT-MAURICE dans *Le fantôme de la roche*. J.-C.-A. POITRAS, *Histoire de mon oncle*, dans *La Revue canadienne*, 1 (1845), p. 83-84.

<sup>87</sup> E. L'ÉCUYER, *Esquisse de mœurs*, dans *La Revue canadienne*, 2 (1845), n°s 6-9. Ch. LÉVESQUE, *En Europe et en Amérique*, dans *L'Echo des Campagnes*, 7 et 21 novembre 1846. P.-G. BOUCHIER DE BOUCHERVILLE, *Une de perdue, deux de trouvées*, dans *L'Album littéraire et musical de la Minerve*, 4-6 (janvier 1849-juin 1851).

<sup>88</sup> J.-P.-T. LACOMBE, *La terre paternelle*, dans *L'Album littéraire et musical de la Revue canadienne*, 1 (1846), p. 14-25; P.-J.-O. CHAUVEAU, *Charles Guérin*, *ibid.*, 1-2 (février 1846-mars 1847).

<sup>89</sup> Annonces de *Christophe Bardin* dans *L'Avenir* du 19 juillet 1849, et de *Peine de mort* dans *Le Moniteur canadien* du 10 mai 1850.

<sup>90</sup> Signalons les noms de P.-G. Huot et de Charles Lévesque. Le regretté Casimir Hébert nous a dit un jour qu'il avait recueilli 56 poésies de Lévesque en vue d'une édition éventuelle.

<sup>91</sup> P.-G. ROY, *Toutes Petites Choses de notre Histoire sous le Régime anglais*, t. II, p. 83-84.

penchant exotique de leur auteur. L'année suivante un autre poète fit son apprentissage dans les colonnes de *L'Ami de la Religion et de la Patrie*<sup>92</sup> : Octave Crémazie y publia *Le premier de l'An 1849*. L'apprentissage de Crémazie allait durer quatre ans de plus; ses poèmes composés pour le Jour de l'An en 1850 et 1852 n'offrent plus qu'un intérêt historique<sup>93</sup>.

La troisième et dernière vague de la génération commença vers 1853; elle allait être dominée par l'*Histoire* de Garneau, dont la deuxième édition venait de paraître l'année précédente. Les légendes gardaient leur popularité<sup>94</sup>, et les romans de mœurs à sensation d'Eugène L'Écuyer trouvaient toujours des lecteurs et des censeurs<sup>95</sup>, bien que L'Écuyer fût sur le point d'être détrôné par Éraсте d'Orsonnens<sup>96</sup>. Mais la grande innovation de cette période fut le roman historique à sujet canadien, popularisé par le Français H.-E. Chevalier : son *Île de Sable* et sa *Huronne de Lorette* en 1854<sup>97</sup>, ses *Mystères de Montréal* et son tableau *Jacques Cartier, ou le premier jour de l'an 1536 au Canada* en 1855<sup>98</sup>, *L'Hôtel du Cygne* en 1856<sup>99</sup> et les trois volumes qu'il fit paraître chez John Lovell en 1858-1859, *L'Héroïne de Châteauguay*, *L'Iroquoise de Caughnawaga* et *Le Pirate du Saint-Laurent*, fournissaient des exemples éblouissants aux jeunes Canadiens désireux de traiter des sujets canadiens. L'on comprend donc que la génération de 1860 se soit tournée vers le roman historique et vers le roman de mœurs canadiennes, genres qui se prêtaient aux préoccupations patriotiques du mouvement de 1860.

En poésie, les années 1853-1860 sont celles des œuvres de maturité des deux principaux poètes de cette génération, Lenoir et Crémazie.

<sup>92</sup> 3 janvier 1849.

<sup>93</sup> M. DASSONVILLE, *Crémazie*, p. 27.

<sup>94</sup> J.-J.-T. PHELAN, *Les deux anneaux*, dans *Les Veillées canadiennes*, 1 (1853), p. 1-33. C.-A.-N. LECLÈRE, *L'ermite de la caverne aux fées*, dans *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 9-23 août 1853.

<sup>95</sup> *Un épisode de la vie d'un faux dévot*, dans *La Ruche littéraire*, 1 (1853), p. 1-42. Un lecteur lui ayant adressé des reproches, L'Écuyer se défendit dans une lettre publiée dans *Le Pays*, le 7 mars 1853.

<sup>96</sup> Une partie d'*Une apparition (Une épluchette de blé d'Inde)* avait paru dans la 6<sup>e</sup> *Veillée canadienne* en 1854; son recueil de trois nouvelles, *Felluna, la vierge iroquoise*; *Une épluchette de blé d'Inde*; *Une résurrection*, parut chez Sénécal et Daniel en 1856, *Une résurrection* et *Felluna* ayant été publiés dans *La Patrie* (9 juin, 22 août-1<sup>er</sup> septembre 1856).

<sup>97</sup> *La Ruche littéraire*, 3 (janvier 1854) et suiv., et 4 (août 1854) et suiv.

<sup>98</sup> *Le Moniteur canadien*, 4 janvier 1855 et suiv.

<sup>99</sup> *La Patrie*, 13 août 1856 et suiv.

Le barde national que l'on reconnut sans délai en Crémazie a fait le sujet de nombreuses études historiques et critiques<sup>100</sup>, mais Lenoir attend toujours son biographe<sup>101</sup>. Les poésies que ce dernier composa pour *La Ruche littéraire* en 1853 témoignaient d'une évolution sensible depuis 1848; l'exotisme ne suffisait plus au poète mûr, imbu maintenant de sentiments de justice sociale :

Occupez-vous aussi du sort du prolétaire :  
Soit qu'il fasse le crime à l'ombre du mystère,  
Soit qu'après de la borne il s'asseye en priant !  
Journalistes, frondant toute erreur, tout scandale,  
Cette question-ci vaut bien la féodale !  
Elle intéresse plus que celle d'Orient<sup>102</sup> !

Quatre ans plus tard, étant entré au Département de l'Instruction publique, Lenoir fit paraître dans le nouveau *Journal de l'Instruction publique* des poésies plus sereines<sup>103</sup>, et se mit à l'école de Charles Mackay et de Longfellow dont il traduisit des poèmes en vers français, hommage qu'il rendit également à Burns (*Caledonia*) et à Gœthe (*Le roi des aulnes*). Lorsqu'il décéda subitement à l'âge de 38 ans, l'on s'accordait à reconnaître que la littérature canadienne venait de perdre « un de ses plus beaux talents<sup>104</sup> ». Puis en 1862 Crémazie se vit obligé de s'exiler, et une rupture se fit dans la naissante tradition poétique du Canada français. Cette double perte laissa un vide sensible; il faudra recommencer avec Fréchette et LeMay.

\* \* \*

Lorsqu'on parcourt les écrits de cette génération préromantique, l'on s'aperçoit que tout le répertoire du jeune romantisme s'y trouve. L'auteur, trop conscient de soi, se cache derrière un pseudonyme ou des initiales<sup>105</sup>; il s'éloigne en encadrant son récit dans un autre, ou bien il s'approche en s'adressant directement à son lecteur. Grand champion de la liberté, il se fait le protagoniste des persécutés<sup>106</sup> et des

<sup>100</sup> Parmi les plus récentes, signalons : S. MARION, *Les Lettres canadiennes d'autrefois*, t. V; P.-G. ROY, *A propos de Crémazie* (1945); M. DASSONVILLE, *Crémazie* (1956).

<sup>101</sup> L'étude la plus utile est celle de L. BISSON dans *Le Romantisme littéraire au Canada français*, p. 83-90. Mentionnons aussi un *Essai bio-bibliographique sur Joseph Lenoir-Rolland, poète canadien*, par Monique BIRON, présenté à l'Ecole de Bibliothécaires de l'Université de Montréal en 1948.

<sup>102</sup> *Misère*, dans *Poèmes épars* (1916), p. 50.

<sup>103</sup> *Labeur et récompense, Les laboureurs*, etc.

<sup>104</sup> Cité du *Franco-Canadien* par C. HÉBERT, *Poèmes épars*, p. 13.

<sup>105</sup> P. P.\*\*\* R. (P. Petitclair); ALPH. P. (J.-C.-A. Poitras); G. B. (P.-G. Boucher de Boucherville), etc.

<sup>106</sup> Non seulement ceux de son pays, mais ceux de Pologne ou d'Irlande également.

misérables, se cabre contre la tyrannie et même contre toute autorité. Adorateur du passé national, il s'adonne à l'étude de l'histoire et il tend l'oreille aux échos d'autrefois; il ramasse les anecdotes et les légendes, et compile des recueils de littérature ou de chansons <sup>107</sup>.

Le décor romantique se retrouve à chaque page : ruines, tempêtes, paysages lunaires, forêts sombres, visages tatoués, costumes pittoresques, dialecte rustique, mœurs champêtres. Citons quelques exemples :

Nous escaladions les murs, montions aux étages supérieurs dans les escaliers dont les degrés disjoints tremblaient sous nos pas mal assurés, nous descendions avec des flambeaux dans des caves ténébreuses et humides, nous en parcourions toutes les sinuosités; à chaque instant nous nous arrêtions au bruit sonore de nos pas sur le pavé, ou aux battements d'ailes de chauves-souris <sup>108</sup>...

Cependant la tempête mugissait avec fureur, la pluie tombait par torrents, les éclairs sillonnaient la nue et le tonnerre grondait comme au jugement dernier <sup>109</sup>.

Mais la nuit au clair de lune, c'est bien plus encore. C'est une éblouissante imposture, un mirage phénoménal... Les toits des moindres maisons recouverts en fer blanc semblent d'argent, et vous donnent l'idée d'une multitude de palais dignes des mille et une nuits <sup>110</sup>...

Maurice était un homme entre les deux âges, grand, robuste et bien fait; affublé d'une paire de favoris qui lui couvraient la moitié de la figure, il portait une vieille redingote d'une ancienne mode, beaucoup trop longue et trop large pour lui, et par-dessous, un petit gilet de mérinos bleu; un chapeau de paille, recouvert d'une toile cirée jaune, dont les larges bords lui descendaient jusque sur les épaules; des pantalons de bouragan gris, une chemise de laine rouge fermée avec des boutons jaunes, et de longues bottes sauvages toutes couvertes de boue <sup>111</sup>.

Les intrigues romantiques ne manquent pas non plus : meurtres, enlèvements, suicides, déguisements, duels et coups de théâtre de toute espèce y abondent <sup>112</sup>. Le récit fantastique, le conte merveilleux sont très populaires. Au début de notre période l'élément macabre paraît quelquefois : à témoin l'épisode de l'enterrement prématuré d'une victime du choléra <sup>113</sup>, ou un passage dégoûtant incorporé dans le poème

<sup>107</sup> *Le Répertoire national* (1848-1850) et *La Lyre canadienne* (1847). Cette tendance persiste et se développe après 1860.

<sup>108</sup> *Le Répertoire national*, 1 (1848), p. 361.

<sup>109</sup> *L'Influence d'un Livre*, p. 33 (éd. de 1837).

<sup>110</sup> *Charles Guérin*, p. 268.

<sup>111</sup> *Le Répertoire national*, 3 (1848), p. 125-126.

<sup>112</sup> Citons le meurtre de Guillemette (*L'Influence d'un Livre*), l'enlèvement de Pierre de Saint-Luc (*Une de perdue, deux de trouvées*), le suicide de M<sup>me</sup> de la Troupe (*La Fille du Brigand*), le déguisement de Louise de Saint-Felmar et les duels Dearbon-Molton et Brandsome-Molton (*Les fiancés de 1812*), ainsi que le retour imprévu de Pierre Guérin, métamorphosé en prêtre (*Charles Guérin*).

<sup>113</sup> *Le Répertoire national*, 2 (1848), p. 29-30.

de J.-G. Barthe, *Le bourreau* <sup>114</sup>. L'on remarque surtout l'amour-passion des jeunes couples; la belle héroïne, pâle et langoureuse, et le héros, vertueux mais mélancolique, échangeant des serments de fidélité éternelle :

Ce qui se passa dans l'âme des deux jeunes gens en ce moment, eux seuls purent en savourer toutes les délices. Seulement on vit leurs lèvres se confondre, leurs bras s'entrelacer et ceindre leurs épaules dans une étreinte d'enivrement <sup>115</sup>.

Les amoureux de *L'Influence d'un Livre* « s'étaient aimés en se voyant », et ils se donnent des rendez-vous nocturnes sur la plage <sup>116</sup>. Tout compte fait, il n'est nullement étonnant que l'abbé Casgrain, en rééditant ce roman en 1864, ait cru nécessaire de demander l'autorisation d'en expurger le texte <sup>117</sup>.

Une conclusion s'impose. La génération de 1860 ne voyait plus d'un œil indifférent les excès du jeune romantisme. Les contemporains avaient le sentiment d'un changement de climat intellectuel et moral, et quand de Boucherville acheva en 1864 le roman d'aventures qu'il avait commencé en 1849, il calqua sur son récit louisianais un paisible roman de mœurs canadiennes, moins émouvant que l'autre, mais qui cadrerait mieux avec le romantisme tel qu'on le concevait en 1864.

Même Garneau ne fut pas insensible à l'évolution qui s'accomplissait. En 1859 il donna « une preuve éclatante de sa piété filiale envers l'Église en soumettant humblement la dernière édition de son *Histoire* à un ecclésiastique compétent et en faisant plein droit aux observations qui lui avaient été suggérées <sup>118</sup> ». Le mouvement de 1860 se préparait déjà; ce serait un mouvement patriotique et religieux, qui aurait pour mission la création d'une nouvelle littérature canadienne, exempte de certaines tendances malsaines de la génération précédente. Le mouvement de 1860 comporterait non seulement une initiative, mais une réforme.

David M. HAYNE,

University College, University of Toronto.

<sup>114</sup> *Ibid.*, 2 (1848), p. 122-123.

<sup>115</sup> *Ibid.*, 3 (1848), p. 68-69.

<sup>116</sup> *L'Influence d'un Livre*, p. 55-57, 114 (éd. de 1837).

<sup>117</sup> Ph. Aubert de Gaspé, père, lui donna « carte blanche » dans une lettre du 19 juillet 1863 (Archives du Séminaire de Québec, Fonds Casgrain, t. I, n° 115), et Casgrain supprima plusieurs passages du texte de 1837 et en modifia d'autres. Voir D. M. HAYNE, *La première édition de notre premier roman*, dans *Le Bulletin des Recherches historiques*, 59 (1953), p. 49-50.

<sup>118</sup> CASGRAIN, *Œuvres complètes*, t. II, p. 117-118.

## *Le romantisme de François-Xavier Garneau*

---

Curieux de filiations et d'influences littéraires, l'auteur du présent article refait l'examen depuis quelques années de la continuité française dans les lettres canadiennes du siècle dernier. N'arrive-t-il pas un peu tard ? *Tarde venientibus ossa*. Combien de fois n'a-t-on pas démontré et redit ce que tout le monde sait : que le romantisme de 1830, après avoir triomphé dans la mode, les mœurs et l'art français, s'était propagé, conquérant, sur les rives du Saint-Laurent<sup>1</sup> ? Ne possédons-nous pas des inventaires des accents romantiques de nos écrivains canadiens, poètes et romanciers<sup>2</sup> ? Toutefois, nous avons exprimé plus d'un doute sur la valeur entière de cette ascendance « voyante » et toute extérieure la plupart du temps. Une première enquête assez décevante sur la difficile origine, sur les thèmes et sur les influences françaises au sein de l'École poétique de Québec (1860), nous avait engagé à revoir les aspects différents de cette filiation<sup>3</sup>. Objet d'une deuxième et d'une troisième poursuites minutieuses, nos primevères romanesques nous ont fourni l'occasion d'inventorier un butin guère plus substantiel que de la pacotille romantique<sup>4</sup>.

On nous invite maintenant à sonder plus avant dans notre histoire de la littérature afin d'en dégager le visage romantique de François-Xavier Garneau, un contemporain, celui-ci, de l'époque 1830, un témoin des lieux, sinon des vedettes littéraires du temps d'*Hernani* et des premières études de l'*Histoire de France*. Voici quel cheminement suivra notre travail. Après un préliminaire, nous rappellerons quels pouvaient être les penchants à l'aventure romantique chez notre histo-

<sup>1</sup> Par exemple, A. DANDURAND, *Le Roman canadien-français*, Montréal, 1937, p. 18-19 : « Il [le romantisme] envahissait la terre laurentienne avec une armée, apte à la conquérir. »

<sup>2</sup> Le romantisme a retenu l'attention de nos meilleurs critiques : M<sup>re</sup> Roy, M<sup>me</sup> Paul-Crouzet, MM. Dandurand, Marion, Bisson, Dugas, Jones, etc.

<sup>3</sup> *A la recherche du visage romantique canadien*, dans *Mémoires de la Société royale du Canada*, Ottawa, 3<sup>e</sup> série, 1<sup>re</sup> section, 50 (1956), p. 49-56.

<sup>4</sup> *Primevères du roman canadien-français* (3 articles), dans *Culture*, Québec, 18 (1957), p. 225-244; 19 (1958), p. 233-256; 359-375. Un quatrième et dernier article à paraître en 1961.



rien national. En deuxième lieu, nous verrons comment sa formation s'enrichit et s'accroît au cours de voyages-découvertes des Nouveau et Vieux Mondes. Viendra ensuite l'examen de sa poésie dont quelques fragments lyrico-épiques sont autant de signes annonciateurs de l'*Histoire du Canada* qu'il porte déjà en lui, lourds de son désir de l'œuvre dont il veut accoucher pour la revanche et la postérité. S'il arrive, au cours de cette investigation et d'une dernière poursuivie dans son œuvre historique, qu'on sente un impérieux besoin en accord avec un état d'âme et un état d'esprit bien déterminés, comment alors ne pas accepter comme romantique au Canada ce qui le serait indéniablement en France ?

### PRÉLIMINAIRE.

Ceci a tué cela. Ceci qui est le réalisme a tué cela qui était le romantisme. Ne croirait-on pas entendre une des célèbres métaphores de Hugo ? Il n'en est rien. C'est plutôt le jugement de plusieurs critiques et historiens littéraires qui, ayant fait leur siège de la littérature française de 1830, avaient clos leurs dossiers sur le « cas » romantique. Que de redites depuis lors en France comme au Canada ! Mais d'autres critiques et d'autres historiens sont venus. Ils ont cru devoir reconsidérer ce phénomène littéraire, inquiets et perplexes qu'ils étaient en face d'autres phénomènes de même lignage, tels que l'expressionnisme et le surréalisme en art, l'existentialisme et l'absurdité de la condition humaine en philosophie, les poussées déconcertantes du subconscient, la tragédie concentrationnaire de la dernière guerre mondiale, etc. Ces esprits distingués ont ainsi donc refait l'examen d'un mouvement qui ne se situe pas en marge de la physionomie française ondoyante et diverse<sup>5</sup> — on avait cru jusqu'alors à de l'importation étrangère — mais qui la pénètre en caractérisant son tempérament d'un trait essentiel et durable. Durable comme le ménechme de celle-là, l'inquiétude, ce mal congénital de l'homme, qui, si elle demeure pascalienne, lui conserve à travers l'anxiété d'hier et d'aujourd'hui, au plus fort de tous les conformismes, la dignité et le sens de son individualité.

<sup>5</sup> P. MOREAU, *Le Classicisme des Romantiques*, mais surtout A. BÉGUIN, *L'Âme romantique et le Rêve*; M. LEVAILLANT, *Problèmes du Romantisme*; PARIBATRA et MARSI, *Le Romantisme contemporain* (essai sur l'inquiétude et l'évasion dans les lettres françaises de 1850 à 1950) et R.-M. ALBÈRES, *Bilan littéraire du XX<sup>e</sup> siècle*.

Faute de recul, on a pu dire ce qu'*était* apparemment le romantisme du premier demi-siècle de 1800, mais moins bien définir ce qu'il *est* et ce qu'il *deviendra* jusqu'à nos jours. Il aurait fallu découvrir puis retenir l'inchangeable, l'inéluctable essentiel à tous les carrefours des rencontres et des expressions les plus profondément romantiques : *l'inquiétude* tournant à l'agitation de l'esprit dans la révolte, l'évasion et le pessimisme. A cette fin, il eût fallu observer de plus près la cadence du pendule « romantique » toute faite d'alternances toujours les mêmes, c'est-à-dire de moments d'exaltation et d'abattement aux extrémités de son va-et-vient. Là s'exprime le langage de l'exceptionnel, de l'inédit, de l'inouï et de l'invisible ; là s'entendent le son, le cri et le soupir de l'être existentiel qui cherche, sinon à échapper à la pesanteur de la chair, du moins à pénétrer les cloisons secrètes, muettes, voire insondables, de sa destinée de dieu déchu. Mais, comme le vertige de l'espace replonge le pendule dans le vide, ainsi le vertige du temps replonge le romantique dans la monotonie du quotidien. C'est un Prométhée au grand ou au petit pied qu'il faut voir face au mur, les muscles et les nerfs déchirés dans le huis clos de son monde réel ou imaginaire. C'est ce tragique romantique — il n'y en a pas d'autre — qu'il faut écouter à travers ses accents lyriques où reviennent sans cesse de nombreuses variations symphoniques en « R » sur le thème unique de l'inquiétude : réactions, révoltes, refus, revendications, rêveries, ruptures, réhabilitations, retraites, religiosité et retours. Voilà ce qu'il faut retenir puis examiner dans l'enthousiasme du « moi », le délire de l'imagination, la morbidité de la sensibilité, sa haine du bourgeois ou du conformiste, ses contradictions, sa mélancolie, son vague à l'âme, ses paradis artificiels, ses frénésies, son fantastisme et son satanisme.

Les romantiques sont gens de fantaisies, a-t-on pu écrire justement, mais le romantisme n'est pas une fantaisie. On est romantique parfois à son corps défendant. C'était à l'époque — comme aujourd'hui — un besoin de dépassement ou d'évasion au lendemain de faits aussi significatifs que ceux de la Révolution française et de Waterloo qui consommèrent la rupture des vieux contrats établis par les autorités séculaires civiles et religieuses. Le mal de l'inquiétude se propagea alors, suscitant un besoin de fuite, mais aussi un besoin de liberté et de vérité.

Comme si la liberté, écrira Béguin, était dans l'évasion et la vérité au bout <sup>6</sup>.

Comment s'étonner outre mesure que des individus aient voulu repenser leur monde et leur destinée pour et par eux-mêmes ? Ils étaient fatigués des interprétations et des demi-réussites d'ancien régime. Certes, l'homme juridique, soufflé de toutes pièces par le dynamisme de la *Déclaration des Droits de l'Homme*, leur apportait un nouveau décalogue et un nouveau statut légal, mais sans rien révéler du mystère de leur humanité et de leur univers. Déçus par ce qu'ils savaient, n'ayant plus confiance qu'en eux-mêmes, laissant l'imagination et la sensibilité courir l'aventure exaltante de la liberté, ils cèdent au goût du risque, celui de Prométhée, qui les porte à sentir et à imaginer un au-delà chimérique sans échec, sans faillite spirituelle et morale. L'engouement les pousse à désertir les vieilles architectures, orgueils de la raison et de la foi collectives, chaudes encore de toutes les hiérarchies verticales : la pyramide, l'acropole et la cathédrale <sup>7</sup>. On les voit s'engager dans le labyrinthe aux lignes toutes horizontales quand ils ne prennent pas un bain de nature dans laquelle se réfléchiront leurs tourments. Plusieurs, cependant, se trouveront fort bien dans le cirque du monde parisien, parmi les dompteurs et les clowns. Enfin, d'aucuns pousseront le paradoxe — qui ne s'en souvient ? — au point d'être à la fois clown et dompteur comme Hitler !

Mais au bout de l'aventure, toutes les avenues, semble-t-il, débouchent sur des culs-de-sac. A ce point, l'inquiétude romantique devient l'angoisse, le désespoir et la mort. Plus aucune échappée verticale en dehors de la Révélation. L'enfer, c'est l'horizontal ; l'absurde, c'est la condition humaine. Le romantique est-il au bout de son enquête ? Il reste que les meurtrissures et la poussière accumulées sur sa longue route pathétique sont autant de témoignages de sa quête très personnelle et souvent démesurée d'un humanisme qui rejoint et enrichit tous les autres humanismes.

Quelle longue digression, sinon quel hors-d'œuvre ! Mais comment l'éviter tout à fait cette synthèse qui a pour objet de refaire le point

<sup>6</sup> BÉGUIN, *op. cit.*, p. 348.

<sup>7</sup> Aucun écrivain ou critique, sauf Chateaubriand (?), ne nous a convaincu que la cathédrale gothique ait revêtu une symbolique transcendante dans la littérature romantique. Chez Hugo, c'est le symbole de la cité fermée, chez Michelet, celui d'une théocratie écrasante ou d'un miracle du peuple.

sur la critique romantique. Nos convictions littéraires ressemblent beaucoup à toutes nos autres convictions : il suffit souvent d'une lecture et de redites pour perdre à jamais la curiosité de s'informer encore et toujours. Quoi qu'il en soit, on ne peut plus affirmer aujourd'hui que le romantisme est affaire, sans plus, de recettes aussi simplistes que les procédés stylistiques, les réactions contre le classicisme, la simple recherche de la couleur locale, pittoresque ou exotique, les accents élegiaques, lyriques et patriotiques, le vague général dans les passions, dans l'humanitarisme et dans le déisme, le sublime et le grotesque à fonction linéaire, le pêle-mêle des antithèses, des chevilles et des enjambements, etc. Qu'avons-nous ici de plus que le masque, le bariolé, la gesticulation, l'apparat, bref que l'extérieur et la pacotille romantiques ? Doit-on toujours ne répondre qu'aux questions « d'où » et « comment » le romantisme, oubliant la primordiale « pourquoi » ? On ne peut plus l'étudier ni en France ni au Canada, que ce soit celui de Michelet ou de Hugo ou que ce soit celui de Garneau ou de Crémazie sans avoir présent à l'esprit ce qu'il *est* et *de quoi* il se nourrit : *l'inquiétude*, née du nivellement de toutes les valeurs à la suite de cataclysmes nationaux la plupart du temps. La critique qui doit appeler « un chat un chat et Rolet un fripon », doit savoir reconnaître ce qui, par essence, définit le chat et fait de Rolet un fripon. Grâce au recul du temps, des maîtres chercheurs ont pu cerner de près et mieux délimiter le romantisme. Voilà, afin d'aller au-delà des redites, ce qu'il fallait rappeler au lecteur avant de poursuivre une autre enquête romantique. Cette discussion préliminaire, tout en étayant notre travail et y apportant un éclairage plus juste sur un mouvement qui aurait assuré la continuité française de nos lettres, nous permettra d'affirmer que Garneau a été le premier et l'un des seuls écrivains romantiques authentiques au Canada du XIX<sup>e</sup> siècle. Les autres n'auront apporté que de nombreuses références et quelques imitations.

## I. — PRÉDISPOSITIONS ROMANTIQUES.

Quiconque étudie quelque peu Garneau rencontre Michelet sur sa route. Commence alors un chassé-croisé de l'œuvre de l'un à l'œuvre de l'autre afin d'y puiser des renseignements sur toutes sortes de rapports, même de différences. Autant l'un, le fils de l'imprimeur, se

montre loquace de lui-même et rend facile la tâche à qui veut connaître ses pénibles débuts dans les pages d'un livre tel que le *Peuple*<sup>8</sup>, livre fait de lui-même, de sa vie et de son cœur; autant l'autre, le fils du voiturier, répugnant à l'autobiographie, se montre discret et rend ingrat le travail du chercheur qui désire se rendre compte de sa difficile enfance !

On a fait de Garneau un précurseur du mouvement romantique qui fera souche au Canada du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. Quelles influences d'outre-Atlantique et quels événements à l'échelle d'un peuple viendront fléchir et sensibiliser son esprit et son âme ? Quelles aptitudes natives vont concourir à l'organisation et à l'enrichissement de son tempérament ? Qu'est-ce qu'il a su et pu développer au cours de sa formation ? Comment a-t-il été marqué par la famille, l'école, les sociétés civile et religieuse, intellectuelle et artistique de son époque ? Certaines réponses à ces questions se trouvent dans des biographies et des notes de voyages et de correspondance peu nombreuses. Bien qu'elles soient incomplètes, révélant à peine la part de l'hérédité, du tempérament et des influences extérieures qui ont contribué à former et à fixer son caractère, nous y renvoyons le lecteur<sup>10</sup>. Nous n'allons glaner, à travers de maigres détails biographiques, que ce qui peut indiquer, parfois par conjecture momentanée, une tendance romantique latente ou réelle capable de déclencher au moment propice ce « malaise universel, sublime tristesse du monde », particulièrement ressenti par des âmes sensibles d'une grande imagination : l'inquiétude.

Le plus illustre des Garneau canadiens naquit en 1809, le premier enfant d'une famille issue du Poitou<sup>11</sup>. Aux yeux de Lanctôt, c'est un premier signe d'hérédité, sinon de prédestination, ce Poitou, « carrefour des races et des croyances », qui arrive à point comme « le champ de la bataille de la nationalité au Moyen âge et celui de la religion au quinzième siècle [où vont se forger] des âmes invincibles et droites, trempées de foi sincère et de patriotisme ardent<sup>12</sup> ». Au-delà de l'arbre généalogique, nous ignorons presque tout de la famille de François-

<sup>8</sup> L'*Introduction* de ce livre dédiée à Quinet, son ami, est à relire en entier.

<sup>9</sup> BISSEAU, *Le Romantisme littéraire au Canada*, Paris, 1932, p. 57-59.

<sup>10</sup> Casgrain et Chauveau, deux contemporains de Garneau; Chapais, Lanctôt et Hector Garneau.

<sup>11</sup> H.-R. CASGRAIN, *De Gaspé et Garneau*, Montréal, 1924, p. 61-62.

<sup>12</sup> G. LANCTÔT, *Garneau, Historien national*, Montréal, 1946, p. 13.

Xavier aussi modeste et peuple que celle de Michelet. Rien de sa mère, de ses frères et de ses sœurs. Aucun portrait familial, mais un souvenir ému de deux êtres qui vont l'initier, dès sa plus tendre enfance, à l'œuvre de sa vie : celui de son père lui racontant ses voyages maritimes dans des « parages... *sauvages et déserts* » en bordure du Saint-Laurent et celui de son aïeul paternel se plaisant à retracer le *récit* des guerres et des *malheurs* de sa patrie<sup>13</sup>. Il grandira au milieu de ces événements et de ces discours, se rappelle-t-il, « avec le *goût des voyages* et de cette *incessante mobilité* qui forme aujourd'hui le trait caractéristique de l'habitant de l'Amérique du Nord<sup>14</sup> ». Cette aptitude à animer le passé, qui pointe déjà, deviendra un jour l'orient de toutes ses considérations.

Intelligent, sérieux, franc, timide, studieux, laborieux, réservé, pensif, fier, courageux, intègre jusqu'au scrupule : quand on a dénombré ces traits que nous livrons en vrac et qui composent cependant l'équilibre de son caractère, selon ses biographes, qu'en faut-il retenir qui soit affinité romantique ? Rien qui n'accuse, en soi, romantisme ou classicisme. Comme on est loin des lignes de force qui font saillie chez Vigny, Lamartine, Hugo, Balzac et leur aîné, Chateaubriand ! Toutefois, quand l'abbé Casgrain fournit un contexte aux mots « grave », « taciturne » et « timidité », voilà qu'ils deviennent fort significatifs :

Il paraît que, dès son bas âge, le jeune Garneau fut un enfant *étrange*. *Grave*, presque *taciturne*, on le voyait rarement jouer ; il était d'une *timidité excessive*, caractère qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours<sup>15</sup>.

Quels sens faut-il donner à ces mots en italique ? Enfant *étrange* : est-ce à dire inquiétant, insolite, voire bizarre (ce qui serait de bonne sémantique 1830), faute de correspondre aux conceptions habituelles du temps ? Tout en dénonçant un refus de se conformer au monde de son âge, celui qui est *étrange* fait exception et l'exceptionnel caractérise souvent le romantique. De plus, celui qui est étrange éloigne, s'isole, connaît la solitude. Enfin, l'étrange et le fatal cohabitent souvent, selon l'opinion. Quant aux mots *grave* et *taciturne*, le premier indique déjà une réserve circonspecte, peut-être même le souci de ne pas se

<sup>13</sup> F.-X. GARNEAU, *Voyages*, Québec, 1878, p. 9-11.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>15</sup> CASGRAIN, *op. cit.*, p. 63.

compromettre, et le second, une humeur sombre ou mélancolique. On sent bien comme ce *taciturne* engage le « moi » individuel, comme lui est sous-jacente l'humeur romantique. Que si l'on ajoute maintenant le témoignage d'une *timidité excessive*, comment l'empêcher de jaillir à propos et hors de propos ? Aux yeux des contemporains, tout semblait excessif dans le tempérament des romantiques de 1830. De nos jours, rien n'a guère changé : que révèle la plupart du temps une *timidité excessive* ? Beaucoup de sensibilité et d'émotivité masquant tantôt une évasion en soi, un déficit de sécurité, un manque d'adaptation, un besoin d'isolement, une assurance de bien-être dans la solitude, etc., tantôt un ébranlement psycho-physique dû à des causes plus mystérieuses. Mais enfin, cette *timidité*, n'est-elle pas caractéristique chez les plus authentiques écrivains de l'époque louis-philippienne ? Que des idées d'étouffement, de défaite, de revanche, de tristesse inhérente au joug anglo-saxon, d'incompréhension des siens, de doute d'une hypothétique survie nationale viennent énerver ce *grave*, ce *taciturne* et cette *timidité excessive*, que faudrait-il de plus pour que se manifestât cette inquiétude d'esprit et d'âme si propre au romantisme ? Ainsi « conditionné », comment ne pas reconnaître comme possible cette prédisposition romantique d'hérédité et de tempérament chez Garneau, en dépit de si maigres matériaux d'information que sont biographies et morceaux d'autobiographie ? D'ailleurs, ses voyages et son œuvre viendront confirmer ces prémices.

## II. — FORMATION.

Au lendemain de la mort de l'historien national du Canada, un contemporain écrivait dans le *Journal des Trois-Rivières* : « M. Garneau a eu le mérite de ne devoir qu'à lui seul sa vaste érudition, son style toujours approprié aux sujets qu'il traitait. Il a été lui-même à la fois et le maître et l'élève <sup>16</sup>. » En effet, quand on se place dans le contexte canadien de 1820 à 1850, on n'est pas peu surpris de l'étendue de ses lectures et de ses connaissances. Il a fait, autant que possible en profondeur, le tour d'horizon de tout ce qui est canadien. C'est l'homme le mieux informé de son pays et de sa génération, a-t-on pu

<sup>16</sup> A. YON, *Centenaire de l'Histoire du Canada de Garneau*, Montréal, 1945, p. 107.

écrire, que ce soit en politique, géographie, sociologie, littérature ou mœurs et coutumes. Cependant, tout le monde sait qu'il n'a pu terminer que ses études primaires à l'école. Mais, très jeune et tout au cours de sa vie, il fut studieux et curieux, avide de lectures. Pendant plus de vingt-cinq ans, il travailla fort avant dans la nuit. Devenu saute-ruisseau, à défaut de pouvoir se payer un cours classique, ce furent ses patrons et leurs bibliothèques qui lui fournirent l'accès au monde des livres. Autodidacte de goûts éclectiques, c'est surtout l'histoire et la poésie qui deviendront ses sujets de prédilection. Le premier exaltera son imagination et lui inspirera des élans poétiques auxquels manque encore l'expression formelle; c'est le second qui lui en fera faire l'apprentissage. On le voit aussi s'appliquer à acquérir la langue anglaise qu'il parlera couramment et des notions de latin et d'italien.

Durant sa cléricature et ses études notariales, Garneau transcrira « tout son cours de belles-lettres et de rhétorique, et Boileau en entier <sup>17</sup> ». Mais, outre Horace dont il appréciait le bon sens et le génie poétique, Boileau et les auteurs classiques scolaires, quelles œuvres avait-il pu lire entre douze et vingt ans ? Celles des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles assurément comme aussi celles, peu nombreuses, dont on peut relever les titres dans les catalogues et les inventaires qui ont été faits des rares et légères importations de livres au Canada pendant les trente premières années de son millésime <sup>18</sup>. On y compte à peine une dizaine d'ouvrages romantiques. Le climat littéraire canadien, ne favorisant pas le développement d'une littérature indigène, quelle influence *hic et nunc* dans la pensée et le style de Garneau a pu apporter ce bilan d'études livresques ? Classiques les lectures, classiques les admirations, cela va presque de soi. Et peut-être le sentiment confus d'un renouveau littéraire à la lecture de Chateaubriand et de Staël. L'époque romantique flamboyante ou baroque va commencer en France avec *Hernani*, au moment où s'achève la formation para-scolaire du futur historien.

Si donc ses lectures n'accentuent guère ses prédispositions romantiques, voyons maintenant quelle a pu être la contribution de son milieu

<sup>17</sup> CASGRAIN, *op. cit.*, p. 66.

<sup>18</sup> Entre autres, voir BISSEAU, *op. cit.*, p. 17-21.



à sa formation<sup>19</sup>. On verra sommairement comment l'emprise de celui-ci lui a permis de découvrir sa réalité et celle des siens alors que celles-là lui ont forgé un moyen d'expression et une science du monde que viendra enrichir ses voyages.

Garneau poursuit son instruction et son éducation dans le grand livre ouvert, mais encore inédit de la vie canadienne de son siècle lorsque, adolescent puis jeune homme, il regarde et scrute de près son milieu dans tous ses aspects : le politique, le religieux, l'économique, le social, le rustique et l'intellectuel. Comme il sait observer, sentir et imaginer, il en établit peu à peu les cadres, les titres des chapitres les plus importants en y retenant les idées fondamentales à son esprit de vingt ans. Ce qu'il constate d'abord dans l'état de sujétion des siens, c'est le mal de la domination étrangère, l'étonnement de tout un peuple, sa difficile accession à la *res publica*, son dénûment économique, sa pauvreté intellectuelle, mais encore sa volonté de survie, l'appui et l'influence de son Église. Comment oublier que la Guerre de Sept Ans et la Conquête avaient buriné jusqu'au plus vif la chair et l'âme de ses aïeux ? Pour les petits-fils restaient le souvenir humiliant mais fier, l'instinct de la revanche chez d'aucuns, le sentiment de l'isolement et de l'aliénation du monde socio-économique chez tous, près duquel leurs familles vivaient en marge de la cité, dans le seul milieu non hostile à la masse : le rural. Cependant, le besoin de galvanisation l'emportait sur le goût des cendres et de l'amertume. Si cette psychologie de la défaite avait acheminé un peuple au recroquevillement spirituel et spatial, à l'enfermement en société close, au morose de l'inquiétude collective, restaient la détermination ethnique de survivre et le dynamisme de ses énergies dressées en vue de sauvegarder et de conquérir, s'il le fallait, l'essentiel *modus vivendi* catholique et français. Ces courants alternatifs d'espoir et de pessimisme qui secouent son peuple, le jeune Garneau les enregistre comme l'antenne la plus sensible capte toutes les ondes. Il se met à vibrer à l'unisson du plus grand nombre. Selon que les vents sont contraires ou favorables, sa timidité s'efface derrière son courage, sa modestie cède le pas à sa fierté, son esprit

<sup>19</sup> Voir les conférences du *Centenaire de l'Histoire du Canada de Garneau* au sujet des milieux politique, littéraire et intellectuel de l'époque.

conciliant s'entête. C'est ce qu'on a appelé ses contrastes ou ses antithèses <sup>20</sup> !

En résumé, au moment où Garneau va accepter l'invitation au voyage, il n'est pas exagéré de dire que sa formation lui permet déjà d'assumer le lot de sa petite nation. Quand elle souffre, il souffre; quand elle s'exalte, il s'exalte. Le rythme de sa respiration, c'est le sien. Le visage de sa patrie, c'est celui de son *alter ego*, son seul doublement. Son inquiétude, c'est la sienne; il en accusera tous ses heurts. Cette sensibilité aiguë, qu'éperonne une imagination lyrico-épique, est prête à l'épanchement romantique.

### III. — VOYAGES.

Le *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833* ne ressemble guère par le ton, les confidences et l'art ni à l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* que Garneau lira durant son premier séjour en France, ni au *Souvenirs, pensées et paysages pendant un voyage en Orient*. Chateaubriand et Lamartine avaient fait de leurs notes de voyage un véhicule d'impressions personnelles où le « moi » et l'âme se miraient à qui mieux mieux par la magie de l'imagination et de la sensibilité dans les harmonies picturales et musicales du paysage et des paroles. Beaucoup plus sobres, les notes de Garneau nous aident néanmoins à le mieux connaître. Ce sont, à proprement parler, les seules pages d'autobiographie qui nous renseignent comment il a su parfaire sa formation par l'expérience et les livres européens.

Curieux des « grands théâtres de l'histoire » du Vieux-Monde, poussé par cette incessante mobilité de l'Américain — sa fatalité indigène, — il brûle de remonter à la source même de ses ascendances en répondant à l'appel du passé par un pèlerinage en Europe, terre-matrice « à laquelle l'Amérique doit tout ce qu'elle est <sup>21</sup>... » Il note, au jour le jour, ses impressions de voyageur « sorti, dit-il, d'une société où l'uniformité et l'égalité sont à peine troublées, où les traits de la civilisation ne se montrent encore que sous les formes de l'utilité <sup>22</sup>... » S'adressant au lecteur, il ajoute :

On aurait aimé, peut-être, à connaître mes impressions sur une société où vainqueurs et vaincus sont confondus depuis des siècles, et ne forment

<sup>20</sup> A. YON, *op. cit.*, p. 111.

<sup>21</sup> GARNEAU, *Voyages*, p. 19.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 20.

plus qu'une masse homogène, [...] races dont la diversité ne consiste plus qu'en quelques vieux parchemins et quelques tombeaux gothiques, oubliés au fond des vieilles cathédrales<sup>23</sup>.

Le ton sérieux de ces citations dans son *Introduction*, comme la perspicacité de ses réflexions politiques et sociologiques tout au long de son petit livre, portent à croire qu'elles sont postérieures au premier jet de vingt ans et plus. En effet, notées entre 1831 et 1833, c'est par l'homme mûr que ses impressions de voyages seront remaniées pour la publication, en 1854. Il est bien difficile, par conséquent, d'en faire la part de la jeunesse et la part de la maturité d'esprit<sup>24</sup>. Qu'à cela ne tienne, nous sentons sûrement poindre une vocation d'historien, s'affiner un esprit, se préciser un état d'âme linéale.

Garneau rapporte au début de son *Voyage* qu'il avait accepté avec empressement, en 1828, une invitation de visiter l'Est des États-Unis. Il en conserve une vision qui va l'aider à mieux comprendre l'Europe, par comparaison. Ce qui l'avait alors jeté littéralement dans cet état de surprise qui devient de l'enthousiasme, c'est l'essor prodigieux du peuple américain dans un contexte géographique non moins prodigieux (« colossal », « fantastique », « infini »). Germe en lui la pensée que tout ce dynamisme est dû au miracle de la liberté et de l'initiative personnelle. Toute l'Amérique aurait pu répéter les mots de Victor Hugo : « Je suis une force qui va. » Affaire de romantisme collectif chez nos voisins du sud ? L'Amérique qui va..., voilà donc l'image que rapporte Garneau d'un premier voyage. Maintenant, il n'aura de cesse qu'il n'ait exploré la source même de cette énergie, outre-mer.

Il s'embarque à l'été de 1831. Il vogue enfin vers cet orient de l'Américain, orient « sans la tristesse des ruines » : l'Europe. Son *Voyage* nous relate les trois grands moments de ses pérégrinations : la traversée, l'Angleterre et la France. La valeur de ce livre consiste surtout dans la somme des réflexions politiques de son auteur, dans l'étendue et la diversité des connaissances acquises, dans l'étude approfondie des institutions et des mœurs anglaises. On y compte de très nombreuses références à des écrivains contemporains, poètes, drama-

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> La plupart de nos références sont puisées dans *Voyages*, édition abrégée (1878) de l'original *Voyage en Angleterre et en France*, publié à Québec, chez A. Côté, en 1855, parce que les exemplaires de celui-là sont bien moins rares que les quatre ou cinq exemplaires de celui-ci.

turges, romanciers et historiens, à des savants, des orateurs, des journalistes, des diplomates, des artistes, des hommes et des femmes d'esprit. On apprend qu'il a fait la connaissance de grands personnages, principalement en Angleterre. On sent enfin qu'il a beaucoup lu, sans négliger les revues et les journaux de l'époque. Mais, sauf une ou deux brèves impressions sur la littérature, rien n'indique soit une influence soit une tendance romantique. On ne saura jamais quelles exaltations du jeune notaire londonien ont été retranchées du carnet de notes par le grave historien de 1855. Ce qui reste le plus sensible, c'est sa constante admiration pour la vie de l'esprit.

Le personnage principal avec lequel Garneau fait connaissance, bien que les traits de son visage soient encore confus, parce qu'il est légion et anonyme, c'est le peuple. Il suit de près son histoire depuis le moyen âge, en Angleterre comme en France. Ses guides s'appellent Michelet, Thierry, Thiers et Villemain. Chaque fois que le peuple souffre, il enregistre sa souffrance, s'indigne contre la tyrannie des puissants<sup>25</sup> et s'injecte une dose de libéralisme, chemin faisant. Qu'on juge de l'intelligence de ses nouvelles convictions dans ces lignes un peu lourdes :

... ainsi le peuple devait marcher derrière le roi et la chambre des pairs à une distance respectueuse et en craignant de blesser leurs droits et leurs privilèges mis là pour le tenir lui-même dans des limites raisonnables, tandis que dans le fait il était si bien lui-même exclusivement la force réelle, la seule force de la nation qu'à chaque pas qu'il faisait il menaçait de les culbuter l'un et l'autre<sup>26</sup>.

Nous ne voudrions pas terminer ce bref examen du *Voyage*, fait en vue d'une quête romantique ou para-romantique, sans souligner par deux dernières observations de l'auteur sa foi au libéralisme d'une part et sa pensée sur un vaste champ poétique en jachère, d'autre part. L'une et l'autre marquent une prise de conscience sur laquelle vont s'exercer toutes ses énergies, lors de son retour au pays natal.

Garneau fut élu membre de la Société des Amis de la Pologne en août 1832. C'est dans ce cénacle de réfugiés polonais qu'il rencontrera quelques grandes personnalités littéraires et politiques dont O'Connell

<sup>25</sup> GARNEAU, *Voyage en Angleterre et en France*, p. 119-120.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 107-108.

et Niemcewicz. Au cours d'une réunion, on l'invita à lire un poème de son cru dans lequel il exprime son admiration <sup>27</sup> :

On nous disait : son règne recommence,  
La Liberté partout renverse les tyrans ;  
Comme l'éclair on voit briller sa lance  
Qui dans leurs chars poursuit les monarques errans.  
Le guerrier de Warsaw sur son coursier fidèle,  
Pour la patrie a ressaisi son dard ;  
. . . . .<sup>28</sup>

Suivent plusieurs strophes où alternent l'espoir et l'abattement d'une âme en communion profonde avec une grande nation « distinguée par son amour de la patrie... par ses malheurs » et par sa volonté farouche de la liberté. D'ores et déjà, ses convictions libérales, puisées à bonne source dans l'histoire, s'installent dans sa poésie.

Au cours de sa traversée, Garneau avait lu *le Corsaire* de Byron. Le héros de cette œuvre, forban à la « physionomie romantique », l'avait fait songer à nos anciens voyageurs dont les aventures romanesques n'étaient pas moins hautes en couleur que les fastes de celui-là :

Quelle source de poésie que les courses et les découvertes de ces braves chasseurs, qui, s'enfonçant dans les solitudes du Nouveau-Monde, bravaient les tribus barbares qui erraient dans les forêts et les savanes, sur les fleuves et les lacs de ce continent encore sans cité et sans civilisation. Un jour sans doute, l'imagination des Français marchant sur les traces de Chateaubriand dans son beau poème d'*Atala*, s'emparera de ce nouveau champ, comme a déjà commencé à le faire le romancier américain Cooper avec tant de succès. Ce champ nous appartient bien plus légitimement qu'à nos voisins <sup>29</sup>.

En manière de résumé, faisons nôtres quelques lignes de M. Lanctôt :

Moins par les hommes que par les livres et les journaux, [Garneau] s'est assimilé la pensée nouvelle éprise de démocratie égalitaire et de littérature romantique [...] il revien[dra] conquis aux idées libérales, et chaleureux apôtre des libertés de conscience, de plume et de parole <sup>30</sup>.

La poésie et l'histoire viendront confirmer cette conclusion qui dépasse un tant soit peu les prémisses du *Voyage*.

<sup>27</sup> Le titre de ce poème est le suivant : *La Liberté prophétisant sur l'avenir de la Pologne*. Il a été publié dans la revue *Polonia*, n° III, Londres, octobre 1832, p. 185-187.

<sup>28</sup> GARNEAU, *Voyages*, p. 145.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 32-33.

<sup>30</sup> G. LANTÔT, *François-Xavier Garneau*, Toronto, 1926, p. 20.

## IV. — POÉSIE.

Tout le mince bagage des poèmes de Garneau se trouve, à deux exceptions près, dans le *Répertoire national* compilé par Huston : une centaine de pages, quelque vingt-trois titres <sup>31</sup>. Cette poésie, qui s'échelonne sur une dizaine d'années, de 1831 à 1841, ne retient guère le lecteur moderne. Sa primeur est d'antan et son originalité, périmée. On ne peut plus apprécier ni l'une ni l'autre sans s'imposer le pensum de relire toutes les poésies fugitives qui ont été publiées avant et après Garneau jusqu'aux premiers jours de l'École de Québec <sup>32</sup>. Une fois accompli cet effort laborieux de se replacer à l'époque de sa parution, on peut mieux juger, sinon du niveau, du moins de la portée et de la mesure du travail poétique de notre auteur. Monté sur Pégase, s'est-il abreuvé longuement à la fontaine de l'Hippocrène romantique ? Son envol l'a-t-il conduit jusque sur l'Hélicon ? D'aucuns doutent que son romantisme fût jamais de monnaie courante ; d'autres, comme Chauveau et Bisson, croient y voir un « nouveau » littéraire à la manière de 1830 <sup>33</sup>. Une analyse sommaire mais quantitative et qualitative nous convaincra ou non de ce premier idiome romantique au-delà de la versification dans nos lettres. On l'établira en relevant 1° les influences et l'inspiration, 2° les thèmes et les idées dominantes, 3° enfin l'écriture et la prosodie.

Les Muses, particulièrement Clio, Polymnie et Calliope, furent les compagnes les plus fidèles du jeune poète à un moment de notre histoire où le climat littéraire était pratiquement inexistant. On l'a vu, il n'a ni su ni voulu échapper complètement à l'emprise de son milieu. Il serait trop facile et tout à fait inutile de dauber nos plus anciens rimeurs. Leur indigence et leur gaucherie peuvent s'expliquer par la pénurie des moyens et le pessimisme d'une société vaincue et fermée. La conquête et l'isolement avaient humilié l'intelligence et les mots. Nulle part un chef d'école, une orientation littéraire, un renouvellement : « ... on

<sup>31</sup> Voici les deux exceptions : *Dithyrambe sur la mission de M<sup>r</sup> Viger, envoyé des Canadiens en Angleterre* (imprimé dans le *Canadien*, le 31 août 1831) et *La Liberté prophétisant sur l'avenir de la Pologne* (voir note 27).

<sup>32</sup> S'il avait des pairs parmi tous ces poètes mineurs, ils s'appellent J. Lenoir et P. Petitclair.

<sup>33</sup> P.-J.-O. CHAUX, *Etude sur les poésies de François-Xavier Garneau*, Montréal, 1884 (extrait des *Mémoires de la Société royale du Canada*, année 1882) ; Bisson, *op. cit.*, p. 57-67.

roul[ait] la même matière sur les mêmes chemins, sans doctrine ni programme<sup>34</sup>. » Sentant tout de même le besoin d'un peuple fortement enraciné de se galvaniser et de se justifier en chantant, il puisera les moyens de son illustration chez les classiques scolaires, ainsi que chez Delille, chez les poètes du XVIII<sup>e</sup> siècle et de l'Empire. Le premier, Garneau trouvera de nouveaux modèles, selon Bisson, et les imitera avec sympathie et sincérité<sup>35</sup>. On connaît maintenant leurs noms : ils s'appellent Lamartine élégiaque et démocrate, Béranger patriote, Delavigne dramatique, Byron héroïque et libéral, Chateaubriand américain, Hugo versificateur, et les historiens de la nouvelle vague. Voilà à quelles sources s'alimenteront sa sensibilité, son imagination et sa technique. Cependant, l'inspiration patriotique et nationale de couleur indigène, que ce timide et ce discret va préférer bien souvent à l'inspiration trop personnelle, sera affermie par un souffle substantiel et fécond : celui de la nature canadienne. S'il est vrai de reconnaître qu'il peint rarement le pittoresque Nouveau-Monde, le patriotisme et la nature n'en sont pas moins jumelés dans son esprit, celle-ci étoffant celui-là à la façon d'une doublure.

L'amour de la patrie reste, sans contredit, le sentiment le plus voyant et le plus répandu de la thématique trinitaire du poète Garneau. Ce patriotisme omniprésent — tantôt tendre et triste, tantôt exalté et colère — qu'il soit d'inspiration politique ou nationale; qu'il se tourne vers le passé ou aiguille sur l'avenir; qu'il évoque les rêves ambitieux ou la fougue épique des guerriers entrés dans l'histoire du pays; qu'il se mue en sentiment mystique propre à rendre quasi-hagiographique le héros-patriote et sacrée sa terre natale; qu'il réhabilite le peuple ou revendique ses droits; qu'il pleure avec l'exilé ou souffre d'enfermement dans son milieu; qu'il glorifie la liberté ou prêche la lutte nationale; qu'il eroit au progrès comme remède souverain à tous les maux ou qu'il s'inquiète de la survie ethnique; qu'il réfléchisse sans grand coloris le pittoresque de la nature laurentienne ou qu'il gémissse du sacrilège de son sol bien-aimé profané par l'étranger, qu'importe : ce patriotisme embrasse tous ces thèmes sous-dominants, pensées de sa pensée, les uns

<sup>34</sup> R. ROBIDOUX, « *Les Soirées canadiennes* » et le « *Foyer canadien* » dans le mouvement littéraire de 1860, extrait de la *Revue de l'Université d'Ottawa*, octobre-décembre 1958, p. 434.

<sup>35</sup> BISSON, *op. cit.*, p. 57-58.

chevauchant sur les autres dans le même poème (*Le dernier Huron, Le vieux chêne*<sup>36</sup>). Mais ce courant de haute tension patriotique ne devient jamais incendiaire. Plus sage que Byron, il préfère à la révolte inutile le frein de la raison qui contrôle l'ardeur de l'émotion et l'élan de l'imagination. Il n'a qu'une ambition : servir. Servir son pays et son peuple par la passion dans l'action, non par l'action dans la passion. Affaire de mesure et de goût chez l'homme civilisé, de prudence et de bon sens chez le citoyen.

Si le patriotisme souffle sentiment et chaleur, la liberté apparaît comme l'idée-chef et la lumière qui éclairent l'œuvre patriotique de notre poète. L'un et l'autre d'ailleurs se confondent et s'expliquent mutuellement. La liberté, voilà donc le deuxième mais fondamental élément de sa thématique. En Europe, puis de retour au Canada, il approfondit son histoire, ses triomphes et ses malheurs. Il se rend compte qu'elle est la raison d'être du dynamisme, de la promotion, de la prospérité et de la dignité des peuples. En conséquence, il s'en fait le propagandiste et l'apôtre. « Soit en prose, soit en vers, M. Garneau, affirme un contemporain, n'avait pour bien dire qu'une pensée, qu'une préoccupation, celle de la lutte nationale<sup>37</sup>. » Le progrès sert évidemment la cause de la liberté (*la Presse*), pourvu que l'affranchissement du peuple, c'est-à-dire son accession aux responsabilités et aux privilèges de la pleine citoyenneté, soit préalablement en voie de réalisation. S'insufflant l'âme collective de sa petite nation, Garneau s'oublie et s'efface lui-même dans sa revendication et sa justification de cette liberté pour son peuple, la figure dominante de sa poésie.

Le troisième grand motif thématique, le moins visible, mais le plus pathétique, sur lequel Garneau compose des variations poétiques, souvent à son insu, s'appelle l'anxiété. Elle est sous-entendue depuis des générations dans cette mélancolie atavique, commune à la majorité des plus anciens poètes canadiens (*Au Canada, Les oiseaux blancs, Les exilés*, etc.). Elle assombrit la pensée et l'attriste, le temps d'un nuage fugitif sur une strophe. Parfois, elle circule plus condensée et rapide, au rythme du va et vient de deux mouvements contraires : l'exaltation et la dépression (*Le voyageur, Le vieux chêne, Le dernier Huron*). Tiré

<sup>36</sup> J. HUSTON, *Le Répertoire national*, Montréal, 1893, vol. II, p. 172 et 206.

<sup>37</sup> P.-J.-O. CHAUVÉAU, *François-Xavier Garneau. Sa vie et ses œuvres*, Montréal, 1883, p. xxxvii.



à hue et à dia par son patriotisme débordant, puis soudainement inquiet, il lui arrive de succomber à la tentation d'un découragement fugace, d'éviter de justesse le désespoir et d'obvier dans la voie de la fatalité (*Le voyageur, Au Canada, Le dernier Huron*). L'enthousiaste croisé n'est plus qu'un poète mutilé : aucune certitude qui ne résiste à la fatigue et à l'usure ; tout est si relatif ; la destinée implacable qui s'attache à quelques peuples de l'histoire, dont le sien, comme le vautour mythique aux flancs de l'homme ; cet étouffement des idées « en marche » dans une société cloisonnée derrière sa peur et son « insouciance », n'allant nulle part ni très vite ni très haut ! Si l'on écoute alors les pulsations de l'écrivain à fleur des mots, on peut mesurer l'intensité de son inquiétude. Comme sa santé reste robuste et tempérée, on a l'impression que les mots dépassent vraisemblablement sa pensée la plus fidèle. Peu de vers les appuient d'ailleurs. A la vérité, Garneau apparaît assez rarement habillé tout de noir aux yeux du lecteur : son pessimisme de courte durée ne creuse aucun ulcère, bien qu'il soit significatif d'un état d'âme et d'esprit romantique nouveau. Quant à l'inquiétude proprement dite, elle perdure après la poésie, dans les silences éloquents et pudiques de l'homme.

Après la défaite de 1760 — on l'a rappelé plus haut — les mots avaient été humiliés, comme la pensée. Mais celle-ci, Garneau la relève déjà dans ses poèmes, la fouette, la redresse, l'agrandit, la personnalise et la nuance de mieux en mieux. Pourra-t-il aussi réhabiliter les mots, les mettre au pas avec la sémantique et la stylistique modernes ? Quelle connaissance et quel métier possède-t-il de la prosodie et de la versification ? Une forme romantique revêt-elle sans gêne aux entournures une matière romantique diversement articulée ?

Au Canada de 1830, pauvre de livres et de doctrines littéraires, Garneau doit transcrire l'*Art poétique* de Boileau, à la main. Il s'agissait pour lui d'apprendre à écrire une langue puis à composer des alexandrins, des rimés, des quatrains, selon les règles classiques revisées ou pratiquées par quelques poëtereaux fin de siècle. Or, la langue et l'esprit français avaient beaucoup évolué de 1760 au premier triomphe dramatique de Victor Hugo. Le lyrique, l'élégiaque et l'épique, genres auxquels notre poète s'exerce, s'accommodaient de mots et de rythmes, de vers et de strophes, d'images et de métaphores qui collaient étroite-

ment à cet esprit nouveau, farci de sensibilité, de fantaisie et de pittoresque. S'il en a conscience et s'il s'enchant de lectures romantiques, ses écrits ne trahissent ni connaissance des théories nouvelles d'écrire, ni imitation massive<sup>38</sup>. Bien qu'on puisse suivre le chemin qu'il parcourt à partir de Delille, en passant par Béranger et Delavigne, jusqu'à Lamartine et Hugo, son style et sa métrique ne se débarrassent jamais du fatras pseudo-classique d'un âge révolu. Comment habiller à la mode du jour des idées et des sentiments nouveaux avec de vieux clichés, des périphrases, une mythologie antique, des épithètes incolores et fades, des termes abstraits, des apostrophes oratoires, etc. ? Comment enfermer une pensée pleine de mouvement, de couleur et d'émotion dans une gangue limace presque pétrifiée ? Le naturel fuit et l'on peut croire à tout, sauf à la sincérité de l'auteur (*La Pologne*).

Quel travail Garneau a dû accomplir pour écrire certaines strophes du *Dernier Huron* et du *Vieux chêne* qui ne manquent pas d'ampleur, de mouvement, de puissance, voire d'images symboliques ! C'est que, au milieu de nombreuses inégalités, Lamartine vient à son secours. En effet, c'est l'enchanteur de Milly qui lui suggère ses meilleurs procédés : une atmosphère élégiaque, un charme attendri mais indéfinissable, la variété des strophes et du rythme, le paysage qu'il faut pour installer un sentiment sans plus le décrire qu'avec le vague « lamartinien ». Notons enfin que Victor Hugo a vraisemblablement inspiré l'écrivain canadien dans son ode, *Le rêve du soldat* et sa ballade, *Louise*, sans oublier *Le papillon* dont la facture ressemble assez à celle des *Djinns*.

Au résumé, en quoi consiste le bilan romantique de cette poésie ? Moins dans les influences littéraires — selon nous — que dans l'histoire de la patrie canadienne; moins dans la prosodie que dans les thèmes aux multiples variations. Garneau avait prédit dans son *Voyage* qu'un Chateaubriand canadien découvrirait ce « nouveau champ » de poésie qui s'étendait à toute la nature pittoresque, variée et encore inédite du Nouveau-Monde<sup>39</sup>. Il ne s'en est pas emparé lui-même; il s'est contenté d'être précurseur.

<sup>38</sup> Bisson, *op. cit.*, p. 68.

<sup>39</sup> Voir la présente étude, p. 171.

## V. — HISTOIRE.

*Peuple conquis ! Peuple sans histoire !* A deux reprises cette injure vient blesser la fierté de Garneau. La seconde fois, elle détermine définitivement sa vocation d'historien : il va réhabiliter son peuple, dût-il y consacrer toute sa vie. Depuis longtemps d'ailleurs, l'historien couvait sous le poète. Très jeune, on le sait, son imagination se peuplait de souvenirs héroïques à tous les tournants des rues de Québec; la plupart de ses fantômes portaient l'arquebuse ou l'arc, la hache du défricheur ou le canoë du découvreur. En Europe, il peut toucher du doigt mille monuments de l'histoire de l'Occident, palper ses témoignages et interroger des témoins. Il pressentait à Londres que, avant longtemps, il se mettrait au travail d'écrire sa grande œuvre « ... quand l'âge viendra[it] refroidir [son] délire <sup>40</sup> ». Il rentre au pays riche de lectures et teinté, dit-on, d'idées libérales « avancées », voire d'enthousiasme révolutionnaire <sup>41</sup> ! Il sortira de la Rébellion de 1837 l'âme exaltée, mais l'esprit mûri.

Comme on l'a souligné ailleurs, il n'a plus qu'une pensée, qu'une préoccupation : la lutte nationale. Il lui faut réhabiliter sa race à ses yeux et aux yeux des autres races <sup>42</sup>, chanter ses exploits mais aussi « ... se créer une patrie dans le monde des intelligences aussi bien que dans l'espace <sup>43</sup> ». Un besoin, par conséquent, de justification collective entreprise au travers de son plus-que-moi : son peuple et sa nation. Besoin aussi plus intérieur et plus personnel, non seulement de glorifier, mais de perpétuer — advenant une destinée inéluctable — au moins un nom français sur le mausolée de la patrie <sup>44</sup>. Besoin donc de se tranquilliser sur le sort du Canada français : « Il est des hommes, dit-il dans son *Discours préliminaire*, que l'avenir inquiète et qui ont besoin d'être rassurés <sup>45</sup>. » On comprend que Chauveau le voit interroger à tout moment le sphinx de nos destinées <sup>46</sup>. Sous la plume de l'historien

<sup>40</sup> HUSTON, *op. cit.*, vol. I, p. 243.

<sup>41</sup> CHAUEAU, *François-Xavier Garneau. Sa vie et ses œuvres*, p. xxviii.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. cclxxii.

<sup>43</sup> CASGRAIN, *Le mouvement littéraire en Canada*, dans le *Foyer canadien*, Québec, 1866, tome IV.

<sup>44</sup> CHAUEAU, *François-Xavier Garneau. Sa vie et ses œuvres*, p. ccli-cclii : lettre à Emile de Girardin, le 25 novembre 1855.

<sup>45</sup> GARNEAU, *Histoire du Canada*, Québec, 1845, tome I, p. 22, *Discours préliminaire*.

<sup>46</sup> CHAUEAU, *François-Xavier Garneau. Sa vie et ses œuvres*, p. xxxvii-xxxviii.

comme sous celle du poète, constatons-le, reviennent sans cesse trois mots, amour et souci de sa pensée : patrie, peuple et inquiétude. Vaut-on les retrouver à travers l'*Histoire du Canada* ? Quelles influences vont s'y faire plus fortement sentir ? Mais voyons au préalable quelle idée Garneau se fait de l'histoire.

Presque toute la source du romantisme est tarie dans le monument historique que Garneau lègue à son pays. L'histoire, *a priori*, ne saurait être romantique, s'il faut l'en croire, même si l'historien le plus bousingot ou le plus « illuminé » se mêlait de l'écrire. Elle cesserait tout simplement d'être une histoire. Car, selon lui, c'est une science. Malgré que la citation soit longue, entendons-le là-dessus dans les toutes premières lignes de son *Discours préliminaire* :

L'histoire est devenue, depuis un demi-siècle, une science analytique et rigoureuse : non seulement les faits, mais leurs causes, veulent être indiqués avec discernement et précision, afin qu'on puisse juger des uns par les autres. La critique sévère rejette tout ce qui ne porte pas en soi le sceau de la vérité. Ce qui se présente sans avoir été accepté par elle, et sans avoir été discuté et approuvé au tribunal de la saine raison, est traité de fable et relégué dans le monde des créations imaginaires. Au double flambeau de la critique et de la raison s'évanouissent le merveilleux, les prodiges, et toute cette fantasmagorie devant laquelle les nations à leur enfance demeurent frappées d'une secrète crainte, ou saisies d'une puérile admiration; fantasmagorie qui animait jadis les sombres forêts du Canada dans la vive imagination de ses premiers habitants... Cette révolution dans la manière d'apprécier les événements, est le fruit incontestable des progrès de l'esprit humain et de la liberté politique <sup>47</sup>.

Cette profession de foi à la Montesquieu condamne irrémédiablement le merveilleux, la fantasmagorie, le témoignage subjectif, pivot de l'expression romantique. D'ailleurs l'histoire est une science qui relate les faits et la philosophie des peuples, non de l'individu; elle ne saurait être personnelle mais collective. Le jour où Michelet a reconnu que « sa vie intime est partout mêlée à [sa] vie d'étude », il cessait d'élever un monument historique durable <sup>48</sup>.

Puisque, en somme, l'*Histoire du Canada* ne contient aucun alliage romantique visible au-delà de quelques accents, nous allons pouvoir en dépêcher l'examen. Bien qu'imparfaitement sculptée ici et là, semblable à un Rodin inachevé, la matière est belle, fière, gigantesque, de toute la taille d'un David épique qui s'est mesuré à Goliath et qui a

<sup>47</sup> GARNEAU, *Histoire du Canada*, 1<sup>re</sup> éd., tome I, p. 9.

<sup>48</sup> H. GAILLARD, *Jules Michelet*, Paris, 1934, *Avant-propos*, p. 5.

perdu. D'où, tour à tour, tristesse et enthousiasme, crainte et espoir, inquiétude de la survie et optimisme de la liberté. « ... Qu'importe le champ de bataille, tout n'est pas perdu ! » C'est dans l'œuvre même que nous allons pratiquer nos derniers sondages en vue d'y reconnaître la nature des influences et des accents romantiques, s'il y a lieu <sup>49</sup>.

A bien fouiller les pages des quatre tomes de l'*Histoire du Canada*, on peut dresser une liste, courte mais imposante, d'historiens qui ont plus ou moins inspiré son auteur ou lui ont servi de modèles. En voici les noms d'après la pagination : Thierry, Michelet, Vico, métaphysicien de l'histoire, Niebuhr, son disciple, Montesquieu, Guizot, Sismondi, l'ami du « pauvre peuple », Lamennais, Chateaubriand et Thiers. On trouve la plupart dans le *Discours préliminaire* comme si Garneau avait eu l'intention de leur témoigner son admiration et sa gratitude dès le début de sa magistrale entreprise. Mais que doit-il au juste à cette pléiade d'historiens ? Des idées fondamentales sans aucun doute : une conception scientifique de l'histoire, une méthode, un plan, quelque chose de l'art et du métier. Quoi encore ? Un apport romantique ? Le libéralisme, c'est indéniable. Et puis ? Peu ou prou. Peu, si l'on accepte la prémisse de Garneau, à savoir que le romantisme est incompatible avec la science ; prou, si l'on est tenté de s'écrier avec l'un des grands visionnaires du siècle dernier que le romantisme, c'est le libéralisme dans l'art. Quant à nous qui croyons que l'essentiel romantique est ailleurs, le libéralisme, cette liberté d'expression subjective, n'est qu'une condition *sine qua non* du mouvement littéraire de 1830. Comme il faudrait faire appel à un savant historien pour déterminer quelle influence exercèrent Guizot, Thiers, Sismondi et Montesquieu sur l'esprit de Garneau, nous ne considérerons que la portée d'inspiration incontestable de ses deux grands modèles, Michelet et Thierry.

Lorsque Garneau, brossant un tableau rétrospectif de quelques siècles, arrive à « cette époque si célèbre dans la science de l'histoire en Europe, [où...] le peuple apparaît [...] [s]pectacle sublime ! », il s'empresse de noter au bas de la page qu'il suit les données de ce « savant et ingénieux » historien, Jules Michelet <sup>50</sup>. Son enthousiasme

<sup>49</sup> Nous avons jugé bon de nous en tenir à la première édition de l'*Histoire du Canada*, en dépit des variantes et des changements faits par Garneau lui-même dans de subséquentes éditions, afin de saisir la spontanéité du premier jet, sa première pensée. N'est-il pas alors plus près de ses influences, plus près du romantisme en général ?

<sup>50</sup> GARNEAU, *Histoire du Canada*, 1<sup>re</sup> éd., tome I, p. 13.

remonte vraisemblablement à ce premier séjour à Paris, durant lequel il a pu entendre le célèbre professeur au Collège de France. D'âme sensible et de tempérament poétique, comment le jeune voyageur canadien, curieux d'histoire et de civilisation, pouvait-il ne pas succomber au charme ensorcelant d'un tel maître ! Affaire aussi d'affinités affectives et intellectuelles : l'amour du peuple, de la patrie et de la liberté n'était-il pas aussi ardent chez l'un comme chez l'autre ?

Garneau se souvient comment Michelet, du point de vue méthodologique, cherche par l'étude des sources originales et par la puissance de son imagination créatrice à ressusciter l'intégral passé de la France. S'il ne s'obstine pas au même point que son modèle romantique à « sentir les morts à travers le marbre <sup>51</sup> », comme lui il se met à la chasse aux documents avec une patiente honnêteté. Lorsque l'auteur du *Peuple* se laisse de plus en plus dominer par ses ressentiments politiques et religieux, qu'il condamne en vertu non pas de ses principes mais de ses nausées, que le partisan l'emporte finalement sur l'historien, Garneau s'efforce de garder le sens de la mesure. Il ne perd jamais de vue l'objet de ses études et les règles de son art. Au contraire de Michelet, il aime trop l'intelligence pour « s'effacer devant l'instinct, [prétendument] seul actif et créateur <sup>52</sup> ». On assiste, chose curieuse, à un spectacle inusité : alors que l'un avance, l'autre fait marche arrière ; Garneau, poète lyrique, devient historien ; Michelet, historien, finit poète lyrique !

Plus près de Thierry par le tempérament, puis par l'union décisive qu'il a réussie entre l'imagination et la science, notre historien s'inspire visiblement de celui-ci sur le double plan des idées et de la conception historique. Ainsi, le verra-t-on placer, lui aussi, au centre de sa méthode, la gigantesque figure du peuple <sup>53</sup>. A l'instar de l'auteur de *la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, il fonde son *Histoire* sur des documents originaux : textes, annales, récits des découvreurs, correspondances des gouverneurs et des intendants, relations des Jésuites, etc. S'il n'a pas déjà deviné la théorie de l'antagonisme des races, il la partage avec Thierry et l'illustre, ainsi que cette autre — également chère à Guizot — qui fait de l'histoire un instrument de

<sup>51</sup> J. MICHELET, *Le Peuple*, 1846, *Introduction*, p. vii-viii.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. viii.

<sup>53</sup> Michelet et Niebuhr accordent la même place au peuple dans leurs théories.

combat, « rectificatrice des faits du passé et créatrice de foi nationale <sup>54</sup> ». Sauf correctif, c'est encore à son modèle français et aux historiens anglo-saxons qu'il doit sa vision d'un équilibre possible des institutions politiques dans l'amalgamation de l'autorité et de la liberté, d'une part, de la tradition et du progrès, d'autre part. Enfin, est-ce pertinent de rappeler que Thierry a lutté contre « l'affaïssement moral », qui est « la maladie de la génération » romantique <sup>55</sup> ?

S'il fallait faire cas d'une dernière source d'inspiration qui touche à la foi chrétienne dont est animé Garneau au sein de toutes ses traverses, surtout durant les longues et cruelles années d'épilepsie, on n'aurait garde d'oublier la sympathie qu'il manifeste envers l'école catholique romantico-libérale des années 1830. Le souvenir de Lamennais revient à trois reprises dans l'*Histoire du Canada*. L'auteur, en traitant des huguenots et de M<sup>sr</sup> de Laval, n'avait-il pas fait sienne cette réflexion du chef de file libéral : « Tout progrès [...] se résout dans l'extension de la liberté, car le progrès ne peut être conçu que comme un développement plus libre et plus complet des puissances propres aux êtres <sup>56</sup> » ?

Si l'on oubliait que l'histoire est une science de l'homme, on ne comprendrait pas que, mu par des influences si évidentes, le romantisme soit pratiquement absent de l'œuvre historique de Garneau. En effet, ce qui était romantisme en poésie est devenu libéralisme en histoire. Phénomène de décantation nécessaire pour l'achèvement de la vérité objective. Mais peut-on faire fi à ce point de toutes les tendances de son tempérament ? Non, évidemment. Cependant, bien qu'il reste fidèle aux thèmes romantiques dulcifiés de sa poésie; bien que « le frisson patriotique cour[c] dans toutes les pages » (Casgrain); bien que le tour épique soit fréquent et le lyrisme collectif parfois élégiaque; bien qu'il étaye de quelques réflexions mélancoliques la disparition des peuplades indiennes; bien que l'exaltation et l'anxiété sourdent plutôt de la rigueur des faits que de l'émotion du verbe; bien que de nombreux tableaux soient dessinés à la manière des esquisses chinoises sans la

<sup>54</sup> T. CHARLAND, *Centenaire de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau*, p. 127.

<sup>55</sup> E. ABRY, P. CROUZET, J. BERNÈS et J. LÉGER, *Les Grands Ecrivains de France illustrés*, Paris, 1934, vol. V, p. 1288.

<sup>56</sup> GARNEAU, *Histoire du Canada*, 1<sup>re</sup> éd., tome I, p. 102.

pâte du coloris canadien, le courant romantique circule anémique, vidé de la magie sensorielle et sentimentale des mots. Où est l'écriture de Michlet ? Où sont les images de Thierry, les paysages d'*Atala* ? Certes, il y a des références à Chateaubriand et Girodet, et un éparpillement de termes-clichés tels que « tristesse », « mélancolie », « fantastique », « sublime », « tourmentée », « frémissement plein de délices », « nature grandiose et sauvage », etc. Romantisme de pacotille qui n'ajoute ni n'enlève rien à la gloire de l'historien Garneau.

### CONCLUSION.

Au terme de cette étude où nous avons cherché à cerner le visage romantique de Garneau et son reflet dans ses travaux poétiques et historiques, que conclure ? Quand on songe à la complexité du romantisme telle qu'exposée sommairement dans notre préliminaire, la prudence invite à choisir une inférence qui s'appuie sur l'analogie des situations plutôt qu'une conclusion qui se tire de l'analyse. Tout est si relatif en littérature ! « Classicisme et romantisme, tout cela est des bêtises », disait Moréas à Barrès.

Chez Garneau, des prédispositions naturelles pouvaient n'attendre que des circonstances favorables pour faire connaître au grand jour un écrivain romantique. Des voyages lui avaient permis, malgré un trop court séjour en France, de prendre conscience de l'éveil des nationalismes et du nouveau phénomène littéraire. Un peu de cela circule confus dans sa poésie, se greffe sur son inquiétude et sur sa foi de Français nordique déraciné, enrichit ses nombreuses lectures et parachève sa formation d'historien. Mais prisonnier de son milieu natal et Nouveau-Monde, les influences qu'il a subies se décantent après avoir sensibilisé son fond romantique indigène et informé sa science de l'histoire. Voilà la part de l'inspiration étrangère. Le pays a fait le reste : la patrie, le peuple, comme son inquiétude, il les avait chevillés à l'âme depuis toujours. Voué à l'action dans le sens unique et, semblait-il, inéluctable de la destinée de sa petite nation, son romantisme est essentiellement du terroir. De plus, il est mitigé : Garneau n'est qu'un précurseur. Il n'a laissé aucune recette, aucun manifeste, aucun tour créateur d'une écriture nouvelle. A peine si l'École de Québec s'est aperçue de son romantisme indigène. Elle s'est tournée vers la France



sans réfléchir sur ce que Garneau pouvait avoir senti et révélé de neuf. Galvanisation, justification, illustration du Canada français, avec un peu du luxe de l'enluminure, voilà le mérite et l'originalité de Garneau, premier romantique de son pays.

Arsène LAUZIÈRE,  
professeur au Collège militaire royal de Kingston.

## *L'amitié littéraire de Crémazie et de Casgrain*

---

A l'hiver de 1853, le jeune Henri-Raymond Casgrain faisait son entrée au séminaire de Québec<sup>1</sup>. Devant lui, carrière sacerdotale et destinée littéraire se dessinent parallèles, et le hasard de l'amitié l'attend au même carrefour que la grâce. Une visite à la Librairie Crémazie, rue de la Fabrique, lui ménage une première entrevue avec le poète qui devait orienter définitivement sa vie d'écrivain.

Dès leurs premiers entretiens, vraisemblablement, au printemps de 1853<sup>2</sup>, les deux amis prennent conscience de poursuivre un idéal commun : doter le pays d'une littérature nationale. Les poèmes de Crémazie, publiés dans les journaux locaux d'alors, avaient fortement impressionné Casgrain, simple étudiant au Collège Sainte-Anne-de-la-Pocatière.

Il semble bien que l'accord spirituel des jeunes gens se soit établi par suite d'une formation initiale alimentée aux mêmes sources littéraires. Encore adolescents, ils connurent une ferveur semblable pour les grands maîtres de la France du XIX<sup>e</sup> siècle, grâce à l'influence de l'abbé Holmes au séminaire de Québec et à l'abbé Bouchy au Collège de Sainte-Anne. L'heure venue, les futurs écrivains devaient s'engager d'un commun enthousiasme dans le sillage romantique, revendiquant les mêmes affinités intellectuelles. Crémazie légitimait ainsi ses préférences :

Lamartine et Musset sont des hommes de mon temps. Leurs illusions, leurs rêves, leurs aspirations, leurs regrets trouvent un écho sonore dans mon âme, parce que moi, chétif, à une distance énorme de ces grands génies, j'ai caressé les mêmes illusions, je me suis bercé dans les mêmes rêves, et j'ai ouvert mon cœur aux mêmes aspirations pour adoucir l'amertume des mêmes regrets<sup>3</sup>.

La profession de foi de son compagnon s'avère presque identique, si l'on en croit ses *Mémoires* :

J'ai un culte pour certains auteurs qui ont semé sur ma vie des jouissances innommées. Chateaubriand et Lamartine ont été dans ma

<sup>1</sup> M<sup>re</sup> Camille ROY, *L'abbé H.-R. Casgrain*, Montréal, Beauchemin, 1913, p. 55.

<sup>2</sup> P.-G. ROY, *A propos de Crémazie*, Québec, Garneau, 1945, p. 159. Selon l'auteur, Crémazie et Casgrain, en 1862, se connaissaient déjà depuis dix ans.

<sup>3</sup> CRÉMAZIE, *Œuvres complètes*, Montréal, Beauchemin & Valois, 1882, p. 45.

jeunesse et sont restés mes dieux littéraires... Ce sont ces deux auteurs qui ont exercé sur moi la plus grande influence <sup>4</sup>.

Parité de goût, conformité d'âge, ambition partagée, même attachement aux gloires du passé, même espérance pour l'avenir, tels sont les atouts qui conditionnent leur naissante amitié.

A peine installé au séminaire de Québec, Casgrain est affecté à l'enseignement de la chimie, tout en poursuivant ses études théologiques. Son tempérament idéaliste s'accommode mal des travaux de laboratoire et sa santé est vite compromise. Au printemps de 1854, une maladie sérieuse l'oblige à déposer les armes. Il rentre dans sa famille à la Rivière-Ouelle; il ne devait plus revenir au séminaire, car en septembre suivant, il regagne le Collège Sainte-Anne où il continuera sa formation cléricale <sup>5</sup>.

Ce voisinage de dix-huit mois permet aux deux amis de se révéler mutuellement, mais toujours au hasard des circonstances. Au retour d'un premier voyage en Europe en 1859, l'abbé Casgrain devient vicaire à la paroisse de Beauport, à dix milles environ de Québec. Ses nombreux loisirs favorisent les activités intellectuelles et naturellement, Casgrain se ressouvient de son poète-ami. L'horizon de leur attachement mutuel va s'élargissant au rythme des impressions et souvenirs de voyages, des relations d'écrivains français, de nouveaux enrichissements culturels mis en commun. De plus, Casgrain s'émerveille de l'essor prodigieux que prend la maison Crémazie; la réputation de riche négociant dont le poète jouit à Paris, monte de pair avec la gloire de l'homme de lettres québécois.

Entouré d'intimes cultivés, Crémazie joue en effet le rôle d'écho sonore de son époque; avec complaisance, il accueille les hommages de ses thuriféraires et imitateurs. De ce nombre, Casgrain n'est pas le moins ardent et sa louange à l'adresse du maître ne craint pas d'exagérer parfois :

Que l'on compare le chef-d'œuvre de M. Crémazie, son élégie sur *Les Morts*, avec l'harmonie poétique de M. de Lamartine, intitulée *Pensées des Morts*, et l'on sera tenté de croire, après avoir mis les pièces en regard, que les signatures des deux pièces ont été interverties, tant la supériorité du poète canadien est incontestable <sup>6</sup>.

<sup>4</sup> CASGRAIN, *Souvenances canadiennes*, t. I, p. 126.

<sup>5</sup> *Ibid.*, t. II, p. 135.

<sup>6</sup> CASGRAIN, *Le Mouvement littéraire de 1860 au Canada*, dans *Œuvres complètes*, t. I, p. 365.

Il n'y a pas loin de l'admiration à l'imitation; seulement la prose de Casgrain, homme de sentiment et d'imagination, est mieux adaptée à la fiction. Influencé par Charles Nodier <sup>7</sup>, il croit que la légende n'est pas indigne « d'occuper les loisirs d'un esprit délicat et d'un auditoire choisi »; il prétend même faire œuvre patriotique en sauvant de l'oubli les menus faits des mœurs et coutumes canadiennes. Sa voie est trouvée : il dévoue sa plume à la légende, « ce mirage du passé dans le flot impressionnable de l'imagination populaire ». Histoire et poésie s'y confondent et cette heureuse fusion l'apparente à la fois aux deux influences aimées : Garneau et Crémazie !

Pour consacrer l'initiative nouvelle, Crémazie publie dans le *Journal de Québec*, une poésie : *La fiancée du marin* <sup>8</sup>, avec sous-titre : « Légende canadienne. » Vainement on chercherait dans ce récit gracieux une nuance de couleur locale, il s'agit simplement de réminiscence livresque à la Hugo. L'élan est pourtant donné et, quinze jours plus tard, Casgrain publie à son tour, dans le feuilleton du *Courrier du Canada*, sa première légende : *Tableau de la Rivière-Ouelle* <sup>9</sup>. Elle est dédiée « A notre poète Crémazie ». Délicatesse d'ami doublée d'une secrète ambition d'auteur ! Le prestige de Crémazie lui vaut plus facilement droit de cité au sein de l'élite québécoise. Le poète, touché d'une semblable déférence, compose en mars 1860, un poème de vingt-quatre vers en guise d'épigraphe à l'étude de mœurs que vient de publier Casgrain : *Pionniers canadiens* <sup>10</sup>. C'est gagner d'emblée la sympathie du public lecteur et justifier le témoignage de l'obligé :

Crémazie était le confident de chacun, toujours disposé à accueillir les nouveaux venus dans l'arène. Que de pas hésitants il a affermis ! Que d'écrivains de mérite qui s'ignoraient et qu'il a révélés à eux-mêmes <sup>11</sup>.

Sous l'égide du poète-libraire, Casgrain connaît donc un succès qui dépasse ses espérances. Pour comble de bonne fortune, il ne lui reste

<sup>7</sup> Charles NODIER, *Légende de Sœur Béatrix*, Paris, Maurice Glomeau, 1924, p. 11.

<sup>8</sup> CRÉMAZIE, *La fiancée du marin*, dans le *Journal de Québec*, 29 déc. 1859, p. 1.

<sup>9</sup> CASGRAIN, *Tableau de la Rivière-Ouelle*, feuilleton du *Courrier du Canada*, Québec, 20 au 30 janvier 1860.

<sup>10</sup> CASGRAIN, *Les Pionniers canadiens*, feuilleton du *Courrier du Canada*, 12 au 19 mars 1860. Casgrain ajoute la note suivante : « Nous devons à l'obligeance de M. Octave Crémazie cette superbe épigraphe, *Le Potowatomis*, qu'il a bien voulu composer exprès pour être mise en tête de nos *Pionniers canadiens*. »

<sup>11</sup> CASGRAIN, dans la biographie de Crémazie (CRÉMAZIE, *Œuvres complètes*, p. 10).

plus que d'habiter la vieille capitale. Et voici que le 5 mai suivant ses vœux sont exaucés, car l'obéissance l'appelle au presbytère de Québec.

Les deux amis présideront au réveil littéraire collectif. A tour de rôle, ils seront considérés comme chefs de file aux réunions toutes fortuites des premiers écrivains du « Cénacle ». Ces rassemblements improvisés n'ont certes rien du salon où l'on discute, où chacun lit ses œuvres, où les membres se soutiennent par des articles de presse; ici, aucune doctrine définie, aucun programme déterminé. Crémazie, chez qui le plus souvent on se rencontre, s'impose comme l'aîné que tous vénèrent en raison de « sa grande érudition mise au service d'un rare bon sens critique ». Toutefois, sa timidité naturelle et ses ennuis financiers le tiennent un peu à l'écart. Casgrain, au contraire, dynamique autant qu'opportuniste, se hisse bientôt au premier plan et devient l'animateur officiel de « ce groupe d'élite ».

L'existence de l'École patriotique de Québec — nom qui sera forgé plus tard par la critique — s'identifie très tôt avec celle des *Soirées canadiennes*, revue littéraire et historique considérée aujourd'hui comme porte-étendard du mouvement de 1860. La première livraison portait en épigraphe cette invitation de Charles Nodier : « Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées <sup>12</sup>. » Ce choix trahit l'influence de Casgrain, mais l'initiative de la revue ne revient ni à lui, ni à Crémazie <sup>13</sup>. Fait étrange, le poète ne fera pas partie du comité de rédaction, bien qu'on ait soin de spécifier « qu'il convenait de mettre la revue sous l'égide de noms particulièrement québécois comme ceux de Taché, LaRue et Casgrain <sup>14</sup> ». Or Casgrain n'habite Québec que depuis le 5 mai dernier et ses œuvres littéraires ne sauraient le recommander ni par le nombre, ni par la valeur. Il en est autrement de Crémazie, qui n'a jamais quitté la ville et dont le prestige suffirait à lui seul à patronner l'œuvre naissante. Comment alors expliquer cette omission ? Faut-il l'attribuer à la vanité ambitieuse de Casgrain qui ne dédaigne aucune influence pour

<sup>12</sup> Charles NODIER, *op. cit.*, p. 11.

<sup>13</sup> L'initiative en revient plutôt au D<sup>r</sup> Hubert LaRue. Voir l'excellente étude du R.P. Réjean ROBIDOUX intitulée : *Les Soirées canadiennes et le Foyer canadien dans le mouvement littéraire québécois de 1860*, mémoire pour l'obtention du diplôme d'études supérieures, Québec, Université Laval, 1957.

<sup>14</sup> Léon GÉRIN, *L'histoire véritable de deux revues québécoises*, dans le *Canada français*, Québec, n° 13 (septembre 1925), p. 14.

s'élever sur le pavois ? Serait-ce plutôt l'embarras financier du libraire qui aurait empêché de mettre à contribution la supériorité du poète ? Nous ne saurions préciser. Toutefois on se défend mal de regretter que Crémazie n'ait pas inséré une seule de ses poésies dans *Les Soirées*, avant la livraison d'octobre 1862, soit à la veille de son départ. D'autres pièces beaucoup plus pâles y avaient connu l'honneur d'une publication. Que penser d'une pareille indifférence et quelle sera la réaction de celui qui en est victime ? Une certaine apathie extérieure, il est vrai, masque sa souffrance intime et laisse croire à une absence d'ambition mondaine, ainsi qu'il expliquait à Casgrain lui-même quelques mois plus tard :

Oui, vous m'avez parfaitement compris quand vous me dites que je n'avais nulle ambition, si ce n'est de causer poésie avec quelques amis et de leur lire de temps en temps quelque poème fraîchement éclos. Rêver en écoutant chanter dans mon âme, l'oiseau bleu de la poésie, essayer quelquefois de traduire en vers les accords qui berçaient mes rêveries, tel eût été le bonheur pour moi <sup>15</sup>.

Il est encore permis de conjecturer que les difficultés financières furent cause de son isolement volontaire. Il avoue à un ami d'enfance que la vie était devenue un véritable cauchemar :

Pendant la lutte douloureuse et insensée que j'ai soutenue dans les dernières années de ma carrière commerciale, vous m'avez toujours tendu une main secourable. Chaque semaine, je pourrais dire chaque jour, j'allais frapper à votre porte et je trouvais toujours votre bienveillance plus grande encore que mon importunité <sup>16</sup>.

Casgrain a surpris chez le libraire « quelques mots amers », quelques « sarcasmes inexplicables ». Est-ce par discrétion alors que l'abbé se fait plus distant au moment où le pauvre malheureux aurait eu grand besoin de sympathie et de réconfort ? Les fonctions du « Père de la littérature canadienne » l'absorbent trop pour qu'il ait le temps d'analyser l'attitude singulière de Crémazie. Peut-être aussi, éprouvait-il quelques secrets remords de négliger l'ami à mesure que s'élargissait le cercle de ses admirateurs ?

Au début d'octobre 1862, alors que *Les Soirées* semblent en plein essor, un conflit éclate entre les membres du comité et les éditeurs.

<sup>15</sup> Lettre de Crémazie à Casgrain, 10 août 1866 (Fonds Casgrain, III, 4). Le Fonds Casgrain est déposé aux Archives du Séminaire de Québec; les chiffres romains réfèrent au numéro du volume; les chiffres arabes correspondent au numéro de chaque lettre.

<sup>16</sup> Lettre de Crémazie à Vital Têtu, dans le *Bulletin des Recherches historiques*, Québec, 30 (1924), p. 126.

On reproche à ces derniers de négliger l'œuvre nationale au profit de leur entreprise personnelle. Sur l'instigation de Casgrain, les collaborateurs démissionnent en bloc et la rupture ne se fait pas attendre. Chacune des parties contestantes réclame la propriété de la revue<sup>17</sup>. Enfin la dispute se termine par la fondation d'une nouvelle revue, *Le Foyer canadien*, sous la responsabilité de nouveaux éditeurs. Ironie du sort ! Crémazie retire sa collaboration aux *Soirées* alors qu'effectivement, il n'y a encore fourni aucune contribution. Il avait, quelque temps auparavant, remis une partie de la *Promenade de Trois Morts*, laquelle devait paraître dans la livraison du 30 octobre 1862. Et en même temps, il avait assuré la fin de ce même poème aux frères Brousseau, alors éditeurs des *Soirées*, avec liberté d'en disposer à leur gré. Le conflit trouve donc le poète partagé entre les sollicitations des deux camps opposés<sup>18</sup>. Incapable de prendre parti, il subit les contre-coups des uns et des autres. Il espérait sans doute, par cette pseudo-évasion, conjurer le plus longtemps possible l'inéluctable dénouement.

Quelle est alors l'attitude de Casgrain ? Sans connaître précisément ses réactions, nous constatons qu'il a remarqué les accès d'humeur sombre de son compagnon. Il consigne dans ses *Mémoires* :

Rien n'avait transpiré dans le public, de la catastrophe qui venait de briser la carrière du poète. On chuchotait parmi les intimes qu'il avait perdu la tête et qu'il s'était laissé choir dans un abîme sans fond. [...] La nouvelle de son départ fut accueillie avec étonnement mêlé d'incrédulité, la plupart des gens supposant qu'il ne s'agissait que d'une absence temporaire. A l'étonnement succéda la stupeur à mesure que se dévoila la mystérieuse affaire qui avait amené ce malheur<sup>19</sup>.

Si la charité du prêtre excuse facilement les torts du maladroit commerçant, le directeur de revue pourtant déplore la perte d'un talent bien précieux pour le développement des lettres canadiennes. Autant par respect pour la famille que par ignorance des faits, le silence tomba très tôt sur la malheureuse aventure.

Sous le nom de Jules Fontaine, Crémazie ira en France cacher sa honte et sa douleur. Nouveau Prométhée enchaîné à son rocher d'exil, il ne connaîtra pour tout réconfort, pendant dix-sept ans, que l'hospitalité de la famille Bossange et les lettres des siens. Casgrain de son

<sup>17</sup> LÉON GÉRIN, *loc. cit.*

<sup>18</sup> *Mémoires des Propriétaires-éditeurs* [Brousseau Frères], Québec, 1862, p. 14.

<sup>19</sup> CASGRAIN, *Souvenances canadiennes*, t. III, p. 75.

côté, s'habitue mal à l'absence du poète; il veut à tout prix intéresser l'infortuné à la littérature canadienne, ne serait-ce que pour assurer au solitaire un moyen d'échapper à l'ennui. Ignorant le nom et le refuge qui protègent l'exilé, Casgrain réclame, par l'entremise des frères Crémazie, les poésies éparses du poète en vue d'en constituer le volume de prime offert aux abonnés du *Foyer*. Cette requête resta de longs mois sans écho. Crémazie malade et désenchanté se contenta de retourner à ses frères le carnet de ses poèmes avec prière de le remettre à l'intéressé. Un an plus tard, Casgrain recevra de l'absent un petit mot de reconnaissance :

Mes frères m'ont envoyé le volume contenant mes poésies. Je vous remercie des soins que vous avez bien voulu apporter à la publication de mes vers. Pourquoi n'avez-vous donc pas publié les deux pièces sur la Guerre d'Orient, qui ont paru, l'une dans le *Journal de Québec* du premier janvier 1855, l'autre dans la même feuille du premier janvier 1856 ? Je les regarde comme deux de mes bonnes pièces, et j'aurais préféré les voir reproduites plutôt que les vers insignifiants faits sur la musique de Rossini pour la fête de M<sup>sr</sup> de Laval<sup>20</sup>.

En dépit du ton respectueux, on sent vibrer une note d'amer désappointement. Puis, oubliant la réalité, Crémazie retrouve sa verve de l'arrière-boutique pour adresser un réquisitoire serré au directeur du *Foyer*. Pourquoi les collaborateurs se font-ils si rares ? Pourquoi insérer dans les pages de la revue les contributions médiocres des rimailleurs français de Québec ? Le *Foyer* dégénère de son idéal primitif et perd son cachet typiquement national, le tout au détriment du bon goût des lecteurs ! De plus, le peu de variété des articles engendre le peu d'intérêt des abonnés ; la formule qu'adopte la revue en fait tout au plus une série d'ouvrages publiés par livraison ! Pareille lacune achemine l'entreprise à sa déchéance. Et Crémazie n'est pas plus tendre en faisant remarquer à Casgrain que nombre de jeunes littérateurs désertent la revue québécoise pour alimenter *La Revue canadienne* de Montréal. C'est une anomalie dont seul Casgrain connaît le secret. Mais peine perdue ! A l'heure où le poète prodigue tant de pertinentes observations, *Le Foyer* déjà n'existe plus<sup>21</sup>.

A maintes reprises, Casgrain réclame de l'auteur la fin de la *Promenade de Trois Morts*. Toujours Crémazie s'excuse, alléguant des

<sup>20</sup> Lettre de Crémazie à Casgrain, 2 avril 1864 (Fonds Casgrain, III, 3); publiée dans CRÉMAZIE, *Œuvres complètes*, p. 18.

<sup>21</sup> La dernière livraison du *Foyer* date du 19 décembre 1866.



raisons de santé, prétextant la difficulté de ressusciter en sa mémoire les quelque huit cents vers dont pas un seul n'a été écrit; un jour pourtant le poète se permet une allusion :

Ce que vous me demandez, d'autres l'ont également demandé en m'écrivant que je devais cela à mon pays. [...] Dans la position où je me trouve, je dois chercher à gagner le pain quotidien avant de songer à la littérature. Ma tête fatiguée par de rudes épreuves ne me permet pas de travailler beaucoup. Il est donc naturel que j'emploie à gagner ma vie les forces qui me restent<sup>22</sup>.

Bien maladroit, celui qui a insinué à l'exilé volontaire l'idée de l'obligation envers sa patrie ! C'était aviver une plaie mal cicatrisée et la riposte amère le prouve :

Je sais parfaitement que mon pays n'a pas besoin de mes faibles travaux, et qu'il ne me donnera jamais un sou pour m'empêcher de crever de faim sur la terre d'exil. J'ai bien deux mille vers au moins qui traînent dans les coins et recoins de mon cerveau. A quoi bon les en faire sortir ? Je suis mort à l'existence littéraire. Laissons donc ces pauvres vers pourrir tranquillement dans la tombe que je leur ai creusée au fond de ma mémoire. Dire que je ne fais plus de poésie serait mentir. J'ébauche mais je ne termine rien, et, suivant ma coutume, je n'écris rien. Je ne chante que pour moi, la poésie est plus qu'une distraction, c'est un refuge<sup>23</sup>.

Le poète a raison; il chante pour ranimer son courage, non pour faire admirer sa voix. Un instant l'amitié de Casgrain croit avoir triomphé du pessimisme de Crémazie; il veut rendre un dernier hommage à l'historien Garneau qui vient de mourir. « Je vous enverrai cela, ajoute-t-il, et vous en ferez ce que vous voudrez. » Promesse sans lendemain, comme tant d'autres : il s'était tu pour toujours !

Crémazie reste en continuel contact avec les idées en vogue dans le milieu québécois; les journaux locaux lui parviennent régulièrement. Mais savait-il alors que les articles anonymes intitulés : *Christianisme et Paganisme*, publiés dans le *Courrier du Canada* en 1864, avaient pour auteur son ami Casgrain<sup>24</sup> ? Crémazie aurait été en mesure d'échanger de solides opinions sur la réforme de l'enseignement chrétien, la même controverse ayant soulevé des polémiques du genre à Paris quelques années plus tôt. Pourquoi Casgrain cache-t-il ses

<sup>22</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 10 avril 1866 (Fonds Casgrain, III, 2); publiée aussi dans CRÉMAZIE, *Œuvres complètes*, p. 18.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>24</sup> Articles parus dans les livraisons du 16, 18, 19, 23, 25, 28 et 30 novembre, et du 2, 5, 7, 14, 16 et 18 décembre 1864.

activités de porte-étendard bénévole du gaumisme canadien, si ce n'est que ses intentions sous-jacentes desservent plutôt ses ambitions personnelles ? Le zèle de Casgrain, en condamnant les classiques païens en usage dans les institutions d'enseignement secondaire heurtait de front les séculaires traditions du petit séminaire de Québec et de l'Université Laval où les programmes d'étude faisaient large place aux auteurs grecs et latins. Or M<sup>sr</sup> Baillargeon s'émut devant pareilles attaques et intima au directeur du *Courrier du Canada* l'ordre de cesser la publication de ces articles injurieux. Casgrain n'allait certes pas se glorifier d'une telle interdiction; d'avance il sentait peser sur lui la désapprobation de Crémazie. Ici une mise au point s'impose au sujet de la responsabilité des articles attribués à Casgrain<sup>25</sup>. Une lettre de trois étudiants canadiens<sup>26</sup> au Collège Romain, adressée à Léger Brousseau, directeur du *Courrier du Canada*, a été retrouvée dans les manuscrits privés de l'abbé Casgrain. Ces trois abbés annoncent qu'ils retirent leur abonnement à un journal qui ne tient aucun compte des conseils et avertissements du clergé. Le directeur n'aurait eu aucun intérêt à confier à Casgrain ce document défavorable, à moins que ce dernier n'eût été directement impliqué dans l'affaire.

Un témoignage personnel de M<sup>sr</sup> Gaume à Casgrain corrobore notre affirmation :

Je vous remercie de m'avoir adressé votre excellent confrère, M. Liberté; il est venu me voir plusieurs fois et m'a remis les brochures<sup>27</sup> ainsi que les articles de journaux publiés sur la grande question de classiques. Inutile de vous dire la joie que m'a causée le succès de votre brillante campagne. Vos articles sont de main de maître. Je ne doute pas qu'ils aient porté la conviction dans les esprits de bonne foi<sup>28</sup>.

M<sup>sr</sup> Gaume aurait eu mauvaise grâce, en effet, de ne pas applaudir aux idées de Casgrain, paraphrase si fidèle de ses propres convictions. D'ailleurs, une note au bas du dernier article spécifie que ces considérations sont empruntées à la *Révolution*, ouvrage de M<sup>sr</sup> Gaume lui-même.

<sup>25</sup> M. Séraphin Marion avait attribué des articles à M. l'abbé A. Pelletier (*Lettres canadiennes d'Autrefois*, t. VI, *La Querelle des Humanistes canadiens au XIX<sup>e</sup> siècle*, Ottawa, Editions de l'Université, 1949, p. 29).

<sup>26</sup> Lettre de MM. Benjamin Paquet, Louis Paquet et L.-N. Bégin, Rome, 28 avril 1860 (Fonds Casgrain, II, 12).

<sup>27</sup> Ces brochures gaumistes sont l'œuvre de M. l'abbé Pelletier.

<sup>28</sup> Lettre de M<sup>sr</sup> Gaume à Casgrain, Paris, 22 octobre 1865 (Fonds Casgrain, II, 22).

Comme bien l'on pense, Casgrain n'a pas déclaré guerre ouverte aux classiques païens enseignés dans nos collèges; il s'agissait plutôt d'une cabale secrète, soutenue au Canada par quelques acolytes discrets, servant la popularité de l'abbé autant que la cause de la réforme, et défendue à Paris par des éclaireurs chargés de contrecarrer l'influence des confrères canadiens antigaumistes. Ce gaumisme peu convaincu s'inspire autant d'une admiration sentimentale pour la personne de M<sup>sr</sup> Gaume que d'un besoin d'agiter des problèmes au profit de sa petite vanité. Si pâles et si prudentes que soient ses sympathies gaumistes, elles n'échappent pas à son entourage, comme en fait foi cette lettre de Gérin-Lajoie, du 10 décembre 1866 :

Quelqu'un m'écrivait l'autre jour de Québec que la teinte gaumiste que le *Foyer* prenait depuis un certain temps ne pourrait manquer de lui faire tort et s'il tombe tout à fait on ne manquera pas d'attribuer bien à tort, sa chute à la nouvelle couleur qu'il paraît arborer. J'ai peine à croire pourtant qu'il ne se trouve pas dans la ville et le district de Québec assez de personnes littéraires et intellectuelles pour y alimenter un recueil du genre. Ne pourriez-vous engager votre ami M. Laverdière à en prendre la direction sous le patronage de l'université. [...] Je sais que vous n'aimez guère l'Université mais vous êtes encore plus patriote que gaumiste <sup>29</sup>.

Crémazie partage l'opinion de son ami, mais pour lui, la réforme des classiques revêt une toute autre importance. Aussi Casgrain n'est pas peu surpris de recevoir un jour de l'exilé une confidence gratuite sur le sujet :

J'ai vu il y a deux ans, dans les journaux canadiens, une longue discussion au sujet des auteurs païens; j'ai toujours été de l'opinion de l'abbé Gaume; on nous fait ingurgiter beaucoup trop d'auteurs païens quand nous sommes au collège. [...] La mythologie grecque et les auteurs païens qui déifient souvent des hommes qui méritent tout bonnement la corde, ne peuvent à mon sens inspirer aux élèves que des idées fausses et des curiosités malsaines. Est-ce que les chefs-d'œuvre des Pères de l'Église ne peuvent pas partager avec les auteurs païens le temps que l'on consacre à l'étude du grec et du latin, et corriger l'influence pernicieuse que peuvent avoir les écrivains de l'antiquité? Je sais bien que saint Basile et saint Jean Chrysostome, que saint Augustin et saint Bernard ne peuvent, sous le rapport littéraire, lutter avec les génies du siècle de Périclès, ni avec ceux du siècle d'Auguste; mais ne vaudrait-il pas mieux être moins fort en grec et en latin, deux langues qui ne sont en définitive que des objets de luxe pour les quatre cinquièmes des élèves,

<sup>29</sup> Lettre de Gérin-Lajoie à Casgrain, Ottawa, 10 décembre 1866 (A.U.O., Fonds Gérin-Lajoie).

et recevoir dès l'enfance des idées saines et fortes, en rapport avec l'état social actuel fondé sur les grands principes chrétiens <sup>30</sup>.

Voilà le véritable esprit de la réforme chrétienne telle que la préconise M<sup>sr</sup> Gaume le tout premier. Crémazie n'a guère de culte pour l'Olympe; facilement il lui substituerait les dieux scandinaves, moins immoraux à son avis. Un peu plus tard soupirant encore : « Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ? » il ajoute en bon romantique :

Je crois qu'avant longtemps les collèges et les Séminaires feront large part à l'étude de la mythologie et de la littérature hindoues. Dans les épopées de l'Inde, on rencontre un grand nombre de pages absolument chrétiennes <sup>31</sup>.

Dix ans plus tard, après nombre de cours à la Sorbonne sur la mythologie, le poète donne son dernier mot :

Décidément, l'abbé Gaume a raison. On devrait dans les études classiques, faire une part une très large part aux auteurs chrétiens dont la langue est souvent aussi belle que celle des meilleurs du siècle d'Auguste et qui ont cette incontestable supériorité de présenter une morale absolument pure <sup>32</sup>.

Que l'on compare cette affirmation limpide aux prétentions d'un Casgrain, on admet à peine que les amis défendent la même cause.

La correspondance amicale des deux écrivains donne lieu à des échanges enrichissants pour la critique littéraire au Canada. Le plus souvent, les opinions diffèrent et l'éclairage authentique vient toujours du vieux continent. Casgrain professe une foi enthousiaste dans l'avenir des lettres canadiennes; son tempérament optimiste l'incline à surfaire le moindre succès intellectuel.

Il faut présenter les choses en beau, aime-t-il répéter. Si l'avenir ne nous promet rien de très florissant pour les lettres, ayons au moins le plaisir de le croire, ce sera toujours autant de pris. [...] Ayons seulement huit ou dix Crémazie et nous vivrons <sup>33</sup>.

Pareille louange n'a pas encore raison du pessimisme de l'exilé, plus lucide, rompu davantage au métier. Sa diatribe contre « les épiciers » de la petite société québécoise de 1860 ne manque ni de sagacité ni de malice. Sa verve gouailleuse malmène les natures besogneuses dont la pensée, pétrifiée par la routine, ne saurait goûter les œuvres de l'esprit. Comment attendre de lecteurs aussi terre à terre, l'admiration, l'encou-

<sup>30</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 29 janvier 1867 (Fonds Casgrain, III, 5); publiée dans CRÉMAZIE, *Œuvres complètes*, p. 47.

<sup>31</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 5 juin 1875 (Fonds Casgrain, VII, 46).

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> Casgrain à Crémazie, Québec, 29 juin 1866 (Fonds Casgrain, III, 9).

ragement dont les écrivains de chez nous ont besoin ? A défaut de culture raffinée, le patriotisme, selon Crémazie, devrait susciter des mécènes; mais la fierté nationale poursuit des intérêts plus rémunérateurs que l'œuvre d'art. Et quel bourgeois en mal de fortune se préoccupe des richesses de la pensée ?

Faites rimer un certain nombre de fois « gloire » avec « victoire », « aïeux » avec « glorieux », « France » avec « espérance »; entremêlez ces rimes de quelques mots sonores comme notre religion, notre patrie, notre langue, nos lois, le sang de nos pères; faites chauffer le tout à la flamme du patriotisme et servez chaud. Tout le monde dira que c'est magnifique <sup>34</sup>.

Ce mets à saveur héroïque dont il se moque présentement, Crémazie l'a quelquefois servi aux lecteurs canadiens. Sa culture de Français d'adoption renie la grandiloquence des fêtes nationales de jadis.

Crémazie attribue cette ineptie intellectuelle au manque de critique littéraire au pays. Dans sa lettre du 10 avril 1866, il félicite Casgrain d'avoir frayé la voie par son essai sur *Le Mouvement littéraire de 1860*.

Comme vous aviez pour but de montrer la force de notre littérature canadienne, vous avez dû naturellement ne montrer que le beau côté de la médaille. Si je me permettais de vous adresser une prière, ce serait de continuer ce travail plus en détail, en louant ce qui est beau, en flagellant ce qui est mauvais. C'est le seul moyen d'épurer le goût des auteurs et des lecteurs <sup>35</sup>.

Crémazie parle d'or. La formule qu'il préconise sera bientôt appliquée à ses propres œuvres. *Le Courrier du Canada* publie en effet, au cours de juin 1866, une analyse poussée de la *Promenade de Trois Morts* par Norbert Thibault. Et Crémazie d'applaudir ce courageux début :

Le jeune écrivain a certainement du talent et je le félicite d'avoir su blâmer franchement ce qui lui a paru mauvais dans mon petit bagage poétique. Grâce à M. Thibault qui a su faire autrement et mieux que ses prédécesseurs, la critique canadienne sortira bientôt de la voie ridicule dans laquelle elle a marché jusqu'à ce jour <sup>36</sup>.

Mais attendons la fin. Le jeune professeur de français n'a pas rencontré les vues de Casgrain qui, vexé, bondit et vient à la rescousse de l'absent. Il insiste auprès du poète :

J'ai une raison spéciale de désirer l'impression de la fin de ce poème, c'est qu'on n'en comprend pas le plan. Je voudrais réfuter publiquement les bêtises qui se mêlent de juger ce qu'ils ne comprennent pas. [...]

<sup>34</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 29 janvier 1867 (Fonds Casgrain, III, 5).

<sup>35</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 10 avril 1866 (Fonds Casgrain, III, 2); publiée dans CRÉMAZIE, *Œuvres complètes*, p. 27.

<sup>36</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 29 janvier 1867 (Fonds Casgrain, III, 5).

Envoyez-moi donc la fin de ce poème, ainsi que toutes les poésies fugitives que vous avez. Je me suis fait l'éditeur de vos œuvres. C'est là un rêve. Voudriez-vous donc me décevoir<sup>37</sup> ?

Impossible pourtant de vaincre le silence de l'ami. Crémazie n'enverra pas la poésie demandée mais, avec une sûreté de doctrine indiscutable, il prend la défense du romantisme. La fantaisie et le réalisme n'ont pas trouvé grâce devant M. Thibault, classique invétéré, qui condamne le laid et le difforme en poésie. Crémazie n'a pas de leçon à recevoir d'un profane et sa riposte ne fait pas de doute :

L'École romantique ne préfère pas le laid au beau, mais elle accepte la nature telle qu'elle est; elle croit qu'elle peut bien contempler, quelquefois même chanter ce que Dieu a pris la peine de créer. Si je puis m'exprimer ainsi, elle a démocratisé la poésie et lui a permis de ne plus célébrer seulement l'amour, les jeux, les ris, le ruisseau murmurant, mais encore d'accorder sa lyre pour chanter ce qu'on est convenu d'appeler le *laid*, qui n'est souvent qu'une autre forme du beau dans l'harmonie universelle de la création. Je ne dis pas comme Victor Hugo, « que le beau, c'est le laid », mais je crois qu'il n'y a que le mal qui soit laid d'une manière absolue. La prairie émaillée de fleurs est belle, mais le rocher frappé par la foudre, pour être beau d'une autre manière, l'est-il moins<sup>38</sup> ?

Et le poète, au risque même d'aviver les scrupules de son critique, proclame raisonnable que le réalisme, ce « 89 » de la littérature, suive le « 89 » de la politique.

L'ennui où languit habituellement le poète va connaître un moment d'éclaircie. Il apprend par ses frères qu'à Québec les amis de la famille s'occupent activement de son rapatriement. Le vent de l'espoir gonfle aussitôt sa voile et le poète parle de se remettre au travail. Il s'en ouvre ainsi à Casgrain :

Je croyais bien que la fin des *Trois Morts* ne serait jamais publiée. Je voulais cependant l'écrire, et après ma mort, la laisser à ma famille avec prière de vous la remettre. Vous en auriez fait ce que vous auriez voulu. Aujourd'hui que l'on veut bien se souvenir de moi et s'occuper de me faire ouvrir les portes de la patrie, je vais me remettre au travail et faire de mon mieux<sup>39</sup>.

Hélas ! de tant de beaux rêves, il ne connaîtra que l'espérance. Les portes du pays natal lui resteront à jamais fermées.

Pour charmer les loisirs de sa convalescence au manoir paternel, l'abbé Casgrain s'était exercé à la poésie. Rien de plus pressé que

<sup>37</sup> Casgrain à Crémazie, Québec, 29 juin 1866 (Fonds Casgrain, III, 9).

<sup>38</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 29 janvier 1867 (Fonds Casgrain, III, 5).

<sup>39</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 15 décembre 1867 (Fonds Casgrain, III, 6); publiée dans CRÉMAZIE, *Œuvres complètes*, p. 63.

d'envoyer à Crémazie le minuscule recueil sous le modeste titre de *Miettes*. La couverture de luxe promettait plus que ne pouvait offrir le contenu. L'amitié, qui a des raisons que la critique ne comprend pas sans doute, s'exalte au point de mettre sous la plume de Crémazie, d'ordinaire impitoyable aux médiocrités, des éloges étourdissants : « Historien, romancier et poète; vous êtes en bon chemin pour monopoliser toute la gloire du Canada ! » Et quelques lignes plus loin, Crémazie redevenu lucide, renonce à la publication de son œuvre, avouant « être guéri depuis longtemps de cette maladie de jeunesse qu'on appelle la vanité littéraire ». Casgrain, en cette matière, ne devait jamais vieillir. Mais entre amis on doit se dire la vérité; d'où vient que Crémazie ait pris plaisir à amplifier le mérite de l'abbé ? C'est sans doute au nom de la reconnaissance qu'il enivre ainsi son correspondant du vin capiteux de la louange. Et puis, l'encens n'est pas perdu qu'on brûle à l'autel de l'amitié; les deux amis se paient de la même monnaie : la mutuelle flatterie.

Toutefois il faut tenir compte du souci constant de Casgrain de réhabiliter l'exilé à ses propres yeux. La souffrance la plus cuisante de Crémazie n'a-t-elle pas été de se croire le paria de la société canadienne ? Dans chacune de ses lettres, le prêtre-ami tente de le persuader qu'à Québec on ne le condamne pas; on le plaint au contraire, on l'admire toujours en souhaitant son retour. Ainsi, chaque nouveau message constitue une étape qui rapproche leurs âmes et hâte l'heure du revoir. On peut deviner quel sourire humecté de larmes dut accueillir une confidence aussi intime :

Vos lettres sont des événements parmi notre petit monde littéraire; je les ai lues aux plus intimes qui ont pleuré avec moi à leur lecture : c'est si bien vous ! Vous vous y peignez comme dans un miroir avec votre charmante bonhomie, votre grande âme, l'exquise sensibilité de votre cœur. Amoureux des belles et nobles choses, votre âme plane toujours au-dessus du réalisme de la vie, de tout ce que « la gent épicière » prise et estime. On sent à chaque instant naître la poésie sous vos pas. Tout ce que votre plume touche, elle l'idéalise. [...] La poésie coule à flots de toutes vos blessures. En vous maintenant, tout est dramatique. Vous êtes roi... vous êtes couronné d'épines. Ô roi, ô prophète, prenez votre lyre, chantez du haut de votre malheur. Tout un peuple est suspendu à vos lèvres <sup>40</sup>.

<sup>40</sup> Casgrain à Crémazie, Québec, 25 octobre 1866 (Fonds Casgrain, III, 10).

Pour Crémazie, cette amitié n'est plus seulement le commerce intime avec un « alter ego » ; Casgrain incarne à ses yeux la patrie qui pardonne au citoyen coupable, en faveur du chantre de sa gloire. C'est tout un passé de bonheur qui ressuscite pour l'exilé, dans ces échanges amicaux. C'est enfin un avenir plein d'espérance qui fait miroiter la joie du retour au cœur du proscrit. Du plan purement littéraire où elle était née, cette amitié s'élève d'un palier : celui de la plus fraternelle compréhension.

L'année 1872 fut décisive pour Crémazie. À peine remis des horreurs du siège de Paris dans la guerre franco-allemande, il apprend à la fois la mort de son frère et protecteur, Jacques, et l'impossibilité pour lui de revoir la patrie canadienne. Mirages de gloire, rêves de liberté, projets d'avenir, tout s'écroule pour une seconde fois. Toutefois, la Providence lui ménage une consolation dans l'épreuve : l'abbé Casgrain s'embarque pour l'Europe où il se propose de rencontrer le poète exilé.

Le 30 octobre 1873, la veille du départ seulement, Casgrain apprendra de Joseph Crémazie le nom d'emprunt et la retraite où se cache Octave, son frère cadet. Le même soir, l'abbé s'arrête rue Saint-Louis, pour recueillir les messages de M<sup>me</sup> Crémazie à son fils. Visite impressionnante ! La vénérable octogénaire ponctuée de sanglots chacune des tendresses dont elle charge l'ami de son fils malheureux.

Le lendemain, 1<sup>er</sup> novembre, l'abbé Casgrain quitte Québec à destination de Liverpool. Un télégramme d'Angleterre prévient Crémazie de l'arrivée de l'ami et de leur rencontre au jardin du Palais-Royal. De loin, le regard de l'exilé distingue le voyageur canadien parmi les passants affairés et, sans crier gare, Crémazie se précipite sur lui, les bras grands ouverts en murmurant : « Depuis si longtemps vous m'annoncez votre arrivée, vous voilà donc enfin. » Quel flot pressé d'interrogations et d'aveux. Deux pensées communes se croisent ; les amis de 1860 se retrouvent non sans émotion ! Le visiteur loge rue Saint-Honoré, non loin de l'église Saint-Roch, où chaque matin on se donne rendez-vous. Pendant trois mois, les compatriotes connaîtront des heures de douce intimité. On ne se quitte guère ; ensemble, on bouquine, on fait la chasse aux manuscrits, on visite les monuments historiques, les amis communs. Ainsi on se rend à la prison de la



Conciergerie porter quelque réconfort au baron Gauldrée-Boilleau, ancien consul de France à Québec de 1859-1863. Ou encore, c'est une réunion d'un cachet plus amical, quand les deux canadiens reçoivent l'hospitalité de la famille Bossange, à qui Crémazie doit plus qu'un rétablissement. Les cours à la Sorbonne ou au Collège de France tiennent une large place au programme des deux intellectuels. Crémazie consacre tous ses loisirs à piloter l'ami-historien à travers ce Paris qu'il connaît parfaitement. Autant le chercheur est avide de savoir, autant le cicerone multiplie les détails historiques, légendaires, voire même les boutades pétillantes d'esprit. À défaut de largesses pour faire les honneurs de sa patrie d'adoption, Crémazie dispensera les trésors de sa cordialité et de son érudition <sup>41</sup>.

Les soirées ramènent les amis rue Vivienne, mais de cœur et de souvenirs, ils se retrouvent en pleine cité de Québec. Casgrain fait partager au poète les joies et les déceptions inhérentes aux activités littéraires de la dernière décade. Il relate par le menu les passes d'armes entre écrivains québécois dans les colonnes de *L'Opinion publique* <sup>42</sup>; il s'en amuse mais ne révèle pas l'identité du polémiste qui se masque du pseudonyme de Placide Lépine. Le poète rit sous cape, car il connaît la genèse des *Silhouettes littéraires*, « ces articles à l'emporte-pièce badins et sérieux à la fois dont Casgrain et Joseph Marmette sont les deux responsables ». Crémazie regrette que de tels coups d'épingle se soient changés dans la suite en coups d'assommer sous la revanche de Jean Piquetfort <sup>43</sup>. Les caricatures de *Portraits et Pastels* dans *Le Courrier du Canada* n'étaient rien moins qu'une guerre ouverte au comité des « Silhouetteurs-Silhouettés ». Un moment on crut toute rivalité disparue; ce n'était qu'une trêve. Le docteur LaRue, en collaboration avec Casgrain, publia dans *L'Événement* une série de *Profils et Grimaces* <sup>44</sup> sous le pseudonyme de Laurent. Ces nouvelles attaques, qui visaient Jean Piquetfort et ses adeptes, ne connurent aucune retenue et semèrent la panique dans tous les camps. Enfin

<sup>41</sup> CRÉMAZIE, *Œuvres complètes*, p. 75 et *passim*.

<sup>42</sup> Placide LÉPINE [pseudonyme de Casgrain et de Joseph Marmette, responsables des portraits d'écrivains québécois], *Silhouettes littéraires*, parus dans *L'Opinion publique*, du 21 février au 23 mars 1872.

<sup>43</sup> Pseudonyme de Basile Routhier, auteur des *Portraits et Pastels*, parus dans *Le Courrier du Canada* et publiés dans *Les Guêpes canadiens*.

<sup>44</sup> CASGRAIN et D<sup>r</sup> LARUE, *Profils et Grimaces*, dans *L'Événement* de Montréal, du 31 janvier au 7 février 1873.

cette querelle d'Allemand se termina en février 1873 non sans laisser quelque relent d'amertume. A l'heure où Casgrain la fait revivre, il est à peine remis d'une telle escrime littéraire. Il a beau filtrer ses souvenirs, Crémazie y surprend facilement les petites intrigues du « protecteur des lettres canadiennes ».

Les confidences du poète ne rendent pas le même son surtout quand il s'oublie à raconter un peu de sa misère d'exilé. A l'ami qui s'étonne de sa courageuse résistance, il confie avec émotion :

Bien des fois, si je n'avais eu une *foi canadienne*, je serais allé me pendre comme Gérard de Nerval au réverbère du coin, ou je me serais abandonné comme Henri Murger; mais quand le noir m'enveloppait de trop près, quand je sentais le désespoir me saisir à la gorge et que le drap mortuaire semblait me tomber sur la tête, je courais à Notre-Dame-des-Victoires, j'y disais une bonne prière, et je me relevais plus fort contre moi-même. Je ne suis pas un dévot, mais je suis un croyant <sup>45</sup>.

Le Crémazie intime vient de se révéler; les deux amis ont disparu, faisant place au prêtre qui parle miséricorde, au pécheur qui murmure expiation. Leurs âmes se sont comprises : souffrir à l'unisson, c'est vraiment s'aimer !

La séparation prochaine menace le bonheur des deux commensaux. L'exilé ne pouvait se faire à l'idée de ce départ. Il se cabre devant le sort : parents, amis, patrie, tout va disparaître avec Casgrain qui s'éloigne. Par pitié, ce dernier lui épargnera l'ultime déchirement des adieux. A tout prix il faut soustraire Crémazie à cette solitude plus navrante que la mort. L'exilé, partagé entre le regret et la reconnaissance, confond dans le souvenir la charité du prêtre, la distinction de la personne, la popularité de l'écrivain et la bienveillance de l'ami.

A peine rentré à Québec, Casgrain promet à son ami Parkman de lui fournir, par l'entremise de Crémazie, la copie de documents historiques aux Archives de Paris. Ce travail conforme aux goûts et aux conditions de vie du poète devrait lui assurer un appréciable revenu. Mais quelle n'est pas la déception de l'abbé en lisant :

Après avoir travaillé vingt jours, j'ai été pincé par un érysipèle qui m'a tenu au lit pendant deux semaines. J'ai renoncé aux archives, à leurs pompes et à leurs œuvres, et j'ai laissé à un copiste le soin de terminer le travail commandé par l'historien américain <sup>46</sup>.

<sup>45</sup> CRÉMAZIE, *Œuvres complètes*, p. 80.

<sup>46</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 5 juin 1875 (Fonds Casgrain, VII, 46).

La vie monotone du poète se continuera donc, coupée seulement de quelques distractions intellectuelles que lui procure la reprise de ses cours au Collège de France et à la Sorbonne. Les amis ont en commun maintenant de vieilles connaissances parmi les professeurs français. La correspondance de Crémazie souligne avec finesse les incidents de la vie et les petits côtés de « l'état-major universitaire ». Il veut revivre les heures d'intimité de 1874, « cette lune de miel de leur amitié ».

La mort inopinée de M. Edmond Farrenc, publiciste français au service du Département d'Agriculture, invite M. Letellier de Saint-Just, ministre de l'Agriculture, à choisir Crémazie comme propagandiste économique. Il s'agit de rédiger une série d'articles destinés à faire connaître le Canada afin d'y attirer des colons et des agriculteurs français. Le poète ne saurait être mieux qualifié pour ce poste. N'y a-t-il pas l'honneur de mettre un talent canadien à contribution ? Faire connaître et aimer son pays, voilà la formule toute trouvée pour vaincre le silence du poète en exil. Trois mois durant, Crémazie aura confiance de voir réussir le projet. Las d'espérer pourtant, un soir d'avril, il écrira à son ami :

Dans le mois de février, M. Gustave Bossange, en me remettant la lettre dans laquelle vous lui exprimiez le désir de voir continuer dans les journaux français l'œuvre commencée par M. Farrenc, m'écrivait les lignes suivantes : « J'inclus une lettre de notre ami l'abbé Casgrain. Voyez le passage souligné et dites-moi ce que vous penseriez de faire faire des articles industriels, économiques, etc., par M. Hunter, qui a un goût très prononcé pour cette étude, et de vous les envoyer pour que vous leur donniez un peu de *fiou*. Cela paierait pour vous deux, et j'userais de l'influence que je possède pour faire admettre ces articles à divers journaux. » Je m'empressai de répondre à M. Bossange que j'étais tout à sa disposition et que je m'estimerais très heureux d'être le collaborateur de M. Hunter. Depuis je n'ai plus entendu parler de ce projet <sup>47</sup>.

Le laconisme du mot final voile à peine son désappointement. Que s'est-il donc passé ? L'élément anglais de la population canadienne ne voyait pas d'un bon œil l'ascension de l'ex-libraire à ce poste de commande. Par crainte de représailles, le ministre de l'Agriculture avait discrètement abandonné le projet. Une fois de plus, l'amitié de Casgrain était restée inefficace.

Un an s'écoulera avant que ne se présente une nouvelle tentative de secours de provenance canadienne. En 1876, M. Gédéon Ouimet,

<sup>47</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 29 avril 1876 (Fonds Casgrain, III, 11).

surintendant de l'Instruction publique à Québec, avait longuement discuté de la possibilité d'établir dans la province des bibliothèques publiques sur le même plan que les bibliothèques communales établies en France. On pense donc à Crémazie comme agent du gouvernement canadien, pour s'acquitter des achats à Paris, selon les conditions les plus avantageuses pour l'entreprise. Casgrain prit l'initiative de conclure l'entente avec l'exilé. Ce dernier apprit la bonne nouvelle par son frère Joseph, fin de janvier ou début de février 1877. Aucun doute possible sur les dispositions du poète; ses lignes reflètent l'abandon avec lequel il remet son sort entre les mains de l'abbé :

Combien je vous dois de reconnaissance pour l'intérêt que vous ne cessez de me porter. La proposition que vous avez faite à mon frère est une nouvelle preuve de la sympathie que vous m'avez toujours témoignée. Je ne pense pas qu'il puisse y avoir danger pour moi de faire connaître à l'honorable M. Ouimet le lieu de ma retraite et le nom sous lequel je m'abrite. Je vous laisse donc carte blanche pour traiter cette affaire et je ratifie d'avance tout ce que vous ferez<sup>48</sup>.

Tout augurait pour le mieux, si bien que deux mois plus tard Crémazie s'abouche directement avec M. Ouimet afin de s'enquérir de la somme approximative à investir dans l'achat des livres désirés et de certaines précisions relatives au choix de ces mêmes livres.

Quatre mois s'écoulent et Crémazie reste sans nouvelle de l'affaire. Il redoute un peu cet imbroglio; sa droiture répugne à croire à une proposition sans fondement de la part de Casgrain. Son style trahit une certaine impatience et sa lettre d'août 1877 est très explicite devant cette fausse manœuvre qui lui a valu tant de soucis et de fatigues.

Votre lettre du 20 juillet 1877 m'apprend que M. Ouimet devait m'envoyer dans le cours du mois dernier, une somme de \$1000. à \$1500. pour commencer mes opérations. Le 1<sup>er</sup> juin, mon frère m'écrivait que vous lui aviez déjà annoncé l'envoi de cette même somme. Le courrier de Québec du 28 juillet a été distribué à Paris le huit courant et je suis toujours sans nouvelles de M. Ouimet. M. Bossange que j'avais vu jeudi le 9, m'a dit que le surintendant M. Ouimet, ne lui avait pas encore donné signe de vie, et qu'il n'avait même pas répondu à la lettre par laquelle, se conformant à vos instructions, il lui avait fait ses offres de services pour l'achat des cartes géographiques<sup>49</sup>.

Voilà une situation pour le moins nébuleuse. La mort dans l'âme, Crémazie vient de découvrir le rôle humiliant et ingrat qu'inconsci-

<sup>48</sup> Crémazie à Casgrain, Citry, 18 février 1877 (Fonds Casgrain, III, 12).

<sup>49</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 13 août 1877 (Fonds Casgrain, IX, 29).

ment ou non on lui veut faire jouer. Et froissé dans sa dignité et sa gratitude, il n'en fera pas mystère à Casgrain en lui écrivant :

Quel ne fut pas mon étonnement quand j'appris que le gouvernement ne pouvait traiter directement avec moi. Je comprends parfaitement la situation de M. Ouimet et je reconnais bien qu'il a raison, mais ce que je ne comprends pas, c'est que cette idée lui soit venue quand vous lui avez parlé de moi la première fois, car il savait bien alors la position de celui dont il devait utiliser les services. Si lorsque vous m'avez écrit pour me proposer cette affaire, vous m'aviez avisé qu'il me faudrait prier M. Bossange de me servir de prête-nom, je vous aurais répondu de suite que dans ces conditions, il m'était impossible de m'occuper de cette commission. [...] Je ne vous dirai pas que je suis en mauvais termes avec M. Bossange; il est toujours l'homme charmant que vous connaissez, mais je sens que cette déplorable affaire a jeté un froid entre nous, ce dont je suis désolé <sup>50</sup>.

Ce malentendu était d'autant plus douloureux pour le poète qu'il s'était donné corps et âme à toutes les démarches exigées par cet échafaudage à la légère dont secrètement il tenait Casgrain responsable. Il ose même préciser :

Parlons maintenant du côté financier de l'affaire. Je gagnerais donc à ce travail la somme fantastique de trente-trois sous par jour. [...] Je désire que dans le cas très problématique où cette affaire viendrait enfin à aboutir, il soit bien entendu que la rétribution qu'elle me rapporterait, ne me permettrait de m'en occuper que si je n'avais pas autre chose à faire, et de plus que si je trouvais soit à Paris, soit ailleurs, un emploi plus lucratif <sup>51</sup>.

La fidélité de Crémazie connaît une éclipse. Rien de plus fragile que les amitiés humaines; il faut des années pour les nouer alors qu'un moment suffit pour les rompre ! Pour la première fois l'ami se permet des reproches amers, bien que contenus.

Si le 1<sup>er</sup> octobre, je n'ai pas reçu de vos nouvelles, je comprendrai que je dois faire mon profit de cette affaire dont le résultat le plus clair pour moi aura été d'avoir dévoilé inutilement le nom sous lequel je me cache, d'avoir couru Paris pour réunir les nombreux catalogues que j'ai expédiés à M. Ouimet, d'avoir dépensé une douzaine de francs en port de lettres, affranchissement de catalogues et surtout d'avoir vu diminuer la cordialité qui jusqu'à présent, avait présidé à mes rapports avec M. Bossange <sup>52</sup>.

La scission ne tardera guère maintenant et Crémazie lui-même portera le fer au lien fragile qui les unit encore; il aura des mots cinglants

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> *Ibid.*

pour démasquer les petites intrigues de Casgrain à son égard. Voyons quelle sera la dernière maladresse de l'ami.

Au cours de l'année 1876, Casgrain avait obtenu du gouvernement de la province une généreuse commission pour l'impression d'œuvres canadiennes, lesquelles seraient distribuées en prix de fin d'année. Or, l'abbé s'avisa d'obtenir de J.-C. Taché, de Joseph Marmette, de Philippe Aubert de Gaspé, dont les noms sont connus, toute une collection de dix-huit volumes imprimés aux frais du gouvernement et dont il surveillait l'impression moyennant rétribution. Bientôt le bruit courut que Casgrain percevait une gratification pour les œuvres qu'il avait sollicitées gratuitement. On fit alors certaines revendications légitimes; en effet, pourquoi l'abbé serait-il seul à profiter de ces œuvres littéraires? Aux protestations respectueuses de la famille Aubert de Gaspé, Casgrain oppose les explications suivantes :

Lorsqu'en 1876, le Bureau de l'Éducation m'a chargé de faire imprimer une collection de prix d'écoles, d'auteurs canadiens, j'ai écrit à M. Desbarats pour lui demander s'il voulait bien me passer pour cette fin, la propriété des *Anciens Canadiens*, il a consenti volontiers. Je m'en suis donc assuré la propriété avant que de les faire imprimer <sup>53</sup>.

Une autre pièce justificative, adressée à Joseph Marmette cette fois, éclaire encore le comportement de Casgrain. Dans sa réponse du 3 juin 1885, l'abbé précise :

Si je vous ai donné quelques honoraires, c'est parce que vous vous étiez chargé de la correction des épreuves. J'ai demandé l'autorisation de traduire leurs livres dans la liste des prix d'écoles que j'ai proposés au Bureau de l'Éducation. Si vous n'aviez pas consenti à donner vos livres sans droits d'auteurs, j'aurais fait pour vous comme pour ceux qui ont fait la moindre objection : je vous aurais laissé de côté; d'autant plus facilement que j'avais de reste d'ouvrages, pour la collection proposée <sup>54</sup>.

A la lumière de tels documents, nous comprenons la riposte catégorique de Crémazie dans sa lettre à Casgrain, le 13 août 1877 :

Comme j'ai l'intention de publier à Paris dans le cours de l'année prochaine, une édition complète de mes œuvres, je n'aurai pas la naïveté de me créer à l'avance une concurrence en permettant au gouvernement canadien d'ajouter mes poésies à la collection de livres pour prix dont vous surveillez l'impression. Puisque tous les auteurs canadiens tirent maintenant un profit de leurs écrits, je ne vois pas pourquoi, moi, le plus pauvre de tous, je ne ferais pas comme eux. Il est donc de mon intérêt

<sup>53</sup> Casgrain à la famille Aubert de Gaspé (Fonds Casgrain, X, 49).

<sup>54</sup> Casgrain à Marmette (Fonds Casgrain, II, 33).

de ne pas autoriser la publication de mes poésies dans la collection dont vous me parlez <sup>55</sup>.

Dure vérité que cette allusion aux auteurs subventionnés pour leur œuvre littéraire; Casgrain est conscient d'être le seul visé. Aura-t-il compris la leçon qui le devrait faire rougir? Qui mieux que lui connaît la misère du poète-ami et combien de fois lui a-t-il promis de l'aider? Casgrain vient de repousser, et pour son profit personnel, l'occasion unique de procurer un gagne-pain honnête à Crémazie, d'autant plus appréciable qu'il s'agit d'une œuvre déjà assurée, ne requérant aucun effort intellectuel, effort que le poète d'ailleurs ne peut plus fournir. Amitié, tu n'es qu'un nom si tu enlèves le pain du pauvre pour enrichir l'opulence d'une table déjà somptueuse!

Apparemment cette lettre fut la dernière; le silence le plus absolu retomba entre les deux écrivains et le pavillon de l'amitié restera en berne. A Québec, la vie de Casgrain continue débordante d'activités. Il se rendra en Europe cinq fois encore après 1874; jamais il n'est question de rencontrer Crémazie. Il n'apprendra sa mort, survenue le 16 janvier 1879, que le 2 février suivant, par l'abbé G.-P. Côté, vicaire à la Basilique. Le seul témoignage tangible de son souvenir est un poème retrouvé dans ses manuscrits.

#### *Crémazie*

Le voyez-vous là-bas sur le vieux promontoire,  
Où Québec a gravé son nom dans notre histoire,  
Captivant tout un peuple, évoquant les héros  
Couchés depuis un siècle au fond de leur tombeau!

Qui dira les élans de son mâle génie,  
Quand sur sa harpe d'or il chantait la patrie,  
Les malheurs du passé si chers au souvenir,  
Les gloires du présent, l'espoir de l'avenir.

Ô champs de Carillon! plaine de Sainte-Foye  
Les cendres de vos morts ont tressailli de joie:  
Nos antiques forêts, notre fleuve géant,  
Semblaient taire leurs voix pour écouter son chant.

Mais depuis bien des jours nul n'a vu le poète  
Rêver sur nos remparts, et sa harpe muette,  
Suspendue à l'érable où la nuit la détend  
N'exhale d'autres sons que les soupirs du vent.

On dit que, succombant sous une peine amère,  
Il est allé mourir sur la terre étrangère,

<sup>55</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 13 août 1877 (Fonds Casgrain, IX, 29).

Son ombre erre toujours sans trouver de repos,  
Et le sol qu'il chanta n'a pas même ses os <sup>56</sup>.

Québec, avril 1879.

Serions-nous trop sévères d'appliquer à cette pseudo-élégie la critique que Casgrain se permettait un jour à l'endroit d'un confrère écrivain ? « Les vers sont nuls mais l'effort est généreux. » Ou bien l'appréciation de ce poème par l'ancien archiviste du séminaire de Québec serait-elle plus pertinente ? « L'intention était bonne <sup>57</sup> ! » Les morts durent bien peu, hélas ! Et dans le cercueil souvent ils tombent en poussière moins vite qu'en nos cœurs !

Casgrain cependant n'oubliera pas Crémazie. Démarches d'amitié ou intérêt personnel, nous ne saurions préciser ; mais à peine les derniers échos des obsèques se sont-ils évanouis dans le temps que déjà Casgrain s'occupe de publier les œuvres du poète. Les deuils successifs ont éteint la famille Crémazie, laissant libre cours au projet de Casgrain. Dès le 28 mars 1882 l'abbé signe l'engagement suivant :

Nous Soussignés, Beauchemin et Valois, libraires, imprimeurs de Montréal, nous engageons à publier les *Œuvres Complètes* d'Octave Crémazie dont la propriété littéraire appartient à M. l'abbé Henri-Raymond Casgrain, en donnant à ce dernier, la somme de cent piastres à l'apparition de l'ouvrage et ensuite cent piastres par année, à la même date, pendant trois ans. Et par ces présentes, M. Casgrain cède à Messieurs Beauchemin & Valois, la propriété des dites œuvres de Crémazie. Fait et signé en double, à Montréal, ce 28<sup>ième</sup> jour de mars 1882 <sup>58</sup>.

Pareil contrat se passe de commentaire. Ce geste que Casgrain pose en faveur de sa bourse, n'aurait-il pas pu le tenter au moins quelques années auparavant pour tirer son compagnon de la misère ? Leurs relations ainsi envisagées sous l'angle mercantile se réduisent à un vil commerce et Crémazie est malchanceux en affaires !

D'aucuns penseront que la somme perçue des *Œuvres complètes* de Crémazie sera affectée à l'achat du terrain pour la sépulture, d'un monument sur la terre étrangère ? Certaines correspondances de Casgrain nous induiraient à le penser. La lettre de M. Gustave Lamothé, secrétaire de la *Revue canadienne* à Montréal, apporte la solution désirée :

<sup>56</sup> CASGRAIN, poème dédié à Crémazie (Fonds Casgrain, IX, 91).

<sup>57</sup> M<sup>re</sup> A. Gosselin avait ajouté cette appréciation sur la fiche du poème intitulé *Crémazie* (Fonds Casgrain, IX, 91).

<sup>58</sup> Contrat entre Casgrain et les éditeurs Beauchemin & Valois (Fonds Casgrain, XVII, 176 bis).



J'ai le plaisir de vous annoncer que nous avons formé le projet d'ouvrir une souscription pour l'achat du terrain où reposeront les cendres de Crémazie. Les Directeurs de la Revue se réuniront cette semaine probablement, et la prochaine livraison, en annonçant cette souscription, fera appel à la classe lettrée du Canada français. Nous croyons qu'une telle souscription commencée par l'intermédiaire de la Revue, réussira. Je serais heureux de savoir si une telle souscription rencontre vos vœux, votre approbation <sup>59</sup>.

Et fait étrange, c'est encore à Montréal que s'élaborera le projet d'un monument au Canada à la mémoire du barde québécois.

C'est au sein de l'École littéraire de Montréal que germera la première idée d'un monument à Crémazie. Dans la session du 8 octobre 1896, ce projet soulevé obtint l'adhésion unanime du comité <sup>60</sup>.

Il faut donc conclure que Casgrain fait partout l'empressé, l'indispensable, mais qu'il laisse aux autres le soin de réaliser les entreprises qui chez lui restent toujours au plan des bonnes intentions. Nous aurions presque la tentation de soupirer : « Que n'a-t-il fourni autant d'efforts pour se rendre utile à Crémazie qu'il en a déployé à le paraître ! »

L'attachement réciproque de Crémazie et de Casgrain, à quelque degré qu'il fût, était basé sur l'estime; mais la vraie tonalité de leurs relations ne se perçoit qu'à la lumière de leur comportement. Et voilà bien la norme difficile à établir : tant de nuances échappent à la plus minutieuse analyse. Certaines convenances de tempérament, de caractère, le milieu et les circonstances qui les rapprochèrent, permettent de dégager quelques constantes unanimement reconnues. Le bilan de cette amitié englobe sûrement la bienveillance qui attire, l'amabilité qui séduit, l'admiration qui captive, enfin la générosité qui se communique; autant de dons inhérents au vrai mérite; autant de rayons dont la tradition s'est plu jusqu'ici à nimbier cette amitié séculaire.

Les affinités spirituelles entre les deux écrivains furent nombreuses, mais il s'est aussi glissé de graves dissonances, dues en partie au tempérament opportuniste de Casgrain. Très souvent, l'abbé n'accueillait Crémazie qu'à la porte de son âme; certaines petites ambitions n'auraient pu supporter la crudité du regard lucide de l'ami. L'aménité de manières et de langage de l'abbé masquait parfois une contrefaçon de confiance qui donnait le change au poète. Par ailleurs, l'apathie incorrigible de Crémazie, sa résignation de défaitiste obstiné faisaient

<sup>59</sup> Gustave Lamothe à Casgrain, 20 septembre 1881 (Fonds Casgrain, IX, 170).

<sup>60</sup> Louis DANTIN, *Gloses critiques*, Montréal, Albert Lévesque, 1931, p. 188.

battre en retraite les meilleures bonnes volontés. Son indépendance, sa fierté dans le malheur le confinaient dans sa tour d'ivoire, inaccessible même aux plus intimes.

On se surprend toutefois à regretter que Casgrain n'ait pu inciter le poète à collaborer aux revues et journaux français. L'abbé comptait nombre d'amis influents au Canada, comme en Europe, il aurait pu, semble-t-il, les intéresser effectivement au sort de l'exilé. La pierre d'achoppement de leur bonne entente résidera toujours dans la négligence de Casgrain à publier les œuvres de Crémazie, au profit et du vivant de l'auteur. Erreur fatale qui fait dégénérer l'estime fraternelle en amitié d'intérêt. En dépit du dénouement pitoyable, ces relations ne furent pas un vulgaire lien. Culture et amitié se sont fortifiées mutuellement en développant la personnalité des deux écrivains; la postérité unit leurs noms dans une même gloire. Leur aventure commune s'inscrit dans le climat d'effort et de lutte des années 1860, lesquelles marquent le premier épanouissement culturel d'envergure au Canada français.

Sœur JEANNE-LEBER, s.g.c.,  
professeur au Collège Bruyère.

## *Fortunes et infortunes de l'abbé Casgrain\**

---

De tous les écrivains qui participèrent à la fondation des *Soirées canadiennes*, en 1860, aucun ne connut, dans sa vie littéraire et sociale, le sort heureux qui fut celui de l'abbé Casgrain. L'exilé Crémazie vécut solitaire et réduit au silence; Chauveau, Taché, Gérin-Lajoie, LaRue, renoncèrent à peu près complètement à jouer un rôle sur la scène littéraire, du jour où ils furent isolés et totalement accaparés par la besogne du politicien, du fonctionnaire, du bibliothécaire ou du professeur. Casgrain, au contraire, quoique frappé très tôt d'une ophtalmie maligne qui allait le rendre, petit à petit, à peu près aveugle, devait bénéficier malgré tout, sa vie durant, de circonstances propices ou qu'il s'emploierait, avec une instinctive habileté, à se rendre favorables. De 1860 à 1904, année de sa mort, il eût le sentiment d'être, avec une rare constance, par ses écrits et par son activité, fidèle à l'idéal qu'il s'était tracé dès son premier livre : aider, dans un esprit de patriotisme, à l'épanouissement de la littérature nationale.

On n'éprouve guère le goût ni l'envie, aujourd'hui, de s'arrêter longuement sur les travaux historiques qui forment cependant le massif principal de son œuvre écrite. L'histoire conçue comme une exaltation lyrique (et souvent grandiloquente) du passé, ne peut qu'attirer les foudres de la critique<sup>1</sup> scientifique et littéraire. Personne n'aurait l'idée de traiter Casgrain comme l'héritier de Garneau. En revanche, on accorde toujours toute son importance (relative, bien sûr) à son œuvre de critique, non certes pour la valeur ou l'étendue de ses écrits,

\* Pour simplifier nos références, nous les abrégeons de la manière suivante :

DIP, LR : Aux *Archives publiques de la Province de Québec, Département de l'Instruction publique, Lettres Reçues* (rassemblées par ordre chronologique dans des cartons numérotés et portant le chiffre de l'année).

Procès : Aux *Archives publiques de la Province de Québec, Papiers Taché, G122 : Procès Taché-Casgrain* (Copie), *Pièces numérotées* : de 1 à 76 : *Procès*; de 1 à 4 : *Appel*.

CL, I, 119 : Aux *Archives du Séminaire de Québec, Fonds H. R. Casgrain, Lettres, volume ... , document ...*

<sup>1</sup> Déjà, du vivant de Casgrain, certains jugements très durs (trop durs, sans doute) avaient été portés sur la méthode *patriotique* qu'il pratiquait (voir René DE KÉRALAIN, *Les Français au Canada. La jeunesse de Bougainville et la guerre de sept ans*, Paris, 1896).

non plus pour l'originalité ou la justesse de ses idées, mais en raison du rôle d'animateur et de « protecteur de la bonne littérature canadienne<sup>2</sup> », qu'il s'est plu à jouer. Personnage type de l'histoire littéraire, dont on parle mais qu'on ne lit pas, et dont le rayonnement intéresse plus que l'œuvre.

L'abbé Casgrain n'a jamais dédaigné le titre de « père de la littérature canadienne » que lui prodiguaient les débutants sincères<sup>3</sup> et les adversaires ironiques<sup>4</sup>. C'était là sa « gloire », qu'il recherchait avec une assurance candide et un opportunisme savoureux.

Aussi accueille-t-il avec sympathie toutes les œuvres qui voient le jour, et son bonheur est centuplé lorsqu'il peut se rendre le témoignage qu'il y a contribué. Son désir de tous les jours, ce serait d'exercer une espèce de magistrature sur tous les écrivains canadiens, et de mettre un peu la main à tout ce qu'ils publient<sup>5</sup>.

Quand il s'agit de la renommée, Casgrain ignore le geste gratuit. Il veut bien encourager, mais il aime être payé de retour. Qu'il « lance » un auteur (*Les Anciens Canadiens*, *Angéline de Montbrun*<sup>6</sup>...), qu'il écrive la biographie d'un ami (Aubert de Gaspé, Crémazie, Gérin-Lajoie...), qu'il trace sa silhouette personnelle (Placide Lépine...), il ne manque pas une occasion de faire mousser son propre personnage.

[...] il sait mettre à profit les travaux qu'il s'impose — on lui reproche même d'accaparer quelquefois ceux des autres<sup>7</sup> [...].

<sup>2</sup> C'est le titre que lui donnait déjà Philippe Aubert de Gaspé en 1863 (voir *Dédicace* manuscrite pour *Les Anciens Canadiens* : CL, I, 119).

<sup>3</sup> Laure Conan à Casgrain, 4 mars 1884 (CL, X, 117).

<sup>4</sup> « Tout jeune qu'il soit de pensée et de style, M. l'abbé Casgrain se laisse volontiers appeler le père de la littérature canadienne, et Placide Lépine, qui probablement écrivait sous sa dictée, l'a proclamé pompeusement. Plusieurs fois, il a fait comprendre lui-même que ce beau titre lui appartenait » (Jean PIQUEFORT [A.-B. Routhier], *Portraits et pastels*, [1873], dans *Les Guêpes canadiennes* recueillies par Augustin Laperrière, Ottawa, 1883, vol. I, p. 263).

Placide Lépine est le pseudonyme sous lequel Casgrain et son ami Marmette publièrent les *Silhouettes littéraires*, en 1872. Dans la « silhouette » de l'abbé Casgrain, le modeste Placide Lépine avait écrit : « L'abbé Casgrain a non seulement la satisfaction de voir que ses écrits lui survivront; mais il peut être sûr encore d'être compté, par nos descendants, comme l'un des pères de l'église littéraire » (*Les Guêpes canadiennes*, I, p. 226).

<sup>5</sup> Jean PIQUEFORT, *op. cit.*, p. 264.

<sup>6</sup> Lorsque Laure Conan publia *Angéline de Montbrun*, dans la *Revue canadienne*, Casgrain s'empressa de découvrir qui était la nouvelle romancière et de la prendre sous son aile protectrice. Il lui offrit d'écrire une préface pour l'édition en volume. L'échange de lettres provoqué par les projets de l'abbé, qui trouvait spirituel de dévoiler au public la véritable identité de Laure Conan (Félicité Angers) mit à rude épreuve la modestie effarouchée de la romancière. Elle eut finalement gain de cause; mais non sans peine, la correspondance (inédicté) en fait foi (voir CL, X).

<sup>7</sup> Jean PIQUEFORT, *op. cit.*, p. 275.

Ceux qui refusent de l'adorer ou qui ne s'exécutent pas avec suffisamment de dévotion, il les gratifie de petits coups de griffes où, sous couvert de parler de l'œuvre, Casgrain s'en prend à la personne, pour des travers d'ailleurs réels, avec un brin de méchanceté et non sans esprit<sup>8</sup>. Tout cela, généralement, n'est pas bien grave et constitue le côté pittoresque et piquant de la vie littéraire. Casgrain est essentiellement fait pour attirer l'attention, et il s'accommode parfaitement de sa réputation de lettré influent.

Il ne tient pas non plus pour méprisable le succès qui rapporte un peu d'argent et, de tous nos littérateurs, il est probablement le seul qui ait su retirer de bons bénéfices de sa littérature<sup>9</sup>.

La question d'argent n'a sans doute qu'une importance relative pour la littérature et on aimerait pouvoir la taire, mais elle touche directement le littérateur. Il nous paraît essentiel d'en parler clairement (de projeter même un éclairage nouveau) à propos de l'abbé Casgrain. Il ne semble guère possible de vivre de sa plume, dans le climat canadien-français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Croire que Casgrain y est parvenu ne correspond pas à la vérité. La vente seule de ses livres ne lui aurait jamais permis le train de vie qu'il mena ni les innombrables voyages qu'il fit en Europe et aux États-Unis. Et les ficelles qu'il eut la chance de tirer ne sont pas à la portée de tout le monde, nous entendons bien le démontrer. C'est même ici un point (si peu littéraire soit-il) qui doit absolument être compté à l'actif ou au passif de Casgrain, dans le jugement à porter sur son rôle de « protecteur de la bonne littérature canadienne ».

Le rayonnement d'un auteur suppose la collaboration pécuniaire de ceux qui achètent ses livres. Il faut donc qu'existe un public qui ait du goût pour les lettres; c'est alors seulement qu'il vaut la peine d'envisager la question matérielle sous l'angle des droits d'auteurs. Casgrain de longue date connaît ce problème, et il sait mieux que personne que le but autrefois poursuivi par les *Soirées canadiennes* et le *Foyer canadien* n'a jamais, sous ce rapport, été atteint : le public ne s'intéresse toujours pas aux publications littéraires, quelque sacrifice

<sup>8</sup> CASGRAIN, *Critique littéraire. Première livraison*. Chauveau, dans Placide LÉPINE, *op. cit.* Voir aussi le pamphlet contre Ernest Gagnon publié en 1898, après une dispute au Comité pour le Monument en l'honneur de Champlain. La rancune de Casgrain, cette fois, avait nettement franchi les limites du mauvais goût.

<sup>9</sup> Jean PIQUEFORT, *op. cit.*, p. 266.

que s'imposent les écrivains <sup>10</sup>. Un public se forme et évolue lentement, et il est nécessaire pour l'éveiller qu'apparaisse quelque homme au talent supérieur. La situation du Canada français ne pouvait être modifiée sans de longs délais. Mais les écrivains, qui en sentaient l'urgence, ne se préoccupaient pas moins de hâter la solution. Le 18 janvier 1875, à Québec, Casgrain avait participé à un entretien de quelques écrivains où fut étudiée, entre autres, la nécessité pour les littérateurs de faire cause commune et la possibilité d'ébranler un public par le moyen d'éditions populaires <sup>11</sup>. La littérature figurait pour chaque écrivain son activité (ou son illusion) la plus chère, mais qui pouvait y songer comme à un gagne-pain ? Tout illusoire qu'il fût de spéculer sur les droits d'auteurs, on s'en souciait toutefois, comme l'atteste une circulaire de l'Institut canadien d'Ottawa, en date du 17 septembre 1877, envoyée à Casgrain par Joseph Tassé <sup>12</sup>. Mais il y avait grand-chance que tous ces bons propos ne modifiassent en rien la situation, et la faute n'en était à personne.

Or un singulier moyen était échu à Casgrain, en 1876, de tenter un nouvel effort pour dégeler le public, tout en favorisant un certain nombre d'auteurs. Disons-le tout de suite, nous ne pensons pas qu'il était dans les possibilités de qui que ce soit (fût-il le « père de la littérature canadienne ») de renverser du tout au tout des conditions précaires, de conquérir le public et d'assurer aux littérateurs un commencement d'existence idéale; mais, puisque les dix années 1876-1886 furent exceptionnellement propices à Casgrain (et cela n'est pas très connu), c'est surtout dans cette période que l'on doit juger du véritable esprit, réfléchi ou spontané, qui l'animait.

Le 26 avril 1876, l'abbé Casgrain envoyait à Joseph-Charles Taché la lettre suivante :

Le ministre de l'Instruction Publique m'a prié de lui préparer une liste d'ouvrages de nos meilleurs auteurs canadiens dans le dessein de les faire distribuer en prix dans les écoles.

<sup>10</sup> Aux *Soirées* et au *Foyer*, non seulement les auteurs fournissaient leurs articles gratuitement, mais ils consentaient encore à payer leur abonnement à la revue où paraissait leur œuvre.

<sup>11</sup> Le document qui en fait foi et qui manifeste une sorte d'engagement des participants, est écrit de la main de F.-A.-H. LaRue et se trouve aux Archives du Séminaire de Québec (CL, VII, 97). Il porte les signatures de LaRue, Nap. Legendre, H.-R. Casgrain, Faucher de Saint-Maurice, Joseph Marmette, L.-P. Lemay, Marchand, Louis Fréchette, E. Gérin.

<sup>12</sup> CL, IX, 34.

J'ai pensé que vos *Forestiers et Voyageurs* et vos *Trois Légendes de mon pays* figureraient parmi les plus instructifs et les plus intéressants.

Mais avant de les faire entrer dans cette collection je voudrais savoir si vous avez cela pour agréable. Quant à moi, j'ai permis de choisir parmi mes ouvrages ce qui paraîtra convenable au but qu'on se propose, savoir : d'offrir d'utiles et attrayantes lectures, et en même temps de répandre le goût de la littérature canadienne <sup>13</sup>.

Que le ministère lui-même inventât ce moyen de diffuser les auteurs canadiens, c'était certes digne d'encouragement. Taché, qui n'avait rien publié depuis dix ans, et qui, au surplus, n'était guère habitué à recevoir de faveurs de Casgrain, s'empressa de donner son consentement :

Je vous remercie d'avoir pensé à moi. Je vous autorise à mettre sur votre liste les noms des deux productions mentionnées dans votre lettre et à signifier au Département de l'Instruction Publique que toute liberté est donnée à reproduire ces compositions. Je suppose que l'impression en sera faite avec un certain soin, j'entends parler de la correction des épreuves <sup>14</sup>.

C'était une occasion excellente qui s'offrait à Casgrain d'affermir sa réputation de protecteur. L'infirmité de ses yeux <sup>15</sup> l'avait cependant fait hésiter devant cette proposition que lui avait faite son ami Gédéon Ouimet, surintendant du département de l'Instruction publique. Mais sur l'insistance de ce dernier — « Je tenais à me servir de votre expérience <sup>16</sup> », — Casgrain s'était engagé par contrat <sup>17</sup>, pour une durée de dix ans, à livrer chaque année la quantité de livres canadiens que commanderait le département.

D'après la lettre du 26 avril 1876 à Taché, le rôle de Casgrain consistait à choisir les auteurs et les œuvres. Il semble qu'il ait d'abord songé à publier des œuvres un peu anciennes — « classiques », si l'on peut ainsi s'exprimer — d'auteurs pour la plupart disparus ou retirés de toute vie littéraire :

*Liste établie par Casgrain, au moment du contrat* <sup>18</sup>

Vol. in-12 :

1. F.-X. Garneau, *Voyage en Europe*, précédé de la *Biographie* par Casgrain.
2. E. Parent, *Sujets divers*.
3. " *Discours*.
4. J.-B.-A. Ferland, *Mgr Plessis*.

<sup>13</sup> Casgrain à Taché, 26 avril 1876 (copie) (DIP, LR, 205/1885).

<sup>14</sup> *Procès*, 9 a.

<sup>15</sup> Ouimet à Casgrain, 17 août 1885 (*Procès*, 53).

<sup>16</sup> *Loc. cit.*

<sup>17</sup> 17 mai 1876 (*Procès*, 30).

<sup>18</sup> *Procès*, 30.

5. " *La Gaspésie.*
6. O. Crémazie, *Poésies complètes.*
7. J.-C. Taché, *Forestiers et Voyageurs.*
8. P. Aubert de Gaspé fils, *Le chercheur de trésors.*
9. Abbé Lagacé, *Mgr Baillargeon.*
10. P. Aubert de Gaspé, *Extraits des Mémoires, précédés de sa Biographie* (par Casgrain).

*Variantes*

11. P. Aubert de Gaspé, *Les Anciens Canadiens*, T. I.
12. " " " T. II.

Vol. in-18 :

1. J.-C. Taché, *Trois légendes.*
2. H.-R. Casgrain, *Légendes canadiennes.*
3. " *Opuscules.*
4. J.-B.-A. Ferland, *Opuscules.*
5. G. de Boucherville, *Extraits d'« Une de Perdue ».*
6. A. Gérin-Lajoie, *Biographie de l'abbé Ferland*, suivie de *l'Épisode de 1759.*
7. Abbé Bois, *Le colonel Dambourgès et Les Bois Francs* par l'abbé Trudelle.
8. P. Lacombe, *La terre paternelle et autres récits.*
9. *Frontenac et le siège de Québec, 1690.*
10. *Montcalm et le siège de Québec en 1759.*
- Variantes*
11. *Les martyrs du Canada.*
12. *Nos grands découvreurs.*

Ce choix est plus « historique » que « littéraire » ; sans doute, le but premier de la collection était-il patriotique. Mais cette liste n'était pas définitive, puisque Casgrain n'avait pas encore l'autorisation de tous ceux qui y figuraient (par exemple, Crémazie). D'ailleurs les livres ici mentionnés ne seront pas tous publiés de fait, dans la collection. Par la suite, d'autres auteurs, plus récents, vinrent se joindre aux premiers : Legendre, Sulte, Marmette, Faucher, Chauveau, LaRue, Dunn<sup>19</sup>. En somme Casgrain aura profité de cette occasion pour publier et distribuer des œuvres « consacrées » et quelques écrits nouveaux, sans risque pour les auteurs ni pour les éditeurs.

A moins de raisons bien spéciales, aucun des intéressés ne pouvait s'opposer à une si louable entreprise : « offrir d'utiles et attrayantes lectures » et « répandre le goût de la littérature canadienne<sup>20</sup> ». L'invitation était flatteuse pour l'auteur élu, et la diffusion de ces œuvres ne

<sup>19</sup> *Procès*, 41. On remarquera que les noms de Legendre, de Marmette, de Faucher, de LaRue, se retrouvent sur le document du 18 janvier 1875, dont nous avons parlé plus haut.

<sup>20</sup> Casgrain à Taché, 26 avril 1876 (DIP, LR, 205/1385).



pouvait que favoriser l'établissement d'un climat littéraire. Taché lui-même, le redoutable batailleur, qui avait déjà donné beaucoup de fil à retordre à Casgrain, dans le passé, paraissait cette fois conquis.

Je vous remercie beaucoup de la bonté que vous avez eue de m'envoyer un exemplaire-échantillon des prix d'Écoles; vous avez choisi le petit volume qui reproduit un mien écrit; je suppose que je vous dois de figurer dans cette collection et c'est un nouveau titre à ma gratitude<sup>21</sup>.

L'abbé Trudelle, de son côté, laissait toute liberté à Casgrain de « tailler », « couper », à son aise dans ses « *Bois Francs* »<sup>22</sup>. De tous les consultés, Crémazie seul avait refusé son autorisation.

Comme j'ai l'intention de publier à Paris, dans le cours de l'année prochaine, une édition complète de mes œuvres, je n'aurai pas la naïveté de me créer à l'avance une concurrence en permettant au gouvernement canadien d'ajouter mes poésies à la collection de livres pour prix dont vous surveillez l'impression.

Puisque tous les auteurs canadiens tirent maintenant un profit de leurs écrits, je ne vois pas pourquoi, moi, le plus pauvre de tous, je ne ferais pas comme eux.

Il est donc de mon intérêt de ne pas autoriser la publication de mes poésies dans la collection dont vous me parlez<sup>23</sup>.

L'abstention de Crémazie n'empêcha pas la collection d'exister. En dix ans, de 1876 à 1886, le nombre de volumes tirés et distribués nous semble presque invraisemblable, tellement il est élevé : au total, peut-être 175.000, et davantage. Ce chiffre que nous avançons exigerait d'être vérifié sur des données précises; quant à nous, nous l'avons calculé sur les rapports officiels publiés dans l'*État des comptes publics de la Province de Québec* des années 1876-1886. Chaque année, sauf en 1880, une somme d'argent est inscrite pour défrayer le coût de « livres pour donner en prix »<sup>24</sup>. L'addition des dix années donne la modeste somme de \$62.500<sup>25</sup>. Si ces chiffres officiels sont exacts et si l'on établit

<sup>21</sup> Taché à Casgrain, 22 mars 1877 (*Procès*, 9 b).

<sup>22</sup> Charles Trudelle à Casgrain, 20 nov. 1877 (CL, IX, 43).

<sup>23</sup> Crémazie à Casgrain, Paris, 13 août 1877 (CL, IX, 29). Cette édition française de Crémazie ne fut jamais réalisée. Le poète mourut en 1879, et c'est Casgrain qui publia à Montréal, l'édition dite complète. Cet ouvrage ne fait pas partie de la collection de livres de prix.

<sup>24</sup> *État des comptes publics de la Prov. de Q.* :

1876 (p. 51) : Livres pour donner en prix : \$2500.

1877 (p. 50) : \$3500. 1878 (p. 48) : \$6500. 1879 (p. 51) : \$6500.

1881 (p. 57) : \$8500. 1882 (p. 56) : \$12000. 1883 (p. 57) : \$9500.

1884 (p. 65) : \$4500. 1885 (p. 64) : \$4500. 1886 (p. 64) : \$4500.

<sup>25</sup> Il ne nous importe pas de chercher ici par quels moyens les sommes annuelles entraient dans le budget. En 1879, 5% des fonds de l'éducation supérieure étaient affectés à l'achat des livres de littérature canadienne pour être distribués en prix. Le Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique abolit ces 5% en 1880.

le prix de revient pour chaque volume à \$0,35, tous frais comptés<sup>26</sup>, les \$62.500 du département de l'Instruction publique ont servi à acheter plus de 178.500 volumes. L'imprimeur touchait \$65 ou \$75 (selon le format) par mille volumes, et le relieur, \$75. Fabrication matérielle, donc, \$140 ou \$150 le mille, c'est-à-dire \$0,14 ou \$0,15 l'unité. Or on chargeait au département \$0,34 l'unité, \$344 le mille (selon le compte Casgrain<sup>27</sup>), ou bien \$0,30 l'unité, \$300 le mille (selon le calcul Taché<sup>28</sup>). Ce qui laisse croire que Casgrain disposait de bénéfices de l'ordre d'au moins 50 %. Sur des milliers de dollars, cela a de l'importance.

Qu'en était-il des droits d'auteurs ? Quand il publiait l'œuvre d'un disparu, Casgrain ne s'embarrassait pas de longues formalités. Ainsi au moment de publier *Les Anciens Canadiens* d'Aubert de Gaspé, avait-il consulté Georges Desbarats, qui avait assuré les premières éditions de cette œuvre; celui-ci avait répondu, le 27 mai 1876 : « Je n'ai plus rien à voir aux *Anciens Canadiens* <sup>29</sup>. » Le même Desbarats, moins d'un an plus tard, le 28 janvier 1877, avait répété à Casgrain qu'il n'avait plus de droits sur les œuvres d'Aubert de Gaspé, mais il avait ajouté : « Sans doute les droits sont-ils à la famille <sup>30</sup>. » Or en octobre 1885, lorsque Alfred Aubert de Gaspé posera la question des

(*Journal de l'Education*, 1<sup>er</sup> nov. 1880); même mesure en 1882 (*ibid.*, 1<sup>er</sup> déc. 1882). Mais ces 5% ne sont pas absolument nécessaires; on le comprend à cette lettre de Ouimet à Casgrain du 10 mai 1884 : « [...] suis heureux de vous dire que les \$4500 sont portés au budget comme d'habitude et que de plus, M. Gagnon va demander que les 5% soient rétablis. S'il veut agir avec calme, comme il sait le faire quand il veut, il réussira et ainsi nous serons mieux qu'avant » (CL, X, 135). Ce n'était sans doute pas toujours facile d'arracher le morceau, les opposants politiques de Ouimet intriguaient et créaient des obstacles : « J'ai bien lutté, mais enfin je parais avoir réussi. Puissent mes misères ne plus se renouveler ! Vous savez sans doute qu'il y a du *Castor* et du *Tardivel* dans le fond de tout cela » (*loc. cit.*). De nouveau, dans la lettre de Ouimet à Casgrain, 20 mars 1885 : « Cette année pas de 5%. Sans ce montant, je pourrai payer votre contrat » (CL, XI, 1). Et Casgrain répond, le 24 mars 1885 : « Quant au 5% dont vous me parlez, ce n'est pas sur cela que le trésorier a payé l'année dernière, c'est sur une entrée spéciale qu'il a faite dans le budget, après la lettre que je lui ai écrite et que vous avez appuyée » (DIP, LR, 205/1885).

<sup>26</sup> Dans une lettre du 5 septembre 1879 (DIP, LR, 2461/1879), Casgrain envoie un compte : pour 8500 volumes, il réclame \$2925 (c'est-à-dire \$0,344 l'unité, \$344 le mille). Taché, après avoir consulté les imprimeurs et relieurs qui vendaient \$0,25 au public d'autres exemplaires des mêmes livres (voir *Procès*, 41 et 53) supposait que le département de l'Instruction publique payait \$0,30 l'unité, \$300 le mille. Cela signifiait : 1° que les mêmes volumes étaient vendus plus cher au gouvernement qu'au public (ce qui n'étonnera personne !); 2° qu'avec \$62.500, auront pu être achetés plus de 200.000 volumes.

<sup>27</sup> DIP, LR, 2461/1879.

<sup>28</sup> *Procès*, 41.

<sup>29</sup> Desbarats à Casgrain, 27 mai 1876 (CL, IX, 6).

<sup>30</sup> Du même au même, 28 janvier 1877 (CL, IX, 18).

droits, Casgrain référerà à la première lettre de Desbarats (celle du 27 mai 1876), et ne soufflera mot de la seconde, où se trouve la discrète affirmation que les droits appartiennent à la famille. Et Casgrain ne se fera pas scrupule d'ajouter :

Vous voyez, je n'ai procédé à l'impression du livre de votre père qu'après m'en être bien et dûment assuré la propriété.

Je n'aurais fait cependant aucune difficulté à vous passer cette propriété si je ne l'avais déjà promise à un imprimeur. Il y aurait peut-être moyen néanmoins d'en venir à quelque arrangement <sup>31</sup>.

Il ne serait sans doute pas si aisé de s'annexer à si bon compte les écrivains vivants qui figureraient dans la collection. Mais, avec eux non plus, la question des droits d'auteurs ne fut pas touchée et, dans tous les cas, sauf un, Casgrain n'eut rien à payer. On se demande même pourquoi il n'a pas saisi l'occasion qui s'offrait si belle de venir en aide à son ami Crémazie, en lui offrant généreusement de lui payer tous ses droits d'auteur s'il se laissait éditer dans cette collection vendue d'avance.

La lettre du 26 avril 1876 <sup>32</sup>, citée plus haut, ne parle jamais d'argent; en la lisant, le lecteur bienveillant croit qu'il s'agit d'une œuvre purement patriotique, sans compensation pécuniaire. C'est pourquoi Taché s'insurgera si fort, lorsqu'il saura que Casgrain tirait des bénéfices substantiels aux dépens des auteurs. Car, nous pouvons l'affirmer, Joseph Marmette fut le seul auteur à recevoir un paiement, et il n'est pas inutile de voir les motifs de cette exception. Casgrain s'explique là-dessus sans équivoque :

Je vous ai déjà répété plusieurs fois que si je vous ai donné des honoraires, c'est parce que vous vous étiez chargé de la correction des épreuves. Vous savez très bien que sans cela j'en aurais agi avec vous comme avec ceux à qui j'ai demandé l'autorisation d'introduire leurs livres dans la liste de prix d'Écoles que j'ai proposée au Bureau de l'Éducation. Si vous n'aviez pas consenti à donner vos livres sans droits d'auteur, j'aurais fait pour vous comme pour ceux qui ont fait la moindre objection; je vous aurais laissé de côté; d'autant plus facilement que j'avais de reste d'ouvrages pour la collection proposée <sup>33</sup>.

Et Marmette répond sans retard :

Je n'ai donné aucune information par écrit à M. le D<sup>r</sup> Charles Taché au sujet de votre collection de livres de prix acceptée par le Département de l'Instruction Publique. Pour ce qui est de la conversation que j'ai eue

<sup>31</sup> Casgrain à Alfred Aubert de Gaspé, 23 oct. 1885 (CL, XI, 45).

<sup>32</sup> Casgrain à Taché, 26 avril 1876 (DIP, LR, 205/1885).

<sup>33</sup> Casgrain à Marmette, 3 juin 1885 (CL, XI, 15).

avec lui — M. le D<sup>r</sup> Taché ayant amené là-dessus la conversation, — je n'ai fait que lui répondre ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire l'autre jour : c'est-à-dire que pour avoir corrigé les épreuves de votre série — travail assez long et assez fatigant — j'ai eu un de mes livres accepté par vous et que vous m'avez payé annuellement, jusqu'à l'année dernière, la valeur de ce volume, *écrit par moi spécialement pour la circonstance*, et accepté par vous en récompense de mes services comme correcteur des épreuves de la dite série. Voilà tout. Et qu'aurais-je pu dire de plus puisque c'est là toute la vérité <sup>34</sup> ?

A ce moment — juin 1885, — Casgrain est harcelé par les attaques de Taché. Le pauvre Marmette en subit le contrecoup :

J'aurais grand besoin des \$130 que vous me devez sur votre collection de livres de prix que le Département de l'Instruction Publique vous a payé [sic] cette année. [...]

Ce volume a été écrit spécialement, dans le temps, pour faire partie de votre collection et vous l'avez accepté p.c.q. je m'étais bien voulu charger de la correction des épreuves *de toute la collection*; ce qui m'a donné un joli travail ! Or, je vous avouerai que je ne comprends pas aujourd'hui pourquoi vous refuseriez de me payer. Que M. Taché veuille vous faire des misères pour son volume publié par vous, il me semble que je n'ai absolument rien à y voir et que le prix que vous avez reçu pour mon livre du Département de l'Instruction Publique m'est intégralement dû et pour le travail que j'ai fait pour vous dans le temps, et pour le volume en lui-même, suivant les conventions alors arrêtées entre nous. [...]

En supposant même que M. Taché réussirait à vous faire payer pour son volume à lui, il ne peut m'entrer dans l'esprit que vous vouliez me priver du bénéfice de mon pauvre petit volume, alors que pendant dix ans vous aurez bénéficié de dix-huit volumes qui ont dû vous rapporter une jolie somme <sup>35</sup> !

C'est par le Bon-Pasteur de Québec que Marmette recevra une part de ses honoraires : « Reçu traite de \$100 de la part de l'abbé H. R. Casgrain <sup>36</sup>. »

Que vient faire cette institution de charité dans cette affaire ? C'est la clef (une des clefs) de l'énigme.

A venir jusqu'à il y a trois ans j'ignorais que vous fesiez [sic] don au Couvent du Bon Pasteur d'une partie des fonds qui vous sont dûs en vertu de votre contrat pour livres en prix que vous fournissez au Département, et ce n'est que par hasard [sic] ou par circonstance toute [sic] inattendue que je l'ai appris d'une personne bien renseignée. Vous

<sup>34</sup> Marmette à Casgrain, 4 juin 1885 (CL, XI, 16).

<sup>35</sup> Du même au même, Paris, 2 octobre 1885 (CL, XI, 42).

<sup>36</sup> Marmette à Madame la Secrétaire [du Bon-Pasteur], 20 nov. 1885 (CL, XI, 55). A nouveau, le 17 juin 1886, Marmette réclamera ses \$130 annuels (CL, XI, 86). Jusqu'au 24 avril 1893, où il signera le billet : « Reçu de M. l'abbé H.-R. Casgrain, par chèque sur la Banque Nationale, la somme de \$120, balance de tout ce qu'il a pu me devoir jusqu'à ce jour » (CL, XVI, 203).

m'aviez toujours caché cela et je croyais jusque là que le montant était pour vous. Dans une discussion au sujet de ce contrat, devant le Comité catholique du Conseil de l'Instruction Publique je fis part à l'Hon. P. J. O. Chauveau de ce fait et il en fut ravi, comme je l'avais été moi-même. Je n'ai pas besoin d'ajouter que tout cessa de ce moment en fait d'opposition. Quant [sic] je dis opposition je devrais plutôt me servir du mot « remarques », en cette affaire. Un tel don ne pouvait jamais être mieux placé <sup>37</sup>.

En fait, depuis 1878 (au moins), Casgrain versait à l'Asile du Bon-Pasteur de Québec, où il résidait, des sommes assez importantes. De 1878 à 1885, il donnera \$7.600 <sup>38</sup>. Il a dû en faire autant vis-à-vis du Séminaire de Québec. Nous savons, par exemple, que Casgrain, en 1878, avait fondé au Séminaire, pour après sa mort, « un prix annuel de \$100 pour encourager la littérature canadienne <sup>39</sup> ». Nous ne pouvons citer de chiffres, mais nous savons que Casgrain a ainsi prodigué beaucoup d'argent au Séminaire de Québec, à l'Université et à d'autres institutions de Québec et de Montréal <sup>40</sup>.

Ce que la lettre de Ouimet du 31 mai 1884 ne mentionne pas, cependant et qui modifie considérablement la nature du « don », c'est la clause qui l'accompagne. Sur toutes les sommes versées au Bon-Pasteur, Casgrain touche des intérêts annuels variant de 6 à 8 % : ce qui signifie qu'en retour des \$7.600 reçus entre 1878 et 1885, le Bon-Pasteur paiera, en 1886, \$516 d'intérêts et continuera ainsi jusqu'à la

<sup>37</sup> Ouimet à Casgrain, 31 mai 1884 (CL, X, 141).

<sup>38</sup> Billet retrouvé dans les Papiers Casgrain, « Comptes divers », aux Archives du Séminaire de Québec :

Sommes payées à l'Asile du Bon-Pasteur de Québec.

1878	Intérêt payable en mai et novembre	{	à 8%	\$1200.00
23 novembre 1879			" 7%	\$1200.00
15 septembre 1880			" 7%	\$1200.00
28 août 1883			" 6%	\$800.00
16 nov. 1881			" 7%	\$1200.00
8 août				
Intérêt payable par le Couvent de Chicoutimi				
1884				
15 juillet 1885			à 6%	\$1200.00
15 juillet			" 6%	\$800.00
Intérêts payables par le Couvent de St-Georges				
Total				\$7600.00

<sup>39</sup> Remerciement de l'abbé E. Hamel à Casgrain, 31 octobre 1878 (CL, XI, 95).

<sup>40</sup> Remerciements du cardinal Taschereau à Casgrain, 19 juillet 1886, pour ses charités au Séminaire, à l'Université et à d'autres institutions de Québec et de Montréal (CL, XI, 95).

mort de l'abbé <sup>41</sup>. Il s'agit en réalité d'un « prêt à fonds perdu ». Cela est si vrai, qu'en juillet 1885, le Collège de Sainte-Anne refusera le « don » que proposera Casgrain pour fonder un prix; les conditions seront jugées trop onéreuses <sup>42</sup>.

Tant de chiffres accumulés nous laissent augurer que la querelle cherchée contre Casgrain par Taché, lorsqu'il découvrira une part de la vérité, n'aura rien de littéraire. Taché, d'ailleurs, depuis l'époque des *Soirées canadiennes*, est à peu près complètement détaché de la littérature. Sa charge de sous-ministre de l'Agriculture le requiert tout entier. Casgrain le connaît bien; il sait qu'il a affaire à forte partie. Taché ne lâchera l'os qu'à la toute dernière extrémité <sup>43</sup>.

C'est en mai 1884 <sup>44</sup>, quelque huit ans après avoir accordé à Casgrain l'autorisation de publier ses œuvres dans la collection, que Taché découvrit avec étonnement que le rôle de l'abbé n'était pas

<sup>41</sup> Voir aux Archives du Séminaire de Québec, Fonds Casgrain, Notes hist. Cahier I; dans le carnet, nous avons trouvé une feuille dactylographiée, où nous avons, sans précision de dates pour chacun des prêts, la liste des fondations de Casgrain au Séminaire établie le 28 avril 1903 :

« Bibliothèque Baillargé	\$ 2500
Elocution et diction	1000
Fondation à Rome	3333-34
Concours historique	2666-66
Pension au grand séminaire	1000

Total : \$10500-00

En sus de ces diverses sommes j'ai donné, à titre de souscription, \$500 pour pension au Grand Séminaire dont l'intérêt lui retourne immédiatement. 28 avril 1903 »

Sur le même feuillet, Casgrain donne l'état de son revenu :

« Intérêt du Bon Pasteur	\$ 558
“ “ Séminaire	630
Item B.N. payable par le Sém.	36
Intérêt des Sœurs Grises de Mtl	72
Caisse Ec.	80
Honoraires de messes	87
Intérêt des biens de famille	50

\$1513

Auxquels il faut ajouter l'intérêt du dépôt que j'ai toujours à la Caisse d'économie c-à-d. que mon revenu annuel dépasse \$1500. »

Pour l'époque, c'est une situation « intéressante ». On conçoit que Casgrain ait pu si souvent faire le voyage d'Europe.

<sup>42</sup> Abbé Charles Trudelle à Casgrain, 13 et 24 juillet 1885 (CL, XI, 19 et 21).

<sup>43</sup> Placide Lépine avait « silhouetté » Taché en 1872 : « Cœur d'or et tête de mulet »; « il excelle surtout dans la polémique » (*Guêpes canadiennes*, I, p. 205, 208). Le fait d'avoir des opinions politiques opposées (Taché est un farouche conservateur, Casgrain et Ouimet sont libéraux) redoublera l'acharnement du demandeur et lui fera voir partout des machinations politiques (voir *Procès*, note 38), et vice versa (DIP, LR, 205/1885, Casgrain à Ouimet, 24 mars 1885).

<sup>44</sup> *Procès*, 2, 3, 4.

purement bénévole. A la question franchement posée, Casgrain tenta d'échapper par une réponse évasive : « Tout ce qui a été donné pour l'éducation est retourné à l'éducation <sup>45</sup>. » Mais Taché, qui ne connaissait alors que des bribes de l'affaire, revint à la charge.

La phrase — « tout ce qui a été donné pour l'éducation est retourné à l'éducation » — ne m'explique rien. [...]

On m'assure que vous avez réalisé des profits personnels par la vente du petit ouvrage dont je suis l'auteur; est-ce vrai ou n'est-ce pas vrai ? Si vous dites oui, alors je réclame ma part de bénéfices : dans le cas où vous diriez non, j'aurais à communiquer votre réponse à ceux qui affirment le contraire, afin d'éclaircir la chose <sup>46</sup>.

Casgrain ne répondit pas. Taché s'occupa alors de recueillir des renseignements précis, avant de revenir à la charge. Il choisit, cette fois, de s'adresser directement au département de l'Instruction publique. Le 14 février 1885, il demanda, afin d'exiger légitime compensation, le nom de celui qui avait vendu ses ouvrages au département <sup>47</sup>. Ouimet répondit, le 26 février, en mentionnant le contrat de l'abbé Casgrain et spécifiant que le surintendant de l'Instruction publique n'avait pas eu à s'enquérir des droits d'auteurs <sup>48</sup>. Là-dessus, Taché déclara qu'il ne voulait pas donner d'éclat à cette affaire et qu'il éviterait toute publicité de nature à provoquer un scandale <sup>49</sup>.

Il fallait attendre le retour à Québec de Casgrain, en voyage à Haverhill, Mass. Taché, impatient, affirmait qu'il aurait les renseignements qu'il cherchait, dût-il prendre les grands moyens <sup>50</sup>. Ouimet jugea à propos de prévenir l'abbé de ce qui se tramait en son absence.

Je dois vous dire que le D<sup>r</sup> J. C. Taché se plaint que j'ai acheté et distribué de ses livres hors sa connaissance, et il veut réclamer ce qu'il prétend lui être dû. J'ai retardé cette affaire jusqu'à votre retour. Vous savez qu'il n'est pas commode, mais vous pourrez vous entendre, je l'espère. Je lui ai dit que depuis 1883 je n'avais pas donné un seul de ses livres <sup>51</sup>.

<sup>45</sup> *Procès*, 5.

<sup>46</sup> *Procès*, 6. Il va sans dire que Taché ne reprochait pas à Casgrain d'exercer sa charité, mais simplement de le faire avec un argent qui ne lui appartenait pas. Nous ne croyons pas que Taché ait rien su de la véritable nature des « dons » de Casgrain au Bon-Pasteur.

<sup>47</sup> Taché au Départ. de l'Instr. publ., 14 février 1885 (DIP, LR, 205/1885).

<sup>48</sup> Départ. de l'Instr. publ., Registres des lettres envoyées, 852/71.

<sup>49</sup> Taché à Ouimet, 27 février 1885 (DIP, LR, 205/1885).

<sup>50</sup> Du même au même, 8 mars 1885 (*ibid.*).

<sup>51</sup> Ouimet à Casgrain, 20 mars 1885 (CL, XI, 1).

Casgrain, cependant, ne doutait aucunement de son bon droit. Il manifestait une grande assurance.

J'ai en main la lettre même de M. Taché par laquelle non seulement il m'autorise de me servir de ses écrits pour les livres d'écoles, mais encore où il me remercie de « l'honneur » [sic] que je lui ai fait de penser à lui en cette occasion. Je vous ferai lire cette lettre et vous en donnerai une copie afin de la confondre au besoin.

Taché appartient à la clique qui veut à tout prix tracasser le bureau d'Éducation <sup>52</sup>.

Devant l'impossibilité d'un règlement à l'amiable, entre les seuls Casgrain, Ouimet et lui, Taché eut recours à l'arbitrage de l'Officialité de Québec, le 28 mai 1885. Il s'enquit, auprès du chancelier de l'archevêché, de la manière de procéder dans un procès canonique et introduisit officiellement sa cause le 9 juin 1885 <sup>53</sup>. Le tribunal fut désigné le 24 juin <sup>54</sup> :

C. Légaré, official.

E. Bonneau, 1<sup>er</sup> assesseur.

M. E. Méthot, 2<sup>e</sup> “

U. Têtu, sous promoteur.

C.-A. Marois, chancelier.

La tactique de Casgrain, toute passive, consista à esquiver les coups, sans paraître le moins du monde inquiet. Taché brandissait une question précise : il demandait, par exemple, de lui démontrer qu'il avait formellement « cédé ses droits <sup>55</sup> » quand on avait sollicité son concours sous les couleurs du seul patriotisme. Casgrain s'échappait avec désinvolture, en interprétant le consentement passé de Taché comme une entière autorisation et en traitant la réponse du 28 avril 1876 comme une véritable lettre d'affaires <sup>56</sup>. Ouimet l'épaulait étroitement de son témoignage.

C'est à mon initiative seule et sur ma demande que nous avons fait ce contrat, sans la moindre démarche de votre part.

<sup>52</sup> Casgrain à Ouimet, 24 mars 1885 (DIP, LR, 205/1885). Casgrain faisait allusion aux lettres de Taché, du 28 avril 1876 et du 22 mars 1877, que nous avons citées plus haut. Les lettres se trouvant à Québec, il ne pouvait les communiquer avant son retour à la mi-avril.

<sup>53</sup> Tout le procès eut lieu sous forme de mémoires écrits. Le dossier original n'est pas à l'archevêché de Québec, il a été envoyé au tribunal de la Propagande à Rome, lorsque Taché en appela de la sentence québécoise. Nous connaissons cependant tous les détails des pièces du procès et quelques documents de l'appel, grâce à la copie minutieuse exécutée de la main du tenace Taché, dans cinq grands cahiers conservés aux Archives de la Province de Québec.

<sup>54</sup> *Procès*, 20. Taché écrivit dans la marge d'une pièce datée du 1<sup>er</sup> juillet 1885 : « Il est connu à Québec que le Défendeur est en constants rapports avec nos juges » (*Procès*, 36).

<sup>55</sup> *Procès*, 12.

<sup>56</sup> *Procès*, 15.



Antérieurement au dit contrat ou lorsqu'il fut conclu, il n'a été nullement question de droit d'auteur et que le département que je dirige ne pouvait s'obliger sous ce rapport.

J'ai su seulement depuis peu que les petits profits<sup>57</sup> que vous avez pu retirer de ce contrat sont en grande partie employés en bonnes œuvres<sup>58</sup>.

Taché, il va sans dire, trouvait que Casgrain ne répondait pas nettement aux questions. Il répétait, péremptoire : « Je n'ai jamais permis à C. de *vendre* mes ouvrages<sup>59</sup>. » Plus le demandeur faisait d'effort pour maintenir la cause dans des données positives, plus Casgrain semblait le traiter de chimérique : selon lui, les « preuves » de Taché se réduisaient à la « pensée [c'est-à-dire à l'imagination pure] de bénéfices pécuniaires » qu'aurait faits le défendeur<sup>60</sup>. Et même si c'eût été le cas, la lettre de 1876 ne concédait-elle pas l'autorisation entière<sup>61</sup> ? Le rude Taché s'évertuait à réduire à néant, à coup d'arguments sérieux, les arguties de son adversaire : il exigeait (en vain) qu'on lui réponde « *ad rem et in re* » ; et puisque la demande du 26 avril 1876 ne contenait nulle mention d'un *contrat de vente*, il était abusif de considérer l'autorisation de mettre le nom de Taché sur la liste d'auteurs, comme un consentement au dit contrat : « *reus excipiendo fit actor*<sup>62</sup> ».

Casgrain, finalement excédé, déclara qu'il ne répondrait pas davantage. Dans sa dernière intervention, il apporta néanmoins un argument nouveau : les opuscules de Taché, n'ayant pas été enregistrés, se trouvaient, par le fait même et depuis toujours, dans le « domaine public<sup>63</sup> ». Casgrain avait donc la conscience parfaitement tranquille, d'autant plus que son ami Ouimet le soutenait fidèlement :

Votre lettre du 26 avril 1876 à J. C. T. exprime exactement les intentions que j'avais en vue lorsque je me suis adressé à vous. [...]

Vous ne vous êtes prêté à ce que je vous demandais que sous mes instances [...] vous avez même d'abord refusé [...] à cause de l'infirmité de la vue dont vous souffrez. [...]

Mais je tenais à me servir de votre expérience. [...]

Je regrette que quelqu'un parmi les auteurs cherche à revenir après coup sur l'autorisation qui vous avait été donnée de plein gré et avec

<sup>57</sup> Gentil euphémisme !

<sup>58</sup> *Procès*, 16.

<sup>59</sup> *Procès*, 18.

<sup>60</sup> *Procès*, 35.

<sup>61</sup> *Procès*, 36.

<sup>62</sup> *Procès*, 38.

<sup>63</sup> *Procès*, 53.

empressement. Si, dans le temps on eût fait la moindre objection ou que l'on n'eût pas acquiescé à la demande qui était exprimée, comme l'ont fait les autres auteurs, j'aurais tout simplement mis de côté de tels écrits et j'en aurais choisi d'autres qui auraient également rempli l'objet en vue. [...]

Vous avez rempli à mon entière satisfaction la charge <sup>64</sup>...

Taché protestait en vain contre l'obligation qu'on lui intimait de couper court aux débats <sup>65</sup>. Il lui fallut, bon gré mal gré, résumer sa plaidoirie. Il montra d'abord que, dans le fameux contrat Casgrain-Ouimet, tout l'onéreux se trouvait du côté de la chose publique et tout le profitable du côté de Casgrain. Puis, comparant deux lettres de Ouimet, il y dénonga une flagrante contradiction : dans la première, du 16 juin 1885, on lisait qu'à la signature du contrat il n'avait été « nullement question de droits d'auteurs », alors que le 17 août 1885, le même Ouimet présentait le renoncement aux droits d'auteurs comme une condition *sine qua non* de la publication. Enfin l'argument précieux des œuvres tombées dans le domaine public ne pesait pas lourd auprès du droit naturel de propriété <sup>66</sup>.

Réclamation officielle, établie sur les profits réalisés par Casgrain aux dépens de Taché : \$529; Taché consentait à laisser 20 % au défendeur pour payer son labeur à l'occasion de la publication. Casgrain était, en conséquence, sommé de verser \$423 à Taché, plus \$16 à l'Officialité, pour les frais du procès <sup>67</sup>.

Les juges étaient invités à considérer et à condamner les fau-fuyants employés par Casgrain tout au long de la cause :

- 1° que « tout ce qui avait été versé pour l'éducation est retourné à l'éducation » (7 juin 1884),
- 2° les droits d'auteur « renoncés » (16 juin et 1<sup>er</sup> juillet 1885),
- 3° les droits d'auteur « n'existant pas » (17 août 1885) <sup>68</sup>.

Le tribunal rendit son jugement le 12 octobre 1885, reconnaissant la « nullité des droits de M. le D<sup>r</sup> J. C. Taché à réclamer contre M. l'abbé H. R. Casgrain <sup>69</sup> ».

Aussitôt l'arrêt connu, Taché en appela au tribunal de la Sacrée Congrégation de la Propagande à Rome <sup>70</sup>. Tout le dossier fut expédié

<sup>64</sup> *Ibid.*

<sup>65</sup> *Procès*, 56.

<sup>66</sup> *Procès*, 60.

<sup>67</sup> *Procès*, 61.

<sup>68</sup> *Ibid.*

<sup>69</sup> *Procès*, 69.

<sup>70</sup> *Procès*, 70-76.

en bonne et due forme par l'Officialité, et il ne resta plus à Taché qu'à attendre patiemment la sentence qui sortirait du nouvel examen de la cause.

Le 30 novembre 1885, une nouvelle, publiée par le *Courrier du Canada*, retint son attention :

M. l'abbé Raymond Casgrain part la semaine prochaine pour l'Europe pour cause de santé.

Taché en découpant cette phrase dut penser que son adversaire profiterait de son séjour européen pour supputer ses chances, en cour de Rome et, au besoin, pour les améliorer. En fait, Casgrain allait surtout s'occuper de l'élévation au cardinalat de M<sup>sr</sup> Taschereau <sup>71</sup>. Il ne négligea pas pour autant sa propre cause, à preuve, cette lettre à M<sup>sr</sup> Zitelli, envoyée de Paris le 23 mars 1886.

J'ai l'honneur de vous transmettre sous ce pli le témoignage de la M. Sup. du B.P. de Q. dont je vous ai parlé dans la lettre que j'ai pris la liberté de vous adresser de Florence, au sujet de l'affaire qui me concerne auprès de la Propagande. Ce témoignage parle de lui-même et fait voir jusqu'à l'évidence que l'unique raison sur laquelle s'appuie mon adversaire M<sup>r</sup> Taché, pour réclamer contre moi c'est à dire que j'ai *voulu spéculer*... l'affaire en question, est absolument dénuée de fondement, puisque c'est l'éducation des enfants protégés par le B.P. de Q. qui en a profité <sup>72</sup>.

Mais le meilleur atout que Casgrain put mettre dans son jeu, ce fut lorsqu'il confia à l'abbé Benjamin Paquet, résident au Collège canadien de Rome, le soin de ses affaires. Par lui, d'abord, Casgrain put faire nommer son ami Ouimet Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand <sup>73</sup>, malgré les dénonciations de quelques adversaires qui l'accusaient d'être franc-maçon <sup>74</sup>; ainsi Casgrain s'acquittait-il de sa dette envers le surintendant de l'Instruction publique. Mais, surtout, l'abbé Paquet entreprit de mener à bonne fin, en usant d'une stratégie rusée, la cause judiciaire de Casgrain qui paraissait mal engagée.

M<sup>sr</sup> Zitelli a reçu les deux documents que vous me mentionnez dans votre lettre du 25 mai. Le brave prélat s'intéresse beaucoup à votre affaire et je m'y intéresse encore davantage.

<sup>71</sup> Il existe, aux Archives du Séminaire de Québec, un carnet de notes manuscrites de Casgrain sur son rôle en cette circonstance.

<sup>72</sup> Brouillon d'une lettre de Casgrain à M<sup>sr</sup> Zitelli, 23 mars 1886 (CL, XI, 65).

<sup>73</sup> Ouimet à Casgrain, 16 mai 1886 (CL, XI, 74).

<sup>74</sup> Ouimet à Casgrain, 3 juillet 1886 (CL, XI, 91); B. Paquet à Casgrain, 18 juillet 1886 (CL, XI, 94).

M<sup>re</sup> Zitelli, si je l'ai bien compris, m'a dit que le consultant chargé d'étudier cette question, n'a pas fait un rapport qui vous soit en tout favorable. Là dessus, lui ai-je dit, ne pressez pas les choses, car j'ai appris avant mon départ de Québec que M. Tasché [sic] était bien malade et qu'il ne pouvait pas vivre longtemps. Cette nouvelle lui a plu beaucoup, et sur mon conseil il a été convenu que, s'il y avait le moindre danger pour vous, on laisserait dormir la cause, dans l'espoir qu'en attendant, M. Tasché s'endormirait du dernier sommeil. Vous avez compris.

Dom Marcello, qui ne veut pas que son nom soit prononcé au Canada, [...] vous regarde comme un grand saint. [...]

Au Vatican on demande que vous fassiez une brochure qui relatara toutes les fêtes <sup>75</sup> [etc. du Cardinal à Québec].

Il n'est aucunement exagéré d'affirmer que l'action adroite de l'abbé Paquet fut déterminante.

Votre affaire avec M<sup>r</sup> Tasché [sic] est en Enfer. Afin de faire une défense aussi forte que possible, j'ai cru pouvoir présumer votre permission et j'ai pris un avocat. Cet avocat va préparer une défense écrite, et cette défense je la ferai mienne et la passerai en votre nom. Je ferai les choses aussi économiquement que possible et je ne crois pas devoir donner plus de cent francs à l'avocat.

Imaginez que le Consultant, qui a été chargé d'étudier votre affaire et de donner son opinion, vous est défavorable. J'ai lu son opinion et je suis demeuré renversé en voyant un homme aussi niais et aussi peu logique. Je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir et soigner votre cause comme si elle était mienne. Si vous perdez, vous n'aurez rien à nous reprocher. Pour M<sup>re</sup> Zitelli, comme pour moi, votre cause est claire et vous ne devriez pas perdre. Avant de me décider à prendre un avocat, j'avais passé des notes à M<sup>re</sup> Zitelli.

Maintenant bien qu'il soit un peu tard, envoyez-moi toutefois une procuration que vous aurez soin de dater du 15 ou du 20 juin. C'est par prudence que je vous demande cela, en cas que ce soit nécessaire. C'est simplement une lettre que vous allez m'écrire dans laquelle vous me chargez de vous représenter à Rome dans votre cause avec M<sup>r</sup> Tasché.

Votre ami dévoué <sup>76</sup>

Je ne puis pas encore vous dire de quel côté penchera la balance [sic]. L'avocat a fait son travail : je le trouve très bien. Demain ou après demain je le passerai à la Propagande. Vous avez eu une grande chance d'être mon ami, car autrement vous étiez certainement coulé et cela immédiatement. M<sup>re</sup> Zitelli, à cause de moi, se montre tout dévoué et me donne d'excellents conseils. [...]

L'hon. Ouimet est nommé commandeur. [...] Nous avons eu assez de mal à parvenir à lui enlever l'habit de franc-maçon et la réputation de persécuteur des ordres religieux. Mais enfin, pour la joie des Tardivel, c'est fait <sup>77</sup>.

<sup>75</sup> B. Paquet à Casgrain, 19 juin 1886 (CL, XI, 87).

<sup>76</sup> Du même au même, 4 juillet 1886 (CL, XI, 92 a).

<sup>77</sup> Du même au même, 18 juillet 1886 (CL, XI, 94).

Le résultat fut promptement atteint.

Dormez tranquille : je pense que Tasché [sic] est *concinato* et M<sup>sr</sup> Simonestri aussi. A mon retour je vous raconterai le tout en détail. Comme je vous l'ai dit, je crois, les observations de l'avocat sont très bien. Remarquez, c'est un avocat qui a fait le travail en bon et bel italien, mais c'est moi qui l'ai signé comme votre procureur; en sorte que les cardinaux vont trouver que j'écris bien l'italien.

J'ai passé à M<sup>sr</sup> Zitelli la lettre du Cardinal Archevêque de Québec <sup>78</sup>. Elle sera imprimée avec les autres documents et mise dans la *ponenza*. Votre cause ne sera jugée que dans la Congrégation du mois de septembre. C'est pour nous donner le temps de faire notre défense aussi bonne que possible que nous avons fait ainsi retarder le jugement. Vous n'avez plus maintenant qu'à prier et à digérer vos saumons <sup>79</sup>.

Dans ces circonstances, le jugement final était acquis d'avance. Il fut prononcé le 6 septembre 1886. M<sup>sr</sup> Zitelli annonça lui-même la nouvelle à Casgrain, le jour suivant.

Gratum mihi est tibi notificare in generali Congr. die 6 hujus mensis tuam quæstionem examinatam ac decisam fuisse tuo favore unanimiter. Quo circa tibi ex animo gratulor <sup>80</sup>.

Taché en eut communication le 7 octobre suivant <sup>81</sup>. Mais il ne connut évidemment pas les incidences qui avaient joué sur le verdict. Il fut bien obligé d'en prendre son parti. Et Casgrain resta vainqueur sur tous les fronts.

L'affaire demeura secrète. Le tour était bien joué; Casgrain, toutefois, jugea préférable de ne pas trop s'en vanter <sup>82</sup>. Il n'est pas sûr que les rares échos qui filtrèrent eussent accru le prestige de l'abbé. On peut présumer, par exemple, qu'Alfred Garneau en apprit quelque chose, par l'entremise de son beau-frère Marmette. Lui, dont les relations avec Casgrain avaient toujours été chaleureuses, demande froidement \$50, lorsque l'abbé veut lui faire corriger les épreuves d'un de ses livres.

Je ne suis pas riche. Vous l'êtes relativement. Cela ne vous empêchera pas d'aller en France l'hiver prochain <sup>83</sup>.

\* \* \*

<sup>78</sup> Voir la note 40.

<sup>79</sup> B. Paquet à Casgrain, 5 août 1886 (CL, XI, 99).

<sup>80</sup> M<sup>sr</sup> Zitelli à Casgrain, 7 septembre 1886 (CL, XI, 106).

<sup>81</sup> *Procès, Appel*, 2 et 3.

<sup>82</sup> Il n'en est pas du tout question dans ses mémoires inédits, *Les Souvenances canadiennes*, où Casgrain profite d'une autre dispute, celle des *Soirées canadiennes*, en 1862, pour donner libre cours à sa rancune contre Taché.

<sup>83</sup> Alfred Garneau à Casgrain, 10 octobre 1887 (CL, XII, 24).

Nous avons voulu raconter, avec force détails, le déroulement de cette affaire, non certes pour dénigrer le personnage de l'abbé Casgrain, mais pour prendre, dans la vérité concrète, sa mesure réelle<sup>84</sup>. Nous ne nions pas le bien qu'il a fait; les œuvres de bienfaisance et d'éducation ont eu leur dette envers lui, et il n'a jamais été dans notre propos de contester son vrai mérite. Mais qu'il ait pu concilier de nobles intentions avec des intrigues assez mesquines manifeste justement, chez lui, une inconscience qui nous retient de l'admirer sans réserve dans ses charités même. Car nous ne saurions approuver cette façon de mener les affaires et les hommes, quoi qu'il en soit des jugements de tribunaux prononcés à l'époque et acquis nous avons vu par quels moyens.

Avec tout son prestige, Casgrain aura été, si l'on veut, un grand seigneur; dans cette perspective s'expliquent sa façon de protéger des écrivains, de patronner des œuvres, d'entretenir sa propre réputation. Mais ce n'était pas un grand esprit; sa « pensée », toujours banale, dans ses œuvres, suffirait à le prouver; son comportement social, si on le scrute au-delà des apparences, le démontre tout aussi bien : son ami Marmette en a fait l'expérience<sup>85</sup>. Les petitesesses que nous avons remarquées chez Casgrain nous semblent révéler une intelligence superficielle plutôt qu'une volonté mauvaise. Et c'est là, peut-être, l'explication dernière. Un grand esprit, un authentique éveillé littéraire, eût su donner un sens, une direction, à cette collection de livres; il aurait cherché à l'adapter aux besoins de la vie intellectuelle, avec tout ce qu'elle comporte, tant pour l'écrivain que pour le public. Partagé entre une vénération du passé, où l'intérêt littéraire (et même

<sup>84</sup> « Nuda veritas », selon la devise même de Placide Lépine.

<sup>85</sup> Les épreuves de tous les volumes ayant été corrigées par Marmette, le travail de Casgrain a dû se borner à présenter les textes aux imprimeurs. Et, même alors, la tâche a dû être fort simple, puisque la plupart des œuvres avaient déjà été publiées auparavant. Dans *Procès*, 60, Taché entend encore prouver que l'abbé n'a même pas pris soin de relire les textes avant de les donner aux imprimeurs. Et nous nous demandons, en effet, comment expliquer autrement qu'on ait laissé reproduire, dans l'édition de *La Terre paternelle*, de P. Lacombe, la note, copiée telle quelle du *Répertoire national*, tome III, p. 370 :

« On s'est relâché, depuis, de la rigueur de cette règle; les corps des pauvres peuvent maintenant entrer à l'église et participer aux prières qui s'y disent pour les morts. — *Note de l'Auteur.* »

« L'auteur pouvait avoir raison lorsqu'il a écrit la note qui précède; mais à l'époque où nous écrivons (mars 1850), les restes mortels des pauvres n'entrent pas dans l'église paroissiale de Montréal; on les porte « tout droit » au cimetière, où l'on marmotte un *Libera* en toute hâte autour des cercueils, puis on les jette, sans dignité ni décence, pêle-mêle dans un charnier. — *Note du Compilateur.* »

historique) est très divers, et un sentiment du présent et de l'avenir aisément satisfait, Casgrain s'est borné à distribuer plus ou moins massivement des quantités de livres parfois fort vieillis, profitant des avantages matériels de son contrat pour se constituer une rente personnelle habilement mise à l'abri derrière des « dons » d'argent importants et heureusement accueillis. Il n'est qu'à tirer la leçon des faits. A chacun ce qui lui est dû !

Réjean ROBIDOUX, o.m.i.

## *Dans les coulisses du théâtre de Fréchette*

---

A toutes les époques il s'est trouvé des écrivains qui, par le retentissement de leur nom, dominaient la vie des lettres. Au Canada, c'est Louis Fréchette qui résume en quelque sorte l'effort littéraire de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il était comme un volcan en constante éruption, tant ses activités furent diverses, ses poésies nombreuses. Homme engagé, libéral de pure race, admirateur de Hugo, il décida de servir, avec la même ardeur, l'État et les lettres. Il fut tour à tour avocat et journaliste, député et conférencier, conteur et linguiste, poète et dramaturge. Et de tout temps, il fut certes celui qui a su garder, malgré les polémiques interminables, son nom de poète et son prestige personnel. Mais, à la distance d'un demi-siècle, il faudrait peut-être revenir à ses œuvres en les réexaminant avec plus de froideur et plus d'objectivité : sujet vaste où le sublime voisine souvent avec le médiocre.

Il serait présomptueux de soutenir que l'œuvre de Fréchette, même après les études de Chapman<sup>1</sup>, de Sauvalle<sup>2</sup>, de Rinfret<sup>3</sup>, d'Henri d'Arles<sup>4</sup>, de Dugas<sup>5</sup>, de Klink<sup>6</sup>, de Marion<sup>7</sup>, de Dassonville<sup>8</sup>, soit complètement éclairée. Fréchette s'essaya presque à tous les genres littéraires : poésie, conte, essai, drame... A son époque, où tout était à faire, on prenait trop facilement l'enthousiasme pour le génie et le long récit en vers pour la poésie la plus expressive. Et Fréchette a su profiter des circonstances pour créer sa propre légende dont l'écho est parvenu à l'autre bord de l'océan. Il appartient à la critique

<sup>1</sup> W. CHAPMAN, *Le Lauréat*, Québec, Léger Brousseau, 1894, xvi-323 p.

<sup>2</sup> Marc SAUVALLE, *Le Lauréat manqué*, Montréal, [s.é.], 1894, 69 p.

<sup>3</sup> Fernand RINFRET, *Louis Fréchette*, dans *Études sur la Littérature canadienne-française*, 1<sup>re</sup> série, Saint-Jérôme, J.-E. Prévost, 1906.

<sup>4</sup> Henri d'ARLES, *Louis Fréchette*, Toronto, The Ryerson Press, 1924, v-127 p.

<sup>5</sup> Marcel DUGAS, *Un Romantique canadien, Louis Fréchette*, Paris, Editions de la «Revue mondiale», 1934, 295 p.

<sup>6</sup> George-A. KLINCK, *Louis Fréchette, prosateur*, thèse de doctorat d'université, Université Laval, 1952, vi-405 p.; surtout : *Le théâtre en prose de Fréchette*, p. 330-356.

<sup>7</sup> Séraphin MARION, *Lettres canadiennes d'autrefois*, t. IX, *La Critique littéraire dans le Canada français d'autrefois*, Ottawa, Les Editions de l'Université d'Ottawa, 1958, 195 p.

<sup>8</sup> Michel DASSONVILLE, *Fréchette*, Montréal, Fides, 1959, collection « Classiques canadiens », 95 p.



d'aujourd'hui d'en faire des appréciations plus complètes, plus nuancées. Nous ne voudrions examiner ici que son théâtre. Nous allons glisser rapidement sur ses premières pièces dramatiques, relativement bien étudiées, en portant l'intérêt sur la genèse de sa *Veronica*, sujet, dirions-nous, encore vierge.

L'idée de s'essayer au théâtre vint à Fréchette en 1862, alors qu'il était encore étudiant en droit à l'Université Laval. A cette époque-là, il n'avait à son crédit que quelques écrits en prose et en vers qui se virent imprimés, depuis 1859, dans *L'Abeille* et dans *Le Journal de Québec*, premier jet d'un écrivain en herbe. Bohème à sa manière, ami intime de Pamphile LeMay, le jeune poète se sentit à même distance de Béranger et de Hugo, de Shakespeare et de Longfellow. Si grands que fussent ses espoirs, si colorés ses rêves d'adolescent, pouvait-il alors imaginer son rôle de futur romantique ? Aurait-il pressenti l'envergure de l'entreprise au moment où il fréquentait l'arrière-boutique de Crémazie avec ses aînés, tels Garneau, Gérin-Lajoie, Casgrain... C'est là, pourtant, qu'il aurait recueilli quelques notions sur *Waterloo* de Scribe, les *Vêpres siciliennes* et *Paria* de Casimir Delavigne, *Marie Stuart* de Lebrun, *Jeanne d'Arc* de Soumet : toutes ces pièces gonflées de nationalisme avaient frayé la voie au drame romantique.

Il semble que Fréchette ait longuement piétiné avant de courir après la pâture romantique au hasard des circonstances et des engouements faciles. La halte fut cependant brusque lorsqu'il aperçut dans la vitrine de son ami-libraire, au printemps de 1862, les *Souvenirs d'un Prisonnier d'État canadien*<sup>9</sup>, touchante histoire d'un patriote de Saint-Jean. Rien de plus stimulant qu'une pareille découverte ! Saint-Charles, Saint-Denys, Saint-Eustache, voilà la géographie des rêves de notre poète de vingt-trois ans pour qui les noms tels que Cardinal, Duquette, Papineau eurent, dès son enfance, toute la magie des symboles nationaux. Bien vite, il lui fallut apporter sa part d'artiste à ce récit patriotique : il décida d'en faire un drame en prose.

<sup>9</sup> [Félix POUTRÉ], *Echappé de la potence. Souvenirs d'un prisonnier d'Etat canadien en 1838*, Montréal, E. Senécal, 1862, 47 p. Le même Félix Poutré publiera, en 1872, une nouvelle fantastique, intitulée : *Le Coffret ou le trésor enfoui. Manière de découvrir un trésor. Histoire merveilleusement véritable et véritablement merveilleuse en trois parties*, Montréal, [s.é.], 1872, 63 p.

La période d'incubation fut brève. Au début de l'automne de 1862, Fréchette a achevé son « grand drame historique », composé de trois actes et d'un prologue<sup>10</sup>. La pièce fut jouée à la Salle de musique de Québec, rue Saint-Louis, le samedi 22 novembre de la même année. La première remporta, au dire des journaux, un succès sans précédent. Toujours à l'affût du pittoresque, le public en eut largement pour son argent. Nous devinons cependant que les Québécois d'alors, tout en applaudissant la pièce du jeune auteur, pensèrent plus à Papineau qu'à Félix Poutré : la légende historique l'emporta sur la valeur littéraire et scénique du drame.

Si nous regardons d'un autre œil le texte de Fréchette, ces longues tirades patriotiques, ces revers d'une destinée légendaire, nous constatons sans peine que l'auteur est encore loin de la véritable conception du drame historique. Pour que l'histoire puisse revivre sur la scène, il faut qu'elle y revienne comme un appel du présent, une nostalgie qui se fait féconde, une souffrance qui s'actualise, une force qui secoue le cœur et la conscience. L'histoire de la bataille d'Odelltown devient, sous la plume de Fréchette, une espièglerie facile, une amplification d'événements qui sentent la poussière et le mois. Ainsi, son drame n'offre rien de captivant au point de vue de la psychologie collective, de l'évolution des caractères : il est vide.

*Félix Poutré* est plutôt un canevas de mélodrame à la Pixérécourt. Toute l'action s'appuie sur deux ressorts dont le premier comprend les forfaits de Camel, un jeune traître qui brouille à chaque moment le complot des « patriotes », le deuxième, ce sont des réactions de Félix Poutré qui, une fois emprisonné, simule la folie pour échapper à la potence. Cardinal et Duquette sont ici les personnages qui incarnent le patriotisme grandiloquent. Rien à dire au sujet du shérif, du geôlier, du juge, de Toinon ou de Béchard; le vieux docteur Arnoldi réussit à peine à égayer la fastidieuse monotonie du spectacle à l'aide d'un patois fort primitif.

L'élément comique de la pièce réside presque exclusivement dans le langage de Poutré. Sa folie « artificielle » fait progresser tous ses

<sup>10</sup> En 1862, le manuscrit de *Félix Poutré* comprenait trois actes et un prologue; ce ne sera qu'en 1871, au moment de l'impression de la pièce, que le prologue deviendra l'acte premier. Voir les annonces dans *Le Journal de Québec*, du 8 au 22 novembre 1862.

monologues et chaque idée, partant de quelque réminiscence lointaine, aboutit à l'absurde. L'association la plus fantaisiste des idées et des faits devient ainsi le champ d'une imagination en désarroi.

Félix ! Bon, c'est cela. C'est comme cela qu'il faut les recevoir les voleurs. La reine va vous donner une médaille, à tous, quand je lui aurai raconté cela. Allons, criez tous avec moi, là : Vive la reine d'Angleterre... Bon, c'est ça ! bravo, bravissimo !... Dites donc, qu'est devenu le foin du gouvernement ? Tonnerre ! je ne suis pas gouverneur pour rien, moi, il faut que j'en aie ma part. En attendant, je vais le vendre à l'encan <sup>11</sup>.

Dans une autre scène Félix Poutré crie :

Mais avant de dire la messe, il faut que je publie les bans <sup>12</sup> ! Écoutez bien. Il y a promesse de mariage entre Félix Poutré, fils majeur d'Ignace Poutré et de Charlotte Descarreau de cette paroisse, d'une part, et... la reine d'Angleterre, d'autre part... Ceux qui connaissent quelque empêchement à ce mariage, qu'ils y viennent s'ils veulent se faire assommer !... On recommande à vos prières Louis-Joseph Papineau, le docteur Chénier, le docteur Côté, le docteur Nelson, le docteur Arnoldi, et tous les docteurs... et toute la canaille de cette paroisse. Mes frères, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre. J'ai été choisi par le Tout-Puissant pour accomplir de grandes choses. Il m'a envoyé pour faire la guerre au diable. Je me suis battu avec lui et je l'ai tué <sup>13</sup>.

Ce déploiement forcé de l'imagination, soi-disant paranoïaque, détermine l'allure du troisième acte. Mais à la longue le comique du mot devient ennuyeux, exagéré. Toujours est-il que jusqu'à la fin de cette pièce la « folie » de Poutré dégénère en de semblables extravagances. Devant les prisonniers aussi bien que devant les juges il triomphe à merveille en parfait saltimbanque. On ne condamne pas un fou ! on le met en liberté ! Voilà le dénouement qui est loin d'être celui du véritable drame historique.

<sup>11</sup> Louis-H. FRÉCHETTE, *Félix Poutré*, Montréal, Beauchemin, 1871, p. 29.

<sup>12</sup> Fréchette s'inspire ici directement de la deuxième partie des *Souvenirs* de Poutré. En voici un échantillon : « Ainsi un jour j'avais la manie de la pêche, et je tendais une ligne, que je tenais à la main une heure et plus sans bouger et sans remuer. Un autre jour j'allais à la chasse. Je tuais des ours, des éléphants, faisant dans mes expéditions un tapage d'enfer. Tous les matins, de bonne heure, je faisais chauffer de l'eau pour dire ma messe. Je prenais quatre prisonniers pour acolytes, je leur donnais \$20 par mois, et avant de commencer la messe, je faisais le tour de la grande salle, et une lavette à la main, je jetais de mon eau bénite bouillante à la figure des prisonniers. Pendant la messe je faisais un sermon, ou des publications de bans de mariage; j'avais toujours soin de marier le curé de la paroisse; cela faisait rire plus que tout le reste; j'annonçais la fin du monde, l'Antechrist, la bête à sept têtes; je voyais le jugement général; je tuais le diable pour qu'il n'y eût plus d'enfer; je répondais à des députations d'anges qui venaient m'en remercier de la part de la Ste Vierge » (Félix POUTRÉ, *Souvenirs*, p. 39).

<sup>13</sup> Louis FRÉCHETTE, *Félix Poutré*, p. 29.

A l'époque cependant, la petite brochure de Poutré et le drame de Fréchette, feront rapidement leur chemin. Les *Souvenirs* auront leur deuxième édition en 1867, la troisième, en 1884; on les traduira même en anglais. Quant au drame de Fréchette, on le remettra souvent à l'affiche. Partout où on le jouera, le public se montrera enchanté. En 1871, cette pièce sera même éditée par Beauchemin qui, on ne sait pas au juste pourquoi, le fera sans la permission de Fréchette. Quoi qu'il en soit, le volume sera enregistré au Bureau des Statistiques et de l'Agriculture au nom de « Félix Poutré et Compagnie ».

Fréchette a-t-il consulté Félix Poutré au moment où il a pris la décision d'adapter les *Souvenirs* à la scène ? Se sont-ils mis d'accord sur les droits de collaboration ? Impossible de répondre. Cependant, une lettre publiée dans la *Minerve* du 5 juin 1879 fait supposer que Poutré se croyait propriétaire de ce drame bien plus que Louis Fréchette<sup>14</sup>. Il fallait un réel courage et beaucoup de sang-froid pour passer sous silence les réclamations audacieuses dont les échos se répandaient à travers toute la province. Mais il est fort probable que Fréchette a connu, bien avant la dénonciation officielle, les tristes origines du récit qui a ébloui, en 1862, son imagination. En effet, il ne s'agit que de faux souvenirs, et la critique a démontré après la mort de Poutré (1885) que le « grand héros » de la bataille d'Odelltown ne fut qu'un lâche, un espion, un traître<sup>15</sup>. Ainsi, Louis Fréchette aurait certainement compris, après la publication imprévue de sa pièce en

<sup>14</sup> Voici la lettre : « Depuis quelque temps on a recommencé à jouer la pièce connue sous le nom de « Félix Poutré » comme si elle appartenait à tout le monde. On n'a pas même l'air de savoir que je vis encore, et qu'on n'a pas le droit de se servir de mon nom, de m'afficher partout et de s'emparer de ma propriété littéraire sans mon consentement. Il y a eu un temps où, au moins, sur les recettes on me faisait ma part et je dois sous ce rapport faire l'éloge de l'honorabilité du D<sup>r</sup> Marsil de St-Eustache qui a compris qu'on ne s'emparait pas du bien d'autrui avec si peu de cérémonie. Aujourd'hui non seulement on ne me demande pas mon consentement, et ne me donne rien, mais on ne m'envoie pas même des billets d'entrée. C'est trop fort ! Si encore on jouait bien ma pièce, mais on paraît beaucoup plus occupé du nombre de trente sous qu'on fera, que de la manière de bien remplir les rôles de la pièce. Je crois devoir avertir le public que je suis décidé à ne pas me laisser ainsi dépouiller et afficher devant le public sans rien dire et que je sévirai contre ceux qui, sans ma permission, joueront la pièce intitulée « Félix Poutré ». J'ai été assez maltraité en 1837 pour mériter qu'on me traite aujourd'hui avec un peu moins de sang froid. Je suis... Félix Poutré » (voir *Lettre au rédacteur de la Minerve*, dans *La Minerve*, 5 juin 1879, p. 2).

<sup>15</sup> Voir à ce sujet : Gustave LANCÔT, *Faussetés et Faussetés, en histoire canadienne*, Montréal, Les Editions Variétés, 1948, 225 p.; surtout : *Félix Poutré, le faux patriote*, p. 201-224.

1871, qu'il était devenu victime de son propre engouement. Il valait mieux ne pas en parler.

Avant d'aller plus loin, précisons que Fréchette a vécu pendant près de cinq ans, de 1866 à 1871, à Chicago, à titre d'exilé volontaire. Il y écrivit un drame en cinq actes dont le titre seul nous est parvenu : *Tête à l'envers*. Ayant parcouru sa correspondance et les journaux qui lui ont servi d'instruments de combat, nous supposerions que la *Tête à l'envers* aurait pu être un mélodrame de toutes pièces, un dialogue hâtivement composé pour distraire le public moyen. Sans qu'on l'avoue avec bien des réserves, ajoutons que ce fut pour Fréchette la période de *Mes loisirs* et de *La voix d'un exilé*, poésies où la chanson à la Béranger s'accorde mal aux éclairs et foudres à la Hugo, surtout le Hugo des *Châtiments*. Un critique d'alors inventa quelques métaphores qui mettent en évidence les défauts bien plus que les mérites du jeune poète :

Pauvre Fréchette ! s'écrie-t-il. Son vaisseau a trop de voiles et pas assez de lest. Il a une imagination furibonde, et malheureusement le plomb, qu'il devrait se couler dans la tête, n'est pas encore fondu. [...] Son fusil est trop chargé, et il crève au lieu de partir<sup>16</sup>.

Les premiers essais de Fréchette dans le domaine du théâtre ne sont point éclatants. Pour les oublier, il ne lui reste qu'à recommencer. Et voici que *La Patrie* annonce, au début de juin 1880, les premières de *Papineau* et *l'Exilé*, deux nouvelles pièces de Fréchette. Elles seront jouées à l'Académie de Musique, à Montréal, du 7 au 12 juin. Une publicité fort tapageuse fait croire que cette fois il fournit au public d'incontestables preuves de son talent.

Notre concitoyen, lisons-nous dans le journal de Beaugrand, M. L. Fréchette a eu la bonne idée de dramatiser les événements de 1837, dans une grande pièce à laquelle il a donné le nom du fameux patriote, Papineau. [...] Tout en respectant scrupuleusement l'histoire et les opinions de tous, il a fait une œuvre pleine d'intérêt et de couleur locale, tout à fait dramatique, et destinée au plus grand succès.

Il ne s'est pas arrêté là, et à la demande des artistes chargés d'interpréter *Papineau*, M. Fréchette a mis à l'étude un autre drame en 5 actes, intitulé *L'Exilé de 1839* qui, peut-être moins scrupuleusement historique que le précédent, n'en est pas moins appelé à contrebalancer le succès de son aîné<sup>17</sup>.

<sup>16</sup> Jean PIQUEFORT (A.-B. Routhier), *M. L. Fréchette*, dans *Guêpes canadiennes*, volume compilé par Auguste LAFERRIÈRE, Ottawa, A. Bureau, 1881, p. 330.

<sup>17</sup> *Deux drames canadiens*, dans *La Patrie*, 1<sup>er</sup> juin 1880, p. 1.

Ainsi tout s'annonçait bien pour Fréchette. Toujours fidèle aux idées libérales et au culte du passé, il se complaisait à revenir à l'époque de la rébellion de 1837.

La première de *Papineau* eut lieu à l'Académie de Musique, le lundi 7 juin 1880, et dépassa en succès toutes les espérances de l'auteur et de la direction du théâtre. M<sup>me</sup> Jehin-Prume créa avec beaucoup de talent le rôle de Rose Laurier. Le décor féérique de Gérard reconstitua sur la scène les contours des villages de Saint-Charles et de Saint-Denys. « *Papineau* hier, avoue un chroniqueur anonyme, a été un succès littéraire et patriotique [...] un triomphe comme on n'en a jamais vu au Canada. [...] Somme toute, succès sur toute la ligne <sup>18</sup>. »

Après la première de *Papineau*, voici celle de *L'Exilé* <sup>19</sup>. Le public applaudit de toutes ses forces M<sup>me</sup> Jehin-Prume, cette « charmante tourterelle » qui incarne le rôle de Blanche Saint-Vallier. McGown réussit l'impossible pour rendre vivants les longs monologues d'Auguste Desriviers. D'autres artistes — Martin dans le rôle de Jolin, Morin dans celui de l'aubergiste, Trudel dans celui d'Adrien — jouent, dit-on, d'une manière magistrale. Et pour ne pas oublier l'auteur, un spectateur s'exclame : « La charpente du drame est forte, élégante et durable; le dialogue est vif, mouvementé, et il y a dans chaque scène cette verve et cette énergie de langage qui distingue le style de M. Fréchette <sup>20</sup>. »

La réaction du public et les comptes rendus élogieux ne contribuent cependant qu'en partie au triomphe de Fréchette. Voici qu'Amédée Papineau, fils du grand Papineau arrivé tout juste de France, assiste au spectacle, le samedi 12 juin. En même temps, les dépêches de Paris annoncent que Louis Fréchette vient d'être couronné par l'Académie française. L'auteur canadien est au sommet de la gloire. Les charmants vaudevilles de l'honorable Marchand et *Jacques Cartier* du « vieux » Archambault ne seront désormais considérés, en comparaison avec les deux pièces de Fréchette qui alternent pendant six jours à l'Académie de Musique, que comme de maladroites mises en scène <sup>21</sup>.

<sup>18</sup> *Papineau*, dans *La Patrie*, 8 juin 1880, p. 2.

<sup>19</sup> Il faut préciser que le premier titre de ce drame, inscrit sur les affiches lors des représentations en juin 1880 fut *L'Exilé*; *Le Retour de l'Exilé* est le deuxième titre que Fréchette proposa à son imprimeur, en automne de 1880.

<sup>20</sup> *L'Exilé*, dans *La Patrie*, 9 juin 1880, p. 2.

<sup>21</sup> LÉON LORRAIN, *Fréchette et le théâtre au Canada*, dans *La Patrie*, 16 juillet 1880, p. 2.

L'histoire des représentations bien déterminée, nous nous demandons maintenant ce que valent ces deux pièces de Fréchette au point de vue strictement littéraire. *Papineau*, drame en quatre actes, par son action et ses caractères, nous paraît aujourd'hui une pièce bien médiocre. Le cadre historique n'y ajoute rien. Fréchette a fait tout simplement un exposé dialogué sur la situation politique des Canadiens français de 1837. Pour concevoir l'intrigue, il n'avait qu'à relire les *Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé. En effet, James Hastings et George Laurier sont soumis aux épreuves qu'endurèrent, en 1759, Archibald de Locheill et Jules d'Haberville : poussés l'un vers l'autre par l'amitié, mais ennemis par la force des circonstances politiques, ils se disent adieu, luttent dans des armées opposées, et se rencontrent de nouveau à la fin de la rebellion, pour reprendre la vie d'autrefois. Entre ces deux jeunes hommes, Rose Laurier joue le rôle de Blanche d'Haberville. Celle-ci entre en scène comme cette naïve Collinette de Joseph Quesnel<sup>22</sup>, chanson aux lèvres, bouquet à la main. Mais ceci n'est qu'une apparence. Vaillante et intrépide, elle se fait valoir par ses attitudes de Vestale et de Jeanne d'Arc. Cependant, vers la fin du drame, elle renonce à toute sa dignité cornélienne et se jette dans les bras de James : par ce dénouement imprévu, elle diffère de Blanche d'Haberville.

Pour renforcer l'intrigue, Fréchette fait appel à l'ingéniosité d'un Sauvage (Michel) et aux forfaits de Camel, espion qu'on a déjà vu dans *Félix Poutré*. Quelques réunions de patriotes, quelques balles tirées au-dessus de Saint-Eustache et de Saint-Charles, discussions, départs, rencontres, voilà l'essentiel dont se compose l'action.

Quant à *Papineau*, protagoniste du drame d'après les bonnes intentions de l'auteur, il nous laisse l'impression d'une caricature. Laissons-le parler :

Arrêtez, monsieur Pacaud; je sais ce que vous allez dire. Il ne faut pas tenir le peuple anglais responsable de ces atrocités. Elles sont les conséquences malheureuses mais inévitables des guerres civiles. Les partis s'échauffent, les haines s'enveniment, les vengeances et les représailles sont terribles; mais elles sont les faits des individus et non pas celui des nationalités. Nos intérêts locaux sont en conflit avec les autorités anglaises; nous avons subi la loi de proconsuls avides et barbares, les

<sup>22</sup> Joseph QUESNEL, *Colas et Colinette*, dans *Le Répertoire national* de J. HUSTON, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. 1, p. 8.

circonstances nous ont placés, nous les enfants de la France, sous la domination britannique; tout cela a eu pour effet de nous armer les uns contre les autres <sup>23</sup>...

Ceci entendu à plusieurs reprises fait penser à quelque mauvais discours politique de l'époque. On se demande même à quoi bon la lutte si le chef, au début de l'engagement, a baissé pavillon.

Aussi le discours de Rose, à la fin du quatrième acte, détruit tout l'intérêt dramatique de la pièce :

Oui ! et je le pressens, nous aurons un jour la liberté aussi. Sir James Hastings, j'accepte votre main. Que nos deux races vivent dans l'union et la concorde; et nous réaliserons par l'harmonie ce que nous n'avons pu obtenir par les armes. Le Canada sera libre un jour; et les Canadiens de toutes les origines vénéreront la mémoire du conquérant de nos libertés, du grand Papineau, proscrit aujourd'hui, mais que l'avenir nommera la plus belle figure de notre histoire politique <sup>24</sup>.

Nous n'avons rien contre ces idées de bon augure. Mais nous pensons que pour un drame historique, Fréchette aurait dû concevoir un meilleur dénouement. Ceci donne l'impression d'un roman à thèse, d'un discours politique. Et nous souscrivons à ce jugement de Jean Béraud: « *Papineau* est œuvre d'éloquence théâtrale bien plus qu'œuvre dramatique <sup>25</sup>. » En écrivant un conte Fréchette eût certainement mieux réussi.

Quant au *Retour de l'Exilé* <sup>26</sup>, on rendrait le plus grand service à l'auteur en l'oubliant complètement. Pour l'écrire, Fréchette a servilement plagié *La Bastide rouge*, roman d'Élie Berthet, un auteur français. Attentifs à cette innocente incise — « *L'Exilé*, drame en cinq actes en collaboration » — qui figurait sur les affiches en 1880, les adversaires de Fréchette ont rapidement découvert sa véritable source littéraire. Il serait fastidieux d'évoquer aujourd'hui la longue polémique qui a fait couler bien de l'encre vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Jules-Paul Tardivel dans *Le Canadien* et dans *La Vérité*, William Chapman dans son *Lauréat*, ont fourni tous les détails à ce sujet; Séraphin Marion nous en a donné, en 1958, une synthèse qui fait voir clair dans cette affaire <sup>27</sup>.

<sup>23</sup> Louis-H. FRÉCHETTE, *Papineau*, Montréal, Chapleau et Lavigne, 1880, p. 92.

<sup>24</sup> Id., *op. cit.*, p. 100.

<sup>25</sup> Jean BÉRAUD, *350 ans de Théâtre au Canada français*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1958, p. 62.

<sup>26</sup> Louis-H. FRÉCHETTE, *Le Retour de l'Exilé (en collaboration)*, drame en cinq actes et huit tableaux, Montréal, Chapleau et Lavigne, 1880, 72 p.

<sup>27</sup> Séraphin MARION, *op. cit.*, chapitre sur *Les tribulations d'un lauréat*, p. 93-145.



On aurait cru qu'après ces humiliations, Fréchette aurait abandonné à jamais le théâtre. Il n'en fit rien. Victorien Sardou ne s'est-il pas moqué, dans *Mes Plagiats*, de toutes les diatribes acerbes que la critique française avait adressées à ses comédies et à ses drames ? On dirait que Fréchette en a fait autant, en 1903, lorsqu'il a confié au Théâtre des Nouveautés sa tragédie *Veronica*. *La Patrie* annonça ce drame comme une création extraordinaire, une des meilleures pièces de la saison :

Elle [*Veronica*] fut écrite, il y a cinq ou six ans, à la demande de M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, dont la tragique histoire de *Veronica Cybo* avait tenté le génie audacieux ; mais l'auteur et l'interprète ayant toujours été, depuis, séparés par toute la largeur de l'océan, le drame n'a jamais été soumis à la grande tragédienne. Et c'est en entendant pour la première fois M<sup>lle</sup> D'Arbelly dans un de ses grands rôles que M. Fréchette a eu l'idée de faire produire sa pièce sur un théâtre de Montréal <sup>28</sup>.

*Veronica* fut donc jouée le lundi 2 février 1903 ; les comptes rendus d'alors soulignent sans exception son brillant succès. Les interprètes furent M<sup>lle</sup> d'Arbelly (*Veronica*), Dharvol (comte de Feradini), Guinaud (duc de San-Guilliano), Henrion (San-Martino, précepteur du duc), Darey (Yesouf), M<sup>me</sup> Debruyne (*Stella*). Fréchette assista à la représentation et le public l'applaudit chaleureusement. Un reporter de la *Patrie* remarqua, après avoir admiré le spectacle : « Il y a dans *Veronica* des scènes d'une puissance tragique qui dénotent chez l'auteur le vrai talent dramatique <sup>29</sup>. » Alors les adversaires les plus acharnés du lauréat se sont tus, croyant que Fréchette s'était réellement surpassé.

Ce qui a surtout surpris les critiques montréalais, c'est que Fréchette abandonnait tout à coup le thème national pour un sujet universel. L'action, en effet, invite le lecteur à se transporter dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle où les cours des seigneurs offraient des spectacles à la fois somptueux et macabres. On croirait même que Fréchette est parvenu à comprendre les cœurs et les consciences où bouillonnent les sentiments de jalousie et de vengeance.

On relèverait aisément bien d'autres témoignages sur le succès de *Veronica* au moment de sa première. Mais ce qui nous intéresse davantage c'est la valeur littéraire et esthétique de la pièce. Aussi, il

<sup>28</sup> *Veronica*, drame en vers du poète-lauréat Louis Fréchette, représenté aux Nouveautés, dans *La Patrie*, 31 janv. 1903, p. 3.

<sup>29</sup> La première de *Veronica*. Lady Laurier et toute la société montréalaise assistent à cette soirée, aux Nouveautés, dans *La Patrie*, 3 fév. 1903, p. 1.

serait fort intéressant de fixer les étapes dans la durée qui sépare l'œuvre imprimée du moment où elle n'était que germe, balbutiement, gestation. Une sèche analyse du texte ne suffit pas toujours pour mesurer toute son originalité : il faut connaître aussi sa genèse. Pour expliquer celle de *Veronica*, il faut s'attendre à bien des détours. Cependant, avant d'y arriver, analysons brièvement la pièce.

Dès le premier acte, Fréchette nous invite à entrer au somptueux vestibule du palais de Fiesole, près de Florence. Ceux qui ont lu attentivement les *Chroniques italiennes* de Stendhal savent d'avance en quoi consiste la vie luxueuse de l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle. A l'ombre d'une architecture qui enchante la vue, Fréchette nous fait assister à quelques dialogues entre Yesouf et Angiolino, entre Bernardo et San-Martino, entre Feradini et le duc Jacques de San-Guiliano. Déjà on devine qu'un « triste désaccord <sup>30</sup> » existe entre le duc et la duchesse. Et voici une lettre qui compliquera davantage la situation. Après l'avoir dévorée des yeux, le duc, en dépit de ses plans, décide de partir pour Florence : le grand-duc aurait besoin de ses services... Sur ces entrefaites survient la duchesse. Elle semble déjà connaître le contenu du mystérieux message. Employant tour à tour la douceur et la menace, elle ne parvient cependant point à modifier le plan de son mari. Alors sa colère éclate :

Encore cette fable !... Et vous n'aurez pas honte,  
Là, de vous abaisser à répéter ce conte !...  
[...]  
Car vous mentez : cet ordre est l'appel d'une femme  
Qui vous donne à Florence un rendez-vous infâme <sup>31</sup>.

Insensible aux supplications de son épouse, le duc part pour Florence. Hors d'elle-même, Veronica est déjà possédée par le démon de la vengeance.

Le décor du deuxième acte représente la place de la Signoria, à Florence. L'action se déroule d'abord sur la terrasse d'une auberge, attenante au palais, ensuite au seuil même du palais de la Signoria. Le ton de la fin du premier acte vient de changer complètement. En dégustant un abondant souper, Yesouf, le serviteur dévoué de la duchesse, d'origine mauresque, et Pietro, frère de Stella, ivrogne et

<sup>30</sup> Louis FRÉCHETTE, *Epaves poétiques, Veronica*, Montréal, Beauchemin, 1908, acte 1<sup>er</sup>, sc. 7, p. 223.

<sup>31</sup> *Id.*, op. cit., acte 1<sup>er</sup>, sc. 7, p. 235.

scélérat, semblent satisfaits tous les deux. Mais, dans l'ambiance du vin qui ruisselle à grands flots, le Maure ne fait que réaliser le projet de Veronica : Pietro lui fournira la clef de la chambre de Stella. La duchesse, arrivée en hâte à Florence, parvient ainsi à la porte de cette femme, cause principale de son malheur.

Cette femme inconnue, on la connaîtra au troisième acte. Comme c'était prévu, le duc de San-Guilliano apparaît dans son modeste appartement, un peu après minuit. La jeune fille aime son Lorenzo : elle ne connaît pas la véritable identité de son amant. Cependant, Pietro, à moitié ivre, lorsqu'il entre à l'improviste dans la chambre de sa sœur, reconnaît d'un coup « Monseigneur ». La jeune fille se rend compte qu'elle est victime d'un séducteur. Finie la passion d'un cœur de vingt ans ! Offusquée, elle s'écrie :

Moi ! non, monseigneur, j'aimais  
Un jeune homme sans nom et sans fortune, mais  
Cœur loyal, qui m'offrait de partager sa vie.  
Je n'ai jamais vécu pour contenter l'envie  
D'un séducteur sans foi, d'un riche et grand seigneur  
Capable de mentir pour m'arracher l'honneur <sup>32</sup> !

Mais que pourrait la noblesse au fond du cœur si le destin est déjà opposé à son bonheur. Sait-elle que la duchesse est cachée dans l'alcôve d'où elle a pu suivre, à travers le rideau, tous les mouvements passionnés de son mari ? La voici devant Stella aussitôt que « Monseigneur » aura dit à celle-ci ses adieux.

Qui je suis, monstre ? je suis la femme  
De celui qui, souillé de ton baiser infâme,  
Lâche larron d'honneur vient de sortir d'ici !  
[...]  
Va, j'ai tout entendu du fond de cette alcôve  
Où j'écoutais, râlant comme une bête fauve  
Qu'on étrangle, — oui, demain, l'infâme doit oser  
Venir comme autrefois mendier ton baiser !  
Et tu vas, d'ici là, toi, pour sa bienvenue,  
Parer ton impudeur de fille entretenue !...  
[...]

Moi, duchesse souveraine,  
Moi qui porte à mon front presque un bandeau de reine !  
Un soir que tu mandais le traître au rendez-vous,  
Je me suis lâchement traînée à ses genoux...  
[...]

<sup>32</sup> *Id., op. cit.*, acte 3, sc. 4, p. 277.

Ha ! ha ! ha ! ha ! que Dieu me pardonne, tu railles !  
 Tu parles de couvent... Montre-moi des murailles  
 Que l'amour ne saurait ni percer ni franchir !...  
 Ah ! non, ma belle enfant, en vain pour me fléchir  
 Tu recours à mon cœur : je ne veux rien entendre !  
 C'est demain, n'est-ce pas, qu'il t'a dit de l'attendre...  
 Fais-en ton deuil, demain n'existe plus pour toi <sup>33</sup> !

Aussitôt, sur les ordres de Veronica, Yesouf décapite Stella dans l'alcôve. Pietro, revenu quelques instants après, découvrira le cadavre de sa sœur.

Au début du quatrième acte, Bernardo et San-Martino constatent que le carrosse de la duchesse, rentré à la fin de la nuit de Florence, était taché de sang... Le duc est toujours absent. Mais déjà on sait qu'une jeune femme de vingt ans vient d'être assassinée. On a trouvé Pietro, son frère, pâle, évanoui, aux pieds de la victime. Fratricide ? Les soupçons se multiplient. Le cœur plein de remords, la duchesse se trouve presque au seuil de la démence. Faudra-t-il poignarder Yesouf pour effacer le spectre du crime ? Oui ! Non ! Voici le médaillon qu'il lui apporte, médaillon de Veronica que Stella portait sur sa poitrine. Voici aussi la tête ensanglantée de Stella : on la mettra dans le coffret où le duc garde ses colliers de gala.

On fait chanter des prières pour la santé de la duchesse malade. Nous sommes au cinquième acte. Le duc dont les affaires militaires vont de mal en pis croit naïvement que Stella a été égorgée par son frère. De la bouche de Yesouf il apprend, cependant, que la duchesse était à Florence, hier soir, parmi les conjurés. En attendant, il se prépare à un nouveau voyage. Bernardo lui apporte son coffret d'ébène. En soulevant le couvercle, il aperçoit la tête de Stella, horrible, garnie de sang figé. En même temps la duchesse entre, cheveux défaits, dans sa toilette blanche :

Ne reconnais-tu pas cette tête si belle,  
 Jacques ?... Approche-toi donc ! embrasse-la, c'est elle !...  
 [...]  
 Non, tu ne rêves pas ; pourquoi donc ce vertige ?...  
 C'est elle, ta Stella ; caresse-la, te dis-je <sup>34</sup> !

Le duc comprend maintenant tout. Ce crime est l'œuvre d'une femme désespérée qui se venge. Pour comble de malheur arrive, presque au

<sup>33</sup> *Id.*, *op. cit.*, acte 3, sc. 5, p. 280-283.

<sup>34</sup> *Id.*, *op. cit.*, acte 5, sc. 5, p. 312.

même moment, le signor Podestat de Florence. On a trouvé auprès de la victime la bourse portant la devise en or du duc. Celui-ci avoue qu'en effet il l'a laissée à quelqu'un qu'on disait sans ressources. Mais, dans une sorte de paroxysme, le duc précise que c'est Yesouf qui a tué Stella. On l'arrête. Veronica expire, le petit Angiolino dans ses bras.

Cette brève analyse permet de voir dans *Veronica* une pièce d'inspiration romantique. Certaines scènes ressemblent à celles d'*Hernani*, de *Lucrèce Borgia*, d'*Henri III et sa cour*, de *Lorenzaccio*... La couleur locale, le mélange des genres, du sublime et du grotesque, intrigues, violences, meurtre, bref toute la conception de l'ensemble fait penser à Alexandre Dumas père et à Victor Hugo. Ajoutons à cela les déguisements, les lettres, les alcôves et nous aurons tous les moyens artificiels du mélodrame populaire. Ici et là un monologue reconstitue les remords de lady Macbeth ou le désespoir de Doña Sol. En vertu de toutes ces évidences on a jugé que la pièce de Fréchette, bien qu'inférieure à celles de Hugo et de Dumas, bien que faible par sa versification souvent rapiécée, pourrait survivre en tant que seul exemple de drame romantique au Canada.

Et ceci fut bien le désir de Fréchette lui-même. Au moment où il « repêchait », en 1907, les épaves de son œuvre littéraire, il a condamné à l'oubli toutes ses pièces de théâtre excepté *Veronica*. On peut donc supposer que celle-ci eût été jugée par l'auteur comme la meilleure part de son théâtre. En la faisant imprimer dans le troisième volume de ses *Épaves poétiques*, il a ajouté une brève et innocente préface dans laquelle il mentionne que le sujet est bien résumé dans le Larousse et que « M. Guevazzi a écrit sur ce dramatique sujet une nouvelle dont la traduction a paru dans la *Revue Britannique* <sup>35</sup> ». Il a ainsi réussi à tromper la vigilance de toute la critique canadienne. L.-A. Bisson, après avoir signalé plusieurs influences romantiques, a conclu, en 1932 : « Si nous tenons compte de ces difficultés (la reproduction d'une civilisation que Fréchette ne connaissait que par les livres) sa pièce peut être considérée comme une production remarquable, sinon originale <sup>36</sup>. » Un quart de siècle plus tard, Jean Béraud, tout en

<sup>35</sup> Id., *op. cit.*, préface, p. ii.

<sup>36</sup> Lorence-A. Bisson, *Le Romantisme littéraire au Canada français*, Paris, E. Droz, 1932, p. 213.

soulignant le manque de poésie dans les vers, ajoute : « A l'éloge de Fréchette, il faut dire que la pièce est, certes, théâtrale, dans le sens plein du mot; qu'il avait le don de composer dramatiquement une action scénique <sup>37</sup>. »

Nous sommes loin de nous contenter aujourd'hui de quelques remarques sur l'action, la composition et le style de cette pièce. A la lumière de documents, nous nous empressons de dire que *Veronica* n'est point l'œuvre de Fréchette, mais de son ami français, Maurice de Pradel. Certes, Fréchette y aura aussi sa part, mais sa paternité ne lui revient aucunement. En expliquant les origines de ce drame, nous aurons l'occasion de préciser les circonstances, semblables à celles qui accompagnèrent la rédaction du *Retour de l'Exilé*.

En novembre 1894, Fréchette a reçu une lettre qui l'a bien étonné :

Monsieur et éminent Confrère,

Parmi vos souvenirs littéraires, avez-vous gardé celui d'un vieux poète conférencier dont le nom a quelque peu retenti autrefois en Europe ?

Hélas ! Triste retour ! Le voici aujourd'hui perdu, brisé, désespéré, endurant des souffrances dont son cœur saigne, mourant, absolument de douleur !

Je n'ai point à rougir de ce cruel aveu fait in extremis, au premier écrivain de ce pays, à un délicieux poète, à un galant homme de qui je n'ai, certes, à redouter aucune humiliation !

Ayant perdu la petite fortune que m'avaient amassée mes conférences qui furent si goûtées autrefois, j'avais tenté de les recommencer en Orient où j'ai été l'un des fondateurs de la presse française.

Je n'ai pu, cette fois, réussir ! Les esprits sont à des préoccupations tout autres que littéraires, et la philosophie essentiellement spiritualiste de mes poésies n'intéresse qu'un public spécial.

Sachant que Paris, si cruel pour ceux qu'il a oubliés, ne me pouvait offrir qu'un abîme de misère, je me décidai à exécuter un projet caressé depuis longtemps. Je voulus venir au Canada réputé si littéraire; je me disais qu'avec mon nom, mon passé, mes facultés, je devais sûrement trouver les ressources que j'y venais chercher. [...] Je dois donc vous assurer que je suis arrivé dans les plus mauvaises conditions ! La vie littéraire, hélas ! a des retours terribles dont je fais aujourd'hui la cruelle expérience.

J'ai lutté, tant que j'ai pu, jusqu'à l'épuisement de mes dernières ressources, et ce moment est arrivé.

Je crois fermement qu'à Québec, centre littéraire, je pourrais avec l'aide puissante d'un écrivain de votre envergure, trouver, sinon une situation, du moins des ressources temporaires, soit dans la Presse, soit dans le professorat; et j'affirme que l'on n'aurait qu'à se louer de moi ! Vous n'en pouvez douter, Monsieur.

<sup>37</sup> Jean BÉRAUD, *op. cit.*, p. 109.

Mais, ce que je souffre présentement est inénarrable ! Tout me manque à la fois. Ma dignité même sombre dans mon naufrage ! Et, c'est à ce point, monsieur, laissez-moi vous le dire, que si ces lignes ne vous parvenaient pas de suite, si, par impossible, je m'étais trompé, je doute que j'existerai encore un jour !

Hélas ! après avoir donné quarante ans de ma vie à la propagation dans toute l'Europe, de l'étude et de l'amour de notre belle langue française, en être réduit à ce point, n'est-ce pas lamentable ? [...]

Eh bien ! perdu, sous l'étreinte des plus impérieuses nécessités, ne pouvant plus garder la pudeur d'une situation intenable, je viens à vous, vous éminent maître, et je vous dis : Je succombe ! au nom des lettres, voulez-vous tendre la main, sauver la vie au vieux poète aujourd'hui terrassé <sup>38</sup> ?...

Sans nulle hésitation, Fréchette lui a tendu la main : Maurice de Pradel est venu à Montréal où il a pu remonter la côte, gagner un peu d'argent, tout en servant de conseiller au célèbre lauréat. Il vivra en compagnie de Fréchette plus d'un an.

Ainsi réunis par le hasard des circonstances, Fréchette et Pradel peuvent assister, au printemps de 1896, à une série de manifestations culturelles. La célèbre cantatrice Albani chante au Monument national les extraits des opéras de Wagner, de Verdi, de Meyerbeer et d'Arditi <sup>39</sup>. Au début d'avril, Ignace Paderewski, pour la deuxième fois à Montréal, joue à la salle Windsor, des pièces de Schubert, de Beethoven, de Bach, de Brahms et de Chopin <sup>40</sup>. Et, entre les concerts de ces deux artistes, voici l'arrivée de la divine Sarah Bernhardt, avec sa troupe de la Renaissance <sup>41</sup>.

C'est la quatrième fois que cette célèbre tragédienne visite Montréal. Parmi ses admirateurs les plus fervents figure Louis Fréchette. Déjà en décembre 1880, alors que Sarah Bernhardt vint pour la première fois au Canada, il se rendit à Saint-Albans pour l'accueillir triomphalement à la frontière canado-américaine. Il avait même composé en son honneur un poème de circonstance qui suscita à l'époque les plus

<sup>38</sup> Maurice de PRADEL, *Lettre à Louis Fréchette*, datée de Québec, le 22 nov. 1894.

<sup>39</sup> Voir : *Madame Albani*, dans *La Presse*, 23 janv. 1896, p. 8; aussi *Madame Albani*, dans *La Presse*, 24 janv. 1896, p. 6; *Madame Albany de nouveau au pays de son enfance*, dans *La Presse*, 25 janv. 1896, p. 12; *Albany*, dans *La Presse*, 29 janv. 1896, p. 6; *Madame Albany*, dans *La Presse*, 31 janv. 1896, p. 2; *Madame Albany au Monument national*, dans *La Presse*, 3 fév. 1896, p. 1; *Madame Albany*, dans *Les Nouvelles*, 2 fév. 1896, p. 4.

<sup>40</sup> *Paderewski, Concert à la salle Windsor*, dans *La Presse*, 8 avril 1896, p. 1.

<sup>41</sup> *Sarah Bernhardt. Elle viendra en février à Montréal*, dans *La Presse*, 14 janv. 1896, p. 6. (Elle arriva à Montréal le 26 février.)

malveillantes critiques <sup>42</sup>. Alors que M<sup>gr</sup> Fabre, évêque de Montréal, dénonçait la valeur morale d'*Adrienne Lecouvreur* de Scribe, et celle de *La Dame aux Camélias* de Dumas <sup>43</sup>, Fréchette, en compagnie d'Honoré Beaugrand et de Rosaire Thibodeau, faisait tout pour que ces représentations fussent couronnées de succès. Avec le même enthousiasme il accueillait Sarah Bernhardt en avril 1891 alors qu'elle vint à Montréal pour présenter de nouveau *Froufrou* et la *Dame aux Camélias*, pièces déjà connues auxquelles s'ajoutèrent la *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier, *La Tosca* et *Fedora* de Sardou. Le 29 décembre de la même année, Sarah Bernhardt, pour la troisième fois à Montréal, joua la *Cléopâtre* de Sardou et Morand, *La Tosca*, *Adrienne Lecouvreur* et *Pauline Blanchard*. Et voici que maintenant, en 1896, la « divine Sarah », entourée de plusieurs artistes dévoués — Jean Dara, Ramy, Brunière, Chamcroy, Darmont, Lacroix, mesdames Patry, Berthilde, Moskovite, Blanche Boulanger, Andrée Canti, — brille de nouveau sur la scène de l'Académie de Musique dans *Yzyl* d'Armand Silvestre et d'Eugène Morand, dans *La Tosca* et *La Gismonda* de Sardou; ce répertoire sera complété par deux pièces qu'on applaudit depuis des années : *La Dame aux Camélias* et *Adrienne Lecouvreur*.

En 1896, Fréchette assiste à toutes les représentations de Sarah Bernhardt <sup>44</sup>. Il organise, le 29 février 1896, lors de la représentation de la *Dame aux Camélias*, avec l'aide de cinq cents étudiants, une ovation qui dépasse tout ce que Sarah eût pu espérer du public montréalais :

Les deux dernières représentations de samedi, *La Dame aux Camélias* et *Adrienne Lecouvreur*, lisons-nous dans *La Presse*, ont été données, comme toutes les autres, d'ailleurs, devant des salles comblées et enthousiastes. M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt n'a jamais vécu dans ses tournées d'Amérique antérieures, un accueil plus chaleureux. [...] Lorsque M<sup>me</sup> Sarah

<sup>42</sup> Le poème en question commence ainsi :

Salut, Sarah ! Salut charmante Dona Sol,  
Lorsque ton pied mignon vient fouler notre sol,  
Notre sol tout couvert de givre,  
Est-ce un frisson d'orgueil ou d'amour ? Je ne sais,  
Mais nous sentons courir dans notre sang français  
Quelque chose qui nous enivre.

<sup>43</sup> Les autres pièces alors jouées sont : *Froufrou* d'Henri Meilhac et *Hernani* de Victor Hugo.

<sup>44</sup> Voici le programme complet de la quatrième tournée de Sarah Bernhardt à Montréal : le mercredi soir, 26 février, *Yzyl* de Silvestre et de Morand; le jeudi, *La Tosca* de Sardou; le vendredi, *La Gismonda* de Sardou; le samedi en matinée, *La Dame aux camélias* de Dumas; le samedi soir, *Adrienne Lecouvreur* de Scribe.



Bernhardt est apparue sur la scène, au second acte, parée des couleurs universitaires, des tonnerres d'applaudissements ont éclaté de toute part. La grande tragédienne a écouté avec une émotion visible, une cantate à elle, dédiée par M. Louis Fréchette et chantée sur l'air des Montagnards. Les étudiants qui ont occupé tous les entr'actes par leurs airs joyeux, ont présenté à l'héroïne du jour, de superbes corbeilles de fleurs naturelles<sup>45</sup>.

Quelques heures plus tard, à la gare Bonaventure, Fréchette, en serrant la main de la « divine Doña Sol », balbutie : « J'aurai bientôt une pièce à vous soumettre qui sera toute à la gloire de votre génie. » « Je l'attends », répond Sarah avec un certain sourire, et déjà le train se met en marche pour New-York.

Voilà la première idée de *Veronica*. Mais du levain à la pâte la durée est encore incertaine. Fréchette et Pradel passent de longues heures à discuter les sujets, la structure, la forme des pièces préférées de Sarah Bernhardt. Ils savent fort bien que l'actrice parisienne aime la grandeur royale, la passion qui bouleverse les cœurs et les consciences, l'éclat des situations embrouillées, le duel de la volonté et des instincts. Elle se complaît dans le rôle des personnages violents, dans le monde exotique dont les chemins la conduisent de l'Espagne à l'Italie, de l'Italie à la Grèce, de la Grèce aux Indes. Lorsqu'elle incarne Yzeyl, cette jolie et sentimentale courtisane de l'Inde ancienne, les exigences de l'amour dépassent tous les conseils de Yoga, le nirvana de Bouddha : dans un langage vraiment oriental, où la métaphore se déploie comme les montagnes et la mer, l'artiste exploite tous les secrets de la nature féminine. Dans *Gismonda*, la pièce peut-être la plus hardie de Sardou, elle ne reculera pas devant la passion d'Almério, pauvre fauconnier; elle se donne à lui, elle, duchesse riche et puissante, car celui-là a arraché son fils Francesco de la gueule d'un tigre. Il y a enfin cette Sarah Bernhardt transfigurée dans les quatrième et cinquième actes de la *Tosca* : cœur rempli d'amour et de haine, cantatrice vaincue et victorieuse, main qui poignarde le sensuel baron Scarpia; louve farouche, elle rôde dans la sombre chapelle des condamnés à mort au château Saint-Ange pour sauver son cher Mario Cavanadossi. Et encore cette Sarah au comble du paroxysme, récitant d'une voix haletante et métallique la célèbre tirade de haine dans le quatrième acte d'*Adrienne Lecouvreur* ! Mais elle a créé aussi la voluptueuse Djamma dans *Nana*-

<sup>45</sup> M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt. Démonstration des étudiants à l'Académie de Musique, dans *La Presse*, 2 mars 1896, p. 6.

*Sahib*<sup>46</sup>, la Cléopâtre<sup>47</sup> affolée, la *Fédora*<sup>48</sup> dansant devant l'empereur Justien à Byzance, et combien d'autres ! « Elle fait éclater les passions, amour dans toutes ses manifestations, de préférence violentes et cruelles<sup>49</sup>. » Là, ses propres souvenirs, ceux du prince Henri de Ligne et de Damala, revivent en elle, dirions-nous, avec la véhémence d'une passion authentique, retrouvée.

Rarement, en effet, dans l'histoire du théâtre, un artiste s'est mérité plus d'éloges que Sarah Bernhardt. Peu lui importaient les dénigrements passagers, les convenances de certains critiques, les règlements des directeurs de théâtre. Sarah Bernhardt était née pour la grande scène, elle la dominait du hant de son génie avec sa fougue et ses caprices, et même Julia Bartet, sa « bête noire », n'est point parvenue à la supplanter. Pour connaître davantage cet extraordinaire rayonnement, il suffit de se référer aux souvenirs des gens qui en ont été témoins :

Toute notre jeunesse fut auréolée de la gloire théâtrale de Sarah Bernhardt qui, dans son époque, passa comme une comète devant tous les soleils et, du seul tréteau des planches, éclaboussa son siècle de tant de lumière, artificielle ou non. C'était un monstre. Un monstre sacré. Imaginez un corps de femme, droit comme une statue et dont la tête tenait à la fois du béliet et de la lionne, avec des yeux de diamant. [...]

Sa voix, selon Mounet-Sully, changeait en or pur le plus humble métal. Sa voix, elle semblait flotter autour d'elle et ses yeux parfois semblaient la suivre. Selon le texte, elle chantait, elle martelait, elle précipitait la cadence comme un galop qui roulait, montait, piaffait, s'arrêtait dans un silence que crevait soudain un sanglot répété. Puis, c'était une sorte de mélodie, volontairement monotone, qui se terminait dans un émoi d'une candeur infinie ou soudain éclatait avec rage dans un accent de révolte ou de souffrance qui sortait du plus profond d'elle-même et qu'elle ne lâchait plus jusqu'au bout de la période, sinon pour monter encore. [...]

Ses gestes, ses attitudes ?... Elle ouvrait la bouche avec effroi, agrandissait ses yeux d'épouvante ou de surprise heureuse, crispait violemment les doigts de sa courte main sur l'étrange toupet de cheveux frissonnant sur son front, de l'autre main ramenait vers sa gorge son écharpe ou les plis de son peplum et demeurait ainsi un instant, figée,

<sup>46</sup> *Nana-Sahib* est une pièce de Jean Richepin dont la première eut lieu à la Porte-Saint-Martin, le 20 déc. 1883.

<sup>47</sup> *Cléopâtre*, drame en cinq actes de Victorien Sardou, représenté pour la première fois à la Porte-Saint-Martin, le 23 oct. 1890.

<sup>48</sup> *Fédora*, pièce de Sardou, jouée pour la première fois au Vaudeville, à Paris, le 11 déc. 1882.

<sup>49</sup> Louis VERNEUIL, *La Vie merveilleuse de Sarah Bernhardt*, Montréal, Les Editions Variétés, 1942, p. 31. Voir aussi : Sarah BERNHARDT, *Mémoires*, Paris, Fasquelle, 1923, 283 p.

pour reculer à pas saccadés, se coller au fond du décor sur quoi elle découpait son fin profil cassé net <sup>50</sup>.

Portrait captivant que celui de Sarah, retrouvé dans la mémoire de Georges-Michel. Edmond Rostand l'appelait « reine des attitudes et princesse du geste ». Et Sardou, après l'avoir vue créer *Fédora*, *Augusta*, *Phèdre* et *Médée*, a tout simplement remarqué que « la voir jouer c'est la voir vivre ».

Maurice de Pradel fut heureusement inspiré en soulignant les préférences de Sarah Bernhardt pour les pièces de Sardou. Cette matière, il la connaissait fort bien, ayant donné plusieurs conférences sur le théâtre de Sardou aussi bien que sur celui des autres auteurs dramatiques du XIX<sup>e</sup> siècle, tels Labiche, Scribe, Musset, Hugo... Sa grande estime pour Stendhal, surtout pour les *Chroniques italiennes*, lui imposa de vastes études sur l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle et ceci pour mieux comprendre le monde de l'abbesse de Castro, les caractères de Vittoria Accoramboni (duchesse de Bracciano) et de François Cenci. « Cette belle Italie où l'amour a semé tant d'événements tragiques <sup>51</sup> » se prêtait à merveille au talent de Sarah Bernhardt, et Sardou lui-même, en composant *La Tosca*, ne fut pas sans ignorer *La Duchesse de Palliano*. Maurice de Pradel attira donc l'attention de Fréchette sur les vibrantes passions des Italiens du XVI<sup>e</sup> siècle et, tenant bien à son idée, il proposa à Fréchette de dramatiser l'histoire de Veronica Cybo, en la situant en plein milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Faut-il rappeler que Fréchette, qui ne connaissait ce sujet que par quelques notes du Larousse, trouva l'idée excellente et n'y changea rien, même s'il en concevait la rédaction en vers ? Maurice de Pradel se mit donc à l'œuvre, en mars 1896, et il écrivit, en peu de temps, *Veronica Cybo*, drame en quatre actes, en prose, dans la tradition des pièces maîtresses de Sardou.

Le manuscrit de *Veronica* de Pradel existe encore : on peut le consulter aux Archives de la Province, à Québec. Certes, le quatrième acte a été perdu, mais les trois premiers qui restent, permettent de constater que la part de Fréchette, quant à l'idée, à la structure et à l'action, est minime. Brouillé avec Pradel en avril 1896, le poète

<sup>50</sup> Michel GEORGES-MICHEL, *Gens de Théâtre 1900-1940*, New-York, Bretano's, [s.d.], p. 19-21.

<sup>51</sup> STENDHAL, *Romans et Nouvelles*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1952, *Chroniques italiennes*, *La Duchesse de Palliano*, p. 711.

canadien a tout simplement transcrit la pièce de ce dernier en y apportant quelques changements insignifiants : cinq noms nouveaux, quelques scènes déplacées, ici et là une phrase transformée, une expression remplacée par une autre. On a pris l'habitude d'appeler ce texte en prose « la deuxième rédaction de *Veronica* de Fréchette ».

En avril 1896, Maurice de Pradel se trouve au Mexique où il poursuit sa carrière de « littérateur errant ». Il y aura bientôt entre lui et Fréchette un échange de lettres dans lesquelles le ton est fort différent de celui qui animait les phrases dans leurs lettres de 1894. Bien que nous ne puissions scruter aujourd'hui que les bribes de cette correspondance, nous sommes presque certains que le sujet principal, sinon unique, de leurs communications fut le drame *Veronica*. Fréchette ne pensait qu'à faire jouer cette pièce à Paris, par la troupe de Sarah Bernhardt. Pour avoir une part certaine dans l'œuvre de Pradel, il s'est souvenu de ce conseil de Victor Hugo : « L'idée trempée dans le vers, prend soudain quelque chose de plus incisif et de plus éclatant. C'est le fer qui devient acier <sup>52</sup>. » Mais il ignora, semble-t-il, cette remontrance du même Hugo : « Malheur au poète si son vers fait la petite bouche <sup>53</sup> ! » En tout cas, la décision d'écrire une *Veronica* en vers était prise et il en fit part à Pradel.

Quelle fut cependant sa surprise de recevoir des lettres dans lesquelles Pradel réclamait, avec obstination et en termes non voilés, la paternité de *Veronica*. Fréchette lui écrivit une longue lettre au début de laquelle il prétend qu'il se moque « comme d'une guigne, de [ses] menaces d'apparaître ». Cependant, dans la deuxième partie de la missive, il admet humblement :

Mais, soyez tranquille; je ne veux rien vous enlever, ni rien vous devoir. C'est vous qui m'avez donné l'idée de cette pièce; vous m'avez fourni certaines indications qui m'ont été utiles; vous avez même ébauché certaines scènes dont j'ai tiré parti; et, si jamais la pièce est représentée, vous aurez votre large part dans les droits d'auteur. Mais nous sommes loin encore de ce résultat. J'ai commencé à écrire le 4 de mars, après que Sarah eût quitté Montréal, et je viens seulement de lui expédier le 1<sup>er</sup> acte. Il me reste encore à écrire le 4<sup>e</sup> et la moitié du 3<sup>e</sup>. Vous

<sup>52</sup> Victor Hugo, *Théâtre*, Paris, Hachette, 1880, t. I, *Cromwell*, p. 55. On peut trouver plusieurs remarques intéressantes au sujet des influences de Hugo sur Fréchette dans la thèse de doctorat de Daniel T. SKINNER, *The poetic influence of Victor Hugo on Louis Fréchette*, Harvard University, 1952, iv-243 p.; surtout : *Dramatic poetry (Veronica—Hernani and Ruy Blas)*, p. 190-219.

<sup>53</sup> *Id.*, *op. cit.*, p. 55.

admettez qu'entre cela et une pièce acceptée dont je pourrais vous indiquer la date de la représentation, il y a loin.

Du reste, je vous avouerai que je ne compte pas du tout sur ce travail. Je préfère de beaucoup débiter par une pièce canadienne. Je tiens mon sujet — un rôle superbe pour Sarah; et j'espère avoir tout fini en septembre ou en octobre. La *Veronica* n'est que pour me faire la main et donner de l'espoir à Sarah.

Ainsi je crois, Monsieur de Pradel, que vous n'aurez ni l'occasion d'apparaître, ni la chance de faire fortune avec mon travail. En tout cas, voilà ce que j'ai à répondre à vos sommations<sup>54</sup>...

Cette attitude fut loin de satisfaire l'ambition de Pradel. Il écrivit à Fréchette, le 17 juillet 1896, une réponse de trois pages. En raison de son importance et pour connaître davantage la genèse de *Veronica*, nous reproduisons ce document en entier.

Guatemala, juillet 1896.

Monsieur Fréchette,

Je suis vraiment désolé d'avoir à répondre à votre lettre; mais vous auriez dû comprendre en l'écrivant qu'elle ne pourrait rester sans protestation de ma part.

Le Canada me paraît très arriéré en matière de délicatesse littéraire. Quand vous aurez un peu plus respiré l'air du Paris lettré, vous saurez ce que la Société des auteurs dramatiques entend par collaboration. Au fond, vous le savez aussi bien que moi et vous avez cru que je serais encore bien heureux de me laisser faire.

Mais, Monsieur, je ne suis plus au Canada et j'ai maintenant bec et ongles pour défendre mes intérêts en les confiant à la Société des auteurs qui ne badine pas en matière de collaboration. Les faits sont d'ailleurs très simples. Je vous ai soumis verbalement un sujet de pièce à mettre en vers. Nous devions chacun de notre côté l'écrire en prose, mais vous me priâtes de l'écrire *seul*<sup>55</sup>. Comme j'allais quitter Montréal et que ce travail allait m'y retenir une dizaine de jours de plus, nous convînmes d'une somme de dix dollars pour mes frais élémentaires de séjour et il fut entendu, qu'en aucun cas ce pain quotidien ne pourrait être considéré comme une rémunération. J'écrivis donc *les quatre actes*<sup>56</sup> de ma *Veronica Cybo* comme j'entendais et voulais qu'elle fût représentée.

Et c'est là, Monsieur, ce que vous osez appeler *des notes* que je vous ai remises contre argent comptant !...

Eh bien, ces *notes* (dont j'ai le double), je vous forcerai de les produire à la Société des auteurs qui jugera, et qui, à défaut de contrat, aura à s'en référer à votre lettre adressée à Québec à « Votre cher collaborateur ».

Quand, dans cette fameuse<sup>57</sup> lettre, j'ai vu que vous qui, hélas ! avez fait vos preuves en matière de théâtre, vous vous apprêtiez à torturer

<sup>54</sup> Louis FRÉCHETTE, Lettre à Maurice de Pradel, datée de Montréal, le 24 avril 1896 et adressée comme suit : « Maurice de Pradel, Poste restante, à Mexico. »

<sup>55</sup> C'est l'auteur qui souligne.

<sup>56</sup> C'est l'auteur qui souligne.

<sup>57</sup> Maurice de Pradel fait ici allusion à une lettre que Fréchette lui a adressée peu de temps avant son départ pour le Mexique, alors qu'il est allé à Québec pour dire adieu à ses amis; le texte de cette missive est cependant introuvable.

mon travail, j'ai apposé mon veto absolu auquel vous avez répondu que nous ne pourrions nous entendre, mieux valait rompre et que d'ailleurs vous ne teniez pas du tout à cette pièce.

Les choses étant à ce point, j'attendais d'un écrivain délicat le renvoi de mon manuscrit que vous n'aviez aucun droit de garder.

Mais voilà, c'est que, au contraire, vous teniez énormément à mon sujet, ne fût-ce que pour l'épisode de Galilée (que vous n'avez pas trouvé dans le Larousse, pas vrai ?) et vous vous êtes dit que c'était là pour vous une excellente occasion de faire une *Veronica Cybo* selon vos moyens sans avoir à partager les droits avec personne ! C'est là du pur bysantisme qui ne vous mènera pas loin, je vous en réponds !

Que ce sujet d'une grandeur antique ne vous soit pas entré dans le cerveau, je le conçois. Pour se colleter avec un personnage aussi tragique que *Veronica Cybo*, il fallait un maître en théâtre, comme il fallait, pour l'incarner, une artiste d'une autre envergure que Sarah.

Mais, laissons cela. De même que vous auriez le droit, s'il vous plaisait de faire une *Phèdre*, vous avez celui, incontestable, de faire une *Veronica Cybo*; mais<sup>58</sup>, à la condition absolue que pas un indice, pas un épisode, pas une scène, pas une phrase, pas une tournure de mon manuscrit s'y trouve.

Or, dans votre dernière lettre qui est au dossier, vous daignez avouer que vous vous êtes servi de mes indications utiles et que, comme je vous ai donné l'idée de la pièce, vous me dédommerez largement...

Halte là ! Monsieur. D'abord je sais comment vous entendez le mot *largement*; ensuite, je n'ai que faire de vos largesses alors que j'ai des droits absolus, imprescriptibles de collaboration à part égale. Et croyez bien que si la pièce est représentée (ce dont je doute) et au cas où vous m'y forciez, je les revendiquerai intégralement; ce qui jetterait une vilaine ombre sur votre début à Paris où le grand public a l'épiderme si sensible en matière de loyauté littéraire.

Je pense, Monsieur, en avoir dit assez, pour que vous compreniez que je suis décidé à pousser les choses à fond de train.

J'ajoute qu'il dépend de vous seul que je me tienne absolument coi : écrivez-moi simplement que selon nos conventions premières, vous m'attribuez la moitié des droits de la pièce et vous n'entendrez plus parler de moi que le jour où je prendrai ou ferai prendre ma part chez l'agent de la Société des auteurs.

Je charge, avec toutes précautions cette lettre dont, bien entendu, le double est soigneusement gardé. Je saurai tout ce qui se passera à votre sujet au théâtre de la Renaissance et j'interviendrai le cas échéant. Mais, je vous le répète : une simple reconnaissance par vous de mon droit empêcherait toute intervention de ma part. J'attends donc patiemment !

Veuillez, Monsieur, agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

M. de Pradel  
Calle San Juan de Dios, N° 1  
Mexico City  
— Mexique<sup>59</sup>.

<sup>58</sup> L'auteur souligne ce mot trois fois.

<sup>59</sup> Maurice DE PRADEL, Lettre à Louis Fréchette, 17 juillet 1896.

Cette lettre sous les yeux, on n'a pas besoin d'insister sur la part de Pradel dans cette œuvre littéraire. Fréchette se montra prudent pendant plusieurs années en gardant *Veronica* dans son dossier.

Pourtant, le texte versifié de *Veronica Cybo* a été terminé en novembre 1896. E. Johanet, correspondant du *Figaro* en Amérique, adressa à Fréchette une lettre qui en fait foi :

Une correspondance de Montréal adressée au *Sunday World* de New York, du 29 novembre dernier, m'apprend que vous venez d'achever le drame de *Veronica Cybo* qui vous a été demandé par Sarah Bernhardt. Comme il n'y a pas à douter que votre illustre interprète ne se surpasse dans les scènes tragiques dont une courte analyse me donne l'aperçu, je compte que le poète sera autant acclamé que l'artiste. J'aimerais à annoncer l'événement du public français par la voix de *Figaro*. [...] C'est pourquoi, je vous serais très obligé de me confirmer l'exactitude des dires du correspondant du *World* <sup>60</sup>.

Inutile de chercher la suite de cette enquête dans *Le Figaro* de Paris. D'autres documents nous prouvent que réellement *Veronica Cybo* était terminée en décembre 1896, pièce en cinq actes et en vers, au sujet de laquelle Fréchette a fait circuler toute une légende. La place nous manque pour en indiquer toutes les variantes.

C'est un fait, cependant, qu'il avait soumis la pièce — les premiers actes du moins — à Sarah Bernhardt. Celle-ci aimait le sujet, mais elle riait de bon cœur du style ampoulé de Fréchette et de son vers souvent boîteux et laborieusement aligné dans le dialogue. Elle lui a donné des réponses ambiguës et des lueurs d'espoir, remettant l'étude du sujet à plus tard. Et ce fut presque une gifle lorsqu'en 1902, au lieu de revenir à Fréchette, elle avait choisi *Francesca de Rimini*, pièce à sujet italien de Marion Crawford, auteur américain, dont Marcel Schwob fit une traduction française. Découragé et peut-être aussi content d'avoir évité le scandale qui, à Paris, aurait pu prendre plus d'envergure que celui que suscita à Montréal son *Retour de l'Exilé*, Fréchette a tout simplement soumis sa pièce « originale » au Théâtre des Nouveautés <sup>61</sup>. Aucune crainte d'ailleurs pour l'auteur, car Maurice de Pradel s'est perdu à l'horizon : il est mort en 1902. C'est

<sup>60</sup> E. JOHANET, Lettre à Louis Fréchette, 4 déc. 1896.

<sup>61</sup> Fréchette a communiqué cette pièce au public, pour la première fois, le 29 décembre 1898, lors de la première séance publique de l'Ecole littéraire de Montréal; voir : *Nouveau Parnasse*, dans *La Minerve*, 30 déc. 1898, p. 4; aussi : *La littérature au Canada*, dans *Le Monde illustré*, 14 janv. 1899, p. 578. Le troisième acte de la pièce figure ainsi dans *Les Soirées du Château de Ramezay, Montréal*, E. Senécal, 1900, p. 3-23.

ainsi que les chefs-d'œuvre immortels gagnent leur place au Panthéon des lettres.

Nulle surprise donc à constater dans le drame de Fréchette l'influence de Pradel qui l'avait profondément marqué. Tous les cheminements de l'action, l'évolution des caractères, l'ordonnance même des détails et des épisodes suivent dans *Veronica* le plan établi par Pradel. Le premier acte de Fréchette n'est qu'un pur décalque. Ici et là l'action est identique, déclenchée par la mystérieuse lettre que Stella a envoyée à son amant. Celui-ci n'est nul autre que le duc Jacques qui cache son identité sous le nom d'Angiolino et, chez Fréchette, sous celui de Lorenzo. La même atmosphère imprègne les événements : fin d'une fête somptueuse, préparatifs pour une autre soirée de gala, discours qui brossent la situation politique à Florence, départ imprévu du duc... Fréchette n'ajoute rien à l'énergie des passions, au dialogue principal entre Jacques et Veronica. Son invention se limite à quelques retouches, à quelques changements de noms. Ainsi, les deux hallebardiers de Pradel deviennent, chez Fréchette, Bernardo et San-Martino; Sforzo, Yesouf<sup>62</sup>; le duc Jean Conradino, le comte Feradini et Julien, enfant de la duchesse, s'appellera désormais « Angiolino ».

Pour mieux comprendre le procédé de Fréchette, il faudra surtout confronter les textes. Voici le moment où Veronica, accablée par le départ de son mari, commence sa tirade de désespoir et de haine.

VERONICA (*seule*)

Oh ! c'est trop ! c'est trop ! Depuis dix ans je lutte contre les suggestions d'un désespoir qu'il a maintenant poussé jusqu'au paroxysme. Que suis-je pour lui ? Un objet de pitié. Mes angoisses, mes douleurs, mes larmes, mes prières. Son regard que je mendie parfois, il le pose sur moi avec l'indifférence dédaigneuse. C'est à une autre qu'il porte tous les trésors de son âme. [...] Une femme s'est emparée de lui à ce point que le sentiment de ses plus sacrés devoirs est lettre morte pour lui. Oh ! cette femme, quelle est-elle ? [...] De la pitié ! moi, duchesse de Massa, devant qui tous les fronts se courbent, être devenue un objet de pitié ! Cette femme qui m'a tout pris, cette femme pour qui je meurs,

<sup>62</sup> En scrutant le texte en prose de *Veronica*, nous avons pu constater que Fréchette avait longuement hésité entre « Yacob », « Yousouf » et « Yéésouf », optant finalement pour « Yesouf », nom qui remplace celui de « Sforza », employé par Pradel. Quant aux autres noms, Fréchette les a probablement trouvés dans *Pauvre Jacques*, drame à sujet italien dont l'action se déroule à Palerme. Cette pièce fut jouée à Québec, au Théâtre des Familles, au début de 1862. En tout cas le « comte San-Martino » y figure.



je veux la connaître; je la verrai, et cette pensée m'exaspère au point que je sens courir dans mes veines un feu qui brûle, mon sang me rendrait capable de je ne sais quelle vengeance obscure <sup>63</sup>...

Voici maintenant la transcription en vers de ce monologue, la huitième scène du premier acte de la pièce de Fréchette.

LA DUCHESSE (*seule*)

Ah ! le cruel bourreau !

Voilà bientôt dix ans que je lutte dans l'ombre  
Contre le désespoir d'un courage qui sombre,  
Pendant que lui se plaît à me broyer le cœur !  
Et si je laisse enfin s'exhaler ma rancœur,  
Si je sens ma fierté bondir sous son outrage,  
Il me crache d'un mot son mépris au visage !  
Je suis lasse, à la fin !... Tout ce que j'ai souffert,  
Mon triste isolement, mon tourment, mon enfer,  
Jusqu'au sourire faux de sa lèvre traîtresse,  
J'aurais tout pardonné pour un mot de tendresse !  
Il ne l'a pas voulu !... Cette femme... Ah ! pouvoir  
La tenir un instant !... La voir, je veux la voir !  
Oui, la voir face à face !... Ah ! je me sens féroce !  
Capable de rêver quelque vengeance atroce,  
Vengeance à rendre enfin — pauvre souffre-douleur ! —  
Injure pour injure et malheur pour malheur <sup>64</sup> !

C'est ainsi que Fréchette composait son drame ! Et il est vrai, hélas ! que son esprit inventif ne fonctionnait guère. Il suivait servilement le texte de Pradel en lui imposant le rythme des alexandrins dont les rimes affichent la technique ordinaire du romantisme grandiloquent.

Un autre exemple d'imitation servile serait l'épisode pathétique de la fin du premier acte :

ENFANT

Oh ! maman, qu'as-tu donc ? Comme te voilà laide.

VERONICA

(*reculant comme si un serpent l'eût mordue*)

Laide ! Toi aussi, malheureux ! tu viens de dire le mot fatal que ses lèvres prononcent tout bas. Va ! tu es bien son fils. Laide ! je suis laide ! Sais-tu ce qui me fait laide ? Ce sont les terribles douleurs que ta vie m'a coûtées. Ce sont les nuits sans sommeil, passées à ton chevet, à veiller sur tes jours. Et quand tout m'accable, quand je ne sais plus sur quelle affection reposer ma tendresse, tu viens me jeter à la face le mot qui a brisé ma vie et c'est toi qui frappes ce dernier coup ! toi, le sang de mon sang ! la chair de ma chair ! malheureux ! va-t-en !

<sup>63</sup> Maurice DE PRADEL, *Veronica Cybo*, texte manuscrit, Archives de la Province, Québec, acte 1<sup>er</sup>, sc. 5, p. 14-15.

<sup>64</sup> Louis FRÉCHETTE, *Veronica*, dans *Epaves poétiques*, acte 1<sup>er</sup>, sc. 8, p. 237.

*(Elle le repousse si violemment que l'enfant tombe par terre en criant :)*

ENFANT

Maman ! Maman !

VERONICA

*(hors d'elle-même se précipitant sur lui et le relevant)*

Ah ! misérable ! qu'ai-je fait ? Julien ! mon adoré Julien ! Pardonne-moi ! tu ne peux savoir combien je souffre ; je suis folle, vois-tu ? Je ne sais plus ni ce que je dis, ni ce que je fais. Mon enfant ! j'ai frappé mon enfant <sup>65</sup> !

Relisons maintenant la même scène d'après la stylisation poétique de Fréchette.

ANGIOLINO

Ah ! maman, qu'as-tu donc ? Comme te voilà laide !

LA DUCHESSE

Laide ! laide ! Ah ! ce mot exécré qui m'obsède,  
Ce mot cruel, fatal, faut-il que ce soit lui,  
Mon fils, qui me le jette à la face aujourd'hui !...  
Ah ! toi, bien vainement tu renierais ton père !  
Il me manquait de voir mon cœur qui désespère  
Pendre en lambeaux sanglants aux ongles de tes doigts.  
Si je suis laide, ingrat, sais-tu que je le dois  
Aux cruelles douleurs que tes jours m'ont coûtées,  
A mes nuits sans sommeil, à mes nuits sanglotées  
Auprès de ton chevet, lorsque, dans ton berceau  
La fièvre, à chaque instant t'éveillait en sursaut ?  
Et c'est toi, quand je meurs de détresse et d'envie,  
Qui me jettes ce mot, torture de ma vie :  
Laide !... Mais es-tu donc inspiré par Satan ?  
Toi, la chair de ma chair ?... Ah ! malheureux, va-t-en !

*(Elle le repousse si violemment que l'enfant tombe sur ses genoux.)*

ANGIOLINO *(pleurant)*

Maman ! maman !...

LA DUCHESSE

*(hors d'elle-même, se précipitant sur lui et le relevant)*

Ah ! ciel vengeur ! Dieu secourable !  
Qu'ai-je fais ?... J'ai frappé mon enfant, misérable !...  
Ô mon Angiolino ! mon amour !... mon trésor !...  
Laisse-moi t'embrasser !... encore ! encore !...  
*(Elle l'embrasse à plusieurs reprises.)*  
Tu ne peux pas savoir, vois-tu, ce que je souffre !  
Je suis folle ! je suis perdue au fond d'un gouffre  
Où contre mille horreurs ma raison se défend...  
Pardon, je t'ai frappé !... J'ai frappé mon enfant <sup>66</sup> !...

<sup>65</sup> Maurice DE PRADEL, *op. cit.*, acte 1<sup>er</sup>, sc. 5, p. 15-16.

<sup>66</sup> Louis FÉCHETTE, *op. cit.*, acte 1<sup>er</sup>, sc. 9, p. 237-238.

Inutile de multiplier les exemples, de prolonger les comparaisons ! Le premier acte de Fréchette est une fidèle copie de celui de Pradel.

L'expérience se répète à l'étude du deuxième acte. Les scènes qui représentent la rencontre de Yesouf et de Pietro dans l'auberge de Beppo sont entièrement de Pradel. L'épisode de Galilée, bien que légèrement transformé, doit son existence à l'imagination de Pradel. De même le troisième acte : structure des scènes, progression dramatique, ressorts de l'intrigue et des combinaisons mélodramatiques, rien n'appartient à Fréchette. Et jamais celui-ci n'est plus proche de son modèle qu'au moment où il fait souffrir Inès (elle s'appelle Stella chez Fréchette), pour la condamner à une mort macabre. Aucun écart dans les mouvements principaux, aucun ajustement dans les gestes : tout est copié chez Fréchette, peu importe qu'il s'agisse des bouffonneries les plus élémentaires, du délire anxieux ou de l'achèvement pathétique.

N'ayant sous les yeux que les trois premiers actes de Pradel, nous ne pouvons pas nous prononcer avec autant de certitude sur le reste de la pièce. La correspondance de ces deux poètes fait cependant croire que Maurice de Pradel avait laissé à Montréal un manuscrit de sa *Veronica Cybo* en quatre actes. Ceci permet de supposer que Fréchette a simplement réorganisé la matière pour avoir un drame en cinq actes, tout comme *Hernani* ou *Lucrèce Borgia* de Hugo. Somme toute, *Veronica* de Fréchette n'est qu'un immense plagiat. L'étude poussée de sa versification n'apporterait rien de sérieux pour sauver l'honneur du servile imitateur.

Quand on quitte les coulisses du théâtre de Fréchette on n'a guère envie d'y revenir. Il reste une décevante expérience qui anéantit toutes les illusions. Ces pièces, qui ont procuré aux Montréalais d'autrefois quelques émotions esthétiques, croulent toutes devant les exigences littéraires. Loin d'être les produits d'un effort créateur ou d'une émulation légitime, elles sont des extraits, des « transfigurations scéniques » où tout charme disparaît dès qu'on quitte la surface pour mesurer la profondeur. Cet échec s'explique par le fait que Fréchette a totalement manqué du talent de dramaturge. Il a eu cette mauvaise idée de prendre les faiblesses de Hugo comme devise et de suivre, selon les conseils de Pradel, la technique théâtrale de Sardou

qui « n'est pas un très grand artiste mais un formidable artisan <sup>67</sup> ». Il aurait fallu apporter à ses pièces plus d'invention personnelle, plus de glaci artistique et renoncer à tout le fatras d'une imitation facile. On ne peut tout de même pas demander à la postérité d'accorder à des exercices littéraires la patente de chefs-d'œuvre. Mais, comme le remarque fort bien Victor Barbeau, avec une pointe d'ironie, « les ombres mêmes ont leur place au tableau <sup>68</sup> ». Le théâtre de Fréchette jette sur l'ensemble de son œuvre une ombre de criante noirceur.

Paul WYCZYNSKI.

<sup>67</sup> Marcel ACHARD, *Non pas un génie, mais un immense talent*, dans *Cahiers de la Compagnie Madeleine Renaud, Jean-Louis Barrault*, 5<sup>e</sup> année, cahier 21, déc. 1957, p. 69.

<sup>68</sup> Victor BARBEAU, *La danse autour de l'érable*, dans les *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 3, Montréal, [s.é.], p. 11.

## Évolution littéraire de Pamphile Le May

---

Pouvons-nous nous représenter quelque peu le climat de ferveur intellectuelle qui animait, à Québec, vers 1860, la pléiade des esprits les plus actifs de l'époque ? Les hasards de la vie politique, les obligations du ministère sacerdotal ou de l'enseignement universitaire, les nécessités de la vie personnelle réunirent, pendant trois ou quatre ans, dans une collaboration soutenue, un groupe d'hommes qui avaient l'ambition d'écrire et d'accroître notre très faible patrimoine littéraire.

Ce cénacle a formé ce que certains historiens ont pompeusement appelé « École patriotique de Québec », qui ne fut, à proprement parler, qu'un « mouvement » ou un « renouveau littéraire ».

L'histoire a retenu les noms des principaux artisans de ce mouvement : Jean-Charles Taché, qui rédige alors, à Québec, *Le Courrier du Canada* et qui fait paraître, en 1861, *Trois Légendes de mon Pays*, en 1863, *Forestiers et Voyageurs*, œuvre à laquelle son nom reste attaché ; l'abbé Jean-Baptiste Ferland qui, depuis 1854, donne à l'Université Laval des leçons fort goûtées sur l'histoire du Canada et publie, en 1861, après de nombreuses recherches effectuées tant au pays qu'à l'étranger, le premier volume de son *Cours d'Histoire du Canada* et le second, en 1865, l'année même de sa mort ; Antoine Gérin-Lajoie, bibliothécaire du parlement de Québec, qui, en 1862, doit publier son *Jean Rivard le défricheur*, l'un des plus importants romans du XIX<sup>e</sup> siècle avec *Jean Rivard économiste* (1864) ; le docteur Hubert La Ruc, esprit actif, dont le talent varié parcourt aussi allègrement les recherches historiques, les analyses scientifiques que le domaine sentimental ; l'abbé Henri-Raymond Casgrain, qui vient d'être nommé vicaire à la cathédrale, qui sera tour à tour historien, poète, critique littéraire et qui, en 1860-1861, publie ses légendes influentes, *Le Tableau de la Rivière-Ouelle*, *Les Pionniers canadiens* et *La Jongleuse* ; Alfred Garneau, fils de l'historien, poète sensible et délicat ; les deux jeunes amis de cœur qui, dans la même étude d'avocats de Québec, font leur « droit un peu à l'envers des autres », riment en marge du code, Louis Fréchette et Pamphile Le May, dont l'un publiera ses premières poésies.

*Mes Loisirs*, en 1863, et l'autre ses *Essais poétiques*, en 1865; Octave Crémazie, le libraire-poète, qui apparaît comme le chef du petit groupe, s'intéresse à toutes sortes de littératures aux dépens de son négoce, au point que, sur la culpabilité de faux, il quitte secrètement Québec, en novembre 1862, et va se réfugier en France.

Ces intellectuels, auxquels parfois d'autres se joignent, tel le surintendant de l'Instruction publique, Pierre-Olivier Chauveau, se réunissent, soit aux bureaux du *Courrier du Canada*, sous la présidence de Jean-Charles Taché, soit dans la bibliothèque du parlement, où Gérin-Lajoie comme tout bon fonctionnaire a quelques loisirs, soit au presbytère de la cathédrale, où le jeune abbé Casgrain rêve d'apostolat littéraire, soit, le plus souvent, dans l'arrière-boutique de Crémazie, mal éclairée par une petite fenêtre percée du côté de la cour<sup>1</sup>.

L'abbé Casgrain, leur maître à tous, après Crémazie, « le père nourricier de notre littérature », comme on écrira plus tard<sup>2</sup>, a fait une évocation vivante de l'une de ces réunions :

Quel citoyen de Québec de 1860 qui ne se rappelle la librairie Crémazie, rue de la Fabrique, dont la vitrine, tout encombrée de livres frais arrivés de Paris, regardait la caserne des Jésuites?... C'était le rendez-vous des plus belles intelligences d'alors; l'historien Garneau s'y coudoyait avec le penseur Étienne Parent; le baron Gaulché-Boileau, alors consul général de France à Québec... y donnait la main à l'abbé Ferland, pendant que Chauveau feuilletait les *Samedis* de Pont-Martin; J.-C. Taché discourait çà et là à bâtons rompus avec son antagoniste Cauchon<sup>3</sup>; Fréchette et Lemay y venaient lire leurs premiers essais; Gérin-Lajoie avec Alfred Garneau s'y attardaient au sortir de la bibliothèque du Parlement. Octave Crémazie, accoudé nonchalamment sur une nouvelle édition de Lamartine ou de Sainte-Beuve, tandis que son frère faisait l'article aux clients, jetait à de rares intervalles quelques réparties fines parmi les discussions qui se croisaient autour de lui. Tout au fond de sa librairie s'ouvrait un petit bureau. C'était le cénacle où il donnait ses audiences intimes. C'est alors, dans ces cercles restreints, que Crémazie s'abandonnait tout entier et qu'il livrait les trésors de son étonnante érudition. Les littératures allemande, espagnole, anglaise, italienne lui étaient aussi familières que la littérature française; il citait avec une égale facilité Sophocle et le Râmâyana, Juvénal et les poètes arabes ou scandinaves. Il avait étudié, et, bien entendu aussi, il faisait des vers. Aucune occupation ne lui parut jamais plus digne d'intérêt, et... il oubliait même, à l'occasion, d'escompter un billet à la banque pour courir après une rime qui lui échappait<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Voir abbé Camille Roy, *Notre patrimoine littéraire de 1860*, dans *A l'Ombre des Erables*, Québec, 1924, p. 323 et suiv.

<sup>2</sup> Napoléon LEGENDRE, *Echos de Québec*, Québec, 1877, t. II, p. 35.

<sup>3</sup> Cauchon dirigeait le *Journal de Québec*.

<sup>4</sup> Abbé H.-R. CASGRAIN, *Octave Crémazie*, Montréal, Beauchemin, 1926, p. 15.

Dans *Reminiscor de Pêle-Mêle*, Louis Fréchette a évoqué, lui aussi, ses compagnons du quartier latin :

Henri nous gâchait de la politique;  
Arthur de son geste éclipsait Talma;  
Vital aiguissait sa verve caustique,  
Et Lemay rêveur chantait Sélima.

Il a évoqué ces années où, à l'instar de Le May, il était moins entiché des juriscultes français que des romantiques :

Oui, je l'aime encor ce temps de folie  
Où le vieux Cujas, vaincu par *Musset*,  
S'en allait cacher sa mélancolie  
Dans l'ombre où d'ennui Pothier moisissait <sup>5</sup>.

Car ces jeunes intellectuels venaient de découvrir une nouvelle forme de littérature. Alors que le romantisme avait connu en France, de 1820 à 1850, sa période la plus glorieuse, il était maintenant désaffecté depuis qu'apparaissaient les signes avant-coureurs d'une autre période littéraire. Au Canada, dans la plupart des maisons d'enseignement, il éveillait les plus juvéniles enthousiasmes. Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo et Musset devenaient — souvent sous le manteau — les idoles de la génération de 1860. Comme les livres de France n'arrivaient alors en notre pays que très difficilement, les nouveaux chefs-d'œuvre romantiques suscitaient chez nous des amitiés intellectuelles plus profondes et plus exclusivement fidèles.

En France comme au Canada, le romantisme n'a connu que la bataille contre un ennemi, la tradition classique, à qui cent cinquante ans de règne avaient donné une autorité toujours vivante <sup>6</sup>. Par leur réaction contre le culte — dégénéré parfois en fétichisme — d'un classicisme tenace, contre le paganisme abusif de la littérature classique,

<sup>5</sup> Louis FRÉCHETTE, *Pêle-Mêle*, Montréal, Lovell, 1877, p. 81 et 78, ou Michel DASSONVILLE, *Fréchette* (Coll. « Classiques canadiens », n° 18), Montréal, Fides, [1959], p. 41. Fréchette évoque des amis de jeunesse qui se sont signalés dans la politique ou les lettres, tels que Henri Taschereau, Arthur Casgrain, auteur d'un poème humoristique, *La Grand-Tronciade*; voir Marcel DUGAS, *Un romantique canadien, Louis Fréchette (1839-1908)*, nouvelle édition, Montréal, Beauchemin, 1946, p. 26.

Dans un poème, *A Sélima* (*Essais poétiques*, p. 261 et suiv.), Le May a chanté celle qui devint, en 1863, son épouse (Célina Robitaille).

<sup>6</sup> M. Séraphin Marion a consacré tout un volume à la querelle des classiques et des romantiques au Canada français, pendant le XIX<sup>e</sup> siècle : *Les Lettres canadiennes d'autrefois*, tome VII, *La bataille romantique au Canada français*, Editions de l'Université d'Ottawa, 1952, 177 p. Voir aussi Jeanne PAUL-CROUZET, *Poésie au Canada*, Paris, [1946], p. 15-22; Victor BARBEAU, *La danse autour de l'érable*, dans *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, t. 3, *Essais critiques*, Montréal, 1958, p. 18 et suiv.

contre son fatras mythologique et ses formules désuètes, Octave Crémazie, Louis Fréchette et Pamphile Le May — nos premiers poètes dignes de ce nom — furent, de concert avec l'abbé Casgrain, les chefs de l'offensive romantique. Le phénomène séculaire de la réaction d'une génération contre la précédente s'avéra, cette fois, efficace. Le romantisme fut aussi, au Canada, une révolution des jeunes. Bien que parvenu à la connaissance des Canadiens après un bon tiers de siècle de retard, le romantisme français est arrivé chez nous aux heures des premières maturations : de son choc vital a surgi la poésie canadienne. En bonne fée il a refait pour nous les miracles de sa naissance : le renouvellement des *sources d'inspiration* et le renouvellement d'une *forme artistique* par la proclamation de la liberté de l'art. Il a apporté à la poésie canadienne la libération, l'abondance et la fraîcheur, les thèmes d'inspiration chrétienne et nationale.

Déjà, au Canada, François-Xavier Garneau avait accompli une essentielle libération : celle du patriotisme. En publiant, en 1845, le premier volume de son *Histoire du Canada*, notre premier « grand écrivain » avait démenti le mot trop célèbre du gouverneur général lord Durham : « Peuple sans histoire et sans littérature », et avait donné à ses compatriotes la fière conscience de leur passé<sup>7</sup>. Prosateurs et poètes avaient été stimulés; ils étaient devenus de fervents admirateurs du passé reconquis et s'étaient pris à regretter de n'avoir pas plus tôt mis en lumière

Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux. (CRÉMAZIE.)

Par l'histoire nos écrivains avaient accédé à l'âme de la patrie, par la patrie et le romantisme à l'éveil de la poésie.

Au moment où éclôt le nouveau littéraire de 1860, notre enseignement primaire est fort loin d'être à la hauteur de sa mission;

<sup>7</sup> Se faisant le porte-parole de sa génération, l'abbé Casgrain affirmera : « Nous n'oublierons jamais l'impression profonde que produisit sur nos jeunes imaginations d'étudiants l'apparition de l'*Histoire du Canada* de M. Garneau. Ce livre était une révélation pour nous » (*Le Foyer canadien*, IV [1866], p. 4).

De son côté, Ph. Aubert de Gaspé rendait grâce à Garneau, dans une page des *Anciens Canadiens* (Montréal, Beauchemin, 1925, p. 139), d'avoir délivré ses compatriotes du cauchemar du doute et de la honte : « Vous avez été longtemps méconnus, mes anciens frères du Canada ! Vous avez été indignement calomniés. Honneur à ceux qui ont réhabilité votre mémoire ! Honneur, cent fois honneur à notre compatriote, M. Garneau, qui a déchiré le voile qui couvrait vos exploits ! Honte à nous qui, au lieu de fouiller les anciennes chroniques si glorieuses pour notre race, nous contentions de baisser la tête sous le reproche humiliant de peuple conquis qu'on nous jetait à la face à tout propos ! Honte à nous qui étions presque humiliés d'être Canadiens ! »



le secondaire stagne dans la routine; le supérieur s'esquisse à peine. La première université canadienne, celle de Laval, vient d'être fondée, en 1852. La pauvreté en tous les domaines restera longtemps notre lot <sup>8</sup>.

On n'apprécie pas assez le mérite des pionniers de nos lettres, leur ténacité, la vigueur de leur « feu sacré ». On peut supposer avec raison que Crémazie, Fréchette et Le May, dans un autre milieu, auraient pu devenir autre chose que ce qu'ils ont été.

En rendant hommage, vers 1889, à un ouvrage de Le May, *Toukourou*, en rappelant « la douce et chère amitié » qui l'unissait à cet auteur « depuis les bancs du collège », Louis Fréchette a raconté les difficultés des temps héroïques :

Nos premiers efforts, la génération d'aujourd'hui ne se doute guère de ce qu'ils ont dû être. Elle ne peut guère se rendre compte des obstacles et des difficultés sans nombre qui entravaient nos premiers pas dans la carrière des lettres, il y a trente-cinq ans. Point de guides, point de jalons, à peine quelques livres, — pas même de traités de versification ! Nous allions à tâtons, obligés de tout deviner, n'ayant à notre service que les vieilles formules poncives de la rhétorique de collège, ne soupçonnant même pas l'existence des procédés les plus vulgaires, les ailes constamment paralysées par la préoccupation de savoir si telle tournure de phrase était permise, si telle rime était plus ou moins légitime. Ces jours de lutttes ingrates, Le May et moi nous les avons vécus ensemble. Ce labeur infécond d'écureuil dans sa cage, nous l'avons accompli côte à côte, pour ainsi dire la main dans la main, nous soutenant du coup d'épaule, nous aidant mutuellement de la voix, et surtout nous communiquant l'un à l'autre, à tour de rôle, le fruit de nos découvertes respectives <sup>9</sup>.

\* \* \*

<sup>8</sup> Maurice HÉBERT, *L'œuvre poétique de Pamphile Le May*, dans *Le Canada français*, 24 (1937), p. 501. Excellente étude.

<sup>9</sup> Cet article de Fréchette a paru dans un journal : voir dossier *Louis-Honoré Fréchette*, vol. 11, *Propos littéraires* (titre *Le May* écrit au plomb), Archives publiques du Canada, Ottawa; la date et le nom du journal ne sont pas indiqués. Cet article a dû être publié à la fin de 1888 ou au début de 1889, d'après l'indice que donne Fréchette : « La malle de Québec m'apportait, ces jours derniers, un volume de vers que j'ai lu ou plutôt relu avec le plus vif intérêt, — comme tout ce que produit la plume de mon ami Le May. Ce volume est une édition corrigée du poème bien connu auquel l'auteur avait d'abord donné pour titre : *Les Vengeances*, et qu'il intitule maintenant : *Tonkourou*. » Or, cette édition de *Tonkourou*, que Fréchette analyse longuement, a paru en 1888.

C'est sans doute à la suite de cet article que Le May envoya, en 1889, à Fréchette, une lettre de chaleureux remerciements : « Merci mille fois des choses charmantes que me dit ta chaude amitié. Cela fait du bien au cœur et console de l'indifférence. On me lira plus et mieux à cause de toi, et ma renommée grandira en s'enlaçant à la tienne. A la vie, à la mort, ton tout dévoué, Pamphile Le May » (dossier *Louis-Honoré Fréchette*, vol. I, *Correspondance générale*, p. 2689, Archives publiques du Canada, Ottawa).

Pour comprendre Pamphile Le May, il faut donc le replacer dans son époque, dont il a subi à la fois les tendances et les déficiences. Le May fut non seulement un pionnier du mouvement littéraire et patriotique de 1860, un précurseur de l'École littéraire de Montréal, mais aussi une victime des indigences de son temps, telles que la pauvreté économique et culturelle, l'apathie générale du public à l'égard des lettres, l'indifférence d'une « société d'épiciers », selon le gémissement de Crémazie. Il a maintes fois déploré les lacunes de sa formation; comme Fréchette, il s'est plaint souvent à des amis de n'avoir eu, au moment où il a commencé à écrire, que des outils imparfaits de travail; ainsi, il n'a connu que sur le tard les savants traités de versification française. Aux artifices des traités il suppléera par la sincérité jaillissante et candide de sa poésie. La technique de ses premiers ouvrages est faible pour deux raisons principales : manque de traité pratique de prosodie et absence d'exigence sérieuse de la part de ses lecteurs.

De plus, il faut tenir compte d'une difficulté personnelle : une dyspepsie qui l'a toujours torturé, et c'est dans les relâches des heures douloureuses qu'il a construit peu à peu son œuvre littéraire.

Au milieu d'une existence effacée et souffrante, l'homme a connu une profonde joie de vivre, la tourmente de l'impétuosité créatrice : « Est-ce bien ma faute à moi, dit-il dans la préface des *Essais poétiques*, si je suis sous l'empire du dieu ou du démon de la poésie ? »

Grâce à un talent réel mais limité, grâce à un travail persistant, Pamphile Le May s'est acquis une place respectable dans notre littérature. Il s'est signalé par la quantité et la diversité de son œuvre. Peu de ses contemporains ont écrit autant que lui. Aucun autre, à part Adolphe-Basile Routhier, ne s'est essayé dans autant de genres différents. Il fut par-dessus tout poète, mais il fut aussi romancier, dramaturge, conteur, essayiste et traducteur.

De son œuvre il faut résolument retrancher la majorité des livres en prose, gâtés par les défauts de son époque. Sa personnalité ne se dégagera que peu à peu de l'*aurea mediocritas* du milieu.

Ses *Contes vrais* (1899) sont le meilleur ouvrage en prose. Ils méritent d'être conservés. C'est une œuvre de maturité où l'auteur apporte à la rédaction sa longue expérience de prosateur et de poète.

Mais c'est le poète qui a survécu en Pamphile Le May, et le plus sympathique, le plus personnel, le plus sincère de la génération de 1860.

Son œuvre poétique est cependant bien inégale et en somme assez peu considérable, si l'on remarque que Le May a transporté souvent d'un livre à l'autre les mêmes poèmes, tout en apportant au moins quelques corrections.

Comme l'a noté Maurice Hébert,

il y a des Le May successifs. Celui de la première manière, soit des *Essais poétiques* (1865), des *Vengeances* (1875) (rééditées en 1888, sous le titre de *Tonkourou*), d'*Une gerbe* (1879), des *Fables canadiennes* (1881) et de *Petits Poèmes* (1883); et celui de la seconde manière, soit des *Gouttelettes* (1904), des *Épis* (1914) et des *Reflets d'Antan* (1916). Cette division [ajoute Hébert] ne saurait qu'être arbitraire, puisque déjà avec *Une gerbe* commence de se manifester une transition qui se poursuit d'une œuvre à l'autre, en se multipliant<sup>10</sup>.

A vrai dire, de la seconde manière il faut retenir seulement *Les Gouttelettes* et *Les Épis*.

Dans cette œuvre poétique nous remarquons une évolution intéressante. D'abord, Le May manifeste une évolution semblable à celle de ses contemporains, dans les *influences d'écoles littéraires* qui fournissent de nouvelles *sources* ou *formes d'inspiration*. Au début de sa carrière, il est romantique, puis, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il devient parnassien et quelque peu symboliste.

Cependant, dans les *thèmes*, il manifeste moins une évolution qu'un approfondissement. Évolution, si l'on veut, mais évolution concentrique, à partir du même noyau : aspect intimiste de la poésie romantique révélé dès le premier ouvrage de poésie, tantôt sous la forme individuelle (expression des sentiments du cœur humain), tantôt sous la forme sociale (célébration de la petite patrie). Les thèmes principaux s'enlacent, les lierres relient les volumes aux autres.

Pamphile Le May se distingue de la plupart de ses contemporains par la recherche de la forme artistique qui devient impérieuse chez lui, à partir d'une certaine période de sa vie.

Dès les *Essais poétiques*, il affirme sa bonne volonté d'apprenti :

Dieu merci, j'ai eu le soin de ne pas m'aveugler trop profondément;  
et j'ai reconnu plusieurs défauts dans un bon nombre de mes vers, et

<sup>10</sup> Maurice HÉBERT, *L'œuvre poétique de Pamphile Le May*, dans *Le Canada français*, 24 (1937), p. 488.

j'ai remis mon ouvrage sur le métier, selon le précepte du grand critique, et je l'ai *repoli de nouveau* <sup>11</sup> [sic].

Mais à cette période de formation — qui sera assez longue pour notre poète, — moins encore qu'en toute autre, le succès ne tient pas à la seule bonne volonté. Toutefois la poursuite persévérante d'un style plus parfait apportera peu à peu à Le May la libération des influences étrangères, le dépassement d'un monde entrevu par d'autres écrivains, la révélation de sa propre nature profonde, bref la conquête progressive d'une originalité authentique.

Le romantisme a révélé à Le May la poésie véritable, c'est-à-dire l'émotion provoquée par l'étonnement, par la secrète et libératrice correspondance à des voix intérieures. L'admiration entraîne la première phase d'éducation artistique : l'imitation. Elle accroît l'exigence plus qu'elle ne la comble. « Il est de l'essence de l'expérience poétique de se prolonger, de se poursuivre <sup>12</sup>. » L'œuvre admirée n'est jamais qu'un fragment d'un ensemble. La découverte de la poésie chez les romantiques conduira Le May à une autre forme de poésie exprimée par les parnassiens et les symbolistes.

Il s'engage dans l'éblouissant sillage de Lamartine. L'influence de Victor Hugo aura, chez lui, peu d'importance. Le premier volume qu'il publie, en 1865, *Essais poétiques*, témoigne d'un apprenti romantique à qui n'a pas manqué le courage, puisqu'il s'agit d'un volume de 310 pages, contenant quelque huit mille lignes de divers mètres. Dans ce recueil poétique, l'un des plus considérables de Le May, quoi de plus désespérément lamartinien que cette musiquette facile et vide, ce lyrisme pompeux et prolixe !

Ce premier recueil nous donne la leçon des ouvrages médiocres : il montre « comment il faut ne pas écrire en vers, — ni même en prose, — car la poésie des *Essais* n'est encore qu'un *sermo pedestris* <sup>13</sup> ».

A cette époque de formation, que manque-t-il à Le May ?

L'essentiel : c'est-à-dire une personnalité poétique bien distincte, la profondeur de la pensée, la vigueur et l'originalité de l'image, servies par la correction de la langue, la sobriété du style, la mesure, l'ordre, le goût enfin <sup>14</sup>.

<sup>11</sup> *Essais poétiques*, Québec, C.-E. Desbarats, 1865, p. X.

<sup>12</sup> Gaétan PICON, *L'Ecrivain et son Ombre*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, Gallimard, [1953], p. 98.

<sup>13</sup> M. HÉBERT, *L'œuvre poétique de Pamphile Le May*, loc. cit., p. 494.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 493.

Malgré leur médiocrité littéraire, les *Essais poétiques* méritent qu'on leur attache une certaine valeur documentaire : on y trouve en germe presque tous les thèmes que le poète exploitera et approfondira par la suite : sentiment de la nature, expression du moi, chants religieux, amour de la patrie et des traditions.

On peut du moins admirer les efforts du poète pour varier les mètres, à l'exemple des romantiques : tantôt s'alignent, sous les yeux du lecteur, les rangées d'imposants alexandrins, tantôt les bataillons de quatrains ou les amples déroulements de sixains; tantôt s'étend le liséré de vers courts et sautillants; parfois le mélange de divers genres de strophes fait éclater la virtuosité. Plusieurs des poèmes des *Essais poétiques* seront reproduits avec des corrections dans des recueils subséquents.

Ces *Essais poétiques* qui nous paraissent aujourd'hui bien anodins, voire ennuyeux, ont offensé les froids versificateurs du XIX<sup>e</sup> siècle. Un critique de l'époque, exprimant la réaction des classiques à l'égard des romantiques, reproche à Le May d'afficher son moi, de communiquer ses confidences à ses lecteurs. Quel est le crime du poète ? Il « étale ses douleurs intimes », il « ouvre son âme <sup>15</sup> ».

Le nouveau romantique canadien participa au concours de poésie institué, en 1867, par l'Université Laval. Le sujet imposé aux concurrents était : la découverte du Canada. Le May écrivit un long poème en vingt et un chants qui fut couronné et valut à l'auteur le premier prix, une médaille d'or. *La Découverte du Canada* est un poème moins ou plus épique qui imite *Les Natchez* : le sujet est semblable — la guerre contre les Indiens — et est traité de la même façon. C'est une adaptation du merveilleux chrétien préconisé dans *Le Génie du Christianisme*, réalisé dans *Les Natchez* et *Les Martyrs* <sup>16</sup>.

En 1869, le lauréat concourait de nouveau avec un *Hymne national pour la fête des Canadiens français* et remportait une seconde fois la médaille d'or. *L'Hymne national* atteste un effort de virtuosité dans la variété des mètres et des strophes, dont les romantiques auraient

<sup>15</sup> S. MARION, *La bataille romantique au Canada français*, Ottawa, 1952, p. 117.

<sup>16</sup> Dans son excellent volume, *Le romantisme littéraire au Canada français*, Paris, Droz, 1932, Laurence Bisson a consacré un chapitre à Pamphile Le May, où il relève les influences des romantiques en général sur le poète et l'influence de Chateaubriand en particulier à propos du poème *La découverte du Canada*.

pu fournir les modèles; il abonde en mièvreries lamartiniennes et s'affuble d'un attirail pseudo-classique, fait de substantifs nobles et d'épithètes creuses :

Je vous aime, rivages,  
Ciel de feu, blancs nuages,  
Fleuves majestueux,  
Bois remplis de mystères,  
Montagnes solitaires,  
Torrents impétueux,  
Hiver, vents et tempêtes,  
Printemps d'amour qui jettes  
Mille arômes nouveaux,  
Été d'azur, automne  
Que la moisson couronne,  
Brillants chœurs des oiseaux <sup>17</sup> !...

Les récompenses littéraires enhardirent le poète.

Il rêva d'un poème héroïque où s'enfermerait toute la vie canadienne, la vie populaire avec ses mœurs pittoresques, avec ses fêtes rustiques, avec les épisodes tragiques qui, en 1837 et 1838, traversèrent de journées sanglantes l'histoire de notre race <sup>18</sup>.

Il écrivit *Les Vengeances* qu'il publia en 1875. Ce long poème en alexandrins est en réalité un roman rimé qui s'efforce de paraître épique. Fondé sur une histoire d'enlèvement, il oppose à la vengeance indienne (ou païenne) la vengeance chrétienne. L'ouvrage ne vaut que par la peinture fervente, simple et sincère de la vie rurale et des coutumes folkloriques du Canada. Ce fut sans doute la cause de son succès. Le May avait trouvé son filon, qu'il devait exploiter le reste de sa vie. Il se montrait l'homme de son milieu canadien. Il canalisait dans la poésie le courant du terroir que propageaient les revues littéraires de l'époque — les premières du genre, si l'on excepte la *Ruche littéraire* qui, fondée en 1853, ne dura que quatre mois : *Soirées canadiennes* (1861-1865), *Foyer canadien* (1863-1866) et *Revue canadienne* (1864-1922) <sup>19</sup>. Aux *Soirées canadiennes* et au *Foyer canadien* il avait déjà apporté sa collaboration en leur donnant quelques poésies, telles que *Le chant du monde*, *Laissez-moi chanter* et *le Sommeil de*

<sup>17</sup> *Deux Poèmes couronnés*, Québec, P.-G. Delisle, 1870, p. 230 et suiv., et *Reflets d'Antan*, Montréal, Granger Frères, 1916, p. 215.

<sup>18</sup> Abbé Camille Roy, *A l'Ombre des Erables*, Québec, 1924, p. 23. L'étude sur *Pamphile Le May* (p. 9-62) est la plus complète concernant cet auteur.

<sup>19</sup> Sur ces revues littéraires importantes, voir Camille Roy, *A l'Ombre des Erables*, p. 329-347; id., *Essais sur la Littérature canadienne*, Québec, 1907, p. 86-93; Auguste VIATTE, *Histoire littéraire de l'Amérique française*, Québec-Paris, 1954, p. 86-89; Gérard TOUGAS, *Histoire de la Littérature canadienne-française*, Paris, 1960, p. 40.

*l'enfant*, reproduites dans les *Essais poétiques*. Les *Soirées canadiennes*, qui avaient pris comme épigraphe cette phrase de Charles Nodier : « Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées », avaient été fondées surtout en vue de recueillir les belles légendes canadiennes, de vulgariser la connaissance de certains épisodes peu connus de l'histoire de notre pays. L'auteur des *Vengeances* vulgarisait à sa façon cette veine. Les descriptions des paysages, des scènes de la vie campagnarde ou des mœurs indiennes rappellent la manière de Delille ou de Lebrun-Pindare. Voici par exemple l'emploi du temps d'un Huron devenu chrétien :

Lorsqu'il ne chassait pas, loin de tout importun,  
L'Indien paresseux fumait l'âcre pétun.  
A la brise livrant ses longs cheveux d'ébène,  
La jeune squaw tressait des corbeilles de frêne,  
Et près d'elle, l'enfant que l'oiseau caressait  
Dans sa nagane souple aux rameaux se berçait <sup>20</sup>.

La meilleure description des *Vengeances* est sans doute celle de la joyeuse et fameuse fête canadienne de la Sainte-Catherine : sous une forme entachée de prosaïsme, le poète sait glisser une note personnelle, faite de simplicité et de bonhomie charmante. La seule énumération des couples, qui arrivent en traîneau les uns après les autres pour faire une partie de *tire*, est savoureuse par le mélange unique de vieux noms français et de mœurs rurales canadiennes :

Les convives entraient. C'étaient Matte et Lacroix  
Qui se donnaient des airs en tordant leur moustache;  
C'était Pascal Blanchet, du haut de Saint-Eustache,  
Avec sa jeune blonde, en traîneau rembourré;  
C'étaient Joson Vidal et Suzanne Bourré,  
La coquette Finon, et le bedeau Toinoche  
Qui devait longtemps vivre à sonner notre cloche.  
José Lord vint aussi de la Pointe Platon,  
Conduisant dans sa traîne Adèle Baptiston,  
Une brune à l'œil fin, qui rit et moralise.  
Paton, le caboteur, vint de la Vieille-Église  
Avec Léandre Abel et Rosine Germain <sup>21</sup>...

Dans *Les Vengeances*, on ne voit pas d'influence romantique, à moins qu'on puisse dire que le culte des légendes — propagé par nos romantiques canadiens — ait été une des formes de la littérature romantique, elle qui s'est appliquée à détourner la pensée française

<sup>20</sup> *Les Vengeances*, 3<sup>e</sup> éd., Montréal, Granger Frères, 1930, p. 10.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 30.

des sources d'inspiration païenne et mythologique pour la plonger, comme elle le fit pour la pensée canadienne, aux sources plus fraîches de l'histoire et des légendes nationales. La recherche des légendes fut pour le moins en notre pays un acte de patriotisme <sup>22</sup>.

Écrire des fables après La Fontaine suppose un acte de courage. Dans les *Fables* qu'il publia en 1882, où la bonne intention ne suffit pas à faire oublier l'enfantillage du fond et la négligence de la forme, Le May donne des conseils de bon sens pratique et de petites leçons de morale conformes à l'une de ses tendances, la tendance moralisatrice, conforme à l'idéal qu'il avait formulé, deux ans auparavant. A la fête nationale des Canadiens français, en 1880, il avait exprimé sa conception de la littérature qui lui paraissait, comme à plusieurs de ses contemporains, une littérature d'action, une sorte de sacerdoce. Il avait rappelé avec insistance les devoirs de l'écrivain et proclamé la mission de la littérature canadienne-française :

La mission de notre littérature canadienne-française n'est pas une mission nouvelle; non, mais elle est une mission bien oubliée partout.

Tout ce qui purifie le cœur éclaire l'esprit, élève la pensée, rend l'homme plus parfait et le rapproche de son Créateur; mais l'homme peut fermer les yeux pour ne pas voir la lumière qui l'éblouit; il peut toujours, dans son orgueil et sa liberté, jeter à la face de son maître le *non serviam* de l'ange maudit. [...]

Nous devons donc par nos écrits inspirer l'amour du travail, le respect des lois, le culte des beaux-arts; un peuple qui travaille est un peuple chaste et fort, et un peuple chaste et fort résiste aux persécutions, grandit vite, et se prépare un bien-être durable; un peuple qui respecte les lois n'est point la victime des perturbations sociales et il jouit de la paix, le plus grand des biens. [...]

Écrivains qui m'entendez, comprenez donc votre tâche et ayez le courage de remplir votre devoir. L'avenir de votre pays dépend de vous. Il sera ce que vous le ferez : il deviendra ce que vous êtes. Vous n'avez pas à retirer un peuple des ténèbres, vous n'avez qu'à l'encourager dans la voie où il marche, sous l'égide de la foi. Votre mission est facile, parce que vous êtes en communion avec la vérité. Vos paroles sont des semences prodigieuses qui se répandent partout et se multiplient à l'infini. Vous êtes la force qui détruit ou édifie. Parlez de Dieu avec respect, et le peuple qui vous lit respectera Dieu; ne rougissez pas d'affirmer vos pieuses croyances, et la foule croira jusqu'au martyre; enseignez la pureté du cœur, et la chasteté embaumera vos pages <sup>23</sup>.

<sup>22</sup> Abbé C. ROY, *A l'Ombre des Erables*, p. 332 et suiv.

<sup>23</sup> H.-J.-B. CHOUINARD, *Fête nationale des Canadiens Français célébrée à Québec en 1880*, Québec, 1881, p. 381 et suiv.



Le May a voulu être une « force qui édifie ». Dans *Les Gouttelettes*, publiées à Montréal en 1904, on ne reconnaît plus le poète des *Vengeances* ou des *Fables*; l'influence romantique a aussi presque complètement disparu, quoiqu'on puisse entrevoir de temps en temps des vestiges de Lamartine ou de Hugo, comme dans le sonnet intitulé *Booz*. L'influence des romantiques est remplacée par celle des parnassiens. Mais il ne s'agit plus de simple imitation. Le May est devenu vraiment original, ses vers sont sincères et vécus. Cependant la fréquentation des parnassiens ne semble pas avoir été profonde, puisque le poète confiait, en 1905, à l'abbé Camille Roy qui avait consacré une étude aux *Gouttelettes* :

Je sais que mon œuvre est imparfaite. De longues années de souffrances m'ont empêché de lire et d'apprendre, si elles n'ont réussi à éteindre la flamme et à enchaîner l'imagination. Ainsi voyez, je ne connais pas même les *Conquérants* de Hérédia dont vous parlez à propos de mon sonnet *Jacques Cartier*. Pardon, si je vous scandalise, et soyez sûr que j'ai l'air très confus<sup>24</sup>.

\* \* \*

En subissant les influences des écoles littéraires du XIX<sup>e</sup> siècle, Le May se montre homme de son temps. En fortifiant peu à peu sa personnalité, en prenant conscience d'une différence individuelle à l'égard des maîtres qui lui ont révélé la poésie véritable, il s'oriente vers la propre création poétique. Par l'affirmation de son caractère d'artiste il dépasse son temps.

Son évolution littéraire dans le progrès du style se manifeste surtout dans l'analyse de rééditions de longs poèmes, comme *Évangéline* et *Les Vengeances*, et dans les corrections de petits poèmes reproduits de volume en volume. Un étudiant de lettres sera-t-il tenté par ce sujet de thèse : Le travail de la correction littéraire dans l'œuvre de Pamphile Le May ?

Il y a, chez cet auteur, une leçon de vie très intéressante qui mérite, semble-t-il, d'être mise en lumière : le dégagement de la médiocrité littéraire de son époque, le souci grandissant de la perfection esthétique qui féconde un talent d'artiste et qui, joint au travail persévérant, apporte à une œuvre poétique une amélioration

<sup>24</sup> Abbé C. Roy, *A l'Ombre des Erables*, p. 31, en note.

constante et, un jour, une réussite notable. Cet acharnement vers l'épanouissement de l'art nous montre le côté humain de Le May et nous rend plus cher cet auteur.

Sur les *Essais poétiques* Crémazie a porté un jugement juste :

Mes frères m'ont envoyé les essais poétiques de Lemay, écrivait-il de Paris en 1866 à l'abbé Casgrain. Je vous avouerai que je ne suis pas enthousiaste de la traduction d'*Évangéline*. C'est bien le plus vaste assortiment de chevilles que je connaisse. Dans les pièces fugitives, il y a de jolies choses. Le talent de Lemay me fait l'effet d'un clair de lune, c'est une lumière douce sans chaleur. Pour moi, le véritable poète, c'est Fréchette. Il a souvent des bondissements superbes et j'aimerais mieux avoir fait son *Alleluia* que tout le volume de Lemay<sup>25</sup>.

La première édition d'*Évangéline* n'a rien de remarquable; elle est déparée par la banalité de rimes fatalement accouplées : *ombre et pénombre, altiers et sentiers, brumeuses et écumeuses, flots et sanglots, candides et timides*; par l'entassement de clichés et d'adjectifs-chevilles : *épaisse et longue chevelure, solide escalier, joyeux colombier, nids moelleux, tendres créatures, amoureux murmures, cris stridents*.

Voici un exemple de cette prose bâclée, tiré de la première édition :

Les granges jusqu'au faite étaient pleines de foin;  
Elles seules semblaient un village de loin :  
Leurs toits proéminents étaient couverts en chaume,  
Et le trèfle fané remplissait de son baume  
Le fenil où montait un solide escalier.  
Là se trouvait encor le joyeux colombier,  
Avec ses nids moelleux, ses tendres créatures,  
Ses doux roucoulements, ses amoureux murmures;  
Puis, au-dessus des toits c'étaient les cris stridents  
Des girouettes de tôle allant à tous les vents<sup>26</sup>.

Et voilà maintenant les corrections de la troisième édition, où le style, sans être parfait, s'est efforcé de se dégager de certaines banalités et de tendre à la précision :

Et tout cela semblait un village, de loin.  
Les granges, en été, se remplissaient de foin.  
Leurs toits proéminents étaient couverts de chaume,  
Et le trèfle fané remplissait de son baume  
Le fenil où montait un solide escalier.  
Là se trouvait aussi l'amoureux colombier,  
Avec ses nids moelleux, ses tendres créatures,  
Ses roucoulements longs, ses folles aventures;

<sup>25</sup> Michel DASSONVILLE, *Crémazie* (Coll. « Classiques canadiens », n° 6), Montréal, Fides, [1956], p. 70.

<sup>26</sup> *Essais poétiques*, p. 8.

Et mainte girouette, au moindre essor des vents,  
Criaît du haut des toits le changement du temps <sup>27</sup>.

Le May nous a donné l'exemple du courage en se consacrant au dur travail de refaire presque en entier des pages trop hâtives. Il a refondu sa version d'*Évangéline*. Dans la deuxième édition il a rendu la vie à *Évangéline* que, dans la première traduction, il avait laissé mourir, par pitié, en même temps que Gabriel, le fiancé. En comparant les trois éditions, on constate que, dans la troisième, tout le texte a été repris, émondé, qu'il est devenu plus précis, plus dense, plus vif; bref, quoique trop près encore de la prose, il l'emporte sans conteste sur celui des deux premières éditions <sup>28</sup>.

L'inspiration des *Essais poétiques* ne jaillit pas de la réalité. Le rimeur d'*Évangéline* doit, malgré la traduction libre, s'astreindre à ne pas trop s'éloigner du récit de Longfellow. Avec *Les Vengeances*, tout change. Le May invente, observe et rime ses observations. Comme *Évangéline*, le poème des *Vengeances* comptera trois éditions. La deuxième (1888) porte sous un nouveau titre, *Tonkourou* — nom du héros chef indien, — les traces d'un sérieux émondage; le poète a reconstruit même quelques chants de fond en comble. La troisième édition, publiée par Granger en 1930, a repris le titre primitif et reproduit les corrections d'après les notes laissées par notre vieux barde.

L'art de Le May se dilue encore dans la facilité. Par ses corrections le poète

...a fini par décomplicquer les *Vengeances* dans bien des passages, sans toutefois leur ôter leur caractère mélodramatique, ni les abrégier suffisamment. Il importe toutefois de reconnaître qu'en regardant mieux les choses et en cessant de prétendre au grand art lyrique Le May a fait preuve d'un tardif mais louable bon sens littéraire. Plus il s'efforce de transcrire des spectacles à sa portée, plus il est lui-même. Et alors on est tenté de moins lui en vouloir de ses digressions inutiles et de ses indigences de forme. Le recueil des *Vengeances* marque une certaine

<sup>27</sup> *Évangéline et autres poèmes de Longfellow*, 3<sup>e</sup> éd., Montréal, Guay, 1912, p. 27. L'auteur n'a su encore corriger certaines épithètes banales ni éviter la répétition de *remplissaient* et de *remplissait*.

<sup>28</sup> *Évangéline* a paru pour la première fois dans *Essais poétiques*; la deuxième édition a été publiée à Québec, en 1870, par P.-G. Delisle; la troisième et dernière l'a été, à Montréal, en 1912, par J.-Alf. Guay. Dès 1901 (12 novembre), Le May mettait au courant son ami L. Fréchette d'un travail de révision : « Je travaille à une édition définitive d'*Évangéline*. Je corrige. Oh ! comme j'ai besoin de corriger et de me corriger. »

inclination vers la canadianisation de nos lettres. Mais tout cela est encore trop timide et maladroit pour valoir ce que nous en espérons<sup>29</sup>.

Le May se dégage de l'enflure romantique, retrouve la sincérité dans la description de sujets aimés et vécus, accepte ses modestes limites. Comprendre qu'on n'a pas la tête épique, que son propre lyrisme a le souffle court; reprendre ses sujets pour en améliorer la composition, en préciser l'expression, voilà qui témoigne d'une rare valeur morale.

Après une période d'incubation, longue de vingt ans, le poète donna sa mesure d'art dans son chef-d'œuvre au titre modeste comme son âme, *Les Gouttelettes*, salué par la critique du temps comme le meilleur ouvrage de poésie canadienne publié jusqu'alors. Le meilleur de Le May est serti en de simples sonnets. A leur contact, nous avons la surprise de découvrir tout à coup un artiste délicat, exigeant, qui sait infuser un lyrisme discret, une vibration poétique à des thèmes bibliques, historiques, à des choses du pays natal. Sincérité de l'émotion discrète, originalité de l'inspiration locale, souci de trouver le mot juste, concision parnassienne, ciselure du vers, charmante simplicité des images et des métaphores, voilà autant de qualités qui montrent la supériorité de l'auteur des *Gouttelettes* sur ses prédécesseurs et ses contemporains.

Signalons les deux meilleurs sonnets, à notre avis. Tout en synthétisant les influences latentes du romantisme, du parnasse et du symbolisme, ils jaillissent d'une authentique création personnelle. Ce sont des vers d'un vrai poète.

*A un vieil arbre* révèle la fleur de la technique de Le May, d'une technique véritablement asservie à l'inspiration. Le parallèle se poursuit et se résume dans une harmonie qui ne peut être que d'un artiste enfin consommé. Une note personnelle et intime, qui est délibérément absente chez Crémazie et bien rare chez Fréchette, apparaît à plein dans ce sonnet. On remarque surtout les deux tendances qui font de Pamphile Le May un poète si personnel : le goût du rêve et l'habitude de la méditation morale.

<sup>29</sup> M. HÉBERT, *L'œuvre poétique de Pamphile Le May*, dans *Le Canada français*, 24 (1937), p. 500.

*A un vieil arbre*

Tu réveilles en moi des souvenirs confus.  
 Je t'ai vu, n'est-ce pas ? moins triste et moins modeste.  
 Ta tête sous l'orage avait un noble geste,  
 Et l'amour se cachait dans tes rameaux touffus.

D'autres, autour de toi, comme de riches fûts,  
 Poussaient leurs troncs nouveaux vers la voûte céleste.  
 Ils sont tombés, et rien de leur beauté ne reste ;  
 Et toi-même, aujourd'hui, sait-on ce que tu fus ?

Ô vieil arbre tremblant dans ton écorce grise !  
 Sens-tu couler encore une sève qui grise ?  
 Les oiseaux chantent-ils sur tes rameaux gercés ?

Moi, je suis un vieil arbre oublié dans la plaine,  
 Et, pour tromper l'ennui dont ma pauvre âme est pleine,  
 J'aime à me souvenir des nids que j'ai bercés<sup>30</sup>.

*Ultima verba* termine le recueil des *Gouttelettes*. C'est un sonnet empreint d'une gravité profonde. La personnalité de l'auteur se laisse encore mieux saisir que dans le sonnet précédent. Ces vers sont l'écho suprême d'une conscience bonne et loyale. Ils sont aussi le fleuron d'une technique affermie : on y surprend la meilleure manière de Le May, à savoir la coordination de l'extrême exactitude de la pensée avec le rythme, voire avec la rime luxuriante. Le mélange des rythmes binaires et quaternaires exprime bien la lassitude d'une vie de labeur, pendant que le ternaire ne peut s'empêcher d'en accuser la plénitude.

*Ultima verba*

2                    4                    2                    4  
 Mon rêve a ployé l'aile. En l'ombre qui s'étend,  
 2                    4                    4                    2  
 Il est comme l'oiseau que le lacet captive.  
 2                    2                    2                    3                    3  
 Malgré des jours nombreux ma fin sem-ble hâtive ;  
 2                    2                    2                    2                    2                    2  
 Je dis l'adieu suprême à tout ce qui m'entend.  
 2                    2                    2                    4                    2  
 Je suis content de vi-vre et je mourrai content.  
 2                    2                    2                    3                    3  
 La mort n'est-el-le pas une pei-ne fictive ?  
 2                    2                    2                    3                    3  
 J'ai mieux aimé chanter que jeter l'invective.  
 3                    3                    4                    2  
 J'ai souffert, je pardon-ne, et le pardon m'attend.

<sup>30</sup> *Les Gouttelettes*, éd. nouv., Québec, Action Catholique, 1937, p. 166. On trouvera une excellente analyse de ce sonnet dans Jeanne PAUL-CROUZET, *Poésie au Canada*, Paris, [1946], p. 82-90.

3            3            2            4  
 Que le souf-fle d'hiver empor-te, avec la feuille,  
 2                            4+2                            4  
 Mes chants et mes sanglots d'un jour ! Je me recueille  
 3            3            2            4  
 Et je fer-me mon cœur aux voix qui l'ont ravi.  
  
 4            2            4            2  
 Ai-je accompli le bien que toute vie impose ?  
 3            3            3            3  
 Je ne sais. Mais l'espoir en mon â-me repose,  
 3            3            2            4  
 Car je sais les bontés du Dieu que j'ai servi <sup>31</sup>.

Le poète a consacré les dernières années de sa vie à reprendre et à polir des poèmes antérieurs. A l'exemple de Fréchette et de Chapman, il a usé et abusé du procédé peu recommandable de faire paraître, à côté de nouveaux poèmes, d'autres précédemment édités dont il était le plus fier. Il refait et amende sans cesse ses propres anthologies. C'est ainsi que parurent tour à tour, en 1912, *Évangéline et autres poèmes de Longfellow*; en 1914, *Les Épis*; en 1916, les *Reflets d'Antan*.

Ce dernier recueil réunit des poèmes déjà publiés, « revus avec soin et considérablement perfectionnés », où le poète du terroir chante les grands fondateurs et les valeureux héros de la patrie. Il n'ajoute rien à sa gloire. La médiocrité de ces vers est inhérente à l'indigence de leur primitif terrain.

Les meilleurs recueils sont *Les Gouttelettes* et *Les Épis*. Ce dernier reproduit d'anciens poèmes et en contient de nouveaux d'une veine originale. *Gouttelettes* et *Épis* : choses menues et précieuses de la nature sur lesquelles se penche avec une tendre application l'art d'un poète modeste et délicat. « Le May est par essence un délicat, affirme avec justesse Maurice Hébert. Ce ne sont pas les fresques qu'il réussit à peindre, mais les tableaux où il promène avec amour la pointe affinée de son pinceau <sup>32</sup>. »

Il est instructif de surprendre dans la correction de ses œuvres le souci de perfection qui, après la médiocrité des débuts, talonne l'artiste Le May.

<sup>31</sup> Le rythme de ce sonnet a été analysé par le P. Valentin-M. BRETON, o.f.m., *Etude sur le rythme du vers français*, dans *La Nouvelle-France*, 5 (1906), p. 535 et suiv.

<sup>32</sup> M. HÉBERT, *L'œuvre poétique de Pamphile Le May*, loc. cit., p. 503.

Il serait fastidieux de revoir la plupart de ces modifications. J'ai relevé — abstraction faite d'*Évangéline* et des *Vengeances* — une trentaine de poèmes répétés d'un livre à l'autre avec quelques changements. On y saisit l'esprit des corrections : la recherche du mot précis, des expressions imagées, d'un mouvement plus alerte du vers ; la suppression judicieuse de certaines strophes et l'enrichissement de nouvelles, bref, l'affinement du goût <sup>33</sup>.

<sup>33</sup> Voici cette liste de poèmes répétés de livre en livre, avec quelques changements :

- 1) *Laissez-moi chanter* (romantisme pompeux, imitation de Lamartine, paraphrase verbeuse), paru d'abord dans *Les Soirées canadiennes*, 1864, p. 83-89, puis dans *Essais poétiques*, p. 109-116, et *Petits Poèmes*, p. 207-212 : l'auteur a supprimé plusieurs strophes.
- 2) *L'heure des enfants* (traduit de Longfellow), dans *Essais poétiques*, p. 117-119, *Petits Poèmes*, p. 213-215, *Évangéline*, p. 207-209 : deux vers seulement ont été changés.
- 3) *Chant du matin* (l'auteur célèbre Dieu dans la nature à la manière vaporeuse des romantiques), d'abord dans *Les Soirées canadiennes*, 1862, p. 5-8, puis dans *Essais poétiques*, p. 121-123, et *Petits Poèmes*, p. 217-220 : six vers de changés, v.g. :  
 C'est lui qui donne aux nuits leurs voiles  
 Ornés de brillantes étoiles  
 Qui tremblent dans les flots luisants (version des *Essais poétiques*) ;  
 C'est lui qui donne aux nuits leurs voiles  
 A l'espace ses flots d'étoiles  
 Et des bornes à l'océan (version des *Petits Poèmes*).
- 4) *La descente des Iroquois dans l'île d'Orléans (20 mai 1656)*, dans *Essais poétiques*, p. 125-136 : poème précédé d'un prologue en prose, comme chez Lamartine, et *Reflets d'Antan*, p. 153-163 : prologue supprimé, quelques vers changés en mieux.
- 5) *Ironie et prière*, dans *Essais poétiques*, p. 147-149, *Petits Poèmes*, p. 221-223, *Les Epis*, p. 221-223 : correction de quelques vers.
- 6) *L'hiver* (rêverie à la Lamartine : caducité des choses et des hommes, mais exaltation chrétienne de la puissance et de la bonté de Dieu), dans *Essais poétiques*, p. 153-159, *Petits Poèmes*, p. 167-174 : beaucoup de changements ; quelques strophes nouvelles, d'autres des *Essais* ont été supprimées.
- 7) *Souvenir des braves de 1760*, dans *Essais poétiques*, p. 181-184, *Reflets d'Antan*, p. 167-170 : titre plus court, *Les braves de 1760* ; corrections heureuses de quelques vers : mots plus précis, idées plus nettes ou plus délicates, transpositions de distiques pour un meilleur effet stylistique.
- 8) *Le retour* (i.e. de l'époux qui, après quelques années d'absence en pays étranger pour aller chercher de l'or, se présente au foyer en inconnu), dans *Essais poétiques*, p. 229-232, *Petits Poèmes*, p. 203-206, *Les Epis*, p. 9-12. Comparaison intéressante entre les trois versions ; amélioration constante, au point que la dernière version donnera un vers vraiment poétique, au deuxième quatrain, v.g. :  
 Au bord de la forêt était une chaumière  
 Au toit garni d'écorce, obscur et triste à voir (version des *Essais poétiques*) ;  
 Au bord de la forêt était une chaumière  
 Qui semblait un vieux nid tombé d'un rameau noir (version des *Epis*).
- 9) *Le roi Robert de Sicile. Légende sicilienne* (traduit de Longfellow), dans *Essais poétiques*, p. 241-251, *Petits Poèmes*, p. 129-140, *Évangéline*, p. 167-183.
- 10) *Lassitude* (traduit de Longfellow), dans *Essais poétiques*, p. 315-316, *Évangéline*, p. 203-204.  
 Après avoir été publiées d'abord dans *Essais poétiques* ou *Petits Poèmes*, les traductions de cinq poèmes de Longfellow ont été par la suite réunies dans *Évangéline et autres poèmes de Longfellow*.
- 11) *La débâcle. Souvenirs du printemps de 1865*, dans *Une Gerbe*, p. 9-32, *Les Epis*, p. 92-115 : titre, *La débâcle dans les îles de Sorel (souvenirs du printemps de 1865)* ; corrections intéressantes.

Nous donnons deux exemples pour illustrer cette observation. D'abord une strophe assez quelconque du poème *Le retour aux champs*. La première version a paru dans *Une gerbe* (p. 77) et *Petits poèmes* (p. 185).

Il me fallait le calme, alors que chaque étoile  
Sourit comme un regard de Dieu,  
Calme que rien ne rompt si ce n'est qu'une voile [?]  
Qui retombe sur le flot bleu.

- 12) *Réminiscences*, dans *Une Gerbe*, p. 62-67, *Petits Poèmes*, p. 175-177 : suppression de dix strophes.
- 13) *Le retour aux champs*, dans *Une Gerbe*, p. 75-78, *Petits Poèmes*, p. 183-185, *Les Epis*, p. 21-23 : heureuses corrections.
- 14) *Dulcia linquimus arva*, dans *Une Gerbe*, p. 79-82, *Petits Poèmes*, p. 179-182, *Les Epis*, p. 45-47 : l'auteur a fait preuve de goût en condensant les idées de plusieurs strophes en une seule et en leur donnant ainsi plus de relief.
- 15) *La fenaison*, dans *Une Gerbe*, p. 83-89, *Petits Poèmes*, p. 187-193 : transition vers la deuxième manière de l'auteur; *Les Epis*, p. 27-33 : heureuses corrections.
- 16) *Le printemps*, dans *Une Gerbe*, p. 100-106, *Petits Poèmes*, p. 225-228 : l'auteur a supprimé la dédicace, « A Madame P.J.O. Chauveau »; il a fait beaucoup de corrections dans l'édition de *Petits Poèmes*.
- 17) *Le poète pauvre*, dans *Une Gerbe*, p. 112-116, *Petits Poèmes*, p. 261-264 : suppression d'une strophe où, dans *Une Gerbe* se manifestaient des regrets trop personnels.
- 18) *1837* (strophes d'une fière allure martiale, où le poète fustige la France d'avoir vendu le peuple canadien à la riche Angleterre « pour un impur baiser d'amour »; où il exalte Papineau et Chénier, la liberté...), dans *Une Gerbe*, p. 150-161, *Petits Poèmes*, p. 245-251 : plusieurs strophes refaites ou supprimées.
- 19) *La vision de Montgomery*, dans *Une Gerbe*, p. 162-169, *Reflets d'Antan*, p. 173-181 : une strophe d'*Une Gerbe*, où il était question d'immigrants irlandais, « Fenians », est supprimée; dans le reste du poème, légères corrections.
- 20) *Les « brayeurs »*, dans *Une Gerbe*, p. 171-173, *Les Epis*, p. 34-35 : quelques changements de vers.
- 21) *Si tu voulais parler* (apostrophe au fleuve Saint-Laurent; amour de la patrie), dans *Une Gerbe*, p. 174-178, *Petits Poèmes*, p. 253-256, *Les Epis*, p. 68-72 : sous-titre ajouté, « Au Saint-Laurent ». Le meilleur des trois textes, c'est celui des *Epis*, où les mots sont plus précis, mieux frappés.
- 22) *Tentation*, dans *Une Gerbe*, p. 179-182, *Les Epis*, p. 217-220 : transposition ou suppression de strophes, inspiration plus délicate que dans *Une Gerbe*.
- 23) *Les mondes*, dans *Une Gerbe*, p. 185-187, *Petits Poèmes*, p. 257-259, *Les Epis*, p. 116-118 : heureuses corrections dans *Petits Poèmes*, mais surtout dans *Les Epis*, où le vers devient plus coulant, mieux balancé.
- 24) *La chaîne d'or*, publié à part chez Darveau, à Québec, 1879, 24 pages, dans *Une Gerbe*, p. 199-220, *Petits Poèmes*, p. 109-127 : le début et la fin de ce récit rimé ont été repris.
- 25) *Adoration*, dans *Une Gerbe*, p. 225-229, *Petits Poèmes*, p. 229-232 : la dernière strophe résume les deux dernières d'*Une Gerbe*.
- 26) *Les Deux Poèmes couronnés*, Québec, P.-G. Delisle, 1870, 250 pages, comprennent les deux poèmes qui ont été couronnés par l'Université Laval, en 1867 et en 1869, à savoir *La découverte du Canada* et *Hymne national pour la fête des Canadiens français*. Tous deux ont été reproduits avec beaucoup de variantes dans *Reflets d'Antan*, p. 9-137 et 207-217. Le premier a été condensé de vingt et un chants en dix-neuf; la plupart des vers ont été repris : émondage de certaines chevilles; recherche de mots plus précis, d'images plus justes. *L'Hymne national*, après avoir été reproduit dans *Petits Poèmes*, p. 195-202, a été également refait : on remarque notamment la condensation ou la suppression judicieuse de quelques strophes.



La dernière version, éditée dans *Les Épis* (p. 23), fait valoir, par une heureuse symétrie, la résonance poétique de spectacles relatifs et au jour et à la nuit :

Il me fallait le jour, pour voir combien de voiles  
S'ouvrent blanches sur le flot bleu;  
Il me fallait la nuit, pour voir combien d'étoiles  
S'allument sous les pieds de Dieu.

*La débâcle dans les îles de Sorel* (*Souvenirs du printemps de 1865*) est un long poème publié d'abord dans *Une Gerbe* (p. 9-32). Le début ressemble à un gros oiseau à qui on a rogné les ailes et qui, malgré des efforts d'envol, est réduit à une marche lourdaude :

Avril ! aimable avril, que ton haleine est pure !  
Que de charmes nouveaux je trouve en son murmure  
Quand elle enfle ma voile et berce mon esquif,  
Quand elle fait frémir le ruisseau fugitif,  
Quand elle vient jouer dans la chauve ramure,  
Secouer, sur mon cou, ma longue chevelure,  
Ou rafraîchir mon front mouillé par le travail !  
Que ton soleil est chaud ! Il consume l'émail  
Dont l'hiver recouvrait nos champs et notre fleuve,  
Et redonne à nos prés une parure neuve.  
Il ramène l'amour et l'oiseau sous nos cieux !  
Il rend à nos forêts leurs chœurs mélodieux !

Il emplit les rameaux d'une sève abondante,  
Le cœur des jeunes gens, d'une vigueur ardente !  
Avril ! avril ! ton souffle est plein de volupté !  
Tes matins et tes soirs, ô beau mois enchanté,  
Naissent dans l'harmonie et les flots de lumière !  
Avril, c'est toi qui viens égayer la chaumière  
Dont la bise d'hiver attristait le foyer !  
C'est toi qui fais encor, sous ton souffle, ondoyer,  
Quand tes feux ont fondu leurs cristaux immobiles,  
Les flots du Saint-Laurent redevenus dociles.

Voyons maintenant, dans *Les Épis* (p. 92 et suiv.) ce début qui devient vraiment « accrochant », qui prend une allure autrement plus alerte, plus naturelle que dans le premier texte :

Joyeux avril, salut ! Ta brise enfin murmure.  
Se plaît-elle à jouer dans la chauve ramure ?  
Va-t-elle enfler ma voile et bercer mon esquif ?  
Va-t-elle rider l'eau du ruisseau fugitif ?  
Secouer des grands pins la sombre chevelure ?  
Rendre au printemps tardif sa glorieuse allure ?

Avril, sèche les fronts mouillés par le travail,  
Mais qu'un soleil plus chaud puisse fondre l'émail  
Dont l'hiver enveloppe et les champs et le fleuve !

Qu'il redonne aux prés nus une parure neuve !  
 Qu'il ramène l'amour et l'oiseau sous nos cieus !  
 Qu'il rende à nos forêts leurs chants mélodieux !  
 Et qu'il verse aux rameaux une sève abondante,  
 Aux cœurs des jeunes gens, une tendresse ardente !  
 Avril, avril, ton souffle est plein de volupté.  
 Tes matins et tes soirs, mois toujours enchanté,  
 Éveillent l'harmonie, épandent la lumière.  
 Avril, tu viens enfin égayer la chaumière  
 Dont la bise d'hiver a glacé le foyer.  
 Avril, c'est toi qui fais, sous ton souffle, ondoyer  
 Les flots du Saint-Laurent redevenus dociles,  
 Quand tes feux ont fondu leurs cristaux immobiles.

Et les corrections continuent ainsi jusqu'à la fin du poème, pour insérer aux vers un mouvement plus vif et mieux identifier vie et beauté. Qui connaît le métier sait la difficulté de ressusciter le climat d'une ancienne inspiration afin d'opérer les opportunes retouches techniques.

Que Le May [comme le note Maurice Hébert] ait eu la conscience poétique de reprendre ses sujets, pour en améliorer la composition et en préciser l'expression, cela témoigne d'une rare valeur morale. Pamphile Le May avait l'âme très noble. Ses *Poèmes couronnés*, sa *Gerbe*, ses *Fables*, ses *Reflets d'Antan* montrent aussi bien que ses rééditions d'*Évangéline* et des *Vengeances* quel souci le pénètre, avec les années, de tendre vers le mieux. Le lent travail de maturation poétique finit par s'opérer. Le rimeur le cède au poète. Ainsi, toute l'existence de Le May marque, à partir d'une certaine heure, une progression qui ne s'arrête qu'une fois atteint le point relatif de perfection. Ensuite, avec les *Reflets d'Antan* et les *Épis*, le poète marque le temps avant la fin<sup>34</sup>.

Ce jugement est plus juste que celui que formulait Charles ab der Halden, en 1907, donc trois ans après la publication même des *Gouttelettes* :

M. Le May restera toute sa vie semblable à lui-même, du moins pour le fond. C'est un écrivain qui n'évolue pas, et qui ne s'est pas renouvelé. Si son œuvre y gagne en unité, elle y perd peut-être en variété<sup>35</sup>.

\* \* \*

Nous avons essayé de montrer qu'il y a dans cette œuvre poétique une certaine évolution littéraire : l'apprentissage de l'art d'écrire se fait sous l'influence des écoles littéraires du XIX<sup>e</sup> siècle, puis, par la prati-

<sup>34</sup> M. HÉBERT, *L'œuvre poétique de Pamphile Le May*, dans *Le Canada français*, 24 (1937), p. 501.

<sup>35</sup> Charles AB DER HALDEN, *Nouvelles Etudes de Littérature canadienne-française*, Paris, 1907, p. 271.

que du métier, émerge peu à peu le talent propre de l'auteur. Ainsi, nous discernons la *phase d'imitation*, suscitée par le choc de la découverte de la poésie véritable qu'apportent les romantiques français; la *phase d'invention et d'observation personnelle*, avec *Les Vengeances* : l'auteur essaie ses propres ailes, bien que très maladroitement; enfin, la *phase de vraie création poétique* qui a son couronnement suprême dans *Les Gouttelettes*. Comme l'a signalé Camille Roy, Le May a eu « cet honneur et cette gloire d'avoir composé au Canada le premier recueil de sonnets, et d'avoir tout de suite, parmi nous, porté ce genre de poésie à un très haut degré de perfection <sup>36</sup> ».

Que si dans le développement de ses thèmes principaux on remarque un approfondissement plutôt qu'une véritable évolution, il n'a fait que suivre, en cela, l'exemple de la plupart des écrivains, qui ne font que reprendre, toute leur vie, et creuser davantage trois ou quatre sillons. Ce poète a chargé son œuvre des affections de son âme délicate, des pensées sereines de sa foi religieuse, des fidélités ardentes de son patriotisme, des leçons des vertus familiales et civiques qu'il se souciait d'annoncer toujours. Deux grandes amours ont dominé toute son œuvre et son existence : l'amour de Dieu et l'amour de la patrie. Bref, il a diffusé une philosophie saine et chrétienne de la vie.

Le romantisme a éveillé sa vocation poétique. Le May a très bien rempli la double fonction du poète proclamée par les romantiques : être le guide de son temps vers l'idéal, être un « écho sonore » de son siècle. Mais pendant que Louis Fréchette empruntait des éclats à la fanfare de Victor Hugo, il essayait, quant à lui, d'insérer dans ses strophes l'allure lamartinienne, le courant d'une grâce délicate et d'une fine sensibilité. Il alimentait son lyrisme discret aux sources des principaux thèmes romantiques : sentiment de la nature, amour de la patrie et des traditions, mystères de son propre cœur.

Au bouillonnement qu'il ressentait en lui-même, il a cru d'abord à une vocation épique. Une meilleure connaissance de soi l'a restreint au lyrisme, à un lyrisme triomphant dans les valeurs d'intimité du foyer ou du sol natal.

Il a laissé graduellement la grandiloquence et la prolixité romantiques qui ont marqué ses débuts, pour prendre, en homme qui connaît

<sup>36</sup> Abbé Camille Roy, *Essais sur la Littérature canadienne*, Québec, 1907, p. 198.

ses limites, une voix plus modeste, plus simple, plus personnelle, plus sobrement émue et pour s'approcher en même temps, grâce à une heureuse évolution, vers la condensation parnassienne. Il eut la bonne initiative de préférer la flûte à la trompette.

En suivant son évolution, en étudiant ses thèmes et la qualité de leur expression littéraire, nous pouvons signaler son apport particulier et sa place dans la littérature canadienne-française. Il a accentué le caractère individuel de la littérature romantique. Il a suivi son instinct de poète et l'instinct de ses lecteurs en canalisant le courant intimiste de la poésie romantique. « La poésie, c'est ce qu'il y a d'intime dans tout », a écrit Hugo<sup>37</sup>. Ce courant intimiste a pris, chez Le May, une double forme : personnelle et sociale. Cet écrivain canadien a chanté le moi du poète et est devenu vraiment le premier de nos poètes intimistes<sup>38</sup> : il a frayé ainsi la voie à Nérée Beauchemin et à Albert Lozeau. Il a chanté la petite patrie qui l'entourait. Il a exploité, pour le bénéfice de la poésie, le mouvement du terroir que propagèrent pendant quelques années les nouvelles revues littéraires de l'époque et qui se prolongera longtemps, jusqu'à son efflorescence dans l'œuvre d'Alfred Desrochers. Les poètes de son temps chantaient la grande patrie, les grands thèmes nationaux. Nul avant lui n'avait songé à poétiser la vie intime du Canadien, à peindre, au lieu de traits héroïques empruntés à l'histoire, la vie toute simple des habitants de son pays. Son principal mérite, c'est d'avoir été, au dernier siècle, le chantre de la vie rurale canadienne. Par là-même, il a inauguré la série des poètes du terroir.

Le May n'est pas un écrivain d'envergure. Toutefois, il est par essence un délicat. Cette délicatesse qui transparaît dans son œuvre fut le reflet de sa personnalité. Ceux qui l'ont connu, sur le déclin de sa vie, retrouvaient une image vivante de ces « êtres sacrés et ailés », chers à Platon, dans ce doux vieillard, droit et souple en sa démarche légère, au teint animé, au front large et méditatif, aux yeux bleus « d'une pureté sacerdotale » ; ils admiraient le caractère ancienne

<sup>37</sup> Cité par Philippe VAN TIEGHEM, *Petite Histoire des Grandes Doctrines littéraires en France*, Paris, 1954, p. 182.

<sup>38</sup> Alfred Garneau (1836-1904), fils de l'historien François-Xavier Garneau, fut aussi l'un de nos premiers poètes intimistes, mais le recueil de ses poésies ne fut publié qu'en 1906, soit deux ans après sa mort, tandis que celui des *Gouttelettes* avait paru en 1904.

France et ancienne province en cet homme très digne et très simple en sa dignité, qui, par sa barbe blanche assez peu fournie, avait l'air de porter un jabot de dentelle à jour et qui partageait, avec sir Adolphe Chapleau, alors gouverneur de la province de Québec, la distinction de laisser ses cheveux souplement retomber jusqu'aux épaules <sup>39</sup>.

Ce qui nous rend cher l'auteur des *Gouttelettes* et le rapproche de nos mentalités modernes, c'est son côté humain : l'émotion fine et sincère qui transfigure par l'art la réalité familière ; c'est aussi la grande leçon de sa vie d'écrivain : la poursuite constante de la perfection artistique qui ne peut s'effectuer que dans un esprit ouvert et sous un climat d'ascèse — respect du travail et effort — et qui seule peut, un jour, déboucher sur un monument d'une remarquable réussite. L'ascension artistique de Pamphile Le May s'est, de plus, harmonisée à une ascension spirituelle. N'est-ce pas là tout le message que ce poète peut donner au monde d'aujourd'hui ?

Romain LÉGARÉ, o.f.m.

<sup>39</sup> Voir abbé C. ROY, *A l'Ombre des Érables*, p. 18, et M. HÉBERT, *L'œuvre poétique de Pamphile Le May*, loc. cit., p. 487.

## Xavier Marmier et le Canada

---

On a longtemps prétendu que la France, au XIX<sup>e</sup> siècle, tint à distance son ancienne colonie et ne garda, avec elle, que fort peu de relations. Un tel jugement paraît bien absolu. Si nous connaissons assez mal les rapports de notre pays avec l'État français, nous voyons, sans trop chercher, que beaucoup de littérateurs vinrent, sur les lieux mêmes, nous découvrir. Il est vrai que, pour plusieurs d'entre eux, le Canada ne méritait qu'un rapide coup d'œil, après un long séjour dans la république voisine. Du moins, ce coup d'œil, dans bien des cas, put les surprendre et les ravir.

La liste de ces voyageurs est plus longue qu'on le croirait et comporte, à côté de plumitifs assez obscurs, des noms assez illustres. Jean-Jacques Ampère, le fils du grand savant et le galant ami de madame Récamier, visita, assez brièvement du reste, le Canada en 1851<sup>1</sup>. Sous le Second Empire, le comte de Gobineau, le célèbre auteur des *Pléiades*, fut envoyé à Terre-Neuve en mission diplomatique, et se rendit jusqu'en Nouvelle-Écosse : il publia un livre trop peu connu, *Voyage à Terre-Neuve*<sup>2</sup>. Qu'on ajoute le comte de Tocqueville<sup>3</sup>, Rameau de Saint-Père, Henry de Courcy<sup>4</sup>, Élisée Reclus, Adolphe de Puibusque, Léon de Tinseau, et la liste serait encore incomplète. D'autre part, beaucoup d'écrivains et d'hommes politiques canadiens rencontraient, en Europe, des amis fidèles de la Nouvelle-France : Jules Claretie, Gabriel Gravier, Pierre Margry et Camille Doucet ne nous ménagèrent pas leur sympathie.

Toutefois peu d'écrivains français s'intéressèrent autant au Canada que Xavier Marmier, au point que ses confrères de l'Académie française

<sup>1</sup> Jean-Jacques AMPÈRE, *Promenade en Amérique*, Paris, Michel Lévy, 1855, 2 vol.

<sup>2</sup> Le comte DE GOBINEAU, *Voyage à Terre-Neuve*, Paris, Hachette, 1861, 309 p.

<sup>3</sup> Sur Tocqueville et le Canada, voir : *Voyages en Sicile et aux États-Unis*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1957, t. V, 1<sup>re</sup> partie, p. 78-85, 210-219; *Nouvelle correspondance d'Alexis de Tocqueville*, Paris, Michel Lévy, 1866, p. 54-58. Le comte de Tocqueville passa, en 1831, une quinzaine de jours au Canada.

<sup>4</sup> Sur Henry de Courcy de Larouche-Héron, voir l'excellent ouvrage de Robert SYLVAIN, *La Vie et l'Œuvre de Henry de Courcy (1820-1861)*, Québec, Presses universitaires Laval, 1955.

l'avaient baptisé le Canadien <sup>5</sup>. On peut s'étonner qu'aucun critique n'ait encore examiné la nature des liens qui unirent Marmier au Canada <sup>6</sup>.

Il se peut que ce nom ne dise plus grand-chose aux lettrés d'aujourd'hui. Cet écrivain, qui laissa une œuvre trop diffuse et peu personnelle, tint pourtant une place assez importante parmi les romantiques français, car il importa d'un peu partout des idées et des sensations. Il fut un des plus célèbres voyageurs de son temps; il parlait couramment une dizaine de langues, fréquenta les plus grands écrivains et les plus grands hommes politiques de l'Europe et de l'Amérique. Il a fait connaître, en France, avec Ampère, les littératures nordiques et plus précisément les littératures scandinaves: là se trouve son titre essentiel à une renommée. Pourtant, plus de soixante ans après sa mort, sa vie reste mal connue, et l'on ne peut même certifier, comme on l'a toujours cru, qu'il naquit vraiment à Pontarlier. Les deux livres qu'on a consacrés en France à l'ami de Sainte-Beuve et d'Alfred de Vigny manquent de rigueur scientifique <sup>7</sup>. Un professeur de Besançon, mademoiselle Savouret, a courageusement entrepris une thèse sur cet écrivain. Malgré beaucoup d'efforts, bien des périodes de la vie de Marmier resteront obscures, car sa correspondance qu'il légua à son neveu, l'abbé Guichard, semble aujourd'hui introuvable.

Né en 1809, ce Franc-Comtois est donc le contemporain de Victor Hugo et d'Alfred de Musset. Son goût prononcé pour la métaphysique et les rêveries, son amour pour l'Allemagne et les pays scandinaves indiquent nettement une tournure d'esprit romantique. Inquiet, tourmenté, malgré un fond tenace de religiosité, il semble, toute sa vie, avoir recherché, dans des voyages nombreux et longs, un apaisement et un oubli. Bien que sa très vaste culture et un physique séduisant lui ouvrissent les portes des salons les plus célèbres, il se complaisait autant

<sup>5</sup> C'est du moins ce que Louis Fréchette affirma, au banquet qui lui fut offert, à Montréal, le 7 octobre 1880.

<sup>6</sup> Nous nous contentons ici d'une simple esquisse. Nous préparons une longue étude sur Xavier Marmier et le Canada. Tout document manuscrit ayant quelque relation avec ce sujet nous serait très utile.

<sup>7</sup> Sur Xavier Marmier, voir: A. ESTIGNARD, *Xavier Marmier, sa vie et ses œuvres*, Paris, Champion, 1893, 285 p.; Camille AYMONIER, *Xavier Marmier, sa vie, son œuvre*, Besançon, éditions Séquania, 1928, 179 p.; Willers UNO, *Xavier Marmier och Sverige*, Stockholm, P. A. Nordstedt och söner, 1949, in-8°, 102 p.; Brigitte KUHN, *Les Orientations anglo-saxonnes de Xavier Marmier*, thèse, exemplaire dactylographié, Sorbonne.

parmi les classes les plus humbles, que parmi la plus haute aristocratie. De nombreuses distractions ne l'empêchèrent pas de produire des romans, d'abondants récits de voyages, des contes et des poésies, mais la qualité en souffrit et aucun de ses livres ne put l'immortaliser.

Son confrère, Maxime du Camp, a porté sur lui un jugement assez curieux.

De petite taille, toujours rasé de frais, bouche souriante et trop démeublée — aimable et s'efforçant de plaire à tous ses confrères. Regrette sa jeunesse, le temps de ses voyages et surtout de ses bonnes fortunes qui furent nombreuses et de choix. Dans sa course vers le Pôle Nord, il fut l'amant de M<sup>me</sup> Biard dont le mari était attaché à l'expédition en qualité de peintre. Cette M<sup>me</sup> Biard, qui a écrit sous le nom de Léonie d'Aulnoy ou d'Aunet, a été arrêtée, en flagrant délit d'adultère avec Victor Hugo (1843, si je ne me trompe). Elle a eu une fille (de qui, on ne sait) qui s'appelle M<sup>me</sup> de Peyronny et fait des articles, dans *Le Figaro*, qu'elle signe *Étincelle*. Marmier est tout à fait pique-assiette, il est pauvre et dîne en ville tous les jours chez de vieilles douairières dont il est la coqueluche. Ultra conservateur : je le crois assez dévot ; à l'académie il fait de la propagande en faveur des candidatures épiscopales. Il m'a toujours témoigné beaucoup d'amitié ; il n'aime à parler que de femmes, ce qui est parfois gênant. — Chapeau à larges bords, l'air d'un quacker bon enfant ; on le rencontre souvent, les mains dans ses poches, sa canne sous le bras, arrêté devant les boîtes des bouquinistes du quai ; très flaneur — me semble avoir peu de caractère et être sensible aux influences du dehors. — Sa bienveillance est générale et pourrait passer pour de la banalité ; cependant, lorsqu'il est en intimité, il ne se gêne pas pour dauber sur quelques-uns de ses confrères, entre autres, sur Legouvé et Cuvillier Fleury. Sans morgue, ni vanité ; il dit simplement : mes livres ne se sont jamais vendus. — C'est un esprit et un style nuageux ; mais c'est un homme recommandable et d'une grande mansuétude <sup>8</sup>.

Ce portrait est assez spirituel, mais peu charitable et assez souvent inexact. Que Xavier Marmier fût fort épris des femmes, on ne saurait en douter, et il suffit de feuilleter son journal intime que nous conserve l'Académie de Besançon. De nature très affectueuse, il connut à peine le mariage, son épouse étant morte très jeune. Il ne se remaria jamais. Sa passion des voyages l'incita sans doute, au prix de bien des conflits, à languir dans une solitude mondaine, mais vide. Quant à *Étincelle* qui pourrait bien être sa fille <sup>9</sup>, elle écrivit sur lui, dans le *Figaro* du 12 octobre 1892, un article nécrologique ému et tendre.

<sup>8</sup> Texte inédit, bibliothèque de l'Institut de France.

<sup>9</sup> « X. Marmier m'a dit qu'il ne savait si elle était sa fille ou celle de Victor Hugo » (note de Maxime du Camp, *ibid.*).



Marmier était peut-être pique-assiette, mais les véritables pique-assiette prennent, sans jamais donner. Ce mondain était généreux et d'une hospitalité exquise. Moins généreux en politique et conservateur jusqu'au fanatisme, il n'a jamais vu dans la déclaration des droits de l'homme que les abus de langage et non les mesures utiles. Du reste attaché sentimentalement à la foi de ses pères, il semble avoir peu pratiqué sa religion, si ce n'est durant ses dernières années. Des doutes le dévoraient.

Malgré ses préjugés réactionnaires et une certaine susceptibilité (son journal intime contient beaucoup trop de ragots mesquins), il sut garder une âme exquise d'enfant. En 1883, il s'adresse au sénat pour que l'État interdise la chasse aux petits oiseaux. Ceux-ci volent en toute liberté dans ce livre charmant : *Légendes des plantes et des oiseaux* qu'il publia en 1882. Son testament contient une clause originale : il lègue 1.000 francs aux bouquinistes, afin qu'ils puissent se payer un dîner et passer une heure joyeuse en pensant à lui...

Assez bien vu de la famille Orléans, Xavier Marmier fut bouleversé par la révolution de 1848. Il quitta cette France qu'il aimait et qui le désespérait et se mit à voyager à travers l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud. S'il détesta les États-Unis, il foula avec joie le sol canadien, à la fin de 1849. Ce séjour fut assez bref, car il quitta notre pays au début de 1850.

Le Canada garda toujours avec la Scandinavie une place de choix dans son esprit. Il consacra dans ses *Lettres sur l'Amérique*<sup>10</sup> de nombreuses pages à notre pays. Et en 1860, il publia un roman sur le Canada, *Gazida*<sup>11</sup>, qui lui mérita quelque succès et un prix de l'Académie française.

Il entra en relations et correspondit avec de nombreux écrivains canadiens. Nos compatriotes, qui frappèrent à sa porte, purent pénétrer dans une société assez fermée. C'est ainsi qu'il se lia d'amitié avec François-Xavier Garneau, l'abbé Casgrain, Marmette, Benjamin Sulte, Chapleau, Chauveau, le curé Labelle, Fréchette, Pamphile Le May, William Chapman, sir James Le Moine, Faucher de Saint-Maurice. Nous pourrions ajouter d'autres noms.

<sup>10</sup> *Lettres sur l'Amérique*, Paris, Bertrand, 1851, 2 tomes.

<sup>11</sup> *Gazida*, Paris, Hachette, 1860, 461 p.

Son ami canadien le plus fidèle fut sans doute Joseph Marmette<sup>12</sup>. Ce dernier séjourna en Europe de 1882 à 1883 et en 1884, et put ainsi fréquenter souvent chez Xavier Marmier, qu'il connut grâce à une lettre de Faucher de Saint-Maurice. Leurs relations semblent avoir dépassé le niveau des banalités mondaines, comme le prouve cette aimable lettre de Marmier à Marmette.

Paris 4 janvier 1884<sup>13</sup>

Cher confrère

Aujourd'hui premier janvier 1884, je pense que si vous étiez encore dans votre joli appartement de l'avenue Bosquet, j'irais vous souhaiter la bonne année. Mais vous êtes bien loin, bien loin, et il faut que je vous remercie par écrit de votre affectueux souvenir, de votre excellente lettre et de celle de la si gentille, si douce et si chère Marie-Louise.

Je lis avec un vif intérêt l'histoire de Bienville. Tout ce qui tient à ce héros de la Louisiane m'a toujours impressionné et vous reproduisez d'une façon saisissante les grandes figures de cette chevaleresque épopée. Il m'est agréable aussi de voir ce volume élégamment imprimé. Je voudrais que Bigot fût publié de même.

Les trois exemplaires de l'histoire de votre noble beau-père sont enregistrés. Dans quelques jours, nous nommerons les commissions chargées d'examiner les divers ouvrages présentés à nos différents concours, et je n'ai pas besoin de vous dire — avec quel zèle je recommanderai les quatre précieux volumes [sic] au comité qui devra les lire et en rendre compte.

Mais ne reviendrez vous pas à Paris, vous et Madame Marmette et son frère et la chère petite? Vous pouvez faire en France tant de bonnes choses pour la colonisation du Canada, et d'ici, envoyer tant d'intéressants articles aux journaux de Québec ou d'Ottawa.

En attendant, je vous adresse tous mes meilleurs vœux pour cette nouvelle année. Gardez moi une bienveillante pensée, et donnez moi de vos nouvelles, des nouvelles de tout ce qui tient à vous, à votre famille, à votre foyer.

Tout à vous

Xavier Marmier<sup>14</sup>

Il semble même que Xavier Marmier exerçât quelque influence sur Joseph Marmette. Leur peinture des États-Unis et spécialement de Washington témoigne des mêmes préventions. Tous deux méprisent le sans-gêne et le mercantilisme des Yankees. Leurs descriptions d'une statue de Christophe Colomb, que l'on trouve à l'entrée du Capitole, se ressemblent étrangement.

<sup>12</sup> Voir MARMETTE, *Récits et Souvenirs*, Québec, Darveau, 1891, p. 163-179.

<sup>13</sup> Au crayon.

<sup>14</sup> Inédit, Fonds Marmette, Archives de l'Université Laval.

## MARMIER

Christophe Colomb est posé de telle sorte qu'il ressemble à un joueur s'apprêtant à lancer sa balle en l'air, et en face de lui, à quelque distance est la statue de Washington qu'on dirait placée là tout exprès pour la recevoir<sup>15</sup>.

## MARMETTE

La manière étrange dont Colomb tient le globe qui semble menacer le ciel, l'attitude, fort peu distinguée que lui donnent des jambes écartées et son buste jeté en avant, le font plutôt ressembler à un athlète qui va lancer son disque, ou mieux encore à un vulgaire joueur de boules, qu'à l'illustre et grave découvreur du Nouveau-Monde<sup>16</sup>.

Marmier fut également assez lié avec l'abbé Casgrain qu'il a pu connaître à Paris. Et c'est grâce à Marmier que l'Académie française couronna en 1888 *Pèlerinage au pays d'Évangéline*. L'adroit ecclésiastique ne négligeait aucune relation qui pouvait lui être utile. Ses *Souvenances canadiennes* contiennent sur l'académicien d'intéressantes pages que nous publions à la suite de cet article.

En 1883, la Société royale invita l'Académie française à déléguer un de ses membres à la réunion annuelle de la jeune société. Marmier fut choisi à l'unanimité, mais son grand âge le retint en France.

S'il continua, jusqu'à la fin, de se renseigner sur son cher Canada, les Canadiens ne lui ménageaient nullement leur amitié ni leur admiration.

Il mourut en 1892. Sur son cercueil, la colonie norvégienne-suédoise de Paris, le comité de l'Alliance française de Stockholm et les Canadiens déposèrent trois magnifiques couronnes<sup>17</sup>.

Jean MÉNARD.

XAVIER MARMIER ET L'ABBÉ CASGRAIN<sup>1</sup>.

Le 22 mars au matin, la machine haletante ralentit sa marche et entra en gare à Paris. Je n'avais que peu de jours à y passer, car j'avais l'intention d'accompagner le cardinal Taschereau qui s'embarquait au Havre le samedi suivant. Ce bref séjour me fut cependant plus utile que je n'aurais osé l'espérer.

En face du portail de l'église Saint-Thomas-d'Aquin s'étend une petite place qui communique avec le boulevard Saint-Germain par une ruelle de quelques pas de

<sup>15</sup> Xavier MARMIER, *Lettres sur l'Amérique*, Paris, Plon, t. I, p. 256.

<sup>16</sup> Joseph MARMETTE, *Récits et Souvenirs*, p. 124.

<sup>17</sup> *Le Matin*, 15 octobre 1892.

<sup>1</sup> Ce titre est de nous. Extrait du chap. 46, t. V. *Souvenances canadiennes*, archives de l'Université Laval. Document inédit. « Il est important que certains faits qui ne peuvent sans inconvénient être rendus publics, soient consignés pour l'information des esprits éclairés, particulièrement de ceux qui s'occupent d'histoire », *Avertissement*, t. I.

longueur. La maison récemment démolie qui, à gauche, faisait l'angle de cette rue, m'était familière : c'était là, que vivait, dans un des appartements du troisième étage, un académicien qui m'honorait de son amitié, M. Xavier Marmier. Les parisiens n'ont pas peur de monter trois ou quatre escaliers pour se rapprocher du ciel et se donner le luxe d'appartements salubres et bien éclairés. Celui de M. Marmier était agréablement ensoleillé, mais difficile à aborder. On ne pouvait y accéder que par des escaliers tournants si bien cirés qu'on était toujours en danger de glisser et de se tordre le cou en les gravissant. C'était chaque fois avec une impression de soulagement que je mettais le pied sur le palier de sa porte.

Un léger coup de cordon faisait résonner la voix grêle et lointaine de la sonnette et l'instant d'après la bonne Annette, une grosse maman en cheveux gris, ouvrait la porte.

— M. Marmier est-il chez lui ?

— Il y est toujours pour vous, répondait-elle avec un sourire de bienveillante familiarité.

La vieille Annette, seule domestique que gardait M. Marmier pour tenir son ménage de célibataire, était un personnage chez lui, une autorité pour laquelle il fallait avoir des égards si l'on voulait être bien accueilli.

— M. l'abbé Casgrain, annonçait Annette, en ouvrant la porte de la chambre attendant à la bibliothèque où se tenait habituellement le vieil académicien.

— Toujours heureux de vous revoir, prononçait-il de sa voix douce et sympathique. Vous arrivez de Rome : vous y avez vu de bien belles choses. Prenez ce fauteuil et nous allons causer de tout cela.

Là dessus la conversation s'engageait. M. Marmier y mêlait des mots d'esprit, des anecdotes charmantes, de fines réflexions. On ne se lassait pas de l'écouter.

J'ai devant moi le portrait que ce vieil ami m'a offert en souvenir, la dernière année que je l'ai vu. Sur le revers il a tracé ces mots de son écriture délicate et distincte : « 1850, l'année où j'ai eu le bonheur de visiter le Canada. A Monsieur l'abbé Casgrain, cordial souvenir.

Xavier Marmier. »

L'éminent académicien aimait à redire que ce voyage de 1850 avait fait époque dans sa vie. Il en avait conservé un culte pour notre pays et il témoignait toujours de la gratitude aux Canadiens qui venaient le voir. Leurs entretiens, disait-il, le faisaient revivre au bord du Saint-Laurent. Il suivait avec une intense sympathie les progrès de tous genres qui s'y accomplissaient. Notre littérature surtout si fraîche et si jeune lui procurait de délicieuses lectures. Les noms et les ouvrages de nos meilleurs écrivains lui étaient familiers. Il applaudissait à leurs succès avec la paternelle bienveillance d'un aïeul qui voit s'épanouir la jeunesse autour de lui.

M. Marmier était vieux quand je l'ai connu ; il ne sortait guère de chez lui que pour assister aux séances de l'académie et bouquiner — fantaisie parisienne qui avait été la passion de toute sa vie.

Il était de moyenne taille, mince, lesté dans ses mouvements. L'habitude de la méditation avait légèrement incliné sa tête d'un bel oval allongé. Le teint bronzé de son visage entièrement rasé faisait ressortir la blancheur de son abondante chevelure. Il y avait quelque chose d'aérien dans sa physionomie qui s'éclairait d'une belle flamme au souffle de la conversation.

La carrière littéraire de M. Marmier est trop connue pour que je m'y arrête. Aussi n'ai-je d'autre intention en parlant de lui, que de le montrer dans sa vie intime telle qu'elle m'est apparue dans sa retraite recueillie du faubourg Saint-Germain. Il y menait la vie d'un sage, sans ambition, sans autre rêve que ses livres

et la composition de pensées détachées, dont il me lisait de temps en temps quelques passages et qu'il finit par publier en un charmant petit volume que j'ai sous les yeux.

— Je ne suis pas riche, disait-il, mais j'ai beaucoup fréquenté les riches et je me suis convaincu qu'ils sont loin d'être aussi heureux que moi. Ah ! que le vieil Horace avait raison de vanter la médiocrité, *aurea mediocritas*, la modeste fortune qui met à l'abri du besoin et nous laisse désirer quelque chose. L'homme qui n'a rien à désirer est bien vite malheureux, il se dégoûte de la vie et de lui-même. En voici un exemple.

Vous connaissez le baron Double que vous avez rencontré fréquemment ici et à son bel hôtel de l'avenue d'Antin. Avez-vous jamais vu un homme ayant l'air plus ennuyé que lui ? Il ne sait que faire de ses millions. J'étais allé le voir dans son château, une résidence princière qu'il habite une partie de l'année. Pendant que nous causions dans sa bibliothèque un domestique vint annoncer l'arrivée d'une caisse de livres que le baron avait commandée à Paris. Il la fit apporter et ouvrir sous ses yeux. Il se mit ensuite à en sortir les volumes l'un après l'autre, à les feuilleter un instant et à les jeter de côté. Quand il eut fini, il se tourna vers moi avec une expression de lassitude et reprit la conversation.

— Eh quoi ! m'écriai-je, est-ce là tout le plaisir que vous donne cette magnifique collection de livres ?

— Que voulez-vous, me répondit-il, tout cela m'ennuie.

— Je vous plains, mon cher baron, répliquai-je. Chaque livre de ma bibliothèque que j'ai acheté avec mes petites épargnes m'a causé plus de joie que tout ce que vous venez de ressentir. Quand je parcours les rues de Paris et que j'aperçois dans la vitrine d'un libraire un livre nouveau qui me plaît, je m'arrête et je le regarde avec complaisance. La tentation de l'acheter me saisit, j'entre et je le demande, je l'examine, j'en feuillette quelques pages. Outre sa valeur intrinsèque, il est très bien édité, orné de belles gravures. Je suis décidé à l'acquérir, mais il coûte cher et mon budget est épuisé pour le moment ; j'attendrai au mois prochain et je ferai une économie pour rencontrer la dépense. Je pars avec cette satisfaction. Quand je passe ensuite devant la même vitrine et que je revois le livre convoité, je me dis qu'il prendra bientôt le chemin de ma bibliothèque. Enfin ce jour arrive, je sors la joie au cœur, j'entre à la librairie, je dépose le montant sur le comptoir, et je rentre chez moi avec mon beau livre sous le bras. Au premier moment de loisir, je m'installe dans mon fauteuil le coupe papier à la main, et j'en commence la lecture après en avoir tranché les premiers feuillets. Chaque fois que je le reprends, c'est un plaisir nouveau. Ce n'est pas tout, je l'envoie ensuite à la reliure et j'ai hâte de le voir dans son frais costume. Au bout de quelques jours, le relieur me le rapporte et me fait apprécier l'art qu'il y a mis. Il est en effet exquis et je jouis rien qu'à voir le joli volume sur ma table où je le garde quelque temps, afin de le feuilleter et d'en relire les plus beaux passages. Enfin je lui fais une place de choix dans les rayons de ma bibliothèque. Comptez, si vous le pouvez, tous les petits bonheurs que je me suis donnés par l'acquisition d'un seul de mes livres.

M. Marmier était légitimiste jusqu'aux moëllles. On ne pouvait en douter après avoir jeté un coup d'œil dans son intérieur. Il y avait des portraits d'Henri V étalés un peu partout. Il était représenté à tous les âges, depuis le duc de Bordeaux enfant jusqu'au comte de Chambord exilé à Froshdorf. Le culte de l'antique monarchie française était héréditaire dans la famille Marmier, de braves gens du peuple établis à Pontarlier en Franche-Comté.

Comment n'aurais-je pas été royaliste, disait-il ? J'ai été élevé sur les genoux de ma grand'mère dont le mari avait été guillotiné sous la Terreur. Imaginez

l'horreur qu'elle m'a inspirée pour la révolution française. Toute ma famille était d'ancien régime comme elle et c'est dans cette atmosphère que j'ai grandi et vécu. Sans doute que la France avait besoin de réformes. Tout le monde les désirait, comme l'a si bien prouvé M. Taine. Mais ces réformes se seraient faites bien mieux et sans bouleversement radical, si la royauté qui en avait pris l'initiative, n'avait pas été renversée par les hordes d'ambitieux qui n'aspiraient qu'à régner à sa place. Aujourd'hui la France ressemble à un arbre renversé par la tempête, qui ne tient plus au sol que par quelques racines que les révolutionnaires de nos jours voudraient à tout prix arracher. Que va-t-elle devenir ? Il n'y a de salut pour elle que dans le retour aux saines traditions de nos pères. La France ne peut pas vivre sans la foi de saint Louis. Je ne puis contenir mon indignation en voyant les efforts que font les impies pour la ravir au peuple. Quand il a tout perdu, c'est la seule consolation qui lui reste. J'ai encore présente à l'esprit la foi de ma mère. Aux heures d'angoisse, quand elle avait besoin de chercher un soulagement dans la prière, elle montait au grenier et j'entendais ses genoux craquer sur le plancher. Elle y restait longtemps. Lorsqu'elle redescendait, son visage était redevenu confiant et serein. Et l'on voudrait m'enlever la foi de ma mère !

M. Marmier était très lié avec M. Hector Fabre, agent général du Canada à Paris, le plus spirituel de nos journalistes. Il aimait son esprit délicat, sa fine causerie. C'était M. Fabre qui le tenait au courant des choses d'Amérique. Son journal, le *Paris-Canada*, qui en publiait le résumé avec des articles dus à nos bonnes plumes, était toujours sur sa table et faisait souvent le sujet de nos entretiens.

M. Marmier me dit un jour :

— J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les fragments de votre histoire de l'Acadie que M. Fabre vient de faire paraître dans son journal. Vous proposez vous de publier cela en volume ?

— Certainement, lui dis-je; l'ouvrage est à peu près terminé. Il paraîtra prochainement à Québec sous le titre d'un *Pèlerinage au Pays d'Évangéline*.

— Je vous en félicite, interrompit M. Marmier. L'histoire offre peu de pages aussi émouvantes que la dispersion des infortunés Acadiens, ce peuple honnête et paisible, qui semblait destiné à être un des plus heureux de la terre, et qui s'est vu tout à coup arraché de ses foyers et jeté aux quatre vents du ciel. Il y a là un drame digne de la tragédie antique. Votre livre aura du succès aussi bien en France qu'au Canada. Il faut que vous le présentiez à l'Académie française. Je m'offre à être son parrain et j'ai les meilleures raisons de croire qu'il sera couronné. Vous pouvez compter sur moi pour tout ce qui peut vous être utile.

Les encouragements de M. Marmier me décidèrent à suivre son avis et dès mon retour à Québec je me mis à l'œuvre. La première édition d'un *Pèlerinage* fut prête avant la fin de l'automne et j'en adressai aussitôt un exemplaire à M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française avec prière de l'inscrire pour le prochain concours. Voici sa réponse officielle :

Institut de France

Académie Française.

Paris, le 3 novembre, 1887.

Le Secrétaire perpétuel de l'Académie  
à Monsieur l'abbé H.-R. Casgrain.

Monsieur l'abbé,

L'Académie a reçu l'ouvrage que vous lui avez adressé, intitulé : *Un Pèlerinage au pays d'Évangéline*.

Conformément à votre demande, cet ouvrage a été inscrit pour prendre part au concours Marcellin Guérin, pour l'année 1888.

Agréez, Monsieur l'abbé, l'assurance de ma considération très distinguée.

Camille Doucet.

En arrivant à Paris dans les derniers jours de décembre, j'allai voir l'excellent M. Marmier et le mis au courant de mes dernières démarches. Il avait déjà vu mon livre à l'Académie et avait pris les noms des examinateurs pour le concours du prix Marcellin Guérin. En général ces noms doivent rester inconnus aux concurrents; mais M. Marmier me dit en souriant :

— Je ferai une légère brèche aux règlements de l'Académie en votre faveur. Les membres de votre comité sont MM. Camille Doucet, Ludovic Halévy, Jules Simon, Victorien Sardou, Gréard, Mézières, Legouvé, Rousse et Léon Say. C'est M. Sardou qui est particulièrement chargé d'examiner votre livre. Il faut aller lui rendre visite. Vous feriez bien également de voir chacun des autres membres du comité : ils vous recevront parfaitement. Votre qualité de Canadien-Français les intéressera. Vous leur direz en quelques mots le sujet de votre ouvrage. L'histoire si touchante des Acadiens attirera leurs sympathies : c'est déjà beaucoup de gagné. Ils connaîtront l'auteur et son livre : cela fait bien dans le paysage. Suivez mon conseil, vous aurez de grandes chances de succès.

Naturellement ma première visite fut pour M. Sardou, dont le rapport devait avoir une influence décisive sur les membres de l'Académie. Il habitait un luxueux hôtel sur la rive droite de la Seine. Ses grands succès au théâtre lui avaient fait des rentes dont il savait jouir. Je trouvai au fond d'une espèce de boudoir aménagé en bibliothèque, un petit homme d'âge moyen, maigrelet, pétulant dans sa parole et dans ses gestes, des escarboucles dans les yeux, tout cela adouci par un air de bienveillance et de courtoisie bien parisienne.

Je me sentis tout de suite à l'aise avec lui et il m'écouta attentivement dès qu'il comprit le but de ma visite. Je vois encore le fin sourire avec lequel il me dit :

— Ne croyez pas que ce soit une sinécure que d'être examinateur à l'Académie Française. Voyez cette pile de livres, continua-t-il en m'indiquant du doigt une rangée de volumes entassés les uns sur les autres à côté de sa table. Il faut que je lise tout cela.

— Je reconnais mon bouquin à travers tous les autres, dis-je. C'est le seul qui soit relié.

— Vous n'avez pas eu une mauvaise idée, répliqua M. Sardou. On aime mieux feuilleter un livre relié qu'une brochure.

— C'est à la suggestion de M. Xavier Marmier, mon ami, repris-je, que j'ai présenté mon ouvrage à l'Académie pour le prochain concours. Je suis à l'aise pour en parler, car en sollicitant les suffrages de l'Académie pour ce livre, je plaide moins ma cause que celle du petit peuple héroïque dont j'ai raconté l'histoire.

Je dis ensuite en quelques mots à M. Sardou les malheurs des Acadiens, leur attachement à la France, première cause de leur dispersion, leur douloureuse odyssée pour revenir du fond de l'exil se grouper en paroisses dans leur chère Acadie, la lutte séculaire qu'ils eurent ensuite à soutenir pour rester français et catholiques, enfin leur état actuel, la paix et la liberté dont ils jouissent, leur accroissement merveilleux, et ce qui les rend plus que jamais intéressants aux yeux des Français, leur amour toujours le même pour la France.

Les Acadiens, continuai-je, étaient environ 17.000 en 1755, l'année de leur dispersion; aujourd'hui ils sont plus de 130.000 fixés sur divers points de l'ancienne Acadie que nous appelons maintenant les Provinces Maritimes. Ils sont heureux et

prospères, l'avenir est à eux. Dans leur solitude lointaine où ils font encore l'œuvre de la France, ils ne désirent qu'une chose, c'est que leur ancienne mère-patrie pour laquelle ils ont tant souffert, se souvienne encore d'eux, leur jette à travers les mers un regard affectueux, et leur dise : Courage mes enfants, je suis fière de vous et vous aimez autant que vous en êtes dignes. L'Académie Française sera l'interprète de la France, quand elle fera l'éloge du peuple acadien, le jour où elle couronnera le livre qui lui a fait connaître son histoire.

Cet exposé succinct parut faire une vive impression sur M. Sardou qui m'adressa des paroles encourageantes en me serrant la main, quand je me levai pour partir. J'en ai eu la certitude plus tard, quand j'ai su le rapport favorable qu'il avait fait de mon livre.

L'accueil que me firent les autres membres du comité ne fut ni moins courtois ni moins satisfaisant. Ces visites que j'avais d'abord redoutées comme d'ennuyeuses corvées, me devinrent fort agréables. Elles me faisaient connaître des hommes célèbres à divers titres en même temps qu'elles aidaient au but que je poursuivais. Chacune me fournissait une étude de caractère que j'avais du plaisir à noter, comme la rondeur de Léon Say, la délicatesse de Camille Doucet, l'éclectisme de Jules Simon, la finesse d'observation de maître Rousse, le savant jurisconsulte, défenseur de l'impératrice Eugénie en exil.

Léon Say, l'un des princes de la finance, grand économiste, avait une expression de franchise qui inspirait la confiance dès le premier abord. Puissant de corps comme d'esprit, il parlait d'un ton ferme auquel on ne pouvait se méprendre.

Après avoir écouté avec une attention toujours croissante le récit abrégé d'un *Pèlerinage au pays d'Évangéline* et le motif qui me faisait souhaiter de le voir couronné par l'Académie, il me dit d'un air décidé qui me surprit :

— Monsieur l'abbé, cela doit se faire et cela se fera, j'en ai la conviction. La France doit ce témoignage à la fidélité séculaire du petit peuple dont vous êtes venu plaider la cause.

On sait que le secrétaire perpétuel de l'Académie Française a de droit ses appartements à l'Institut. C'est là que j'allai voir M. Camille Doucet. Après m'avoir introduit dans l'antichambre, le concierge qui était allé porter ma carte de visite, revint et me pria d'entrer en ouvrant la porte du secrétariat. M. Doucet qui était assis à son bureau, se leva en m'apercevant et vint au-devant de moi le sourire sur les lèvres.

— Je n'ai pas oublié l'envoi que vous nous avez fait de votre livre, me dit-il en me montrant un siège. Vous avez sans doute reçu ma réponse ?

— Je vous en remercie, répondis-je.

— Je me suis beaucoup intéressé, interrompit-il, à lire votre *Pèlerinage au pays d'Évangéline*. C'est une émouvante histoire que celle de vos exilés de la Nouvelle-Écosse. Vous avez bien fait de nous la raconter et j'ai lieu de croire que l'Académie vous en saura gré.

M. Camille Doucet m'entretint ensuite pendant plus d'une heure sur l'avenir de la race française en Amérique, sur les lettres canadiennes qui ne lui étaient pas étrangères. En un mot, il eut été impossible de se montrer plus aimable.

Je n'insiste pas sur la réception qui me fut faite par les autres membres du comité : M. Marmier avait eu raison de me dire que je trouverais partout la même obligeance.

Cet excellent ami avait pris extrêmement à cœur la réussite du projet dont il était l'initiateur. Il y tenait autant que s'il se fût agi de lui-même, me disait-il. Quand je le quittai pour revenir en Amérique, son dernier mot fut :

— Je vous enverrai une dépêche dès que je saurai la décision de l'Académie.



Je fus de retour à Québec au mois de mars. Tout le mois d'avril s'écoula sans m'apporter aucune nouvelle, bien que M. Camille Doucet m'eût laissé entendre qu'il y aurait une décision avant la fin de mars. Je commençais à ne plus guère espérer lorsque m'arriva de France un télégramme dont voici le texte :

« Paris, 1<sup>er</sup> mai, 1888.

L'abbé Casgrain,  
Bon-Pasteur, Québec.  
Couronné.

Marmier. »

Deux semaines plus tard, je reçus du même M. Marmier la lettre suivante :

Paris, 2 mai, 1888.

Mon cher confrère,

Hier j'ai porté au bureau du télégraphe la dépêche dont nous étions convenus.

Hier, sur le rapport de M. Sardou, l'Académie a décerné un de ses prix au *Voyage dans le pays d'Évangéline* — pour une grosse somme — 750 francs. Mais peu vous importe cette question d'argent. L'essentiel, c'est le prix, et il vous a été donné de la façon la plus honorable, sans discussion, à l'unanimité.

Vous savez comme je désirais cette décision, et vous pouvez vous imaginer la joie que j'en ai.

La distribution des prix se fera au mois de novembre en une grande solennelle séance.

Ne reviendrez-vous pas à Paris pour ce temps-là ? Vous savez que vous y avez beaucoup d'amis. Ils ne peuvent vous oublier, car vous ne les oubliez pas.

Adieu, mon cher confrère, à revoir. Gardez moi une bonne pensée, et recevez l'expression de mes sentiments dévoués.

Xavier Marmier<sup>2</sup>.

Les lettres de félicitations que j'ai reçues vers ce temps contiennent des éloges qui me touchent de trop près pour que j'aie le courage de les reproduire. Je ne fais d'exception que pour deux fragments dûs à des plumes connues au Canada, celles de M. Rameau de Saint-Père et de M. Claudio Jannet.

M. Rameau m'écrivait de

Paris, 5 mai, 1888.

Cher Monsieur,

Je vous écris à la hâte ces deux mots, pour vous féliciter de la nouvelle que je viens d'apprendre de votre succès à l'Académie Française. Je n'ai pas encore eu le temps d'aller en parler avec M. Marmier, qui doit être très heureux, car il vous aime beaucoup, et fait un grand cas de votre mérite...

Ma femme, ma fille et tous les nôtres joignent leurs félicitations aux miennes. M<sup>me</sup> Rameau veut même, vous écrire à ce sujet.

Mille amitiés, votre tout dévoué,

R. Rameau de Saint-Père.

<sup>2</sup> Cette lettre se trouve dans le Fonds Casgrain, archives de l'Université Laval. L'auteur a supprimé quelques passages.

De son côté, M. Claudio Jannet me mandait de

Paris, 11 rue Las Cases,  
7 mai, 1888.

Cher Monsieur,

Permettez moi de vous adresser mes meilleures félicitations au sujet de la distinction que votre beau livre sur les Acadiens a obtenue à l'Académie Française. Je savais depuis longtemps que vous l'obtiendriez; mais j'attendais pour vous écrire que cela fut officiel.

L'Académie ne fait que payer une dette, car nous devons vous être très reconnaissants de nous faire retrouver des fils de notre race qui lui font tant d'honneur.

Après avoir vu le Canada, mon rêve serait maintenant de parcourir depuis le Maine jusqu'au Nouveau-Brunswick, les paroisses acadiennes ressuscitées. Mais cela me sera-t-il jamais permis !...

En attendant le plaisir de vous revoir à Paris l'hiver prochain, croyez toujours, je vous prie cher Monsieur à mes sentiments bien respectueusement dévoués.

Claudio Jannet.

Au cours de cet été 1883, M. et M<sup>me</sup> Rameau de Saint-Père avec leur fille Jeanne vinrent faire un long séjour au Canada où ils étaient invités depuis longtemps par une foule d'amis anxieux de leur rendre quelque chose des politesses et des services qu'ils en avaient reçus à Paris. Ce voyage à travers nos villes et nos campagnes fut un triomphe pour cette famille canadienne de cœur autant que française. C'est à ce voyage que fait allusion M. Marmier dans la lettre qui suit. Après m'avoir remercié de quelques livres que je lui avais envoyés, il se livre à une charmante rêverie de vieillard où l'on retrouve un écho de ses causeries intimes.

Paris, ce 19 juillet, 1888.

Cher confrère,

J'ai bien des remerciements à vous adresser pour les trois ouvrages que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Vous savez comme j'aime les livres. C'est une dernière passion, et mes dernières joies. Ceux-ci ont pour moi une valeur particulière. Ils viennent de vous, et ils dépeignent le Canada. Je suis heureux de les lire et de les ranger dans ma bibliothèque canadienne. Mais votre générosité est plus grande que ma demeure. Vous donnez, vous donnez, et bientôt je n'aurai plus de place pour tous mes trésors.

J'envie le sort de M. Rameau qui retourne dans votre pays aimé, qui reverra Québec, Montréal et ira peut-être jusqu'au Pacifique. Ah ! si je n'étais si vieux, avec quel bonheur je partirais pour faire ce beau voyage. Mais je n'ose plus m'abandonner à un tel rêve. Le 22 juin dernier, à la veille de la Saint-Jean, j'ai eu 80 ans.

80 ans et neuf révolutions, cela fait un grand âge. C'est le soir d'une longue journée. Il faut rentrer au logis, allumer sa lampe et attendre pieusement la dernière heure.

Vous qui êtes si jeune et si alerte, vous reviendrez, j'espère, bientôt à Paris. Au mois de novembre on proclamera les noms des lauréats. Vous assisterez à cette séance.

Rappelez-moi, je vous prie au souvenir de tous ceux qui veulent bien m'accorder une amicale pensée.

Au revoir. A vous de cœur.

Xavier Marmier <sup>3</sup>.

Malgré les instances de mon vénérable ami, je ne crus pas devoir devancer l'époque de mon retour à Paris pour assister à la séance solennelle de l'Académie Française qui eut lieu dans les derniers jours de novembre. Le but que j'avais poursuivi était atteint : la France, par l'organe de la plus illustre de ses institutions, rendait un éclatant hommage à la fidélité du peuple acadien et lui tendait la main à travers l'océan. Cela me suffisait. Mes amis, M. Marmier surtout, auraient bien voulu me voir auprès d'eux ce soir là, mais ma présence eut été une satisfaction qui m'eût semblé trop personnelle.

J'avais chargé ma bonne amie, Madame de Villeneuve, de tenir ma place à l'Institut et de me rendre compte de la séance. Elle m'écrivit le 25 novembre :

Cher Monsieur l'abbé et ami,

Je ne veux pas tarder plus longtemps à venir vous dire quel plaisir nous avons eu à vous entendre couronner à l'Académie Française. Il y avait un monde fou, mais nous étions très bien placées. Camille Doucet a dit des choses on ne peut plus aimables sur le Canada. Il ne manquait que vous à la fête mais nous espérons que vous allez bientôt venir entendre les félicitations que vous avez si bien méritées.

Tous ici, Monsieur l'abbé et ami, vous envoient affections, respects, et souvenirs.

Paule H. de Villeneuve.

Je ne veux citer que quelques lignes du discours de M. Camille Doucet qui termineront ce chapitre :

« Plusieurs fois déjà, j'ai rappelé ici les liens affectueux qui, après tant d'années, unissent encore, de plus en plus, le Canada et la France. M. l'abbé Casgrain s'en est souvenu de son côté, en écrivant le curieux et très intéressant volume qu'il a intitulé : *Un Pèlerinage au pays d'Évangéline*.

« *Évangéline* est le titre d'un roman, d'un poème de Longfellow, et le drame qu'il développe se passe dans l'Acadie, dans cette Nouvelle-Écosse que, par le traité d'Utrecht, la France eut le regret de céder un jour à l'Angleterre. Quoiqu'une clause spéciale garantit aux Acadiens le libre exercice du culte catholique, les Anglo-Américains, devenus bientôt les plus forts, cherchèrent dans la religion un prétexte pour chasser des voisins dont ils convoitaient surtout la richesse. De là, toutes les conséquences d'une implacable persécution civile et religieuse : spoliations, emprisonnements, déportations, véritables dragonnades, dit l'abbé Casgrain, qui durèrent près de trente ans et qui ne cessèrent que le jour où le dernier des Acadiens ent abandonné l'Acadie.

« En parcourant aujourd'hui ce beau pays, dans ce qu'il appelle son *Pèlerinage*, M. l'abbé Casgrain retrouve à chaque pas, avec attendrissement, le souvenir de tant de violences héroïquement supportées. Son récit émouvant est rapide, simple et clair, écrit en bon style, et d'un sentiment tout français...

« M. l'abbé Casgrain est venu en France pour soumettre son livre au jugement de l'Académie. L'ouvrage et l'auteur méritaient à tous égards que l'Académie leur donnât, à tous deux, un témoignage d'estime et de sympathie. »

<sup>3</sup> Cette lettre se trouve dans le Fonds Casgrain. L'auteur a supprimé quelques passages.

# Bilan littéraire de l'année 1960

---

## I. - Histoire littéraire et études critiques\*

par Paul WYCZYNSKI et Gérard BESSETTE.

---

GÉRARD TOUGAS. — *Histoire de la Littérature canadienne-française*. Paris, Presses universitaires de France, 1960. 286 p.

Écrire une bonne histoire de la littérature canadienne-française a toujours été une gageure. La tâche est d'autant plus difficile que le manque d'éditions critiques et de travaux d'analyse pose de sérieuses entraves à tout critique épris de synthèse. De magnifiques réalisations en France dans ce domaine — ouvrages de Lanson et d'Adam, par exemple — nous font soutenir qu'une bonne histoire de la littérature est surtout un tableau d'ensemble, remarquable par son relief chronologique, ses proportions biographiques et littéraires, un tout original et bien documenté où chaque élément trouve sa place respective. Gérard Tougas a pensé sans doute à toutes ces exigences en écrivant son *Histoire*. Après les recherches de longue haleine, il nous a fourni les résultats de ses investigations. Il mérite notre admiration. Nous pensons que la meilleure façon de lui rendre hommage serait de scruter objectivement son volume, d'en apprécier la qualité, d'en mesurer l'originalité et, autant que faire se peut, d'en indiquer les lacunes.

Au dire de l'auteur, son livre a été conçu selon les principes de la critique textuelle pour éviter « les traquenards trop connus de l'histoire, de la sociologie, de la psychologie ». Bon départ, et les admirateurs de Castex ne pourraient que se réjouir en voyant l'historien « accroché » au texte. Un pareil procédé permet à l'auteur de glisser rapidement sur la vie littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle pour accorder une large place à la littérature contemporaine. L'exploration se fait en cinq étapes : *Les difficiles débuts*, *L'âge de Garneau (1845-1865)*, *Vers la création d'une tradition littéraire 1866-1899*, *L'époque moderne 1900-1939* et *L'époque contemporaine*. A vrai dire, cette répartition de la matière ne renouvelle aucunement les divisions antérieures, établies par Roy, Viatte, Baillargeon, etc. Nous nous demandons s'il ne fallait pas renoncer à ce panorama traditionnel afin de trouver d'autres jalons, plus probants, en stricte relation avec la vie littéraire du pays. Que disent au juste ces dates : 1865, 1899, 1939 ? On est encore trop influencé par l'histoire politique, économique, la mort d'un auteur ou le chiffre rond.

Dans le premier chapitre on ne trouvera que le strict nécessaire sur le « cordon ombilical qui relie la littérature du Canada à la grande tradition française ». L'auteur n'a retenu que quelques noms : Fleury Mesplet, Valentin Jautard, Quesnel, Bibaud, Petitclair, Gérin-Lajoie, Joseph Doutre, Chauveau et Philippe Aubert de Gaspé fils. Ce biais historique nous surprend un peu car, vaille que vaille, P.-F.-O. Chauveau et Gérin-Lajoie sont bien de l'âge de Garneau. *Charles Guérin* fut publié en 1846, et

\* Mentionnons aussi qu'en plus de trois ouvrages commentés, ont paru en 1960 : Samuel BAILLARGEON, *C.S.S.T., Littérature canadienne-française*, Montréal, Fides, 525 p. (deuxième édition revue et complétée) ; Claude GALARNEAU, *Edmond de Nersers, essayiste*, Québec, Cahiers d'Institut d'histoire, Université Laval, Presses universitaires Laval, 95 p.

*Le jeune Latour* (1842), n'étant qu'un exercice d'écolier, trouverait mieux sa place dans la note au bas de la page 52. Quelques citations tirées des textes de Paul Lejeune, de F.-X. Charlevoix, un petit paragraphe en l'honneur d'Étienne Parent auraient pu arrondir ce chapitre plutôt maigre. En ajoutant aux études de Lancôt, de Marion et de Roy, celles d'Edmond Leroux (*Histoire de la Littérature canadienne*) et de Guy Sylvestre (*Introduction à l'Histoire de la Littérature canadienne*) la partie documentaire aurait pu gagner en substance.

L'auteur est plus à l'aise dans le deuxième chapitre en face d'un Garneau, d'un Crémazie ou d'un Casgrain. Son jugement est juste en ce qui concerne les faits majeurs; il l'est moins dans l'analyse des faits secondaires. Le mouvement collectif qui va de 1860 à 1867 n'a pas été mis suffisamment en relief. On le comprendrait mieux en étudiant un peu le « préromantisme » canadien. Une demi-page consacrée à Lenoir pourrait nous dire bien des choses sur l'infiltration du romantisme européen au Canada. Nous sommes presque déçus par la fin de ce chapitre où la chronologie se révèle franchement défectueuse : Joseph Marmette succède à Philippe Aubert de Gaspé avant Bourassa, G. de Boucherville et Gérin-Lajoie. *Charles et Ève* mis à part, l'œuvre véritable de Marmette ne commence qu'après 1870 : il appartient donc au chapitre suivant. On renverserait volontiers l'ordre dans ce cortège des romanciers : *Jean Rivard, le défricheur* date de 1862, donc d'un an plus âgé que *Les Anciens Canadiens*; suivent alors Boucherville avec *Une de perdue, deux de trouvées* (1864) et Bourassa avec *Jacques et Marie* (1865). Tougas semble ignorer l'excellent mémoire du père R. Robidoux « *Les Soirées canadiennes* » et le « *Foyer canadien* » dans le mouvement littéraire québécois de 1860. Dommage : on aurait pu apporter plus de précisions sur cette époque encore bien émaillée de légendes.

Le troisième chapitre commence par l'étude de Fréchette. Après celui-ci viennent P. LeMay, N. Beauchemin et Eudore Évanturel. Si on juge par le nombre des pages, Évanturel est ici le plus important. Nous soutenons le contraire : une note au bas de la page rendrait justice à ce versificateur. À sa place, nous mettrions Alfred Garneau, le meilleur artiste de cette époque, que Tougas passe sous silence. Quant aux historiens — Jean-Baptiste Ferland, Étienne-Marcel Faillon — ils appartiennent à l'âge de Garneau. Arthur Buies et Faucher de Saint-Maurice se sont ici mérités les meilleures pages. Et pourquoi ne pas citer, parmi les références, *Arthur Buies, homme de lettres* de L. Lamontagne qui a mis bien des choses au point ?

*L'époque contemporaine* commence avec l'École littéraire de Montréal. Bien que Tougas considère ce mouvement supérieur à celui de 1860, il nous en offre un raccourci plus que superficiel. Ses connaissances ne vont pas ici au-delà des ouvrages de Charbonneau, de Dantin et de Charles ab der Halden. L'auteur aurait dû étudier sérieusement au moins la première période de ce mouvement : 1893-1900. Il ne mentionne même pas Henri Desjardins, Louvigny de Montigny, Alfred Desloges, G.-A. Dumont, Paul de Martigny, tous ces jeunes d'alors, sous-estimés, et sans lesquels l'École de Montréal n'aurait pas existé. Arthur de Bussièrès, ce premier parnassien canadien, mériterait plus d'attention. Avant de passer à Morin, à Chopin, à Choquette, à Desrochers, on devrait mentionner Gaston de Montigny et Robertine Barry. Camille Roy, Louis Dantin, Marcel Dugas sont bien privilégiés si on pense à Asselin, à Fournier, à Pelletier, oubliés à tort. Pour mieux connaître l'époque, il aurait fallu aller aux sources. L'auteur a cependant préféré mettre en évidence l'apport des écrivains français, tels que Georges Bugnet, Maurice Constantin-Weyer, Marie Le Franc. Il a bien fait d'avoir tiré de l'ombre *La Scouine* de Laberge, le premier roman naturaliste canadien. Le chapitre se termine un peu en queue de

poisson : Rex Desmarchais côtoie Pierre Dupuy, C.-H. Grignon, Philippe Panneton et Adjutor Rivard, qui n'a rien à faire parmi les romanciers secondaires. Ce dernier apparaît avant Ernest Choquette et Adolphe-Basile Routhier dont les romans moisissés ne furent, au tournant du siècle, que des échos confus de Gérin-Lajoie.

Le dernier chapitre serait sans doute excellent si l'auteur avait su y apporter un peu d'ordre, un peu de relief, en prenant en considération la chronologie et la parenté foncière des œuvres. Comment ne pas s'étonner de retrouver, après Thériault, Giroux, Élie-Philippe Panneton que nous avons salué d'un coup de chapeau, dans le chapitre précédent. Nous émonderions aussi les onze pages consacrées à l'histoire : au fur et à mesure qu'on s'éloigne du XIX<sup>e</sup> siècle, l'histoire se fait une place à part sans renoncer à ses droits de voisinage par rapport à la littérature. On aimerait aussi un exposé plus substantiel sur le théâtre que l'auteur n'étudie qu'en diagonale. On lit avec plaisir les pages qui racontent l'expérience poétique de Saint-Denis Garneau, d'Anne Hébert, d'Alain Grandbois et de Rina Lasnier.

En guise de conclusion, l'auteur présente un sixième chapitre : *La littérature canadienne dans ses rapports avec la France et sa culture*. Ici on sent nettement la distance qui sépare Tougas d'un Charbonneau, d'un Jean-Charlemagne Bracq. Il va au fond de la question, il apporte des faits neufs, appuyés sur une documentation riche et solide. Ce sont les meilleures pages du volume. Qu'il y ajoute encore les noms de René Doumic, de Ferdinand Brunetière, de Paul Bourget, de Sarah Bernhardt, d'Auguste Viatte, d'Étienne Gilson et le tableau sera quasi complet. A ne pas oublier non plus Louis Arnould qui a organisé, à l'Université de Poitiers, en 1910 et 1911, le premier cours sur la poésie canadienne-française.

A ces observations relatives au contenu et à l'architecture du volume nous ajoutons quelques remarques qui visent les jugements de l'auteur. En général, Tougas nous plaît par son souci d'apporter du neuf, par le désir de dépasser le cadre des formules traditionnelles. Ici et là cependant, il s'oublie et, au lieu de rester calme, objectif, serein, qualités fondamentales d'un historien de la littérature, il affiche un léger penchant vers la polémique. Mots inutiles que cette explication du « naturisme intégral » à propos d'Yves Thériault. A quoi sert cette interrogation : « Le Canada français reste — et pour combien de temps encore ? — un des rares pays où la conception catholique du péché, celle qui a prévalu pendant les grands siècles de la chrétienté, subsiste » (p. 180). Ailleurs, cette parenthèse : « Le thomisme est-il assez souple pour admettre des redéfinitions qui tiennent compte de l'évolution de l'homme ? » (p. 249). Ceci est bon pour un article de revue, mais non pas pour une histoire de la littérature.

On devrait revoir aussi les données biographiques et bibliographiques de même que certaines explications littéraires. Les *Épaves* (p. 57) ne sont point un ouvrage à part, mais une simple réimpression des œuvres choisies de Fréchette. Il est inexact de dire dans la note, à la page 96, que l'École de Québec n'a jamais existé : bien que l'emblème soit postérieur au mouvement, celui-ci est un fait littéraire indéniable. Est-il vrai que toutes les séances publiques de l'École littéraire de Montréal se soient tenues au Château de Ramezay ? (p. 95). Comment comprendre cette phrase : « Le narrateur, le père Michel, appartient à cette lignée d'ecclésiastiques friands de contes canadiens, la race desquels [?] n'est pas encore éteinte » ? (p. 55). Le « père Michel » de Taché n'est pas plus ecclésiastique que le « maître Chicot » de Maupassant n'est avocat. Louis Dantin est-il né en 1875 ? (p. 108). Pour mieux comprendre la vie et l'œuvre de Dantin, il faudrait consulter l'étude d'Yves Caron : *Louis Dantin, sa vie et son œuvre* qui date de 1957. En parlant d'« Edmond » Laberge (p. 142), l'auteur pense probablement à Albert Laberge. Le lecteur peu averti pourrait se méprendre en prenant l'énumération des œuvres de certains

auteurs pour complète; exemples : Charbonneau (p. 102), Doucet (p. 103), Laberge (p. 158). Les citations ne sont pas toujours heureuses : quelle platitude que ce *Au collège d'Évanturel* ! A remplacer aussi par un meilleur sonnet les *Moines en défilade*, résultat d'un simple exercice littéraire dans l'œuvre de Nelligan !

Quant au style, il se fait valoir par sa justesse, sa clarté, sa précision. Dénuée de tout cliché, la phrase coule allègrement. Les imperfections sont peu nombreuses : ici et là une tournure maladroite, un mot familier perdus dans le flou des propositions. Tougas affiche une prédilection particulière pour le relatif « desquels » ; celui-ci remplacé par « qui » ou par « dont » donnerait à certaines phrases une allure plus française.

En dépit de ces nombreuses remarques de détails, il reste que le volume de Tougas est un guide précieux pour tous ceux qui s'intéressent sérieusement à la littérature. Vu la situation actuelle du sujet, l'auteur n'aurait pu faire mieux. Parcourir d'un seul trait le champ mal connu de la littérature canadienne-française demande à un seul homme un grand effort. Tougas l'a fait avec le désir d'apporter du neuf et du précis sur la vie littéraire du Canada. Il est de la taille des bons critiques ; nous avons hâte de lire la deuxième édition de son *Histoire*, corrigée et complétée.

Paul WYCZYNSKI.

\* \* \*

GÉRARD BESSETTE. — *Les Images en Poésie canadienne-française*. Montréal, Beauchemin, 1960. 232 p.

L'image et le rythme constituent deux éléments fondamentaux en poésie. Dans l'image s'opère la transfiguration du mot en faveur des résonances nouvelles ; le rythme assure au mètre et à la strophe un mouvement imposé par les intentions intimes de l'artiste. Influencé probablement par *Shakespeare's Imagery* de Caroline Spurgeon, Gérard Bessette, professeur à l'Université Queen's, a consacré une étude à la tropologie des poètes français et canadiens-français. Son procédé ressemble à la méthode statistique de Robert-Léon Wagner, appliquée à la lexicologie. En étudiant la nature et la fréquence des tropes, Bessette voudrait déterminer l'évolution de la poésie et éclairer la mentalité des écrivains. Son livre contient plusieurs pages magistrales : celles où l'auteur a dépassé sa méthode sont les mieux réussies.

Il y avait, en effet, au moment de la préparation de cet ouvrage, un danger : se laisser séduire par les contours des images, les considérer en rhétoricien, couper la corde mystérieuse qui unit une figure de style à l'âme et à l'esprit. Mais Bessette est trop prudent pour prendre les murs pour la maison et confondre la cire avec le miel. Ainsi, à mesure qu'on s'éloigne de l'introduction, on voit l'auteur renoncer à son départ, rigoureusement « statistique » et « comparatif », et accorder une large place au rythme et à l'architecture des poèmes. Bessette lui-même explique ce changement de procédé : « il convient d'indiquer que nous devons souvent quitter le point de départ de vue tropologique pour entrer en des détails plus spécifiques » (p. 99). Car « l'image isolée, toute [sic] importante, toute [sic] indispensable qu'elle soit, ne suffit pas. Il faut encore qu'elle soit portée par une prosodie qui la mette en valeur, qui lui fasse produire son plein rendement » (p. 260). Voilà tout expliqué pourquoi Beauchemin et Gill se sont ici mérités les plus pénétrantes analyses.

Le départ se fait par une scrupuleuse révision des notions acquises au collège. En recourant souvent à DuMarsais, à Lemaitre, à Brunetière, Bessette détermine la nature des tropes : comparaison, métaphore, assimilation, symbole, rêve, prosopopée, transposition. Vu le caractère universitaire de l'ouvrage, nous regrettons que

l'auteur n'ait pas précisé davantage la nature de la comparaison et du symbole. Assurément, il se peut que la comparaison se fasse mieux comprendre en y distinguant la subtile composition des deux termes : un comparé à plusieurs côtés peut avoir un comparant à un seul côté, ou, un comparé à un côté s'éclaire par un comparant à plusieurs côtés, enfin, l'un et l'autre peuvent compter plusieurs côtés.

Quant au symbole, Bessette s'est contenté des conseils de Lemaître et de Brunetière pour le définir de la façon suivante : « une métaphore obscure qui, au lieu de n'avoir qu'un premier terme, en compte plusieurs, entre lesquels le second terme semble hésiter mais qu'il suggère tous » (p. 39). Ne serait-il mieux de remplacer « métaphore obscure » par « métaphore suggestive » ou « évocatrice » ? Et pour l'illustrer ne trouverait-on pas un meilleur exemple que le *Vase brisé* [que Sully Prudhomme lui-même appelait « mon pot cassé »] ? Bessette procède ici en véritable « conservateur » en se refusant à tirer profit des magistrales études de critiques contemporains : Guy Michaud, Sven Johansen, A. M. Schmidt, Jean de Cours, Jean-Pierre Richard, Roger Caillois, Charles Chassé, Rolland Renévill, Paul Ricœur, Jean Wahl, Alain Bousquet, Gaston Bachelard, Gaétan Picon... Sa définition s'élabore au contact du XIX<sup>e</sup> siècle. Et pourtant, par sa puissance évocatrice, le symbole s'élève au-dessus de toutes les figures de style : il est plutôt un signe musical qui se définit mal par ses contours purement verbaux ; le meilleur réside dans ses racines invisibles, dans sa force musicale qui se fait valoir dans les mots à la manière des sons et des rayons. Il s'organise en un mot, en plusieurs mots, en images simples ou superposées ; il peut aussi évoluer dans tout un poème comme un halo, comme c'est le cas dans les *Romances sans paroles*. Plus loin dans le volume (p. 50, 79), l'auteur se voit forcé d'élargir la notion de ce trope. Pourquoi ne pas en faire autant dès le début, là où l'auteur établit les valeurs des tropes et leurs définitions ?

A la lumière de son système, Bessette étudie, dans le deuxième chapitre, les classiques (Corneille et Racine), les romantiques (Lamartine et Hugo), les parnassiens (Leconte de Lisle et Heredia) et les poètes post-symbolistes (Noailles, Valéry, Apollinaire). Ses conclusions se résument à ceci : pauvreté des images chez les classiques épris des métaphores simples et des prosopopées, nombreuses comparaisons analytiques et fréquentes transpositions chez les romantiques. Entre ces deux écoles vacillent les parnassiens. Bessette exagère « le rôle spécial » de Leconte de Lisle en parlant longuement de son pantoum : Hugo et Baudelaire en ont aussi leur part. Mais il a bien fait de souligner la place de Baudelaire qui, par l'emploi des transpositions intersensibles, des multiples assimilations copulatives et explétives, l'abondance des métaphores adjectives a frayé le chemin au symbole. Rien d'extraordinaire chez les poètes « post-symbolistes » sinon que le nombre un peu plus élevé des métaphores adjectives l'emporte sur les métaphores nominales des parnassiens. Le penchant pour la métonymie et la synecdoque n'explique pas grand-chose chez Anne de Noailles. Nous nous demandons aussi pourquoi assigner à Valéry une place entre Noailles et Apollinaire. Les quelques pages d'érudition au sujet de Darwin, de Monet, de Taine, de Lebon (p. 80-83), accrochées plus ou moins au dos des symbolistes, nous paraissent inutiles, sinon mal situées.

Pour illustrer la nature des tropes canadiens, Bessette a choisi Crémazie, Fréchette, Beauchemin, Gill, Desaulniers, Choquette, Morin et DesRochers. Ce choix ne nous semble pas parfait car, sans même faire de la tropologie, on a depuis longtemps constaté que les six premiers poètes appartiennent à la tradition romantique. Son tableau aurait pu gagner en variété si l'auteur y avait analysé *Les Gouttelettes* de LeMay, *Les Poésies* d'Alfred Garneau, *Les Bengalis* d'Arthur de



Bussièrès... A souligner cependant que ce chapitre est le meilleur du livre : les professeurs de collèges le liront avec profit.

Tout en allant du général au particulier, Bessette a cru couronner ses analyses par un chapitre sur Nelligan. Malheureusement, il est à moitié manqué. Et cela pour plusieurs raisons. D'abord, l'auteur ignore (ou veut ignorer) l'édition Lacourcière qui est la seule et unique édition critique des *Œuvres complètes* de Nelligan. Il a rejeté ainsi dans l'ombre cinquante-cinq poèmes, c'est-à-dire plus d'un tiers de l'œuvre de l'auteur du *Vaisseau d'or*. Ensuite, les premières vingt pages du quatrième chapitre contiennent bien des remarques hétérogènes parmi lesquelles on lit, pour la deuxième fois, ses définitions des tropes. Enfin, tout en soulignant le subjectivisme de Nelligan qui « s'acheminait vers le symbolisme » (p. 217), Bessette n'explique aucunement les symboles de ce poète. Nous trouvons aussi sans grande utilité les explications qui concernent « les points de départ et les points d'arrivée » (p. 239) des images nelliganiennes. Nous prétendons qu'en accordant plus de place à la nature sensorielle des tropes, Bessette se serait mieux approché de la nature affective du poète.

Mais le plus grand reproche qu'on pourrait faire à Bessette, c'est la faiblesse de sa documentation. Il est pratiquement impossible de vérifier, sur ses sobres et vagues références, l'exactitude de ses tableaux, la validité de ses conclusions. Quels sont les poèmes de Lamartine, de Hugo, de Leconte de Lisle, de Verlaine, de Rimbaud, de Valéry, de Fréchette qui font l'objet de ses analyses ? Nous n'en savons rien. Impossible de le deviner par sa bibliographie générale, dressée au hasard de ses fiches. Parmi les *Documents* [?], par exemple, figurent certaines œuvres des auteurs d'après des éditions peu académiques : *Cent morceaux choisis* de Fréchette (choix effectué par la fille du lauréat !), le *Choix de poésies* de Leconte de Lisle, le *Choix de poésies* de Verlaine, *Poésies* de Mallarmé (publiées à Mexico), le *Choix de poésies* de Hugo (publié à Santiago)... Il existe trop de belles éditions critiques de Baudelaire, de Mallarmé, de Rimbaud, de Verlaine pour inclure ces « choix » dans une étude universitaire et leur accorder la valeur de « document ». Dans les *Ouvrages généraux* l'accumulation des données les plus diverses continue : à quoi bon y insérer, par exemple, *English Composition and Rhetoric* de Bain (ouvrage de 1869), *Sous les platanes de Cos* de Barbeau, les *Œuvres complètes* de Pascal ? « Boileau » et « Boileau-Despréaux [?] » y figurent comme deux auteurs différents. Et, dans la section *Ouvrages spéciaux*, à notre avis la plus importante, nous ne trouvons que sept données bibliographiques. C'est bien maigre pour une étude de ce genre. Et pourtant Bessette a certainement consulté *La Doctrine symboliste* de G. Michaud, *Dictionnaire des Métaphores de V. Hugo* de G. Duval, *La Couleur, la Lumière et l'Ombre dans les Métaphores de V. Hugo* de Huget, *Poètes français de Lamartine à Valéry* d'E. Hytier, *Creative Intuition* de Maritain et tant d'excellentes études sur l'esthétique de Baudelaire, de Rimbaud, de Mallarmé, de Verlaine, de Valéry. Ici et là les précisions chronologiques pèchent par à peu près : l'œuvre de Nelligan « terminée en 1902 [?] » (p. 216), *La Légende d'un Peuple* de Fréchette « publiée en 1897 [?] » (p. 7), *Les Contemporains* de Lemaître « de 1896 [?] » (p. 45).

Quant au style, Bessette mérite nos louanges. Son esprit toujours calme et attentif se reflète bien dans des phrases bien balancées, dans un vocabulaire riche et précis. Il aurait fallu, cependant, corriger certaines phrases, réexaminer certaines expressions encore mal connues dans la poétique moderne : « Elle continue parfois ensuite à planer seule » (p. 135), « le poète atteint à la *vrai* poésie » (p. 108), « faisons d'abord remarquer que, d'après son tableau tropologique, Gill s'avère » (p. 137), « images sémantiques » (p. 242), « images humaines » (p. 246), « images

aboutissant à l'humanité » (p. 248), « images foncières » (p. 251), « unités atmosphéristes » (p. 268). Le correcteur d'épreuves était aussi peu attentif, laissant dans le texte de nombreuses coquilles : « Gonsalve Desaulniers » (p. 27), « Leconte deLisle » (p. 39, 76), « DeLisle » (p. 34, 64, 65), « Beaudelaire » (p. 43, 91, 128), « Hérédia » (toujours avec les accents !), « le pantoun » (p. 69, 70, 71).

Toutes ces réserves formulées, nous sommes cependant plein d'admiration pour l'effort de Gérard Bessette. Son ouvrage lui a demandé des mois de travail, une patience extraordinaire, des recherches de véritable bénédictin. L'analyse converge chez lui vers des comparaisons, et celles-ci permettent de formuler des jugements qui sont originaux et nuancés. L'auteur a fait comprendre aux critiques l'importance de l'aspect esthétique dans les études sur la poésie, tout en leur indiquant une voie nouvelle à travers la tropologie. Bien qu'il considère son « essai plutôt comme un travail de défrichage que comme une œuvre destinée à apporter sur le sujet des conclusions définitives » (p. 24), son ouvrage est certainement un des meilleurs publiés en 1960. Nous osons espérer qu'il continue ses enquêtes : la poésie canadienne-française moderne — Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois, Anne Hébert, Rina Lasnier — rendra sa tâche plus agréable, ses découvertes plus révélatrices.

Paul WYCZYNSKI.

\* \* \*

PAUL WYCZYNSKI. — *Émile Nelligan, sources et originalité de son œuvre*. Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1960. 349 p. (Collection : « Visages des Lettres canadiennes ».)

« Nous attendons, depuis un demi-siècle, l'ouvrage qui pourrait nous renseigner exactement sur les sources de la poésie de Nelligan et sur son originalité » (p. 7). M. Paul Wyczynski a bien raison d'écrire cette phrase dans son introduction. Il aurait pu ajouter que semblable travail reste à faire pour tous nos écrivains importants. Mais, sauf peut-être quelques contemporains, dont il est d'ailleurs trop tôt pour déterminer la valeur durable, nul ne méritait autant que Nelligan une étude de ce genre. Que ce soit un critique d'origine étrangère qui, à l'instar d'ab der Halden, nous indique la route à suivre, nous laisse tristement rêveurs sur notre paresse intellectuelle et sur la « formation » que nous avons reçue.

Après une introduction où il expose son but principal — le dépistage des sources littéraires — Wyczynski nous indique que ces sources sont beaucoup plus importantes que « les événements sociaux et historiques » pour comprendre un poète subjectif et idéaliste comme Nelligan. Sans rejeter tout à fait la méthode de Taine, l'auteur consacrera donc le gros de ses efforts à l'étude des filiations littéraires. Mais ici un danger guettait le critique : celui « d'enfermer un auteur et ses modèles dans des comparaisons globales et des simplifications abusives » (p. 39). C'est pourquoi « il importe [...] de confronter beaucoup plus les textes que les auteurs » (p. 39).

Le premier chapitre, intitulé *Dans le sillage d'une destinée*, retrace les principales étapes de la vie de Nelligan et décrit le « climat littéraire de l'époque ». Wyczynski nous y laisse sur notre appétit ; mais il lui fallait se limiter à l'essentiel. La biographie de Nelligan requerrait un volume complet.

Les cinq chapitres qui suivent, dans lesquels il étudie successivement les débuts poétiques de Nelligan, son idéalisme, son inspiration religieuse, son aspect parnassien ou « horizontal » et sa hantise du tombeau, forment le cœur de l'étude de Wyczynski. Avec une érudition, une minutie admirables, l'auteur s'acharne au dépistage des influences littéraires. Même si le dépouillement du *Monde illustré* et du *Samedi* —

revues que Nelligan lisait régulièrement — lui a servi de fil conducteur, on reste étonné de la patience et de la sagacité qu'un tel travail suppose.

À côté de noms déjà connus qu'avaient mentionnés Dantin et d'autres critiques — Rollinat, Rodenbach, Baudelaire, Verlaine, etc., — en surgissent de nouveaux, illustres ou inconnus, tels que Rimbaud, Laforgue, Banville, Natal, Cotard, Soulanges, etc., qui ont ou auraient influencé Nelligan.

Je dis : *ont* ou *auraient*, car les filiations littéraires que Wyczynski croit découvrir ne me paraissent pas toujours convaincantes. On ne saurait s'en étonner : même dans la critique la plus « scientifique » se glisse toujours un élément subjectif. Quoi qu'il en soit, dans la moitié des cas environ (p. 59, 72-73, 96-97, 103-105, 119, 131, 142-143, 147-148, 167, 182, 192, 197, 211, 222, 223, 225, 226, 237), les sources indiquées, avec citations à l'appui, me semblent incontestables. Un quart des autres me laissent indécis (p. 65-66, 110, 115, 145, 152, 176-177, 179-181, 198, 208, 213). Quant au dernier quart (p. 84, 113, 114, 129, 137, 139, 199, 201, 216), je n'y vois que des rapprochements gratuits ou inutiles.

Par exemple, à l'occasion d'un poème de Nelligan intitulé *Gretchen la pâle* et qui contient le vers suivant :

Elle est comme de l'or d'une blondeur étrange,

Wyczynski se croit obligé d'évoquer le souvenir d'une certaine Gretchen Stoltz dont le mari, Louis Coqueton, a tracé un portrait qui renferme la notation suivante : « De longs cheveux blonds ombrageaient son charmant visage... » ; et de noter ensuite que les deux Gretchen « ont en commun la blondeur » (p. 113). Voilà certes un « rapprochement » qui fait sourire et dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est tiré par les cheveux !

Heureusement, les dépistages aussi « roman policier » sont exceptionnels. M. Wyczynski aurait dû les éliminer. La plupart des sources qu'il a découvertes sont assez probantes sans qu'il ait recours à de pareilles acrobaties.

D'autres fois, au lieu de la gratuité des rapprochements, c'est un inutile étalage d'érudition qui surprend le lecteur. Pour démontrer, par exemple, que le poème intitulé *L'Ultimo Angelo des Corregio* ne repose pas sur des connaissances historiques solides, Wyczynski nous sert tout un paragraphe (p. 99). Comme si de tels détails étaient nécessaires pour prouver que Nelligan est un poète subjectif, idéaliste, chez qui la documentation ne joue aucun rôle, ainsi que l'auteur le démontre d'ailleurs fort bien en maints passages de son volume !

Si M. Wyczynski se laisse emporter parfois par son érudition, il lui arrive également de donner dans la moralisation. Ainsi, après avoir cité deux strophes de *Mon âme*, il compare la « plainte » de Nelligan aux « cris déchirants » de Baudelaire où la « pureté n'est [...] qu'un bijou désespérément cherché parmi les fleurs empoisonnées du péché » (p. 34). À un autre endroit, il déclare que la « charogne de Baudelaire est [...] la meilleure traduction de la sensibilité moderne » que Villon, d'Aubigné et Gautier avaient tenté d'exprimer plus tôt. Et il ajoute : « comme ils [ces poètes] sont loin de la dignité du corps humain qui se résume dans cette simple maxime chrétienne : *memento quia pulvis es et in pulverem reverteris* » (p. 221). Voilà un ton qui surprend dans un ouvrage de critique universitaire.

Si j'ai tenu à relever ces défaillances, heureusement clairsemées, et qu'on jugerait inutile de souligner dans une étude moins solide, c'est qu'elles pourraient faire oublier à certains lecteurs hâtifs la valeur de l'ensemble.

Contrairement aux précédents qui analysent « l'œuvre de Nelligan dans ce que nous pourrions appeler son devenir », le dernier chapitre, intitulé *Le Secret musical*, s'attache à l'étude de « l'œuvre accomplie », au « rêve poétique perpétué dans des vers, des strophes, des poèmes » (p. 247). En plus d'une analyse pertinente du

rythme, de l'harmonie, de la versification et des formes strophiques, ce chapitre nous présente deux « découvertes » dont on ne saurait exagérer l'importance : l'une sur la fréquence et le « rayonnement symbolique » de certains termes dans la poésie de Nelligan; l'autre sur les procédés de formation de certaines images.

Blanc, Or, Noir,  
Chapelle, Rêve, Jardin.  
Ange, Musique, Vaissseau,  
Mort,

Tels sont les termes dont la fréquence a frappé Wyczynski et dont il s'attache à démontrer, au moyen de nombreuses citations, la richesse et les nuances sémantiques ainsi que le dynamisme transmutatoire. L'espace me manque pour résumer, même brièvement, ces splendides analyses. Qu'il me suffise d'indiquer que, en gros, chez Nelligan, le *Blanc* symbolise la pureté; l'*Or*, le rêve; et le *Noir*, le mystère.

Sur l'originale essence de plusieurs images nelliganienues, Wyczynski souligne que le substantif, « enclin à revêtir la forme du pluriel et de préférence abstrait [...], amplifie fréquemment les états d'âme donnant aux sentiments une résonance universelle » (p. 248) tandis que l'épithète, « accrochée au substantif abstrait, [...] donne à la notion une pesanteur voulue : elle transforme une idée en une personification ou détermine la nature d'une métaphore » (exemples : *lustres léthargiques*, *tristesses opaques*, p. 248, 250).

L'auteur me paraît moins heureux quand il s'attaque à l'étude du symbole. Il ne le considère, en effet, que sous son aspect traditionnel, tel que défini par les anciens rhéteurs, et ne souligne pas le dynamisme polyvalent, la nouveauté incantatoire qu'y ont ajoutés les poètes symbolistes et — jusqu'à un certain point — Nelligan lui-même.

Quant au style de M. Wyczynski, il est clair et précis lorsqu'il s'attache à la discussion d'un détail particulier — technique ou historique. Toutefois, quand il traite d'esthétique ou de poésie en général, il lui arrive de tomber dans le conventionnel, de s'embarrasser de vieux oripeaux romantiques ou même scolastiques. Nous butons alors sur des phrases dans le genre de celles-ci : « La hantise de savoir intégralement les choses, et de les vivre, engendre une sorte d'effervescence spirituelle. Cette concentration des facultés cognitives et affectives sur l'œuvre à produire annonce l'état d'inspiration » (p. 2). « La hantise de l'idéal consiste chez Nelligan à arracher à l'art et à l'amour ce qu'ils ont de sublime. Nous poursuivons les efforts d'une intelligence intuitive et assistons aux aspirations d'une âme éprise des sommets » (p. 123). Le style n'est peut-être pas d'une importance primordiale dans un ouvrage comme *Émile Nelligan*, mais l'auteur aurait quand même dû éliminer de semblables vieilleries.

Surtout préoccupé de la découverte des sources, M. Wyczynski a dû souvent éprouver la tentation de s'y laisser absorber tout entier et de négliger l'aspect esthétique de Nelligan. Il a admirablement su éviter cet écueil. Il déclare que, pour l'évolution poétique nelliganienne, « la logique usuelle se montre impuissante à rattacher les effets aux causes » (p. 287). Tout le long de son travail, il affirme d'ailleurs à mainte reprise que, quelles que soient la variété et l'incontestabilité des influences subies, Nelligan sait toujours préserver son originalité.

Habile à manier l'analyse aussi bien que la synthèse, notre critique est donc en droit de conclure que, comparé aux « autres poètes canadiens [...] Nelligan est un poète de génie qui domine son époque d'une manière incontestable » (p. 292).

Espérons que le travail de M. Wyczynski donnera un nouvel élan à notre critique littéraire qui, depuis l'époque de Louis Dantin, croupit dans la médiocrité et que des ouvrages comparables au sien paraîtront bientôt chez nous.

Gérard BESSETTE.

\* \* \*

## II. - *Le roman et le conte*

par Jean MÉNARD.

Le Canada français a produit peu de romans en 1960. Notre population se chiffre par quelque cinq millions, et nous comptons une vingtaine de titres<sup>1</sup>. Le marché reste limité. Écouler en quelques années trois mille exemplaires d'un roman, n'est ni un triomphe, ni un échec. Douloureuses ou gaies, les fictions de nos auteurs n'atteignent pas un public très vaste. Toutefois, les différentes parties du pays se trouvent assez bien représentées : Montréal, puis Québec, fournissent le gros des effectifs, mais d'autres parties de la province, l'ouest, l'Ontario (spécialement Ottawa) nous offrent de nouveaux talents. Qu'on ajoute les inévitables intellectuels exilés en France, comme Robert de Roquebrune, ou l'apport d'un Néo-Canadien, comme Robert Hollier. En revanche, aucun romancier des provinces maritimes. Les frontières de la Laurentie peuvent être nettes dans la cervelle de certains douaniers refoulés. On ne circonscrit pas facilement une république des lettres.

Le roman canadien ne sombre pas plus dans l'anarchie ou la révolte, qu'il n'enseigne une morale de rosière. On découvre des romans à thèse édifiante, des romans chrétiens, des romans amoraux, des romans nihilistes et des romans tout court. Les différents genres romanesques semblent assez bien représentés : le roman-fleuve, le roman de mœurs, le roman psychologique, le roman poétique, le roman pour enfants, le conte. Le roman paysan paraît en baisse. Dans l'ensemble, les techniques sont peu audacieuses : James Joyce et Robbe-Grillet possèdent peu de disciples ou d'émules au Canada. Pour le romancier canadien, conter est une chose sérieuse qui n'admet aucun badinage. Même si les analyses ne vont pas très loin, on respecte beaucoup la Psychologie avec un grand P. On veut peindre la réalité objectivement, et on oublie que dans un roman, chaque personnage la voit à travers ses préjugés et que tout récit possède son rythme, ses thèmes, comme une partition musicale, et que le temps, qui détruit tout, se précipite ou se ralentit au hasard des volontés. Seuls Maurice Gagnon et Claude Jasmin échappent à la banalité de la narration traditionnelle et subissent l'influence du cinéma.

Après un rapide examen de toute cette production, nous croirions volontiers que la langue de nos romanciers gagne en correction et en précision, bien que de nombreux anglicismes et solécismes infestent quelques œuvres. Mais écrire correctement ne suffit pas. Écrire platement, c'est être absent et prêter à la réalité une absence d'être.

Parmi les vingt romans parus en 1960, il en est peu d'excellents, il en est plusieurs d'une qualité certaine. Avec un peu de patience, on peut lire les plus

<sup>1</sup> Nous n'avons pu nous procurer les œuvres suivantes : Jean BOUSQUET, o.p., *Mon ami Georges*, Montréal, Les éditions du Lévrier; Reine MALOUIN, *La Plaine au Soleil*, Québec; J.-C. LECLERC, *Aux Antipodes de mon Pays*, roman missionnaire, Montréal, Les éditions de l'Iris; Suzanne PARADIS, *Les Hauts Cris*, Paris, Les éditions de la Diaspora.

médiocres jusqu'au bout. Le pessimisme serait non seulement inutile, mais injuste. Nous souhaiterions certes que nos romanciers mûrissent davantage leurs œuvres, au lieu de nous livrer des primeurs. Rilke prétendait qu'il fallait attendre et butiner une vie durant, avant de produire les dix lignes qui comptent. La littérature demande une ascèse totale et de cruels sacrifices. Certaines lenteurs sont indispensables. Et puis l'on regrette que beaucoup de romanciers canadiens se refusent à l'enracinement. Que de romans dont l'action paraît suspendue entre Montréal et Paris. Il faut compatir avec son pays, maudire les hivers trop longs, rêver à des lacs immenses, humer toutes les odeurs du sol, s'attacher à son patelin, à une allée de peupliers. N'oublions pas que l'action de *Madame Bovary*, du *Rouge et le Noir*, d'*Eugénie Grandet* et de bien d'autres grands romans français se situe en province.

Le Canada français n'a pas encore produit de Thomas Mann ou de Dostoïevsky. En lisant nos romanciers, nous nous unissons à leur moi le plus intime. Cette communion invite à l'espérance.

\* \* \*

ANNE-MARIE. — *La Nuit si longue*. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1960. 215 p.

Une jeune fille, Monique Marchand, se révolte contre sa famille. Sa mère est sottre et snob. Son père, médecin célèbre de Montréal, se soucie peu de sa famille et obtient, à force d'intrigue, un poste important. Monique, qui fréquente Julien, jeune journaliste léger et libertin, rencontre Michel Beaudoin, étudiant en médecine sérieux et religieux. Elle entend le père Duval, s'intéresse à l'œuvre de l'abbé Pierre, revient à la pratique religieuse. Michel lui plaît de plus en plus. Ils se fiancent, et madame Marchand meurt, victime d'une crise cardiaque.

L'auteur a obtenu quelque succès avec son premier roman, *L'Aube de la Joie*. On peut croire que la clientèle aimera également *La Nuit si longue*, dont la valeur littéraire est assez courte. Anne-Marie prêche une morale élevée et austère, mais subordonne naïvement son intrigue à sa thèse. Ce récit veut trop nous édifier. Des papotages de vieilles dames autour d'une théière ne font pas un roman. Et une conversion sincère se situe à quelque profondeur. Il faut plus qu'une guitare jésuite pour découvrir le Dieu vivant.

Anne-Marie n'est pas Dostoïevsky, mais on voudrait qu'elle fût un peu moins Magali. Espérons que son prochain roman contiendra moins de prêches et un récit plus prenant.

\* \* \*

CLAUDE AUBRY. — *Les Îles du Roi Maha Maha II*. Québec, éditions du Pélican, 1960. 60 p.

Le Canada français produit une assez abondante littérature enfantine, mais bien peu d'œuvres échappent à la platitude ou à l'insignifiance. Ou bien on prend un ton sentencieux et moralisateur : on oublie que les enfants préfèrent de belles images aux maximes glorieuses. Ou bien on s'adresse à des enfants manqués, à des quarts d'adultes. Ne pénètre pas qui veut jusqu'au paradis des enfants.

*Les Îles du Roi Maha Maha II*, conte de M. Claude Aubry, écrivain d'Ottawa, a obtenu le prix annuel « Littérature-jeunesse » de l'A.C.E.L.F. C'est l'histoire d'un roi que séduit une sirène frétilante et belle. Cet amour le tue mais produit les Mille-Îles. Ce récit merveilleux, si agréablement édité, est écrit dans un style poétique et simple. Cependant, nous pouvons regretter que l'auteur, au lieu de peindre les mœurs d'Indiens que l'on croirait Aztèques, ne décrive pas celles de nos abori-

gènes. Mais c'est là remarque d'adulte et ces brillantes images charmeront sûrement nos enfants canadiens.

\* \* \*

GÉRARD BESSETTE. — *Le Libraire*. Paris, René Julliard et Le Cercle du Livre de France, 1960. 173 p.

Un professeur, Hervé Jodoin, chômeur depuis deux mois, accepte un petit emploi de libraire à Saint-Jochin [avec un « n »]. Il loge chez Rose Bouthillier, femme mûre et forte, qui vit loin de son mari et qui devient sa maîtresse. Saint-Jochin est un village insipide. L'ex-pédagogue tue le temps dans des tavernes. Le propriétaire de la librairie, M. Chicoine, est un vieil hypocrite qui étale des bondieuseries sur les comptoirs et qui garde dans un capharnaüm des œuvres audacieuses et pimentées que les clients demandent à voix basse. Un jour, un collégien achète *L'Essai sur les Mœurs* de Voltaire. Ses professeurs s'inquiètent et le curé s'indigne. Chicoine risque de perdre sa clientèle. Jodoin est chargé de cacher toute cette marchandise immorale. Il la liquide à Montréal.

Le talent de Gérard Bessette est varié. La poésie et la critique littéraire l'ont tenté, mais il est avant tout romancier. Les connaisseurs goûteront ce roman touffu et riche qu'était *La Bagarre*.

Dans *Le Libraire*, Bessette se moque de la société canadienne-française, qu'il juge archaïque, pudibonde et tyrannisée par de multiples tabous. Jodoin ne se révolte pas ouvertement. Il n'est pas dans le fleuve. Il ne nage pas contre le courant. Il est sur la rive et il observe ironiquement. Monsieur Chicoine est un roublard qui exploite la sottise des Saint-Jochinois. Ce roman bouge peu. Décrire les réactions de quelques imbéciles en face de méchants livres est un procédé trop facile. Des tabous ancrés depuis des siècles dans l'âme d'une race méritent mieux qu'un persiflage léger. Il eût mieux valu oublier la littérature et Voltaire, et peindre un bourg qui aime et qui hait, mais qui souffre.

On a comparé Bessette à Gabriel Chevalier. Compliment maladroit et ridicule. La satire de nos scrupules me plaît moins que le portrait de Jodoin. Ce malheureux ne prend rien au sérieux, pas même sa souffrance. Il dit : « Il s'agit de tuer le temps. Ce n'est pas facile, attendu que je me sens trop fatigué pour me promener après mon travail » (p. 111). Pour oublier cette vie qu'il exècre, il refuse de vivre et se saoule tous les soirs. Il couche avec une créature laide et sotte. Il se détruit, ne joue aucun rôle. C'est peut-être cette passivité tragique qui l'empêche de découvrir la souffrance des autres.

\* \* \*

MARIE-CLAIRE BLAIS. — *Tête blanche*. Québec, Institut littéraire du Québec, 1960. 205 p.

*Tête blanche* est l'histoire d'un mioche qui, loin de ses parents, habite une pension dirigée par un certain M. Brenner, personnage austère, souvent penché sur la Bible. La mère de Tête blanche est une actrice célèbre que son mari abandonne et que le théâtre détache d'un enfant qu'elle aime. Elle languit et meurt dans un lit d'hôpital. L'enfant s'éprend d'une jolie adolescente, passe les vacances d'été en sa compagnie. L'été terminé, il reprend ses études, externe, cette fois. Il grandit, a douze ans, mais Émilie ne l'aime plus et disparaît.

Nous avons lu avec une certaine terreur *La Belle Bête*. Dès les premières lignes, nous sentions un talent, un pouvoir sur les mots. Mais sacrés ou non, les monstres nous effraient. Il faut reconnaître que Marie-Claire Blais, à sa façon, est un phénomène.

Le second livre du jeune auteur québécois peint le même univers enfantin : un univers falot et désespéré. Tête blanche est affamé de destruction, car son père n'existe pas et sa mère est une cabotine. M. Brenner est sérieux comme un pasteur calviniste de stricte observance. Le cœur de Tête blanche bat pour une jeune fille à un âge où il lui faut une mère. Ce pauvre petit être blessé et mortifié deviendra, sans qu'il y consente trop, un adulte.

Ce roman très inégal contient quelques bonnes pages. Les jeux des deux enfants sur la grève sont décrits avec un art discret et précis. On n'oublie pas certaines réflexions mélancoliques : « On a descendu le cercueil dans la terre. J'ai pensé que la pluie viendrait; mais non, pas de pluie. Ce qui prouve que nous sommes bien seuls sous le ciel » (p. 45).

Ce récit demeure dans l'ensemble invraisemblable. Cet enfant qui a douze ans à la fin du volume, raisonne souvent comme un garçon de seize ans. Les lettres de Tête blanche à sa mère sont vraiment trop nombreuses et contiennent trop de réflexions insipides. On pourrait continuer indéfiniment : « J'ai aiguisé trois crayons. J'ai dessiné des nuages roses sur les papillotes de la cuisinière. J'ai dévoré les ailes d'un sphex doré. » Les enfants disent parfois des sottises, et l'on aime qu'ils se taisent de temps à autre.

L'on souhaiterait que Marie-Claire Blais délaisse le monde enfantin et découvre, avec une âme d'enfant, le monde des adultes.

\* \* \*

VIVIANE DA SILVA. — *Visage de Fièvre*. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1960. 217 p.

Claudie, jeune fille malheureuse et désaxée, rencontre une actrice célèbre, Anne, femme aussi jolie que troublante. Anne présente à Claudie un jeune homme et lui prête son appartement. Claudie recule devant le baptême païen et fuit. Elle cingle vers Lesbos, mais des hommes d'âges différents la retiennent sur la rive. Alain, metteur en scène renommé que sa femme ennuie, l'entreprend, en fait une grande actrice, déjoue les plans d'une Anne dévastée par la solitude et la jalousie.

L'auteur raconte les parties carrées de gens qui s'amuse. Les personnages travaillent peu, mais sont fatigués et fripés. Et ils ont toujours l'air de se tromper de lit. C'est l'univers de Françoise Sagan.

Le style de ce roman est triste et gris comme un jour de pluie. Et l'auteur décrit trop de festins et de beuveries. L'intrigue, dans l'ensemble, est assez bien menée. Souhaitons que Viviane da Silva, la prochaine fois, saura peindre des personnages plus subtils et moins tourmentés par des amours ancillaires.

\* \* \*

LÉO-PAUL DESROSIERS. — *Rafales sur les Cimes*. Montréal, Fides, 1960. 235 p.

Ce roman, le troisième tome de *Vous qui passez*, continue de raconter la vie d'un grand bourgeois canadien, Romain Heurfil. Nous sommes maintenant en face d'un homme mûr, qui a réussi, mais qui s'entend plus ou moins avec son épouse. Il aime Angéline Bazire, que jadis il n'a pas eu le courage d'épouser. Il s'en est fallu de peu qu'il abandonne son foyer, comme on le voit dans le second volume, mais Angéline se ressaisit. Après beaucoup d'efforts, Romain connaît, sinon le calme, du moins une certaine accalmie. Mais il se lie un peu trop avec une nièce charmante et intelligente : Flavie Trouvé. Un grave accident d'automobile la rend invalide. Elle se révolte, se résigne et ne recule plus devant l'amour de Joachim Rouer. D'autre part, Nicole Heurfil se confie à Romain. Cette malheu-



reuse, que guette la folie, n'a jamais su accepter sa débilité intellectuelle. Romain se rapproche de sa femme, devient un catholique plus fervent.

Ce roman est-il le dernier tome de *Vous qui passez ?* On croirait que l'auteur publierait assez volontiers un quatrième volume. La vieillesse est l'époque du laconisme. On admire les épanchements d'un auteur qu'on avait cru, jusqu'ici, assez renfermé. Ce roman-fleuve n'a pas la perfection de certains autres récits de Léo-Paul Desrosiers. Des longueurs, des répétitions, des développements lourds et embarrassés, des discussions interminables sur des sujets métaphysiques, diminuent parfois notre plaisir. Le style ne brille pas toujours par sa légèreté : « Cette fois, la coopération de Flavie dans le baiser n'avait pas été quantité négligeable » (p. 101). Les romans-fleuves emportent dans leurs flots des déchets et de l'or.

*Rafales sur les Cimes* contient une peinture réaliste et dure de la société canadienne-française. Avec Desrosiers, nous accédons au monde de la finance. Tous ces personnages paraissent posséder une capacité infinie de souffrances. Ces engagés du grand portage se dirigent vers un pays d'où l'on ne revient pas : pas de joie durant ce noir voyage, parfois un peu de résignation, et le recours de la foi.

Ce troisième tome nous paraît inférieur au deuxième qui contient quelques-unes des meilleures pages de Desrosiers : qu'on lise le chapitre que l'auteur consacre aux vacances de deux amoureux désespérés. Tel quel, et malgré trop de maladresses, ce roman-fleuve enrichit notre littérature.

\* \* \*

DIELLE DORAN. — *Maryse*. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1960. 171 p.

Une adolescente, Maryse, sur un ton mi-badin, mi-sérieux, raconte sa vie, une vie banale, sans événements trop tragiques, sans trop de surprises agréables. Elle poursuit avec succès, mais distraitemment, ses études. Viennent les vacances : elle redécouvre la nature et, distraitemment toujours, gagne quelques sous. De beaux jeunes hommes défilent devant elle : elle est heureuse, elle est triste, elle est indifférente. Et tranquillement, sans qu'il y paraisse, elle devient une adulte, c'est-à-dire une personne qui a souffert.

Un tel livre déconcerte quelque peu. On cherche une intrigue et on ne découvre que des silhouettes à demi irréelles, des impressions, des imaginations délicates, mais fugitives. On souhaiterait pouvoir parfois toucher du bois. Néanmoins l'auteur maintient l'intérêt avec des riens, jusqu'à la dernière page. En se riant, il glisse des pensées de ce genre : « Personne ne me demanda où j'étais allée. Je n'aurais vraiment pas pu le dire. La tristesse et la joie ne sont pas des lieux, ce sont des états » (p. 122). Malheureusement, l'auteur termine son roman de la manière la plus maladroite, en disant comme tout le monde : « Les heures blessent toutes, la dernière tue. »

Dielle Doran évite tous les pièges : elle est précieuse, sans être mièvre. Elle laisse courir son imagination et l'empêche de divaguer. On pourrait, sans trop se tromper, fonder quelque espoir sur son talent.

\* \* \*

MAURICE GAGNON. — *Entre tes Mains*. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1960. 229 p.

Ce roman raconte l'héroïsme quotidien de deux chirurgiennes. Simone MacDonald, veuve dans la cinquantaine, encore séduisante, dirige un centre de recherches chirurgicales, à Montréal. Sous ses ordres vient travailler Yvette Tallard, jeune chirurgienne très jolie et très douée, que son travail passionne et retient, au

point qu'elle refuse d'épouser Peter Beaumont, veuf riche et sympathique. Mais Simone se tue à la tâche. Le cœur cède, elle baisse tranquillement. On peut croire qu'Yvette la remplacera.

Ce roman exalte une morale dure et fière. Ces deux femmes ne vivent que pour la chirurgie : le scalpel supprime tous les moments de loisirs. Simone donne sa vie et Yvette vieillira dans le célibat. Elles sont pourtant attirantes, ces chirurgiennes, et même un peu magiciennes. On regrette qu'elles reculent devant quelques joies simples et humaines, mais on les admire, tout en les craignant un peu. L'auteur de ce roman un peu glacé et pourtant émouvant paraît devoir quelque chose à Corneille, à Montherlant.

Maurice Gagnon est le plus français de nos romanciers. L'intrigue de ce récit pourrait se situer à Paris. L'auteur sait construire : tantôt c'est Simone qui parle, tantôt Yvette. Dans cette œuvre, d'un style elliptique et précis, tout est image, comme au cinéma.

\* \* \*

ROBERT HOLLIER. — *Bétail*. Montréal, Beauchemin, 1960. 257 p.

Robert Hollier est un de ces intellectuels français qui ont élu domicile à Montréal et qui ont compris que la province de Québec offrait une synthèse de la France et du Nouveau-Monde. Singulièrement actif et remuant, il est partout où il découvre la flamme de l'esprit.

*Bétail* raconte les exploits militaires de quelques soldats français, en Syrie, en Lybie, en Égypte, en Tunisie. La bande se retrouve en Angleterre et au Canada. A peine un roman, ce recueil se compose de nouvelles aux titres poétiques et sonores : *Les bouvillons*, *Le bœuf Apis*, *Le Minotaure*.

L'auteur se refuse à conter d'une manière traditionnelle et nous offre des images rapides de la guerre. Les dialogues sont vifs comme des décharges de mitraillettes. L'argot militaire est reproduit avec une fidélité que priseront peu les lecteurs canadiens. L'auteur ne semble pas prendre son sujet trop au sérieux et fuit toute effusion. Malgré une verve gouailleuse, le récit demeure froid dans l'ensemble.

Les propos de ces troupiers égarés à Montréal ne sont pas d'une intelligence excessive. L'un d'eux affirme : « Devenir Canadien, pour le Français c'est un abandon, à contre-cœur, de toute supériorité, c'est rentrer dans le rang » (p. 221). Le comte d'Erfeuil, ce personnage léger qu'inventa madame de Staël, n'est pas mort !

\* \* \*

CLAUDE JASMIN. — *La Corde au Cou*. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1960. 233 p.

Un jeune homme assassine une maîtresse un peu trop vénale qui a succombé aux attraits d'un millionnaire. Il se sauve et sur la route, tue différentes personnes qu'il juge désagréables. Finalement, il se défait du seul parent qu'il aimait vraiment, l'oncle Ubald.

Ce roman a obtenu le prix du Cercle du Livre de France : on prétend que le jury fut hésitant. Les bonnes intentions ne suffisent pas, cependant il convient de couronner parfois, non seulement des œuvres qui tiennent des promesses, mais qui promettent. Tel quel, ce roman contient trop de morceaux de bravoure. Il eût mieux valu décrire moins de meurtres et les décrire mieux. Les assassins veulent souvent détruire le genre humain en détruisant un seul être. Et le héros possède plus de spontanéité que de lucidité. Il s'attaque à une société bourgeoise hypocrite

et perfide, mais ses étranglements sont plus nets que ses arguments. En revanche, l'auteur a compris que conter est un art. Sa technique, jamais banale, s'inspire du cinéma.

Le style de Claude Jasmin est dru et énergique. Toutefois, à force d'éviter le signolage, l'auteur n'échappe pas au bâclage.

\* \* \*

CLAUDE JASMIN. — *Et puis tout est silence*, dans *Écrits du Canada français*, tome VII, 1960, p. 35-192.

Le héros de ce récit monte sur le toit d'une vieille grange qu'il habite et qu'il veut réparer. L'échafaudage s'écroule et l'emprisonne. Il voit toute sa vie : des images fraîches de son enfance, les expériences cruelles de l'adulte. Un fou rôde autour de lui et finalement le tue.

Claude Jasmin, la même année, publie deux romans : on s'incline devant cette prouesse. Ce récit est l'itinéraire spirituel d'un jeune Canadien français élevé très chrétiennement, puis qui cesse de croire au Dieu d'une enfance trop heureuse. Il se fraie un dur sentier dans une jungle pleine de monstres et fabrique une morale à mesure qu'il vit. Et il meurt sans découvrir le mot de l'énigme.

Ce « voyage autour de ma chambre » est excitant et imprévu. Nous ne reprochons pas au héros de juger sévèrement notre bourgeoisie, mais pourquoi se refuse-t-il à une certaine chaleur, à une certaine solidarité ?

Malgré des excentricités inutiles et un style parfois embarrassé, cette œuvre est d'un véritable écrivain.

\* \* \*

CLAIRE MARTIN. — *Doux-amer*. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1960. 192 p.

Un éditeur bien connu, endurci dans le célibat, rencontre Gabrielle, romancière assez jeune, qu'il lance, qui a du succès et qui devient sa maîtresse. La liaison dure une dizaine d'années. Ce n'est pas la grande passion, c'est plus qu'une amitié chaude et résignée. Ce n'est plus Daphnis et Chloé. Ce n'est pas encore Philémon et Baucis. On s'aime sans illusion, et non sans cynisme. Mais Gabrielle, malgré ses allures affranchies, voudrait le mariage. Elle épouse en toute hâte Bullard, écrivain sans talent, mais moins blasé que l'éditeur. Bullard, qui boit trop, meurt, la tête fracassée. On renoue.

En fort peu de temps, Claire Martin s'est mise au rang de nos meilleures romancières. Un recueil de nouvelles qu'elle publia en 1958 obtint un réel succès.

Les œuvres cruelles et noires de Claire Martin ne pourront plaire aux âmes sentimentales. Elle croit que l'amour n'existe à peu près pas, et qu'il faut se rabattre le plus souvent sur un compagnonnage, une camaraderie. Bullard, malgré toute sa sottise, pouvait aimer, mais il s'efface vite. L'éditeur est un vieux garçon égoïste et amoureux de ses pantoufles. Claire Martin peint un univers glacé et dur. Mais cette dureté est parfois factice. Nous croyons difficilement que Gabrielle puisse laisser son mari mourir seul à l'hôpital. Les mourants ont toujours raison et méritent même notre amour. Les personnages de Claire Martin ont trop l'air de lancer des paradoxes, les pieds sur un pouf et le verre de whisky à la main. L'auteur prête ces paroles à Gabrielle : « J'ai toujours aimé Maurois, disait-elle souvent. Rien que des gens propres, l'haleine fraîche, les ongles nets » (p. 39). Toute cette humanité ne sue pas assez.

L'auteur semble, non sans difficulté, s'adapter à la technique du roman. Dans ses nouvelles, sa manière était dense et cursive. Ce court roman est parfois trop long. Certaine scène d'un sous-bois nous eût davantage charmé, si l'auteur avait respecté le mystère de ces grands arbres penchés sur deux corps.

L'action de ce roman se situe partout, et nulle part. Un seul lieu pour la souffrance : et c'est le cœur humain.

L'auteur écrit purement : dans ce roman de 192 pages, on compte à peine une demi-douzaine de barbarismes. C'est peu, au Canada. En France, et par le temps qui court, ce serait peu.

\* \* \*

JEAN-PAUL PINSONNEAULT. — *Jérôme Aquin*. Montréal, Beauchemin, 1960. 210 p.

Trop égoïste, lui dit-on, pour accéder à la prêtrise, Jérôme Aquin est invité à quitter le séminaire. Le voilà dans le monde, perdu et affolé. Il retrouve sa famille qui vit sur un riche domaine. Son frère aîné, Mathieu, entreprenant et travailleur, dirige la scierie de son père. Cruel et avare, il tourmente sa femme, Anne, qui ne demanderait qu'à aimer. La mère, veuve depuis quinze ans, admire l'aîné, méprise le cadet : son esprit est d'ailleurs affaibli. Après une naissance malheureuse, la vie devient infernale pour Anne qui fuit à Montréal, où elle retrouve Jérôme : ils se voient de temps à autre. Anne habite une chambre assez sordide. Son foyer, son triste époux la hantent. Elle aime, malgré elle. Jérôme, altier et dur, l'incite à ne pas quitter Montréal et Anne se tue.

Jean-Paul Pinsonneault a publié, en 1958, *Le Mauvais Pain*, un roman qui fit trop peu de bruit et qui, à côté de maladresses, contenait de fortes pages. Ce second roman témoigne d'un réel progrès. Les dialogues sont moins théâtraux, le style est plus spontané, bien que l'auteur abuse d'épithètes oiseuses et de périphrases surannées (Jérôme Aquin s'appelle rarement par son nom, mais se nomme « le séminariste » ou « le fils d'Élizabeth Aquin »). Toutefois, seul un véritable écrivain peut écrire : « Une sorte d'accalmie éclairait le visage osseux, posé contre le ciel brûlé » (p. 39).

L'auteur marche dans le sillage de Julien Green et de François Mauriac. Selon lui, l'univers n'est qu'un canton dévasté par la concupiscence et l'égoïsme. Ses personnages ne peuvent aimer. À l'exception d'Anne, qui disparaît, ou plutôt qu'on détruit. L'héroïsme inhumain de Jérôme Aquin cache mal un égoïsme glacial qui se refuse à un héroïsme modeste et quotidien. L'auteur fustige un certain jansénisme qui oublie que le Christ crucifié est avant tout un Christ incarné.

\* \* \*

MARCEL PORTAL. — *Au Cœur de la Chênaie*. Montréal, Fides, 1960. 155 p.

L'auteur a publié en 1960 un poème, *L'épave*, qui a obtenu le premier prix de « La société des poètes canadiens-français ». Il s'essaie maintenant au roman et nous rapporte les propos de chênes entourant un jeune homme perdu dans la forêt. C'est ainsi qu'un chêne a souhaité, toute sa vie, succomber sous la hache et devenir crucifix. Il succombe sous la hache et devient cerceuil, enfermant, il est vrai, les restes encore séduisants d'une belle jeune fille.

Ce livre exalte les grandeurs du sacrifice et de l'humilité, fustige l'orgueil des philosophies modernes qui assassinent l'homme en assassinant Dieu. Aux cités enfumées, l'auteur préfère les charmes verts de la forêt et décrit avec enthousiasme les chênaies, les sous-bois, les sentiers tortueux qui ne mènent nulle part. Mais on voudrait qu'il cueillit plus de fraises sauvages et moins de sentences sublimes.

Car il lui arrive de savoir conter : on lit, non sans agrément, le récit *Le Seigneur du Rocher de la Joyeuse*. Mais un style trop académique et trop fleuri dépare les meilleures pages. Que l'on juge : « L'éclatante lumière qui régnait ce jour-là sur la nature, inondait la haute futaie de larges rayons fusant à travers la verte transparence des frondaisons et donnait à l'élan ogival des ramures, l'aspect de vastes cathédrales ensoleillées » (p. 9). En 1960, on ne doit plus écrire comme l'abbé Casgrain.

Espérons que l'auteur composera des romans agrestes plus sauvages et moins scolaires.

\* \* \*

MARGUERITE PRIMEAU. — *Dans le Muskeg*. Montréal, Fides, 1960. 222 p.

« Muskeg » est un nom indien qui signifie « terrain marécageux couvert de mousse et de pins ». Grâce à ce roman, ce mot obtiendra peut-être le droit de cité et deviendra français.

Avenir est un petit village au nord de l'Alberta où vit une poignée de Canadiens français, qui résistent courageusement à toute influence anglo-saxonne. Un instituteur, Lormier, échauffe les esprits. Le village, sous son influence, attend un médecin québécois et se refuse aux soins d'un médecin étranger, si bien que Lormier perdra un enfant. Durant la crise économique, O'Mally, Irlandais astucieux, s'installe et s'enrichit. Le temps passe, la mentalité change. Lormier ne veut pas que sa fille épouse le fils d'O'Mally. Le curé, vieux Français plein de bonhomie, intervient et le mariage a lieu.

Ce roman est une œuvre de combat qui connaît, vraisemblablement, un vif succès chez nos frères de l'Ouest. Il exalte le patriotisme, l'amour de notre culture, en évitant le chauvinisme, comme le prouve la conclusion. Toutefois, l'auteur confond trop souvent récit et thèse. On ne fabrique pas un roman avec des arrières-pensées, mais avec des personnages. Marguerite Primeau ne peint que des silhouettes. Nos pieds ne s'enfoncent pas dans le « Muskeg », le vent des hivers interminables ne vient pas fouetter nos joues. Ces frères éloignés et courageux manquent de corps et paraissent un peu abstraits.

\* \* \*

ROBERT DE ROQUEBRUNE. — *La Seigneuresse*. Montréal, Fides, 1960. 270 p.

Vers la fin du régime français, Louise de Normanville, riche « seigneuresse » canadienne, épouse le marquis de Fortisson, jeune Gascon élégant et ruiné, bien qu'elle aime également Lord Gordon, séduisant Écossais, partisan des Stuarts. La seigneuresse se livre à la contrebande des pelleteries, et un cousin habile et perfide, Anselme Racicot, tend sans cesse des pièges au marquis. Accusé d'espionnage, Racicot est fusillé. Arrive la conquête anglaise. Le marquis meurt sous les yeux de James Gordon, qui épousera la fille de la seigneuresse.

Les romanciers canadiens ne peignent plus guère le régime français, faute, peut-être, de connaissances précises et d'érudition : savoir conter ne suffit pas. Robert de Roquebrune décrit avec précision la vie de nos ancêtres, au siècle des lumières. Nous regrettons toutefois qu'il ne traite pas son sujet avec plus d'âpreté et se complaise dans un romanesque assez désuet. Nous ne sommes plus au temps de Joseph Marmette. Les travaux de Marcel Trudel et de Guy Frégault nous ont rendus exigeants. Cet écrivain au style élégant et aristocratique enrubanne un peu trop les duretés du Nouveau-Monde à l'époque de Voltaire. Un certain romanesque ne peut que nous éloigner de cet âge. Un certain réalisme nous y ramènerait.

\* \* \*

YVES THÉRIAULT. — *Ashini*. Montréal, Fides, 1960. 173 p.

*Ashini* est le dernier des Montagnais, du moins le dernier qui consente à vivre librement, selon les usages anciens. Vieux et usé, il a perdu sa femme, ses deux fils. Sa fille est disparue. Sa seule compagne est la mort qui rôde autour de lui. Il revit sa vie. Les défections de son entourage sont autant de flèches qui l'assassinent. Il méprise les Blancs avec leurs mensonges et leur camelote. Il aurait voulu rencontrer le premier ministre, lui demander de faire droit aux opprimés, mais il n'a pu se rendre à Ottawa. Il se tue et meurt avec toute sa civilisation.

Dans *Agakuk*, Thériault avait peint les mœurs des Esquimaux. Actuellement, tout le monde s'intéresse à la culture de ces peuples nordiques, comme si les Indiens n'existaient plus. Une civilisation serait-elle sur le point de disparaître ? On méprise de riches traditions, que l'on juge primitives, et des lois absurdes produisent des Blancs manqués, rongés par l'alcool et la tuberculose.

*Ashini* est un plaidoyer, mais aussi une œuvre d'art. Thériault, excellent conteur, renonce ici à raconter et s'épanche. Cette rhapsodie, traînante et douloureuse, chante les sortilèges du feu, de l'eau, de l'écorce. Certes on eût aimé parfois un lyrisme plus direct, des effusions plus colorées. Mais l'auteur a voulu garder une certaine vraisemblance, en ne prêtant pas à son Indien un langage trop figuré. Nous sommes loin des audaces de *Contes pour un homme seul*.

\* \* \*

ADRIEN THÉRIO. — *La Soif et le Mirage*. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1960. 222 p.

Parmi nos jeunes romanciers, il n'en est pas de plus féconds qu'Adrien Thério : il a publié un roman, un recueil de nouvelles, une courte anthologie, un livre de critique littéraire. Et ses tiroirs recèlent de nombreux manuscrits qui réclament des éditeurs.

M. Leblanc, jeune professeur québécois, enseigne le français dans une petite université américaine. Il loge chez Miss Morgan, vieille fille assez romanesque, d'abord obséquieuse, puis amoureuse. A l'université, Leblanc se lie avec Bill Young, étudiant intelligent, mais plein de complexes et tyrannisé par sa mère. Bowlingville est une ville insipide. Leblanc s'ennuie et Miss Marshall l'accable de bière et de « high balls ». La sœur de Bill s'éprend de Leblanc qui la trouve sotte. Miss Marshall devient insupportable, reçoit un ivrogne qu'elle adore. Leblanc part pour l'Europe et Bill meurt au fond d'un lac.

Ce roman exploite un sujet neuf, car nos écrivains peignent peu les mœurs de nos voisins. Adrien Thério a fait des progrès depuis son premier roman, *Les Brèves Années*. Il sait nouer et dénouer une intrigue. Mais l'auteur semble parfois absent et l'intérêt languit. Sa description de Bowlingville est dans l'ensemble froide et banale. Si l'on déplore le conformisme américain, on ne doit point tomber dans un conformisme littéraire. Certaines réflexions sont d'une évidente maladresse : « Il m'était arrivé quelques soirs de regarder la télévision avec Miss Morgan. Entre elle et moi, sur le divan, il y avait Taco. Et Taco ne sentait pas toujours bon » (p. 50-51). Taco, c'est le chien. Mais le livre s'affermi, à la fin. L'auteur décrit avec un art discret et voilé une promenade de Leblanc et de Bill dans la forêt. Et la conclusion est tout à fait bonne : « J'étais sans but. Si je n'avais pas craint de passer pour ridicule, je serais moi-même parti à la recherche d'un foulard rouge et noir que j'aurais porté en signe de deuil » (p. 222).

L'auteur a, selon toute évidence, habité longtemps des milieux anglo-saxons. De trop nombreux anglicismes déparent cette œuvre.

\* \* \*

GILLES VIGNEAULT. — *Contes sur la pointe des pieds*. Québec, Éditions de l'Arc, 1960.

Gilles Vigneault a publié, l'an passé, un recueil de poèmes, intitulé *Étraves*, qui n'a pas obtenu le succès qu'il méritait. Les vers libres y alternaient avec les vers réguliers. Une angoisse moderne succédait à une mélancolie éprise de vieilles légendes. Et dans tout le recueil, les voix de la mer qui vient se briser sur les rochers de la côte Nord. Une telle agilité a déconcerté la critique. Ajoutons que Gilles Vigneault compose des chansons savoureuses que la ville de Québec commence à fredonner.

Les *Contes sur la pointe des pieds* sont des contes très courts et presque des poèmes. L'auteur regrette l'enfance, l'âge des sortilèges. Il sait que dans la vie d'un enfant, un enterrement d'oiseau est un événement, et que les enterrements de première classe, avec cadillac, flattent la vanité des bourgeois. Il chante des amours muettes et douloureuses. Aux métropoles qui klaxonnent et qui noircissent, il préfère la paix des vieux patelins. C'est un non-conformiste qui méprise la bourgeoisie, le cliché, les mensonges de toute sorte.

Certains contes nous émeuvent. *Le piano* raconte un amour d'enfant pour une séduisante musicienne. En lisant la nouvelle *Le temps*, nous songions à Xavier de Maistre qui écrivait : « En vérité le temps me paraît quelque chose de si inconcevable, que je serais tenté de croire qu'il n'existe réellement pas, et que ce qu'on nomme ainsi n'est autre chose qu'une punition de la pensée. » Malheureusement l'auteur est parfois victime d'une imagination bizarre et maladive, et se complait dans une certaine préciosité. Ainsi le conte *Les souverains* nous paraît à peu près illisible.

Gilles Vigneault, s'il le veut, ira loin. Il est près des éléments. Il possède sa langue, il est parfois, ce qui vaut mieux, possédé par elle.

Jean MÉNARD.

\* \* \*

### III. - La poésie

par Cécile CLOUTIER et Ronald DESPRÉS.

La jeune poésie canadienne-française est à l'heure de la question, non à celle de la réponse. Nous pouvons y retrouver des tendances, des essais, des projets et, à ses meilleurs moments, des réalisations. Il s'agit de se dire soi et de communiquer avec les autres dans la violence d'une révolte ou dans l'apaisement d'un chant. Il faut avoir subi l'influence et en être sorti. Les poètes du Canada français ont réalisé ce qui n'était pas encore possible il y a trente ans. Ils ont été les champions d'une véritable renaissance. On peut prendre ce mot presque littéralement dans son sens historique. La Renaissance fut une époque pendant laquelle quelques individus découvrirent que les possibilités de l'homme étaient immenses.

Et Yves Préfontaine écrivait, il y a déjà plusieurs années : « Nulle angoisse, nulle révolte et nulle définition ne valent désormais la joie d'être en vie dans un pays de genèse, la joie de connaître de plus en plus et de jour en jour et cela durant l'éternité d'une vie humaine. » Ceci c'est, à des degrés divers, l'expérience des dix-neuf jeunes poètes dont nous allons essayer de parler.

\* \* \*

MICHEL AUBIER. — *Tragédie à Springhill*, Montréal, Beauchemin, 1960. 74 p.

Michel Aubier a été bouleversé par cette tragédie minière qui, en octobre 1958, avait plongé toute la Nouvelle-Écosse dans le deuil. Mais qu'il aille jusqu'à nous raconter ce drame en huit cents vers, voilà qui l'expose à des dangers peu communs. Rien n'est plus difficile que de mettre l'actualité en vers. *Tragédie à Springhill* possède plusieurs éléments d'un drame : le héros, la catastrophe, les obstacles. Il s'agit du combat de l'homme contre la destinée, la pesanteur, la peur, la faim et la mort. Cela aurait pu être une épopée, mais l'auteur manque de souffle et nous n'avons qu'un récit en vers. Les descriptions sont fidèles, les courages sont vrais, mais ce que nous appelons conventionnellement la poésie est absent, sans que nous arrivions au prosaïsme des grands « anti-romans ». Le reportage du quotidien et le documentaire des nouvelles sur film étaient si émouvants ! Nous avions vu des désespoirs durs, des éléments hostiles, un grand bouleversement cosmique. Nous ne retrouvons plus cette envergure de la souffrance humaine dans les distiques de Michel Aubier. Pourtant Gilbert Cesbron avait pu se permettre dans *Les Saints vont en Enfer* de décrire une scène analogue mais c'était au niveau du roman. Ici, l'auteur est parti d'un fait chargé de signification et il n'en a tiré que ce que nous attendions, ce que nous y avions déjà vu.

\* \* \*

JACQUELINE BERGERON. — *Fantaisie poétique*. Montréal, Beauchemin, 1960. 60 p.

Nous sommes probablement en présence des premiers vers d'une couventine qui a longuement lu les livres de prix de ses parents. Dans cette *Fantaisie poétique*, il est question de « sanglots qui brûlent, tel un four », de « tous petits gorets les yeux malins qui viennent prendre le frais », du « café, qui sait si bien d'un coup vous remonter » et d'« un gigot d'agneau bientôt fricot », ce dernier disposé en calligramme. Les images les mieux réussies sont d'affreux clichés, les autres étant d'un mauvais goût incroyable.

\* \* \*

ALMA DE CHANTAL. — *L'Étrange Saison*. Montréal, Beauchemin, 1960. 55 p.

Voici des poèmes exquisément délicats dont on n'ose parler avec la pesanteur des mots, de peur que ne s'évanouisse leur ravissante fragilité. Nous pourrions suggérer très souvent le nom d'« haïkaï », nous préférons les considérer comme des moments parfaits d'un monde où c'est toujours l'été, l'étrange saison. Il y a de la joie, de la blancheur, de la lumière, du soleil. Les humains qui y vivent fabriquent des sortilèges, se souviennent et y sont parfois malheureux. Mais les douleurs qui les habitent ne sont jamais sans lendemain et toujours un enfant quelque part recommence l'innocence, « dans un pays de fleurs fraîches ». Car c'est avec des tableaux qu'Alma de Chantal nous épelle la réalité. *L'Étrange Saison* nous présente un monde vu, nous le répète avec des couleurs et des gestes. Le rythme du poème, c'est celui du recommencement quotidien. Les êtres y sont sagement en mouvement. Ils y deviennent avec élégance. On ne pouvait parler plus joliment à la fois d'art, de travail et d'amour que dans ce poème intitulé « Amphore » que nous voudrions citer :

Fraternité des gestes  
Rigueur des glaises vives  
Juste accord de l'espace  
Une âme à façonner



L'élan mûri s'incarne  
 Dans l'aile d'une amphore.

\* \* \*

GILLES CONSTANTINEAU. — *Simple Poèmes et Ballades*. Montréal, Les Éditions de l'Hexagone, 1960. 24 p. (Collection des Matineaux.)

Il faudrait d'abord discuter le titre. En effet, ces poèmes ne sont à aucun moment simples. Au contraire, ils apparaissent chargés de toute une pesanteur minérale et végétale longuement travaillée à travers une alchimie verbale extrêmement intellectuelle. Notons que nous avons été frappée par le peu de vraie place que tiennent les humains dans ces poèmes. C'est l'aspect nouvelle vague du recueil. Les villes existent par elles-mêmes et ce n'est que par accident que l'on y trouve des citoyens. Ce sont des choses qui s'aiment entre elles :

que l'eau contient de mystère  
 que la mer aime de poissons  
 que d'années en quatre saisons  
 la terre a d'humbles humeurs  
 la mort est proche rumeur  
 un amour résume la terre

Dans cette population de « nuages carcinogènes » et de « buildings babelisants », l'on finit par se demander s'il y a encore de la place pour un langage qui établirait la communication entre les êtres, ou si tout n'est sur terre que « poupées de granit ».

\* \* \*

RODRIGUE GIGNAC. — *Toua*. Québec, Les Éditions de l'Hôte, 1960. 76 p.

Fort heureusement, l'auteur nous a expliqué son titre. C'est « Toé », toi, en mauvais joul. D'ailleurs, ces poèmes ont été écrits sous le signe du jeu de mots. Le poète... s'amuse avec des identités vocaliques et consonnantiques. Il semble vouloir avant tout choquer : la pudeur, le nationalisme, la tradition et la grammaire. Il y a beaucoup de jeunesse dans ces poèmes. La parole n'a pas été précédée ici d'assez de silence. Il faut longuement écouter avant de se permettre un cri. Et ce « Toua », cet autre auquel il s'adresse n'a vraiment qu'une valeur de vocatif. Certains de ses poèmes pourraient aussi illustrer le chapitre sur l'harmonie d'un traité de versification. Prenons comme exemple « Le Puffiste ».

Tourne  
 Détourne  
 L'amour  
 Sur tes lèvres  
 Rouges  
 Roug  
 Rou  
 R  
 .  
 .  
 .

Nous pensons tout de suite évidemment à Prévert. Signalons cependant l'originalité savante et abstraite de la couverture dessinée par Denys Morisset.

\* \* \*

JACQUES GODBOUT. — *C'est la chaude Loi des Hommes*. Montréal, Les Éditions de l'Hexagone, 1960. 67 p.

Ces poèmes sont à la fois sociologiques et politiques. C'est aussi la poésie de l'allusion scientifique à la biologie et à la géographie. Il nous semble que Godbout cherche à s'incarner dans le temps au niveau de l'événement. Les thèmes sont rigoureusement modernes, urbains et industriels.

... Me trouvant étrange  
Comme un poète dans la rue d'une capitale  
Du pétrole.

Il faut aussi beaucoup admirer le très grand sens du rythme que nous trouvons chez Godbout. Plusieurs poèmes sont construits comme un ballet. C'est à fleur de geste que le poème s'ébauche.

Et cette *Chaude Loi des Hommes* venue d'un poème d'Éluard, c'est d'aimer, de connaître, de se rappeler, de vivre en harmonie avec tout le mouvement du monde.

Lorsqu'un enfant  
Donne naissance  
A un autre enfant  
Et que les deux  
  
Ces deux enfants du bonheur  
Se regardent  
  
La terre cesse d'être ronde  
Pour leur indiquer  
Où aller  
Et elle s'étend comme  
Une pelure d'orange  
pelée

\* \* \*

ANNE HÉBERT. — *Poèmes*. Paris, Éditions du Seuil, 1960. 105 p.

*Poèmes* c'est, avec une présentation de Pierre Emmanuel, une réédition du *Tombeau des Rois*, suivie de poèmes en prose. Nous y trouvons aussi une sorte d'art poétique. Enfin Anne Hébert s'essaie à nous dire son poème.

« La poésie colore les êtres, les objets, les paysages, les sensations, d'une espèce de clarté nouvelle, particulière, qui est celle même de l'émotion du poète... La vérité qui était éparse dans le monde prend un visage net et précis, celui d'une incarnation singulière. »

Et « je crois qu'il n'y a que la véhémence d'un très grand amour, lié à la source même du don créateur, qui puisse permettre l'œuvre d'art, la rendre efficace et durable ».

Et ailleurs : « Notre pays est à l'âge des premiers jours du monde. La vie est ici à découvrir et à nommer. »

Quant aux poèmes, nous trouvons en chacun une parole. Ils sont pesants de vie, de souffrance et de vérité. Ils sont les signes du mystère, le cri du silence. Et ils nous déchirent de toute la recherche d'une inapaisable paix. C'est peut-être de ce reflet de l'âme moderne dont André Rousseaux voulait parler lorsqu'il présentait Anne Hébert comme « l'un des plus grands poètes contemporains de langue française ».

\* \* \*

RAYMOND LABERGE. — *Zénith Amer*. Québec, Les Éditions de l'Arc, 1960. 62 p. (Collection de l'Escarfel.)

Raymond Laberge écrit une poésie extrêmement hermétique, bien souvent savante et toujours travaillée. Il réussit des vers d'une étonnante qualité plastique. Mais il est très exigeant pour le lecteur. En effet, celui-ci doit entrer dans son monde, partager ses métamorphoses, se sensibiliser à ses paysages décantés, à ses éléments primordiaux, se réduire... ou s'augmenter à son essentiel.

Les vers sont méticuleusement construits. On pourrait entreprendre une étude des allitérations. Les adjectifs sont dosés avec élégance. Certains poèmes de Laberge sont presque pointillistes. Sa prose possède les mêmes qualités. Voyons plutôt : *Halte*.

Il cillait entre les yeux un floral qui les  
dégivrait. Le temps câblait de l'an à l'astre.  
Le temps ourlait les vans de la blanche écorce,  
et l'indolence des monts en arche souriait.

Enfin Marcel Légaré a peint pour la couverture un « Zénith Amer » aux tons de violet tout à fait émouvant.

\* \* \*

PIERRE LABRECQUE. — *Corail de Soi-Même*. Montréal, Éditions Beauchemin, 1960. 57 p.

Poésie calcaire taillée à même le roc ! Poésie de la nature amputée de la tendresse des feuilles et de l'hospitalité des herbes ! Nature inhumaine où rien ne tend la main ! L'homme y devient « Corail de Soi-Même ». C'est d'ailleurs de ce même cosmos qu'a vécu St-John Perse.

Pierre Labrecque avait déjà un nom-onomatopée, un nom qui a l'air d'un pseudonyme. C'est à travers les « déchirures du vent », parmi les « montagnes aux élans de cerfs » qu'il est devenu un citoyen de l'île Bonaventure :

J'essuie les plans de pierre  
à l'ossature spectrale,  
de grincements putréfiés  
de blancheur.  
Je masse le soleil de mes mains  
sur ce trop plein de mer.  
Mes doigts livides  
solidifient les couleurs  
pour l'écoute du temps.

\* \* \*

PAUL-MARIE LAPOINTE. — *Choix de Poèmes arbres*. Montréal, Les Éditions de l'Hexagone, 1960. 28 p. (Collection des Matineaux.)

Ici deux thèmes : l'arbre et la femme. L'arbre nous apparaît comme merveilleusement divers et transcendalement un. *J'écris arbre*. Et à travers les pins, les épinettes, les bouleaux et les merisiers, il exprime l'abondance :

Les arbres sont couronnés d'enfants.  
Le sourire multiplie ses feuilles.

La femme possède les mêmes caractéristiques. C'est un être multiple, bonne comme la terre et bienfaisante comme le pain. Elle a cette générosité des objets.

Cette pluralité, Lapointe l'illustre jusque dans son style. Il énumère. Il ne

pose que des jalons. C'est le lecteur qui achève le poème. C'est lui qui est le citoyen des villes créées dans le poème.

Nous sommes installés sous le tonnerre  
planète désolée  
en dépit des fleuves et des caps  
en dépit des forêts permanentes  
les capitales piétinent leur peuple.

\* \* \*

RINA LASNIER. — *Mémoires sans Jours*. Montréal, Éd. de l'Atelier, 1960. 138 p.

Nous retrouvons la manière de l'auteur, ses poèmes de forme presque biblique. Nous avons enfin une poésie enracinée. Il s'agit toujours d'un être humain cosmique, fils des saisons, engagé dans la communication avec les choses.

La liturgie du travail s'exprime avec des gestes précis. Et la poésie est rendue au chant. C'est ce côté lyrique qui nous frappe d'abord. Et puis, ce culte de la métamorphose, l'un des grands thèmes de la poésie moderne. Il y a une constante mutation des objets en objets et en paroles.

De plus, c'est une poésie saine, remplie d'été, de soleil, de pierres et de plantes. Les images sont très fortes, très vraies.

Un poème comme *Le Jeu des Peines* nous ramène au moyen âge. C'est la musique du rondeau et cette souffrance primitive du début d'une civilisation qui espère encore.

Bref, un bon recueil, apaisant et même profond, tout pénétré d'un christianisme authentique.

\* \* \*

MADELEINE LEBLANC. — *Ombre et Lumière*. Éditions de Brume.

Monsieur Jean-Marc Poliquin écrivait dans la préface de ce recueil : « Pour traduire sa quête ardente du bonheur, Madeleine Leblanc cherche d'abord à parler en clair. C'est le premier trait de son originalité. Car, si elle se veut moderne dans l'expression de sa pensée, elle répudie tout automatisme du langage, tout rapprochement de mots qui tourne au rébus, toutes ces métaphores incohérentes dont raffolent les faux émules de Rimbaud. »

Madame Leblanc semble très romantique d'inspiration. Nous retrouvons les thèmes du rêve, de l'amour déçu, du temps qui fuit, de l'automne, le tout baigné dans un paysage de brume. C'est très souvent à travers l'antithèse qu'elle essaie d'exprimer la dualité de la vie.

Une rose vous caresse ?  
Une épine vous blesse.  
  
Vous découvrez l'amour ?  
La douleur n'est pas loin.  
  
Vous donnez vos biens ?  
On vous laissera sans pain.

Et au bout de sa recherche, elle arrivera à

... Un néant immense  
Où tout retrouvait la délivrance  
Et qu'on appelle « Éternité ».

\* \* \*

PAUL MORIN. — *Géronte et son Miroir*. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1960. 149 p.

Il semble s'agir des poèmes de ces dernières années. Ils sont d'une valeur variable. Un poème comme *Ciné* nous rappelle bien l'ancien Morin, mais d'une façon générale, ce nouveau Morin sans l'exotisme du *Paon d'Émail* doit nous apprivoiser. On ne retrouve pas toujours cette perfection du style à laquelle il nous avait habitués. Ces poèmes sont beaucoup plus concrets, bâtis autour de faits divers comme *Flight n° 439E*. L'auteur compte beaucoup sur le métier acquis, semble-t-il.

Mais il manie toujours l'ironie avec dextérité. Et nous retrouvons ces dialogues au sein du poème, ces emprunts aux événements familiers, ces références à une géographie un peu étrange souvent. Et pourtant, ces poèmes sont bien souvent en dehors d'une époque. Ils pourraient être écrits partout. Pas de fidélité à un temps ou à un lieu. Ils ne sont pas « historiquement centrés ».

Morin nous peint un monde dont on ne sait jamais s'il serait sympathique ou hostile, un monde où l'on n'est même pas sûr qu'il se moque véritablement de nous. Devant une œuvre comme celle-là, on hésite et on réfléchit à la notion de sérieux.

Et le cacatoès (qui n'est qu'un grand serin)  
marmotte en ronchonnant : « Bonsoir, Monsieur Morin. »

\* \* \*

SUZANNE PARADIS. — *A temps, le bonheur...* Beaumont, 1960. 116 p.

Suzanne Paradis nous apparaît comme un être nécessaire au Canada français. Elle dit en vers le plus souvent mesurés, avec une fraîcheur très reposante, des choses très jolies. Elle répète parfois, mais d'une façon si agréable. Et l'on doit absolument s'incliner devant son habileté à faire des vers. On les a vraiment déjà fabriqués en elle, avec leur charge d'images. Et c'est de la poésie poétique. Il n'y a pas de recherche. Il s'agit seulement d'un être qui a trouvé le monde beau et qui essaie de le dire aux autres. Elle évolue dans une cité de fruits et d'astres sans trop d'intensité. Pas de souffrance tragique et pas de grand bonheur ! Seulement du soleil sur la route au matin !

Je cours après des pas  
que j'ai perdus dans l'herbe  
dans l'or ou dans les gerbes  
de blés qu'on ne voit pas.

\* \* \*

LÉON PETIT. — *Fragments*. Montréal, Les Éditions de l'Aube, 1960. 37 p.

Les poèmes de Léon Petit reflètent la déception devant la vie, devant une réalité qui n'est jamais ce qu'elle devrait être. Les répétitions et les énumérations deviennent chez lui des procédés constants. Parfois, elles introduisent un certain rythme, mais souvent elles agacent. L'auteur accumule aussi les compléments de noms. Et il semble se plaisir beaucoup à certaines violences de vocabulaire et de style. Par exemple :

Elle galope  
Écrase  
Piétine  
Tord  
Déchire.

Il y a parfois même un certain sadisme d'expression. Le poète nous parle d'un monde qui brise l'humain, où tout est irrémédiablement gâché parce que « la fille belle... porte à son front une large blessure ».

\* \* \*

JEAN-GUY PILON. — *La Mouette et le Large*. Montréal, Les Éditions de l'Hexagone, 1960. 70 p.

Il s'agit d'une série de poèmes d'amour. Toute une symbolique s'organise autour de la femme. C'est sa présence qui inaugure vraiment le poème. C'est elle qui produit ces réseaux de lenteurs, ces rituels. C'est une créature mythologique à laquelle on offre des villes. C'est un être de fable, à la fois nénuphar et mouette dans un paysage d'eau.

*La Mouette et le Large* nous retient par l'abondance et la santé de ses images. Il y aurait une intéressante étude à entreprendre sur l'utilisation des substantifs féminins dans ce recueil. Il faudrait aussi examiner une sorte de civilisation très fine du verbe et de l'adjectif à travers ces poèmes.

« La mouette se prononce pour sa perte aux herbes bleues de la vague. Et passent les paquebots de patience, aux pavillons de pain nouveau. »

Et au bout de ces noces de paroles, Jean-Guy Pilon avoue :

Je ne sais plus qu'un mot  
Pour saluer ma maison  
Et les vies qu'elle protège  
Seules raisons de ma propre vie  
OUI

\* \* \*

GEMMA TREMBLAY. — *Rhapsodie Auburn*. Montréal, Beauchemin, 1960. 60 p.

Précédé d'une préface d'une mièvrerie inquiétante, anthologie de citations connues de tous, extirpées du *Petit Prince* jusqu'à la *Femme pauvre*, auxquelles il ne manque que le célèbre *Qu'il mourût !*, ce recueil nous surprend. Cependant, il y a vraiment des « moments heureux ». L'auteur connaît un vocabulaire rare avec lequel elle arrive à exprimer des idées parfois nouvelles. Poésie enracinée dans les saisons et l'année liturgique; on saisit une certaine progression du temps, d'une durée presque matérielle.

La mie des sabliers  
a manqué le terme  
d'un laborieux apprentissage  
vers des ciels définitifs.

\* \* \*

PIERRE TROTTIER. — *Les Belles au Bois Dormant*. Montréal, Les Éditions de l'Hexagone, 1960. 55 p.

Voici le poète d'un seul thème : la mort. A travers tout ce vocabulaire funéraire, tout cet arsenal d'embaumement, se pose la question de l'homme dans le temps, de l'homme terminé, limité aux deux pôles de son existence : la naissance et la mort, de sa valeur dans un intervalle, accordé, consenti. Il est entouré d'un univers brisé, lézardé, vidé de la durée dont il aurait besoin pour s'accomplir.

*Les Belles au Bois Dormant*, ce sont les « débutantes », vues dans toute leur fragilité et déjà engagées dans la mort qui les ravira bientôt. Poésie parfois

macabre pleine de désespérance où seule la mort de ses sœurs permet à une plante de pousser.

A l'instant où commence la lune de miel  
 Sans fin qui mène à la complète nudité  
 Des squelettes en robes éternelles de nuit.

\* \* \*

Donc, nous avons lu la poésie publiée au Canada français en 1960. Nous avons conscience que toute la poésie n'est pas là. Des revues comme *Emourie*, *Situations* et *Liberté* devraient trouver place ici. Nous devrions parler de la chansonnette qui se développe de plus en plus, citer certains scénarios de film qui sont de vrais poèmes. De plus il existe à tous les niveaux de notre société, une riche poésie de tiroir que la timidité et l'absence de moyens matériels adéquats empêchent de publier. Enfin, il y a des recueils que nous n'avons pu nous procurer avant la date d'échéance de cet article.

Au hasard de ces quelques réflexions, si nous avons été frappée quelquefois de la pauvreté d'idée, d'humanité, d'expérience vitale de quelques-uns, si nous avons été déçue parfois par l'indigence de la langue, nous avons été rassurée par les autres, tous ces autres qui poursuivent une recherche authentique et parfois déchirante du beau, du bon et du vrai. Le jeune poète canadien comme tous ses frères essaie de réinventer. La poésie devient pour lui une réalité totale. Et les poètes valables du Canada sont actuellement unis par un lien constant. Ils ont connu une double expérience : celle de l'isolement et celle du langage. Maintenant et de plus en plus, ils cherchent à créer une poésie canadienne, sans frontière de langue. Ils veulent redécouvrir l'homme dans chacune de ses possibilités. Être profondément canadiens, c'est la meilleure façon pour eux d'être universels.

Comme le dit un proverbe chinois : « A force d'aller vers l'ouest, on finit toujours par arriver à l'est. »

Cécile CLOUTIER.

\* \* \*

CÉCILE CLOUTIER. — *Mains de Sable*. Québec, Éditions de l'Arc, 1960. 31 p. (Collection de l'Escarfel.)

On aurait mauvaise grâce à reprocher à l'auteur des *Mains de Sable* sa parcimonie verbale. Résultat d'un long et patient choix, cette économie de moyens nous vaut ici des images appliquées avec la vigueur d'un coup de cravache. La cravache se lève sur un galop d'idées et de sensations. Mais c'est un galop feutré, un galop « sur sable ». Le mot suscite une zone de demi-silence où il se répercute dans une espèce de sourdine exhaustive.

Sur une île  
 Sans archipel  
 Tuer la présence  
 Et danser  
 Fiancé d'un anneau de silence.

Ainsi que le « bateau s'accorde au sillage », ou « le verre d'eau à l'océan », pour emprunter des comparaisons à l'auteur, le mot s'accorde à l'image, le concret à l'abstrait (« Tuer la présence », etc.), le mouvant au stable. C'est cette dernière association de contraires que la poétesse me semble pratiquer avec le plus de bonheur. Elle s'empare d'un objet inerte, l'anime et le statue tout à coup avant

qu'il parvienne au terme du mouvement même qu'elle lui a consenti. Pour cruel qu'il soit, ce caprice de démiurge est à l'origine de petits chefs-d'œuvre, tel *Le Mannequin* :

Dans un théâtre de verre  
Fidèle à son geste de plâtre  
Il joue le pas  
D'une robe  
Arrêtée.

Cécile Cloutier a encore quelques flèches empruntées dans son carquois. De la tradition romantique, elle conserve des relents d'images faciles qui se hâtent de déboucher sur « l'océan, les îles, la grève, le roc », ou qui prennent la forme d'un « long frisson d'ombre au sein des rivières ». D'Anne Hébert, elle hérite un dépouillement qui frôle la sécheresse. Cet héritage n'est pas à dédaigner, je suis le premier à le reconnaître. A condition, toutefois, qu'il n'impose pas la reprise de symboles macérant depuis longtemps dans *Le tombeau des rois*, qu'*Hiver*, *Fontaine* et quelques autres poèmes, non titrés, de M<sup>lle</sup> Cloutier, reflètent... en plus pâle.

Mais la plupart des poèmes du recueil *Mains de Sable* nous donnent envie « d'essayer la vie », « de jouer avec le monde de nouveau ». Ils distribuent des rapports inconnus entre les choses, ajoutent à notre arc-en-ciel poétique des couleurs inédites jusqu'ici. C'est une poésie qui porte en elle-même les germes de sa permanence.

Ronald DESPRÉS.

\* \* \*

## IV. - Théâtre

par Bernard JULIEN, o.m.i.

Le théâtre de langue française a-t-il connu une année exceptionnelle en 1960 ? Jean Béraud, faisant le point, opine qu'il « a suivi son petit bonhomme de chemin, sans plus... » (*La Presse*, 31 décembre 1960, p. 21). Elle avait assez mal débuté. Les salles se vidaient, la banqueroute menaçait plus d'une troupe. Même le Théâtre du Nouveau-Monde qui allait donner sa millième représentation, le 30 janvier, à l'occasion du cinquantenaire du *Devoir*, était inquiet. Crise ? L'occasion étant bonne, journalistes, acteurs, directeurs, public (*Le Devoir* fit enquête, voir les numéros du 12 et du 19 décembre 1959) firent un sérieux examen de conscience. Il fallait davantage tenir compte des goûts du public.

Des secours du dehors, sous forme de subsides considérables du Conseil des Arts et du gouvernement du Québec, aidèrent à maintenir debout les murs vacillants.

La fondation d'une École nationale de Théâtre marque un événement important. Placée sous la conduite de Jean Gascon, elle groupe des étudiants de toutes les provinces du pays. Les cours se donnent à Montréal, mais l'école se transportera à Stratford pour l'été.

Signalons enfin les débuts d'un théâtre nouveau, le Théâtre des Auteurs. Fondé par Marcel Sabourin, comédien lui-même, il se propose de ne présenter que des pièces d'auteurs canadiens, et d'offrir aux jeunes auteurs un théâtre d'essai. Cette fondation courageuse a suscité un enthousiasme considérable. Nous lui souhaitons le plus grand succès.



Dans les pages qui vont suivre, nous n'avons aucunement l'intention de dresser la chronique de la vie théâtrale en 1960. Nous nous proposons seulement une brève étude des pièces publiées. La moisson n'est pas négligeable.

\* \* \*

JACQUES LANGUIRAND. — *Le Gibet*. Le Cercle du Livre de France, 1960. 147 p.

*Le Gibet* a été composé en 1957 et joué, en novembre 1958, à la Comédie canadienne.

Dans un quartier pauvre et peuplé de grande ville, près d'une gare de triage, un « doux dingue », M. Perplex, est à quelques heures d'un record d'endurance sur un poteau. Son drame, c'est la révélation graduelle de la petitesse du monde, et particulièrement de la comédie pitoyable qui se joue à ses pieds. Gus, son imprésario, n'est qu'un chef de « gang » de maigres dimensions qui veut battre le record de son adversaire Slim. Il profite de l'occasion pour voler à Perplex sa femme Luna, belle créature facile et sans âme. Autour d'eux, les acolytes des deux chefs, « gloriosi » assez pâles, un laitier philosophe et un gendarme, deux amoureux échappés un instant des « Fêtes galantes », un couple de vieillards encore verts auxquels le nouveau stylite fait retrouver l'amour. Après les paris de circonstance, la contre-attaque de Slim, la révélation d'un nouveau record qui rend inutile la tentative de Perplex, la mascarade s'achève dans la fuite des adversaires soudain réconciliés par l'apparition du policier. Perplex, abandonné de tous, est arrêté comme fauteur de désordre.

La pièce se lit avec assez d'agrément, mais le lecteur reste sur sa faim, comme le spectateur sans doute. L'auteur a beau avoir glissé quelques sentences sur la nécessité de rajuster son coup d'œil sur le monde, ponctué de quelques grossièretés populaires une action ténue, terminé avec un solo sur le destin, il ne réussit pas à convaincre. La pièce est factice, les personnages inconsistants, l'action lâche. La colonne symbolique autour de laquelle se joue le drame est une invention ingénieuse mais est-elle assez utilisée ? Les chefs de bandes et leurs bravi aux allures de polichinelles font un peu trop foire de village, de même que M. Pipe avec sa carabine chargée de gros sel. Ce monde ratatiné de corps et d'âme n'est ni comique ni tragique, il paraît bonnement un peu trop bête. Évidemment, c'est voulu. Le choix même des noms comme Perplex, Luna, Pipe, Menu, Bis, Bébert et Paulo, semble évoquer une ronde d'on ne sait quels « enfants du paradis ».

L'histoire d'un homme inquiet, qui a fondé son idéal de vie et de bonheur sur une femme à cervelle d'oiseau et inconstante comme la lune, qu'il s'obstine à croire fidèle contre toute évidence, livré pour comble à des manipulateurs de petites affaires, voilà sûrement un bon thème, pas très neuf mais solide. Le premier acte démarre bien. Perplex a appris à regarder le monde dans une « nouvelle dimension », le laitier le supplie de tenir pour que d'autres apprennent « le courage d'aller jusqu'au bout ». Mais le drame ne tient pas ses promesses : les ficelles des marionnettes se montrent trop, et Perplex bafoué par la vie ne parvient pas à nous faire atteindre le fond de son désespoir. Il peut déclarer de manière assez surprenante, à la fin, qu'il comprend pourquoi le Christ s'est laissé mettre en croix, que « le record d'endurance, c'est de porter son destin à terme, même s'il est dérisoire, pour soi-même et pour ceux qui n'ont pas le courage d'aller jusqu'au bout », on a peine à croire que ces mots sont de lui, et on ne peut s'empêcher de se dire que dans huit jours il n'y pensera plus.

A défaut d'un vrai drame, ce thème aurait pu devenir un jeu très poétique dans sa grisaille de conte brumeux. Mais cette beauté ne se trouve ni dans le déroule-

ment de l'action, ni dans le dialogue. Ce n'est pas la meilleure pièce de M. Languirand.

\* \* \*

GRATIEN GÉLINAS. — *Bousille et les Justes*, pièce en quatre actes. Québec, Institut littéraire du Québec Ltée, 1960. 206 p.

Une famille se rend à Montréal pour éviter un scandale. Afin d'y réussir, elle n'hésite pas devant des moyens crapuleux. Elle triomphe pendant vingt minutes, mais s'effondre devant une situation pire que la première. C'est à peu près dans ces termes que j'ai entendu Gratien Gélinas résumer sa pièce.

La famille Grenon, de Saint-Tite, a établi son quartier général dans une chambre d'hôtel de Montréal pendant le procès du cadet, Aimé. L'honneur familial est gravement menacé : Aimé est accusé de meurtre. A l'exception de la mère, tous sentent, puis savent qu'il est coupable. Mais l'important est qu'une famille respectable comme la nôtre » puisse relever la tête. Dès la première scène, Henri, l'aîné, le chef, le souligne nettement : « Tout ce qui compte, c'est que je le sorte de là les mains nettes, lui. » On n'hésitera devant rien, insinuations, calomnies, menaces, torture. L'obstacle principal est Bousille, simple d'esprit, dont le témoignage accablant ferait condamner l'accusé. Dans la longue deuxième scène du troisième acte, scène d'une dureté intolérable à force de terreur et de souffrances, Henri vient à bout de sa résistance. Vaincu, désespéré, sûr d'avoir attiré sur sa tête la colère divine, Bousille rendra un faux témoignage, et Aimé sera acquitté. Quelques heures plus tard, à l'hôtel, au moment où la famille achève bruyamment les préparatifs du retour triomphant, le téléphone sonne : Bousille, rentré à Saint-Tite après son témoignage, vient d'être trouvé pendu. Le rideau tombe pendant que son beau-frère murmure à Henri : « Tu voulais éviter un scandale : prépare-toi à nous sortir de celui-là, mon salaud ! »

La pièce est d'une facture et d'un mouvement admirables. Gélinas connaît son métier : il prépare bien son action, distribue savamment les masses, ménage les repos. La famille qu'il nous présente constitue un milieu varié et disparate, assemblé par la vie. Il y a la mère, larmoyante et « bondieusarde » ; Henri, le chef, sans pitié, capable des pires brutalités ; Noëlla, sa femme, cœur tendre égaré dans ce repère ; Aurore, plus nerveuse mais non moins féroce que son aîné ; Phil Vezeau, le beau-frère, ivrogne et viveur, amateur de grosses farces. À côté d'eux, deux personnages assez insolites : Bousille, pivot de l'action, orphelin exploité sans vergogne, dévoué comme un bon chien, mystique hanté par l'idée de la justice de Dieu, d'intelligence limitée mais d'une logique implacable ; et son demi-frère, le candide Nolasque, novice simplet, consolateur maladroit dont chaque mot est à la fois une drôlerie irrésistible et la plus terrible des condamnations. Chacun d'eux parle selon son tempérament, dans un dialogue rapide, d'une rare vérité de mouvement et d'expression.

La pièce dessine un tableau de mœurs cruel. C'est celui d'un monde très humain, très canadien-français aussi, dont la justice est une façade soigneusement entretenue, le catholicisme une religion sans charité ni profondeur, qui accepte très bien la débauche, le vol, toutes les hypocrisies et toutes les lâchetés, pourvu qu'il puisse conserver le droit de marcher la tête haute dans la rue ou dans l'allée centrale de l'église. En faisant de l'excellent théâtre, un peu mélodramatique parfois, au milieu d'éclats de rire grinçants, Gratien Gélinas force ses compatriotes — et tout homme capable de franchise — à un examen de conscience douloureux, choquant sans doute mais très sain. Il prêche depuis dix ans aux dramaturges de

faire du théâtre que l'homme de sa rue puisse comprendre, vivre et aimer. L'énorme succès remporté par Bousille prouve qu'il a réussi.

Le respect du sujet l'a amené à changer la fin du drame. Dans la version jouée à la Comédie canadienne, au moment où la famille sort de la chambre d'hôtel, Bousille rentre, soûl, lamentable, délirant, et il meurt dans les bras de Noëlla impuissante à le secourir. J'ai demandé à Gélinas pourquoi il a remplacé cette scène mélodramatique mais à coup sûr émouvante, par une anonyme sonnerie de téléphone. Il a répondu qu'en dépit de son regret de supprimer une fin qu'il avait très soignée, il croyait que cette insistance sur la mort de Bousille risquait de trop fixer sur lui l'attention du public au détriment du thème principal, la famille. La fin devient moins pathétique, mais l'appel qui démasque les Grenon produit un choc dramatique plus puissant.

La langue des personnages est une langue expressive et populaire. Gélinas donne comme règle au jeune auteur de s'interdire des licences chaque fois qu'il pourra écrire correctement sans cesser d'être vrai (*La Revue dominicaine*, novembre 1960) et il s'efforce de suivre cette règle. Il a placé à la fin du texte imprimé un court lexique de mots de chez nous, mais il y a plus. Avec des mots français, le peuple du Québec a fabriqué des images, des alliances de mots très propres à lui, et Gélinas s'en est abondamment servi. Le son en est plus authentique, mais je doute qu'un étranger peu familier à notre langue populaire puisse se contenter des six expressions du lexique. L'auteur a eu raison de faire parler ses personnages de la sorte, il a supprimé beaucoup d'anglicismes et de barbarismes qu'il aurait pu facilement leur prêter, mais je ne suis pas sûr que pour autant le vieux problème de la langue du théâtre se trouve résolu.

Quoi qu'il en soit, *Bousille et les Justes* est une maîtresse pièce de théâtre, la plus vraie et la plus forte de Gratien Gélinas, probablement la plus importante de notre répertoire.

\* \* \*

MARCEL DUBÉ. — *Florence*, pièce en deux parties et quatre tableaux, Québec, Institut littéraire du Québec, 1960, 137 p. (suivi de deux nouvelles, *Nathalie* et *Retour au pays des ombres*, p. 139-172).

Pourquoi a-t-on imprimé ces nouvelles à la suite de la pièce ? La page-titre n'en fait même pas mention. Cette addition, en dépit de l'intérêt des nouvelles, est une erreur. En effet la pièce suffit à remplir un volume, et elle est assez dense pour que le lecteur n'ait pas à gonfler encore ses impressions. Même si on connaissait déjà le scénario du téléthéâtre publié dans les *Écrits du Canada français* (n° IV, 1958, p. 113-193).

La télévision nous avait montré une Florence secouant l'ennui du milieu montréalais où elle traînait une plate existence, s'élançant dans la nuit à la recherche d'une réponse. Mais elle se heurtait aux portes fermées sur le plaisir mesquin des autres, et elle rentrait dégoûtée d'elle-même et de tout, capable encore, pourtant, de sentir à la maison une chaleur inconnue. C'était comme une lueur de réconciliation, l'espoir qu'une famille allait retrouver le courage et la vie. L'atmosphère de la pièce est plus noire pour la jeune fille. Dans la nuit, elle a trouvé une porte ouverte, celle d'Eddy, son patron, bellâtre vulgaire qui en profite. Brisée, elle garde assez de force pour refuser d'être une simple addition aux conquêtes d'Eddy; elle accepte un poste à New York. Elle aime ses parents — cette découverte qu'elle vient de faire achève son drame — mais il est trop tard. Il ne reste que l'évasion, comme dans *Un simple soldat*.

Son triste apprentissage du « beau monde » aura du moins un bon effet. La scène de famille qui précède sa fuite sauve la famille de la grisaille où elle moisit depuis trente ans. Un grand cri de dégoût — et cette terrible scène du deuxième tableau est d'une écrasante vérité — suscite chez son père un examen de conscience qui dure toute la nuit : au matin, il a dompté sa peur, il peut recommencer à vivre.

En découvrant la profonde humanité de son père, Florence se sent doublement désespérée. Mais est-il bien vrai, ce père-là ? Rare, à coup sûr. Le double drame de la famille complique l'action et en partage l'intérêt. Les explications successives présentent un bilan qui fait un peu prêcher, mais on a envie de dire tant mieux. Ce théâtre à idées est du vrai théâtre, et le spectacle de la Comédie-Canadienne a dû secouer plus d'un spectateur. J'en sais qui me l'ont dit. Cependant, si Dubé est du nombre de ceux qui « ont fini au bout du compte par éprouver un amour lucide pour l'homme d'ici », cet « homme abîmé que l'on rencontre au détour de la vie quotidienne » (*Le Devoir*, 20 janvier 1960, p. 20), pourquoi ne lui offre-t-il une réponse qu'au dehors ou dans la mort ? C'est une leçon assez curieuse à l'homme de sa rue à qui on souhaite qu'il finisse « un jour par ressembler à celui d'ailleurs » (*ibid.*).

La langue est celle de Dubé, dure, violente, pleine de colères subites, populaire. Trop populaire. L'art garde ses droits. Je ne sais si la formule de Gélinas est la bonne, mais je suis convaincu que celle-ci n'est pas la bonne, et qu'elle ne suffira pas au grand ouvrage que Dubé est capable de donner à notre littérature dramatique.

\* \* \*

FRANÇOIS MOREAU. — *Les Taupes*, pièce en trois actes, dans *Écrits du Canada français*, tome VI, Montréal, 1960, p. 9-90.

Le sixième volume des *Écrits du Canada français* publie le prix du concours dramatique de 1958-1959, *Les Taupes*, de François Moreau. La pièce a été créée par le Théâtre du Nouveau-Monde, en novembre 1959.

*Les Taupes*, c'est, en trois actes, l'histoire sordide de la dissolution d'une famille. Cela se passe au pays de nulle part, peut-être au Canada. Julie, une femme qui ne cache pas ses nombreuses aventures, se sent vieillir et songe à s'installer en volant à sa sœur qui l'héberge, son mari. L'affaire se corse par une histoire parallèle : Monique, la fille de la maison, est devenue la maîtresse d'un orphelin recueilli par ses parents, Michel, parasite et goujat achevé qu'on s'obstine à croire inventeur d'on ne sait trop quoi. Une dupe, ou du moins on la croit telle, la mère. Quand enfin une imprudence de Julie confirme ses soupçons, tout croule : Julie et Michel sont chassés, Monique suit ce dernier en dépit de son cynisme ignoble et de son évident manque d'amour ; le père aussi s'en va, du moins pour un temps, car sa femme veut s'habituer à l'idée de ce qu'il est.

C'est le drame étouffant d'un petit monde d'aveugles, de taupes qui vont leur chemin obscur sans force et sans grandeur, sans le moindre souci de décence ou de respect d'autrui. Si le sol s'écroule sur elles, elles donnent un dernier coup de griffes pour compléter le désastre, gardant seulement le regret de cesser leur marche souterraine. Un monde qui plairait assez à Jean-Paul Sartre. La révélation de leur malpropreté n'a même pas l'air de déconcerter Julie et Michel ; celui-ci commente avec un sang-froid complet : « Elle n'est jamais très belle, la vérité. Elle n'est surtout pas faite pour ceux qui n'ont pas de tripes ! »

Dommage. Non parce que c'est dur, mais parce que cela sonne faux. Le dramaturge a droit au choix de ses matériaux, il peut se laisser tenter par la peinture de milieux humains peu sympathiques, nul ne le conteste. Mais ici, ce

n'est plus du choix, c'est de l'entassement. Les cyniques ne sont pas si rares, bien sûr; pourtant, ils ne courent pas les rues en rangs de quatre, empressés à dévoiler avec un soin minutieux les moindres aspects de leur goujaterie.

Ce n'est pas que Moreau manque de talent; au contraire. Si la cohésion laisse à désirer, la langue et le dialogue sont d'une souplesse et d'une fermeté remarquables. Dès les premières scènes on est frappé par cette vigueur, et elle se maintient sans faille jusqu'au dernier rideau. Délivré d'une philosophie aux perspectives déjà fort dépassées, Moreau pourrait produire du très bon théâtre.

\* \* \*

PAUL TOUPIN. — *Le Mensonge*, pièce en trois actes. Montréal, Les Éditions de l'Hexagone, 1960. 52 p. (Collection « Les Voix ».)

Cette pièce de Toupin est un tiré à part du numéro de mars de *Liberté* 60.

Une pièce curieuse. M. Toupin aime la littérature (voir *La Revue dominicaine*, janvier 1960), le beau style, pour lui-même, comme un exercice d'assouplissement. Il y a une joie particulière à sentir l'élasticité harmonieuse de ses membres; les danseurs doivent éprouver cela.

Nous sommes en 1480. Pour avoir menti à la noble et généreuse femme qu'il épouse, Robert d'Arcourt est banni de sa présence. Désespéré, il cherche en vain l'oubli auprès des courtisanes. Quand le pardon vient, après trois ans, il est trop tard; Robert n'est plus que haine et désir sadique de salir. En réalité son amour est intact, mais il faut une mort pour le lui révéler.

Tout cela est nettement dessiné, soutenu par un dialogue sobre et retenu. Trop retenu, il en devient un peu sec. Le deuxième acte est le mieux réussi; la scène de la révélation du mensonge fait vivre le dégoût désespéré de la châtelaine.

Pourtant, la pièce déçoit. Sommes-nous encore dans la vie? Disons tout de suite que cette « visiteuse » qui n'aime que l'amour et refuse l'or de son salaire est bien extraordinaire — en plus de déparer la pièce. Possible? Vraie même? « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable », disait ce vieux Boileau qui n'est pas toujours si bête. Robert est un timide et un faible, et il est reconnu que de tels êtres peuvent subir d'étonnantes métamorphoses. Cependant, malgré les promesses de l'écuyer entremetteur, on s'explique mal comment l'honnête homme du deuxième acte est devenu capable de l'effrayante lâcheté de la dernière scène. C'est une fin de mélodrame.

Toupin n'est sûrement pas allé au bout de son talent.

\* \* \*

F.-A. SAVARD. — *La Folle*, drame lyrique en trois tableaux. Montréal et Paris, Fides, 1960. 91 p.

Dans l'allocution qu'il prononçait au lancement de *La Folle*, M<sup>sr</sup> Savard réclamait un théâtre « sorti du sol, un théâtre de vérité, de grandeur et de vraie poésie ». Il allait plus loin: « Il nous faudrait un théâtre religieux... Ce théâtre restaurerait le sens du sacré que nous sommes en train de perdre » (*Le Droit*, 31 décembre 1960). Comme il a raison! Dans le monde désespérant qu'ils regardent, nos dramaturges n'ont-ils rencontré personne qui ait opté pour Dieu?

*La Folle* dit la plainte d'une Acadienne qui s'est fait voler son enfant par un mari infidèle. Un chœur, « voix de la nature, de la conscience, de l'ordre éternel des choses » (p. 13), berce sa peine et s'efforce de la préserver du désespoir. Sa prière obtient une réponse: bien mystérieusement, Mélanie retrouve son enfant et sa joie.

Ces lamentations à l'antique, accordées à la voix funèbre du butor jaune, ces longs monologues, ces personnages sans figure qui parlent tous la même langue, font de *La Folle* un poème dramatique, non une pièce de théâtre.

Les versets très libres, pleins de silences, sont d'une langue très simple, d'une grande pureté. On dirait que M<sup>re</sup> Savard, poète toujours si riche d'images neuves, a essayé de traduire dans toute leur nudité l'impression de l'éternité dans la vie, la grandeur de l'amour conjugal et maternel. Langue parfois trop volontairement édifiante, mais souvent d'une grande poésie :

Folle !

Je voudrais être folle !

Et je n'aurais plus qu'un ricanement amer au-dessus de moi-même.

Folle ! Folle !

Et je n'aurais plus qu'un œil gris et froid au-dessus de mon propre désastre.

Folle ! Folle !

La folle, comme il disait.

Et il n'y aurait plus ces liens impitoyables de l'amour ;

mais, sur mes pauvres membres épars,

il n'y aurait plus qu'une petite houle, pareille à un clapotis de sanglots, qu'une petite houle pitoyable et pareille à celle qui berce les épaves.

\* \* \*

ÉMILE LEGAULT, c.s.c. — *Kermesse des Anges et des Hommes*. Montréal-Paris, Fides, 1960. 63 p.

La *Kermesse* est le texte d'un grand jeu présenté au Colisée de Québec, en octobre 1959, pour les fêtes du troisième centenaire de l'établissement de la hiérarchie au Canada. Si on en juge par quelques photographies en hors-texte, par le nombre des collaborateurs et des figurants, et par le texte, ce fut un beau spectacle.

C'est un jeu à scènes multiples — toute l'arène du Colisée y servait — sur l'histoire de la chrétienté en Nouvelle-France. Saint Pierre a décidé d'offrir à Dieu le Père un divertissement monumental. Il lui faut d'abord apaiser des angelots espiègles dont il fait ses assistants meneurs de jeu, mais qui continueront à lui faire des niches pendant toute la fête. Ariel, ange de Québec, apporte un livre immense, une histoire « format géant » qui permettra de « souffler » si Pierre oublie « quelques détails importants ». On joue la mort du Seigneur, la première mission, Jacques Cartier, la Vierge en Canada, nos premiers missionnaires et martyrs salués par un vibrant discours de saint Pierre transporté par cette Pentecôte nouvelle. Il parle aussi des fondateurs, des religieuses, des hospitalières. Arrêt prolongé ensuite sur l'œuvre de M<sup>re</sup> de Laval. Le jeu se termine par la mort de l'évêque, dans une parade de tous les figurants, avec l'accompagnement d'une musique triomphale.

Le texte est vivant, alertement enlevé. Excellente idée que ces anges moqueurs qui ont l'air d'être parents de ceux de Jacques Brel et qui se proclament « la jeunesse de Dieu ». Avec eux l'auteur évite la tentation du ton uniformément solennel à laquelle expose cette sorte de pièce de circonstance. Guy Mauffette a raison d'inviter à lire ce vivant tableau des gloires de la première Église du Canada.

\* \* \*

FÉLIX LECLERC. — *Théâtre de Village*. Fides, 1960. 190 p. (Collection « Rêve et Vie ».)

Six pièces et un conte. Une allégorie sur les péchés capitaux, *Les Péchés dans le hall*; des jeux de contes de fées sur le sens de la vie, le progrès, l'amour; une transposition de la mort du Seigneur à Montréal, *Le Rêve de Joe Public*.

Ce théâtre poétique de Leclerc est tout rempli d'amour des hommes, du besoin de croire, de la nécessité d'accepter les autres. C'est « Si tous les gars du monde... » mis en jeux qui ne sont pas mièvres. Difficiles à monter, car le décor danse souvent comme l'imagination de l'auteur, à moins qu'on ne joue dans la convention des mansions du moyen âge, ce qui ne serait pas déplaisant du tout. Je rêve au jour où un bon dessinateur de courts métrages s'emparera de ces délicieuses fantaisies pour le profit de la télévision ou du cinéma; *Deux Têtus de Cabastran* et *Rame et Sylvie* sont deux très jolies choses, et pas seulement pour village.

C'est du vrai Félix Leclerc, avec sa sympathie spontanée pour ses frères humains, son imagination si fraîchement poétique, mais aussi avec ses nombreuses négligences. Le lecteur goûte de bons moments d'évasion et se prend à se demander avec une pointe de regret ce que tout cela deviendrait si Félix, un jour, pouvait s'arrêter...

\* \* \*

## V. - *Écrits divers*

par Camille-H. MAILHOT.

JACQUES HÉBERT. — *Scandale à Bordeaux*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1960. 159 p.

Ce livre du journaliste Jacques Hébert est arrivé sur les comptoirs des librairies comme un éclair qui a provoqué une décharge électrique retentissante. Le problème des prisonniers est un problème humain, certes, et la parution du présent ouvrage a donné naissance à de nombreuses polémiques, chacun essayant de rejeter sur son voisin les éclaboussures qu'il a soulevées. On s'est écrié en plein Parlement « que le livre constituait une saleté à tous les points de vue » !

Le livre décrit les misères de toutes sortes qui s'abritent derrière les portails majestueux de nos cimetières vivants. Cet ouvrage de portée sociale est doté d'une préface plutôt originale : trois grandes pages de chiffres qui vont de 1 à 924... En effet, il s'agit d'une détention encore injustifiée ou injustifiable, semble-t-il, de 924 longues journées d'agonie physique et morale. C'est l'histoire du jeune Pierre Dupont (nom fictif), qui s'étiole là, sans trop savoir pourquoi. A la page 37 et suivantes, on trouve la description de la geôle de Bordeaux appelée « l'Hôpital aux horreurs ». L'auteur y dit de façon assez sarcastique que « cette prison ressemble à un hôpital autant qu'une taverne puisse ressembler à la Sainte Chapelle » ! L'auteur y expose des faits vécus et la vie authentique d'un pauvre paria de notre société moderne, d'un intouchable à qui l'on refuse l'intégration sociale, parce que, dit-on, il n'est pas psychologiquement « apte à subir un procès ». Aucun détail n'y manque : les dimensions exactes de la cellule DB 2, la journée d'un sous-homme, l'épidémie de suicides, les « gaffes », les dossiers, les espoirs et surtout les désespoirs. Le dernier chapitre s'inspire d'une phrase célèbre de William Gladstone et fait un appel pathétique à la justice humaine en faveur de ces êtres qui se regardent mourir

derrière les grilles de cette prison-forteresse « où un honnête homme n'enverrait pas son chien frappé de la rage » (p. 142).

L'appendice donne un résumé des recommandations du célèbre Rapport Fauteux de 1956 et en énumère 44 vœux.

\* \* \*

PIERRE LAPORTE. — *Le Vrai Visage de Maurice Duplessis*. Montréal, Les éditions de l'Homme, 1960. 140 p.

Ce livre a eu un succès retentissant. L'ouvrage du journaliste Pierre Laporte, jadis rejeté des conférences de presse par celui qui fut le fondateur, le chef et le dictateur autonomiste incontesté de l'Union nationale, n'est ni une biographie, ni un essai politique, ni une oraison funèbre. C'est tout simplement un portrait, celui du « vrai visage » de Maurice Duplessis, qui le fera connaître plus intimement à ses concitoyens. Pour ne pas glisser sur une pente à la fois séduisante et dangereuse, en l'occurrence, Laporte laisse Duplessis se raconter, se vanter et se rengorger de l'œuvre accomplie. Le personnage fascine, on parcourt le livre avec curiosité, on se paie quelques bons moments, mais à la fin on pince quelque peu les lèvres, car on s'attendait à quelque chose de plus révélateur et de plus polémique. L'épée est restée dans le fourreau; on n'en voit que la pointe qui n'ose pas frapper un être désormais sans défense.

Les « fidèles » n'ont pas agréé ce portrait-monument et ils ont refusé d'emblée ce profil duplessien dans un petit livre-réplique : *Les amis de Maurice Duplessis*. Mettant de côté les préjugés et l'esprit de clocher, il serait bon que les Canadiens observent de près ce portrait, car un « même siècle n'en produit pas deux de cette farine », dit l'auteur vers la fin du volume. On retrouve au cours de ces lignes la personnalité de Duplessis avec son intelligence, sa faconde, ses lubies, ses répétitions et puis, de l'autre côté du médaillon-souvenir, le politicien rusé, habile, qu'on retrouve au Parlement, au milieu de ses ministres, devant les comités de la Chambre et en présence des journalistes, lors des fameuses conférences de presse. L'auteur a cru opportun de taire ou de sous-entendre certains épisodes de la longue carrière politique de Duplessis, comme, par exemple, la lutte pour l'autonomie provinciale, la préparation des élections, le problème épineux des étudiants et des universités, les grèves, ainsi que les attitudes religieuses de cet opportuniste qui osa dire avec son habituel sourire sardonique « que les évêques mangeaient dans sa main ». Sans nul doute, ce vrai visage n'est que le prologue d'une vraie biographie, mais il saura intéresser et rallier les suffrages de tous ceux qui aiment la vérité, même celle qui écorche des oreilles trop habituées à la flatterie et aux câlineries partisans.

\* \* \*

GUINARD, o.m.i. — *Les Noms indiens de mon Pays*. Montréal, Rayonnement, 1960. 200 p.

Ce livre de 200 pages est une œuvre de vieillesse, une œuvre unique en son genre, qui est le fruit de 35 années de labeurs assidus et de recherches minutieuses. C'est aussi l'œuvre d'un polyglotte, car un tel ouvrage suppose et requiert la connaissance approfondie d'au moins une vingtaine de langues et de dialectes indiens. En effet, les 400 noms indiens qui y sont analysés étymologiquement, ont une traduction exacte, basée sur le génie même de chaque dialecte et l'esprit propre de chaque tribu indienne. C'est un travail dont on n'a pas assez parlé. Il semble qu'un tel livre devrait être du plus haut intérêt pour tous les Canadiens, car ces



noms de mon pays font partie de notre vie quotidienne, que nous vivions à Ottawa, Maniwaki, Oka, Toronto ou Yamachiche. Cette dernière localité, par exemple, d'après ses recherches linguistiques, signifie « beaucoup de boue » et fait partie du lexique des Cris. Les racines sont : *iyamitaw*, beaucoup, et *achichki*, boue. Le nom Niagara à son tour signifie en iroquois : faire du bruit.

C'est en même temps une œuvre d'érudition, qui intéresse les linguistes, les géographes et les amateurs de folklore, car l'auteur y a esquissé l'histoire de chaque localité, en faisant revivre les faits et légendes qui s'y rattachent. C'est un ouvrage didactique qui devrait avoir sa place dans toutes les bibliothèques.

\* \* \*

GILLES LECLERC. — *Journal d'un Inquisiteur*. Montréal, Éditions de l'Aube, 1960. 313 p.

Il s'agit d'une longue harangue faite bien souvent d'affirmations osées, gratuites ou pour le moins équivoques. On y remarque dès le début le parti-pris et l'on se sent écrasé sous une avalanche de vitupérations et d'anathèmes. Les couleurs sont trop éblouissantes et les coups de pinceau maladroits. Ce plaidoyer partial de 313 pages peut se résumer dans la vocifération finale : « L'histoire du Canada est une absurdité métaphysique et institutionnelle. Elle doit être dénoncée. Je dénonce l'histoire du Canada. » L'auteur se propose de libérer ses concitoyens, qu'il insulte et bafoue impudemment en maints endroits : « imbéciles », « cervelles zoologiques », « ahuris professionnels ». D'un désir véhément il les voudrait libres de tout : du bilinguisme, qui est une vraie « blague », de l'histoire elle-même, de la mère-patrie qui constitue pour les Canadiens une « Algérie culturelle » et même de l'Église, contre laquelle il faudrait susciter et fomenter des hérésies et des ennuis, car elle a fait de nos concitoyens un « peuple messianique ». On peut voir par ces quelques fleurons que c'est un livre pesant, qui fatigue et exaspère, car il s'éternise en redites mordantes et en idées fixes. Ses élucubrations rappellent maintes vieilles jérémiades. Jusqu'à la fin, c'est le même style pamphlétaire et le même vocabulaire tonitruant. L'évanescence des affirmations finit par décevoir et lasser le lecteur. En un mot, c'est une grande colère injuste et trop facile.

\* \* \*

ALBERT LÉVESQUE. — *La Dualité culturelle*. Montréal, Éditions A. Lévesque, 1960. 256 p.

Cet ouvrage très opportun sur un problème national qui nous intéresse tous et qui s'apparente au livre de Pierre Mélèse, *Le Canada, deux peuples, une nation*, ainsi qu'à d'autres de la même orientation, fait la synthèse des luttes que les deux groupes ethniques du Canada se sont livrées depuis 1763. Le livre comprend trois parties : Hier, Aujourd'hui et Demain.

« Hier » rappelle les phases les plus critiques de notre dualité culturelle entre 1763 et 1931 : l'héritage des premiers colons, le courage de nos ancêtres, les tentatives d'assimilation, les tentatives d'émancipation de 1814 à 1836, les compromis et puis l'ordre établi par la Constitution de 1867. « Aujourd'hui » insiste sur la réaction des Canadiens français devant la menace de centralisation menée par la majorité. « Demain » formule un plaidoyer clair et énergique en faveur de la parité dans la dualité. C'est un ouvrage bien conçu et très documenté, qui saura intéresser tous les Canadiens. En parlant d'un Canada bi-culturel, l'auteur élabore un exposé assez hardi d'un système nouveau d'éducation qui favoriserait l'unité. On parle et discute si souvent de bilinguisme, des droits des citoyens, de co-existence pacifique, d'origine

raciale, d'autonomie, de séparatisme, d'entité ethnique, qu'un tel ouvrage ne peut que combler une lacune et nous aider à mieux nous comprendre. S'il y a une dualité culturelle très évidente et très distincte, d'une part, il devrait y avoir une forte unité nationale, dans l'ensemble, car c'est là que résidera notre force dans les luttes futures.

\* \* \*

Abbés GÉRARD DION et LOUIS O'NEILL. — *Le Chrétien et les Élections*. Montréal, les Éditions de l'Homme, 1960. 145 p.

Un autre livre à succès des Éditions de l'Homme, paru à la veille des élections provinciales au Québec. Préoccupés de la santé morale et politique des Canadiens, les deux abbés s'efforcent de traduire en formules claires la doctrine millénaire de l'Église, les circulaires des évêques et les principes moraux qui doivent orienter les chrétiens au sein d'une démocratie moderne, où le vote exprime la voix du peuple. Les seize chapitres de la première partie sont consacrés au civisme en temps d'élections. Les auteurs insistent sur l'échec de la morale politique québécoise, qui se plaît trop souvent à répéter cet aphorisme trop peu chrétien : « On ne gagne pas les élections avec des prières. » Les problèmes les plus passionnants et les plus contestés y sont exposés de façon dogmatique et pratique, *ad usum populi* : la caisse électorale, les dépenses fabuleuses des partis, l'exploitation sournoise des votes, l'accusation gratuite de gauchisme et de communisme, les pots-de-vin, le patronage, les fausses promesses, les mensonges et le troc des votes.

La deuxième partie du livre nous remémore de façon magistrale d'autres documents de grande portée, dont un choix judicieux de textes pontificaux et épiscopaux, qui contrastent étrangement avec les slogans habituels de la propagande et de la corruption électorales.

La troisième partie rapporte quelques faits bien connus qui démontrent que la corruption électorale est un virus plus que séculaire. En appendice, on a cru opportun de reproduire le texte bien connu des mêmes auteurs sur la morale politique, déjà publié lors des élections de 1956. Il s'agit donc d'un véritable manuel d'éducation civique à l'usage de tous les citoyens. C'est un ouvrage sérieux qui répond aux principales questions que se pose une conscience chrétienne droite, avide de lumière et d'orientation.

\* \* \*

T.-D. BOUCHARD. — *Mémoires*. Montréal, Beauchemin, 1960. 3 vol.

Le sénateur Bouchard, comme maints contemporains, a eu l'idée de se pencher sur son passé et de publier ses *Mémoires* ou les faits saillants d'une vie multiforme sur la scène publique. Dans le tome I, *Ma vie privée*, il offre à notre curiosité quelques épisodes de son enfance et nous fait revivre les décades 1882-1902. Il dévoile avec franchise son humble origine, sa passion du savoir, ses idées philosophiques de jeunesse, son initiation au journalisme régional et les progrès de sa ville natale, dont il a été le citoyen numéro un pendant si longtemps.

Le tome II, *Gravissant la colline*, raconte ses multiples activités municipales entre 1902 et 1912. Le tableau politique qu'il nous brosse nous procure une lecture intéressante en autant de chapitres pittoresques. Au cours de son récit, il emprunte un ton amical et confidentiel qui est de bon aloi. On sent que la documentation est sûre. D'emblée, on remarque un style simple, familier, mais énergique et prime-sautier comme le caractère de l'auteur. Ceux qui ont vécu les vicissitudes politiques et religieuses des dernières décades au Québec attendent le tome III qui est sous

presse en ce moment et dont le titre esquisse d'ores et déjà le contenu : *Quarante ans dans la tourmente politico-religieuse*. Dans l'ensemble, le ton est moins violent que celui que nous avons connu dans le *Clairon* et les idées sont beaucoup moins polémiques.

\* \* \*

M<sup>SR</sup> OLIVIER MAURALT. — *Confidences*. Montréal, Fides, 1960. 165 p.

M<sup>SR</sup> Olivier Mauralt, dont le nom a été si longtemps associé à l'Université de Montréal, livre au public en général et à tous ceux qui s'intéressent de près aux problèmes universitaires une série de causeries radiophoniques sur les grandes étapes de sa carrière. La vie est un éternel mystère comme l'homme d'ailleurs, et tout ce qui semble mystérieux, secret, confidentiel, revêt un charme fascinant. Ceci explique la vogue croissante des Mémoires, des Souvenirs et des Confidences. Celles de notre célèbre Sulpicien sont très discrètes, laconiques même.

On se serait attendu à des révélations de plus grande envergure, surtout pour ce qui a trait au gigantesque établissement de la Montagne. Le récit se déroule placidement sous le soleil de la bonhomie, dans un Sorel lointain d'abord et puis dans un quartier de la métropole. Il nous parle humblement de ses études, de son entrée en religion, de la découverte de la mère patrie, de l'Europe et de notre planète. Ses *Confidences* s'étendent à ses années de cure et de supériorat au Collège Grasset d'abord, puis au couronnement de cette brillante carrière d'éducateur avec les vingt et une années de rectorat à l'Université de Montréal. C'est ici précisément que les lecteurs et surtout la gent universitaire auraient aimé avoir plus de détails confidentiels et c'est ici qu'il se montre le plus réticent, semblant vouloir laisser à d'autres contemporains la tâche de nous brosser un tableau, qui mettra en lumière ce qu'il nous faut lire ici entre les lignes.

\* \* \*

FRÈRE UNTEL. — *Les Insolences du Frère Untel*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1960. 158 p.

Le livre de l'année ! Le livre qui a fait couler le plus d'encre et qui a provoqué les commentaires les plus disparates. Le livre qui a secoué la torpeur de bien des pantouffards. Le Frère Untel dénonce avec esprit et conviction certaines lacunes et illusions. C'est un cri d'alarme qui a résonné bien fort et qui a rallié bien des vivas et plus d'un tollé ! Malheureusement, le contenu général de cet exposé à l'emporte-pièce est trop unilatéral, trop exclusif. Dans l'ensemble, selon moi, il a voulu vulgariser les propos didactiques déjà préconisés par maints éducateurs et par l'A.C.E.L.F. en vue de sauvegarder et de purifier la langue parlée au Québec.

La première partie de l'ouvrage « démolit ». L'auteur y dénonce la langue « jouale », l'échec de l'enseignement de la langue et la crise de la religion. Dans l'autre partie, il « ramollit », et dans ce but il donne des conseils aux autorités responsables, aux laïcs et aux frères enseignants. Ces derniers, qui ont été trop longtemps crus et surnommés « les ignorants » forment un corps compact de plus de 6.000 éducateurs compétents au Canada. Les échauffourées actuelles autour de ce livre manifestent bien qu'il met un doigt vigoureux sur une plaie presque infectieuse : celle de la langue parlée qui est devenu un baragouinage que certains considèrent avec un pessimisme d'ailleurs outré comme une nouvelle tunique de Nessus. Pour l'honneur de la vérité, il faut dire que le livre a fait du bien, car depuis sa parution on a pris diverses mesures en vue de purifier la langue française

qu'on a réussi à sauvegarder après plus de deux siècles de luttes. L'auteur, tout d'abord un être mystérieux, est apparu à l'écran depuis le lancement de son livre et il semble constater avec une certaine fierté qu'il a mis flamberge au vent et que le vieux dicton latin « castigat ridendo mores » reste toujours bien vrai. Résumons le tout dans un jugement à la fois concis et précis en l'occurrence : c'est un livre courageux, spirituel et redoutable.

\* \* \*

PAUL MICHAUD. — *Mon p'tit Frère*. Québec, Institut littéraire, 1960. 158 p.

Un autre livre « à sensations » dont la vente a atteint les 15.000 exemplaires en quelques jours. Comme on peut le deviner par le titre, c'est un livre écrit en marge du Frère Untel. Si le ridicule tuait vraiment, il s'agirait d'une super-bombe H ! Mais non, loin de là. Beaucoup de fumée et très peu de rôti ! pour traduire ici un aphorisme bien cher aux Italiens. En librairie comme ailleurs l'opportunisme fait souvent figure de convive. En voulant profiter des succès retentissants des prétendues *Insolences*, *Mon p'tit Frère* va faire son chemin et participer à la course au tirage.

Tandis que dans le Frère Untel on parlait surtout de langage « joual », d'enseignement, d'éducation, de compétence professionnelle, *Mon p'tit Frère* s'élance hardiment dans les dédales étroits de la morale au Québec. Là, on s'attaquait au « joual », ici l'on chevauche la casuistique. On lit rapidement et sans trop d'attention les 158 pages adressées directement au Frère Untel, à titre de « réponse insolente » aux *Insolences*. Cet ouvrage confirme et souligne ce que le Frère Untel avait dénoncé avec franchise, à bâtons rompus. Au lieu d'être une « réponse insolente », comme le prétend et l'indique le sous-titre, en grosses lettres rouges, c'est comme un prolongement et un écho aux propos linguistiques du frère Pierre-Jérôme. Pendu à la même cloche, l'auteur y sonne le même glas. On attendait une réponse qui ne répond aucunement à l'attente générale du lecteur.

\* \* \*

\* GÉRARD FILION. — *Les Confidences d'un Commissaire d'écoles*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1960. 120 p.

Les *Confidences* ont suivi d'assez près les *Insolences* et alors on s'est écrié de toutes parts : encore un coup porté au conservatisme ! On s'est empressé de comparer les deux livres pour conclure que les *Confidences* se proposaient surtout de construire et d'édifier sur de solides bases. L'auteur étant lui-même président de commissions scolaires, les *Confidences* ont donné confiance et l'on a commenté favorablement son exposé de la situation actuelle de l'enseignement au Canada français.

L'auteur passe en revue les problèmes de l'heure : le financement, les manuels, le bilinguisme, les subventions fédérales, le Conseil de l'Instruction publique, la gratuité scolaire, l'indifférence chronique des familles à l'égard du problème social numéro un, la formation incomplète des maîtres de demain.

C'est un livre-mannet que toutes les familles devraient se procurer, car nul ne peut se désintéresser à l'heure actuelle d'un problème à la fois capital et urgent. Les treize chapitres de l'ouvrage constituent un document, un examen de conscience sérieux et loyal, une prise de position énergique. Comme l'auteur est déjà bien connu pour sa franchise, on a d'abord hoché la tête, puis on a conclu que ces *Confidences* pouvaient devenir le principe de base d'une réforme du système actuel d'enseignement.

\* \* \*

Abbé AMBROISE LAFORTUNE. — *Trois Pouce en Coup de Vent*. Québec, Institut littéraire, 1960. 330 p.

Comme le dit l'auteur dans sa préface, ce récit de voyage veut faire connaître les plaisirs et les surprises d'un long voyage « sur le pouce ». Ce livre résume des notes griffonnées au cours d'un voyage en Europe, en compagnie d'André Rochon et de Jean Charuest. Le groupe scout emprunta alors un nom de circonstance : le Triolet, où chacun jouait un rôle bien déterminé : l'abbé Ambroise en est la « conscience », Rochon « l'intelligence » et Charuest « le pied ». Chaque épisode de l'aventure est égayé d'illustrations comiques dues au crayon de Normand Hudon. Pouce à pouce, mais rapide comme le vent, l'auteur nous promène, au cours de ces 330 pages, au Canada, en Angleterre, à Paris, sur la côte d'Azur, au cœur de la Belgique, au milieu de la marmaille grouillante de Milan, sur les canaux enchanteurs de Venise, à travers Florence aux cent musées, et dans la Rome des Papes et des Césars. Les amateurs de relations liront d'un trait ce livre qui illustre à merveille le vieil aphorisme : *Errando discitur*. Les scouts le goûteront particulièrement, car les trois pouces représentaient le Québec au jamborée international de Paris. Les descriptions y sont pittoresques, les détails instructifs et intéressants, le style plein de brio et d'humour.

\* \* \*

PAUL TOUPIN. — *Souvenirs pour demain*. Ottawa, Cercle du Livre de France, 1960. 101 p.

L'auteur est déjà avantageusement connu chez nous et à l'étranger comme bon dramaturge. Comme prosateur, c'est l'un de nos meilleurs, car il maîtrise bien la langue, cette langue dont on n'a jamais tant parlé et qui devient l'un des thèmes les plus exploités dans les manchettes des journaux. On s'aperçoit plus que jamais que le « joual » nous menace et l'on s'empresse d'élever des digues de toutes parts. Beaucoup préconisent des réformes et Paul Toupin donne l'exemple. *Souvenirs pour demain* ne constitue pas une vraie biographie, ni même un volume de mémoires ou de confidences ; c'est un genre d'auto-portrait : « J'écris pour moi », nous déclare l'auteur au tout début. L'ouvrage comprend trois parties dont chacune décrit une phase de l'évolution de l'auteur : Enfance, Métamorphose, Requiem.

Il évoque tout d'abord son enfance, ses maîtres d'école qu'il déçut et par qui il fut aussi déçu, ses années de collège, ses voyages à l'étranger, un amour romantique, la mort de son cher père, qui réveille dans l'esprit du fils de profondes réflexions sur le grand mystère de l'existence et de la destinée de l'homme.

L'auteur y manie une langue châtiée qu'on lit avec plaisir et satisfaction. Cependant, certains tours de phrase trop recherchés risquent de produire de profondes équivoques ou de fausses interprétations de sa pensée. Ce livre ne s'adresse évidemment pas à un vaste public de lecteurs. C'est par la profondeur de la pensée et la pureté de la langue que ces *Souvenirs* d'un passé récent peuvent devenir des souvenirs pour demain, en contribuant dans une large mesure à inspirer des œuvres littéraires qui feront honneur à la belle langue que nous nous vantons de parler.

\* \* \*

ANDRÉ LAURENDEAU. — *Voyages au pays de l'enfance*. Montréal, Beauchemin, 1960. 218 p.

La préface qui sert de présentation nous met en présence d'un bon papa qui entreprend un long voyage au pays de l'enfance en contemplant sa petite fille de trois ans : « Les voici confondus tous les deux sur la chaise longue de la terrasse. »

Outre Christine, on nous présente Pierre et Jacques dans des scènes enfantines assez pittoresques : discussions naïves sur le péché, difficultés de s'endormir, la présence des jouets épars dans le grenier, mort d'une souris, leçon de piano. Après les neuf chapitres de la première partie, nous voici au « retour », retour de la Côte Nord, et nous nous retrouvons avec de nouveaux personnages. Ici, comme dans la première partie, les phrases sont courtes, les répétitions nombreuses et le style haletant, parfois essoufflé : « Elle est crispée. Elle a peur. Avoir peur. N'être que peur. Elle se ramasse en boule. Avoir froid et peur. »

La seconde partie du volume nous ramène à Montréal, rue Notre-Dame, avec de nouveaux personnages encore et d'autres souvenirs d'enfance, le long du fleuve géant, sur un chemin perdu, à la maison, à la chasse aux lièvres. Enfin, dans le post-face (que tous les dictionnaires écrivent en un seul mot !) on retrouve la petite Christine qu'on avait perdue dès le début du livre et le voyage se termine auprès du sapin de Noël. Le postface reprend le thème de la présentation : « Les hommes s'imaginent qu'ils ont inventé les fées pour amuser les enfants... » On ferme le livre et l'on se demande avec franchise quelle catégorie de lecteurs il peut bien intéresser. On se retrouve en face de très peu de choses, comme si l'on sortait d'une longue rêverie à la suite d'une promenade solitaire par monts et par vaux. Le style est alerte, souple comme les petits protagonistes, mais à la longue il devient monotone. Il y a abondance de phrases elliptiques, guère plus longues que les pas chancelants des enfants. Assez souvent, on y remarque la recherche du mot rare ou d'expressions assez neuves : « une famille effilochée », « la rivière va se moucher », « la route n'a pas son corset de béton », « la ouaguinne ». Plus souvent que ne le voudrait la grammaire, le pronom *il* semble damer le pion à ce : « il est un homme, il est un soldat, il est un officier ». A la fin de chaque chapitre, à la suite des scènes enfantines, il y a quelques paragraphes plus sérieux qui s'inspirent de la saine philosophie de la vie et qui invitent les adultes à la réflexion et à la méditation.

\* \* \*

PIERRE ANGERS, s.j. — *Problèmes de Culture au Canada français*. Montréal, Beauchemin, 1960 116 p.

L'auteur tient à préciser dès le début que cette étude, un des *best sellers* du dernier trimestre, est centrée sur les lignes de force de l'évolution culturelle au Canada français. Après un examen attentif de notre milieu culturel, qui évolue depuis quelques décades sous l'action combinée de deux puissants facteurs : la civilisation occidentale et la civilisation technique mondiale, l'auteur met en évidence les caractères généraux de toute culture humaniste. D'aucuns pourraient croire qu'il ressasse des banalités, mais il est bon que de tels principes nous soient remémorés par un éducateur de carrière. Il s'attarde ensuite à l'analyse de deux caractères distinctifs de notre âge technique : l'espoir dans la science, qui semble posséder les clefs de notre destin, et la structure sociologique moderne avec sa nouvelle mystique de la démocratie. Suit un exposé magistral des trois grandes tentations de l'âge technique : un courant irrésistible d'athéisme et de matérialisme, l'affaiblissement du sens de l'homme en présence du cosmos et l'aspiration à une puissance illimitée, par la domination toujours plus complète de la matière. Après quelques considérations sur la culture de ce même âge technique, l'auteur présente de judicieuses suggestions pédagogiques. C'est là qu'il se montre le plus personnel.

En terminant, il examine brièvement les réactions possibles en période d'évolution rapide. Il conclut à une attitude énergique et réaliste qui « repose sur la conviction que l'homme est situé à l'intérieur du devenir historique, mais qu'il est plus grand que lui ».

L'ouvrage se développe suivant un solide plan d'ensemble. On y trouve le professeur méthodique qui parle avec la tranquille autorité que lui confèrent les connaissances et l'expérience. L'un de ses grands mérites me paraît être une préoccupation constante de situer exactement le problème de la culture et de chercher comment concilier les prétendus antagonismes humanités-lettres et technique-sciences qui secouent si fort notre époque.

Ce livre a provoqué des réactions assez variées. En dépit de l'admiration du plus grand nombre, certains lui ont refusé toute valeur et n'y ont vu qu'un solennel charabia. C'est l'avoir lu bien mal. Tout n'est peut-être pas profondément original, et le P. Angers reconnaît ses dettes. Sa préface et une abondante bibliographie le prouvent. Mais cette synthèse valait d'être publiée, quand elle ne nous offrirait qu'une nouvelle occasion de réfléchir sur ces problèmes essentiels. Et elle est plus que cela. Il est cependant regrettable qu'il s'y soit glissé des expressions d'un français aussi douteux que « toucher à un problème par voie d'allusions », « un ouvrage de faibles proportions », « la documentation demeure insatisfaisante », ou des coquilles comme « une collection de chanson françaises plus importantes que celle de... ». Il serait facile d'insister, mais ce serait un prétexte trop facile pour en mal user contre un beau et bon livre.

Camille-H. MAILHOT.

\* \* \*

## VI. - *Lettres canadiennes-anglaises en 1960*

par Brian ROBINSON.

L'espoir de voir naître de la grande littérature de langue anglaise au Canada a grandi considérablement depuis la fin de la guerre. Cependant, ce rêve d'un certain public est loin d'intéresser tous ceux qui s'occupent de littérature. Chose certaine, comme le notait Desmond Pacey dans la préface de *Creative Writing in Canada* (Ryerson Press, 1951), — la seule histoire des lettres canadiennes-anglaises qui fasse autorité, — on attend le chef-d'œuvre :

Canadian writers are literally festooned with medals, and they must produce in an atmosphere of tense expectancy which looks for each new publication to be the Great Canadian Novel, Poem, or Play.

En 1960, la compagnie MacMillan célébrait le cinquante-cinquième anniversaire de son établissement au Canada par la publication d'un catalogue d'environ trois cent cinquante titres d'ouvrages encore en librairie. Preuve qu'au moins le livre canadien existe. Les vitrines des libraires anglais — à Montréal, par exemple, dans la rue Sainte-Catherine — s'efforcent de mettre en évidence les nouvelles œuvres canadiennes. On n'a jamais tant publié qu'à l'automne 1960. La maison McClelland and Stewart présente la *New Canadian Library*, série de classiques canadiens qui compte déjà une vingtaine d'œuvres, et qui se vend bien (édition populaire, \$1,00).

L'épanouissement de la création littéraire canadienne est encore difficile. La population est restreinte. Le marché du livre anglais et américain offre une concurrence sans pareille au monde, dit l'éditeur Ryerson. Il ajoute qu'il est offert au lecteur canadien au moins deux fois plus de titres qu'au lecteur anglais ou américain. Le roman canadien-anglais qui se vend à 3.000 exemplaires représente une sorte de succès, déclarait en 1955 John Gray, directeur de MacMillan, devant la *Canadian Writers' Association*. Il n'est pas facile d'établir une moyenne, mais si

un roman dépasse les 20.000 exemplaires, comme cela s'est produit pour *The Watch that Ends the Night* (1959), de Hugh MacLennan, on a envie de crier merveille. La vente des droits cinématographiques aidera probablement à accroître l'écoulement du livre à l'étranger.

Le métier d'écrivain n'enrichit guère, et il est difficile de créer une œuvre importante quand on ne peut lui consacrer qu'une petite part de son temps. Mais il serait exagéré d'insister sur les problèmes économiques de l'écrivain canadien. En Angleterre, par exemple, il n'existe probablement pas plus de trois ou quatre romanciers qui gagnent leur vie par leurs seuls écrits. La situation du romancier sérieux n'est sans doute pas plus riante aux États-Unis. Inutile de parler des poètes, ils restent à peu près toujours les crève-la-faim traditionnels. La publication d'un recueil de poésie a pourtant plus de chance de remuer un certain public; c'est un événement plus rare que chez nos voisins.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas encore d'écrivains de premier ordre, déclare Desmond Pacey dans *Creative Writing*.

Le facteur économique n'est pas le seul qui joue contre nous. Notre pays s'est développé dans une atmosphère trop peu dramatique. Ce sont les crises sociales qui secouent la vie privée comme la vie nationale, et peuvent pousser un auteur à sonder les profondeurs de l'existence. Les lourdes influences britanniques et américaines constituent chez nous un obstacle permanent à la formation d'une culture anglaise indigène. La vie culturelle du Canada français a pris une allure plus originale.

Faut-il continuer à s'intéresser aux livres canadiens? Certainement. L'auteur canadien s'occupe du fait canadien, si indirectement que ce soit; la vie qui nous entoure et à laquelle nous participons nous attache plus que ce qui se passe à l'étranger. L'écrivain digne de ce nom tâche à pénétrer les couches profondes de l'humain, mais ne les découvre-t-il pas d'abord sous les visages de son pays? Même s'il s'efforce de cultiver une mentalité cosmopolite, il sera canadien malgré lui. Les contacts extérieurs trop nombreux et un internationalisme de surface risqueraient d'estomper les contours de son œuvre, de lui faire perdre les valeurs essentielles.

Il convient aussi que nos deux cultures s'enrichissent mutuellement. Le rapprochement est lent, mais de plus en plus manifeste. Guy Sylvestre a déjà signalé une sorte de parallélisme dans le développement de nos cultures qui pourrait fournir des études très intéressantes. Il y a autre chose. Pour la première fois, en 1960, paraissent côte à côte, sans traduction, poèmes anglais et français, dans *The Oxford Book of Canadian Verse*. Pour la première fois aussi paraissent ensemble des nouvelles de nos deux littératures — les nouvelles françaises en traduction — dans *Canadian Short Stories* (Oxford University Press). Depuis deux ans, la nouvelle revue *Canadian Literature*, de l'Université de la Colombie-Britannique, publie des articles dans les deux langues sur les deux littératures. A Montréal, la présence des deux cultures donne à la métropole une physionomie toute particulière. Cette atmosphère a tenté Hugh MacLennan et Morley Callaghan, nos deux principaux romanciers d'expression anglaise. Pour MacLennan, Montréal est presque la ville intellectuelle par excellence. Elle sert de cadre aux deux derniers romans de Callaghan, bien qu'il habite Toronto.

\* \* \*

Parmi les romans publiés au Canada anglais en 1960, mentionnons d'abord *Where the High Winds Blow*, de David Walker (Collins, 512 p., \$3,95). Il traite un sujet qui convient particulièrement à l'heure présente et qui s'est mérité les applau-



dissements de la critique. C'est sans doute le meilleur roman de l'année. La revue *Saturday Night* l'appelle « the most vibrant, vital and visionary novel yet published in Canada » ; et le *New York Times* le déclare « head and shoulders above the usual success-novel ». Simon Kepple Skafe, industriel canadien, a débuté pauvrement mais a réussi à s'enrichir par l'exploitation des immenses ressources de notre vaste pays. C'est l'homme des grands projets, type dynamique et moderne. L'industrialisme devient ici voie possible à l'héroïsme. On l'a bien souvent traité avec mépris, mais il peut y avoir un envers de la médaille. Pour que son héros ne devienne pas sottement naïf, Walker fait de son ambition l'élément destructeur de la paix de sa famille.

Le Canada lui-même prend des allures héroïques. Le pays apparaît dans de nouvelles perspectives : plus vaste que l'Europe entière, il grandit encore quand un bon écrivain sait donner assez de relief à ses richesses inépuisables. Skafe, fraîchement gradué de l'Université Queen's, travaille d'abord loin de la société, envoûté par l'Arctique. L'ambition prendra bientôt les proportions de sa vision. La description d'un orage du grand Nord est l'un des passages les plus dramatiques de l'œuvre. C'est le troisième roman de David Walker. Il est d'origine écossaise, mais c'est la première fois qu'il prend le Canada pour cadre. Il y a bien quelques longueurs dans cette intrigue compliquée, mais c'est un roman bien canadien.

*The Many Colored Coat*, de Morley Callaghan (MacMillan, 320 p., \$4,50), est encore le roman d'un pays prospère. Cette fois, le héros, Harry Lane, est agent de publicité d'une grande distillerie montréalaise. Le roman met en cause la société matérialiste qui engage un homme à cultiver la sympathie et même l'amitié, pour faire mousser la vente du whisky. C'est le neuvième roman de Callaghan, le vétéran du roman anglais au Canada. Son premier, *Strange Fugitive*, avait paru en 1928. Le livre, solidement conçu, révèle un écrivain qui connaît bien la technique du métier. L'action se développe selon la logique des personnages et de la situation, et le thème se dégage tout naturellement.

Grand charmeur, notre agent de publicité se laisse corrompre par la vie mondaine que son métier lui impose. Pour en sortir, il cherche l'amitié d'un honnête homme, Scotty Bowman, gérant de banque. Mais voici que Scotty est lui-même entraîné et qu'il compromet sa situation à la banque. Par un mensonge il réussit à obtenir un prêt considérable en faveur de Harry. Tout est découvert et il est jeté en prison où il se suicide. C'est le point culminant du roman. Tout le monde accuse Harry d'avoir poussé Scotty à la fraude. Innocent, il rejette toute responsabilité et prend tous les moyens pour le prouver. Avec une admirable technique de la gradation, l'auteur va lui faire prendre conscience de sa propre corruption. Enfin, la vérité s'impose à Harry, et c'est le thème du roman : l'orgueil de sa réputation peut conduire un homme aux pires faussetés.

Dans le passé, on avait accusé Morley Callaghan de juger ses personnages sur des valeurs trop vagues. Si le reproche valait encore pour *The Loved and the Lost* (1951), son avant-dernier roman, il ne s'applique plus maintenant.

Nous ne pouvons pourtant nous montrer entièrement favorable. Le bien et le mal nous paraissent coexister ou se succéder de façon trop tranchée dans chacun des personnages. Ainsi, Harry éprouve une affection parfaitement généreuse envers Scotty avant le procès ; par la suite il conçoit pour lui une haine sans bornes. Nous rencontrons aussi une prostituée vertueuse, Annie Laurie ; de tous les personnages, c'est elle qui manifeste la charité la plus pure. Le langage pose également un problème. On parle du charme de Harry, de la fascination de Montréal, mais on n'a pas trouvé les mots pour les évoquer. La peinture manque de pittoresque ; on songe à une esquisse plutôt qu'à un tableau.

Un autre roman important de 1960 prend aussi Montréal pour cadre : *The Luck of Ginger Coffey*, de Brian Moore (Little, Brown, 243 p., \$4.00). C'est une réussite évidente, mais de moindre envergure. Graham Greene trouve que Moore écrit dans la tradition d'un réalisme authentique, laissant ses personnages à leur propre pente, sans intervenir.

Le héros, Ginger Coffey, immigrant irlandais, est peint avec habileté. Il rêve aux premiers postes dans le monde des affaires, bien qu'il sache mal faire son propre travail. Toujours mécontent, il change fréquemment d'emploi. Il a maintenant quarante ans et reste possédé par un rêve qui menace la vie même de sa famille. "Isn't the job you're always in a burden to you, isn't it always no good according to you?" lui demande sa femme. Mais elle ne parvient pas à le désabuser, et elle le quitte pour un amant. Deuxième victime, sa fille commence à fréquenter de mauvais milieux. Obligé de travailler à l'enlèvement de la neige, Coffey est surpris dans une faute légère et traîné en cour. Le choc qu'il en éprouve l'amène enfin à se voir avec un peu plus de vérité, à comprendre que le succès ne se trouve pas dans les premières places, mais dans l'amour conjugal qui inspire un homme et une femme à affronter ensemble les difficultés de la vie.

Un rêve peut être noble, et il peut être sottement sentimental. Le premier se fonde sur une conception de la vie plus élevée et plus réelle que le terre à terre quotidien; le second provient de l'illusion pure et n'est qu'une fausse tentative d'évasion. Coffey, victime du rêve sentimental, nous intéresse et nous touche, mais il manque de grandeur.

Moore, lui-même immigrant irlandais, habite Montréal depuis 1948. Deux autres de ses romans se passent en dehors du Canada. Il ne paraît pas encore bien acclimaté à la vie canadienne. Son héros a une personnalité nettement irlandaise, et Montréal n'existe que vaguement, à l'arrière-plan. Que nous apportera le quatrième roman de M. Moore ?

\* \* \*

La Ville Reine sert de cadre au second roman de Phyllis Brett Young, *The Torontonians* (Longmans, Green, 320 p., \$4.50). La course à la vie des grandes villes, ici de la banlieue confortable, présente le premier problème du livre. Dans son milieu suburbain, l'homme a trouvé une vie matérielle en harmonie avec ses désirs : tout tient bien en place. Mais dans ce bien-être savamment computed, on a oublié la part de l'âme. Karen, épouse livrée à l'ennui, se tourmente jusqu'à la tentation du suicide. Elle y échappe par sa recherche du sens de la vie et se trouve ainsi amenée à revivre les différents épisodes de son passé.

L'atmosphère du livre est remplie, si l'on peut dire, de la saveur de Toronto. Dans le premier roman de Young, *Psyche* (1959), le décor de l'action manquait totalement de précision, et n'avait d'ailleurs aucune importance. L'insistance qu'on lui accorde dans les *Torontonians* ajoute à la vraisemblance; elle constitue un témoignage de plus de la tendance des écrivains présents à s'arrêter volontiers sur des thèmes vraiment canadiens.

\* \* \*

Passant du récit actuel au tableau historique, nous nous attendons à un rendement littéraire de moindre valeur. On sait les dangers du roman historique. On sait qu'on ne comprend bien que la mentalité de son temps. Souvent, dans la traduction d'un texte ancien, le traducteur impose au premier auteur l'esprit de son propre siècle. Les mythes grecs semblent pouvoir s'adapter à la psychologie

de chaque génération. Le romancier soucieux de vérité historique s'attaque à une tâche très difficile, et il risque de servir l'histoire plus que la littérature. Walter Scott a eu raison d'imprégner le passé de son romantisme. Si le romancier insiste davantage sur les événements que sur les mobiles qui président au mouvement de ses personnages, il reste au niveau de la littérature populaire. Il est intéressant de noter que ces dernières années, la vente des œuvres de Thomas H. Raddall et de Thomas B. Costain a diminué considérablement. Ils sont pourtant les principaux romanciers historiques du Canada anglais. Au lendemain de la guerre, un livre de T. B. Costain tirait à trente ou quarante mille exemplaires par année; présentement, il atteint à peine dix mille. La télévision semble avoir enlevé au roman historique une part considérable de ses lecteurs. Il ne s'agit pas de mépriser ce genre qui vaut souvent plus que le roman policier, et qui souvent représente toute la culture de l'homme du petit peuple.

Parmi les romans historiques de 1960, *The Governor's Lady*, de Thomas H. Raddall (Doubleday, 474 p., \$4,95), tient la première place. Il a remporté le prix de \$10.000 que l'éditeur Doubleday accorde chaque année à un auteur canadien. L'histoire se passe à l'époque de la Révolution américaine. Par ses liaisons avec des hommes influents — curieuse technique de femme — M<sup>me</sup> Frances Wentworth obtient à son mari le poste de gouverneur de la Nouvelle-Écosse. Raddall a évité la tentation de faire de son récit une série d'épisodes d'alcove. Comme à l'ordinaire, il respecte assez bien les faits pour ce qui a trait aux personnages et aux événements. Mais citoyen de la Nouvelle-Écosse, il voit la Révolution américaine avec les yeux d'un loyaliste. Les chefs de la Révolution, comme Samuel Adams, ne sont plus les défenseurs des principes supérieurs. Raddall nous a sûrement offert une image saisissante de la vie d'autrefois. Son premier roman, *His Majesty's Yankees* (1942), a connu une telle faveur aux États-Unis qu'il a nécessité un nouveau tirage l'an dernier.

Le deuxième roman du docteur Wilder Penfield, neurologue montréalais de renommée mondiale, reçoit un accueil enthousiaste du *New York Times* qui le dit « of such distinction that it immediately arrests the attention ». *The Torch* (Little, Brown, 367 p., \$5,00) raconte la vie d'Hippocrate. Comme Raddall, Penfield s'appuie sur les faits autant que possible, ainsi que l'attestent des notes abondantes. Il a même accompli deux voyages au pays de son héros pour donner un cadre plus authentique à son roman. L'œuvre s'attache à la lutte d'Hippocrate contre la médecine superstitieuse, et elle décrit quelques triomphes du traitement scientifique. Pourtant, les personnages manquent de vie. Il est possible de retracer les grandes lignes psychologiques d'un homme d'il y a deux mille ans, mais il est bien difficile de le faire revivre. Naturellement, l'auteur prête à Hippocrate sa manière de penser. Dans d'intéressants passages, le médecin antique a l'air de parler à ses disciples devant la maison et sous le platane du docteur Penfield. On ne peut pour autant s'empêcher d'admirer le brillant spécialiste du XX<sup>e</sup> siècle qui possède une si vaste culture.

M<sup>me</sup> E. M. G. Bennett a remporté le prix Ryerson de 1960 pour les œuvres d'imagination avec *Short of the Glory* (Ryerson, 333 p., \$4,95). C'est l'histoire d'une jeune fille de treize ans, née en Nouvelle-Angleterre et élevée à la puritaine. Capturée par des Indiens, ses aventures la conduisent dans un milieu canadien-français. D'abord méfiante de la joie de vivre de ces gens, plus gaulois que les Français eux-mêmes, elle finit par reconnaître en eux des amis sincères. Le roman fournit un commentaire intéressant sur les Canadiens français et leur franche gaité gauloise.

Thomas S. Costain est un autre vétéran du roman historique. En 1960, il a publié *Chord of Steel* (Doubleday, 238 p., \$4,95), fiction basée sur la vie d'Alexander

Graham Bell. Il est douteux que le récit de sa vie gagne à cette nouvelle coloration. D'abord, on ne saurait revêtir Graham Bell d'une personnalité brillante, même pour donner une portée plus grande à une création littéraire. Une simple biographie renseignerait plus avantageusement sur le détail de sa vie.

*The Grand Lady*, de Marion Keith (McClelland and Stewart, 222 p., \$4,50), étudie l'Ontario rural dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle. Le lecteur assiste aux incidents disparates de la vie d'une famille plutôt qu'à un drame soutenu.

Mazo de la Roche occupe une place spéciale parmi les romanciers canadiens, car son œuvre, mal localisée dans le temps, n'appartient pas précisément au roman historique. Avec *Morning at Jalna* (MacMillan, 263 p., \$3,50), exception à la règle, elle célèbre le trente-troisième anniversaire de sa renommée littéraire. *Jalna* lui mérita le premier prix du concours littéraire de l'*Atlantic Monthly*, en 1927. Depuis lors, la majorité de ses nombreux ouvrages fait connaître la famille Whiteoaks et le domaine Jalna, sur les bords du lac Ontario. Les membres de cette famille ne copient pas des figures historiques. Ils n'en paraissent que plus authentiques. Ils possèdent les vertus des terriens et résistent aux influences dépravautes de la société commerciale. Dans *Morning at Jalna*, on trouve les Whiteoaks à l'époque de la guerre civile américaine. Des Sudistes réfugiés chez eux préparent des attaques clandestines contre la frontière américaine. L'action prend une vive allure avec la révolte de trois esclaves enfermés dans la cave.

Signalons enfin une bonne traduction anglaise de *La Belle Bête*, de Marie-Claire Bais, par Merloyd Lawrence, *Mad Shadows* (McClelland and Stewart, 125 p., \$3,50; broché \$1,95). L'événement est intéressant, car il est rare qu'on traduise l'œuvre d'un Canadien français pour le bénéfice de son compatriote anglais, et vice versa. Ce roman fait « réaliser » au lecteur anglais la rareté des personnages bizarres dans sa propre littérature. Il trouvera étranges ce Narcisse, « belle hête » au cerveau ténébreux qui ne peut survivre à sa beauté; cette mère perdue d'adoration devant le visage sans expression de son fils, puis l'oubliant pour un bellâtre; cette sœur laide de corps et d'âme qui met toutes ses forces au service de sa haine destructrice. Les héros du roman canadien-anglais lui paraîtront bien bourgeois à côté de ceux-ci.

\* \* \*

La nouvelle est un genre littéraire que les écrivains anglo-saxons ont exploité avec beaucoup de succès au XX<sup>e</sup> siècle. Il impose une grande discipline dans la création, car chaque phrase doit produire son effet. L'auteur qui parvient à l'intensité voulue peut se permettre d'aborder des questions aussi sérieuses que le sens de la mort dans un récit de quelques pages. Le recueil *Canadian Short Stories* (Robert Weaver, Oxford, 420 p., \$1,75) contient des pages profondes. La préface de l'éditeur en dégage bien la ligne de force :

Only a few Canadian writers, notably Morley Callaghan, Hugh Garner, and Mordecai Richler, have consistently used urban situations in most of their short fiction. Some readers outside Canada (and possibly some in this country as well) may be struck by the sense of loneliness and melancholy that pervades so many of the stories of this book.

Il y retrouve donc la mélancolie du paysage canadien. La même remarque a été faite en Angleterre dans le *Times Literary Supplement*. A vrai dire, un tiers des contes seulement revêt cet aspect. Mais des histoires comme *Snow*, de Frederick Philip Grove, et *The Painted Door*, de Sinclair Ross, gravent dans la mémoire l'intensité de la souffrance qu'elles dépeignent. *The Heritage*, de Ringueet — nous avons déjà dit que ce recueil contient des contes canadiens-français — reste dans la

même atmosphère : la culture du tabac dresse l'homme contre la nature. Le dénouement paraît assez faible qui présente le mariage comme solution au problème de la sécheresse. Dans ces histoires, n'a-t-on pas trop insisté sur la désolation et l'isolement de la nature ? Comme si elle n'était toujours qu'inerte et froide ? On aimerait rencontrer l'auteur qui saurait y découvrir la vie puissante et mystérieuse, qui unissant la terreur à la beauté, ferait de son conte une sorte de large fresque d'Ancien Testament. Chose certaine, le thème de l'homme devant la nature présente un fonds riche aux conteurs de chez nous, tant il favorise la concentration dramatique propre au genre.

Certaines histoires débordent d'humour, parfois au point de mal résister à la tentation de la caricature. *The House on the Esplanade*, d'Anne Hébert, montre les derniers membres d'une famille à l'aise adoptant une vie de routine qui les transforme presque en marionnettes. Une excentricité plus humaine marque le curé de *The Stations of the Cross*, de Roger Lemelin. Cet ecclésiastique original voudrait convertir ses ouailles à l'art moderne, mais le chemin de croix d'avant-garde qu'il a commandé cause une petite révolution. Dans *The Marine Excursion*, Stephen Leacock fait la caricature d'une petite ville. Le comportement des gens en excursion rappelle les manies du film muet. Parmi les histoires comiques, c'est *Mrs. Golightly and the First Convention* qui présente le personnage le plus saisissant. Une femme timide accompagne son mari à une réunion d'hommes d'affaires en Californie, où elle s'épanouit. Dans cette peinture nuancée, on passe du rire à l'émotion, car sous la chaude influence de la Californie, Mrs. Golightly prend le goût de la hardiesse...

\* \* \*

L'essai est un genre que cultivent volontiers les littérateurs anglais, toujours heureux d'exprimer leur réaction personnelle devant toute manifestation humaine. La méfiance du rationalisme chez les Anglo-Saxons a vraisemblablement favorisé la culture de ce genre où le capricieux vaut autant que le rationnel. Hugh MacLennan s'associe à cette tradition dans la préface de *Scotchman's Return and Other Essays* (MacMillan, 279 p., \$4,00) : « A personal essay is a little fragment of yourself: a mood or a cluster of ideas which somehow have emerged from yourself. » Mais la manière de MacLennan n'est pas si personnelle que celle d'un Montaigne qui nous livre ses secrets les plus intimes et dont la phrase sinueuse semble épouser les moindres vibrations du cerveau. *Scotchman's Return* nous présente moins le portrait précis d'un individu que l'état général d'esprit d'un humaniste chrétien.

Les facultés de MacLennan sont admirablement équilibrées. On peut dire que c'est un Anglo-Canadien authentique qui a conservé les meilleurs traits britanniques et américains. Cet équilibre se manifeste avantageusement dans *The Classical Tradition and Education*. L'auteur regrette beaucoup la disparition avancée des langues et des littératures classiques dans la formation, mais il regarde comme illusoire l'espoir de leur retour, laissant aux modernes la tâche d'une formation humaniste et chrétienne. Il accorde plus d'importance à la tradition que les Américains, mais moins que les Anglais. *Journey into the Present*, nous montre MacLennan jugeant sévèrement la musique douceâtre et matérialisante servie dans le train *The Canadian*, et qu'il met en contraste avec l'art et la pensée nobles. Les écrivains américains aussi attaquent le matérialisme, mais avec une violence qui nuit à l'objectivité. C'est comme s'ils le repoussaient de toutes leurs forces par crainte d'en être écrasés. *New York, New York, Boy meets Girl in Winnipeg and Who Cares?*, *Literature in a New Country*, *The Future of the Novel as an Art Form*, *Youth and the Modern Literature*, etc. nous montrent le même regard sain du chrétien civilisé.

Il ne traite pas que des sujets graves. *By their Foods...* étudie les différentes cuisines du monde. Même solidité de jugement, mais plus d'humour : c'est la décadence des Chinois qui leur fait servir de trente à quarante plats au cours d'un seul repas. Un autre essai chante la beauté des roses et, naturellement, celle des femmes. Son imagination en liberté nous amuse, mais toujours, au tournant, nous attend une vérité enrichissante.

\* \* \*

Comme l'a dit le critique Matthew Arnold au dernier siècle, c'est surtout la poésie qui a illustré la littérature anglaise. Les libertés syntaxiques de la langue favorisent la création d'une matière riche de suggestion poétique. Il n'est pas surprenant que la production poétique canadienne-anglaise soit considérable. Une nouvelle anthologie paraît en 1960 : *The Oxford Book of Canadian Verse* (A. J. M. Smith, Oxford, 445 p., \$6,00). Le recueil de vers canadiens publié en 1912 par Oxford avait évidemment très vieilli. Il existe un assez grand nombre d'anthologies canadiennes partielles. Le même éditeur, A. J. M. Smith, avait publié chez Gage, en 1943, *The Book of Canadian Poetry*, édition scolaire. L'introduction du *Oxford Book* et l'éclectisme qui préside au choix des poèmes plairont aux lecteurs.

Ce qui distingue ce livre, c'est d'abord la présence de poètes canadiens de langue française. Ils ne sont pas placés à part, les poètes se succédant par ordre chronologique. L'introduction permet de replacer les auteurs dans leur temps et de comparer les époques. Il se dessine même une sorte de jeu d'influences réciproques : les poètes sont d'origine culturelle différente, mais ils vivent dans le même cadre géographique, ils partagent beaucoup de coutumes et d'institutions. Le goût de la nature se revêt de couleurs complémentaires de l'un à l'autre. Cependant, les Canadiens anglais contemporains donnent une leçon à leurs confrères français dans la peinture réaliste ou satirique de la vie urbaine. D'autre part, les Anglais pourraient profiter d'une communion spirituelle avec Anne Hébert et Saint-Denys Garneau.

L'introduction met en relief les noms les plus importants du XIX<sup>e</sup> siècle comme Isabella Valency Crawford, Charles G. D. Roberts, Bliss Carman, Archibald Lampman, Duncan Campbell Scott. Parmi les modernes, E. J. Pratt tient la première place et M. Smith donne de larges extraits de son œuvre.

On a objecté — par exemple William Arthur Deacon, critique du *Toronto Globe and Mail* — que Smith a inclus trop d'auteurs dans ce volume. Une centaine d'auteurs y ont trouvé place, bien que notre histoire littéraire ait débuté au XIX<sup>e</sup> siècle. La littérature anglaise est vieille de six cents ans, et *The Oxford Book of English Verse* ne contient que soixante-dix auteurs. Deacon a sûrement raison de suggérer des coupures, d'exclure les poètes d'intérêt purement historique et les jeunes poètes au chant encore mal assuré. Il aurait été préférable d'insister sur la qualité, car les Oxford Books se répandent, et à l'étranger on jugera la poésie canadienne en fonction de l'anthologie de M. Smith. Nous regrettons particulièrement l'omission de *David*, par Earle Birney, qui est peut-être le plus beau poème du Canada anglais.

La poétesse torontoise Margaret Avison aurait dû demander à un bon critique de faire une introduction à son recueil *Winter Sun* (University Press, 89 p., \$2,50), pour aider le lecteur à se guider dans ces vers mystérieux. M<sup>lle</sup> Avison est connue depuis une vingtaine d'années, et son recueil est sans doute le plus important de l'année. Pourtant, le lecteur ne devrait pas être forcé à tant de « défrichage ». N'a-t-il pas le droit d'espérer de la poésie plus de plaisir que de peine ? Le temps de l'hermétisme n'a-t-il pas assez duré ?

La poésie se prête difficilement à la traduction, mais P. J. Widdows s'y est employé avec beaucoup de bonheur dans *Selected Poems* (Ryerson, 39 p., \$2,00). Il présente d'un côté sa traduction et en regard le texte français d'Émile Nelligan. Pour rester le plus proche possible de son modèle et ne rien enlever de sa musique au vers de Nelligan, il a conservé la rime, sans pour autant le trahir. Il lui est resté fidèle dans le jeu des images et souvent jusque dans les échos de fines résonances. C'est un succès.

\* \* \*

Mentionnons les livres dont le premier succès leur a valu une nouvelle présentation au public, en édition brochée. Une anthologie satirique, *The Blasted Pine* (F. R. Scott et A. J. M. Smith, MacMillan, 138 p., \$1,75), est un bon témoignage de la verve souple avec laquelle nos poètes ont critiqué leur patrie. *Who Has Seen The Wind*, par W. O. Mitchell (MacMillan, 300 p., \$1,50) parut en 1947. Le livre est remarquable par ses descriptions de l'Ouest et par son amour des prairies, que l'on regarde, à l'époque de la crise, avec les yeux d'un jeune garçon.

Il faut encore signaler les dernières additions du *New Canadian Library*, série d'œuvres canadiennes en voie de devenir classiques. Il n'est pas nécessaire de justifier la présence de l'admirable *Sunshine Sketches of a Little Town* de Stephen Leacock (157 p., \$1,00). *The Man from Glengarry*, par Ralph Connor (289 p., \$1,25), d'abord paru en 1901, traite des hardis Écossais de l'est du Canada, avant la Confédération. Une atmosphère de guerre enveloppe les personnages de *Earth and High Heaven* (256 p., \$1,00), par Gwenthelyn Graham, roman qui avait fait sensation en 1944. *More Joy in Heaven* (160 p., \$1,00), sixième roman de Morley Callaghan (1937), expose les obstacles auxquels se heurte un homme sorti de prison qui cherche à se réintégrer dans la société. *Trente Arpents* parut en traduction anglaise dès 1940. La même version, de Felix et Dorothea Walker, paraît maintenant en édition brochée.

Quoique les éditeurs canadiens servent nos auteurs avec entrain, il existe, nous le savons, des manuscrits inédits qui mériteraient leur attention. Nous pensons, par exemple, à certains écrits de David Beasley, jeune écrivain vivant à New-York, et au *Jim Tweed* de Jack Parr (Winnipeg).

Brian ROBINSON.

\* \* \*

Avec l'autorisation de l'Ordinaire et des Supérieurs.





## *L'Eglise et la société canadienne au début du XVIII<sup>e</sup> siècle*

---

La crise qu'éprouve la collectivité canadienne dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle ne se traduit pas seulement par une période de détresse économique et de malaise politique; elle se manifeste aussi par les difficultés que traversent les institutions ecclésiastiques de la colonie. Bien que les problèmes qu'affronte alors l'Église du Canada paraissent tenir en partie au caractère des hommes qui en assurent la direction, ils surgissent en fait, pour l'essentiel, de la complexité des situations dans lesquelles elle se voit prise. Définir ces problèmes, chercher dans quel esprit les hommes y font face et surtout essayer de dégager des événements le rôle que le clergé joue dans la société en même temps que les positions qu'il y occupe, c'est, d'une part, évoquer une époque dure, aux misères dramatiques et, de l'autre, inévitablement, signaler des contradictions dont il n'est peut-être pas téméraire de tenter l'explication.

### I. — UNE QUESTION MAL POSÉE.

Voici deux personnages. L'un est homme du roi et l'autre, homme d'Église. Il est remarquable que l'on ne puisse guère parler de celui-ci sans penser à celui-là. Quels sont leurs rapports? Dans le cadre historique du XVIII<sup>e</sup> siècle canadien, l'Église a son autorité et l'État, la sienne. Voilà les deux glaives, et ceux qui les portent s'en servent. Mais ils se ressemblent comme des frères. Comment s'en étonner? Ils sont réellement frères. Ils se recrutent dans les mêmes couches sociales et, à l'occasion, jusque dans les mêmes familles. Ils ont une conception analogue de la vie publique, de l'autorité, des préséances et du prestige attachés à leurs fonctions. Enfin, ils sont aussi fortement marqués, aussi nettement conditionnés l'un que l'autre par les limites de la petite collectivité coloniale dans laquelle leur activité se déroule.

On s'est plu à représenter les gens d'Église comme animés d'un « esprit de résistance aux empiétements du pouvoir royal, esprit qu'on ne trouve si vif en aucune province intérieure du royaume, contre les

prétentions du gallicanisme<sup>1</sup> ». Dans l'état actuel des connaissances, cette assertion peut tout au plus servir d'hypothèse de travail. On doit même se demander si, sur le problème fondamental des relations de l'Église et de l'État, elle est propre à ouvrir la voie à des recherches fructueuses. Autrement dit, formulée en ces termes, il paraît fort possible que la question soit mal posée. On a du mal à voir comment, dans les années 1700, il serait plausible que les ecclésiastiques du Canada se fussent groupés sous le signe de la résistance. Ne s'agirait-il pas là, au fond, d'un anachronisme ? Quant aux prétentions gallicanes, elles ne sauraient être la source de toutes les incompréhensions : même dans les sociétés où elles ne s'expriment pas, les rapports entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel ne sont pas toujours exempts de complications.

Ce n'est pas à dire que, dans la colonie canadienne, le gallicanisme ne trouve, à l'occasion, quelque porte-parole fort zélé. Un jour, par exemple, le comte de Frontenac professe être scandalisé des « propositions séditieuses » qu'il a entendues dans un sermon. Ses loyales oreilles n'ont pu supporter l'affirmation « qu'il y avait de certaines choses où il n'était pas permis aux puissances temporelles de rien changer à ce que faisaient les spirituelles ». C'était là, au dire du grand homme, surprendre l'innocence des peuples, ceux-ci ne sachant pas, comme l'érudit gouverneur, « qu'on lisait dans l'écriture que les Rois avaient bien été souverains pontifes, mais non pas que les Souverains Pontifes eussent jamais été Rois ». Et le représentant de Sa Majesté d'aller, la menace à la bouche, éclairer la religion du grand vicaire et du supérieur des Jésuites. Devant cette provocation, les dignitaires ecclésiastiques vont-ils s'engager dans une dispute théologique avec le haut et puissant seigneur ? Trop fins pour ne pas comprendre que le politicien couvre ses petits intérêts du manteau de l'autorité royale qu'il invoque, ils se contentent d'esquiver le coup. « Ils blâmèrent fort, poursuit le bon apôtre, le prédicateur, qu'ils désavouèrent, attribuant cela, selon leur

<sup>1</sup> Lionel GROULX, *Le gallicanisme au Canada sous Louis XIV*, dans *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 1, n° 1, juin 1947, p. 96. — En critiquant cette assertion, il n'est pas question de déprécier une étude par ailleurs magistrale et aussi richement documentée que fortement pensée. Il faut toutefois distinguer entre la situation qui se présente au début du XVIII<sup>e</sup> siècle et celles qui, à certains moments, sont apparues dans la première partie du règne de Louis XIV.

coutume, à un trop grand excès de son zèle et me firent beaucoup d'excuses <sup>2</sup>. » Frontenac passera, et ses paroles avec lui.

Le clergé, à la vérité, se compose, comme tous les autres ordres, de fidèles serviteurs du roi. Il n'affiche pas une attitude indépendante à l'égard du souverain. Avant même que Québec ne soit constitué en siège épiscopal, François de Laval s'intitule : « François, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège, évêque de Pétrée, vicaire apostolique en Canada, nommé par le Roy premier évêque du dit pays, lorsqu'il aura plu à notre Saint Père le Pape y ériger un évêché. » Il prête à titre d'évêque serment de fidélité au roi en 1675 <sup>3</sup>. Ses successeurs feront de même. L'acte d'installation du dernier évêque du Canada sous le régime français contient le passage suivant :

Louis, par la grâce de Dieu, [...] Ayant fait voir, en notre Conseil, les bulles et provisions apostoliques de l'Evêché de Québec, octroyées à notre amé et féal conseiller en nos Conseils, le sieur Henry Marie Du Breil de Pontbriand, et ne s'y étant trouvé aucune chose contraire ni dérogeante à nos droits, indult, concession et concordat d'entre le saint siège et notre Royaume, ni aux privilèges, franchises et libertés de l'Église gallicane, nous avons admis le dit sieur évêque à nous prêter le serment de fidélité qu'il nous devait à cause du dit évêché <sup>4</sup>...

Sans doute le diocèse de Québec dépend-il immédiatement de Rome, mais il faut simplement entendre par là que l'évêque de la capitale canadienne n'est le suffragant d'aucun archevêque de France. « Cela n'empêche pourtant pas, écrit à ce propos Charlevoix, que l'Evêché de Québec ne soit en quelque façon uni au Clergé de France <sup>5</sup>. » Il faudrait ajouter que l'évêque est aussi « uni » à la Cour : nommé par le roi, pensionné par l'État, il maintient une correspondance régulière avec le ministre de la Marine, qui lui fait, comme au gouverneur, comme à l'intendant, des recommandations et des observations.

Les libertés de l'Église gallicane, on sait que le roi et ses agents ne sont pas les seuls à les soutenir. Le chapitre et l'évêque de Québec n'hésitent pas à les revendiquer. En 1704, le pape signe une bulle qui réduit de douze à sept le nombre des chanoines de Québec. Ces derniers protestent. Saint-Vallier les approuve. Il juge « insoutena-

<sup>2</sup> *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec [RAPQ] pour 1926-1927*, p. 32-33, Frontenac à Colbert, 13 novembre 1673.

<sup>3</sup> *Edits et Ordonnances*, I, p. 33-34, 35, 80.

<sup>4</sup> Voir *La Civilisation de la Nouvelle-France*, Montréal, [1944], p. 242.

<sup>5</sup> *Histoire et Description générale de la Nouvelle-France*, I, p. 406.

ble » le décret romain. Il enjoint à son chapitre de demeurer « dans l'état où il était avant la publication de la bulle <sup>6</sup> ». Le 12 décembre 1712, les chanoines formulent officiellement leur opposition à l'acte pontifical, « étant la dite bulle, [...] ainsi que mon dit seigneur évêque l'a reconnu, préjudiciable à son Eglise et aux libertés de l'Eglise gallicane <sup>7</sup> ». L'appel comme d'abus, procédure suivie pour porter une cause d'un tribunal ecclésiastique à un Parlement, constitue, au dire d'un juriste, « la sanction » du corps du droit gallican. Cette procédure n'est pas inconnue au Conseil supérieur <sup>8</sup>. C'est là pourtant, selon un traité du XVII<sup>e</sup> siècle, « le plus grand mal et la plus grande plaie que jamais l'Eglise ait reçus en sa juridiction et police <sup>9</sup> ». On n'en voit pas moins, le 30 juin 1693, le chapitre de Québec interjeter au Conseil appel comme d'abus d'une ordonnance par laquelle l'évêque attribue à son favori du moment, le grand chantre André de Merlac, le pouvoir de faire à l'avenir l'installation des chanoines <sup>10</sup>. Ici, ce ne sont pas les magistrats qui évoquent à eux une cause ecclésiastique; ce sont des gens d'Eglise qui sollicitent la justice royale d'intervenir dans un différend qui s'élève entre eux.

S'il éclate des querelles au sein du clergé, il s'en déclare aussi entre politiques et ecclésiastiques. Il en faut toutefois bien comprendre la nature. S'agit-il de luttes entre l'Eglise et l'Etat? Plus modestement, ces incidents se réduisent, en général, à des disputes entre hommes de gouvernement spirituel et hommes de gouvernement temporel. Ainsi, en 1694, sur le point de s'embarquer à destination de la métropole, Saint-Vallier dépose au Conseil un mémoire définissant ses positions sur les matières qui ont provoqué les discussions dans lesquelles il se voit alors impliqué. Il le fait, explique-t-il, « pour sa propre defense Et celle de son Clergé, qu'on a attaqué tant de fois, Et en tant de differentes manieres »; son dessein est de pourvoir « a ce qu'en son absence, les Ecclesiastiques de son diocèze, lesquels ne sont que trop

<sup>6</sup> RAPO (1940-1941), p. 426, Saint-Vallier au chapitre de Québec, 25 juin 1711; *ibid.*, p. 427, Saint-Vallier à Glandelet et Maizerets, 25 juin 1711.

<sup>7</sup> Auguste GOSSELIN, *L'Eglise du Canada depuis M<sup>re</sup> de Laval jusqu'à la Conquête*, 3 vol., Québec, 1911-1914, I, p. 283-284.

<sup>8</sup> E. LAREAU, *Histoire du Droit canadien*, 2 vol., Montréal, 1888, I, p. 374, 397-402.

<sup>9</sup> Cité par Pierre BLET, *Le Clergé de France et la Monarchie*, 2 vol., Rome, 1959, I, p. 95.

<sup>10</sup> *Jugements et Délibérations du Conseil souverain de la Nouvelle-France*, 6 vol., Québec, 1885-1891, III, p. 747-749, 754-756.

fatiguez, ne fussent pas exposez a de nouvelles poursuites, qui leur pourroient faire prendre le party d'abandonner leurs Cures <sup>11</sup> ». Contre qui tourne-t-il ses batteries ? Non pas contre l'autorité royale, à laquelle il se propose lui-même d'avoir recours; non pas contre le Conseil, qu'il estime avoir aussi « beaucoup souffert », mais bien contre le gouverneur général, avec qui il est entré en conflit dans l'affaire du *Tartuffe*, et contre le gouverneur de Montréal, à qui il s'est heurté violemment dans l'affaire du prie-Dieu. A l'occasion de ces querelles, la Cour jugera, à son ordinaire, que tout le monde s'est également fourvoyé, aussi bien Frontenac et Callières que Saint-Vallier <sup>12</sup>.

En 1701, le prélat charge ses prêtres de rappeler aux puissants qu'ils ne doivent pas ressembler à « ceux dont parle le Prophète Isaïe, lorsqu'il dit, ces Princes sont infidèles, tous aiment les présents et suivent les rétributions »; que le Souverain Juge examinera les « corruptions qui se seront glissées dans l'administration de leur Charge » et leur demandera compte « des pécheurs scandaleux soufferts par des raisons humaines et intéressées »; qu'ils sont tenus, enfin, de collaborer avec l'Église : « S'ils ne la respectent pas, et qu'ils ne lui conservent pas cette liberté et cette puissance qui lui reste, l'Epoux de l'Eglise ne le leur pardonnera pas <sup>13</sup>. » Les propos que, du fond de sa mission de Michilimakinac, le P. Étienne de Carheil tient à Champigny <sup>14</sup> en 1702 rejoignent ceux que l'évêque tient à son clergé. Dans une lettre frémissante d'indignation, le missionnaire dénonce le trafic de l'eau-de-vie, le jeu et la prostitution qui s'exhibent avec une impudeur grossière dans les postes de l'Ouest. Il en attribue la responsabilité aux commandants locaux, qui ne se contentent pas de fermer les yeux sur ces désordres, mais s'y livrent eux-mêmes « avec plus de liberté que leurs Inferieurs », les encouragent parce qu'ils en tirent des profits et gênent

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 917, 923.

<sup>12</sup> Voir W. J. ECCLES, *Frontenac, the Courtier Governor*, Toronto, [1959], p. 304-306.

<sup>13</sup> H. TÊTU et C.-O. GAGNON, édit., *Mandements, Lettres Pastorales et Circulaires des Evêques de Québec*, 6 vol., Québec, 1887-1890, I, p. 419, Saint-Vallier, *Lettre pastorale écrite de Paris donnant aux curés des avis pour la conduite de leurs paroisses*, 7 mars 1701.

<sup>14</sup> L'éditeur des *Relations des Jésuites* fait de Callières le destinataire de cette lettre. L'auteur s'adresse à un personnage qui est sur le point de rentrer en France, où il doit occuper « l'Intend<sup>e</sup> du Havre » : ce ne peut être que Champigny (Ruben G. THWAITES, édit., *The Jesuit Relations and Allied Documents*, 73 vol., New-York, 1959, LXV, p. 248).

brutalement l'action des missionnaires, qui cherchent à réprimer de tels scandales; cette responsabilité, il la place encore plus haut : elle remonte, affirme-t-il, aux « puissances Civiles », aux hommes qui gouvernent le Canada et qui le gouvernaient naguère. Ce n'est pas à leur autorité qu'il s'en prend, c'est à leur complaisance intéressée. Tout ce qu'il espère, c'est que, de retour en France, l'intendant porte au roi la connaissance des dérèglements qu'il dénonce afin que le souverain, enfin bien informé, puisse donner les ordres propres à y mettre fin <sup>15</sup>.

Dans les années 1700, il serait vain de chercher au Canada quelque grande discussion doctrinale mettant aux prises les fils de l'Église et les agents de César. On ne trouverait pas davantage le moindre indice d'une action concertée du clergé en vue d'organiser la résistance à l'autorité royale. Dans les maisons religieuses aussi bien que dans les bureaux de l'État, tous regardent la Cour non pas comme l'adversaire à qui il faut tenir tête, mais comme l'arbitre auquel il est sage de porter sa cause. Au reste, les ecclésiastiques de cette époque sont plus portés à se quereller entre eux qu'avec les fonctionnaires et les représentants du roi.

## II. — LES TRIBULATIONS D'UN PASTEUR.

De même qu'un gouverneur général a toujours une très haute idée de l'autorité dont il est revêtu, de même, un dignitaire ecclésiastique se montre habituellement pénétré de la profondeur de la soumission qui lui est due. Sans être systématiquement hostile à Saint-Vallier, dont il a mieux que d'autres compris la situation difficile, un historien aussi bien informé que bien disposé à l'égard des hommes d'Église a pu écrire de lui : « Il avait un sentiment si exagéré de la dignité épiscopale qu'il allait parfois jusqu'à croire que tout, dans son diocèse, devait céder devant son unique volonté. On aurait dit, au début de son épiscopat, qu'il avait adopté pour devise le *sit pro ratione voluntas* <sup>16</sup>. » Jean-Baptiste de La Croix de Chevreux de Saint-Vallier n'est pourtant pas un médiocre. Il a autant de piété que de naissance, ses mœurs sont austères, il donne tant qu'il peut à ses pauvres et à ses

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 190-198, 216, 222, 226, 234, 244, 246, Carheil à [Champigny], 30 août 1702.

<sup>16</sup> Camille DE ROCHEMONTEIX, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle*, 3 vol., Paris, 1895-1896, III, p. 313-314.

communautés. Il apparaît néanmoins comme un signe de contradiction. Presque tout le monde se liguera contre lui. Une fraction importante de ses confrères dans le sacerdoce intriguera pour le tenir éloigné de sa ville épiscopale et lui arracher une démission qu'il ne donnera d'ailleurs jamais. Non seulement se verra-t-il privé de l'affection de son clergé, mais certains lui refuseront jusqu'à leur respect. En 1707, détenu en Grande-Bretagne, d'où il continue à se disputer avec le Séminaire, il sera l'objet d'un commentaire pénible de la part de l'abbé Tremblay : le prélat, écrit ce dernier, ne s'est « si fort eschauffé » que parce que « les vapeurs d'antimoine qui sont en Angleterre dans les mines de plomb lui avoient monté a la teste <sup>17</sup> ». Alors que Ramezay souligne, en 1712, la nécessité urgente de permettre à l'évêque de rentrer dans son diocèse, où l'on ne peut plus se passer de lui « tant pour y donner les ordres de pretrises que pour Le soulagement des pauvres et des veuves et orphelins <sup>18</sup> », Saint-Vallier s'estime contraint de dénoncer les ecclésiastiques qui s'opposent à son retour; il se déclare frappé par une épreuve « semblable à celle dont saint Paul se plaint et néanmoins se glorifie dans plusieurs de ses épîtres; c'est la persécution des faux frères, persécution qu'il appelle lui-même, selon saint Chrysostôme, l'ange de Satan ». A cette occasion, poussé aux mesures extrêmes, il suspend tous les pouvoirs qu'il avait donnés à ses vicaires généraux, dans le dessein précis de « mettre ceux qui s'opposent à notre départ [de France] dans la nécessité de procurer eux-mêmes efficacement ce prompt départ <sup>19</sup> ».

L'impatience de l'évêque se conçoit. Au moment où il écrit ces lignes, il y a vingt-cinq ans qu'il a pris possession de son diocèse. Les circonstances ont voulu qu'il en ait passé dix-huit hors du Canada. Les circonstances ? Il faudrait plutôt dire : les hommes. Lorsqu'il s'était embarqué à destination de France en 1694, après y avoir déjà passé une année en 1691-1692, il comptait reparaître à Québec avant 1697; le roi, cependant, avait mis obstacle à son retour, « pour une bonne part, sur les instances de Mgr de Laval, qui en avait écrit à M. de Noailles,

<sup>17</sup> Archives du Séminaire de Québec [ASQ], Lettres, carton M, n° 38, Tremblay aux directeurs du Séminaire, 18 juin 1707.

<sup>18</sup> AC, C 11A, 33 : 152v-153, Ramezay à Pontchartrain, 6 novembre 1712.

<sup>19</sup> TÊTU et GAGNON, édit., *Mandements*, I, p. 483, 485, *Mandements pour faire cesser certaines infractions aux statuts du dernier synode*, 1713.

archevêque de Paris <sup>20</sup> ». De même, lorsqu'il avait de nouveau quitté Québec en 1700, il n'avait pas prévu en rester éloigné durant treize ans. On lui avait fait bon accueil à Versailles. En l'autorisant ensuite à se rendre à Rome pour y négocier l'union de certains bénéfices à l'évêché et au chapitre de Québec, le ministre de la Marine eut pour lui un mot aimable <sup>21</sup>. Le Saint-Père lui-même ne tarira pas d'éloges pour la vertu, l'activité, voire la prudence de ce pasteur venu du bout du monde <sup>22</sup>. En 1703, sa mission remplie, il prend place à bord de la *Seine* en partance pour Québec. Mais les Anglais patrouillent les lignes de navigation, on craint qu'ils ne prennent le navire <sup>23</sup>. Appréhension justifiée. La *Seine* se fait capturer. Prisonnier de guerre, le prélat est interné à Farnham, puis à Peterhead. Il demande tout de suite à ses fidèles des prières pour obtenir sa libération <sup>24</sup>. C'est que tout lui fait craindre une détention prolongée. Mais que l'on n'aille pas compter qu'il se démette de son siège épiscopal ! Il prie le gouvernement français de lui nommer un coadjuteur. Il recommande même de choisir celui-ci parmi les Sulpiciens, leur « esprit de menagement » les rendant plus propres que d'autres à gouverner le diocèse de Québec, « ou il est nécessaire de menager des corps considérables qui paroissent avoir quelquefois des inthérets contraires <sup>25</sup> ». Pour l'instant, bien que précaire, la situation de l'Église canadienne n'a rien de désespéré. À défaut de Saint-Vallier, Laval, très vieilli, égrotaant, mais toujours actif, remplit jusqu'en 1708 d'indispensables fonctions épiscopales. Dès 1701, il procède à une ordination. Il conférera les ordres presque tous les ans jusqu'à sa mort. Le 10 avril 1708, il reçoit encore un candidat au sous-diaconat. C'est moins d'un mois avant qu'il ne s'éteigne, le 6 mai <sup>26</sup>. À compter de ce temps, la colonie sera vraiment sans pasteur jusqu'en 1713.

<sup>20</sup> Lionel GROULX, *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 1, n° 1, livraison de juin 1947, p. 79.

<sup>21</sup> RAPQ (1940-1941), p. 358, Pontchartrain à Saint-Vallier, 5 juillet 1702.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 363, trois lettres de Clément XI aux cardinaux de Croislin, de Noailles et Le Camus, 7 janvier 1703.

<sup>23</sup> ASQ, Lettres, carton N, n° 121, Tremblay à Laval, 15 juin 1703.

<sup>24</sup> TÊTU et GAGNON, édit., *Mandements*, I, p. 450.

<sup>25</sup> Bibliothèque Nationale, Fonds Français [BN, Mss. fr.], 23225 : 280-281v, Saint-Vallier à Noailles, 22 janvier 1705; voir RAPQ (1940-1941), p. 280, *id.*, à *id.*, 14 mars 1705.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 349, 371, 374, 382, 385, 386, 396, 407-408.



Les Anglais ne sont plus en cause, puisqu'ils ont élargi l'évêque de Québec en 1709. Celui-ci eût pu, dès lors, regagner son diocèse. Le roi, toutefois, n'a pas voulu le laisser partir. C'est que, maintenant, le prélat a une fort mauvaise querelle avec le Séminaire de Québec. La discussion s'est amorcée pendant que Saint-Vallier était encore prisonnier à Farnham. Il s'agissait d'abord de solder les frais de la bulle décrétant l'union des abbayes de Maubec, de Bénévent et de l'Estrée à l'Église du Canada. Réduit à l'indigence par la prise de la *Seine*, l'évêque ne saurait payer ce qu'il doit à la Curie<sup>27</sup>. En outre, comme le Séminaire touchera une partie des revenus des abbayes, il serait juste, raisonne le prélat, que l'institution payât une partie correspondante des frais encourus à Rome<sup>28</sup>.

Question compliquée que celle de la répartition de ces bénéfices. Voici comment Saint-Vallier la présente. Le pape et les cardinaux désignés pour effectuer l'union des abbayes aux institutions ecclésiastiques du Canada avaient ramené de dix-sept à sept le nombre des membres et des dignitaires du chapitre de Québec. Réduit à ces dimensions, le chapitre pouvait s'accommoder d'une forte diminution de prébendes. Les économies ainsi réalisées contribueraient à faire « un revenu raisonnable, quoique mediocre, aux cures et missions du diocèse, qui n'en ont point du tout de certain ». En conséquence, les cardinaux convinrent avec l'évêque d'un nouveau partage des bénéfices : l'évêché abandonnerait la mense abbatiale de l'Estrée, qui irait au chapitre avec la mense conventuelle du même monastère; le chapitre, par ailleurs, perdrait les deux menses conventuelles de Maubec et de Bénévent, destinées maintenant aux missions du diocèse. Qui aurait en dépôt ce dernier revenu ? Non pas l'évêque, décida-t-on, mais le supérieur du Séminaire des Missions étrangères de Paris, qui l'expédierait tous les ans au Séminaire de Québec; celui-ci en rendrait compte au prélat, sur les ordres de qui l'argent serait distribué aux curés et aux missionnaires de la colonie. Mais voilà que les Missions étrangères et leur filiale canadienne s'avisent de jouer sur les mots : les « missions » dont il est question, ne seraient-ce pas celles dont le Séminaire de Québec s'est chargé dans la vallée du Mississipi ? L'institution québé-

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 378, Saint-Vallier à Clément XI et au Nonce apostolique à Paris, 15 novembre 1704.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 385-386, Saint-Vallier à Tremblay, 20 février 1706.

coise devrait, par conséquent, encaisser tout ce revenu. Non pas, réplique l'évêque : les « missions » dont il s'agit, ce sont les agglomérations canadiennes insuffisamment développées pour être pourvues d'organismes paroissiaux et qu'un prêtre dessert en qualité de missionnaire. L'inspirateur de ce tour de prestidigitation serait, soupçonne-t-il, le procureur du Séminaire de Québec en France, l'abbé Tremblay, qui aurait gagné à ses vues deux dirigeants des Missions étrangères, les abbés de Brisacier et Thibierge. Ce n'est pas là le seul détour que ces messieurs auraient pris pour arriver à leurs fins. Au moment même où M. de Québec travaillait à Rome à l'affaire des abbayes, les agents des deux séminaires auraient, de leur côté, engagé des négociations secrètes en vue de faire échec aux dispositions que le prélat voulait faire inclure dans la bulle d'union. Ensuite, sous prétexte que celle-ci n'était pas tout à fait dans les formes, ne sont-ils pas parvenus à en obtenir une deuxième, qui favorise en tout le Séminaire de Québec ? Ils ont, conclut Saint-Vallier, « cherché à me surprendre et m'ont surpris effectivement ». Comment expliquer leur conduite ? Ils invoquent la pauvreté du Séminaire. Outre que cette maison n'est pas si pauvre qu'on pense, répond l'évêque, « les missions et les cures du diocèse, quoyque plus nécessaires pour le salut des âmes, le sont bien davantage <sup>29</sup> ».

Tout de suite vive, la discussion s'échauffe. Saint-Vallier accuse Tremblay de violer « les règles les plus communes de la bonne foy », réclame sa destitution et souhaite, pour lui succéder à la charge de procureur du Séminaire, un homme intègre, « ecclésiastique ou laïque <sup>30</sup> ». Au dire de l'abbé, le prélat renie « toutes les paroles d'honneur » qu'il avait données et calomnie les directeurs du Séminaire en les faisant passer pour « des ravisseurs du bien d'autrui <sup>31</sup> ». M. de Québec se jette à corps perdu dans la bataille. Il évoque des souvenirs amers, remontant au début de son épiscopat. Dans des mémoires au cardinal de Noailles et au P. de La Chaize, il raconte comment, sur les

<sup>29</sup> BN, Mss. fr., 23225 : 284-285, Saint-Vallier à Noailles, 30 octobre 1706; *ibid.*, 301, Saint-Vallier, *Memoire de ce qui s'est passé entre l'Eveque de Quebec et Messieurs des Missions Etrangères de Paris et de Quebec depuis le dernier voyage que j'ay fait dans mon diocèse*.

<sup>30</sup> *Ibid.*, 287, Saint-Vallier à Noailles, 21 novembre 1706.

<sup>31</sup> ASQ, Lettres, carton M, n° 35, Tremblay aux directeurs du Séminaire de Québec, 18 mai 1707.

conseils de son directeur de conscience, il avait, à l'exemple de François de Laval, fait cession à l'institution québécoise du plus clair de ses biens, une somme de 45.000 livres qui lui restait après avoir disposé de sa charge d'aumônier du roi. Il rappelle :

J'ay demeuré environ 3 ans dans cette desappropriation, durant lesquels j'ay reconnu que l'esprit de cette desappropriation se terminoit à prendre pour le seminaire tout le revenu du clergé seculier du Canada sans en faire part a personne, et a m'empêcher de pouvoir repandre sur les pauvres de la campagne, et sur les communautés pauvres du diocese le peu de moyens que je pouvois avoir, qui se depensoient tous au seminaire, ou je remarquay que dans une seule année il se fit pour cent mil francs de depenses.

Il prit alors le parti de se séparer du Séminaire et d'en dégager aussi le ministère paroissial. Il y parvint malgré « les tours et les détours différents », malgré les « ruses » même de Brisacier et des Missions étrangères. Quelle lutte ! On le fit passer pour un illuminé. On lui refusa des prêtres. On lui ferma toutes les portes. On lui disputa jusqu'à ses livres. Il n'en continua pas moins ses largesses au Séminaire. Quand il entreprit son dernier voyage, il venait de lui verser seize à dix-sept mille livres en dons et en fondations. Mais rien ne saurait apaiser l'ambitieuse maison, qui n'aura de cesse qu'elle ne redevienne « le maître du spirituel et du temporel de cette eglise <sup>32</sup> ».

Saint-Vallier a singulièrement élargi le débat. C'était peut-être inévitable : la querelle des bénéfices l'a entraîné à remettre en cause toute son administration. Ses éclats de voix auraient-ils réveillé trop d'échos ? En tout cas, il n'avance guère dans l'esprit de ceux dont il sollicite la protection. L'archevêque de Paris se montre froid. Du fond de sa captivité, M. de Québec comprend soudain que les négociations ouvertes en France entre ses agents et ceux des Missions étrangères « vont plutost a aigrir les choses » qu'à les accommoder. Il prie que l'on suspende toutes les discussions jusqu'à ce qu'il puisse sortir d'Angleterre <sup>33</sup>. Mais, même de retour en France, il n'aura pas de succès. La sympathie du ministre de la Marine semble acquise au

<sup>32</sup> BN, Mss. fr., 23225 : 300-300v, *Memoire de ce qui s'est passé entre L'Evêque de Quebec et Messieurs des Missions Etrangères*; *ibid.*, 303-303v, *Memoire de la conduite que j'ay gardée depuis vingt et deux ans d'episcopat avec messieurs des missions étrangères, et de celle que ces messieurs ont gardée avec moy.*

<sup>33</sup> *Ibid.*, 298-298v, Saint-Vallier à Noailles, 13 juillet 1707.

Séminaire ainsi que l'appui des chefs de la colonie<sup>34</sup>. Quand le prélat cherche à intéresser la Cour à l'affaire des abbayes, il doit se contenter de l'assurance qu'elle passera devant un juge aussi équitable qu'éclairé<sup>35</sup>.

En attendant, le gouvernement royal l'empêche de rentrer dans sa ville épiscopale. Ce n'est pas que l'évêque néglige de faire des démarches auprès de la Cour, à laquelle il représente « l'extrémité des maux qu'essuyent ses Diocésains dans son absence ». Son éloquence est aussi sincère que brûlante : « Il a, gémit-il, assez Edifié l'Eglise de France par l'obéissance qu'il a pratiquée, et les souffrances qu'il a endurées, pour mériter d'aller consoler celle de Canada<sup>36</sup>. » En 1713, il s'adresse au roi. A quoi tient son exil ? Aux « mauvais rapports des directeurs du Séminaire ». Il n'y a tout de même là rien de nouveau, puisque voilà vingt-deux ans que ces personnages cherchent à le perdre dans l'esprit du souverain. Il a eu beau faire, il n'est jamais parvenu à les adoucir, pas même lorsqu'il leur a sacrifié les Jésuites à la mission des Tamarois. Mais les autres communautés de la colonie réclament sa présence. Un pasteur ne saurait « rester indéfiniment en dehors de son diocèse ». Si encore il existait quelque « raison canonique » de le retenir loin de ses ouailles ! Exige-t-on qu'il ait un coadjuteur ? Il accepte le plus volontiers du monde celui que le roi voudra bien lui désigner<sup>37</sup>. De guerre lasse, la Cour lui donne enfin l'autorisation de regagner le Canada.

Il est peu vraisemblable que, dans ce débat, toutes les difficultés soient nées du caractère impérieux, passionné, imprévisible du prélat. La gêne matérielle qui atteint alors le clergé aussi gravement que les autres classes de la société peut expliquer, jusqu'à un certain point, la singularité de certaines manœuvres et l'âpreté de certaines discussions. Mais jusqu'à un certain point seulement. La querelle des bénéfices n'est que l'occasion — pour ne pas dire le prétexte — de la secousse qui agite le diocèse. L'évêque l'a bien senti : n'a-t-il pas été amené à relier toute l'affaire à des questions qui se sont posées dès le début de son

<sup>34</sup> RAPQ (1940-1941), p. 409, Pontchartrain à La Chaize, 6 juin 1708; *ibid.*, p. 425, Vaudreuil et Raudot à Pontchartrain, 2 novembre 1710; *ibid.*, p. 429, *id.* à *id.*, 7 novembre 1711.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 422, Pontchartrain à Saint-Vallier, 25 avril 1710.

<sup>36</sup> AC, C 11A, 33 : 240, *Conseil*, 1712.

<sup>37</sup> RAPQ (1940-1941), p. 434, Saint-Vallier à Louis XIV, 4 avril 1713.

administration ? Il est permis de penser que, même avec des dispositions plus conciliantes et un naturel moins outrecuidant, M. de Québec aurait eu un mal infini à s'assurer un épiscopat tranquille. Au fond, l'Église du Canada s'était engagée avec lui dans une crise inévitable, puisqu'il s'agissait d'une crise de croissance.

Lorsque son prédécesseur est venu en 1659 donner une impulsion décisive au développement spirituel de la colonie, celle-ci n'était encore qu'un tout petit pays ne comptant guère plus de 2.000 âmes. Trente ans plus tard, les temps sont changés. Le régime politique s'est profondément modifié. Les milieux dirigeants ont reçu une forte injection de sang nouveau. Surtout, la population a plus que quadruplé. En donnant des institutions à son Église naissante, Laval avait pu tailler dans du neuf. Il avait aspiré, il le déclarait, à renouer avec « les premiers siècles du Christianisme ». Au lieu d'établir son diocèse sur le modèle de la plupart des diocèses français, il avait créé un séminaire « pour servir de clergé à cette nouvelle église ». Cette maison ne travaillerait pas seulement à la formation des prêtres. C'est parmi ses membres que l'évêque recruterait son chapitre. C'est de là qu'il tirerait les curés chargés de desservir la population, sans qu'aucun d'eux pût être « titulaire, et attaché particulièrement à une paroisse, voulant au contraire qu'ils soient de plein droit amovibles, révocables et destituables à volonté des évêques et du séminaire par leurs ordres, conformément à la sainte pratique des premiers siècles ». Toutes les dîmes seraient « possédées en commun et administrées » par le séminaire; en retour, celui-ci procurerait aux ecclésiastiques « délégués » dans les diverses agglomérations la subsistance durant leur service et une retraite à la fin de leur carrière<sup>38</sup>. Ce système porte bien la marque de Laval. On y reconnaît le chef autoritaire et volontiers centralisateur en même temps que l'animateur généreux, capable d'entraîner les hommes par sa puissante élévation spirituelle. Si l'on osait reprocher quelque chose au grand fondateur, « on dirait qu'il voulut peut-être trop faire revivre au Canada les temps apostoliques; et, à cause de cela, l'organisation diocésaine établie par lui ne put être maintenue par son successeur<sup>39</sup> ».

<sup>38</sup> *Edits et Ordonnances*, I, p. 33-35, *Etablissement du Séminaire de Québec par Monseigneur l'Evêque de Pétrée*, 26 mars 1663.

<sup>39</sup> ROCHEMONTEIX, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle*, III, p. 354.

En prenant contact avec la colonie, avant même de recevoir la mitre, Saint-Vallier est tout de suite frappé par l'insuffisance du ministère paroissial. Son prédécesseur, observe-t-il, a établi trente cures. Il en faudrait au moins quarante-cinq. Les curés — pardon, les missionnaires — se voient confier des territoires excessivement étendus : « Il y en a mesme qui ont vingt-cinq et trente lieues. » Pourquoi ne pas diviser ces champs trop vastes ? C'est qu'il faut à un curé un revenu annuel de 400 livres pour subsister. Fût-elle pourvue de secours spirituels plus convenables, la population n'assumerait pas une plus lourde part des frais du culte. En conséquence, il paraît impossible d'améliorer le ministère paroissial « sans qu'il en couste furieusement au Roy ». Celui-ci donne déjà 4.000 livres. Il n'accepterait pas de doubler, de tripler sa contribution<sup>40</sup>. Encore que nécessaire, l'extension des services paroissiaux se heurte donc à une difficulté insoluble lorsque le nouvel évêque entre en fonction. A ses yeux, cette difficulté se complique encore de la tutelle que le Séminaire exerce sur les missions intérieures et de l'étroitesse des limites que le régime imaginé par Laval laisse à l'action de l'évêque lui-même. Les avantages qu'offre ce système sont bien connus; il n'en comporte pas moins des inconvénients certains<sup>41</sup>. Il tient à peu près le milieu entre l'organisation d'un pays de mission et la structure d'une Église régulièrement établie. Le vieux prélat a pu en tirer le meilleur parti parce que c'est lui qui l'a conçu, animé, maintenu. Mais comment son successeur ne serait-il pas tenté d'y voir un régime de transition ? Au surplus, il a un goût dévorant de l'action et, lui aussi, une mentalité de fondateur. Enfin, il n'y a pas à se le cacher, les besoins des fidèles sont grands.

Entre un passé méritant et une actualité exigeante, Saint-Vallier a tôt fait de choisir. Quand il se sépare du Séminaire et qu'il en détache les cures, il fait une révolution. Révolution d'autant plus difficile à accomplir que le vieux maître est toujours là, entouré de ses fidèles, persuadé de la valeur de ses formules, témoin pathétique de l'écroulement d'une œuvre qui est celle de sa vie et, cependant, très actif encore, ne s'interdisant pas toujours d'intervenir, fatalement destiné à servir de point de ralliement aux mécontents que crée le nouveau régime. Dans

<sup>40</sup> ASQ, Lettres, carton P, n° 46, Saint-Vallier à La Chaize, 1685.

<sup>41</sup> L. GROULX, *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 1, n° 1, livraison de juin 1947, p. 70-71.

sa révolte contre l'emprise du Séminaire, M. de Québec se dresse non seulement contre un grand homme et une institution considérable, mais aussi contre une tradition vivante. D'où les déchirements qu'il provoque et les tribulations qu'il s'attire. Toutes significatives qu'elles sont, ces dernières restent encore, après tout, d'importance secondaire. Ce qui compte, c'est la situation générale dans laquelle elles s'insèrent. Et la situation générale qu'il s'agit d'analyser ne laisse pas que de s'éclairer à considérer les problèmes du ministère paroissial ainsi que la condition matérielle du clergé.

### III. — LE MINISTÈRE PAROISSIAL.

En 1701, les administrateurs du Canada prient la Cour de profiter du voyage de l'évêque de Québec en France pour le presser de faire passer des prêtres « en ce pays, qui en est fort dénué; ce qu'il ne peut faire comme il le souhaiterait, à cause de la grande dépense à laquelle il est obligé pour leur passage <sup>42</sup> ». Ainsi, la colonie manque de prêtres, et son chef manque de l'argent nécessaire pour lui en fournir. Crise d'effectifs, gêne financière, ces deux problèmes sont liés.

Il serait facile de multiplier les exemples pour souligner combien il se trouve peu d'ecclésiastiques dans les agglomérations canadiennes. En 1706, on ne voit qu'un missionnaire « faisant les fonctions curiales » auprès des populations de Contrecoeur, Saint-Ours, Sorel et Verchères <sup>43</sup>. Voilà quatre seigneuries qui comptent pourtant près de 400 âmes. La même année, il ne semble pas y avoir de curé dans un groupe de seigneuries formé par Portneuf, La Chevrotière et les Grondines, bien qu'il y existe une église pour appeler à la prière 300 habitants. Dans les fiefs de Tilly, Bonsecours et Duquet, il n'existe ni église ni curé pour répondre aux besoins spirituels de 220 âmes <sup>44</sup>. Cas extrêmes ? Au contraire, détails qui s'harmonisent à l'ensemble du tableau. Certes, entre 1698 et 1712, le nombre des églises passe de 62 à 76, mais cet accroissement retarde sur celui de la population : les Canadiens, qui disposent d'une église pour 223 âmes à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, n'en ont plus qu'une pour 246 habitants à la fin de la guerre de la Succession

<sup>42</sup> RAPQ (1940-1941), p. 347, Callières et Champigny à Pontchartrain, 5 octobre 1701.

<sup>43</sup> *Edits et Ordonnances*, II, p. 267.

<sup>44</sup> AC, G 1, 460, 4<sup>e</sup> partie, recensement de 1706.

d'Espagne. Fait encore plus révélateur, le nombre des presbytères ne s'établit qu'à 34 en 1698, pour se hausser péniblement à 43 en 1712; il en ressort que toute agglomération dotée d'une église ne l'est pas nécessairement d'un curé résident.

A ne retenir que les chiffres globaux, il semblerait pourtant que la colonie fût pourvue d'un clergé relativement nombreux. Le recensement de 1698 dénombre 308 prêtres, religieux et religieuses et celui de 1712, 312. Mais attention : la première de ces deux données représente 2,2 % de la population et la seconde, 1,6 % seulement. Le clergé marque le pas cependant que le mouvement démographique poursuit sa montée. Voilà qui est inquiétant. Il y a plus grave encore. Le clergé lui-même renferme plusieurs éléments. Les uns augmentent en nombre, tandis que d'autres subissent une diminution marquée. Au début de la période que nous examinons, les communautés de femmes, avec 146 religieuses, constituent près de la moitié des effectifs cléricaux; à la fin, leurs 196 membres en représentent presque les deux tiers. Par conséquent, décrue considérable chez les prêtres. Ce recul explique certaines interventions de la Cour. En 1698, quand Pontchartrain recommande à Champigny d'engager l'évêque à « fixer les cures et à faire faire les bastimens des Eglises », il lui explique le plus raisonnablement du monde : « Cela est plus necessaire que les nouveaux establissemens de Religieuses auxquels il s'applique <sup>45</sup>. » Le ministre pense surtout aux Ursulines des Trois-Rivières, maison à laquelle le gouvernement royal refuse encore des lettres patentes. Ce refus n'est pas l'effet d'un caprice : « Il y a desja en cette Colonie un trop grand nombre de pareils establissemens a charge au Roy et aux habitans <sup>46</sup>. » Deux ans plus tard, la Cour représente de nouveau à M. de Québec que les « mauvais effets » de ses dernières fondations se confirment; « la misere » guette les Ursulines des Trois-Rivières : qu'advient-il si, faute de moyens, il faut dissoudre leur communauté <sup>47</sup> ? Ce n'est pas que le pouvoir civil se soit mis en tête de contrecarrer le dévouement de Saint-Vallier. Le roi, à la vérité, professe de voir « a travers tout ce qui s'est fait pour tous ces establissemens beaucoup de charité et de zele dud. S<sup>r</sup> Evesque, mais en mesme temps pas assez de modera-

<sup>45</sup> AC, B 20 : 73v, Pontchartrain à Champigny, 21 mai 1698.

<sup>46</sup> *Ibid.*, 82, Pontchartrain à Saint-Vallier, 21 mai 1698.

<sup>47</sup> AC, B 22 : 95v-96, Pontchartrain à Saint-Vallier, 5 mai 1700.



tion dans ce zèle, de sorte qu'en le renfermant dans de certaines bornes on peut en empêcher les mauvais effets et n'en laisser subsister que les bons <sup>48</sup> ». Simplement, aux yeux du gouvernement métropolitain, le ministère paroissial devrait avoir la priorité sur les œuvres de bienfaisance (le roi, toutefois, pourra l'oublier en distribuant ses subventions).

Le clergé négligerait-il le service des paroisses ? Qu'il parvienne, dans les années qui nous occupent, à en maintenir à peu près l'efficacité relative, dans le cadre d'une population croissante et d'effectifs sacerdotaux en régression, et il en aura fait assez, semble-t-il, pour échapper à pareil soupçon. Deux obstacles se mettent en travers de ses meilleures intentions. Nous en connaissons déjà un : la crise économique qui, certaines années, provoque une réduction très importante des revenus de l'Église. Gardons-nous d'oublier l'autre : en dehors des villes et de leur ceinture d'agglomérations rurales, l'éparpillement ou, plus précisément, la dilution des hommes dans des espaces extrêmement difficiles à organiser. Or que se passe-t-il ? Il s'en faut de peu que le clergé ne réussisse à maintenir ses positions dans les campagnes malgré les exigences d'un peuplement en expansion. Il y arrive en redistribuant ses effectifs décroissants. Peu avant 1700, sur 154 prêtres <sup>49</sup>, 91 sont concentrés dans les villes, 38 travaillent dans les milieux ruraux et 25 sont répandus dans les missions indigènes. A ce moment, les villes retiennent 58 % des prêtres (Québec, qui compte moins de 2.000 âmes, garde 44 % des ecclésiastiques, soit un pour 29 habitants); les campagnes en obtiennent 25 % et les missions, 17 %. En 1711-1712, le nombre des prêtres est tombé à 128, mais il n'en reste plus que 55 dans les villes, alors que les campagnes en prennent 47 et les missions, 26. Le déséquilibre de naguère s'est notablement corrigé : les institutions urbaines n'occupent maintenant que 43 % des prêtres, les campagnes en absorbent 36 % et les missions, 21 %. En 1698, les villes comptent un prêtre pour 39 habitants et les campagnes, un pour 270. En 1713, si ces dernières n'ont toujours qu'un prêtre pour 289 âmes,

<sup>48</sup> AC, B 22 : 248v, *Memoire du Roy*, 31 mai 1701.

<sup>49</sup> Nous n'avons aucun moyen de distinguer des prêtres les Frères attachés aux communautés d'hommes. Leur nombre est d'ailleurs bas. Bien entendu, nous ne rangeons pas les Frères Hospitaliers (Charon) parmi les prêtres.

les villes n'en accaparent plus qu'un pour 83<sup>50</sup>. Les régions rurales, nécessairement moins bien servies, se ressentent, en somme, assez peu de la diminution qui atteint la force numérique du clergé.

A l'organisation du ministère paroissial, se rattache la question fort débattue de la fixation des cures, problème auquel s'articule celui du patronage des églises. Le premier coup qui frappe l'édifice mis sur pied par Laval ne vient pas de Saint-Vallier; il part de la Cour, dès 1677. Colbert fait alors prévenir l'évêque que, conformément à l'usage du royaume, il faut, au Canada, « mettre les cures fixes » et « admettre des patrons pour les cures<sup>51</sup> ». Deux ans plus tard, en sa qualité de « protecteur des saints canons », Louis XIV expédie à Québec un édit dont les dispositions, suivant le préambule, correspondent au désir, exprimé par des seigneurs et des habitants, de pouvoir compter sur « des curés fixes pour leur administrer les sacrements, au lieu de prêtres et curés amovibles ». Désormais, les dîmes ne devront plus aller au Séminaire; elles seront censées appartenir à chaque curé établi à perpétuité dans la paroisse qui lui sera confiée. Celui-ci pourra les lever lui-même dans l'étendue de sa paroisse ou en déléguer la perception à un décimateur. Si le produit de la dîme et les offrandes des paroissiens se révèlent insuffisants, il appartiendra au Conseil souverain de régler le supplément qui doit revenir au curé. La nomination de ce dernier ne relève plus exclusivement de l'évêque, mais elle s'opérera sur la présentation du patron de l'église, car le particulier qui « aumônera le fonds sur lequel l'église paroissiale sera construite et fera de plus tous les frais du bâtiment » en deviendra le « patron fondateur ». Voilà qui vient en conflit avec les lettres patentes de 1663 confirmant l'érection du Séminaire de Québec. Le législateur le sait. Aussi déclare-t-il déroger à l'édit par lequel il avait, seize ans plus tôt, accordé au Séminaire toutes les dîmes et à l'évêque, « la faculté de révoquer et destituer les prêtres [...] délégués dans les paroisses pour y faire les fonctions curiales<sup>52</sup> ». Laval est tellement ému qu'il médite d'avoir recours au pape. « Ce seroit tout gaster », lui représente l'abbé

<sup>50</sup> Nos calculs s'appuient sur les recensements de 1698 et de 1712, AC, G 1, 460, 4<sup>e</sup> partie.

<sup>51</sup> RAPQ (1922-1923), p. 121, *Quelques notes sur le patronage des églises tirées des Archives du Séminaire de Québec*.

<sup>52</sup> *Edits et Ordonnances*, I, p. 231-232, *Edit du roi touchant les Dîmes et les Cures fixes*, mai 1679.

Dudouyt, qui lui conseille plutôt d'exiger des candidats au patronage de bâtir leurs églises en pierre<sup>53</sup>. L'avis est habile. L'intendant remarque en 1681 : « Tous les gens sont ici remplis d'une grande vanité et il n'y en a pas un qui ne prétende à être patron et chacun veut un curé dans sa terre et tous ces gens-là, un seul excepté, sont fort endettés et dans la dernière pauvreté et ce seul-là est encore plus pauvre parce qu'il est dans une sordide avarice<sup>54</sup>. » Il va sans dire qu'aucun ne s'estime en état de construire un immeuble de pierre. Saint-Vallier résoudra le problème quand il se fera, en 1699, reconnaître le droit d'édifier des temples en pierre et d'en acquérir ainsi le patronage, dans toutes les seigneuries dépourvues d'église<sup>55</sup>.

La question du patronage se règle plus facilement que celle des cures fixes. Sur ce point, le gouvernement royal exerce de telles pressions que l'évêque lui donne un commencement de satisfaction. En 1683, Laval dresse avec le gouverneur et l'intendant une liste de vingt-cinq paroisses susceptibles d'érection canonique pourvu que le roi consente à verser aux curés un supplément de traitement. La Cour s'empresse de mettre à sa disposition une somme annuelle de 6.000 livres, outre une subvention de 2.000 livres pour les prêtres retraités. Le prélat, de son côté, esquisse un geste de « bonne volonté » : il fixe sept cures dès 1684<sup>56</sup>, trois autres l'année suivante et une dernière en 1687. Saint-Vallier ne se hâte pas plus que son prédécesseur de nommer des curés titulaires. Il en installe huit entre 1692 et la fin du siècle, mais de ce nombre, en 1700, il y en a trois qui sont « changés ou partis en France ou morts<sup>57</sup> ». En 1698, Pontchartrain pousse M. de Québec au pied du mur. Sa Majesté, lui mande-t-il, « espère que vous exécuterez à la fin le projet si souvent fait de rendre les cures fixes et de bastir des presbiteres afin de la descharger de la somme de 8.000 [livres] qu'Elle a bien voulu accorder annuellement pour l'entretien des curez pendant la guerre, mais qu'Elle ne pretend

<sup>53</sup> RAPQ (1922-1923), p. 121-122, Dudouyt à Laval, 9 mars, 10 mai et 2 juin 1681.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 117, Duchesneau à Colbert, 13 novembre 1681.

<sup>55</sup> *Edits et Ordonnances*, I, p. 278, *Arrêt du Conseil d'État du Roi, qui accorde le Patronage des Eglises à Monseigneur l'Evêque*, 27 mai 1699.

<sup>56</sup> Ivanhoe CARON, *La Colonisation du Canada sous la Domination française, Précis historique*, Québec, 1916, p. 44-45.

<sup>57</sup> RAPQ (1940-1941), p. 403-404, GENAPLE, *Curés titulaires par lettres de collation de Monsieur l'ancien évêque [...] Curés titulaires pourvus par Monsieur de Québec*, 1<sup>er</sup> février 1706. Cf. TÊTU et GAGNON, édit., *Mandements*, I, p. 524.

plus payer à l'advenir ». La fixation des cures entre ainsi dans le programme d'économie que le gouvernement français adopte au lendemain de la paix de Ryswick. Impatiente, la Cour exige une réponse — et des résultats — « par le retour du premier vaisseau <sup>58</sup> ». L'année suivante, déterminé à faire marcher le prélat, le ministre de la Marine ordonne à l'intendant de réduire tous les ans le supplément des curés jusqu'à son extinction <sup>59</sup>. Il ne mettra cependant pas sa menace à exécution. En 1700, apaisé par les précisions que l'évêque lui a données sur le nombre des curés titulaires, satisfait aussi du bon emploi du supplément de 1699, il se borne à exprimer l'espoir que l'expansion du défrichement et la reprise de la production agricole donnent lieu à des dîmes suffisantes pour l'entretien des ministres du culte <sup>60</sup>. Les bureaucrates de Versailles ne sont pas seuls à trouver du mérite aux cures fixes. En quittant le Canada, instruit par une expérience de seize ans, Champigny, qui n'a rien d'un anticlérical, juge que de telles institutions paroissiales « feroient un grand bien dans toute la Colonie ». Un curé titulaire, réfléchit-il, prend de l'affection pour son église et de l'intérêt pour son presbytère. Il veille lui-même à la rentrée de sa dîme et, ne serait-ce que pour l'augmenter, exhorte les habitants à mieux cultiver leurs terres. Il suit de plus près les enfants, leur donne de l'instruction, « au lieu qu'un missionnaire que l'on Change quand on veut n'a pas la mesme attache, que les habitants ne sont pas desservis, et qu'il y a bien des endroits ou ils n'ont la messe que tres rarement quoy qu'ils payent la dixme <sup>61</sup> ».

Au moment où la Cour adopte une attitude conciliante sur les cures fixes, plusieurs curés se plaignent au procureur général que la distribution du supplément ne s'opère pas « avec toute l'égalité nécessaire » et qu'on n'en applique pas la totalité au soutien du clergé paroissial. Tout en se disant persuadé de l'intégrité de l'évêque, le ministre de la Marine charge le gouverneur général d'examiner les griefs des mécontents <sup>62</sup>. Autre exemple d'intervention politique provoquée par des différends entre ecclésiastiques. Ce n'est pas le seul cas du genre.

<sup>58</sup> AC, B 20 : 81v, Pontchartrain à Saint-Vallier, 21 mai 1698.

<sup>59</sup> *Ibid.*, 206, Pontchartrain à Champigny, 27 mai 1699.

<sup>60</sup> AC, B 22 : 95v, Pontchartrain à Saint-Vallier, 5 mai 1700.

<sup>61</sup> APC, Collection Beauharnais, p. 239, Champigny, *Memoire de l'estat present de la nouvelle france*, 1<sup>er</sup> octobre 1702.

<sup>62</sup> RAPQ (1940-1941), p. 345, Pontchartrain à Callières, 31 mai 1701.

Deux ans plus tard, les Récollets envoyés dans les paroisses prétendent ne pas recevoir leur juste part du même supplément, mais l'intendant leur donne tort <sup>63</sup>. Saint-Vallier est alors en France : bonne occasion pour la Cour, soulignent les administrateurs du Canada, de faire prendre au prélat des engagements propres à hâter la création de cures fixes <sup>64</sup>. Le gouverneur et l'intendant n'entretiennent ici aucune arrière-pensée d'économie. Ils n'estiment pas excessive la contribution du roi à l'entretien des curés. A Pontchartrain, qui les autorise à la réduire de 8.000 livres à 6.000, ils répondent qu'ils n'en peuvent rien retrancher; ils déclarent même que cette subvention est devenue nettement insuffisante en raison du nombre de cures — cinq dans la seule année 1702 — qu'il faut rétablir dans les régions où les populations refluent après en avoir été chassées par la guerre iroquoise <sup>65</sup>.

Que l'évêque veuille prolonger le système des missions intérieures en vue de mieux tenir en main son clergé, c'est vraisemblable. Que, d'autre part, l'État souhaite y mettre fin en vue de réduire la puissance du prélat, c'est plausible. Est-ce pourtant bien sûr ? Un fait nous porterait à en douter. Les pouvoirs publics ne sauraient désirer meilleure occasion de se mêler des affaires du clergé que celle que lui fournit le paiement du supplément, lié, dans son esprit, au régime des curés amovibles. Il est certain que la distribution de cette subvention leur permet d'entrer tous les ans dans l'administration financière des paroisses. Tout curé doit toucher un revenu minimum de 400 livres. Celui dont la dîme atteint ou dépasse cette somme n'a pas droit au supplément. En conséquence, l'intendant se fait remettre tous les ans un mémoire du produit de la dîme dans chaque agglomération. Ensuite, de concert avec l'évêque ou un grand vicaire, c'est encore l'intendant qui règle le supplément qui doit revenir à chaque desservant. Il en dresse un état que l'autorité diocésaine signe avec lui, puis il donne, seul, à l'agent des fermiers du Domaine d'Occident l'ordre sans lequel ce dernier ne pourrait pas effectuer les paiements prévus <sup>66</sup>. Voilà le système que l'État veut changer et l'évêque, conserver.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 372, Vaudreuil et Beauharnais à Pontchartrain, 15 novembre 1703.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 347, Callières et Champigny à Pontchartrain, 5 octobre 1701.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 360, Callières et Beauharnais à Pontchartrain, 3 novembre 1702.

<sup>66</sup> APC, Collection Beauharnais, p. 239-240, CHAMPIGNY, *Memoire de l'etat présent de la nouvelle france*, 1<sup>er</sup> octobre 1702.

Dans les années 1700, la situation de l'Église ne manque pas de complexité. D'une part, les besoins du culte augmentent; comme Saint-Vallier l'a tout de suite constaté, l'extension des services paroissiaux reste suspendue à l'importance des sommes disponibles pour l'établissement de curés supplémentaires. D'autre part, le gouvernement royal et ses agents au Canada désirent une réforme du régime paroissial; aux yeux de la Cour, cette refonte est d'autant plus urgente qu'elle s'inscrit dans le cadre d'une politique d'économie. Saint-Vallier a déjà soustrait à l'emprise du Séminaire de Québec les cures que, par ailleurs, il ne veut pas abandonner aux patrons des églises. Il n'est guère plus porté que son prédécesseur à installer des curés titulaires et, quand il se résigne à en nommer quelques-uns, c'est dans le dessein évident d'apaiser Versailles. Quant aux chefs politiques de la colonie, bien que gagnés à la formule des cures fixes, ils laissent rarement passer l'occasion de souligner combien le clergé est à court d'hommes et d'argent.

#### IV. — LA CONDITION MATÉRIELLE DU CLERGÉ.

Que l'Église du Canada manque de ressources pour se procurer les renforts indispensables à l'exercice d'un ministère que le développement du pays rend de plus en plus exigeant, voilà une vérité dont le gouvernement métropolitain éprouve du mal à se persuader. Les besoins du clergé ne lui sont généralement connus que par des sollicitations aussi pressantes qu'imprécises. De même, il ignore à quoi peuvent monter les revenus des institutions religieuses; tout ce qu'il sait, c'est qu'il leur verse en subvention 41.900 livres par an<sup>67</sup>. Visiblement ému de sa propre générosité, il se demande si, en certains cas, ses largesses ne serviraient pas « a des augmentations et a des embellissemens superflus ». Déterminé à en avoir le cœur net, il fait passer aux diverses communautés l'ordre de remettre au gouverneur et à l'intendant un relevé de leurs revenus et de leurs charges, à peine d'encourir la suppression de leurs gratifications ordinaires<sup>68</sup>. L'ensemble des déclarations ainsi obtenues peut servir à dresser un tableau —

<sup>67</sup> Guy FRÉGAULT, *Les Finances de l'Eglise sous le Régime français*, dans *Ecrits du Canada français*, n° 5, Montréal, 1959, p. 161-162.

<sup>68</sup> AC, B 22 : 275, Louis XIV à Callières et à Champigny, 1<sup>er</sup> mai 1701.

trop sommaire, à la vérité — de la condition matérielle du clergé canadien <sup>69</sup>.

Institution	Subvention de l'État	Biens au Canada et en France	TOTAL
Séminaire de Québec .....	5.333 livres .....	6.895 livres .....	12.228 livres
Jésuites .....	5.715 " .....	7.430 " .....	13.145 "
Ursulines de Québec .....	1.500 " .....	3.785 " .....	5.285 "
Hôtel-Dieu de Québec .....	7.500 " .....	5.069 " .....	12.569 "
Hôpital Général de Québec .....	— " .....	2.675 " .....	2.675 "
Séminaire de Montréal .....	6.000 " .....	9.136 " .....	15.136 "
Hôtel-Dieu de Montréal .....	2.000 " .....	5.705 " .....	7.705 "
Congrégation Notre-Dame .....	3.000 " .....	2.800 " .....	5.800 "
Hôpital Général de Montréal .....	— " .....	1.350 " .....	1.350 "
Ursulines des Trois-Rivières .....	— " .....	3.240 " .....	3.240 "
Récollets .....	1.200 " .....	? .....	1.200 "
Evêque et clergé paroissial .....	9.667 " .....	? .....	9.667 "
<b>TOTAL</b> .....	<b>41.915 " .....</b>	<b>48.085 " .....</b>	<b>90.000 "</b>

Tableau sommaire, avons-nous remarqué, mais aussi tableau inachevé. Il comporte des lacunes que seules des recherches très approfondies parviendraient peut-être à combler. La principale concerne les revenus que le clergé paroissial tire de la colonie. Il sera toujours impossible, nous le craignons, d'apprendre ce que représentent les offrandes des fidèles et les menus droits attachés au culte. Mais les dîmes ? Depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la paix d'Utrecht, elles ne semblent jamais donner moins de 10.000 livres; en 1713, leur produit paraît dépasser 20.000 livres <sup>70</sup>. En résumé, dans les années 1700, le revenu annuel du clergé se chiffre au moins par 100.000 livres, total dans lequel la part de l'État entre pour environ 40 %.

Il serait fastidieux d'étudier en détail les finances de chacune des maisons religieuses. Celles du Séminaire de Québec offrent un intérêt particulier, de même que celles des Jésuites. Le Séminaire fait état de

<sup>69</sup> AC, F 3, 5 : 48-56, 1701. *Colonies. Etat des revenus des Communautés établies en la Nouvelle France avec leurs charges.*

<sup>70</sup> Une évaluation des dîmes doit tenir compte d'une forte marge d'erreur. La seule dîme qui se prête à quelque calcul est celle du blé. D'après les recensements, la récolte de 1698 atteint 171.331 minots; celle de 1706, 211.637 et celle de 1713, 250.663. Selon les comptes du Séminaire de Québec, le prix de cette denrée s'établirait à 2 livres 10 sous en 1698, à 1 L. 10 s. en 1706 et à 2 L. 10 s. en 1713. On sait que la dîme est fixée au vingt-sixième. La valeur des redevances sur le blé peut donc donner les sommes suivantes : 16.474 L. en 1698, 12.198 L. en 1706 et 24.102 L. en 1713. Accordons que tous les habitants ne se soient pas mis en règle avec leur curé. Mais le blé n'est pas le seul produit imposable. Ce que le clergé perd sur celui-ci, il peut le récupérer sur d'autres denrées.

revenus modestes et de lourdes charges. Il reçoit du roi 3.333 livres, et ses domaines lui en rapportent 395. Mais que de dépenses ! Il entretient cinq directeurs, deux ecclésiastiques au petit séminaire, deux autres à son école primaire, huit étudiants en théologie, un nombre indéterminé de prêtres retraités et 32 élèves parmi lesquels les futurs prêtres se recrutent. Il compte encore 48 autres écoliers qui lui paient chacun une pension de 172 livres (soit une recette de 8.256 livres, sur laquelle il y a sûrement des pertes). Enfin, sa maison du Cap-Tourmente, où fonctionne une école technique, s'ouvre à quarante garçons entretenus par leurs parents et versant un droit de scolarité mensuel de trois livres et d'un minot de sel (en 1712, le prix du sel, exceptionnellement élevé, atteint 10 livres le minot <sup>71</sup>). En un mot, le Séminaire fait vivre neuf prêtres et quarante étudiants, grands et petits. Avec moins de 4.000 livres ? Ce serait invraisemblable. Aussi bien l'énumération de ses revenus comporte-t-il un second chapitre, où apparaissent les sommes que la maison reçoit tous les ans de l'ancien évêque. Ces recettes se chiffrent par 8.400 livres, dont 2.000 viennent du roi, 1.800 du siège de Pétrée et 4.600 des terres et seigneuries que Laval, après les avoir acquises, a données au Séminaire. Ces avantages ne vont pas sans un contrepois d'obligations. D'abord, le prélat conserve, sa vie durant, la jouissance de ses biens. De plus, il a stipulé qu'après sa mort, le Séminaire entretiendrait vingt-trois « enfans d'étude », partie à Québec, partie au Cap-Tourmente, défraierait, dans ce dernier endroit, les services d'un maître et nourrirait quatre ecclésiastiques. Avant l'avènement de Saint-Vallier, l'institution touchait 2.667 livres de l'évêché, mais M. de Québec dispose maintenant lui-même de cette gratification <sup>72</sup>.

Le Séminaire anime des œuvres disproportionnées à la modicité des revenus réguliers sur lesquels il peut compter. La générosité de ses membres comble ses inévitables déficits <sup>73</sup>. A l'automne de 1701, un incendie détruit la maison. Aussitôt, les administrateurs du Canada envoient un exprès porter la mauvaise nouvelle au roi et demander du secours <sup>74</sup>. Comme tout le pays, le gouverneur et l'intendant regardent

<sup>71</sup> AC, C 11A, 33 : 129v, Bégon à Pontchartrain, 12 novembre 1712.

<sup>72</sup> AC, C 11A, 23 : 188, Laval à Pontchartrain, 10 octobre 1705.

<sup>73</sup> RAPQ (1940-1941), p. 349, Callières et Champigny à Pontchartrain, 31 octobre 1701.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 349, *id.* à *id.*, 24 novembre 1701.



ce désastre « beaucoup plus comme un mal public que comme une perte particuliere » au clergé québécois <sup>75</sup>. Il n'y a pas à hésiter, il faut reconstruire. Pontchartrain voudrait obtenir du trésor 10.000 livres, mais, vu la guerre, l'État doit réduire son aide à 4.000 <sup>76</sup>. Les travaux commencent au printemps de 1702. Ils vont assez bon train. En 1705, la Cour donne encore, comme les années précédentes, 4.000 livres pour le relèvement de l'immeuble <sup>77</sup>. Celui-ci est alors presque entièrement rétabli. Le 1<sup>er</sup> octobre, le feu éclate de nouveau. Seuls, les murs, les caves voûtées et un bout d'aile résistent aux flammes <sup>78</sup>. Voilà, écrit Laval, l'institution réduite « a la derniere extremité » et, bien entendu, incapable d'accueillir ses élèves. Elle ne peut que suspendre son enseignement. Un fonctionnaire métropolitain note en marge de la lettre du vieux prélat : « Il faut chercher les moyens de faire continuer cette Education si utile au pays <sup>79</sup>. » Tel est aussi l'avis de Pontchartrain : « Il est bien certain que ce séminaire ne peut rendre un plus grand service au roi et à la colonie que d'élever des jeunes ecclésiastiques qui puissent remplir les cures du pays. » Et le ministre demande au supérieur de lui indiquer les moyens de pourvoir à la subsistance des futurs prêtres <sup>80</sup>. En attendant, la Cour continue à verser sa gratification extraordinaire de 4.000 livres et parle d'accorder à la maison éprouvée un bénéfice de quatre à cinq mille livres <sup>81</sup>. Elle en parle encore l'année suivante. Mais on est au plus fort de la querelle des abbayes. Malgré une intervention de Brisacier, qui rappelle à Pontchartrain sa promesse, le secrétaire d'État ne peut rien faire de mieux, après un entretien avec l'influent confesseur du roi, que de renouveler la gratification de 4.000 livres <sup>82</sup>. En 1708, la mort de Laval porte un nouveau coup au Séminaire. Il perd son plus grand bienfaiteur. C'est le moment où Saint-Vallier tire sur lui à boulets

<sup>75</sup> ASQ, Lettres, carton N, n° 120, Brisacier à Laval, 20 mai 1702.

<sup>76</sup> RAPQ (1940-1941), p. 357, Pontchartrain à Callières, 10 mai 1702.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 381, Pontchartrain à Brisacier, 19 juin 1705.

<sup>78</sup> Emile BÉGIN, *François de Laval*, p. 196.

<sup>79</sup> AC, C 11A, 23 : 187v, Laval à Pontchartrain, 10 octobre 1705.

<sup>80</sup> RAPQ (1940-1941), p. 389, Pontchartrain au supérieur du Séminaire de Québec, 9 juin 1706.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 388, Pontchartrain au P. de La Chaize, 29 mai 1706; *ibid.*, p. 389, Pontchartrain à Laval, 9 juin 1706.

<sup>82</sup> AC, C 11A, 24 : 190v, Brisacier à Pontchartrain, 22 juin 1707; RAPQ (1940-1941), p. 399, Pontchartrain à Brisacier, 22 juin 1707; *ibid.*, p. 401, Pontchartrain à Ango des Maizerets, 30 juin 1707.

rouges, point du tout impressionné par les dettes de la maison — 70.000 livres — et les intérêts ruineux qu'elles comportent <sup>83</sup>. Il la dit, on s'en souvient, moins pauvre qu'on ne pense.

Assurément, le Séminaire a besoin d'argent. Il vient de subir des épreuves. Il s'est endetté. Mais n'a-t-il pas toujours été tenté de vivre au-dessus de ses moyens ? Plutôt que de faire des placements de tout repos dans la métropole, il ne se rassasie pas, depuis des années, d'acquérir des terres et d'y multiplier les constructions. L'abbé Tremblay ne mâche pas les mots au supérieur :

Je suis persuadé que si vous voulez au lieu de 25. enfans en avoir quarante, si vous voulez tous les ans bastir des Moulins, des murailles de six cent pieds & ainsy de toutes les entreprises qui, bien loing de cesser depuis dix ans, ne font qu'augmenter, En ce cas, il est impossible de faire de fonds en France, et bien plus, que, quelque soin qu'on prenne, vous [ne] vous endettiez beaucoup <sup>84</sup>.

Les principales terres du Séminaire lui viennent de son fondateur, grand brasseur d'affaires à ses heures. Il en tient d'autres du roi : le fief de l'île aux Coudres, les grèves de Beaupré et du Sault-au-Matelot. Quant aux autres, il les achète. En 1678, il donne 2.300 livres pour le fief Saint-Michel. En 1686, il acquiert du terrain sur la Grande-Allée au prix de 3.030 livres. En 1700, il se procure pour 4.000 livres la terre de Saint-Denis. En 1705, entre ses deux incendies, il se fait céder la Canardière, qu'il paie 7.000 livres <sup>85</sup>. Dans les années 1700, il a bien quatorze cents censitaires <sup>86</sup>. La persévérance avec laquelle il arrondit ses domaines lui attire des remarques désobligeantes. En 1713, quelqu'un le représente comme « tres riche » en raison de la générosité de l'État à son égard et des « grands biens [qu'il] possède dans le pays en seigneuries, metteries, moulins, maisons, emplacements dans la ville et barques ». Les prêtres de la maison, lance le même critique, se montrent « insatiables », tous les moyens leur sont bons pour accroître leurs propriétés, « ce qui est tres contraire a ce qu'ils preschent tous les jours aux peuples, leur inspirant le detachement des biens de ce monde ». Ironie facile. L'auteur de ces plaisants propos avance que

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 415, *Extrait de lettres de différentes personnes du Canada*, novembre 1708.

<sup>84</sup> ASQ, Lettres, carton O, n° 14, Tremblay à Ango des Maizerets, 12 avril 1696.

<sup>85</sup> AC, F 5A, 2 : 109-111, *Inventaire des titres et papiers concernant l'établissement du Séminaire des Missions Étrangères établis à Québec et des acquisitions qu'ils ont faites aud. lieu; ibid.*, 115-119, 121-130, 179-184, 205-217, copies d'actes de vente.

<sup>86</sup> SALONE, *La Colonisation de la Nouvelle-France*, p. 306.

le Séminaire ne reçoit point d'élèves qu'ils « ne payent une grosse pension » et assure qu'il détourne de leur fin les 2.000 livres que le roi lui confie pour entretenir les curés retraités<sup>87</sup>. Le Séminaire, a déjà déclaré Laval, dépense plus que cette dernière somme pour la subsistance des prêtres « usés<sup>88</sup> ». Il n'écorche pas les étudiants : les directeurs de la maison, affirme Raudot, « tiennent tous ces jeunes gens en pension chez eux a tres bon marché »; ils accordent aisément des rabais aux parents incapables de tout payer « et poussent même leur charité assez loin pour garder chez eux ceux qui ne paient rien<sup>89</sup> ». Après cela, on conçoit que, malgré l'étendue de ses propriétés et les efforts auxquels il se livre pour en accroître le rendement, le Séminaire de Québec se voie souvent à court d'argent, même si son revenu annuel n'est pas médiocre.

Évalués à 13.145 livres, les revenus des Jésuites paraissent légèrement supérieurs à ceux du Séminaire. Ils proviennent de trois sources : des subventions de l'État, qui se chiffrent par 5.715 livres, des ressources dont l'ordre dispose en France et qui donnent, « frais faits et charges payées », une somme annuelle d'environ 4.000 livres, et enfin des biens que la Compagnie de Jésus possède au Canada. En 1701, ces derniers produisent quelque 3.400 livres, chiffre qui représente le rendement de diverses propriétés dont le supérieur établit la liste comme suit :

Loyer de deux maisons à Québec .....	420 livres
Revenu d'un moulin appartenant au collège .....	300 "
Seigneurie de Notre-Dame-des-Anges .....	1.205 "
Seigneurie de Sillery .....	250 "
Seigneurie de Batiscan .....	300 "
Seigneurie du Cap-de-la-Madeleine .....	160 "
Seigneurie de la Prairie de la Madeleine .....	385 "
Terres de Lauzon, de S.-Gabriel et des Trois-Rivières .....	130 "
Dettes actives .....	280 "
Total .....	3.430 "

Ces 13.000 livres que les Jésuites touchent tous les ans et dont un peu plus des deux cinquièmes leur viennent du roi, ils en emploient la plus grande partie à l'entretien de 48 religieux, de neuf donnés et de quatorze engagés répartis entre le collège de Québec, la petite résidence

<sup>87</sup> AC, F 5A, 3 : 62-77, La Marche à Pontchartrain, 1713.

<sup>88</sup> AC, C 11A, 23 : 188, Laval à Pontchartrain, 10 octobre 1705.

<sup>89</sup> RAPQ (1940-1941), p. 384, Raudot à Pontchartrain, 19 octobre 1705.

de Montréal et les missions indigènes. Ils font servir le reste au maintien de leurs églises et de leurs autres immeubles, au paiement de leurs dettes et à la mise en valeur de leurs propriétés<sup>90</sup>. Ce que peut exiger d'efforts et de capitaux l'organisation d'une seigneurie des Jésuites, un coup d'œil sur le fief de Sillery permet de l'indiquer : là, les missionnaires ont construit une église, un fort flanqué d'une tour et un moulin, en plus de défricher « une quantité de terre fort considérable<sup>91</sup> ». Raudot n'exagère en rien lorsqu'il calcule que les religieux ont investi plus de 150.000 livres dans leurs fiefs<sup>92</sup>. Ces seigneuries rapportent peut-être 3.000 livres, ce qui équivaut à un intérêt de 2 %; il existe des placements plus avantageux.

Il serait du plus vif intérêt de comparer les revenus et les dépenses des maisons religieuses. Mais les chiffres manquent. Nous savons comment le Séminaire et les Jésuites font le compte de leurs charges. Les autres institutions les imitent. Les Hospitalières de Québec, par exemple, énumèrent les dépenses suivantes : l'entretien de 36 religieuses et de 40 malades, les gages des infirmiers et des domestiques, des dons de vivres aux Indiens de passage, l'achat de 1.500 livres de bois de chauffage, l'achat de 1.000 livres de vin pour les religieuses en mauvaise santé, « les autres ne buvant que de l'eau », et une dette de 21.000 livres accumulée depuis dix ans que le coût de la vie est élevé. Détail que les religieuses omettent dans l'état de leurs recettes : le roi leur verse six sous par jour pour la nourriture, les pansements et les médicaments des soldats hospitalisés<sup>93</sup>. C'est qu'il s'agit, au bout de l'année, d'une somme négligeable : en 1705, l'intendant n'a payé que 81 livres à l'Hôtel-Dieu pour ce service<sup>94</sup>.

L'Hôtel-Dieu de Montréal, qui compte moins de religieuses que celui de la capitale, accueille presque autant de malades. Pour chaque soldat qui y occupe un lit, l'État donne à la maison 11 sous 3 deniers par jour. Pourquoi une indemnité plus forte à Montréal qu'à Québec ?

<sup>90</sup> R. G. THWAITES, édit., *The Jesuit Relations*, LXV, p. 180-186, *Les revenus des Jésuites en Canada*, 1701; AC, F 5A, 3 : 49-50.

<sup>91</sup> THWAITES, LXVI, p. 42-44, Bouvart et Vaillant à Pontchartrain, ca 1702.

<sup>92</sup> AC, C 11A, 24 : 134, Raudot à Pontchartrain, 30 août 1706.

<sup>93</sup> APC, Collection Beauharnais, p. 246-247, CHAMPIGNY, *Memoire de l'estat présent de la nouvelle france*, 1<sup>er</sup> novembre 1702.

<sup>94</sup> AC, C 11A, 113 : 200v, *Bordereau de la Recette et Depense faites en la nouvelle france pendant l'année 1705*.

Parce qu'il s'y trouve plus de troupes que partout ailleurs au Canada, que la viande fraîche, indispensable aux malades, y est plus chère qu'à Québec et surtout que l'intendant s'apitoie sur le sort des religieuses, dont il connaît la pauvreté. Ces dernières sont inscrites pour une somme relativement faible sur l'état du Domaine et, « la plupart ruinez par la guerre », les habitants ne donnent rien à leur hôpital <sup>95</sup>. En 1705, l'hospitalisation des soldats rapporte 1.420 livres à l'institution montréalaise <sup>96</sup>. Il n'y a rien d'étonnant à ce que les dettes de l'Hôtel-Dieu s'alourdissent; l'état de 1701 en mentionne deux : une de 5.800 livres, provoquée par le grand nombre de malades qui y sont entrés depuis douze ans, et une autre de 9.650 livres, occasionnée par la cherté des denrées et par les travaux qu'a nécessités le rétablissement du monastère, détruit par un incendie en 1695.

L'impression générale qui se dégage des rapports présentés en 1701 par les maisons religieuses rejoint celle qui ressort de l'examen de la situation matérielle du Séminaire de Québec. Presque toutes ces communautés reçoivent du roi des subventions importantes. Les seigneuries qu'elles possèdent dans la colonie et les fonds qu'elles détiennent en France leur assurent des revenus réguliers. En temps normal, sans vivre dans l'opulence, elles ne seraient pas pauvres. Mais le développement des œuvres dont elles assurent le maintien les contraint de mener une existence besogneuse, et la crise que traverse le pays en amène plusieurs à s'endetter.

*(à suivre)*

Guy FRÉGAULT.

<sup>95</sup> APC, Collection Beauharnais, p. 257-258.

<sup>96</sup> AC, C 11A, 113 : 200v.

## *Some Problems of Evolution and Religion: A Darwin Centennial Address* \*

---

In the centennial year of the publication of the *Origin of Species*, this book has been accorded nearly universal appreciation and it is generally recognized as one of the landmarks in the intellectual history of man. At such a time, then, it is a little difficult to realize that this book was published under most unauspicious circumstances, nonetheless, this was the case.

In the early centuries of the Christian era, many of the Fathers of the Church discussed the creation in terms which were readily adaptable to the idea of evolution. Most outstanding among these was St. Augustine, whose concept of creation "in *ratione seminales*" is often considered to be a direct statement of the evolutionary hypothesis. To state it very briefly (and necessarily somewhat inaccurately), St. Augustine's idea was that, having created primeval matter, God then created the causes which resulted in the gradual unfolding through natural processes of the phenomena of the world as we know it, including the world of life. Such a concept is clearly congenial to the idea of evolution, yet it seems unlikely that St. Augustine actually had in mind evolution as we think of it, for the very concept of organic species, as well as many other necessary biological concepts, was unknown in his time. A very competent theologian of my acquaintance has said that, in his opinion, the greatest service of St. Augustine to evolution was not in his concept of creation, but in the freedom with which he interpreted the Scriptures.

By the time of St. Thomas Aquinas, this picture had changed considerably, for St. Thomas does not seem to have considered the possibility that living kinds of animals and plants might have been derived from unlike ancestors by descent with modification. On the other hand he wrote that, "In the institution of nature, we do not

\* An address first given under the title "God, Man, and Darwin" on 19 April 1959 as part of the Darwin Centennial Semester of the University of Illinois and subsequently given, with important changes which are included here, on 9 December 1959 under the auspices of the University of Ottawa.

look for miracles, but for the laws of nature, as Augustine said". In his studies on logic, St. Thomas developed the idea of the Greek philosophers of *logical* species and genera, the essences of which were eternal and immutable. These terms — species and genus — had not yet been applied to the various kinds of living things, and there was no intention that they should be. Yet the tendency to assign the phenomena of nature to immutable categories was there, and it was *not* conducive to evolutionary thought.

By post-Renaissance times, the idea had become generally accepted by both Catholics and Protestants that plants and animals existed at present just as they came from the hand of God during the six days of creation. The Jesuit theologian, Suarez, taught that new kinds of plant or animal might arise by hybridization, but he did not admit of any more fundamental evolution than this. William Paley, a distinguished theologian of the Church of England, taught a doctrine of special creation with complete immutability of species. All of this was strengthened by two important Reformation doctrines, that the Bible was infallible, and that the Bible was the sole rule of faith. It was easy to extend these principles a bit and treat the Bible as an infallible source on any subject upon which it might seem to comment. Genesis could easily be interpreted in conformity with the doctrine of special creation, and, by the time of the publication of the *Origin of Species*, this was almost universally done.

The scientific background was scarcely more favorable. Until post-Renaissance Times, concepts of the classification of plants and animals were so rudimentary that nothing comparable to our modern concepts of species and other categories existed. John Ray, in the latter part of the seventeenth century, introduced the term species to designate a particular kind of animal, and he defined a species as "a group with many characteristics in common and freely interbreeding". It remained, however, for the great Carolus Linnæus to develop a taxonomic system which could afford a basis for the development of modern concepts. He went to the science of logic for his terminology. Following Ray, each kind of mutually interfertile organism he called a species, while groups of similar species he called genera. Above this level he erected a hierarchy of ever more inclusive categories. Linnæus

himself thought of his species as permanent. As he said in his principal work in 1758 "There are just so many species as in the beginning the Infinite Being created". Further, the basic terms of his system were borrowed from philosophy, where they referred to immutable things. The net effect was to reenforce with the authority of science the idea of permanence of species.

One strong voice in favor of the evolutionary origin of species was raised early in the nineteenth century. Jean-Baptiste de Lamarck published an evolutionary hypothesis in 1809, but although he fought vigorously for his theory for the balance of his life, he failed to convince many of his colleagues, because the causes which he envisaged for evolution either could not be tested, or else led to discordant results. Further, he was energetically opposed by the most distinguished biologist of his time, Cuvier. How completely the evolutionary hypothesis was defeated at that time may be seen from the statement of Darwin that over a period of twenty years before the publication of the *Origin*, he had discussed his ideas with many scientists without ever finding one who was inclined to agree with him.

The temper of the times, then, was unfavorable to Darwin both in science and in religion. Nonetheless, his well-planned theory and the great mass of evidence which he adduced in support of it soon won the agreement of the majority of scientists. The new theory was given a prominent place on the program of the 1860 meeting of the British Association for the Advancement of Science. One session was to be addressed by Bishop Wilberforce of the Church of England and by Thomas Henry Huxley, a young zoologist who was to become known as "Darwin's bulldog". Bishop Wilberforce was well educated in biology, and he was both a brilliant man and an excellent speaker. Further, he had the counsel of Richard Owen, the dean of British anatomists and an uncompromising opponent of evolution. Thus he was in an excellent position to point out the genuine and serious defects in Darwin's thesis. He failed to do this. Instead, he ridiculed evolution, and appealed to emotional reactions against it. At the height of his address, he turned to Huxley and asked, "Do you claim descent from an ape through your grandfather or through your grand-



mother?" At this point, Huxley is said to have told the man seated next to him, "The Lord hath delivered him into my hands!"

Huxley's reply was given extemporaneously and there is no record of his actual words, although many versions have been published. His remarks ran about as follows: "I have listened with great attention to the Lord Bishop's speech, but have been unable to discover either a new fact or a new argument in it, except indeed the question raised as to my personal predilections the matter of ancestry. It would not have occurred to me to bring forward such a topic for discussion, yet I am quite ready to meet the Right Reverend Prelate even on that ground. If then, the question is put to me, would I rather have a miserable ape for a grandfather or a man highly endowed by nature and possessing great influence, and yet who employs those faculties and that influence for the mere purpose of introducing ridicule into a grave scientific discussion, I unhesitatingly affirm my preference for the ape!"

Thus a bitter religious controversy was precipitated about Darwin and his book. Practically all of the Protestant clergy came to the defense of Bishop Wilberforce. For my own part, I have always considered it unfortunate that many Catholics, too, felt constrained to go to the aid of this Protestant bishop. Let me indicate briefly what the line of argument was. On the one hand, some of the more aggressive proponents of evolution claimed that the success of the scientific attack upon so fundamental a problem as the origin of species proved that the Bible was in error (although they considered only the currently fashionable, Fundamentalist, interpretation of the Bible), that religious views of the origin and nature of man were proven invalid, that scientific information was adequate for all human purposes, and that the Bible and religion therefore had no valid purpose to serve. Only two weeks ago \*, Huxley's grandson, Sir Julian Huxley, addressed the Convocation of the University of Chicago's Darwin Centennial Celebration. It was my privilege and pleasure to be present on that occasion. It has, of course, been widely publicized that he said that all religions were doomed by the cultural evolution of man. His argument was essentially the one which I have just summarized, with no new element added. I shall return to this shortly. On the

\* 24 November 1959.

other side, too many men of religion of a century ago fell in with the Reformation error, and argued as though the Bible were an authoritative source in science, even where mere indirect inferences of the Sacred text were under discussion.

I do not wish to review the course of this controversy, except to say that before many years, the cooler heads on both sides prevailed, and it was realized that the premises of the controversy were false. Religious men came to realize once again that the Bible was never intended to be a source book in science, and that other interpretations of the Scriptures than the fundamentalist one were not only possible but paid greater tribute to the wisdom and grandeur of God. Scientists acknowledged that their success had not invalidated the Bible as interpreted by the leading theologians. Further, many scientists acknowledged that the scientific method is not capable of giving valid answers to moral and spiritual questions, and hence that the progress of science had left unimpaired the proper field of religion and the Bible. Thus, Sir Julian's position is rather an anachronism.

I would, however, like to give more attention to some problems which seem, I think unnecessarily, to maintain even today an appearance of incompatibility between evolution and religion. One of these is a residue of resentment, a remnant from the post-Darwinian era of bitter conflict, which still leads some men of religion to look upon science with a certain measure of distrust and even contempt. This is a viewpoint which is repudiated by all Catholics who are qualified to hold an opinion, but it still crops up all too frequently and embarrasses the very cause which it seeks to defend. I think that this attitude is an anachronism which we can expect to become ever more rare, yet it is reinforced today by the widespread and vicious anti-intellectualism which exists in our society quite independent of religion, but which is not unknown even among the clergy.

Second, it is maintained by some scientists that there is an irreducible conflict between science and religion based on differences of approach. The scientist works on the basis of exact observation and logical deduction with no room for faith, whereas religion is based upon faith in an authority. It is perhaps this especially that Sir Julian had in mind when he said that man, in seeking a philosophical under-

standing of the universe and of his place in it, need use only the data of science, with any appeal to the supernatural being both unnecessary and undesirable. I think that the common answer to this proposition is very weak. It is said that science too depends upon faith and authority, because every scientist must as a matter of practical necessity, accept on faith the authority of his predecessors and colleagues for many of the data which he uses in his daily work. A scientist with materialistic inclinations has an easy answer to this. When a scientist accepts data and conclusions on authority, he does so because he believes that they represent competent applications of his own methods. There is nothing here of faith and authority in the usual sense. It is far more closely related to self-confidence. There is, however, a much more fundamental problem involved. The very possibility of scientific work is based upon a series of fundamental propositions: that nature is orderly; that the order of nature is discoverable; that sensory evidence is at least potentially reliable; that nature is adequately describable in the space-time-energy-mass terms of science; and that the human mind, working according to the laws of logic, is a trustworthy instrument. We scientists do not hesitate to affirm all of these propositions, yet none has ever been proven, and quite possibly they are unprovable. All are challenged by various competent and responsible philosophers. As long as this is true, those of us who base our daily work upon these propositions make an act of faith as fundamental and as bold as any in religion. On the other side, religious reasoning too depends upon logical deduction from verified data. In this instance, however, the primary problem is the ascertainment of the validity of a revelation. The evidence bearing upon the validity of the revelation must be examined critically from every possible angle, but once it is accepted as valid, one must then have faith in the contents of the revelation and in logical deductions from it. In both science and religion, then, faith is a courageous step into the unknown without which the human mind would be shackled. This step is taken quite consciously in religion, often quite unconsciously in science, but it is absolutely essential for both.

A problem which often makes considerable difficulty for scholars trained in philosophy is that of confusion of the various meanings of

the term "species". In philosophy itself, there are at least two rather different uses of this term, in reference to logical species, of which I have already spoken, and ontological species, or fundamental grades of being. Philosophers generally recognize four such ontological species, which are considered to differ in essence, not merely in degree. The non-living, or mineral, world comprises the first of these species. The living world includes three such species, each distinguished from the next lower by an added essential characteristic, not found in any degree in those lower on the scale of being, and therefore not derivable from a lower species acting on its own power. Thus the lowest living species, the plants, is characterized by imminent action, the ability to assimilate non-living materials and carry out the fundamental life processes. The next grade is animal life, in which sensation, the ability to have some awareness, is added. Finally, the last step is man, with the life of reason added to the characteristics of vegetative and animal life. Each of these ontological species is a unique grade of being, within which an enormous range of variability is possible.

On the other hand, biologists deal with taxonomic species. In a word, these are simply the "kinds" of plants and animals of common experience, roses and red squirrels, dogwoods and robins. The differences between, let us say a robin and a thrush, are very important from a biological point of view, but philosophers refer to these as "accidental" differences, because their occurrence does not alter the essential characteristics of the ontological species. Thus the fundamentals of biology are the accidents of philosophy. All discussions of evolution deal with taxonomic species. Yet, the statements of biologists and of philosophers often lead to confusion because each tends to interpret the statements of the other in terms of a species concept which is neither intended nor applicable.

This leads directly to the problem of adequate cause. From a philosophical point of view, there is no reason why evolution of taxonomic species should not occur within each of the ontological species, and in fact it is this with which biologists ordinarily deal. Nonetheless, biological evidence indicates that the Animal Kingdom arose from plants and that man arose from animal forerunners. In other words, evolutionary pathways appear to have crossed the lines of

ontological species. Because philosophers believe that each of these differs essentially from the others, they must believe that a plant could not, of its own power, produce an animal, nor could an animal of its own power produce man. Hence, if biological evidence indicates that these things actually have happened, it is necessary to look for an adequate cause. For a Catholic who is interested in such problems, this is not difficult: it seems almost self-evident that the cause is to be found in the creative will of God.

Another source of misunderstanding is what I like to call the "all-or-none" error. Those deceived by this error say that it ought to be possible to prove specific cases of evolution beyond all possibility of doubt, or else it ought to be conceded that evolution is probably a false inference from misconstrued data. It is true, of course, that most of the evidence for evolution is based upon probabilities rather than certainties. That this should ever be construed by a philosopher as a negative argument is rather surprising, because, while some philosophical propositions lead to certainty, a large part of the content of philosophy is also concerned with probability. The real weakness of the all-or-none error, however, lies in the fact that it is a form of the universal negative. To prove it is patently impossible, but even one demonstrated case of evolution would disprove it completely. Actually, two types of demonstrated evolution are available. The first is based upon polyploidy in plants, and it has been possible to duplicate the feat of nature by re-synthesizing natural polyploid species in the laboratory, starting with the parental species. The second is based upon well analyzed series of overlapping inversions in the chromosomes of dipterans (flies). Each type has many exemplars. The alternative to considering these as cases of demonstrated evolution is to claim that it is not possible to diagnose biological species. To a biologically informed person, this is almost equivalent to denying the possibility of reliable human knowledge. There are philosophers who take this pessimistic step, but I do not believe that any Catholic philosopher could. Hence we must conclude that the all-or-none argument has lost whatever value it may have had.

A problem which I would like to consider at length concerns the application of the data of evolution to one of the classical arguments

for the existence of God, the argument from design. This argument has been well put by Paley, an English theologian whom Darwin admired highly. Let us suppose that a man walking in the country were to find a watch. He examines it and finds its complex mechanism working perfectly, keeping track of the hours of the day and the minutes of each hour. He could only conclude that the watch had been made by an intelligent designer, a skilled craftsman. Similarly, we find ourselves so-journers in a vast world, the complexity of which exceeds that of the watch by an enormous degree, yet the whole works in an orderly, harmonious fashion which, by comparison, constrains one to see an intelligent Creator behind the cosmos. It is often said that this argument has been refined but not at all minimized by the development of modern science. According to one current interpretation, however, the facts of evolution entirely abrogate this argument, for the appearance of design in the world of life is illusory.

The argument runs thus. The earth is known to have existed in excess of 3,000,000,000 years, and life is known to have existed for at least a third of that time. The chemical experiments of Oparin and Miller and many researches on viruses make it plausible that life may have arisen spontaneously at some very remote time. During long ages of obscurity, life diversified and the main patterns of cellular organization were established. Most of this cannot be studied in the fossil record. But by a half billion years ago, the major invertebrate animal types and the simpler aquatic plant types were all present and have been preserved in the fossil record. At first, all life was aquatic, but soon plants invaded the land, then became abundant and diversified. These were quickly followed by animals, principally arthropods and amphibians which were little more than slightly modified fishes.

As new groups have arisen, they have commonly increased in numbers and variety of genera and species until they have reached a peak, then they have dwindled, sometimes leaving more dominant descendants, sometimes leaving none. Thus the reptiles arose in the Pennsylvanian period, reached a peak in the Permian and again in the Mesozoic era, then continued up to the present with only moderate importance. Fairly early in this history, they gave rise to the mammals, which became important only after the dominant reptiles

became extinct at the end of the Mesozoic era. The sharks arose much earlier, in the Devonian. After a brief period of dominance, they have continued to the present as a moderately important group. The bony fishes arose about the same time, but they have increased in importance steadily, and have long been the dominant aquatic vertebrates. The brachiopods, or lampshells, were at their height during much of the Paleozoic era, and they survive today with a very few genera. However, many groups might be surveyed for their "life histories", no regular pattern common to all emerges. Each has simply responded to the different conditions which have prevailed at different times, expanding in time of opportunity, contracting when forced to. In the expanding phase, a group usually becomes adapted to as wide a variety of ways of life as are open to it. In the contracting phase, extinction has been the fate of the majority of species and genera, but the largest taxonomic groups, classes and phyla, have rarely become extinct.

Some features of this record seem decidedly random. Whatever groups have arisen at any particular time have included whatever possibilities are apparent on the basis of their predecessors and the physical conditions of the time. For every functional problem, almost every imaginable solution has been used somewhere in the world of life. Some evolutionary lines give a superficial appearance of consistently directed evolution toward a definite goal, but examination of complete data, when available, usually results in an appearance of randomness. An example is the phylogeny of the horse. As commonly presented, the horse phylogeny consists of seven genera which neatly span the differences between the small, unspecialized *Hyracotherium* and the modern *Equus*. It looks as though horses knew where they were going from the beginning and took the most direct route to get there. But a fuller study of the record shows that the horse family has included many other genera which varied in diverse ways not leading to modern horses. Thus the horse family has actually diversified in a random way, but only a single line of descent has survived to the present time.

Nonetheless, there is a genuine orienting factor in evolution, and this is adaptation. Of the many randomly formed variants of any

species of higher group, only those can long survive and reproduce whose characteristics fit them reasonably well to carry on their ordinary activities in the circumstances in which they happen to live. Hence the necessity of adaptation, or better, the failure of survival of organisms which are not reasonably well adapted, gives a certain amount of direction to evolution without destroying its random character. Evolution thus involves a mixture of random and directed factors. It has been essentially opportunistic, for the great increase in the total amount of life which has occurred during the past billion years has been characterized by expansion into every available mode of life. Thus before the colonization of the land by plants, there was no possibility of life on land for animals. But once plants successfully invaded the land, a wide variety of animals quickly exploited the new land habitat.

There is fairly good agreement on how evolution works. Gene mutation and chromosomal mutations provide the primary variations. Both are inherited and reshuffled into new constellations of characters on the basis of Mendelian heredity. The environmental factors to which the organism is subjected constitute the agencies of natural selection, permitting more extensive reproduction and survival for the better adapted and restricting the expansion of the less well adapted. Because natural species are generally divided up into populations living under different conditions, this results in the formation first of subspecies, then of related but distinct species and finally of even the highest categories. Thus any group tends to radiate out to exploit an ever greater variety of conditions of life. The mammals were formed during the adaptive radiation of the reptiles. The Order Primates was, in turn, one of the early products of the adaptive radiation of the mammals. And finally, man himself is one of late products of the adaptive radiation of the Primates.

Thus viewed, the world of life was not intended. It simply happened fortuitously, because matter with the appropriate combination of properties happened to exist. And once life did occur, its variety was produced without purpose simply by the mechanistic operation of the factors mentioned above. Finally man, while he may be considered the highest of organisms in view of his intelligence, his



great adaptability, his individuality, and his socialization; and while he is certainly one of the highest from a structural point of view; yet man appeared on this earth in the same way as did all of the others, and so man cannot have been planned or intended. While he may, by some objective criteria, be regarded as the crown of creation, for he is the only creature which knows that he has a history, still man is in every sense a part of the material world. If God has any place in this picture, it is that of a very remote First Cause.

This, then, is the meaning of evolution as seen by not a few of our materialistically inclined colleagues. To me, the meaning of evolution is rather different. As I see it, the argument just summarized, which by inference Sir Julian espoused at Chicago, depends upon the anthropomorphic error, for it assumes that any supposed purpose of God for the world of life must be similar to the purposes which a man might conceive for it. The main objection to the idea of purpose is that the historical course of evolution is shot through with appearances of randomness and opportunism. It is said that if God were purposefully creating, by an evolutionary method, the flora and fauna of the world, He ought to move by the most direct steps to the desired end in each group. The orientation of evolution should be its major aspect, while randomness and opportunism should be minor aspects if they existed at all. Second best biological mechanisms ought never to be used. For example, instead of animals having photoreceptors varying all the way from the eyespot of some Protozoa to the eye of the vertebrates, all animals which have any use for photoreceptors ought to have the best of these. However, it is quite possible that the purpose of God is something altogether different from any human conception, different too from my own suggestion, which is that the abundance and variety of life may be themselves among the actual ends sought by God. Thus viewed, the apparently purposeless aspects of evolution may be fully in accord with the Divine purpose.

It may be objected that the record of the rocks is strewn with the wreckage of unsuccessful plants and animals, and these should not have been allowed to appear if God had anything to do with it. At least two fallacies are involved here: first, the error of using the present time as a standard; and second, the error of assuming that a species

was unsuccessful because it is extinct. Let us consider first the problem of the use of the present as a standard. If one thinks of the production of modern horses as the only purpose for which previous members of the horse family existed, then it is difficult to see why any but those in the main line of descent should have been produced. But an observer in the Miocene epoch would have been confronted with eleven genera of horses, each successful in a somewhat different mode of life than the others. The Miocene observer could have no way of knowing that the line would be continued into the future by only a single genus. He might justly have drawn the conclusion that the production of horses adapted to a wide variety of modes of life was a purpose of evolution, or of the God behind evolution. His reasoning could hardly be set aside by the fact that conditions changed at a later time sufficiently to cause the extinction of most of these genera. In other words, it is perfectly plausible that the flora and fauna of each epoch of the world's history has had value *per se* in the Divine plan, and not simply as a means to the establishment of the world of life as we know it. Who is to say how different the flora and fauna of the world may be 100,000,000 years hence? And yet, is today's life less important because it is in part, a means to that of a remote future?

Second, the use of extinction or survival *at the present time* would seem to be a very doubtful criterion of success. The overwhelming majority of species, genera, families, and even orders that have ever lived have long since become extinct. Some have survived for periods that are long even on the geological time scale. Thus, extinct genera of pelecypod molluscs had an average survival of about 80,000,000 years. Mammals of the order Carnivora, on the other hand, have had an average life span of only 8,000,000 years, and a maximum of 20,000,000 years. No Carnivore genus has lived longer than this, although it cannot be said that none will in the future. We often think of the mammals as the most successful animal group, and the dinosaurs are often singled out as an unsuccessful group. Yet the dinosaurs were the dominant vertebrates over a period of time much in excess of the total life span to date of the most successful mammalian groups. The dinosaurs were eminently successful in their time, and that cannot be abrogated by the fact that later environmental conditions resulted in

their extinction. We have no assurance that any of the successful groups of today will survive as long. Some groups, however, which have survived for very long periods, cannot claim success by any other criterion. Thus the lampshells are known in the fossil record from the Cambrian, the most remote period from which abundant fossils are available. Some of the Cambrian genera are still with us today, for example, *Lingula*, which has survived for more than 400,000,000 years. Yet the lampshells cannot be considered successful by any other standard, for they have never comprised more than a very minor part of the world fauna, and their role today is negligible.

Success of an organism, then, is not easily defined, and some commonly applied criteria are plainly not valid. Certainly, the use of the present time as a criterion of success is not valid. In addition to the scientific reasons for this, which I have stated, there is a very cogent religious reason: it should be evident that, to a God who exists and works in eternity, no particular moment in time can be judged more important than another unless a revelation requires it. Supposed unsuccessful species may have served very successfully some role in the plan of God, perhaps a role quite foreign to any anthropomorphic conception.

The data of evolution, then, if interpreted without anthropomorphism, are not inconsistent with the argument from design. In addition, however, the data of evolution give direct support to another of the classical arguments for the existence of God. This is the argument from motion. Briefly stated, the argument is that all created things are subject to motion and change, each moved by a force outside itself. As such a chain cannot be carried back indefinitely, it is necessary to assume a starting point, a Prime Mover Unmoved. This is, by definition, God. As long as the fixity of species was generally accepted, the permanence of the basic units of the world of life was a puzzling exception to the general rule of impermanence, of change, in the phenomenal world. It constituted a stumbling block in the way of this classical proof of the existence of God. With the development of the concept of evolution, however, this stumbling block was removed, and the argument from motion is now more secure than ever.

A final problem which I would like to discuss is the fact that many scientists are conditioned in favor of a materialistic philosophy by the unfortunate attitude of some of their colleagues who call themselves vitalists or finalists. These scientists commonly designate as insoluble by scientific means those problems, such as consciousness, or orientation in evolution, or embryonic organization, which are most difficult to analyse. They believe that these phenomena are not amenable to scientific analysis because their basis is spiritual in character, perhaps even involving the direct intervention of God. As a result, they do not even try to find rational solutions to some of the fundamental problems of biology. Even if it were agreed that this attitude was basically correct, most biologists would feel that it was an unfortunate attitude, because there could be no guarantee that erroneous judgments of insolubility would not be made. And thus progress, which was otherwise possible, would be prevented. However, the basic idea behind these attitudes is also wrong, for even if it be agreed that God is the final cause of all biological phenomena, there would still be every reason to look for secondary, proximate causes of all of the phenomena of life, in other words, for ordinary scientific data and explanations. In addition to the great weight of experience which concurs in indicating that such knowledge may be obtained when proper methods are used, it is a basic principle of Catholic theology that God ordinarily operates through secondary causes, that is, through natural law. Thus the exclusion of certain problems from experimental study by vitalists and finalists not only gives a real impetus to materialism among their colleagues, but it is theologically unsound.

I have discussed a series of problems which tend to maintain the appearance of incompatibility between evolution and religion. Some of these are primarily the sins of the proponents of religion. Others are primarily sins of scientists. I hope that I have demonstrated that the bases of conflict on all of these issues are illusory. One of the real achievements of the first hundred years after Darwin has been the development of a conciliatory attitude. Too often, however, this has been based upon the argument from ignorance, advocates of both sides simply acknowledging that they had no adequate basis for denying the claims of the other. This is in itself healthful, but a more positive

*rapprochement*, based upon mutual understanding, should be possible. Progress has been made in the past when advocates of both sides have had the humility not to pass judgment upon the problems of the other without adequate training. A much more significant thing would be the thorough training of theologians generally, and of their better educated followers, in biology, at least to the level required of biology majors in the leading universities; and the thorough training of biologists generally in the elements of the Christian religion and of the Thomistic philosophy which Whitehead has described as the source of modern science. I am not proposing that all theologians and all biologists should be converted each to the viewpoint of the other. I am proposing that each be sufficiently informed in the field of the other to permit intelligent rather than primarily emotional judgments upon problems of mutual interest. It is difficult to see how both disciplines, and the society which they serve, could fail to be enriched. Perhaps some progress in this direction may mark the second hundred years after Darwin!

Edward O. DODSON,  
Department of Biology.

# Critères de l'histoire

(suite)

## — II —

Puisqu'il ne saurait y avoir d'histoire sans une vie consciente d'elle-même et du monde où elle s'épanouit, convenons qu'il importe avant tout de situer une définition de l'histoire.

Dans sa notion *abstraite* (ou dans son objet), l'histoire est un passé et un avenir *anonymes*, une prise de conscience, analytique et synthétique, des actions humaines et des faits physiques, ceux qui ne sont pas le produit de la volonté libre de l'homme : manifestations de la nature en évolution, luttes que l'homme doit soutenir avec cette nature pour y survivre en la maîtrisant, et qui conditionnent son action, même libre, dans le milieu social, économique et politique <sup>37</sup>.

De cette notion abstraite de l'histoire se dégage la *pensée* de l'histoire, la *philosophie* de l'histoire dont toute la valeur *significatrice* réside précisément à éclairer le sens de l'histoire vécue <sup>38</sup>.

La notion *concrète* de l'histoire (ou dans son sujet), est justement cette histoire *vécue*, le monde des choses et de leurs significations; le monde des situations et de leur compréhension.

Le présent seul contient l'histoire vécue, l'histoire réelle; le passé historique n'est qu'un *concept*; l'avenir (futuro-historique) n'est qu'une *représentation*.

Le « déroulement » historique est un terme impropre, une métaphore boîteuse. L'histoire ne se déroule pas : elle se fige, elle se stratifie en couches superposées, accumulées (le passé); mais elle n'est toujours faite que d'une seule couche (le présent), produit des précédentes et germe des futures (avenir).

<sup>37</sup> En l'absence d'un sujet qui puisse la penser, la nature, par elle-même, ne possède pas d'histoire. Si l'évolution physique du globe la bouleverse, elle en ignore la cause, elle ne sait pas les conséquences de l'effet. Elle subit tout passivement, parce qu'elle est dépourvue de réaction libre, tellement que sa permanence est indifférente à tout ce qui est humain. La nature n'obéit pas à l'homme; elle ne marche pas avec lui : il la fait entrer de force dans son histoire à lui. C'est l'esprit qui élève la nature à prendre une signification historique parce qu'elle lui sert de tremplin à une plus haute vérité.

<sup>38</sup> Autrement dit, une philosophie de l'histoire, pour rester vraie, ne doit pas perdre le contact avec la réalité vécue; mais bien plutôt l'établir en maintenant toujours dans sa réflexion la *contingence* historique.

Les circuits des événements sont ouverts *et* fermés : ouverts parce qu'ils restent assujettis à la volonté libre de l'homme; fermés, pourtant, à cette même liberté en ce qu'ils apporteront de conséquences inéluctables. L'histoire est ouverte par ses évolutions, fermée par son sens. Pour définir sa nature ambivalente, disons qu'elle demeure entrouverte<sup>39</sup>.

#### A. LE DEVENIR HISTORIQUE.

En histoire, comme partout ailleurs, le hasard n'existe pas : c'est un terme sans signification propre pour désigner l'ignorance des causes. La causalité historique est *subjective, humaine, spirituelle*, en rien semblable à la causalité naturelle. Des événements surgissent par la liberté de l'homme qui, autrement, n'auraient jamais eu lieu. Mais c'est aussi une causalité *imprévisible* et *contingente*, corrolaires de la liberté et de la volonté humaines dans leur exercice. En histoire, des causes nécessaires n'agissent pas partout et toujours. On se trompe souvent sur l'importance d'une cause parce qu'elle paraît nous écraser de sa puissance.

Les causes historiques engendrent des effets, eux-mêmes porteurs de causes à venir (effets causals). *La cause est la raison explicative du nouveau*. La cause de ce qui est immuable ne suscite donc pas péremptoirement une explication. La permanence d'un mode d'être témoigne pour lui : un cercle est rond parce qu'il est un cercle.

L'histoire ne se répète pas, pas plus que la création, parce qu'elle est elle-même une création de l'être pensant et agissant. En histoire, les causes ne sont jamais identiquement les mêmes, les effets non plus par conséquent. Les causes qui paraissent semblables sont plutôt des *correspondances*, des *analogies*.

L'évolution de l'histoire n'est que le développement de principes et de possibilités; quand celles-ci sont épuisées par stagnation, ou non remplacées par d'autres, la régression survient. Pour l'éviter ou la combattre, les maîtres des nations utilisent les *idées-force*<sup>40</sup>. Les idées-force peuvent se représenter comme un amas mouvant qui, dans des

<sup>39</sup> En logique, il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée; mais il n'existe pas de stricte logique en histoire, puisque la liberté humaine peut être causale et productrice d'effets prévisibles, mais aussi imprévisibles.

<sup>40</sup> En histoire les idées-force sont : la volonté de survivance, l'esprit de conquête (moyen d'affirmation), l'esprit de progrès (idéal de perfectionnement).

conditions psychologiques, sociales, politiques et économiques favorables, mais à maturation lente, se concrétisent en imprégnant une collectivité (exemples : le marxisme, le fascisme, l'hitlérisme). L'évolution de l'histoire reflète l'évolution des individus et des collectivités.

Tout événement est relatif. Il évolue selon des calculs imprévisibles <sup>41</sup>. L'élément irrationnel du devenir historique réside dans cet avenir imprévisible <sup>42</sup>. L'histoire ne peut pas demeurer statique <sup>43</sup>. Le temps l'accompagne comme une ombre inséparable <sup>44</sup>. Il la définit et en suscite les formes évolutives. Il préside à l'événement historique avant même d'en déterminer toute vérification, toute interprétation. L'histoire est mouvement parce qu'elle est traductrice de vie et il est inévitable qu'elle soit foncièrement autre chose. De ce mouvement émerge l'avancement de l'histoire. Une réalité éclate en éparpillant la fresque de son ancien visage pour en reformer une nouvelle, différente d'assemblage, aux motifs ici réduits, là agrandis. C'est la parthogénèse des faits, la mue du développement historique <sup>45</sup>.

Le devenir de l'histoire est en germe dans le présent; mais l'avenir reste encore libre (on peut donc le pressentir, mais comment le juger ?) et, à ce titre, peut encore se créer autre que celui qui est anticipé. Le marxisme, pour sa part, n'analyse-t-il pas l'histoire en partant des moyens d'action pour la faire <sup>46</sup> ? Le passé est soustrait à notre libre

<sup>41</sup> Par « tout événement est relatif », il faut entendre qu'un fait n'est passible d'une signification exacte que s'il est replacé dans son milieu. C'est ainsi que l'histoire nous fait mieux saisir le conditionnement des événements et des êtres qui les suscitent ou qui les subissent. La question de relation est fondamentale : que ce soit en histoire, en physique (Einstein l'a démontré) ou en théologie (compte tenu de l'impossibilité absolue, pour l'Essence divine, de contenir en elle quelque chose de « relatif », i.e. : qui aurait pu ne pas être ou être autrement).

<sup>42</sup> Polybe donne hardiment préséance à l'avenir sur le passé, au point d'opposer l'histoire comme étude du passé pour lui-même à l'histoire façonnée par l'action de l'homme.

<sup>43</sup> « Il n'y a pas d'histoire pour un équilibre thermo-dynamique » (MARITAIN, *Les Degrés du Savoir*, 5<sup>e</sup> éd., p. 54).

<sup>44</sup> Pour Héraclite, le monde est comme une eau qui s'écoule. Cette poétique allégorie nous remémore que le cours d'eau excite à la découverte et qu'il invite à le suivre pour voir jusqu'où il entraîne (d'où élément de devenir et de nouveau). D'autant que l'histoire doit énormément à l'eau, laquelle a presque toujours donné naissance aux agglomérations. Quand celles-ci s'étendent loin de l'eau, elles sont obligées de l'amener chez elles.

<sup>45</sup> La distinction, due à Saint-Simon, est toujours valable, qui divise l'histoire en époques critiques (nous dirions mieux aujourd'hui *périodes de remous*) et en époques organiques; les premières éprouvant les multiples contradictions de l'expérience, les secondes utilisant les résultats acquis.

<sup>46</sup> Marx enseigne : « Toute l'histoire du monde n'est rien d'autre que la production de l'homme par son travail. »



choix; l'avenir peut subir notre empreinte<sup>47</sup>. L'histoire humaine se dirige nécessairement vers une fin; mais, en même temps, vers un devenir libre dont la responsabilité est inséparable.

L'origine de l'angoisse du monde actuel est à chercher dans le bouleversement général et annonciateur de changements profonds et nombreux. Le monde comme nous l'avons connu, le « vieux monde », aura fini de s'écrouler dans quelques années; le monde nouveau qui apparaîtra ne laisse pas de faire peur parce qu'il est en grande partie inconnu, énigmatique<sup>48</sup>, et l'humanité est seule pour porter ce fardeau de la peur, ne se préoccupant plus de Dieu.

Le devenir de l'histoire n'est pas un *espoir* : c'est l'arrivée des faits, bons ou mauvais, surgis des relations entre les hommes et qui produiront l'« être historique ». L'histoire est peu propice à l'espérance, ou si elle l'est, c'est pour recueillir des déceptions ou des surprises, non par tendance pessimiste ou optimiste, mais simplement parce qu'elle baigne dans le libre arbitre humain et que de celui-ci, on ne peut prévoir sûrement tout ce qui peut en sortir.

Pour l'historicisme, le devenir n'a pas de sens, ce qui ouvre toute grande la voie à l'indifférentisme, au scepticisme et au fatalisme. Or comment le devenir serait-il dénué de signification, puisqu'il réside dans la collectivité humaine elle-même ? Que ce sens soit ambigu, c'est vrai. Peut-il être autrement en face du futur ? D'autant que la direction que prendra un événement n'est jamais assignable totalement, à moins de recourir à la vue mécaniste (inadmissible) de l'histoire<sup>49</sup>. Les possibles historiques sont nombreux; mais ils obnubilent le sens de l'histoire tout en la nourrissant.

<sup>47</sup> « Quelque chose se développe dans le Monde, au moyen de nous, peut-être à nos dépens. Et, ce qui est plus grave encore, nous nous apercevons que, dans la grande partie engagée, nous sommes les joueurs, en même temps que les cartes et l'enjeu. Rien ne continuera plus si nous quittons la table. Et rien non plus ne peut nous forcer à y rester assis » (TEILHARD DE CHARDIN, *Le Phénomène humain*, p. 255).

<sup>48</sup> Saint Augustin, d'après son *De Trinitate*, distingue dans la connaissance de l'avenir trois visions : l'avenir *conjectural* (d'après l'expérience du passé), l'avenir *prophétique* (dévoilé à l'homme par des esprits supérieurs au sien), l'avenir *révélé* par l'Esprit-Saint qui permet de discerner « la cime dernière de toutes choses », où se trouvent les causes infailibles de l'avenir.

<sup>49</sup> L'hypothèse du retour éternel vise, selon saint Augustin (*Cité de Dieu*, l. XII, ch. 17) à abolir l'Être et à résorber l'éternité dans un temps indéfiniment cyclique.

## B. L'OPINION DUALISTE.

Il y aurait lieu de s'étendre longuement sur le dualisme en histoire, étant donnée la perspective qu'il suscite dans son envisagement. Nous ne ferons, ici, qu'insister un peu sur le rôle qu'il déploie dans le donné historique.

Le dualisme, c'est la reconnaissance, l'attribution de deux directions imprimées aux événements : celle du bien et celle du mal; c'est un partage : une confiance pour les optimistes ou une inquiétude pour les pessimistes.

Tous les penseurs, philosophes ou historiens, se sont toujours rendu compte, sans qu'il soit besoin d'insister davantage, et par une vue même très sommaire, qu'on peut relever, tout au long de l'histoire, une *manifestation* universelle, une *action*, constante et tenace, qui étonne parfois par son audace ou déroute par sa subtilité et ses implications secrètes; une sorte d'*opposition* réfléchie, différente de la conception dualiste religieuse, mais semblable à elle par les distinctions pratiques (*événementielles*) qu'elle nécessite; une *séparation* foncière, belliqueuse, sans cesse refusante (*non serviam*), acceptée par les uns, propagée par les autres.

On peut même aller jusqu'à dire qu'il existe, non pas un dualisme, mais plusieurs dualismes : Dieu et le monde, l'esprit et le corps, la grâce et la nature, la transcendance et la dépendance<sup>50</sup> sont de certaines formes de dualismes, des espèces de résistances et d'oppositions réciproques qui soutiennent la croissance et la maturation, par l'intérieur, soit de l'homme dans ses rapports avec son Créateur et avec lui-même, soit de l'histoire dans son acheminement vers sa fin.

Il y a donc un dualisme immiscé non seulement dans les religions<sup>51</sup>, mais aussi dans les actions posées dans le monde, dans l'histoire.

<sup>50</sup> En déformant ou en méconnaissant la transcendance de Dieu (« l'Etranger », « l'Inconnu », « le Dieu qui n'est pas », « le Silence », « l'Abîme »), le gnosticisme nous fournit une preuve de l'étroite relation entre le dualisme et la transcendance. L'*absence*, le vide où il faut chercher Dieu et la *connaissance* où se trouve, pour le gnosticisme, le salut, lui sont fondamentalement propres. Et pourtant, cette connaissance illuminée n'est pas celle de la Divinité, mais de sa *singularité étrange* qui, la séparant de tout (« la Limite »), crée l'immense solitude du monde, incapable de parvenir à l'absolu (« la Grande Ignorance »).

<sup>51</sup> Même le christianisme, pour Chesterton, n'y échappe pas (voir *Orthodoxie*, trad. GROLLEAU, Paris, 1923, p. 182 et 184). Or il est curieux de se rappeler que le *monisme*, opposé au dualisme parce qu'il contient un élément pluraliste, conserve lui-même un reliquat dualiste en considérant toute création comme une chute, un abaissement du supérieur à l'inférieur.

En histoire, l'optimisme et le pessimisme apparaissent comme deux ligatures antagonistes, néanmoins entremêlées, qui se partagent tout événement, tout phénomène. Ces résistances n'ont rien du dualisme ontologique cartésien, et ce n'est pas sous cet éclairage qu'il faut les voir.

Le dualisme optimiste-pessimiste envisage le mode d'être de l'histoire et en tire immédiatement une conclusion pour sa fin. Il se croit illuminé et porté, par cette voie, à une considération supérieure de l'histoire. L'un ou l'autre de ces envisagements exagère en se tenant aux extrêmes. Tout n'est pas ou bon ou mauvais dans l'histoire. Nous habitons un monde où la moisson n'est pas encore faite, où l'ivraie croît avec le bon grain; un monde de *vérité médiane*.

On ne peut oublier ce rapport sans risque de se tromper sur les conditions subjectives de l'histoire. Au reste, il n'y a pas en elle fusion, unification du bien et du mal; mais composition, dissémination, dispersion <sup>52</sup>.

Il n'y a donc pas de pessimisme ou d'optimisme absolu parce que : 1° on ne peut découvrir le *sens véritable*, complet et ultime de tout ce qui arrive; 2° nous chrétiens, nous savons par la *foi* que tout appartiendra au bien, sans rémission, quand le jour de la victoire de Dieu se lèvera <sup>53</sup>.

Il reste que si le dualisme est une imperfection grave pouvant entacher un système philosophique, il l'est aussi pour l'histoire comme étant pour elle un agent de décomposition. Il y a toujours un ferment, soit bon, soit mauvais, qui veut stériliser l'autre, sans y parvenir toutefois complètement, empêché, semble-t-il, par une main puissante.

Depuis ses plus lointaines origines, l'humanité, bien qu'en marche vers la lumière (aspect optimiste) sous la conduite du Christ (axe péché-rédemption), n'en demeure pas moins dans un état de déchéance (aspect pessimiste). Luttés de la chair contre l'esprit qui se poursuivent depuis les origines de l'homme <sup>54</sup>, sa vie précaire et son opposi-

<sup>52</sup> Comme dans les mythologies qui racontent généralement l'*histoire de l'âme* et nous mettent en rapport avec le *monde des esprits*. Quand les mythes s'assimilent l'*histoire du monde*, le monde des corps et de la matière, c'est pour en traduire encore l'aventure intérieure.

<sup>53</sup> Même le farouche manichéisme, dès son apparition, donne la préséance au principe du bien. Saint Augustin l'avait remarqué : « Un reste de religion m'obligeait à admettre qu'un Dieu bon n'avait créé aucune nature mauvaise » (*Confessions*, I, V, ch. 10, 19).

<sup>54</sup> « Ils connurent qu'ils étaient nus » (Gen. 3, 7). L'état d'innocence étant la

tion avec le cosmos, conflits sociaux, maladies, guerres, misères de toutes les gammes, souffrances, douleurs et mort le divisent avec lui-même <sup>55</sup>.

On voit proliférer les spéculations dualistes à l'occasion des grands événements historiques qui détournent en profondeur le cours des choses : bouleversements d'empires, décadence généralisée, fins de siècles (fréquemment choisies pour « la fin du monde »).

On peut dire que le dualisme recherche le *tonus qualitativ* suspendu dans les événements.

### C. COMPOSANTES HISTORIQUES.

L'histoire des peuples ne se trame pas uniquement et en premier lieu avec un commerce étendu, une industrie fébrile, une technique brillante, une mécanique de merveille. Pour être telle, une grande nation a besoin, certes, de l'apport de son industrie, des débouchés de son commerce; mais ce n'est pas d'eux qu'elle tirera sa grandeur permanente, d'autant qu'ils lui apporteront, tout compte fait, plus de maux que de biens. Car en tout bien évaluable en argent réside un élément de grossièreté et de dégénérescence. (Le Play voyait cela dans le chemin de fer.) Considérons Tyr et Sidon : c'est la course à la richesse; puis Stagyre, Athènes et Rome : c'est la marche de la pensée. Et vous savez ce qu'il advint des unes et des autres.

Les idées mènent en histoire plus que partout ailleurs. Les grandes puissances sont toujours spirituelles; ce sont aussi les seules perdurables. Toynbee estime que sur vingt et une civilisations disparues, dix-neuf ont succombé à un mal intérieur, à une décadence morale, non à des invasions <sup>56</sup>.

La civilisation chrétienne est, de nature, d'une efficacité supérieure à toute autre parce qu'elle s'attache à changer l'homme par l'intérieur,

tranquille familiarité avec soi-même. Maintenant, la joie reste dans l'union des corps, mais l'unité des âmes est perdue.

<sup>55</sup> Incidemment, souvenons-nous que les morts sont en dehors de l'histoire, étant hors du temps. Elle a pris définitivement fin pour eux à l'heure où leur trépas a posé le point final à leur destinée, à leur *histoire*. Affranchis du monde et du temps, ils peuvent, dans la vue de Dieu, et comme lui, les dominer, les envisager en rétrospective, i.e., à un stade post-historique (voir *Somme théol.*, I<sup>e</sup>, q. 89, a. 8, c.).

<sup>56</sup> Parmi lesquelles quatre furent indépendantes de toute civilisation antérieure. Les deux autres furent sans rapport aucun avec des civilisations contemporaines. Une seule, la civilisation occidentale, s'est maintenue jusqu'à ce jour (voir *A Study of History*, Oxford, 1947, et *Civilization on Trial*, Oxford, 1948).

d'où originent le bien et le mal<sup>57</sup>. La force du christianisme ne lui vient pas de ses millions de croyants ou, moins encore, de ses temples innombrables et magnifiques : elle réside dans la pureté et la sagesse de la doctrine de son fondateur et des hommes (les saints) qui ont modelé leur vie sur elle. Aussi le christianisme a-t-il traversé siècles et peuples, envahi tous les continents et résisté à toutes les oppositions sans devoir sacrifier un iota de sa doctrine.

Un tel exemple, l'histoire politique n'en offre pas. Celle-ci est machiavélique, ignorant la sainteté où tout est simplicité. Pourtant la sainteté serait la meilleure, la seule vraie politique<sup>58</sup>; mais quand l'amour est à la baisse, la loi est à la hausse, d'où le réseau compliqué de lois qui enserre l'Occident et y étouffe la vie simple et facile<sup>59</sup>.

Aucune forme de gouvernement n'apporte avec elle l'instrument qui dicterait à l'histoire un déroulement sans secousse. Aucune pensée politique ne se maintient pure longtemps : elle dégénère en ambition fanatique, en intérêts sordides<sup>60</sup>. La démocratie elle-même, en tant que système expérimenté, demande à la masse ce qu'elle ne peut donner : une culture intellectuelle et morale assez forte pour éclairer son jugement politique et sauvegarder de la sorte l'harmonie de la cité sociale<sup>61</sup>. Allons-nous songer à réprimer les abus par un périodique changement

<sup>57</sup> « Théorie de la vraie civilisation : elle n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes. Elle est dans la diminution des traces du péché originel » (BAUDELAIRE, *Mon Cœur mis à nu*, Paris, éd. de la Pléiade, Gallimard, t. 2, p. 659).

<sup>58</sup> « Deux lois suffiraient pour régler toute la République chrétienne, mieux que toutes les lois politiques » (PASCAL, *Pensées*, éd. Brunschwig, fragm. 484 [il s'agit de la charité et de la justice]). Et saint Augustin : « Sans la justice, que peuvent être les royaumes sinon de grands ramassis de brigands ? » (*Cité de Dieu*, l. IV, ch. 4 du texte latin).

<sup>59</sup> La législation moderne enfreint ses propres principes quand elle fait appel à « l'exception », à « l'état d'urgence », aux « mesures temporaires », comme on l'a fait à l'occasion des deux dernières grandes guerres pour s'ingérer dans la vie privée de la personne, réglementer ses activités, ou pour la contraindre à donner plus d'argent. Tout cela est erreur parce que la vie est un enchaînement de causes et d'effets. On ne peut semer une sorte de causes et récolter une *autre* sorte d'effets. Et en plus, sur quoi exactement repose la ligne démarcative entre le *normal* et l'*exceptionnel* ? Correspond-elle à des normes toujours valables ? *La Cité de Dieu* de saint Augustin en dit long là-dessus, étant un vaste traité de la relativité des lois humaines.

<sup>60</sup> « Les chefs et les gouvernements politiques doivent leur place, partie à la violence, partie à l'élection par la masse. Ils ne peuvent pas être considérés comme représentant la partie intellectuellement et moralement supérieure des nations » (EINSTEIN, *Comment je vois le monde*, Paris, Flammarion, p. 65).

<sup>61</sup> Saint Thomas d'Aquin dit quelque part que le suffrage universel est le gouvernement de la tête par les pieds. Il est bien vrai qu'un électeur qui ne vote pas avec sa raison le fait avec ses passions. Le suffrage universel est un non-sens parce que, par lui, c'est l'inférieur qui choisit le supérieur.

de régime ? Ce serait nous leurrer <sup>62</sup>. Le mal est à chercher et à guérir dans le cœur de l'homme, la liberté, le progrès et la force n'y peuvent rien. D'abord la force qui soumet la faiblesse n'est plus libre, parce que la *volonté* opprimée limite l'expansion de cette force. Ensuite, la faiblesse exagérément exploitée se comprime et devient à son tour une force plus puissante que celle qui l'avait soumise. La liberté politique, au sens moderne, c'est la liberté de ceux qui veulent conquérir le pouvoir, et le but atteint, ils abolissent cette liberté si chère qui les y avait conduits. Les masses n'agissent pas : elles sont agies par leurs chefs, et même ceux-ci sont agis <sup>63</sup>.

La notion de progrès est une notion dangereuse parce qu'elle se trouve souvent faussée. Le progrès doctrinal des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle était lourd de graves illusions. L'histoire en a fait justice, bien qu'elle-même fourmille d'illusions et qu'elle s'écoule à en déplacer les centres. Non que le progrès s'opposât essentiellement à l'histoire (le nouveau n'arrive pas dans le refus d'avancer); mais, en fait, la recherche du bonheur humain s'est toujours poursuivie au milieu de secousses sociales d'autant plus violentes que la progression de l'humanité s'annonçait plus grande <sup>64</sup>. Les sociétés doivent payer les progrès de misères collectives, petites ou grandes. Le progrès unilinéaire est une chimère des matérialistes <sup>65</sup>. Le véritable progrès est celui qui développe les valeurs essentielles et vraies en ne s'éloignant jamais des principes qui les établit et les sauvegarde; dans le cas contraire, le progrès dégénère en *multiplications*, en *complications*, en *complexités* parce que les principes fondamentaux sont niés ou abandonnés.

Cela nous amène à la considération de l'aspect social de l'histoire, sans lequel l'envisagement de celle-ci demeure inadéquat et incomplet. Les jeux politiques, militaires et économiques ne se font pas sans

<sup>62</sup> « Les espoirs fondés sur un changement de régime sont vains » (Ecclés. 4, 13-16).

<sup>63</sup> « Le cercle des possibilités est toujours plus petit, même pour un grand homme d'Etat, que se l'imaginent les profanes » (SPENGLER). — « C'est étonnant tout ce que ne peuvent pas ceux qui peuvent tout » (TALLEYRAND).

<sup>64</sup> « La marche de l'Humanité, prolongeant celle de toutes les autres formes animées, se développe incontestablement dans le sens d'une conquête de la Matière mise au service de l'Esprit. *Pouvoir plus pour agir plus*. Mais finalement et surtout, *agir plus afin d'être plus* » (TEILHARD DE CHARDIN, *Le Phénomène humain*, p. 277 [les italiques sont de l'auteur]).

<sup>65</sup> « Tout ce qui se perfectionne par progrès périclité aussi par progrès » (PASCAL, *Pensées*, éd. Brunsch., p. 371).

l'homme; la religion elle-même ne conditionne pas *tout* l'homme<sup>66</sup>. Sociologie et histoire s'encadrent pour s'éclairer mutuellement; mais ni l'une ni l'autre, leur collaboration une fois rompue, et de par leur nature, n'est capable de se hausser à une science de l'homme<sup>67</sup>. Car il est pour cela nécessaire de juger, et c'est, dans ce cas-ci, le *droit naturel* qui le fera. Aussi la sociologie n'est-elle ni entièrement inductive ni entièrement déductive. Sa formulation revient à ceci : les droits de la *personne* sont *inviolables*, même au bénéfice du bien commun qui, lui aussi, doit primer le bien particulier. Au travers les conflits de situations que ces énoncés peuvent engendrer, le *droit de la conscience* reste inébranlable.

On ne peut considérer l'histoire comme un objet extérieur à l'homme, non plus que ce dernier soit un pur sujet assistant au processus historique en spectateur. On ne situe la place exacte de l'homme dans l'histoire qu'en mettant celle-ci au niveau même de l'homme et de son action. L'homme dépasse l'histoire, même s'il n'en est pas le maître absolu; elle est à l'échelle de son action *libre* qui extériorise une grande part de son intérieur<sup>68</sup>. Chaque homme a sa propre histoire, celle qu'il se fait, celle qu'il mérite : c'est *son* histoire, *l'histoire d'un homme*, celle qu'il voit seul, en face de Dieu seul, au-dedans de lui, et très rarement exempte d'obscurité. Le même homme fait partie de l'histoire qu'il voit au-dehors, celle de son milieu, de sa famille, de son peuple, de son pays. C'est comme les deux mondes qu'oppose Hegel : l'histoire *vécue* et l'histoire *pensée*. L'histoire, que

<sup>66</sup> Le christianisme peut s'adapter merveilleusement à l'évolution temporelle; cependant, l'Eglise n'a pas à tracer les lignes des institutions, mais à leur insuffler une âme. — « L'Eglise possède les armes que le Christ lui a données : la vérité du Christ et le Saint-Esprit. Ainsi équipée, elle écoute son époque tandis que les fidèles doivent écouter l'Eglise pour être correctement orientés et pouvoir trouver et formuler un diagnostic et un pronostic exact sur leur temps au regard de l'éternité » (PIE XII, le 14 sept. 1956, à la sixième semaine d'adaptation pastorale du « Centre d'orientation pastorale » de Milan).

<sup>67</sup> La loi des contacts sociaux est l'*indifférence*. Il n'y a que des *égoïstes* (loi de contraction) et des *altruistes* (loi d'expansion). Les *causes sociales*, auxquelles s'associent étroitement les causes politiques (volonté de puissance) et les causes économiques (volonté de domination), se ramènent, en somme, à une : l'*intérêt*.

<sup>68</sup> « L'homme n'est pas seulement dans l'histoire, mais il porte en lui l'histoire qu'il explore » (R. ARON, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Gallimard, 1938). Et Jung : « L'homme, dans une certaine mesure, est un représentant de l'humanité tout entière et de son histoire. Ce qui fut possible en grand dans l'histoire de l'humanité peut se présenter, à l'échelle, dans l'individu » (*L'homme à la découverte de son âme*, p. 234).

ce soit comme réalité historique ou comme expression intérieure, a son siège dans la conscience de l'homme.

Toutes les apparences appartiennent au monde terrestre du sensible : langage, signes, couleurs, lignes, sons; mais au-delà de ce monde, il en existe un autre, invisible, plus réel que le premier, éternel, qui baigne dans l'absolu. Toutes les formes de l'expérience humaine dans l'histoire se précisent si on scrute leur détermination à quelque structure spirituelle. La trame des événements qui la compose se développe plus profondément que l'ensemble des fonctions extérieures qui conditionnent l'histoire. Et l'intériorité de l'histoire est autre encore que celle qui peut passer dans sa forme (les événements); elle repose sur un plan supérieur, indicible comme le secret des âmes, qui ne regarde qu'elles-mêmes et Dieu <sup>69</sup>.

On est enclin à juger des événements en les regardant seulement du dehors, tandis que leurs vraies causes s'alimentent à des sources plus cachées, plus invisibles que les faits extérieurs <sup>70</sup>. La structure intérieure de l'histoire est plus réelle, plus stable et plus ferme que sa composition extérieure toujours fragile et changeante; elle imprègne, sans qu'on y pense assez, toutes les manifestations sensibles.

La psychologie a peut-être un dernier rôle à jouer dans les situations de l'histoire humaine, celle-ci n'étant tissée que de situations d'âme, impressions et réactions aux actions d'autrui. Car l'histoire vraie, l'histoire réelle n'agit que des êtres pensants, qui pensent et font penser, non des brutes <sup>71</sup>. La vie inconnue de l'histoire n'est pas essentiellement conditionnée par le milieu social; elle puise davantage aux sources de « l'invisible que ni les faits, ni le pur document d'histoire

<sup>69</sup> « Une vérité reste inébranlable : tout ce qui se passe dans l'histoire est basé sur le spirituel » (D<sup>r</sup> Albert SCHWEITZER, *Ethique*).

<sup>70</sup> « Quand nous considérons l'histoire de l'humanité nous ne distinguons que la couche la plus superficielle des événements, troublée en outre par le miroir déformant de la tradition. [...] la marche propre de l'histoire est profondément cachée, vécue par tous et masquée au regard de chacun. [...] Les grands événements de l'histoire du monde sont, au fond, d'une insignifiance profonde. Seule est essentielle, en dernière analyse, la vie subjective de l'individu. [...] L'avenir et l'histoire entière du monde résultent en définitive de la somme colossale de ces sources cachées et individuelles » (C. G. JUNG, *L'Homme à la Découverte de son Âme*, p. 55).

<sup>71</sup> Le rôle de la Providence dans l'histoire ne consiste pas à *faire* celle-ci. C'est là l'apanage de la liberté humaine et des conditions dans lesquelles elle s'exerce. L'histoire est *par* l'homme, à cause de son passage dans le temps et au milieu d'une collectivité; elle est *pour* l'homme à cause de sa destinée et des vicissitudes temporelles à travers lesquelles doit être atteint le but de la création.



ne révèlent <sup>72</sup> ». Il y a des faits qui se devinent sans se constater quand on s'enfonce dans la connaissance de l'homme. Les abîmes qu'on y côtoie sont aussi profonds que ceux que nous fait entrevoir la philosophie. La tragédie de l'homme en l'histoire, sa tragédie religieuse surtout, a plus d'ampleur que tout ce que la sociologie ou la philosophie peuvent atteindre et guérir. On retrouve ici une sorte de *Weltanschauung* <sup>73</sup>.

Cette tragédie, incompréhensible dans ses dimensions, c'est l'œuvre du péché, le rôle du mal dans l'histoire, au point que, du haut de la croix, le Christ ne dut considérer l'histoire du monde que comme l'histoire du péché <sup>74</sup>.

Que sont en réalité le bien et le mal en histoire ? Ils sont, le premier, la somme des réalisations qu'il a produites; le second, celle

<sup>72</sup> LANSON, *Revue du Mois*, 1910, t. II, p. 401.

<sup>73</sup> Ce terme illustre bien la complexité de l'attitude religieuse; mais sa traduction en français et sa signification définie sont difficiles à établir. « Elle est à la fois une perspective sur tout le monde, une façon de donner un sens à la vie humaine selon une échelle de valeurs, une approche de ce qui est le fondement de toute réalité et la justification de toute valeur, la transcendance. Elle est l'ensemble des partis pris par lesquels un individu s'affirme » (DUFRENNE et RICŒUR, *Karl Jaspers et la philosophie de l'existence*, Paris, éd. Le Seuil, 1947, p. 101). Mais la *Weltanschauung* religieuse n'existe pas seule; elle s'oppose aux *Weltanschauungen* philosophiques et esthétiques. Dilthey néanmoins l'envisage à la lumière de la « philosophie de la vie » : la *Weltanschauung* religieuse a « pour centre l'événement religieux intime, qui engage la totalité de la vie psychique; l'expérience religieuse fondée sur lui détermine chacun des éléments de cette *Weltanschauung*. [...] L'idéal de la vie, c'est-à-dire l'organisation intérieure de ses valeurs, doit provenir de la relation religieuse et c'est elle, enfin, qui doit fournir aux rapports humains leur règle suprême » (*Le Monde de l'Esprit*, I, p. 378 et suiv.). Il importe de noter que, si l'homme religieux conceptualise peu à peu son attitude, pense ses croyances pour les préciser, c'est pour les préserver d'une prépondérance sentimentale, sans pour cela éliminer complètement celle-ci ou renoncer à la forme intuitive. Pour en arriver là, il empruntera à la philosophie sans que sa foi en devienne « philosophique ». Malgré leurs analogies, les *Weltanschauungen* religieuses et philosophiques sont fondamentalement différentes dit Dilthey : « ... leur attitude envers l'énigme du monde et de la vie est cependant totalement différente, aussi différente que le commerce religieux et une pensée largement en rapport avec toute espèce de réalité ». Sur ces notions, voir DILTHEY, *Théorie des Conceptions du Monde*, trad. SAUZIN, Paris, 1946.

<sup>74</sup> « Le péché et le mal ont une mesure si inconcevable, ce qui a nom péché a tellement détruit l'œuvre de Dieu jusqu'en ses racines les plus profondes, que le véritable salut pourra seulement avoir lieu quand le monde, ayant parcouru tout le cycle du péché et du mal, traversé la mort, la résurrection et le Jugement, sera repris par Dieu dans l'unité de sa sainte volonté. [...] Dans sa fin suprême, l'existence humaine est tendue vers ce qui arrivera quand — non pas quand la terre se transformera en glace selon les données des sciences naturelles, ou quand arrivera quelque « fin du monde » conçue par l'astrophysique — mais quand le Seigneur reviendra. Quand, venu de Dieu, le troisième événement aura lieu, le second étant la Rédemption et le premier la Création. [...] La catastrophe infinie qu'est le péché, le terrible enchaînement de la malice et du mal à travers l'histoire, après que les hommes, individuellement et en commun, ont fait ce qu'ils pouvaient contre lui, nous imposent de comprendre que Dieu seul peut vraiment « faire quelque chose » et de désirer ardemment ce qui peut non seulement tout changer en bien, mais instaurer un monde nouveau : la fin, qui est l'irruption de l'éternel » (Romano GUARDINI, *La Prière du Seigneur*).

des négations; mais ces deux courants contraires ne font pas deux histoires, si chacun a la sienne propre fermée sur lui-même. Ces deux courants font bien partie du tout historique. Croissance simultanée du bon grain et de l'ivraie <sup>75</sup>, de la connaissance de Dieu et de la floraison du mal : deux aspects de la progression du temps (les *incrementa temporum* de Thomas d'Aquin menant au problème majeur continuité-discontinuité <sup>76</sup>).

Par la volonté de puissance et l'orgueil de la domination (portée jusque sur les âmes et les consciences); par « l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu » (saint Augustin), l'histoire précipite les guerres, les conflits, les luttes, les dissensions, les oppositions, les soulèvements et les révoltes. Et tous ces maux plongent leur racine dans la volonté mauvaise : désobéissance et envie <sup>77</sup>.

Les maux du siècle paralysent nos activités, briment notre idéal, menacent notre destinée <sup>78</sup>; humainement, ils ne sont pas curables. On propose des remèdes (et en quel nombre!) : simples palliatifs. Pour Donoso Cortès, « le mal triomphe naturellement du bien; le bien triomphe surnaturellement <sup>79</sup> ».

<sup>75</sup> Matth. 13, 24-26.

<sup>76</sup> Le but et le mérite de l'œuvre de Reinhold Niebuhr est précisément de nous préserver d'une philosophie de l'histoire dont on puisse démontrer l'impossibilité rationnelle. Parti de l'expérience concrète dans les milieux industriels de Détroit pour analyser la « société immorale », il scrute en même temps le « radicalisme social » et « l'orthodoxie religieuse ». Les sociétés puisent, selon lui, leur dynamisme dans le jeu compliqué et multiforme des intérêts et la passion du pouvoir enracinés dans l'orgueil. Les problèmes de l'histoire, dans la mesure où l'homme agit librement et ne fait pas seulement subir la réalité historique collective, rencontrent donc le péché et la grâce. Dès lors, l'histoire, par nature ou par grâce, peut-elle réaliser les desseins de Dieu ? Il semble bien qu'elle y demeure réfractaire (voir *Moral Man and Immoral Society*, 1932; *Faith and History*, 1949; *Christian Realism and Political Problems*, 1953, New-York, Scribner's).

<sup>77</sup> « Ainsi, écrit saint Augustin, du mauvais usage de la liberté humaine est sortie cette suite de calamités où le genre humain, dépassé dès son origine et comme corrompu en sa racine, s'engage dans un enchaînement de malheurs » (*Confessions*, l. XI, ch. 28). — « Toute cette suite de misères auxquelles nous sommes sujets [...] ne vient donc que du mauvais usage du libre arbitre et elle nous conduit jusqu'à la seconde mort qui ne doit finir que pour les seuls élus » (*Cité de Dieu*, éd. Nisard, l. XIII, ch. 14).

<sup>78</sup> « C'est en vain que nous cherchons, pour n'avoir pas à changer nos habitudes, à régler les conflits internationaux par des ajustements de frontières, ou à traiter comme des « loisirs » à distraire, les activités disponibles de l'Humanité. Au train où vont les choses, nous nous écraserons bientôt les uns sur les autres, et quelque chose explosera, si nous nous obstinons à vouloir absorber dans le soin donné à nos vieilles mesures des forces matérielles et spirituelles taillées désormais à la mesure d'un Monde » (TEILHARD DE CHARDIN, *Le Phénomène humain*, p. 281). L'auteur voit là des obstacles à l'édification de son « Esprit de la Terre ».

<sup>79</sup> Voir J. CHAIX-RUY, *Donoso Cortès, théologien de l'histoire et prophète*, Paris, Beauchesne, 1956.

## D. PHILOSOPHIE ET THÉOLOGIE.

Approfondir l'histoire, c'est rechercher en elle, et par elle, la signification des expériences; c'est chercher à comprendre le sens de l'action des hommes.

Toute philosophie de l'histoire est amenée à se poser la question : dans quelle mesure la raison peut-elle *comprendre* l'histoire ? Kant, qui n'eut pourtant pas la notion de sujet historique, donne cette réponse : selon qu'elle se mesure à l'expérience humaine.

La philosophie de l'histoire ne nous en fait pas voir l'unité ni la fin dernière. Aucune philosophie ne peut apporter à l'histoire un sens ultime établi dans la certitude déduite d'un principe nécessaire. Car, pour en envisager la possibilité, il faudrait être arrivé à la fin des temps, quand ils s'arrêteront pour mettre en marche l'éternité. Ou bien, il faut être transporté hors du temps.

Bien qu'il ne s'agisse d'entrer dans aucune « Église » de la conception de l'histoire, peut-on rattacher les faits historiques à un ordre supérieur à une adéquation philosophique, même parfaite, supposant qu'elle puisse être formulée ? (Pas plus que la théologie, la philosophie de l'histoire, si elle entend rester pure, ne voudra donner naissance à quelque « système » clos.)

La théologie est-elle impropre à interpréter les expériences historiques ? *Oui* s'il s'agit de se prononcer sur les méthodes, les moyens, les motifs, les divergences qui donnent prise à l'analyse de ces expériences. *Non* s'il s'agit de juger ces dernières dans leur milieu humain et des répercussions qu'elles y apportent. Il est vrai qu'en histoire la théologie est une position de second ordre par rapport à la survenance des faits; mais de premier ordre par rapport aux fins de l'histoire vers lesquelles tendent ces faits. Donc, moins empirique, mais plus raisonnée; moins logique, plus intuitive; moins conséquente, plus explicative. La théologie de l'histoire est elle-même une prise de conscience *relative* dont la dimension est incurvée aux contingences d'ici-bas, sans pour cela que sa perfection en soit faussée.

Comment la théologie pénètre-t-elle l'histoire ? En premier lieu, la division de l'histoire est plus christologique que chronologique. Jésus-Christ est le point de départ<sup>80</sup> et le point d'arrivée de l'histoire;

<sup>80</sup> « Je suis la Porte » (Jean, 10, 9).

Pascal le démontre<sup>81</sup>, Richter le reconnaît<sup>82</sup>, et la foi en lui, malgré les faiblesses de ceux qui la reçurent<sup>83</sup>, nourrit tous les courants de l'histoire et l'achemine vers sa fin. La victoire de cette foi s'affirme, même partielle, tout au long de l'histoire; elle a fait tomber bien des potentats de ce monde<sup>84</sup>; elle est assurée comme complète et définitive au terme des siècles. Schiller avait dit : « Les dieux aussi doivent mourir. » Le Dieu chrétien de l'histoire n'est pas resté mort : c'est un Dieu ressuscité, son œuvre en est une de résurrection. Au fait, les dieux mortels de Schiller ont-ils jamais eu la vie ?

Ensuite l'Incarnation suffirait à elle seule à montrer tout ce que l'amour de Dieu a fait pour l'homme (bien que celui-ci ne puisse en saisir toutes les conséquences dans l'histoire). A ce titre, l'histoire est sainte<sup>85</sup>. L'Incarnation nous parle d'un Dieu qui, pour transcendant qu'il soit, n'en devient pas une idée abstraite, un fait inévitable, mais une *Personne vivante* apparue dans l'histoire, un Homme qui est venu parmi les autres hommes, dans un lieu et en un temps retraçables, avec une doctrine qu'ils ont pu entendre, discuter, adopter ou rejeter. Ce n'est pas que le christianisme soit inféodé à l'histoire : elle aurait pu se dérouler tout autrement, se synthétiser sous d'autres apparences sans qu'il s'en trouve modifié d'un iota dans ses vérités fondamentales; mais l'Incarnation a axé l'histoire, elle l'a cassée en deux, sans recellement possible : l'histoire *avant* J.-C., celle *après* J.-C.<sup>86</sup>.

Enfin, par la Bible. La Bible ne relate pas l'histoire à la manière de Tacite; elle propose *une* histoire : constitution et évolution du peuple de Dieu, envisagées dans ses relations avec lui; mais jadis, plusieurs autres peuples, en la traduisant, ont pris conscience de leur

<sup>81</sup> « Jésus-Christ que les deux Testaments regardent, l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre » (*Pensées*, éd. Brunsch., p. 680).

<sup>82</sup> « Cet être [Jésus], le plus pur parmi les puissants et le plus puissant parmi les purs, a soulevé, de sa main percée, les empires hors de leurs gonds et changé le lit du torrent des siècles » (*De Dieu dans l'Histoire et dans la Vie*, p. 6).

<sup>83</sup> « Alors il [Pierre] se mit à faire des imprécations » (Matth. 26, 74).

<sup>84</sup> « Celui qui tombera sur cette pierre sera brisé, et celui sur qui elle tombera sera broyé » (Matth. 21, 44).

<sup>85</sup> Sur la question, voir *Les Présupposés d'une Théologie de l'Histoire*, Paris, F. Castelli, 1954.

<sup>86</sup> La résurrection du Christ est la plus importante date de toute l'histoire parce que, base de la foi chrétienne, elle est le fondement de l'option humaine : pour ou contre Dieu. Jésus-Christ ressuscité est devenu le principe et le terme de l'histoire, la seule puissance capable de lui faire atteindre son but, malgré l'opposition du péché.

propre histoire. L'histoire « profane » ne peut s'expurger de la Bible sans devenir inintelligible <sup>87</sup>.

Incarnation, Écriture sainte et chronologie chrétienne, tels sont les titres de la théologie pour penser l'histoire.

### E. SENS DE L'HISTOIRE.

Le sens de l'histoire est la mesure où l'individu peut enter son esprit dans le donné historique. Rechercher ce sens, est-ce pécher par excès de présomption ? Le résultat de notre effort ne reste-t-il pas toujours inférieur à notre intention première ? *Science* de l'histoire, *valeur* et *sens* de l'histoire : les problèmes de pensée impliqués dans ces termes ne doivent pas tant porter, semble-t-il, sur leur appellation et leur définition que sur ce qui vaut la peine d'être signifié par eux.

L'histoire ne peut s'expliquer par elle-même, ne comportant pas de *liens déterministes*. On ne peut en pressentir la vérité qu'en allant à la transcendance de Dieu et à sa Providence établie sur elle. Peut-être ne pouvons-nous discerner l'action de Dieu dans l'histoire sans l'avoir d'abord reconnue dans notre propre vie <sup>88</sup>. Si l'histoire n'a pas de sens, elle est absurde; si elle en présente un, il se cache dans l'obscurité, c'est vrai; mais c'est parce que nous voguons sur les eaux tumultueuses du temps. Ni la philosophie ne nous libère de notre présence dans le temps, ni la théologie de l'histoire de l'historicité. *Veritas viatorum* : connaissance de voyageurs ! De vues demeurant toujours partielles par leur rattachement à des réalités toujours différemment renouvelables, comment pourrions-nous tirer des conclusions stables et fondamentales ? Aussi l'histoire est-elle bien impuissante à éclaircir la raison ultime du monde et de la vie. Moins encore peut-on en dégager une morale pour l'individu ou les sociétés.

Il faut que l'histoire ait un sens; que ce sens, pour être créateur, prenne racine dans la conscience humaine. Autrement on doit se taire

<sup>87</sup> Parler de la Bible comme étant « l'histoire de Dieu », c'est user d'un terme vide de sens. L'Éternel, l'Essence subsistante par elle-même, l'Inexprimable, l'Inénarrable ne peut avoir d'histoire. L'A.T. est l'histoire du peuple juif, pleine d'ingérences profanes, sur sa fidélité ou son infidélité à son élection divine. Le N.T., lui, exprime la Parole divine verbalisée aux hommes *dans le temps* par le Fils.

<sup>88</sup> « L'interprétation chrétienne de l'histoire dépend de la reconnaissance de Jésus comme Christ. La compréhension chrétienne de l'histoire et du temps n'est pas matière de démonstration théorique mais de foi » (Karl Löwith, *Meaning in History*, p. 190).

sur la conclusion des romans de Simone de Beauvoir et sur l'existentialisme de Sartre : l'histoire se réduit à une suite d'échecs.

D'où procède le sens de l'histoire ? La *sociologie* ne peut pas expliquer l'histoire : il lui reste trop d'inconnues dont elle ne peut disposer. L'*économisme* ne peut, lui non plus, expliquer l'histoire : il maîtrise bien difficilement les situations économiques, tâtonne encore pour favoriser les plus propices au progrès ; il connaît mal les causes, proches ou éloignées, des bouleversements et des rétablissements de cycles de prospérité et de déclin, les meilleurs standards de production à un moment donné et les secrets de la consommation ; il se voit encore presque totalement impuissant en face de la répartition trop inégale des biens. La *politique* ne peut pas davantage expliquer l'histoire. Un système politique, une doctrine, voire une mystique, si elle était possible, sont dépourvues de vision pour distinguer le régime supérieur à tel autre, pour l'instaurer et l'adapter aux relativités de temps et de lieux, aux différences profondes des individus et des problèmes.

Le sens de l'histoire ne se situe pas non plus dans le triomphe universel d'une idéologie politique censée apporter à l'humanité un bonheur assuré et constant ; ou dans l'adoption d'un système philosophico-religieux débarrassé de dogmes mystérieux et de morale contraignante ; ni dans une théorie éconómico-sociale appliquée à l'organisation des sociétés ; ni, moins que tout, dans les réussites spectaculaires d'une technique capable de catapulter des projectiles ou des hommes sur les autres mondes, ou de mettre en orbite des satellites autour de la Terre <sup>89</sup>.

Le sens de l'histoire se réfugierait-il dans la pensée objective de quelque idéalisme élevé, très pur ? Attendons-nous quand même à goûter bien des déceptions.

Rien de tout cela : le sens de l'histoire réside tout entier dans la lutte gigantesque, perpétuelle, du bien et du mal, de Satan contre Dieu. Toute la *Cité de Dieu* augustinienne le démontre et l'œuvre est une des plus inébranlables assises de la conception chrétienne de l'histoire.

<sup>89</sup> Ce qui, en l'occurrence, ne change absolument rien aux conditions désirables pour notre bonheur et le salut de notre âme, puisque les principes, immuables de leur nature, qui régissent les choses et les âmes restent partout les mêmes et seraient valables pour nous, en tant qu'hommes de la Terre, aussi bien sur la Lune que sur Mars ou Vénus.

Pour entrer dans le sens de l'histoire, il n'est pas nécessaire d'avoir longtemps vécu et accumulé ainsi une riche expérience de la vie. Il suffit de méditer plutôt sur les événements vécus comme acteur ou comme témoin. Gardons-nous, néanmoins, des interprétations trop humaines, subjectives : elles sont aux antipodes de l'intelligence de l'histoire. Nous nous expliquons mal le présent. En nous reportant dans un passé pas trop reculé, nous y trouvons quelque lumière ; mais pour que celle-ci se fasse entière, il nous faudrait voir l'avenir sans obscurité. Ces deux visions limitées expliquent pourquoi les origines et les futurs se perdent dans une dégradation proportionnelle à leur éloignement. Notre saisie des événements, des êtres et des choses s'en trouve directement affectée. C'est une loi générale en histoire, comme dans les sciences naturelles, que l'origine des faits et des choses baigne toujours, par quelque côté, dans une obscurité que notre intelligence ne parvient pas à chasser. La vue de l'histoire ressemble à celle d'un arbre : ses racines sont d'autant plus difficiles à retrouver qu'elles s'enfoncent plus profondément ; celles de l'histoire plongent dans un passé qui s'obscurcit à mesure qu'il s'éloigne et que prolifèrent les conséquences en se ramifiant. Ceux qui, cependant, scrutent l'histoire du jour peuvent discerner, dans une certaine mesure, les événements de demain <sup>90</sup>.

Un mystère historique profond (par exemple, le but de l'histoire) tend à accroître et à multiplier les ombres. Or nous ne pouvons considérer l'histoire d'un coup d'œil panoramique et unitaire, mais seulement successif et fragmenté. Vérité première à retenir pour chercher le sens de l'histoire. Qui parmi les hommes peut tenir entre ses mains toute la chaîne de l'histoire ? On explique l'histoire, on ne la comprend pas ; on en sent les principes dirait Pascal, mais on ne la comprend toujours pas dans son unité. Saint Augustin nous en fournit la raison <sup>91</sup>. Pourtant, n'allons pas conclure que, devant le mystère de l'histoire, nous demeurons sans intelligence : ne pas comprendre le tout

<sup>90</sup> « Où et de quelle façon voyons-nous naître la pure connaissance historique ? C'est dans le fait de nous préparer à une action dont nous sentons la nécessité mais qui est encore indéterminée et incertaine en nous » (Benedetto Croce, *Historicisme pur et impur*, dans *Revue de Métaphysique et de Morale*, 55 [1950], p. 239).

<sup>91</sup> « Les hommes, dont la vie sur terre est courte, sont incapables de rattacher par la pensée la situation des siècles passés et celle des autres nations dont ils n'ont pas fait l'expérience » (*Confessions*, III, 7).

ne signifie pas ne comprendre rien à ce tout<sup>92</sup>. Les conclusions de la méditation historique, il est vrai, déçoivent et découragent; mais il n'y a pas que de la tristesse en histoire : elle témoigne tout de même d'une cohésion de l'action de l'homme; elle atteste des faits autorisant une joie réelle : le déploiement des connaissances, la conquête de l'esprit sur les essences connaissables et leurs rapports intelligibles, l'adoucissement des conditions matérielles de vie qui libère d'autant les énergies pour le bénéfice de l'esprit, le réseau amélioré, en maints secteurs, des conventions sociales, même si elles sont temporaires et subtilement avantageuses.

L'histoire est tissée de contradictions, de faillites, de reprises et d'échecs, au travers desquels court le fil conducteur du plan divin sur le monde<sup>93</sup>. Naissance, vie et mort des nations, catastrophes et réussites acquises (toujours partielles et temporaires) témoignent de la faible part de vérité détenue par l'homme qui doit disparaître avec ses œuvres, en tout ce qui n'est pas une réalisation intérieure. Une constante essentielle pour le sens de l'histoire est la découverte de celle-ci par l'intérieur, c'est-à-dire par la signification des faits inobservables visiblement, de façon directe, mais révélés (avec non moins de clarté que ceux fournis par l'expérience) par la saisie de l'univers intérieur des âmes, inséparable de celui qui évolue à l'extérieur.

Où mieux situer les dimensions qu'un historien prend du sens de l'histoire que dans sa philosophie<sup>94</sup>? Il lui faut choisir une *Weltanschauung*<sup>95</sup>. Dépassant de loin les apparences, on peut, avec abus de confiance, se servir de la philosophie pour trouver une issue de fortune au sens de l'histoire, méconnaissant que la théologie offre seule un débouché qui satisfasse l'adoption d'une attitude stable et rationnelle en face de l'histoire. Si l'homme peut susciter l'éventualité

<sup>92</sup> « Il n'y a pas de science qui porte directement sur le tout » (Raymond ARON, *La philosophie critique de l'histoire : essai sur la théorie allemande de l'histoire*, 2<sup>e</sup> éd., Vrin, 1950).

<sup>93</sup> Pour J.-B. Vico, le monde est l'œuvre d'un « Architecte » divin dont la sagesse a préordonné toutes choses à une fin. Et Soloviev considère que c'est Jésus-Christ qui donne à l'histoire son sens, sa valeur, sa portée, sa signification.

<sup>94</sup> « La vérité de l'histoire est fonction de la philosophie professée (implicitement ou non) par l'historien... L'histoire ne peut à elle seule et par elle-même alimenter une vie intérieure, une culture; elle ne peut devenir l'élément directeur, l'âme... ce rôle ne peut revenir qu'à la pensée spéculative, disons, sans chercher à trop préciser, à la philosophie » (H.-I. MARROU, dans *Revue de Métaphysique et de Morale*, 54 [1949], p. 261).

<sup>95</sup> Voir la note 73.



historique, il peut aussi la surmonter. C'est ainsi par la pointe proprement spirituelle de sa substance que l'être humain est affranchi de l'histoire. Lorsqu'un personnage d'André Malraux dit : « C'est l'histoire qui est chargée de donner un sens à l'aventure humaine », il personnalise l'histoire; il fait exister l'homme pour elle, comme les Pharisiens faisaient exister l'homme pour le Sabbat. Alors qu'en vérité, c'est « l'aventure humaine » qui fait l'histoire; c'est celle-ci qui est faite *par* l'homme.

Il existe pour l'homme une signification attachée à l'histoire : civilisation, culture, religion, progrès. Mais l'histoire elle-même possède-t-elle un sens propre ? Quand on réfléchit sur cette question, on constate qu'en somme il s'agit de découvrir le sens ultime de l'histoire, celui que l'homme recherche. Or ce sens final est une recherche de l'absolu, un état du monde et de chacun instauré et maintenu *pour la vie*, un état, donc, soustrait de tout côté à la mort. Un tel monde, dans un tel état, ne peut exister qu'en Dieu <sup>96</sup>. En Dieu est, depuis toujours et pour toujours, le sens ultime de l'histoire, le sens de tous ses sens, sa signification absolue, dernière. Prétendre le trouver ailleurs est illusion pure.

#### F. LA FIN DE L'HISTOIRE.

Le passé de l'histoire importe moins que sa fin. J.-B. Vico le signifie quand il rattache l'histoire temporelle et temporaire à l'histoire éternelle et définitive <sup>97</sup>. Le plus grand problème, dans toute philosophie de l'histoire, est de déterminer la fin de l'histoire. Cette dernière n'est pas, de toute évidence, un fait empirique. Comme la vie, l'histoire continue <sup>98</sup>. Hegel le constate et pour lui la fin de l'histoire ne signifie pas la fin du monde, mais, au contraire, que l'histoire a trouvé sa propre vérité, son sens transparent. Hegel est, une fois de plus, dans l'erreur parce que la vérité de l'histoire, comme lumière éclairant tout

<sup>96</sup> « La divinité est l'origine et la fin, elle est le repos. C'est là qu'est le refuge » (JASPERS, *Origine et Sens de l'Histoire*, p. 273).

<sup>97</sup> Précisons ceci : une histoire *éternelle* ne saurait être parce que : 1° une histoire sans fin perd sa nature; elle n'est plus une histoire, c'est-à-dire un mouvement en marche, mais un mouvement parvenu à son but : 2° une histoire a besoin du *temps* pour s'exprimer, autrement elle n'est plus un devenir, elle est fixée.

<sup>98</sup> Seule la vie de Dieu est stationnaire. Notre vie à nous et celle de l'histoire est ascension ou descente : ascension par accroissement, descente par déperdition. Il ne semble même pas possible de préciser si elle est l'une plus que l'autre.

le passé, doit éclater avec sa fin. Conception théo-chrétienne d'une philosophie de l'histoire qui a au moins le mérite de valeur définitive. La fin de l'histoire doit lui être transcendante, autrement l'histoire n'a pas de sens; elle peut être explicative, mais elle a besoin d'être elle-même expliquée.

La fin de l'histoire nous demeure inconnue. Selon le phénoménalisme, « comment une série peut-elle se connaître elle-même dans son dernier terme ? » L'avènement de la Parousie fera la pleine lumière sur ce qui l'a précédée et préparée et nous verrons que l'histoire était toute orientée vers la Jérusalem céleste; nous réaliserons que tous les temps écoulés n'avaient qu'une direction : la communion des saints *in Christo*.

Où va l'histoire<sup>99</sup> ? Pas d'histoire sans groupement social et pourtant, s'il est fait pour vivre en société, l'homme n'y trouve cependant pas sa fin ultime qui est personnelle, mais seulement des moyens. Le salut de chacun, en autant que l'histoire y concoure, est incorporé dans le salut collectif<sup>100</sup>. L'histoire ne renseigne nullement l'homme pour qu'il atteigne sa fin. Pour pouvoir répondre à ceci : où allons-nous ? où va notre destin ? nous devons aborder aux rives de la théologie par une attache intentionnelle (et nécessaire) à la valeur *intérieure* de l'histoire. Refuser d'en parler, c'est réduire notre passage en ce monde à un fait imperceptible, certes; mais surtout incompréhensible, impliquant un destin autrement plus grave, venu s'ajouter à ceux que l'histoire n'enregistre même pas. C'est pratiquement nier la destinée éternelle de l'homme.

La fin de l'histoire, ce n'est pas l'édification d'une cité terrestre reposant sur le bien-être matériel de tous, sur le progrès économique et technique, même mis au service de tout l'homme. Un tel ordre, encore

<sup>99</sup> « Il est impossible d'établir vers quelle fin l'histoire se dirige, pas plus que d'établir si, d'elle-même, elle se règle sur un but quelconque qui ait valeur de fin. On peut s'appuyer sur des raisons aussi solides pour dire que l'histoire marche vers « l'ouvert », que sur d'autres pour dire qu'elle s'embarrasse toujours plus inextricablement ou qu'elle poursuit son cours sans aucune signification générale qui soit perceptible » (Romano GUARDINI, *Les Fins dernières*).

<sup>100</sup> Préfigure de la Jérusalem céleste dont les habitants, bien qu'ils y forment une communauté idéale pleine de relations, ne pourront faire que chacun y demeurera éternellement seul devant le Dieu éternel et transcendant. Le sanctuaire intime de l'âme, nul ne pourra y pénétrer à son gré et une part demeurera toujours inaccessible, sauf à Dieu. C'est la « fontaine scellée », le « cellier » dont parle le *Cantique des Cantiques*, la « pierre blanche » de l'Apocalypse.

que toujours précaire, pourrait, en plus, se fonder sur la servitude généralisée et l'impersonnalité des tâches. La fin de l'histoire n'est même pas la sociabilité de l'homme qui le fait s'associer avec ses semblables. Le but ultime de l'histoire temporelle, dans la perspective chrétienne, c'est seulement le triomphe des saints qu'elle a pour mission de préparer. On ne doit pas laisser les mots nous abuser : la scène historique s'est ouverte avec l'homme, par lui ; le rideau tombera sur elle (« e finita la comedia ») avec l'homme, mais à la manière de Dieu. « Le Seigneur et Roi, l'ultime consommateur de l'histoire du monde <sup>101</sup>. »

Événements et institutions historiques se succèdent comme les anneaux d'une chaîne logique de virtualités, mais stériles spirituellement <sup>102</sup>. Les fastes du passé mêlent leur éclat et finissent de la sorte par le ternir et l'éteindre. Rien n'en peut réellement subsister pour assurer notre salut. En nous élevant au-dessus de la réalité historique pour nous en délivrer, nous atteignons le vide. Que l'homme se considère lui-même ou qu'il subisse les vicissitudes de l'histoire, c'est son salut et sa destinée qui est en cause. L'assurance de l'homme sauvé n'exclut pas la valeur du cheminement historique pour aider à sa salvation avec le concours de moyens temporels et collectifs. Origène, qui fut un eschatologue nettement hellénistique, témoigne toujours d'un vif sens du caractère social du salut ; néanmoins, l'appel au salut, la bonne nouvelle de l'Évangile, est la vocation absolue qui transcende toutes les autres, relatives par rapport à la fin bienheureuse <sup>103</sup>.

Le Jugement dernier marquera la conclusion des siècles et aussi l'extrême point lumineux de l'histoire que nous devons fixer, dans l'obscurité de nos appréciations terrestres sur elle, dès nos premières tentatives pour en poursuivre le sens véritable <sup>104</sup>. Mais l'espérance

<sup>101</sup> PIE XI, encyclique *Mit Brennender Sorge*, 1937.

<sup>102</sup> Le christianisme respecte et l'événement et la connaissance de l'événement. Il ne peut donc être question pour le chrétien de *renier* le monde sans discernement des *moyens* ; mais il n'oublie pas que l'architecte divin se sert d'échafaudages provisoires pour élever une demeure définitive. « Architectus aedificat per machinas transituras domum mansuram » (saint AUGUSTIN, *Sermon* 362, 7)

<sup>103</sup> « Les Soixante-dix revinrent tout joyeux, disant : « Seigneur, même les démons nous sont soumis par votre nom. » Mais il leur dit : « Ne vous réjouissez pas de cela, mais bien plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le livre de vie » (Luc 10, 17-20).

<sup>104</sup> On peut reconnaître trois *temps* dans la création : celui de l'homme primitif ; celui de la chute ; et le temps (*historique*) irréversible, sans l'incarnation du Christ. L'histoire ne dégage un sens que si les deux derniers temps peuvent être distingués.

eschatologique n'est pas le fruit de l'histoire profane à qui le péché originel a fait perdre l'innocence et la paix. La recherche de la paix, cependant, anime toute l'histoire comme elle anime toutes choses <sup>105</sup>. La fin de l'histoire, arrêtant tout son mouvement, atteindra cette paix immuable, irréfragable, dans une justice parfaite émanée de la vérité <sup>106</sup>.

Quel sera le jour de ce jugement général et final ? Nous ne le savons pas et n'avons pas de moyens de le savoir. Il se peut que, lorsque l'indifférence se sera généralisée, ou que l'on aura établi que le monde peut fort bien vivre sans Jésus-Christ; quand le retour du Seigneur, se faisant trop attendre, lassera la patience des tièdes <sup>107</sup>, alors survienne la fin qui « tombera comme un filet sur tous ceux qui habitent la face de la terre <sup>108</sup> ». La seule certitude, donc, à son sujet, est l'incertitude du jour et de l'heure. Aucun calcul, d'ailleurs inconvenant et vain, et sur lequel l'Église et tout vrai disciple se refuseront toujours à spéculer, ne pourra dissiper cette incertitude. Tout au plus sommes-nous autorisés à penser que les prodromes de la Parousie pourraient se référer à deux ordres de faits, comme à une espèce de *punctum proximum* : la nature et l'histoire <sup>109</sup>. L'histoire : des événements catalyseurs, gonflés de conséquences irréversibles, se dérouleront à une cadence précipitée, incontrôlable <sup>110</sup>. La nature : la résurrection des morts, la naissance d'un monde nouveau n'auraient pas lieu dans une *anthroposphère* autre que celle qui fonde les rapports de l'homme avec l'univers, puisque c'est dans la sagesse de la création par Dieu qu'ils furent établis.

Le Jugement à la fin des temps sera le dernier *fait* touchant la création telle que nous la connaissons <sup>111</sup>. A l'heure ultime du jour

<sup>105</sup> « Toutes choses, et jusqu'aux guerres, tendent à la paix » (saint AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, l. XIX, ch. 12, et saint THOMAS, *Somme théol.*, II<sup>e</sup>-II<sup>e</sup>, q. 29, a. 2).

<sup>106</sup> « Là [dans la *Cité de Dieu*] le soleil ne se lève pas sur les bons et les méchants, mais le soleil de la justice ne protège que les bons. Là on ne verra plus une activité gigantesque travailler à enrichir le trésor public aux dépens des fortunes privées, parce que le trésor public, c'est la vérité à laquelle tous ont part » (*Cité de Dieu*, l. V, ch. 16).

<sup>107</sup> « Mais si c'est un méchant serviteur qui se dise en lui-même : le Maître tarde à venir » (Matth. 24, 49).

<sup>108</sup> Luc 21, 35.

<sup>109</sup> Ce sont les eschatologues russes du XIX<sup>e</sup> siècle, Soloviev et son école, qui ont le plus approfondi l'interaction de la nature et de l'histoire.

<sup>110</sup> « Ainsi les choses humaines sont soumises à une distention de plus en plus forte, jusqu'à ce qu'à la fin l'étoffe arrive à craquer » (MARITAIN, *Le Docteur Angélique*, p. 115).

<sup>111</sup> La création n'a pu se faire qu'avec le temps, non dans un temps préexistant (voir saint THOMAS, *Somme théol.*, I<sup>a</sup>, q. 46, art. 1, diff. 8). En se faisant, elle posait le temps avec elle; elle ne se posait pas dans un temps antérieur à elle. Aristote, pour sa

suprême, l'histoire prendra irrémédiablement fin. L'humanité entrera dans un destin désormais immuable, pour la préparation duquel s'écoulèrent les siècles à jamais abolis.

L'histoire, celle du monde et celle de chacun de nous est une marche vers le Seigneur, et c'est lui qui apparaîtra au bout du chemin quand elles seront arrivées à leur terme.

« Je suis l'alpha et l'omega, dit le Seigneur Dieu, celui qui est, qui était et qui vient, le Maître de tout <sup>112</sup>. »

L'histoire s'arrête à Dieu.

Fernand LEFEBVRE,  
des Archives judiciaires de Montréal.

part, a montré que l'espace, le mouvement et le temps s'impliquent. En effet, le temps ne pourrait exister sans un espace parcouru, et ce dernier non plus ne se conçoit guère sans un mouvement qui l'engendre. Enfin, pas de mouvement sans un temps qui le mesure. L'intelligence humaine, dans son état présent, est incapable de s'assimiler adéquatement l'idée de création dans son rapport avec le temps. La pensée grecque (surtout Plotin) a considéré la création comme un amoindrissement, une division, une *dégénése* du réel; pour la pensée biblique, elle est un enrichissement, une addition, une *anagénèse*. « Et Dieu vit que cela était bon » (Gen. 1, 10).

<sup>112</sup> Apoc. 1, 8.

## *Madame de Staël et la musique*

### *avec des documents inédits*

---

La plupart des écrivains romantiques allemands ont aimé la musique et ont su parler de cet art, sinon avec clarté, du moins avec enthousiasme. Bien que les œuvres des romantiques français chantent et se complaisent dans des harmonies subtiles, beaucoup d'entre eux n'ont éprouvé pour la musique que de l'indifférence ou du mépris.

A l'époque où madame de Staël a vécu, un grand nombre de compositeurs tant français, qu'italiens et allemands, ont multiplié des chefs-d'œuvre de toute sorte : symphonies, opéras, sonates, pour nous en tenir à quelques genres. Est-elle demeurée sourde à l'appel de ces voix, de ces instruments qui voulaient la charmer ? A-t-elle consacré des loisirs au premier des arts ? Plus philosophe que vraiment artiste, a-t-elle tout au moins cherché à éclaircir le mystère du fait musical ? Quelle place en somme la musique a-t-elle tenue dans sa vie et dans sa pensée ?

\* \* \*

On ne serait pas loin de la vérité, si l'on croyait que madame de Staël n'était pas dénuée d'aptitudes musicales. Selon sa cousine, madame Necker de Saussure, elle était « musicienne elle-même, et douée d'une belle et grande voix <sup>1</sup> ». Elle pouvait s'accompagner au piano. Toutefois, le témoignage de l'abbé Morellet diffère quelque peu :

Il y a des méchants qui disent que Mad. de Staal [sic] a joué un enthousiasme qu'elle ne ressent point. Elle chante faux, elle danse hors de mesure, elle n'a point le goût des arts du dessin auxquels elle ne s'est jamais appliquée <sup>2</sup>.

Le spirituel abbé connaissait assez bien madame de Staël, mais à l'époque où il écrivait ces lignes, il se souciait peu d'objectivité et cherchait plutôt à tourner en ridicule l'auteur de *Corinne*.

<sup>1</sup> Madame NECKER DE SAUSSURE, *Notice sur le caractère et les écrits de madame de Staël*, dans *Œuvres posthumes* de madame DE STAËL, Paris, Didot, et Treuttel et Würtz, 1936, p. 49.

<sup>2</sup> Texte inédit (Archives nationales de France, fonds Ræderer, 29 AP 12). Ce passage, jugé sans doute trop vif, ne se trouve pas dans *Lettres inédites de l'abbé Morellet*, Paris, Ladvocat, 1822.

On ne sait quelle éducation musicale elle reçut, ni quels furent ses maîtres. Sa mère, femme très sensible et d'un esprit supérieur, jouait « du clavecin ou du tympanon <sup>3</sup> ». Durant la maladie qui devait l'emporter, des instruments à vent venaient calmer sa douleur <sup>4</sup>. Mais trop intellectuelle et trop calviniste pour goûter pleinement la musique et lui donner des heures longues et désintéressées, elle écrivait un jour à Mrs. Montague : « Je vois avec douleur cette passion pour la musique; ce langage appartient au stupide comme à l'homme d'esprit <sup>5</sup>. » Elle fit sans doute enseigner à sa fille les rudiments de cet art, parce qu'il lui semblait un divertissement et un ornement agréables.

Une amie d'enfance, Catherine Rilliet Huber, prétend que la petite Germaine n'apprit d'abord la musique « que par obéissance » et qu'elle s'ennuyait à l'opéra. Toutefois à l'âge de seize ans, un opéra (sans doute s'agit-il d'*Armide et Renaud* de Lulli) lui donna le goût de la musique <sup>6</sup>. Aux heures rêveuses de l'adolescence, elle découvrait le sortilège des sons.

Cet amour de la musique s'accrut avec les années. Dans une lettre à madame Récamier du 10 mai 1806, madame de Staël se plaignit d'habiter Auxerre, pays sans musicien <sup>7</sup>. Pourtant le charme de sa voix pouvait la consoler de ses déceptions. Cette voix, elle la faisait vibrer aux oreilles de François de Pange qu'elle aimait. S'il s'éloigne, une lettre lui annonce qu'elle chantera un air de Paësiello <sup>8</sup>. Une harpe la délassait, lorsqu'elle posait chez le peintre Massot <sup>9</sup>. Parfois des instruments faisaient taire ses invités et envahissaient sa demeure. Mathieu de Montmorency signale un concert de cor et de harpe « d'une exécution admirable <sup>10</sup> ».

A Vienne, le 21 juin 1812, elle fit venir chez elle, du théâtre an der Wien, une troupe de chanteurs populaires, qui ne se retirèrent

<sup>3</sup> Pierre KOHLER, *Madame de Staël et la Suisse*, Lausanne, Payot, 1916, p. 9.

<sup>4</sup> Madame DE STAËL, *Du caractère de M. Necker, et de sa vie privée*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Didot, et Treuttel et Würtz, 1836, t. II, p. 281.

<sup>5</sup> Texte cité par Fernand BALDENSPERGER, dans *Sensibilité musicale et romantisme*, Paris, les Presses françaises, 1925, p. 19.

<sup>6</sup> Catherine RILLIET HURER, dans *Occident et cahiers staëliens*, 1933, p. 46-47.

<sup>7</sup> Texte cité par madame LENORMANT, dans *Madame Récamier, les amis de sa jeunesse et sa correspondance intime*, Paris, Calmann-Lévy, 1872, p. 26.

<sup>8</sup> Comtesse Jean DE PANGE, *Madame de Staël et François de Pange*, Paris, Plon, 1925, p. 192.

<sup>9</sup> Pierre KOHLER, *Madame de Staël et la Suisse*, Lausanne, Payot, 1916, p. 484.

<sup>10</sup> Paul GAUTIER, *Mathieu de Montmorency et madame de Staël*, Paris, Plon, 1908, p. 145-146.

qu'à deux heures du matin<sup>11</sup>. Mais ces quelques faits ne prouvent nullement qu'elle préférerait la musique au charme de la conversation.

Un jour, madame de Staël voulut même collaborer à une chanson et suggéra à Rosalie de Constant de mettre en musique les paroles d'une « romance » qu'elle fait chanter par l'héroïne principale dans la pièce *Sophie, ou les sentiments secrets*. Rosalie écrivit à madame de Charrière, pour lui demander si elle pouvait voir Zingarelli, musicien aux gages de la romancière. Le texte présentait quelques difficultés, car la versification de madame de Staël était boiteuse.

La noire mélancolie  
Seule a terminé son sort;  
La malheureuse Sophie  
S'y livra sans remord<sup>12</sup>.

Rosalie de Constant tint parole et cette fade romance connut quelque succès dans les salons de Lausanne<sup>13</sup>.

Madame de Staël semble avoir possédé un certain nombre de partitions, puisqu'elle envoyait ces deux lettres à Rosalie de Constant, lettres malheureusement non datées.

Voilà 55 volumes, ma chère Rosalie dont vous êtes chargée plus spécialement encore que je ne l'étois du matelot<sup>14</sup> [?] — et j'espère qu'ils vous amuseront davantage, pensez à moi dans tous les jolis airs, et croyez qu'ils n'ont aucune impression douce que je n'adresse à vous, et à tout ce que j'aime chez vous.

Ce lundi à 10 h.

Mardi soir<sup>15</sup>

Eugène<sup>16</sup> prétend ma chère Rosalie, qu'il vous a remis un plus grand nombre de livres de musique, il se trompe peut-être mais je vous prie d'y regarder sans<sup>17</sup> vous en inquiéter si cela n'est pas car c'est fort égal au fond<sup>18</sup>.

On ne collectionne pas autant de partitions sans quelque culture musicale. Madame de Staël possédait également un « livre de musique

<sup>11</sup> Jean MISTLER, *Madame de Staël et Maurice O'Donnell*, Paris, Calmann-Lévy, 1926, p. 200.

<sup>12</sup> Madame DE STAËL, *Sophie, ou les sentiments secrets*, dans *Œuvres complètes*, t. II, p. 333.

<sup>13</sup> Pierre KOHLER, *Madame de Staël et la Suisse*, p. 123-124.

<sup>14</sup> Madame de Staël fait peut-être allusion à la comédie *Le Capitaine Kernadec*, qu'elle composa à la fin de 1810 et qu'elle fit jouer à Coppet, en 1811.

<sup>15</sup> Au crayon : « après 1795 ».

<sup>16</sup> Homme de confiance de madame de Staël.

<sup>17</sup> Peut-être faut-il lire « pour ».

<sup>18</sup> Bibliothèque de l'université de Genève, Ms Constant 21.



avec un petit liseret d'or ». Elle appelait ce volume, qui contenait ses airs préférés, son « bréviaire en fait de musique <sup>19</sup> ».

Curieuse de sonorités, madame de Staël se plaisait à entendre des instruments nouveaux. D'Allemagne, le 10 décembre 1803, elle annonça à son père qu'elle lui envoyait une harpe éolienne <sup>20</sup>. Inventé au XVIII<sup>e</sup> siècle par le jésuite Athanas Kircher, cet appareil, qu'un vent-coulis faisait vibrer d'une manière féerique, charmait les somptueux jardins des princes allemands. Madame de Staël, comme sa rivale et ennemie, madame de Genlis, aimait beaucoup la harpe, dont la mélodie accompagne souvent les émois de Delphine. Cet instrument devait lui rappeler la lyre des anciens poètes grecs, qui précisément rythme les improvisations de Corinne. Le chant des harpes monte du jardin de cette dernière à Tivoli. Cithares, harpes éoliennes et harpes tout court, ces instruments plaisaient à la sensibilité préromantique qui les associait à la poésie. Que les vents ou des mains frémissantes fissent vibrer la harpe, peu importe, car Dieu pouvait inspirer aussi bien le vent que les mains.

L'auteur du livre *De l'Allemagne* parle également de l'harmonica <sup>21</sup>. Cet instrument, d'origine allemande, que Franklin avait perfectionné et qui se composait d'un cylindre et de vases en verre, émettait un son lent et émouvant, mais assez irritant, s'il se prolongeait. Madame de Staël avait-elle subi l'influence de Jean-Paul Richter et d'Hoffmann, tous deux épris d'instruments nouveaux ?

Ces goûts supposent une oreille assez délicate. Pourtant madame de Staël fréquentait sans assiduité les salles de concert et les opéras. Aux heures cruelles de la persécution, elle ira voir l'opéra *Cendrillon*, à Blois, se consolant ainsi de ne pouvoir jouir d'une meilleure interprétation à Paris <sup>22</sup>.

A la compagnie des musiciens, elle a de beaucoup préféré celle des hommes politiques, des philosophes et des écrivains. Elle qui se plaisait naturellement parmi l'élite de l'Europe, ne chercha nullement

<sup>19</sup> Comte d'HAUSSONVILLE, *Madame de Staël et M. Necker*, Paris, Calmann-Lévy, 1925, p. 256.

<sup>20</sup> Comte d'HAUSSONVILLE, *Madame de Staël et l'Allemagne*, Paris, Calmann-Lévy, 1926, p. 143-144.

<sup>21</sup> Madame DE STAËL, *De l'Allemagne*, Collection « Les grands écrivains de la France », Paris, Hachette, 1959, t. III, p. 280-281.

<sup>22</sup> Madame DE STAËL, *Dix années d'exil*, dans *Œuvres posthumes*, p. 567.

à rencontrer les grands virtuoses et les grands compositeurs de son temps. Avait-elle entendu parler de Beethoven ? Cherubini et Méhul furent-ils pour elle autre chose que des noms ? Elle pouvait retenir les services d'un musicien et lui offrir un gîte, comme le firent madame de Charrière et maints aristocrates allemands qu'elle fréquenta. Elle ne s'y décida qu'assez tard, en songeant surtout à l'éducation de ses enfants. Pour madame de Staël, la musique proprement dite ne valait pas la musique de la conversation.

On pourrait supposer, sans trop d'invraisemblance, qu'elle connut Piccini dont elle prisait beaucoup les œuvres. Elle envoyait à un inconnu cette lettre malheureusement non datée :

Vous avez bien voulu me promettre Monsieur, que vous donneriez quelques secours au fils de Piccini qui à la lettre meurt de faim — Faites cette bonne œuvre au nom des arts et de l'humanité.

Mille compliments,  
N de Staël H  
ce vendredi <sup>23</sup>

Il s'agit sans doute de Louis-Alexandre Piccini, petit-fils de l'illustre musicien. Madame de Staël aurait protégé à Genève un compositeur italien du nom de Catrufo qui enseignait le chant. Il demanda à Elzéar de Sabran, ami de madame de Staël, d'écrire un livret qu'il pût mettre en musique : il en résulta l'opéra en trois actes <sup>24</sup>, *L'amant alchimiste*, joué sans succès au théâtre de Genève. Plus tard, *Félicie*, le principal opéra de Catrufo, fit quelque bruit à Paris. Cette relation fut sans doute assez brève, car ce compositeur n'a laissé, semble-t-il, aucune trace dans la vie de madame de Staël.

Elle connut un des musiciens les plus illustres de son temps : Giovanni-Battista Viotti, né à Fontanetto en 1753 et mort à Londres en 1824. L'accompagnateur de Marie-Antoinette avait fondé à Paris, en 1789, un « opéra italien » qui, deux ans plus tard, allait devenir le théâtre Feydeau. En 1819, il prit la direction de l'Opéra. C'était non seulement un très bon violoniste, mais un compositeur de talent (ajoutons qu'il avait mis en musique le ranz des vaches). Madame de Staël, à Londres, le 3 août 1813, lui envoya ce billet :

Si vous n'avez rien à faire samedi, cher Viotti, venez avec Mr. Chenery [?] dîner chez moi vers six heures, et après dîner faites moi entendre

<sup>23</sup> Bibliothèque de l'université de Genève, vente Rauch 132.

<sup>24</sup> Comte DE LA BÉDOYÈRE, *Madame de Staël et Charles de la Bédoyère*, dans *La Semaine littéraire*, 21 mars 1925, p. 153.

votre violon qui est une lyre cela me ranimera car je suis triste des nouvelles il n'y aura que nous<sup>25</sup>...

Madame de Staël paraît avoir cédé assez rarement à d'aussi agréables fantaisies. La littérature l'a plus ranimée ou apaisée que la musique, dont elle ne parle nullement dans son livre *De l'Influence des Passions*, qui dresse pourtant une liste assez longue d'antidotes contre les émotions fortes.

En Allemagne, où elle fréquenta fort peu de musiciens, elle fit toutefois la connaissance de Zelter. Cet ami de Goethe, qui naquit à Berlin en 1758 et qui y mourut en 1832, était un compositeur et un violoniste assez célèbre de son vivant. Il a écrit plusieurs œuvres religieuses et mis en musique un grand nombre de poèmes de Goethe. Celui-ci, le 27 février 1804, écrivit à Zelter, au sujet de madame de Staël :

Je donne à cette femme incomparable, qui va partir pour Berlin, une lettre pour vous; dès son arrivée allez la voir, il est très facile de vivre avec elle; elle prendra certainement grand plaisir à vos productions musicales, quoique la littérature, la poésie et ce qui s'y rapporte, la touchent plus près que les arts<sup>26</sup>.

Malheureusement, Zelter ne put voir madame de Staël que très brièvement; mais ces courts instants suffirent pour qu'il la jugeât extraordinaire.

Elle préférait selon toute évidence la compagnie des musiciens italiens.

Le 1<sup>er</sup> août 1802, elle était en quête d'un jeune précepteur allemand pour ses deux fils, qui fût littérateur et bon musicien. Elle espérait sans doute que ce maître pût donner des leçons de musique. Elle engagea un Allemand, le jeune Bosse, qui possédait une jolie figure et quelque talent de musicien. Elle se lassa vite de lui et finalement le congédia<sup>27</sup>. En 1804, Guillaume Schlegel se décida à partir avec madame de Staël pour Coppet. Mais cet esprit puissant n'était pas musicien. Elle renonça à retenir les services d'un musicien allemand car, malgré son amour pour la culture germanique, elle disait que

<sup>25</sup> D'après un bulletin d'autographes de mai 1959. Il nous est impossible de donner une référence plus précise.

<sup>26</sup> H. KLING, *Madame de Staël et la musique*, dans *La Rivista musicale italiana*, 1906, t. XIII, p. 234.

<sup>27</sup> Comtesse Jean DE PANGE, *Auguste-Guillaume Schlegel et Madame de Staël*, Paris, éditions Albert, 1938, p. 29 et 33.

« revenir avec deux Allemands, c'est trop <sup>28</sup> ». On peut se demander si finalement elle renonça à engager un musicien.

Le 24 juillet 1810, elle écrit de Chaumont à son ami O'Donnell, pour lui dire qu'un musicien l'avait charmée <sup>29</sup>. L'heureuse nouvelle parvint également au baron de Voght <sup>30</sup> et à madame Récamier, qui reçut de Fossé une lettre datée du 30 septembre <sup>31</sup>. Chamisso, hôte de madame de Staël, décrit ainsi l'enchanteur : « Un bon diable d'artiste italien, naïf, joyeux, timide et bavard <sup>32</sup>. » Du matin jusqu'au soir, dans le féerique château de Catherine de Médicis, la guitare de Pertosa, qu'accompagnait le tambour de basque de madame Récamier, rythmait les propos et les émois d'une éblouissante pléiade intellectuelle <sup>33</sup>. Tant de sonorités ravissaient madame de Staël qui écrivit avec feu sur les effets de la musique : « On se croit déjà ressuscité; les souvenirs de la vie restent, mais leur amertume se perd dans l'harmonie universelle <sup>34</sup>. » Au son de cet instrument magique, la conversation, bien loin de tomber, devait rebondir avec plus de grâce.

D'après un document de la police, il semble qu'elle avait retenu les services de ce musicien vers le 24 juillet 1810.

Renvoyé à M<sup>r</sup> Desmarets <sup>35</sup>

9 septembre 1810.

Monseigneur

Monsieur Corbigny est allé hier 8 diner à Fossé, et n'est point encore de retour. Il est vraisemblable que le virtuose Napolitain qui est depuis six semaines chez Mad. de Staël va recevoir sa destination pour Valençay : je rappelle à V. Ex. qu'il doit être recommandé par M. Corbigny à Monsieur d'Amezaga. Votre Excellence jugera avec la sagacité qui la caractérise, si elle ne doit pas faire surveiller cet homme qui pourrait être chargé de quelque message écrit ou verbal, et qui m'a paru très délié <sup>36</sup>.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>29</sup> Jean MISTLER, *Madame de Staël et Maurice O'Donnell*, p. 267-268.

<sup>30</sup> *Die Briefe der Frau von Staël an Gaspar von Voght*, dans *Altonaische Zeitschrift*, VII (1938), p. 34.

<sup>31</sup> *Lettres de madame de Staël à madame Récamier*, publiées par E. BEAU DE LOMÉNIE, Paris, Domat, 1952, p. 174.

<sup>32</sup> Prince Jacques DE BROGLIE, *Madame de Staël et sa cour au Château de Chaumont en 1810*, Paris, Plon, 1936, p. 85.

<sup>33</sup> *Lettres inédites* de Claude Ignace de Barante à son fils Prosper sur M<sup>me</sup> de Staël, de M<sup>me</sup> de Staël à Claude Ignace de Barante, de Prosper de Barante à son père sur M<sup>me</sup> de Staël, de Prosper à M<sup>me</sup> de Staël (1804-1815), publiées par la baronne DE BARANTE, Clermont-Ferrand, 1929, p. 82-83.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>35</sup> Au crayon : « Esménard ? ».

<sup>36</sup> Inédit, archives de France, AB XIX-3321 dr 3.

Cette redoutable police impériale épiait même les plaisirs les plus innocents de madame de Staël.

Madame Lenormant, fille adoptive de madame Récamier, prétend que ce virtuose fut pendant plusieurs années attaché à la maison de madame de Staël et qu'à toute heure il « faisait de la musique à commande <sup>37</sup> ». Toutefois, si l'on croit les documents que nous avons consultés, madame de Staël ne parle de lui que lorsqu'elle décrit son séjour à Chaumont et à Fossé.

Ce musicien semble n'avoir laissé de trace nulle part. Son nom ne figure dans aucun dictionnaire, ni dans aucune des histoires de la musique que nous avons consultés. Seule demeure une lettre aussi désespérée qu'émouvante à madame Récamier : ce document, malheureusement non daté, ne saurait être postérieur à 1838, année de la mort d'Alphonse Rocca dont il est question :

Madame

Vous ne pouvez pas vous imaginer ce qu'a produit sur moi votre divine presance à l'Hopital. Je suis sortie aujourd'uy, et je me rend chez vous pour avoir le plaisir d'embrasser votre main et pouvoir vous faire mes plus vives reconnaissances et s'il m'ait impossible d'avoir cet' honner, je vous lesse les papiers que vous avez désirez d'avoir.

Vous trouverez aussi, un brouillon de letre pour Mr. le duc de Broille, dans le cas que vous jugerai apropos, et en même temps vouloir le faire lire à Mr. Rocca, en lui disant combien de bontés avait pour moi sa respectable mère.

Je suis Madame, comme un condamné, qui attend un adoucissement à son malheureux sort qui s'est échaper de sa prison, sans savoir ou porter ses pas, pour pouvoir se loger, et se nourrir.

En attendant je suis votre très humble et très reconnaissant serviteur  
8, rue Coquenard

P. [?] <sup>38</sup> Pertosa <sup>39</sup>

L'orthographe de ce malheureux laissait à désirer autant que sa situation matérielle. Madame de Staël, qui ne pouvait supporter que sa détresse, dut lui rendre de nombreux services. Avec sa charité habituelle, madame Récamier s'occupa du pauvre musicien, et se mit en relations avec le gendre de madame de Staël, le duc de Broglie. Il lui écrivit : « J'ignore entièrement si le gouvernement destine, en effet, quelques frais à l'usage charitable que vous indiquez. » Dans un autre

<sup>37</sup> Madame LENORMANT, *Coppet et Weimar, Madame de Staël et la grande-duchesse Louise*, Paris, Calmann-Lévy, 1862, p. 70.

<sup>38</sup> Nous lisons avec incertitude.

<sup>39</sup> Inédit, Bibliothèque nationale de France, fonds Récamier, vol. 34, fol. 129.

billet, il affirme avoir obtenu du secours et reçu une lettre du protégé, mais il n'a pu répondre, faute de connaître son adresse <sup>40</sup>.

Le nom de ce musicien obscur a survécu, parce qu'il a charmé les loisirs d'une femme de génie. C'est peut-être au son de la guitare qu'elle corrigea les épreuves de son livre *De l'Allemagne*. Et peut-être au son de la guitare, aura-t-elle regretté d'avoir consacré si peu de pages, dans ce livre pourtant enthousiaste, à la musique.

\* \* \*

Bien que la musique, au XVIII<sup>e</sup> siècle, ait suscité d'assez nombreuses querelles en France, on ne peut dire qu'elle ait tenu une grande place dans la vie des honnêtes gens. L'âge classique laissait un héritage somptueux, mais lourd, d'intellectualisme. Il était entendu que la musique devait plaire, chatouiller agréablement l'oreille, émouvoir, apaiser l'âme inquiète. On pouvait sans trop manquer aux convenances, entendre un bel air en mangeant, se laisser divertir dans une campagne par un violon agreste. Il ne fallait point aller à d'autres excès.

L'esprit objectif du Français considérait la musique, au même titre que la poésie et la peinture, comme un art d'imitation et se méfiait de la musique en l'air ou métaphysique. Une mélodie doit exprimer un sentiment qu'un auditeur averti peut identifier, ou encore doit peindre un paysage, évoquer le bruit du vent, le chant d'un oiseau. Les théoriciens ne raisonnent pas autrement : Lecerf de la Vieville, l'abbé Pluche, Lamotte-Houdard, et même l'abbé Dubos. François Couperin, l'un des plus grands compositeurs du temps, se conforme à cette esthétique et compose *Les fastes de la grande et ancienne menestrandise*, où le clavecin évoque, entre autres tableaux, « Désordre et déroute de toute la troupe causés par les ivrognes, les singes et les ours ». Dans *Les folies françaises* ou *Les Dominos*, Couperin décrit la virginité « sous le domino couleur d'invisible », la persévérance « sous le domino gris de lin », de vieux galants et les trésorières surannées, « sous des dominos pourpres et feuilles mortes ». On pourrait d'ailleurs trouver pareille tendance chez Berlioz et Ravel, expliquer le long mépris des Français pour l'œuvre de Brahms, qui ne suggère pas un seul reflet d'eau.

<sup>40</sup> Inédit, *ibid.*, fol. 128.

Mais le XVIII<sup>e</sup> siècle, plus que toute autre époque, semble avoir réduit la musique à l'imitation claire et fidèle.

Jean-Jacques Rousseau, esprit audacieux et musicien de quelque talent, évite pourtant toute audace, lorsqu'il parle de musique. Aux sonates et aux symphonies qu'il goûte peu, il préfère la musique vocale, parce qu'elle utilise la parole et n'éloigne pas de l'homme. Comme l'italien lui paraît plus harmonieux que le français, il juge les opéras italiens supérieurs aux opéras français. Il lie donc étroitement la musique à la voix et même à la parole. Sa philosophie parfois se cache derrière ses conceptions musicales. De même qu'il veut se créer une âme pastorale et se nourrir de laitage et de laitue, de même il ne peut supporter les « contre-fugues, doubles-fugues, fugues renversées, basses contraintes, et autres sottises difficiles que l'oreille ne peut souffrir et que la raison ne peut justifier <sup>41</sup> ». Une agréable simplicité prive la musique de toute préoccupation métaphysique. Cet art se propose des fins très modestes : « Les sons dans la mélodie n'agissent pas seulement sur nous comme sons, mais comme signes de nos affections, de nos sentimens <sup>42</sup>. » La musique n'ouvrira aucune porte secrète, n'apprivoisera aucun mystère, ne permettra pas à l'homme de fraterniser avec un univers qu'il jugeait inhumain, d'entendre au sein d'un chant, le verbe divin. Elle pourra, au mieux, nous mettre en relations avec un autre être : « Mais sitôt que des signes vocaux frappent votre oreille, ils vous annoncent un être semblable à vous <sup>43</sup>. »

Le célèbre naturaliste Lacépède, également musicien, publie en 1785 une *Poétique de la Musique* où, déformation professionnelle, il veut que l'orchestre peigne des tableaux de la création; mais il a vu beaucoup mieux que Rousseau, trop rationaliste, les relations entre la musique et la sensibilité. Le mérite de l'auteur éclate, si l'on songe que, dans deux ouvrages parus la même année, des théoriciens insistent toujours sur l'imitation. Le titre de l'œuvre de Chabanon : *De la musique considérée en elle-même et dans ses rapports avec la parole, les langues, la poésie et le théâtre*, et celui qu'avait choisi Piis :

<sup>41</sup> Jean-Jacques ROUSSEAU, *Lettre sur la Musique française*, [sans nom d'éditeur], 1792, t. XIX, p. 382.

<sup>42</sup> Jean-Jacques ROUSSEAU, *Essai sur l'Origine des Langues*, [sans nom d'éditeur], 1792, t. XIX, p. 307.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 315.

*L'harmonie imitative et la langue française*, révèlent clairement leur pensée.

Rousseau, malgré ses préjugés et ses limites, aura toutefois donné le goût de la musique à une société assez superficielle. Le rousseauisme oblige le fidèle à herboriser et à vibrer au son d'une voix italienne. Madame de Staël, disciple enthousiaste, a cherché à imiter le maître le plus exactement possible et autant que le permettait sa forte personnalité. Dans un de ses premiers écrits qui s'intitule *Lettres sur les écrits et le caractère de J.J. Rousseau* et qui parut en 1788, elle consacre une lettre au goût de Rousseau pour la musique et, comme si cela ne suffisait pas, pour la botanique. Ces pages à la fois appliquées et enflammées, n'échappent guère à la banalité.

Un goût certain pour une musique facile se cache à peine. Madame de Staël parle en termes rapides et vagues du *Devin du Village* et de *Pygmalion*, œuvres qu'elle connaît mal et qui ne l'ont peut-être pas charmée, autant qu'elle le prétend. Elle n'a pas vu avec netteté les éléments neufs qu'apportait le mélodrame. Si elle écrit : « La musique pourrait se charger de peindre les mouvements au-dessus des paroles », elle détruit cette affirmation en ajoutant « et les paroles, des sentiments trop nuancés pour la musique <sup>44</sup> ».

Elle aborde vite les romances de Jean-Jacques Rousseau qu'elle connaît mieux. On sent qu'elle aime une musique simple, sentimentale, d'une qualité peu relevée. On comprend pourquoi son héroïne Sophie fredonne une romance franchement niaise <sup>45</sup>, pourquoi dans *Histoire de Pauline*, le personnage principal murmure une triste chanson <sup>46</sup>. Madame de Staël préférerait certes les roucoulades de Garat aux audaces de Méhul, les platitudes vaporeuses de la reine Hortense aux émois sauvages de Cherubini.

L'effet de la musique qui la frappe le plus est le retour des souvenirs, comme si un parfum, une couleur, un objet quelconque, ne pouvaient, tout autant, nous replacer à une époque antérieure, comme si la musique ne crée pas encore plus de sensations qu'elle n'en évoque.

<sup>44</sup> Madame DE STAËL, *Lettres sur les écrits et le caractère de J.J. Rousseau*, dans *Œuvres complètes*, t. I, p. 17.

<sup>45</sup> Madame DE STAËL, *Sophie ou les sentiments secrets*, dans *Œuvres complètes*, t. II, p. 333.

<sup>46</sup> Madame DE STAËL, *Histoire de Pauline*, dans *Œuvres complètes*, t. I, p. 96.



Elle revient à cette idée dans *Delphine*. Mourante, madame d'Albémar veut entendre le chant de l'orgue. Mais tout à coup, elle fait taire l'instrument qui lui rappelle que, jadis, derrière une colonne, au mariage de son amant, elle s'était évanouie au son d'un orgue.

Madame de Staël prétend également que la musique élève l'âme et chasse la pensée du mal, si bien qu'un esprit pervers ne saurait la goûter pleinement. Avec une candeur parfaite, elle affirme que les sensations qui entourent l'homme l'éloignent de la méchanceté, que celle-ci naît « dans le cœur de l'homme <sup>47</sup> ». Toute sa vie, elle croira au caractère moral de la musique qui, d'après le roman *Corinne*, « a l'heureuse impuissance d'exprimer aucun sentiment bas, aucun artifice, aucun mensonge <sup>48</sup> ». Elle dit à peu près la même chose dans sa dernière œuvre, *Des Circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution* <sup>49</sup>. Dans son livre *De l'Allemagne*, sous l'influence de Kant, elle sépare nettement le beau de l'utile, mais ajoute, en se contredisant, que le beau rapproche de la divinité <sup>50</sup>. Elle ne pouvait renier facilement une telle conviction. On peut regretter que madame de Staël en soit restée à un vague moralisme et n'ait pas mieux montré pourquoi la musique adoucit plus les mœurs que les autres arts et allume en nous une étincelle divine.

Champcenetz, dans une brochure publiée à Genève en 1789 et intitulée *Réponse aux lettres sur le caractère et les ouvrages de J.J. Rousseau*, démolit sans pitié les idées assez vagues et parfois discutables de madame de Staël sur la musique. Ce pamphlet nous paraît aujourd'hui bien superficiel et insignifiant. Toutefois, comme peu de contemporains ont critiqué les réflexions de madame de Staël sur la musique et que certains jugements ne manquent pas de justesse, nous publierons un long passage consacré à la cinquième lettre.

Cette lettre surpasse encore la précédente pour la brièveté [sic] et pour le ton suffisant qu'on y prend. On y parle du Devin de Village, comme d'une bagatelle qui annonce du talent pour la composition, sans réfléchir dans quel temps Rousseau a composé cet opéra, qui aujourd'hui même, au récitatif près, est fort au-dessus de toutes nos rapsodies d'ancien

<sup>47</sup> Madame DE STAËL, *Lettres sur les écrits et le caractère de J.J. Rousseau*, p. 18.

<sup>48</sup> Madame DE STAËL, *Corinne*, dans *Œuvres complètes*, t. I, p. 737.

<sup>49</sup> Madame DE STAËL, *Des Circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution*, Paris, Fischbacher, 1906, p. 226.

<sup>50</sup> Madame DE STAËL, *De l'Allemagne*, Collection « Les grands écrivains français », t. IV, p. 222-223.

chant. N'étoit-ce pas l'occasion de rendre hommage à l'homme universel, qui le premier nous a fait sentir le vice de notre musique, par le vice de notre langue, et qui a, pour ainsi dire, invité la musique italienne à venir nous déguster de la nôtre. L'auteur du dictionnaire et de la lettre sur la musique n'annonce-t-il que du talent pour la composition ? Et une femme qui sait à peine solfier quelques vers à sa louange, doit-elle parler ainsi du plus harmonieux de tous les arts ? Mais la musique est aujourd'hui un des champs de bataille du déraisonnement. Comme il ne faut que des oreilles pour jouir de ses effets, et quelques mots du métier pour avoir l'air d'un connoisseur, on entend dissenter sur la musique une foule de gens qui n'ont pas la moindre idée de l'harmonie, encore moins ce goût fin et sûr, charme ou désespoir des oreilles délicates, et qui n'éprouvent même pas le plaisir qu'ils affichent, ni le mécontentement qu'ils affectent.

A l'appui de ces idées discordantes, sur la musique de Rousseau, arrive un petit traité des sensations qu'elle fait éprouver; avec beaucoup de prétention il est difficile d'être plus absurde. *Quel homme, s'écrie-t-on par exemple, agité par les passions de la vie, peut entendre, sans émotion, l'air qui dans son enfance animoit ses danses et ses jeux; comme si les souvenirs de toute espèce n'avoient pas la même puissance sur lui, et comme s'il s'étoit attaché une expression réelle aux rigaudons d'un enfant* <sup>51</sup>.

La mauvaise foi de l'auteur est évidente, mais il a vu le peu d'importance que madame de Staël attachait aux œuvres principales de Rousseau et la banalité des relations qu'elle établit entre la musique et le souvenir.

Tout comme Rousseau, madame de Staël croyait que la musique crée un lien entre les personnes. Ainsi dans *Delphine*, madame d'Albemar écoute la famille Belmont chanter un air populaire. Une union aussi harmonieuse lui tire des yeux des larmes abondantes. Madame de Belmont se jette presque dans les bras de Delphine. « Et comme si tout à coup la musique avait fondé notre intimité, elle se plaça près de madame d'Albemar <sup>52</sup>. » Celle-ci lui raconte sa vie. Ces délicates effusions rappellent certaines scènes de *La Nouvelle Héloïse*. La musique crée une chaleur qui, tout en abolissant les indiscretions, entraîne des confidences. On peut croire aussi qu'elle trouble les cœurs et les confond. En écoutant Delphine chanter un air de Piccini, Léonce se rend compte qu'il aime Delphine passionnément <sup>53</sup>. Madame de Staël ne pouvait se passer du prochain et, selon elle, la musique, tou-

<sup>51</sup> Marquis DE CHAMPENETZ, *Réponse aux « Lettres sur le caractère et les ouvrages de J.-J. Rousseau », bagatelle que vingt libraires ont refusé de faire imprimer, Genève, 1789, p. 48-50.*

<sup>52</sup> *Delphine*, dans *Œuvres complètes*, t. I, p. 482.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 374-375.

jours généreuse met, si l'on peut dire, les personnes en harmonie. Mais cette noble pensée paraît peu originale, et sans être lui-même très original, Rousseau avait dit la même chose.

*Les Lettres sur Rousseau et Delphine* nous font facilement comprendre pourquoi madame de Staël préférait la musique italienne. Les compatriotes de Pergolèse lui semblaient un peuple naturellement musicien. Qu'elle aimait chanter des airs italiens, nul doute : ses œuvres et sa correspondance ne nomment presque toujours que des compositeurs italiens. Qu'elle fût « picciniste » ne paraît que vraisemblable. On a dit que dans le salon de madame Necker, on était dans l'ensemble gluckiste<sup>54</sup>. Encore faudrait-il ne pas oublier Marmontel, le librettiste du compositeur italien. Madame de Staël parle de Gluck dans le livre *De l'Allemagne* de la manière la plus flatteuse, mais lui reproche un certain goût pour les combinaisons trop ingénieuses<sup>55</sup>. Peut-être préférait-elle la manière plus coulante de Piccini, artiste plus doué, mais moins réformateur que son rival. C'est précisément un air de *Didon* de Piccini que chante Delphine, sans que l'auteur identifie le compositeur.

Tu sais si mon cœur est sensible ;  
Épargne-le, s'il est possible :  
Veux-tu m'accabler de douleur<sup>56</sup> ?

Madame de Staël doit citer de mémoire, car le deuxième vers, dans le livret, se lit ainsi :

Épargne-moi, s'il est possible<sup>57</sup>.

On ne sait si elle goûtait la musique française : le livre *De l'Allemagne* contient une remarque sur Lulli, aussi méprisante qu'injuste<sup>58</sup>. Il est vrai qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle on jouait mal ses œuvres et qu'on avait remplacé la majesté par l'emphase.

Il était assez facile pour madame de Staël de connaître la musique italienne, car plusieurs compositeurs italiens, comme Piccini, Sacchini, Pæsiello, Cherubini, habitaient Paris et y jouaient leurs œuvres en

<sup>54</sup> Note de la comtesse DE PANGE, dans *De l'Allemagne*, Collection « Les grands écrivains français », t. III, p. 377.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 376-377.

<sup>56</sup> *Delphine*, dans *Œuvres complètes*, t. I, p. 374.

<sup>57</sup> MARMONTEL, *Œuvres*, Paris, Verdière, 1819, p. 357.

<sup>58</sup> *De l'Allemagne*, Collection « Les grands écrivains français », t. III, p. 347.

primeur. Et un voyage en Italie durant l'année 1805, pouvait parfaire son éducation musicale.

Il faut croire qu'elle entendit à la chapelle Sixtine le célèbre *Miserere* qu'elle décrit dans *Corinne*<sup>59</sup>, mais sans nommer Allegri, l'auteur de cette œuvre tenue longtemps secrète et que Mozart, à l'âge de quatorze ans, avait reconstituée de mémoire. Elle raconte, toujours sans nommer le compositeur, une représentation de *La fille de l'air* ou *Sémiramis dans sa jeunesse*, opéra-comique dont les paroles sont de Gozzi<sup>60</sup>. Nous savons qu'à Rome, une dame Bellina la charma, en chantant des duos d'« Airoli »<sup>61</sup>. Il s'agit sans doute d'Attilio Ariosti, musicien né à Bologne en 1660 et mort après 1726, qui avait écrit de nombreux opéras. Elle a beau aimer la musique italienne, Pergolèse est le seul compositeur qu'elle nomme dans *Corinne* (à deux reprises toutefois). Elle n'ignorait sans doute pas que, vers 1752 et 1753, *La serva Padrona* avait causé « la guerre des Bouffons ». Dans son ode sur l'Italie, Corinne met, non sans exagération, le musicien napolitain au même rang que Michel-Ange, Raphaël et Galilée<sup>62</sup>. Ailleurs Corinne prétend que « Pergolèse a été assassiné pour son *Stabat* »<sup>63</sup>. Elle ajoutait foi à une légende, car Pergolèse jouissait, comme toute sa famille, d'une santé très débile et aurait été victime de la tuberculose. Son médecin l'envoya, en février 1736, dans un monastère capucin, à Pouzzoles, où il mourut le 16 mars, à l'âge de vingt-six ans, peu de jours après avoir achevé le *Stabat Mater*, sa meilleure œuvre. Madame de Staël ne signale ni Monteverdi, ni Vivaldi, ni Corelli, ni Scarlatti, ni Spontini, ni Cherubini qui exerçait une véritable royauté musicale et qui avait déjà écrit, en 1805, deux de ses chefs-d'œuvre : *Médée* et *Les deux journées*. Elle avait d'ailleurs entendu l'hymne funèbre qu'il avait composé pour la mort du général Hoche<sup>64</sup>. Ajoutons toutefois que plusieurs compositeurs qui ont renouvelé l'opéra italien, comme Rossini, Donizetti et Bellini, étaient beaucoup plus jeunes qu'elle. Quoi

<sup>59</sup> *Corinne*, dans *Œuvres complètes*, t. I, p. 743-744.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 806-807.

<sup>61</sup> D'après une lettre à Pedro de Souza (voir Maurice DUMOULIN, *Oswald et Corinne*, *M<sup>me</sup> de Staël et M. de Souza*, dans *La Revue hebdomadaire*, 9 oct. 1909, p. 234).

<sup>62</sup> *Corinne*, p. 667.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 705.

<sup>64</sup> *Journal sur l'Allemagne*, dans *De l'Allemagne*, Collection « Les grands écrivains français », t. I, p. 312.

qu'il en soit, elle aimait une musique qu'elle connaissait mal et qu'elle ne chercha guère à connaître.

Tout comme Rousseau, elle préférait la musique vocale et il lui semblait qu'elle trouvait celle-ci sous sa forme la plus belle dans l'opéra italien qui triomphait alors dans toute l'Europe. Tout comme Rousseau, elle découvrait une relation entre la langue et la musique. Dans le livre *De la littérature*, elle écrivait au sujet de l'italien : « C'est une langue d'une mélodie si extraordinaire, qu'elle peut vous ébranler, comme des accords, sans que vous donniez votre attention au sens même des paroles <sup>65</sup>. »

Elle aimait peu, semble-t-il, la musique instrumentale et, en ce domaine, l'Italie, au début du siècle, n'excellait guère et ne comptait que deux grands noms : Clementi et Boccherini. Comme beaucoup de ses contemporains, elle emploie le mot « sonate » d'une manière péjorative <sup>66</sup>. Dans son journal sur l'Allemagne, elle avoue entendre sans plaisir, à un concert, un ensemble, selon elle, peu harmonieux, de deux cors et d'un piano. Elle ajoute : « Les difficultés, les sonates sans mélodie absorbent une grande partie des concerts <sup>67</sup>. » Son goût enthousiaste, mais peu raffiné, ne lui permettait guère d'apprécier la musique de chambre. On sait que son maître Rousseau détestait les sonates et voulait que les auteurs nous apprennent ce qu'elles expriment. Il reprend même la saillie de Fontenelle : « Sonate, que me veux-tu <sup>68</sup> ? » Madame de Staël était trop romantique pour s'exprimer avec une telle brusquerie, mais il est évident que cette forme musicale lui plaisait assez peu.

Malgré toutes ses lacunes, le roman *Corinne* contient des explications de l'art musical, très supérieures aux propos assez banals des *Lettres sur Rousseau*. Un fait demeure : avant d'avoir connu l'Italie, madame de Staël avait vécu plusieurs mois en Allemagne; elle y séjournera encore, après son premier voyage en Italie. Son livre *De l'Allemagne* recueillera ses observations.

(à suivre)

Jean MÉNARD,

professeur à la Faculté des Arts.

<sup>65</sup> *De la littérature*, dans *Œuvres complètes*, t. I, p. 250.

<sup>66</sup> *De l'Allemagne*, t. II, p. 123.

<sup>67</sup> *De l'Allemagne*, t. I, p. 307.

<sup>68</sup> ROUSSEAU, *Dictionnaire de Musique*, dans *Œuvres complètes*, [sans nom d'éditeur], 1793, t. XXII, p. 36.

# *Hawthorne and the Atomic Age*

## *An Old Puritan Scoops Hollywood's "Mad Scientists"*

---

Notwithstanding occasional bad examples inside NATO, allies should be allies and not enemies. Science and the humanities are also indissolubly allied, war-whoops from chauvinists of either camp to the contrary. A good instance of proper unanimity can be found in Hawthorne's 19th-century views on amoral experimentation which dehumanizes both scientist and subject. Although, like too many of his "arts" associates, he has been facilely linked with emotionally blind opposition to the "hated rival", Hawthorne actually represents a close identity of viewpoint with that of responsible men of science in the 20th-century. Perhaps one can best illustrate this by a survey of his works, done in the usual "literary" manner but made also, within the limits of literary techniques, according to an acceptably scientific method and spirit.

With an irony and a bitterness rarely sensed at the time, Hawthorne had described himself in his Preface to *Twice Told Tales* as "a mild, shy, gentle, melancholic, exceedingly sensitive, and not very forcible man".<sup>1</sup> In his introduction to "Rappaccini's Daughter" he apologized for his "inveterate love of allegory", which was apt to invest plots and characters "with the aspect of scenery and people in the clouds".<sup>2</sup> Readers of *The Token* or of *Godey's Lady's Book* were inclined to agree that he was as self-represented: a delicate, charming writer, of no power and little insight. But Melville, whose vision pierced the pasteboard mask of Hawthorne, disagreed vehemently; and readers since Melville's day have grown more steadily aware of just how deeply Hawthorne probed "at the very axis of reality".<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Nathaniel HAWTHORNE, *The Complete Works of Nathaniel Hawthorne. With Introductory Notes by George Parsons Lathrop*, 13 vols., Boston and New York, 1892, I, p. 18. [Hereafter cited as *Works*.]

<sup>2</sup> *Works*, II, p. 107.

<sup>3</sup> Herman MELVILLE, "Hawthorne and His Mosses", in *Herman Melville. Representative Selections*, Willard Thorpe, ed., New York, 1938, p. 334.

For, in spite of their undeniably pastel tints and their creaking allegorical technique, the works of Hawthorne critically mirrored the cardinal moral and philosophical dislocations of the nineteenth century: the breakdown of religion, the new orientation of man with reference to Nature, the problems of divisive individualism, and the disintegration of traditional concepts of personality. To cover them all in such a way as to define Hawthorne's perception and analysis is certainly beyond the scope of this paper. Therefore, I intend merely to show to some extent Hawthorne's reaction to a type of mentality which, emerging clearly in his time, has attained a certain apotheosis in our day. Hawthorne's perceptions were penetrating, remarkably balanced, and even prophetic.

As one reads Hawthorne's stories describing man's attempts to surpass the limits of nature, it is strikingly apparent that the leaders are conspicuously men of science. All involved in the quest for the *elixir vitæ* are scientists — sometimes scholars like Septimius Felton (*Septimius Felton*), sometimes apothecaries like Dr. Dolliver (*The Dolliver Romance*); but each, like Dr. Heidegger ("Dr. Heidegger's Experiment"), Dr. Portsoaken (*Septimius Felton*), or Dr. Grimshawe (*Docto Grimshawe's Secret*), stamped with the profession or avocation of research. Humble druggist though he was, Dr. Dolliver was both pupil to "wizard" Dr. Swinnerton (apparently the Friar Bacon of early New England) and father of the prodigy, the prematurely deceased Edward Dolliver. Even the virtuoso of "A Virtuoso's Collection" could claim the title scientist inasmuch as he collected and classified objects for inspection in his museum. In other works ("The Birthmark", "Rappaecini's Daughter", and "Ethan Brand"<sup>4</sup>), the men who attempted to transcend the boundaries of nature were also doctors or savants. Inasmuch as Hawthorne steadfastly represented them as failures, or their characters as reprehensible, it might appear that he either lacked confidence in, or felt hostility towards, scientists as a class.

The latter inference is trengthened by the fact that Hawthorne's villains are apt to be scientists, among whom Chillingworth, the "leech"

<sup>4</sup> Brand was self-educated, having risen "from the level of an unlettered laborer to stand on a star-lit eminence, whither the philosophers of the earth, laden with the lore of universities, might vainly strive to clamber after him" (*Works*, III, p. 494).

(*The Scarlet Letter*), and Professor Westervelt, the mesmerist (*The Blithedale Romance*), are the most memorable instances.

The question to be answered initially, then, is whether Hawthorne was anti-intellectual in his protests against encroachments on Nature being made by Science in the 19th-century. Was he numbered among Romantics who deprecated peeping and botanizing upon Mother's grave? Or was he counted with the Transcendentalists who valued the intuitional above the rational? Something can be said for both suggestions. Something has to be said before Hawthorne's position on modern science can be gauged at all.

Although Hawthorne was occasionally influenced by nineteenth century Naturism and mildly reflected its enthusiasm for natural beauties and freedom,<sup>5</sup> his constant emphasis upon man's fallibility, and his recognition of human needs exceeding terrestrial fulfillment, places him outside the usual Romantic categories. Yet there are times when he seems to adopt a typically Romantic disparagement of book-learning. In "The New Adam and Eve" (1842), the first pair of human beings created to re-people the world after prophet Miller's "millennial" conflagration enter a library. Adam picks up a book quizzically. "Do fling down that stupid thing [says Eve]; for even if it should speak it would not be worth attending to." Instead, she recommends a Wordsworthian reading of Nature. "Let us talk with one another, and with the sky, and the green earth, and its trees and flowers. They will teach us better knowledge than we can find here."<sup>6</sup> Though Adam hesitates, with an instinctive leaning towards book lore, Eve prevails. In Hawthorne's words, she "rescues him from the mysterious perils of the library".<sup>7</sup>

Of course, one should note that this story is a fantasy, spun less to project theories about the ideal world than to satirize existing institutions which the neo-primitive pair found incomprehensible as they strolled through empty savings banks, prisons, and slums. Nor should it be forgotten that this tale, like the effusive "Buds and Bird

<sup>5</sup> See *The American Notebooks by Nathaniel Hawthorne*, Randall STEWART, ed., New Haven, 1939, pp. 80-81, 84, 153-155, 169, 188; and *Works*, II ("The Old Manse"), pp. 35-38.

<sup>6</sup> *Works*, II, p. 299.

<sup>7</sup> *Loc. cit.*



Voices" (1843), was the product of halcyon honeymoon days in the Old Manse when the accents of Hawthorne's bride can often be heard vibrating above his own.<sup>8</sup> But there are still some features of "The New Adam and Eve" which are repeated outside this context from another period of Hawthorne's life. Eve's recommendation that it might be better not to seek interpretation of the riddles of the world is found elsewhere in Hawthorne's writings, variously phrased. In "The Great Carbuncle" (1832-33?), Matthew and Hannah, sole innocents among the party searching for the mythical jewel, reach their goal only to conclude that it were better rejected. They resolve to withdraw to their humble cottage very much in the spirit of Coleridge's "Frost at Midnight": "The blessed sunshine and the quiet moonlight shall come through our window. We will kindle the cheerful glow of our hearth, at eventide, and be happy in its light." But this resolution involves a renunciation which vitally conditions such happiness: "...never again will we desire more light than all the world may share with us."<sup>9</sup>

The delusion of special knowledge was scored again in "Monsieur du Miroir" (1835-36?) where the soul's craving for a "master thought" was described as vain. Divine Intelligence had revealed the mysterious "so far as needful to our guidance, and hid the rest".<sup>10</sup> Twice in "A Virtuoso's Collection" (1841) Hawthorne repeated the same moral. "I desire nothing that may not come in the ordinary course of Providence",<sup>11</sup> says the visitor to the museum as he rejects the wishing cap of Fortunatus. And the pen of Faust, which the visitor noticed there — "blood-incrusted pen of steel" — was described as the instrument with which the pantophile had "signed away his salvation".<sup>12</sup>

If Faust, who gained all knowledge, could yet suffer the loss of his soul; and if "an unlettered soul" could "attain to saving grace"<sup>13</sup> apart from theological libraries like the one rotting in the Old Manse attic, knowledge, however excellent, was by no means of primary importance

<sup>8</sup> See *American Notebooks*, p. xxxv, for an instance of Hawthorne's adaptation of some of the material in Mrs. Hawthorne's journal.

<sup>9</sup> *Works*, I, p. 189.

<sup>10</sup> *Ibid.*, II, p. 195.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 542.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 549.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 29.

in Hawthorne's essentially moral world. But this viewpoint, which is certainly Hawthorne's, is not an expression of Romantic primitivism or simplicity (although, inevitably, it absorbs some superficial coloring from them), so much as it is the perpetuation of an older Augustinian tradition of *docta ignorantia*<sup>14</sup> common to the Puritans and to Milton,<sup>15</sup> and deriving from the early Church. Side by side with the Aristotelian rationalist tradition, this tradition coursed through European thought for centuries, representing the mystical tendencies in Christianity, as the Aristotelian-Thomistic tradition represented the rational element. It could not be called anti-intellectual except that, insofar as it stressed faith and elicited religious response by accepting mystery, it tended to de-emphasize purely intellectual achievements. *Crede ut intelligas*<sup>16</sup> expressed its fundamental principles because mystery was the surest token of man's limitations, and worship began with man's acceptance of his finiteness.

In the museum visitor's desire to know nothing that might not come "in the *ordinary* [underlining mine] course" of nature<sup>17</sup> we can begin to understand Hawthorne's attitude towards knowledge and the scientist who symbolized its most striking manifestation in the nineteenth century. *Ordinary* does not mean *common* in the sense of *mediocre*, or *average*. Nor, as applied to knowledge, does it posit some falsely democratic ideal of education to be determined by a lowest common denominator. *Ordinary* means *orderly, regular, natural* — in the sense of accordance with the due processes of Nature, whether the harmony of the physical universe itself, or of human nature as a special part of this larger design.

The quest for undying life which Hawthorne dramatized in *Septimius Felton* was such as "would enable him [Felton] to break down one of the strongest barriers of nature".<sup>18</sup> A similar quest, and an identical result, Hawthorne had previously developed with intenser concentration in two tales of the first edition of *Mosses from an Old*

<sup>14</sup> It is interesting to note Hawthorne's use of a phrase in "The New Adam and Eve" — "blessed in his ignorance" (*Works*, II, p. 300) — which closely resembles his treatment of *felix culpa* in *The Marble Faun*.

<sup>15</sup> See *Paradise Lost*, VII, pp. 109-130; VIII, pp. 66-202.

<sup>16</sup> Aurelius AUGUSTINUS, *Sermones de Scripturis Novi Testamenti*, XLIII, iii, 4 (Quoted by Erich PRZYWARA, S.J., in *An Augustine Synthesis*, New York, 1936, pp. 53-54).

<sup>17</sup> See above, page 5, footnote 11.

<sup>18</sup> *Works*, XI, p. 363.

*Manse* : "The Birthmark" (1842) and "Rappaccini's Daughter" (1844). Before coming to any general conclusions regarding Hawthorne's attitude towards scientists, let us closely note these stories which sum up his general views on knowledge and on scientists.

### I. — "THE BIRTHMARK".

Aylmer, the central character of "The Birthmark", was "a man of science, an eminent proficient in every branch of natural philosophy". In his absorption in Science which "seemed to open paths into the region of miracle", he aspired to lay his hand "on the secret of creative force and perhaps make new worlds for himself".<sup>19</sup> Such ambitions, coupled with discoveries which he had already made "in the elemental powers of Nature",<sup>20</sup> left him dissatisfied with the tiny birthmark sometimes faintly perceptible on the cheek of his bride, Georgiana. Notwithstanding her beauty, "this slightest possible defect"<sup>21</sup> shocked him with its reminder of imperfection. So Aylmer resolved to expunge it by submitting his wife to an experiment which would render her flawless. Reluctant at first, with a foreboding intuition of perils involved, Georgiana acquiesced and staked everything on his word. She took the potion, was cured of her blemish, but died in the very moment of her husband's triumph. Hawthorne's moral is plain : it is not only dangerous to meddle with mysteries surpassing the ken of man; it is fatal to do violence to Nature by seeking to surpass her ordained controls.

One should note first of all that Hawthorne's attitude toward Aylmer is hardly unsympathetic, and certainly not anti-intellectual. There are, admittedly, the fantastic Gothic fixtures of Aylmer's laboratory : Aminadab, his Neanderthal assistant; the lurid furnace in the background; and the room full of bubbling retorts and crucibles just off Georgiana's "Arabian Nights" boudoir. But these details, quite conformable to 19th-century tastes, represent a popular coupling of chemistry with wizardry which still populates cinema and T-V with hordes of "mad scientists". More importantly, Hawthorne conferred

<sup>19</sup> *Ibid.*, II, p. 47.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 48.

on Aylmer not only considerable stature as a scientist (dedicated spirit, discoveries, reputation), but a lofty character as well. Contrasted to the earthiness of Aminadab, "Aylmer's slender figure, and pale, intellectual face, were no less apt a type of the spiritual element".<sup>22</sup> When Aylmer handled physical details, however, it was with an objectivity which suggested that there was nothing beyond them. Even so, he "spiritualized them all, and redeemed himself from materialism by his strong and eager aspiration towards the infinite".<sup>23</sup>

When the tyranny of his obsession with impossible perfection had brought his wife to her deathbed, she could still seek to console him with the nobility of his purpose. "My poor Aylmer, [...], you have aimed loftily; you have done nobly. Do not repent that with so high and pure a feeling, you have rejected the best the earth could offer."<sup>24</sup> A somewhat intrusive commentator upon the tragedy, Hawthorne was only less charitable than Georgiana. Aminadab's background chuckles over the failure of the experiment represented the invariable triumph of earth "over the immortal essence which, in the dim sphere of half development, demands the completeness of a higher state".<sup>25</sup> If Aylmer was a failure, Hawthorne made him a brilliant failure who needed only a profounder wisdom — the perspective of eternity — to regulate his splendid striving.

One should note also the peculiar characteristics of the birthmark on Georgiana's cheek which Aylmer had endeavored, fatally, to eradicate. The little hand (which the birthmark resembled) was "deeply interwoven, as it were, with the texture and substance of her face".<sup>26</sup> Significantly, any unnatural movement which caused her to turn pale heightened the stigma with "an almost fearful distinctness".<sup>27</sup> Once, in the course of the tale, Georgiana had been horrified by a disturbed dream of Aylmer's, during which her husband had murmured of the blemish: "It is in her heart now; we must have it out!"<sup>28</sup> Later, when chemical agents powerful enough to change her entire

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>25</sup> *Loc. cit.*

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 51.

system had failed to erase the mark, Aylmer (almost in the words of the dream) admitted that "this crimson hand, superficial as it seems, has clutched its grasp into your being with a strength of which I had no previous conception".<sup>29</sup> Hawthorne, moreover, intervened twice auctorially to clarify his symbol past doubt.

## [1]

It was the fatal flaw of humanity which Nature, in one shape or another, stamps ineffaceably on all her production, either to imply that they are temporary and finite, or that their perfection must be wrought by toil and pain. The crimson hand had expressed the ineludible gripe in which mortality clutches the highest and purest of earthly mould...<sup>30</sup>

## [2]

The fatal hand had grappled with the mystery of life, and was the bond by which an angelic spirit kept itself in union with a mortal frame.<sup>31</sup>

Aylmer's failure, then resulted not from his science, but from misapplication of it. Specifically, this misapplication was an effort not to understand Nature, but to overthrow it and to establish man in an unnatural relation to the universe — a perfection unlimited by contingencies. Aylmer's final, delirious exclamation to Georgiana ("You are perfect !")<sup>32</sup> had no echo because Nature could not assent to such controversion. Its "dim sphere of half development" depended on a higher state of which it was but complementary, preliminary part. Violence coercing it towards such perfection could culminate only in frustration. The part was not the whole, nor ever could be so — the confidence, the soaring ambitions, the miracles of science notwithstanding.

The extent to which Aylmer's conception of man had upset man's traditional relation to Nature is repeated throughout "The Birthmark". He would worship man; therefore, he hated "the spectral hand that wrote mortality".<sup>33</sup> He had god-like thoughts which impelled him to dream of creating beings and of correcting "what Nature had left imperfect in her fairest work".<sup>34</sup> He believed in the possibility of discovering the philosopher's stone — "by the plainest scientific logic".

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 53.

The thought of such control over fellow men made him hesitate : "but [...] a philosopher who should go deep enough to acquire the power would attain too lofty a wisdom to stoop to the exercise of it". It was so, likewise, of the *elixir vitæ*; for Aylmer had vexing apprehensions that it would produce "a discord in Nature"<sup>35</sup> which all the world might have reason to curse. Nevertheless, the taste of power had fostered appetites surpassing the rein of his best intentions. He began to exercise a "divine right" towards others. "By its aid [he told Georgiana, pointing to a poison of terrifying potency] I could apportion the lifetime of any mortal at whom you might point your finger."<sup>36</sup> Likewise he felt intoxicated in possessing the power of life and death over men. "No king... could keep his life if I, in my private station [underlining mine], should deem that the welfare of a millions justified me in depriving him of it."<sup>37</sup> Logically, such exaltation culminated in self-worship. "Ah, wait for this one success," rejoined he, "then worship me if you will. I shall deem myself hardly unworthy of it."<sup>38</sup>

The moral effects of auto-intoxication were hardly less tragic than was the perversion of Nature. No sooner had Aylmer assumed a superior relation to Nature than he adopted a new relation to humanity. So complete had been "the tyrannizing influence acquired by one idea over his mind"<sup>39</sup> that he began to experiment upon his wife although they had been married only a few days. Love yielded to speculation, too, when he coldly observed Georgiana in the crisis of her reaction to the fatal drug. For dominating Aylmer's natural affections "was the philosophic investigation characteristic of the man of science".<sup>40</sup> Love was displaced altogether when Georgiana intruded into his laboratory. "He rushed towards her and seized her arm with a gripe [*sic*] that left the print of his fingers upon it." He was to be trusted absolutely. He owed her no explanation. "Go, prying woman, go !"<sup>41</sup> Thus had the division between man and Nature been extended to divide man from man, even bride from benedict.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>37</sup> *Loc. cit.*

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 64.

To an even greater extent was this true of Aylmer's relation with his "lab" assistant. Here no slender nexus of love remained to bind the association humanly. Aminadab was less than human in his eyes, a mere thing, an instrument, no more — a "human machine", a "man of clay".<sup>42</sup> Aylmer's pride of intellect thus led him to unwarranted contempt of the very conditions of his success. In the brief moment of illusory triumph (reminiscent of the virtuoso's recommendation to "despise all things"<sup>43</sup>), when the daring experiment appeared to have succeeded, Aylmer laughed in frenzy, "Ah, clod ! ah, earthly mass ! [...], you have served me well ! Matter and spirit — earth and heaven — have both done their part in this ! Laugh, thing of the senses ! You have earned the right to laugh."<sup>44</sup> It is painfully clear, even within the terms of Hawthorne's rather gauche symbolism, that Aylmer's arrogance had not only dis severed him from others, but cut himself off from his own nature as well. For he had thereby assumed an "angelism" as frustrating as it was flattering — an unreal disembodiment as diseased as that of Poe's weirdest spooks.<sup>45</sup> He was mind. Aminadab was matter. Ironically, not just contemned Aminadab, but Aylmer also was "unhumanized".

The perfection which Aylmer had sought he had rationalized as pursuit of an ideal. But it was really a subtle form of ego-gratification grounded in refusal to admit human limitations. Like the alchemists of the Middle Ages, Cornelius Agrippa, Paracelsus, and Roger Bacon, he imagined that he had wrenched from Nature a power above Nature and an absolute control over the spiritual world. Knowing "little of the limits of natural possibility",<sup>46</sup> Aylmer became the amoral ancestor of the "mad scientists" of Comic Books and Science Fiction, not the prototype of responsible scientists retaining a sense of awe as they discover the mysteries of fission and fusion. The motto suitable over

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 547.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>45</sup> It is not surprising that, of all Hawthorne's tales, this one, except for its moralizing, is the most reminiscent of Poe. The excited dialogue, the atmosphere of arcana, the theme of perversion, the intellectual arrogance of Aylmer, the submission of Georgiana to another's influence : all these, in this combination, are commonplaces of the typical Poe development.

<sup>46</sup> *Works*, II, p. 61.

his laboratory was *non serviam* — thrilling in its defiance, perhaps, but disastrous in its results.

All this, while never condemning Science or its methods, Hawthorne had taught in the fate of Georgiana, as well as that of Aylmer. For Georgiana's delusion was only less tragic than Aylmer's. She had matched his absolute self-confidence with an equally absolute submission to him and his promises, relinquishing to his control what Hawthorne maintained no man can safely commit to another — the sacred inviolability of the soul. All Hawthorne's allusions to mesmerism — the warning letter to wife Sophia,<sup>47</sup> the observations on medium Home and on Ada Shepard's *seances*,<sup>48</sup> the villainous characters ascribed to Maule in *The Scarlet Letter* and to Westervelt in *The Blithedale Romance*<sup>49</sup> — all these had reiterated this warning. The boundaries of microcosm were no less unalterable than those of macrocosm, though love (whose very element was mystery) might freely pass between them. Experiment which did not begin from this premise was sure to involve disaster, to both the experimenter and subject; for never afterward could they see themselves, or each other, in just relationship to the great whole of which all were merely parts.

## II. — "RAPPACCINI'S DAUGHTER".

"Rappaccini's Daughter", another tale in this vein, also revolves around the double theme of domination by scientists and submission to external control. Beatrice's father is a scientist of whom a colleague says that "he cares infinitely more for science than mankind. His patients are interesting to him only as subjects for some new experiment." Rappaccini was the kind of cold observer who would sacrifice life itself, his own among the rest, in order to add "so much as a grain of mustard seed to the great heap of his accumulated knowledge".<sup>50</sup> Beatrice, who submitted to her father's manipulations, was thereby

<sup>47</sup> Letter dated Brook Farm, Oct. 18, 1841.

<sup>48</sup> "The French and Italian Notebooks by Nathaniel Hawthorne", Norman Holmes PEARSON, ed., 3 vols. (Unpublished Ph.D. dissertation, Yale, 1941), Vol. III, pp. 492-498. (Daniel D. Home, a Scottish-American medium in great demand during the middle of the last century, was featured in BROWNING's "Mr. Sludge, the Medium"; Ada Shepard, governess to the Hawthorne children during their European tour, took part in several *seances* attended by the Hawthornes in Florence.)

<sup>49</sup> *Works*, III, pp. 224-251; and V, pp. 422-430, 434-438, 494-500, 540-550, 590-593.

<sup>50</sup> *Ibid.*, II, p. 116.



placed beyond "the limits of ordinary nature"<sup>51</sup> and estranged from all society — her lover, Guasconti, excepted. (He, too, had been so transformed by Rappaccini's art that he stood "apart from common men".<sup>52</sup>) But Beatrice deprecated such isolation, although it involved superiority over common mortals. She wished to be loved, not feared. She would be, significantly, a woman, with woman's weaknesses included. But only death, "the powerful antidote", availed to restore her to her violated nature — "the poor victim of man's ingenuity and of thwarted nature".<sup>53</sup>

Here, as in "The Birthmark", the experimenting scientist had usurped a creator's control over human destiny and sought to emancipate himself and his subject from normal submission to Nature. Here, again, the attempt terminated in dehumanization and disaster. In "The Birthmark" the drive was annihilation of imperfection. In "Rappaccini's Daughter" the Doctor's purposed to reverse natural innocence to malevolent power symbolized by the destructive potency Beatrice breathes on life strayed from the world outside her laboratory-garden. When Beatrice protested the misery of such asociality (really the strongest commercial to date against halitosis) Rappaccini exclaimed :

"Miserable ! ...Dost thou deem it misery to be endowed with marvellous gifts against which no power nor strength could avail an enemy — misery, to be able to quell the mightiest with a breath — misery, to be as terrible as thou art beautiful ? Wouldst thou, then, have preferred the condition of a weak woman, exposed to all evil and capable of none ?"<sup>54</sup>

The unnaturalness of Rappaccini's relation to his environment is repeated like a leitmotif in a minor key, recurring in point and counterpoint until the whole tale is a fugue in black. The first dark chord is struck when suitor Guasconti peered down from his apartment into the walled garden below. Rappaccini, inspecting his plants there, has the intentness of one looking into their creative essence. "Nevertheless, in spite of this deep intelligence on his part, there was no approach to intimacy between himself and these vegetable existences."

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>54</sup> *Loc. cit.*

He smelled the flowers cautiously. He stepped among them like one wary of lurking snakes. All in all, it was "strangely frightful . . . to see this air of insecurity in a person cultivating a garden, that most simple and innocent of human toils".<sup>55</sup> So was Rappaccini's regard for human beings "a look as deep as Nature itself, but without Nature's warmth of love".<sup>56</sup> When, unobserved, Guasconti slipped into the secret garden to observe the plants closer, "their gorgeousness seemed fierce, passionate, and even *unnatural* [underlining mine]". It was as if their "production was no longer of God's making, but the monstrous offspring of man's depraved fancy, glowing with only an evil mockery of beauty".<sup>57</sup> Like his plants, Rappaccini's daughter, too, her luxuriance notwithstanding (or, perhaps, because of it), impressed Guasconti as an exotic flower, the sister of the fiercely opulent ones and, like them, to be touched only with a glove or approached with a mask. Twice he analyzed Beatrice as one who had passed "the limits of ordinary nature".<sup>58</sup>

Nevertheless, Hawthorne did not equate Rappaccini with the symbol of an evil science. Though his manipulations had perverted Nature's holy plan, this was not the effect of science as such, but of a science which had misconceived the end of man. Baglioni, Rappaccini's professional rival, admitted to Guasconti that Rappaccini's love of science had the same nobility which Hawthorne previously attributed to Aylmer.<sup>59</sup> Though Baglioni warned Guasconti that Rappaccini had a "scientific interest" in him and that, thereby, Guasconti had fallen into fearful hands,<sup>60</sup> he also conceded: "for, let us do him justice, he is as true a man of science as ever distilled his own heart in an alembic". It was not his science that worked ill to mankind, but his

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 125.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>58</sup> *Ibid.*, pp. 138, 145.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 117. Note also Hawthorne's qualified tribute to scientists in "The Intelligence Office" (*Works*, II, p. 375): "The strangest wishes—yet most incident to men who had gone deep into scientific pursuits, and attained a high intellectual stage, though not the loftiest—were to contend with Nature, and wrest from her some secret or some power which she had seen fit to withhold from mortal grasp." What Hawthorne had meant by calling intellectual attainment "not the loftiest" may be inferred from his remarks on the spiritualistic demonstrations which he attended in Florence. Of these he said in his notebook for September 1, 1858 ("French and Italian Notebooks", III, p. 495): "They are facts to my understanding [...] but they seem not to be facts to my intuitions and deeper perception [...]. There is a mistake somewhere."

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 125.

"insane zeal for science". It was his practice which erred. A "wonderful man, indeed; a vile empiric, however, in his practice, and therefore not to be tolerated by those who respect the good old rules of the medical profession".<sup>61</sup> For to him his garden was "his world".<sup>62</sup> Like Aylmer he had upset the disposition of Nature — clearly indicated in suffering and mortality — by secularizing human fulfillment. So Georgiana and Beatrice both had to die because they were only in the world, not of it. The universe of the scientist had been unnaturally, suffocatingly, narrowed by specialization. The lost sense of perspective which might have united temporal and eternal had separated man not only from God, but from Nature as well.

Yet, had Aylmer reached a profounder wisdom, he need not thus have flung away the happiness which would have woven his mortal life of the self-same texture with the celestial. The momentary circumstance was too strong for him; he failed to look beyond the shadowy scope of time, and living once for all in eternity, to find the perfect future in the present.<sup>63</sup>

### III. — VILE EMPIRICS.

The dislodgement of man's place in the whole pattern of Nature, whereby he became part of the physical universe and no more, effected other unnatural divisions which multiplied like a chain reaction. The uniqueness of man, buttressed by the sacredness of personality, was often sacrificed to a cold, speculative inquiry which violated the bond of brotherhood by substituting the relationship of scientist to experiment. Sympathy, the feeling of fellow for fellow elevated to its noblest expression in the bond of reverence and love, was replaced by clinical detachment. It dehumanized alike the experimenter and the subject of his investigation for the temptations of superior knowledge and its power over others could be checked only by humility and love. For representatives of this class of scientist Hawthorne had nothing but fear — for them and their victims.

Dr. Rappaccini studied Guasconti as something less than human. Beglioni (a scientist no less, but of a different spirit) had warned Guasconti :

For some purpose or other, this man of science is making a study of you. I know that look of his ! It is the same that coldly illuminates

<sup>61</sup> *Ibid.*, pp. 137-138, *passim*.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 69.

his face as he bends over a bird, a mouse, or a butterfly, which, in pursuance of some experiment, he has killed.<sup>64</sup>

But the fearful idea of control over others antedates Hawthorne's authorship of "Rappaccini's Daughter". We have already seen it, and its consequences, in the relationship of Aylmer to Georgiana in "The Birthmark". It was present, germinally, even earlier in journal entries which Randall Stewart cites in his introduction to Hawthorne's *American Notebooks*.<sup>65</sup>

1838 : ... a man in the midst of a crowd, yet as completely in the power of another, life and all, as if they two were in the deepest solitude.

1842 : Some man of powerful character to command a person, morally subjected to him, to perform some act. The commanding person to suddenly die; and, for all the rest of his life, the subjected one continues to perform that act.

1842, again: A moral philosopher to buy a slave, or otherwise get possession of a human being, and to use him for the sake of experiment, by trying the operation of a certain vice on him.

1844-45 (the period of the composition of "Rappaccini's Daughter") :

Sketch of a person, who, by strength of character, or assistant circumstances, has reduced another to absolute slavery and dependance [*sic*] on him. Then show, that the person who appeared to be the master, must inevitably be at least as much a slave, if not more than the other.

This idea continued throughout his life to engage Hawthorne's attention and provide the pattern for his villains : Roger Chillingworth; Maule, the carpenter; and Professor Westervelt. Like Ethan Brand who had, "with such cold and remorseless purpose", made Esther the subject of a psychological experiment, they, too, had subjected others to their control "and wasted, absorbed, and perhaps annihilated . . . the soul in the process".<sup>66</sup> Like Brand also, who "had lost his hold of the magnetic chain of humanity", they were no longer brother-men, "opening the chambers or the dungeons of our common nature by the key of holy sympathy, which gave [...] them a right to share in all its secrets".<sup>67</sup> Like him, too, whose satanic features they share melodramatically, they had committed the Unpardonable Sin. They had violated the sanctity of the human heart by transgressing sacred

<sup>64</sup> *Ibid.*, pp. 124-125.

<sup>65</sup> *Op. cit.*, pp. lxxiii-lxxiv.

<sup>66</sup> *Works*, III, p. 489.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 495.

boundaries.<sup>68</sup> For mystery was as natural, and necessary, to the microcosm of man as to the macrocosm of the universe. Only love could lift the veil and worship in the sanctuary.

With Hawthorne the character closest to Nature was the saint. It was Ernest of "The Great Stone Face"<sup>69</sup> whose features resembled the noble image imprinted on the cliff of the White Mountains. The men of power — Mr. Gathergold, Old Blood-and-Thunder, Old Stony Phiz — all in turn disappointed the crowds awaiting the prophesied who was to reflect the harmony and benignity of the face divinely formed by Nature. Even the poet of the story, notwithstanding a deep sympathy with Nature and a reverent faith that saw beyond Nature, bore only a slight resemblance to its grand contours. But Ernest, the saint, who was closest to God, was closest to Nature, too — and closest to man also, by the bond of benevolence and love.

Aylmer, who had aspired to the *elixir vitae* and the fearful power of life and death, had presumed disastrously. Ethan Brand became a fiend not through knowledge, but "from the moment that his moral nature had ceased to keep the pace of improvement with his intellect".<sup>70</sup> Septimius Felton, that other "prying intellect", became so aloof from the claims of nature that he experimented mortally with the life of his foster-mother.<sup>71</sup> In all of them, however dimly, Hawthorne sketched the monstrous silhouettes now magnified by popular imagination against the cloud-capped towers of Hiroshima and Bikini.

Henry G. FAIRBANKS,

20 Hungerford Terrace, Burlington, Vermont.

<sup>68</sup> In the light of Hawthorne's definition of the Unpardonable Sin (*American Notebooks*, p. 106; and *Works*, V, p. 234), it is clear that his regard for the soul as a "holy of holies" is intended literally, not poetically.

<sup>69</sup> *Works*, III, pp. 413-438.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 495.

<sup>71</sup> *Ibid.*, XI, pp. 348-352.

## *Jean-Baptiste Cugnet, traître?*

— I —

Au cours des recherches que nous poursuivons depuis plusieurs années sur la vie de François-Joseph Cugnet, « champion des lois françaises » au début du régime anglais, nous avons été peu à peu amené à douter du bien-fondé de la tradition selon laquelle Jean-Baptiste Cugnet, frère cadet de François-Joseph, serait le traître qui indiqua au général Wolfe la montée de l'Anse-au-Foulon. S'il nous est difficile de croire à la trahison de Jean-Baptiste Cugnet, c'est que nous avons sous les yeux plusieurs documents (actes notariés et correspondance privée), dont la plupart datent du régime français, et qui indiquent qu'il était mort depuis une dizaine d'années en 1759. « Les absents ont toujours tort », affirme le dicton populaire. Il ne semble pas en avoir été autrement du malheureux Jean-Baptiste.

Ceci dit, il importe de souligner que, à tort ou à raison, le patronymique *Cugnet* est associé à l'idée de trahison depuis 1760. Mais de quel Cugnet s'agit-il ? Quel est son prénom ? Voilà le problème. Or, pas une des quatre pièces qui mentionnent « le traître Cugnet » ne donne son prénom. Il y est désigné par des termes vagues à souhait : « le frère du sieur Cugnet » ; « le sieur Cugnet, militaire » ; « Cugnet » tout court ; « Mister Cugnet <sup>1</sup> ».

Dans un prochain article, nous esquisserons l'historique de la tradition « Jean-Baptiste Cugnet, traître à son pays et à son roi ». Aujourd'hui, nous nous bornons à examiner les documents qui nous ont convaincu de son innocence.

Il est généralement admis qu'il n'y a eu qu'une seule famille du nom de Cugnet au Canada, celle de François-Étienne Cugnet, premier

<sup>1</sup> Trois de ces pièces se trouvent dans la *Collection des manuscrits du maréchal de Lévis*, publ. sous la direction de l'abbé H.-R. Casgrain, Québec, 1855, t. VIII, p. 169 et 180, *Lettres de Vaudreuil à Lévis*, 4 et 11 mai 1760, t. IX, p. 94 ; *Lettre de Bigot à Lévis*, 13 mai 1760.

On relève la quatrième pièce dans le *Journal* de James Thompson, ancien soldat du général Wolfe, dont quelques extraits, y inclus le passage qui se rapporte à la trahison de *Mister Cugnet*, ont été reproduits par Sir James M. LE MOINE dans *Picturesque Quebec*, Montréal, 1882, p. 422.

conseiller au Conseil supérieur<sup>2</sup>. Ancien avocat au Parlement de Paris, il vint au Canada en 1719 en qualité de directeur du Domaine du Roi. Il était accompagné de sa jeune femme, Louise-Magdelaine Du Sautoy. Elle lui donna six enfants, cinq garçons et une fille, tous nés à Québec.

1. François-Joseph, l'aîné de la famille et futur adversaire de Masères, vint au monde en 1720 et mourut à Québec en 1789.

2. Charles-Henri, né en 1722, ne vécut que vingt-quatre heures.

3. Louise-Charlotte, fille unique du premier conseiller, naquit en 1723. En 1747, elle épousa Louis Liénard de Beaujeu, sieur de Villemonde, le frère du héros de la Monongahéla. Elle décéda l'année suivante en donnant naissance à une fille, Julie-Louise de Beaujeu. Celle-ci, en 1765, devint la femme d'Antoine Juchereau Duchesnay.

4. Jean-Baptiste, « le traître », naquit en 1726. Il mourut, croyons-nous, en 1748 ou 1749, à Saint-Domingue.

5. Thomas-Marie vint au monde en 1728. Tout comme son père, il fit partie du Conseil supérieur. Il fut, en plus, agent de la Compagnie des Indes. En 1759, après la bataille des Plaines d'Abraham, il suivit l'administration à Montréal<sup>3</sup>. En 1764, il se rendit en France et mourut à Blois en 1780.

6. Gilles-Louis, le dernier des enfants de François-Étienne Cugnet, naquit en 1731. Il embrassa l'état ecclésiastique. En 1754, il prenait possession de son canonicat au chapitre de Québec. Il se distingua par son dévouement auprès des blessés pendant le siège de Québec, assista avec le curé Récher aux derniers moments de Montcalm, et passa en France en 1760. Il devait y mourir sept ans plus tard, à Blois, à l'âge de trente-six ans.

Bref, tous les enfants de François-Étienne Cugnet ont laissé des traces précises que les chercheurs ont su repérer, tous sauf Jean-Baptiste ! Que savons-nous de Jean-Baptiste Cugnet ? Rien, ou à peu près. Raison de plus de recueillir soigneusement les miettes

<sup>2</sup> Pour intéressante que soit cette constatation, elle n'est guère pertinente au problème dont nous nous occupons ici, car il est hors de doute que « la famille » à laquelle Vaudreuil fait allusion dans la lettre qu'il adressait de Montréal au chevalier de Lévis, le 4 mai 1760, est bien celle de François-Etienne Cugnet.

<sup>3</sup> Thomas-Marie est le « sieur Cugnet », frère du traître, que mentionne Vaudreuil dans sa lettre du 4 mai 1760.

d'information que laissent tomber les vieux papiers, et qui excitent plutôt qu'elles n'apaisent la faim des chercheurs.

Les registres de la cathédrale de Québec nous apprennent que Jean-Baptiste Cugnet eut pour parrain Jean-Baptiste Le Gardeur de Tilly. Celui-ci était sur le point d'épouser Anne-Geneviève Rocher de La Morandière, la sœur de madame Bégon<sup>4</sup>, épistolière que nous aurons l'occasion de citer au cours de cet article. Sa marraine fut Marie-Renée Le Gardeur de Beauvais, épouse de Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry, ingénieur du roi.

Nous n'avons aucun renseignement sur l'éducation que reçut Jean-Baptiste à Québec ou ailleurs, pas plus que nous n'en possédons sur celle de François-Joseph. Les registres conservés aux archives du séminaire de Québec nous fournissent quelques précisions sur le séjour qu'y firent les deux cadets, Thomas-Marie et Gilles-Louis, mais elles ne mentionnent pas les deux aînés<sup>5</sup>. Ces derniers fréquentèrent-ils le collège des Jésuites ? Cela nous semble fort possible, bien que les archives du collège Sainte-Marie restent muettes sur ce sujet. Cependant, grâce à la bienveillance inlassable de deux chercheurs généreux, nous possédons deux renseignements sur Jean-Baptiste Cugnet<sup>6</sup>. Ni l'un ni l'autre de ces renseignements n'est important, mais tous deux sont à son honneur. En 1739, lit-on dans un vieux registre qui appartient aux Ursulines, Jean-Baptiste Cugnet devenait membre de la Confrérie du Sacré-Cœur. Trois ans plus tard, son père partait avec le chanoine Jean-Baptiste Gosselin, grand botaniste, pour un voyage au Labrador d'où ils rapportèrent « quelques plantes particulières » que le directeur du Domaine offrit au Jardin du Roi. Jean-Baptiste, alors âgé de seize ans, aurait pris part à cette expédition; c'est, du moins, ce que laisse entendre le chanoine Gosselin. A la date du

<sup>4</sup> *La Correspondance de madame Bégon* a été publiée par les soins de Pierre-Georges Roy dans *RAPQ*, 1934-1935, 1-186. En 1947, Isabel Landes présentait à la Faculté des Lettres de l'Université Laval une excellente thèse de doctorat préparée sous la direction de M. Luc Lacourcière. Ce travail, resté à l'état manuscrit, s'intitule *La Correspondance de madame Bégon*. Nous l'avons consulté à la bibliothèque de l'Université Laval.

<sup>5</sup> Nous sommes redevable de ces précisions à M. l'abbé Honorius Provost, archiviste adjoint du séminaire de Québec.

<sup>6</sup> Nous tenons à exprimer ici notre profonde reconnaissance à Mère Saint-Joseph, archiviste du monastère des Ursulines de Québec, et à M<sup>re</sup> Victor Tremblay, président-fondateur de la très active Société historique du Saguenay, de l'aide qu'ils nous fournissent depuis des années dans nos recherches.



15 juillet 1742, il inscrivait un baptême fait par lui à Chicoutimi, et il notait que le parrain fut « Jean-Baptiste Cugnet, fils de mon Sieur François-Étienne Cugnet, premier conseiller <sup>7</sup> ».

Le premier conseiller passa l'année suivante à Paris à essayer de justifier, avec quelque succès, l'état fort embrouillé dans lequel se trouvaient les finances des Forges du Saint-Maurice dont il était directeur. Jean-Baptiste fut-il du voyage ? Encore une fois, nous l'ignorons. Nous avons la certitude, par contre, qu'il était à Québec en 1747, car le 13 juillet de cette année, il signe au contrat de mariage de sa sœur Louise-Charlotte, et de Louis Liénard de Beaujeu, comme le font ses frères Thomas-Marie et Gilles-Louis. Notons, au passage, que l'aîné, François-Joseph, est absent. Cette signature de Jean-Baptiste, apposée au contrat de mariage de sa sœur, est la seule de lui que nous ayons relevée <sup>8</sup>. De plus, c'est la dernière fois, jusqu'à l'année 1781, que son nom sera mentionné dans un document légal.

Quelque temps après le mariage de Louise-Charlotte Cugnet, Jean-Baptiste quittait le Canada et se rendait à Saint-Domingue. Allait-il y rejoindre son aîné ? Celui-ci, de son propre aveu, fit un stage au Cap-Français <sup>9</sup>. Jean-Baptiste, comme François-Joseph, y fut-il écrivain de la Marine ? Rien de plus probable. Quoi qu'il en soit, son séjour à Saint-Domingue fut de courte durée. Au début de l'été de 1749, on apprenait à Québec que Jean-Baptiste Cugnet était mort. Il avait vingt-trois ans, il était célibataire. Bref, il ne laissait pas d'héritiers.

## — II —

C'est ici qu'entrent en jeu les documents que nous annonçons au début de cet article. Le premier est une lettre de madame Bégon, amie intime de monsieur et de madame Cugnet. Madame Bégon était à la veille de quitter Montréal, où elle habitait, pour aller s'établir en France <sup>10</sup>, lorsque le 3 juin 1749, elle adressa à son gendre, Honoré-

<sup>7</sup> M<sup>sr</sup> Tremblay a relevé ce renseignement dans le *Miscellaneorum Liber*, manuscrit qui se trouve aux archives du séminaire de Québec.

<sup>8</sup> *AJQ*, Greffe Claude Barolet, n° 1658. En mentionnant les Archives judiciaires de Québec, il nous est impossible de passer sous silence l'accueil bienveillant que nous y réserve toujours le directeur, M. Léon Roy, non plus que l'aide inestimable que nous recevons depuis dix ans de la part de mademoiselle Jeanne Désilets.

<sup>9</sup> Présidial de La Rochelle, B 1741.

<sup>10</sup> Madame Bégon s'embarqua à Québec, le 14 octobre 1749, à bord du *Léopard*. Elle fit le voyage avec son neveu par alliance, le marquis de la Galissonnière.

Michel de Villebois de la Rouvillière<sup>11</sup>, commissaire général en Louisiane, la lettre dont nous extrayons les lignes suivantes :

Voilà, mon cher fils, un commencement de nouvelles. Lionnes vient d'arriver, qui nous apprend qu'il y a un vaisseau des Iles à Québec... Le Capitaine a débité que le petit Baptiste Cugnet était mort et ce Laferté Picotté que tu as vu ici<sup>12</sup>...

Rien ne saurait être plus net, et si, comme nous le verrons, François-Joseph Cugnet affirma en 1786 que son frère Baptiste était mort à Saint-Domingue en « 1751 ou 1752 », c'est qu'il avait ses raisons pour retarder la date de ce décès<sup>13</sup>.

Deux ans à peine s'étaient écoulés depuis la mort de Jean-Baptiste, que son père s'éteignait à Québec, le 20 août 1751. Ses dernières années avaient été assombries par la mort de sa fille, madame de Beaujeu, en 1748, par celle de son fils Jean-Baptiste, l'année suivante, et par les persécutions de Bigot<sup>14</sup>. A la mort du premier conseiller se rattachent deux documents notariés qui touchent au problème qui nous intéresse : la date de la mort de Jean-Baptiste Cugnet. A ceux-ci, nous ajoutons une lettre de madame Bégon. Dans cette lettre, il n'est pas question de Jean-Baptiste. Nous la citons, néanmonis, parce que M. Pierre-Georges Roy, l'éminent archiviste, l'ayant sans doute lue trop rapidement, l'a mal interprétée, et l'a utilisée pour démontrer que Jean-Baptiste Cugnet « s'il n'était pas encore un traître [en 1751], avait fort mauvaise réputation<sup>15</sup> ». Or, on le notera, madame Bégon précise que c'est « le fils aîné » de madame veuve Cugnet qui est en cause, autrement dit, François-Joseph. Pour plus de clarté, examinons ces trois documents d'après l'ordre chronologique dans lequel ils se présentent.

Le 31 août 1751, une dizaine de jours après la mort de François-Étienne Cugnet, le notaire Claude Barolet procédait à l'inventaire de

<sup>11</sup> M. de la Rouvillière avait connu les Cugnet pendant son séjour au Canada. En 1737, il remplaça Hocquart comme ordonnateur pendant que celui-ci était en France, et signa, avec le gouverneur de Beauharnois, l'acte qui concédait à François-Étienne Cugnet la seigneurie de Saint-Étienne sur la Chaudière (voir Pierre-Georges ROY, *Inventaire des Concessions en Fief et Seigneurie...*, Beauceville, 1929, t. V, p. 45-46).

<sup>12</sup> *RAPQ*, 1934-1935, p. 71.

<sup>13</sup> Nos recherches en Haïti et à Paris, dans les archives concernant Saint-Domingue qui se trouvent au ministère de la France d'Outre-Mer, pour retrouver l'acte de décès de Jean-Baptiste Cugnet, n'ont pas porté fruit. Le R.P. Coignard, curé de la cathédrale du Cap-Haïtien, nous a fait savoir que les archives de la cathédrale du Cap-Haïtien ne remontent pas au XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>14</sup> Sur les démêlés Bigot-Cugnet, voir Guy FRÉGAULT, *François Bigot*, Montréal, 1948, t. I, p. 360-363.

<sup>15</sup> Pierre-Georges ROY, *Les traîtres de 1759*, dans *Cahiers des Dix*, Montréal, 1936, t. I, p. 56.

ses biens. Tous les enfants du défunt, à l'exception de Jean-Baptiste, y sont mentionnés. Thomas-Marie et Gilles-Louis, qui n'avaient pas encore atteint leur majorité, sont représentés par Étienne Charrest, « bourgeois de cette Ville ». Julie-Louise de Beaujeu, fille mineure de feu Louise-Charlotte Cugnet, a pour représentant François-Emmanuel Moreau, employé du Domaine du Roi, en l'absence de son père. François-Joseph Cugnet, « fils aîné et majeur », est également absent (pour des raisons que madame Bégon va bientôt nous expliquer). Il est représenté par maître Henri Hiché, conseiller du roi et sous-procureur de la prévôté et amirauté de Québec. Jean-Baptiste est mort, mort célibataire, partant sans héritier. Il n'y a aucune raison pour que son nom apparaisse ici.

Passons maintenant à la lettre que madame Bégon adressait de Rochefort à son gendre à l'automne de 1751, peu après avoir reçu une lettre de madame Cugnet lui annonçant la mort de son mari.

Voici deux lettres [écrivait madame Bégon] que l'on m'a adressées de Canada dont une de M<sup>me</sup> Cugnet qui a perdu son mari, dont je suis très affligée. Son fils Thomas est passé pour demander la place de son père, mais M. Bigot l'a donnée à M. Daine, en attendant la décision de la Cour et il y a apparence qu'elle lui restera. Cette pauvre M<sup>me</sup> Cugnet me fait bien pitié. M. Bigot a chargé M. Foucault de travailler à arranger ses affaires. Elle me mande qu'elle vend ce qu'elle a pour tâcher de payer ses créanciers.

Son fils aîné est à La Rochelle en prison depuis deux mois. Après avoir battu le pavé de toute la France, il est venu se faire renfermer dans cette prison pour avoir insulté vivement M. Goguet à qui il fit mettre l'épée à la main sur le canton dont Cugnet se tira fort mal. Il y a un officier de ton pays mêlé dans cette histoire, qui est heureux d'être parti car il aurait tenu compagnie à Cugnet. On dit l'affaire fort sérieuse pour eux. Tout ce que je puis t'en dire, c'est que madame Cugnet serait heureuse d'être débarrassé de ce mauvais sujet, car il a fait des tours partout où il a été <sup>16</sup>.

L'affaire était en effet fort sérieuse, et madame Bégon était bien placée pour le savoir. Établie depuis un an environ à Rochefort, à quelques kilomètres de La Rochelle, elle entretenait des relations suivies et très amicales avec monsieur Goguet qu'elle avait connu au Canada, et avec sa famille. Du reste, nous avons eu l'occasion de contrôler l'information contenue dans cette lettre de madame Bégon. En 1958, lors d'un bref séjour à La Rochelle, nous avons pu parcourir,

<sup>16</sup> RAPQ, 1934-1935, p. 160.

grâce à l'obligeance bien connue de M. André Delafosse, le savant directeur des Archives départementales de la Charente-Maritime<sup>17</sup>, le dossier judiciaire de François-Joseph Cugnet<sup>18</sup>. Nous en avons fait faire une copie que nous avons devant nous. Ce dossier qui est long (une douzaine de pages dactylographiées sans interlignes), confirme en tout point le récit de madame Bégon et, naturellement, le complète. Nous ne citons ici que le début de l'interrogatoire que subit François-Joseph Cugnet à La Rochelle, le 30 septembre 1751<sup>19</sup>.

Interrogé de son nom, surnom, âge, qualité et demeure.

A dit se nommer François-Joseph Cugnet, écuyer, ancien écrivain de la Marine à Saint-Domingue, natif de Québec en Canada, demeurant ordinairement en la Principauté d'Orange, âgé de trente un an ou environ, fils de François-Étienne Cugnet Président du Conseil supérieur de Québec et directeur et receveur général du Domaine du Roy en Canada.

Interrogé depuis quel tems il est en cette ville.

A dit qu'il y a environ six semaines.

Interrogé ce qu'il est venu faire.

A dit qu'il y est venu à dessein de trouver un passage pour retourner au Canada.

Comme on peut en juger, c'est bien un des fils de François-Étienne Cugnet qui était « un mauvais sujet » et qui « avait fort mauvaise réputation » en 1751, mais ce fils n'est pas Jean-Baptiste.

Le séjour de François-Joseph Cugnet dans « les prisons royales » se prolongea jusqu'au 31 décembre, date à laquelle, sur la demande de M. Goguet, qui se montra bon prince, il fut élargi. Au mois de mars 1752, il était encore à La Rochelle et réussissait à emprunter 2.400 livres à Michel de Salaberry, capitaine de flûte à Rochefort<sup>20</sup>. En septembre de la même année, il était de retour à Québec<sup>21</sup>.

Passons enfin au troisième document qui se rattache à la mort de M. François-Étienne Cugnet, *La Redition de comptes entre Louise-*

<sup>17</sup> Nous saisissons avec joie cette occasion de remercier M. Delafosse, non seulement de l'immense service qu'il nous a rendu en retrouvant le dossier judiciaire de François-Joseph Cugnet, mais aussi de l'intérêt qu'il a bien voulu manifester à l'égard de nos recherches sur Cugnet, Goguet, etc., ainsi que de l'inlassable cordialité avec laquelle il répond aux questions que nous lui posons au travers des mers.

<sup>18</sup> Présidial de La Rochelle, B 1741.

<sup>19</sup> Dans la biographie de François-Joseph Cugnet que nous publierons prochainement, on trouvera une étude détaillée de ce dossier.

<sup>20</sup> Sur les démarches que dut entreprendre M. de Salaberry pour se faire rendre l'argent qu'il avait prêté, voir Pierre-Georges Roy, *Inventaire des Jugements et Délibérations du Conseil supérieur*, Beauceville, 1934, t. V, p. 279.

<sup>21</sup> C'est ce que nous apprend l'*Inventaire de la maison de madame Cugnet, rue Saint-Pierre (AJQ, greffe Dulaurent)*. Cet inventaire eut lieu le 27 septembre 1752. François-Joseph Cugnet y assista en qualité de fondé de pouvoir de sa mère.

*Madeline Du Sautoy*<sup>22</sup>, *veuve du sieur François-Étienne Cugnet et les héritiers*. Ce document, qui est du 5 mai 1753, confirme l'inventaire de 1751. Jean-Baptiste Cugnet est toujours mort. Son nom n'est pas mentionné. Il n'apparaîtra dans aucune des pièces qui concernent le règlement de la succession de son père. *La Redition de comptes* mentionne quatre héritiers : François-Joseph; Thomas-Marie, qui vient d'atteindre sa majorité; Gilles-Louis, encore mineur, que représente son curateur, Étienne Charrest; Julie-Louise de Beaujeu, fille mineure (elle a cinq ans) de feu Louise-Charlotte Cugnet, est représentée par son père, Louis Liénard de Beaujeu de Villemonde, lieutenant de la Marine.

Les quatre héritiers s'accordent pour reconnaître que les comptes de madame Cugnet sont en règle et pour accepter chacun un quart de l'héritage, qui leur revient à cette date. Toutefois, François-Joseph ne reçut pas sa part. « Il reconnut et confessa » qu'il avait déjà reçu de sa mère le reliquat de son compte. « Il reconnut et confessa », en outre, « qu'il devoit à la Dame Veuve Cugnet, sa Mère, la somme de deux mille livres » qu'il était hors d'état de payer pour l'instant.

### — III —

De 1753 à 1781, soit pendant près de trente ans, on perd toute trace de Jean-Baptiste. En 1781 et en 1786, son nom réapparaît sur deux documents. Entre temps, ses frères, le chanoine Gille-Louis Cugnet et le conseiller Thomas-Marie Cugnet, étaient décédés en France : le premier, en 1767 (5 octobre)<sup>23</sup>, le second, en 1780 (21 mars)<sup>24</sup>. La petite-fille de madame Cugnet, Julie-Louise de Beaujeu, qui avait épousé Antoine Juchereau Duchesnay en 1765, était morte en 1773, après huit ans de mariage, laissant trois enfants.

Quant à François-Joseph, il avait fait son chemin. En novembre 1760, Murray le choisissait comme procureur général de la Cour et du Conseil supérieur pour la côte nord du district de Québec<sup>25</sup>. En

<sup>22</sup> *AJQ*, greffe J.-C. Panet.

<sup>23</sup> Extrait des registres paroissiaux de la ville de Blois. Paroisse Saint-Nicolas.

<sup>24</sup> Extrait des registres paroissiaux de la ville de Blois. Paroisse Saint-Solenne.

<sup>25</sup> Les rapports entre Murray et Cugnet remontaient à 1759. Au début de décembre, Murray l'avait nommé juge pour les paroisses de Charlebourg, Beauport et Petite-Rivière (*Governor Murray's Journal*, dans *Literary and Historical Society of Quebec. Historical Documents*, Québec, 1871, série 3, n° 5, p. 13).

1764, il le nommait grand-voyer. En 1768, sous l'administration de Carleton, Cugnet devenait secrétaire français du gouverneur et du Conseil, et Carleton le chargeait de rédiger un abrégé des lois françaises en vigueur au Canada sous le régime français. En 1775, grâce à une subvention que lui accorda le gouverneur, il publiait ses quatre petits traités de droit. Le 1<sup>er</sup> mai 1777, il recevait, en même temps que son fils, Jacques-François, sa commission d'avocat. Le 12 juillet de la même année, il était nommé greffier du papier terrier.

Comme nous l'avons dit, c'est en 1781, que le nom de Jean-Baptiste Cugnet réapparaît. Le 12 janvier, quelques mois après la mort de Thomas-Marie, François-Joseph, qui était toujours greffier du papier terrier, faisait « acte de foi et hommage, pour sept huitièmes du fief et seigneurie de Saint-Étienne, savoir quatre huitièmes pour ses droits et prérogatives d'aînesse *et les trois autres huitièmes comme ayant les droits cédés de Baptiste, Thomas-Marie et Gilles-Louis Cugnet, ses frères*, l'autre huitième appartenant aux enfants Juchereau Duchesnay, comme représentants leur grand-mère Louise Cugnet, dame de Beaujeu, sœur du comparant François-Joseph Cugnet, tous mineurs et demandant souffrance <sup>26</sup> ».

Nous avons souligné la phrase où il est question des droits cédés par « Baptiste, Thomas-Marie et Gilles-Louis ». Elle nous laisse songeur. Quand Jean-Baptiste a-t-il cédé son huitième de la seigneurie de Saint-Étienne à son frère ? Même en supposant, pour les besoins de la cause, que madame Bégon eût été mal informée et que Jean-Baptiste ne fût pas mort en 1749, il était mineur et son père vivait encore. Jean-Baptiste, si nous continuons à le supposer vivant après 1749, n'atteint sa majorité que le 26 mars 1751. Son père décède le 20 août suivant. Le 31 du même mois a lieu l'inventaire de ses biens. On y mentionne quatre héritiers, et Jean-Baptiste n'est pas du nombre. Il semble bien mort cette fois. Bref, nous n'entrevoions qu'une période de dix jours, entre le 20 et le 31 août, pendant laquelle, étant à la fois majeur, orphelin et vivant, il aurait pu se défaire de sa part de la seigneurie de Saint-Étienne en faveur de François-Joseph. Et François-Joseph était en France !

<sup>26</sup> Pierre-Georges Roy, *Inventaire des concessions en fief et seigneurie, foies et hommages et aveux et dénombrement conservés aux Archives de la Province de Québec*, Beauceville, 1929, t. V, p. 46-47.

C'est au document de 1786 qu'il faut avoir recours pour trouver, non pas le mot de l'énigme, mais l'explication qu'en donne François-Joseph.

Le 23 août 1783, madame Cugnet était morte presque subitement à Beauport, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Elle habitait chez Antoine Juchereau Duchesnay, le mari de sa petite-fille, Julie-Louise de Beaujeu qu'elle avait élevée. Ses héritiers se réduisaient à François-Joseph, le seul de ses enfants qui lui survécût, aux deux fils de celui-ci, Jacques-François et Antoine, et aux trois jeunes Duchesnay, petits-enfants de Louise-Charlotte Cugnet.

Le règlement de la succession de madame Cugnet ne s'effectua pas dans une atmosphère de concorde familiale. Bien au contraire ! François-Joseph et Jacques-François Cugnet intentèrent trois procès en autant d'années à Antoine Juchereau Duchesnay, tuteur de ses enfants, et les perdirent avec une régularité qui aurait dû, semble-t-il, les décourager. Mais comme ils étaient tous deux fort dépensiers, ils étaient aussi avides d'argent, ou pour mieux dire, ils étaient aux abois <sup>27</sup>.

Madame Cugnet laissait une assez jolie fortune dont la seigneurie de Saint-Étienne ne constituait pas la partie la plus importante. Néanmoins, ce fut au cours des démêlés provoqués par la répartition de cette seigneurie que François-Joseph Cugnet fit certaines déclarations portant sur la date de la mort de Jean-Baptiste.

Le 30 janvier 1786, quelques semaines après avoir perdu son troisième procès, il rédigea le document suivant : *Observations succinctes qu'a l'honneur de présenter à l'Hon. Pierre Panet comme arbitre & amiable compositeur, François-Joseph Cugnet sur les prétentions que*

<sup>27</sup> Comme l'affirmait madame Bégon en 1751, le fils aîné de madame Cugnet causait bien des soucis à sa mère. Il ne s'assagit pas avec l'âge. Trente ans plus tard, en 1870, madame Cugnet crut devoir ajouter un codicile à son testament afin de mettre la fortune de ses petits-enfants Cugnet à l'abri des créanciers présents et à venir de leur père. Il y était spécifié que celui-ci jouirait sa vie durant des revenus des biens-fonds qu'elle laisserait à sa mort, mais qu'il ne pourrait toucher aux principaux qu'elle léguait directement à Jacques-François et à Antoine (*AJQ*, greffe A. Panet et Pinguet, 16 oct. 1780).

Si madame Cugnet n'entretenait aucune illusion à l'égard de son fils, elle éprouvait, par contre, des sentiments d'affection aveugle pour son petit-fils, Jacques-François. En 1782, un an avant sa mort, elle l'envoya en France y régler la succession de Thomas-Marie. A cette occasion, elle lui avança 300 livres, et lui promit, par surcroît, de lui rembourser les dépenses qu'il serait appelé à faire en France (*AJQ*, greffe Berthelot Dartigny, 8 juillet 1782). Jacques-François se garda bien de faire des économies à Paris. Le compte qu'il présenta à la succession de sa grand-mère, lors de son retour au Canada, ne contribua pas peu à envenimer la querelle Cugnet-Duchesnay.

*M. Duchesnay, comme tuteur de ses enfants, dit avoir dans le Fief et Seigneurie de Saint-Étienne, contenus dans le tableau des biens de la succession de feu sa mère dressé sans sa participation quoiqu'on l'y fasse parler* <sup>28</sup>.

Parmi ces observations, la quatrième est celle qui nous intéresse tout particulièrement, car c'est ici que reviennent le nom de Jean-Baptiste et la date de sa mort. Avant de la citer, il est utile de résumer l'argumentation qu'oppose François-Joseph Cugnet aux prétentions de M. Duchesnay.

Il commence par affirmer (contrairement à ce qu'il avait reconnu dans son acte de foi et hommage en 1781) « qu'il est en possession entière et tranquille de ce fief en vertu de son contrat de mariage dès le 6 février 1757, jour auquel les titres lui ont été remis comme seul et unique propriétaire <sup>29</sup> »...

Cette observation est partiellement vraie, mais partiellement seulement. En effet, lors de son contrat de mariage, ses frères Thomas-Marie et Louis-Gilles lui avaient cédé leurs parts dans la seigneurie de Saint-Étienne, et sa mère lui avait accordé « la moitié de sa moitié ». Quant à la part que Julie-Louise de Beaujeu tenait de feu sa mère, Louise-Charlotte Cugnet, François-Joseph l'avait aussi obtenue par son contrat de mariage, mais à condition d'en fournir le remploi, condition qu'il n'avait pas observée. Les jeunes Duchesnay se trouvaient donc en mesure de réclamer la part qui leur venait de leur mère, plus un sixième chacun (puisque'il y avait six héritiers) de la part que leur arrière-grand-mère avait conservée en 1757, lors du contrat de mariage de son fils aîné. C'est précisément ce que François-Joseph ne voulait pas reconnaître.

Un autre argument qu'invoque Cugnet contre les prétentions des jeunes Duchesnay, c'est que le partage des biens de son père, y compris la seigneurie de Saint-Étienne, entre quatre héritiers, tel qu'il se présente dans la *Reditio des comptes* du 5 mai 1753, est faux. D'après

<sup>28</sup> *AJQ, Tableau de la succession de feu madame Cugnet*, greffe Deschenaux, 1<sup>er</sup> au 22 déc. 1785. On trouve aussi une copie des *Observations succinctes* aux archives du séminaire de Québec, POL. V, 52 a.

Nous profitons de cette occasion pour remercier M<sup>sr</sup> Arthur Maheux, archiviste du séminaire de Québec, des services efficaces qu'il nous rend avec tant de bienveillance et de cordialité à chacun de nos séjours aux archives du séminaire.

<sup>29</sup> *AJQ*, greffe J.-B. Decharnay, 1756-1759, n° 12.



lui, les héritiers étaient au nombre de cinq. C'est ici, bien entendu, que Cugnet est amené à mentionner la date de la mort de Jean-Baptiste. Il y consacre la quatrième de ses *Observations*. Nous la citons textuellement.

Quarto : qu'il est vrai qu'il a dit et qu'il le dit encore que Baptiste son frère puîné n'est mort à Saint-Domingue que dix-huit mois ou deux ans après son Père sur la fin de l'année 1751 ou dans les commencements de 1752 ; et que la division du quart de ce fief, ainsi qu'elle l'était dans ce Tableau était fausse.

La désinvolture avec laquelle Cugnet affecte d'ignorer la date de la mort de son père et de son frère ; le ton catégorique qu'il adopte pour nier l'exactitude de certains documents dont la teneur ne lui convenait pas, notamment la *Rédiction de comptes* de 1753 qu'il avait signée lui-même ; bref, tous les agissements de Cugnet à cette époque de sa vie sont nettement inquiétants. Avait-il perdu l'usage de ses facultés ? Nous ne sommes pas éloignés de le penser. Il n'est que trop évident, par contre, que la chronologie fantaisiste qu'il proposait quant aux décès de François-Étienne Cugnet et de Jean-Baptiste, avait le singulier avantage de donner à ce dernier tout le temps voulu, « dix-huit mois ou deux ans », pour rédiger en bonne et due forme un acte par lequel il céderait sa part de la seigneurie de Saint-Étienne à son aîné.

« L'arbitre & amiable compositeur », Pierre Panet, se montra sceptique. Il émit des doutes sur la chronologie de Cugnet. Pour l'honorable Pierre Panet, comme pour bien des contemporains, l'année 1749 qu'avait indiquée madame Bégon comme étant celle de la mort de Jean-Baptiste correspondait à la vérité.

Mais toute chicane mise à part, ce qui ressort, croyons-nous, des documents que nous avons étudiés ici, c'est que Jean-Baptiste Cugnet était mort en 1759. Qu'il le fût depuis dix ou sept ans, il n'était guère en état de trahir quoi que ce soit ou qui que ce soit, pas plus son pays que son roi.

Marine LELAND,  
Smith College, Northampton, Massachusetts.

# Bibliographie

---

## Comptes rendus bibliographiques

---

*St. Augustine on the Psalms.* Translated and annotated by Dame Scholastica HEBGIN and Dame Felicitas CORRIGAN, Benedictines of Stanbrook, England. Westminster, Maryland, The Newman Press, 1960. 22 cm., VI-354 pp. (Ancient Christian Writers, ed. by J. Qasten and W. J. Burghardt, S.J., No. 29.)

On connaît les caractéristiques de cette collection : introductions généralement brèves ; version anglaise sans le texte original ; notes souvent copieuses et qui prennent parfois l'allure d'un commentaire suivi. Ce premier volume consacré aux *Enarrationes in psalmos* de saint Augustin donne la traduction du commentaire des 29 premiers psaumes. L'introduction présente sobrement l'ensemble de l'œuvre et témoigne d'une connaissance sérieuse des problèmes d'histoire littéraire, des méthodes exégétiques de saint Augustin et des circonstances historiques dans lesquelles se situe son activité. Le texte utilisé est celui des Mauristes tel qu'il se lit dans le *Corpus Christianorum* (series latina, vol. 38-40). On a reproduit la table chronologique placée en tête de l'édition du *Corpus Christianorum* (« légèrement révisée », sans que l'on précise ou justifie les corrections faites ; d'ailleurs cette liste devra être complètement reprise dès que sera achevée la publication des *Essais sur la chronologie des « Enarrationes in Psalmos »* de saint Augustin par H. Rondet, s.j., commencée dans le fascicule 2 du *Bulletin de Littérature ecclésiastique* de 1960). Bien qu'un très petit nombre de travaux soient cités dans la bibliographie, il s'imposait, croyons-nous, d'inclure, comme le plus considérable à s'occuper *ex professo* du contenu des *Enarrationes*, le bel ouvrage de M. Pontet, s.j., *L'Exégèse de S. Augustin prédicateur* (Coll. Théologie, 7, Paris, 1945, 636 p.).

Il est difficile et même présomptueux de juger de la valeur d'une traduction à moins de l'avoir longuement fréquentée. Comme nous avons dû nous contenter de simples sondages, nos remarques n'auront qu'une portée limitée. Le premier passage vérifié nous a immédiatement remis en face des difficultés qu'offre toute traduction d'un texte subtilement chargé d'implications doctrinales comme le sont souvent ceux de saint Augustin. Dans le commentaire sur le ps. 9, v. 12, on commence par trouver « contemplation » pour « speculatio » qui semble perdre ainsi toute raison d'être opposé à « visio » ; mais un peu plus loin on s'en tient au sens étymologique pour rendre « agimus autem speculationem, ut perveniamus ad visionem » par « now we watch, so that afterwards we may enjoy the vision » (p. 120), ce qui ne nous paraît guère plus heureux. D'autres fois la traduction tombe dans la périphrase et le commentaire, solution, il faut bien l'avouer, presque inévitable dans certains cas. Les textes difficiles sur le ps. 23 nous paraissent, dans l'ensemble, correctement compris, mais certaines expressions sont presque méconnaissables : « Persoluta est quæ debebatur terris, ubi cum morte belligerata est, clarificatio Domini » devient « The glory due to the dust of the earth was paid back in full when the Lord wrestled with death in triumphant victory » ; et « sunt quidem istæ in hujus mundi ordinatione virtutes », « Those angel hosts do indeed play a part in the providential

ruling of the world... » (p. 232). Ailleurs, « fortassis explicabo nomine Christi » est traduit par « perhaps Christ will help me to explain clearly in His name » (*In ps.* 29, 10; p. 304). L'on souhaite sans doute un texte lisible qui ne soit pas une simple transposition verbale du latin, mais la plupart des travailleurs semblent préférer de plus en plus une traduction qui serre l'original d'aussi près que possible, en lui laissant, au besoin, ses obscurités. Ce serait plutôt le rôle d'un commentaire de proposer des explications et des interprétations. Hâtons-nous d'ajouter que la traduction dont nous parlons donne pourtant l'impression d'être excellente. Quant aux notes, elles sont réduites au minimum, se contentant de renvoyer à l'Écriture ou, plus rarement, à d'autres passages des œuvres de saint Augustin et de fournir occasionnellement un mot d'élucidation ou un renseignement nécessaire à l'intelligence du texte.

Nous permettrait-on, pour terminer, de nous interroger sur la nature même de la collection dans laquelle paraissent maintenant les *Enarrationes in psalmos* de saint Augustin ? Si elle s'adresse à des non-initiés on peut trouver qu'ils ne sont pas suffisamment guidés dans leur lecture. D'autre part, malgré une admirable présentation et un niveau scientifique élevé, ces volumes ne sauraient suffire au spécialiste qui doit recourir sans cesse au texte latin et qui utiliserait volontiers un appareil technique plus élaboré. A ce point de vue les *Sources chrétiennes* ou la *Bibliothèque augustinienne* présentent sans doute une solution plus satisfaisante. Telle quelle, pourtant, cette traduction des *Enarrationes in psalmos* sera favorablement accueillie par tous les amis de saint Augustin et cela non seulement dans les milieux de langue anglaise; on ne dispose, en effet, d'aucune autre traduction complète récente de cette œuvre importante, l'édition de la *Biblioteca de autores cristianos* ayant renoncé à l'inclure dans ses *Obras de San Agustín* (18 vol., 1946-1959) et la *Bibliothèque augustinienne* ne nous la promettant pas encore pour un avenir rapproché.

Émilien LAMIRANDE, o.m.i.

\* \* \*

MARIE-ANTOINETTE GRÉGOIRE-COUPAL. — *Pourquoi pleures-tu Madonnina ?* Montréal, Éditions Fides, 1960. 21,5 cm., 123 p.

L'auteur inscrit son étude de la Madone de Syracuse en supplément à son ouvrage précédent intitulé : *Le Carillon d'Espérance*. Un bref exposé sur les apparitions de la Mère du Sauveur se devait, en effet, de frayer la voie à l'examen du mystérieux langage des larmes versées par Marie, non plus il y a vingt siècles et sur le Golgotha, mais tout récemment et dans l'humble demeure d'un couple miséreux. Ses autres appels, ses recommandations, ses prodiges restés sans effets, la Mère des hommes condescend, cette fois, à venir pleurer dans la pièce la plus intime d'un foyer, d'un foyer durement secoué par le malheur. D'une plume alerte, M.-A. Grégoire-Coupal recrée d'abord l'atmosphère dans laquelle le miracle s'est accompli, afin d'être en mesure de transmettre ensuite plus fidèlement le message silencieux que la « Madonnina » a bien voulu apporter au monde à l'été 1953. L'esprit une fois captivé par le récit fidèle des merveilles accomplies, le cœur du lecteur se laissera facilement toucher par le ton pressant des recommandations de la Souveraine Mère de Dieu.

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

\* \* \*

JACQUELINE VINCENT. — *Livre de l'Amour*. Paris, Desclée de Brouwer, 1960. 22 cm., 294 p.

Dans la série des « Études carmélitaines », le père Bruno de Jésus-Marie présente divers écrits de Jacqueline Vincent, qui vécut de 1880 à 1954, publia une trentaine d'ouvrages admirables et, comme tertiaire du Carmel, portait le nom de sœur Madeleine-de-Jésus-Marie.

La majeure partie de ce livre comprend l'*Autobiographie* qu'elle rédigea en 1928, à la demande du père Bruno, son directeur spirituel. On ne peut s'empêcher d'être étonné des souffrances morales et des privations matérielles que lui imposait un mari indigne d'elle. Elle se montra toujours héroïque dans sa fidélité, en des conditions particulièrement pénibles et décevantes pour le cœur. Ses souffrances, qui durent être plus atroces que ne l'étaient celles d'Elizabeth Leseur, contribuèrent à sa perfection et l'aidèrent à se consacrer définitivement à l'Amour.

À cette *Autobiographie*, le père Bruno ajoute un recueil de notes et correspondances qui projettent une vive lumière sur la vie mystique de cette noble femme, qui connaissait et pratiquait la doctrine de saint Jean de la Croix. De 1930 à 1954, elle publia, pour enfants et adolescentes, vingt-quatre ouvrages populaires de ton moral élevé, en plus de plusieurs romans pour adultes, où vibre une âme vraiment chrétienne. Quelques mois avant sa mort, elle avait commencé un roman sur la solitude qu'elle voulait intituler *Salut, ma joie*, en opposition au *Bonjour, tristesse* de la Sagan. Le présent volume contient une brève esquisse de cet ouvrage inachevé.

Le père Bruno termine le *Livre de l'Amour* en décrivant les derniers instants de celle dont la vie avait été un exemple d'héroïsme chrétien. Il a soin de ne l'appeler une sainte, mais on peut se rendre compte jusqu'à quel point la souffrance l'avait assistée dans la lutte entre la nature et la grâce. Cet ouvrage édifiant est un magnifique témoignage de foi et un document psychologique de grande valeur, qui encouragera nombre de personnes qui plient sous le poids de leurs croix.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

JAN DOBRACZYNSKI. — *Le Glaive sacré. L'Épopée de saint Paul*. Traduit par Marthe ZAMIENSKA. Mulhouse, Éditions Salvator, 1959. 19,5 cm., 304 p.

On se tromperait à chercher ici un exposé historique des aventures extraordinaires arrivées à saint Paul. Car l'auteur a voulu donner dans le genre épopée. Il s'est plu à introduire des éléments de fiction. Pour concrétiser en un symbole le revirement merveilleux opéré dans le cœur de son héros, il a fondé l'intrigue sur la légende du glaive de Judas. Et c'est en reliant chaque épisode à ce gage de ses serments qu'à plusieurs reprises il amène saint Paul à réfléchir sur son passé pour une prise de conscience des bouleversements radicaux effectués dans sa conception soit de la vie, soit de la destinée, soit de la religion, soit de la patrie. Lu dans cette perspective, — malgré la disposition typographique qui ne favorise guère le partage entre les nombreux retours en arrière et le progrès du récit en cours, — cet ouvrage saura tenir en éveil l'attention du lecteur intéressé à suivre le drame tout intérieur qui tiraille l'âme de l'Apôtre.

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

\* \* \*

G. VAN BULCK, s.j. — *Autour du problème missionnaire*. Études de missiologie de 1932 à 1957. Rome, Université Grégorienne, 1960. 248 p. (*Studia missionalia* X.)

La Faculté de Missiologie à l'Université Grégorienne de Rome célèbre son vingt-cinquième anniversaire. Pour le souligner, un numéro spécial des *Studia*

*Missionalia* a été consacré à la vie et aux œuvres missiologiques, publiées un peu partout, par les professeurs de la faculté. On nous fournit aussi un résumé de tous les articles, parfois fort étendus, parus dans les *Studia Missionalia*, depuis la fondation de la collection en 1942. Ainsi ce volume sera un excellent ouvrage de consultation pour tous ceux qui s'intéressent aux études missionnaires. Il est dû à la diligence du R.P. G. Van Bulck.

L. O.

\* \* \*

✓ MARCELLE AUCLAIR. — *La Parole est à Monsieur Vincent*. Paris, Bonne Presse, 1960. 330 p.

Marcelle Auclair s'est fait une renommée comme hagiographe, en contribuant pour une large part au renouveau du genre littéraire des vies des saints. Pourtant ce n'est pas une biographie ordinaire qu'elle nous offre ici, c'est « un saint Vincent par lui-même ». Elle nous présente une série de documents, minutieusement sélectionnés : des lettres, des réflexions, des notes de monsieur Vincent. Il se peut qu'au début on soit dérouté un peu par ce genre nouveau; bien vite on se rendra compte qu'on se trouve devant un personnage vivant, agissant et parlant dans son cadre historique, et nous entretenant des sujets les plus divers : la joie, la patience, la pauvreté, la santé, l'oubli de soi, etc. Et à cause de cela peut-être, on le sentira en même temps très près de nous. Le livre compte trente-deux pages d'illustrations en héliogravure.

L. O.

\* \* \*

✓ *La Société canadienne d'Histoire de l'Église catholique. Rapport 1959*. [Hull, Imprimerie Leclerc, 1960.] 74-13\* p.

Ce vingt-sixième rapport annuel de la Société canadienne d'Histoire de l'Église catholique, comme ses prédécesseurs, se fait remarquer par la variété et la valeur de ses études.

On lira avec intérêt les travaux de M<sup>re</sup> Arthur Maheux, *Où en sommes-nous en fait d'histoire de l'Église canadienne?* insistant en particulier sur les travaux déjà publiés dans les *Rapports*; de l'abbé Honorius Provost sur l'histoire ancienne du Séminaire de Québec : *Le Séminaire de Québec dans le plan de M<sup>re</sup> de Laval*; du père Léon Pouliot, s.j. : *Monseigneur Bourget et la Confédération*; du père Émile Bouvier, s.j. : *L'Église et la crise sociale*; de M. Jean-Éthier Blais : *Monseigneur Camille Roy : témoin d'une époque littéraire*, et de l'abbé Benoît Jobin : *Autour de la paroisse du Sacré-Cœur de Toronto*.

Dans la seconde partie du *Rapport*, on trouvera également les recherches de la section anglaise de la Société : J. B. Conacher : *The Politics of the "Papal Agresion" Crisis, 1850-1851*; Duncan Fishwick : *An Early Christian Cryptogram?* Franklin A. Walker : *Peter Chaadaev and Catholic Unity*; Rev. Paul E. Crunican : *Father Lacombe's Strange Mission : The Lacombe-Langevin Correspondence on the Manitoba School Question, 1895-1896*; E. E. Y. Hales : *The Popes and Political Liberty*; Rev. Richard Kinsky, c.s.b. : *Reaction of the Toronto Globe to the Vatican Council. — Dec. 1869-July 1870*, et Martin A. Galvin : *The Jubilee Riots in Toronto, 1875*.

Un *Index* préparé par M. Lucien Brault (p. 1\*-13\*) complète ce volume qui reproduit les études lues au congrès de la Société tenu au Saint Michael's College de Toronto en 1960.

En somme il s'agit d'un volume qui devrait trouver sa place dans la bibliothèque de toutes nos maisons d'enseignement et de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Église canadienne.

Gaston CARRIÈRE, o.m.i

\* \* \*

GÉRARD GIERSE. — *L'Amour dans le Mariage chrétien. L'Union conjugale à l'épreuve quotidienne.* Traduit par l'abbé R. VIRRIION. Mulhouse, Éditions Salvator, 1960. 19 cm., 178 p.

Ce livre s'ajoute fort opportunément au flot de littérature sur le mariage. C'est au catalogue des bons ouvrages qu'il s'associe, de ces ouvrages dont la mission est d'exalter l'amour sincère, de signaler les écueils du mariage, d'exposer la saine doctrine sur son but, ses joies, ses devoirs. D'un style habilement adapté au goût de la masse des fidèles, il développe chaque problème familièrement, sans s'astreindre à un plan élaboré, susceptible de rebuter bon nombre de lecteurs. Pour austères que soient ses leçons sur le bonheur à édifier par le don de soi, l'auteur n'en a pas moins été attentif à en varier la forme, à présenter alternativement des histoires vécues, des lettres, des dialogues vivants, de menus incidents croqués sur le vif, des témoignages, des enseignements par question et réponse. Ce recueil est bien fait pour plaire.

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

\* \* \*

*Mélanges de l'Institut dominicain d'Études orientales du Caire (M.I.D.E.O.),* n° 5, 1958. 24 cm., 484 p.

Ce nouveau cahier de l'Institut dominicain d'Études orientales du Caire mérite d'attirer l'attention de plusieurs catégories de chercheurs. Les arabisants et les orientalistes y trouveront la traduction en arabe des psaumes 1 à 25 (M. al-Sadeq Hussein), la seconde tranche de la biographie d'Ansari (S. de Beaurecueil, o.p.), une contribution à l'étude de la langue parlée du Caire (G. C. Anawati, o.p.), une chronique des textes arabes anciens édités en Égypte au cours de l'année 1958 et plusieurs autres travaux de moindre étendue. Les médiévistes liront avec intérêt les résultats d'une enquête destinée à préparer une éventuelle réunion des arabisants et des médiévistes qui s'intéressent à la philosophie arabe d'après des traductions latines (G. C. Anawati, o.p.); ils pourront prendre connaissance, également, de la substantielle préface que M. Ibrahim Madkour a écrite pour l'édition des *Catégories* d'Avicenne. Les historiens des sciences trouveront une étude bibliographique sur l'histoire des drogues dans l'antiquité et le moyen âge (G. C. Anawati, o.p.). Les théologiens s'arrêteront à un article sur le cheikh Tantawi Jawhari (1862-1940) et son commentaire du *Coran* (J. Jomier, o.p.) et surtout à l'analyse de quatre ouvrages en arabe sur le Christ (J. Jomier, o.p.). Dans ce dernier article l'auteur remarque un déplacement d'intérêt au plan proprement religieux. Au moyen âge on voyait en Jésus le Prophète de la religion intérieure; dans les quatre ouvrages examinés ici il apparaît plutôt comme le représentant de la conscience et de la droiture naturelles. Tous enfin pourront lire les nouvelles culturelles du monde arabe et les témoignages émouvants exprimés à l'occasion du décès du professeur Youssef Karam.

Cette sèche énumération suffit à donner une idée de ce cinquième cahier d'études orientales et à recommander l'œuvre poursuivie par les dominicains du Caire à un

moment où une référence commune à des valeurs de l'esprit apparaît comme le seul remède aux divisions qui menacent toujours davantage d'opposer le monde arabe au monde « occidental ». On a plaisir à lire, dans cette perspective, le résumé de l'entretien qui eut lieu entre le recteur de l'Azhar et l'ambassadeur du Canada au Caire (p. 436-438). Le premier déclarait, à propos des contacts à établir entre tous ceux qui partagent la foi en Dieu : « La seule voie positive est celle de la raison éclairée, de la culture clairvoyante, la voie de la mutuelle compréhension. Et pour cela il faudrait que chaque groupe essaie, sans passion, de comprendre profondément les principes, les valeurs, les enseignements de l'autre groupe. » Les *Mélanges* de l'Institut dominicain du Caire contribueront efficacement, à n'en pas douter, à préparer ce rapprochement.

Émilien LAMIRANDE, o.m.i.

\* \* \*

GEORGES DUCOIN. — *Pour une Économie du Bien commun*. Paris, Lethielleux, 1960. 20 cm., 142 p.

Dans la belle collection « Théologie pastorale et Spiritualité », ce cinquième volume est une synthèse de la doctrine sociale de l'Église, rédigée par le père Ducoin, s.j., qui est aumônier de l'Union sociale d'ingénieurs catholiques et recteur de l'Institut catholique professionnel, situé près de Nantes. Après une introduction doctrinale sur les fondements dogmatiques de la doctrine sociale de l'Église, l'auteur suit le plan que voici : « Besoins de l'homme, droits et devoirs fondamentaux » ; « L'homme dans les diverses sociétés économiques » ; « Facteurs d'évolution de ces sociétés économiques » ; « Le bien commun dans les perspectives économiques ».

Cet ouvrage, qui est non seulement parsemé de plus de deux cents textes pontificaux de Léon XIII, Pie XI et Pie XII, mais en majeure partie constitué par ces textes, est un magnifique exposé de la position de l'Église par rapport aux aspects moraux de la vie économique. C'est un véritable « bréviaire » de doctrine sociale catholique, et les nombreuses citations d'encycliques, de radio-messages, de lettres et de discours des Papes serviront à diffuser la pensée officielle de l'Église, que le monde entier se doit de connaître et de pratiquer et que les catholiques particulièrement seraient coupables de sembler ignorer ou de vouloir mettre en sourdine.

Il convient de mentionner la table analytique très détaillée des centaines de sujets abordés dans cette étude qui, malgré sa brièveté, sera un précieux instrument de travail et une source d'inspiration pour tout homme soucieux de justice sociale et conscient d'être le gardien de son frère.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

SIEFAN WYSZYNSKI. — *L'Esprit du Travail*. Montréal, Éditions du Lévrier, 1960. 19,5 cm., 230 p.

M. Jerzy Adamkiewicz, professeur de recherches au Centre d'Études slaves de l'Université de Montréal, a droit à toute notre reconnaissance pour avoir traduit en français ce magnifique ouvrage du cardinal Wyszynski, Primat de Pologne. Son Éminence le cardinal Léger, archevêque de Montréal, y a écrit une admirable préface.

Avec les clartés d'une foi profonde et les intuitions d'une âme contemplative et dans un langage chaleureux et sensible comme l'âme polonaise, l'auteur nous offre une spiritualité du travail, dont tous les humains, soit travailleurs manuels, soit ouvriers de l'esprit, peuvent largement profiter. Même si le travail à la sueur

de son visage n'avait pas été imposé à l'homme déchu comme pénitence, il aurait été une loi de notre nature, car l'homme est fait pour travailler comme l'oiseau pour voler, et c'est l'activité plutôt que l'oisiveté qui lui est normale.

Avant d'assumer les lourdes responsabilités de l'épiscopat et avant de s'engager dans une lutte héroïque avec les puissances infernales du communisme pour la survie de son peuple, l'éminent auteur, qui a plusieurs volumes à son crédit, avait enseigné les sciences sociales dans un séminaire. Sociologue chrétien, il ne réduit pas l'homme à n'être qu'un facteur de production, « homo œconomicus », mais il comprend la place du travail dans la vie de l'individu et de la société et il prescrit les moyens de faire servir le travail pour aller à Dieu.

Parsemant son texte de citations bibliques et de fines observations, il considère d'abord le travail en Dieu, ainsi que le travail du Christ, ouvrier de Nazareth et fondateur de l'Église. Puis il montre que le travail est lié à la nature humaine, qu'il perfectionne l'homme et son œuvre, qu'il a un caractère social, que c'est un mode d'entraide et une collaboration avec Dieu. L'auteur fait aussi ressortir le caractère salubre du travail, qui peut être transformé en un acte d'amour envers le Créateur, à condition qu'on prie en travaillant. Le travail extérieur ne nous dispense pas du travail intérieur et ne doit pas amoindrir nos réserves de vie intérieure et spirituelle. Marie et Marthe peuvent s'entraider. Il est aussi question de certaines vertus qui se rapportent au travail, telles que la patience, la persévérance, l'exactitude consciencieuse et la collaboration. Enfin, le travail s'achève en joie et il est suivi de repos, qu'il faut aussi apprendre à sanctifier.

Nous n'avons fait que mentionner les en-têtes de chapitres de ce beau livre; cela nous donne déjà une idée de l'élévation morale qu'on peut en retirer. Une bibliographie extrêmement riche sur l'histoire, la psychologie et la théologie du travail ajoute grandement à la valeur de ce volume, qui mérite d'être lu attentivement et même médité religieusement.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

*Léon Zitronne vous parle de l'U.R.S.S.* Paris, Éditions Mondiales, 1960. 21 cm., 294 p.

Ce livre assez superficiel mais de lecture agréable est le reportage d'un journaliste français bien connu à la télévision de son pays d'adoption. Né en Russie avant la Révolution soviétique, mais élevé et ayant vécu en France depuis l'âge de trois ans, M. Zitronne nous avertit qu'il n'a aucune sympathie pour le communisme. Sa connaissance du russe, cependant, lui a permis de parler à des centaines de personnes en U.R.S.S., où il est demeuré quatre mois récemment, comme acteur d'un film franco-russe. Il ne discute pas de politique, ni de religion, ni de philosophie du communisme, ni de moyens de production, mais il relate tout simplement ses impressions à la suite des interviews libres qu'il eut en Russie avec une foule de petites gens qu'il trouva fort sympathiques.

On peut se demander si, dans son portrait de Khrouchtchev, il n'exagère pas un peu la bonhomie de celui que le monde occidental n'a que trop de raisons de considérer plutôt « ours », agressif et intraitable. Peut-être faudrait-il reconnaître les qualités d'acteur de ce « monsieur K », qui sait bien jouer un double rôle, chez lui et à l'étranger.

Au moyen de petites chroniques, de faits divers et de bouts de conversations, l'auteur parvient à nous donner une image intéressante de la vie en Russie. Voici ce qu'on pourrait appeler la conclusion de son volume : « Au terme de mon assez long voyage, je suis plus que jamais convaincu que le plus beau pays, c'est la



France; mais, si vous avez le moyen et le temps d'aller faire un tour en U.R.S.S., je vous y engage. Même si certaines choses vous agacent, vous ferez un bien joli voyage.»

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

PHILIPPUS SOCCORSI, s.j. — *De Geometriis et Spatiis non Euclideanis*. Romæ, apud Ædes Universitatis Gregorianæ, 1960. 22 cm., 296 p. (Collectio « Quæstiones Scientificæ cum Philosophia Conjunctæ ».)

Qu'on le veuille ou non, les géométries non euclidiennes existent. Le problème que leur droit de cité dans le champ des connaissances humaines pose à qui veut aborder d'un œil critique la question de la vérité mathématique, est des plus complexes. Construites à partir d'un cinquième postulat nouveau, choisi en opposition avec celui d'Euclide, ces géométries s'affirment désormais comme parfaitement logiques et à l'abri de toute contradiction. Quant aux jugements de valeurs à leur sujet, ils ne peuvent s'appuyer que sur un inventaire détaillé de leur structure. Leur orthodoxie n'apparaît que si l'on accepte d'être au préalable introduit au cœur même de l'axiomatique et initié à une terminologie quelque peu technique certes, mais seule capable de révéler les secrets des théories les plus générales de la physique moderne. Aussi, est-ce en vain que les manuels de philosophie générale ont tenté de répondre, par un exposé de quelques pages, aux difficultés que posent ces systèmes. Pour donner à l'examen critique des géométries toute l'ampleur requise, l'auteur n'a pas hésité à consacrer la majeure partie de son ouvrage à l'explication des notions mathématiques et physiques sur lesquelles il base ensuite la solution qu'il apporte au problème, du triple point de vue logique, critique et ontologique. Cette monographie, qui présente un plus grand intérêt pour le philosophe que pour l'homme de science, est une contribution importante à l'étude des rapports entre la philosophie d'une part, les mathématiques et les sciences physiques, d'autre part.

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

\* \* \*

*Aux Sources du Présent*. Toronto, University of Toronto Press, 1960. 24 cm., x-112 p.

Sous la direction de MM. Léon Lortie et Adrien Plouffe, des membres de la section française de la Société royale du Canada présentent quelques brèves études sur différents aspects de la vie culturelle du Canada français, dans le but de montrer que le quart de siècle de 1910 à 1935 fut le point de départ et la source de la plupart des courants d'idées actuels chez nous.

On mentionne des centaines de noms de Canadiens français, du monde de la politique, de l'enseignement, de la littérature, de l'histoire, du théâtre, des sciences, etc., et on ajoute une foule de noms de personnages de langue anglaise, mais on réussit le tour de force de taire celui du père Georges Simard, dont les écrits, de 1920 à 1940, tels que *Tradition et Évolution dans l'enseignement classique*, *L'Œuvre d'Éducation du père Tabaret*, *Qu'est-ce que l'Histoire de l'Église du Canada ?*, *Études canadiennes : éducation, politique, choses d'Église*, *Universités catholiques : tâches présentes*, *Maux présents et Foi chrétienne*, *États chrétiens et l'Église*, etc., sans parler de ses nombreuses conférences publiques, ont pourtant exercé une profonde influence même sur ceux qui se refusent à l'admettre. Il est

étrange que ses propres confrères de la Société royale aient pu l'oublier si vite, cinq ans après sa mort. *Vanitas vanitatum...*

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

*Les Origines de l'Homme. Cahiers d'Études biologiques*, n°s 6 et 7. Paris, Lethielleux, 1960. 24 cm., 204 p.

Depuis quelques années, les membres du Laboratoire de Biologie générale, aux Facultés catholiques de Lyon, voient à la publication des « Cahiers d'Études biologiques », qui ont déjà attiré l'attention d'un grand nombre de savants et de philosophes. Le présent volume, dont le sous-titre est *Biologie et culture*, rassemble une douzaine d'études assez disparates, dont quelques-unes sont strictement scientifiques et d'autres plus philosophiques ou culturelles. Il y est question de géologie, de paléontologie, de préhistoire, d'esthétique, d'anatomie comparée, de psychisme animal, de psychologie expérimentale et rationnelle, de linguistique, voire même de théologie. Bien que presque toute la gamme des disciplines intellectuelles y passe, on ne peut qu'admirer l'unité globale de l'œuvre, puisque l'intérêt dominant demeure le problème des origines de l'homme.

Sous le titre *Apparition de l'homme*, l'abbé Mousterde, des Facultés catholiques de Lyon, fournit une étude sur les hommes fossiles. Il parle du groupe des « pré-sapiens », ayant soin d'ajouter un point d'interrogation après cette expression. En effet, que serait l'homme s'il n'était pas *sapiens*? Comme le dit l'auteur lui-même, « l'homme est créé supérieur à tous les animaux; image de Dieu, il reçoit son âme par l'intervention spéciale du Créateur ». Au sujet du Pithécantrophe de Java, l'auteur souligne que Dubois avait été obsédé par le désir de trouver le « chaînon manquant » et que cette préoccupation n'avait pas été sans influencer l'interprétation qu'il donna à sa « découverte ».

Dans *Mentalité religieuse et préhistoire*, le père Bergougnieux, des Facultés catholiques de Toulouse, refuse, à bon droit, de reconnaître une distinction entre *homo faber* et *homo sapiens*. « Aujourd'hui comme hier, l'homme n'est *faber* que parce qu'il est *sapiens*. » Se refusant aussi à admettre que l'animal soit naturellement devenu homme par un glissement ou une série de stades intermédiaires, il rappelle que « le XIX<sup>e</sup> siècle matérialiste ne pouvait concevoir qu'une évolution homogène, progressive et totale ».

Par opposition à l'évolution monophylétique, M. Piveteau, professeur à la Sorbonne, dans une étude sur *L'homme et les primates*, soutient que « l'unité des primates n'est pas l'unité d'une tige unilinéaire mais l'unité d'une arborescence » et il soutient que « la rareté des documents paléontologiques augmente singulièrement les difficultés du problème et on ne peut encore espérer arriver à une solution définitive ».

Se basant sur ses vastes connaissances de « l'art préhistorique », qui date du paléolithique récent, M<sup>lle</sup> Alimen, directeur de recherches au C.N.R.S., conclut à « l'unité foncière de l'homme *sapiens* de toutes les races, à travers l'espace et à travers le temps, au cours de l'histoire et de la préhistoire ». C'est dire qu'elle appuie la thèse du monogénisme.

Mentionnons en passant deux autres travaux, un de craniologie comparée, sur les rapports entre la forme du crâne et la position verticale, et l'autre de neurophysiologie, sur les rapports entre l'intelligence et le cerveau. Puis, il est question des limites du « psychisme animal », qui ne dépasse jamais le concret et le sensible. Ce qui distinguera toujours l'homme de l'animal c'est le langage, qui suppose la

pensée abstraite. Après une étude sur la fonction phonatoire de l'homme, il en est une aussi sur l'apprentissage du langage chez l'enfant.

Le père Russo apporte un travail de cybernétique, *Langage et théorie de l'information*, sur les machines électroniques, qui peuvent calculer la fréquence d'emploi de lettres ou même de mots dans un texte quelconque, et sur la traduction « mécanique » des langues. Il n'est pas trop facile de voir comment cette étude se rapporte aux origines humaines. Le père Martelet cependant s'efforce, dans son article intitulé *L'homme comme parole et Dieu comme révélation*, de montrer que tous les travaux de ce volume gravitent autour du fait élémentaire que l'homme est dans la nature l'animal qui parle. Il fait ressortir que la parole joue un rôle de discrimination fondamentale, de coupure, de discontinuité, qui révèle la transcendance de l'homme sur le règne animal, son originalité spirituelle et sa puissance obédientielle à recevoir la Révélation.

Une *Chronique*, qui termine cet ouvrage, traite des « incertitudes sur la définition de l'intelligence ». Les ambiguïtés, les sinuosités de la psychologie contemporaine, son positivisme, son refus des idées générales privent de consistance et de clarté le concept que beaucoup de modernes se font de l'intelligence. L'entente est loin d'exister sur le sens de ce mot dont tout le monde se sert.

Ce rapide sommaire du contenu du présent volume ne peut que suggérer la variété et la richesse des considérations qu'on y trouve. C'est un livre stimulant, qui demande à être étudié soigneusement et qui fait honneur aux Facultés catholiques de Lyon, d'où il émane.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

GILBERT GENSAC. — *Nous vivrons 150 ans*. Paris, Éditions Mondiales, 1960. 17,5 cm., 221 p. (Collection « le Demi-siècle de la Science ».)

Chacun s'intéresse, au moins pour soi, à la prolongation de la vie. L'auteur, pour sa part, se range parmi ceux qui se sont penchés avec sérieux sur le problème de la possibilité de retarder la mort pour la plus grande partie de l'humanité. Son étude débute par des cas confirmant un fait établi, à savoir que le Proche-Orient se distingue par la longévité extraordinaire de ses habitants et la vigueur de ses centenaires. De cette constatation, il passe à l'examen sommaire des travaux de recherches entrepris, spécialement dans les laboratoires de longévité, pour tenter de percer les mystères du vieillissement, fait l'inventaire des ressources grandissantes dont l'homme dispose contre cette dégénérescence qui nous guette, et résume, à l'avantage de tous, les données essentielles d'une hygiène soigneusement ordonnée à protéger l'organisme contre le poids des ans.

L. O.

\* \* \*

ROBERT LECHÈNE. — *Mystères sous nos pas*. Paris, Éditions Mondiales, 1960. 18 cm., 219 p. (Collection « Le Demi-siècle de la Science ».)

Nul n'ignore avec quelle frénésie l'on s'est lancé à l'assaut du ciel. Moins connus sont les travaux accomplis, en ce demi-siècle surtout, pour arracher à la terre quelques rares données révélatrices de son origine, de sa composition, de son histoire, des richesses qu'elle tient en réserve, des formes diverses de vie qu'on y rencontrait autrefois, et qu'on y rencontre peut-être encore. S'adressant à des non-spécialistes, l'auteur a voulu, en quelques cents pages, présenter une synthèse que l'on pourrait concevoir comme une tranche du roman de la science. Il convie le

lecteur, à titre d'explorateur, à une randonnée mystérieuse. Le premier objet offert à sa légitime curiosité sera le globe terrestre qu'un géant aurait sectionné par le centre. Viendront ensuite successivement la visite des cavernes dans lesquelles d'audacieux chercheurs ont maintes fois pénétré, et une plongée dans la mine la plus profonde du monde. Pour terminer, Robert Lechène lui fera part de ses vues sur les moyens pratiques d'utiliser le sous-sol : moyens dont les uns sont en voie de réalisation, et les autres à l'état de perspectives ouvertes au génie de l'homme.

L. O.

\* \* \*

J. HERZOG-DÜRECK. — *Menschsein als Wagnis. Neurose und Heilung im Sinne einer personalen Psychotherapie*. Stuttgart, Klett-Verlag, 1960. 300 p. 19,50 DM.

Il existe actuellement dans les milieux psychanalytiques en Allemagne, en Suisse et en Autriche un courant très actif qui se présente comme anthropologique, existentiel ou personnaliste. Ses représentants veulent dépasser les conceptions par trop unilatérales et tronquées que les pionniers de la psychologie dynamique ont proposées, et valoriser toutes les dimensions de l'homme.

Par son nouvel ouvrage, Johanna Herzog-Düreck vient enrichir et compléter les résultats déjà acquis dans ce sens par Von Gebattel, Binswanger, Meinnertz, Michel, Trüb, Schottländer, Caruso, Daim pour n'en nommer que les principaux.

Vivre en homme, c'est se voir confronté avec des problèmes et conditionnements fondamentaux, tels que le temps, l'historicité, la sexualité, le mal, la culpabilité, le monde, la mort. Souffrir d'une névrose dès lors serait avoir manqué son existence et ne pas être capable de réaliser pleinement sa condition humaine. Chaque type de névrose correspondrait à un problème particulier non résolu : la dépression, l'hystérie, la névrose obsessionnelle et schizoïde. Dans le dialogue avec le thérapeute, le névrotique peut trouver la vraie réponse à ses problèmes en découvrant l'espérance, la joie, le pardon, la sécurité, la confiance et surtout l'amour. « Non intratur in veritatem nisi per caritatem » (saint AUGUSTIN).

Voilà les idées maîtresses qui dominent la première section de ce livre. Elles sont illustrées ensuite par le compte rendu assez détaillé de quatre cas où la psychanalyse et la psychosynthèse vont de pair. L'auteur nous a donné un ouvrage de très grande valeur, fruit de toute une vie consacrée à l'étude, à la thérapie et à la réflexion. De nombreuses questions qui intéressent hautement le psychologue, le philosophe et le théologien, y sont traitées de main de maître. On regrettera l'absence d'un index qui faciliterait la consultation.

A. ULEYN, o.m.i.

\* \* \*

EVA FIRKEL. — *Lebensreife. Zur Selbsterziehung der Frau*. Cassianum Donaauwörth, Verlag L. Auer, 1960. 136 p.

M<sup>lle</sup> Eva Firkel, docteur en médecine à Vienne, s'est faite connaître depuis des années par ses nombreux ouvrages, articles et causeries. Voici le dernier ouvrage de sa plume où l'on se plaît à retrouver son style étincelant et vigoureux mis au service d'un robuste bon sens. *La maturité. Conseils pour l'auto-éducation de la femme* réunit une série de réflexions autour des thèmes suivants : la complexité de la vie moderne, vie familiale et professionnelle, craintes et angoisse, susceptibilité, conscience et culpabilité, découragement, maturation. Destiné au grand public et d'apparence simple, ce petit livre n'est pourtant nullement bavard ou superficiel.

Remarquablement douée pour la synthétisation, M<sup>lle</sup> Firkel est « chez elle » aussi bien dans la médecine et la psychothérapie actuelle que dans la spiritualité chrétienne. Le lecteur attentif voit affleurer sans cesse la vaste culture de l'auteur. Mais c'est une véritable « culture », c'est-à-dire ce qui demeure quand on a oublié tout le reste, comme disait Herriot. Jamais elle ne devient étalage d'érudition, pédanterie ennuyeuse ou lourdeur moralisante.

Souhaitons à cet ouvrage tonifiant et écrit avec tant de sagesse, de nombreuses lectrices et espérons que les directeurs d'âmes y apprennent comment présenter un christianisme qui colle au réel.

A. ULEYN, o.m.i.

\* \* \*

R. TAUSCH. — *Das psychotherapeutische Gespräch. Wachsenen-Psychotherapie in nicht-directiver Orientierung.* Göttingen, Hogrefe Verlag, 1960. 214 p.

Depuis la seconde guerre mondiale on a pu constater que les contacts internationaux se sont multipliés entre les hommes de science : les livres importants sont traduits à un rythme de plus en plus rapide, des congrès s'organisent partout, des échanges de professeurs entre différentes universités sont devenus coutume. Tout cela vaut certainement pour les domaines de l'histoire, des sciences naturelles, de la sociologie, de la philosophie et de l'histoire. Mais pour ce qui concerne la psychologie, on se heurte à un étrange séparatisme. En France on ignore presque totalement ce qui se fait en Allemagne et en Autriche; les Américains de leur côté vont leur chemin et dans les pays germaniques on s'enferme volontiers dans ses écoles et traditions locales. Heureusement il y a des exceptions. Et l'ouvrage de R. Tausch (le dialogue psychothérapeutique; une thérapie pour adultes d'orientation non directive) constitue un nouvel effort pour sortir de l'isolationisme.

Les lecteurs d'expression allemande y trouveront une excellente présentation de la méthode « counseling », telle qu'elle a été mise au point par Rogers; méthode très répandue en Amérique du Nord mais beaucoup moins connue en Europe.

Trois grands chapitres, 1<sup>o</sup> les faits de base, 2<sup>o</sup> le thérapeute, 3<sup>o</sup> le client, forment la charpente de l'exposé corsé par de nombreux comptes rendus et enregistrements de cas. Ceux-ci proviennent tous de l'expérience personnelle de l'auteur qui pratique la méthode depuis plusieurs années. A ce point de vue, l'ouvrage apporte un enrichissement « casuistique » considérable. Car jusqu'à date on ne possédait guère que des illustrations typiquement américaines de la méthode Rogers. Il n'y a pas lieu de résumer ici en quoi consiste la méthode et la technique du *counseling*.

Notons en passant que le terme « non-directif » n'est peut-être pas très bien choisi; « client-centered » ou « self-directive » semble mieux rendre le climat caractéristique et la composante essentielle de cette thérapie.

Ce qui doit retenir davantage notre attention, ce sont les indications, parsemées un peu partout au fil de l'ouvrage, au sujet des catégories de personnes susceptibles de profiter d'un tel traitement. Ici M. Tausch manifeste une plus grande circonspection que certains de ses collègues américains. Il ne se laisse pas emporter par l'enthousiasme pour la nouvelle découverte comme ceux qui s'imaginent que dorénavant toute personne-en-difficulté pourra trouver la solution dans une cure de *counseling*.

Il avoue que cette psychothérapie ne sert pratiquement à rien dans les cas de psychose, de dépression endogène, d'épilepsie et de psychopathie (p. 28); qu'elle n'aura guère de succès avec des personnes égocentriques dont le comportement est antisocial et inadapté, qui profitent de leur style de vie et n'éprouvent pas le besoin

de changer d'attitude (p. 44). Concernant cet important problème de l'indication et de la contre-indication du *counseling*, je voudrais exprimer ici un regret (et je pense que d'autres lecteurs le partageront) : M. Tausch donne l'impression d'éviter soigneusement le terme « névrose » que l'on attend continuellement voir apparaître.

Bien sûr, il est extrêmement difficile de délimiter les cas de psychose, de psychopathie, de névrose et de perturbation affective. Les spécialistes sont peut-être plus loin que jamais d'un accord quant au diagnostic. C'est peut-être un motif pour éviter l'usage de ces termes ambigus et flottants. Mais cela ne dispense pas d'une description assez détaillée des états pathologiques que l'on croit susceptibles d'être améliorés par une méthode qu'on préconise.

Pour ne donner qu'un exemple, je pense que toute une catégorie de « clients » éprouveront le climat « non-directif » ou « client-centered » comme fort frustrant et qu'ils y chercheront facilement une satisfaction plus ou moins teintée de masochisme. Ce sera le cas des obsessionnels qui se serviront de la relation thérapeutique comme d'un rituel derrière lequel ils cacheront leur attitude obsessionnelle pour se soustraire à une exploration qui pourrait mener à l'*insight*. Pour aider ces gens le psychothérapeute devra fermement soutenir les exigences de la réalité objective à leur égard et même interpréter le mécanisme du transfert qui entre en jeu. Là nous touchons une autre faiblesse dans l'ouvrage de M. Tausch : le problème du transfert, nœud central dans le processus psychanalytique (et dans toute maturation, pourrait-on dire), n'est même pas mentionné.

Malgré ces lacunes, il faut savoir gré à l'auteur pour le précieux service qu'il a rendu à un public que nous espérons vaste, en présentant de façon claire et sereine, une méthode psychothérapeutique qui mérite certainement d'être mieux connue. Signalons pour terminer les suggestions fort intéressantes aux pages 188-191 pour résoudre le problème suivant : comment le névrosé arrive-t-il à corriger l'image de son moi ? M. Tausch l'explique en partant d'une hypothèse avancée par Rohrer sur l'influence réciproque entre les processus physiologiques et psychiques.

A. ULEYN, o.m.i.

\* \* \*

ANDRÉ JANY. — *Jean Blin, missionnaire en Chine*. Paris, Librairie Mignard, 1960. 22,5 cm., 139 p.

Voici l'histoire émouvante et suggestive d'un missionnaire-né. Dès son enfance, il aspire de toute son âme à l'apostolat en Extrême-Orient. Puis son rêve se réalise : il s'embarque pour la Chine et l'Indochine. Il y dépensera quarante ans de sa vie, y endurera des tracasseries sans nombre et y affrontera des difficultés toujours croissantes. Le récit qu'André Jany présente est authentique, il le tient de la bouche même du héros, son ami de toujours. Si Jean Blin s'est prêté de bonne grâce à raconter sa longue expérience de la vie, des hommes et des choses en son pays d'adoption, et à révéler les détails, — non les plus douloureux, toutefois, — de son long martyre physique et moral, c'est par devoir qu'il l'a fait, c'est pour lancer à la face du monde la voix plaintive de la Chine meurtrie, sacrifiée et même traitreusement vendue aux communistes, ennemis jurés des peuples d'Extrême-Orient autant que de leurs chrétientés.

L. O.

\* \* \*

Ferdinand Coiteux, o.f.m. — *Martyr à Chefoo. Père Didace Arcand, o.f.m., missionnaire en Chine.* Montréal, Éditions Franciscaines, 1960. 18 cm., 246 p.

Lorsque, au cours de ses quarante et un ans d'apostolat en Chine, le père Arcand s'évertuait, dans l'intérêt de ses missions, pour tenir à jour une volumineuse correspondance, il ne prévoyait sûrement pas qu'un jour les pages où il laissait transparaître les réactions profondes de son âme en mal de sainteté seraient rassemblées pour constituer une sorte de journal intime. Tel est bien le cas cependant. Des amis dévoués ont recueilli un grand nombre des lettres du martyr de Chefoo, et le père Coiteux en a tissé la trame de la présente biographie. Leur style, dépourvu de toute prétention littéraire, reflète le naturel jovial et le sourire taquin d'un esprit espiègle et témoigne de la patience calme et même joyeuse d'une âme forte en face des plus déconcertantes contradictions. Puissent nos jeunes, au récit de cette vie d'un chrétien parfaitement logique avec lui-même, se laisser pénétrer de sa profonde conviction que, de toutes les carrières qui s'offrent à eux, celle du missionnaire est la plus belle.

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

\* \* \*

Pascal P. Parente. — *Père Pio. Premier prêtre stigmatisé.* Traduit par l'abbé R. Virrion. Mulhouse, Éditions Salvator, 1960. 19,5 cm., 153 p.

Que penser du père Pio ? Faut-il prendre position pour ou contre le stigmatisé ? Voilà, en somme, les questions que tout fidèle se pose dès que le nom de l'humble fils de saint François résonne à ses oreilles. L'auteur a voulu, par une courte biographie, dissiper les malentendus qui circulent encore à ce sujet. Il met en pleine lumière la touchante personnalité du saint religieux, nous le montre comme instrument providentiel de réconciliation et source de vraie paix en un siècle de guerres et de destructions, et signale tout particulièrement les immenses bienfaits de cette œuvre de charité spirituelle et corporelle qu'est son hôpital de San Giovanni Rotondo.

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

\* \* \*

Marie Le Franc. — *Enfance Marine.* Montréal, Éditions Fides, 1959. 22 cm., 150 p.

Marie Le Franc ne livre qu'une portion des pièces nécessaires pour reconstituer la physiologie de l'héroïne de cet essai. Petite fille étrange élevée dans un village de pêcheurs, et qui, après des années d'absence, retrouve les lieux où se sont écoulées ses premières années. Son plus vif désir serait de revivre les événements de son jeune âge. Mais, en place des souvenirs qui devraient sourdre abondants, elle ne réussit à arracher de sa mémoire que quelques bribes. Un généreux effort d'introspection aboutit à de rares et vagues contours. De cette image lointaine et incomplète d'elle-même, à peine plus sensible qu'un reflet perçu dans une glace embuée, il s'ensuit un état d'âme évocateur de rêveries poétiques où transparaissent son regard d'enfant sur les choses, ses intérêts, ses joies, ses craintes, ses sympathies, ses peines d'autrefois. Ces rêveries tonifiantes, une âme d'artiste nous les présente cristallisées en de courts poèmes légers écrits en prose, tels des tableaux de faibles dimensions aux lignes légèrement embrumées.

L. O.

\* \* \*

A.-J. CRONIN. — *Les Années valeureuses*. Traduit par Florence GLASS. Paris, Hachette, 1959. 17 cm., 188 p. (Collection « Bibliothèque Verte ».)

D'humble extraction, et malgré une grave infirmité, Duncan a décidé de s'arracher au destin le plus obscur auquel tout semble le promettre. Au fond de son cœur, il a juré : « Je serai médecin ! » Il devra affronter des difficultés de toutes sortes : émulations, aventures, humiliations, basses intrigues. Seule, l'âme indomptable dont la nature l'a doté, pourra tenir le coup. Après plusieurs années de recherches en laboratoire, il délaissera même un avenir prometteur, comme spécialiste, pour suivre sa vocation de praticien. Vouant toutes ses énergies au soulagement des misères humaines, il parviendra à payer sa dette de reconnaissance envers le docteur Murdoch qui, à l'aube de sa carrière médicale, lui a sauvé la vie, et unira sa destinée à celle de Jeanne, la fille du docteur.

L. O.

\* \* \*

CURT F. BUHLER. — *The University and the Press in Fifteenth-Century Bologna*. Notre Dame, Indiana, U.S.A., 1958. 109 p. (Texts and Studies in the History of Mediaeval Education No. VII.)

A very interesting study of the origin of the press and its activity before 1501 in Bologna. In that city the presses numbered 47 from 1470 (the beginning) up to 1501, 21 of which went out of business after printing a single book, or two works at the most. The conclusions of this study are remarkable in showing the mentality of Bologna : of the more than five hundred editions, there is not a single printing of the complete Bible; nor is there a single Breviary; and among the 1,200 Missals issued prior to 1551, there is not one Bolognese edition. Twenty-six percent of the printing production were concerned with legal works and only seven percent with theological. It is a disturbing fact when one considers Bologna's status as a Papal State. The author gives many other interesting details on the printer-families, the authors, and a complete list of the Bolognese incunables.

Robrecht BOUDENS, o.m.i.

\* \* \*

Avec l'autorisation de l'Ordinaire et des Supérieurs.



## *Histoire d'une tradition* *«Jean-Baptiste Cugnet, traître à son roi et à son pays<sup>1</sup>»*

La légende est le chiendent  
de l'histoire.

Pierre-Georges Roy <sup>2</sup>.

— I —

Dans un récent article <sup>3</sup>, nous nous sommes efforcé de démontrer, au moyen d'actes notariés et d'une lettre de madame Bégon, que Jean-Baptiste Cugnet était mort depuis une dizaine d'années en 1759 et que, par conséquent, la tradition selon laquelle il serait le traître qui indiqua au général Wolfe le sentier qui mène de l'Anse-au-Foulon aux Plaines d'Abraham est fausse. Aujourd'hui, nous entreprenons de retracer l'histoire de cette tradition telle qu'elle se dessine dans les documents de l'époque, et telle qu'elle a évolué depuis.

Depuis 1760, comme nous le faisons observer dans notre premier article, le souvenir d'une trahison est resté attaché au patronymique Cugnet. Mais de quel Cugnet s'agit-il ? Quel est le prénom du « traître Cugnet » ? Ce prénom n'est jamais mentionné dans les documents du XVIII<sup>e</sup> siècle qui ont trait à « l'affaire Cugnet ». Il importe donc de souligner, dès le début de ce travail, que si la tradition d'un *traître Cugnet* est ancienne, il n'en est pas ainsi de celle du *traître Jean-Baptiste Cugnet*. Cette dernière date de 1922. Elle tire son origine d'une hypothèse proposée par le regretté Pierre-Georges Roy, l'admirable archiviste-pionnier de la province de Québec. « Le traître Cugnet doit être, écrivait à cette date M. Roy, Jean-Baptiste Cugnet, né à Québec le 26 mars 1726 <sup>4</sup>. »

Étant donné que M. Roy affirme, et avec raison, que Jean-Baptiste Cugnet « était le frère des trois Cugnet favorablement connus dans

<sup>1</sup> LE JEUNE, *Dictionnaire général du Canada*, art. *Cugnet (Jean-Baptiste)*.

<sup>2</sup> *L'histoire vraie du Chien d'Or*, dans *Cahiers des Dix*, n° 10, Montréal, 1945, p. 103.

<sup>3</sup> *Revue de l'Université d'Ottawa*, 31 (juillet-septembre 1961), p. 452-463.

<sup>4</sup> *Le Traître Cugnet*, dans *Les Petites Choses de notre histoire*, 3<sup>e</sup> série, Lévis, 1922, p. 252.

notre histoire <sup>5</sup> », rappelons que tous trois se trouvaient à Québec en 1759, pendant le siège. François-Joseph, l'aîné de la famille, le futur auteur des traités de droit auxquels il doit sa renommée <sup>6</sup>, occupait un modeste emploi dans les bureaux de la Direction du Domaine <sup>7</sup>. Thomas-Marie, agent de la Compagnie des Indes, faisait partie du Conseil supérieur. Gilles-Louis était chanoine de la cathédrale. Quant à Jean-Baptiste, on n'en relève aucune trace, et ceci pour l'excellente raison, croyons-nous, qu'il était mort depuis 1749.

Immédiatement après la chute de Québec, le conseiller Thomas-Marie Cugnet se rendit à Montréal avec l'administration. Le 24 novembre 1759, le Conseil supérieur y siégeait pour la première fois. « Étaient présents : Foucault, premier conseiller, de La Fontaine, Imbert, Bedout, Cugnet et Perthuis <sup>8</sup>. »

Le chanoine Gilles-Louis Cugnet, qui s'était signalé par son dévouement auprès des blessés pendant le siège et qui avait été présent à l'inhumation de Montcalm, s'embarqua pour la France peu après <sup>9</sup>.

François-Joseph resta à Québec. Au début de décembre 1759, le général Murray le chargeait de la police des paroisses de Charlebourg, de Beauport et de la Petite-Rivière. C'est ce que nous apprend un document dont ni M. Roy, ni Philéas Gagnon, que nous aurons à citer, ni aucun des biographes de François-Joseph Cugnet ne mentionne, le *Journal* du général Murray. A la date du 8-9 décembre 1759, Murray y notait : « Ordered the parishes of Charlesbourg, Beauport and Petite-Rivière to send a number of sleys to help bring in the wood [...] also appointed Monsr. Cugnet judge of the above parishes <sup>10</sup>. »

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>6</sup> Ces traités furent publiés en 1775 à Québec, chez Guillaume Brown. Ils s'intitulent : *Traité de la Loi des Fiefs; Extraits des Edits, Déclarations...; Traité abrégé des anciennes Loix; Traité de la Police.*

<sup>7</sup> APC, série E, 101.

<sup>8</sup> Pierre-Georges Roy, *Inventaire des Jugements et Délibérations du Conseil supérieur de 1717-1760*, Beauceville, 1933, vol. VI, p. 144. Voir aussi Joseph-Edmond Roy, *Les conseillers au Conseil souverain de la Nouvelle-France*, dans BRH, 1 (1895), p. 187.

<sup>9</sup> ASQ, pol. 7, n° 21 : *Tableau abrégé de l'état ecclésiastique et religieux de la Ville de Québec pendant le siège et immédiatement après la prise de la Ville de Québec*; voir aussi *Procès-verbal d'une réunion du Chapitre de Québec, 2 juillet 1760* (archives de l'Archevêché de Québec).

<sup>10</sup> *Governor Murray's Journal of Quebec. From 18th Sept. to 25th May, 1760* (Public Records Office, *America and West Indies*, Vol. 99, reproduit dans *Literary & Historical Society of Quebec : Historical Documents*, 3, n° 5, p. 13, Québec, 1871).

Cette nomination marquait la première étape de la longue carrière que François-Joseph Cugnet devait fournir dans l'administration britannique. Doit-on voir dans le choix de Murray la récompense d'une trahison de la part de Cugnet ? Rien ne nous y autorise. Murray, en tant que commandant d'une armée d'occupation, recherchait, parmi les vaincus, les personnes qualifiées pour surveiller les rouages de l'administration civile française à laquelle il ne connaissait rien. Cugnet était qualifié. Quant aux vaincus, quelle que fût la nature de leurs sentiments personnels, ils ne pouvaient guère refuser d'obéir au gouverneur militaire en contribuant au maintien de l'ordre. Vaudreuil et Bigot, comme on pourra en juger, ne manquèrent pas, lorsqu'ils apprirent la nomination de Cugnet, de tenir compte de la situation dans laquelle il se trouvait. En somme, les quelques lignes du *Journal* de Murray que nous venons de citer éclairent les trois lettres de Vaudreuil et de Bigot qui suivent, sans toutefois nous livrer la clef du mystère qui les entoure.

Le 4 mai 1760, quelques jours après avoir reçu la nouvelle de la victoire de Sainte-Foy et à un moment où Français et Canadiens avaient lieu d'espérer reprendre Québec, Vaudreuil expédiait au chevalier de Lévis la lettre qui suit, dans laquelle il lui recommandait le conseiller Thomas-Marie Cugnet qui en était le porteur.

A Montréal, le 4 mai 1760.

J'ai l'honneur de vous recommander le sieur Cugnet, qui aura celui de vous remettre cette lettre. Il va près de Québec où il pourrait être nécessaire aux intérêts de son frère, de qui je vous ai parlé avant votre départ. Comme je m'intéresse beaucoup au premier et à sa famille, je vous serai très obligé de vouloir bien le favoriser et avoir égard aux représentations qu'il pourra être dans le cas de vous faire concernant son frère <sup>11</sup>.

La phrase « de qui je vous ai parlé avant votre départ » est à retenir. Pourquoi Vaudreuil avait-il parlé de François-Joseph Cugnet, un particulier assez obscur, au chevalier de Lévis alors que celui-ci préparait une expédition de la plus haute importance ? Serait-ce que la nomination de Cugnet était déjà connue à Montréal et qu'elle y avait suscité des commentaires, voire des soupçons ? C'est fort possible,

<sup>11</sup> *Collection des manuscrits du Maréchal de Lévis*, vol. VIII, *Lettres du Marquis de Vaudreuil au Chevalier de Lévis*, publiées sous la direction de l'abbé H. R. CASGRAIN, Québec, 1895, p. 169.

d'autant plus que François-Joseph Cugnet avait mauvaise presse auprès de l'administration. En 1754, l'année même où son frère, Thomas-Marie, recevait sa nomination de conseiller-assesseur au Conseil supérieur, François-Joseph avait présenté lui aussi une requête pour être admis à la même charge. Le 21 mai 1755, le Conseil supérieur « extraordinairement assemblé » et où siégeaient, entre autres, MM. Varin, Foncault et de La Fontaine (beau-père de François-Joseph Cugnet), ainsi que le procureur général Verrier dont Cugnet avait été l'élève, « avait mis à néant » sa requête<sup>12</sup>. Cette décision avait-elle été motivée par le caractère instable et irascible du candidat ? Était-elle due à son emprisonnement à La Rochelle en 1751 ? au fait qu'il était criblé de dettes ? Rien de plus probable ! Quoi qu'il en soit, la hâte avec laquelle Thomas-Marie Cugnet se saisit de la première occasion, la victoire de Sainte-Foy, pour se rendre à Québec veiller aux intérêts de son aîné, indique assez clairement qu'il n'était rien moins que rassuré, sinon sur la conduite de François-Joseph, du moins sur la situation équivoque — ou pire — dans laquelle celui-ci se trouvait.

Ayant quitté Montréal le 4 ou le 5 mai, le conseiller Cugnet rejoignit le camp des assiégés le 6 ou le 7. Le 8, le chevalier de Lévis adressait au marquis de Vaudreuil une lettre qui est malheureusement perdue, mais dont on peut deviner en partie la teneur par les réponses qu'y firent Vaudreuil et Bigot, le 11 et le 13 mai respectivement. On y verra que « le sieur Cugnet, militaire » était entre les mains de Lévis. On ne manquera pas d'observer que ni dans la lettre de Vaudreuil ni dans celle de Bigot il n'est question de l'Anse-au-Foulon. En fait, Vaudreuil indique de la façon la plus claire que si Cugnet a trahi, ce fut *après* sa nomination par Murray au poste de juge et non *avant* la prise de Québec en 1759.

A Montréal, le 11 mai 1760.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 8 de ce mois [...].

Il est indispensable que, sans tarder un instant, vous fassiez le procès du sieur Cugnet, militaire. Si, par les preuves, il est convaincu d'avoir trahi, donné à l'ennemi des avis ou éveils contraires aux intérêts de la patrie, je vous prie, Monsieur, de lui faire casser la tête sur-le-champ. Si, au contraire, il était prouvé que le sieur Cugnet s'étoit restreint et n'avoit pas mésusé de l'ordre que le général Murray lui donna en le

<sup>12</sup> *Inventaire des Jugements et Délibérations du Conseil supérieur*, vol. VI, p. 32.

chargeant de la police des François, il ne pourroit être puni, parce que la création et l'établissement de cet emploi étoient nécessaires et fondés sur le droit du vainqueur. Mais, en ce cas, vous voudrez bien le faire garder toujours à bord d'une des frégates, parce qu'après votre expédition Monsieur l'intendant fera de plus amples informations, cette matière étant de la plus grande conséquence<sup>13</sup>.

Deux jours plus tard, Bigot, à son tour, écrivait à Lévis. Sa lettre, rédigée après consultation avec Vaudreuil, est moins explicite. Elle renvoie, tout simplement, à ce que Vaudreuil avait écrit le 11.

Montréal, 13 mai 1760.

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré [...].

M. le marquis de Vaudreuil vous marque ce qu'il pense de Cugnet. Si vous aviez des certitudes ou preuves des avis qu'il peut avoir donnés sur notre compte, ou des conseils qu'il peut avoir donnés contre le pays, il ne dépendra que de vous, après lui avoir fait donner un confesseur, de l'envoyer dans l'autre monde. Si, au contraire vous ne voyez rien de certain, ce sera des informations que je me chargerai de faire, lorsque nous serons plus tranquilles. Il faudroit, en ce dernier cas, le garder toujours à bord d'une frégate, aux fers. Je compte que telle est l'intention de M. le marquis de Vaudreuil.

Voici, Monsieur, la semaine critique pour votre opération et pour le salut du Canada. Je crains beaucoup, et cela n'est pas d'aujourd'hui, sur votre faible artillerie et sur le prochain secours des Anglois, s'il n'est pas déjà arrivé<sup>14</sup>...

L'enquête sur laquelle Vaudreuil et Bigot comptaient pour prouver la culpabilité ou l'innocence du « sieur Cugnet » ne devait pas avoir lieu. Le 16 mai, les craintes qu'exprimait Bigot dans sa lettre du 13 se justifiaient pleinement. Deux frégates anglaises et un vaisseau de ligne récemment arrivé à Québec attaquèrent les navires français qui se trouvaient près de l'Anse-au-Foulon. Lévis ordonna d'appareiller. En dépit du vent furieux qui soufflait, tous ses vaisseaux sauf un, *La Pomone*, qui s'échoua, réussirent à gagner le large. Lévis leva le siège. Quatre mois plus tard, le 13 septembre, Montréal se rendait. Vaudreuil, Bigot, Lévis, l'administration et l'armée française rentrèrent en France. Officiellement, la cause du traître Cugnet était close. Officieusement, elle ne l'était pas. Il faut toujours compter avec la tradition orale. C'est précisément de celle-ci que relèvent, en dépit de leur titre, *The Journals of James Thompson*.

<sup>13</sup> Collection des manuscrits du Maréchal de Lévis, vol. VIII, *Lettres du Marquis de Vaudreuil*, p. 180.

<sup>14</sup> Collection des manuscrits du Maréchal de Lévis, vol. IX, *Lettres de l'Intendant Bigot au Chevalier de Lévis*, p. 94.

## — II —

James Thompson, Écossais de naissance, avait servi comme volontaire dans l'armée du général Wolfe. Après avoir pris part au siège de Louisbourg et aux batailles des Plaines d'Abraham et de Sainte-Foy, il s'établit à Québec où il fit une belle carrière et où il s'éteignit en 1830 à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

En vieillissant, James Thompson se plaisait, comme nous tous, à parler de sa jeunesse. Il était, du reste, excellent raconteur. « Later on, écrit à son sujet Sir James M. Le Moine, we find the sturdy Highlander an object of curiosity to strangers visiting Quebec — full of siege anecdotes and reminiscences — a welcome guest at the Chateau in the days of Lord Dalhousie<sup>15</sup>. » Un des fils de Thompson eut l'excellente idée de mettre par écrit les anecdotes que racontait son père. Ce manuscrit qui porte le titre : *The Journals of James Thompson, 1758-1830* (bien qu'il ne soit rien moins qu'un journal), fut déposé à la Société littéraire et historique de Québec. En 1882, Sir James Le Moine en publiait des extraits, dont un qui se rapporte au « traître Cugnet », que nous donnons ici. Thompson y raconte, avec son brio habituel, l'attaque des navires anglais contre la flotte de Lévis en mai 1760, et l'échouement de *La Pomone*, qu'il ne nomme pas. Il identifie, toutefois, « le traître Cugnet » de la façon la plus explicite — trop explicite peut-être !

In about three days after the arrival of the "Lowestoffe" [raconte James Thompson], the remainder of the Fleet came up to Quebec, and finding that the French had some ships lying above Wolfe's Cove, they went up to look after them. As soon as the French had seen them coming on, they slipp'd their cables, and endeavor'd to get out of the way with the help of the flood-tide, but the Commodore's ship got upon a ledge of rocks, and stuck fast, and the crew took to the boats, and got ashore, leaving the ship to take care of itself. There was found, on board of this ship, one Mons. Cugnet and an Englishman call'd Davis, both of whom had their hands tied behind their back, and a rope about their neck, and they were inform'd that they were both were to be hang'd at the yard-arm so soon as the ship's company had finish'd their breakfast !

Monsieur Cugnet was the person who, at the Island of Orléans, gave General Wolfe the information where would be the best place to get up the bank above the Town, and Davis, who had been taken prisoner by the French, some years before, had given some other kind of information, and they both were punished as spies. However, they not only got off

<sup>15</sup> *Picturesque Quebec*, Montréal, 1882, p. 101.

with their lives, but were afterwards well rewarded by our Government. The former was appointed French-Translator to the Government Offices, and something more, which enabled him to live respectably; and Davis, who had been a grenadier-soldier, got a pension of twenty-five pounds a year; they both lived a long time in the enjoyment of it<sup>16</sup>.

Ce récit marque une étape importante dans l'évolution de la tradition du « traître Cugnet ». Il est, par surcroît, assez troublant, car il concorde avec ce que nous ont appris les lettres de Vaudreuil et de Bigot sur l'emprisonnement du « sieur Cugnet », lettres dont Thompson n'a pu prendre connaissance. « Vous voudrez bien, avait écrit Vaudreuil à Lévis, le garder toujours à bord d'une frégate. » Et Bigot de renchérir : « ... aux fers ». Or, c'est à bord de la seule frégate française qui ait échoué, *La Pomone*, que les Anglais, d'après Thompson, découvrirent « Monsr. Cugnet » !

De plus, le prisonnier anglais, Davis, que mentionne Thompson, est également mentionné par le capitaine John Knox dans son *Journal*, à la date du 20 mai 1760<sup>17</sup>. Thompson et Knox affirment tous deux que Davis avait été fait prisonnier par les Français plusieurs années plus tôt, mais sauf ce détail, sur lequel ils sont d'accord, leurs récits diffèrent sensiblement. Knox précise que Davis, qui parlait parfaitement le français, était entré au service de Murray après la prise de Québec, « in the capacities of domestic and purveyor ». Peu après la victoire de Sainte-Foy, Davis était tombé entre les mains des Français et avait été emprisonné à bord d'une frégate.

From thence [note le capitaine Knox] he was put ashore, and transmitted to the French camp, either on suspicion of being a spy, or in hopes, from the good usage he had always met with in Canada, he would render some notable service : at first they gave him kind and soothing treatment, but seeing it was ineffectual, they threatened to hang him, if he would not be communicative, and give them intelligence of our real numbers, operations, &c. &c. [...] at length the siege being raised, he was left at liberty and came back to us.

Étant donné que Knox tenait son journal au jour le jour, et qu'il a consigné ces détails (qu'il semble avoir recueillis directement de Davis) trois jours après la levée du siège, son témoignage nous semble plus fidèle que celui de Thompson.

<sup>16</sup> *Op. cit.*, p. 422.

<sup>17</sup> *An Historical Journal of the Campaigns in North America for the Years 1757, 1758, 1759, 1760*, Edited by Arthur G. DOUGHTY, Toronto, The Champlain Society, 1914, vol. II, p. 441-442.

Passons maintenant à la partie la plus importante du récit de James Thompson, celle qui est à la base de tout ce qu'on a écrit depuis sur « le traître Cugnet » et soulignons que ce récit apporte deux éléments absolument nouveaux dans l'histoire de cette tradition. C'est dans l'anecdote de Thompson que, pour *la première fois*, le patronymique Cugnet est associé à l'Anse-au-Foulon. Thompson explique avec une précision qu'on ne trouve pas dans les lettres de Vaudreuil et de Bigot, où, *comment* et *quand* « le sieur Cugnet » a trahi : étant à l'île d'Orléans, il a indiqué à Wolfe le chemin qui conduit au haut de la ville, c'est-à-dire la montée de l'Anse-au-Foulon. Thompson est précis et positif là où Vaudreuil et Bigot sont vagues et circonspects (« si vous aviez des certitudes ou preuves » écrit Bigot), et il situe l'acte de trahison qu'aurait commis Cugnet *avant* et non *après*, comme l'indiquent ces lettres, la prise de Québec.

D'autre part, ce que le récit de Thompson comporte de plus troublant, c'est son identification de « Monsr. Cugnet » qui *concorde* avec ce que nous savons du « sieur Cugnet » dont parlent Vaudreuil, Bigot et Lévis. « Monsr. Cugnet [...] French Translator to the Government Offices », ne saurait être autre que François-Joseph Cugnet. Celui-ci, comme on le sait, après avoir rempli, sous Murray, les fonctions de procureur-général de la Cour et du Conseil supérieur pour la Côte-Nord, et de grand-voyer du district de Québec, avait été nommé secrétaire français du gouverneur et du Conseil par Carleton en 1768, ou plus exactement *Traducteur*, si nous nous référons au texte de la commission qu'il reçut le 24 février 1768 :

NOW KNOW ALL MEN by these presents [y lit-on] that I, being well acquainted with the Loyalty and Integrity of Francis Joseph Cugnet of Quebec, [...] do constitute and appoint him [...] to translate into the French Language the Laws, Ordinances, and other public acts of the Governor, Lieutenant Governor, or Commander in Chief, and Council of this Province<sup>18</sup>...

Non seulement François-Joseph Cugnet occupa-t-il la charge de traducteur officiel pendant vingt et un ans, mais de 1768 à 1788, il fut *le seul* à occuper cette charge. En 1788, l'année avant sa mort, il s'adjoignit son fils, Jacques-François, comme co-traducteur<sup>19</sup>.

<sup>18</sup> *Commission to Francis Joseph Cugnet. French Translator. 24th February, 1768* (Secrétariat d'Etat, Ottawa, lib. 1, fol. 175).

<sup>19</sup> *Commission to Francis Joseph Cugnet and James Francis Cugnet. French Translator and French Secretary. 30th May, 1788* (loc. cit., lib. 3, fol. 207).



Néanmoins, et pour troublante que soit cette partie de l'anecdote de Thompson où il révèle d'une façon brutale et dramatique l'identité du « traître Cugnet », ce témoignage n'est rien moins que probant. Au fait, nous serions curieux de savoir si Thompson racontait cette anecdote du vivant de François-Joseph Cugnet auquel il survécut quarante ans. Quoi qu'il en soit de la véracité de Thompson quand il identifie Cugnet, il est certain que lorsqu'il explique que la charge de traducteur fut accordée à François-Joseph Cugnet en récompense d'une trahison, il invente et, ce faisant, il rend ses autres affirmations suspectes.

Un rapide coup d'œil sur les circonstances qui amenèrent Carleton à nommer Cugnet traducteur officiel suffit pour démontrer l'extravagance de l'affirmation de Thompson. Peu après son arrivée à Québec en 1766, Carleton qui était chargé, avec Masères, de régler la question épineuse des lois de la province de Québec, avait eu recours aux lumières de Cugnet. Avec le temps, Carleton se rendit compte de la nécessité d'avoir à sa disposition et à celle du Conseil un bon traducteur, c'est-à-dire l'oiseau rare qui, en plus de savoir le français et l'anglais, posséderait une connaissance assez approfondie des lois qu'il aurait à traduire. Le 3 février 1768, Carleton écrivait à Londres :

This Board having taken into their consideration, *the difficulty of procuring a good and sufficient Translator for the Government from the English into the French Language*, are of the opinion that such good and sufficient translator should have an appointment of 5 shillings Sterling per day.

Quelques semaines plus tard, dans la commission qu'il accordait à Cugnet, Carleton, après avoir défini les fonctions que Cugnet aurait à remplir en sa qualité de traducteur, ajoutait :

...and likewise to assist the Governor, Lieutenant Governor, or Commander in Chief, and Council of this Province [...] when by them required so to do, searching for, examining and understanding the ancient Edicts, Laws, Registers of the Superior Council, and other Courts of Judicature, formerly established in this Province, and other papers of a Public Nature relating to the State and Government of this Province during its subjection to the Crown of France; ...

Il est évident qu'il n'est pas question dans cette nomination de récompenser un acte de trahison commis près de dix ans plus tôt. Carleton, dans sa lettre du 3 février 1768, indique lui-même la difficulté (et nous avons souligné) qu'il y avait de trouver à Québec un

traducteur qualifié. Cugnet l'était. Carleton le nomma en conséquence. Voilà tout !

Du reste, d'autres détails que nous fournit James Thompson nous paraissent plus dramatiques que véridiques, ou même vraisemblables. Ils relèvent de l'art du raconteur, art dans lequel Thompson était passé maître. Par exemple, cette scène où il nous fait voir les deux [?] prisonniers à bord de la frégate française (d'après Knox il n'y en aurait eu qu'un seul) qui attendent, bien ficelés, que l'équipage ait déjeuné pour être pendus ! On a peine à croire que Lévis ait choisi le moment où il était attaqué par la flotte anglaise pour procéder (en dépit des ordres qu'il avait reçus de Vaudreuil et de Bigot) à l'exécution de ses [son ?] prisonniers... et ceci, après avoir bien déjeuné ! Alexandre Dumas n'aurait pas mieux fait.

### — III —

En 1897, près de soixante-dix ans après la mort de James Thompson, un lecteur du *Bulletin des Recherches historiques*, « Jean P. », adressait à la Rédaction la question suivante : « Peut-on me fournir quelques renseignements biographiques sur le nommé Nicolas Cugnet, que l'on voit occuper la charge de messenger du Conseil, aussitôt après la conquête <sup>20</sup> ? »

Où « Jean P. » avait-il découvert ce Nicolas Cugnet ? Nous ne saurions le dire. Notons toutefois, au passage, que le mot *traître* n'est pas mentionné.

Dix mois plus tard, Philéas Gagnon qui, entre temps, s'était livré à des recherches, se chargeait d'apporter une réponse à la question de « Jean P. » :

Aucun Cugnet du nom de Nicolas [constatait M. Gagnon] ne figure dans le *Dictionnaire généalogique de Tanguay* et, conséquemment, je le crois étranger à la famille canadienne de ce nom, qui se fit une réputation dans la robe. Ce doit être le militaire français dont parlent Vaudreuil et Bigot (Papiers Nicolay), ainsi que Thompson, dans certains mémoires qui figurent parmi les papiers Faribault, comme ayant fourni aux Anglais, en 1759, des renseignements qui leur auraient servi pour l'attaque de Québec <sup>21</sup>.

<sup>20</sup> *BRH*, 3 (1897), p. 192.

<sup>21</sup> *BRH*, 4 (1898), p. 209.

Après avoir cité la lettre de Vaudreuil (11 mai 1760) et celle de Bigot que nous avons déjà données, M. Gagnon citait la dernière partie de l'anecdote de « l'octogénaire, James Thompson ». « Monsr. Cugnet was the person who, at the Island of Orléans, gave General Wolfe the information », etc., mais *en omettant* le reste du paragraphe où Thompson identifie François-Joseph Cugnet. Pourquoi cette omission ? S'explique-t-elle par le fait que M. Gagnon avait retrouvé le mystérieux Nicolas Cugnet ? Il terminait sa réponse à « Jean P. » par la phrase suivante :

Dans un petit cahier de notes manuscrites qui semble avoir servi à un personnage quelconque des commencements du régime anglais ayant apparemment la disposition d'un fonds secret, on voit figurer en 1765, le nom d'un Nicolas Cugnet, messenger du Conseil, comme l'un de ceux qui retirent une pension du gouvernement « for services ».

Quels services ? M. Gagnon ne le dit pas, et il ne donne aucun détail sur la provenance de ce « petit cahier de notes manuscrites ». Serait-ce le *Cahier de comptes* de James Murray que M<sup>sr</sup> Maheux, archiviste du Séminaire de Québec, devait utiliser, bien des années plus tard, dans une étude où il n'est question ni de traîtres ni de trahison <sup>22</sup> ?

Dans le *Cahier de comptes* de Murray, on relève le nom d'un certain *Davies* « qui a été engagé comme messenger en janvier 1761 <sup>23</sup> ». Il est probable qu'il s'agit du *Davis* dont parlent Thompson et Knox. Cette identité de fonction, celle de messenger, entre Davies et le Nicolas Cugnet de M. Gagnon nous intrigue !

Le nom de Cugnet est également mentionné dans le cahier de Murray, mais il ne s'agit ni de Nicolas, ni de messenger. Il est nettement question de François-Joseph Cugnet, grand-voyer <sup>24</sup>.

Bref, « le traître Nicolas Cugnet » reste introuvable, mais ceci n'a aucune importance, car il est hors de doute que le « traître Cugnet » appartenait à la famille de robe dont Tanguay a établi la généalogie.

Notons en passant, qu'au moment même où M. Gagnon publiait sa réponse à « Jean P. », M. Thomas Chapais faisait paraître dans *La Presse* de Montréal, sous le pseudonyme d'*Ignotus*, une série de quatre

<sup>22</sup> *Ton Histoire est une Épopée*, I, *Nos débuts sous le régime anglais*, Québec, 1941.

<sup>23</sup> *Op. cit.*, p. 64.

<sup>24</sup> Cugnet fut nommé procureur-général de la Côte-Nord en 1760, charge qui comportait non seulement des fonctions juridiques, mais aussi la surveillance de la voirie. En 1764, Murray le nomma grand-voyer (voir MAHEUX, *op. cit.*, p. 66, 68).

articles sur la famille Cugnet, dans lesquels il n'est pas question du « traître <sup>25</sup> ». Au sujet de Jean-Baptiste, M. Chapais écrit simplement qu'il « n'a pas laissé de trace dans l'histoire <sup>26</sup> ».

C'est en 1922 que le nom de Jean-Baptiste Cugnet apparaît pour la première fois dans l'histoire. Cette résurrection, due à la plume de l'éminent archiviste de la province de Québec, devait avoir un grand retentissement.

Au milieu de la tâche herculéenne qu'il s'était assignée, celle de défricher le vaste champ de l'histoire du Canada français en mettant des milliers de documents à la portée des chercheurs à venir, M. Roy ne perdit pas de vue la question posée par « Jean P. » et la réponse que lui avait fournie M. Philéas Gagnon. En 1915, il publia une généalogie des Cugnet, *La famille du légiste François-Joseph Cugnet au Canada* <sup>27</sup>. Il y mentionne les articles de Sir Thomas Chapais auxquels il renvoie les lecteurs désireux d'information plus détaillée. Il ne fait aucune allusion au « traître Cugnet », sauf dans un P.S. où il écrit :

Dans le *Bulletin des Recherches historiques*, vol. IV, p. 209, M. Philéas Gagnon nous fait connaître un Nicolas Cugnet qui, en 1759, aurait trahi son pays en donnant des renseignements aux Anglais pour faire remonter leur flotte jusqu'à Québec. Après la conquête, il fut récompensé par les nouveaux maîtres du pays qui lui accordèrent une place de messager au Conseil. Ce Thomas [*sic* <sup>28</sup>] Cugnet ne nous semble pas appartenir à la famille Cugnet dont nous venons de tracer la descendance.

L'identité du « traître Cugnet » n'en continua pas moins de taquiner la curiosité inlassable de M. Roy. Non seulement il n'avait pas retrouvé de traces de Nicolas au cours de ses recherches sur la famille Cugnet, mais celles-ci l'avaient convaincu, avec raison, que le « sieur Cugnet », que mentionnent les lettres de Vaudreuil et Bigot, *appartenait à cette famille*. Mais, encore une fois, lequel des quatre frères Cugnet était le traître ? Enfin, par un procédé (tacite) d'élimination, auquel nous reviendrons, M. Roy crut avoir mis la main sur le coupable. Jean-Baptiste ! « Le traître Cugnet doit être, déclarait M. Roy en 1922, Jean-Baptiste Cugnet, né à Québec le 26 mars 1726. » Examinons le raisonnement qu'il a suivi pour arriver à cette identification.

<sup>25</sup> *La Presse*, 18 et 25 juin, 2 et 9 juillet 1898.

<sup>26</sup> *Ibid.*, 25 juin.

<sup>27</sup> *BRH*, 21 (1915), p. 236-238.

<sup>28</sup> Il s'agit, évidemment, d'un *lapsus calami*.

« Il est impossible de croire, affirme M. Roy, que Wolfe ait pu découvrir seul la petite côte de la falaise de Québec qui [...] lui permit d'atteindre les Plaines d'Abraham. » *Ergo*, il a été aidé par un traître, et ce traître ne saurait être le célèbre espion Stobo qui, précisément, s'est vanté, dans ses mémoires, d'avoir rendu cet important service à Wolfe<sup>29</sup>. « Il faut donc chercher ailleurs. » Mais où ? M. Roy se tourne vers Thompson qui, lui, a bien nommé un Cugnet. M. Roy cite alors le passage de Thompson qu'avait cité Philéas Gagnon, *en omettant*, tout comme ce dernier, les lignes où Thompson identifie François-Joseph Cugnet : « The former [Monsr. Cugnet] was appointed French Translator, etc. ». Est-ce à dire que M. Roy n'accepte pas cette identification ? Ou serait-ce qu'il s'est contenté de copier Gagnon sans avoir recours au texte de Thompson ? Quoi qu'il en soit, l'éternelle question se pose derechef : quel est le prénom du traître Cugnet ? M. Roy rejette le Nicolas Cugnet, « étranger à la famille canadienne de ce nom », qu'avait proposé Philéas Gagnon. « Nous croyons, au contraire, déclare avec force M. Roy, que le traître Cugnet était le frère du fameux juriconsulte Étienne-François [*sic*] Cugnet<sup>30</sup>, du chanoine Gilles-Louis Cugnet et du conseiller au Conseil supérieur Thomas-Marie Cugnet. » Pour étayer cette affirmation, M. Roy cite la lettre de Vaudreuil du 4 mai 1760 dans laquelle celui-ci recommande à Lévis « le sieur Cugnet » [Thomas-Marie] qui se rend à Québec pour veiller « aux intérêts de son frère ». Mais lequel de ses frères va-t-il aider ?

C'est ici que M. Roy use tacitement du procédé d'élimination (le seul possible en l'occurrence), auquel nous faisons allusion il y a un moment. « Dans tout le régime français au Canada, précise-t-il, il n'y a eu qu'une famille Cugnet ici. C'est celle des légistes. » Done, « le frère du sieur Cugnet » dont parle Vaudreuil appartient à cette famille. Il ne saurait être ni le chanoine Gilles-Louis, ni « le juriconsulte Étienne-François [*sic*] Cugnet<sup>31</sup>, une des plus belles figures de notre

<sup>29</sup> Les arguments dont use M. Roy pour rejeter les affirmations de Stobo ne nous semblent pas concluants.

<sup>30</sup> Il s'agit, bien entendu, de François-Joseph. M. Roy, qui était forcé de travailler vite et qui avait la généalogie des Cugnet à l'esprit, pense au père des quatre frères Cugnet, François-Étienne Cugnet (1688-1751), directeur du Domaine.

<sup>31</sup> Même remarque.

histoire », encore moins le conseiller Thomas-Marie, porteur de la lettre de Vaudreuil. Reste Jean-Baptiste !

Le sieur Jean-Baptiste Cugnet [explique M. Roy, sans se préoccuper du récit de James Thompson] fut remis en liberté par les autorités françaises ou réussit à s'échapper de sa prison puisque nous le voyons à Québec dans les premières années du régime anglais<sup>32</sup>.

Et il ajoute :

M. Philéas Gagnon nous apprend même qu'il reçut une pension du gouvernement pour le prix de sa trahison [...]. M. Gagnon donne le prénom de Nicolas au messager du Conseil qui recevait une pension « for services ». Mais il peut y avoir erreur de la part du personnage propriétaire du cahier.

Et M. Roy conclut :

Le traître Jean-Baptiste [...] s'éteignit dans l'obscurité — *on ne sait pas même la date ni l'endroit de sa mort...* [C'est nous qui soulignons.]

Comme on peut en juger par ce qui précède, l'hypothèse de M. Roy repose en partie sur un passage tronqué de James Thompson cité par Philéas Gagnon, sur un cahier que celui-ci n'a pas identifié et sur un procédé d'élimination. Ce dernier est défendable. N'ayant pas, comme nous, le loisir de faire des recherches minutieuses sur un sujet très limité, recherches que nous avons pu poursuivre grâce, en très grande partie, aux documents que ses labeurs nous ont rendus accessibles, il était parfaitement naturel que M. Roy élimine de la liste des suspects François-Joseph Cugnet, le futur adversaire de Masères. Il n'en reste pas moins vrai qu'il a établi la culpabilité de Jean-Baptiste sur une base extrêmement fragile, ou pour mieux dire, qu'il ne l'a pas établie du tout.

En 1936, M. Roy reprenait de nouveau son hypothèse, dans le premier numéro des *Cahiers des Dix*, et l'étayait d'un nouveau document<sup>33</sup>.

Je viens de trouver [dit-il] dans une lettre inédite de M<sup>me</sup> Bégon écrite à l'automne de 1751 la preuve que le sieur Jean-Baptiste Cugnet s'il n'était pas encore un traître avait fort mauvaise réputation<sup>34</sup>.

<sup>32</sup> En 1941, dans *La Famille Le Compte Dupré*, p. 147, M. Roy précise que Jean-Baptiste Cugnet vivait encore à Québec en 1781, sans, toutefois, indiquer la source de ce renseignement. Nous sommes tenté de croire que M. Roy a interprété l'*Acte de Foi et Hommage* que fit François-Joseph Cugnet en 1781, et dans lequel Jean-Baptiste est mentionné pour la première fois depuis 1751, comme preuve que celui-ci vivait encore. Sur ce document, voir l'article que nous avons publié dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, 31 (juillet-septembre 1961), p. 452-463.

<sup>33</sup> *Les traîtres de 1759*, dans *Cahiers des Dix*, Montréal, 1936, p. 37-58.

<sup>34</sup> *Loc. cit.*, p. 56.

Voici le passage de la lettre de madame Bégon que citait M. Roy pour accabler Jean-Baptiste :

Cette pauvre M<sup>me</sup> Cugnet [écrivait madame Bégon en parlant de la mère de François-Joseph et de Jean-Baptiste] me fait bien pitié [...]. Son fils aîné est à La Rochelle en prison depuis deux mois [...]. Tout ce que je puis te dire, c'est que M<sup>me</sup> Cugnet serait heureuse d'être débarrassée de ce mauvais sujet, car il a fait des tours partout où il a été <sup>35</sup>.

Ce qui a échappé à M. Roy, c'est la précision avec laquelle madame Bégon indique que c'est *le fils aîné* de madame Cugnet (François-Joseph), qui est en cause et non Jean-Baptiste, de six ans son cadet. Cette erreur ne devait pas échapper au regard attentif de M. Adélarde Gascon. Il l'a relevée dans sa thèse sur François-Joseph Cugnet <sup>36</sup>. De plus, M. Gascon s'est attaché à peser les arguments dont use M. Roy pour prouver que Jean-Baptiste Cugnet est bien le traître de l'Anse-au-Foulon. Les ayant trouvés peu probants, il conclut qu'étant donné la gravité de l'accusation, mieux valait accorder à Jean-Baptiste « le bénéfice du doute ».

Quant à nous, les recherches que nous poursuivons depuis dix ans sur François-Joseph Cugnet nous permettent d'aller beaucoup plus loin. Elles nous autorisent, croyons-nous, à affirmer sans ambages que Jean-Baptiste Cugnet n'est pas et n'a pu être un traître. Est-ce à dire qu'à notre tour nous cherchons à établir l'identité du traître en nommant François-Joseph ? Telle n'est pas notre pensée. Si, d'une part, il nous semble incontestable que c'est bien lui que désignent Vaudreuil et Bigot dans leurs lettres, et Thompson dans son récit, d'autre part, rien ne prouve qu'il a trahi. Il a été *accusé* de trahison. Ce qui est bien différent. De plus, tout prouve que « le traître Cugnet » n'a rien eu à voir avec l'Anse-au-Foulon. En fait, la tradition que nous avons étudiée ici offre un parfait exemple du processus classique qui marque le développement d'une légende. Celle-ci naît d'un épisode plus ou moins obscur, mais qui a eu lieu à un moment dramatique (une guerre, une bataille). L'imagination populaire, fortement impressionnée, s'en saisit. On en parle. On fait des suppositions qu'on ne tarde pas à

<sup>35</sup> *Correspondance de madame Bégon (RAPQ, 1934-1935, p. 160).*

<sup>36</sup> *L'Œuvre de François-Joseph Cugnet. Etude historique*, thèse pour la maîtrise de l'Université d'Ottawa, 1941.

Nous tenons à exprimer nos remerciements les plus sincères à M. Gascon de la généreuse obligeance avec laquelle il nous a permis de prendre connaissance d'un travail qui nous a été très utile sous bien des rapports.

accepter comme des faits. La tradition orale fait son œuvre. Puis survient un poète, un raconteur. Il donne à celle-ci une forme. Souvent, il enrichit l'épisode primitif en le situant dans un contexte dramatique avec lequel il n'avait aucun rapport à l'origine. La légende prend corps. Enfin, arrivent les exégètes dont les hypothèses, loin de la détruire, en consolident les éléments épars et la font entrer dans l'histoire.

La légende [se plaisait à dire M. Roy] est le chiendent de l'histoire. Elle est plus dangereuse que la mauvaise herbe parce qu'on ne la craint pas. On vient même à l'aimer parce que dans bien des cas elle embellit l'histoire et lui donne des couleurs plus gaies ou plus tragiques selon le goût des lecteurs.

Nous sommes persuadé que M. Roy ne nous en voudrait pas d'avoir essayé d'extirper la légende du traître Jean-Baptiste Cugnet.

Marine LELAND,  
Smith College.



# *The Abbés Tabeau & Crévier*

## *Missionaries for the Nor'westers*

### 1816 - 1820

---

The withdrawal of the French from the upper country at the time of the Seven Years' War, and the violent disturbances among the Indians during Pontiac's Rebellion, had left the whole Lake Superior area a vast wilderness inhabited only by Ojibways and a few straggling coureurs de bois. By the Royal Proclamation of October 7, 1763 all the country west of Lake Nipissing, except the regions administered by the Hudson's Bay Company, was left outside the Province of Quebec, and declared to be part of the Indian Territory.<sup>1</sup>

At the close of the Indian war in 1765 Governor Murray officially re-opened the Northwest to the fur traders.<sup>2</sup> The Indians were still hostile, and some of the first traders of the British regime lost their lives.<sup>3</sup> But in 1767 the number of those who left Michillimackinac for Lake Superior was considerable.<sup>4</sup> Amongst those who went to the north shore that year was a man named Clause who penetrated beyond Lake Nipigon, but was reduced by starvation to eating beaver skins.<sup>5</sup> Two or three traders went to Kaministiquia in 1767. One of them was Thomas Corry who left Michillimackinac on July 12 with two canoes of merchandise.<sup>6</sup> To him we are indebted for the report that the old French fort on the Kaministiquia had been destroyed by fire some time previously.<sup>7</sup> Corry and a few others returned there in 1768, but by that time the whole attention of the traders was beginning to turn farther West where greater spoils awaited them.

<sup>1</sup> The Text of the Proclamation is to be found in *Documents of the Canadian Constitution, 1759-1915*, edited by W. P. M. KENNEDY, Toronto, 1918, pp. 18-21. By the Quebec Act of 1774 the Province of Quebec was extended to include all the western territory not within the Hudson's Bay Company domains.

<sup>2</sup> *Report of Public Archives of Canada for 1918*, Appendix C, p. 2.

<sup>3</sup> W. S. WALLACE, *The Pedlars from Quebec*, in *Can. Hist. Review*, XIII, p. 387f.

<sup>4</sup> See list in *Can. Hist. Review*, III, p. 358.

<sup>5</sup> DUNCAN CAMERON, A. *Sketch of the Customs, Manners, Way of Living of the Natives in the Barren Country about Nipigon*, in L.-R. MASSON, *Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest*, Quebec, 1899, II, p. 241.

<sup>6</sup> *Can. Hist. Review*, III, p. 351f.

<sup>7</sup> MASSON, *Les Bourgeois*, etc., I, p. 113.

After 1768 no one seems to have taken any more interest in the trade at Kaministiquia. Even the existence of the old route to Rainy Lake by way of the Kaministiquia was forgotten in the exciting activity that centered around Grand Portage, which was to be till the end of the century the great Lake Superior emporium of the Northwestern fur trade. From 1768 till 1798-1799 a great silence covers all the Kaministiquia area.

But the western part of what is now Fort William Diocese was not so deserted. Pigeon River, Rainy Lake, Rainy River, and the Lake of the Woods became the great waterway over which passed each summer thousands of canoes bearing men, merchandise, and furs to-and-fro. Traders, canoe-men, guides, and interpreters came down to Grand Portage from the Red River, the Saskatchewan, and beyond. After the North-West Company was definitely organized a fort was erected at Rainy Lake for the winterers from far-off Athabaska who could not come as far as Grand Portage and get back before the annual freeze-up of lake and stream.

In Article II. of the 1783 Treaty of Paris the boundary between Canada and the newly-recognized United States of America was declared to run "through Lake Superior northward of the isles Royale and Phelipeaux to the long Lake; thence through the middle of the said Lake and the water communications between it and the lake of the Woods".<sup>8</sup> There was no "long Lake" in this region, however, and the present boundary line was not definitely settled till the Ashburton Treaty was signed in 1842. But after 1783 it was generally agreed that Grand Portage was located within the United States. So the Canadian traders began looking for another route which would be well within British territory. With this in view they sent Edward Umfreville to Lake Nipigon in 1784 to find, if possible, a passage to the Winnipeg River.<sup>9</sup> He succeeded in tracing a line of waterways, but the route was thought to be impracticable, and was rarely used. But the United States authorities were not, seemingly, in any hurry to impose customs duties or other restrictions on the Canadian traders at Grand Portage, and it continued to be the great rendez-vous of the

<sup>8</sup> Text of the Treaty may be found in KINGSFORD, *History of Canada*, VII, p. 177f.

<sup>9</sup> Edward UMFREVILLE, *Nipigon to Winnipeg: a canoe voyage through Western Ontario in 1784*, Ottawa, 1929.

Nor'westers for a few more years. Then in 1798 Roderick McKenzie rediscovered the old Kaministiquia route.<sup>10</sup> This discovery and the arrival at Grand Portage during the summer of 1800 of the first United States customs official,<sup>11</sup> led to an important decision on the part of the North-West Company; the newly rediscovered waterway would be used in the future, a great fort would be built at the mouth of the Kaministiquia, and that would become in future the chief entrepôt of the fur trade instead of Grand Portage.

Thus the silence that had long reigned in the Kaministiquia area was now ended. By the summer of 1802 the construction of the new fort was under way : sheds, workshops, stores, a great hall, and other administrative buildings were erected. The whole collection of buildings, surrounded by fifteen-foot palisades, took on the appearance of a fairly large village.<sup>12</sup> In 1807 it was called for the first time, Fort William, a name adopted in honour of William McGillivray, chief director of the North-West Company.

The new establishment soon became, especially during late July and August of each year, a hive of activity. Between two and three thousand persons were usually there by the third week of July. The employees of the Company who came from winter quarters in the far West formed a great encampment west of the palisaded enclosure; the "pork-eaters" who had brought up supplies from Lachine, camped to the east. There was a good stretch of drained and cleared land in the immediate vicinity of the fort, where barley, peas, and other grains and vegetables yielded an abundant crop. It was part of the duties of the voyageurs who came to Fort William each summer to spend a number of days clearing and draining the land.<sup>13</sup> But the proprietors of the Company, the wintering partners, and the chief factors at the various posts, were specially privileged; they lived within the fort itself, and attended the great annual meetings held in the council hall.

<sup>10</sup> Roderick McKENZIE, *Reminiscences*, in MASSON, *Les Bourgeois*, etc., I, p. 46.

<sup>11</sup> Letter of David Thompson, geographer and surveyor, published in *Can. Hist. Review*, IV, p. 123.

<sup>12</sup> Gabriel FRANCHÈRE, *Narrative of a Voyage to the Northwest coast of America in the years 1811, 1812, 1813, and 1814*, translated and edited by J. V. HUNTINGDON, New York, 1854, pp. 386-389.

<sup>13</sup> *Ibid.*

And business was frequently interrupted by celebrations of high festivity.<sup>14</sup>

When Franchère visited Fort William in 1814 there were a number of log cabins across the Kaministiquia from the Fort. These were inhabited by "old Canadian voyageurs, worn out in the service of the Company, without having enriched themselves. Married to women of the country, and encumbered with large families of half-breed children, these men prefer to cultivate a little Indian corn and potatoes, and to fish for a subsistence, rather than return to their native districts..."<sup>15</sup>

— I —

The great majority of all these people, permanent squatters, winterers from the West, and "pork-eaters", were French Canadians. There were also a few Catholics among the partners and bourgeois of the Company, Scottish Highlanders for the most part.<sup>16</sup> But the only concern of voyageurs and traders was gainful trade in furs. Generally speaking neither religion or morality stood in the way of that. The sale of rum to the Indians was largely unrestricted, bitter quarrels, and even murders, occurred occasionally, and irregularities of all kinds were of constant occurrence. Yet all during these years between the Conquest and the middle of the second decade of the nineteenth century there was no priest or church in all the upper country.

But this was not the fault of the Bishops in distant Quebec within whose diocese all the vast territory lay. The worthy occupants of that See could only lament the "lost" sheep in the far-off Northwest.<sup>17</sup> For there were no priests to send so far afield either to red man or to white. In 1760 there were only one hundred and thirty-eight priests in the whole of Canada and what are now the Middle-Western States of America. After the Conquest some of these returned to France, and by order of the British Government no new recruits could come from that country. Both the Jesuits and the Recollects were condemned to a slow death by their not being allowed to receive

<sup>14</sup> *Ibid.* See also Washington IRVING, *Astoria*, Chapter I.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 389.

<sup>16</sup> Among them may be mentioned John McDonnell, (called "the priest"), Simon Fraser, Simon McDonald, Greenfield, McDonell, McIntosh, etc.

<sup>17</sup> A. GOSSELIN, *L'Eglise du Canada après la Conquête*, I, p. 165 and *passim*.

novices.<sup>18</sup> Things took a slight turn for the better when a few priests, exiled from France at the time of the Revolution, came to Canada, but there were so many vacancies to fill on the banks of the St. Lawrence and in the Maritimes, that it was impossible to attend as yet to the needs of the upper country. Even as late as 1816, when Bishop Plessis made a pastoral visitation to Upper Canada, there were only four priests in the whole of what is now the Province of Ontario. And in 1818, when Bishop Plessis was making heroic efforts to send the first missionaries to the West, there was something of an outcry in clerical circles in Lower Canada at the prospect of two priests being lost to the old settlements there.<sup>19</sup>

— II —

The first record of any appeal for a priest made by the officials of the North-West Company is a letter addressed on November 7, 1815 to Bishop Plessis of Quebec by Angus Shaw of Montreal, a partner of the Company.<sup>20</sup> It is clear from this letter that the writer had met the Bishop some time previously at the General Hospital, Montreal and had discussed with him the question of sending a missionary as far as Rainy Lake. There was a project afoot at the time in the councils of the North-West Company of establishing a colony of French Canadians on land the Company owned at Rainy Lake, and thus a rival would be set up to the Red River settlement that had been founded in 1812 by Lord Selkirk.<sup>21</sup> Bishop Plessis had informed Shaw during their conversation together, that he himself was planning to make a tour as far as Rainy Lake during the summer of 1816. In

<sup>18</sup> MORICE, *Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest canadien*, Montréal, 1921, I, chapitre VII *passim*; especially page 78, note 1.

<sup>19</sup> Letter of the Abbé Tabeau to Bishop Plessis, March 31, 1818. This letter and most of the other documents on which this chapter is based are in the Quebec Archiepiscopal Archives. They have been published with introduction and notes by Grace Lee NUTE in a volume entitled *Documents Relating to the Northwest Missions*, St. Paul, 1942. Hereinafter we refer to this volume as *DRNM*. Our citations from this volume, except for an occasional emendation, are from the translations of French text as they occur in *DRNM*. On page 40 of *DRNM* may be found the text of the letter on which the statement here made is justified. We wish to thank the Minnesota Historical Society for allowing us to use Miss Nute's translation of the French texts.

<sup>20</sup> *DRNM*, p. 3.

<sup>21</sup> Antoine D'ESCHAMBAULT, *La Compagnie de la Baie d'Hudson et l'effort missionnaire*, in *Rapport de la Société canadienne d'Histoire de l'Eglise catholique*, 1944-1945, p. 86.

the letter of November 7 Shaw promised that Mr. McGillivray, the head of the Company, would take it upon himself to provide a canoe, and men, etc., and special care would be taken that His Lordship should meet with respect at all the posts and stations he would visit in the course of his journey.

But other urgent matters prevented Bishop Plessis from taking the trip up to Lakes Huron and Superior that he had planned, and it was decided early during the winter of 1816 that one of his priests would make the tour of observation in his place.<sup>22</sup>

Meanwhile the long and bitter rivalry between the "pedlars from Quebec", as the North-West Company men were called, and the Hudson's Bay Company, was rapidly coming to a head, and the struggle soon manifested itself even in the matter of Catholic missions. Bishop Plessis received a second application for help on April 4, 1816, but this time it came from men associated with the Hudson's Bay Company, Miles Macdonell,<sup>23</sup> and Lord Selkirk.<sup>24</sup> The story of Lord Selkirk's Red River settlement and the role played in it by Miles Macdonell, a Catholic, does not concern us here, but the need for priests was even more urgent on the banks of the Red River than at the mouth of the Kaministiquia.<sup>25</sup> Macdonell states in his letter to the Bishop that he had learnt of the project of sending two priests as far as Rainy Lake, and he offers to take one of them in his canoe as far as the Red River. It appears from Lord Selkirk's letter that Miles Macdonell had also been discussing with the Bishop the question of getting a priest for the Red River the previous autumn, and now Lord Selkirk hopes for a permanent mission establishment in the new colony. We are thus faced with the spectacle of rival parties both applying to Bishop Plessis for missionaries about the same time.

<sup>22</sup> Bishop Plessis to Shaw, May 6, 1816 (*DRNM*, p. 13).

<sup>23</sup> Macdonell to Bishop Plessis, April 4, 1816 (*DRNM*, pp. 4, 5).

<sup>24</sup> Lord Selkirk to Bishop Plessis, April 4, 1816 (*DRNM*, pp. 6, 7).

<sup>25</sup> An Irish priest, Father Charles Bourke, had accompanied the first contingent of settlers for the Red River colony in 1811, but he stayed with them one winter only in their temporary quarters near Hudson's Bay, and left by the first vessel returning home from the Bay in the spring in 1812. Macdonell complained about his being "irregular and eccentric" in conduct. Later efforts to get a priest from Ireland were ineffective.

## — III —

The priest selected by Bishop Plessis to undertake the 1816 trip to the upper country was the Abbé Pierre-Antoine Tabeau. He was born in Montreal on October 11, 1782, and was ordained priest on October 13, 1805. His first appointment was to be curate at the Quebec Cathedral. In 1810 he was named pastor at Sainte-Anne-des-Plaines, and in 1813 he was appointed curé of the parish of Saint-Jean-Port-Joli. We find him occupying the post of Chaplain at the Quebec General Hospital when he was asked to take the long and difficult voyage to the upper lakes in 1816.<sup>26</sup> In a letter to Lord Selkirk dated April 8, 1816, Bishop Plessis gives his reasons for his choice of Tabeau :

Robust physique, a strong character, a remarkable intelligence, enthusiasm, and good will are all qualities possessed by this ecclesiastic that will be favourable to the undertaking.<sup>27</sup>

Another testimonial to the priest's character was given by the Bishop in a letter he wrote to the Abbé Roux, his Vicar General at Montreal, on December 30, 1816.<sup>28</sup> The Abbé Tabeau, who had been appointed pastor of Boueherville a few weeks before, is described as

...a good man, something of a musician, but serious and devoted, punctilious in the performance of his duties, and a fine preacher.

We shall see that Father Tabeau quickly became a favourite of the Nor'westers, though he did not get along quite so well with Lord Selkirk or his men.

Bishop Plessis planned that the Abbé Tabeau should go as far as Lake Winnipeg and the Red River in accordance with Lord Selkirk's wishes, and stop on his return trip at Rainy Lake and Fort William.<sup>29</sup> But this first journey of a priest to the Northwest since the Conquest was to be no more than a tour of observation.

Mr. Tabeau will be asked to get all firsthand information possible on the dispositions, customs, and characters of the people, their habitat, the means of getting them together, or giving them spiritual aid, etc. Only after he has made his report can we take further steps and arrange definitely for the establishment of a stable mission. I hope that he will return to this place before the end of September.<sup>30</sup>

<sup>26</sup> J.-B.-A. ALLAIRE, *Dictionnaire biographique du Clergé canadien-français, Les Anciens*, Montreal, 1910, p. 505.

<sup>27</sup> *DRNM*, p. 7.

<sup>28</sup> Ivanhoë CARON, *Inventaire de la Correspondance de Mgr Joseph-Octave Plessis, Evêque de Québec*, in *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec*, 1928-1929, p. 99.

<sup>29</sup> Bishop Plessis to Shaw, May 6, 1816 (*DRNM*, p. 13).

<sup>30</sup> Bishop Plessis to Lord Selkirk, April 8, 1816 (*DRNM*, pp. 7, 8).

Ample jurisdictional powers,<sup>31</sup> and special instructions were given Tabeau by the Bishop, and from these we learn that already in His Lordship's mind a distinction was to be made between what he was prepared to do for the Red River Colony, and the type of mission that would be sufficient for the present for Sault Ste Marie and Fort William. The Abbé was instructed

To give hopes of a permanent mission within Lord Selkirk's colony; but of nothing more than an annual itinerant mission at Rainy Lake and Grand Portage.<sup>32</sup>

#### — IV —

A thorough search has failed to uncover any correspondence of the Abbé Tabeau relating to his actual trip to the upper country during the summer of 1816.<sup>33</sup> But in a diary kept by Bishop Plessis during his pastoral visitation to Upper Canada that summer we are given several interesting details about Tabeau's journey.<sup>34</sup> We are told that he left Lachine as early as May 1st so that he might be able to reach the Red River by the beginning of June, and get back to Fort William in mid-July when all the voyageurs would be assembled there.<sup>35</sup> The missionary travelled with Miles Macdonell by way of the St. Lawrence, Lake Ontario, and the Toronto carrying-place, whence he went to Lake Huron by Yonge Street, Lake Simcoe, and the long portage to Georgian Bay.<sup>36</sup>

But an ill-chosen guide, poor preparations for the voyage, unfavourable weather conditions because of the extraordinarily late spring that year, and various obstacles of one kind or another that would take too long to describe, prevented the missionary from arriving at Sault Ste Marie, which was only half-way to his destination, before June 3rd, when he should have been at the Red River. Since he saw no possibility of getting back from there in time to visit the posts where the North-West Company voyageurs gathered together in July, and had no order to do

<sup>31</sup> Faculties granted to Father Tabeau, April 20, 1816 (*DRNM*, pp. 9, 10).

<sup>32</sup> Bishop Plessis, Instructions to Tabeau, April 22, 1816 (*DRNM*, pp. 11, 12). There was some confusion in the Bishop's mind, as in that of others about this time, as to the site of the North-West Company's chief Lake Superior post. They thought Fort William was located at Grand Portage.

<sup>33</sup> See *DRNM*, p. 28, note 28.

<sup>34</sup> This diary has been published by Rt. Rev. Henri Têtu in the volume, *Journal des Visites pastorales de 1815 et 1816*, par Monseigneur Joseph-Octave PLESSIS, Evêque de Québec, Québec, 1903.

<sup>35</sup> *Ibid.*, *Journal de la Mission de 1816*, p. 4. This very interesting and informative journal contains numerous details of great importance for the history of Catholic affairs in Upper Canada 1816.

<sup>36</sup> *Ibid.*, *Journal de la Mission de 1816*, p. 51.



more for one of the companies than for the other, he decided to turn back, and leave off till another year a journey which was of no use now due to the accidents he had continually met with.<sup>37</sup>

This passage proves therefore that the Abbé Tabeau did not go beyond Sault Ste Marie in 1816.<sup>38</sup> It was providential perhaps that he did not do so, for it was a bitter summer both at the Red River and at Fort William. The colonists of Assiniboia were dispersed and in great confusion after the famous Seven Oakes massacre that occurred on June 19; on August 13th Lord Selkirk seized the buildings of the North-West Company at Fort William and imprisoned the chief partners and others he found there. It was no time for a priest, supposed to hold a neutral position in the midst of such strife, to minister at the precincts of either company.

Father Tabeau did what he could for the small Catholic community at Sault Ste Marie, and then returned to Drummond Island where a much larger group of French Canadians and Métis awaited him.<sup>39</sup> But his stay at either place could not have been very long, for at nine o'clock in the evening of June 25th he arrived quite unexpectedly at the Sandwich presbytery where Bishop Plessis was then staying. He had taken advantage of an American vessel sailing from Michillimackinac to Detroit in order to join the Bishop's party for his return trip to Quebec, rather than go back alone by the way he had come.<sup>40</sup>

— V —

The 1816 voyage of the Abbé Tabeau thus ended in partial failure. And nothing could be done in 1817 : the outcome of the violent events of 1816 was still unsettled, and everything in the North-west was in great confusion. But Lord Selkirk was anxious that there should be no further delay, and during his sojourn at the Red River during the summer of 1817 he had a petition circulated among the colonists asking

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> Father Morice in his *Histoire de l'Eglise dans l'Ouest canadien* (I, pp. 138, 139), states that Tabeau went as far as Rainy Lake in 1816, and hearing there of the Seven Oakes massacre, turned back. Other historians follow his lead. It is evident they could not have seen Bishop Plessis' diary. The news of the massacre could not have reached Rainy Lake before June 21, and it was quite impossible for any one to travel from there to Sandwich in four or five days.

<sup>39</sup> Tabeau to Bishop Plessis, March 27, 1818 (*DRNM*, p. 35).

<sup>40</sup> Bishop PLESSIS, *Journal de la Mission de 1816*, p. 51.

for a priest and a permanent mission.<sup>41</sup> Colonel Coltman, one of the commissioners sent West by the Canadian Government to establish peace between the companies was also deeply interested. On his return to Quebec he was asked by Samuel Gale, Lord Selkirk's counsel, to approach Sir John Sherbrooke, the Governor-General, to seek approval of a subscription that had been launched to collect funds for a Catholic missionary project in the West. Sherbrooke headed the list of contributors.<sup>42</sup> But it should be noted that the partners of the North-West Company refused to contribute as long as the proposed mission was to be at the Red River. They would be very willing, they said, to help establish a mission at Fort William, but anything favouring Lord Selkirk's colony they could not support.<sup>43</sup> When later it was learned that the subscription was to aid missionaries to the North-West Company posts as well, certain partisans of the Hudson's Bay Company refused to pay what they had promised.<sup>44</sup>

Bishop Plessis, who had done his utmost to maintain an attitude of strict neutrality between the two companies, was forced as much by this intransigence, as by the differing needs and conditions of the Catholics under both regimes, to consider the possibility of sending two missions instead of one. With this in view he approached the Abbé Joseph-Norbert Provencher, curé of Kamouraska, as to his willingness to go to the Red River; and on March 8, 1818 he wrote as follows to the Abbé Tabeau, now curé of Boucherville :

I should not be opposed to establishing two missions in place of one. The souls at Fort William and Rainy Lake are not less dear to me than those of Assiniboia. The first missions would extend from Sault Ste Marie and Grand Portage to the region where the streams cease in this direction and take their courses in the direction of Lake Winnipeg. There could be at first only a temporary mission in charge of a priest leaving here or Montreal each spring, journeying by way of Sandwich, taking one of the two priests from there and arriving at Grand Portage and the neighbouring posts in such a way as to be there when the winterers come down from the interior. [...] If this plan suits you, you have only to begin it. The mission will continue to depend on the diocese

<sup>41</sup> The text of the petition may be found in *DRNM*, pp. 14-16.

<sup>42</sup> Gale to Coltman, January 1, 1818 (*DRNM*, pp. 19, 20); Sherbrooke to Coltman, January 19, 1818 (*DRNM*, pp. 20, 21).

<sup>43</sup> Henry McKenzie to Coltman, January 25, 1818 (*DRNM*, p. 22). McKenzie wrote as the representative of Messrs. McGillivray, Thain, de Rocheblave, Forsyth, and H. McKenzie, partners of the North-West Company to whom the subscription list has been presented.

<sup>44</sup> *DRNM*, p. 75.

of Quebec. But it should be understood that it is not like the other; it will be necessary that those who undertake that should stay there or return only very infrequently. The enormous expense that frequent trips of such length would occasion, the loss that the flock would sustain during such long absences, the reasonable anxiety that a priest remaining there alone during the absence of his colleague would experience — supposing that there could be only two priests — all these facts make it necessary to take steps to establish a clergy there that can be self-sufficient and able to continue of itself, and at last form a church distinct from that of Quebec. [...] I shall not be displeased if you find opportunity to let the people of the North-West Company know that their posts are not excluded from my plan. If the second of the two missions mentioned above does not suit you, and you prefer the first, let me know and prepare yourself for it.<sup>45</sup>

M. Tabeau wrote to Bishop Plessis on March 27 that he was quite willing to undertake the summer mission to the North-West Company posts, and promised to begin immediately making all arrangements for his own journey and that of the two Red River missionaries.<sup>46</sup> The Abbé Crévier, who was curate at Assumption Parish, Sandwich in Upper Canada, would go from Detroit by schooner to meet Tabeau at Drummond Island or Michillimackinac.<sup>47</sup> Ten long letters of the Abbé Tabeau, were written to the Bishop of Quebec between the end of March and May 19th.<sup>48</sup> They describe in great detail all the negotiations he undertook and the preparations he made for the outward journey of the three priests. It would be too tedious to enter here into all the details of this correspondence, and we hope our readers will be content to have only the more important items mentioned.

The good curé of Boucherville had considerable difficulty going back and forth from Montreal to his parish across the St. Lawrence because of the melting and floating ice in the river at that season. His chief contacts in the City were with Mr. de Rocheblave, agent of the North-West Company, and with Lord Selkirk. A journey to the North-West was a major undertaking in those days, and numerous details as to renting boats, hiring men, gathering provisions, obtaining portable altars, etc., had to be arranged. The Abbé's own plan was to have all three missionaries travel together independent of the rival companies. But this was a rather expensive method, and Bishop

<sup>45</sup> Bishop Plessis to Tabeau, March 8, 1818 (*DRNM*, p. 28).

<sup>46</sup> *DRNM*, p. 35.

<sup>47</sup> Bishop Plessis to Crévier, April 13, 1818 (*DRNM*, p. 52).

<sup>48</sup> *DRNM*, p. 39-100.

Plessis decided that the priests going to Red River would take their places in two canoes Lord Selkirk was sending out to the colony, and Tabeau would travel with Mr. de Rocheblave to Fort William.<sup>49</sup>

But there were great difficulties to overcome. The party spirit was very manifest, and Lord Selkirk was especially desirous that little or nothing should be done for the North-West Company posts. Father Tabeau had become something of a partisan himself of the North-West Company, and he and the Earl did not get along very well together. Extracts from two letters will tell us this part of the story. The first is from Tabeau's letter of May 6 to Bishop Plessis :

Here, the center of discussions and strife, party spirit is found on all sides, and the role we are to play, we missionaries, is rather awkward and difficult. The Earl, though apparently devoted to the project of a religious establishment, had been insisting for a long time that I must not go with Mr. de Rocheblave. He sees all sorts of evil consequences in this procedure. I have tried to make him understand that it would be better, even for his plan, to have a friend among the gentlemen of the North-West Company. [...] He does not wish to believe so. [...] He fears the influence of his enemies, which is making itself felt on all sides, and I am much embarrassed in all my arrangements.<sup>50</sup>

On the following day, the Abbé Provencher, who had arrived in Montreal on May 4, wrote to the Bishop as follows :

Perfect accord does not exist between Lord Selkirk and Mr. Tabeau. His Lordship takes it amiss that Mr. Tabeau, who is all for the North-West Company, is put in charge of the preparations for a voyage that he believes is all for him. On the other hand Mr. Tabeau scarcely approves of the plan for a permanent mission in the Red River country; he would doubtless have liked to have the honor of exploration without the inconvenience of permanence...

Lord Selkirk would like to delay the plans for a mission at Rainy Lake till another year, for the time we would pass there would be just so much lost of the best period for building. [...] I believe that it will be well to show His Lordship some marks of preference instead of the North-West Company which is doing absolutely nothing for us. Therefore I think it would be better for me to stop only as briefly as possible at Rainy Lake, even though the voyageurs are assembled there, giving orders for a longer mission to be made next year. [...] A rumour had been going round that Mr. Tabeau was going up by means of the subscription, and this rumour offended the subscribers, who did not pretend to favour the travelling mission for Fort William. I believe that in all this Mr. Tabeau was charged with too many conflicting duties, especially in

<sup>49</sup> Tabeau to Bishop Plessis, April 7, 1818 (*DRNM*, p. 43).

<sup>50</sup> Same to same, May 6, 1818 (*DRNM*, p. 78).

the present feeling between the two parties, to be able to succeed everywhere <sup>51</sup>.

Notwithstanding the rumours which had disturbed some of the subscribers to the mission fund, a considerable sum of money was collected. Bishop Plessis had sent out a circular on March 29 to all the curés appealing for contributions from the faithful of his diocese. <sup>52</sup> There was a generous response, and the missionaries were not only enabled to pay all their travelling expenses, which amounted to £600, and take money for the foundation of their missions, but a substantial reserve was left to their credit at the Hudson's Bay Company place of business in Montreal. <sup>53</sup>

— VI —

All difficulties were resolved at last, and on March 19, Fathers Provencher and Dumoulin, and a seminarian named Edge, left Lachine together in one canoe. In another canoe was the leader of the party, Mr. J.-B. de Lorimier, a government officer of the Indian Department, who was an experienced traveller on such trips, and very capable of managing voyageurs and Indians. <sup>54</sup>

The Abbé Tabeau left Lachine on the same day. His party travelled in one canoe manned by fourteen voyageurs under the charge of Mr. de Rocheblave. There were other passengers as well : Mr. Robinson, a North-West Company clerk, and Dr. John J. Bigsby, an English traveller, who has given us a very full description of the journey in his book, *The Shoe and Canoe, or Pictures of Travel in the Canadas*. <sup>55</sup>

Both parties went up by the Ottawa, Lake Nipissing, and French River, the historic route which figured so prominently in all the early history of Canadian travel to the middle and western parts of the North American continent. Father Tabeau was very pleased with Mr. de Rocheblave's management of the trip, and compares this journey very favourably with the one he had taken two years previously. <sup>56</sup> Dr. Bigsby also found the voyage very agreeable, and describes some

<sup>51</sup> Provencher to Bishop Plessis, May 7, 1818 (*DRNM*, p. 81).

<sup>52</sup> Circular letter of Bishop Plessis, March 29, 1818 (*DRNM*, p. 38).

<sup>53</sup> Tabeau to Bishop Plessis, May 17, 1818 (*DRNM*, p. 95).

<sup>54</sup> Lord Selkirk to Bishop Plessis, April 16, 1818 (*DRNM*, p. 54).

<sup>55</sup> Published in two volumes at London in 1850.

<sup>56</sup> Tabeau to Bishop Plessis, June 2, 1818 (*DRNM*, p. 109).

interesting impressions made upon him by his travelling companions. Mr. de Rocheblave, "a senior partner of the North-West Company, a tall, dark Frenchman, with a stoop, born at New Orleans. I found him well informed, obliging and companionable..."

Mr. Tabeau, the curé of Boucherville, a stout, rosy, happy-looking priest of middle age, of unaffected and even polished manners, fond of music, and reasonably so of good living. He was, (and I hope still lives) a good man, and had nothing of the livid complexion, and gloomy pugnacity of many of the Roman Catholic clergy of England.<sup>57</sup>

A brief stopover was made on this trip at Drummond Island where Father Tabeau found his missionary companion awaiting him. This was the Abbé Joseph Crévier of Sandwich. This young priest, a native of Cap-de-la-Madeleine of Lower Canada, had been ordained in 1816, and had been sent immediately afterwards to assist the ageing pastor of Assumption Parish, Sandwich, the Reverend J.-B. Marchand, a Sulpician. Father Crévier had been particularly active there, especially in serving the two missions dependent on Sandwich, Malden (now Amherstburgh), and St. Peter's on the Thames. Bishop Flaget of Bardstown, Kentucky, who spent the winter of 1818-1819 in the Detroit neighbourhood, and visited Sandwich frequently, was high in his praise of the young Abbé: "His [i.e. Father Marchand's] excellent curate, Mr. Crévier, entirely won my esteem and friendship by his zeal and amiability, but especially by his profound humility."<sup>58</sup>

When the two priests, Tabeau and Crévier, arrived at Sault Ste Marie on June 1, it was too soon to go on as yet to Fort William, for the first brigades of winterers were not expected there before July 10. It would be time enough for them to leave by the North-West Company's vessel which was due to sail from the Sault on June 15. Mr. de Rocheblave had to hurry on, however, for he had to take charge as commendant or "proprietor" of Fort William as soon as possible: the post which had been seized by Lord Selkirk in 1816, had just been restored to the North-West Company by order of the Canadian Government.

Meanwhile Fathers Tabeau and Crévier decided to return to Drummond Island and conduct an eight-day mission for the Catholics

<sup>57</sup> *The Shoe and Canoe*, I, p. 130.

<sup>58</sup> Bishop Flaget to Bishop Plessis, Detroit, October 13, 1818 (published in *Records of the American Catholic Historical Society of Philadelphia*, XVIII, p. 33).

settled there.<sup>59</sup> They had been at work for three days when the two Hudson's Bay Company canoes called there for provisions, and M. Tabeau had his last contact that year with the Red River missionaries. The latter left for Fort William on June 10; they arrived there at half past four o'clock the morning of June 20.<sup>60</sup> Mr. de Rocheblave welcomed them warmly and supplied them with fresh provisions. The Hudson's Bay Company had a small post nine miles up the Kaministiquia called Fort des Meurons, where Lord Selkirk had wintered with part of his men of the Régiment des Meurons in 1816-1817. The Red River mission party had intended to stay there only long enough to change their large Montreal canoes for the smaller northern ones, which were more suitable for travel in the interior. But none of the latter were available at Pointe-des-Meurons, and three days had to be taken up while the canoes in which they had come from Lachine were gummed and repaired.<sup>61</sup> The two priests said Mass at Pointe-des-Meurons on June 21, and then went down the Kaministiquia, much swollen by a spring flood, to Fort William where they were very hospitably entertained by Mr. de Rocheblave and his staff. The next day, a Sunday, they said Mass in the fort, and left that afternoon for Fort Meuron.<sup>62</sup>

At two o'clock on the afternoon of June 23 the mission party set out via the Kaministiquia route for Rainy Lake. The passage was a very difficult one, and it took them ten days to reach there. They remained at Rainy Lake from July 3 till July 6th. None of the Athabaska voyageurs had arrived there as yet, and a longer stay would have been a waste of time; but, despite the fact that the North-West Company had not carried out the plan of establishing a colony there, there were people enough at Rainy Lake to occupy the missionaries' time during their three-day stopover. The Abbé Provencher's letter of

<sup>59</sup> Tabeau to Bishop Plessis from Sault Ste. Marie, June 3, 1818 (*DRNM*, pp. 108, 109).

<sup>60</sup> Dumoulin to Bishop Plessis, June 20, 1818 (*DRNM*, pp. 113, 114).

<sup>61</sup> Dumoulin to Bishop Plessis, June 23, 1818 (*DRNM*, p. 121).

<sup>62</sup> *Ibid.* The Abbé Dumoulin thought that the Mass celebrated on June 22 at Fort William was the first ever said in that locality. We know that he was mistaken but it is nevertheless true that he and the Abbé Provencher were the first priests to set foot on any point on the shores of Lake Superior since 1752. Dumoulin did not know that Father Charles Mésaiger, S.J., La Vérendrye's first chaplain, passed the winter of 1731 at the old French Fort Kaministiquia; nor that Father Coquart, S.J., stayed several months there in 1741-1742.

July 6 describes the work that he and the Abbé Dumoulin did at Rainy Lake :

We said Mass at the North-West Company's fort. There we baptized nineteen children from the two forts. To-day we have said Mass at the Hudson's Bay Company post. We gathered the people from the two forts for the evening service; and we planted a cross yesterday after the evening office. It is the first time so far that we have had an opportunity to plant one...<sup>63</sup>

The Abbés Provencher and Dumoulin went on from Rainy Lake to the Red River where they arrived on July 16. The story of their great work at the Red River is very well known.

## — VII —

Three hours after Provencher and Dumoulin had left Fort William on the afternoon of June 22 the vessel bringing the two other priests docked at the North-West Company's quay near the mouth of the Kaministiquia. A rather complete account of the 1818 ministry of Fathers Tabeau and Crévier at Fort William is given in a letter addressed by Tabeau to the Bishop of Quebec on July 9 with additional information dated July 26th. Despite its length this document merits citation almost in its entirety.

Fort William, July 9, 1818.

His Lordship J.-O. Plessis, Bishop of Quebec, Quebec.

My Lord, Since I had the honour of writing to you at the Sault, we have crossed beautiful Lake Superior in the North-West Company's vessel and have arrived at Fort William, June 22 in the evening. We have been received with all the decorum customary on the part of these gentlemen. A large chamber and two smaller rooms have been given us for lodgings, and a very large room for our chapel. Since the following day we have had our altar mounted beneath the dais Mr. Desjardins put into my portable chapel, and have hung the intervening space with a beautiful embroidered cloth upon which are hung images and little crosses in abundance, placed in Indian symmetry to conform to local taste. We began to say Mass and have continued to do so on week days, and twice on Sundays and feast days. Every evening we have prayers with the people of the fort. We preach from time to time and catechize every day, principally the young people who are disposed toward baptism. We baptize infants when they are presented to us. Godfathers and godmothers are not wholly qualified according to the strictest interpretation of the rituel, but at any rate we take those that are least disqualified; and, as they are few, the same ones serve for many candidates. That is

<sup>63</sup> Provencher to Bishop Plessis from Rainy Lake, July 6, 1818 (*DRNM*, pp. 122, 123).



what I did at Drummond Island, where I baptized as many as eighteen children at one time with the same godfather and godmother. We have exhorted and urged the people here to profit by our visit by going to confession. Some have done so, others have promised; but very few are coming forward, and even fewer still are doing so with benefit. The majority of those who live in these parts are employed in the liquor traffic with the Indians or living with pagan squaws. Some, however, who understand French, agree to being instructed, and we have begun this difficult task without being able to see as yet whether we are succeeding. I think that several years of regular missions will be required before we can see any fruits or do anything permanent. All we can do now is to pave the way for others who will succeed better than us. [...]

I myself have been at Point Meuron, four leagues from here on the Kamistiquia River, to inter a grandchild of the interpreter Bruce who had gone to Red River with his family. We have made another trip with Mr. McGillivray to the old Grand Portage sixteen leagues from here on Lake Superior. The two Messrs. McGillivray, Messrs. Shaw, de Rocheblave, McLoughlin, Hughes, Dears, McTavish and a number of others form a company already numerous, which will be larger still when the winterers arrive.

Already more than thirty north canoes have left for Rainy Lake; one of them, unfortunately, was wrecked in a rapid a few leagues from here and one man was drowned. I have profited by this accident for the salvation of others, my rebukes seeming to attract attention for the moment. That is perhaps all that will result from the accident.

July 26. Not knowing when there will be an opportunity to send this letter, I have left it open in order to end it only when I should be certain that it can go. Now there is a canoe that is getting ready to go to Montreal. There is nothing unusual to mention to Your Lordship. A large party of winterers have come and gone without giving us much to do. We expect the last brigades to-day or to-morrow, and the case will probably be the same with them. The reasons can be given you better orally than in writing. Nevertheless our ministry had not been useless here; we have catechized a large number of children and will continue the task not without some consolation from the good they will derive therefrom and the facility with which they learn. There are some among them with zeal to be instructed and remarkable intelligence. The majority have been baptized. There still remain some who have been slower in presenting themselves or in learning, and these we hope to make Christians within a short time. It is only thus that the good the missions may do in this country can begin, and that religion can regain its rights little by little as they grow older, provided that this first sowing may not be choked by the bad examples of old sinners on the spot.

I have received a letter from the Red River missionaries dated at Rainy Lake, which they left on July 7, having performed nineteen baptisms and without having seen the winterers from Athabaska, Slave Lake, etc., because they had not yet arrived. All these poor men will make shift again this year without priests, for they do not come as far as Fort William. If I had two chapels, I should decide to go there, but I do not wish to deprive my chief mission of the services we can hold here.

We shall be here not less than two more weeks, Then I shall see to means for returning to my post. Mr. Crévier is well and begs me to present his very humble respects.

We are talking here of ways and means to have a chapel at Fort William. There is every appearance that the matter is being considered seriously. I commend myself to your Holy Sacrifices, and am, most respectfully, My Lord, Your Lordship's very humble and very obedient servant,

Ant. Tabeau, Priest. <sup>64</sup>

It should be here noted that neither in this letter, nor in any of the other missionary documents of these years, is there any mention of work among the Indians. The priests were too much preoccupied with re-claiming the French Canadian voyageurs and Métis to give any attention as yet to the Ojibways; besides of course they did not know the Indian language. The call of the Ojibways would come a few years later.

We have no information as to when exactly Father Tabeau left for Montreal after his summer work at Fort William, nor have we any report or account of the mission apart from the letter cited above. Father Crévier remained behind for some time after the senior priest had departed, however, and performed two marriages, and administered fifty-three baptisms. He arrived back in Sandwich on September 19. <sup>65</sup>

### — VIII —

We possess much less information about the 1819 mission of Fathers Tabeau and Crévier to Fort William than we do concerning that of 1818. It was the Bishop's plan that the same two priests should undertake the itinerant mission to the head of the lakes for some years. <sup>66</sup> But by the end of March, 1819, it was feared that the Abbé Tabeau, who had been ill, would be unable to go that year, and as he was the only priest acceptable to the North-West Company partners, there was at first some question of not sending any one at all up to Lake Superior that summer. <sup>67</sup> Then a letter arrived from Detroit from Bishop Flaget asking that the Abbé Crévier be allowed to accompany him to Michillimackinac and Green Bay on a pastoral visit he

<sup>64</sup> Original French of this letter in *DRNM*, pp. 125-128.

<sup>65</sup> Crévier to Bishop Plessis, September 26, 1818 (*DRNM*, p. 160).

<sup>66</sup> Bishop Plessis to Provencher, January 6, 1819 (*DRNM*, p. 183).

<sup>67</sup> Bishop Plessis to Marchand, March 27, 1819 (*DRNM*, p. 215).

was planning to make as soon as navigation opened.<sup>68</sup> So the Bishop of Quebec decided that even if Father Tabeau could not go, some other priest would have to be sent to join Father Crévier at Drummond Island after he had visited Green Bay with the Bishop of Bardstown.<sup>69</sup> At first the Abbé St. Germain of Terrebonne was asked to undertake the mission, but he had personal reason for not going, and Messrs. McGillivray and de Rocheblave strongly objected to any one but Father Tabeau taking the trip. So the latter decided on going himself despite his rheumatism and the advice of his doctor.<sup>70</sup> Thus on May 18th the zealous curé of Boucherville set out once more for the upper country.

When he reached Drummond Island about June 10 there was no sign or news of the Abbé Crévier.<sup>71</sup> Bishop Flaget had been obliged in the meantime to abandon his plan to visit the northern part of his diocese, and Father Crévier proceeded directly from Sandwich for the north. We do not know when or where he joined Father Tabeau, nor have we any letters or documents describing the Fort William mission of the two priests during the summer of 1819. But this time Father Tabeau went as far as Rainy Lake. The Abbé Dumoulin had come there from the Red River to await the Athabaska voyageurs, and was surprised and delighted when Father Tabeau arrived.<sup>72</sup> We do not know anything further, however, of the work done at Rainy Lake that summer except the fact that Father Dumoulin had administered ten baptisms and encountered some difficult marriage problems before he wrote to Bishop Plessis on July 27. We are thus left with very little information about the 1819 missions.

— IX —

The 1820 mission to the Athabaska winterers at Rainy Lake was assigned to a new Red River missionary, the Abbé Thomas Destroismaisons, who was expected to make a stopover there and await them on his way to St. Boniface.<sup>73</sup> But he did not do so. Perhaps Father

<sup>68</sup> Bishop Flaget to Bishop Plessis, March 16, 1819 (*DRNM*, p. 208).

<sup>69</sup> Bishop Plessis to Crévier, April 6, 1819 (*DRNM*, p. 227).

<sup>70</sup> Tabeau to Bishop Plessis, May 6, 1819 (*DRNM*, p. 227).

<sup>71</sup> Tabeau to Bishop Plessis, Drummond Island, June 11, 1819 (*DRNM*, p. 229).

<sup>72</sup> Dumoulin to Bishop Plessis, July 27, 1819 (*DRNM*, pp. 242-245).

<sup>73</sup> Provencher to Bishop Panet, May 23, 1820 (*DRNM*, p. 267).

Provencher himself stopped there on his way down to Montreal in late August of that year,<sup>74</sup> but he has left no account of having done so.

At Fort William the catechical and other work for the local population and the winterers, was done by Father Crévier who came up alone that summer. He was not there very long, however, for on August 7 he arrived back in Sandwich. Extracts from his report of September 6 will give us some idea of this, the last of the itinerant missions for the Nor'Westers.<sup>75</sup>

I performed the mission alone, or rather, accompanied by help from on high. Mr. Tabeau's letter on the matter was so ambiguous that I believed I should have a companion. When I reached Drummond Island, another letter from Mr. Tabeau represented the situation more clearly. Finally, on my arrival at Sault Ste Marie, another from Bishop Panet<sup>76</sup> told me quite distinctly that I should be alone. I had gone too far to turn back. I was terrified when I thought how I should be exposed to so many spiritual and physical dangers. Finally I closed my eyes to everything, took obedience as my shield, and embarked. [...]

At Fort William Dr. McLoughlin,<sup>77</sup> whom Your Lordship will probably see in Quebec this year, told me that the wood (for the chapel) was all cut ready for construction at the expense of the North-West Company.<sup>78</sup> There we were pretty well lodged. [...]

I was astonished to see how much progress in the catechism certain children, especially at Fort William, have made. I saw children of ten years ready for Communion singing several hymns by heart and wives of several Protestants already instructed in the same way and asking me to marry them. Perhaps for these you can accord some special dispensations.

— X —

Neither Tabeau or Crévier ever came up to Fort William again. The "travelling" missions to Fort William were discontinued after 1820. It is not clear why they were not extended to the summer of 1821. The

<sup>74</sup> When the Abbé Provencher arrived in Lower Canada he found that he had been named titular Bishop of Juliopolis, and Vicar-General of the Bishop of Quebec for the North-West. He hesitated long before accepting this nomination, but at last gave way and was consecrated bishop in May 1822.

<sup>75</sup> Crévier to Bishop Plessis, Sandwich, Sept. 6, 1820 (*DRNM*, pp. 277-279).

<sup>76</sup> Bishop Panet, coadjutor of the Bishop of Quebec, was administrator of the Diocese during the absence of Bishop Plessis in Europe during the fall and winter of 1819-1820.

<sup>77</sup> Dr. John McLoughlin of later Oregon fame, was a Catholic. From 1807 till 1821 he was in charge of various North-West Company posts in the Nipigon and Rainy Lake districts. He was usually at hand during the summers at Fort William to render medical services to the voyageurs. During the summer of 1820 he was local commandant at Fort William.

<sup>78</sup> The chapel was never built, for it was known early in 1821 that it would not be needed.

voyageurs from the North-West came there for the last time that year, and the priests were expected.<sup>79</sup> But it is very probable that this was unknown in Quebec, for rumours of the great pending change in the affairs of the two trading companies were current in Lower Canada early in the spring of 1821.<sup>80</sup> Bishop Plessis and the Abbé Tabeau probably thought that the winterers would begin going that very summer to Hudson's Bay, as they were always to do after 1821.

The deed-poll which united the two great fur-trading companies was signed in London on March 26, 1821. The new organization retained both the name and general character of the old Hudson's Bay Company. The days of the Nor'westers were definitely over. By 1825 more than half the former employees of the North-West Company had been discharged.<sup>81</sup> Many of the smaller posts like that at Pointe-des-Meurons were abandoned. Others like Fort William were reduced to the status of local trading-posts. The canoe traffic from Lachine to the West by way of Lake Superior diminished greatly. All furs and merchandise were shipped henceforth to the new Company's Hudson's Bay Factories. Even church supplies for the Red River mission were sent from Quebec to England and were shipped from there to York Factory on Hudson's Bay.

But the Kaministiquia route continued to be used for a few more years by travellers and missionaries going to or coming from the West. From their journals and letters we learn that Fort William was now reduced to a mere shadow of its former greatness. Its buildings were soon falling into ruin.<sup>82</sup> One traveller described it in 1833 as a mere

<sup>79</sup> In a letter which Mr. Duncan Cameron wrote to Mr. Sauvé, an ecclesiastical student at Red River in 1821, we find the following: "One would be lead to think that the Bishops and clergy in Canada are rather mourned than rejoiced at the Permanent peace that took place between the rival companies, since none came up to absolve us from our past sins, and to put up prayer to heaven to prevent us from falling into fresh ones. But, to be serious, the absence of our Reverend friends was very much regretted, nor was it known by our Montreal gentlemen that they were not to come up. Mr. Crévier was expected for some time; therefore we think that something new must have taken place to prevent his coming" (*DRNM*, p. 325).

<sup>80</sup> Bishop Plessis to Halkett and Colville (Hudson's Bay agents in Montreal), May 1, 1821 (*DRNM*, p. 297).

<sup>81</sup> Most of the French Canadian who were discharged settled in the Red River area; some returned to Lower Canada. Frederick Merk in his *Introduction to Fur Trade and Empire: George Simpson's Journal* (Cambridge, Mass., 1831) states (p. xx) that the employees of the Hudson's Bay Company were reduced from 1983 in 1821 to 827 in 1825.

<sup>82</sup> Mrs. Simpson passed Fort William with her husband in 1830. Her journal on the trip from Lachine to the West has been published under the title *Journey for*

"petty post".<sup>83</sup> Even the small local white population gradually dwindled away. When Bishop Provencher passed there in 1822 twelve persons were baptized by him.<sup>84</sup> But eleven years later we are told that there were "only a few Indians and two or three old voyageurs" at the place beside the chief factor of the Fort, Mr. MacIntosh.<sup>85</sup> Fort William's first great heyday had ended indeed.

Rainy Lake fared slightly better under the new conditions, though in 1831 it too "was so poor a station that to live there they had to know how to do with wild rice for food".<sup>86</sup> Of course the Athabaskans did not come there any more to enliven its summers. But it continued to be the trading-centre for the Lac-la-Pluie District, and a considerable Indian population resided in the neighbourhood. In 1830 its chief factor, John Dugald Cameron, named the post Fort Frances in honour of Mrs. Simpson, wife of the Governor of the Hudson's Bay Company. But very few white people were living there or elsewhere in the Lake of the Woods area by the beginning of the eighteen-thirties. In 1822 Bishop Provencher baptized the same number at Rainy Lake as he had at Fort William, twelve persons.<sup>87</sup> But nine years later when he passed by again with the Abbé Belcourt, the latter noted in his journal, (usually so full of items of local interest), that they stayed only three and one half hours at Fort Frances: there could not therefore have been many Catholics who needed their ministrations.<sup>88</sup> It is significant that no priest was sent to the Rainy Lake or the whole Lake of the Woods areas, which were under Bishop Provencher's jurisdiction, till 1838 when the same Father Belcourt came there to make the first Christian assault on the Indian paganism of the district.

Francis J. NELLIGAN, S.J.

*Frances*, by G. L. NUTE in the *Beaver*, outfit 284, 1954-1955. She describes Fort William in the 1954 volume, page 15.

<sup>83</sup> John McLEAN, an employee of the Hudson's Bay Company, *Notes of a Twenty-Five Years' Service in the Hudson Bay Territory*, edited by W. S. WALLACE, Toronto, Champlain Society ed., 1932, p. 122.

<sup>84</sup> Bishop Provencher to Bishop Plessis, Fort William, July 8, 1822 (*DRNM*, p. 352).

<sup>85</sup> John McLEAN's *Notes* . . . , p. 122.

<sup>86</sup> Georges-Antoine BELCOURT, *Mon itinéraire du lac des Deux Montagnes à la rivière Rouge*, in *Bulletin de la Société historique de Saint-Boniface*, IV (1913), p. 50.

<sup>87</sup> Bishop Provencher to Bishop Plessis, Rainy Lake, July 24, 1822 (*DRNM*, p. 355).

<sup>88</sup> G.-A. BELCOURT, *Mon itinéraire* . . . , p. 50.

# *L'Église et la société canadienne au début du XVIII<sup>e</sup> siècle*

(suite)

---

## V. — L'AFFAIRE DES DÎMES.

Il faut tenir compte de ce contexte pour comprendre avec quelle force le problème de la dîme se pose tout à coup et passionne les esprits. A l'entrée du XVIII<sup>e</sup> siècle, cette redevance existe en principe depuis une quarantaine d'années. Son établissement a accompagné la mise en place des cadres ecclésiastiques de la colonie. En 1663, le gouvernement métropolitain ordonne que « toutes les dîmes [...] tant de ce qui naît par le travail des hommes que de ce que la terre produit d'elle-même se payeront seulement de treize une<sup>97</sup> ». Tout de suite, la médiocre fortune des habitants fait paraître excessive cette contribution. Aussi, en 1667, Tracy, Coureelles et Talon règlent-ils avec Laval, « après avoir entendu les plus notables du pays », que la dîme se paiera à raison du vingt-sixième minot « des grains seulement<sup>98</sup> ». Règlement qui se veut provisoire : le législateur est convenu de rétablir la dîme sur le pied du treizième lorsque la collectivité pourra supporter pareille charge. En 1700, cependant, le régime temporaire se prolonge toujours. Le gouvernement français commence à se lasser de verser un supplément aux curés. Il exprime l'espoir « que lorsque les terres auront recommencé à produire comme par le passé et qu'il se sera fait de plus grands défrichemens, les dixmes pourront les entretenir » ; dans cette vue, il prie l'évêque d'examiner avec les pouvoirs publics la possibilité « de mettre ces dixmes en état de faire subsister ces curés dans la suite des temps<sup>99</sup> ». Saint-Vallier ne laisse pas passer l'occasion de recommander le rétablissement immédiat de la dîme au treizième. La Cour, toutefois, juge sa proposition prématurée<sup>100</sup>.

<sup>97</sup> *Edits et Ordonnances*, I, p. 36, *Approbation du roi pour l'établissement du Séminaire de Québec*, avril 1663.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>99</sup> RAPQ (1940-1941), p. 336, Pontchartrain à Saint-Vallier, 5 mai 1700.

<sup>100</sup> AC, C 11A, 20 : 112v, Saint-Vallier à Pontchartrain, 1702, et notes en marge.

L'intervention de Saint-Vallier n'est que signe précurseur d'une offensive qui va se déployer en 1705 et en 1706. Offensive d'autant plus vigoureuse que les embarras de la Compagnie de la Colonie, à qui incombe le paiement de l'état des charges, ont pour effet de réduire des trois quarts les subventions habituelles du clergé. Celui-ci réclame d'abord des immunités. Callières lui avait enjoint, comme aux autres propriétaires, de fournir des pieux pour les fortifications. Son successeur maintient la même exigence, malgré les protestations de quelques curés, à qui il déplait de se soumettre à la loi commune. Il laisse seulement aux ecclésiastiques « la liberté de se taxer eux-mêmes » quant au nombre de pieux qu'ils devront remettre<sup>101</sup>. Version canadienne du don gratuit. En 1706, le gouvernement colonial ordonne des corvées pour terrasser les approches de la capitale, menacée d'une descente anglaise. Tous les habitants, toutes les communautés doivent fournir des journées de travail ou des chevaux. Les Récollets s'y refusent, arguant qu'ils ne sont pas rentés. Ils ne sont pas rentés, réplique le commandant militaire de Québec, mais, « faisant un commerce ouvert de bière », possédant deux barques et un harnais « qu'ils louent », ils ont assez de ressources pour contribuer à la sécurité de la ville; malgré leurs protestations, ils n'y échappent pas<sup>102</sup>.

Sur les entrefaites, des curés cherchent à augmenter le produit de la dîme en allongeant la liste des denrées sur lesquelles ils prétendent avoir le droit de toucher le vingt-sixième. Boullard, de Beauport et Dufournel, de l'Ange-Gardien, déclarent en chaire que, désormais, cette redevance frappera non seulement les grains, mais encore tous les fruits de la terre et même le bétail. Sommé par le Conseil supérieur de s'expliquer, Dufournel répond qu'un prêtre a besoin de foin pour entretenir son cheval et de pommes pour se fabriquer du cidre, à défaut de vin<sup>103</sup>. En 1706, une quinzaine de curés signent un mémoire collectif priant la Cour d'obliger les fidèles de leur payer le treizième « de toutes sortes de grains, du Lin, du Chanvre, Tabac, citrouilles, fruits qui naissent sur les arbres, Jardinaiges, foins et generalement tout

<sup>101</sup> RAPQ (1940-1941), p. 371-372, Beauharnais et Vaudreuil à Pontchartrain, 15 novembre 1703; voir *ibid.*, p. 375, mémoire du roi, 14 juin 1704.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 391-392, Louvigny à Pontchartrain, 21 octobre 1706.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 402.



ce que la terre produit elle mesme <sup>104</sup> ». Saint-Vallier les appuie. Il affirme à cette occasion que « les habitants sont les seuls riches du pays parce qu'ils ont beaucoup de bestiaux et qu'ils ne payent aucuns subsides <sup>105</sup> ». Conception assez inattendue de la richesse. Un prêtre soutient dans un sermon que le paiement de la dîme fait l'objet d'un commandement de l'Église. N'est-ce pas ce qu'enseigne le catéchisme publié quatre ans plus tôt par l'évêque de Québec ? Le septième commandement de l'Église s'y énonce comme suit :

Hors des temps Nôces ne feras.  
Paye la dixme justement.

Est-ce « un grand peché », lit-on dans ce livre, que de ne pas payer la dîme ? La réponse est catégorique : « Oui, c'est comme Ananie, ne mettre par une fraude criante au pied des Ministres de Jésus-Christ, qu'une partie des biens qu'on leur doit <sup>106</sup> ».

Le Conseil supérieur s'inquiète. Le plus inquiet des magistrats est sûrement Ruette d'Auteuil. Il professe de craindre que le clergé paroissial ne trouve en France assez d'alliés pour introduire, sur l'article de la dîme, une « nouveauté qui seroit tres a charge a la Colonie de Canada ». A son dire, il existe des cures qui rapportent quinze cents, deux mille livres et même davantage; bien plus, il n'y en a pas une qui n'en produise au moins cinq cents. Des augmentations de dîme, conclut-il, seraient superflues, et les prêtres n'en exigent « qu'afin de s'enrichir aux despends des habitants, qui ne sont pas en estat de supporter de nouvelles charges par la pauvreté ou ils sont <sup>107</sup> ». Bien que le supérieur du Séminaire de Québec estime les dîmes insuffisantes pour assurer la nourriture des curés <sup>108</sup>, l'intendant Raudot tombe d'accord, pour une fois, avec le procureur général d'Auteuil et recommande à la Cour de ne pas aggraver les redevances des paroissiens : les habitants lui paraissent « trop gueux pour rien innover qui leur soit a charge <sup>109</sup> ».

<sup>104</sup> AC, C 11A, 24 : 185v-187v, les curés du Canada au roi, 27 avril 1706; voir RAPQ (1940-1941), p. 402.

<sup>105</sup> AC, C 11A, 25 : 304, Saint-Vallier à Pontchartrain, 15 mai 1706.

<sup>106</sup> *Catechisme du diocese de Quebec Par Monseigneur l'Illustrissime & Reverendissime Jean de la Croix de saint Vallier, Evêque de Quebec*, Paris, 1702 (Montréal, 1958), p. 225, 227-228.

<sup>107</sup> AC, C 11A, 24 : 196-199v, Auteuil à Pontchartrain, 1706.

<sup>108</sup> *Ibid.*, 185, le supérieur du Séminaire à Pontchartrain, 30 octobre 1706.

<sup>109</sup> *Ibid.*, 133-133v, Raudot à Pontchartrain, 30 août-5 novembre 1706.

Les commentaires de Raudot et, plus encore peut-être, l'éloquence d'Auteuil impressionnent Pontchartrain. Ce qui l'irrite au plus haut point, semble-t-il, c'est qu'un prédicateur ait eu « l'imprudence d'ajouter aux commandemens de l'Eglise un 7<sup>e</sup> commandement pour le payement des dixmes ». Il dit avoir rapporté l'incident au roi, dont le désir est que ce curé reçoive une forte réprimande « pour avoir abusé de son ministère <sup>110</sup> ». A Saint-Vallier, le ministre déclare que l'on verra « a la paix » quelles mesures il conviendra de prendre pour améliorer le sort du clergé paroissial; après quoi, il lui fait une observation très dure, dans laquelle l'influence du procureur général se discerne :

Au surplus, je dois vous dire que les precedens reglemens ont si bien pourveu a la subsistance des curez, dont les moins accommodez doivent recevoir jusqu'a 500 [livres] par an, qu'ils devroient en estre contens pendant que tout le monde souffre des malheurs de la guerre <sup>111</sup>.

Le prélat n'insiste pas. Son grand vicaire s'empresse de donner satisfaction à la Cour en interdisant aux prédicateurs, à propos de la dîme, toute déclaration « qui ne soit pas conforme a ce que Sa Ma<sup>te</sup> a réglé <sup>112</sup> ». Et l'intendant d'écrire à son chef que les Canadiens se félicitent de l'attitude toute paternelle du gouvernement métropolitain <sup>113</sup>.

Ainsi se clôt l'affaire des dîmes. L'État aura empêché le clergé d'imposer aux fidèles un surcroît de contributions. Mais, en même temps qu'il s'oppose à ce que l'Église tire davantage de la population, il augmente les gratifications qu'il lui versait déjà. Il destine cependant ces nouveaux bienfaits au Séminaire de Québec, aux Frères hospitaliers, aux missions indigènes <sup>114</sup>. De plus, entre 1707 et 1710, il se constitue une douzaine de petites rentes au profit d'institutions religieuses. Ces dons rapportent, au total, quelque 4.000 livres par année. Qui en bénéficie ? L'Hôpital général de Québec, celui de Montréal et surtout les Sœurs de la Congrégation <sup>115</sup>. Ces faits soulignent une tendance bien marquée : l'État et la fortune privée réservent leurs générosités aux œuvres de bienfaisance et aux maisons d'enseignement, cependant

<sup>110</sup> AC, B 29 : 124, Pontchartrain à La Colombière, 6 juillet 1707.

<sup>111</sup> *Ibid.*, 30, 131, Pontchartrain à Saint-Vallier, 29 juin et 10 août 1707.

<sup>112</sup> AC, C 11A, 27 : 157-159v, La Colombière à Pontchartrain, 1707; voir AC, B 29 : 377, Pontchartrain à La Colombière, 6 juin 1708.

<sup>113</sup> AC, C 11A, 29 : 104, Raudot à Pontchartrain, 8-15 novembre 1708.

<sup>114</sup> RAPQ (1940-1941), p. 418, *Etat des gratifications extraordinaires des missionnaires de la Nouvelle-France*, 1710.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 421-422, actes du 15 octobre 1709 et du 12 février 1710.

que, malgré des besoins grandissants, le ministère paroissial doit se contenter des mêmes sources de revenus.

## VI. — LES INTERVENTIONS DE L'ÉTAT.

Les interventions de l'État peuvent faire du bruit. Leur importance, toutefois, ne saurait se juger ni à leur éclat ni à leur fréquence. Elles tirent plutôt leur signification de la facilité avec laquelle elles s'imposent et de la soumission avec laquelle le clergé les subit. Au fait, les subit-il toujours ? Il lui arrive de les solliciter et de les accueillir comme des faveurs. Elles se présentent alors comme des mesures de protection et de collaboration. En 1701, le gouverneur et l'intendant s'engagent à « faire faire par les supérieurs des communautés tout ce que M. l'évêque demandera d'eux <sup>116</sup> ». L'année suivante, pour empêcher les ecclésiastiques de passer en France à l'insu de l'autorité diocésaine, le gouvernement métropolitain fait interdire aux capitaines de vaisseaux de prendre à leur bord les prêtres incapables d'exhiber une permission écrite du prélat ou de ses grands vicaires <sup>117</sup>. En 1703, les administrateurs de la colonie rapportent qu'ils s'appliquent à punir avec sévérité les manques de respect au clergé, ce qui leur vaut une approbation de la Cour <sup>118</sup>. Des prêtres n'hésitent pas à recourir aux pouvoirs publics pour maintenir la discipline dans leurs paroisses et même pour y assurer la pratique religieuse. Un jour, le curé de Beaupré se plaint à l'intendant que deux de ses administrés se sont disputés à tue-tête dans l'église et que plusieurs fidèles ont la détestable habitude de sortir pendant le prône pour aller « fumer a la porte et autour d'icelle » ; le haut magistrat publie une ordonnance défendant aux habitants, à peine de dix livres d'amende, « de se quereller et même de s'entretenir dans Les Eglises » comme aussi d'aller prendre l'air durant le sermon <sup>119</sup>. Plus tard, un autre curé porte à la connaissance de Raudot un « abus [...] auquel il ne peut remédier, quelques remontrances qu'il fasse a ses habitans » : ceux-ci travaillent le dimanche et les jours fériés ; cette fois, c'est à l'observance d'un grave devoir de

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 348, Callières et Champigny à Pontchartrain, 5 octobre 1701.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 355, mémoire du roi à Callières, 3 mai 1702.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 371, Vaudreuil et Beauharnais à Pontchartrain, 15 novembre 1703 ; *ibid.*, p. 374, mémoire du roi à Vaudreuil et à Beauharnais, 14 juin 1704.

<sup>119</sup> AC, C 11A, 24 : 368-369v, Raudot, ordonnance du 12 novembre 1706.

religion que l'intendant contraint la population, toujours par ordonnance <sup>120</sup>.

L'État ne se contente pas d'apporter son appui à l'Église. Il lui fait également sentir son autorité. Il n'est pas, semble-t-il, de détails si petits qu'ils échappent à l'attention des hommes politiques. En 1700, par exemple, le ministre de la Marine écrit à l'évêque de faire dire la messe, le dimanche, à la chapelle du Palais de même qu'à l'église de la basse-ville de Québec, et cela, « a une heure qui puisse convenir aux gens incommodez <sup>121</sup> ». En marge du placet d'un Sulpicien qui demande des ornements d'église pour sa mission, Raudot et son fils recommandent au secrétaire d'État d'en « retrancher deux chasubles et deux devants d'autel <sup>122</sup> ». Le soin que l'administration civile porte aux petites choses n'empêche pas sa vigilance de s'exercer à un niveau plus élevé de la vie religieuse. En 1702, Pontchartrain attire l'attention de Saint-Vallier sur trois postes de l'Acadie alors dépourvus de missionnaires, pour le prier d'y expédier tout de suite des prêtres <sup>123</sup>. Les bureaux de la Marine vérifient les ordres que le pasteur donne à son Église. Lorsque M. de Québec prépare une ordonnance enjoignant aux fidèles de payer leur dîme à peine de se voir refuser les sacrements, le ministre lui fait observer que cette sanction est excessive et il ajoute tranquillement : « Il est nécessaire s'il vous plaist que vous changiez cette ordonnance <sup>124</sup>. » En 1711, le gouvernement métropolitain fait procéder à une nouvelle enquête sur les revenus et les dépenses des institutions religieuses de la colonie <sup>125</sup>. Si souvent qu'il entre dans les affaires ecclésiastiques, l'État ne tolère pas que l'Église lui rende la monnaie de sa pièce; la Cour, par exemple, prévient le gouverneur de l'Acadie d'empêcher le clergé de se mêler du temporel <sup>126</sup>.

Au Canada, le gouvernement royal exerce une surveillance particulièrement étroite sur les communautés de femmes. C'est qu'elles ont tendance à se multiplier et que leurs effectifs, nous le savons, augmentent avec une rapidité surprenante. La Cour craint qu'elles ne

<sup>120</sup> AC, C 11A, 30 : 338-339, Raudot, ordonnance du 25 mai 1709.

<sup>121</sup> RAPQ (1940-1941), p. 336-337, Pontchartrain à Saint-Vallier, 5 mai 1700.

<sup>122</sup> AC, C 11A, 26 : 202, Raudot à Pontchartrain, 11 novembre 1707.

<sup>123</sup> AC, B 23 : 37, Pontchartrain à Saint-Vallier, 8 mars 1702.

<sup>124</sup> *Ibid.*, 101, *id.* à *id.*, 6 mai 1702.

<sup>125</sup> AC, B 33 : 95-95v, *Memoire pour servir d'Instruction au s<sup>r</sup> Begon*, 7 juillet 1711.

<sup>126</sup> RAPQ (1940-1941), p. 401, Pontchartrain à Subercase, 30 juin 1707.

se développent démesurément. En 1697, Saint-Vallier a fondé un couvent d'Ursulines aux Trois-Rivières. En 1700, le roi hésite encore à donner des lettres patentes à cette institution<sup>127</sup>. Non pas qu'il la juge inutile : en plus d'instruire les jeunes filles de la région, les religieuses se disposent à tenir un hôpital<sup>128</sup>. Mais la Cour appréhende le « scandale » que provoquerait la fermeture de l'établissement si les sœurs se voyaient, faute de fonds, incapables de le soutenir. Avant d'en reconnaître officiellement l'existence, elle attend de le savoir assez bien doté pour assurer la subsistance de huit religieuses. Il est entendu d'avance que les Ursulines des Trois-Rivières ne devront pas dépasser ce nombre « sans la permission expresse de Sa Ma<sup>té</sup><sup>129</sup> ». En 1702, lorsque M. de Québec a déposé aux bureaux de la Marine deux contrats constituant une rente annuelle de 1.000 livres en faveur du couvent, le roi consent à l'expédition des lettres patentes que le prélat sollicite depuis plusieurs années<sup>130</sup>. Il ratifiera en 1703 la concession du fief Saint-Jean, sur le lac Saint-Pierre, accordé deux ans auparavant à la nouvelle communauté<sup>131</sup>.

Il existe une autre maison à laquelle l'évêque voue une sollicitude singulière. C'est l'Hôpital général de Québec. Lancé en 1692, confié l'année suivante à quatre religieuses détachées de l'Hôtel-Dieu et ouvert, en même temps, aux infirmes et aux vieillards, il devait, dans l'esprit de son animateur, remplacer avec avantage le bureau des pauvres, dont le prélat précipita la suppression, mais non sans difficulté. Il n'y avait guère à douter que ce bureau, aussi préoccupé, semble-t-il, de corriger les « fainéants » que de secourir les indigents, ne pût faire place à une bonne institution d'assistance. L'hôpital éveilla tout de suite des générosités. Dès 1693, Charles Aubert de La Chesnaye lui fait un don de 1.000 livres; auparavant, un autre négociant, Charles Patu, lui a déjà réservé, à titre de rente, un fonds de 2.000 livres au taux habituel de 5 %; Saint-Vallier lui-même y ajoute 1.000 livres par année. La

<sup>127</sup> AC, B 22 : 105v, mémoire du roi, 1700.

<sup>128</sup> APC, Collection Beauharnais, p. 253, CHAMPIGNY, *Memoire de l'estat présent de la nouvelle France*, 1<sup>er</sup> novembre 1702.

<sup>129</sup> AC, B 22 : 248v-249, mémoire du roi, 31 mai 1701.

<sup>130</sup> AC, B 23 : 40, Pontchartrain à Saint-Vallier, 1<sup>er</sup> avril 1702; RAPQ (1940-1941), p. 358, *id.* à *id.*, 7 juin 1702.

<sup>131</sup> *Inventaire des Concessions en Fief et Seigneurie, Foies et Hommages et Aveux et Dénombrements conservés aux Archives de la Province de Québec*, 6 vol., Beauceville, 1927-1929, IV, p. 163.

ratification royale se fait quand même attendre. En 1699, pressé de voir fleurir son œuvre de prédilection, le prélat réclame de l'Hôtel-Dieu douze religieuses et 1.200 livres de rentes. Voilà qui représente « le plus net de nôtre revenu », proteste la vieille institution, qui, au surplus, n'entend pas se laisser démembrer. M. de Québec riposte en séparant, le 7 avril 1699, les deux maisons jusqu'alors liées. Il fait recevoir des novices à l'Hôpital général, bien que la communauté de l'Hôtel-Dieu le prévienne qu'elle n'accueillerait jamais ces filles au cas où le gouvernement français ne reconnaîtrait pas l'indépendance de la nouvelle maison. Le prélat fait la sourde oreille. Il compte sans doute que la Cour se rendra aux raisons qu'il lui expose. Mais il n'est pas seul à faire des mémoires. Une religieuse de l'Hôtel-Dieu raconte : « Nous fîmes voir les nôtres à Monseigneur de Laval, ancien Evêque, qui n'y trouva rien que de vrai et de juste <sup>132</sup>. »

Les dépêches de 1700 apportent à Saint-Vallier une amère déception. Le ministre de la Marine lui écrit de renvoyer à l'Hôtel-Dieu les religieuses qu'il en a tirées et il le prévient qu'il a expédié un ordre semblable au gouverneur et à l'intendant, en leur recommandant, toutefois, de laisser l'évêque agir comme de lui-même et de n'intervenir publiquement que s'il refusait d'obéir. L'intention du roi, ajoute Pontchartrain, n'est pas de transformer en couvent l'Hôpital général; il faut donc en confier l'administration non pas à une communauté, mais à un bureau constitué de représentants de l'Église et de l'État. Pourquoi toutes ces difficultés ? La Cour le répète, elle veut que le prélat s'applique à « perfectionner les anciens établissements de Communautés Religieuses, qui ne sont qu'en trop grand nombre, sans en faire de nouveaux <sup>133</sup> ». En attendant que l'évêque se conforme à la volonté du roi, Callières a un entretien avec les Hospitalières de l'Hôtel-Dieu. Celles-ci ne désirent pas du tout, elles le lui font bien entendre, accueillir leurs anciennes compagnes « parce que les différents [sic] que nous avons eûs avec Monseigneur l'Evêque les avoient un peu

<sup>132</sup> *Monseigneur de Saint-Vallier et l'Hôpital-Général de Québec*, Québec, 1882, p. 107-134; Albert JAMET, édit., *Les Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec Composées par les Révérendes Mères Jeanne-Françoise Juchereau de Saint-Ignace et Marie-Andrée Duplessis de Sainte-Hélène, Religieuses de ce Monastère*, Québec, 1939, p. 292-294. Voir ROCHEMONTEIX, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle*, III, p. 318-319.

<sup>133</sup> AC, B 22 : 96-96v, Pontchartrain à Saint-Vallier, 5 mai 1700. Voir RAPQ (1940-1941) p. 337, Louis XIV à Callières et à Champigny, 5 mai 1700.

refroidies à notre égard, et que leur retour dans cette communauté seroit une semence perpétuelle de discorde ». D'accord avec l'Hôtel-Dieu, le gouverneur se contentera d'y faire rentrer la supérieure de l'Hôpital général et deux novices, convaincu que c'en est assez pour « rompre cette nouvelle Communauté ». Saint-Vallier donne l'impression de s'effondrer. Il s'en va donner à l'Hôtel-Dieu le spectacle de sa douleur. « Avec ses manières insinuanes et son air affectif, rapporte l'annaliste de la maison, il pleuroit d'une telle abondance, que nous ne pouvions retenir nos larmes <sup>134</sup>. »

Tout le monde pleurait, mais chacun restait sur ses positions. Loin de fermer les portes de son hôpital, le prélat faisait, prématurément, faire profession à deux religieuses, dans le dessein évident d'assurer la continuité de son œuvre <sup>135</sup>. Ensuite, il s'embarquait pour la France afin d'y plaider en personne la cause de sa maison. De leur côté, les religieuses de l'Hôtel-Dieu envoyaient de nouveaux mémoires au ministère de la Marine : M. de Québec, souligneront leurs *Annales*, « demanda ce qu'il voulut et n'obtint cependant que ce que nous souhaitions qu'on luy accordât <sup>136</sup> ». A Paris, Saint-Vallier entame avec la Cour une « grande discussion ». Si, représente-t-il, on s'oppose absolument à ce que ses religieuses s'attachent à l'Hôpital général, il exigera, pour sa part, qu'on lui rende les dons qu'il a faits à la maison. Le gouvernement français pourrait contester la légalité d'une telle manœuvre. Il préfère en venir à un compromis. Il place à la tête de la maison un conseil de direction formé de l'évêque, du gouverneur et de l'intendant, mais consent à ce que le chef spirituel ait « la Conduite » de l'hôpital. La communauté fondée par Saint-Vallier en constituera le personnel, mais ses effectifs resteront limités à dix sœurs de chœur et à deux converses. Enfin, le prélat s'engage à nourrir trente pauvres dans la maison à laquelle il tient tant <sup>137</sup>.

<sup>134</sup> *Les Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec*, p. 296-297. Voir BN, Mss. fr., 20973 : 168-169, Ango DES MAIZERETS, *Memoire touchant L'hospital general Etably Proche de Quebec*, 16 novembre 1700.

<sup>135</sup> RAPQ (1940-1941), p. 339, Champigny à Pontchartrain, 15 octobre 1700; *ibid.*, p. 341, Callières et Champigny à Pontchartrain, 18 octobre 1700.

<sup>136</sup> *Les Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec*, p. 302.

<sup>137</sup> RAPQ (1940-1941), p. 343-344, Louis XIV à Callières et à Champigny, 31 mai 1701; *ibid.*, p. 345, arrêt du Conseil d'Etat, 31 mai 1701; *ibid.*, p. 348, Callières et Champigny à Pontchartrain, 5 octobre 1701; APC, Collection Beauharnais, p. 247-248, CHAMPIGNY, *Memoire de l'estat présent de la nouvelle france*, 1<sup>er</sup> novembre 1702.

En 1707, la supérieure de l'Hôpital général rappelle que, bien qu'établie depuis une quinzaine d'années, l'institution qu'elle dirige n'a jamais rien coûté au roi; elle abrite quarante indigents et se dispose à en recevoir encore davantage, grâce à une nouvelle rente de 1.500 livres que M. de Québec lui a assurée; n'en voilà-t-il pas assez pour lui obtenir l'autorisation d'augmenter son personnel « de 2 ou 3 Sœurs et de 2 converses » ? La première réaction de Pontchartrain est rapide : « Non, s'en tenir au Reglem<sup>t</sup>. » Puis il réfléchit et fait prier Raudot de donner son avis <sup>138</sup>. Les religieuses, répond l'intendant, « meritent cette grace ». Le ministre n'en décide pas moins : « Non, rien a changer absolument <sup>139</sup>. » L'hôpital prend cependant une certaine expansion. Déjà propriétaire d'un moulin à eau, il prévoit la construction d'un moulin à vent, dont le revenu le mettra à même de secourir plus de miséreux <sup>140</sup>. L'évêque le rente encore davantage <sup>141</sup>. Deux ailes s'ajoutent à l'immeuble <sup>142</sup>. Ce n'en est pas encore assez pour que la communauté obtienne la permission d'accroître son effectif <sup>143</sup>.

La Congrégation Notre-Dame pose à l'État un problème différent de celui que provoquent les Hospitalières. Elle rend à la collectivité, tout le monde le reconnaît, un service essentiel en lui fournissant des institutrices. Aussi l'autorité royale n'impose-t-elle pas de limites à son recrutement. De 54 en 1698, le nombre de ses sujets passe à 73 en 1707, pour tomber à 63 en 1713. Ces femmes font sentir partout leur action, jusqu'en Acadie, où l'une d'elles se mérite, en 1703, les éloges du gouverneur <sup>144</sup>. Même le sombre Ramezay a de bonnes paroles à leur égard <sup>145</sup>. Raudot pense d'elles le plus grand bien <sup>146</sup>. Mais voici que la Cour s'inquiète : la Congrégation imposerait-elle des vœux à ses

<sup>138</sup> AC, C 11A, 27 : 159v, la supérieure de l'Hôpital général à Pontchartrain, 1707 et notes en marge.

<sup>139</sup> AC, C 11A, 29 : 105v, Raudot à Pontchartrain, 8-15 novembre 1708 et notes en marge; voir AC, C 11A, 28 : 270v., *id.* à *id.*, 23 octobre 1708.

<sup>140</sup> RAPQ (1940-1941), p. 416.

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 422.

<sup>142</sup> AC, B 33 : 170v, Pontchartrain à la supérieure de l'Hôpital général de Québec, 7 juillet 1711.

<sup>143</sup> AC, C 11A, 32 : 255, M<sup>me</sup> de Vaudreuil à Pontchartrain, 1711[?], et notes en marge; AC, C 11A, 34 : 24-24v., Vaudreuil et Bégon à Pontchartrain, 15 novembre 1713.

<sup>144</sup> RAPQ (1940-1941), p. 371, Brouillan à Pontchartrain, 25 novembre 1703.

<sup>145</sup> AC, C 11A, 27 : 15v, Ramezay à Pontchartrain, 12 novembre 1707.

<sup>146</sup> RAPQ (1940-1941), p. 411, Raudot à Pontchartrain, 18 octobre 1708; AC, C 11A, 28 : 259v, *id.* à *id.*, 23 octobre 1708.



filles ? Si c'était vrai, le roi le lui interdirait rigoureusement <sup>147</sup>. Les Sœurs font des vœux simples, confirme l'intendant, qui les soupçonne de se lier aussi par des « vœux de stabilité ». Il exprime à son tour de l'inquiétude : « Si ces filles étoient cloîtrées, les vœux qu'on leur a mis en teste de faire n'étant que pour y parvenir, [...] elles ne seroient plus d'aucune utilité pour ce pays, qu'elles serviront toujours et avec fruit quand elles ne seront pas en couvent, dont il y a assés en ce pais <sup>148</sup>. »

C'est ainsi que s'amorce l'affaire des vœux. Dans les discussions qu'elle entraîne, le gouvernement canadien se préoccupe surtout d'un problème pratique, alors que le gouvernement métropolitain voit davantage une question de principe. Bien qu'il s'oppose, comme le ministre de la Marine, à la multiplication des cloîtres, Raudot estime opportun de permettre certains vœux à la Congrégation dans la vue de favoriser son recrutement, « un Pere ne voulant point donner sa fille dans une maison dont on peut la renvoyer si elle devient Infirme, et malade, et ou elle n'est par consequent pas sûre d'un établissement pour toute sa Vie ». Mais il s'élève avec conviction contre la clôture, qui gênerait incontestablement la communauté dans son œuvre d'enseignement <sup>149</sup>. Les Sœurs affirment elles-mêmes ne pas aspirer au cloître; elles tiennent à leurs vœux — qui ne sont pas solennels — seulement « pour se maintenir en forme de Communauté » : les supprimer, ne serait-ce pas inspirer à certaines « la pensée d'abandonner leur vocation <sup>150</sup> » ? Avant de trancher la question, le roi recueille l'opinion de théologiens et de juristes. De cette consultation, il ressort qu'en accordant à la Congrégation des lettres patentes, l'État n'avait pas eu l'intention de faire de ses membres « de vraies religieuses ». Dans la suite, le souverain, qui peut accorder ou refuser le privilège de prononcer des vœux, n'a rien changé au statut primitif de ces filles : les engagements qu'elles ont pu prendre restent donc illégaux et nuls <sup>151</sup>. C'est ce que le ministre de la Marine répète à M. de Québec :

Comme il n'est point libre aux communautéz d'aporter aucun changement aux conditions sous lesquelles le Roy leur a permis de s'établir, et

<sup>147</sup> AC, B 29 : 314, Pontchartrain à Raudot, 6 juin 1708.

<sup>148</sup> AC, C 11A, 28 : 259v-260, Raudot à Pontchartrain, 23 octobre 1708.

<sup>149</sup> AC, C 11A, 30 : 309-309v, 316v-317, Raudot à Pontchartrain, 14 novembre 1709.

<sup>150</sup> AC, C 11A, 31 : 226v-227v, les Sœurs de la Congrégation à Pontchartrain, 30 juin 1709.

<sup>151</sup> RAPQ (1940-1941), p. 419.

que ces Changemens dependent uniquement de l'authorité seculiere, lorsque Sa Ma<sup>te</sup> fut informée que les filles de la Congregation [...] s'imposoient la necessité de faire des Vœux Simples Elle donna ordre au S<sup>r</sup> Raudot Intendant de leur deffendre d'en faire.

Le ministre précise qu'il transmet simplement à l'évêque les intentions du roi afin que l'on puisse « s'y conformer<sup>152</sup> ». Lorsque M<sup>me</sup> de Vaudreuil joint sa prière aux représentations des religieuses, Pontchartrain griffonne sur la lettre de la marquise : « Rien a changer<sup>153</sup>. »

Le cas des Hospitaliers est analogue à celui des Filles de la Congrégation. Mise sur pied par un ancien négociant, François Charon de La Barre, qui y engage son bien, réputé « considérable », cette communauté d'hommes reçoit en 1694 de l'évêque de Québec le nom de Frères Hospitaliers de Saint-Joseph-de-la-Croix et obtient du roi, la même année, des lettres patentes lui permettant d'administrer un hôpital ouvert aux « pauvres enfans orphelins, estropiés, vicillards, infirmes et autres nécessiteux mâles<sup>154</sup> ». L'État voit cette œuvre d'un bon œil. Sur la proposition des administrateurs coloniaux, le gouvernement métropolitain commence, en 1700, à lui verser une subvention annuelle de 1.000 livres<sup>155</sup>. Les Frères Charon, comme on prend l'habitude de les appeler, ne sont jamais très nombreux. En 1708, ils ne comptent que six sujets. Ils font quand même preuve d'une grande activité : ils accueillent dans leur maison des indigents et des vieux soldats invalides ; ils enseignent des métiers aux jeunes gens : même le gouverneur de Montréal envoie chez eux deux de ses enfants « apprendre La navigation et les fortifications » ; enfin, ils songent à détacher des maîtres d'écoles dans les agglomérations rurales<sup>156</sup>. Mais il vient aux oreilles de la Cour qu'ils feraient des vœux, prendraient l'habit religieux, se donneraient le titre de Frères. En effet, précise Raudot, ils prononcent des vœux simples, portent rabat, vêtement noir et ceinture de soie et « vivent en communauté ». Outre leurs premiers vœux, ils font, au bout de sept ou huit ans de vie commune, ce qu'ils appellent

<sup>152</sup> AC, B 32 : 72-72v, Pontchartrain à Saint-Vallier, 16 mai 1710.

<sup>153</sup> AC, C 11A, 32 : 255.

<sup>154</sup> RAPQ (1923-1924), p. 170, E.-Z. MASSICOTTE, *Inventaire des documents et des imprimés concernant la communauté des Frères Charon et l'Hôpital Général de Montréal sous le régime français*; APC, Collection Beauharnais, CHAMPIGNY, *Memoire de l'état présent de la nouvelle france*, 1<sup>er</sup> novembre 1702.

<sup>155</sup> RAPQ (1923-1924), p. 172, Callières et Champigny à Pontchartrain, 20 octobre 1699; RAPQ (1940-1941), p. 341, *id.* à *id.*, 18 octobre 1700.

<sup>156</sup> AC, C 11A, 27 : 15-15v, Ramezay à Pontchartrain, 12 novembre 1707.

des « vœux de stabilité », pratique, conclut l'intendant, qui les transforme en « une sorte de religieux à peu près comme les jésuites <sup>157</sup> ». Pontchartrain voit Charon, qui reconnaît la vérité de ces faits <sup>158</sup>. Le ministre interdit tous les vœux « soit simples soit autrement »; il interdit aussi l'habit « uniforme <sup>159</sup> ». Les Hospitaliers ne montrent guère d'empressement à exécuter ses ordres. Ils plaident la pauvreté pour solliciter la permission « d'user les capots noirs qu'ils ont <sup>160</sup> ». Charon fait agir l'abbé de La Colombière, qui expose dans un placet les raisons pour lesquelles les Hospitaliers demandent que leur institut « demeure dans la forme où il a été jusqu'à présent <sup>161</sup> ». La réponse de la Cour est un non fort sec, accompagné d'une observation assez vive sur l'insistance surprenante que les Frères Charon et les Filles de la Congrégation mettent à vouloir prononcer des vœux <sup>162</sup>.

Comment expliquer la rigueur de la surveillance que l'État exerce sur les communautés religieuses du Canada ? Obéirait-il surtout à des motifs d'économie ? Il est vrai que presque toutes ces institutions finissent par émarger à l'état des charges. Le roi, cependant, subventionne même les maisons où il n'admet pas que l'on puisse prononcer des vœux. Plus sévère que celle de ses représentants, son attitude s'inspire, semble-t-il, de deux préoccupations. D'abord, le souverain défend à ses sujets d'aliéner sans sa permission leur liberté personnelle; alors qu'il ne dispute pas, par exemple, aux Ursulines le droit de se lier par les engagements les plus solennels, puisqu'elles appartiennent à un ordre dont il reconnaît toutes les exigences, il s'oppose à ce que des séculiers se constituent eux-mêmes en réguliers. Il obéit encore à un autre souci. En France même, la multiplication des couvents lui cause des embarras. Au Canada, le nombre des maisons religieuses augmente, leurs effectifs s'accroissent, leurs domaines s'arrondissent. L'État s'applique à contenir ce mouvement. Il se donne ainsi un rôle étendu, mais que nul, dans l'Église, ne lui conteste. Pareille situation ne paraît pas anormale à une société qui regarde respectueusement le roi

<sup>157</sup> AC, C 11A, 26 : 226-227, Raudot à Pontchartrain, 12 novembre 1707; AC, C 11A, 28 : 273v, *id.* à *id.*, 23 octobre 1708.

<sup>158</sup> RAPQ (1940-1941), p. 410, Pontchartrain à Saint-Vallier, 6 juin 1708.

<sup>159</sup> AC, B 29 : 347v-348, Pontchartrain à Charon, 6 juin 1708.

<sup>160</sup> AC, C 11A, 28 : 293v, Raudot à Pontchartrain, 13 novembre 1708.

<sup>161</sup> RAPQ (1940-1941), p. 421, Raudot à Pontchartrain, 14 novembre 1709.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 423, Pontchartrain à Saint-Vallier, 16 mai 1710.

comme le protecteur de la religion; et non seulement le roi en personne, mais aussi les dépositaires de son autorité. En 1711, un Jésuite remercie Vaudreuil d'avoir « parlé en plein Conseil en faveur des missionnaires ». Il ajoute, faisant une allusion flatteuse aux événements de la guerre :

Je vous assure que le Zel que vous avez pour favoriser la religion et Ceux qui travaillent à l'estendre n'a pas peu contribué à attirer sur vous et sur tout le pays de votre gouvernement une protection de Dieu aussy miraculeuse que celle qui nous a tous delivrez sans Coup ferir de deux puissantes armées <sup>163</sup>.

Des sujets animés d'un tel état d'esprit peuvent exprimer au roi et à ses agents d'humbles représentations. Ils ne mettent pas en question leur autorité.

## VII. — INTERVENTIONS ECCLÉSIASTIQUES.

L'envahissement de l'État dans les rouages de l'Église n'exclut pas les interventions ecclésiastiques dans la vie de la collectivité. L'Église intervient, bien entendu, dans l'existence de chacun de ses membres. Elle les forme par l'enseignement normal du dogme et de la morale. Elle expose les principes de la religion et prend les dispositions nécessaires pour en assurer le respect. Évoquer ici ces principes reviendrait à rappeler toute la doctrine catholique. Aussi, ce qui intéresserait vraiment l'historien de la société canadienne, ce ne serait pas tant ce que l'Église enseigne que la manière dont elle répand la vérité dans la population. Combien l'on souhaiterait connaître les propos que le curé tient à ses paroissiens chaque dimanche ! Saint-Vallier attache au prône une extrême importance. Son catéchisme y voit « comme la source de l'instruction » religieuse accessible aux fidèles <sup>164</sup>. Il serait vain de vouloir trouver dans ces entretiens des révélations ou même des singularités théologiques. Si l'évêque a fait publier un catéchisme, c'est justement en vue d'obtenir l'uniformité de l'enseignement religieux dans son diocèse; il interdit d'ailleurs à ses prêtres d'utiliser « en public » quelque autre catéchisme que ce soit <sup>165</sup>. Cependant, quoique la doctrine demeure la même d'un bout à l'autre de la Nouvelle-France,

<sup>163</sup> AC, C 11A, 33 : 71v, Joseph Marest à Vaudreuil, 21 juin 1712.

<sup>164</sup> *Catéchisme du Diocèse de Québec*, p. 444.

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. xvi, mandement du 1<sup>er</sup> septembre 1700.

les commentaires des curés, on peut en être sûr, s'adaptent aux besoins particuliers de leurs auditeurs <sup>166</sup>. Que soulignent-ils surtout ? Sur quoi reviennent-ils le plus souvent ? Si jamais on pouvait le savoir, l'histoire des mœurs accomplirait du coup les progrès les plus marqués.

Bien qu'il soit impossible de ressaisir l'atmosphère de l'époque dans le catéchisme de 1702, celui-ci contient quand même une foule de renseignements utiles sur la vie religieuse de la population. On y voit, par exemple, que les jours de grande fête sont fréquents. Ils le sont trop au gré de Gédéon de Catalogne, qui, dans son mémoire sur les seigneuries, souhaite que l'Église dispense les agriculteurs de l'obligation de chômer aussi souvent pendant l'été, « étant très vrai que, depuis le mois de may [...] jusques a la fin de septembre, il n'y a pas quatre-vingt-dix journées de travail par rapport aux festes et aux mauvais tems <sup>167</sup> ». Les jours consacrés au culte de la Vierge sont nombreux : outre l'Immaculée-Conception et l'Assomption, les fidèles du Canada célèbrent la Purification, l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, la Présentation, le saint Nom de Marie et Notre-Dame de la Victoire. Le catéchisme explique l'institution de cette dernière fête dans le diocèse par suite de « la tres-insigne victoire & protection que nous avons reçûe de la très sainte Vierge contre les Anglois heretiques <sup>168</sup> ». Les Canadiens donnent aussi de l'éclat aux fêtes de saint Joachim et de sainte Anne, « puisque cette Colonie leur est redevable d'une infinité de faveurs & de graces <sup>169</sup> ». Ils célèbrent la Saint-Denis parce que le saint « est un des Apotres de la France » et que « nous sommes ses enfans <sup>170</sup> ». Quant à la Saint-Louis, c'est une grande fête, dit le catéchisme, « & principalement pour nous ». Pourquoi ? C'est que Louis fut « un grand Roi, & un grand saint tout ensemble » et qu'il est le patron de la cathédrale de Québec; par son intercession, les Canadiens doivent « souvent demander à Dieu la conservation de la Famille Royale, & celle de cette Colonie <sup>171</sup> ». Il y a aussi les fêtes des saints patrons. En ces jours, il est ordonné de s'abstenir des « jeux.

<sup>166</sup> Voir Fernand PORTER, *L'Institution catéchistique au Canada, Deux Siècles de Formation religieuse, 1633-1833*, Montréal, 1949, p. 43-47.

<sup>167</sup> W. B. MUNRO, édit., *Documents Relating to the Seigniorial Tenure in Canada, 1598-1854*, p. 145.

<sup>168</sup> *Catéchisme du Diocèse de Québec*, p. 442.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 368.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 416.

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 408-409.

festins, & autres déreglemens <sup>172</sup> ». Les réjouissances, parfois accompagnées de pèlerinages, qui marquaient ces solennités avaient tendance, semble-t-il, à dégénérer en manifestations populaires où la dévotion avait moins de part que les excès de toutes sortes. Le synode de 1700 les condamne toutes, même celles du 26 juillet, fête de sainte Anne, l'expérience ayant appris aux pasteurs que Dieu et les saints « sont plus déshonorés par ces assemblées, qu'ils ne sont consolés par les pèlerinages des Chrétiens, qui doivent être remis dans d'autres temps <sup>173</sup> ».

Tout en expliquant aux fidèles les grandes vérités du christianisme, le clergé canadien paraît avoir souligné avec force deux ou trois points particuliers. Naturellement, il condamne le blasphème, contre lequel un édit de 1666, enregistré et publié dans la colonie deux ans plus tard, prévoit les peines les plus rigoureuses <sup>174</sup>. Malgré tout, Saint-Vallier déplore qu'il n'y ait « rien de plus commun en plusieurs » que les juréments et les blasphèmes. Il regrette en même temps que trop de Canadiens ne satisfassent presque jamais au précepte d'entendre la messe les dimanches et jours de fête. Tel est surtout le cas des enfants et des domestiques : les maîtres de la maison leur confient le soin du bétail pendant qu'eux-mêmes se rendent à l'église, préférant ainsi « la nourriture de quelques bêtes » à l'instruction et au salut de leurs inférieurs <sup>175</sup>.

L'évêque condamne aussi avec vigueur le prêt à intérêt. Tout d'abord, son catéchisme met les chrétiens en garde contre le désir des richesses « parce que ceux qui souhaitent de devenir riches, tombent dans plusieurs désirs dangereux qui conduisent à la perdition <sup>176</sup> ». En expliquant le septième commandement de Dieu, il déclare que la vie éternelle sera refusée à l'usurier, c'est-à-dire à celui qui « aura pris quelque chose au de-là de la somme prêtée <sup>177</sup> ». Un tel péché, a déjà constaté le prélat, est « très commun dans ce diocèse », bien que les coupables ne veuillent pas convenir de leur faute. L'usure, précise-t-il, « consiste à retirer plus qu'on avait donné par la seule considération

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 430.

<sup>173</sup> *Mandements des Evêques de Québec*, I, p. 397, *Statuts publiés dans le quatrième synode tenu à Québec le 8 octobre 1700*.

<sup>174</sup> *Edits et Ordonnances*, I, p. 62-65.

<sup>175</sup> *Mandements des Evêques de Québec*, I, p. 352, lettre circulaire de 1696.

<sup>176</sup> *Catéchisme du Diocèse de Québec*, p. 200.

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 192.

du prêt ». Il s'appuie sur saint Thomas, selon qui il existe seulement deux titres autorisant un prêteur à « prendre quelque chose au delà du sort principal » : le dommage naissant et le lucre cessant, et « c'est que pour lors on ne prend pas du profit pour le prêt ». Or, raisonne-t-il, la plupart des prêteurs ne souffrent nul dommage des avances qu'ils font, et celles-ci ne les privent pas d'un gain prévu; au contraire, leur dessein est de gagner à coup sûr, sans risquer leur argent dans le commerce : ils se livrent donc à l'usure<sup>178</sup>. Dans une société où le commerce occupe une place aussi large qu'au Canada, on peut en croire l'évêque, ceux qui louent leur argent sont légion. Le prêt à intérêt constitue l'un des principaux mécanismes qui animent la traite des fourrures. Les voyageurs qui vont troquer des pelleteries dans l'Ouest ne disposent pas par eux-mêmes de fonds suffisants pour acheter leur matériel et leurs marchandises. Ils s'adressent à des négociants qui les « équiperont » à condition que les traitants, à leur retour, remboursent leurs avances en castor avec un profit de 33 ⅓ %. Opération « illicite et usuraire », déclare le prélat, qui la réproouve<sup>179</sup>.

Cependant la luxure et les occasions qui la provoquent restent les points de morale sur lesquels les pasteurs reviennent avec le plus d'insistance. Dans son éloge funèbre de Laval, le Sulpicien Vachon de Belmont évoque les sujets d'affliction que les fidèles ont donnés au vénérable disparu. « C'est vous, s'écrie-t-il, qui avez fait ses plus pesantes croix, vos vices, le luxe, la Traite d'eau de vie, l'impureté, ont été ses plus cuisantes peines<sup>180</sup>. » Le catéchisme condamne « les paroles sales & deshonnêtes », trop fréquentes dans la bouche des jeunes gens, ce qui, avait observé le synode de 1698, « cause dans les mœurs une corruption universelle<sup>181</sup> ». Le catéchisme ordonne aussi d'éviter « les lieux, les entretiens & les fréquentations trop libres des personnes d'un autre sexe, la lecture des mauvais livres, les danses & les excès de bouche<sup>182</sup> ». C'est se déclarer « du parti des pompes du démon &

<sup>178</sup> *Mandements des Evêques de Québec*, I, p. 363-364, mandement du 22 décembre 1697.

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 382-383, ordonnance du 9 mars 1700.

<sup>180</sup> BN, Mss. fr., 12226 : 4, *Eloge funebre de feu Monseigneur L'Illustrissime et Reverendissime François de Montmorency Laval premier Et Ancien Evêque de Quebec*, juin 1708.

<sup>181</sup> *Catéchisme du Diocèse de Québec*, p. 188; *Mandements des Evêques de Québec*, I, p. 372, statuts du troisième synode tenu à Québec le 27 février 1698.

<sup>182</sup> *Catéchisme du Diocèse de Québec*, p. 188.

de ses œuvres », enseigne l'évêque, que d'aller à la comédie et au bal, de danser et de participer à des mascarades<sup>183</sup>. Les femmes doivent fuir la vanité, porter des vêtements simples et modestes. Cela, non seulement lorsqu'elles viennent à l'église, mais que les confesseurs, ajoute M. de Québec, « s'informent encore comment elles sont chez elles; car nous avons su que plusieurs femmes et filles ne font point de scrupule d'avoir la gorge et les épaules découvertes quand elles sont dans leur maison, et nous en avons nous-même rencontrées dans cet état ». Et l'évêque de prescrire : « Or, pour déclarer nettement notre prétention sur cet article, nous leur défendons expressément d'absoudre les filles et les femmes qui portent la gorge et les épaules découvertes, soit dedans soit dehors de leurs maisons<sup>184</sup>. » Quatre ans plus tard, de Paris, où il séjourne, il écrit de nouveau à son clergé de ne pas souffrir que les femmes « aient la gorge découverte<sup>185</sup> ». Peu auparavant, le prélat avait ordonné aux curés de bannir de leurs paroisses les livres « suspects, ou propres à imprimer le libertinage », en même temps que d'enrayer « l'abus qui paraît s'être glissé de danser, ou de faire des assemblées nocturnes, surtout entre personnes de différent sexe<sup>186</sup> ». Qu'est-ce qui amène Saint-Vallier à multiplier ces défenses et ces mises en garde ? Il l'a lui-même affirmé : « On ne voit qu'exercer partout souvent des débauches honteuses<sup>187</sup>. »

Les prêtres du Séminaire de Québec ne le cèdent pas en sévérité à leur évêque. Après avoir appris, en 1695, de l'abbé Tremblay, qu'à Paris « tous les prédicateurs ont fulminé dans les chaires » contre la comédie<sup>188</sup>, l'abbé Charles Glandelet demande à l'agent du Séminaire en France quelle est l'attitude du clergé métropolitain sur les modes féminines. Fustige-t-il le luxe ? Tolère-t-il les coiffures élaborées ? Tremblay répond avec moins d'assurance qu'il n'avait d'abord écrit et s'en tire en racontant une anecdote de cour :

Vous me demandés quel est L'Usage et la pratique des predicateurs et des confesseurs en france au sujet du Luxe et des coeffures; ne scavés vous pas qu'en ce point comme en tant d'autres les usages sont differens;

<sup>183</sup> *Mandements des Evêques de Québec*, I, p. 412-413, ordonnance du 8 octobre 1700.

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 366, mandement du 22 décembre 1697.

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 420, lettre pastorale du 7 mars 1701.

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. 395-396, statuts du quatrième synode tenu à Québec le 8 octobre 1700.

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 352, lettre circulaire de 1696.

<sup>188</sup> ASQ, Lettres, carton O, n° 7, Tremblay à Glandelet, 21 mai 1695.



Il en est de ces choses comme d'assister a la comedie, Mad<sup>e</sup> de Montespau disoit il y a quelque temps, Je voudrois qu'on me dist a quoy il faut nous en tenir p<sup>r</sup> la comedie, car je vois les confesseurs et les directeurs bien differens sur ce sujet; Les Tourettes (Elle appelloit ainsy les devotes du P. de la Tour de Loratoire) n'y vont point, et les Gaillardes (ce sont les devotes du P. Gaillard Jesuite) y vont; Il est de mesme des coeuvres et du Luxe; Si dans le canada vous ne pouvez faire convenir ensemble les confesseurs et les Predicateurs sur un point, comment le faire dans Paris <sup>189</sup> ?

Dix ans plus tard, le même Glandelet regrette toujours que, malgré la dureté des temps, « les vices cependant, les divertissements et le luxe [...] paroissent avoir pris de nouveaux accroissements ». Le mauvais exemple vient de haut : l'intendant Raudot ne se contente pas d'avoir des invités à ses concerts, il se permet de critiquer la rigueur du clergé; une dame lui ayant rapporté avoir essuyé au confessionnal un refus d'absolution, ne l'a-t-on pas entendu déclarer hautement que, si le marquis de Vaudreuil était de son sentiment, « on renverroit ces sortes d'ecclesiastiques en france <sup>190</sup> » ?

Le clergé ne se borne pas à combattre le vice du haut de la chaire et au confessionnal. Il fait aussi des démarches auprès de l'autorité civile dans le dessein d'amener les pécheurs publics à s'amender. Ainsi, en 1707, le supérieur des Récollets de l'Acadie se donne la peine de passer en France pour informer de vive voix la Cour du « commerce scandaleux » que le gouverneur intérimaire, Denys de Bonaventure, entretient depuis quatre ans avec M<sup>me</sup> de Freneuse. Ce n'est pas la première fois que le missionnaire dénonce l'officier. Et ses propos n'ont pas manqué d'impressionner Pontchartrain, puisque celui-ci avoue au coupable que sa liaison l'empêche d'être promu gouverneur. Le religieux ajoute maintenant des détails à ses accusations : « On sçait qu'il a eu plusieurs enfans de cette femme, qu'il l'a accouchée luy mesme et on ne sçait ce que sont devenus ces enfans. » La passion aveuglerait Bonaventure au point qu'il est devenu dangereux de le presser de rompre avec sa maîtresse : il lui serait échappé de dire que « si on le poussoit a bout, on le reduiroit a faire un mauvais coup et a s'en aller a Baston <sup>191</sup> ». En une autre occasion, c'est le supérieur des

<sup>189</sup> *Ibid.*, n° 12, *id.* à *id.*, 8 avril 1696.

<sup>190</sup> *Ibid.*, carton P, n° 9, Glandelet à Saint-Vallier, 1706.

<sup>191</sup> AC, C 11A, 27 : 196, le supérieur des Récollets à Pontchartrain, [1707]; voir RAPQ (1940-1941), p. 388, Pontchartrain à Bonaventure, 22 mai 1706.

Sulpiciens de Montréal qui recommande à l'intendant d'expulser de la ville une femme qui a quitté son mari « pour donner ici un scandale avec les deux Cavalier freres <sup>192</sup> ».

Toutes les interventions ecclésiastiques n'ont pas pour objet des points de morale. Elles peuvent s'exercer dans le domaine des affaires politiques. En 1709, par exemple, l'évêque intercède auprès de la Cour pour qu'elle rétablisse Ruette d'Auteuil dans ses fonctions de procureur général. Sans succès, bien entendu <sup>193</sup>. La maladresse est à peine moins grave que celle dont Laval avait été l'auteur, cinq ans auparavant, en accordant sa recommandation à Cadillac et à Ramezay <sup>194</sup>. En raison de l'étendue de son activité, il serait difficile que le clergé résistât toujours à la tentation d'utiliser ce qu'il a d'influence auprès des administrateurs de la colonie ou de la métropole. La merveille, à vrai dire, est qu'il ne prenne pas une part plus considérable aux problèmes qui sollicitent les hommes publics et aux intrigues des fonctionnaires. D'ailleurs, il serait à la fois équivoque et exagéré de parler à cet égard de l'attitude du « clergé ». Ce dernier a une position ferme sur les questions religieuses. Mais il en va autrement dès qu'il s'agit de politique et de politiciens. Ses membres, alors, agissent indépendamment les uns des autres, se contredisent, se combattent. En 1695, le Séminaire des Missions étrangères de Paris n'a-t-il pas refusé d'appuyer Saint-Vallier contre Frontenac <sup>195</sup> ? L'année suivante, l'abbé Tremblay conjure ses confrères du Séminaire de Québec de ne pas élever la moindre plainte contre le gouverneur général. C'est qu'ils ont vivement dénoncé Saint-Vallier et, leur fait entendre leur agent, « vous jugez quelle prise ce seroit donner sur vous si vous donnez sujet de dire : ce sont des gens qui ne peuvent s'accorder ny avec Evesque ny avec Gouverneur <sup>196</sup> ». En 1700, Tremblay informe encore le supérieur du Séminaire que les Jésuites, mécontents de La Forest et de Tonti, n'ont certes pas contribué à obtenir à celui-ci le

<sup>192</sup> APC, Collection Beauharnais, p. 112-113, Vachon de Belmont à [Beauharnais], 3 décembre 1702.

<sup>193</sup> RAPQ (1940-1941), p. 421, Pontchartrain à Saint-Vallier, 20 décembre 1709.

<sup>194</sup> A cette occasion, Tremblay fait observer rudement à Laval : « Il ne paroist pas en tout cela autant de droiture qu'on en doit trouver en vous et qu'on y en a toujours trouvé » (ASQ, Lettres, carton N, n° 122, 4 avril 1705).

<sup>195</sup> ASQ, Lettres, carton M, n° 20, Tremblay aux directeurs du Séminaire de Québec, 15 mai 1695.

<sup>196</sup> *Ibid.*, n° 21, *id.* à *id.*, 29 mars 1696.

commandement d'une compagnie; il leur confie : « Nos M<sup>rs</sup> ont tasché de rendre d'eux un bon temoignage a M. de Pontchartrain <sup>197</sup>. »

#### VIII. — CONCLUSION : LE CLERGÉ DANS LA SOCIÉTÉ.

S'il n'est pas permis, faute de pouvoir sonder les reins et les cœurs, de marquer nettement la place que les réalités religieuses tiennent dans la vie des Canadiens, il reste possible de mesurer celle que les personnages et les institutions ecclésiastiques occupent dans la société coloniale. Contentons-nous de noter au passage — il faudra y revenir — que cette place est large dans les structures seigneuriales et prédominante dans le cadre culturel de la collectivité. Est-il vraiment besoin, d'autre part, d'insister sur les excès d'enthousiasme que la paroisse a provoqués chez certains historiens ? Le maintien relativement difficile du ministère paroissial, le mal qu'il a éprouvé à suivre le mouvement, pourtant lent, du peuplement et de l'expansion de la zone cultivée, le rang subordonné auquel il paraît bien avoir été relégué par rapport à d'autres œuvres méritantes, la modicité souvent constatée de ses ressources, la nécessité parfois ressentie par les curés de recourir aux ordonnances et aux sanctions de l'intendant, tous ces faits correspondent mal à la haute idée qu'on se faisait naguère de la paroisse, trop rapidement représentée comme « l'élément de cohésion de la race française en Amérique, la pierre angulaire de l'édifice national », quand ce n'était pas comme « le principal, sinon le seul cadre administratif, [...] gouvernement spirituel et temporel qui [...] garantit l'ordre », avec son curé, « chef aisément obéi », dont l'autorité « ne trouve d'ailleurs, autour d'elle, aucune rivale <sup>198</sup> ».

A s'en tenir à ses manifestations extérieures — les seules sur lesquelles on ait une prise un peu solide — la communauté des clercs et des fidèles paraît conditionnée à la fois par sa mentalité coloniale et par l'âpreté de l'époque. Elle subit la pression d'un grave malaise économique compliqué par l'état de guerre. Tous en souffrent : l'évêque, le Séminaire, les Récollets, les Hospitalières de Québec... Celles-ci racontent comment, en 1700, elles durent retirer les fonds

<sup>197</sup> *Ibid.*, carton O, n° 26, Tremblay à Ango des Maizerets, 27 avril 1700.

<sup>198</sup> Voir Ivanhoe CARON, *La Colonisation du Canada sous la Domination française*, Québec, 1916, p. 53; Lionel GROULX, *La Naissance d'une Race*, Montréal, 1938, p. 277-280.

qu'elles avaient placés en France dans la ferme des coches et carrosses, lorsque Gaston d'Orléans décida d'acheter cette grande entreprise; elles mirent alors leurs capitaux sur l'Hôtel-de-Ville de Paris, où, déplorent-elles, « nous avons perdu depuis ce tems la tantôt le dixième pour cent, tantôt les deux cinquièmes, une autre fois la moitié, et le reste si mal payé que nous le comptons quasi comme perdu<sup>199</sup> ». Les Sulpiciens ne passent pas pour les plus mal partagés des ecclésiastiques du Canada. Ils ont pourtant raison de se plaindre. Leur supérieur écrit en toute vérité que sa maison « est plus digne de compassion que d'envie » : la ferme de Saint-Gabriel ne rapporte guère; les rentes du haut et du bas de l'Île « sont la plupart anciennes et a tres vil prix d'un liar »; les redevances exigibles en nature rentrent mal « a cause de la pauvreté du pays, et ce blé vaut peu d'argent »; l'exploitation des moulins devient déficitaire. En un mot, les revenus de la seigneurie de Montréal suffisent à peine à faire vivre la moitié des Sulpiciens du Canada; les autres subsistent des dons du roi<sup>200</sup>. Et le clergé paroissial ? Il vit, lui aussi, en partie des subventions de l'État, par suite de l'insuffisance des dîmes. Il y aurait bien lieu de les hausser, convient Champigny à la fin de son administration, mais pour ajouter tout de suite que, « comme il y a toujours eu de la guerre jusqu'à present et que les peuples ont peine a se retablir », il vaut mieux s'abstenir de les augmenter tout de suite : on pourrait y songer dans quatre ou cinq ans<sup>201</sup>. Dans quatre ou cinq ans, les hostilités auront repris, plus violentes que jamais.

L'instabilité économique et la guerre accentuent le besoin que le clergé éprouve des subventions de l'État. Expliquent-elles les empiétements du pouvoir royal sur l'autorité des gens d'Église ? Qu'elles les favorisent, il paraît difficile de le contester. Toutefois, elles n'en constituent pas la cause fondamentale. Au fond, les interventions de la métropole — souvent suggérées par le gouvernement canadien ou sollicitées par une fraction du clergé local — tiennent à la vigilance que Versailles exerce sur tous les aspects de la vie coloniale. Le ministère de la Marine interpose son autorité dans les affaires religieuses

<sup>199</sup> *Les Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec*, p. 297-298.

<sup>200</sup> APC, Collection Beauharnais, p. 365-366, Belmont à Beauharnais, 18 mai 1703.

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 241, CHAMPIGNY, *Memoire de l'estat présent de la nouvelle france*, 1<sup>er</sup> novembre 1702.

comme il le fait dans le développement économique et la direction politique de la collectivité canadienne. Au reste, les pénibles querelles qui divisent le clergé local indiquent que, dans l'ensemble, ce corps n'a ni plus ni moins de maturité que les autres groupes sociaux, qu'il s'agisse des hommes d'affaires, des fonctionnaires ou des officiers.

Malgré tout, il faut se garder de croire que, dans cette société, le clergé ne joue qu'un rôle effacé. Sans doute, le gouvernement métropolitain ne lui ménage-t-il ni les directives ni les réprimandes. Mais il s'agit d'observations contenues dans des dépêches officielles, et donc fermées au grand public. D'autre part, l'autorité royale se montre toujours soucieuse d'assurer aux hommes d'Église le respect de la population. Et de leur côté, les ecclésiastiques soutiennent avec conviction le pouvoir établi. Lorsque des habitants de la région montréalaise manifestent bruyamment contre une hausse brutale des prix, en novembre 1704, c'est le supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice qui se porte à leur rencontre et parvient à les disperser. Rentré chez lui, Vachon de Belmont s'empresse, en qualité de vicaire général, d'expédier aux curés du gouvernement un mandement qu'il leur ordonne de lire aux messes paroissiales. Il commence par y mettre en lumière le rôle qu'il a lui-même joué dans l'affaire : il a obtenu une distribution équitable de sel à un prix raisonnable ainsi que la convocation d'une assemblée de marchands au cours de laquelle on a exhorté ces derniers à « modérer la cherté des marchandises ». Surtout, souligne-t-il, les habitants doivent convenir « qu'ils nous ont l'obligation après Dieu de les avoir arrêté par nos remontrances dans la précipitation avec laquelle ils couroient à leur perte ». Il reste maintenant à leur expliquer « la grieveté du peché de la sedition, peché dans lequel le demon vouloit les enchaîner ». Quelle horreur !

La sedition est une fureur aveugle qui sans craindre la justice de Dieu et du Roy quelle offense également, sans prévoir les meurtres reciproques qui se commettent contre des concitoyens, favorise les desseins de nos ennemis et met la patrie commune en danger de perdre la foy et La protection du Roy; elle ne consulte ni pasteurs ni Seigneurs, elle ne suit que la temerité insensée de quelques particuliers qui n'ont rien à perdre et jette les gens de bien et d'honneur dans des malheurs dont ils se repaissent après trop tard.

Par bonheur, la foule ne s'est pas laissée entraîner à des excès irréparables. Elle a écouté la voix de son pasteur. Celui-ci s'en trouve bien

placé pour s'adresser aux « puissances que Dieu et le Roy nous ont donné pour nous gouverner, afin de les solliciter de soulager la misere des habitans <sup>202</sup> ». Tout en se rangeant lui-même au nombre des gouvernés, le clergé peut assumer un rôle d'intermédiaire entre le peuple et les gouvernants.

Le témoignage de Belmont prend d'autant plus de sens que le Sulpicien n'est pas homme à minimiser l'importance du clergé dans la société. En France ce corps constitue traditionnellement le premier ordre du royaume. Il est naturel qu'il en aille ainsi au Canada. Dans son éloge de François de Laval, Belmont évoque la noblesse de cette brillante famille, si vieille « qu'on en ignore l'origine, comme celle du Nil ». Pourtant, le glorieux disparu, « appelé a une noblesse plus Elevée, et plus veritable, qui Est celle du Clergé, [...] immola les aiglons de Montmorency sur la croix de ses armes <sup>203</sup> ». Qu'est-ce à dire, sinon que la noblesse spirituelle transcende celle du sang ?

Le clergé se situerait-il au sommet des structures sociales ? C'est bien ce que croit l'auteur de curieuses réflexions, rédigées du vivant de Saint-Vallier. Il s'agit de maximes proposées à un gouverneur général soucieux de jouer son rôle avec succès ou, tout au moins, sans ennuis graves. Si, comme on peut en émettre l'hypothèse, elles sont de l'intendant de Beauharnais, qui les aurait énoncées pour éclairer la conduite de son frère lorsque ce dernier succéda à Vaudreuil en 1726, elles s'appuient sur une expérience puisée au début de la période qui nous occupe. Réalistes, elles le veulent être et le sont en effet jusqu'au cynisme — jusqu'au point où le trait devient caricatural. Leur auteur part du principe que « l'état ecclesiastique est l'esprit dominant de cette colonie ». Il en découle plusieurs règles qu'un gouverneur doit observer. « La 1<sup>re</sup> doit etre de considerer tous les ordres ecclesiastiques differens dans leurs intérêts particuliers, quoique fort unis en apparence. » Malgré ses divergences, le clergé demeure d'une force redoutable. Il est de bonne politique de se le concilier. Comment ? Par la flatterie. D'où la nécessité de « debiter en particulier les merites et la vertu des principaux de chaque ordre ». Mais il faut mettre du discernement dans les éloges et surtout n'en pas décerner plus à une

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 388-389, mandement de Vachon de Belmont, 1704.

<sup>203</sup> BN, Mss. fr., 12226 : 2v.

communauté qu'à une autre. Si toutefois le gouverneur se voit ainsi pris qu'il lui faille absolument attribuer la palme à quelqu'un, « il convient fort de la donner aux jésuites [...] car ils sont appuyez en france, et sont des écrivains habilles a ruiner la reputation de ceux qui leur refusent ce qu'ils demandent ». Tout de suite après les Jésuites, viennent les Sulpiciens de Montréal. Eux aussi, il faut les ménager parce qu'ils entretiennent des relations constantes avec leurs confrères de Paris, dont il est prudent de respecter l'influence. Grands propriétaires terriens, ils entrent avec leurs censitaires dans des contestations fréquentes : « On peut faire semblant de pencher de leur côté. » Et l'évêque ? Rien de mieux pour « l'adoucir » que de « le louer beaucoup sur sa fondation de l'hôpital gen<sup>al</sup> de quebecq », de lui faire tout espérer et de l'enivrer « de louanges <sup>204</sup> ».

Ne prenons pas le persiflage, où il y en a, pour de l'esprit ni l'esprit, où il s'en trouve, pour une analyse précise. Il n'en reste pas moins que, pour être l'objet de telles précautions, le clergé du Canada ne doit pas être un élément négligeable de la collectivité. Déterminer son importance est une entreprise d'autant plus délicate que les témoignages de l'époque, sans parler des conclusions des historiens, forment un échecveau à première vue inextricable de contradictions : le clergé est riche, il est pauvre; il est intéressé, il est dévoué; il manque de sujets, il a de gros effectifs; il est « dominant », il est dominé. Tout cela, semble-t-il, est vrai; et vrai à la fois, et mêlé, et complexe, comme la vie. Mais comment un même corps peut-il occuper à la fois le premier rang et une place inférieure ? Telle paraît bien être la grande contradiction qui ressort de la situation des gens d'Église, dans la mesure où l'on peut se la représenter, dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le moyen de la résoudre ? Ne retenir qu'une catégorie de témoignages, ceux qui confirment une hypothèse, quitte à éliminer ceux qui autorisent l'hypothèse opposée ? En d'autres termes, consulter son goût ?

Il serait pourtant si simple d'observer que le clergé peut fort bien se situer au sommet des classes sociales sans être à la pointe de la pyramide politique. Que des hommes d'État jaloussent et redoutent le prestige des ecclésiastiques, ou qu'ils se montrent simplement attentifs

<sup>204</sup> APC, Collection Beauharnais, p. 8-15, *Modèle politique d'un gouverneur gen<sup>al</sup> pour le Canada*.

à ne pas se créer d'ennuis de leur côté, il n'en résulte pas que les hommes d'Église résistent au roi ou disposent des organes du pouvoir. Que, d'autre part, les agents du souverain tiennent le devant de la scène politique et que l'État, comme nous l'avons noté, envahisse les rouages de l'Église, il n'en découle pas que le clergé perd pied au haut de l'échelle sociale de la colonie.

Comment expliquer la considération qui l'entoure ? Elle tient d'abord aux valeurs les plus hautes qu'il représente et que la société prend au sérieux, un peu, sans doute, par habitude, par convenance et même par convention, mais encore beaucoup plus, on en a le sentiment, par conviction profonde. Elle tient ensuite à l'action même des gens d'Église : en plus de pourvoir, à peu près de leur mieux, aux besoins spirituels du peuple chrétien — et, ici, c'est tout le peuple — ils assument encore la mise en valeur d'importants secteurs du territoire et se voient chargés des services d'assistance, d'hospitalisation et d'enseignement. Leur prestige n'est pas seulement celui d'une classe que la tradition désigne comme privilégiée. Il correspond au mérite d'un ordre qui sert utilement.

Guy FRÉGAULT,

directeur de l'Institut d'Histoire du Canada.



# La Galissonière

## Ses projets de consolidation territoriale \*

Les préliminaires du traité d'Aix-la-Chapelle qu'avaient signés les plénipotentiaires de Grande-Bretagne, de France et de Hollande portent la date du 30 avril 1748. L'acte définitif du 18 octobre de la même année, convertissant ces articles en un traité régulier, engageait les grandes puissances de l'Europe<sup>1</sup>. En Amérique du Nord, il n'apportait pas une solution au problème de la rivalité franco-britannique. Des pressions s'exercent aux frontières de la Nouvelle-France. L'Acadie aux limites mal définies constitue un objet de litige<sup>2</sup>.

Au printemps de 1748, le gouverneur intérimaire Barrin de La Galissonière avait envoyé Charles-François Tarieu de La Naudière commander chez les Miamis. Il semble minimiser l'ambition des négociants britanniques au sujet de l'intérieur du continent nord-américain :

On a mal a propos fait courir le bruit dans quelques postes et mesme au fort Frontenac que la suspension d'armes n'étoit que pour un tems. Cette fausse nouvelle vient apparemment de quelques traitteurs anglois qui voudroient ne pas perdre la dépense qu'ils ont faite pour gagner quelques coquins et les engager a faire quelque mauvais coup. je suis sur que les Gouverneurs et les habitans de Boston et de New York pensent bien differemment et qu'ils ont été bien aises d'avoir la paix pour faire cesser nos courses qui les desoloient surtout depuis le depart de nos convois. aussi se sont ils bien pressés d'envoyer ici sur la premiere nouvelle de la suspension d'armes qui est perpetuelle et qui ne se peut rompre que par une nouvelle guerre<sup>3</sup>.

Dès novembre 1747, les Britanniques s'efforçaient de fonder une société de commerce et de colonisation, l'*Ohio Company*<sup>4</sup>, qui sera

\* L'auteur remercie cordialement MM. Pierre Brunet, adjoint de l'archiviste du Canada, J. P. Hudson, conservateur adjoint du département des manuscrits du British Museum, Joseph Leduc, conservateur de la bibliothèque centrale de l'Université de Montréal, John E. Pomfret, directeur du Henry E. Huntington Library and Art Gallery (San-Marino, Californie), qui ont eu l'obligeance de lui communiquer des photocopies ou des microfilms de sources émanant de La Galissonière.

<sup>1</sup> Le duc DE BROGLIE, *La Paix d'Aix-la-Chapelle*, Paris, 1895, p. 176.

<sup>2</sup> D. G. G. KERR, *A Historical Atlas of Canada*, Toronto, 1960, p. 22.

<sup>3</sup> La Galissonière à « M. de la Naudière aux Miamis », Québec, 9 novembre 1748 (Collection Baby, Université de Montréal).

<sup>4</sup> Lawrence Henry GIPSON, *Zones of International Friction : North America, South of the Great Lakes Region, 1748-1754. The British Empire Before the American Revolution*, New-York, 1939, t. 4, p. 225-268.

constituée en février 1749. Le ministre de la Marine fait écho à la nouvelle que le parlement de Grande-Bretagne, au début de la session de janvier 1749, sera invité à permettre l'expansion territoriale à l'ouest des colonies déjà établies; « il n'y a pas lieu de douter que les Anglois ne cherchent toujours à étendre leurs possessions à l'Amérique <sup>5</sup> ».

Pierre-Joseph de Céloron de Blainville avait commandé le poste de Michillimakinac en 1737; il avait combattu les Chicachas sous Bienville en Louisiane; il avait été nommé à Détroit, à Niagara et à Saint-Frédéric. En 1749, il recevait l'ordre du commandant général La Galissonnière « d'aller dans la belle rivière ou rivière Oyo et de la descendre en partie tant pour chasser les Hurons [de Sandusky] qui ont assassiné des françois et ramener quelques autres sauvages qui se sont écartés de leur devoir que pour éloigner les anglois qui viennent trafiquer dans ces cantons ou ils se proposoient d'établir cette année <sup>6</sup> ».

Céloron de Blainville sera commandant de Détroit de 1750 à 1755. En 1751, La Galissonnière précisait que « M. de Celoron n'a point été en 1749 à la rivière à la Roche [rivière Great-Miami] pour exercer aucune hostilité mais seulement pour continuer notre possession et pour faire connoître aux traitteurs anglois que nous ne sommes pas dans le dessein de les y souffrir <sup>7</sup> ».

Avant 1717, le poste des Illinois dépendait immédiatement du gouvernement général du Canada. Il fut rattaché à la Louisiane, ce qui permettait à la Compagnie d'Occident, concessionnaire du Mississipi, de bénéficier de l'activité économique de cette région.

Avant de demander respectivement au gouverneur de la Louisiane, Pierre de Rigaud de Vaudreuil, et au gouverneur intérimaire de la Nouvelle-France, Roland-Michel Barrin de La Galissonnière, s'il convient de réunir les Illinois au Canada ou de laisser ce poste dépendant de la Louisiane, le ministre Maurepas communique ses réflexions. Il semble être d'avis de placer les Illinois sous l'autorité du gouvernement canadien <sup>8</sup>. Cette dépêche du ministre est parvenue à La Galissonnière par *Le Zéphyr*.

<sup>5</sup> Maurepas à La Galissonnière, 2 janvier 1749 (AC, B 89 : 42).

<sup>6</sup> La Galissonnière à Rouillé, 26 juin 1749 (AC, C11A, 93 : 139-140).

<sup>7</sup> *Id.*, à Vaudreuil, Paris, 23 janvier 1751 (Huntington Library and Art Gallery, *Loudoun Papers*, 269).

<sup>8</sup> Maurepas à La Galissonnière, Versailles, 25 avril 1748 (AC, B 87 : 219).

Les établissements des Illinois, répond le commandant général, ont été l'objet d'attitudes contradictoires : on les a déjà surévalués ; on les sousestime. La Galissonière résume la situation sur le plan économique. Il pense que les gisements miniers porteront profits en fonction du développement de cette région. La traite des pelleteries est « un des moins avantageuses qu'il y ait en Canada » ; La Galissonière diminue la valeur de sa remarque en ajoutant qu'il ne le sait pas « exactement ». Il affirme avec vigueur que la Louisiane devrait s'approvisionner dans le voisinage de farine et d'autres denrées<sup>9</sup>. Toutefois, il note à la fin de sa dépêche :

Je pense comme vous, Monseigneur, qu'il est fort indifférent pour la part que peut avoir l'établissement des illinois a la defense ou meme a la subsistance de la Louisiane que ce soit un officier de Canada ou un de la Louisiane qui y commande. il pourra toujours avoir ordre de faire descendre a la nouvelle orleans le plus de farine etc. qu'il luy sera possible et de procurer a cette ville et a tout ce qui y tient tous les secours qui dependront de luy<sup>10</sup>.

Le commandant général tenait le gouverneur de la Louisiane au courant des vues qu'il avait exprimées à Maurepas :

Il m'a parû par des lettres du Ministere de l'automne derniere que l'intention du Roy etoit de reunir les Illinois a ce Gouvernement ci, j'ai repondu que supposé que cela se fit il faudroit tousjours y continuer le commerce de vivres qui subsiste avec la nouvelle Orléans et que pour les marchandises de traite le Canada y pourvoiroit vraisemblablement plus aisément que la Louisiane<sup>11</sup>.

Il faudra attendre très longtemps, pense La Galissonière, avant que l'on puisse faire fortune au pays des Illinois. Il ne s'agit pas de conclure qu'il faille « laisser tomber cette petite colonie » ; le roi « doit sacrifier quelque chose » pour sauvegarder les capitaux qui y sont placés. La Galissonière énumère les raisons de conserver les Illinois : « c'est une des barrières des mieux placées qu'on puisse opposer à l'ambition des anglois pour les empêcher de pénétrer dans nos pays de traite et même au Mexique ». Bien établie, cette région des Illinois permettrait à la France d'en imposer aux nations indiennes du Mississipi inférieur et de former des alliances militaires et des relations commerciales avec les indigènes. Les réflexions du commandant

<sup>9</sup> La Galissonière à Maurepas, Québec, 1<sup>er</sup> septembre 1743 (AC, C11A, 91 : 102).

<sup>10</sup> *Ibid.*, 108.

<sup>11</sup> La Galissonière à Vaudreuil, Québec, 17 juin 1749 (Huntington Library and Art Gallery, *Loudoun Papers*, 175).

général ne se limitent pas au Centre-Ouest de l'Amérique; elles s'étendent à l'ensemble de la Nouvelle-France qui, à l'exception des fourrures, ne peut « presque fournir que des denrées semblables a celles de l'Europe ». De plus, les fleuves Saint-Laurent et Mississipi dont la navigation est « incommode et perilleuse » sont difficiles d'accès.

Le commandant général évoque les taux de natalité très élevés des Canadiens, sans signaler la disproportion démographique qui existe entre les colonies britanniques et françaises. Dans cette dépêche, il semble croire que l'augmentation de la population par l'apport naturel des naissances suffirait à supplanter les concurrents britanniques.

La france tire d'elle même et de ses autres colonies des productions de toute espece; celle ci ne produira d'ici a tres longtems que des hommes, mais si on veut elle en produira en assés peu de tems une si grande quantité que bien loin de craindre les colonies angloises ny les nations sauvages, elle sera en etat de leur faire la loy<sup>12</sup>.

La Galissonière confiait au gouverneur de la Louisiane que « si elle [la Cour] faisoit attention aux instances que j'ai faites a l'égard de cette partie des deux colonies [les Illinois], elle l'augmenteroit considerablement en monde soit par la Louisiane ou par le Canada. Ce dernier me paroît plus aisé<sup>13</sup> ». Ce programme d'expansion démographique est bien limité. Il eût fallu un vaste mouvement de migration à partir de la métropole. La Galissonière continue à raisonner sur le pays des Illinois qui fait l'objet de convoitise des colonies voisines. Facile à cultiver et à défricher, cette région compte, note-t-il, bon nombre de familles d'origine française. Il n'y a pas lieu de chercher à en accroître la population par la Louisiane où la beauté du climat et le voisinage de la mer attireront plutôt les habitants des Illinois. De plus, on doit tenir compte de la difficulté de navigation sur le Mississipi, des embuscades des Indiens et de la commodité des quatre ou cinq routes différentes qui, reliant le Canada et les Illinois, ne peuvent être toutes bloquées en même temps. Selon La Galissonière, le Canada doit mettre en valeur la région des Illinois; il peut envoyer un ou deux officiers et un détachement d'une soixantaine de soldats ainsi qu'annuellement douze ou quinze familles accompagnées de trente ou quarante « sauniers » [engagés]. « S'ils [les Britanniques] avoient

<sup>12</sup> La Galissonière à Maurepas, Québec, 1<sup>er</sup> septembre 1748 (AC, C11A, 91 : 104).

<sup>13</sup> *Id.*, à Vaudreuil, Québec, 17 juin 1749 (Huntington Library and Art Gallery, *Loudoun Papers*, 175).

une fois réussi à se fourrer ainsi entre nos deux colonies la porte du Mississipi et la ruine du commerce intérieur du Canada seroient assurées, et les colonies espagnoles même le Mexique en très grand danger <sup>14</sup>. »

La modeste contribution canadienne que propose La Galissonnière ne pourrait suffire à tenir les Illinois à l'abri des entreprises britanniques. Après avoir communiqué ses réflexions relatives au mode d'administration des Illinois, le commandant général annonce au ministre que Détroit ne mérite pas moins d'attention. Il établit un parallèle entre ces « deux petites colonies presque également utiles ».

J'observerai seulement que celui des illinois ne peut guère secourir de vivres que la nouvelle Orleans, et que celui du Detroit est situé de façon à pouvoir aider tous les autres et les illinois même. Le climat et les terres valent mieux aux illinois, le commerce de pelleterie est plus avantageux et plus facile au Detroit; aux illinois les sauvages paroissent plus fideles et plus foibles, au Detroit ils sont plus forts et plus faciles à corrompre; il y a, je crois, actuellement aux illinois beaucoup plus de laboureurs que de traitteurs, et au Detroit beaucoup plus de traitteurs que de laboureurs <sup>15</sup>.

On avait conseillé de nommer un commandant sédentaire à Détroit. La Galissonnière répond au ministre qu'il ne peut s'exprimer à ce sujet qu'avec « beaucoup d'incertitude »; il est enclin, ainsi que l'intendant Gilles Hocquart, à seconder cette proposition. Le commandant de Détroit aurait un grade supérieur à celui de capitaine. Pourvu du titre de lieutenant de roi ou de major, il dirigerait tous les postes du sud, c'est-à-dire les Illinois, les Miamis, la rivière Blanche et les Ouïatanons. La Galissonnière trouve logique de nommer un autre commandant à Michillimakinac qui aurait autorité sur les postes du nord, « c'est à dire la Baye des puants, tout le lac supérieur et la mer de l'ouest ». Les établissements de la mer de l'ouest groupaient les forts Saint-Pierre, Saint-Charles, Bourbon, la Reine, Dauphin, Poskoia et des Prairies <sup>16</sup>. Le poste de la rivière Saint-Joseph relèverait de Michillimakinac en temps normal. En cas d'urgence, il serait subordonné au commandant de Détroit <sup>17</sup>. Sous l'égide du gouvernement

<sup>14</sup> La Galissonnière à Maurepas, Québec, 1<sup>er</sup> septembre 1743 (AC, C11A, 91 : 107).

<sup>15</sup> *Id.* à *id.*, Québec, 25 septembre 1748 (AC, C11A, 91 : 116).

<sup>16</sup> BOUGAINVILLE, *Mémoire sur l'état de la Nouvelle-France (1757)*, dans *Rapport de l'Archiviste de la province de Québec, 1923-1924*, p. 50s, 54 (cité par Guy FRÉGAULT, *Le Grand Marquis. Pierre de Rigaud de Vaudreuil et la Louisiane*, Montréal, 1952, p. 332, note 47).

<sup>17</sup> La Galissonnière à Maurepas, Québec, 25 septembre 1748 (AC, C11A, 91 : 119).

du Canada, les commandants sédentaires de Détroit et de Michillimackinac veilleraient sur les postes du centre de l'Amérique du Nord.

La Galissonière confiait au gouverneur de la Nouvelle-Orléans que la mort du chevalier de Bertet, commandant des Illinois depuis 1742, précipiterait peut-être une réorganisation administrative. « Je n'ai guère connu d'officier, avouait-il, qui rendit meilleur compte<sup>18</sup>. » Le commandant général n'avait trouvé, semble-t-il, qu'un seul défaut au chevalier de Bertet, celui de disperser ses efforts en s'occupant trop de prospection minière. Au sujet d'une recommandation au poste de commandant sédentaire de Détroit, La Galissonière n'avait pas caché son opinion au ministre. « Il resteroit la ressource de M. le Ch<sup>er</sup> de Bertet qui, suivant les relations que j'en ai, y seroit très propre quoiqu'il soit peut être trop entêté de ses mines<sup>19</sup>. » Il se peut que la jalousie de quelque dénonciateur soit en filigrane dans ce témoignage.

Pierre de Rigaud de Vaudreuil voulait maintenir les Illinois dans la dépendance de la Louisiane. Guy Frégault résume ainsi la dépêche du gouverneur de la Nouvelle-Orléans à Maurepas :

Trois raisons militent en faveur du *statu quo* : la production des Illinois est complémentaire de l'économie louisianaise; le territoire des Illinois s'articule plus aisément au Mississippi inférieur qu'au Saint-Laurent supérieur; la possession des Illinois est plus utile à la Louisiane qu'au Canada<sup>20</sup>.

Au ministère de la Marine, Rouillé avait remplacé Maurepas, exilé le 24 avril 1749. Il décida de laisser les Illinois sous la juridiction de la Nouvelle-Orléans, comme l'avait conseillé Vaudreuil, et de confier au commandant de Détroit la vallée de l'Ohio, ainsi que les établissements des Miamis, de la rivière Blanche et de Ouïatanons<sup>21</sup>.

Selon son plan de consolidation territoriale de la Nouvelle-France, le commandant général aurait voulu, s'il en avait eu les moyens, s'emparer de la baie d'Hudson et détruire le poste britannique de Chouagen [Oswego].

Je crains bien, avouait-il, que le traité qui va se conclure ne confirme les anglais dans la possession d'un poste aussi manifestement usurpé

<sup>18</sup> *Id.*, à Vaudreuil, Québec, 17 juin 1749 (Huntington Library and Art Gallery, 175).

<sup>19</sup> La Galissonière à Maurepas, Québec, 25 septembre 1748 (AC, C11A, 91 : 118).

<sup>20</sup> *Le Grand Marquis*, p. 334.

<sup>21</sup> Rouillé à La Jonquière et à Bigot, 14 mai 1749 (AC, B 89 : 278).

[Oswego]. La paix a également interrompu les dispositions que j'avois faites pour le printems prochain pour la Baye d'Hudson<sup>22</sup>.

La Galissonnière désirait mettre à l'épreuve des entreprises anglaises et indiennes le fort Niagara, « une des clefs du pays<sup>23</sup> » qui pouvait fermer le passage du lac Ontario au lac Érié.

Au sujet des relations avec la colonie de New-York, la correspondance de La Galissonnière et du gouverneur George Clinton porte sur les tractations concernant l'échange des prisonniers à la fin de la guerre de la Succession d'Autriche. De part et d'autre, on s'accusait d'injustice. « Votre gouvernement, déclare le commandant général, s'est distingué de celui de Massachusset et des autres en gardant jusqu'à ce jour nos Prisonniers, et en les laissant au pouvoir des sauvages<sup>24</sup>. » George Clinton dénonce la mauvaie volonté du gouverneur intérimaire<sup>25</sup>. Un accord concernant le rapatriement réciproque des prisonniers fut conclu entre la Grande-Bretagne et la France en 1750<sup>26</sup>.

Du côté de l'Acadie, La Galissonnière accordait une grande importance à la rivière Saint-Jean; il expédia un détachement sous la conduite de Charles Deschamps de Boishébert<sup>27</sup> qui y demeura jusqu'en 1751. Dans une longue dépêche au ministre, il mentionne que la rivière Saint-Jean ne constitue pas le seul poste que les Britanniques voudraient envahir; il indique les limites approximatives du territoire qui fait l'objet de litige : « toute la côte depuis cette rivière jusqu'à beaubassin depuis Canceaux jusqu'à Gaspey et toute la profondeur des terres<sup>28</sup> ». A la commission d'enquête<sup>29</sup>, La Galissonnière se raidira contre ces difficultés de politique internationale dans une étude sur les conséquences du Traité d'Utrecht.

<sup>22</sup> La Galissonnière à Maurepas, 5 octobre 1748 (AC, C11A, 91 : 123).

<sup>23</sup> *Id.* à *id.* (*ibid.*, 122).

<sup>24</sup> La Galissonnière à Clinton, Québec, 25 août 1748 (British Museum, *Newcastle Papers*, 32818, 21v).

<sup>25</sup> « I am Sorry to be under the necessity of complaining that after you knew of the Cessation of Hostilities you refused to set the King of Great Britain Subjects at Liberty, not only those who are in the hands of the Indians, but those who are absolutely in your own power, for which there can be no excuse, and make by releasing the few French Prisoners who are in the hand of the Indians, a condition of their Liberty » (Clinton à La Galissonnière, Fort-George in New-York, 10 octobre 1748 : *ibid.*, 31).

<sup>26</sup> E. B. O'CALLAGHAN, éd., *Documents Relating to the Colonial History of the State of New York*, 11 vol., Albany, 1853-1887, t. 10, p. 199.

<sup>27</sup> La Galissonnière à Rouillé, Québec, 26 juin 1749 (AC, C11A, 93 : 139).

<sup>28</sup> *Id.* à *id.*, Québec, 25 juillet 1749 (AC, C11A, 93 : 123).

<sup>29</sup> *Affaires Étrangères. Correspondance politique. Angleterre, 1750-1751*, 430-431 : 119.

Il [Traité d'Utrecht] cède aux Anglois toute l'Acadie mais il ne leur cède ni le pays des Etchemins ni la Baye Française, excepté Port-Royal, ni la grande baye de Saint-Laurent, ni la partie méridionale du Canada. Ce que les Anglois prétendroient rendre accessoire seroit huit ou dix fois plus grand que le principal; et si leur prétension étoit fondée, il faudroit anéantir toutes les provisions des gouverneurs de la nouvelle France, ainsi que nombre de concessions qui prouvent que les pays qu'ils réclament sont dans la mouvance de Québec, qu'ils font partie de la nouvelle France, par conséquent du Canada, et non de l'Acadie <sup>30</sup>.

Les projets de construction à Chibouctou, à Beaubassin et aux Mines ainsi que l'effort de peuplement de la Nouvelle-Écosse manifestent le désir d'expansion des Britanniques <sup>31</sup>. Les Lords du Commerce s'opposent à la volonté de puissance de La Galissonnière par la fondation de Halifax <sup>32</sup>.

Le commandant général signale au gouverneur de Port-Royal, Paul Mascarene, des actes d'hostilités de la part des Britanniques en Acadie <sup>33</sup>. D'autre part, le gouverneur du Massachusetts, William Shirley, et le capitaine John Rous avaient été informés de la présence d'un « détachement du Roy de France », sous les ordres de Boishébert. Le capitaine Rous avait reçu l'instruction de faire enquête dans les ports, les rivières et les havres de la Nouvelle-Écosse. Il voulait connaître le but de cette expédition française en territoire soi-disant britannique <sup>34</sup>.

Un rapide coup d'œil sur la réaction de la cour aux propositions de La Galissonnière révèle les obstacles que rencontrait le commandant général en vue de renforcer la défense militaire. Selon le ministre de la Marine, la métropole ne pouvait pourvoir au remplacement des invalides et des soldats mariés <sup>35</sup>. Mais, le 6 mars 1748, elle décidait de

<sup>30</sup> LA GALISSONNIÈRE et DE SILHOUETTE, Paris, 4 octobre 1751, *Mémoires des commissaires du roi et de ceux de Sa Majesté britannique sur les possessions et les droits respectifs des deux couronnes en Amérique avec les actes publics et pièces justificatives*, 4 vol., Paris, 1755-1757, t. 1, p. 180.

<sup>31</sup> La Galissonnière à Rouillé, Québec, 25 juillet 1749 (AC, C11A, 93 : 126).

<sup>32</sup> Guy FRÉCAULT, *La déportation des Acadiens*, dans *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 8 (1954), p. 317.

<sup>33</sup> La Galissonnière à Mascarene, Québec, 15 janvier 1749 (Public Record Office, Londres). La copie de cette lettre portant la signature de Mascarene est indiquée sous la cote : C.O. 217/9.

<sup>34</sup> « Je serois bien aise de scavoir par quelle autorité et à quel dessein vous menez pareille procédure. Cela me feroit d'autant plus de plaisir si je pouvois avoir l'honneur d'une conférence avec vous, tête à tête pour vous convaincre du droit du Roy mon maître » (copie de la lettre de S. Rous Capitaine anglois, écrite au S. Boishébert de la riviere St Jean le 31 juillet 1749 : AC, C11A, 93 : 75).

<sup>35</sup> Maurepas à La Galissonnière, Marly, 18 janvier 1748 (AC, B 87 : 65).



compléter le corps d'officiers des vingt-huit compagnies de la garnison du Canada, à la demande du commandant général<sup>36</sup>. La nouvelle de cette décision est accompagnée d'une expression d'encouragement : « Sa Majesté recevra toujours avec une confiance entière les propositions que vous ferés. » Ainsi le fonctionnaire colonial devait accepter avec docilité le faible effort de la métropole à l'égard de la Nouvelle-France.

Le commandant général Barrin de La Galissonnière avait désiré articuler le Canada aux sphères d'influence de l'intérieur du continent nord-américain. Il aurait voulu redresser la frontière acadienne et s'établir à la baie d'Hudson. En somme, il a cherché, mais sans succès, à consolider l'empire français en Amérique.

Roland LAMONTAGNE,  
Faculté des Arts, Université de Montréal.

<sup>36</sup> *Id.* à *id.*, Versailles, 6 mars 1748 (AC, B 87 : 203-204).

## *Madame de Staël et la musique* *avec des documents inédits*

(suite)

---

Peu de pays ont produit de plus grands musiciens que l'Allemagne, au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Haydn mettait une éternelle jeunesse au service d'une profondeur accrue. Beethoven multipliait les chefs-d'œuvre durant les trente dernières années de sa vie. Schubert, dans l'obscurité, écrivait des *lieder* et des symphonies. Cependant, ce n'est qu'après la mort de madame de Staël que Schubert et Weber donneront leurs œuvres les plus importantes. Quant à Schumann et à Mendelssohn, ils appartenaient à une autre génération. Madame de Staël, qui n'a pu connaître le romantisme musical italien, n'aura pas vécu assez longtemps pour voir s'épanouir le romantisme musical allemand. Car la musique, tout comme la littérature, traversait la phase du « Sturm und Drang » et exaltait l'individu, l'instinct et la mélancolie. Un tel programme rappelle assez celui du livre *De la Littérature*, mais convenait peut-être mieux encore à la musique, qu'à la littérature. Schumann écrira plus tard : « La musique étant romantique en soi, on a peine à croire qu'il puisse s'y former une école romantique particulière <sup>69</sup>. » Cette école romantique, toutefois, s'annonçait dans certains quatuors de Haydn, d'un naturel pourtant serein, dans sa sombre *Trauersymphonie* et dans certains passages de la *Création*; elle pouvait revendiquer les œuvres à la fois tragiques et équilibrées de Beethoven.

Le livre *De l'Allemagne* se proposait d'offrir à l'Europe un tableau clair et précis des ressources intellectuelles et artistiques d'un pays mal connu. Or les jugements que madame de Staël porte sur la musique germanique sont aussi brefs, que superficiels. Même si elle préférait le chant des Italiens, la musique tenait une trop grande place dans la vie allemande pour qu'elle pût escamoter un tel sujet. Dès un

<sup>69</sup> Texte cité par CHANTAVOINE et GAUDEFROY-DEMOMBYNES, dans *Le Romantisme dans la Musique européenne*, Paris, Albin Michel, 1955, p. 39.

premier contact avec l'Allemagne, elle entendit « un piano sévissant dans une chambre enfumée <sup>70</sup> ». Où qu'elle séjournât, la musique résonnait sur les places publiques, dans les montagnes, dans les palais, dans les chaumières. Et pourtant elle écrira : « La Franconie, la Souabe et la Bavière, avant la réunion illustre de l'académie actuelle à Munich, étoient des pays singulièrement lourds et monotones : point d'arts, la musique exceptée; peu de littérature <sup>71</sup>. » Il se trouve que la phrase « la musique exceptée » ne figure pas dans les premiers manuscrits et n'apparaît que sur la copie de l'imprimeur. Pas une seule fois, elle ne nomme Beethoven, dont les œuvres avaient séduit, sinon la cour impériale, du moins certains aristocrates viennois, comme le prince Lobkowitz. Les maigres paragraphes qu'elle consacre à la musique, dans son chapitre *Des beaux-arts en Allemagne*, passent sous silence le nom de Bach, dont le baron de Voght lui avait parlé dans ses notes sur Frédéric I<sup>er</sup> <sup>72</sup>. Aucune mention de Schubert, d'ailleurs peu connu. Certes, tous ces compositeurs n'avaient pas acquis un renom universel et l'on sait que Goethe, à Schubert et à Beethoven, préférait Reichardt, Zelter et Eberwein. Pourtant madame de Staël rencontra en Allemagne des mélomanes avertis, elle fréquenta des opéras et des salles de concert : c'est ainsi qu'elle entendit l'opéra de Kauer *La Nymphé du Danube* <sup>73</sup> et la musique de scène des *Croisés*, sans doute de Gansbacher ou de Reichardt <sup>74</sup>.

Vienne lui offrait toutes les richesses d'une capitale musicale. Aussi bien, c'est dans cette ville qu'elle aurait dédié au comte O'Donnell une assez longue dissertation sur la musique, qui contenait un parallèle entre l'art français et l'art allemand <sup>75</sup>. Le Burgtheater, le Kärntnethor et le théâtre ander Wien jouaient assez souvent des opéras de Boieldieu, de Cherubini, de Gluck, de Mozart, de Dalayrac et de plusieurs compositeurs aujourd'hui oubliés. Dans cette ville, madame de Staël a entendu *Iphigénie en Tauride*, qu'elle connaissait déjà sans doute.

<sup>70</sup> Texte cité par le comte d'HAUSSONVILLE, dans *Madame de Staël et l'Allemagne*, Paris, Calmann-Lévy, 1926, p. 10.

<sup>71</sup> *De l'Allemagne*, t. I, p. 87-88.

<sup>72</sup> *De l'Allemagne*, collection « les grands écrivains français », t. I, p. 343.

<sup>73</sup> *De l'Allemagne*, t. III, p. 195-196.

<sup>74</sup> *Journal sur l'Allemagne*, dans *De l'Allemagne*, t. I, p. 305.

<sup>75</sup> Jean MISTLER, *Madame de Staël et Maurice O'Donnell*, Paris, Calmann-Lévy, 1926, p. 71. Nous empruntons à ce volume les renseignements qui suivent.

Le 27 mars 1808, dans la grande salle de l'Université, elle assista, au sein d'une foule immense, à un concert en l'honneur de Haydn<sup>76</sup>. On transporta sur un fauteuil roulant le vieux maître, dont on allait jouer deux chefs-d'œuvre : *La Création* et *Les Saisons*. On sait qu'au début de *La Création*, après l'évocation du chaos, un fracas retentit et la parole divine murmure : « Et la lumière fut. » En écoutant ces mots sacrés, Haydn aurait montré le ciel et dit : « Elle vient de là. » Ému par sa propre musique, se sentant par ailleurs indisposé, il dut sortir à la fin de la première partie.

Un tel chef-d'œuvre plaît assez peu à madame de Staël. En vain assiste-t-elle à la naissance de la lumière ! Cette page audacieuse et si souvent imitée lui paraît plus spirituelle que sublime. Pourtant Stendhal disait que ce passage lui faisait « l'effet de mille flambeaux portant tout à coup la lumière dans une caverne sombre<sup>77</sup> ». Mais madame de Staël critique surtout « la partie zoologique » qui peint la naissance du lion, du tigre, du chevreuil, du cheval, des bestiaux. Les moutons bondissent au son d'une musique idyllique. Tout à coup, la musique rampe et le vers apparaît. Madame de Staël critique ce ralentissement, mais parle à tort de serpents. Puis vient un air joyeux de Raphaël, qui décrit des animaux, et non point des oiseaux, comme le prétend madame de Staël. Les volatiles avaient paru plus tôt. Ces erreurs supposent une connaissance incertaine de l'œuvre, jouée pourtant, d'après Stendhal, en italien<sup>78</sup>, langue que madame de Staël comprenait assez bien. Quant aux *Saisons*, elle les trouve gâtées par des *concelli*.

Seul un goût plus délicat que raffiné pouvait critiquer ainsi les innocentes puérilités de Haydn et passer à côté des pages les plus sublimes. Stendhal, étudiant *La Création*, avait parlé de Delille<sup>79</sup>. Mais Haydn décrivait toujours avec génie. Sans doute, madame de Staël, qui méprisait quelque peu la poésie trop objective du XVIII<sup>e</sup> siècle français, voulait que la musique, comme la littérature, pénétrât dans l'âme.

<sup>76</sup> *De l'Allemagne*, t. III, p. 378-379.

<sup>77</sup> STENDHAL, *Vies de Haydn, de Mozart et de Métaïtase*, Paris, Lévy, 1854, p. 156.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 192.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 148.

Ses jugements sur Mozart ne valent guère mieux. Elle dit que sa musique se conforme exactement au texte et remarque dans *Don Juan* « un accompagnement bizarre et fort <sup>80</sup> » : l'originalité de Mozart ne lui a pas échappé. Mais elle n'a nullement saisi la beauté du *Requiem* qu'elle trouve trop ingénieux et qui, selon elle, manque de pompe. Gluck, également, se montre trop ingénieux dans ses opéras.

Lorsqu'il est question de musique allemande, on dirait que madame de Staël cède la place au comte d'Erfeuil. Les compositeurs germaniques, selon elle, manquent d'agilité, de spontanéité et traitent tout avec gravité. Le plaisir diminue, si la musique exige de l'auditeur quelque effort et un retour sur soi. Si madame de Staël admire le sérieux des écrivains allemands, elle voudrait que ces mêmes Allemands fussent des musiciens frivoles : la musique doit atteindre l'âme directement, sans recourir à l'esprit <sup>81</sup>. Cette femme éminemment intellectuelle réduit pourtant le musicien et l'auditeur au rôle de sensitive. Elle oublie que la musique, comme la grâce, agit en terrain préparé. Aucune musique de qualité ne livre ses secrets dès une seule audition. Une musique de foire a tout dit la première fois, car elle ne possède aucun mystère. Lorsqu'on a compris une belle partition, la possession paraît totale et détruit tout souvenir de conquête.

Madame de Staël juge la musique allemande liée trop étroitement aux lettres : « Les compositeurs allemands suivent trop exactement le sens des paroles <sup>82</sup>. » Elle se refuse à cette alliance des arts. Cette façon de voir paraît plus italienne que française, car on sait combien les compositeurs français du XVIII<sup>e</sup> siècle subissaient l'influence de la littérature. Les Italiens, selon elle, ne se conforment que d'une manière générale au sens des paroles et gardent une fière indépendance. Au milieu d'un chant, il suffit de quelques mots : félicité, tombe, rue, ciel, pour renouveler l'« impulsion de la mélodie <sup>83</sup> ». Le spirituel comte d'Erfeuil, critique sévère des Italiens, soutient la même idée, sans que personne la réfute : « La musique est tout chez eux, et la pièce n'est rien <sup>84</sup>. »

<sup>80</sup> *De l'Allemagne*, t. III, p. 378.

<sup>81</sup> Voir *De l'Allemagne*, t. III, p. 374-376.

<sup>82</sup> *De l'Allemagne*, t. III, p. 375.

<sup>83</sup> *De l'Allemagne*, t. III, p. 380.

<sup>84</sup> *Corinne*, dans *Œuvres complètes*, t. I, p. 710.

Dans l'ensemble, madame de Staël n'a guère estimé la musique allemande. Elle n'a pas pressenti les tendances nouvelles du « Sturm und Drang » musical. Elle s'est refusée même aux audaces modérées de Haydn et de Mozart. Toutefois elle a tellement insisté sur un romantisme intérieur, qu'elle aurait sans doute goûté, si elle avait vécu, certains nocturnes de Chopin ou les romances sans paroles de Mendelssohn. Elle n'aurait guère aimé, semble-t-il, les hardiesses du *Freischütz* auxquelles elle aurait préféré les airs tendres de Piccini. Si, à partir de *Corinne*, son sens musical s'est affiné, c'est sans doute sous l'influence, non point des musiciens, mais des philosophes allemands.

La musique tient une grande place dans la pensée des écrivains allemands, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il suffit de feuilleter les ouvrages de Hegel, de Schelling, de Frédéric Schlegel, de Jean-Paul Richter, d'Hoffmann, de Novalis, de Tieck, et de Wackenroder.

Dans l'ensemble, ces penseurs donnaient, parmi tous les arts, la primauté à la musique, que Schelling considérait comme « le rythme et l'harmonie de l'univers <sup>85</sup> ». Liée étroitement à la religion, elle nous rapproche de Dieu. Ainsi beaucoup d'écrivains, attirés par la splendeur de sa liturgie, se convertissent au catholicisme. D'ailleurs le protestantisme ne demeure pas étranger à cette richesse et Luther, comme l'avait constaté madame de Staël <sup>86</sup>, rattachait la musique à la théologie. Schleiermacher affirme sans hésiter : « La religion est une musique sainte qui accompagne les actions humaines, et la musique est une religion <sup>87</sup>. » On pourrait trouver la même idée chez Hoffmann et Wackenroder (madame de Staël possédait une œuvre de ce dernier <sup>88</sup>). Selon l'auteur de *Kreisleriana*, la musique n'a pu se développer chez les Grecs qui réclamaient une représentation plastique et sensible de l'univers. Seul l'affinement du sentiment religieux a permis le triomphe de la musique, apanage des temps modernes <sup>89</sup>. Pour beaucoup, Dieu est une vague réalité mêlée à la nature. La musique, sorte de

<sup>85</sup> Texte cité par CHANTAVOINE et GAUDEFROY-DEMOMBYNES, dans *Le Romantisme dans la Musique européenne*, p. 40.

<sup>86</sup> *De l'Allemagne*, t. III, p. 136.

<sup>87</sup> Texte cité par André CŒUROY, dans *Musique et Littérature*, Paris, Bloud et Gay, 1923, p. 14.

<sup>88</sup> Comtesse JEAN DE PANGE, *Auguste-Guillaume Schlegel et madame de Staël*, p. 576.

<sup>89</sup> Voir CŒUROY, *Musique et Littérature*, p. 16.

« Weltanschauung », n'explique pas moins l'univers. L'intuition pénètre dans les domaines effleurés par la philosophie. Beethoven aurait dit à Bettina que « la musique est une révélation plus haute que toute morale et que toute philosophie; elle est la vie idéale qui fait le pont avec la vie matérielle <sup>90</sup> ».

A la musique de la voix, Wackenroder, Hoffmann et plusieurs autres romantiques préfèrent la musique des instruments : la voix est liée à l'homme, les instruments, à la nature.

Avec un tel goût pour la synthèse, il est naturel qu'on cherche des analogies entre la musique et les autres arts. Eichendorff écrit : « Les couleurs ne sont-elles pas des sons, et les sons des vibrations colorées <sup>91</sup> ? » On aspire à l'union des arts. « Nourrir les arts les uns par les autres <sup>92</sup> », était une idée très chère aux frères Schlegel. D'ailleurs plusieurs romantiques possèdent les talents les plus variés. Hoffmann et Weber sont tous deux écrivains, musiciens, peintres. Schumann, plus tard, fera une brillante carrière d'homme de lettres. Schubert et Zelter, de leur côté, mettent en musique des poèmes de Goethe.

Nous sommes loin de l'analyse française qui n'aime pas qu'on mêle Dieu à tout. Esprit très français, madame de Staël, néanmoins, doit beaucoup à la pensée allemande, comme le prouve, dans *Corinne*, une description d'un concert en Italie : la poétesse et Oswald entendent un duo. Madame de Staël écrit en toutes lettres : « Il semble qu'en écoutant des sons purs et délicieux on est prêt à saisir le secret du Créateur, à pénétrer le mystère de la vie. Aucune parole ne peut exprimer cette impression; car les paroles se traînent après les impressions primitives, comme les traducteurs en prose sur les pas des poètes <sup>93</sup>. » Novalis et Wackenroder n'auraient pas parlé autrement. D'après madame de Staël, la musique était le seul art qui pouvait être purement religieux <sup>94</sup>. Tout comme Schelling, elle croyait fermement à la primauté de ce langage divin <sup>95</sup>. Puisqu'elle avait fondé le sentiment religieux sur l'enthousiasme, sa vertu préférée, on comprend

<sup>90</sup> Texte cité par CHANTAVOINE et GAUDEFRY-DEMOMBYNES, dans *Le Romantisme dans la Musique européenne*, p. 43.

<sup>91</sup> Texte cité par CÉUROY, dans *Musique et Littérature*, p. 26.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 26, texte de Wilhelm Schlegel.

<sup>93</sup> *Corinne*, dans *Œuvres complètes*, t. I, p. 737.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 728.

<sup>95</sup> *De l'Allemagne*, collection « Les grands écrivains français », t. IV, p. 226.

que, selon elle, les âmes incapables d'exaltation ne peuvent goûter la musique. Elle s'exprime même en termes voisins de Beethoven : « La musique sert pour ainsi dire de transition entre le moral et le physique <sup>96</sup>. »

On sait qu'elle favorisait peu l'union de la musique et de la littérature, que réclamaient tant de romantiques allemands et que Richard Wagner et Richard Strauss devaient réaliser après Weber. Pourtant elle ne peut s'empêcher de chercher des analogies entre la musique et les autres arts. Selon elle, nous comparons souvent la musique à la peinture, parce que ces arts possèdent un fond commun et témoignent à leur façon de l'unité de l'univers <sup>97</sup>. Quelle concession pour une femme éprise de musique pure ! Byron admirait beaucoup cette idée de madame de Staël et prenait celle-ci à témoin pour légitimer, dans *The Bride of Abydos*, ce qui était alors une hardiesse d'expression : « The Music breathing from her face <sup>98</sup>. » Il fait sien aussi un rapprochement que Saint-Pierre de Rome suggère à madame de Staël dans *Corinne* : « La vue d'un tel monument est comme une musique continuelle et fixée <sup>99</sup>. » Plus loin, lorsqu'elle décrit des musiciens chantant au milieu de ruines romaines, elle note non moins énergiquement que « le langage idéal de la musique s'accordait dignement avec l'expression idéale des monuments <sup>100</sup> ». Il lui parut d'abord ridicule de comparer l'architecture à « une musique gelée, fixée <sup>101</sup> » : il fallait s'en prendre à Schelling, à Gœthe et à Frédéric Schlegel qui avaient emprunté cette idée, au moins indirectement, à Görres <sup>102</sup>. Leopardi, plus tard, développera cette formule, en passant par madame de Staël <sup>103</sup>. Grâce à un cerveau français, un poète anglais et un poète italien adopteront un aphorisme allemand.

Madame de Staël pouvait, sans trop se contredire, chercher des analogies entre la musique et la nature. Pour les romantiques alle-

<sup>96</sup> *Journal sur l'Allemagne*, dans *De l'Allemagne*, t. I, p. 305.

<sup>97</sup> *De l'Allemagne*, t. IV, p. 248.

<sup>98</sup> BYRON, *The Bride of Abydos*, dans *The Works of Lord Byron*, Londres, John Murray, 1900, vol. III, p. 164.

<sup>99</sup> *Corinne*, dans *Œuvres complètes*, t. I, p. 682.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 797.

<sup>101</sup> *De l'Allemagne*, t. I, p. 329.

<sup>102</sup> Sur ce sujet, voir le manuscrit de Robert ESCARPIT, *Madame de Staël et Byron*, p. 40 (archives de la Société d'Etudes staëliennes).

<sup>103</sup> Sofia RAVASI, *Leopardi et Mme de Staël*, Milan, Tip. sociale, 1910, p. 100-101.



mands, le cri d'une guitare était aussi mystérieux que le hennissement d'une cavale et chacun à sa façon participait à l'harmonie universelle. On comprend pourquoi le vent chantant sous les feuilles tremblantes révèle la musique à madame de Staël<sup>104</sup>. Elle prétend que, sur les côtes de l'Asie, on entend parfois une harmonie plaintive et consolatrice<sup>105</sup>. Elle aborde même le thème bien romantique de l'harmonie des sphères et croit que les anciens ont mieux que nous senti les rapports existant entre les sons et les astres<sup>106</sup>. Elle découvre des analogies entre les sons et les couleurs, et parle du clavecin des couleurs inventé en 1730<sup>107</sup>. Lorsqu'elle écrit : « L'aveugle-né Sander-son disoit qu'il se représentoit la couleur écarlate comme le son de la trompette<sup>108</sup> », on songe aux symbolistes, à Rimbaud.

Ô, suprême Clairon plein des strideurs étranges,  
Silences traversés des Mondes et des Anges :  
Ô l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux<sup>109</sup> !

Elle se contente d'amorcer ces différentes idées, et parfois dans des notes demeurées manuscrites. Toute moquerie est absente, malgré une conviction souvent relative. Madame de Staël demeure très française en face de certaines spéculations germaniques. Lorsque Schelling prétend que « dans la musique le rythme est le réel, la mélodie, l'idéal et l'harmonie la réunion de tous les deux<sup>110</sup> », bien loin d'adhérer à une telle affirmation, elle veut que chacun en discute le bien-fondé. D'ailleurs la musique, selon elle, élevait trop les hommes vers l'idéal, pour qu'elle acceptât pareille union des contraires. En femme pratique qui ne perd jamais de vue la réalité, elle veut, comme Fellenberg, Pestalozzi et d'autres pédagogues germaniques, que cet art serve à l'éducation du peuple<sup>111</sup>.

Bien que madame de Staël ait toujours aimé la musique folklorique, on peut croire que son goût s'approfondit sous des influences

<sup>104</sup> *De l'Allemagne*, dans *Œuvres complètes*, t. II, p. 249.

<sup>105</sup> *Ibid.*

<sup>106</sup> *De l'Allemagne*, collection « Les grands écrivains français », t. IV, p. 261-263.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 246-248.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 247. Sur Sanderson, voir aussi Joseph DE MAISTRE, *Les Soirées de Saint-Petersbourg*, dans *Œuvres choisies*, Paris, A. Roger et F. Chernoviz, [s.d.], t. II, p. 95.

<sup>109</sup> RIMBAUD, *Voyelles*, dans *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1951, p. 103.

<sup>110</sup> *De l'Allemagne*, collection « Les grands écrivains français », t. IV, p. 141. Sur ce sujet, voir Jean GIBELIN, *L'Esthétique de Schelling et l'Allemagne de madame de Staël*, Paris, Champion, 1934, p. 56.

<sup>111</sup> *De l'Allemagne*, collection « Les grands écrivains français », t. I, p. 275.

germaniques. Ce goût lui vint tôt. En janvier 1786, l'agriculteur Sir John Sinclair entendit Germaine Necker jouer au piano *Lochabernomore*. Avant de quitter Paris, il promit de lui envoyer de la musique écossaise <sup>112</sup>. Madame de Staël, qui aimait beaucoup l'Écosse, parle, dans le livre *De la Littérature*, de la musique de ce pays <sup>113</sup>. Dans *Delphine*, la famille Belmont chante un air de moissonneurs du Languedoc, qui ressemble quelque peu aux ballades larmoyantes du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Accordez-moi donc, ma mère,  
Pour mon époux, mon amant;  
Je l'aimerai tendrement,  
Comme vous aimez mon père <sup>114</sup>.

S'agit-il d'un vieil air du Languedoc traduit en français et « embelli » ? Dans plusieurs chansons de cette province, une jeune fille amoureuse essaie d'arracher le consentement des parents et ceux-ci ne se rendent qu'avec peine. Ici une sentimentalité douceuse et assez peu populaire nous éloigne quelque peu du réalisme souvent dru des refrains folkloriques.

Si dans *Corinne*, madame de Staël passe très vite sur le chant des gondoliers, elle décrit assez longuement une tarentelle, « une danse de Naples pleine de grâce et d'originalité », qu'elle compare aux pas enflammés des « bayadères <sup>115</sup> ». Ce tableau assez compassé et trop littéraire (elle fait un rapprochement avec les danseuses d'Herculanum) offrait à l'époque l'intérêt d'une certaine nouveauté, bien que Goethe eût déjà dépeint la « tarantella <sup>116</sup> ». Madame de Staël aura-t-elle, la première, francisé ce mot ? Dans *Delphine*, madame d'Albémar se livre à une danse du châte. Une rivale, madame de Krudener reprendra cette scène dans *Valérie* <sup>117</sup>. Notons, toutefois, qu'assez bonne danseuse, la romancière russe avait inspiré madame de Staël.

<sup>112</sup> Jones Robert ARTHUR, *Mme de Staël and England*, t. I, p. 5-6, manuscrit (archives de la Société d'Études staëliennes).

<sup>113</sup> *De la Littérature*, dans *Œuvres complètes*, t. I, p. 223.

<sup>114</sup> *Delphine*, dans *Œuvres complètes*, t. I, p. 482. Sur le folklore languedocien, voir Louis LAMBERT, *Chants et Chansons populaires du Languedoc*, Paris et Leipzig, Welter, 1906, 2 vol.

<sup>115</sup> *Corinne*, dans *Œuvres complètes*, t. I, p. 698.

<sup>116</sup> GOETHE, *Werke*, vol. VIII, *Ueber Italien, Die Tarantella*, Berlin, Grote'sche Verlags-Buchhandlung, 1901, p. 607-608.

<sup>117</sup> *Delphine*, dans *Œuvres complètes*, t. I, p. 377. Madame DE KRUDENER, *Valérie*, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1884, p. 59-62.

Si dans le livre *De l'Allemagne*, l'auteur signale les airs charmants des bergers autrichiens <sup>118</sup>, il décrit plus longuement une fête suisse à laquelle il participa en août 1808. *La fête d'Interlaken* est un chapitre particulièrement soigné, si l'on juge par les nombreuses ratures <sup>119</sup>. Madame de Staël, non sans vanité, fait sentir son origine suisse, lorsqu'elle se moque d'élégants Parisiens égarés dans les montagnes helvétiques. Elle n'oublie pas les célèbres *ranz* des vaches qu'entonne le cor des Alpes, mais elle souhaiterait presque que des voix italiennes murmurent ces mélodies agrestes ! Elle devait connaître ces airs depuis assez longtemps : dans les *Lettres sur Jean-Jacques Rousseau*, les romances de son compatriote lui rappellent les mélopées que les bergers suisses tirent de leur flûte <sup>120</sup>. On retrouve de semblables descriptions dans les écrits de Rousseau, de François de Pange, l'amie de madame de Staël, et de Sénancour <sup>121</sup>.

Elle découvrit chez les Allemands un grand amour des traditions populaires. Dès 1770, Herder s'intéressa au folklore : en 1778 et en 1779, il publia à Leipzig des chansons sous le titre de *Volkslieder*. En bonne disciple de Rousseau, madame de Staël loua cette entreprise et trouva quelque profit à connaître « l'impression de la nature sur l'homme avant qu'il eût analysé l'univers et lui-même <sup>122</sup> ». De telles opinions avaient certes en France l'attrait de la nouveauté.

Elle étudia quelque peu le folklore espagnol <sup>123</sup>. Mais la Russie qu'elle visita lui offrait une matière moins connue. Une danse ukrainienne qu'elle compare aux danses des Bayadères lui livre le fond de l'âme russe, c'est-à-dire un « mélange d'indolence et de vivacité <sup>124</sup> ». Si l'on croit un rapport de la police, elle découvrit surtout, dans les sujets d'Alexandre, une indolence allant jusqu'au désordre : « Mad. de Staël avait la plus mince opinion des moyens des Russes. En voyant le désordre de leurs mesures [?] <sup>125</sup>, l'ignorance des chefs, et le tumulte

<sup>118</sup> *De l'Allemagne*, collection « Les grands écrivains français », t. I, p. 47-48.

<sup>119</sup> *Ibid.*, t. I, p. 280-295.

<sup>120</sup> *Lettres sur les écrits et le caractère de J.J. Rousseau*, dans *Œuvres complètes*, t. I, p. 17.

<sup>121</sup> ROUSSEAU, *Écrits sur la musique*, dans *Œuvres complètes*, [sans nom d'éditeur], t. XXI, 1793, p. 208-209; comtesse JEAN DE PANGE, *Madame de Staël et François de Pange*, Paris, Plon, 1925, p. 58-60; SÉNANOUR, *Oberman*, t. I, Paris, Arthaud, 1947, p. 161-166.

<sup>122</sup> *De l'Allemagne*, collection « Les grands écrivains français », t. III, p. 314-315.

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 334.

<sup>124</sup> *Dix années d'exil*, dans *Œuvres posthumes*, p. 596.

<sup>125</sup> Mot difficile à lire.

général, elle disait que ce n'était pas un peuple, et qu'ils seraient certainement battus <sup>126</sup>. »

L'instinct grégaire du Russe la frappa, lorsqu'elle vit, chez le prince Narichkine, un ensemble de vingt musiciens, jouer du cor, chacun faisant entendre une seule et même note. On prétend que Marech, musicien tchèque, aurait eu l'idée de « l'orgue vivant », en réparant les cors de chasse du prince. La description de madame de Staël paraît exacte et pourrait devoir quelque chose aux *Mémoires secrets sur la Russie* de Masson <sup>127</sup>.

\* \* \*

On pourrait conclure, sans trop de difficulté, que la musique a tenu une certaine place dans la vie de madame de Staël, que cette place a augmenté avec les années, de sorte que, vers 1810, elle retint les services d'un musicien. Cependant, elle ne se lia point avec des compositeurs et fréquenta peu les salles de concerts. Un peu sous l'influence de Rousseau, elle préférait la musique vocale à la musique instrumentale, la musique italienne à la française et à l'allemande, qu'elle jugeait trop compliquées. Toute sa vie, elle se laissa toucher par des romances médiocres.

Ses idées sur la musique ont quelque peu évolué. D'abord, comme Rousseau, elle vit dans la musique une source d'émotions et de jouissances morales. Plus tard, les romantiques allemands lui apprirent que le premier des arts nous rapprochait de Dieu et expliquait l'univers d'une manière intuitive. Bien qu'elle ait étudié les relations entre la musique et l'univers, entre la musique et les autres arts, sur le plan pratique, elle préférait une musique simple et pure qui touche l'âme directement, sans l'intermédiaire de la littérature. Vers la fin de sa vie, elle paraît avoir senti un attrait assez vif pour le folklore.

<sup>126</sup> Inédit, Archives de France, lot 352, rapports sur madame de Staël, AB XIX-3321 dr. 3. Autre passage : « Son fils Albert, resté malade à Moscou, fut témoin d'une atrocité de Rostopchine, qui s'étant rappelé que son cuisinier Michel XXXX était français, lui fit sur le champ donner le *knout* et l'envoya en Sibirie : Albert Stael et plusieurs autres particuliers envoyèrent à ce malheureux des secours pour son voyage. »

<sup>127</sup> *Dix années d'exil*, dans *Œuvres posthumes*, p. 607; Charles-François-Philibert MASSON, *Mémoires secrets sur la Russie*, Paris, Pougens, 1801-1802, 3 vol., t. II, p. 61. Voir H. MALHERBE et R. DELANGE, *Russie, Les origines du drame lyrique russe*, dans *Encyclopédie de la Musique*, Paris, Delagrave, 1922, t. V, p. 2499-2500. Voir aussi Joseph DE MAISTRE, *Les Soirées de Saint-Petersbourg*, dans *Œuvres choisies*, Paris, A. Roger et F. Chernoviz, [s.d.], t. I, p. 3-4.

Elle semble avoir exercé peu d'influence sur les romantiques français, beaucoup moins épris de musique que leurs frères allemands. Lamartine, Hugo, Chateaubriand, Balzac ne se laissaient pas volontiers envahir par des sonorités harmonieuses. Stendhal est une exception. Toutefois, des écrivains moins importants, comme Sénancour et surtout Émile Deschamps, possédaient un sens musical assez averti. Aucun écrivain romantique, curieux paradoxe, n'aura mieux parlé du premier des arts que madame de Staël, dont la culture musicale était pourtant assez médiocre. Elle tend la main aux symbolistes, à Barrès qui, dans une préface mémorable, développe les mêmes idées que madame de Staël<sup>128</sup>. L'amie de Fauriel a pu exercer une influence sur Chateaubriand, Gérard de Nerval, George Sand et surtout sur Jean-Jacques Ampère, tous épris de folklore. Elle a peut-être contribué au succès de certains thèmes, comme le chant du cor, le *ranz* des vaches.

Hors de France, ses idées ne passèrent pas inaperçues. Jean-Paul critiqua sa conception de la musique pure<sup>129</sup>. Quant à Leopardi et à Byron, ils ont emprunté certains de ses rapprochements. Bien qu'on ne puisse parler d'influence, ses intuitions rejoignent les réflexions de Schopenhauer, pour qui les autres arts représentent l'Ombre (Shatten) et pour qui la musique représente l'Être (Wesen). Comme madame de Staël, le grand philosophe croyait que la musique parle non des choses, mais du bonheur et du malheur.

Elle pouvait difficilement exercer une influence précise sur les musiciens. Berlioz a peut-être songé à certaines pages de *Corinne*, lorsqu'il composa *Harold en Italie* et le *Carnaval romain*. L'auteur de *La Symphonie fantastique* avait sans doute lu la célèbre description du *ranz* des vaches. Liszt, nature généreuse comme madame de Staël, connaissait bien ses œuvres. Il écrivit à madame d'Agoult : « Madame de Staël prodigue l'âme et la vie<sup>130</sup>. »

Prodiguer l'âme et la vie, n'est-ce pas le rôle de tout véritable musicien ?

Jean MÉNARD,

professeur à l'Université d'Ottawa.

<sup>128</sup> André CŒUROY, *Musique et Littérature*, préface de Maurice BARRÈS.

<sup>129</sup> Voir Ian Allan HENNING, *L'Allemagne de M<sup>me</sup> de Staël et la Polémique romantique*, Paris, Champion, 1929, p. 226.

<sup>130</sup> *Correspondance de Liszt et de la comtesse d'Agoult*, publiée par Daniel OLLIVIER, Paris, Grasset, t. II, 1934, p. 81.

## *Le père Paul-Henri Lafontaine, o.m.i. (1913-1961)*

---

Les Facultés ecclésiastiques ont été très lourdement éprouvées au cours de la présente année académique. Alors qu'en novembre dernier la mort fauchait le père Laurence Moleski, o.m.i., jeune professeur d'histoire ecclésiastique dont la carrière s'annonçait brillante, un second professeur, le père Paul-Henri Lafontaine, o.m.i., était rappelé à Dieu, le 22 juin 1961, après une longue maladie.

Paul-Henri naquit à Montréal, le 5 février 1913, de Joseph-Nathaniel Lafontaine et d'Émilia Beaudette. L'enfant fut baptisé dès le lendemain de sa naissance, dans l'église de l'Immaculée-Conception. Il appartenait à une famille de neuf enfants, dont quatre sont morts en bas âge.

Après avoir terminé le cycle des études primaires, l'adolescent entra au Juniorat du Sacré-Cœur, à Ottawa, en septembre 1926, avec l'intention de se consacrer à Dieu dans la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée. Il donna immédiatement des signes de sérieux et de maturité qui lui valurent vite la confiance et l'estime de ses maîtres et de ses condisciples. Aux premiers rangs de sa classe, on le trouva souvent dans les représentations scéniques où il remplit toujours ses rôles avec succès. Il fut éprouvé par la maladie durant sa dernière année, ce qui l'obligea à plusieurs mois de repos, mais cet accident ne l'empêchera pas de terminer ses études de rhétorique à l'Université d'Ottawa.

A la fin de son juniorat, alors qu'il se préparait au noviciat, son supérieur, le père Georges-Étienne Martel, o.m.i., adressait le rapport suivant au maître des novices : le jeune homme, écrivait le supérieur, jouissait d'une bonne intelligence, d'un très bon jugement et d'une excellente piété. Il s'était montré appliqué au travail, sérieux, constant, droit et sociable. Sa conduite excellente et sa très bonne réputation faisaient de lui un sujet précieux.

Au noviciat, où il entra en juillet 1931, le jeune religieux se mérita les mêmes éloges. Le maître des novices, le père Pierre Pépin, le

décrivait comme un jeune homme très sensible, affectueux et impressionnable qui se dominait. Bon compagnon avec ses confrères, il s'était montré droit et bien au poste. Il possédait du jugement et recevait bien les observations. Le novice possédait des aptitudes pour la parole publique et c'était un peu ce qu'il ambitionnait. Le frère Lafontaine était aussi pieux, docile, sociable et très attaché à sa vocation. Il pourrait, dans la suite, faire beaucoup de bien dans la prédication ou l'enseignement. Le novice était alors admis à la profession religieuse et prononçait ses vœux, le 21 juillet 1932.

Craignant sans doute que la fréquentation des cours universitaires à Ottawa n'exige trop de sa santé, ses supérieurs l'envoient au scolasticat de Richelieu où il obtient le grade de bachelier ès arts de l'Université d'Ottawa en 1934. De là, il passe au scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa et suit les cours à la Faculté de Théologie de l'Université. Il y reçoit la licence en théologie, le 4 novembre 1938.

Au scolasticat, le frère Lafontaine continue son ascension dans la vie intérieure et dans la vie d'études. Le supérieur pouvait écrire que le scolastique avait une bonne tenue extérieure, qu'il était distingué, poli et affable. Doué d'un beau caractère, d'une bonne sensibilité, d'une vive imagination, d'une forte volonté et d'énergie, il était en outre affectueux, doux, calme, droit, ardent et enthousiaste. Son talent était au-dessus de la moyenne, il avait un bon jugement spéculatif et pratique, de belles aptitudes pour la prédication et pouvait devenir un grand prédicateur, car il composait magnifiquement bien et donnait un discours à la perfection. Son application avait été soutenue et ses progrès constants. Le frère se révélait un homme d'ordre et de méthode. En un mot, il s'agissait d'un excellent religieux, rempli d'esprit de foi, de piété, de dévouement, d'humilité, détaché de lui-même et mortifié, très régulier, d'une docilité parfaite, charitable, sociable, populaire même.

Toutes ces qualités portèrent les supérieurs à accepter le candidat aux vœux perpétuels qu'il prononça le 8 septembre 1935 et à l'ordination sacerdotale qui lui fut conférée, le 24 juin 1937, par M<sup>gr</sup> Guillaume Forbes, archevêque d'Ottawa.

Bien que le jeune père eût préféré la prédication et le ministère paroissial et qu'il aurait volontiers accepté la vie missionnaire au

Basutoland, le provincial le destina au scolasticat de Richelieu. Cette obéissance fut sans doute motivée par son bon esprit religieux et par son goût pour le travail sérieux. Il y demeura de 1938 à 1942, enseignant la philosophie et la mariologie.

En septembre 1942, le père Lafontaine reçut une obéissance pour le scolasticat de San-Antonio, au Texas. Il avait lui-même accepté ce changement pour une période de trois ans. Le provincial, le père Gilles Marchand, écrivit alors au provincial du Texas que le père était un bon religieux et un très bon professeur. C'était pourtant l'intention du provincial du Canada que le père Lafontaine revint au Canada après ses trois ans d'enseignement au Texas.

Dès le 14 septembre 1942, le père se disait très content et très heureux. On lui avait confié l'enseignement de la morale et du droit canonique. Il trouva au Texas son orientation définitive. En 1943, il se mit à l'étude sérieuse de la procédure à suivre dans les causes matrimoniales, car il devait agir comme promoteur de la foi à la cour diocésaine. En 1944, un an avant son retour au Canada, il sollicita du provincial la faveur d'être envoyé à l'Appolinaire, à Rome, afin d'y suivre les cours en vue du doctorat en droit canonique. Ce séjour, pensait-il, lui fournirait aussi l'occasion de connaître les divers dicastères romains. Il pourrait ensuite travailler à la préparation d'un manuel de morale à l'usage des séminaires canadiens et américains. Le provincial, devant des circonstances incontrôlables, suggéra l'Université de Washington mais, un peu plus tard, il demanda au père Lafontaine de sacrifier ses désirs en faveur de l'enseignement à Ottawa.

Le père se soumit comme toujours et se dit heureux de rentrer au pays, mais affirma en même temps qu'il n'éprouverait « aucune dissatisfaction » à rester au Texas si on avait vraiment besoin de lui. Il revenait sur ses goûts pour le droit canonique qu'il aurait aimé en vue de l'enseignement de la morale et il se proposait aussi de préparer des études scientifiques sur la Règle des Oblats. On ne pouvait, disait-il, produire à moins d'avoir du recul et à moins d'être spécialiste. Il acceptait cependant volontiers la décision du provincial et était heureux d'accepter la besogne qu'on lui confierait.

Après un voyage d'étude au Mexique, le père rentra au Canada et, le 21 août, il fut envoyé au Séminaire universitaire. Il y enseigna le



droit canon, enseignement qu'il ne quittera plus. Le père s'inscrivit aux cours de la Faculté de Droit canonique où il conquist le grade de docteur en 1948. Dans sa thèse doctorale, il manifesta un souci scientifique peu ordinaire et montra dès ce moment ses aptitudes pour la recherche sérieuse, profonde et parfaitement contrôlée.

A l'été de 1948, il était nommé directeur de la maison des étudiants en droit canonique, poste qu'il occupa jusqu'en 1954. Il partagea alors son temps entre la direction de la maison et l'enseignement à la Faculté. Durant la même époque il fit un séjour d'étude à l'Université de Paris et à l'École des Chartes (1950-1955), d'où il revint docteur en droit. A Paris, comme à Ottawa, il se fit remarquer par son esprit de travail et rédigea, sous la direction du professeur LeBras, une thèse qui lui valut la plus haute mention académique et le prix de la Faculté.

Conscientieux, on pourrait même dire scrupuleux, le père ne publia pas son étude immédiatement, mais continua à la perfectionner par des stages de recherche à l'Institut pontifical d'Études médiévales, à Toronto et à la Bibliothèque du Congrès, à Washington. Il espérait livrer son travail à l'impression en 1955, mais un retard inattendu laissa l'ouvrage sur le métier jusqu'à sa mort.

En juin 1954, le père Lafontaine revint au Séminaire universitaire. Il se dévoua à diverses tâches du Séminaire, mais se donna surtout à l'enseignement à la Faculté de Droit canonique, dont il était le secrétaire, ainsi qu'à la direction des thèses de doctorat. Il fut également membre du tribunal ecclésiastique de l'archidiocèse pour les causes matrimoniales où il occupa les fonctions de juge de l'officialité diocésaine et de vice-official du tribunal régional d'Ottawa.

Au séminaire, comme partout ailleurs, le père Lafontaine se montra un religieux accompli, un confrère digne, aimable, prévenant et d'une grande charité. A la Faculté de Droit canonique, on le considéra toujours comme un professeur profond, sérieux et conscientieux. Il consacrait de longues heures à la préparation de ses cours. Chez lui, pas d'à peu près ou de bâclé, mais des notions claires, des solutions sûres. Il ne reculait jamais devant l'obligation de prolonger tard dans la nuit ses recherches à la bibliothèque pour arriver à la certitude. Ce souci d'exactitude a sans doute nui, pour sa part, à sa santé.

Chercheur infatigable, tout en possédant une large culture, le père demeura toujours dans le champ particulier de sa spécialisation. Malgré une santé plus que fragile, il rédigea des articles scientifiques<sup>1</sup> dont plusieurs parurent dans la *Revue*. Il travailla, selon ses forces, jusqu'à la dernière minute et il en donna la preuve dans un long article qu'il soumit à la direction de la *Revue* quelques semaines seulement avant sa mort<sup>2</sup>. Il fit paraître sa thèse de doctorat en droit canonique<sup>3</sup>, mais il n'eut pas le temps d'achever la publication de sa thèse de doctorat en droit. Ses travaux témoignent d'un esprit chercheur et profond.

Le père Lafontaine avait un grand idéal universitaire. Il écrivait au père Léo Deschâtelets, o.m.i., provincial, le 22 mars 1946 : « J'avais et conserve beaucoup de goût et d'ardeur pour cette science [le droit canonique] éminemment sacerdotale, j'y avais mis mon idéal. Je voudrais me consacrer à des travaux qui seront utiles à la science ecclésiastique. » Quant à la fonction de l'Université, il la concevait ainsi : « C'est une conviction chez moi [écrivait-il dans la même lettre] qu'une Université remplit son rôle non seulement quand ses professeurs répètent ce qui a déjà été dit cent fois par les autres, mais quand ils avancent un peu plus loin, par leurs recherches approfondies. »

Cet idéal explique le souci de perfection du père et son amour pour l'Université d'Ottawa qu'il aima profondément. Il estima en particulier la Faculté de Droit canonique à laquelle il donna le meilleur de lui-même. Il s'efforça de lui recruter des étudiants, d'étendre son

<sup>1</sup> *Nature de l'approbation de nos Règles*, dans *Etudes Oblates*, 6 (1947), p. 91-116; *Situation juridique des monastères durant le haut moyen âge*, dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, 19 (1949), p. 47\*-64\*; *L'évêque d'ordination des religieux dans les chartes épiscopales du haut moyen âge*, *idem*, 19 (1949), p. 85\*-118\*; *Le Cardinal rapporteur*, dans *Etudes Oblates*, 8 (1949), p. 243-251; *Sources divines et humaines du droit canonique*, dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, 25 (1955), p. 173-196; *Le jeûne eucharistique*, dans *Conférences théologiques*, novembre 1954, 23 p. (miméographié); *L'ordo liturgique rénové de la semaine sainte*, *ibid.*, février 1956, 39 p. (miméographié); Mr. H. L. CARTWRIGHT, *Promotes Divorce in "Maclean's", or How not to Write History*, dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, 28 (1958), p. 226-238; *Remarques sur le prétendu rigorisme pénitentiel du pape Sirice*, *ibid.*, 28 (1959), p. 31\*-48\*.

<sup>2</sup> Voir l'article signé par le père Lafontaine dans la section spéciale de cette livraison de la *Revue*.

<sup>3</sup> Il donna d'abord un abrégé de son travail *L'évêque d'ordination des religieux des débuts du monachisme à la mort de Louis le Pieux (840)...*, Ottawa, Séminaire Saint-Paul, 1948, 23 p., puis l'ouvrage entier aux Editions de l'Université d'Ottawa, 1951, 272 p.

influence et, en même temps, de faire connaître le mouvement canonique canadien <sup>4</sup>.

Il s'intéressa également au Centre des Facultés ecclésiastiques qu'il eut le bonheur de voir construire et organiser avant sa mort. Ce fut l'une des grandes joies de sa vie.

Malgré une santé depuis longtemps chancelante, le père Lafontaine se donna de tout son cœur à son travail et rien ne laissait présager une fin si prématurée. Il éprouva des malaises sérieux à la fin de 1958 et dut faire un long séjour à l'hôpital au début de 1959 à cause d'une endocardite maligne. Une année de repos en Californie ne suffit pas à remettre complètement le malade qui, pourtant, conservait encore espoir d'être utile. Il écrivait au père Sylvio Ducharme, o.m.i., provincial, le 24 décembre 1959 : « Je ne crois pas pouvoir revenir jamais à une santé robuste. Mais je crois qu'il me serait possible de reprendre la vie d'enseignement, avec un léger horaire. »

Revenu au Séminaire, il y séjourna peu de temps et fut envoyé, le 16 juillet 1960, au Centre des Facultés ecclésiastiques. Il se chargea de quelques heures de cours, mais il fut bientôt obligé d'abandonner. Dès ce moment, le dénouement fatal ne faisait plus de doute, mais on ne l'aurait pas cru si rapproché.

Il ressentit vivement son état d'impuissance relative et il écrivit après avoir quitté le Séminaire : « J'ai exprimé au R.P. Jacques Gervais, o.m.i., supérieur du Séminaire universitaire, toute la gratitude que je ressens pour la façon si fraternelle et si libérale dont le Séminaire m'a traité pendant ma maladie non moins que le regret que j'éprouve de ne pas pouvoir équilibrer, par mon travail, la dette à laquelle je suis tenu envers l'institution. » Cette lettre fait voir la délicatesse des sentiments du père Lafontaine, toujours reconnaissant pour les services rendus. Il avait écrit un peu plus tôt au provincial : « La congrégation — supérieurs et confrères — s'est montrée d'une extrême délicatesse. Je vous prie d'accepter l'expression de ma vive gratitude pour tous les soins que la communauté m'a permis d'obtenir... »

<sup>4</sup> Voir ses articles : *Le droit canonique au Canada* (1952-1953), dans *Revue de Droit canonique*, 4 (1954), p. 477-479; *Le droit canonique au Canada* (1955-1956), *ibid.*, 6 (1956), p. 390-396; *La réorganisation des officialités du Canada pour les causes de mariages*, dans *L'Année canonique*, 4 (1956), p. 307-312.

Une crise aiguë surprit le père Lafontaine au cours de la journée du 21 juin et elle devint fatale le lendemain matin. Dans la personne du père Paul-Henri Lafontaine, o.m.i., la Congrégation des Oblats perd un excellent religieux qui aimait profondément sa famille religieuse et les facultés ecclésiastiques se voient privées d'un véritable universitaire. Il est décédé après vingt-neuf ans de vie religieuse et vingt-quatre de sacerdoce.

Les funérailles eurent lieu dans la chapelle de l'Université d'Ottawa, le samedi 24 juin, et furent présidées par Son Excellence M<sup>gr</sup> J. R. Windle, auxiliaire d'Ottawa.

R. I. P.

Gaston CARRIÈRE, o.m.i.,  
Séminaire universitaire.

# *Chronique universitaire*

---

## LE TRÈS RÉVÉREND PÈRE RECTEUR.

Le T.R.P. Henri Légaré, o.m.i., recteur, a représenté, en compagnie de M. F. Cyril James, principal et vice-chancelier de l'Université McGill, les universités canadiennes à l'assemblée annuelle du conseil d'administration des universités du Commonwealth britannique, à Hong-Kong.

Le T.R.P. représenta les universités du Canada, à titre de président de la Conférence nationale des Universités et Collèges canadiens, au congrès annuel de l'Association américaine des Universités d'État, à New-York, tandis que le R.P. Arthur Caron, o.m.i., vice-recteur, remplaça le T.R.P. Légaré à l'installation du D<sup>r</sup> Murray G. Ross, président de la nouvelle université York, à Toronto.

Le recteur a aussi porté la parole aux membres de l'Institut professionnel du Service civil alors qu'il a regretté « l'apathie et l'indifférence des Canadiens envers la chose publique, entrave au développement et au progrès de la nation canadienne ».

## EXPANSION.

Au cours d'une conférence de presse, le T.R.P. Légaré a dévoilé le programme d'expansion de l'Université pour les vingt prochaines années. Les projets réclameront la somme de \$ 31.000.000, tandis que le programme des cinq prochaines années s'élèvera à \$ 10.250.000.

Une souscription nationale de l'ordre de \$ 4.000.000 a été organisée en vue d'aider la réalisation de ces projets.

## FACULTÉS ECCLÉSIASTIQUES.

Le R.P. Roger Guindon, o.m.i., supérieur du Centre des Facultés ecclésiastiques, a été nommé directeur des études ecclésiastiques, nouvelle fonction instituée à l'Université. Lors des élections à la Faculté de Théologie, le R.P. Guindon a été élu doyen de la faculté,

tandis que les RR.PP. Eugène Marcotte, o.m.i., et Rosaire Bellemare, o.m.i., ont été élus respectivement vice-doyen et secrétaire de la même faculté.

Au mois de janvier dernier, eut lieu la bénédiction solennelle du nouvel édifice des Facultés ecclésiastiques. Son Éminence le cardinal Paul-Émile Léger, archevêque de Montréal, a présidé la cérémonie. Le chancelier de l'Université, Son Excellence M<sup>re</sup> Marie-Joseph Lemieux, o.p., archevêque d'Ottawa, a ensuite conféré le grade de docteur en théologie *honoris causa* à Son Éminence.

Le R.P. Jacques Croteau, o.m.i., doyen de la Faculté de Philosophie, a été invité à donner une conférence intitulée *Le christianisme, réponse à l'inquiétude existentialiste*, à l'Université.

#### SOCIÉTÉ THOMISTE.

Lors de la première réunion de la société en 1961, le R.P. Jean-Marie Tillard, o.p., a donné une communication sur *La triple dimension du signe sacramentel*. En la fête de saint Thomas d'Aquin, le R.P. Jacques Gervais, o.m.i., doyen de la Faculté de Théologie, a prononcé une causerie intitulée *Thèmes bibliques et théologie spéculative*.

#### FACULTÉ DES ARTS.

Le doyen de la Faculté des Arts a annoncé plusieurs nominations et promotions au sein de sa faculté. MM. René de Chantal, professeur de français, Constantina Bida, directeur du département des études slaves, et la révérende sœur Sainte-Marie-Solange, c.n.d., ont été promus au rang de professeurs agrégés. MM. Alfred Vanasse, professeur d'histoire, Guy Métivier, de l'Institut d'Éducation physique, la révérende sœur Sainte-Jeanne-du-Sauveur, de l'Institut des Sciences domestiques, Michel Roussel, professeur de latin, les RR.PP. Achille Ledent, o.m.i., et Maurice Parent, o.m.i., sont devenus professeurs adjoints, tandis que M. Lorne Reznowski a été nommé chargé de cours en anglais et M. Pietro Migone, professeur adjoint en sciences commerciales.

Le professeur Edgar Scully, professeur de philosophie, a reçu un doctorat en philosophie de l'Université de Toronto.

M<sup>lle</sup> Christine Mohrmann, professeur aux universités d'Amsterdam et de Nimègue, a été invitée à donner des cours spéciaux en latin.

M. le professeur Guy Frégault, directeur de l'Institut d'Histoire, a été nommé sous-ministre des Affaires culturelles dans le gouvernement de la province de Québec.

Le ministère de l'Instruction publique de la province d'Ontario a approuvé, pour fins d'enseignement, les baccalauréats avec spécialisation suivants offerts par l'Université : anglais-français (pour les candidats de langue française et de langue anglaise), français-latin, anglais-latin et géographie. Les mêmes autorités ont également reconnu le baccalauréat en éducation physique.

M<sup>lle</sup> Éveline Le Blanc, agent de recrutement des étudiantes à l'Université, a été nommée au nouveau poste de modératrice des étudiantes (Dean of Women). Lors de la collation annuelle des diplômes à l'Université Laval, elle a reçu un doctorat honorifique de cette institution.

En reconnaissance des quarante-six ans d'enseignement à l'Université, l'abbé Francis Bradley a reçu le titre d'Oblat honoraire du T.R.P. Léo Deschâtelet, o.m.i., supérieur général.

#### FACULTÉ DES SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES.

Plusieurs professeurs de la Faculté des Sciences pures et appliquées ont été invités à participer à des congrès scientifiques ou à prononcer des causeries. Le professeur Vadim D. Vladykov, du département de biologie, a pris part au congrès de la Fondation de Recherches sur l'Ontario, à Guelph. Les professeurs Raymond-U. Lemieux et Frank A. Anet, du département de chimie, se sont rendus à une réunion internationale de chimistes à San-Francisco et le professeur Anet a également assisté au congrès annuel de chimie analytique et de spectroscopie appliquée à Pittsburg. Il était accompagné à ce dernier congrès par le professeur Robert Fraser.

Le professeur George Glinski, directeur du département de génie électrique, a participé au congrès de l'Institut américain des Ingénieurs en électricité à New-York et a prononcé une conférence intitulée *Simulation of Learning Processes*. M. Victor Linis, directeur du département de mathématiques, a présenté une communication au congrès des mathématiciens tenu à Washington. Il a parlé de l'univalence des polynômes. Le professeur Linis s'est également rendu à

Northfield, Minn., où il a présenté un rapport sur les travaux de recherche exécutés par ses étudiants du cours du baccalauréat.

M. Brian E. Conway, professeur de chimie, s'est rendu à Moscou où il a donné quelques cours et a poursuivi des études à l'Institut d'Électrochimie de Moscou, tandis que le professeur Keith J. Laidler, du même département, a assisté à un congrès de chimistes à Oxford et a donné des conférences en Angleterre, en Écosse, en Belgique et en Allemagne. Le professeur James S. Howland, du département de mathématiques, a présenté une communication à un congrès de mathématiciens à Chicago.

Le doyen a annoncé plusieurs nominations et promotions à la Faculté des Sciences. M. Keith J. Laidler a été nommé directeur du département de chimie; M. Benjamin C.-Y. Lu, a été promu directeur du département de génie chimique, MM. William K. Fyson et Myron G. Best ont été nommés au département de géologie, tandis que MM. Heinrich Kleisli et Anthony R. Constable enseigneront respectivement aux départements de mathématiques et de physique. Le professeur Taqdir Husain a également été nommé au département de mathématiques, tandis que MM. Bernard Belleau est devenu professeur titulaire de biochimie et Claude Godin, professeur adjoint de biochimie, respectivement aux départements de chimie et de biologie.

M. le professeur Raymond Rowe, directeur intérimaire du département de génie civil et mécanique, a été nommé président de la division junior de la section outaouaise de l'Institut des Ingénieurs du Canada.

Le doyen de la faculté, M. Pierre Gendron, a été le conférencier invité au banquet de fin d'année de l'Université de Sudbury.

Un cours spécial d'introduction aux méthodes de calcul à l'aide d'un tambour magnétique a été offert à la faculté par M. Peter Sefton, programmeur senior au centre de calcul de l'Université. Plusieurs cours populaires à l'intention des étudiants des écoles secondaires ont également été donnés.

Au cours de l'été, onze étudiants des écoles secondaires d'Ottawa ont été admis à participer aux travaux de recherches en cours à la faculté.

Le professeur Quentin LaHam a obtenu une bourse Nuffield qui lui permettra de poursuivre des études supérieures et des travaux de



recherches à l'Université de Londres. MM. David D. Hogarth, Vadim Vladykov, Frank Anet, Alan D. Westland, R. Sing Mann, Diran Basmadjian et Keith J. Laidler se sont vu octroyer des bourses de recherches.

Sous les auspices conjoints de M. Francis Lacoste, ambassadeur de France au Canada, de la Librairie Dussault et de la faculté, on a tenu une exposition d'environ mille volumes scientifiques français de date récente.

A compter du mois de septembre, un nouveau cours complet portant sur l'histoire naturelle sera offert par la faculté.

#### FACULTÉ DE MÉDECINE.

On a annoncé plusieurs promotions et nominations à la Faculté de Médecine. Le docteur Denis Desjardins a été nommé adjoint en clinique de chirurgie orthopédique; le docteur Jean Lemay, en obstétrique et gynécologie; le docteur Stanley J. Abelson, chargé de cours en psychiatrie clinique; le docteur Irena Mazurkiewicz, professeur adjoint de pharmacologie; le docteur Normand-Léo Benoiton, professeur adjoint de biochimie; le docteur Giacomo Messare, professeur adjoint de bactériologie; le docteur Woon Ki Paik, professeur adjoint de biochimie, et le docteur Paul-Arthur Robertson, professeur agrégé de physiologie.

Les professeurs suivants ont été promus : les docteurs Donald R. Pushman, professeur adjoint en psychiatrie clinique; Abraham Hurtig, agrégé en gynécologie; Franklin Berkman, adjoint en médecine; Heere Kingma, professeur agrégé en dermatologie; Hélène Griff, adjoint de recherche en biochimie; Guy Laframboise, chargé de cours en otorhino-laryngologie; Francis J. Conklin, chargé de cours en obstétrique et gynécologie; Graham W. Mainwood, professeur agrégé en physiologie; Janos Szabo, professeur adjoint en anatomie, et Patrick G. Murphy, chargé de cours en urologie.

Le docteur Antoine d'Iorio, professeur titulaire au département de biochimie, a été nommé directeur de ce même département.

Le docteur Léonard-F. Bélanger, directeur du département d'histologie et d'embryologie, a reçu un octroi de la Commission d'Énergie atomique des États-Unis afin de poursuivre une étude sur l'alpha-

radiographie à l'aide de certains métaux rares. Des bourses permettront aux professeurs suivants de poursuivre leurs recherches : le docteur Paul de Bellefeuille, sur l'évaluation critique de la mortalité prénatale, et le docteur R. H. Smiley, aidé du docteur Victor Mario Napoli, sur l'hémophilie.

Les docteurs Desmond Magner, R. K. Smiley, Jacques Robichon et Fergus-A. Ducharme ont lu des travaux devant les membres du Collège royal des Médecins et Chirurgiens à l'occasion de leur 13<sup>e</sup> congrès annuel.

Le docteur Léonard-F. Bélanger a donné des cours à l'Université de Californie et au laboratoire Donner de Physique médicale à Berkeley, Californie, et a lu une communication au congrès annuel de l'Association américaine des Anatomistes au Collège de Médecine de l'Université de l'Illinois. Le docteur Robert Mitchell a porté la parole à la même occasion.

Le docteur Antoine D'Iorio s'est rendu au congrès international des biochimistes à Moscou et le docteur Maurice Murnaghan a lu un travail intitulé *The mechanisms of the histamine of the heart* au congrès international des pharmacologistes à Stockholm.

Le docteur Fergus Ducharme, professeur de chirurgie orthopédique, a expliqué au cours du congrès annuel de l'Association canadienne d'Orthopédie, la technique d'une nouvelle opération chirurgicale connue sous le nom de « résection fémorale en paraphlégie », technique pensée au département de chirurgie orthopédique et expérimentée à l'Hôpital général d'Ottawa.

A l'occasion d'une collation spéciale des grades pour les étudiants de la Faculté de Médecine, quarante-huit nouveaux médecins ont reçu leurs parchemins. Au cours de la cérémonie, le docteur Jean-Jacques Lussier, doyen, a recommandé aux nouveaux diplômés de tenir compte des exigences nouvelles et des progrès de la science et de la technique en médecine. Il a ajouté : « Le médecin doit toujours respecter l'homme : l'homme doué de raison, sinon toujours raisonnable ; l'homme souffrant qui mérite plus que jamais, parce que souffrant, d'être traité avec respect, confiance, douceur et patience. Il doit respecter sa vocation, car en vertu de ses lettres de noblesse, il doit garder une parfaite dignité dans la moindre de ses actions. [...] Le médecin doit

être à la fois zélé et consacré à la recherche d'un idéal, celui de pouvoir offrir sa vie aussi bien que son temps à ses malades. »

On doit commencer incessamment la construction d'un rajout à l'édifice de médecine. Cette nouvelle aile abritera des laboratoires, des salles de cours, des bureaux, des appareils scientifiques et la bibliothèque.

Le Conseil des Recherches médicales du Canada a octroyé la somme de \$ 97.875 à la Faculté pour défrayer le coût des recherches en anatomie, en bactériologie, en biochimie, en histologie et embryologie, en pathologie, en pharmacologie, en physiologie et en chirurgie.

#### FACULTÉ DE DROIT.

M<sup>e</sup> Donald Diplock et M<sup>e</sup> Graham D. Walker, ont été nommés chargés de cours à la section de Droit coutumier de la faculté.

Le R.P. Jean-Marcel Bélanger, o.m.i., succède au R.P. Raymond Chaput, o.m.i., au poste de régent de la faculté.

#### FACULTÉ DES SCIENCES SOCIALES, POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES.

Le R.P. Joseph-Marie Quirion, o.m.i., ancien professeur à l'Université Pie XII de Roma, Basutoland, a été nommé secrétaire et doyen de la faculté. Il remplace le R.P. Jean-Marcel Bélanger, o.m.i.

M. Maurice Lamontagne a été nommé vice-doyen de la faculté, tandis que M. Jean-Luc Pépin a été chargé de la direction du département des sciences politiques et le R.P. Jacques Lazure, o.m.i., directeur du département de sociologie. M. Keith Spencer a été nommé chargé de cours en sciences politiques.

#### ÉCOLE DE SERVICE SOCIAL.

Quinze étudiants de cette école, dirigée par le R.P. Swithun Bowers, o.m.i., ont reçu leur diplôme de maîtrise en service social des mains du R.P. J.-J. Kelley, o.m.i., recteur du Collège Saint-Patrick. A cette occasion, le R.P. Shaun Govenlock, professeur de sociologie à l'Université de Montréal et ancien président de l'Association des travailleurs sociaux, a prononcé l'allocution de circonstance.

Le R.P. S. Bowers, o.m.i., s'est rendu à Chicago en qualité de président d'un comité de la North Central Association of Colleges and

Universities chargé d'évaluer l'école d'administration en service social de l'Université de Chicago. Il a ensuite prononcé à l'Université de l'Utah, à Salt-Lake-City, la conférence inaugurale de la série annuelle Arthur L. Beeley, qui avait pour titre : *The Nature of Helping Relationship*.

#### ÉCOLE DE BIBLIOTHÉCAIRES.

A l'occasion de la Semaine des bibliothèques canadiennes, une exposition d'incunables et de livres rares et précieux a été organisée par l'École.

#### COURS D'EXTENSION.

M. G. Edward Bissell, analyste de l'Aviation royale canadienne à Rockliffe, a donné une série de cours sur l'usage commercial d'une calculatrice électronique.

#### COURS A LA TÉLÉVISION.

L'Université, en collaboration avec l'Université Carleton, a donné une série de vingt cours à la télévision. A la suite du succès obtenu, la Société Radio-Canada a décidé de reprendre une partie de cette série et de donner huit conférences sous la rubrique *Live and Learn*.

#### SOCIÉTÉ CANADIENNE D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

La Société canadienne d'Histoire de l'Église catholique a tenu à souligner le mérite particulier de deux professeurs de l'Université qui ont été respectivement secrétaire et trésorier de la société durant environ vingt-cinq ans. Ce sont M. Séraphin Marion, professeur émérite, et le R.P. Edgar Thivierge, o.m.i., directeur des études supérieures à la Faculté des Arts.

#### CENTRE CATHOLIQUE.

De grandes fêtes ont marqué le vingt-cinquième anniversaire de la fondation du Centre catholique de l'Université. A cette occasion, le fondateur du centre, le R.P. André Guay, o.m.i., postulateur général des Oblats à Rome, a tenu à assister aux fêtes. Son Excellence M<sup>sr</sup> Sebastiano Baggio, délégué apostolique, a célébré la messe à cette occasion.

## JUBILAIRES.

L'Université a tenu à marquer solennellement de plusieurs Oblats qui ont célébré leur vingt-cinquième anniversaire d'ordination sacerdotale. Ce sont les RR.PP. Gérard Cloutier, Gilbert Forcier, Léopold Lanctôt, Conrad Leblanc, Achille Ledent, Roland Trudeau et Jean-Léon Allie.

## COLLATION DES GRADES.

Lors de la collation solennelle des grades, 466 étudiants et étudiantes ont reçu des diplômes. M. Guy Frégault, nommé récemment sous-ministre aux Affaires culturelles, à Québec, et M. Grattan O'Leary, président et directeur adjoint de l'*Ottawa Journal*, ont reçu respectivement un doctorat *honoris causa* en lettres et en sciences sociales. La cérémonie a été présidée par Son Excellence M<sup>re</sup> Marie-Joseph Lemieux, o.p., chancelier de l'Université.

## COURS D'ÉTÉ.

La session des Cours d'été a connu cette année un succès sans précédent. Un total de 2.115 personnes ont suivi les cours réguliers dispensés par la Faculté des Arts, la Faculté de Philosophie, l'École de Psychologie et d'Éducation, l'Institut d'Éducation physique, ainsi que les cours en musique sacrée, en initiation à l'Amérique latine et à l'Institut Jesus Pastor.

## ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ.

Au cours des derniers mois, les volumes suivants ont été publiés :

Gaston CARRIÈRE, o.m.i., *Histoire documentaire des Oblats de Marie-Immaculée...*, tome III, 363 pages.

SOCIÉTÉ CANADIENNE D'ÉTUDES MARIALES, *Marie, l'Église et la Rédemption, Journées d'Études, Lourdes, 11-12 septembre 1958*, viii-282 pages.

*Le premier « Kobzar » de Taras Chevtchenko*, édité par Constantin BIDA [en ukrainien], xii-116 pages.

*Archives des Lettres canadiennes. Le mouvement littéraire de 1860. Bilan littéraire de 1960*, 224 pages.

Gaston CARRIÈRE, o.m.i.,  
Séminaire universitaire.

# **PARTIE DOCUMENTAIRE**

---

## **1. Thèses de maîtrise et de doctorat soutenues à l'Université d'Ottawa, en 1960**

---

### **CERTIFICAT EN TRAVAIL SOCIAL**

Gordon MACKENZIE, *Research Project: Casework with Adolescents: a literature review.*

### **MAÎTRISE EN TRAVAIL SOCIAL**

Rev. Br. ANGELUS, F.S.C. (John ERRINGTON), *Training School Recidivists: A study of similarities and differences in recidivists and non-recidivists at St. John's Training School, Uxbridge.*

Lucien BEAULIEU, *Personality Patterns and Foster Parent-Child Matching: a study of personality as a determinant in successful matching of foster parents and foster children.*

François BILODEAU, *Mixed Religion Marital Cases: A comparative study of mixed religion marital problem cases in a Catholic and in a non-sectarian family agency.*

Margaret BOUX, *A School Social Work Program: a study of response to a family agency program conducted for disturbed children referred by the separate schools in London, Ontario.*

Audrey BRACKEN, *The Private Placement of Children.*

John COOPER, *The Parish Priest as a Source of Referral.*

Carmelina DECARLO, *Court Referrals to a Child Guidance Clinic.*

Paul FRITZ, *Marital Problems and Casework Services: a survey conducted at the Catholic Social Services of St. Clair County, Port Huron, Michigan.*

Geraldine HAMILTON, *Psychiatric Consultation in a Family Agency; an exploratory study conducted at the Catholic Social Services of Allegheny County, Pittsburgh.*

Lorraine LECOURS, *School Adjustment of Emotionally Disturbed Children: a descriptive study of the school adjustment of emotionally disturbed children in residential treatment at the Protestant Children's Village, Ottawa.*

Elizabeth MUSY, *Adolescents in a Mental Health Clinic; a study of 27 adolescents seen at the Mental Hygiene Clinic, St. Francis Hospital, Hartford, Connecticut.*

Louise SPERRY, *Family Centred Casework in a Psychiatric Setting.*

Ormond STANTON, *Diagnosis in Marital Conflict.*

Francis SZENDE, *The Role of the Parish Priest in Recruiting Adoptive Applicants.*

Mary TANTON, *Permanent Foster Homes for Children; an evaluative study of the experience of the Children's Aid Society of Metropolitan Toronto.*

Polly C. FLEGEL, *The Perception of Parental Relationships by Psychoneurotic Patients.*

## MAÎTRISE ÈS SCIENCES.

## ANATOMIE.

D<sup>r</sup> Marc-L. COLONNIER, *Spinal Cord Influences on Forelimb Movements Induced from the Reticular Formation.*

## BIOLOGIE.

Jean VAILLANCOURT, *Population of Red Winged Blackbirds in the Ottawa area.*  
Bolodia GETACHEW, *Effect of Partial Hepatectomy on Ascorbic Acid Content of Tissues (Liver) and on Resistance to Cold of the Male Albino Rat.*  
Chi-Yang YUAN, *The mechanism of action and the active center of Pepsin.*

## GÉNIE CHIMIQUE.

Paul-Henri TRUDEL, *Vapor-Liquid Equilibria of Non-Ideal Solutions.*

## CHIMIE.

Mrs. Mary Elaine ISABELLE, *Some Aspects of Chromium (II) Reduction of Organic Compounds.*

## PHYSIQUE.

Mireille TREUIL, *Magnetic susceptibilities of dilute alloys of manganese and iron in magnesium and aluminum.*  
Virendra PRAKASH, *A Nuclear Magnetic Resonance Spectrometer for Knight Shift Investigations.*  
John ANCSIN, *Construction of a high precision microscope stage and its application to the interaction of 6.2 Bev Protons with emulsion nuclei.*

## MAÎTRISE ÈS ARTS.

## ÉCONOMIE.

J.-L. GAUDET, *Public Works and Employment in Canada.*  
Robert W. HYNDMAN, *Monetary Policy and the Post-War Economic Recovery of the Federal German Republic.*  
Jacques HENRY, *Personal Saving in Canada; Measurement and Trends, 1939-1958.*  
Glen Edward BISSELL, *An Economic Approach to Office Automation.*

## ANGLAIS.

Mahabir Rampersad MAHARAJH, *Aldous Huxley's Views on Education.*  
Mrs. R. A. GROSSKURTH, *A Study of Snopesism in the Novels of William Faulkner.*  
Rosemary COLEMAN, *T. S. Eliot's Rose Symbol: its significance in Mythology, Folk-Lore, Historic Incident, and Religion.*

## FRANÇAIS.

Sœur JEANNE-LE-BER (Irène BRANCHAUD), s.g.c., *Une amitié : Henri-Raymond Casgrain et Octave Crémazie.*  
Jean-Guy BELLEFEUILLE, *Le thème de l'enfance dans le message poétique de Péguy.*

## HISTOIRE.

Frère Jules MARTEL, s.c. (Saturnin), *Histoire du Système routier des Cantons de l'Est depuis l'arrivée des loyalistes jusqu'en 1855.*

M. l'abbé Rémi BRAULT, *Étude sur les ordonnances de l'intendant Michel Bégon de 1720 à 1726.*

Sr. ST. MARY GENEVIEVE OF THE SACRED HEART, C.S.C. (Genevieve MOORE), *Origin and Establishment of Separate Schools in Canada West.*

John Francis STEPHENSON, *Fort William and the Fur Trade.*

Maurice DUPASQUIER, *Laurier et l'extension des relations franco-canadiennes.*

#### HISTOIRE DES RELIGIONS.

Sr. M. PATRICIA, S.J.A., *The Development of the Feminine Missionary Movement in the United States within the last fifty years.*

#### LATIN.

Denis Noel O'SHAUGHNESSY, *Fulfilment in the Eighth Book of Aeneid of Virgil.*

#### SCIENCES POLITIQUES.

Viljo JAASKALAINEN, *National Sovereignty and the United Nations.*

William B. ROOP, *United States Policy in the Middle East 1945-1958.*

#### PSYCHOLOGIE.

Arthur KEATING, *Self-Referent Versus Other Referent Incomplete Sentences in Projection.*

Laurier THIBAUT, *L'influence des facteurs âge, niveau intellectuel et scolarité sur l'écart entre le potentiel et le rendement intellectuel.*

Sergio J. PICCININ, *Assessment of the Body Attitudes of Normal Individuals by Direct and Indirect Measures.*

#### SCIENCES RELIGIEUSES.

R.P. Hildège TRÉPANIÉ, c.s.v., *Le sacrement de la plénitude de la grâce (confirmation).*

Rev. Raymond BLAIR, *Modern Sacred Art and Catholicism.*

R.P. Antonio JOPPOLO, o.m.i., *De Theologia Apologetica.*

#### ÉTUDES SLAVES.

Mychaelo BOROWYK, *The Ukrainian Press in Eastern Canada.*

Kasimir Adam PAPMEHL, *I. T. Pososhkov writer and thinker of the 18th century.*

#### SOCIOLOGIE.

Febo VARAS, *The Indians Way of Life and The Agrarian Reform.*

#### PHILOSOPHIE.

R.P. Eugène LAPOINTE, o.m.i., *Composition et résolution dans la connaissance spéculative selon saint Thomas d'Aquin.*

R.P. Jean-Denis MONBOURQUETTE, o.m.i., *Regard thomiste sur la connaissance affective chez Pascal.*

#### DOCTORAT EN DROIT.

Thomas-Rodrigue-Orville FRENETTE, *L'incidence du décès de la victime d'un délit ou d'un quasi-délit sur l'action en indemnité.*



## DOCTORAT EN PHILOSOPHIE.

## PHILOSOPHIE.

Eugène ROESCH, *Inevitableness of Totalitarianism in a Society Founded on a Philosophy of Individualism, as Seen in Hobbes and Rousseau.*

R.P. Guy JALBERT, o.m.i., *Nécessité et contingence chez saint Thomas d'Aquin et chez ses prédécesseurs.*

## BIOCHIMIE.

M<sup>me</sup> Sybil M. SCOGGAN, *Metal Ions in Biological Media.*

## BIOLOGIE.

Chi Kan YU, *Effects of centrifugal force and phenol upon the mutation rate of Barley.*

Paul LACHANCE, *The Vitamins A and C. Status of the Rat and Guinea Pig as Influenced by the Level of Vitamins A and C Intake, Diet Composition, Calorie Intake and exposure to Cold.*

## CHIMIE.

Nurul Hoque KHAN, *Some New Alkaloids of Lycopodium Annotinum L.: Isolation and Structural Studies.*

Chester R. EVES, *A Study of the Alkaloids of Lycopodium Annotinum L.*

Edward NISHIZAWA, *Strained Tricyclic Compounds Containing Nitrogen.*

Kenneth MCNEELY, *Synthetic Compounds Related to Reserpine.*

Jean-Philippe BARRETTE, *p-Toluenesulphonyl and Anhydron Derivatives of Sucrose.*

## PSYCHOLOGIE DE L'ENFANT.

Gerald B. FULLER, *Factors Influencing Rotation of the Bender Gestalt Performance of Children.*

## PSYCHOLOGIE CLINIQUE.

Stanley J. BLACKLEDGE, *Personality Traits and Job Instability of Inmates in the Ohio Penitentiary.*

James T. LAIRD, *A Phenomenological Study of Person Perception.*

## ORIENTATION.

Rev. Gordon HENDERSON, S.J., *Factor Analysis of a Forced-Choice Rating Scale.*

## ÉDUCATION.

Bernard L. BONNIWELL, *The Effect of Speed of Directions in Bi-manual Performance.*

Bernadette GADZELLA, *The Growth and Development of the Larger School Administrative Units in Saskatchewan (1905-1960).*

Raymond HUTCHENS, *Birth and Development of the Salmon P. Chase College, School of Law.*

Chung-Sing CHENG, *The main factors that led to the establishment of the University of Ottawa Teachers' College.*

## ÉCONOMIE.

Rev. A. J. B. ANTONINUS, o.m.i., *Social and Economic aspects of the Fishing Industry in Ceylon.*

## SCIENCES POLITIQUES.

William Joseph DALTON, *Advisory Boards and Responsible Government in Canada.*

## ANGLAIS.

Sœur LOUISE-MARGUERITE, s.g.c. (Albina OUELLETTE), *Wilfrid Maynell Propagandist of the Catholic Literary Revival.*

Thomas M. SHEEHAN, *The Catholic Treatment of Sin and Redemption in the Novels of Graham Greene.*

John J. FIRTH, *Thomas Hardy, Victorian and Modern Ironist.*

Sr. ST. AGNES, C.N.D. (Anna Mary BREEN), *Ronald Knox as a Satirist.*

Sr. MARY AQUILINE, *The Literary Moods of George Orwell.*

## PSYCHOLOGIE CLINIQUE.

Salvatore A. VERTUCA, *Some Relationships Between Assumed Measures of Body-Image.*

## *Introduction aux Sciences juridiques*\*

---

Le lecteur canadien-français ne peut manquer d'éprouver un sentiment de fierté en parcourant cet ouvrage de M<sup>e</sup> Pelland. Il y découvre, en plus d'une valeur technique considérable, un esprit tout à fait caractéristique. Il se trouve peu de théoriciens, aujourd'hui, qui aient la lucidité ou la force d'esprit requises pour intégrer ainsi, en un exposé général, l'enseignement canonique le plus orthodoxe.

On ne saurait surestimer le mérite de l'auteur ni l'importance de son œuvre. Il harmonise en une synthèse logique les traités de la philosophie du droit, du droit public de l'Église, du droit constitutionnel, des principes généraux du droit civil et même du droit international; tout cela appliqué aux institutions du Canada ou de la province de Québec.

Pour réaliser ce travail, qui en est un de vulgarisation plutôt que de recherche scientifique, il a fallu recourir à de solides notions philosophiques, théologiques, canoniques, juridiques, et les situer dans le contexte historique qui éclaire les assertions doctrinales.

La méthode suivie dénote de la part de l'auteur une profonde lucidité de pensée, un esprit juridique avisé et une érudition étonnante. Les nombreuses définitions sont précises et formulées avec exactitude; l'ordonnance générale du volume comme celle des trente et un chapitres est claire et logique. L'exposé des normes juridiques et l'interprétation des diverses données de droit ou de fait manifestent beaucoup de modération et de justesse tout en penchant parfois vers le conservatisme. Une bibliographie spécifique convenable, un répertoire impressionnant de la littérature afférente au sujet; des références justificatives nombreuses et ordinairement bien choisies, donnent à l'ouvrage une valeur méthodologique de premier ordre.

L'esprit qui se dégage de cette *Introduction aux Sciences juridiques* est typiquement canadien-français. On y trouve une orthodoxie scrupuleuse, une cohésion harmonieuse de la foi et du droit, une théorie

\* LÉO PELLAND, C.F., *Introduction aux Sciences juridiques*, Montréal, Les Editions Bellarmin, 1960. 23 cm., 603 p.

pacifique des relations de l'Église et de l'État. Cette lumière doctrinale éclaire des objets non seulement universels, mais aussi proprement locaux; ce qui confère à l'ensemble un prix absolument unique.

M<sup>e</sup> Pelland destine son livre « aux professeurs et aux étudiants des facultés universitaires, aux hommes de loi ecclésiastiques et laïques, à nos hommes publics, aux journalistes, à tous ceux que doivent préoccuper les problèmes sociaux de notre temps »; il nous semble que tous les citoyens cultivés, tous les finissants du cours secondaire devraient posséder la doctrine de cet ouvrage pour pouvoir comprendre et apprécier avec justesse les cadres juridiques dans lesquels ils vivent.

Il est inévitable qu'il se glisse, dans une encyclopédie comme celle-ci, des imprécisions ou des opinions qui n'agréent pas à tous. Nous nous permettons d'en signaler quelques-unes.

A la page 111, la sanction de l'autorité publique est exigée pour la validité de la coutume. Ceci est théologiquement vrai de la coutume ecclésiastique; mais ce ne l'est pas, du point de vue philosophique, pour la coutume civile. L'auteur adopte, non pas la pensée de saint Thomas d'Aquin à qui il réfère pourtant, mais une opinion fondée sur le droit romain impérialiste de l'époque constantinienne et sur l'exclusivisme juridique du code napoléonien dont l'influence reste considérable chez les juristes des pays latins.

A la page 172, l'épikie est identifiée à l'équité. Or, selon la doctrine thomiste intégrale, l'épikie n'est qu'une forme très restreinte de l'équité, dont l'application sociale est universelle, et dont l'auteur donne d'ailleurs une description excellente empruntée de Pègues.

Dans la section portant sur le droit public de l'Église, l'auteur suit presque exclusivement M<sup>re</sup> L.-A. Pâquet. Il n'est pas douteux que l'ouvrage du célèbre théologien ait ses mérites; mais il a vieilli. Il serait opportun de tenir compte des progrès qui se sont faits depuis quarante-cinq ans dans ce domaine; par exemple, Bender met en valeur certaines données fondamentales du droit naturel relatives à l'autorité; Sotillo adopte des divisions plus conformes à la nature propre de l'Église, etc.

On pourrait douter de l'existence dans l'Église d'un « pouvoir exécutif » indépendant des fonctions législative, judiciaire et coactive; ni la tradition canonique, ni surtout le droit positif lui-même ne

démontrent cette transposition, dans le domaine ecclésiastique, d'une institution spécifiquement civile.

A la page 293, l'auteur affirme que le souverain pontife ne peut, en vertu du privilège *paulin*, dissoudre un mariage « lorsqu'une partie déjà baptisée a épousé un non-baptisé après dispense de disparité de culte ». Cette assertion est littéralement exacte, mais il eût été bien d'ajouter qu'en vertu de son pouvoir *apostolique* le Saint-Siège peut dissoudre une telle union, comme cela s'est fait d'ailleurs en ces récentes années.

Ce qui est dit à la page 320 au sujet de l'origine de l'autorité civile ne correspond pas à la doctrine contemporaine. L'auteur s'inspire d'antiques interprétations de textes pontificaux. C'est la vieille théorie du « pouvoir divin des rois » jadis prêchée par des théologiens de cour. Conformément à la doctrine de saint Thomas d'Aquin et des penseurs récents, de Pie XII spécialement, il faut distinguer entre l'origine de l'autorité dans l'Église et dans l'État. Dans l'Église, l'autorité du chef visible vient directement de Dieu, elle est droit divin *positif*; l'élection n'est qu'une condition préliminaire. Dans l'État, l'autorité du chef suprême vient de Dieu par le truchement de la sociabilité humaine; elle est de droit divin *naturel*; l'élection (ou la constitution) est une authentique commission de pouvoirs. Dans l'Église, le souverain pontife est le vicaire de Dieu; dans l'État, le prince est le vicaire de la multitude créée sociable par Dieu. Cette distinction a de l'importance au point de vue de la mentalité politique ou civique d'un gouvernement ou d'un peuple.

Nos remarques ne concernent qu'une page ou deux dans un volume qui en compte six cents absolument irréprochables et instructives.

Il suffirait de quelques ouvrages comme celui-ci, par des auteurs de chez nous, pour nous redonner confiance en notre étoile !

Germain LESAGE, o.m.i.

# Bibliographie

## Comptes rendus bibliographiques

SAINT AUGUSTIN. — *Homélies sur les psaumes*. Textes choisis, traduits et présentés par le D<sup>r</sup> Denys GORCE. Namur, Éditions du Soleil Levant, 1960. 17,5 cm., 180 p. (Collection « Les Écrits des Saints ».)

On a fort bien dit de saint Augustin converti qu'il fut « la proie de Dieu ». Par ailleurs, il s'est plu lui-même à décrire comment, par les suaves accents des psaumes qui résonnaient à ses oreilles, l'Esprit a pénétré jusqu'au tréfonds de son être en pleine crise d'âme, pour remuer son cœur jusqu'à le lui ravir. Toute sa vie, le chant des cantiques et la psalmodie sacrée ont nourri sa méditation et entretenu la rumination constante des Écritures. Le psautier fut son livre de prédilection. Vivant lui-même sa doctrine spirituelle avant de la proposer aux fidèles, il a, en de nombreuses homélies, enseigné comment explorer l'incomparable richesse des psaumes. Des élévations sur les mystères proposées par saint Augustin, l'auteur de la présente anthologie a choisi, pour les offrir à nos méditations, celles qui projettent la lumière sur les trois grands thèmes suivants : le Christ, l'Église, le chrétien.

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

\* \* \*

MAURICE VILLAIN. — *La Prière de Jésus pour l'Unité chrétienne*. Tournai, Éditions Casterman, 1960. 21 cm., 149 p.

Le renouvellement qui s'impose à notre méditation dans la perspective du souci apostolique du pape Jean XXIII, ne saurait trouver source d'inspiration plus saine que la page où saint Jean rapporte la prière sacerdotale du Christ. Des quelques versets qui marquent le sommet du message évangélique, les premiers introduisent en pleine vie intérieure du Christ dans sa relation d'intimité avec le Père, les autres font entendre un écho de la Vie trinitaire où s'exprime l'intercession de Jésus pour l'Église et pour chacun des fidèles. Cette supplication en faveur de l'union — et du remembrement — du corps mystique se pose comme un phare, — aujourd'hui aussi lumineux qu'autrefois, — à la face de tout croyant soucieux d'entrer à plein dans le mystère de l'Unité tel qu'il se présente, avec des implications bien caractéristiques, à l'occasion de la préparation au concile œcuménique. L'auteur a retenu huit thèmes de cette prière modèle : l'heure, la gloire, le nom, les apôtres, les croyants, l'unité, le monde, et le « Père, je veux ». Ses réflexions ont pour but de sensibiliser à la cause de l'Unité tous les chrétiens, à quelques confessions qu'ils appartiennent, en éveillant leur conscience au drame bien concret où se débat l'humanité pour sortir de sa grande détresse. Puissent-elles contribuer largement à créer le climat de compréhension mutuelle vers lequel le souffle de l'Esprit-Saint lui-même oriente une multitude de croyants sincères.

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

\* \* \*

✓ ALMA HOLGERSEN. — *Le Chant de la Salette*. Traduit par l'abbé René VIRRIION. Mulhouse, Éditions Salvator, 1960. 19 cm., 235 p.

Le nom de la Salette est désormais inséparable de celui du mont Obiou, seul témoin de l'affreuse tragédie dont furent victimes une cinquantaine de pèlerins canadiens, fin 1950. Cependant, cette montagne du Dauphiné doit avant tout sa renommée au choix que Marie daigna en faire, le 19 septembre 1846, dans le dessein d'y créer un de ses pèlerinages. Elle la doit encore aux procédés déconcertants dont la Vierge voulut bien user pour faire passer à son peuple son message : prière et pénitence. Les voyants, une rachitique orpheline de quinze ans et un turbulent petit gars de onze ans, n'inspiraient guère confiance. La défiance monta même pour un temps, après que le saint Curé d'Ars — il devait par la suite rectifier son jugement — eut rendu un verdict plutôt défavorable. Finalement, grâce à l'exactitude avec laquelle ses deux confidents rapportaient chaque fois l'apparition et le message, Marie eut raison de toutes les résistances. Et le pèlerinage fut approuvé et encouragé par l'autorité ecclésiastique. Cette émouvante vision baigne dans une atmosphère de piété mariale. Le récit vivant que l'auteur en a fait, le lecteur le parcourra avec l'intérêt du fils attentif à l'appel angoissé de sa Mère qui, dans un suprême effort, jette aux siens le cri d'alarme pour signaler tout à la fois le danger qui les menace et la planche qui sera leur salut.

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

\* \* \*

✓ LÉOPOLD BERTSCHE, s.o.cist. — *Épouse du Christ*. Tome III. *Le livre du Rosaire de la Religieuse*. Traduit par l'abbé X. FESSLER. Mulhouse, Éditions Salvator, 1960. 19 cm., 157 p.

Ce livre n'a d'autre but que d'aider à bien réciter le chapelet. Fort de l'enseignement des souverains pontifes, il rappelle que par la méditation répétée des mystères du Rosaire, l'âme pieuse repasse la plupart des principes de la vie intérieure et s'imprègne du véritable esprit de Jésus et de Marie. Ouvrage avant tout pratique, il résume les nombreuses réflexions proposées à notre considération, sous forme de pensées directrices qui, par leur grande variété, aideront efficacement les fidèles, — non moins que les religieuses, — à trouver la formule exacte de parole personnelle qui leur convient. Ainsi médité, le chapelet se révélera une magnifique école de prière et de vie.

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

\* \* \*

✓ JEAN DANIELLOU, s.j. — *The Christian Today*. Tournai, Desclée & Co., 1960. 21.5 cm., 150 pp.

This well-known book, translated from the French by Sister Sullivan, shows how the Christian of our times can remain a part of today's world without absorbing its errors. There is outlined a spirituality adapted to one who is engaged in the currents and trends of his time and yet free from the deformations and false notions prevalent in so many minds. The author reviews topics which most preoccupy Christians today, such as Holiness, Love of God, Obedience, Liberty, Certitude, Faith, Hope and Poverty, and endeavours to sort out what is true from what is equivocal and ambiguous. This theological semantics is a necessary task in our times of confusions and half-truths.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

LUCIEN CERFAUX. — *Apostle and Apostolate*. Tournai, Desclée & Co., 1960. 21.5 cm., 184 pp.

Msgr. Cerfaux's *Discours de mission*, which was published in 1956, now appears in an English translation made by Father Duggan, of the Louvain American College. The instructions Our Lord gave to His apostles, according to the Gospel of St. Matthew especially, are shown to be still effective; and this book, which restates the Master's words, constitutes a code of spirituality for apostles of all times. Apostolate and interior life should not be separated; in fact, "apostles should be doubly holy, once for themselves and once for others". By meditating this book, all those who are striving to labour in the Lord's vineyard, whether priest or layman, will become more conscious of the greatness of their mission, and of the right way to fulfill it.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

BASIL FRISON, c.m.f. — *Coeducation in Catholic Schools. A Commentary on the Instruction on coeducation*. Roma, Commentarium pro Religiosis, 1959. 21 cm., 77 pp.

Dans cette brochure, le père Frison présente tout d'abord le texte latin et une traduction anglaise de l'instruction de la Sacrée Congrégation des Religieux, « De juvenum utriusque sexus promiscua institutione », publiée le 8 décembre 1957. Après quoi, il donne quelques renseignements historiques et fait un commentaire sur la portée juridique du document, sa division et son objet.

La dernière partie de l'ouvrage explique le texte même de l'instruction : les principes doctrinaux relatifs à la coéducation; les normes disciplinaires à déterminer; les principales sauvegardes à observer.

Dans nos milieux nord-américains, ce livret ne peut qu'être utile aux autorités ecclésiastiques et aux éducateurs.

Germain LESAGE, o.m.i.

\* \* \*

LOUIS EMPAIN et MARCEL JADIN. — *Nos enfants lisent...*, 6<sup>e</sup> éd., Namur, Les Éditions du Soleil Levant, [1961]. 208 p. (Collection « Pro juventute ».)

Ce petit volume, dont la première édition est parue en 1954, a connu un grand succès d'édition et il le mérite. Il indique les volumes convenant aux enfants et les divise en catégories qui rendent grand service aux éducateurs et aux parents. Il passe successivement en revue les livres de lecture (en divisant selon les âges), les livres sur l'observation de la nature, sur l'histoire, la civilisation, l'art ancien, la géographie, l'ethnographie, l'exploration, le tourisme, la vie au grand air, la formation artistique et religieuse et enfin porte sur les livres à l'intention des éducateurs.

Une riche mine à exploiter, non seulement à cause du grand nombre de publications mentionnées, mais aussi à cause du bref sommaire et de la critique qui suit chacun des titres. Un livre qui devrait intéresser tous ceux qui s'intéressent à l'éducation de la jeunesse : parents, professeurs et prêtres.

Gaston CARRIÈRE, o.m.i.

\* \* \*



✓ MARGARET LOWENFELD. — *Le Mosaic Test*, traduit de l'anglais par S. HORINSON. Lyon, Vitte, 1960. 536 p.

Un psychologue qui lit habituellement le *Journal of Projective Techniques* a déjà fait connaissance avec le *L M T*, i.e. *Lowenfeld Mosaic Test*. Il y a probablement lu la recension écrite par Herbert Dörken en 1952 (vol. XVI, p. 287-296).

C'est la traduction française du livre de Margaret Lowenfeld, *The Mosaic Test*, que la collection *Animus et anima* nous présentait en 1960. Cette traduction décrit le matériel du test et résume les résultats de plus de vingt-cinq ans d'expériences. On y trouve une première partie consacrée à la description de l'instrument et à la discussion des principes généraux de classification; ensuite, une deuxième partie considère l'utilisation du test avec les enfants, les sous-normaux, les normaux, les névrosés, les psychosés. Ce manuel est accompagné d'une série de 144 planches d'illustrations, tandis que le matériel du test se vend séparément.

La personnalité humaine est si riche, si complexe, et si changeante qu'il n'est pas étonnant de voir se multiplier les efforts des psychologues pour la saisir dans leurs schèmes conceptuels. Hermann Rorschach a eu la bonne fortune d'inventer un test qui a été « accepté » par les praticiens; Margaret Lowenfeld de son côté en inventa un de la même catégorie, encore que bien différent, qui a été moins communément « accepté ».

D'ailleurs pour l'un et pour l'autre, il faut un long et sérieux entraînement. Les amateurs qui réussissent à se les procurer en sont quittes pour leur dépense : ils s'amuse sans grand danger pour leurs « victimes », en « devinant » des interprétations. Les psychologues de carrière trouvent dans le *L M T* un test susceptible de fournir des indications exactes sur le stade de développement d'un sujet ou sur le degré du trouble perceptif dans les cas de débilité mentale, de névrose et de maladie cérébrale. Les chercheurs de l'anthropologie, aussi bien que de la psychologie, pourraient y développer nombre de belles recherches aussi intéressantes que fructueuses.

R. H. SHEVENELL, o.m.i.

\* \* \*

*Custos Quid de Nocte? Oesterreichisches Geistesleben seit der Jahrhundertwende; gleichzeitig Festschrift zum 70. Geburtstag Michael Pfliegler.* Herausgegeben von K. RUDOLF und L. LENTNER. Wien, Herder-Verlag, 1961. 400 Seiten, Leinen S 120; DM 20.

Très souvent les recueils offerts à un jubilaire ne présentent guère d'autre unité que celle qui leur est conférée par le relieur qui en fait un seul volume. Les éditeurs de celui-ci ont eu l'heureuse idée de réunir à l'occasion du 70<sup>e</sup> anniversaire de M<sup>sr</sup> Pfliegler une série d'articles écrits par ses amis pour faire le point de la situation autrichienne depuis 1900. De là le titre : *Veilleur, jusqu'où la nuit est-elle avancée?* Le résultat forme un ensemble magnifique qui trouve son homogénéité dans un seul centre d'intérêt d'où partent des regards rétrospectifs sur le passé et d'où l'on tente des prognoses sur l'avenir. Au fil des pages le lecteur apprend à connaître, à admirer et aimer la figure de Pfliegler qui a joué un rôle de tout premier ordre dans cette époque mouvementée de l'histoire autrichienne. Plutôt que de nous étendre sur certaines questions particulières, nous croyons mieux servir nos lecteurs « toutes catégories » en leur donnant un aperçu général des études dont le seul titre fera déjà soupçonner l'intérêt et l'importance.

- A. WANDRUSZKA, 1918 — *Un tournant*.  
 K. LECHNER, *La Basse Autriche et Vienne — paysage, histoire, culture, structures et fonctions*.  
 E. LENDL, *La situation géographique de l'Autriche après 1918*.  
 W. KEILBACH, *L'irrationalisme et l'intuitionisme*.  
 J. LIENER, *Foi et intuition*.  
 V. FRANKL, *Vienne et l'héritage de Freud*.  
 K. WOLF, *L'idéal pédagogique autrefois et maintenant*.  
 F. KAMPFHAMMER, *M. Pfliegler — sa vie et son œuvre*.  
 A. BOEHM, *La jeunesse entre les guerres*.  
 A. BURGHARDT, *Le socialisme religieux en Autriche et l'« Action Pfliegler »*.  
 L. LENTNER, *De l'éducation statique à l'éducation dynamique; Willmann et Pfliegler*.  
 H. ASPERGER, *Problèmes pédagogiques actuels*.  
 J. SCHOISWOHL, *Réflexions d'un Chrétien au sujet de l'État moderne*.  
 G. HANSEMAN, *La catéchèse nouvelle*.  
 J. MAYER, *Le mouvement liturgique*.  
 A. STOEGER, *Le mouvement biblique*.  
 E. HESSE, *La nécessité de la prédication*.  
 A. DOLEZAL, *La pastorale et les grandes villes*.  
 M. STUR, *Le village face aux nouveaux problèmes*.  
 H. TAUSCH, *La mission des couvents autrichiens*.  
 E. HANEL, *Bibliographie de M. Pfliegler*.

Ouvrage de tout point recommandable. Son intérêt ne vient pas seulement de l'exposé honnête de l'œuvre de Pfliegler et des tendances les plus marquantes de l'esprit autrichien. Il tient aussi au dialogue critique que les auteurs établissent et où ils discutent de manière pertinente les problèmes posés.

A. ULEYN, o.m.i.

\* \* \*

F. TREFZER. — *Betrachtungsbuch. Für alle Tage des Jahres*. München, Verlag Ars Sacra, 1959. 12 × 19 cm., 392 Seiten. In Kunstleder. 12,80 DM.

Voici une série de 365 pensées : une page pour chaque jour de l'année. Inutile d'y chercher un système quelconque. Partant d'un verset de l'Écriture sainte — tiré au hasard, — l'auteur veut simplement nous aider à vivre l'aujourd'hui qui lui ne se soucie guère d'un déroulement systématique. Le lecteur qui veut se donner la peine de méditer quelques-unes de ces réflexions se sent irrésistiblement gagné par leur fraîcheur évangélique et bienfaisante vigueur.

Les éditions Ars Sacra en ont fait un petit chef-d'œuvre, qui prendra une place d'honneur parmi leurs nombreuses publications dont la valeur religieuse et artistique atteignent une exquise harmonie.

A. ULEYN, o.m.i.

\* \* \*

K. VIËTOR. — *Goethe Anschauung vom Menschen*. Bern, Francke Verlag, 1960. (Dalp-Taschenbücher n° 350.) 105 Seiten. S.Fr. 2,80.

Goethe est un de ces génies vers lesquels l'on revient toujours. Il a été étudié sous de nombreux aspects qui se recoupent cependant tous car, écrit-il dans ses

mémoires, « toutes les choses que l'on connaît de moi ne sont que les fragments d'une grande confession ». Dans une excellente introduction, M. Viëtor nous permet de suivre l'évolution des vues gœthéennes sur l'homme, le sens de la vie et la destinée humaine. Les connaissances scientifiques de Goethe, ses réflexions philosophiques, ses fines observations psychologiques, sa vaste expérience, tout cela se reflète dans une série de pensées qui constituent une véritable petite anthropologie. Et une fois de plus le lecteur constatera dans quelle mesure la poésie, la philosophie et la théologie sont inséparables.

A. ULEYN, o.m.i.

\* \* \*

H. J. SCHOEPS. — *Was ist und was will die Geistesgeschichte? Ueber Theorie und Praxis der Zeitgeistforschung*. Göttingen, Musterschmidt-Verlag, 1959. 134 Seiten, 8°, leinen DM 9,90.

Pourquoi certains romans deviennent-ils des best-sellers ? Pourquoi d'autres ne connaissent-ils aucun succès ? Pourquoi ne lit-on plus certains écrits qui cependant étaient en vogue il y a peu d'années ? Pourquoi tels discours et sermons accrochent-ils, tandis que tels autres nous laissent indifférents ? Parce qu'ils trouvent une « résonance » en exprimant ce qui vit dans le public qui s'y reconnaît et s'y sent chez lui. Ce mystérieux quelque chose c'est « l'esprit du temps », le « sentiment » propre à une époque ou à un milieu, le « Zeitgeist ».

M. Schoeps nous propose dans son ouvrage le programme pour une nouvelle science, la « Geistesgeschichte » : examiner systématiquement et faire l'histoire des thématiques qui successivement ont dominé les époques de l'humanité. Science qui, malgré ses affinités indéniables avec l'histoire des idées, des religions, de la philosophie, de la culture, des mœurs, avec la sociologie et la philosophie de l'histoire, semble avoir droit à un statut spécial. Un premier chapitre est consacré à la notion même de l'esprit du temps et les problèmes qu'il soulève. Dans ce domaine, W. Dilthey a été un initiateur génial. Dans un second chapitre l'auteur nous parle des évolutions du « Zeitgeist ». Ses réflexions au sujet des divisions devenues classiques en histoire (l'antiquité, le moyen âge, les temps modernes ; renaissance, baroque, romantisme, « Aufklärung », etc.) retiendront particulièrement l'attention. Le troisième chapitre, le principal à notre avis, fait l'inventaire des sources où nous pouvons essayer de capter le « Zeitgeist », si réel et pourtant difficilement saisissable : les biographies, les mémoires et lettres, les sermons, les journaux et périodiques, les discours de circonstance, les manuels scolaires, la politique, les arts, l'étiquette, la mode. La source principale serait formée par les éditions successives des encyclopédies et lexiques. Ceci vaut évidemment pour les deux derniers siècles, époque importante entre toutes vu l'accélération continuelle avec laquelle l'esprit du temps se modifie. Schoeps nous donne d'ailleurs dans une longue annexe quelques exemples frappants (puisés dans le « Grosse Brockhaus ») où l'on peut toucher du doigt cette évolution rapide. Il suffit de parcourir les différentes éditions d'une encyclopédie pour voir ce qu'une époque pensait et ressentait au sujet de l'amour, la pauvreté, le travail, le sport, le confort, la lutte des classes, la liberté, etc. Le dernier chapitre fournit des suggestions concernant l'introduction de la « Geistesgeschichte » dans l'enseignement universitaire. Chaque science qui se respecte est actuellement animée d'un souci historique allant dans ce sens. N'empêche qu'une étude globale et universelle de l'histoire du « Zeitgeist » sera hautement souhaitable.

Malgré quelques lacunes (certaines notions qui sont restées assez floues; ouvrages importants passés sous silence; absence d'un index *personarum et rerum*), il faut savoir gré à l'auteur pour ce livre brillant et très suggestif. Espérons que les théologiens ne seront pas les derniers à en prendre connaissance, car ils y trouveront ample matière à la réflexion. Par exemple, l'importance du facteur historique qui conditionne toute attente religieuse et toute réponse qui lui est présentée. Car l'Église, la pastorale doit traduire le message pour les gens d'une époque et d'un milieu déterminé; c'est là son « kairós » et « challenge » qu'il s'agira d'apprécier autant que possible selon son exacte valeur.

A. ULEYN, o.m.i.

\* \* \*

*Syndicalisme et Organisation professionnelle. Compte rendu des Cours, Carrefours et Conférences. Semaines Sociales du Canada (section française), XXXVII<sup>e</sup> Session, Trois-Rivières, 1960. Montréal, Éditions Bellarmin, [1960]. 24,5 cm., 242 p.*

Dans le style coutumier des Semaines Sociales du Canada, ce document renferme une collection de nombreux travaux, dont la longueur et le mérite sont divers, sur le thème général de l'organisation professionnelle. Notons, parmi les principaux articles, une lettre de S. Ém. le cardinal D. Tardini, une allocution de S. Ém. le cardinal P.-É. Léger et quatorze conférences sur des sujets la plupart du temps régis par les principes de la théologie sociale.

Signalons spécialement au lecteur les cours suivants : *Droit d'association et liberté individuelle*, par l'abbé Jean-Marie Lafontaine; *Le syndicalisme de cadres*, par le R.P. Jacques Cousineau, s.j.; *Réalisations et expériences étrangères*, par M. Émile Gosselin; *Responsabilités de l'État à l'égard du syndicalisme et de l'organisation professionnelle*, par M. Gaston Cholette; *Le devoir d'état dans le syndicat et dans la profession*, par M<sup>sr</sup> Paul Gaudet; *Responsabilités des catholiques dans la transformation du régime économique et social*, par M. Claude Ryan.

C'est une somme doctrinale de bonne valeur sur un sujet actuel et important.

Germain LESACE, o.m.i.

\* \* \*

J. KINGSLEY DALPETHADO, o.m.i. — *The Worker's Guide to Democratic Social Reform. An exposition of the Catholic viewpoint on current social problems.* Colombo, C.W.M. Publications, 1959. 21 cm., 192 p.

Ces pages sont destinées aux jeunes travailleurs. L'auteur, sans doute, a d'abord songé à ses frères du Ceylan, mais les problèmes qu'il étudie, dépassent sûrement les frontières de son pays et les solutions proposées s'inspirent de la doctrine sociale de l'Église.

Cette intention détermine à la fois l'intérêt de l'ouvrage et ses limites. L'auteur en effet ne s'est pas préoccupé d'ouvrir aux recherches de nouvelles voies et les spécialistes n'y trouveront pas beaucoup d'apports vraiment nouveaux, si ce n'est peut-être cette préoccupation de fournir à la masse un document sûr et bref qui lui serve d'initiation aux problèmes économiques de notre époque.

C'est là le mérite principal de ce travail. Le jeune ouvrier y trouvera toutes les considérations historiques, économiques et sociales, nécessaires à une entière prise de conscience des problèmes qui sont les siens, et à une participation éclairée aux efforts pour les résoudre.

Limites du capitalisme, dangers du socialisme, légitimité de la propriété, détermination du juste salaire, moralité de la grève, opportunité de l'intervention de l'État, vraie dimension du syndicalisme, nécessité de l'organisation professionnelle, autant de questions que la vie économique de tous les jours reprend sans se lasser et sur lesquelles l'auteur se penche avec beaucoup de compréhension et de lucidité.

On peut donc le féliciter d'avoir mis dans les mains des ouvriers l'instrument indispensable au rôle qu'ils doivent jouer dans la société. Mais on nous permettra deux remarques.

L'apparat scientifique peut au premier abord rebuter la bonne volonté du lecteur moyen. Les notes sont longues et nombreuses. De plus, une série de textes choisis vient compléter chaque chapitre. Plusieurs auront ainsi l'impression qu'ils devront reprendre trois fois le travail pour posséder sur chaque sujet la doctrine qu'ils désirent connaître.

D'autre part, la bibliographie s'arrête pour l'essentiel en 1953. Le livre le plus récent n'est évidemment pas toujours le meilleur. Mais les conditions économiques changent rapidement et les principes, sans perdre de leur valeur, doivent constamment dans leur application s'adapter à cette évolution.

Ces réserves toutefois n'enlèvent aucunement à l'ouvrage son opportunité ni son mérite. Espérons qu'il contribuera pour sa part à orienter et à garantir le développement du monde économique moderne.

Jean-Guy LEMARIER, o.m.i.

\* \* \*

*The Canadian Northwest: Its Potentialities. Symposium presented to the Royal Society of Canada in 1958. — L'Avenir du Nord-Ouest Canadien. Colloque présenté à la Société Royale du Canada en 1958.* Edited by Frank H. UNDERHILL. University of Toronto Press, 1959. 23.5 cm., vii-104 pp.

Nonobstant le titre bilingue, ce petit volume est uniquement rédigé en anglais. Il renferme une bonne documentation sur les possibilités du Nord-Ouest canadien, soit la partie septentrionale des provinces et les deux territoires.

Après une préface de l'éditeur et une brève introduction de M<sup>re</sup> Antoine D'Eschambault, six études traitent des points de vue de l'ingénieur, du géographe, du minéralogiste, du biologiste, de l'économiste et du dirigeant politique.

Tout cela peut aider les Canadiens à mieux connaître leur pays.

Germain LESAGE, o.m.i.

\* \* \*

MASON WADE, Ed. — *Canadian Dualism. Studies of French-English Relations.* Toronto, University of Toronto Press, 1960. 23.5 cm., xxv-428 pp.

The well-known author of *The French-Canadians*, who is also Director of the Canadian Studies Program at the University of Rochester, was assigned, several years ago, by a committee of the Social Science Research Council of Canada, under the chairmanship of J. C. Falardeau, of Laval, the task of editing this book. Some twenty experts, mostly university professors, have contributed studies, either in French or in English, on various aspects of French-English relations in Canada, such as "social outlook", "religion and philosophy", "law", "demographic considerations", "economic considerations", "politics", "labour", and "biculturalism outside Quebec". Each one of those topics has been treated thoroughly by both English-speaking and French-speaking scholars, and the opportunity is given to see both sides of many

Canadian problems. This book is a testimony to the bicultural and bilingual character of our country.

We hesitate to single out any particular contribution, because they are all equally interesting, well-documented and pertinent. One would have to mention every one of them, and this review would run into several pages. We know of no other work so objective, up-to-date, and capable of throwing as much light on all the intricacies of Canadian dualism. The unity of the book, assembled between 1955 and 1959, arises from the fact that both groups of contributors are aware that communications ought to be improved between the two main ethnic groups, and that people can differ without animosity. This collective effort will help to promote a unity, that need not be a uniformity. It is in itself a marvelous achievement, which should bring to an end the era of "Two Solitudes". Mere coexistence and polite tolerance of cultural differences are not enough; there should be mutual understanding and frank co-operation between the two major groups which constitute the foundation of the Canadian nation.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

G. KERR. — *A Historical Atlas of Canada*. Toronto, Thomas Nelson & Sons, 1960. 31 cm., x-120 p.

Le professeur G. G. Kerr, du département d'histoire de l'Université de Western Ontario, vient d'éditer un très bel atlas historique du Canada, grâce à l'initiative de la Canadian Historical Association. Dans l'esprit de la Canadian Historical Association une édition française du même Atlas doit être publié. Il faut la féliciter de cet esprit vraiment canadien et souhaiter que la parution ne retarde pas trop.

L'éditeur a voulu produire un travail simple et clair et nous pouvons dire qu'il a parfaitement réussi et que son Atlas rendra de grands services aux historiens et aux professeurs d'histoire. Il suffit d'énumérer les différentes parties de l'ouvrage pour en faire ressortir la valeur : *Environment and Prehistory*; *Exploration and Development to 1763*; *British North America, 1763-1867*; *Founding a Nation, 1867-1914*; *Wars and Expansion 1914*; *Main Economic and Political Trends since 1867*.

Les cartes sont claires et précises et les brefs commentaires qui accompagnent chacune d'elles sont intéressants, instructifs et manifestent une documentation historique adéquate. Un index très complet termine l'Atlas et en rend la consultation facile et rapide.

On se trouve en face d'un travail que l'on devrait trouver dans la bibliothèque de tout historien et dans toutes les salles de cours. Il faut remercier le professeur Kerr et ses collaborateurs ainsi que la Canadian Historical Association et la maison d'édition Nelson d'avoir mis entre nos mains un si excellent instrument de travail pour une meilleure intelligence de l'histoire canadienne.

Gaston CARRIÈRE, o.m.i.

\* \* \*

Des savants nous parlent de Dieu. Témoignages présentés par René COURTOIS, s.j. Bruxelles, Éd. Foyer Notre-Dame, 1958. 17 cm., 72 p.

Cette brochure fera réfléchir beaucoup de jeunes et de moins jeunes, car pour beaucoup science et religion s'excluent. On trouvera ici que Dieu est la fin de toute la recherche scientifique. Toutes les voix des savants cités s'harmonisent

dans un même chant : Dieu existe. Max Planck, l'un des plus grands savants de notre siècle, l'exprime ainsi : « Pour le savant [...], la seule donnée primaire est le contenu de ses perceptions sensibles et des mesures qu'il en tire. Elle lui fournit le point de départ qui, par la voie de l'induction scientifique, le conduit à la recherche de Dieu et à Son ordre universel, but suprême, éternellement inaccessible, mais qu'il faut approcher autant que possible » (p. 40).

Gaston RIOUX, o.m.i.

\* \* \*

LORENZO SALES. — *La Toute Petite Voie d'Amour. Méthode facile pour la pratique*. Mulhouse, Salvator, 1959. 15 cm., 100 p.

Il s'agit de la doctrine spirituelle de sœur Consolata Betrone, religieuse capucine (1903-1946). Cette *Toute Petite Voie d'Amour* consiste en trois points : 1° faire un acte intérieur et incessant d'amour ; 2° dire un « oui » souriant à tous, parce qu'on voit et traite Jésus en tous ; 3° dire un « oui » reconnaissant à tout ce que Dieu demande de nous. Doctrine profonde comme le christianisme puisque l'amour de Dieu et du prochain est au cœur de tout. Sa présentation sous forme de questions et réponses rend plus facile la méditation. Ce petit livre est plein de suc spirituel. Sa lecture, et surtout sa méditation soulève l'âme. Loin d'être exclusive *La Toute Petite Voie* s'adresse à tous. Voie d'amour, simple, intense, profonde, qui engage toute la vie dans une purification de plus en plus marquée.

Gaston RIOUX, o.m.i.

\* \* \*

ADALBERT SEIPOLT. — *Tous les chemins mènent à Rome*. Mulhouse, Éd. Salvator, 1959. 18 cm., 149 p.

Cette *Histoire d'un pèlerinage* ne déçoit pas sa réclame : humour et gaieté. Au cours du récit fusent de toutes parts réflexions, réparties, descriptions pleines d'un humour sain et de bon aloi. Sœur Annaberta, par sa simplicité et sa spontanéité, nous fait jouir de plusieurs moments agréables. Tous les personnages sont bien campés. Les contrastes que leurs idées et leurs attitudes apportent donnent beaucoup de piquant à l'ensemble. Dans ce roman pétillant, nous retrouvons l'ordinaire de la vie. Pour qui sait regarder, la vie ne manque pas de bons moments. Au fil de la lecture, l'auteur nous fait accomplir avec les héros le voyage à Rome. Tout est raconté dans un style très vivant où la valeur du mot, et le côté joyeux des événements ont la prédominance. Avec les pèlerins de *Tous les chemins mènent à Rome* le voyage est agréable.

Gaston RIOUX, o.m.i.

\* \* \*

✓ GERMAINE GUÈVREMONT. — *Marie-Didace. Roman*, 5<sup>e</sup> éd. Montréal, Fides, 1956. 21 cm., 210 p. (Collection du Nénuphar, 16.)

L'auteur n'a plus l'obligation de faire son nom comme écrivain canadien-français. Son seul roman *Marie-Didace* connaît déjà sa cinquième édition. Nous vivons dans ces pages la vie rude et laborieuse d'une famille canadienne. La terre a toujours été leur vie. Mais pour perpétuer cette vie, il faut la relèver. Tout se désagrège, l'espoir d'une progéniture se termine par la venue d'une fille, Marie-

Didace. Un problème domine tout : l'écroulement progressif de la famille Beauchemin. Le récit bien mené nous charme par le piquant des réparties. C'est une vie où la mesquinerie fait son chemin, où « l'honneur » a sa part, mais où, aussi, les sentiments nobles de l'amour trouvent leur place. On aime la figure douloureuse d'Angélina. Drame poignant profondément humain. L'intrigue manifeste une rare maîtrise chez l'auteur.

Gaston RIOUX, o.m.i.

\* \* \*

PAUL VIALAR. — *Les Quatre Zingari. Roman.* Paris, Del Duca, 1959. 21 cm., 337 p. (Chronique française du XX<sup>e</sup> siècle.)

Avec Paul Vialar nous entrons dans le monde du cirque. Nous faisons connaissance avec la vie quotidienne d'une famille pour qui le cirque est la vie. Quatre frères unis sous l'autorité de l'aîné transportent de village en village leurs attractions. On s'introduit dans la vie de chacun. Nous les voyons agir, aimer, se donner. L'auteur analyse bien l'atmosphère de tension, de lutte pour la vie. « Toujours mieux » semble être le leitmotiv du cirque Zingari. On est matérialiste et terre à terre chez les Zingari. On lutte avec le sort. A mesure que la fortune sourit, on oublie la misère, on s'embourgeoise. Les temps changent et apportent des revers de fortune, des chances inespérées, mais aussi des épreuves. Le roman découvre un groupe de l'humanité assez inconnu. Le style est direct, plein de dialogues. Le tout ne manque pas d'élan, de vie. Certaines descriptions sont brutales. Le climat du roman le fait réserver aux gens avertis.

Gaston RIOUX, o.m.i.

\* \* \*

GERTRUD VON LE FORT. — *La dernière à l'échafaud.* Trad. par Blaise BRION. Intr. de Xavier TILLIETTE. Bruges, Desclée de Brouwer, 1959. 17 cm., 148 p. (Collection « Carnets D D B ».)

Le but précis du livre présent ne saurait être mieux défini que dans ces mots de l'auteur lui-même : « Le point de départ de ma propre création ne fut pas en première ligne le destin des 16 Carmélites de Compiègne, mais la figure de la petite Blanche. Elle n'a au sens historique jamais vécu, mais elle reçut le souffle de son être tremblant exclusivement de ma propre intériorité et elle ne peut jamais être détachée de cette origine sienne. Née de l'horreur profonde d'un temps que recouvrait en Allemagne l'ombre des pressentiments accourus des destins en marche, cette figure s'est levée devant moi en quelque sorte comme l'« Incarnation de l'angoisse mortelle d'une époque tout entière allant à sa fin. » Le talent de la grande romancière s'y déploie admirablement dans un style sobre, tout imprégné de surnaturel. Le récit exploite bien l'angoisse de l'héroïne. La trame nous en fait trouver la solution dans une parfaite identification à l'angoisse du Christ à l'agonie. L'angoisse, l'horreur, la peur ont aussi une mission à remplir : celle de la rédemption. Dieu est toujours là pour donner la force de surmonter la peur : sa grâce imprévisible. C'est le symbole de notre temps, seul Dieu par sa grâce toute-puissante peut changer notre peur en calme et en force. C'est au fond la répétition ou le récit sous un autre angle du mystère de l'agonie, de l'insondable abandon et de la pitié.

Gaston RIOUX, o.m.i.

\* \* \*



MARIA DUTLI-RUTISHAUSER. — *Il lui sera beaucoup pardonné... Histoire d'une Sœur de Béthanie. Roman.* Mulhouse, Salvator, 1959. 19 cm., 291 p. (Collection « De toutes rives ».)

*Il lui sera beaucoup pardonné* nous livre le jeu de la grâce. Les voies de Dieu, différentes à l'infini, s'adaptent à chaque situation particulière. Pour la bonté divine, tous les événements de la vie sont une ressource de plus à exploiter. Les fautes elles-mêmes peuvent devenir un tremplin vers un amour profond et personnel de Dieu. « Tout est grâce » disait le curé de campagne. C'est encore vrai ici. Marianne, l'héroïne, en connaît certainement bien long sur l'insistance divine. Dieu la poursuit de son amour. Il ne perd pas une piste. Il est toujours là. Il exploite ses moments de tranquillité, de dégoût, de lassitude. Marianne compense une enfance et une adolescence pauvres, sans amour, par la recherche et l'abandon au plaisir qui passe. Plus elle s'enfonce, plus Dieu la poursuit, plus Il gâte ses plaisirs. Toujours, Il parle à son âme. Elle fait mine de ne pas l'entendre. Elle est rendue trop loin. Dieu a son heure. La bonté de chrétiennes convaincues fait sa trouée. Le fond de son cœur a toujours été ouvert à Dieu. Marianne saisit un jour le sens de sa vie : l'expiation. Un revirement se produit. Sous le voile d'une sœur de Béthanie, elle vit maintenant du vrai bonheur dans la souffrance, l'effacement et la réparation. Le roman est bien mené, d'une lecture agréable et passionnante. Le plaidoyer pour la réforme des prisons de femmes retarde l'élan de l'ensemble. Les réflexions de Marianne laissent à réfléchir.

Gaston RIOUX, o.m.i.

\* \* \*

MARGUERITE PERROY. — *Sous la Cendre.* Mulhouse, Éditions Salvator, 1960. 19 cm., 195 p.

Un roman sur l'infidélité conjugale dont le mérite est moins de faire réfléchir sur les conséquences funestes de ce terrible fléau, que de mettre en garde contre l'inattention, l'oubli, l'indélicatesse d'où originent trop souvent les séparations. On aime encore, mais on oublie de le dire ; on est encore aimé, mais on ne perçoit plus aucun signe tangible du grand amour qui subsiste pourtant *sous la cendre*. L'occasion de la désunion, c'est un petit bout d'enfant. Toute à son rôle de mère, madame Aubrac en oublie ses devoirs d'épouse. Paul, son mari, voyant que sa femme a la tête ailleurs, croit que c'est le cœur, et cède à la poussée qui le précipite dans une liaison coupable. Marguerite Perroy décrit le tragique de ce drame intime où des êtres, malmenés par la vie, évoluent sur la scène, victimes des contrefaçons de l'amour, cherchant à raviver l'amour vrai et profond auquel ils se sentent incapables d'imposer silence.

L. O.

\* \* \*

FRANÇOIS ROUSTANG, s.j. — *Jésuites de la Nouvelle-France. Textes choisis.* Paris, Desclée de Brouwer, 1961. 20,5 cm., 351 p. (Collection « Christus ».)

Les textes qu'on va lire s'harmonisent fort bien avec les ouvrages déjà parus dans la collection « Christus » : *Journal Spirituel, Lettres, Exercices Spirituels de saint Ignace; Doctrine Spirituelle de Louis Lallemant*. C'est le père Roustang qui a extrait soit des archives, soit des *Relations*, cette gerbe d'écrits spirituels des *Jésuites de la Nouvelle-France*, et qui présente le groupe d'abord, puis chaque père, en les situant chacun dans son cadre historique et dans son climat apostolique. Ces

introductions, la générale et les particulières, soulèvent déjà le voile sur les dispositions intimes de nos hérauts. Dans les pages qu'on nous en offre, et qu'ils n'ont sûrement pas rédigées dans le dessein qu'elles soient publiées un jour, les vaillants missionnaires parlent à cœur ouvert, avec joie, avec reconnaissance, avec exultation parfois, de leur vie, de leurs ambitions, de leurs souffrances, comme aussi des faveurs mystiques dont Dieu voulait bien les gratifier au milieu des plus rudes privations et sous la menace à peu près constante des aborigènes au salut desquels ils se dévouaient. Cette sorte de journal intime de la première équipe d'évangélisateurs de la Nouvelle-France est d'une lecture prenante et enrichissante. Pour le lecteur canadien de verbe français, elle s'avère d'un très vif intérêt.

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

\* \* \*

ROYAL SOCIETY OF CANADA. — *Canadian Universities Today*. Toronto, University of Toronto Press, 1961. 23.5 cm., x-98 pp.

For the last six years, the Royal Society of Canada, at its annual meetings, has been offering to its members symposia on different topics. The theme of the symposium of 1960 was "The responsibilities of Canadian Universities". Since the Society contains both humanists and scientists, the role both groups are playing in the universities appears from the papers read by some dozen members, three of whom expressed themselves in French.

Mr. George Stanley, professor of History at RMC, Kingston, and Mr. Guy Sylvestre, Associate Parliamentary Librarian, Ottawa, have jointly written the Preface to this book, in which three chapters stress the importance of education rather than mere training. Three scientists dealt with the responsibilities of the university in relation to science. Three other contributors considered problems of the French-speaking universities in Canada. One member compared the situation of Canadian and Australian universities; and there were also two papers on the Universities' financial structures.

This rapid survey is not just a collection of vague statements, which could equally apply to any university in the world, but it contains a vast amount of pertinent and precise information on present trends and ideals of Canadian Universities.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

M. M. KIRKWOOD. — *Santayana, the Saint of the Imagination*. Toronto, University of Toronto Press, 1961. 23.5 cm., xii-240 pp.

Whatever one may think of the soundness and the durability of Santayana's contribution to philosophy, this book, which treats of the life and the works of Santayana, is a magnificent tribute to a well-known figure of our times, whose name is mentioned in every history of contemporary philosophy, but who was a poet rather than a philosopher, and who, because of his constant spiritual preoccupations, likely would have been a priest, had he not lost his Faith in the early part of his life. Though he became a professed unbeliever, there lingered throughout his life and writings a nostalgia and more than a souvenir of his early beliefs. At the end, he asked to be buried in the Catholic cemetery in Rome, where he had spent the last thirty years of his life. This is just one of his paradoxes. Another is that he

associated himself for a while with the Critical Realists, though he was a platonist and an essentialist. After a few years of teaching at Harvard, he realized that he was not cut out to be a professor. He was really at heart an aesthete and a dilettante, who was not in quest of absolute truths, but was concerned with philosophy simply for its own delight.

Mrs. Kirkwood draws from Santayana's autobiographical writings, and, at the same time, gives us a detailed and penetrating analysis of all his books, particularly of his poem *Lucifer*, of the five volumes of *Life of Reason*, of four volumes of *Realms of Being*, and of his last work *The Idea of Christ in the Gospels*.

He was a gentle pagan, a polite atheist and a refined materialist, who believed that the soul is the activity of the body, that God is not a reality but a symbol of cosmic order, that Christ is a legendary figure, and that the Gospels were mere products of the imagination. He was an ex-Catholic expounding Christianity in an unorthodox way. Though he acknowledged his utter dependence on the unseen, he did not believe in a transcendental God, nor in Revelation, nor in a supernatural order, nor in personal immortality.

The author rightly stresses the predominant role of the imagination in Santayana's philosophy. What this creative faculty imagines must be the truth. Inspiration for him was like poetic inspiration; it was not listening to the voice of God, but to his own inner voice, his own imagination. To call him a saint of the imagination simply means that he trusted himself rather than a divinely-established magisterium. It would seem to imply that the imagination, which is a sense faculty, is competent to deal with God. One might question the use of the word "saint" in this context. Can there be a saint who does not believe in God? Can there be any excuse for an atheist? St. Paul did not think so.

Any one, who wishes to become better acquainted with the likeable person and the complex ideology of Santayana, should read this very thoughtful and sympathetic book, which does credit to the philosophical acumen of its author.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

# Table des matières

ANNÉE 1961

## Articles de fond

	PAGES
BOUDENS (R.), o.m.i. — <i>Luther dans le miroir de l'historiographie</i> .....	80-94
CARRIÈRE (G.), o.m.i. — <i>In Memoriam, le père Laurence Moleski, o.m.i.</i> .....	111-112
— <i>Le père Paul-Henri Lafontaine, o.m.i. (1913-1961)</i> .....	564-570
DODSON (O.). — <i>Some Problems of Evolution and Religion : A Darwin Centennial Address</i> .....	380-395
— <i>The Population Explosion : A Biologist's View</i> .....	29-34
DUHAMEL (R.). — <i>Un Précurseur : Jean-Jacques Rousseau</i> .....	5-28
FAIRBANKS (H. G.). — <i>Hawthorne and the Atomic Age</i> .....	436-451
FRÉGAULT (G.). — <i>L'Église et la société canadienne au début du XVII<sup>e</sup> siècle</i> .....	351-379; 517-542
HAYNE (D. M.). — <i>Sur les traces du préromantisme canadien</i> .....	137-157
IRVING (Rev. G.). — <i>The Population Explosion; A Sociologist's View</i> .....	40-49
JEANNE-LEBER (Sœur), s.g.c. — <i>L'amitié littéraire de Crémazie et de Casgrain</i> .....	184-208
LAMONTAGNE (R.). — <i>La Galissonnière, ses projets de consolidation territoriale</i> .....	543-551
LAUZIÈRE (A.). — <i>Le romantisme de François-Xavier Garneau</i> .....	158-183
LEFEBVRE (F.). — <i>Critères de l'histoire</i> .....	95-110; 396-419
LÉGARÉ (R.), o.f.m. — <i>Évolution littéraire de Pamphile Le May</i> .....	259-283
LELAND (M.). — <i>Jean-Baptiste Cugnet, traître ?</i> .....	452-463
— <i>Histoire d'une tradition « Jean-Baptiste Cugnet, traître à son roi et à son pays »</i> .....	479-494
LESAGE (G.), o.m.i. — <i>Introduction aux Sciences juridiques</i> .....	585-587
MÉNARD (J.). — <i>Madame de Staël et la musique, avec documents inédits.</i> .....	420-435; 552-563
— <i>Xavier Marmier et le Canada</i> .....	284-297
NELIGAN (F. J.), s.j. — <i>The Abbés Tabeau and Crévier Missionaries for the Nor'westers, 1816-1820</i> .....	495-516
ROBERT (B.-P.). — <i>Henriette Charasson : autour de deux lettres inédites de Paul Claudel</i> .....	50-79
ROBIDOUX (R.), o.m.i. — <i>Fortunes et infortunes de l'abbé Casgrain</i> .....	209-229
TAYLOR (D.). — <i>The Population Explosion : The Economists' Viewpoint</i> .....	35-39
WYCZYNSKI (P.). — <i>Dans les coulisses du théâtre de Fréchette</i> .....	230-258

## Chronique universitaire

113-121; 571-579

## Bibliographie

ANGERS (Pierre), s.j. — <i>Problèmes de Culture au Canada français</i> .....	340-341
ANNE-MARIE. — <i>La Nuit si longue</i> .....	308
AUBIER (Michel). — <i>Tragédie à Springhill</i> .....	318
AURRY (Claude). — <i>Les Îles du Roi Maha Maha II</i> .....	308-309

## TABLE DES MATIÈRES

603

	PAGES
AUCLAIR (Marcelle). — <i>La Parole est à Monsieur Vincent</i> .....	467
AUDET (Maurice), ptre. — <i>Méditons le Rosaire</i> .....	124
AUGUSTIN (Saint). — <i>Homélie sur les psaumes</i> .....	585
AUGUSTINE (St.). — <i>On the Psalms</i> .....	464-465
<i>Aux Sources du Présent</i> .....	471-472
AVISON (Margaret). — <i>Winter Sun</i> .....	348
BARON (Roger). — <i>Regards catholiques sur l'Inde</i> .....	125
BEAUMIER (Chanoine J.-L.). — <i>Marie Guyart de l'Incarnation, Fondatrice des Ursulines au Canada</i> .....	126
BENNETT (M <sup>me</sup> E. M. G.). — <i>Short of the Glory</i> .....	345
BERGERON (Jacqueline). — <i>Fantaisie poétique</i> .....	318
BERTSCHE (Léopold), s.o.cist. — <i>Épouse du Christ. Tome III. Le livre du Rosaire de la Religieuse</i> .....	586
BESSETTE (Gérard). — <i>Le Libraire</i> .....	309
— <i>Les Images en Poésie canadienne-française</i> .....	301-304
BLAIS (Marie-Claire). — <i>Tête blanche</i> .....	309-310
BOUCHARD (T.-D.). — <i>Mémoires</i> .....	336-337
BRETON (Paul-Émile), o.m.i. — <i>Vital Grandin, o.m.i. La merveilleuse aventure de l'Évêque des Prairies et du Grand Nord</i> .....	132
BRETON (Valentin-M.), o.f.m. — <i>Aux Âmes consacrées</i> .....	122-123
BUHLER (Curt F.). — <i>The University and the Press in Fifteenth-Century Bologna</i> .....	478
BULCK (G. Van), s.j. — <i>Autour du problème missionnaire</i> .....	466-467
<i>Les Cahiers des Dix</i> .....	131-132
CALLAGHAN (Morley). — <i>More Joy in Heaven</i> .....	349
<i>The Canadian Northwest : Its Potentialities. Symposium presented to the Royal Society of Canada in 1958. — L'Avenir du Nord-Ouest Canadien</i> .....	592
<i>Catalogo da Exposição bibliografica comemorativa do primeiro centenario do nascimento de Macelino Memendez Pelayo</i> .....	130
CERFAUX (Lucien). — <i>Apostle and Apostolate</i> .....	587
CLOUTIER (Cécile). — <i>Mains de Sable</i> .....	325-326
COITEUX (Ferdinand), o.f.m. — <i>Martyr à Chefoo. Père Didace Arcand, o.f.m., missionnaire en Chine</i> .....	477
COLSON (Jean). — <i>Les Fonctions ecclésiales aux deux premiers siècles</i> .....	124
CONNOR (Ralph). — <i>The Man from Glengarry</i> .....	349
CONSTANTINEAU (Gilles). — <i>Simple Poèmes et Ballades</i> .....	319
COSTAIN (Thomas S.). — <i>Chord of Steel</i> .....	345-346
COUSIN (Patrice), o.s.b. — <i>Précis d'Histoire monastique</i> .....	124-125
CRONIN (A. J.). — <i>Les Années valeureuses</i> .....	478
CRONIN (Kay). — <i>Cross in the Wilderness</i> .....	126
<i>Custos Quid de Nocte? Oesterreichisches Geistesleben seit der Jahr- hundertwende; gleichzeitig Festschrift zum 70</i> .....	591-592
DALPETHADO (J. Kingsley), o.m.i. — <i>The Worker's Guide to Democratic Social Reform. An exposition of the Catholic viewpoint on current social problems</i> .....	594-595
DANIÉLOU (Jean), s.j. — <i>The Christian Today</i> .....	589-590
DA SILVA (Viviane). — <i>Visage de Fièvre</i> .....	310
DE CHANTAL (Alma). — <i>L'Étrange Saison</i> .....	318-319
DE LA ROCHE (Mayo). — <i>Morning at Jalna</i> .....	346

	PAGES
DEL VECCHIO (Giorgio). — <i>General Principles of Law</i> .....	127
<i>Des savants nous parlent de Dieu. Témoignages présentés par René Courtois, s.j.</i> .....	597
DESROSIERES (Léo-Paul). — <i>Rafales sur les Cimes</i> .....	310-311
DION (Gérard) et O'NEILL (Louis), Abbés. — <i>Le Chrétien et les Élections</i> .....	336
DOBACZYNSKI (Jan). — <i>Le Glaive sacré</i> .....	466
DORAN (Dielle). — <i>Maryse</i> .....	311
DOSTOIEVSKI. — <i>La Légende du Grand Inquisiteur</i> .....	130-131
DUBÉ (Marcel). — <i>Florence, pièce en deux parties et quatre tableaux</i> .....	329-330
DUCOIN (Georges). — <i>Pour une Économie du Bien commun</i> .....	469
DÜRCK (J. Herzog). — <i>Menschsein als Wagnis. Neurose und Heilung im Sinne einer personalen Psychotherapie</i> .....	474
DUTLI-RUTISHAUSER (Maria). — <i>Il lui sera beaucoup pardonné... Histoire d'une Sœur de Béthanie</i> .....	599
EMPAIN (Louis) et JADIN (Marcel). — <i>Nos enfants lisent...</i> .....	590
FILION (Gérard). — <i>Les Confidences d'un Commissaire d'écoles</i> .....	338
FIRKEL (Eva). — <i>Lebensreife. Zur Selbsterziehung der Frau</i> .....	474-475
FRISON (Basil), c.m.f. — <i>Coeducation in Catholic Schools. A commentary on the Instruction on coeducation</i> .....	587
GAGNON (Maurice). — <i>Entre tes Mains</i> .....	311-312
GÉLINAS (Gratien). — <i>Bousille et les Justes</i> .....	328-329
GENSAC (Gilbert). — <i>Nous vivrons 150 ans</i> .....	473
GIERSE (Gérard). — <i>L'Amour dans le Mariage chrétien</i> .....	468
GIGNAC (Rodrigue). — <i>Toua</i> .....	319
GODBOUT (Jacques). — <i>C'est la chaude Loi des Hommes</i> .....	320
GOLIGHTLY (Mrs.). — <i>The First Convention</i> .....	346-347
GORRÉE (Georges). — <i>Au-delà du père de Foucauld</i> .....	123
GRAHAM (Gwenethalyn). — <i>Earth and High Heaven</i> .....	349
GRÉGOIRE-COUPAL (Marie-Antoinette). — <i>Pourquoi pleures-tu Madonnina?</i> .....	465
GRENET (Paul-Bernard). — <i>Pierre Teilhard de Chardin ou le philosophe malgré lui</i> .....	129-130
GROVE (Frederick Philip). — <i>Snow</i> .....	346-347
GUÉVREMONT (Germaine). — <i>Marie-Didace</i> .....	595
GUINARD, o.m.i. — <i>Les Noms indiens de mon Pays</i> .....	334-335
HÉBERT (Anne). — <i>Poèmes</i> .....	320
— <i>The House on the Esplanade</i> .....	346-347
HÉBERT (Jacques). — <i>Scandale à Bordeaux</i> .....	333-334
HOLGERSEN (Alma). — <i>Le Chant de la Salette</i> .....	589
HOLLIER (Robert). — <i>Bétail</i> .....	312
<i>Imitation de Jésus-Christ</i> .....	127-128
JANY (André). — <i>Jean Blin, missionnaire en Chine</i> .....	476
JASMIN (Claude). — <i>La Corde au Cou</i> .....	312-313
— <i>Et puis tout est silence</i> .....	313
JOPPIN (Gabriel), s.j. — <i>La Visitation</i> .....	125
KEITH (Marion). — <i>The Grand Lady</i> .....	346
KERR (G.). — <i>A Historical Atlas of Canada</i> .....	593
KIRKWOOD (M. M.). — <i>Santayana, the Saint of the Imagination</i> .....	600-601
KREIN (Dr Daniela). — <i>Les Anges aux Mains sales</i> .....	128-129
LABERGE (Raymond). — <i>Zénith Amer</i> .....	321

	PAGES
LABRECQUE (Pierre). — <i>Corail de Soi-Même</i> .....	321
LAFORTUNE (Abbé Ambroise). — <i>Trois Pouces en Coup de Vent</i> .....	339
LALLEMANT (Louis), s.j. — <i>Doctrine spirituelle</i> .....	122
LANGUIRAND (Jacques). — <i>Le Gibet</i> .....	327-328
LAPOINTE (Paul-Marie). — <i>Choix de Poèmes arabes</i> .....	321-322
LAPORTE (Pierre). — <i>Le vrai Visage de Maurice Duplessis</i> .....	334
LASNIER (Rina). — <i>Mémoires sans Jours</i> .....	322
LAURENDEAU (André). — <i>Voyages au pays de l'enfance</i> .....	339-340
LAWRENCE (Merloyd). — <i>Mad Shadows</i> .....	346
LEACOCK (Stephen). — <i>Sunshine Sketches of a Little Town</i> .....	349
— <i>The Marine Excursion</i> .....	346-347
LEBLANC (Madeleine). — <i>Ombre et Lumière</i> .....	322
LECHÈNE (Robert). — <i>Mystères sous nos pas</i> .....	473-474
LECLERC (Félix). — <i>Théâtre de Village</i> .....	333
LECLERC (Gilles). — <i>Journal d'un Inquisiteur</i> .....	335
LE FORT (Gertrud von). — <i>La dernière à l'échafaud</i> .....	595-596
LE FRANC (Marie). — <i>Enfance Marine</i> .....	477
LEGAULT (Émile), c.s.c. — <i>Kermesse des Anges et des Hommes</i> .....	125 ; 332
LEMELIN (Roger). — <i>The Stations of the Cross</i> .....	346-347
Léon Zitrone vous parle de l'U.R.S.S. ....	460-471
<i>Les Origines de l'Homme</i> .....	472-473
LÉVESQUE (Albert). — <i>La Dualité culturelle</i> .....	335-336
LOWENFELD (Margaret). — <i>Le Mosaïc Test</i> .....	588
MACLENNAN (Hugh). — <i>Scotchman's Return and Other Essays</i> .....	347-348
— <i>The Classical Tradition and Education</i> .....	347-348
— <i>Journey into the Present</i> .....	347-348
MARTIN (Claire). — <i>Doux-amer</i> .....	313-314
MAURALT (M <sup>re</sup> Olivier). — <i>Confidences</i> .....	337
<i>Mélanges de l'Institut dominicain d'Études orientales du Caire (M.I.D.E.O.)</i> .....	468-469
MÉNARD (Jean) — <i>Le roman et le conte</i> .....	307-308
MICHAUD (Paul). — <i>Mon p'tit Frère</i> .....	338
MITCHELL (W. O.). — <i>Who Has Seen The Wind</i> .....	349
MOREAU (François). — <i>Les Taupes</i> .....	330-331
MORIN (Paul). — <i>Géronte et son Miroir</i> .....	323
NADEAU (Eugène), o.m.i. — <i>La Perle au Fond du Gouffre</i> .....	127-128
PARADIS (Suzanne). — <i>A temps, le bonheur</i> .....	323
PARENTE (Pascal-P.). — <i>Père Pio, premier prêtre stigmatisé</i> .....	477
PENFIELD (Wilder). — <i>The Torch</i> .....	345
PERROY (Marguerite). — <i>Sous la Cendre</i> .....	596
PETIT (Léon). — <i>Fragments</i> .....	323-324
PILON (Jean-Guy). — <i>La Mouette et le Large</i> .....	324
PINSONNEAULT (Jean-Paul). — <i>Jérôme Aquin</i> .....	314
PORTAL (Marcel). — <i>Au Cœur de la Chênaie</i> .....	314-315
PRIMEAU (Marguerite). — <i>Dans le Muskeg</i> .....	315
RADDALL (Thomas H.). — <i>The Governor's Lady</i> .....	345
RINGUET. — <i>The Heritage</i> .....	346-347
ROBINSON (Brian). — <i>Lettres canadiennes-anglaises en 1960</i> .....	341-342
ROMIC (Walter). — <i>The Guide to Catholic Literature</i> .....	123
ROQUEBRUNE (Robert de). — <i>La Seigneuresse</i> .....	315

	PAGES
— <i>Les Habits rouges</i> .....	127-128
ROSS (Sinclair). — <i>The Painted Door</i> .....	346-347
ROUSTANG (François), s.j. — <i>Jésuites de la Nouvelle-France</i> .....	599-600
ROYAL SOCIETY OF CANADA. — <i>Canadian Universities Today</i> .....	600
<i>La Sainte Bible du chanoine Crampon</i> .....	122
SALES (Lorenzo). — <i>La Toute Petite Voie d'Amour</i> .....	597
SAVARD (M <sup>re</sup> F.-A.). — <i>La Folle, drame lyrique en trois tableaux</i> .....	331-332
— <i>Martin et le Pauvre</i> .....	128
— <i>Menaud, maître-draveur</i> .....	127-128
SCHNEIDER (Fr.). — <i>L'Enfant, cet inconnu</i> .....	128
SCHOEPS (H. J.). — <i>Was ist and was will die Geistesgeschichte? Ueber Theorie und Praxis der Zeitgeistforschung</i> .....	593-594
SCOTT (F. R.) and SMITH (A. J. M.). — <i>The Blasted Pine</i> .....	349
SEIPOLT (Adalbert). — <i>Tous les chemins mènent à Rome</i> .....	597
SMITH (A. J. M.). — <i>The Oxford Book of Canadian Verse</i> .....	348-349
— <i>The Book of Canadian Poetry</i> .....	348-349
<i>La Société canadienne d'Histoire de l'Église catholique</i> .....	467-468
SOCCORSI (Philippus), s.j. — <i>De Geometriis et Spatiis non Euclideanis</i> .....	471
<i>Syndicalisme et Organisation professionnelle. Compte rendu des Cours, Carrefours et Conférences</i> .....	594
TAUSCH (R.). — <i>Das psychotherapeutische Gespräch. Wachsenen-Psycho- therapie in nicht-directiver Orientierung</i> .....	475-476
THÉRIAULT (Yves). — <i>Ashini</i> .....	316
THÉRIO (Adrien). — <i>La Soif et le Mirage</i> .....	316
TOUGAS (Gérard). — <i>Histoire de la Littérature canadienne-française</i> .....	298-301
TOUPIN (Paul). — <i>Le Mensonge, pièce en trois actes</i> .....	331
— <i>Souvenirs pour demain</i> .....	339
TREFZER (F.). — <i>Betrachtungsbuch. Für alle Tage des Jahres</i> .....	592
TREMBLAY (Gemma). — <i>Rhapsodie Auburn</i> .....	324
TROTTIER (Pierre). — <i>Les Belles au Bois Dormant</i> .....	324-325
UNTEL (Frère). — <i>Les Insolences du Frère Untel</i> .....	337-338
VIALAR (Paul). — <i>Les Quatre Zingari</i> .....	598
VIËTOR (K.). — <i>Gœthe Anschauung vom Menschen</i> .....	593
VIGNEAULT (Gilles). — <i>Contes sur la pointe des pieds</i> .....	317
VILAIN (Maurice). — <i>La Prière de Jésus pour l'Unité chrétienne</i> .....	588
VINCENT (Jacqueline). — <i>Livre de l'Amour</i> .....	466
WADE (Mason, Ed.). — <i>Canadian Dualism. Studies of French-English Relations</i> .....	593
WALKER (David). — <i>Where the High Winds Blow</i> .....	343-344
WEAVER (Robert). — <i>Canadian Short Stories</i> .....	346-347
WIDDOWS (P. J.). — <i>Selected Poems</i> .....	349
WYCZYNSKI (Paul). — <i>Émile Nelligan, sources et originalité de son œuvre</i> .....	304-307
WYSZYNSKI (Stefan). — <i>L'Esprit du Travail</i> .....	469-470
YOUNG (Phyllis Brett). — <i>The Torontonians</i> .....	344

\* \* \*



**Revue**  
**de**  
**l'Université d'Ottawa**



**Revue**  
**de**  
**l'Université d'Ottawa**



**Section spéciale**  
**Volume trente et unième**  
**1961**



**L'Université d'Ottawa**  
**Canada**



# *La philosophie et son langage*

---

## — I —

La question de la philosophie et de son langage est passée au premier plan de la préoccupation philosophique contemporaine, du moins chez les philosophes qui évoluent dans le cercle de la pensée allemande et de la pensée d'expression anglaise des quelque trente dernières années. On n'a qu'à dépouiller les sommaires des revues ou des congrès philosophiques pour constater la fréquence de ce thème. Il semble donc opportun de présenter quelques réflexions sur la nature et sur l'évolution de cette question. Car celle-ci intéresse, on le verra, non seulement la philosophie du langage, mais le statut même de la philosophie et de sa méthode. C'est d'ailleurs une très vieille question qui affleure, au long de l'histoire, à la conscience des philosophes, mais dont la solution, telle que souvent présentée aujourd'hui, dénote une crise tragique de la pensée philosophique.

## — II —

Pour traiter adéquatement ce thème de la philosophie et de son langage, il faut en distinguer nettement deux aspects qui d'ailleurs interfèrent constamment : le premier, celui du style propre au langage philosophique ; le second, celui de l'objet spécifique de ce langage.

A propos du style ou de l'expression en philosophie, je voudrais proposer quelques remarques qui me sont fournies par l'analyse d'une enquête datant de 1923, menée par Constant Bourquin auprès de philosophes et de penseurs d'expression française, sur le thème général : « *Comment doivent écrire les philosophes*<sup>1</sup> ? » On y relève quarante-neuf réponses qui me semblent constituer un témoignage assez fidèle de l'attitude française de l'époque. Ainsi, pour ne mentionner que les plus connus, les noms de Bergson, Blondel, Maritain, Lalande, Bouglé, Parodi ; de Rey, Rougier, Benda, Le Bon, semblent être garants de cette authenticité.

<sup>1</sup> Paris, Editions du Monde nouveau, 1923, 166 p.

Il se dégage nettement de l'enquête que la philosophie a besoin d'un vocabulaire technique pour s'exprimer; qu'elle ne peut se servir de la langue de tout le monde. Ce besoin est sans doute attesté par le fait de l'existence de langues techniques si variées d'une philosophie à l'autre. De là vient la nécessité d'un travail lexicographique très attentif pour quiconque aborde l'étude des grands philosophes. Conclusion banale, certes ! Mais peut-on justifier ce besoin ? Oui, et c'est ici qu'apparaît l'importance de l'enquête, car s'y dessinent nettement la loi générale de la solidarité de l'expression et de l'objet philosophiques; l'interférence vitale du langage et de la méthode philosophiques, — en quoi la philosophie est logée à l'enseigne des sciences, si du moins l'on consent à voir dans la philosophie une requête spéciale et authentique de l'intelligence.

Pour commencer, reconnaissons avec MM. Bergson, Lalande et Maritain, qu'il se présente deux familles de problèmes philosophiques. *Les problèmes généraux*, vastes questions qui peuvent se traiter dans une langue accessible à tout homme, non seulement cultivé, mais civilisé. « Liberté, devoir, signification de la vie, structure générale de l'esprit, fonctions essentielles de la pensée, place de l'homme dans la nature, etc. », autant de sujets qui intéressent tout le monde. *Les questions spéciales*, d'autre part, « qui n'intéressent que les philosophes et les savants, [...] ressortissent toujours, par quelque côté, à l'histoire de la philosophie, à la logique ou à la théorie de la connaissance, à la psychologie, à la pathologie de l'esprit, aux sciences biologiques, physiques, mathématiques, etc.<sup>2</sup> ». Ici s'impose une langue spécialisée: la technique devient un instrument de précision et de rigueur intellectuelles, d'économie de l'expression (dont les mathématiques fournissent le paradigme par excellence); la technique constitue pour l'esprit un cadre, un « élément de stabilité, tout au moins relative, sans quoi il n'est plus de science possible<sup>3</sup> ». L'esprit a donc su inventer un outil précieux et indispensable à ses démarches. « Comme la philosophie a eu précisément pour tâche, en fait, d'élaborer des idées nouvelles, affirme avec raison M. Abel Rey, [...] des idées qui n'étaient pas du tout celles de tout le monde, il s'ensuit que les auteurs de ces systèmes

<sup>2</sup> *Op. cit.*, p. 12; voir p. 23, 75.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 118.

ont eu besoin d'expressions nouvelles <sup>4</sup>. » La langue technique remplit donc, selon M. Blondel, une fonction « d'analyse et de synthèse explicites », constitue « un organisme logique des exigences intellectuelles aussi rigoureuses que possible <sup>5</sup> ». Et M. Maritain en donne pour raison dernière que « la science ne requiert un vocabulaire spécial que parce qu'elle requiert d'abord quelque chose de plus profond et de plus spirituel : la présence dans l'intelligence d'une *qualité* (exis, « habitus »), qui détermine et élève celle-ci par rapport à un objet spécial et spécialement difficile, et qui exige par suite des concepts spécialement taillés et affinés pour avoir prise sur la *scibilité* spécifique de l'objet <sup>6</sup> ».

La langue spécialisée affirme donc la solidarité de la pensée et du langage, même si la pensée dépasse le langage. En effet, comme le note F. Grandjean, « chaque philosophe a mis, met et mettra dans les mots qu'il emploie les convictions dont il est plein, et dont il ne peut s'abstraire <sup>7</sup> ». Et sans adhérer à la conception de la philosophie qu'implique la formule employée, je cite les très fines remarques de M. Jules de Gaultier à ce propos :

Il y a cette différence entre les mots de la langue commune et ceux de la langue philosophique que les premiers s'appliquent à des objets qui ont acquis déjà au regard de l'esprit une réalité distincte avant qu'ils aient reçu des noms, tandis que les autres ont trait à des objets que l'esprit s'efforce de façonner en même temps qu'il les nomme. [...] L'acte par lequel l'esprit donne des noms se confond ici avec l'acte de création lui-même, avec une genèse toujours inachevée qui continue d'élaborer, de modifier l'objet *par-delà la signification que le nom lui a attribuée* <sup>8</sup>.

Voilà pourquoi, « le philosophe, remarque Ernest Scillièrre, sera toujours contraint d'employer des mots que l'usage courant ignore [...] sa tâche consiste à pousser plus avant, par l'abstraction continuée, la synthèse de l'expérience humaine. Or, s'il veut faire œuvre originale en pareille matière, il lui faudra réunir, sous une même étiquette, des idées et des aperçus qui ne l'ont pas encore été jusqu'à sa venue; et cette étiquette, c'est un mot, créé par lui de façon à le faire pourtant

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 18; voir p. 64, 112-113.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 74-75.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 34-35.

aussi intelligible qu'il se peut, par les associations d'idées qu'il éveillera <sup>9</sup>. »

Mais gare aux associations d'idées : il est de fausses clartés qui donnent à croire que tel philosophe est de lecture facile — et l'on aime à citer Descartes, Malebranche, plus tard Poincaré — qui pourtant ne l'est pas. Abel Rey fait observer que souvent les philosophes « ont donné à des mots usuels un sens nouveau et particulier, et alors ce sont, pour le profane, les auteurs difficiles, car on croit comprendre d'emblée. Or, on ne comprend ici — comme partout ailleurs — qu'après une longue, patiente et dure étude. Exemple : les « natures simples » de Descartes <sup>10</sup>. » Autre exemple fourni par Christiane Fournier : « La raison n'est pas la même pour Descartes que pour Kant; Descartes l'explique avec les mots de tout le monde; Kant avec des mots à lui; le résultat n'est pas sensiblement différent. Pour comprendre Descartes, il faut discerner la nouveauté de l'idée à travers la banalité de la forme; pour comprendre Kant il faut, en s'appuyant sur le mot qui n'y aide guère, faire l'ascension vers l'idée <sup>11</sup>. »

La philosophie est en effet dans une position unique : son point de départ, ses données premières, « ce sont, d'une part, l'ensemble des résultats des diverses sciences, et de l'autre, la vie même, la pensée et l'expérience communes exprimées par le langage ». Voilà pourquoi la philosophie doit employer, entre autres termes, « les mots que tous emploient, que tous croient comprendre, et où sont cristallisées nos conceptions spontanées sur nous-mêmes et sur les choses ». Mais de tels mots « sont gros d'équivoques, inaperçues par la pensée populaire, et parfois aussi révélatrices d'analogies secrètes et profondes ». Et, poursuit M. Parodi, auquel nous empruntons cette analyse, « tous ceux qui ont quelque familiarité avec les textes philosophiques savent qu'on y rencontre deux types d'obscurité : celle d'un Kant, si l'on veut, qui multiplie les néologismes, et celle d'un Descartes, qui prend en des sens qui lui sont propres les mots de la langue commune : or, tous savent aussi que cette sorte d'obscurité est, des deux, la plus redoutable. Que

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 45; voir p. 76.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 120.



de littérateurs ou de lecteurs non initiés trouvent que le *Discours de la Méthode* est un ouvrage facile <sup>12</sup> ! »

Nous voici donc en présence d'une difficulté remarquable : la langue commune peut facilement induire en erreur le lecteur non averti; la langue spécialisée ne peut que le rebuter. « Les mots les plus simples, les moins techniques, tels que *bien, mal, vérité, justice, vertu*, n'ont pas le même sens pour saint Thomas, pour Kant, ou pour Auguste Comte <sup>13</sup>. » D'autres mots sont de véritables nids d'équivoque, tels *raison, intuition, déterminisme*. Enfin, il existe même des mots *multivoques*, c'est-à-dire, il peut y avoir plusieurs mots pour exprimer la même idée, tels *idéalisme, réalisme* <sup>14</sup>, etc.

Comment alors sortir de l'impasse ? comment viser à une audience aussi vaste que possible, car enfin, le langage doit rester un moyen de transmission et de communication ! Le vieux Socrate nous tend une première clef : « Pour l'ordinaire ce n'est point bassesse d'esprit d'employer les noms et les verbes dans leur acception vulgaire, et de ne pas les éplucher ni les prendre à la rigueur; au contraire, il y a plutôt de la petitesse à en user autrement. Cependant cela est quelquefois nécessaire <sup>15</sup>. »

Il y a donc à tracer une limite, la moins imprécise possible, entre l'usage et l'abus de la langue spécialisée. Comme l'écrit M. Bergson, les termes techniques « seront à leur place si le lecteur suffisamment instruit, suffisamment exercé à la réflexion philosophique, ne s'aperçoit pas de leur présence. Ceux qu'il remarque ne devraient pas être là <sup>16</sup>. » Toutefois, remarque M. Blondel, les termes les plus techniques, « quand ils sont précisés et justifiés [...] sont compatibles avec la tenue la plus littéraire du style; ils ne constituent à aucun degré un jargon; ils n'obscurcissent pas, ils condensent et éclairent. Ce ne sont pas eux qui sont difficiles à comprendre; ce sont les idées qu'ils servent à traduire. C'est le fond qui est technique, et la forme par surcroît <sup>17</sup>. »

On ne peut donc toujours échapper aux exigences de la technique. Mais la technique elle-même doit parfois capituler devant les exigences

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 38-39.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>14</sup> Voir *ibid.*, p. 9, 68, 148.

<sup>15</sup> *Théétète*, 184 c, cité par C. FOURNIER, *ibid.*, p. 119.

<sup>16</sup> *Comment doivent écrire les Philosophes ?*, p. 12.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 55.

impondérables des lois du langage vivant. Dans leur circulation, les mots, même les plus techniques, ont un élan évolutif remarquable, en fonction des milieux, des mentalités; en fonction des sentiments, parfois très passionnés, en fonction même des modes, dont ils sont l'expression. De plus, dans leur invention, les mots doivent se contenter, le plus souvent, de ne dénommer, de ne déterminer que les contours des objets plutôt que d'exprimer leur essence : les mots « désignent, certes; mais à mesure que se compliquent et se subtilisent les moyens d'investigation et de connaissance dont nous disposons, notre vocabulaire s'infléchit au gré de notions nouvelles et de sentiments inédits. Un même mot accepte volontiers dix significations différentes qui sont autant d'approximations vers cet absolu du vocabulaire où s'abîme tout langage parvenu à sa perfection. » Déjà l'horizon de la méthode phénoménologique ! Et le même G.-L. Tautain, pour accentuer l'avatar de la vie des mots, rappelle l'analogie offerte par la poésie moderne, depuis Baudelaire et Mallarmé, dans sa recherche impénitente du « tiers-vocable » et du « tiers sens », « c'est-à-dire de vocables non imprimés et de significations non point imposées mais suggérées<sup>18</sup> ».

C'est en songeant à cette vie de l'esprit, reflétée par la vie des mots, que Bergson peut écrire : si une chose « ne peut pas s'enfermer dans une formule, comme une courbe construite par notre esprit et définie par une équation, si le penseur a dû tourner autour d'elle dans des directions variées et n'arrivant pas nécessairement à un centre, c'est dommage pour une logique trop simple, mais non pas pour une pensée qui veut s'assouplir, s'élargir, se modeler sur la réalité<sup>19</sup> ». Nous voici donc conduits à trois conclusions : l'une, de Bergson, qu'en matière de significations des termes, « il faudra toujours pour comprendre ces significations qui sont des solutions, s'adresser aux philosophes eux-mêmes qui les ont proposées<sup>20</sup> »; l'autre, de J. Maritain, que si la philosophie, plus précisément la métaphysique, est une sagesse, et qu'à ce compte tous les hommes ont besoin d'elle, cependant son objet est le plus élevé et le plus ardu, « elle exige de celui qui aspire à la posséder la plus haute et la plus difficile *formation* de l'intelligence, et donc un

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 117-118.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 15.

matériel conceptuel et terminologique nécessairement spécialisé <sup>21</sup> ». Enfin, dernière conclusion, une distinction s'impose, selon Georges Renard, entre *la phase d'invention* ou de recherche et *la phase de diffusion*. Dans la première, « des mots nouveaux peuvent être nécessaires pour des vérités nouvelles. L'ouvrage qui les contient est destiné à des initiés, à des spécialistes. » Dans la seconde, « la traduction en langage ordinaire de théories d'abord recouvertes d'expressions obscures [...] peut passer pour une sorte de contrôle de ces théories mêmes <sup>22</sup> ». Pour M. Maritain, il ne reste, en pratique, qu'à revenir à la solution des anciens : à côté de l'œuvre proprement scientifique et démonstrative, présenter au public instruit, à « tout le monde » le fruit de ses travaux, « mais en usant d'un mode d'exposition qui ne peut plus relever dès lors que de l'art de persuader (de la *dialectique* au sens aristotélicien) et qui vise à engendrer dans l'âme *l'opinion vraie* plutôt que *la science*. C'est pour ce motif que Platon et Aristote ont écrit leurs dialogues <sup>23</sup>. »

— III —

Il aurait fallu noter précieusement, au cours de cette analyse, les réactions symptomatiques de certaines réponses qui indiquent que tout ne va pas pour le mieux dans le monde de la philosophie française de l'époque. Il y règne d'abord un climat d'inquiétude au sujet de l'influence de la philosophie allemande sur la pensée et l'expression françaises en philosophie. Qu'on soit de droite ou de gauche — car cette distinction devient de plus en plus nécessaire depuis que l'on a *politisé* toutes choses, — on veut « dégermaniser » le style des penseurs <sup>24</sup>. Que dirait-on aujourd'hui — car les allusions ne vont guère au-delà de Hegel, — depuis la venue d'Edmund Husserl, de Martin Heidegger, et des néo-thomistes allemands qui ont accroché leur char à l'étoile de la phénoménologie et des philosophes de l'existence ! Seul P. Lebesgue donne à ce phénomène du langage philosophique ultra-spécialisé une explication objective : « Notre vocabulaire philosophique est né avec la scolastique. Il est passé

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 88-89.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>24</sup> Voir *ibid.*, p. 89.

directement du latin au français et dans les langues modernes de l'Europe occidentale. Seuls les philosophes de langue allemande ont essayé de créer des termes spéciaux à l'aide des racines germaniques, ce qui n'est pas allé sans inconvénients pour l'interprétation exacte de leur pensée <sup>25</sup>. »

Cette irritation que je relève au sujet des phénomènes de langue se joint, chez d'autres, à une incertitude déclarée sur la nature même de la philosophie. Il faudrait, en effet, d'abord pouvoir définir la philosophie. Selon F. Grandjean, « le mot de *philosophie* [est] le plus mal défini et le plus difficile à définir de tous les termes philosophiques [...] si l'on veut être renseigné et prendre parti en pleine connaissance de cause, on sera entraîné à rechercher les différents sens du mot *philosophie* au cours de l'histoire, et son origine. Mais du même coup on sera forcé de parcourir toute l'histoire de la philosophie européenne, car on s'apercevra que la définition du mot *philosophie* est inséparable de l'histoire de la philosophie <sup>26</sup>. » Mais l'histoire, hélas, ne peut que continuer la confusion.

Voici même que se restreint, s'amenuise, le sens de ce terme. Pour Robert Randau, « les domaines traditionnels [et tout de convention] de la philosophie tendent à se morceler et à se constituer en majorats. [...] Le terme de *philosophie* ne donne aucune certitude quand on l'emploie sur un ordre de faits ou sur un chapelet de pensées. Il synthétise une collection d'impressions. Si l'on ne veut le bannir du langage scientifique, il sera essentiel de restreindre sa signification <sup>27</sup>. »

Un philosophe des sciences, Gaston Moch, avoue que son choix est fait depuis sa première jeunesse : « Je ne peux concevoir d'autre philosophie que celle qui tend à réaliser la synthèse de nos connaissances positives, en laissant aux poètes les développements sur les choses que nous ignorons [...] [son vocabulaire technique est tout trouvé] : c'est la somme des vocabulaires des diverses sciences <sup>28</sup>. »

Tel reviendrait à la tradition de Socrate : « Le philosophe, si je consens à ma seule pensée, est un profond mais peut-être multiple

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 50-51.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 109.

artiste. L'artiste de lui-même et de sa propre harmonie <sup>29</sup>. » Tel autre verrait joyeusement disparaître toute la corporation des philosophes : « La vraie philosophie est dans la langue du peuple, dans l'œuvre des poètes et dans les recherches des savants; le reste n'a pas de raison d'être, s'il n'a l'excuse de l'art; or rien n'est plus injurieux pour l'art, la science et la belle langue que l'œuvre des philosophes que vous visez <sup>30</sup>. » On croirait entendre la réhabilitation actuelle des poètes-philosophes ! Enfin, on trouve même une tentative de *réduction* de la philosophie à la psychoneurologie. C'est déjà Carnap, première manière, ou du moins Pavlov et ses disciples soviétiques <sup>31</sup>.

Il n'est pas sans intérêt, dans la conjoncture présente, de constater que l'un de nos philosophes se tourne vers l'idéal de la logique formelle dans l'espoir d'arrêter et de préciser le vocabulaire philosophique. Il est « au moins un [domaine], écrit Adrien Naville, où l'unification du vocabulaire est déjà chose faite, je veux parler de la logique formelle. Aristote et après lui les scolastiques ont créé pour la théorie du raisonnement une terminologie qui peut servir de modèle. Et, si les travaux modernes aboutissent à un élargissement important de cette discipline, la terminologie nouvelle s'annonce comme aspirant à la même netteté et la même rigueur <sup>32</sup>. » Témoignage isolé ! Car une seule fois le nom de Russell est prononcé. Mais l'on connaît déjà la réaction de M. Maritain qui reprend ici les jugements de la *Petite Logique* (1923) sur la vanité du rêve de fixité absolue du vocabulaire : « Cette variété de sens et cette élasticité [des mots] ont sans doute des inconvénients, surtout pour les personnes que penser fatigue, mais ne font qu'attester l'imperfection essentielle de tout système de signes matériels, et la faiblesse essentielle d'un esprit qui doit s'aider d'un tel système de signes pour progresser; tout effort pour se débarrasser radicalement de ces inconvénients en rendant le langage absolument fixe et rigide irait *contre la nature*, et conduirait sans nul doute à des inconvénients incomparablement plus graves. Je considère à ce point de vue l'esprit qui dirige les tentatives des Logisticiens comme foncièrement anti-philosophique <sup>33</sup>. »

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 129-132.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 76-77.

## — IV —

Trente ans sont écoulés. La problématique du langage de la philosophie a changé de face. En 1954, paraît, aux P.U.F., un cahier qui a pour titre : *Peut-on se passer de métaphysique ?* dans lequel douze jeunes philosophes français s'efforcent de « dégager la place de la métaphysique dans l'esprit de notre époque ». En 1956, le *Giornale di Metafisica* (Turin) publie les réponses de trente-sept philosophes à la question : « Une métaphysique est-elle possible ? Comment se pose aujourd'hui le problème de la métaphysique ? » (XI, n° 4-6). En 1957, Jean-François Revel lance ironiquement la question : *Pourquoi des philosophes ?* (Paris, Julliard), dans un réquisitoire, parfois violent, contre la philosophie.

Que s'est-il donc passé ? Pourquoi cette inquiétude ou cette irritation ? On connaît en gros la réponse : l'impérialisme de la méthode des sciences physiques dont la fécondité pratique crève les yeux, l'avènement de la phénoménologie et le cortège des philosophies de l'existence, la séduction du marxisme en sa théorie matérialiste de la connaissance, conditionnée par la pratique, tout conspire à remettre en question, selon des exigences et des perspectives nouvelles, les réponses fondamentales que l'on avait convenu jusqu'ici de confier à la philosophie.

Mais puisque mon propos, en cette seconde partie, est d'exposer la question de l'objet spécifique du langage philosophique, je dois me tourner vers deux courants d'idées qui ont abordé directement cette question et dont l'influence s'exerce tantôt ouvertement, tantôt d'une façon larvée, sur la pensée contemporaine : le positivisme logique et l'école dite de l'analyse.

## — V —

Je n'ai pas la prétention de retracer ici l'histoire du mouvement connu sous le nom de positivisme logique. Comme toutes les étiquettes de l'histoire de la philosophie, celle de positivisme logique bloque plutôt un ensemble de tendances que de doctrines très arrêtées. On y trouve des adeptes dont les nuances de pensée vont de l'extrême gauche à l'extrême droite, et les positions doctrinales elles-mêmes offrent un caractère dialectique qui engendre des corrections, des reprises, des

restrictions qui finissent par adoucir le mordant et le radicalisme originaux. Il s'agit, évidemment, d'une pensée dont l'idéal s'inspire à la fois des méthodes des sciences expérimentales et de celles de la logique moderne, c'est-à-dire de la logique qui s'est développée à partir des schèmes Peano-russelliens. Mais, sous une telle orientation, quelle solution s'impose au problème qui nous intéresse ici, à savoir, le problème de l'objet spécifique du langage philosophique ?

La pensée du positivisme logique est sortie des rencontres et des discussions entre savants et philosophes, en ce désormais fameux Cercle de Vienne, à partir surtout de 1923. Un manifeste rendu public en 1929<sup>34</sup> affirme la volonté d'atteindre à l'unité de la science et de la connaissance véritables, grâce à la conjonction des méthodes de la logique et des critères du positivisme. C'est donc à la fois une tentative d'expurgation du langage scientifique et d'universalisation de ce langage. Les trois autorités dont l'influence s'avère prépondérante, dès l'origine, furent, du côté des sciences, le positiviste Ernst Mach (1838-1916), qui déjà avait anticipé cette idée de l'unité de la science en affirmant que tout énoncé scientifique se réduit ou devrait se réduire à un énoncé des données immédiates de l'observation sensible; et, du côté de la logique, Bertrand Russell (1872-...) et Ludwig Wittgenstein (1889-1951) — bien que ni Russell ni Wittgenstein ne voudraient être rangés au sein du mouvement du positivisme logique<sup>35</sup>.

La voix la plus écoutée est, sans doute, celle de Rudolf Carnap (1891-...), l'un des pionniers du mouvement et son interprète le plus fécond. Dès 1928, Carnap publie *Die logische Aufbau der Welt* (La Construction logique du Monde), où se trouve exposée la théorie de la construction ou de la généalogie des objets scientifiques. De même que Russell et Whitehead ont tenté de réduire les concepts fondamentaux des mathématiques aux concepts fondamentaux de la logique, ainsi Carnap veut se servir de la logique pour réduire les objets fondamentaux des sciences naturelles et des sciences de l'homme aux objets fondamentaux que nous fournissent l'observation et l'expérience

<sup>34</sup> *Wissenschaftliche Weltauffassung — Der Wiener Kreis* (L'interprétation scientifique du monde — Le Cercle de Vienne).

<sup>35</sup> Pour l'histoire des origines du mouvement, voir J. JOERGENSEN, *The Development of Logical Empiricism*, dans *International Encyclopedia of Unified Science*, Chicago, The University of Chicago Press, 1951, vol. II, n° 9, p. 2-10.

immédiate, comme dans le cas privilégié des objets physiques, c'est-à-dire des objets matériels de la vie quotidienne.

Pour cette tâche, il faut d'abord un critère de la signification et de la vérité : « Si un énoncé exprime un état de choses [actuel ou possible], [bref, s'il est fondé sur l'expérience], cet énoncé est pourvu de signification. [...] Et il est vrai, si l'état de choses existe, sinon cet énoncé est faux <sup>36</sup>. »

Il faut ensuite une méthode de traduction des énoncés des sciences naturelles et des sciences de l'homme en des énoncés réductibles aux données immédiates de l'expérience et possédant la même valeur de vérité que les énoncés originaux. Ici doivent intervenir les principes d'une logique de l'extension et une table provisoire des catégories, qui vont permettre la reconstruction rationnelle et intuitive de la réalité. En principe, la logique et l'expérience immédiate deviennent les seules sources de la connaissance <sup>37</sup>.

Mais que devient la philosophie en cette reconstruction de l'univers de la connaissance ? On soupçonne déjà que la philosophie — dans un tel schéma empiriste — ne saurait trouver sa place, car il semble bien que son objet lui a été subtilisé. Cependant, six ans plus tard, en 1934, Carnap publie *Logische Syntax der Sprache*, traduit en anglais sous le titre *Logical Syntax of Language* (1937). C'est là, principalement, que l'on apprend que « la philosophie doit être remplacée par la logique de la science, — c'est-à-dire, par l'analyse logique des concepts et des énoncés des sciences, car la logique de la science n'est rien d'autre que la syntaxe logique de la science <sup>38</sup> ».

En effet, les recherches de la philosophie traditionnelle — dont l'objet échappe aux considérations des sciences exactes, — s'avèrent, à la critique, ne porter que sur des pseudo-problèmes. Ses énoncés, en métaphysique, en éthique normative, en philosophie des valeurs, sont des pseudo-énoncés, sans contenu logique, « de pures expressions du sentiment » (feeling). Même si l'on rétorque que le point de vue de la philosophie diffère de celui des sciences, dans les domaines de la

<sup>36</sup> Cité par J. JOERGENSEN, *ibid.*, p. 29, d'après R. CARNAP, *Sheinprobleme in der Philosophie*, Berlin, 1928, p. 27-28.

<sup>37</sup> Voir *ibid.*, p. 30-33, 38. — Les quatre catégories: objets culturels, autres esprits, objets physiques, nos propres esprits.

<sup>38</sup> R. CARNAP, *op. cit.*, London, Routledge & Kegan Paul Ltd., 1937, 2<sup>e</sup> impression, 1949, *Préface*, p. xii.



logique, de l'épistémologie, de la philosophie de la nature, de la philosophie de l'histoire, etc., on peut répondre que ces domaines ne sont pas plus privilégiés : les questions posées là comme dans le reste de la philosophie sont des questions logiques. Seules conservent leur authenticité scientifique les questions des sciences particulières et celles de l'analyse logique de la science <sup>39</sup>.

La philosophie est donc remplacée par la logique de la science et celle-ci devient la syntaxe du langage de la science. En effet, l'analyse du langage de la science permettra d'en constituer la syntaxe logique. Cette analyse ne portera que sur les énoncés, comme tels, que formulent les sciences. Elle en détachera le pur aspect formel et s'efforcera de constituer la langue idéale de la science. Les énoncés scientifiques sont donc considérés comme de purs signes linguistiques dont le développement se construit par un ensemble de règles de formation et de transformation, selon les procédés techniques de la logique moderne. Non seulement la langue de cette philosophie-ersatz est-elle devenue hautement technique et spécialisée, mais son objet est désormais réduit à celui de la logique <sup>40</sup>.

Dans la suite de ses travaux, Carnap publie, en 1942, *Introduction to Semantics* <sup>41</sup>, apportant à sa syntaxe antérieure diverses corrections ou précisions, et ajoutant de nouvelles dimensions à la logique de la science. Il s'agit, maintenant, à côté de l'analyse purement formelle du langage, d'analyser ses fonctions de signification. A cette occasion, Carnap maintient que la philosophie est la logique de la science, mais celle-ci ne doit pas comprendre seulement la syntaxe du langage de la science, mais doit s'adjoindre la sémantique de ce langage. Voilà pourquoi la thèse complète de Carnap se résume en celle-ci : « La tâche de la philosophie est l'analyse sémiotique », c'est-à-dire, « les problèmes de la philosophie ne concernent pas la nature ultime de l'être, — mais la structure sémiotique du langage de la science, y compris la partie théorique du langage de tous les jours <sup>42</sup> ». Nous voici donc sans illusion sur l'objet spécifique du langage philosophique.

<sup>39</sup> Voir *id.*, *ibid.*, p. 278-279.

<sup>40</sup> Voir *id.*, *ibid.*, p. 2, 277-284.

<sup>41</sup> Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1948.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 250; voir *Préface*, p. 5.

## — VI —

On aura sans doute remarqué cette précision de Carnap : la structure sémiotique « du langage de tous les jours ». C'est Bertrand Russell qui s'en prend, récemment, à ces messieurs qui appartiennent à « l'École de la philosophie sans pleurs » — « école ainsi nommée parce qu'elle rend la philosophie beaucoup plus facile qu'elle ne l'a jamais encore été : pour être philosophe compétent, il n'est que d'étudier *Fowler's Modern English Usage*; et les post-gradués peuvent aborder *The King's English*, mais ce livre exige de la prudence, car, ainsi que le titre l'indique, ce livre est quelque peu vieilli <sup>43</sup> ». Cette impatiente boutade à l'endroit de l'école de l'analyse ne manque pas de saveur sous la plume de celui qui contribua, chez les britanniques, à former la conviction que le travail philosophique consiste, pour une bonne part, en une activité d'analyse <sup>44</sup>. Lui-même écrivait un jour que « tout véritable problème philosophique est un problème d'analyse; et dans les problèmes d'analyse la meilleure méthode est celle qui part des résultats pour en arriver aux prémisses <sup>45</sup> ». Il est vrai que cette méthode a été tirée plutôt vers les procédés mis en œuvre par Russell pour résoudre les paradoxes logiques auxquels aboutissaient ses recherches de logique mathématique. D'abord, sa théorie des types, c'est-à-dire la distinction entre les pures expressions, simples conventions pour parler des valeurs d'une fonction, et les expressions possédant une valeur définie, mais selon une hiérarchie ou un ordre de niveaux ou paliers strictement notés. Ensuite, sa théorie des descriptions qui permet de faire la différence entre un nom qui toujours dans une proposition doit dénoter une personne ou une chose dans l'existence, et une description ou désignation à l'aide d'une propriété particulière qui n'est pas soumise à cette limite <sup>46</sup>. Ces procédés attiraient en effet l'attention sur les différences radicales pouvant se rencontrer entre les formes logiques et les formes grammaticales de la pensée. Il reste,

<sup>43</sup> *My Philosophical Development*, New-York, Simon and Schuster, 1959, p. 231.

<sup>44</sup> Voir F. COPLESTON, s.j., *Contemporary Philosophy*, London, Burns & Oates, 1956, p. 7.

<sup>45</sup> *Philosophical Importance of Mathematical Logic*, dans *Monist*, oct. 1913, cité par Alan WOOD, p. 264, apud B. RUSSELL, *My Philosophical Development*; voir *A History of Western Philosophy*, 1945, cité par Morton WHITE, *The Age of Analysis*, (The Mentor philosophers), New-York, The New American Library of World Literature Inc., 1956<sup>2</sup>, p. 197.

<sup>46</sup> Voir B. RUSSELL, *My Philosophical Development*, p. 81-82, 84.

toutefois, que l'analyse, telle que l'entend Russell, résorbe la philosophie dans la science au sens strict, et ne retient pour philosophique que le domaine fermé aux méthodes scientifiques, — le domaine des « valeurs »<sup>47</sup>.

L'enseignement de George Edward Moore (1823-1958), à Cambridge, devait accentuer ce glissement de l'activité philosophique vers l'analyse de l'expression ou du langage. Moore, a-t-on écrit, est un « philosopher's philosopher », le philosophe qui pose des questions au philosophe afin d'élucider son langage, au besoin, de lui faire subir une opération de « déflation », guidé qu'il sera toujours par le langage du sens commun, le langage usuel de l'homme moyen. « Il m'apparaît, déclare Moore, à la *Préface* des *Principia Ethica* (1905), qu'en Éthique, comme en toute autre étude de philosophie, les difficultés et les désaccords — dont l'histoire est remplie — tiennent surtout à une raison très simple, à savoir, à la tentative de répondre aux questions, sans d'abord découvrir avec précision quelle est la question à laquelle vous voulez répondre. » Souvent, « ce que les moralistes ont devant l'esprit n'est pas une seule question, mais plusieurs ». Alors, ce qui s'impose, c'est « un travail d'analyse et de distinction », travail d'ailleurs souvent très difficile<sup>48</sup>.

Ce travail difficile d'analyse, Moore le mène d'une allure qui semble bonhomme, détaché, « socratique », dira-t-on, mais jamais il ne manque de discerner toutes les conséquences d'une affirmation ou d'une distinction apportée par un philosophe, tout en faisant appel à sa règle suprême d'interprétation ordinaire, usuelle ou commune, des termes ou des propositions, mais aussi de la primauté de la connaissance ou de l'intelligence du sens commun<sup>49</sup>.

#### Un exemple des procédés de Moore ?

L'existence est-elle un prédicat ? Je ne vois pas du tout clairement le sens de cette question. Mr. Kneale dit que l'existence n'est pas un prédicat. Mais que veut-il dire par ces mots « L'existence n'est pas un prédicat » ? [...] Il dit que le mot « prédicat » a deux sens différents, un sens logique et un sens grammatical. Alors il doit s'ensuivre que les mots « L'existence n'est pas un prédicat » peuvent avoir deux sens différents selon que celui qui les emploie se sert de « prédicat » au sens logique ou

<sup>47</sup> Voir Morton WHITE, *op. cit.*, p. 201.

<sup>48</sup> Cité par G. A. PAUL, dans *The Revolution in Philosophy*, London, Macmillan & Co. Ltd., 1957, p. 58.

<sup>49</sup> Voir G. A. PAUL, *op. cit.*, p. 63-64; voir p. 61.

au sens grammatical. Et je crois qu'il est clair que [Mr. Kneale] veut nous faire entendre que lorsque *lui* dit « L'existence n'est pas un prédicat », il emploie prédicat au sens logique, non pas au sens grammatical. Je crois que selon Mr. Kneale, si quelqu'un dit que « L'existence est un prédicat », en employant « prédicat » au sens grammatical, il a parfaitement raison : je crois que Mr. Kneale soutient que l'existence est réellement un prédicat au sens grammatical. Quoiqu'il en soit, je crois qu'il est clair qu'il ne désire pas discuter la question de savoir si c'est ou si ce n'est pas un prédicat au sens grammatical, mais seulement si c'en est un au sens logique. « [...] Mr. Kneale, en vérité », nous dit qu'un « prédicat au sens logique » c'est la même chose qu'un « attribut ». Mais si je pense que le sens du mot « attribut » est peut-être un peu plus clair que celui de la phrase « prédicat au sens logique », cela me semble encore loin d'être clair<sup>50</sup>...

Et Moore de mener sur une dizaine de pages cette analyse des termes et des énoncés, avec une patience, une opiniâtreté, une force de cohésion qui nous persuade aisément, comme le disent ceux qui l'ont connu, que « lorsque Moore devait lire une communication ou prendre part à une discussion, on pouvait être sûr que les choses iraient bon train<sup>51</sup> ».

Cependant l'on ne trouve nulle part une véritable définition ou description de cette méthode de l'analyse du langage usuel. Car on démontre l'analyse en analysant. Et si l'analyse devient l'activité philosophique proprement dite, avec l'arrivée du successeur de Moore, à Cambridge, Ludwig Wittgenstein, ce dernier insistera sur le fait que cette activité ne saurait se définir : elle se montre tout simplement, comme le musicien, en jouant, montre ce qu'est la musique; le danseur, en dansant, montre ce qu'est la danse.

Gilbert Ryle (1900-...), l'un des chefs de file des analystes contemporains, a tracé une esquisse fort éclairante de la contribution de Wittgenstein à cette transformation du rôle de la philosophie<sup>52</sup>. Dans les débats contemporains autour du problème des relations de la philosophie et des sciences, les positions se durcissaient aux deux pôles suivants : en Angleterre, on opposait sciences et philosophie, mais dans le but de trouver les fonctions positives de la logique et de la philoso-

<sup>50</sup> A. G. N. FLEW, ed., *Logic and Language*, 2nd series, p. 82-83, G. E. MOORE, *Is Existence a Predicate?* tiré des *Proceedings of the Aristotelian Society*, Supplementary vol. XV, 1936.

<sup>51</sup> G. A. PAUL, *op. cit.*, p. 69.

<sup>52</sup> D'abord communication radiophonique à la B.B.C., 26 mai 1951, cette étude fut reprise par la revue *Analysis* (Oxford), XII (1951). Je la cite et l'analyse selon l'édition de H. PETERSON, *Essays in Philosophy*, New-York, Pocket Books Inc., 1959, p. 421-431.

phie; à Vienne, dans le but de réfuter les prétentions de la philosophie à un rôle de science directrice, décidant, en droit, de la vérité des théories scientifiques <sup>53</sup>.

Sous l'influence de Gotlōb Frege et de Bertrand Russell, Ludwig Wittgenstein s'attacha à définir ce que l'on pouvait attendre de la logique et de la philosophie : ni sœur, ni parente, ni directrice des sciences, la philosophie n'a d'autre office que de manifester la logique des énoncés scientifiques sur le monde; en d'autres termes, Wittgenstein généralisait les conclusions particulières de Russell sur la nature linguistique de l'objet de la logique <sup>54</sup>.

Au *Tractatus logico-philosophicus* (1922), Wittgenstein est comme médusé par l'analogie entre une carte géographique, un diagramme, et les énoncés du langage. Leur vérité ou leur fausseté ne dépend pas seulement de l'ensemble des signes employés (points, lignes, marques, mots), mais encore de leur arrangement bien défini. Mais, au-delà, Wittgenstein découvre qu'un énoncé, une carte n'auront de signification que s'ils obéissent à une loi générale devant présider à cet arrangement défini. Wittgenstein avoue qu'il est impossible de parler de cette loi d'une manière significative. C'est comme si l'on demandait à un énoncé de commenter sa propre signification. C'est pourquoi la philosophie, si elle peut faire ouvrir les yeux sur les principes de structure des énoncés; si elle peut éclairer et délimiter la pensée qui autrement demeure comme opaque et embrouillée; cependant, elle reste impuissante à prononcer des énoncés significatifs à leur sujet. La philosophie n'est donc pas une science; elle ne possède aucun corps de doctrines; elle est une activité, heureuse ou malheureuse, qui nous fait voir ce que nous avons besoin de voir, mais sans jamais nous rendre capable de dire ce que nous avons appris. Pour revenir à la comparaison du début, la philosophie se démontre par l'activité philosophique, comme le tennis en jouant du tennis <sup>55</sup>.

Cette activité d'exploration de la logique interne des énoncés est au fond une enquête de logique formelle appliquée non seulement aux mathématiques, mais encore à divers problèmes philosophiques, en particulier à celui de la nature de la philosophie. Le *Tractatus*

<sup>53</sup> Voir *op. cit.*, p. 424.

<sup>54</sup> Voir *op. cit.*, p. 425-426.

<sup>55</sup> Voir *op. cit.*, p. 426-427.

demeure un livre ésotérique pour ceux qui n'ont pas l'outillage technique requis à sa lecture, et même les experts, au jugement de Ryle, ne peuvent dire ce qui est en train de s'y accomplir <sup>56</sup>.

Mais voici que les réflexions subséquentes de Wittgenstein l'amènent à prendre conscience du fait que l'analogie du tracé des cartes et de la structure du langage est une analogie, c'est-à-dire une ressemblance au milieu de différences ! Voici qu'il apparaît en révolte contre la méthode de la logique mathématique, en révolte contre tout ce qui prend l'allure de schèmes, de patrons, de moules, de rubriques — qu'ils viennent de la logique ou des écoles philosophiques. Certes, l'activité philosophique demeure une tentative d'élucidation du sens des expressions du langage : mais, tout comme G. E. Moore, Wittgenstein se consacre maintenant à l'étude du langage de tous les jours, du langage commun <sup>57</sup>. Il ne croit plus que la philosophie porte sur l'inexprimable; il évite, toutefois, toute déclaration sur la nature de la philosophie. Comme Socrate, jadis, pour la morale, Wittgenstein enseigne le métier de philosophe, sans jamais dire en quoi il consiste, sans aucune doctrine préalable, mais uniquement en « dé-montrant » quelles sortes de problèmes soulèvent les expressions souvent déconcertantes du langage, comment résoudre ces problèmes, mais toujours sans le dire, car la philosophie se démontre en philosophant.

Cette production de spécimens concrets de philosophie est comparée par Ryle à la méthode des « dégustateurs en thé » : échantillonnage gradué des différences d'une expression à une autre; dépistage patient des fausses analogies; bref, le procédé d'un « dégustateur en langage <sup>58</sup> ».

## — VII —

La philosophie est donc devenue « une analyse linguistique et tous les problèmes philosophiques sont des problèmes de langage <sup>59</sup> ». Le langage commun est la cour d'appel devant décider des questions philosophiques, — et l'objet du langage philosophique est lui-même de l'ordre du langage. On avait toujours pensé que le langage usuel était

<sup>56</sup> Voir *op. cit.*, p. 428.

<sup>57</sup> Voir *op. cit.*, p. 428-429; Ludwig WITTGENSTEIN, *Philosophical Investigations*, Oxford, Blackwell, 1953; *id.*, *Remarks on the Foundations of Mathematics*, Oxford, Blackwell, 1956.

<sup>58</sup> Voir *op. cit.*, p. 430.

<sup>59</sup> Voir F. COPLESTON, s.j., *Contemporary Philosophy*, p. 3.

à la source, à l'origine de la réflexion philosophique, puisque le langage est déjà un comprimé d'expérience, souvent très riche d'aperçus pré-philosophiques. Mais on ne croyait pas que la réflexion philosophique dût se noyer en cette source (je m'excuse du quiproquo). Car le sens véritable d'une proposition ne peut s'élucider que par une « analyse ontologique », l'analyse linguistique n'étant qu'un départ, et non pas un terme <sup>60</sup>. Mais il faut bien reconnaître que la réflexion métaphysique est dévalorisée, sinon suspecte, tant chez les néopositivistes que chez les analystes. On le comprend facilement pour les positivistes : seules les méthodes scientifiques donnent accès à la connaissance authentique. On s'en étonne moins chez les analystes que l'on a appelé de l'aile gauche : tel J. A. Ayer qui reste encore prisonnier de l'empirisme. Mais chez les analystes de l'aile droite, qui actuellement rayonnent surtout d'Oxford, il est loyal de reconnaître plutôt un état d'incertitude au sujet de la métaphysique qu'une attitude de non-recevoir à son endroit. D'ailleurs il est sage, dans la conjoncture actuelle du mouvement de l'« analyse », d'éviter les classements trop rigides, car les analystes, par la dialectique même de leur méthode, modifient sans cesse ce que leur pensée pouvait présenter d'absolu <sup>61</sup>.

— VIII —

J'ai essayé, à l'aide de l'histoire contemporaine, d'enquêter sur la façon dont se pose la question du langage philosophique, tant du côté du style propre à ce langage que du côté de son objet. Mais par là je poursuivais un double but. Le premier, dresser aussi nettement que possible le bilan actuel de la question — ce que j'ai tenté de faire tout au long de cet exposé. Le second, plus implicite, constater nettement, à la suite de cette enquête, quelles sont les questions les plus urgentes qui doivent commander la réflexion philosophique dans le climat contemporain. Voici comme elles m'apparaissent. Première question : expliciter les méthodes propres à la philosophie face aux méthodes des sciences positives. Deuxième question : expliciter d'une manière concrète le statut propre à la métaphysique. Troisième question : expliciter, sans ambiguïté possible, la nature de la philosophie des

<sup>60</sup> Voir *id.*, *ibid.*, p. 15-16.

<sup>61</sup> Voir *id.*, *ibid.*, p. 10-12, 24.

sciences. Quatrième question : expliciter les approches d'une théorie réaliste de l'éthique ou de la philosophie morale. Telles sont, je crois, les questions fondamentales. Il s'agit, on le voit, beaucoup plus de définir exactement des méthodes, de les justifier, que de présenter un corps de doctrine pleinement élaboré. Car en un temps d'idées broussailleuses, c'est là le premier travail qui s'impose. Il s'impose à nous Canadiens, d'une manière plus urgente. Car nous sommes à la croisée de plusieurs cultures dans lesquelles ces idées sont en travail laborieux. Si nous savons nous défendre à la fois contre l'incantation des mots et du langage, et contre les prétentions abusives d'une logique univoque, nous trouverons, c'est ma conviction, dans notre philosophie thomiste, des outils nécessaires à l'entreprise et qui sont loin d'être tous vieilliss !

Lucien MARTINELLI, p.s.s.,  
Université de Montréal.



# *Science and the Notion of Reality*

---

— I —

If we compare the present day universe of knowledge with that of the time of Aristotle or of the Scholastics, the most striking difference between the respective noetic situation is due to the emergence of science. Science became the major factor in the complex quest for knowledge by assuming the role of the most important means of investigating the wide blue yonder extending all around us and otherwise known as the universe. Thus, rightly or wrongly, science has pushed all other methods of knowledge and points of view into a secondary, relatively unimportant position. This is a fact which no philosopher can deny, no matter how much he cherishes his knowledge, and quite independently from the true value of science and philosophy. It is therefore interesting to find out what attitude towards the notion of reality does science and/or scientists have and what picture of the world do they offer for our contemplation.

We propose to deal in this paper with the opinions of physicists in particular. This choice was determined by two factors. Firstly, physics is the most general among all sciences dealing with the material world as such. Secondly, the study of the problem of the nature of matter, of its basic constitution belongs foremost to physics. Of course, one should not deduce from our choice, that physics is the only important science, for the discussion of our topic. Quite simply, an adequate analysis of the aspects of the problem revealed by various sciences, would by far, transcend the limits of this article.

At first glance it would seem that the idea of reality is not very much of a problem since science is supposed to be merely a perfected mode of common sense observation and scientific instruments, and extension of our senses. Thus, one would presume that the scientific world picture is not of the nature to cause embarrassment and astonishment to the layman who, quite naturally thinks he has a fairly clear idea of what the world around him is or appears to be.

Indeed, until about a hundred years ago, or maybe even longer, till the discovery of X rays and natural radiation, the world of the scientist was generally considered to be essentially the same, or, at least, similar to the world of the man in the street. Fundamental concepts of material reality such as: space, time, matter, force, solids, void, and others were used in science in a more precise and accurate manner than in daily life, each one accompanied by a formal, more or less easily understood definition, but on the whole, they were recognizable by everyone who used his five senses. The understanding and interpretation of sets of constants in the form of number measures and equations, which expressed the scientist's knowledge of various aspects of physical reality, did not basically differ from the opinions and imaginations of common sense knowledge shaped by direct sense perception. The notion of a solid body may be used here as a good example of the similarity of understanding on scientific and non-scientific levels. To both the scientist and the layman, a solid body was a rigid chunk of matter with practically no empty space inside, occupying a definite portion of space, possessing determined and unequivocally verifiable properties of size, weight, colour, etc.

The scientist himself, with the possible exception of the mathematician, was convinced that the object of his investigations: the measurable world is nothing else than the familiar reality of everyday experience approached in a perhaps more formal and objective way. Classical physics was based on a sort of formalized materialism, resulting from uncritical acceptance of basic facts of common sense experience plus some principles of classical idealism. The mathematical framework of science was securely anchored in the mathematical realism of Descartes.

Today the situation is drastically changed. Little or nothing remains of the once so close resemblance of the scientific and non-scientific world pictures. The universe of scientific theories became unrecognizable and unintelligible to the uninitiated. Sense knowledge offers few if any clues or adequate starting points for the apprentice and common sense seems to be a hindrance rather than a help when it comes to the explanation and interpretation of mental constructs such as wave mechanics or relativity physics.

The progress of science, its evergrowing objectivity and universality is achieved at the price of progressive deanthropomorphisation of its methods and explanations. Exclusion of the human element leads, first of all, to the formation of a specialized language unavoidably quite different from the anthropomorphic parlance of everyday use. But what is by far more important, science thus tends to be more and more homogeneous with its formal object, the measurable. The intended aim of this process is to pass from the description of "how I see the world" to "how is the world in itself viewed through and by means of its own measurable determinations". Whether this aim is or will ever be achieved is a problem of great importance for the topic which we propose to discuss in this paper.

Oddly enough, scientists were forced to contradict the obvious appearances such as the stability of the earth and the movement of the sun, the structure of solid bodies and others in order to give a more coherent description of known facts. The framework of reality such as it is known through sense perception was too simple on one hand and too rich in qualitative and anthropomorphic element, on the other, to fulfill its unifying role with regard to the wealth of scientific data.

The evergrowing gap between non-scientific and scientific knowledge forces us to examine more closely the notion of reality in science and in prescientific knowledge.

There would be no such problem if there were no intellectual knowledge or, if this knowledge were a mere homogeneous reproduction of the subject of sense perception. In that case, science could identify reality with the sensibly perceptible. However, the situation could not be so simplified and, as a matter of fact, never was simple, although, as we just said, it appeared still not a long time ago, at least less problematic.

Scientific psychology has revealed that, to begin with, the common sense picture of reality is a highly structured one, being the result of an extremely complex process of perception, depending on physical, physiological and psychological factors alike. The conditioning of perception is a case of biological adaptation to life, absolutely necessary for the survival of the individual, yet the familiar world of phenomena ought not to be mistaken for the objective reality. The difference

between these two consists roughly in this that the former is the result of a correlation between objective determination and the human observer. While the latter is this set of objective determinations exclusively. Thus the phenomenal world is doubly conditioned and therefore allows for an interplay of factors. This in turn explains the existence of variations in appearances and the generally nonhomogeneous character of phenomena which form the basis of common sense knowledge and of the notion of reality of an average individual, in a more or less civilized society.

If we now turn to the analysis of a primitive mentality we discover that its notion of reality is an even more complicated one. There is no clear distinction between the directly sensible and the occult. The world is conceived as a complex magical whole in which these two elements are intrinsically interrelated. Interestingly enough, the thought of the first jonian philosophers reflects this attitude. To them, says Aristotle, everything is full of divinities.

Progressing emancipation from pre-logical thinking and the momentous discovery of coherent, formal, and abstract form of reasoning, did not quite simplify the matter. With magical forces and *deus ex machina* explanations gone or repressed to the subconscious the newly emerged science ran into no less puzzling problems and paradoxes, such as for instance, the incommensurability of the hypotenuse, the apories of the continuous and the discrete, the anantiomorphic figures, to mention but the most famous ones. The picture of the world has changed, become perhaps clearer due to the ordering and classifying activity of the intellect, but was not reduced to some simple image composed of elementary perceptions.

Philosophers, malicious spirits as they are, did their best to add to the confusion. What is real for Plato is quite unreal for Aristotle and vice versa. The disgusted scientist of those days could not even afford to remain aloof in the face of these controversies, because his science was still too much dependent on and mixed with philosophy. On the other hand, if he was fortunate enough to deal with a completely formalized and, apparently coherent system of knowledge such as geometry, he had together with Euclid to admit postulates i.e. make assumptions without demonstrating them, and thus to transcend the

limits of the given and the obvious. Besides, geometry, although based on the presupposition of the existence of unchanging solid bodies and their apparently simple and well known qualities of extension, shape, and rigidity, was nevertheless a far advanced idealization more akin in its very nature to the ideal world of Platonic archetypes, than to the not so ideal habitat of earthly creatures.

It would seem that Plato's thought was completely unsuitable to serve as an underlying ontology for the realistically-minded physicist usually so critical and suspicious with regard to the philosophical mind's wandering. It is, therefore, with some surprise that we learn that Galileo, the father of modern science, believed that the subject of science, is not at all the sensibly perceptible. For him, physical reality is seized not by the senses but by the intellect.<sup>1</sup> In this opinion he was preceded in a way by Nicolas of Cusa.

— II —

Galileo's and Cusanu's convictions were symptomatic of the general change of attitude of emerging modern science characterized by the rejection of Aristotelian physics based on direct perceptions and common sense. If we keep this in mind we realize that the most modern and fashionable points of view such as that expressed by Phillip Frank who says that "From our (i.e. Vienna Circle) standpoint the nature which the human mind rationalizes by means of theoretical science is not at all the nature that we know through our senses"<sup>2</sup> are not absolutely new. Besides, that which most interests us here is not the question of whether such an opinion as expressed by Frank has any historical antecedents or not, but the more immediate and important problem of what are the reasons prompting scientists to accept this or similar positions.

Henry Margenau points out that "...science defines a dynamic kind of reality one that grows and changes as our understanding grows and changes".<sup>3</sup> Let's not be shocked by this statement which seems to make objective reality an outgrowth or an effect of our knowledge.

<sup>1</sup> Vide A. KOYCE, *Etudes galiléennes*, Paris, Hermann, 1939, vol. III, p. 60.

<sup>2</sup> *Modern Science and its Philosophy*, Harvard University Press, 1950, p. 288.

<sup>3</sup> *The Nature of Physical Reality*, New York, McGraw-Hill Book Co. Inc., 1950, p. 288.

There is much truth in Margenau's words if properly understood. The difficulty lies in the meaning of the word "reality" which is used here in sense of known or better intellected.

One may object that thus interpreted, Margenau's sentence becomes a simple tautology. We could reserve the right to disagree with this conclusion. Margenau, if we understand him correctly, has expressed, even if obliquely, a very important fact concerning the position and the attitude of the scientist and his knowledge in regard to the extramental object.

Scientific knowledge, contrary to philosophical understanding is selective by its very nature. The philosopher, at least the supporter of the realistic school, accepts as the starting point of reasoning, the existence of a global reality, whatever it may be. This affirmation of being, although necessarily confused is, at the same time, implicitly all-embracing. The progress of philosophical reasoning, the elaboration of the doctrine will therefore consist in making explicit the implicit meaning of the fundamental statement: something is. There is no possibility here of going beyond the generality of the point of departure. Instead the majority of conclusions in different branches of philosophy are fruits of particularization, of concretizations.

The scientist, in opposition to the philosopher, consciously chooses as his formal object a particular aspect of material reality and purposely ignores other aspects which he deems, and rightly so, unfit for his methods and means of investigation. Thus his point of departure, far from being a universal one, is carefully selected and limited. These limits will or at least ought to be scrupulously maintained through all the levels of scientific structure: from facts to theories. This in turn implies a limitation of the conceptual framework. As Ajdukiewicz says, "...science deliberately restricts its conceptual apparatus, and among many possible conceptual structures aspires to one of a special sort, whereby science renounces a complete world picture and aims instead at only one world perspective besides which are many others".<sup>4</sup>

If this is the case, one may ask whether the scientist has a coherent notion of reality or, at least, is such a notion an aim which he intends

<sup>4</sup> K. AJDUKIEWICZ, *The Scientific World Perspective*, reprinted in *Readings in Analytical Philosophy*, p. 186.

to attain through his experiments and theories. Again, all depends on what is meant by reality. If this concept is used in the sense of the object of investigations, then the answer is of course, yes. To think is to order, to clarify, and to unify. It would be contrary to the very nature of the intellect to suppose that the scientist does not intend to classify and to synthesize all these facts and laws which he studies and discovers. That this synthesis would not be equivalent to an exhaustive, all-embracing world picture is another problem.

The physicist may interrupt here and remark that whether or not he expressly formulates the notion of reality, he implicitly admits the existence of an objective world. Indeed, without this belief no science of nature could exist and develop. However, the physicist reserves for himself the right not to deal with the nature of the objective something and to turn a deaf ear to the philosophical controversies between realists and idealists. "I am", he may say, "merely an impartial observer of a stream of those phenomena which can be expressed in the c.g.s. system of coordinates. All I really want is to measure them as precisely and as objectively as possible, so as to be able to establish laws which after all, are nothing else than constant relations between number measures. Once in possession of a certain number of those laws, and moved by the natural desire of simplicity and clarity, I conceive a unified system of reasoning by means of which I deduce various laws from one or few principles. This, for me, is scientific theory and the crowning achievement of my labours. A good theory allows me to unify facts and laws, to explain relations existing between them and suggests new problems and experiments, thus being a powerful factor in the development of science. In all my accounts, the scientist continues, I did not, indeed, I did not feel any need to use the mysterious and embarrassing terms such as nature, objective reality, or the notion of reality. If the philosophers have a particular desire to deal with those terms they may very well do so, but this is their private problem which lies beyond my field of interest. After all, let's not forget that science is a particular body of knowledge which consists, as Campbell has aptly put it, in "...the study of those judgments

concerning which universal agreement can be obtained".<sup>5</sup> This definition, which is at the same time a condition, limits science to the exploration of the domain of measurable data because only with regard to them, universal agreement can be reached. Nature, reality, the thing in itself, do not belong to this domain."

What can the philosopher say in reply to the above statement? He may, first of all, point out, that if science is not at all concerned with the nature of reality, be it in the form of some extrinsic aspects, then science is a very insignificant thing indeed. To an opponent objecting to this conclusion and pointing out that science is an imposing and coherent conceptual structure in its own right, we may reply that internal coherence and logical impeccability, important and excellent qualities as they are, are not in themselves sufficient to make a reasoning true. Every student of psychology knows that paranoiac hallucinations are often quite logical and at least apparently coherent. Yet due to their unreality we do not consider them to be sound.

It should further be noticed that the scientist who disclaims all interest in, and the total independence from the philosophical problem of reality is inconsistent with the more or less implicitly admitted premises of his whole work. To say "I am not interested in the nature of what I measure" may mean either that "I renounce the purpose of studying other than measurable properties of an obscure something which directly or indirectly is the object of my sense perception, and therefore, in some way exists" or that "there is nothing else than that what I measure". The former statement is of epistemological order with an implied ontological affirmation, while the latter, and by the way, much more common claim among scientists, is a down right metaphysical proclamation of scientific materialism. This attitude, again, does not quite square with such affirmations as those of Galileo or Frank, cited above. As a matter of fact it would be difficult to find a statement of a prominent scientist concerning the basic problem which concerns us here and on which scientists at large would agree. It may be useful to mention that one should not feel unduly shocked by the divergence of opinions among scientists. They too belong to

<sup>5</sup> Norman CAMPBELL, *What is Science*, New York, Dover Publications, Inc., 1952, p. 27.



different schools of thought. Splendid uniformity could be achieved only at the price of regimentation of thought and ensuing sterility.

— III —

The whole trouble with the world picture and the notion of reality began as we have seen, when science ceased to be homogeneous, at least outwardly with common sense knowledge. It will be relevant for our discussion to find out the reasons responsible for this situation.

Science, as ordinary knowledge, results from some interaction between the knower and the subject of cognition. If we want to understand the scientific mode of knowledge, we have to analyse the nature of the subject matter of science as well as the methods used by scientists to study it. One should not be led to believe that the statement: "the subject matter of science are measurable properties of things" is a satisfactory explanation, for it is not at all clear what those properties are in themselves, nor whether the list of properties known to be measurable is complete. One thing which we do know is, that no perfect, absolute measurement is possible. Now, measurement is for the scientist the method of investigating nature and of finding out relevant facts and laws. "...the whole of our physical knowledge is based on measurement and ... the physical world consists, so to speak, of measurements resting on a shadowy background that lies outside the scope of physics."<sup>6</sup> Since measurement reveals only the quantitative or quantifiable aspects of things, therefore, scientific fact is necessarily an incomplete image of the real thing, one is tempted to say: a skeleton of reality. The methodological requirements of internal coherence oblige the scientist to adjust his whole conceptual structure to the nature of the scientific fact. Thus "...measurement can be regarded as the delimitation and fixation of our ideas of things so that the determination of what it is to be a man or to be a circle is a case of measurement".<sup>7</sup>

Although measurement is the most precise method of studying quantitative properties of material reality, yet the picture formed with

<sup>6</sup> A. S. EDDINGTON, *The Nature of the Physical World*, Cambridge Univ. Press, 1929, p. 152.

<sup>7</sup> Ernest NAGEL, "Measurement", in *Erkenntnis*, 2 (1931), p. 313.

number measures is not identical even with the measurable object thus represented. Even on the macrocosmic level, imprecision, extrapolation, necessary simplification of measurement oblige us to consider number measures as unavoidable idealizations of what we would have wished to know adequately and objectively. The well known difficulties and limitations of measuring on the subatomic level only accentuate this situation.

The generality and higher degree of formalization make laws even more abstract than single facts. Extensive use of symbols facilitates the introduction of the a priori into science. The a priori element found first on the level of scientific data plays an important role on the level of laws. We must remember that a symbol is a conventional sign representing to the mind something else than itself. More particularly the scientific symbol implies a certain objective reality and a theoretical structure, i.e., a mental construct which always is more or less arbitrary. A good example is provided by the notion of the atom or that of a light wave or quantum of energy.

The mental symbol of the atom was purely theoretical in its origin and notwithstanding of all the changes of meaning which it underwent and the revolutionary discoveries of atomic physics, it remained theoretical. A closer study of this fundamental notion occupying a central position in science sheds much light on how the scientist knows reality and what notion he forms of it. The supreme desire of the scientist is to be objective and as close to facts as possible. To attain this aim he has, as we have seen, sacrificed the common sense conceptions and deanthropomorphized his language. However, he did not, because he could not grasp the naked facts as they really are in themselves. We know now that scientific facts i.e. number measures depend to a great extent on the observer and the way he proceeds to obtain them. Even if we disagree with the extreme position of Bridgman who says: that "... from the point of view of operations it is fruitless and meaningless to attempt to establish the existence of anything independent of the means by which its existence is established or verified",<sup>8</sup> we must admit that the naive realism of classical physics is a thing of the past.

The relation between the knower and the thing known so appar-

<sup>8</sup> P. W. BRIDGMAN, *The Nature of Some of Our Physical Concepts*, p. 16.

ently uniform and obvious to the mind of the scientist of the bygone era revealed itself to be quite complex and different in various domains, depending, first of all, on the order of magnitude of the object. Progressive refinement of means and methods of studying material reality led to the rather unexpected result of disintegration of solid bodies, leaving the perplexed scientist with something to which the well-established spatial-temporal coordinates could not be applied in the same manner as to the familiar objects of sense perception. Oddly enough the inclusion of the domain of not-directly sensible into the subject matter of science and the ensuing broadening of scientific horizons, made it possible for the elaboration of theories transcending in scope all the previously known. Today, the body of physical knowledge is more synthetized and coherent than it ever was before.

“Science, as Einstein points it out, is the attempt to make the chaotic diversity of our sense experience correspond to a logically uniform system of thought. In this system, single experiences must be correlated with the theoretic structure in such a way that the resulting coordination is unique and convincing.”<sup>9</sup> Notwithstanding of all the difficulties and obscurities which contemporary science reveals, it is clear that the correlation of data with explanations is more perfect, although less simple to grasp than ever before.

Many a scientist, realizing the intrinsic limitations of his methods of objective knowledge and aware of the difference existing between the a priori elements and mental constructs such as theories or symbols on one hand and single data on the other, declares in despair that science has nothing to do with the real world, or that reality is relative to and dependent on the way in which we study it. The exponent of this gloomy view should be reminded that the very fact that science enables man to act on and to transform the surrounding reality is the best proof that theories give us a certain understanding of objective reality. The power of modern technology is in itself a refutation of extreme epistemological subjectivism.

Man naturally desires certitude. In the order of thought this desire implies clarity, unity, coherence of reasoning built upon solid, undeni-

<sup>9</sup> Albert EINSTEIN, *Out of my Later Years*, New York, Philosophical Library, 1950, p. 98.

able premises. Does scientific knowledge and the world picture it offers for our contemplation live up to this ideal? Of course not. This, at the bottom, is the reason why the layman as well as the scientist feels uneasy contemplating the formidable structure of modern science and that is also why many scientists have become so interested in the philosophical problem of the foundations of science and in the resulting epistemological questions.

The replacement, as foundations of theories, of sense data by number measures of entities which not only are not directly perceivable but also difficult to imagine, has deprived theories of apparently evident premises, and opened the field for the critique of science. Subatomic particles, quanta of energy, units of something which sometimes behaves like a wave and some other times like a particle, lack the desired obviousness and, what is more, at a closer scrutiny reveal themselves to be a combination of reality and an a priori theoretical interpretation and preconceived ideas.

"Physics", to quote Einstein again, "constitutes a logical system of thought which is in a state of evolution, and whose basis cannot be obtained through distillation by any inductive method from the experiences lived through, but which can only be attained by free invention."<sup>10</sup>

It is now commonly accepted, after Duhem, that a physical theory is not an explanation and that strictly speaking it is neither true nor false, but more or less good, useful, and probable. Although Duhem's conventionalism oversimplifies the true nature of scientific theories, there is no doubt as to the incompleteness and provisional character of this mode of explanation. The deterministic interpretation of classical science is replaced by statistical probability. This in turn makes the layman wonder whether the scientific world picture in which facts and theories are closely linked together is at all true in the ordinary meaning of the term. The instability of theories which now resemble more and more to working hypotheses than to decisive explanations helps to widen the gap between the common sense notion of reality and that derived from science.

<sup>10</sup> Albert EINSTEIN, *op. cit.*, p. 96.

Our discussion would be incomplete if in recapitulation we did not posit the question of the value of scientific world perspective. The deanthropomorphisation of science was the result of the desire of discovering, as we said before, "how the world is in itself, viewed through and by means of its own measurable properties". As a result our knowledge of physical reality has vastly increased. Many particular problems have been explained but none of the truly fundamental ones. The translation of scientific concepts into ordinary language, necessary for making the scientific data and theories intelligible not only for the uninitiated, becomes constantly more difficult. Moreover, the unity of science and coherence of its world picture still is rather a wish and an aim than a fact. Scientists were particularly eager to purify their vocabulary of all philosophical concepts such as substance, essence, cause and their like. Their aim was to make scientific propositions and conclusions independent of any form of contemptible philosophy and based exclusively on proven facts, so as to be able to say unqualifiedly "such is reality" and "ours is the only truly serious mode of knowledge".

Unfortunately, for the adherents of scientism, careful limitation of scientific investigations to a particular aspect of material reality and the formalization of this knowledge has shown that many crucial concepts cannot be experimentally fully justified and explained, but require epistemological analysis i.e., philosophical interpretation. This in turn brings into the picture again the rejected common sense and ordinary sense perception. For notwithstanding of all the powerful microscopes and telescopes, the five senses remain the final and unavoidable means of knowledge and verification. The process of deanthropomorphisation of natural science and of its world perspective has therefore an inherent limit beyond which extends the realm of the unintelligible.

Science creates for us a forceful picture of material reality rich in simplified data, clear in detail, but uncertain, obscure, and changing in its foundations and overall conclusions. Whether consistent or not this picture is a welcome enrichment of the direct sense image of the world and in harmony with the desire and duty of the intellect to reduce the

multiplicity of the given to the unity of the understood. That our conclusion is a philosophical and not a scientific one is due to the fact that the last word belongs to this discipline which even science could not make obsolete.

Jerzy A. WOJCIECHOWSKI,  
University of Ottawa.

# *Temporal Goods in the Christian Economy* *A Thomist Synthesis*

## Part II \*

### TEMPORAL VALUES IN THE CHRISTIAN ECONOMY. POSITIVE ATTITUDES.

---

#### PROLEGOMENA.

As is evident, the christological economy of grace is a vast subject that can be approached from many different angles of vision. Our concern with it is of a limited nature — man's relations with the material goods of the universe, especially in the dynamic aspect of *usage*, as seen in the context of the debate on human progress in history. From our preceeding treatment of this theme, some salient conclusions have already emerged, like the duality of nature and grace that goes up to make the present Christian economy: the Christian is living in two heterogeneous strata of reality and an anguishing problem of choice is forced upon him — how much of his activity to give to the zone of grace and how much to nature. Each of the zones of activity is governed by its own immanent laws and so we must concede in each a certain autonomy and independence in the rhythm and pace of evolution in history. Then again we have noted the ambivalence in value that must be attributed to terrestrial reality by the fact of sin.

In the present part of this essay, we shall deepen our knowledge of the actual economy by examining St. Thomas' teaching on the poverty of Christ as indicative of the attitude towards material goods taken up by the Founder of that economy. We shall then transpose these results on the level of the ordinary Christian, and try to describe the atmosphere in which he lives as distinguished from that of the Old Testament. We shall first remain on the general plane of principle and then descend into a certain amount of detail connected with the

\* Cf. Part I in *Revue de l'Université d'Ottawa*, 30 (1960), pp. 185\*-206\*.

virtues of Liberality, Magnificence, and Magnanimity, as these are the major Christian virtues which in the Thomist synthesis govern the usage of the external goods of this world. The religious vow of Poverty and the virtue it connotes will not be directly considered except insofar as this virtue enters into the general Christian attitude towards exterior goods.

A complete study of the theology of Terrestrial Values as applied to external goods would of course have to consider the *assumption* and *incarnation* of all these values in the Incarnate Word. This is a familiar Patristic argument and is not unknown to St. Thomas.<sup>1</sup> The material creature may also be said to have been "redeemed" by the death of Christ.<sup>2</sup> The assumption of the material creature by the Incarnate Word through the intermediary of His human nature may be considered therefore a *symbol* and *cause* of the purification, consecration and supernatural sanction given to the terrestrial tasks of man in the material sphere by the divine Saviour. An extension of this argument is the co-opting of material goods into the sacramental system by the using of terrestrial "matter" in the "confection" of the sacraments and the liturgy in general.<sup>3</sup> Such themes are of course familiar to the Incarnationist authors.<sup>4</sup> We are avoiding them as leading us too far afield. Besides, the pertinent conclusions for a theology of terrestrial goods can also be reached, we feel, along the route mapped out for this chapter.

The moral theology of St. Thomas is largely contained in the *Pars Secunda* of the *Summa*. It is significant to note that this part begins with a series of questions and articles on Beatitude. The Angelic Doctor is working in a very decided Christian and evangelical field. Beatitude is the Beatific Vision, the vision of the Trinity and the partaking in the ineffable exchanges of knowledge and love that go up to make Trinitarian life.<sup>5</sup> The Aristotelian and pagan blessedness of a this-worldly City figures as a provisional and imperfect happiness.<sup>6</sup>

<sup>1</sup> *S. Th.*, III<sup>a</sup>, q. 1, a. 6, c; q. 5, a. 3, c, ad 3; q. 43, a. 4; *Sum. c. Gent.*, l. 2, c. 68; l. 4, c. 55.

<sup>2</sup> *S. Th.*, III<sup>a</sup>, q. 46, a. 4, *tertia ratio*.

<sup>3</sup> *S. Th.*, III<sup>a</sup>, q. 60, a. 4; *S.C.G.*, l. 4, c. 56.

<sup>4</sup> Cf. G. THILS, *Théologie des Réalités terrestres*, I, pp. 99-111, 156-162, 168-173, 180-184; J. MOUROUX, *Meaning of Man*, London, 1948, pp. 8-9, 79-85.

<sup>5</sup> *S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 3, a. 8.

<sup>6</sup> "Beatitudo hujus vitæ" or "imperfecta" (*S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 4, a. 5-7).



Once our author has fixed the framework of the ultimate goal of human existence, he is in a position to assign a situation of value to all the other means and ends of human activity which retain a hierarchical position in a cosmos of value. In doing this, he is undoubtedly guided by his pagan masters, especially by the *Nichomachean Ethics* of Aristotle, but the Greek humanist ideal is subsumed, integrated and transformed by the exigencies of the Kingdom of Grace.<sup>7</sup> The Ethics of St. Thomas is clearly Christian.

Into this Christian ethical world of St. Thomas we must now enter. The Common Doctor says he is describing in this part of the *Summa* the return of the rational creature, posed in existence by the First Cause, to its last End — “de motu rationalis creaturæ in Deum”.<sup>8</sup> A recent editor of St. Thomas calls this nought else but the history of the rational creature who is led by Christ the Saviour to his heavenly Home.<sup>9</sup>

<sup>7</sup> “Si nous voulions résumer d’un mot ce premier caractère distinctif de la morale thomiste nous dirions qu’elle est un *humanisme chrétien*, entendant indiquer par là, non qu’elle résulte d’une combinaison en des proportions quelconques d’un humanisme et de christianisme, mais qu’elle atteste l’identité foncière d’un christianisme en qui l’humanisme tout entier se trouverait inclus et d’un humanisme intégral qui ne trouverait que dans le christianisme sa complète satisfaction” (Etienne GILSON, *St. Thomas d’Aquin* [Moralistes chrétiens], Paris, 1925, 3, p. 7). On the Greek sources of St. Thomas in this part of the *Summa* see also: Vernon BOURKE, *St. Thomas and the Greek Moralists*, Milwaukee, 1947; Anton PEGIS, *St. Thomas and the Greeks*, Milwaukee, 1943.

<sup>8</sup> *S. Th.*, I<sup>a</sup>, q. 2, a. 1, *prol.*

<sup>9</sup> Pietro CAMELLO, *Introd. in S. T., I, II*, Edit. Manualis, Marietti, 1952, p. VII. St. Thomas has often been accused with many of his contemporaries in the Middle Ages of lacking in historical sense. His synthesis is said to have been pitched in the static, metaphysical terms of the Classical Greek Philosophy — thus, for example, Richard NIEBUHR, *Christ and Culture*, London, 1950, p. 150.

However a number of recent authors have vindicated the historical sense of St. Thomas and the role played by an awareness of sacred history in the *Summa*. The most noteworthy among these is Fr. Yves CONGAR, o.p., who in an article in the *Festgabe Joseph Lortz* scores the following points in favour of the Angelic Doctor:

1. “...à ses yeux l’économie du salut contenait des éléments intéressants le contenu et l’intelligibilité de la Révélation, et que la *Somme* s’est efforcée de leur faire place”;

2. “que S. Thomas a eu un sens aigu de la situation de l’Eglise dans l’Economie, de la référence eschatologique du christianisme et de l’originalité de la Nouvelle Dispensation par rapport à l’Ancienne”;

3. “que, tout en s’en tenant à des points de vue formels, il a intégré à sa théologie quelques vues sur la vie historique de l’Eglise” (“Le sens de l’économie salutaire dans la théologie de S. Thomas d’Aquin [Somme théologique]”, in *Festgabe Jos. Lortz*, II, Baden-Baden, Glaube und Geschichte, 1958, p. 77).

Already in 1925 a provocative writer on this question had remarked: “...falsissimo asseri, Angelicum caruisse sensu historico atque novisse tantum philosophiam essendi, ignorasseque philosophiam fiendi. Noverat S. Thomas et hanc et quidquid vera in ea est, id fere admisit” (A. FISCHER-COLBRIE, “Quid S. Thomas de cultura doceat”, in *Xenia Thomistica*, 1 [1925], p. 547).

The Christian in this existential situation is a wayfarer caught between the initial economy of the Old Law, where temporal prosperity was a sanction for virtue, and the end-term of the *Patria* where there will be a total, spiritual transformation of all human values.<sup>10</sup> The nature he is endowed with is no longer the integral and just one of the garden of Eden, but a corrupt one, regenerated however by the saving grace of Christ. This nature maintains its natural structure, aspirations and goals but strains after the Heavenly Jerusalem in which it will be completely transformed by a supra-terrestrial beatitude.

In this situation of tension and paradox, the path of salvation is marked out by the Way of the Cross traced out by the Divine Master, who "secundum quod est homo, via est nobis tendendi in Deum".<sup>11</sup>

In this background we must place our study of terrestrial values as exemplified in external goods. We shall find our author to be neither a naive Incarnationist, nor an exaggerated Eschatologist. His solution bears all the traces of genius — an equilibrium of grace and nature, the works of the Spirit and the works of human culture, the primacy of the spiritual but the autonomy and consistency of the temporal. In this chiaroscuro of light and shade that is the Thomist synthesis we may well hope to detach a few more principles or at least a discern an "atmosphere" that will guide our thinking on progress.

#### A. THE POVERTY OF CHRIST.

To fully penetrate the character of the relations between the Kingdom of God and Grace on the one hand, and terrestrial history and values on the other, we must first examine the relationship that prevailed between the Founder of that Kingdom and these same values. The student of St. Thomas is greeted with a multitude of questions which have some bearing on this point. We have chosen one particular aspect for the practical purposes of this study — Christ's attitude towards material goods as verified in St. Thomas' teaching on Our Lord's poverty. We are taking this single aspect as a test case which

It would appear that a vast amount of work is still to be done on the sense of history in the Middle Ages in general, and on St. Thomas' theology of history in particular.

<sup>10</sup> *S. Th.*, I<sup>a</sup>, q. 73, a. 2, ad 1; I<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup>, q. 101, a. 2, c.; q. 103, a. 3, c.; III<sup>a</sup>, q. 53, a. 2, c.

<sup>11</sup> *S. Th.*, I<sup>a</sup>, q. 2, a. 1, *prol.*

will enable us to establish a body of principles with which to adjudicate the problems of this essay.

It would be interesting to find St. Thomas opposing the Aristotelian doctrine on the organic connection of riches with the good-life with the example and doctrine of the Divine Master, who did not have whereon to lay his head (Mt. 8, 20). Such an antinomy would enable us to clearly demarcate the transcendence of the Gospel message over the natural metaphysic consideration of temporal values. Unfortunately, such a confrontation of the Stagirite with the Gospel is not found, at least directly.

In the *Summa*,<sup>12</sup> St. Thomas enunciates four reasons for the poverty chosen by Christ. Two of these are purely apostolic and connected with the preaching of the Gospel — that the apostles might be free from secular cares and that their preaching might not be ascribed to a desire for material profit.<sup>13</sup> The other two reasons seem more closely related to our present subject — Christ took on Himself corporeal poverty that He might enrich us with spiritual riches; then again the use of poor and abject human means for the advent of the Kingdom was bound to redound to the exaltation of the divine Power.<sup>14</sup>

The *Summa contra Gentiles* takes up the last two arguments in clearer form. Aquinas answers an objection that since all things come from God, He should have chosen to live His incarnate life here below in pomp, riches and honours.<sup>15</sup> He replies that Christ came to take men's minds away from terrestrial goods and elevate them to the divine. Therefore he had to give an example of contempt for riches and worldly values. Secondly, had He lived in riches and honours, the success of His work might easily have been attributed to these worldly means employed, and not to the Power of God.<sup>16</sup>

<sup>12</sup> *S. Th.*, III<sup>a</sup>, q. 40, a. 3.

<sup>13</sup> "Primo quidem [...] oportet autem prædictores verbi Dei, ut omnino vacent prædicationi, omnino a sæcularium rerum cura esse absolutos [...]. Tertio ne, si divitias haberet, cupiditati ejus prædicatio adscriberetur..." (*S. Th.*, III<sup>a</sup>, q. 40, a. 3, c.).

<sup>14</sup> "Secundo quia [...] corporalem paupertatem sustinuit ut nobis spirituales divitias largiretur [...]. Quarto, ut tanto major virtus divinitatis ejus ostenderetur, quanto per paupertatem videbatur abjectior" (*ibid.*).

<sup>15</sup> *S.C.G.*, I, 4, c. 53, obj. 12.

<sup>16</sup> "...non fuit expediens quod Deus incarnatus vitam in hoc mundo ageret opulentam et honoribus seu dignitatibus sublimem [...]. Primo quidem, quia ad hoc venerat ut mentes hominum, terrenis deditas, a terrenis abstraheret et ad divina elevarer. Unde oportuit, ut suo exemplo homines in contemptum divitiarum et aliorum quæ mundani desiderant duceret, quod inopem et privatam vitam ageret in hoc mundo.

We have already noticed in Part I \* on the effects of sin that one of the results of Original and actual sin is to give man an immoderate gravitation towards terrestrial values, especially because of concupiscence and cupidity. Now Christ came to repair the damage done by sin. To counter this weightage in the heart of man for the temporal, He had to offer His example of total poverty. Poverty is the remedy of the Divine Physician for the running sore of cupidity. The disequilibrium of the infra-lapsary situation demands as a counter-balance what might be called an "exaggerated" contempt for material goods and techniques. Only thus can it be cured.

Then again, the Master chose poor, abject and despised human, technical means to prepare for the advent of His Kingdom: in order to extol the power and hand of God in the history of the Kingdom. This law of "poor means" appears then to be basic and fundamental to the economy of the Kingdom. The evolution of the Kingdom transcends the human means employed: there is no direct proportion between the technique employed and the fruits of Grace. If this is so in the purely sacred sphere, the gulf between technical success in the profane field and the dialectic of Grace in the hearts of men must be wider.

In the opusculum — *Contra retrahentes a religionis ingressu* — where St. Thomas takes up the cudgels in defence of the vow and virtue of poverty, the poverty and abjection of Christ is situated in the context of the mystery of the Cross.<sup>17</sup> Jesus' poverty was a sign, anticipation and proof of His Desire to suffer up to the uttermost limits of human endurance on the gibbet. His poverty is a particular case of His choice of the Cross as a means of salvation. A total understanding of the theology of Poverty is therefore bound up with a study of the theology of the Cross. The logic of Christ's choice of "poor means" for the

Secundo quia si divitiis abundasset et in aliqua maxima dignitate constitutus fuisset, id quod divine gessit magis potentiae seculari quam virtuti divinitatis fuisset attributum" (*S.C.G.*, l. 4, c. 55, § 14).

<sup>17</sup> "Inter cætera vero quæ Christus in mortali vita [vel fecit] vel passus est, præcipue Christianis imitandum proponitur venerandæ crucis exemplum [...]. Inter alia vero crucis insignia apparet omnimoda paupertas, in qua exterioribus rebus privatus est [Christus] usque ad corporis nuditatem. [...] Hanc autem crucis nuditatem per voluntariam paupertatem homines sequuntur..." (*Contra retrahentes homines a religionis ingressu*, c. 15, ed. Vivès, p. 184).

advent of His Kingdom is ultimately hidden away in the logic of the Cross.

Having practised poverty Himself, Jesus left to His followers the evangelical counsel of poverty. We shall have occasion to go into the attitude behind this counsel later on. Suffice now to notice that the use of terrestrial goods by the Christian cannot be detached from the example of the master, who was despoiled of all human goods up to the obedience of the Cross. Over the Christian economy falls the shadow of Calvary.

### B. THE ECONOMY OF THE OLD TESTAMENT.

Christ's attitude to material goods and prosperity stands in marked contrast to that prevailing in the Old Testament. It behoves us to examine the question of temporal retribution for virtue in the Old Testament in order to contrast it both with the example of the Saviour and the general framework that specifies the New Law. Naturally here again we are only dealing with aspects pertinent to the present study, the relation between the just man and exterior goods.<sup>18</sup>

St. Thomas is very much aware of the fact that retribution in the Old Testament was of a temporal character. His whole treatise on the old and new dispensations is governed by the Pauline principle (Gal. 3, 24) that the Old Law was a good but imperfect tutor, preparing Israel for the reign of the Holy Spirit in the New.<sup>19</sup>

The Old Law was a law of fear and regulated the exterior behaviour of man.<sup>20</sup> It was thus fitting that it should offer as an incentive to virtue a reward of an exterior and temporal kind, adapted to the earthly ambitions and mentality of a primitive and imperfect people. If the chastisement for sin which is the aversion from God was exterior, so

<sup>18</sup> For a general study of the Old Testament economy in St. Thomas, see among others: W. VAN ROO, S.J., "Law of the Spirit and Written Law", in *Gregorianum*, 37 (1956), pp. 429-443; R. GUINDON, O.M.I., *Béatitude et Théologie morale chez saint Thomas d'Aquin*, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1956, pp. 312-323.

Material touching on our study is found in St. Thomas' commentary in *Job* and on the *Psalms*, especially those of retribution (e.g., Ps. 36). In keeping with the methodology of the present study, we shall restrict ourselves to the *Summa*, except for a few interesting references to the other works in passing.

<sup>19</sup> "Unde Apostolus, ad Gal. 3, 24-25, comparat statum veteris legis statui puerili existenti sub pædagogico: statum autem novæ legis comparat statui viri perfecti, qui iam non est sub pædagogico" (*S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>æ</sup>, q. 91, a. 5, c.). "...lex vetus bona quidem est, sed imperfecta" (*S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>æ</sup>, q. 98, a. 1, c.). Cf. *S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>æ</sup>, q. 99, a. 6, c.; q. 107, a. 1, ad 2.

<sup>20</sup> *S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>æ</sup>, q. 107, a. 1, ad 2.

was the reward for justice and virtue. The Old Law hoped by the example of material prosperity to spur men on to conversion towards God and to lead them according to means which were dear to them in their imperfect state, like the good pedagogue she was <sup>21</sup>.

Even though the Old Law was finally ordained to the obtaining of eternal life and contained the rudiments of saving justice, <sup>22</sup> still the Common Good or immediate end to which it was proportioned was terrestrial, sensible and this, worldly, whereas the New Law ordains to an intelligible and heavenly good. <sup>23</sup> The system of sanction therefore prevailing in the Old Law was equally terrestrial — honours and riches — and not the spiritual and eternal rewards of the life of Charity in the New Law, where the sanction is immanent to the virtuous life and is in fact identified with its own proper objects. <sup>24</sup>

However, the sanctions of the Old Testament were inadequate, because extraneous and extrinsic to the virtuous life. This is, according to Aquinas, the thesis of Job. <sup>25</sup> The sanctions and incentives to virtue of the Old Law were adapted to an imperfect economy and had to be outgrown. Already in the Old Testament history there were persons who had by-passed the strict limits of their situation, and who because

<sup>21</sup> "Unde legi veteri conveniebat ut per temporalia, quæ erant in affectu hominum imperfectorum, manuduceret homines ad Deum" (*S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 99, a. 6, c.). "Et hoc [resitutio honorum Job] quidem tempori erat congruum, propter statum veteris testamenti, in quo temporalia bona promittebantur: ut sic per prosperitatem quam recuperaverat, aliis daretur exemplum ut converterentur ad Deum" (*In Job*, c. 42, l. 1, ed. Vivès, 1876, p. 226). "Sed Deus secundum istam expositionem loquitur secundum statum veteris testamenti in quo servantibus legem promittuntur temporalia bona, transgradientibus vero mala, ut saltem per temporalia traherentur ad spiritualia" (*In Ps.* 36, v. 16, ed. Vivès, p. 449).

<sup>22</sup> "...quædam rudimenta salutaris justitiæ continuerentur" (*S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 91, a. 5, ad 2); cf., q. 91, a. 4, c.

<sup>23</sup> "...ad legem pertinet ut ordinetur ad bonum commune sicut ad finem. [...] Quod quidem potest esse duplex. Scilicet bonum sensible et terrenum: et ad tale bonum ordinabat directe lex vetus. [...] Et iterum bonum intelligibile et cæleste: et ad hoc ordinat lex nova" (*S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 91, a. 5, c.).

<sup>24</sup> "Et ideo lex vetus [...] dicitur habere temporalia quædam promissa [...] lex nova [...] dicitur habere promissa spiritualia et æterna, quæ sunt objecta virtutis, præcipue caritatis. Et ita per se in ea inclinatur, non quasi in extranea, sed quasi in propria" (*S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 107, a. 1, ad 2).

The spiritual reward of the New Testament is finally the possession of the *bonum divinum*. All the finalities of the other virtues are finally ordained to this ultimate sanction, which is the object of the virtue of theological charity. "...dicendum est quod in spiritualibus bonis est quidam ordo: nam omnia spiritualia bona quæ sunt in actibus singularum virtutum ordinantur ad unum spirituale bonum quod est bonum divinum, circa quod est specialis virtus, quæ est caritas" (*S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 35, a. 2, c.; cf. q. 23, a. 5, c.; q. 24, a. 8).

<sup>25</sup> "...advertitas temporalis non est propria pœna peccatorum; de quo fere in toto libro [Job] quæstio erit" (*In Job*, c. 1, l. 2, ed. Vivès, p. 9).

of their expectation of spiritual and eternal rewards, were already living in the New dispensation.<sup>26</sup> Among these personages, Job must certainly be mentioned.<sup>27</sup>

According to Aquinas, therefore, the relationship between grace and temporal prosperity that prevailed in the Old Law was a precarious and temporary one, adapted to the imperfection of the pre-Christian situation, and called upon to disappear with the arrival of Christ. This relationship was already nullified in the case of many saints in the Old Law. The New Law will not incorporate such a relationship. It carries a promise of the spiritual and the celestial: its reward is interiorised and immanent to the very life of Grace. We are led to expect a growing divorce between temporal prosperity and the dialectic of grace in the New Testament.

### C. ATTITUDES OF THE NEW LAW.

The whole historical process can be considered as ordained to the contemplation of the blessed in heaven.<sup>28</sup> St. Thomas states this boldly following in the wake of Christian tradition. Not only the life and activity of man here below but all the varied and different processes of the material universe are governed by this basic finality.<sup>29</sup>

The Old Testament was an imperfect economy which obtained this goal by a complex of means admirably adapted by the divine pedagogy to the harshness and rudeness of the times. The New Law is the perfect completion and fulfilment of the Old. It is a law of love: its moving force is the Holy Spirit Himself inhabiting the inner sanctuary of souls: its goal is celestial and spiritual: and the means it employs

<sup>26</sup> "Fuerunt tamen aliqui in statu veteris testamenti habentes caritatem et gratiam Spiritus Sancti, qui principaliter expectabant promissiones spirituales et æternas. Et secundum hoc pertinebant ad legem novam" (*S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 107, a. 1, ad 2; cf. q. 99, a. 6, ad 3).

<sup>27</sup> *In Job*, c. 2, l. 2; c. 29, l. 1; c. 37, l. 2, *passim*.

<sup>28</sup> "Ultima autem perfectio, quæ est finis totius universi, est perfecta beatitudo sanctorum, quæ erit in ultima consummatione sæculi" (*S. Th.*, I<sup>a</sup>, q. 73, a. 1, c.).

<sup>29</sup> "...Deus ex nihilo universas creaturas in esse produciens, primam universi perfectionem, quæ consistit in partibus essentialibus universi, et diversis speciebus, per se ipsum instituit. Ad ultimam vero perfectionem, quæ erit ex consummatione ordinis beatorum, ordinavit diversos motus et operationes creaturarum; quosdam quidem naturales, sicut motum cœli et operationes elementorum, per quas materia præparatur ad susceptionem animæ rationalis; quosdam vero voluntarios, sicut Angelorum ministeria, qui mittuntur propter eos qui hereditatem capiunt salutis. Unde hac consummatione habita, et immutabiliter permanente, quæ ad eum ordinabuntur, in perpetuum cessabunt" (*De Pot.*, q. 5, a. 5, ad 13).

are proportioned to this end — and ordained to the inner, moral activity of man.<sup>30</sup>

If the New Law is ordained to the intelligible and the celestial as to a Common Good,<sup>31</sup> if the goods it promises are no longer temporal prosperity but spiritual and eternal,<sup>32</sup> we see at once that it introduces an atmosphere in which the temporal and the material are at a discount. The temporal is only a means to the end which is the blessedness of the saints: it can only obtain a value of utility.

The New Law is further a law of liberty: it contains less precepts, imposes lesser burdens.<sup>33</sup> It leaves therefore the individual Christian free to obey the motion of the Spirit. Since this is so, we cannot erect rigid and static standards for judging behaviour and evaluating action and goods. Though we can try to establish the main lines of relationship between the Kingdom and material prosperity, still we must allow a margin for the free impulse of the Spirit both with regard to persons and to historical epochs.

The liberty and breadth of view of the New Law allow it to incorporate the values of a natural, pre-Christian economy. St. Thomas in his treatise welcomes and accepts the Aristotelian doctrine on the instrumental role played by exterior goods in the virtuous life:<sup>34</sup> and the "mediocrity" which must be aimed at in material possessions, avoiding the extremes of misery and over-much riches. In an article on religious poverty he notes that even the pagan philosophers renounced riches in order to dedicate themselves to the contemplation of truth.<sup>35</sup> But of course this corpus of doctrine is extended, shaped and rounded off to be adapted to Christian revelation.

How does St. Thomas look on that revelation insofar as it is concerned with the use and value of material goods? How does he envisage the Christian attitude to the goods of this earth in his theological synthesis?

<sup>30</sup> *S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 106-108.

<sup>31</sup> *Vide* note 23.

<sup>32</sup> *S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 107, a. 2, ad 2.

<sup>33</sup> *S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 108, a. 2, c.

<sup>34</sup> *S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 4, a. 7-8; II<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 83, a. 6, c.; q. 129, a. 8, c.

<sup>35</sup> "Est autem secundum rectam rationem quod aliquis divitias abjiciat ut contemplationi sapientiae vacet: quod etiam philosophi quidam fecisse leguntur" (*S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 186, a. 3, ad 3; cf. obj. 3).



The relationship between man and exterior goods has assumed a dramatic and almost tragic expression as a result of sin. On the one hand, the law of love imposes a heavier obligation, not because of exterior burdens but because of the invitation to greater perfection especially in the zone of the interior act and sentiment.<sup>36</sup> On the other, concupiscence and in a special manner cupidity, cause the temporal values to exercise a seductive fascination over man. Man is caught up therefore and torn between his desire for the spiritual (ultimately identified with eternal felicity in the Vision) and the goods of this world. The more he cleaves to one set of goods, the more he recedes from the other. The maintaining of a spiritual equilibrium in this situation is no easy task. Those who attach themselves to the temporal as to their last end, give up entirely the spiritual. The just man must so *use* the goods of the earth so as not to lose those of his heavenly home-land. He journeys more safely and surely if he *totally* renounces temporal goods by following the evangelical counsels.<sup>37</sup>

The Christian has the right to acquire private property and so make material goods subserve his own personal and family ends but he must so use these goods that the maximum benefit accrues to the community. This thesis of the private ownership or dominion of goods coupled with their social usage is a common one for St. Thomas, oft repeated.<sup>38</sup>

The Christian owner of property has a "ministrant" function to perform. His goods have been entrusted to him by God so that he may participate in the divine Providence by dispensing them to his fellow Christians according to the divine good-pleasure as manifested in the concrete circumstances of life. The rich man is a steward in the household of the Lord, called upon to livingly care for his master's

<sup>36</sup> "...præcepta novæ legis sunt graviora præceptis veteris legis: quia in nova lege prohibentur interiores motus animi..." (*S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 107, a. 4, c.).

<sup>37</sup> "Est autem homo constitutus inter res mundi hujus et spiritualia bona, in quibus beatitudo æterna consistit: ita quod quanto plus inhæret uni eorum, tanto plus recedit ab altero, et e converso. Qui ergo totaliter inhæret rebus hujus mundi, ut in eis finem constituat [...] totaliter excidit a spiritualibus bonis. [...] Sed quod homo totaliter ea quæ sunt mundi abiiciat, non est necessarium ad perveniendum in finem prædictum: quia potest homo utens rebus hujus mundi, dummodo in eis finem non constituat, ad beatitudinem æternam pervenire. Sed expeditius pervenit totaliter bona hujus mundi abdicando" (*S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 108, a. 4, c.).

<sup>38</sup> *S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 105, a. 2; II<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 32, a. 5, ad 2; q. 66, a. 2, c.; q. 117, a. 4, ad 3; q. 134, a. 3.

goods and dispose of them to those who stand in need: of course he has the primary right to his own sustenance. This doctrine is in the best biblical and Patristic tradition.<sup>39</sup>

Solicitude and care for the acquisition and conservation and usage of temporal goods is lawful and legitimate and even laudable within certain limits. In the responses to an article of the *Summa*, Aquinas qualifies the type of solicitude he has in mind — temporal goods are to be sought after in a secondary fashion after the spiritual: with an ordered and proportionate concern: for the final purpose of obtaining eternal happiness and in that measure which is conducive to salvation.<sup>40</sup>

The undue worry and anxiety about the temporal is not a Christian attitude and should be relegated to the pagans.<sup>41</sup>

A good example of the double pitfall to be avoided by the Christian is afforded in that question of the *Secunda Secundæ*, where St. Thomas discusses the morality of clothes and external elegance. The Christian must conform to the standards which prevail in his community:<sup>42</sup> he must avoid both a disordered affection for these things as well as a slovenly negligence which would mark him off as singular.

Once the Christian has the correct degree of solicitude for the goods of this world, he is free to use them with liberty and detachment.

<sup>39</sup> "...sicut Ambrosius et Basilius dicunt, superabundantia divitiarum datur aliquibus a Deo ut meritum bonæ dispensationis acquirant" (*S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>e</sup>, q. 117, a. 1, ad 1); cf. q. 32, a. 5, ad 2.

On the conciliation of the common usage of goods and the duty of alms-giving, see Léon BOUVIER, S.J., *Le Précepte de l'Aumône chez saint Thomas d'Aquin*, Montréal, 1935, pp. 144-190. — On Poverty and Riches in Patristic tradition in general, see Walter SHEWRING, *Rich and Poor in Christian Tradition*, London, 1948.

<sup>40</sup> *S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>e</sup>, q. 83, a. 6:

ad 1: "...temporalia non sunt quærenda principaliter, sed secundario."

ad 2: "...non quælibet sollicitudo rerum temporalium est prohibita, sed superflua et inordinata."

ad 3: "...in ordine ad beatitudinem consequendam."

ad 4: "...secundum quod expediunt ad salutem."

<sup>41</sup> "...propter cuius [divinæ providentiæ] ignorantiam gentiles circa temporalia bona quærenda principalius sollicitantur" (*S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>e</sup>, q. 55, a. 6, c.).

<sup>42</sup> "...in ipsis rebus exterioribus quibus homo utitur, non est aliquod vitium: sed ex parte hominis qui immoderate utitur eis. Quæ quidem immoderantia potest esse dupliciter. Uno quidem modo, per comparisonem ad consuetudinem hominum cum quibus aliquis vivit. [...] Alio modo potest esse immoderatio in usu talium rerum ex inordinato affectu utentis, ex quo quandoque contingit quod homo nimis libidinose talibus utatur, sive secundum consuetudinem eorum cum quibus vivit, sive etiam præter eorum consuetudinem..."

"Ex parte autem defectus similiter potest esse duplex inordinatio secundum affectum. Uno quidem modo, ex negligentia hominis qui non adhibet studium vel laborem ad hoc quod exteriori cultu utatur secundum quod oportet. [...] Alio modo, ex eo quod ipsum defectum exterioris cultus ad gloriam ordinant..." (*S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>e</sup>, q. 169, a. 1, c.).

They can enter into his moral life where they are regulated by the virtues of Liberality and Magnificence.<sup>43</sup>

Prayer which is directed at the obtaining of temporal favours is a good and legitimate exercise,<sup>44</sup> though of course in the context of a subordination of these favours to the spiritual. Temporal goods can even be merited in the measure in which they facilitate works of virtue and so finally the obtaining of eternal life.<sup>45</sup>

Not only do the infused moral virtues enter into the regulation of the use of exterior goods but even the theological virtue of Charity. By means of alms the Christian allows for the common use and the good dispensing of his own riches to succour the needs of the poor.<sup>46</sup> The care of common temporal goods can also be considered an act of Charity.<sup>47</sup>

St. Thomas admits that poverty is an evangelical counsel and therefore the means best adapted for the right ordering of exterior riches to supernal beatitude.<sup>48</sup> Still he is aware that it is only a means or instrument of perfection and not perfection itself.<sup>49</sup> The rich man is not to be excluded from the pursuit and achievement of Christian perfection: he can combine great wealth with a high degree of sanctity, as Abraham did, even if with a certain amount of difficulty.<sup>50</sup>

The Old and New Testaments are not so much two different temporal, clearly-defined periods of salvation as two different economies governing God's relationship with men. Just as there were saints in the Old Law who really belonged to the New by their spiritual aspirations, so there are today in the Christian economy some persons who are actually treated by God as though living in Old Testament times.<sup>51</sup>

<sup>43</sup> "Et ideo circa appetitum pecuniarum sunt duæ virtutes: una quidem circa mediocres et moderatas, scilicet liberalitas; alia autem circa magnas pecunias, scilicet magnificentia" (*S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>e</sup>, q. 129, a. 2, c.).

<sup>44</sup> *S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>e</sup>, q. 83, a. 6.

<sup>45</sup> "...si temporalia bona considerentur prout sunt utilia ad opera virtutum quibus perducimur in vitam æternam, secundum hoc directe et simpliciter cadunt sub merito..." (*S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>e</sup>, q. 114, a. 10, c.).

<sup>46</sup> *S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>e</sup>, q. 32.

<sup>47</sup> "...solicitude quæ adhibetur circa res communes, pertinet ad amorem caritatis, quæ non quærit quæ sua sunt, sed communibus intendit" (*S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>e</sup>, q. 188, a. 7, c.).

<sup>48</sup> *S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>e</sup>, q. 108, a. 4; II<sup>a</sup>-II<sup>e</sup>, q. 184, a. 3; q. 186, a. 3.

<sup>49</sup> "...perfectio non consistit essentialiter in paupertate, sed in Christi sequela [...] paupertas autem est sicut instrumentum vel exercitium perveniendi ad perfectionem" (*S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>e</sup>, q. 188, a. 7, c.).

<sup>50</sup> *S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>e</sup>, q. 185, a. 6, ad 1; *De Perf. vitæ Christianæ*, c. 7, medio.

<sup>51</sup> "Similiter etiam in novo testamento sunt aliqui carnales nondum pertingentes ad perfectionem novæ legis, quos oportuit etiam in novo testamento induci ad virtutis

These persons have to be induced to the practise of virtue by temporal promises; nay more, it would be dangerous to urge these souls to abdicate riches as they would then fall into greater calamities and sins.<sup>52</sup>

The Kingdom of God then, can embrace a wide range of attitudes with regard to exterior and temporal values. The perfect renounce them and cleave to the spiritual: the imperfect desire them but in relation to God. The perverse are so engrossed in them that they adhere to them as to their final and seek all happiness therein.<sup>53</sup>

Then again those engaged in the active life stand more in need of the help of temporal goods for the achievement of their ends and the full development of their virtues than the contemplatives. The contemplative is much less dependent on the temporal.<sup>54</sup> Probably having in mind his own mendicant rule, St. Thomas feels that the mixed type of religious life has the greatest exigency of poverty.<sup>55</sup>

The relative, secondary and subordinate value of exterior goods is to be traced to their very *exteriority*. In his tract on beatitude St. Thomas often harps on this theme — beatitude is an immanent, spiritual activity and so cannot be situated in the enjoyment of exterior, material goods.<sup>56</sup> This note of exteriority of course opposes such goods to the interiority of the New Testament. They thus become the minimal good of man.<sup>57</sup>

Through exterior goods man is linked up with the passing figure of this world; "the fashion of this world passeth away" (1 Cor. 7, 31).

opera per timorem poenarum, et per aliqua temporalia promissa" (*S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 107, a. 2, ad 2).

<sup>52</sup> "Paupertas [...] quibusdam vero nociva, qui, ab hac sollicitudine liberati, in periores occupationes cadunt" (*S.C.G.*, l. 3, c. 133, § 3).

<sup>53</sup> "Perfectio autem hominis est ut, contemptis temporalibus, spiritualibus inhæreat; [...] Imperfactorum autem est quod temporalia bona desiderant, in ordine tamen ad Deum. Perversorum autem est quod in temporalibus bonis finem constituent" (*S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 99, a. 6, c.).

<sup>54</sup> *S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 186, a. 3, ad 2; q. 188, a. 7, c.

<sup>55</sup> "Illis autem religionibus quæ sunt ordinatæ ad contemplandum, competit vitam habere maxime ab exterioribus sollicitudinibus expeditam. Quod quidem fit dum modica quæ sunt necessaria vitæ, congruo tempore procurata, conservantur" (*S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 188, a. 7, c.).

<sup>56</sup> *S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 3, a. 2; a. 3.

<sup>57</sup> "Bonum autem exteriorum rerum est infimum inter humana bona: est enim minus quam bonum corporis; quod etiam est minus quam bonum animæ: quod etiam exceditur a bono divino" (*S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 118, a. 5, c.). See also: I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 87, a. 7, ad 2; II<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 36, a. 2, c.; q. 73, a. 3, c.; q. 85, a. 3, ad 2; q. 104, a. 3, c.; q. 108, a. 4, c.; q. 117, a. 6, c.; q. 152, a. 2, c.; q. 186, a. 7, c.

The Christian, according to St. Thomas (and in this of course he is only an echo of general Church belief), is inhabiting a world which will be purged by fire and renovated at the last day. All motion and activity will cease: material riches will be assigned to a general conflagration.<sup>58</sup> It is difficult therefore for the Christian way-farer to set his store on the values of here below.

In order to detach a few general perspectives which aptly characterize the Christian view of temporal, and specially material goods, we would insist on the attitude of liberty and the eschatological viewpoint as typical of St. Thomas' analysis. The Christian is a being called upon to transcend the frontiers of the merely terrestrial and human. His happiness is spiritual and other worldly; spiritual for St. Thomas means supernatural.<sup>59</sup> His scale of values is deduced from this fundamental orientation. All that serves to obtain the heavenly good participates in its value in that same proportion.

Then there is a freedom for the Christian pilgrim. He is living under a law of liberty. There is thus no rigid code of behaviour erected for him with respect to exterior goods. Especially there is no quantitative standard to exactly delimit the licit and the illicit in these matters. He can use these goods with largesse: it may sometimes be better for him to be rich than to despoil himself. But he can also renounce the goods of the world and follow a life of poverty. The poor man is a privileged member of the Kingdom of God: he marches more swiftly and surely to his goal, "expeditius": he has liberated himself from affection for exterior goods and is thus a free subject of a free Kingdom.<sup>60</sup>

To sum up with Fr. P. R. Regamey:

The Christian outlook is more an indifference to wealth and poverty, since both are simple conditions of life, in which as long as we have poverty of *spirit*, we can hasten the coming of God's kingdom and win heaven. But this indifference can only be expressed as a theory: for in fact, riches are a terrible danger to the spirit and poverty therefore far to be preferred!<sup>61</sup>

<sup>58</sup> *Suppl.*, q. 74. — *In 4 Sent.*, d. 47, q. 2, a. 1-3; *Suppl.*, q. 91. — *In 4 Sent.*, d. 48, q. 2, a. 1-5.

<sup>59</sup> At least in the tract on morality and beatitude, though St. Thomas certainly knows the ordinary meaning of spiritual as a transcendence of matter. Some examples of "spirituale" meaning supernatural (*S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup>, q. 32, a. 4, c.; q. 35, a. 2, c.; q. 43, a. 7, c.; q. 100, a. 3; a. 4; III<sup>a</sup>, q. 80, a. 1, ad 2).

<sup>60</sup> *S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup>, q. 188, a. 7; *S.C.G.*, l. 3, c. 133, § 3.

<sup>61</sup> *Poverty*, transl. by SHEED, London, Rosemary, 1949, p. 20.

## D. DISTRIBUTION OF GOODS IN THE NEW LAW.

The last section, outlining the attitudes of the Christian towards material goods, is of considerable importance, in estimating the value to be given to these goods. The present section aims at indicating how the distribution of such goods occurs in the New Law. Such an investigation will enable us to see some of the relations that exist between the Christian and temporal prosperity or adversity. It will also indicate what guarantee and assurance of success the Kingdom of Grace carries with it as far as temporal activity is concerned.

We have noticed with St. Thomas that the "pure or first intention" of God was to endow man with all the human gifts for body and soul, including earthly riches and prosperity.<sup>62</sup> This intention, already realized in human pre-history, was in some measure continued in the Old Testament where temporal riches were a reward for the virtuous. What, according to St. Thomas, is the situation in the new dispensation? We must keep in mind that prosperity, economic and technical success, is a result of man's free enterprise and initiative in the material world. Even so, God's Providence presides over this whole field of activity and the Master of history is here, as elsewhere, the First cause under whose benign influence the second causes develop their specific causality. We are envisaging the problem, therefore, from the point of view of God — and the Grace he infuses into the soul. What sort of "understructure" is to be associated with the Grace of the New Testament, as far as temporal goods are concerned? How does God distribute these goods to the just?

The distribution of goods to the Christian is a strict function of the priority of the spiritual over the temporal and the supreme value of the Christian's ordination towards beatitude — value which supplies us with an ultimate criterion. All that helps the achievement of beatitude, is, by this very fact, ennobled in value and is of service to the just man.

<sup>62</sup> "...ex pura Dei intentione iustis semper bona tribuuntur, non solum spiritualia, verum etiam temporalia. Sed quod aliquando iusti adversitatibus premantur, accidit propter aliquam specialem causam: unde sic a principio homo institutus fuit, ut nullis subjaceret perturbationibus, si in innocentia permansisset" (*In Job*, c. 1, l. 6, ed. VIVÈS, pp. 3-4). See also *S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 96, q. 97, q. 102.

External goods, as St. Thomas has shown, can enter fairly intimately even into the supernatural life of Grace, can be merited and prayed for. These may contain an organic connection with virtue. God may supply the Christian with these goods, therefore, in the measure in which they contribute towards his spiritual advancement. But in the measure in which they detract from the life of grace, they are an obstacle and the just can be despoiled of them.<sup>63</sup>

Spiritual goods are "primo et per se" the reward to be attributed to the just. They correspond to the intelligible and spiritual character of the New Law where the reward of the virtuous life is the proper object of the virtues themselves, as is seen very clearly in the theological virtues (cf., note 24). God gives his friends ample rewards of a spiritual kind.

Not only is God not bound to reward his friends with temporal riches but He may afflict them with adversity and poverty as a sign of His love and to prove their devotion to Him, to offer them a sort of "medicinal" penalty by which to grow in humility. As a consequence, there is often a correlation existing between Christian virtue and temporal adversity.<sup>64</sup>

God's treatment of the wicked is the reverse side of this doctrine. These persons may be struck with adversity even here below as a foretaste of their future suffering and as a premonitory warning to repent<sup>65</sup> but they may often enjoy remarkable material happiness. The reason for this, according to Aquinas, is the ambivalent character of temporal goods. The fact that God allows the wicked an abundance of temporal goods is in a way a first sign of punishment: the evil-doers who have estranged themselves from their Father's house, use this legacy to endanger their spiritual and filial destiny more and more

<sup>63</sup> "Pertinet igitur ad divinam justitiam ut virtuosus det spiritualia bona; et de temporalibus bonis vel malis tantum det eis, quantum sufficit ad virtutem" (*S. Th.*, II-II<sup>e</sup>, q. 87, a. 7, ad 2; cf. *In Job*, c. 29, l. 1, ed. Vivès, p. 155).

"Unde interdum homini virtuoso corporalia et exteriora bona [Deus] ministrat in adiutorium virtutis; et in hoc beneficium præstat. Interdum vero ei prædicta subtrahit, eo quod considerat huiusmodi esse sibi ad impedimentum virtutis et fruitionis divinæ..." (*S.C.G.*, l. 3, c. 1, c. 141, § 6).

<sup>64</sup> "Et quia bona spiritualia sunt maxima bona, bona autem temporalia sunt minima; ideo quandoque punitur aliquis in temporalibus bonis absque culpa, cujusmodi sunt plures penæ præsentis vitæ divinitus inflictæ ad humiliationem vel probationem" (*S. Th.*, II-II<sup>e</sup>, q. 108, a. 4, c.).

<sup>65</sup> *S. Th.*, I-II<sup>e</sup>, q. 114, a. 10, ad 3.

and to fall deeper into their sins. They have cut themselves off from the saving grace of their Father's house where the domestic hardships are only a sign of paternal love in a pedagogical design.<sup>66</sup>

Besides, temporal prosperity can also be a reward made by a just God for particular good acts elicited by a sinner before his conversion to Grace. Such a sinner is incapable of truly meriting, because he is not in a state of Grace: nonetheless, he is not condemned to sin continually: he can elicit a few passing good acts. St. Thomas believes that temporal goods may be given to such a sinner by God as a short-term reward.<sup>67</sup>

Because of the ambiguous role played by external goods in the life of the good and the wicked, to the exterior observer there seems to be little or no connection between virtue and sin on the one hand, prosperity and adversity on the other. This is true phenomenologically alone. The eyes of faith may discern different economies of divine management in the case of the good and wrongdoers. And of course it is the inner moral intention which forces these goods out of their indifference and makes them enter into relation with the life of virtue or sin. A full appraisal of prosperity and adversity must prolong and extend these economic and social states into the moral zone, that area where they are considered "quantum ad finem" and become fully intelligible.<sup>68</sup>

The doctrine of "pœnalitates" is ultimately explanatory of the temporal state of the Christian wayfarer. Even though St. Thomas restricts the word to cover those human infirmities of body and soul that are a residue of Original Sin and does not directly include man's relation to exterior goods as one of the penalties, still we may note that hunger and thirst and corporeal infirmities of a like character do connote a relation to the external world. Besides the doctrine of

<sup>66</sup> "Aliis [malis] vero hoc ipsum quod temporalia dantur, in malum spiritualium cedit" (S. Th., I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 87, a. 7, ad 2; cf. I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 114, a. 10, ad 3; S.C.G., I. 3, c. 141, § 3).

<sup>67</sup> "...Deus recordatur bonorum quæ quis facit in statu peccati, non ut remuneret ea in vita æterna, quod debetur solis operibus vivis [...] sed remunerat temporalis remuneratione" (S. Th., III<sup>a</sup>, q. 89, a. 6, ad 3; also *De Pot.*, q. 6, a. 9, c., ed. MARIETTI, 9, § 3).

<sup>68</sup> "...omnia æque eveniunt bonis et malis, quantum ad ipsam substantiam bonorum vel malorum temporalium. Sed non quantum ad finem: quia boni per huiusmodi manuducuntur ad beatitudinem, non autem mali" (S. Th., I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 114, a. 10, ad 4).



"pœnalitates" gives us the general atmosphere in which to situate the suffering and toil of the Christian as he follows His Master's footsteps.

In the *Tertia Pars*, Aquinas gives us three profound reasons why the penalties of Original Sin are not all withdrawn with Baptism. Firstly, the Christian is incorporated by the sacrament into Christ's mystical Body: now it is fitting that that which the Head underwent, the members should undergo in the same way and so pass into Glory by means of the Passion. Secondly, the infirmities of man offer him an excellent occasion to do battle with his passions and so be crowned. Thirdly, the non-removal of penalties bars the way to those who might otherwise seek the sacrament *not* for the promise of eternal life but because of human equilibrium and balance in this life. The penalties will be removed in the eschatological state "when this mortal hath put on immortality" (1 Cor. 15, 54).<sup>69</sup>

In a response to the same question, St. Thomas throws further light when he suggests that Grace in the present economy is a gift of the *person* and so takes away all personal stains like the guilt of Original Sin and the loss of the Vision: the defects of nature remain to conform the Christian to the Cross and will be swallowed up only at the general Resurrection.<sup>70</sup>

Thus in the context of this doctrine on *pœnalitates*, we expect a kind of gravitation towards suffering and adversity on the part of Grace, following here an inner law of its own structure which is to conform to the Cross of Christ. The continuation of the penalties of Original Sin gives us a basic, organic constituent of the New Law as distinct from the Old Testament and the Garden of Eden.

<sup>69</sup> "Primo quidem quia per baptismum homo incorporatur Christo et efficitur membrum ejus. [...] Et ideo conveniens est ut id agatur in membro incorporato quod est actum in capite. Christus [...] per passionem et mortem est ad vitam gloriosam resuscitatus. [...] Secundo, hoc est conveniens propter spirituale exercitium: ut videlicet contra concupiscentiam et alias passibilitates pugnans homo victoriæ coronam acciperet. [...] Tertio, hoc fuit conveniens ne homines ad baptismum accederet propter impassibilitatem præsentis vitæ, et non propter gloriam vitæ æternæ..." (S. Th., III<sup>a</sup>, q. 69, a. 3, c.).

<sup>70</sup> "...peccatum originale hoc modo processit quod primo persona infecit naturam, postmodum vero natura infecit personam. Christus vero converso ordine prius reparat id quod personæ est, postmodum simul in omnibus reparabit id quod naturæ est. [...] Sed pœnalitates præsentis vitæ, sicut mors, fames, sitis, et alia hujusmodi, respiciunt naturam, ex cujus principiis causantur. [...] Et ideo isti defectus non tollentur nisi in ultima reparatione naturæ per resurrectionem gloriosam" (S. Th., III<sup>a</sup>, q. 69, a. 3, ad 3).

For a full doctrine on "pœnalitates" see also I<sup>a</sup>-II<sup>e</sup>, q. 81, a. 3, ad 2; q. 87, a. 7, ad 1; q. 85, a. 5, ad 2; II<sup>a</sup>-II<sup>e</sup>, q. 164, a. 1, ad 4.

The law of liberty of the new dispensation, as applied to the distribution of temporal goods, must then be taken to mean that Grace and the virtuous life are governed by a different rhythm from that which regulates temporal progress. There can be a development of virtue coupled with adversity as well as with prosperity; no strict correlation can be established. Since the law of "pœnalitates" is an organic part of the structure of the new economy, there is a tendency for Grace to gravitate rather towards poverty than riches.

St. Thomas warns us, further, not to divorce the moral and total spiritual consideration from the estimation of progress. He insists that we cannot understand the plan of God in this sector of history if we merely look at the substance of works and not their ordination to moral ends and purposes — "in ordine ad virtutem, quantum ad finem". The historical judgment must assume a decided *moral* character.

#### D. LIBERALITY.

Of the moral virtues which regulate the use and ownership of exterior goods, we must speak at least of two, Liberality and Magnificence, this last being a particular manifestation of Magnanimity. These two virtues are in a special way linked up with the moral usage of exterior goods.<sup>71</sup> In fact, according to St. Thomas, Liberality is the virtue "par excellence" which moderates the proper use of exterior riches: it presides over the "bene uti" of money, exterior goods and riches so that we may well say that it is the moral virtue with which the present study is concerned.<sup>72</sup>

It certainly does not belong to the present study to make a profound analysis of these twin virtues in all their multiple aspects. Such a procedure would lead us too far afield. We shall consider rather only those particular aspects which are of interest in the debate we are engaged in. We shall find for this purpose the Thomist treatment of Liberality less interesting than that of Magnificence.<sup>73</sup>

Liberality is concerned with the right and proper usage of wealth: it teaches especially how to give and with what spirit. The material

<sup>71</sup> *S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>m</sup>, q. 129, a. 2, c.; q. 134, a. 3, ad 1, ad 2.

<sup>72</sup> "... cum bene uti his rebus [quæ extra nos sunt] pertineat ad liberalitatem" (*S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>m</sup>, q. 117, a. 1, c.).

<sup>73</sup> For fuller details, see C. Spicq, O.P., *Somme des Jeunes, La Justice*, t. 2, pp. 337-356.

object of the virtue is money and all it can be converted into: but the more immediate object is the affections and passions which are concerned with wealth. Liberality so orders these emotional forces that the proprietor is free to dispose of his goods as is fitting according to the circumstances.<sup>74</sup>

The liberal man knows how to spend. He is not so attached to his goods that he cannot expend them as he ought in the concrete historical context. He is free enough in his attachment to be able to spend for himself in the first place and to make gifts and donations to his fellow citizens, especially to those who stand in need.

The liberal man is not only one who knows how to use and expend his wealth, but he does so with facility and ease and with a certain joy.<sup>75</sup>

Even though giving away, making expenses, investing one's riches is the more formal function of the virtue,<sup>76</sup> still this does not mean that the liberal man must fritter away his capital in prodigal waste or neglect to look after his own needs and the conservation and proper care of his resources. Just as a good soldier is one who knows not only to use his sword on the field of battle but must sharpen it and keep it carefully in its sheath, so the liberal man not only uses his resources, but prepares and nurses these for eventual use.<sup>77</sup>

Liberality is a virtue which looks after the "emission" or outlay of wealth. This is only logical for St. Thomas, since he holds that the proper function of money which is the object of this virtue, is to enter into circulation and be spent.<sup>78</sup> It is a virtue, therefore which ensures the common usage of goods — again a familiar Thomist thesis — by encouraging expenditure and the application of wealth and goods to their ends — the service of man.

<sup>74</sup> "Primo quidem et per se [liberalitas] tendit ad ordinandum propriam affectionem circa pecuniarum possessionem et usum" (*S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>m</sup>, q. 117, a. 6, c.); cf. a. 2, ad 1; a. 3, ad 3.

<sup>75</sup> "...ex hoc enim efficitur homo facile emissivus donorum" (*S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>m</sup>, q. 31, a. 1, ad 2). — "Unde liberales delectabiliter dant aliis" (*S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>m</sup>, q. 32, a. 6, c.).

<sup>76</sup> "...liberalis maxime laudatur ex datione" (*S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>m</sup>, q. 117, a. 4, c.).

<sup>77</sup> "...sicut ad fortitudinem militis pertinet non solum exserere gladium in hostes, sed etiam exacuere gladium et in vagina conservare. Sic etiam ad liberalitatem pertinet non solum uti pecunia, sed etiam eam præparare et conservare ad idoneum usum" (*S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>m</sup>, q. 117, a. 3, ad 2); cf. a. 4, ad 3.

<sup>78</sup> *S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>m</sup>, q. 78, a. 2, ad 2; q. 117, a. 4; *De Malo*, q. 13, a. 4.

Aquinas gives a definite Pauline twist to his doctrine by linking up the free spending of Liberality and its largesse with the Apostle's admonition to Timothy:

Charge the rich of this world... to do good, to be rich in good works, to give easily, to communicate to others (1 Tim. 6, 17-18).<sup>79</sup>

The stress, therefore, in St. Thomas' teaching in this virtue is in the giving away and spending of riches and not in their accumulation except insofar as this is required for having the wherewithal to dispose. Liberality, then, shows us in concrete application the ministrant and "stewardship" function of the possessor who receives wealth in order that he may make its usage as common as possible by suitable expenditure for the benefit of God's poor. If cupidity and an immoderate love of riches are a great evil, then we must say that Liberality, which is the contrary virtue, is a great moral virtue.<sup>80</sup>

We cannot, none the less, join that somewhat piqued Dominican who retorted to his Franciscan colleagues, waxing loud in their praise of Dame Poverty, that Saint Thomas had already exposed the structure of this virtue in his tract on Liberality.<sup>81</sup> Liberality is a potential part of Justice.<sup>82</sup> It has not that spiritual charm, the mystical flavour and attraction of Dame Poverty. In the Christian economy it is a maid-servant of charity and poverty, awaiting the dictates of these mistresses to "give away".<sup>83</sup>

And this precisely is why the doctrine of Liberality is not of great help in elucidating our problem. It indicates that use of goods must be social, common, free and large. But the problem of values is to be solved rather by the teaching on poverty. And as regards the quantity and extent of initiative and enterprise in the economic sphere, St. Thomas gives us no indication except for the general directives that expenditure must be fitting — "Convenientibus expensis, dationibus".<sup>84</sup>

The ministrant and social function of goods, already evident in our section on the attitudes of the New Law, has been confirmed by the

<sup>79</sup> Fr. Spicq, speaking of the social function of Liberality, says: "C'est le commentaire exact du *facile tribuere* de l'Apôtre" (*op. cit.*, p. 354). — The Pauline pericope is cited in *S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup>, q. 105, a. 2, ad 1; II<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup>, q. 66, a. 2, c.; q. 119, a. 2, ad 2.

<sup>80</sup> *S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup>, q. 117, a. 6.

<sup>81</sup> Anecdote cited in R.P. REGAMEY, *Poverty*, London, 1949, p. 137.

<sup>82</sup> *S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup>, q. 117, a. 5.

<sup>83</sup> Cf. *S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup>, q. 117, a. 1, ad 3.

<sup>84</sup> *S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup>, q. 117, a. 3, ad 3.

study of Liberality. Technical progress in the material sphere must not be pushed on by private profit motives, individual and egoistic ones, or even by the immanent drives and exigences of the technical process as such. The Christian must bring all this economic development into the service of the human being and rigidly regulate it to this end.

#### F. MAGNANIMITY AND MAGNIFICENCE.

Closely connected with the Christian virtue of Liberality is the sister virtue of Magnificence. Liberality is concerned with the right and proper use of exterior goods and riches as such: Magnificence adds on an extra qualification in the *size* and *quantity* of the expenses to be made in a given work.<sup>85</sup>

However Magnificence has another affinity which is important for us in the present study. According to St. Thomas this virtue has much in common with Magnanimity. The magnanimous man seeks out the great in everything and knows how to comport himself in the face of honours: Magnificence is that virtue which causes one to set out to do and execute great things in a great way; this carrying out of works, this fabrication of the great is what distinguishes the "magnificent" man from the magnanimous.<sup>86</sup>

Magnanimity is the virtue of undertaking *great things*;<sup>87</sup> this is what St. Thomas obtained from Abelard and his successors. Aristotle taught that it was the virtue concerned with the rational use of *honours*.<sup>88</sup> St. Thomas had to conciliate these apparently opposed

<sup>85</sup> "...ad liberalitatem pertinet bene uti divitiis in quantum hujusmodi. [...] Ad magnificentiam etiam pertinet uti divitiis secundum quandam specialem rationem, idest secundum quod assumuntur in alicujus magni operis expletionem. Unde et magnificentia quodammodo se habet ex additione ad liberalitatem" (S. Th., II<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 117, a. 3, ad 1). It is of course well known that for St. Thomas Liberality is a potential part of the virtue of Justice, while Magnificence pertains to Fortitude (cf. S. Th., I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 80, a. 1, c., coll., q. 128, a. 1, c.).

<sup>86</sup> "...ad magnanimitatem pertinet non solum tendere in magnum, sed etiam in omnibus virtutibus magnum operari, vel faciendo vel qualitercumque agendo [...] ita tamen quod magnanimitas circa hoc respicit solam rationem magni. [...] Ad magnificentiam vero pertinet non solum facere magnum secundum quod facere proprie sumitur, sed etiam ad magnum faciendum tendere animo. [...] Unde oportet quod sicut magnanimitas intendit aliquod magnum in omni materia, ita magnificentia in aliquo opere factibili" (S. Th., II<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 134, a. 2, ad 2).

St. Albert made Magnanimity a part of Magnificence, following Cicero, vide R.-A. GAUTHIER, O.P., *Magnanimité, l'Idéal de la grandeur dans la philosophie païenne et dans la théologie chrétienne*, Paris, 1951, pp. 302-309.

<sup>87</sup> Cf. note 86.

<sup>88</sup> *Ethic Nich.*, I. 4, c. 2, 1124, a. 1-5; St. THOMAS, *in hoc*, I. 8, No. 748 (PIROTTA).

currents and his solution is found in a distinction between the matter of the virtue, which is exterior goods and especially honours, and the typical act or end of the virtue which is the carrying out of great things.<sup>89</sup>

We may well say therefore that the magnanimous man is he who knows to aspire to great undertakings in virtue whence he will receive honour and fame and be able to conduct himself as he ought in the face of these praises.

If Magnanimity is primarily concerned with honours<sup>90</sup> it has also a special relation with exterior goods. The riches of the magnanimous man help him to carry out great and virtuous things because of the necessary material substratum for many virtuous acts: he is thus enabled to attain the end of this virtue. Then again as regards its matter, honour is often shown by both the wise and the unlearned to the rich man. In this fashion, exterior goods concur in the development of the virtue of Magnanimity.<sup>91</sup> But of course, the undertaking of great material enterprises is typical of the virtue of Magnificence.

It is important to realize that the magnanimous person trusts to and relies on, his own *human* forces and resources. This humanist orientation, derived from Aristotle, was maintained by St. Thomas. The magnanimous man is concerned with *human* and *worldly* tasks: he hopes to overcome the obstacles that are erected in his way by a hope which is not the theological virtue of the same name but a human trust and confidence, based on his own gifts and talents.<sup>92</sup> Fr. R.-A. Gauthier

<sup>89</sup> "...magnanimitas ad duo respicit. Ad unum quidem sicut ad finem intentum: quod est aliquod magnum opus, quod magnanimus attentat secundum suam facultatem. [...] Ad aliud autem respicit magnanimitas sicut ad materiam qua debite utitur, scilicet ad honorem" (S. Th., II<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup>, q. 131, a. 2, ad 1); cf. q. 134, a. 2, c.

A certain "malaise" seems to exist between the two influences, Aristotelian and Aberlardian. Fr. Gauthier thinks the Aberlardian current has finally triumphed (*op. cit.*, p. 315). Cajetan too confesses difficulty under this head and distinguishes between grandeur in every virtue as the formal object, with the right use of honours as the matter of the virtue (*In II<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup>*, q. 129, a. 1, II<sup>o</sup>).

<sup>90</sup> S. Th., II<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup>, q. 129, a. 1, a. 2.

<sup>91</sup> "...magnanimitas ad duo respicit: ad honorem quidem sicut ad materiam; sed ad aliquid magnum operandum sicut ad finem. Ad utrumque autem istorum bona fortunæ cooperantur. Quia enim honor virtuosus non solum a sapientibus, sed etiam a multitudine exhibetur, quæ maxima reputat hujusmodi exteriora bona fortunæ. Similiter etiam ad actus virtutum organice bona fortunæ deserviunt: quia per divitias et potentiam et amicos datur nobis facultas operandi" (S. Th., II<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup>, q. 129, a. 8, c.).

<sup>92</sup> "...magnanimitas tendit in arduum sperans aliquid quod est suæ potestatis. Unde proprie respicit operationem aliquorum magnorum. Sed spes, secundum quod est virtus theologica, respicit arduum alterius auxilio assequendum..." (S. Th., II<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup>, q. 17, a. 5, ad 4); cf. II<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup>, q. 21, a. 1, c.; q. 129, a. 6.

in his book on Magnanimity has drawn out this humanist and terrestrial dimension of the virtue of Magnanimity into relief. He feels that St. Thomas has lost nothing of the authentic note and freshness of the Greek humanism even in his treatise on the infused virtue and believes that today more than ever before the Thomist teaching on Magnanimity will teach the lay Christians a robust enthusiasm for the human tasks to which they are called, giving them a sense of initiative, energy for effort, and especially confidence in their human resources and the techniques employed in the service of man. This virtue, the author hopes, will restore to society the type of Christian it desires.<sup>93</sup> M. Etienne Gilson believes for his part, that in the Thomist treatise on Magnanimity we have an "eulogy of self-confidence, of wealth, of love, of honour and glory".<sup>94</sup>

Magnificence is for St. Thomas, that virtue which helps us "to make a great thing in a great way" as Gilson neatly has it.<sup>95</sup> It seems to be particularly connected with the actual difficulties of carrying out into realization some great and virtuous material undertaking, but this does not mean that it is restricted to the actual operation and not to the intention of the mind. Magnificence presides over both intention and execution.<sup>96</sup> This is so true that even the poor man can be magnificent in this sense, at least in soul and habit, if not in act.<sup>97</sup>

We have already seen above that the Christian should learn to spend and invest his riches for the benefit of his brethren as a dispenser of God's wealth. The virtue of Magnificence shows that the Christian should know how to make expenditure in a great and dignified way.<sup>98</sup> The magnitude of the expenses and the risks involved should not scare off the virtuous man. We have here then an incentive to enterprise and initiative in the economic and technical sphere.

<sup>93</sup> "La magnanimité est pour saint Thomas la vertu de l'espérance *humaine*, la grandeur à laquelle aspire le magnanime est une grandeur *humaine*, et, pour y parvenir, c'est sur ses forces *humaines* qu'il compte. C'est en *soi-même* que se confie le magnanime et il n'espère rien qui ne soit en son pouvoir" (*op. cit.*, p. 463); see also pp. 497, 339-441.

<sup>94</sup> *The Christian Philosophy of St. Thomas Aquinas*, New York, Random House, 1956, p. 292.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 294.

<sup>96</sup> "Ad magnificentiam vero pertinet non solum facere magnum secundum quod facere proprie sumitur, sed etiam ad magnum faciendum tendere animo..." (*S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup>, q. 134, a. 2, ad 2).

<sup>97</sup> *S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup>, q. 134, a. 3, ad 4.

<sup>98</sup> *S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup>, q. 134, a. 3, c.

Thomas Aquinas appears to provide an apology for the modern industrial magnate. As Gilson says:

The moral teaching of St. Thomas stood ready waiting for Lorenzo the Magnificent.<sup>99</sup>

Magnanimity and Magnificence are then the virtues of the rich. They put the stress on the carrying-out of grand and splendid human and terrestrial tasks, especially in that field where honours and other exterior, material goods and values are involved. Is not Aquinas here too much under the influence of his pagan masters? Has he not merely extrinsically assumed sections of pre-Christian moral philosophy? Can this aspiration for great and glorious works be reconciled with what we have seen of the spirit of the New Law, one of poverty and detachment lived in an eschatological environment? St. Thomas himself faced this problem. In question 129 of the *Secunda Secundæ*,<sup>100</sup> he opposes the attitudes of the magnanimous man, who according to Aristotle "thinks himself worthy of great things, being worthy of them", and who "despises others justly (since he thinks truly)",<sup>101</sup> with the Christian attitude of humility, and we might add, poverty and love of the Cross. Aquinas makes a response possible by making all the gifts and qualities of the magnanimous man depend on God. He is sincerely aware of his qualities of soul and mind, knowledge and exterior fortune and puts these to good use and service. But this does not rule out humility, since he is well aware of his own defects which spring from his weak nature; he thus humiliates himself accordingly.<sup>102</sup>

By thus situating his humanism in a theocentric background, Aquinas has solved the apparent antinomy between Humility and Magnanimity. They are not contrary to one another, although they seem to tend in contrary directions.

The Christian may be called upon to do great things, to seek honours and to embark upon great economic ventures for the common

<sup>99</sup> *Op. cit.*, p. 294.

<sup>100</sup> A. 3, ad 4; cf. a. 6. Fr. Gauthier takes up this problem in some detail in the work cited, pp. 451-465.

<sup>101</sup> *Nich. Ethics*, l. 4, c. 3, 1123 b 2 and 1124 b 5; trans. McKEON, pp. 991 and 993.

<sup>102</sup> "In homine invenitur aliquid magnum, quod ex dono Dei possidet, et aliquis defectus, qui competit ei ex infirmitate naturæ, Magnanimitas igitur facit quod homo se magnis dignificet secundum considerationem donorum quæ possidet ex Deo: sicut, si habet magnam virtutem animi, magnanimitas facit quod ad perfecta opera virtutis tendat. Et similiter est dicendum de usu cujuslibet alterius bono, puta scientiæ vel exterioris fortunæ. Humilitas autem facit quod homo seipsum parvipendat secundum considerationem proprii defectus" (*S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 129, a. 3, ad 4).



weal. He does all this as a minister and steward of God, to whom talents have been entrusted that he might use them for the benefit of his fellow-citizens. We rejoin here the teaching of Aquinas on the ministrant role of riches in the New Law.

The development of talent and the exploitation of the earth by bold and audacious enterprise remains an authentic human and historical task, but under the dominion and benign watchfulness of the Lord of History, who is the Author of the gifts that are being used and presides over every moment of the process. Such a humanism does not detract from the power and glory of God, does not trespass on what is His due: it is rather a tribute to the Giver of all gifts as man consecrates his talents to the Maker by rightfully and humbly using them. St. Thomas has conserved the consistency and structure of the Greek belief in man and his civilising influence: but he has added on a new dimension by making this humanism *existentially* dependent on the Creator.

The truth about the Christian situation in the New Law, then, must take into consideration the two poles of values which have emerged from our study — on the one hand, the priority of the spiritual, the eschatological orientation of the New Law where poverty and detachment from terrestrial tasks are the optimum attitudes, on the other, the robust optimism for great works and achievements, especially in the economic field, connected with the virtues of Magnificence and Magnanimity, both fully compatible with a Christian economy of grace and humility. It will be the purpose of our conclusion to harmonise these findings in a synthesis.

### CONCLUSION.

It is a common place for writers on the present period of salvation to characterize it as one of paradox and enigma, of tension and contradiction. In Part I \* on the effects of sin we saw some of the elements connected with and resulting from sin that went up to build this situation of paradox. In this one, we have noticed a few more fundamental constituents of the actual economy of grace. In this atmosphere we must place our problem on the value of human progress.

The present economy is dominated by the Cross of Christ. The mystery of our salvation was worked out by the Passion and Death of

the Lord. This primal and basic fact must colour the whole Christian "con" of salvation. The individual Christian is saved by treading in His Master's footsteps to the summit of Calvary, thence to pass into Glory: this is the "via tendendi in Deum".

The Cross of Christ as expressed in the Saviour's relations with temporal goods reads "poverty". We saw the connection between these two attitudes in the second section of this Part. If the Founder of the Kingdom chose "poor" means to establish His reign, the Kingdom is thenceforward tied up with an economy of "poor means". Its evolution will not depend on grand and brilliant human techniques of progress but on the outpourings of the Spirit following the law of the Cross.

The Cross of Christ is continued in the "pœnalitates" that remain as the daily lot of the Christian. Grace is infused into him as a gift of the person: and this leaves him the weight of a fallen nature to drag along. But the Christian pilgrim is already justified by Sanctifying Grace which is an "inchoatio gloriæ".<sup>103</sup> He is in this sense already a citizen of heaven. In the steps of the divine Master he follows with joy, obeying a Law which is interiorized in his own heart as the indwelling Spirit. The New Law is eschatological in orientation: and perhaps because of this very fact it carries with it a guarantee of liberty for the tasks here below: it has only one moral imperative — supernatural Charity.

In our section on the attitudes of the New Testament, we saw that the Christian must be detached and free from temporal goods. This detachment stems from the imitation of the Cross: it is necessary in order to maintain the priority of the spiritual and to free the Christian in his pursuit of an eschatological goal: it is in a way a translation of the freedom of the New Law into practice. The need for such detachment is heightened by the seductive attraction exercised by creatures through concupiscence and cupidity. There is a decided bias in the Christian message for poverty, at least of spirit. St. Thomas shares this bias: and if his treatise on poverty is more an institutional and juridical one about the canonical "state", and therefore less mystical and charming than the teaching of the Franciscan tradition,

<sup>103</sup> E.g., *S. Th.*, II<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 24, a. 3, ad 2.

it is nonetheless true that the Common Doctor has built up a solid body of doctrine on detachment in this and other contexts.

Not only should the Christian be detached normatively from the temporal, but factually the present economy of grace does not carry with it any guarantee of temporal success — and here it differs from Original Justice and the Old Law. The Christian may be loaded with temporal favours if this is to forward his spiritual advancement, but he may equally well be deprived of them by the same loving Providence. There is thus no rigid correlation between Grace and these states of prosperity or adversity.

The Kingdom therefore as a whole, and the individual Christian in particular, is detached from and transcends success in the temporal. We can extend this to mean that there is no rigid co-ordination between human and technical progress on the one hand, and the coming of the Kingdom of God on the other. This conclusion is based on the celestial character of the Kingdom, its “freedom” with regard to temporal means, its bias for poverty. No strict co-ordination can be established between the dialectic of Grace in the hearts of men and the technical or cultural dialectic in the world outside. Both these dialectics obey different imperatives and are governed by different laws and tendencies.

It is in the context of this autonomy of Grace and Culture that we are permitted to find in St. Thomas a foundation for such modern categories as Dualism and a certain Ambivalence. In the first part on the effects of sin we noticed that the technical capabilities of man are unharmed by sin and therefore also are not elevated by Grace as such. All the manifold activities of human nature do not fall under the protective cover of Grace, which in the present economy is a gift of the person, not of nature. Many of man’s activities remain natural in content and in specificity. The saint is not always the best technician.

We thus have a certain Dualism — Grace and its works on the one hand, Nature, distinct if not separate from Grace, on the other. Man cannot always live a life which is specifically “grace”; he is obliged to elicit acts of “nature” as well and these are necessary and may be good. The intensity of the life of Grace does not always correspond to that of the life of Nature and Culture. The drama of Christian existence is that the individual Christian and the Christian community are both

immersed in this paradoxical world of Grace and Nature, must live in it and make their eternal options in it. As Canon Masure aptly writes:

The provisional conclusion of these unilateral reflections, is that human nature, being not as yet entirely informed by supernature, has the power to constitute herself apart on her own ground to obtain results of a natural order for which she alone is temporarily competent. Not only is she at home in this ground floor, but if she desires it, she can embellish her home in her own way: she sometimes succeed magnificently.<sup>104</sup>

Some authors, noting that the growing technical domination of man over nature is a participation of nature in man's spiritual make up and a rationalization of the material universe, realizing too that there is a solidarity between man and the Cosmos, in the unitary and total scheme of salvation, take technical advance and also cultural progress in general to mean the growing effusion of the Spirit and of Grace over the Cosmos. The promise and the giving of the Spirit is viewed as a donation not only to man but to the whole Universe, nature and culture as well. Such a view would seem to identify the human spirit that presides over culture with the Holy Spirit who is the soul of the Mystical Body. It is difficult to reconcile that we have just concluded about different rhythms in Grace and Culture with such a view.<sup>105</sup>

One cannot therefore prophesy that the gradual expansion of the Kingdom until the Second Coming will be accompanied, and as it were prepared for, by the growing mastery of man over nature in the field of Culture; that the course of history will see this double ascending movement of Grace and Culture culminating in the Second Coming. All such thinking cannot claim St. Thomas as a patron.<sup>106</sup>

Nay rather, St. Thomas may be enlisted in support of the view that temporal or profane history is as such ambivalent or neutral to the Kingdom; it can both further its coming and oppose it; and often it does both. Good and evil are inextricably intertwined in human

<sup>104</sup> E. MASURE, *L'Humanisme chrétien*, Paris, 1937, p. 101.

<sup>105</sup> Canon THILS takes as a law of historical progress this growing *spiritualisation* of the Universe (c.g., *Théologie des Réalités terrestres*, I, pp. 191-194; II, pp. 54-81). In spite of many excellent points scored by the author, it is our modest opinion that there is a confusion between the order of creation or nature and that of grace as distinguished above, and a failure to sufficiently bring out the transcendence of the Kingdom.

<sup>106</sup> On the identification of profane or cultural history with Sacred History as such, see M.-I. MONTUCLARD, *Médiation de l'Eglise, Médiation de l'Histoire, Jeunesse de l'Eglise*, 7, pp. 9-33.

history; and they both seem to grow in intensity as history advances onward.<sup>107</sup>

This independence and autonomy of Grace and Culture does not however mean that the Christian must flee from the world, deprecate and disavow engagement in the temporal sphere, limit his activity to the bare ekeing-out of sustenance from nature. To counter-balance his teaching on detachment and poverty, St. Thomas offers us his questions on Liberality, Magnanimity and Magnificence. The Christian must be generous, know how to undertake temporal tasks of splendour and magnitude, trust in his own talent and those of his fellow-men. The rich "entrepreneur" and the Mæcenas (and we may add the Henry Ford) is not excluded from the Kingdom: attitudes that go with them are compatible with Grace. This is the typical "freedom" of the New Law. But Aquinas insists that the rich proprietor is a dispenser of the fruits of the earth destined to all, especially God's poor. This function of the steward, which we have called the "ministrant" function of riches, indicates not only the obligation of the proprietor but the limits and motives of technical progress. Such progress must be strictly ordained to the well-being of human beings and be the execution of God's Providence with respect to the human race by those who control the technical forces. Such a conclusion might seem far-fetched but is deduced from Aquinas' teaching on the responsibilities of the rich.

Thus Fr. C. Spicq, o.p., speaking of the social function of goods and the virtue of Liberality in the *Summa*, draws the following general conclusion:

One could deduce from these principles a golden rule of economic morality: exploit temporal goods to the maximum implied and required by the true service of the human being, and not to that absolute maximum which is attainable.<sup>108</sup>

Technical progress must not obey egoistic and selfish motives, nor even be governed by the impulses of development proper to the technical process as such as indicated by the possibilities at a given

<sup>107</sup> If one may draw an analogy from the act of Faith, one may consider the statement of St. Thomas that with time, there is a growth in the explicitness of Faith, but at the same time "pari passu", sin increases its domination (*S. Th.*, III<sup>a</sup>, q. 61, a. 3, ad 2). This notion of the Ambivalence of history in St. Thomas has been noticed by: H.-I. MARROU, *L'Ambivalence du Temps de l'Histoire chez saint Augustin*, Montréal-Paris, 1950, pp. 60-62; J. MARITAIN, *On the Philosophy of History*, London, 1959, p. 37; Ch. JOURNET, *The Wisdom of Faith*, Maryland, 1952, p. 136.

<sup>108</sup> *Somme des Jeunes, Justice*, t. 2, p. 343, note 1.

moment of evolution. All such motivation must cede before the basic finality of technology — which is the service of human-kind. This conclusion can be applied, *mutatis mutandis*, to all cultural effort.

Another significant point which we may derive from St. Thomas' synthesis is the importance of the moral intention in judging the progress of culture. He tells us that prosperity and adversity, the exterior human welfare of individuals, are not intelligible except if we look at the moral intention of persons placed in these states; only then the economy of God's dealings with these persons become understandable.

From this stand-point, Incarnationist authors who try to isolate technical and other cultural achievements from their concomitant moral intention and judge them abstractly in relation to an immanent end of the universe do seem to part company with St. Thomas.<sup>109</sup> St. Thomas would insist that a plenary judgment about historical progress cannot be divorced from the moral "penumbra" that goes with all human action. We can see the significance of such a conclusion in a historical context like our own, where gigantic technical inventions are often vitiated by the amoral and immoral intentions of the inventors. In an era where space travel in rocket vehicles by human beings is a proximate probability and where many Christians are scandalised by the technical (and often cultural and human) success of the Godless, St. Thomas is again at hand with a timely explanation:

Omnia æque eveniunt bonis et malis, quantum ad ipsam substantiam bonorum vel malorum temporalium. Sed non quantum ad finem: quia oper hujusmodi boni ad beatitudinem manuducuntur, non autem mali.<sup>110</sup>

Is St. Thomas then an Incarnationist or an Eschatologist? Such a question is of course anachronistic. It does seem to us however that most studies on the humanism of the Common Doctor have laid the stress on his "Incarnationist" trends. These must be off-set by what Aquinas has to say on the effects of sin and the structure of the economy of the Cross. And here he has much to say that enjoys a distinct, "Eschatological" flavour.

<sup>109</sup> Such a consideration of natural actions helping to develop an immanent natural end of the Universe may be significant in Philosophy but is hardly so in Theology where we are mainly concerned with the finality of eschatological beatitude. Jacques Maritain who stresses the "natural" value of good acts committed by sinners, still allows this observation (see *On the Philosophy of History*, London, 1959, p. 113).

<sup>110</sup> *S. Th.*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 114, a. 10, ad 4.

The truth on the Christian view of culture and progress must emerge from holding both the optimism of Creation and Original Justice and the "pessimism" and realism of Original Sin and the Cross. Once the exigencies of the New Law have been satisfied, with its detachment and crucifying renouncements, then the demands and aspirations of the order of Creation come into play. It is here that St. Thomas' buoyant optimism with respect to nature and grace enters the scene. The Incarnationist point of view comes into its own. As his teaching on Magnificence and Liberality shows, St. Thomas holds that the Christian should develop all his energies for the full human life, trusting in his gifts and in those of his fellow men. There is here enough material to justify a theology of the laity and a whole hearted engagement in temporal missions. The thirteenth century renaissance points here, in St. Thomas, to the fifteenth century one and to modern times.

It is only too evident that St. Thomas does not provide us with a complete solution to the problems of our day in the field of temporal values. He was not confronted with a secular and pluralist society and with the gigantic political, social and technical development of our century. It is our belief, however, that here as elsewhere the Angelic Doctor enunciates a series of basic principles which constitute more the first word in the debate than the last; provide a traditional starting point from which to advance.

Mgr. Charles Journet is quite convinced that only a vital Thomism can supply us with a historical wisdom or "historiosophie".<sup>111</sup> The present writer modestly hopes that this study of the relationship between Grace and exterior goods has shown that from Aquinas we can draw fundamental postulates that must govern further thinking on our problems. A great synthesis like Thomism cannot but be timeless and transhistoric: its attitudes approaches to problems, logical articulation and main lines of solution should prove an illumination to us in our modern preoccupations.

Dalston J. FORBES, O.M.I.,

Our Lady of Lanka Seminary, Ampitiya, Kandy, Ceylon.

<sup>111</sup> "Philosophie chrétienne de l'histoire et de la culture" in *Revue thomiste*, 48 (1948), p. 60.

# Bibliographie

---

## Comptes rendus bibliographiques

---

M<sup>sr</sup> CHARLES JOURNET. — *Théologie de l'Église*. Paris, Desclée de Brouwer, 1958. 20 cm., 444 p. (Collection « Textes et Études théologiques ».)

L'auteur donne ici un exposé abrégé de son ouvrage fondamental, *l'Église du Verbe incarné*. Modifiant un peu l'ordre d'exposition, il a charpenté un traité complet des dogmes qui révèlent ce grand mystère à l'esprit humain. De ce précis il a élagué les longues justifications théologiques et supprimé bon nombre de textes des Pères et du Magistère. Mais il a conservé soigneusement l'essentiel des preuves et des conclusions. D'abondants titres et sous-titres facilitent l'intelligence des développements et aident à suivre l'enchaînement des diverses vérités qui s'ordonnent en une *Théologie de l'Église*. Ce volume s'adresse aux prêtres, aux religieux, aux séminaristes et, d'une façon particulière, aux fidèles qui, incapables de s'astreindre au cycle régulier des études théologiques, ambitionnent cependant de pousser leurs connaissances jusqu'à un niveau supérieur en plus d'un domaine des sciences religieuses.

Gérard CLOUTIER, o.m.i.

\* \* \*

EMMANUEL DORONZO, o.m.i. — *De Ordine*. Milwaukee, Bruce. Tom. I. *De Institutione*. 1957. 23 cm., 962-[41] p. — Tom. II. *De Institutione (cont.)*, *de Materia et Forma*. 1959. 23 cm., 859-[38] p.

Ces deux nouveaux volumes, qui viennent s'ajouter à une série déjà très imposante et fort bien connue, exposent les importantes questions relatives à l'existence du sacrement de l'ordre et à la distinction des ordres, ainsi qu'à la matière et la forme de ce sacrement. L'auteur étudie successivement l'institution divine de la hiérarchie sacerdotale (I, p. 83-489), l'existence de l'ordre comme sacrement (p. 489-612) et ses trois degrés : épiscopat, presbytérat et diaconat (p. 612-962), l'institution (II, p. 1-114) et la nature (p. 114-313) de l'épiscopat pour autant qu'il se distingue du presbytérat, le caractère non sacramentel (« probabilis ») des ordres inférieurs au diaconat (p. 313-445), l'existence et la nature du sacerdoce des fidèles (p. 445-609), enfin, la matière et la forme de l'ordre (p. 610-859). Restent encore à venir les traités sur les effets, les propriétés, le sujet, le ministre et le rite de ce sacrement.

Ces deux volumes, comme les précédents, se font remarquer tout d'abord par la richesse de leur information. Sur chacune des questions soulevées c'est, peut-on dire, tout le fruit de la recherche théologique passée et présente que l'on trouve condensé dans ces pages, aussi bien pour ce qui concerne l'examen des sources de la Révélation que pour l'effort de pénétration théologique du donné révélé. Toutes les opinions importantes y sont signalées, et souvent illustrées par de longs passages des œuvres de leurs auteurs. Mais l'auteur ne se contente pas de compiler des



textes : il excelle à mettre de l'ordre et de la clarté dans cette forêt si touffue et souvent si enchevêtrée. On sait aussi que chaque volume comporte cinq tables de références, patiemment et judicieusement composées, qui permettent de se retrouver rapidement dans cette inépuisable mine de renseignements. A propos d'information, signalons particulièrement, dans ces deux volumes, l'exposé des doctrines de la théologie protestante. Peut-être le ton n'est-il pas toujours aussi irénique qu'on le souhaiterait de nos jours; mais du moins la doctrine s'y trouve largement présentée; et pas seulement pour les grandes thèses des premiers Réformateurs, mais aussi pour les positions actuelles des diverses confessions issues de la Réforme.

Mais le père Doronzo, on le sait, n'est pas seulement un érudit; il est aussi, et surtout, un théologien « spéculatif », au meilleur sens du terme. Ces deux volumes, comme les précédents, ne sont pas des catalogues d'opinions, mais un exposé de la doctrine sacramentaire. Et l'auteur s'y fait remarquer, comme toujours, par l'ordre et la clarté, en même temps que par la rigueur et la profondeur de pensée, dans la recherche et dans la présentation de la doctrine. Il excelle à démêler et à sérier les multiples aspects de chaque question, pour aborder chaque point séparément et à sa place dans l'ensemble. De plus, il a le souci constant de la précision des idées et des formules, de l'exposé conduit rigoureusement pour aboutir à la pénétration la plus profonde et la plus exacte possible de chaque vérité. Ces mérites, nous les soulignons d'autant plus volontiers qu'ils n'abondent pas plus que de juste, il faut le reconnaître et le déplorer, dans la littérature théologique d'aujourd'hui.

Nous ne pouvons relever ici les affirmations de l'auteur sur chacun des points de doctrine qu'abordent ces deux volumes. Disons seulement, pour donner une vue d'ensemble, que sa doctrine s'appuie constamment sur les enseignements du magistère ecclésiastique et s'engage fidèlement, mais sans servilité, à la suite du Docteur Angélique. Dans toutes les questions controversées, il sait prendre position, mais avec la prudence et les restrictions voulues, sans céder à la tentation des certitudes prématurées. Sans doute bon nombre de ses opinions peuvent rester sujettes à discussion; mais il faut du moins reconnaître qu'elles sont toutes légitimes, et qu'elles procèdent d'un examen sérieux de tous les aspects de la question.

Par les proportions considérables qu'il prend, par la rigueur de ses analyses et la sobriété de son style, peut-être ce *De Ordine* va-t-il décourager bien des lecteurs contemporains, sans excepter même certains théologiens. Mais ces lecteurs pourront facilement trouver des ouvrages à leur taille et à leur goût dans l'abondante littérature actuelle sur le sujet. Par contre, ces deux volumes, comme les précédents dans cette série *De Sacramentis*, sont des instruments de travail d'une valeur et d'une utilité inestimables pour tous ceux qui veulent connaître plus à fond et plus exactement la doctrine, en suivre la découverte et l'élaboration à travers les vicissitudes de la recherche des théologiens passés et présents, et ne former leurs opinions personnelles qu'en pleine connaissance de cause. C'est à ceux-là que l'auteur s'adresse, et c'est surtout de la part de ceux-là qu'il a le droit de s'attendre à la plus grande admiration pour la tâche qu'il a su accomplir, en même temps qu'à la plus vive reconnaissance pour les services qu'il a rendus.

Eugène MARCOTTE, o.m.i.

\* \* \*

✓

S. ALFONSO M. DE LIGUORI. — *Opere ascetiche*. Introduzione generale a cura di O. Gregorio, G. Cacciatore, D. Capone. Roma, Edizionei di Storia e Letteratura, 1960. 24 cm., XVII-409 p.

Après un éloquent avant-propos de don Giuseppe de Luca qui fait un peu contraste avec la rigueur technique déployée dans le corps de l'ouvrage, on nous

présente trois longues études destinées à servir d'introduction critique à l'édition des œuvres ascétiques de saint Alphonse de Liguori. La première, sur la restitution du texte, intéressera non seulement les lecteurs de saint Alphonse mais tous ceux qui, à un titre quelconque, font œuvre d'éditeurs. La seconde étudie les sources et les méthodes de documentation utilisées par saint Alphonse. Ici particulièrement, la portée de ces pages dépasse largement l'objet immédiat dont elles traitent. En plus de principes méthodologiques fort utiles on y trouvera, en effet, beaucoup de données sur l'histoire de la théologie et de la spiritualité. Ainsi, pour ne mentionner que ce point, une douzaine de pages (p. 190-202) sont consacrées aux sources des *Gloires de Marie*. Un long excursus (p. 239-283) s'arrête à la littérature des « exemples » au cours des âges et dans l'œuvre de saint Alphonse. La troisième partie s'occupe des citations faites par saint Alphonse dans ses œuvres ascétiques : originalité et érudition du saint, méthode selon laquelle il recueille le matériel utilisé, aspect formel et authenticité des citations. L'ouvrage que nous présentons constitue donc un appoint appréciable à l'histoire de la spiritualité, pour une période trop négligée, et fera les délices des spécialistes.

Émilien LAMIRANDE, o.m.i.

\* \* \*

R. BELLEMARE, o.m.i. — *Le Sens de la Créature dans la Doctrine de Bérulle*. Bruges, Desclée de Brouwer, 1959. 189 p.

Rares sont chez nous les études d'histoire doctrinale en matière de spiritualité, aussi faut-il saluer avec joie le présent volume du père Bellemare.

L'auteur, sous la direction d'un professeur hautement apprécié de l'École des Hautes Études de Paris, M. Jean Orcibal, a voulu approfondir un point précis de la doctrine bérullienne : le sens de l'être-créé. Quatre chapitres se partagent l'ouvrage. C'est une analyse critique et progressive des notions de créature, de néant, de relation et de subsistance à travers l'œuvre du célèbre oratorien. Une attention toute spéciale est donnée aux *Opuscules de Piété*. Entreprise délicate et qui requerrait non moins de patience que de flair. Il fallait d'abord examiner divers manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale, tenter ensuite le classement chronologique des opuscules, la plupart n'étant pas datés, et enfin proposer une interprétation doctrinale qui tienne compte de l'évolution de la pensée chez Bérulle. L'auteur a très bien réussi. Son étude s'impose tant par la richesse et la sûreté de l'information que par la vaste culture humaine qu'elle révèle. En même temps, elle demeure très dense. Historique et métaphysique à la fois, faut-il le dire, elle épargne peu le lecteur, exigeant de lui un effort constant d'attention, mais en retour elle paie largement et conduit au cœur même du bérullisme.

Essentiellement, Bérulle « pense l'homme comme relation » (p. 127), relation de dépendance de Dieu et simultanément relation de mouvement vers Dieu : « être créé c'est être ordonné » (p. 137). Ainsi, « le fait métaphysique d'exister dans la nature humaine ne se ramène pas au rien pur, mais équivaut à une véritable vocation à Dieu — une vocation en attente de sa réponse » (p. 56). Si la créature humaine refuse cette vocation et veut *l'être à soi*, elle entre dans le néant du péché, néant pire que le rien ; si au contraire, elle adhère à ce mouvement et accepte *l'être à Dieu*, alors s'anéantissant elle-même à tout ce qu'elle n'est pas, elle réalise son être propre, son être de créature, et par là trouve en Jésus-Christ sa véritable subsistance : « Notre relation au Christ est notre vie et notre subsistance nouvelles, comme la relation du Fils au Père est sa vie et sa subsistance » (p. 162-163).

« L'être religieux exercé dans le consentement à son origine, conclut l'auteur, parfait la créature, parce qu'il achève l'être religieux inscrit comme exigence dans sa constitution ontologique. Encore une fois, ce n'est pas là un exercice spirituel à accomplir parmi d'autres, ou en guise de préliminaire à d'autres. C'est une structure intérieure à nos actes de quelque vertu que ceux-ci relèvent. [...] La spiritualité de Bérulle veut nous permettre de donner *non seulement les fruits, mais le fonds* » (p. 179-181).

Dès sa parution en France, le livre du père Bellemare fut très favorablement accueilli. Un spécialiste de l'histoire de la spiritualité au XVII<sup>e</sup> siècle, M. Louis Cognet, écrivait dans le *Bulletin du Comité des Études de Saint-Sulpice*, qu'une telle étude « apporte de passionnantes précisions » et « révèle, dans la pensée du grand spirituel, quelques aspects jusqu'ici peu connus » (n° 27, octobre-décembre 1959, p. 764).

L'ouvrage fut inscrit au nombre des cinquante meilleurs livres de littérature religieuse parus durant l'année.

Souhaitons que l'accueil de nos milieux cultivés canadiens soit aussi sympathique !

Fernand JETTÉ, o.m.i.

\* \* \*

MICHELE MACCARONE. — *Papato e Impero dalla elezione di Federico I alla morte di Adriano IV*. Roma, 1959, 384 p. (Lateranum, nova series, an. XXV, n. 1-4.)

Cette étude très documentée traite d'un épisode fort important de l'histoire des rapports entre le Sacerdoce et l'Empire au moyen âge. En effet, l'élection de Frédéric Barberousse peut être considérée comme le point de départ d'un long conflit entre le pape et l'empereur. L'auteur raconte en détail les événements des sept premières années du règne de Frédéric : les premières relations de celui-ci avec Eugène III, le concordat de Constance, la crise à propos de la question de Magdebourg, le couronnement de l'empereur en 1155. A ce moment déjà le conflit était latent : Frédéric se montra mécontent d'une fresque au Latran où l'empereur Lothaire était représenté à genoux devant le souverain pontife qui lui donna la couronne, et il jugea la légende (« Rex... fit homo Papæ ») fort insultante ; le pape, de son côté, était mécontent parce que Frédéric nommait les évêques de sa propre autorité. Le conflit éclata à la diète de Besançon (1157), où une délégation pontificale venait protester contre les violences subies par l'archevêque de Lund. L'année suivante, la crise s'accrut par la publication des décisions de Roncaglia. A la mort d'Adrien IV (1159), les tentatives de conciliation n'avaient pas abouti, et le schisme qui accompagna l'élection d'Alexandre III rendit la chose plus difficile que jamais.

L'auteur raconte tous ces faits avec un réel souci d'objectivité. Le jugement qu'il porte sur les hommes et les événements est généralement très bien nuancé : ainsi par exemple, ce qu'il dit sur le manque de clairvoyance de l'empereur quant à la portée doctrinale de son attitude, le sens du couronnement impérial dans la pensée de Frédéric, etc. Si l'on peut exprimer un regret, c'est qu'il n'ait pas poussé davantage ce dernier point, pour ne pas se limiter au couronnement, mais examiner plus profondément quelle conception Frédéric Barberousse se faisait de sa dignité impériale. Ici d'intéressantes comparaisons auraient pu être faites avec la conception que se faisaient de leur dignité les empereurs Charlemagne, Otton I, Otton III et Frédéric II.

Robrecht BOUDENS, o.m.i.

\* \* \*

PIO PASCHINI. — *Cinquecento Romano e Riforma Cattolica*. Scritti raccolti in occasione dell'ottantesimo compleanno dell'autore. Romæ, 1958. (Lateranum, nova series an. XXIV, n. 14.)

Les amis et anciens élèves de M<sup>sr</sup> Paschini ont réuni en ce volume quelques études de l'ancien recteur de l'athénée du Latran, pour souligner dignement son quatre-vingtième anniversaire. Le choix a été excellent : les études sont toutes en rapport avec la réforme catholique au XVI<sup>e</sup> siècle, période que M<sup>sr</sup> Paschini connaît à fond. Ce sont des monographies qui ouvrent des perspectives sur les grands problèmes de cette époque tourmentée : sur la formation du clergé (*Le origini del Seminario Romano*), sur l'instruction religieuse dans le ministère paroissial des curés (*Il Catechismo Romano*), sur l'évêque et son rôle dans la réforme (*Il primo soggiorno romano di S. Carlo Borromeo*), sur la nouvelle orientation de la culture catholique (*Il Card. Marcello Cervini e Mons. Nicolò Majorano*), sur les réactions contre l'Index des livres prohibés (*Letterati e Indice nella riforma cattolica in Italia*). Ces études contribueront certainement à une meilleure connaissance de la réforme catholique du *cinquecento* italien.

Robrecht BOUDENS, o.m.i.

\* \* \*

W. BRÜNING. — *Philosophische Anthropologie*. Historische Voraussetzungen und gegenwärtiger Stand. Stuttgart, E. Klett-Verlag, 1960. 189 p.; 18,50 DM.

L'objectif de l'auteur est de donner un aperçu général des différentes anthropologies philosophiques proposées au cours des siècles, tout en les confrontant entre elles. Pour échapper aux dangers qui menacent pareille entreprise, d'une part ne fournir qu'une simple énumération chronologique et, d'autre part, verser dans un schématisme abstrait et arbitraire, il propose la classification suivante :

1<sup>o</sup> Les anthropologies qui mettent l'accent sur la dépendance de l'homme vis-à-vis d'un ordre objectif. Ainsi la philosophie traditionnelle et néo-scholastique, le rationalisme, le naturalisme; comme représentants actuels de ce dernier système : la réflexologie en Russie et le béhaviourisme américain.

2<sup>o</sup> Réagissant contre ces conceptions, il y a les tendances qui mettent en lumière les facteurs subjectifs : l'individualisme de Renouvier, l'existentialisme de Kierkegaard et Jaspers.

3<sup>o</sup> La dissolution des formes et des normes est poussée plus loin encore par l'irrationalisme de Dilthey, Nietzsche, Bergson et Klages.

4<sup>o</sup> Dans un dernier groupe se dessine déjà un retour vers certains éléments objectifs. Ce serait le cas chez Marcel et Sartre; surtout chez les pragmatistes James, Dewey, Gehlen, le transcendantalisme de Heidegger et Husserl, le néo-kantisme (Cohen, Windelband) et l'idéalisme (Spranger, Litt).

L'auteur fait remarquer que par cette classification il ne veut aucunement nier l'existence de certaines transitions et types intermédiaires. Il est avant tout soucieux de montrer que dans l'avenir l'anthropologie devra éviter les excès opposés, si au moins elle veut élaborer une vue intégrale sur le phénomène humain.

Personne, je crois, ne contestera l'utilité et la valeur de l'ouvrage de M. Brüning. Pour des débutants en philosophie, en psychologie et en pédagogie, il constitue une bonne introduction à ces questions passablement difficiles et compliquées. Il possède les qualités requises par ce genre littéraire : division claire et nette, accent sur l'essentiel, composition alerte et style soigné. Sans oublier que la critique est aisée, mais l'art difficile, quelques remarques cependant.

On est étonné de voir que l'auteur semble ignorer l'existence d'un ouvrage qui est peut-être la meilleure introduction allemande dans la matière : M. LANDMANN, *Philosophische Anthropologie*, Berlin, 1955. M. Brüning y aurait trouvé une information historique très étendue et une prise en considération de plusieurs aspects de l'homme qui semblent plus ou moins échapper à son attention. Et il n'est pas improbable que sa « typologie » en aurait subi l'influence : sous forme de nuances ou même de modifications.

A la page 79 il est question du personnalisme de Mounier. Mais son œuvre principale *Traité du Caractère*, n'est pas signalée. A la page 32, l'auteur nous conseille de consulter le livre du père BRAUN, *L'œuvre du P. Lagrange*, Fribourg, 1943, pour y trouver des renseignements sur le père Garrigou-Lagrange ! S'il l'avait feuilleté lui-même, il n'aurait probablement pas commis cette confusion. L'anthropologie philosophique de Hengstenberg, qui compte parmi les figures les plus marquantes en Allemagne actuellement, mériterait mieux qu'une simple mention dans la bibliographie.

A. ULEYN, o.m.i.

\* \* \*

MUELDER, SEARS and SCHLABACH. — *The Development of American Philosophy*. Burlington, Mass., Houghton Mifflin & Co., 1960. 25 cm., xi-644 p.

This is a second edition of the Muelder-Sears' text which appeared in 1940. The general revision was mostly the work of Anne Schlabach. The book consists of readings from Jonathan Edwards to John Dewey and some more recent authors, such as Whitehead, Bridgman, Mead, Lewis, Otto, Cohen, Hook, etc. In view of the fact that so many contemporary thinkers are quoted, one might have expected that a few others, such as John Wild, to mention but one, ought not to have been ignored.

There are eight parts to the book entitled as follows: "Early philosophical theology and Idealism"; "Period of American Enlightenment"; "Transcendentalism"; "Evolution"; "The idealist tradition"; "Pragmatism"; "Naturalism and Realism"; "Philosophy and Science". Each part is preceded by an Introduction, which indicates the main features and the chief sources of thought of the different phases in the development of American Philosophy. There is also a short biographical sketch of each philosopher from whom selections are given. The Bibliographies appended to the Introductions are up-to-date and quite satisfactory.

In our opinion, an analytical table of contents would have considerably enhanced the value of this book, which, even as it is, is indispensable to anyone, teacher, student or amateur of philosophy, who wishes to get a better understanding of the various philosophies that have been indigenous to the USA during the course of two centuries. There is no indication in this book that Thomistic philosophy, which of course cannot be called typically American, has a tremendous following among Americans today and is in a healthy condition.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

*Proceedings of the American Catholic Philosophical Association*, Vol. XXXIV. Washington, Catholic University, 1960. 23 cm., 252 p.

At the 1960 meeting of the ACPA, which took place in St. Louis, Dr. Rudolf Allers was the recipient of the Cardinal Spellman-Aquinas Medal, and he delivered an address entitled *Reflections on Co-operation and Communication*. The Presiden-

tial Address on *The Philosopher and Contemplation* was given by Father Robert Lechner, C.P.P.S. Professor Sellars, of Yale, expounded his views on Thomism, in a paper which he called *Being and Being-Known*.

The general topic of this year's conference was *Analytic Philosophy*; and there was a marked improvement over most previous meetings in that practically all the papers read and discussed stuck to the proposed theme. Here is the list of the papers: *The Analytical Approach to Philosophy*; *Linguistic Analysis and Metaphysics*; *Linguistic Analysis and Natural Theology*; *The Role of Linguistic Analysis in Error Analysis*; *Semantics: a Philosophy and/or a Psychology*; *Language as Symbolic Function*; *The Nature of Analytical Ethics*; *Emotive Analysis of Value Judgements*; *A Critical Evaluation of Analytical Ethics*; *Some Analytic Philosophers: Wittgenstein, Ayer, Moore*; *The Re-discovery of the Topics: Professor Toulmin's Inference-Warrants*; *Language and the Philosophy of Nature*; *The Analysts and the Nature of Philosophy*.

A member of this University's teaching staff, Dr. Jerzy Woiciechowski, and two former graduates of Ottawa, Dr. Robert Kreyche and Dr. Ivan Boh, read papers and took an active part in the discussions.

Anyone who wishes to become thoroughly acquainted with the type of philosophy, that is the fad today in Great Britain especially, would do well to study this volume of the Proceedings of the ACPA.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

JOSEPH LEBACQZ, s.j. — *Libre arbitre et Jugement*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1960. 23 cm., 168 p.

Dans ce volume de la section philosophique du Museum Lessianum, l'auteur n'ambitionne pas de « récrire entièrement » la thèse thomiste du libre arbitre, ni d'envisager le problème dans toute son extension, mais il se limite à analyser le jugement appelé « ultimo-pratique » et à définir sa relation avec l'acte libre. Il est constamment question des rapports entre intelligence et volonté. Tout en protestant qu'il ne veut rien sacrifier de la distinction entre les actes de l'intelligence et ceux de la volonté, il les rapproche et les unit pour montrer comment ils concourent de façon dynamique comme des stades successifs d'un même développement.

L'auteur aborde cette question dans son évolution historique et soutient que la solution qu'il propose est dans la ligne de la tradition scolastique. Dans son aperçu historique, il considère successivement la doctrine aristotélicienne, les essais pré-thomistes, la solution thomiste, la controverse suarézienne, les scolastiques contemporains et la Philosophie de l'Action selon Blondel. Puis, il affirme la distinction entre intelligence et volonté; et enfin, dans une troisième partie du livre, il présente un essai de solution basé sur une distinction par degrés de développement entre l'acte de connaissance et celui de volonté. Il ne lui suffit pas de faire allusion à la mutuelle réciprocité des causes, car il trouve des inconvénients à parler d'antérieur et de postérieur quand il s'agit de l'affirmation et de l'acte de choix; en fin de compte il semble croire à leur identité pure et simple. C'est ainsi qu'il interprète l'expression « liberum de voluntate judicium ». Il prévoit qu'il y aura des difficultés et des objections, et il tâche d'y répondre.

Ce problème du dernier jugement pratique occupe une place centrale dans la question du libre arbitre; et, même si on n'adopte pas toutes les idées de l'auteur, son étude contribuera à clarifier sur plus d'un point la nature et la structure de l'acte libre.

\* \* \*

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

WM. OLIVER MARTIN. — *Metaphysics and Ideology*. The Aquinas Lecture 1959. Marquette U. Press, 1959. 87 p.

L'auteur, président du *Department of Philosophy* de l'Université du Rhode-Island, est un éducateur que préoccupe l'état de santé de la philosophie comme matière académique. Profitant d'une année sabbatique, en 1957-1958, il visita plusieurs centres universitaires européens où il se rendit compte que la misère de l'enseignement philosophique était due en grande partie à une confusion entre la *métaphysique* et l'*idéologie*. Invité l'année suivante par l'*Aristotelian Society of Marquette University* à donner la vingt-quatrième conférence annuelle en l'honneur de saint Thomas, il y présenta ce travail qui étudie les rapports entre ces deux formes de la pensée.

Il existe des critères auxquels on peut reconnaître une vraie métaphysique et comprendre comment elle peut dégénérer en idéologie. Tout d'abord, étant une science autonome, la métaphysique doit avoir son objet formel distinct de celui de toute autre forme de savoir. Si elle cesse d'avoir son objet propre, elle devient un système utilisé pour satisfaire un besoin humain et accepté comme vrai en raison de cette utilité : elle devient une idéologie ; aux concepts que l'esprit forme pour se dire ce qu'il en est de l'être, l'idéologie substitue des idées, des constructions de l'esprit qui n'ont plus de fondement dans la réalité et dont la valeur consiste dans leur utilité. Une vraie métaphysique doit aussi avoir sa méthode propre qui la distingue de toute science positive. Il est possible à une science positive d'abstraire de l'ontologique, et même cela peut être désirable en vertu de certains besoins d'ordre humain, en autant que l'on comprenne le prix qu'exige une telle abstraction : par ce procédé, la science devient un art, l'intérêt n'étant plus porté à un sujet donné, et à sa vérité, mais à la méthode pour le connaître et à l'utilité de cette connaissance. Dans une telle perspective, un système de propositions n'a guère d'importance. Mais ce même transfert de point de vue, en métaphysique, s'identifie avec sa corruption. La métaphysique cesse alors d'être une science pour devenir un art, une idéologie.

Enfin, une vraie métaphysique s'exprimera nécessairement en un système cohérent, mais toujours inachevé, toujours ouvert à une extrémité. C'est pourquoi la philosophie a une histoire, l'histoire de l'effort de l'esprit pour prendre conscience de la vérité ou de la fausseté de propositions toujours actuellement vraies ou fausses, mais qui est sujette au devenir de l'esprit qui les appréhende. Une autre façon d'abandonner la métaphysique pour l'idéologie et de concevoir l'histoire de la philosophie comme une histoire des idées qui changent selon les diverses préoccupations qui les font naître, c'est de prétendre que la vérité métaphysique ne soit qu'un idéal asymptotique jamais atteint. Car sans vérité métaphysique reconnue, il n'y a pas de science métaphysique, il n'y a que de l'idéologie.

L'auteur s'arrête à montrer que dans le réalisme thomiste se réalisent le mieux ces critères de la science métaphysique. Et il conclut que le problème sérieux, aujourd'hui, n'est pas celui des différences intellectuelles entre ceux qui cherchent la vérité, mais celui d'idéologies rivales qui cherchent dans les idées, des armes pour détruire, par l'entremise d'un contrôle institutionnel, l'héritage moral et religieux de l'occident. Le premier devoir d'un métaphysicien sera donc de dénoncer la mauvaise foi de l'idéologue qui ronge ce que l'occident ne doit pas se résigner à perdre.

Il faut lire ce petit livre écrit avec courage et intelligence. Il ne manquera pas de stimuler la réflexion sur les questions les plus fondamentales du statut de la métaphysique.

Benoît GARCEAU, o.m.i.

ELEUTERIO ELORDUY, s.j. — *Ammonio Sakkas. I. La doctrina de la creación y del mal en Proclo y el Ps. Areopagita*. Oña (Burgos), 1959. 13,5 × 24 cm., 527 p. (Estudios Onienses, serie I, vol. VII.)

Cette étude monumentale, dont voici seulement le premier tome, est incontestablement l'œuvre d'un maître qui s'est longuement familiarisé avec les écrits des néoplatoniciens.

Dans la première partie, l'auteur nous décrit l'ambiance intellectuelle dans laquelle vivait Ammonius Saccas. On le sait, celui-ci était le maître de Plotin, mais aussi l'adversaire de Proclus (p. 35). Tout naturellement est-on ainsi amené à étudier de plus près la doctrine de ce dernier. L'auteur s'attache surtout au problème du mal. Proclus a traité ce problème dans son *De malorum subsistentia* et dans son *Commentaire sur le Timée de Platon*. Pour plus de facilité, l'auteur nous donne l'édition de ces deux textes : le premier dans la version de Guillaume de Moerbeke (éd. C. Pera) accompagnée de la traduction espagnole, le second selon l'édition grecque de Diehl, celui-ci également avec une traduction espagnole. L'auteur institue une comparaison de ces deux textes avec les écrits du Pseudo-Denys l'Aréopagite, dont il nous livre le chap. 4 du *Divinis nominibus* (texte grec et trad. espagnole) à côté d'autres textes parallèles. A l'encontre de la thèse bien connue de Koch et de Stiglmayr, l'auteur veut prouver ainsi que Proclus dépend plutôt du Pseudo-Denys, que *vice versa*.

Dans une deuxième partie, l'auteur essaie d'identifier à travers la littérature néoplatonicienne et les témoignages des historiens, comme Ammien, Eusèbe, etc., la personnalité littéraire et l'influence d'Ammonius Saccas. Bien entendu, pour porter un jugement d'ensemble définitif, il nous faut attendre la publication du second tome de cet ouvrage. Tel quel cependant, ce premier tome apporte une riche et précise contribution à un problème qu'on n'a pas fini d'étudier. Ce livre présente un grand intérêt pour l'histoire du néoplatonisme et mérite d'être favorablement accueilli.

\* \* \*

A. PATTIN, o.m.i.

*Philosophy of Science*. Jamaica, N.Y., St. John's University Press, 1960, 164 p.

This book contains a series of studies by eminent philosophers on diverse aspects of the problem of the relationship between philosophy and science. William A. Carlo indicates the respective fields of study of the natural sciences and philosophy; he insists specially on the services philosophy can render to the natural sciences.

Very Reverend William Kane treats of the logic of biology by which he hopes to help bridge the gap between experimental and rational biology.

Vincent E. Smith seeks the relation between the theory of matter and form of cosmology and modern physical theories. In his opinion, cosmology and experimental sciences would form one science, even tho on different levels.

Reverend Alan B. Wolter is the most original of the series. His application of the term "substance" to modern physical entities would require further philosophical elaboration; his study would also gain in clarity by a more precise distinction between substantial and accidental changes.

The last study, by Rudolph Aller, deals with the nature of the unconscious according to Freud and Yung. His correlation between the unconscious and memory both as to content and operations is most interesting.

Roger RINFRET.

Collège Marie-Médiatrice, Hull, Québec.

Avec l'autorisation de l'Ordinaire et des Supérieurs.



## *Béatitude et union à Dieu dans la contemplation*

---

Il est significatif que parmi les nombreux auteurs contemporains qui s'efforcent de renouveler l'enseignement de la théologie morale, aucun n'ait pris son point de départ dans un traité de la béatitude. Le désir d'ouvrir des sentiers non encore battus n'explique sans doute pas cette désaffection des moralistes pour le mystère qui joue un rôle capital dans la doctrine du salut de saint Augustin et de saint Thomas d'Aquin. En effet, si on cherche à établir sur d'autres bases la théologie morale, c'est qu'on veut écarter un point de départ qui a régné trop longtemps dans l'histoire de cette discipline. On concède d'ordinaire certains mérites à l'ancienne présentation à partir de la béatitude, ne fût-ce que d'avoir désamorcé en le réduisant à l'état d'*ancilla*, l'enseignement moral d'Aristote qui risquait de faire des ravages dans la chrétienté homogène du moyen âge. Aujourd'hui, cependant, sous la pression d'une prise de conscience plus vive des vrais critères d'une morale chrétienne, on ne croit plus permis de s'en tenir à une doctrine qu'on nomme eudémoniste. Centrée sur le bonheur, la morale serait entachée d'égoïsme et risquerait de compromettre la primauté de l'*Agapè* si fortement proclamée dans le Nouveau Testament.

Cette fin de non-recevoir suscite en mon esprit la question suivante : saint Augustin et saint Thomas ont-ils été entraînés à défigurer de bonne foi le vrai visage de l'Évangile en raison de l'influence des doctrines philosophiques de leur temps ? Ainsi posée, la question ne peut recevoir qu'une réponse négative que personne ne mettra en doute. Mais il importe de nous pencher sur leurs textes afin de vérifier si les mots qu'ils emploient pour exprimer leur conception de la doctrine du salut n'ont pas perdu la richesse de signification dont ils jouissaient autrefois. Il semble, en effet, que plusieurs soient aujourd'hui le jouet d'une illusion d'optique qui les empêche de bien comprendre l'enseignement de ces grands docteurs sur la béatitude<sup>1</sup>. On nous permettra de le penser et de dire pourquoi.

<sup>1</sup> Entre autres témoins de l'orientation contemporaine dont nous avons parlé, mentionnons le père B. Haring, c.s.s.r. Dans la 3<sup>e</sup> édition du t. I de *La Loi du Christ*,

Nous ne consulterons pas ici saint Augustin<sup>2</sup>. Nous ouvrirons le traité de la béatitude que saint Thomas a placé en tête de la partie morale de sa *Somme de Théologie*<sup>3</sup>. Nous porterons une attention particulière au vocabulaire utilisé par saint Thomas, faisant notre profit d'une observation très judicieuse du père S. Pinckærs, o.p. :

La première tâche du moraliste aujourd'hui devra donc être une redécouverte des réalités chrétiennes [...]; cela entraîne une revision, une manière de résurrection de la signification des mots qui expriment notre pensée sur l'action humaine. Que signifient pour nous aujourd'hui, qu'évoquent en nous ces mots trop usés : charité, vertu [...] ? Des notions souvent gauchies, ayant perdu presque toute leur vigueur originelle, desséchées, abstraites et sans vie, dont le pouvoir d'évocation s'est dissipé [...] <sup>4</sup>.

Ces observations valent pour le temps « spéculatif », ainsi que l'auteur l'a montré dans un article déjà cité. Elles s'appliquent aussi au terme « béatitude » auquel le même article consacre quelques paragraphes sans cependant l'étudier pour lui-même. Il nous a semblé qu'il valait la peine de nous y arrêter afin de promouvoir une meilleure intelligence de la doctrine de l'Angélique Docteur. Il se peut que les considérations que nous allons faire ne recouvrent pas exactement ce que les manuels ont retenu du traité fondamental de la morale thomiste. Mais l'étude du texte même de saint Thomas est de nature à introduire à sa « pensée créatrice, pleine de la sève d'une foi vive et d'une raison géniale <sup>5</sup> ». Les mots, en effet, sont le signe des idées et la langue d'un véritable maître est consubstantielle à sa pensée <sup>6</sup>.

une note (p. 29) justifie l'absence d'un traité de la *fin de l'homme* en déclarant qu'il s'agit là d'un problème « philosophico-dogmatique » dont la solution est supposée connue. Dans une conférence publiée par le *Supplément de la Vie spirituelle* (n° 53, 1960, p. 123-125) le père explique « pourquoi j'ai omis le fameux traité *De fine* au début de ma théologie morale ». Dans une série de conférences, son disciple le père A. Danet, c.s.s.r., présente « les vrais critères d'une morale chrétienne » par opposition aux « conceptions inadéquates » et aux « définitions imparfaites » telles que morale de la béatitude, morale des vertus, morale de l'idéal (*La Loi du Christ, Loi d'alliance dans l'union*, Supp. n° 754, novembre 1960, p. 21-25).

<sup>2</sup> Voir les pages excellentes du père Pinckærs (S. PINCKÆRS, o.p., *Recherche de la signification véritable du terme « spéculatif »*, dans *Nouv. Rev. théol.*, 91 [1959], p. 684-690). Pour une étude d'ensemble : Th. DEMAN, o.p., *Le Traitement scientifique de la Morale chrétienne selon saint Augustin*, Montréal-Paris, 1957, 134 p.

<sup>3</sup> Voir l'exposé que nous en avons fait dans *Béatitude et théologie morale*, Ottawa, 1956, p. 278-289.

<sup>4</sup> *Le renouveau de la théologie morale*, dans *Vie intel.*, 27 (oct. 1956), p. 18-19.

<sup>5</sup> S. PINCKÆRS, o.p., *Recherche de la signification véritable du terme « spéculatif »*, dans *Nouv. Rev. théol.*, 91 (1959), p. 694.

<sup>6</sup> Voir le chapitre du père M.-D. CHENU, o.p., sur la langue et le vocabulaire dans l'*Introduction à l'étude de saint Thomas d'Aquin*, Montréal-Paris, 1950, p. 84-105. Un travail comme le nôtre est grandement facilité grâce au *Complete Index of the*

Nous aborderons successivement : 1° fin ultime et béatitude; 2° objet et cause de la béatitude; 3° béatitude et union à Dieu; 4° béatitude et contemplation.

Une étude complémentaire devrait porter sur le caractère proprement gratuit de cette union à Dieu dans la contemplation. Ce serait l'occasion d'aborder le thème fondamental de la question 5 de ce traité qui ouvre la porte à toute la suite de la théologie morale de saint Thomas d'Aquin qui est véritablement une doctrine du salut.

## I. — FIN ULTIME ET BÉATITUDE.

Fidèle à sa méthode qui vise à dégager l'objet propre de sa recherche dans une formulation aussi précise que possible, saint Thomas établit dès le début certaines distinctions fondamentales qui expliquent la structure même de son traité. La définition et la division sont pour lui des *modi sciendi* tout autant que le raisonnement auquel d'ailleurs elles fournissent les éléments qui le composent.

L'analyse de l'acte proprement humain (q. 1, a. 1-3) le conduit à établir la nécessité de l'existence d'une fin ultime aimée pour elle-même, par-dessus tout, et en vue de laquelle l'homme pose tous les actes particuliers dont il est le maître (a. 4-8). Cette fin ultime, déclare-t-il, peut être considérée de deux façons : « uno modo, secundum RATIONEM ultimi finis; alio modo secundum ID IN QUO finis ultimi ratio invenitur » (q. 1, a. 7). C'est la distinction classique de l'objet formel : *quo* et *quod*. D'où la division du traité en deux parties :

Q. 1 : De ultimo fine in communi, seu de *ratione* ultimi finis;

Q. 2-5 : De beatitudine quæ ponitur esse ultimus finis vitæ humanæ, seu de eo in quo ratio finis ultimi invenitur<sup>7</sup>.

Le second membre de cette division se distingue à son tour en deux : « finis dupliciter dicitur, scilicet CUIUS et QUO : id est ipsa res in qua ratio boni invenitur, et usus sive adeptio illius rei » (q. 1, a. 8)<sup>8</sup>.

*Summa Theologica of St. Thomas Aquinas*, de Roy J. DEFERRARI et Sœur M. I. BARRY, Washington, 1956, 386 p.

<sup>7</sup> Voir q. 1, prologue. Une distinction analogue sera invoquée plus loin au cours du traité (q. 3, a. 4; q. 5, a. 8) au sujet de la béatitude : *communis ratio beatitudinis et specialis ratio beatitudinis*. Dans toutes les citations de saint Thomas, c'est nous qui soulignons.

<sup>8</sup> Q. 1, a. 8. Formule équivalente à propos de la béatitude : « in ratione beatitudinis duo includuntur : scilicet ipse finis ultimus, qui est summum bonum; et adeptio vel fruitio ipsius boni » (q. 5, a. 2).

Cette deuxième distinction explique la division de la seconde partie du traité :

Q. 2 : In quo sit beatitudo, seu de objecto et causa beatitudinis;

Q. 3-5 : De beatitudine ipsa : quid sit seu de essentia ipsius (q. 3),

de ejus proprietatibus (q. 4);

qualiter eam consequi possimus (q. 5)<sup>9</sup>.

Ainsi qu'il apparaît dans l'examen des deux prologues que nous venons de citer, le thème de la fin ultime est ici considéré dans sa réalité analogique pour autant qu'il est une voie conduisant à l'intelligence de cette autre réalité qu'est la béatitude. La notion de fin ultime est une notion philosophiquement élaborée dont la portée ne doit pas être restreinte aux réalités d'où elle a été tirée. En termes techniques : la notion de fin ultime est une notion *simpliciter simplex*. Grâce aux voies bien connues de rémotion, d'éminence et de causalité, on peut l'utiliser en parlant des réalités divines et surnaturelles. Sans doute, la béatitude dont nous parle la Révélation n'est-elle pas un cas particulier dans lequel se réalise l'idée de fin ultime considérée comme un genre supérieur. Au contraire, la béatitude est la réalisation supérieure d'une réalité analogique (fin ultime) dont nous connaissons mieux un analogue inférieur. Celui-ci sert de point de départ en vue de l'intelligence du mystère de la béatitude à laquelle Dieu nous appelle. *Philosophia ancilla... Ex analogia eorum quæ naturaliter cognoscuntur...* La première question du traité conduit le disciple du « mieux connu » (la nécessité de l'existence d'une fin ultime sans laquelle les actes proprement humains n'auraient pas leur raison d'être) au « moins connu mais plus connaissable » (la béatitude que la Révélation nous enseigne).

Le vocabulaire de saint Thomas est ici d'une précision à laquelle ses disciples ne sont pas toujours demeurés fidèles. Dans le traité que nous considérons — pour ne pas dépasser les limites que nous nous sommes fixées — le terme béatitude signifie toujours et exclusivement la FINIS QUO, c'est-à-dire l'opération par laquelle l'homme s'unit au souverain bien (FINIS CUJUS). Il importe de remarquer la correspondance intime de ces deux fins, la béatitude étant l'acte immanent par lequel l'homme rejoint le souverain bien transcendant. Le vocabu-

<sup>9</sup> Voir q. 2, prologue. On aura reconnu que notre article s'attache aux thèmes développés au cours des trois premières questions.

laire de saint Thomas est ici très riche pour signifier une réalité très simple mais qui ne peut se traduire adéquatement par un seul de nos mots humains. Relisons quelques textes.

Sicut supra dictum est, finis dicitur dupliciter. Uno modo, ipsa res quam cupimus adipisci : sicut avaro est finis pecunia. Alio modo, ipsa adeptio vel possessio, seu usus aut fruitio eius rei quæ desideratur (q. 3, a. 1).

Quelques lignes plus loin il affirme que l'essence même de la béatitude « nihil aliud est quam adeptio vel fruitio finis ultimi ».

Inutile de dire que les termes *usus* et *fruitio* n'ont pas ici le même sens que dans la distinction augustinienne *Uti — Frui*. Ils n'ont pas non plus le sens technique qu'on leur reconnaîtra au traité de l'acte humain (q. 11 et 16). Ils signifient, d'une façon plus générale et moins technique, l'entrée en possession de l'objet désiré. C'est en effet le sens des termes qui les accompagnent. Ainsi, par exemple, « finis avari est vel pecunia ut res, vel possessio pecuniæ ut usus » (q. 1, a. 8), « usus, seu adeptio aut possessio illius rei » (q. 2, a. 7). Le terme *fruitio* a la même signification générale en plusieurs endroits (q. 3, a. 1; q. 4, a. 5, ad 4; q. 5, a. 2). Ailleurs, il a le sens très précis d'acte ultime de la volonté se reposant dans l'objet aimé vitalement possédé (q. 3, a. 4; q. 4, a. 2 avec les équivalents : *gaudium*, *delectatio*, *quies*). En plus des endroits déjà cités, le terme *possessio* se retrouve q. 5, a. 2, ad 3.

Parmi tous les termes relevés jusqu'ici, le plus fréquemment utilisé est celui d'*adeptio*. Voir aussi : « beatitudo nominat adeptionem finis ultimi <sup>10</sup> ». « Huius rei adeptio vocatur beatitudo » (q. 2, a. 7). « Beatitudo est adeptio vel fruitio summi boni » (q. 3, a. 1). « Cum beatitudo nihil aliud sit quam adeptio summi boni » (q. 4, a. 1). « Beatitudo nominat adeptionem perfecti boni » (q. 5, a. 1).

Pour exprimer la même réalité, saint Thomas utilise très souvent le terme *consecutio* et le verbe correspondant *consequi* <sup>11</sup>, *attingere* <sup>12</sup>

<sup>10</sup> Q. 1, a. 8. On a suggéré de reporter ce texte au début de I<sup>a</sup>, q. 2. Voir *Bulletin thomiste*, 4 (1934-1936), p. 56-67.

<sup>11</sup> Onze fois *consecutio* : q. 1, a. 8; q. 3, a. 4 (4 fois), a. 8; q. 4, a. 2, a. 3; q. 5, a. 5, a. 6 (2 fois). Trente-quatre fois le verbe *consequi* : q. 1, a. 8; q. 2, prol., a. 7; q. 3, a. 4 (6 fois); q. 5, prol. (3 fois), a. 1 (3 fois), a. 5 (16 fois), a. 6 (2 fois), a. 7 (6 fois).

<sup>12</sup> Dix-neuf fois : q. 2, a. 8 (2 fois); q. 3, a. 3 (2 fois), a. 4 (3 fois), a. 5, a. 6 (2 fois), a. 7 (4 fois), a. 8 (2 fois); q. 4, a. 2, a. 3; q. 5 a. 3.

et *adipisci*<sup>13</sup>, *pervenire*<sup>14</sup> et *pertingere*<sup>15</sup>, *comprehendere*<sup>16</sup> et *comprehensio*<sup>17</sup>, *advenire*<sup>18</sup>, *tenere*<sup>19</sup> et *habere*<sup>20</sup>.

Ce bref examen du vocabulaire suffit, croyons-nous, à mettre en pleine lumière le caractère souverainement dynamique de la béatitude dans la pensée de saint Thomas, cela est tellement vrai qu'il lui faut choisir ses termes pour le caractériser de telle façon qu'on ne puisse y voir une activité au niveau de l'homme. D'où l'exclusion des termes *acquirere*<sup>21</sup> et *conquirere*<sup>22</sup>.

Il y a à ce propos une distinction qui a fait couler beaucoup d'encre bien qu'elle ait dans notre traité une précision d'une netteté telle qu'elle semble défier toute interprétation abusive. Il s'agit de la distinction : *béatitude parfaite* et *béatitude imparfaite* qu'on rencontre dans une bonne douzaine d'articles du traité de la béatitude. Transcrivons quelques textes :

Et propter hoc in statu praesentis vitae, *perfecta beatitudo* ab homine haberi non potest. Unde Philosophus, in *I Ethic.*, ponens beatitudinem hominis in hac vita, dicit eam *imperfectam*, post multa concludens : *Beatos autem dicimus ut homines*<sup>23</sup>. Sed promittitur nobis a Deo *beatitudo*

<sup>13</sup> Dix-neuf fois : q. 1, a. 8; q. 2, a. 4 (2 fois), a. 7; q. 3, a. 1, a. 4 (2 fois); q. 4, a. 1, a. 2, a. 3 (3 fois), a. 4 (2 fois); q. 5, a. 1 (3 fois), a. 3 (2 fois).

<sup>14</sup> Treize fois : q. 3, a. 7, a. 8; q. 4, a. 4 (3 fois), a. 5; q. 5, a. 1 (6 fois), a. 7.

<sup>15</sup> Huit fois : q. 3, a. 2, a. 8 (2 fois); q. 4, a. 5; q. 5, a. 1 (3 fois), a. 5.

<sup>16</sup> Six fois : q. 4, a. 3 (6 fois).

<sup>17</sup> Dix fois : q. 4, prol., a. 3 (9 fois).

<sup>18</sup> Voir q. 4, a. 4, ad 3, a. 5.

<sup>19</sup> Voir q. 4, a. 3, ad 1.

<sup>20</sup> Voir q. 3, a. 4, ad 5.

<sup>21</sup> Voir q. 5, a. 5.

<sup>22</sup> Voir q. 5, a. 5, ad 7 (ne figure pas dans l'*Index* publié par R.-J. DEFERRARI [cité plus haut, note 6], p. 64).

<sup>23</sup> J'ai nettement l'impression, bien que je ne puisse pas en vérifier ici l'exactitude, que ce terme « *beatus* » est extrêmement rare dans la traduction latine de l'*Ethique* à Nicomaque que saint Thomas avait en sa possession. Le père R.-A. Gauthier, o.p., a signalé que « la réserve : « bienheureux comme des hommes » si elle n'est pas authentique ici, reproduit une pensée qui, elle, est bien aristotélécisme » (ARISTOTE, *L'Ethique à Nicomaque*, Commentaire par R.-A. GAUTHIER, o.p., et J.-Y. JOLIF, o.p., Louvain-Paris, 1959, t. II, p. 85). Les termes *felix*, *felicitas* sont employés de préférence par les traducteurs latins de l'*Ethique*. A ce propos, je constate que dans notre traité ces deux termes ne viennent sous la plume de saint Thomas que lorsqu'il cite Aristote : q. 2, a. 2; q. 3, a. 2, a. 6 (2 fois); q. 4, a. 1, a. 5 (4 fois), a. 7, a. 8; q. 5, a. 4 (3 fois). A ces emplois de *felicitas* correspondent les deux suivants où le terme *felix* est employé : q. 2, a. 2; q. 4, a. 8. En chacun de ces endroits il s'agit de la béatitude imparfaite dont nous parlons dans le texte. Le père R.-A. Gauthier utilise de préférence le terme de *béatitude* dans sa traduction. Il n'accepte pas la distinction proposée entre bonheur (*eudaimonia*) et béatitude (*macariones*). Une consultation rapide des *Indices* de l'édition léonine (t. 16) permet de constater que le terme *felicitas* est beaucoup plus fréquent dans la *Somme contre les Gentils* que dans celle de *Théologie*. Le point de vue « rationnel » qui donne les Livres I-III y serait-il pour quelque chose ?

*perfecta*, quando erimus sicut angeli in cælo, sicut dicitur Matth. 22 (q. 3, a. 2, ad 4).

Antecedenter quidem, secundum *beatitudinem imperfectam*, qualis in præsentī vita haberi potest : nam operatio intellectus præexigit operationem sensus. Consequenter autem, in illa *perfecta beatitudine* quæ expectatur in cælo (q. 3, a. 3, c.).

Et ideo *ultima et perfecta beatitudo*, quæ expectatur in futura vita, tota consistit in contemplatione. *Beatitudo autem imperfecta*, qualis hic haberi potest, primo quidem et principaliter consistit in contemplatione : secundario vero in operatione practici intellectus ordinantis actiones et passiones humanas (q. 3, a. 5, c.).

Inutile de multiplier ces textes<sup>24</sup>. En voici un dernier qui les résume tous en formule très nette : « beatitudo imperfecta quæ in hac vita haberi potest, potest ab homine *acquiri* per sua naturalia, eo modo quo et virtus, in cuius operatione consistit » (q. 5, a. 5). La pensée de saint Thomas ne laisse place à aucun doute. Ce qu'il qualifie de béatitude imparfaite, c'est la béatitude qu'on peut atteindre en cette vie dans l'exercice des vertus acquises. En d'autres termes, c'est la béatitude à niveau d'homme, celle qu'on peut appeler naturelle à l'homme encore que saint Thomas n'emploie pas ce terme lorsqu'il en parle. Cette béatitude, il la distingue nettement de la béatitude céleste qu'il appelle parfaite et vraie<sup>25</sup>. On remarquera que la béatitude imparfaite est définie en terme de « félicité contemplative » et de « félicité active »<sup>26</sup>. Saint Thomas lui reconnaît certes une certaine participation de la vraie et parfaite béatitude, « *quædam participatio veræ et perfectæ beatitudinis* » (q. 3, a. 6), mais en même temps il précise qu'elle n'atteint pas à la *vera ratio beatitudinis* (*ibid.*).

Cette *vera ratio beatitudinis* est encore appelée *essentia beatitudinis* en de nombreux textes. Par où saint Thomas entend signifier ce par quoi l'homme est constitué bienheureux.

Boetius, definiendo beatitudinem, consideravit ipsam *communem* beatitudinis *rationem*. [...] Sed Aristoteles expressit ipsam *essentiam beatitudinis*, ostendens per quid homo sit in huiusmodi statu (q. 3, a. 2, ad 2).

Tout au long du traité cette *essentia beatitudinis* est définie par la vision de l'essence divine et distinguée des autres éléments de la

<sup>24</sup> Voir q. 3, a. 6; q. 4, a. 5, a. 6, a. 7; q. 5, a. 3, a. 4, a. 6.

<sup>25</sup> Ainsi, par exemple : q. 3, a. 6, a. 7; q. 5, a. 1, obj. 2, a. 3 *passim*. Pour constater la distance qui sépare ici la *Somme de Théologie* et l'*Éthique à Nicomaque* lire l'excellent commentaire de R.-A. Gauthier, o.p., et J.-Y. Jolif, o.p. (voir *op. cit.*, p. 848-866, surtout p. 856).

<sup>26</sup> Voir q. 4, a. 7; q. 5, a. 4. Voir *supra*, note 23.

béatitude : ses propriétés <sup>27</sup>, son objet et sa cause <sup>28</sup>, les instruments qui y conduisent <sup>29</sup>, l'état qui en résulte <sup>30</sup>.

Il arrive que saint Thomas dise *essentiel* à la béatitude un des éléments qu'il vient de distinguer de l'essence de la béatitude. Il parle alors d'une façon plus large et s'attache aux éléments sans lesquels la béatitude ne peut exister <sup>31</sup>. Pourquoi lui refuserait-on de parler sans préciser à chaque instant ce qui *primo et per se* donne à la béatitude d'être ce qu'elle est ?

Il ne lui arrive jamais cependant de parler de *béatitude formelle* et de *béatitude matérielle*. On s'étonne d'ailleurs de retrouver ces formules chez la plupart des auteurs, même les meilleurs. N'allons pas compliquer les choses simples ! Nettoyons le vocabulaire abusivement « classique » et parlons de *béatitude* et d'*objet de béatitude*.

## II. — OBJET ET CAUSE DE LA BÉATITUDE.

L'examen du vocabulaire nous a fait constater que dans la doctrine de saint Thomas la béatitude est une réalité souverainement dynamique. Bien loin d'en tracer une image statique, l'Angélique Docteur en parle en terme d'acte par lequel l'homme rejoint et atteint une réalité transcendante. Le bienheureux n'est aucunement replié sur lui-même. Une certaine image qu'on s'est faite de la « béatitude spéculative » en terme d'hédonisme spirituel a pu parfois le laisser entendre. Les textes sont pourtant clairs : c'est en sortant de lui-même, en se « convertissant » à Dieu que l'homme s'achemine vers le bonheur car c'est Dieu seul qui peut le béatifier <sup>32</sup>.

<sup>27</sup> Voir q. 2, a. 6; q. 3, a. 4.

<sup>28</sup> Voir q. 3, a. 1.

<sup>29</sup> Voir q. 4, a. 7.

<sup>30</sup> Voir q. 2, a. 2, ad 2.

<sup>31</sup> « Gloria quæ est *essentialis* beatitudini, est quam habet homo non apud hominem, sed apud Deum » (q. 4, a. 8, ad 1). « Perfectio caritatis est *essentialis* beatitudini quantum ad dilectionem Dei, non autem quantum ad dilectionem proximi » (*ibid.*, ad 3). Voir q. 3, a. 3, a. 4, a. 6.

<sup>32</sup> Admirable texte de saint Thomas : « sicut natura non deficit homini in necessariis, quamvis non dederit sibi arma et tegumenta sicut aliis animalibus quia dedit ei rationem et manus [...]; ita nec deficit homini in necessariis, quamvis non daret sibi aliquod principium quo posset beatitudinem consequi; hoc enim erat impossibile. Sed dedit ei liberum arbitrium, quo possit *converti ad Deum, qui eum faceret beatum* » (q. 5, a. 5, a. 1).

Il est tout à fait regrettable qu'on se permette de parler ainsi de l'idée traditionnelle de la béatitude : « Nous ne poursuivons pas avant tout, notre bonheur (Dieu n'étant alors qu'un moyen supplémentaire et supérieur de le réaliser); Dieu n'est pas moyen de rien, pas même de faire mon bonheur. Je cherche Dieu pour Dieu » (A. DANET, c.ss.r.,



Il y a chez saint Thomas un dépassement total par rapport à l'eudémonisme aristotélicien, car la perfection ultime de l'homme n'est pas au pouvoir de l'homme : c'est proprement un salut et son sauveur n'est autre que Dieu lui-même : « Unde impossibile est quod per actionem alicuius creaturæ conferatur [beatitudo] : sed homo beatus fit solo Deo agente, si loquamur de beatitudine perfecta » (q. 5, a. 6).

Dieu est donc tout à la fois la *cause* et l'*objet* de la béatitude. « Id in quo beatitudo consistit, quod scilicet beatum facit, est extra animam » (q. 2, a. 7). Voilà la raison profonde pour laquelle saint Thomas insiste tellement pour dégager les considérations sur la béatitude de ses caractères trop subjectifs : « cum beatitudo sit operatio quædam, vera ratio beatitudinis consideratur ex objecto, quod dat speciem actui, non autem ex subjecto » (q. 5, a. 3, ad 2; voir q. 4, a. 2, ad 1). « Si ergo beatitudo hominis consideratur quantum ad causam vel objectum, sic est aliquid increatum : si autem consideratur quantum ad ipsam essentiam beatitudinis, sic est aliquid creatum » (q. 3, a. 1; voir q. 5, a. 2).

Il y a, dans ces déclarations, un antidote foncier à tout hédonisme, ainsi qu'à la primauté de l'*eros* comme on aime à dire aujourd'hui.

En effet, c'est la charité, l'*agapè*, qui est à la source du dynamisme que traduisent les divers termes énumérés plus haut. Bien loin d'être absente ou du moins reléguée au second plan comme un élément de peu d'importance, la charité occupe une place de choix dans la doctrine thomiste de la béatitude, tant au principe qu'au terme de celle-ci. *Au terme*, elle est présentée comme la « consummatio beatitudinis » (q. 3, a. 4). La joie dont il est question dans ce texte est en réalité un acte de la charité béatifique. Pour indiquer de quelle façon la charité est *au principe* de la béatitude, saint Thomas emploie cette formule décisive : « Voluntas tendit in finalem actum intellectus, qui est beatitudo » (q. 4, a. 4, ad 2). C'est le même mouvement qui porte l'homme, du plus profond de son être de fils adoptif de Dieu, vers son Père qui est le Souverain Bien et vers la vision par laquelle l'homme s'unit à Dieu. Traduite en termes techniques cette affirmation équivaut à dire qu'un même mouvement porte sur la fin *cujus* et sur la fin *quo*.

*art. cit.* [note 1], p. 21). Croit-on vraiment que les théologiens — même ceux qui n'ont pas l'envergure de saint Thomas et de saint Augustin — pensent ou agissent autrement ? Il est assuré que ces caricatures ne font que nuire à la vraie théologie.

Et ce mouvement est un mouvement de charité. A plusieurs reprises, au cours du traité, saint Thomas affirme que la béatitude et le Souverain Bien sont l'objet de la volonté. Et précisément pour cette raison, il conclut que la béatitude ne peut consister dans un acte de l'appétit volontaire. Relisons ces textes. Ils jettent une lumière bienfaisante sur un problème délicat.

*Objectum voluntatis est finis, sicut objectum visus est color : unde sicut impossibile est quod primum visibile sit ipsum videre, quia omne videre est alicujus objecti visibilis; ita impossibile est quod primum appetibile, quod est finis, sit ipsum velle. Unde relinquitur quod, si qua actio humana sit ultimus finis, quod ipsa sit imperata a voluntate (q. 1, a. 1, ad 2).*

Autre texte parallèle :

*Manifestum est ex præmissis quod beatitudo est consecutio finis ultimi. Consecutio autem finis non consistit in ipso actu voluntatis. Voluntas enim fertur in finem et absentem, cum ipsum desiderat; et præsentem, cum in ipso requiescens delectatur. Manifestum est autem quod ipsum desiderium finis non est consecutio finis, sed est motus ad finem. Delectatio autem advenit voluntati ex hoc quod finis est præsens : non autem e converso ex hoc aliquid fit præsens, quia voluntas delectatur in ipso. Oportet igitur aliquid aliud esse quam actum voluntatis, per quod fit ipse finis præsens volenti (q. 3, a. 4).*

Résumant plus loin sa pensée saint Thomas déclare :

*... caritas non quærit bonum dilectum propter delectationem; sed hoc est ei consequens, ut delectetur in bono adepto quod amat. Et sic delectatio non respondet ei ut finis, sed magis visio, per quam primo finis fit ei præsens (q. 4, a. 2, ad 3).*

Dans l'esprit et dans le vocabulaire de saint Thomas, la charité est la forme des vertus pour cette raison bien précise qu'elle est le principe dynamique de tout le mouvement qui porte l'homme à voir Dieu. Dieu et la vision de Dieu sont les deux objets principaux ou si l'on préfère les deux aspects d'une même fin primordiale de la charité. Ils ne le sont pas tous les deux au même titre, car Dieu est le premier. Et puisque Dieu est transcendant, il faut que l'homme s'unisse à lui dans un acte personnel. Or c'est dans la vision, acte personnel et immanent, que l'homme entre définitivement dans l'intimité de son Dieu.

### III. — BÉATITUDE ET UNION A DIEU.

Nous venons de parler d'union à Dieu. En effet, on l'a trop peu remarqué, saint Thomas multiplie les affirmations par lesquelles il

présente la béatitude comme une *union à Dieu*. Voici quelques exemples du vocabulaire qu'il emploie pour caractériser l'acte par lequel l'homme atteint Dieu : « Et sic perfectionem suam habebit per *unionem ad Deum* sicut ad objectum in quo solo beatitudo hominis consistit » (q. 3, a. 8). « Sed assimilatio intellectus speculativi *ad Deum* est *secundum unionem* vel informationem; quæ est multo maior assimilatio » (la comparaison se fait avec la *proportionalitas* dans l'activité de l'intellect pratique) (q. 3, a. 5, ad 1). « Visio autem divinæ essentiæ replet animam omnibus bonis, cum *conjungat fonti totius bonitatis* » et quelques lignes plus loin : « Quia mens *Deo conjuncta* super omnia alia elevatur; et sic ab hujusmodi *conjunctione* nullum aliud agens potest ipsam excludere » (q. 5, a. 4). On retrouve les mêmes termes tout au long du traité : « una et continua et sempiterna operatione in illo beatitudinis statu mens hominis *Deo conjungetur* » (q. 3, a. 2, ad 4, *ter*). « Beatitudo hominis consistit essentialiter in *conjunctione* ipsius ad *bonum increatum* » (q. 3, a. 3 *bis*). « Habet congregationem omnium bonorum per *conjunctionem ad universalem fontem totius boni* » (*ibid.*, ad 2). « Ultima perfectio intellectus humani est per *conjunctionem ad Deum* qui est primum principium et creationis animæ et illuminationis ejus » (q. 3, a. 7).

De cette union à Dieu découle la présence de Dieu à l'âme bienheureuse et la présence de celle-ci à Dieu : « Delectatio autem advenit voluntati ex hoc quod *finis est præsens* : non autem e converso ex hoc aliquid fit *præsens* quia voluntas delectatur in ipso. Oportet igitur aliquid aliud esse quam actum voluntatis, per quod fit ipse finis præsens volenti » (q. 3, a. 4; voir q. 4, a. 2, ad 3, déjà cité). C'est le sens donné au mot *comprehensio* (q. 4, a. 3). « Quamdiu aliquis ambulat per fidem et non per speciem, carens visione divinæ essentiæ, nondum est *Deo præsens*. Animæ autem Sanctorum a corporibus separatae, sunt *Deo præsentis* » (q. 4, a. 5).

#### IV. — BÉATITUDE ET CONTEMPLATION.

Lorsqu'il veut préciser en quoi consiste cette opération par laquelle l'homme s'unit définitivement à Dieu dans la béatitude, le mot préféré de saint Thomas est celui de *contemplation*. Relevons quelques textes, car pareille affirmation risque d'étonner ceux qui ne connaissent de

saint Thomas que les formules où il est question d'intellect spéculatif et de béatitude spéculative.

L'article 5 de la question 3 est ici tout à fait significatif. Saint Thomas poursuit son élimination des diverses activités de l'homme et il se propose de montrer que la béatitude ne consiste pas dans une opération de l'intellect pratique. Les trois objections sont formulées en terme d'intellect spéculatif (sept fois) et d'intellect pratique (huit fois). Le *sed contra* invoque l'autorité de saint Augustin et introduit le terme de *contemplation* : « *contemplatio promittitur nobis, actionum omnium finis, atque æterna perfectio gaudiorum*<sup>33</sup> ». Le corps de l'article commence par une affirmation générale : « *beatitudo magis consistit in operatione speculativi intellectus quam practici* »; je souligne l'adverbe *magis* car il a pratiquement disparu dans le vocabulaire d'un grand nombre de disciples et d'adversaires de saint Thomas. Mais il y a mieux encore. Lorsqu'on lit attentivement les raisons invoquées pour exclure la primauté de l'intellect pratique dans l'acte béatifiant, on constate qu'à chaque fois saint Thomas introduit le terme de *contemplation*. Ainsi, après avoir rappelé que l'opération de l'intellect spéculatif est l'opération suprême (« *optima operatio hominis circa optimum objectum scilicet bonum divinum* ») il conclut : « *Unde in tali operatione, scilicet in contemplatione divinorum, consistit beatitudo.* » *Contemplation* et *vie contemplative* forment le nœud de la seconde et de la troisième raison. « *Et ideo ultima et perfecta beatitudo, quæ expectatur in futura vita, TOTA CONSISTIT IN CONTEMPLATIONE. Beatitudo autem imperfecta, qualis hic haberi potest primo quidem et principaliter consistit in contemplatione, secundario vero in operatione practici intellectus ordinantis actiones et passiones humanas, ut dicitur in X Ethic.* » Le terme de *contemplation* se trouve à l'*ad* 2 du même article et en maints autres endroits du traité. Ainsi, par exemple, *vita contemplativa* : q. 3, a. 2 *bis*, q. 4, a. 7, a. 8; *felicitas contemplativa* : q. 4, a. 7; q. 5, a. 4; *virtus contemplativa* : q. 4, a. 7; *veritatis contemplatio* : q. 3, a. 2; *contemplatio Dei* : q. 3, a. 7; q. 4, a. 8; *contemplatio sapientiæ* : q. 5, a. 4. La *contemplatio angelorum* revient à plusieurs reprises (q. 3, a. 7) et la doctrine de saint Thomas se résume en cette phrase : « *festis angelorum intererimus*

<sup>33</sup> I *De Trinitate*, c. 8, n° 17 : P.L., 42, 831.

non solum *contemplant* angelos, sed simul cum ipsis, *Deum* » (q. 3, a. 7, ad 1). Ou encore : « sic ultima perfectio hominis erit in hoc quod attinget ad *contemplandum sicut angeli contemplantur* » (q. 3, a. 7, ad 3).

Cette insistance sur la *contemplation* dans le traité de la béatitude, et tout particulièrement dans l'article consacré explicitement à l'examen du sujet propre de l'acte qui fait essentiellement le bienheureux nous semble une indication très nette du caractère proprement chrétien de la doctrine de saint Thomas. Le terme « spéculatif » a dans le vocabulaire des anciens et particulièrement chez saint Augustin et chez saint Thomas une signification beaucoup plus riche que dans le vocabulaire français moderne et contemporain. Nous avons cité plus haut l'article du père S. Pinckærs, o.p., à ce sujet. Parfaitement en accord avec l'auteur quant à l'orientation fondamentale et aux conclusions de son article, il me semble cependant qu'il faut prolonger ses affirmations. A la lumière des textes que nous venons de lire il apparaît que saint Thomas parle de spéculation et de contemplation, mais c'est ce dernier terme qu'il utilise pour caractériser la béatitude alors que le mot de spéculatif est employé pour caractériser le sujet de cet acte pour autant qu'il se distingue de l'intellect pratique. Il n'est pas tout à fait exact que ces deux termes soient pratiquement équivalents<sup>34</sup>.

Ceci dit, il est vrai que « les deux termes sont d'origine historique différente » (*ibid.*). Mais je ne me rallierais pas si facilement à la distinction proposée entre le traité de la béatitude d'inspiration aristotélicienne et celui des états de vie enraciné dans la tradition des auteurs spirituels<sup>35</sup>.

<sup>34</sup> « Chez saint Thomas cette distinction n'est pas faite et pour lui les termes *speculativus* et *contemplativus* sont pratiquement équivalents. On pourra donc traduire son affirmation : *sacra scientia est magis speculativa quam practica*, de cette manière : la théologie est une science plus contemplative que pratique ou active; cette traduction est plus évocatrice pour nous, par là plus exacte » (p. 693). Il eût fallu dire : cette traduction est plus exacte car c'est précisément cela que saint Thomas pense et dit : nous comptons le montrer ailleurs à propos de la théologie. Pour ce qui est de la béatitude, c'est l'évidence qui éclate dans les textes que nous avons cités. Il y a certes une différence entre béatitude et théologie, différence que l'auteur ne semble pas avoir retenue (voir p. 692). Pour notre part, nous l'exprimerions dans la formule suivante : la béatitude est *plus contemplative* que la théologie; la théologie est *plus spéculative* que la béatitude. *Les deux sont contemplatives.*

<sup>35</sup> « Saint Thomas emploiera *speculativus* dans les traités d'inspiration aristotélicienne (voir I<sup>a</sup>, q. 1, a. 4; I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 3, a. 5). Il usera de *contemplativus* dans les traités où ses sources sont des auteurs spirituels chrétiens, comme dans le traité des états de vie (II<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, q. 179, 180) » (*ibid.*). Passe pour le second ! Mais l'inspiration aristotélicienne n'est pas maîtresse dans le traité de la béatitude.

Si l'interprétation que nous proposons de la doctrine de saint Thomas sur la béatitude est exacte, on ne peut que regretter le durcissement du vocabulaire scolaire autour du terme « spéculatif » graduellement vidé de son sens. On comprend la réaction des « volontaristes ». On s'explique aussi la stérilité de certaines discussions.

Pour ne laisser place à aucune interprétation minimisante de textes qu'on a lus et pour confirmer ce qu'on vient de dire, qu'on se reporte à la question 26 de la *I<sup>a</sup> Pars* sur la béatitude de Dieu. On y remarquera la présence du thème de l'Exemplaire et de l'image qui sera exploité par la suite (q. 63) avant d'être mis en exergue au début de la *II<sup>a</sup> Pars* et d'être utilisée tout au long de la *III<sup>a</sup> Pars*<sup>36</sup>. Même doctrine au chapitre des missions divines, qui forme pour ainsi dire la plaque tournante de la *Somme de Théologie*, en conclusion du traité de la Trinité. Du cœur même de ce mystère, saint Thomas esquisse les lignes fondamentales de la communication de Dieu à la créature :

Est enim unus communis modus quo Deus est in omnibus rebus per essentiam, potentiam et præsentiam, sicut causa in effectibus participantibus bonitatem ipsius. Super istum modum autem communem, est unus specialis, qui convenit creaturæ rationali, in qua Deus dicitur esse sicut cognitum in cognoscente et amatum in amante (I<sup>a</sup>, q. 43, a. 3).

Cette mission divine se réalise souverainement dans le cas de la béatitude céleste, alors que « cognoscendo et amando, creatura rationalis sua operatione attingit ad ipsum Deum » (*ibid.*; voir a. 6, ad 3)<sup>37</sup>.

Parlant de la vision de Dieu dans le Verbe, saint Thomas attire l'attention de son lecteur sur le fait que le Fils n'est pas un verbe quelconque :

Filius autem est Verbum, non quaecumque, sed spirans Amorem : unde Augustinus dicit, in IX libro de Trin. [c. 10] : *Verbum quod insinuare intendimus, cum amore notitia est.*

Et il conclut aussitôt :

Non igitur secundum quamlibet perfectionem intellectus mittitur Filius : sed secundum talem instructionem intellectus, qua prorumpat in affectum amoris, ut dicitur Ioan. 6 [45] : *Omnis qui audivit a Patre, et didicit, venit ad me*; et in Psalmo [38, 4] : *In meditatione mea exardescet*

<sup>36</sup> « Beatitudo, sicut dictum est, significat bonum perfectum intellectualis naturæ. [...] Id autem quod est perfectissimum in qualibet intellectuali natura, est intellectualis operatio, secundum quam capit quodammodo omnia. [...] Attribuenda ergo est Deo beatitudo secundum intellectum, sicut et aliis beatis, qui per assimilationem ad beatitudinem ipsius beati dicuntur. »

<sup>37</sup> Selon des considérations différentes, cette mission peut être attribuée par appropriation, soit à l'Esprit-Saint, soit au Verbe Éternel (I<sup>a</sup>, q. 43, a. 5, c. et ad 1).

ignis. Et ideo signanter dicit Augustinus [IV De Trin., c. 20] quod Filius mittitur, *cum a quoquam cognoscitur atque percipitur* : perceptio enim experimentalem quandam notitiam significat. Et hæc proprie dicitur sapientia, quasi sapida scientia, secundum illud *Eccli. 6 [23] : Sapientia doctrinæ secundum nomen eius est*<sup>38</sup>.

S'il faut admettre que la fin ultime de l'homme consiste pour Aristote dans la félicité spéculative — ce n'était pas notre propos de le montrer — une conclusion se dégage très nette des réflexions que nous venons de faire : pour saint Thomas d'Aquin, la fin ultime de la vie humaine réside dans la béatitude, c'est-à-dire dans la souveraine *illuminatio intellectus* par laquelle l'homme est introduit dans la connaissance de Dieu en lui-même, *in Verbo*. De cette connaissance procède l'*inflammatio affectus* (*ibid.*, ad 3) dans l'Esprit-Saint qui procède du Père par le Fils. Le fils adoptif entre ainsi définitivement dans l'intimité de la vie divine par la contemplation suprême de la vision béatifique.

Roger GUINDON, o.m.i.,  
professeur à la Faculté de Théologie.

<sup>38</sup> *Ibid.*, a. 5, ad 2. Ne chicanons pas saint Thomas au sujet de ce dernier texte.

# *Peter of Tarentaise*

## *A Biographical Study of the Twelfth Century*

---

Of the three Cistercian saints of whom there is any official record of canonization by the Church, St. Bernard of Clairvaux alone has received adequate attention from scholarly, devotional and literary authors. The names of William of Bourges (d. 1209) and Peter of Tarentaise (d. 1175) are scarcely known to us. Nearly seventy years ago P. Gregor Müller gave a lengthy account of the latter saint in German, and more recently from France have come the studies by Dom Anselme Dimier and H. Brulley. A general narrative from this side of the Atlantic and in English, which would incorporate the relevant twelfth century material remaining to us, has yet to be written. The present study will attempt to outline the high points which a complete account of Peter of Tarentaise might be expected to develop.

For a minor character in the sweeping twelfth century drama, the available materials for a biography of Peter of Tarentaise are rather more than could reasonably have been hoped for. From the evidence of various existing official documents and from certain twelfth century and early thirteenth century chronicles, letters and histories, only a very modest list of Peter's activities and relationships with his age could be composed. Although such evidence is inadequate in the long run for the creation of a biography in the modern sense, the one existing document which does make such a biography possible is the little Latin *Vita* of the Saint composed by Geoffrey, abbot of Hautecombe, just a few years after Peter's death.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> This Geoffrey had been a pupil of Abelard, had left his master to join the Cistercians, and had become one of the secretaries of Bernard of Clairvaux. He had been made abbot of Igny, from which post he was elevated to the abbacy of Clairvaux in 1162. Within four years time such animosity had developed at Clairvaux against the abbot that he resigned his office and gave himself to quiet and contemplation. Eventually he was called to the abbacy of Fossanova and in 1176, to that of Hautecombe. While holding this latter position he was commissioned by the abbots of Cîteaux and Clairvaux to compose the official *Life* of Peter of Tarentaise, perhaps, because, as the chronicler says, he was an excellent writer and had composed various literary works already. Cf. *Chronicon Clarevallense*: (Migne) *P.L.*, 185, col. 1247, and HELINANDI Frigidi Montis monachi, *Chronicon*: *P.L.*, 212, col. 1055.



Geoffrey's personal relationships with Peter of Tarentaise can be established both by internal and external evidence. In his biography Geoffrey speaks of incidents in Peter's life which he himself had witnessed, and he mentions a journey to Rome which he had once made as a companion to the Saint.<sup>2</sup> Other sources of information which Geoffrey had about Peter's life can also be gathered from remarks in the biography itself and from the letters of commission and acceptance of this literary task. This internal evidence shows that Geoffrey was in contact with other people who had both known and lived for a time with Peter of Tarentaise, and he was in possession of written material about Peter which had been composed by those who had been in his company and were, therefore, writing of first hand experiences.<sup>3</sup> The fact that Hautecombe, the monastery of which Geoffrey was abbot at the time the biography was composed, was only about fifty miles away from the episcopal residence of the bishops of Tarentaise<sup>4</sup> would also put the author within a reasonable distance for contacting other witnesses of Peter's words and deeds. Geoffrey's letter of acceptance of the literary task does not complain of lack of sufficient knowledge of his subject, although it does complain of lack of sufficient holiness and eloquence for doing justice to such a subject.<sup>5</sup> Therefore, it may be assumed that Geoffrey himself felt familiar enough with his subject, from the factual point of view, to write an adequate biography.

Geoffrey's motive or objective in writing his *Vita* of Peter of Tarentaise is also significant. As is evident from the letter of the abbots of Cîteaux and Clairvaux commissioning the writing of the *Vita*, Geoffrey was ordered to write the biography; and from Geoffrey's own letter of reply it is clear that he considered himself bound to the task by reason of his religious obedience. Therefore, the work was not originally the product of Geoffrey's own initiative and interest. This fact does not in any way detract from the exactitude or personal

<sup>2</sup> *Acta Sanctorum*, Maii, II, p. 323.

<sup>3</sup> See, for example, the remarks in *A.S.S.*, Maii, II, pp. 320, 324 (7), 324 (10).

<sup>4</sup> At the time that Peter was archbishop of Tarentaise, the city of Tarentaise itself had long been destroyed and the city of episcopal government was Moutiers on the Isère. For details of location and history see the article by Georges GOYAU, "Tarentaise", in *The Catholic Encyclopedia*, IX, New York, 1912, p. 454.

<sup>5</sup> *A.S.S.*, Maii, II, p. 320.

concern which he would show in constructing the biography; it would almost assure a more professional approach to the undertaking, especially since Geoffrey's account was to be the chief evidence entered by the Cistercian Order at Rome with the plea for Peter's canonization.

This work would be no popular saint's *Life* for an unlettered and semi-superstitious peasant population. It was to be the chief evidence entered in a judicial proceeding to be carried out at Rome. Geoffrey's aim, then, in his *Life* of Peter of Tarentaise would be to show that Peter was in fact such a man as to be worthy of canonization by the Church, and, at the same time, to establish this certitude on the solid foundation of truth and indisputable facts. Although the Middle Ages abounded with the pious-fairy-tale type of saint's *Lives* which appealed to popular taste and devotion without much consideration of historical fact or truth, there was also a tradition of *Vitæ* which were not without their historical value. There can be no doubt about Geoffrey's being acquainted with the best of these latter. In his letter to the abbots of Cîteaux and Clairvaux in which he accepts their commission to write Peter's *Life*, he himself mentions the *Life of St. Benedict* by Gregory the Great, the *Life of St. Martin of Tours* by Sulpicius Severus, and the *Life of St. Malachy* by St. Bernard.<sup>6</sup> Indeed, many of the incidents which Geoffrey records of Peter's life definitely recall similar incidents in these and other biographies. But despite these similarities, there is really no serious question of mere copying in Geoffrey's work. In the deeds and miracles of Peter's life which resemble those of other popular saints, there is always a very large element of originality and individuality which carries a great deal of conviction. Too, especially in the incidents which seem to have some precedent in previous *Lives* of saints, Geoffrey nearly always cites his witnesses. Also, he usually places the incidents of which he speaks in the specific towns, monasteries, churches, or country areas in which they occurred, though he is careless about recording dates. In summary it might justly be said that while not denying a hagiographical tradition of which Geoffrey is

<sup>6</sup> *Ibid.*, "Sanctissimi Patris Nostri Benedicti vitam Beati Papæ Gregorii merita et eloquia satis illustrent; Magnum illum Martinum Severus Sulpicius, et nostri temporis gloria sanctus Bernardus Malachiam suum dignis extulere præconiis."

definitely a part, one cannot deny the general factualness and over all truth and historical value of his work.<sup>7</sup>

The date of the composition of Geoffrey's biography is easily limited to a few years, since it is certain that the work was not undertaken before the early months of 1182 and that it was completed at least before the early autumn of 1185. The letter from Lucius III which caused Geoffrey's *Vita* to be written was dated at the end of December of 1181. Geoffrey could not have started the work, therefore, before the early months of 1182. The finished *Vita* was sent to Lucius III, but he died before he could comment on it in writing. His death occurred on November 25, 1185.

\* \* \*

Peter of Tarentaise, unlike so many mediaeval men who find themselves the subject of modern biographical study, was not born of noble parents. Although the fact of his humble origin makes any analysis of the relationship between family heritage and geographical region impossible, it does not preclude a reliable knowledge of Peter's home environment, since Geoffrey is specific on the subject. Peter's parents held their own allod in the diocese of Vienne in Dauphiné, and through hard work and sacrifice were able to provide a modest but sufficient livelihood for themselves and their children as well as to share their goods with those in less fortunate circumstances and with the neighboring Carthusians at the Grande Chartreuse near Grenoble.

From this open-handed Burgundian stock, two sons and a daughter, at least, were born. No birth date is recorded for Lambert, the elder of the boys, but Peter, named for his father, was born in the year 1102. At that time the venture at Cîteaux was less than four years old,<sup>8</sup> but as the two children grew so too did the new monastic foundation. By the time that Lambert and Peter had passed from boyhood to young

<sup>7</sup> In his classic monograph on hagiography Père Delehaye classifies hagiographical documents according to the degree of truth and historical value they possess. His first category in this classification contains official reports from archives. His second category contains the accounts of eye-witnesses and others worthy of confidence, or of well informed contemporaries recording the testimony of eye-witnesses. GEOFFREY'S *Life of St. Peter of Tarentaise* fits into this second classification. Cf. Hippolyte DELEHAYE, *Les Légendes Hagiographiques*, 3rd edition, Bruxelles, 1927, p. 107.

<sup>8</sup> On Palm Sunday, March 21, 1098, Robert and twenty-one monks from the Benedictine abbey of Molesme arrived at the swampy site of Cîteaux a few miles from Dijon.

manhood the monks of Cîteaux had made a foundation in their own neighborhood bringing the influence and contact which would alter both their lives. When Archbishop Guy of Vienne, the future Pope Calixtus II, brought the Cistercians into his own territory in 1118, the people vied with one another in their generous contributions to the monks. And Peter's mother and father, too, went out of their way to aid the monks of Notre Dame de Bonnevaux.

Before the arrival of the Cistercians in Dauphiné, and before the ideal of this new monasticism had become known to Peter and his brother, the elder of the two was given an education which would, apparently, fit him for the clerical state. Peter, on the other hand, was not originally intended for the priesthood or religious life and was not at first given the same training in sacred and profane letters. What the original intentions for the younger son were is not known, but, whatever they were, they were soon changed. A certain amount of hero-worship and imitation marked the younger brother's attitude toward the elder, and Peter too was soon devoting himself to a literary education. Within a year he had memorized the entire psalter and proceeded to demonstrate his knowledge of the whole thing in the course of a single day. Those in contact with the youth were impressed by the pleasant disposition and mature gravity of this boy who seemed more eager to learn than others were to teach him. He had no interest in nor time for the games of the day which occupied so large a place in the lives of his adolescent contemporaries, and gave himself instead to reading, an occupation which he loved.

Geoffrey mentions that Peter's parents were well known locally for their generosity and outstanding practice of Christian virtue. Peter senior even wore a hair-shirt next to his flesh, a fact which his clothes carefully concealed from the eyes of all. Although both sons of these dedicated parents were being educated for the clerical state, and, before the arrival of the Cistercians changed their ideal, both would be living in the world as clerics, the mother and father wanted their boys to live without clerical income or benefice. This, to the twelfth century way of thinking, was extraordinary. And Geoffrey registered his amazement by remarking that even religious parents have scarcely

ever desired such a thing.<sup>9</sup> Many years later, when both Lambert and Peter had become Cistercian monks, and even abbots, these two holy parents would rededicate their lives in the religious state. The father joined the monastery of Bonnevaux as a Cistercian monk, and the mother, together with her daughter, became a nun in the convent of Betton near Tamié in the diocese of Tarentaise. According to Geoffrey, these nuns followed a rule adapted for women from the Cistercian rule.<sup>10</sup> After he had become archbishop, Peter would have the final consolation of fulfilling his last filial service for these parents who had given him so much as he officiated at the burial of both his mother and father.

The Cistercians, as was remarked, established the monastery of Bonnevaux in the diocese of Vienne in the year 1118. A man named John, the first abbot of this establishment, soon came to appreciate the worth of the two boys, especially of the younger, and under his influence and direction they both entered the monastery. This was in the year 1122. With the completion of the customary novitiate, Peter pronounced his vows, and for ten years lived a life of humble self-denial and obedience at Bonnevaux. The abbot John realized what a prize Peter was and moved him through the various grades and offices within the monastery, both as a test of his virtue and ability and in preparation for greater things to come. Lambert, too, grew to spiritual manhood at Bonnevaux, and was eventually elevated to the abbacy of Chissery, in which office he died.

In the year 1132, certain nobles within the diocese of Tarentaise, desirous of having the Cistercians living within their territories, prevailed upon the archbishop of Tarentaise to arrange for such an establishment.<sup>11</sup> Tarentaise was the archiepiscopal see of the County of Savoy, and the incumbent at that time was a certain Peter I.<sup>12</sup> Like the Saint who would one day succeed him in the episcopal office at Tarentaise, this Peter had been a Cistercian monk; he had been the

<sup>9</sup> *Vita*, I, 1, i., "...filiis Clericis, nulla volebant ecclesiastica bona vel beneficia tribui, licet adhuc in seculo constitutis, quod vix solent etiam religiosi prætervitare parentes".

<sup>10</sup> *Vita*, I, 3, xvi.

<sup>11</sup> D. SAMMARTHANI (ed.), *Gallia Christiana*, XII, new edition, Paris, P. Piolin, 1876, inst., col. 379-380.

<sup>12</sup> *Ibid.*, col. 704.

former abbot of La Ferté, and was the first Cistercian to be elevated to episcopal office. The idea of having the monks make an establishment within his archdiocese appealed to him, and negotiations were undertaken with Bonnevaux. To his own confusion and dismay, Peter, monk of Bonnevaux, was chosen abbot of the new enterprise by the unanimous vote of the community and the express desire of Abbot John.<sup>13</sup> Thus it was that on a cold March day in 1132, Peter led the little band of monks out to the high and rocky prominence on which the new monastery of Tamié would be constructed. Three noble brothers, Peter, William and Aynard de Chevron-Villette,<sup>14</sup> granted to the monks the whole mountainside on which the new abbey would rise, giving them all things which had been theirs on the mountain, including the rights to the streams flowing from the rocky heights to the Isère below.<sup>15</sup> The only exceptions which the brothers made to this grant were their rights over certain caravansaries which they maintained on the mountain. Jocelin, lord of Cly, also gave the monks of Tamié a large part of a free-hold which belonged to him, and was influential in helping them to acquire other grants as their needs required.<sup>16</sup>

The early years at Tamié seem to have been years of great privation, so much so that without the further generosity of Count Amadeus III of Maurienne and Savoy the monastery must surely have failed. However, Peter's predilection for the poor and for travellers endeared him to the Count, with the result that that nobleman added a barn and a vineyard to the benefactions of the monastery. In return for his generosity to the monks, Amadeus was received often at Tamié, where he would retire now and then for periods of recollection and for advice from the saintly Abbot.<sup>17</sup>

<sup>13</sup> *Vita*, I, 1, iii.

<sup>14</sup> Eugène BURNIER, *Histoire de l'Abbaye de Tamié en Savoie*, Chambéry, 1865, p. 15. "L'illustre famille de Chevron, fondatrice de Tamié, s'était alliée en l'an 1100 avec celle de Villette en Tarentaise. Elle a donné un pape à l'Eglise (Nicolas II, qui siégea de l'an 1059 à 1061), quatre abbés à Tamié, un évêque à Aoste et trois archevêques à la métropole de Tarentaise. La maison de Chevron-Villette est la véritable fondatrice de Tamié..."

<sup>15</sup> *Gallia Christiana*, XII, inst., col. 379-380.

<sup>16</sup> *Ibid.*, col. 724., "quinimo Jocerannus de Cleis magnam partem alodii concessit in monte Stamedii et in acquisitione aliarum partium eos fideliter juvit".

<sup>17</sup> *Ibid.*

About ten years after his appointment to the abbacy of Tamié, Peter's humility received what was probably its greatest shock. When the episcopal chair of Tarentaise fell vacant in 1142, Peter was unanimously elected to that position. The archbishop-elect, however, had no intention of accepting this unsought and undesirable dignity without a struggle. He refused the archbishopric, but agreed to lay the matter before the Fathers of the forthcoming general chapter of the Cistercian Order, agreeing to abide by their decision.<sup>18</sup> Fearing that Peter would try some other subterfuge even if the assembled abbots declared in their favor, the clerics of the church of Tarentaise also set out for the general chapter, planning to take their unwilling archbishop by force if necessary. The assembled abbots agreed entirely with the clerics in their choice of an archbishop, and St. Bernard seems to have lectured Peter on his obligations to accept. Since St. Bernard and the abbots of Cîteaux and Bonnevaux were especially forceful in their insistence that he accept the bishopric, Peter reluctantly resigned himself into the hands of the waiting clerics. In September of that same year he received the episcopal consecration.

When Peter left Tamié to enter upon his duties as the archbishop of Tarentaise, he seems to have found his episcopal see suffering from all the evils and ills that the mediaeval Church had to bear. His immediate predecessor in that office, according to all accounts, was a most disreputable character named Isdrahel.<sup>19</sup> Although the identification is not entirely certain, this same Isdrahel seems to have been, before he became archbishop of Tarentaise, the personal chaplain of Count Amadeus III. For the few months that this man ruled the see of Tarentaise he seems to have done an unusual amount of damage through alienation of ecclesiastical property, misusing possessions and rights of his church, involving himself and his church with lay interference, and exercising no control at all over his canons. The situation became so bad that Rome became alarmed and removed the unworthy man from office.<sup>20</sup> Thus it was that the see of Tarentaise lay vacant

<sup>18</sup> *Vita*, I, 1, iv.

<sup>19</sup> *Gallia Christiana*, XII, col. 704., "Huic multum dispar Isdrahel, moribus magis quam nomine barbarus, Tarentasiensem ecclesiam nequiter occupavit et nequius detinuit, ambitiose ingrediens et perniciose progrediens."

<sup>20</sup> *Ibid.*, col. 704-705.

in 1142 when the abbot of Tamié was elected to fill that position. Peter immediately set himself to the task of correcting these wrongs. Both his extraordinary tact in carrying out his reform and his success in the result point to a strong sense of the practical in this essentially contemplative soul as well as to an unusual degree of prudence. To his great sorrow, he found the liturgy and services of the Church throughout his diocese so negligently carried out that remuneration seemed to be the sole motivating force for the performance of these religious activities. The personal life and conduct of the canons was a source of great scandal, and the ecclesiastical buildings were in great need of repair. Moreover, the parish churches and the collecting of the tithes were, for the most part, in the hands of powerful laymen; and, as a result, the lives of the parish priests were anything but desirable, being a source of disgust to themselves and of scandal to their flocks.<sup>21</sup>

The first problem to which the new archbishop addressed himself was the reform of the canons of his own cathedral church. Giving himself up to prayer over the matter, Peter came to the conclusion that as long as the canons of his cathedral chapter were secular clerics, for the most part merely tonsured members of the powerful local families, his problem would remain. Therefore, he determined to replace these men with Canons Regular who would follow the rule of St. Augustine. Praying continually over the move he was about to make, and acting with the greatest circumspection, he wrote to the pope asking both that the church of Tarentaise be placed under apostolic protection and that permission be granted to install the Canons Regular in the cathedral chapter. Pope Innocent II approved of the appointment of the Canons Regular, and in 1145 Pope Eugene III took the church of Tarentaise under the protection of the Holy See and decreed that the Canons Regular according to the rule of St. Augustine should be maintained at Tarentaise in perpetuity.<sup>22</sup> Moreover, the Pope decreed that all grants of land, jurisdiction, or temporalities of any other nature which would in the future be given to the canons and church of Tarentaise, whether

<sup>21</sup> *Vita*, I, 2, vi., "Parochiales ecclesias et decimationes diocesis ex magna parte viri potentes laici, vel ab eis alii possessione sacrilega detinebant; Sacerdotum vita minus probabilis, et sibi ipsis plurimum noxia, et perniciose plebibus existerat."

<sup>22</sup> *Gallia Christiana*, XII, inst., col. 381-382.



from popes, rulers, or the faithful, were to remain the possessions of the canons and their successors in perpetuity, without alienation. Saving the rights of the pope and archbishop, all such temporalities were to be used for the maintenance of the canons. And for those who might entertain the idea of violating this decree, Eugene III held out the prospect of excommunication and of their being deprived of all honor and powers, since such a temptation would ordinarily afflict only the nobles and powerful.

Peter's influence on Count Amadeus III had been great while the former was still abbot of Tamié. The full extent of that influence, however, is only seen in an event of the last years of the Count's life and the early years of Peter's life as archbishop. About the time that Eugene III confirmed the Canons Regular in the church of Tarentaise, and sometime before Amadeus set out with his nephew Louis VII of France on the Second Crusade in 1147,<sup>23</sup> the Count renounced his claims to the *spolia* of the church of Tarentaise and persuaded the other nobles within his territories who had vested interests to do likewise.<sup>24</sup> This renunciation meant that the ecclesiastical benefices and other sources of revenue belonging to the archbishop of Tarentaise and other ecclesiastics within the archdiocese would no longer fall into the hands of the Count and other nobles at the death of each archbishop and cleric, to be again bestowed if and how the noble should choose. The benefices and incomes were to pass, now, immediately to the successors of the archbishop or cleric. Amadeus' renunciation of the *spolia* was the work of Peter, due entirely to the Saint's influence on the Count. Eugene III had forbidden the alienation of any grants made to the canons and church of Tarentaise in the future; Amadeus III had renounced his claims to all benefices already bestowed. Peter was beginning to realize in his own diocese the type of ecclesiastical independence from domination by temporal authority which the Gregorian reform envisioned for the whole Church.

<sup>23</sup> For a contemporary account of Amadeus III on the 2nd Crusade, confer Odonis de Diogilo, *De Ludovici VII Francorum Regis Cognomento junioris Projectione in Orientem*: P.L., 185, Paris, 1854, cols. 1236-1239. Amadeus himself died during this crusade on the island of Cyprus on April 1, 1148. Cf. Dominico CARUTTI (ed.), *Regista Comitum Sabaudie Marchionum in Italia ab ultima stirpis origine ad an. MCCLII*, I, Turin, 1889 (CCXCVII), p. 107.

<sup>24</sup> *Gallia Christiana*, XII, inst., cols. 382-383.

With the reception of the papal document, however, Peter's task was not finished, and he set about by word but especially by example to build up what his predecessor had torn down. He resided in the cathedral cloister with the canons, acting not only as their spiritual director but also as their advisor in temporal matters. He insisted on discipline according to the Rule, giving an example himself by singing choir with the canons in their stalls, coming in and going out with them. Although Geoffrey does not clearly state that Peter drew up special rules for his own canons, and no such statutes seem to be extant, the wording of Geoffrey's account might allow one to conclude that such rules were in fact drawn up.<sup>25</sup> Peter also provided for the present and future temporal needs of the canons, contributing a considerable share of his own episcopal income. The canons seem to have held all material possessions in common, as the rule of St. Augustine stipulates.<sup>26</sup> Geoffrey's words, however, would again seem to indicate that the common life in such things was observed. And, finally, Peter remodelled and rebuilt in part the dilapidated buildings in which he and his canons resided.

With the restoration of good order in his own church, the archbishop next set about restoring the same discipline in the diocese. His first effort was to get the parishes and the collection of tithes out of the hands of the lay lords and unworthy people. This he achieved in some cases by buying the right from the party concerned and, in others, by threatening the individual or individuals with ecclesiastical censures. Once the churches were in ecclesiastical hands, he set about making them fit places for the worship of God, since all too often they had been turned into mere sources of revenue for lay lords who had very little concern for the divine services. Each church was provided with the necessary books, vestments and other equipment for the proper performance of the liturgy. No church or chapel in the entire diocese was to be without a silver chalice, regardless of the poverty of the region. If no other means of purchasing a silver chalice

<sup>25</sup> *Vita*, I, 2, vi.

<sup>26</sup> JORDANI DE SAXONIA, *Liber Vitasfratrum*, Arbesmann and Humpfner (ed.), New York, 1943, p. 492. (*Regula S. Augustini* [prima]) : "4. Nemo sibi aliquid vindicet proprium, sive in vestimento, sive in quacumque re; apostolicam enim vitam optamus vivere."

were available in any given poor area, the Archbishop would order that in the course of a given week all the eggs were to be gathered from each household in the parish and sold to pay the price of a chalice. In this way, without causing any undue financial strain on individuals, Peter assured fitting equipment for carrying out the services of the Lord. He refaced his own cathedral with stone and plated the roof and little belfry with lead, again indicating his concern for the material as well as the spiritual upkeep of the house of God. To visitors he pointed out the improvements in his own church as being indicative of the state of the entire province.<sup>27</sup>

When the Archbishop was not making journeys demanded by his office, his daily routine seems to have consisted mainly in a round of charitable activities which he personally carried out or at least supervised. The sick and the poor were his great concern. His own residence was turned into a combination hotel and hospital, and the episcopal kitchen fed crowds of hungry mouths daily. As he rode about the diocese, too, Peter made continual inquiry after the sick and the bedridden so that he could provide from his charity for the needs which their poverty could not meet. For sick people of the diocese with no one to care for them, he would make arrangements with faithful and devout members of his flock to take care of such people until they could manage for themselves.<sup>28</sup> Peter's own extraordinary charity seems to have been contagious, and the archbishop who gave away all the money, food and clothing he could obtain did not hesitate to rely on the help of those lay people who could and would assist him in these undertakings.

As Peter's reputation for charitable deeds and holiness spread throughout Burgundy, word also got abroad about wondrous deeds and miraculous cures worked through the intercession of the saintly Archbishop of Tarentaise. On a certain occasion Peter tarried for over two months at the monastery of St. Eugendus on the outskirts of St. Claude about twenty miles northwest of Geneva.<sup>29</sup> Although the monastery was located in the Jura range and was difficult of access, great crowds of people swarmed in from all directions to see and talk

<sup>27</sup> *Vita*, I, 2, vi.

<sup>28</sup> *Ibid.*, I, 2, vii.

<sup>29</sup> *Ibid.*, I, 2, xii.

to the man of God, and to ask his intercession for their particular ills. The crowds, apparently, became so oppressive that the monks feared for Peter's well-being. Looking about for a place that would free the archbishop from the jostling of the multitude, they decided to put him in the tower adjoining the church of the monastery. There was a narrow stairway to the top of the tower and another leading down from the other side. Peter was placed in the tower on a seat surrounded by a protecting stall of boards. His clients were allowed to approach him single-file up the stairway, and, after he had spoken with them or laid his hands in blessing upon them, they departed down the second flight of stairs. In this way everyone had his turn with the archbishop and at the same time Peter was not swallowed up by the hordes. Geoffrey says that during Peter's stay at St. Eugendus so many blind men regained their sight, deaf men their hearing, lame men the use of their limbs, and those with other problems great relief, that it would be difficult both to number and write down all such cures.<sup>30</sup> Peter, however, ascribed all these wonders to the intercession of the confessor saint under whose protection the monastery had been dedicated.

Perhaps the greatest disadvantage in using Geoffrey's *Vita* for a contemporary account of Peter's life is the utter disregard which the biographer had for dates. Nearly every event in the life of Peter of Tarentaise as recorded by Geoffrey must be dated on the basis of evidence or knowledge of events external to and independent of the *Vita*. Consequently, many events of Peter's life are necessarily chronological enigmas as far as any exactness is concerned. Although the Bollandists, following Manrique, suggest 1155 as the date for the following event,<sup>31</sup> the suggestion is only a surmise.

<sup>30</sup> It should be noted here that it is now almost impossible to determine which of the deeds recorded by Geoffrey as miraculous were, in fact, miracles. There seems to be no evidence as to which of the incidents offered by Geoffrey as miraculous were accepted in Rome as authentic miracles. Moreover, Geoffrey might reasonably be suspected of having accepted almost any incident which seemed to him to be miraculous or which was thought to be so by one of his sources of information. Consequently, these pages make no effort to determine which of the incidents were miraculous and which were not. The majority of incidents which Geoffrey records as miraculous, including many interesting paragraphs which indicate the mediaeval mentality regarding diabolical possession and magic, are excluded from this treatment of the life of Peter of Tarentaise.

<sup>31</sup> *A.S.S.*, Maii, II, p. 328.

Sometime then, perhaps about the year 1155, after Peter's reputation for holiness and charity and as a wonder worker had become common talk, the archbishop of Tarentaise became very troubled in spirit. Although he possessed the Scriptural dove-like simplicity, he also possessed the serpentine wisdom. And the constant adulation and reverence with which he was sought by all classes of people made him soon aware that temptations to pride and worldly complacency were never very far away from anyone. Thus it was that he began to ponder the Gospel's perennial question: "What does it profit a man to gain the whole world, if he suffer the loss of his own soul", and to grow sad and fearful. His thoughts often wandered to the scene of Judgment in the future life, and he concluded that the only way in which he could counteract the perils into which his position had placed him was to flee again his contact with the world and its illusions. A bold plan began to form in his mind. Confiding his thoughts to no one, Peter arose in the deep silence of the night, and, taking but one unsuspecting companion with him,<sup>32</sup> he fled from the episcopal residence at Moûtiers in Tarentaise. His plan was to reach a Cistercian monastery in Germany where he would be unknown, and where, being able neither to understand nor to be understood by the German-speaking brethren, he could dwell as a simple monk. Which monastery he chose for his plan is not a matter of record. Lützel in Alsace in the diocese of Basel has been suggested,<sup>33</sup> but that Peter's reputation had penetrated to that distance is quite likely and this would rule out that monastery. However, by the sixth decade of the twelfth century the Cistercians were well represented in the dioceses of Constance, Augsburg, Eichstadt, and Speyer, any one of which might reasonably be suggested as a terminus for Peter's flight. While on the road, he changed his travelling companion very frequently, probably at every place he stopped.<sup>34</sup> As a result, by the time he reached his destination in Germany, and perhaps even before he had passed beyond the borders of the Kingdom of Burgundy, he was travelling with a complete stranger whom he made no effort to enlighten on the matter of his identity. Arriving at

<sup>32</sup> *Vita*, I, 3, xv.

<sup>33</sup> By the BOLLANDISTS, *A.SS.*, Maii, II, p. 328, note #a.

<sup>34</sup> *Vita*, I, 3, xv.

the monastery he had predetermined, Peter, being unknown to all the monks, took up the Cistercian life again as a simple monk. This was the life of his heart's desire, and he lived it fully for the short interval he was allowed.

Meanwhile, back in the diocese which he had left, panic seized first the episcopal household, then the church of Tarentaise, and finally the whole diocese. On the morning following Peter's flight, his domestics were bewildered at their loss. Not finding him in his bedroom when they sought him there, they searched the entire residence, the church, the town, and the countryside. They questioned all with whom they came into contact. But no one knew anything of his whereabouts; no one had seen him, nor had they heard any word about him. Rumors began to spread among the people now that their Shepherd had deserted them, and their great devotion toward him quickly manifested itself in universal lamentation and sorrow. However, the people of the diocese of Tarentaise knew a good thing when they saw it, and they were determined not to lose their archbishop without a struggle. A full-scale search was organized. First the immediate area of the diocese was combed, but the lack of any evidence of Peter's location within this area soon pushed the searchers into more remote regions. The efforts, however, were very much in the vein of the traditional search for the needle in the proverbial haystack.

Among those searching for the lost archbishop was a certain young man whom the prelate had cared for from the time the lad had been a small child. Arriving at the monastery in which Peter had taken refuge, the young man stood outside the walls as the monks filed out to their morning's work. He kept his eyes on the bowed faces of the religious as they walked past, and suddenly his gaze focused on the face of the fugitive. The youth seems to have been so carried away with his discovery that he quite forgot himself and all propriety. Rushing to the archbishop, he layed his hands upon him as though to apprehend him and began to shout to all the world the identity of the man he had found. The other monks were astonished at this conduct, and when they learned the identity of the man they had merely accepted as an equal their embarrassment was complete. Prostrating themselves at his feet, all of the members of the community asked

Peter's forgiveness for failing in their ignorance to show him the proper reverence. Tears and great praise for the holy man's example of obedience and humility also seem to have characterized the scene. But Peter was very sad. He deemed himself unworthy of the quiet contemplation of the cloister, and allowed himself to be taken back to the busy and world-engrossing life from which he had fled. The enthusiasm with which he was welcomed back to Tarentaise knew no bounds, and he found himself the object of even greater veneration than before.<sup>35</sup>

The events of the year 1159 were to affect profoundly the Church in the whole of western Europe, and, consequently, to give a new scope to Peter's activities. In early September of that year Pope Adrian IV had died at Anagni, just as a direct conflict between Empire and Papacy seemed imminent. Frederick Barbarossa's ambitions to assert the full imperial pretensions, not only in Germany itself, but in Burgundy and Italy also, had brought about revolt among the Lombard cities of northern Italy and sent the pope fleeing to the arms of the king of Sicily. Cardinal Roland Bandinelli, a canon-lawyer and representative of the majority faction among the cardinals, favored a strong stand against the emperor according to the principles of Gregory VII. When the *major et sanior pars* of the cardinals elected Roland as the late pope's successor, he took the name of Alexander III. Frederick, however, chose to support an anti-pope, Cardinal Octavian of the title of St. Cecilia who assumed the name Victor IV, since he was certain that this man would be more amenable to the imperial designs.<sup>36</sup> Alexander III and the cardinals who supported him were forced to flee Rome, and the anti-pope retired to Frederick's camp in northern Italy. The kings of France and England and the princes of the Empire would use their loyalty or disloyalty to Alexander as it suited their political schemings of the moment. Even the bishops would split in their allegiance, with most of those in the Empire siding

<sup>35</sup> Although there can be no question of the facts of this incident in Peter's life as recorded by Geoffrey, there is, nevertheless, a striking parallel incident in the life of the Abbot Pinufius as recorded by Cassian. Cf. JOHANNIS CASSIANI, *De Institutis Cœnobiorum et de octo Principalium Vitiis Libri XII*, Petschenig (ed.), CSEL, XVII, Vienna, 1888, pp. 68-70.

<sup>36</sup> The most recent and scholarly study of the reign of Alexander III is that of Marcel PACAUT, *Alexandre III*, Paris, 1956.

with the Emperor and his protégé to the detriment of the Church and the cause of Alexander III.<sup>37</sup> Much of Peter of Tarentaise's efforts during the last sixteen years of his life would be efforts to heal the schism. However, it would ultimately be only Frederick's political misfortunes which would force his reconciliation with Alexander III, and by the time that the Pope and the Emperor met at Venice to talk of peace in 1177 Peter would already have been two years in his grave.

Almost immediately after Alexander III had been consecrated and crowned he sent legates to most of the lay and ecclesiastical rulers of Christendom asking them to acknowledge his election and coronation. Victor IV did likewise, and, as a result, a considerable amount of confusion prevailed in some areas. However, as the true story of the election proceedings made itself known, and especially after Frederick Barbarossa's fatal Council at Pavia, sincere confusion was no longer a real reason for withholding allegiance from one or the other of the papal claimants. If, then, bishops continued to refuse to acknowledge Alexander, it was usually because the emperor was closer at hand than the exiled pope, and the power and threats of the former were more immediately formidable.

Even in the Kingdom of Burgundy, over which Frederick had not yet effectively established his control, the majority of the bishops in the early years of the schism took the part of the emperor instead of that of the pope.<sup>38</sup> Geoffrey says that Peter was practically the only bishop in the whole area who both openly resisted the schismatics, and at the same time remained unbothered in his own church. Indeed, Peter seems to have enjoyed an extraordinary immunity, for which only his ever increasing reputation for holiness and the power of miracles could possibly have been responsible. He preached openly against the schismatics not only in his own diocese, but in all the neighboring dioceses too and wherever he went. He preached both to clerics and to laity; he preached with full ecclesiastical authority; and when he encountered real maliciousness and obstinacy among the schismatics, he unhesitatingly accused such persons of their depravity.

<sup>37</sup> Cf. GERHOF OF REICHERSBERG, *De Investigatione Antichristi Liber I*, edited by E. SACKUR, *MGH, Libelli de Lite*, III, Hannover, 1897.

<sup>38</sup> C. W. PREVITÉ-ORTON, *The Early History of the House of Savoy (1000-1233)*, Cambridge, 1912, p. 328.



As a result of his continual efforts against the schismatics he both brought many of them back into Catholic unity and also stirred up an immense amount of animosity toward himself among some of the schismatical prelates.

The schismatical bishops and clerics tried to prejudice the emperor against Peter, and continually pointed out to Frederick that he was harming his own cause by allowing the archbishop of Tarentaise to go about freely preaching against the schismatics and excommunicating, while the emperor himself gave authority to the man by calling him a saint publicly. A certain Herbert, who was incumbant of the diocese of Besançon at the time, seems to have been the most vehement in his denunciations of Peter and to have worked the hardest to turn the emperor against him.<sup>39</sup> Frederick himself had exiled other archbishops, bishops, and abbots for daring to stand by the very same cause that Peter so openly preached; and Herbert had driven members of the Cistercian and Carthusian Orders from his diocese, with Frederick's consent, for their adherence to Alexander III and the Catholic cause. But Peter remained immune, and when Herbert had once been particularly insistent in his denunciations of the archbishop of Tarentaise, Frederick is reported to have responded: "Although I show myself opposed to men on the basis of their merits, surely you would not want me to place myself in open opposition to God."<sup>40</sup> Peter was too tangibly a man of God for even the emperor to oppose.

Alexander III was frequently absent from Rome until after Easter in the year 1165. During his years of exile in France he was not unaware of the efforts made on his behalf by Peter of Tarentaise and the whole Cistercian Order.<sup>41</sup> In fact it seems to have been Peter's leadership and constant exhortation which brought the Cistercians as a whole, even though it meant painful exile for many within the Empire,<sup>42</sup> to the side of the legitimate pope. Sometime, then, after

<sup>39</sup> *Vita*, I, 3, xix.

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> Dom J.-M. CANIVEZ (ed.), *Statuta capitulorum generalium ordinis cisterciensis ab anno 1116 ad annum 1786*, I, Louvain, 1933-1936, pp. 76-79. Cf. J. LECLERCQ, O.S.B., "Epîtres d'Alexandre III sur les Cisterciens", in *Revue bénédictine*, 64, Abbaye de Maredsous, 1954, pp. 68-70.

<sup>42</sup> Cf. *Vita*, I, 3, xix; *Chronicon Clarevallense*: P.L., 185, col. 1248: "Anno Domini 1166, fervebat procella schismatis inter falsum papam quem tuebatur imperator, et papam Alexandrum cui favebat noster ordo: unde contigit monachos nostri ordinis

Alexander's return to Rome, Peter paid a visit to the pope and to Rome. At least two persons who accompanied him have left accounts of the trip — Geoffrey of Hautecombe and Walbert of Aosta. Geoffrey, Peter's biographer, as was mentioned, has left some account of the journey in his *Vita*. Bishop Walbert, one of the suffragan bishops of the archdiocese of Tarentaise, has left a supplementary account in a letter written to Pope Celestine III.<sup>43</sup> Unfortunately, neither account is concerned with the purpose or result of the trip, but rather, each writer is concerned to give the pope more evidence on the matter of Peter's sanctity and his miraculous powers. Each account does, however, throw some light on the state of affairs in Italy in those schismatical times.

One gathers from the accounts of both Geoffrey and Walbert that the factional problem in Italy was frequently one of bishop against people. As in nearly all of the political problems of mediaeval western Europe, the figures of concern were the nobility and the major clergy; the people and the lesser clergy were but pawns making possible the way of life and wars of their superiors. The schism of 1159, it must also be remembered, was very clearly a political thing. And many bishops in northern Italy, as elsewhere, found themselves aligned with the emperor and in opposition to the pope for political reasons, though their flocks may have remained faithful to Alexander. As Peter progressed through Lombardy and Tuscany he consoled and strengthened the supporters of Alexander III and the Catholic faction, and, as he had done throughout Burgundy and Lorraine, he preached against the schismatics, pointing out their error, even in the very cities occupied by schismatical bishops. His great public popularity was no less in Italy than in Burgundy, and large crowds of people met him at every stage of his journey. When he reached Rome he was greeted

ab imperio, maxime vero a Burgundia expelli, et abbatias Franciæ dispartiri." Also HELMOLDI Sacerdotis, *Chronicon Slavorum*, XC: BOUQUET *et al.* (ed.), *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, XIII, Paris, 1904, p. 739: "Insuper Cisterciensis Ordo eidem universus accessit, in quo sunt Archiepiscopi et Episcopi quamplures, et Abbates amplius quam septingenti, et monachorum inæstimabilis numerus. Hi singulis annis celebrant Concilium apud Cistercium, et decernunt ea quæ utilia sunt. Horum invincibilis sententia vel maximas vires addidit Alexandro. Quamobrem iratus Cæsar proposuit edictum, ut omnes Monachi Cisterciensis Ordinis qui consistebant in regno suo, aut Victori subscriberent, aut regno pellerentur. Itaque difficile relatu est quot patres, quanti Monachorum greges, relictis sedibus suis, transfugere in Franciam..."

<sup>43</sup> A.S.S., Maii, II, pp. 343-344.

by a warm show of affection on the part of Alexander III and the whole Roman hierarchy. Geoffrey even goes so far as to state that no other bishop of that time was so genuinely admired and revered by the sovereign pontiff as was Peter of Tarentaise.<sup>44</sup>

From Walbert's account of the trip to Rome, something of Peter's itinerary can be learned. Vercelli seems to have been the first Italian city in which he tarried, and there the local nobility showed him every mark of hospitality. Although the city was in a state of civil war at Peter's entry, and everyone went about with his sword at his belt, whether or not the schism was the source of the strife is not altogether clear. While in Vercelli Peter officiated at the dedication of a church, and then spent the rest of his time working to bring about some sort of concord for the faction-ridden city. Walbert says that Peter's preaching and efforts for reconciliation quieted all the various plots and that the situation immediately improved. From Vercelli he moved on to Pavia, with a large crowd pressing about him for at least a part of the journey.

Walbert concludes his account of the Italian trip with a pathetic little glimpse of Peter, reminiscent of the flight to the German monastery of a previous year. Throughout his expedition to Rome the nobility and powerful people of the land had shown Peter continued and demonstrative signs of respect and honor. These were the very things that he, realistically, feared. One day, Walbert says, when an occasion had presented itself, Peter went off alone, threw himself on the ground and prayed God to deliver him from sins of pride and arrogance. With tears he prayed to be ever mindful of his humble origin and his fallen condition as man. Then, his prayer finished, with great humility, but with no external indication of the sentiments in his heart, he returned to his round of duties and activities as a venerated archbishop in great public demand.

In his efforts to bring Burgundy to the Alexandrine side in the schism Peter was not alone. Another indefatigable laborer for the Catholic cause was St. Anthelm who became bishop of Belley in the year 1163.<sup>45</sup> Anthelm had been a Carthusian, and had even been prior

<sup>44</sup> *Vita*, I, 3, xxi.

<sup>45</sup> Auctore coævo et familiari, *Vita S. Anthelmi Episcopi*, A.S.S., Junii, VII, p. 207.

of the Grande Chartreuse. Just as it had been in great measure due to Peter's efforts that the whole Cistercian Order had declared for Alexander III, so it was through Anthelm's exertions that the Carthusian Order proclaimed their allegiance to the Catholic pope.<sup>46</sup> But Anthelm had not the sweet-tempered and adaptable disposition which characterized Peter, and his choleric manner of proceeding brought him into at least one conflict wherein the archbishop of Tarentaise also became involved.

Shortly after he became bishop of Belley Anthelm denied absolutely the claims of Count Humbert III of Maurienne and Savoy to jurisdiction and suzerainty over his bishopric. The Count seems to have desired to bring the issue to an actual contest and had one of his ministers imprison a priest of Anthelm's diocese on some charge or other. Anthelm reacted immediately by excommunicating the minister and his household and by sending another bishop to release the priest. Although the priest was released, the minister complained to the Count, and, in an effort to recapture him, the priest was killed. Anthelm then threatened Count Humbert with excommunication if he did not at once renounce his claims to the *regalia* of the diocese. At this Humbert reminded the bishop that by a special privilege only the pope could excommunicate him.<sup>47</sup> Anthelm forthwith excommunicated Humbert in his own presence, and the count appealed to the pope. That Alexander completely upheld the cause of Humbert might well be explained by the fact that the count of Savoy was at enmity with Barbarossa at this time and he also controlled nearly all the western Alpine passes into Italy. At any rate, the pope commissioned Peter of Tarentaise and another bishop to give Humbert absolution if Anthelm remained obstinate. When the two had made their mission clear to the bishop of Belley, the latter informed them that not even Rome could grant absolution in a case which could not be absolved and that he could not absolve Humbert until he had made satisfaction by renouncing the *regalia*. Neither Peter nor his companion bishop dared to absolve the count under the circumstances. Alexander, however,

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 206. Cf. also Louis ALLOING, *Le Diocèse de Belley*, Belley, 1938, p. 82.

<sup>47</sup> *Vita S. Anthelmi*, p. 208. The reason for Humbert's privilege is not clear from contemporary accounts. PREVITÉ-ORTON, *op. cit.*, p. 328 writes that Humbert's refusal to join Frederick against Alexander III was the reason for this privilege.

later granted absolution and thereby so angered Anthelm that he renounced his bishopric and retired to his former Carthusian cell. The pope promptly ordered him back to Belley, and Humbert promised to make satisfaction. Although Anthelm returned to his see, the count really never fulfill his promise to the bishop.

Geoffrey includes an entire chapter in his *Vita* in which he gathers a large number of miraculous works performed through Peter's mediation.<sup>48</sup> The chapter is simply one long parade of blind and crippled and oppressed people, all of whom find relief from their miseries through Peter's intercession. But in the midst of the crowds that continually shove their way through Geoffrey's pages, it is occasionally possible to catch a glimpse of the kindly old archbishop as he passes through the countryside. He is seen briefly at the monastery of Longuay in the diocese of Langres where he had been invited by the local bishop and the monks to dedicate an altar to St. Bernard. Later the monks of Auberive spent a few happy days with the saint and then he was off to another monastery in the diocese of Autun. Several trips seem to have been made through the villages of Alsace along the upper Rhine, and no part of Burgundy was foreign to his feet. One point especially is of interest in Geoffrey's account of the miracles. The abbot of Tamié told Geoffrey that once when he was with Peter he had commented on the miracles and remarked that many people had thought the days of miracles were long past. With his usual kindness Peter replied that not only had charity grown cold in the hearts of many, but even faith had become weak in that day. And so, he concluded, this withered and diseased faith of the twelfth century needs to be revived and strengthened anew with some miraculous witnesses to God's power.

Although some of Peter's miraculous cures were very spectacular and helped build up his reputation for sainthood, his personal influence on individuals was, in a less sensational way, quite as powerful an indication of the holiness of the man. His influence on Count Amadeus III of Savoy has already been indicated. But it was no less a person than Hugh III, duke of Burgundy, that Peter was to influence

<sup>48</sup> This is the fourth chapter of the First Book.

in his old age.<sup>49</sup> At the general chapter of the Cistercian Order held at Cîteaux in 1170, having been brought there by Peter of Tarentaise and Guicard of Lyons,<sup>50</sup> Hugh made a request of the assembled abbots.<sup>51</sup> He asked to be received by the Order as a participator in all their prayers and spiritual good works from that time forward. In return for this spiritual favor Hugh promised the monks a temporal one. Henceforth all of the Cistercians would be completely free from all taxes and tolls levied on those who buy and sell in Burgundy or who carry goods through the duke's territories. In promoting an exchange of this nature Peter again demonstrated his very practical concern for the real needs of all men. Hugh, certainly, could profit from his newly won spiritual benefits, and the good works of the monks could now proceed with greater ease because of the tax exemptions.

As Peter approached seventy years of age, he became more and more frequently a visitor at the Grande Chartreuse.<sup>52</sup> He began to fear that he had gotten away from the primitive spirit of his vocation and he initiated long consultations with the holy Carthusians whom he considered wiser than himself in the ways of the spirit. His trips to the Charterhouse became so frequent and prolonged — he would sometimes spend several months at once there — that he was given a cell of his own where he spent his time in meditation and holding spiritual conferences. During the years of Peter's retreats with the Carthusians, Hugh of Avalon,<sup>53</sup> later bishop of Lincoln in England, was a monk at the Chartreuse, and was regularly appointed to serve the archbishop of Tarentaise on his visits. Hugh's friend and biogra-

<sup>49</sup> Hugh III was duke of Burgundy from 1162 until 1193.

<sup>50</sup> *Gallia Christiana*, IV, col. 126.

<sup>51</sup> CANIVEZ, I, pp. 78-79.

<sup>52</sup> ADAM OF EYNHAM, *Magna Vita S. Hugonis Episcopi Lincolnensis* (Rolls Series), 1864, p. 40. "Per idem tempus vir sanctissimus, Tarentasiensis archipræsul Petrus, Cisterciensis monachus, Cartusiam sæpius adire solebat."

<sup>53</sup> Hugh was born in Burgundy about the year 1135. When he was barely eight years old he was admitted into the priory of Villarbenoit, a house of regular canons dependent upon the cathedral of Grenoble, and near his father's castle of Avalon. He may have been admitted merely into the school of noble youths, but it seems he was actually admitted into the order. Soon after 1160 he became an inmate of the Grande Chartreuse and was ordained shortly after admission. Sometime around the year 1175 he became superior of the new Charterhouse at Witham in England, and on September 21, 1186 was consecrated bishop of Lincoln by the archbishop of Canterbury. Hugh died in 1200. The contact which Peter of Tarentaise had with Hugh was between the years 1160 and 1175, therefore, and was, most likely, primarily during the latter half of this fifteen year span.

pher, Adam of Eynsham, has left an interesting glimpse of the two saints together at the famous monastery.

When Peter retired to his Carthusian cell, Hugh assisted him in various capacities. Using the monastery library in his study of Scripture and the writings of the Fathers, Peter would often ask the younger monk to obtain the books he needed, to check cross-references, or to locate some obscure passage. Peter used to walk about the grounds of the Carthusian monastery too, and he seems to have made the road from the cells of the monks to the sleeping quarters of the brothers his favorite walking spot. About half way up this pathway stood two tall silver fir trees in very close proximity. Either Hugh or some other of the monks made a little seat between the trees for the old archbishop by denting the two trees slightly and inserting a board of yew wood. These and other things Adam learned from Hugh as he reminisced about his days with the saintly archbishop of Tarentaise. Both Hugh and Peter must have profited from the relationship, especially the former since he daily received the elder saint's blessing and confessed his sins to him, receiving at the same time advice and encouragement drawn from years of experience.

In the year 1170 Peter came to the Charterhouse with a problem on his mind which he wished to discuss with the monks. He had already consulted his two suffragan bishops as well as the bishops of Maurienne and Belley, and the abbot of Tamié, but he wanted the special advice of the prior and monks of the Grande Chartreuse. In order to avoid spiritual harm and temporal loss after his death, he had come to the conclusion that he should draw up a charter with his canons of the church of Tarentaise in which the duties and the temporalities of both the archbishop and the canons would be clearly and legally defined. The Carthusians thoroughly agreed with his plan and so the document was drawn up at the monastery. It was read aloud in the cloister to the Prior Jocelin and all the assembled monks, and was formally witnessed and approved by Amadeus, the Procurator of the Grande Chartreuse, and his nephew William, both of whom had formerly been canons of the church of Tarentaise.<sup>54</sup> Peter was putting

<sup>54</sup> *Gallia Christiana*, XII, inst., col. 385.

his own house in order and preparing for death with the same realism and charity which had characterized his entire life.

One of the men whom Peter consulted in his old age was Henry de Marcy,<sup>55</sup> an abbot of Hautecombe, later abbot of Clairvaux, and eventually cardinal-bishop of Albano. Peter asked the advice of this outstanding man on a problem which seemed to himself symptomatic of the worldly ways he feared he had fallen into. As was the custom of the times, he travelled about his diocese and elsewhere on horseback and with at least a small retinue. But horses and retinues, he reasoned, were accouterments of the wealthy and those whom the world claims for its own. Would it not be better, then, to sell his little horse, giving the money to the poor, and travel about without a retinue so not to be a burden to his hosts! Peter seems already to have made up his mind on the question before he consulted Henry, but at least the good abbot was able to persuade him that he must use a horse for trips which would take him outside his own province. While the question of the horse and retinue was still being deliberated and before any decision had been definitely reached, a letter arrived for Peter from the pope.

On August 28, 1173 Pope Alexander III had written to Henry of France, archbishop of Rheims and brother of King Louis VII, asking him to undertake a special mission.<sup>56</sup> The pope asked the noble archbishop to take with him Peter, archbishop of Tarentaise, William, archbishop of Sens, Pons, bishop of Clermont, Alexander, abbot of Cîteaux, Theodoric, prior of the Grande Chartreuse, and the Master of the Order of Knights Templar. These men were to make every effort possible to bring about a reconciliation between Henry II of England and his oldest son who had fled to Louis VII for support, and thus to end the strife which, the pope said, was causing such grave consequences to western Christendom. In a certain sense Peter had been an official onlooker in this conflict even before it broke out. In 1173 Count Humbert III of Savoy and Maurienne had presented his eldest daughter to the youngest son of Henry II for his wife.<sup>57</sup> After keeping

<sup>55</sup> *Vita*, I, 5, xxxii. Cf. *Gallia Christiana*, IV, col. 802.

<sup>56</sup> JAFFÉ, *Regesta*, II, 1888, p. 266.

<sup>57</sup> BENEDICTI Abbatis, *Gesta Regis Henrici Secundi*, I (Rolls Series), 1867, p. 38; Fratris WALTERI DE COVENTRIA, *Memoriale* (Rolls Series), I, 1872, pp. 210-211.



Christmas of 1172 at Chinon, Henry and his son met the count at Montferrand in Auvergne. Peter had played an active part in these negotiations and had affixed his name to the contract which had given Alice of Savoy with her rich dowery of fortified castles guarding all the western Alpine passes into Italy, to John Lackland of England.<sup>58</sup> For his part, Henry had given the couple some of the Norman castles which he had previously given to his eldest son Henry. This retraction furnished the younger Henry, who had previously been crowned co-ruler at his father's insistence, with the excuse that he and his brothers and his scheming mother had desired for going to war with Henry II.<sup>59</sup> The younger Henry was supported and, indeed, controlled by Louis VII for his own purposes, and the Count of Flanders and many English and Norman nobles aided the younger Henry's cause. The fortunes of the two sides varied with the passing of months, but the Norman, Aquitanian, and Scottish countrysides suffered regardless of which side happened to be the temporary victor.

Thus it was that in the winter months of 1173-1174 a message arrived for Peter of Tarentaise with the pope's express wish that he hasten to Normandy to aid the effort to quiet the quarrel. Although Peter was approaching his seventy-second birthday when he began his trip to Normandy, he felt that this at least he owed the sovereign pontiff who himself had been driven from one end of Europe to another by the schismatics.

Peter's trip through France was not to be an easy one. When the infirm old archbishop reached the monastery of Prully in the diocese of Sens, he became so ill that the trip had to be halted.<sup>60</sup> For a month and more he rested with the monks, recovering the strength that he would need to complete the journey. While at Prully Peter was visited by great crowds of country people who had spread word among themselves of his presence. After leaving the monastery Peter arrived at the town of Corbeil on the Seine, where he was received with great respect by the king's men at the royal palace in that place. Staying for a few days at the royal residence, he then moved on to the peace

<sup>58</sup> CARUTTI, I, 1889, (CCCXLVI), p. 126.

<sup>59</sup> Kate NORGATE, *England Under the Angevine Kings*, II, London, 1887, p. 134.

<sup>60</sup> *Vita*, I, 5, xxxii.

conference scheduled to be held at Chaumont in the Vexin near Paris. Young Henry of England seems to have shown Peter an impetuous though respectful welcome. The account which Geoffrey gives of Peter's part in the proceedings of the peace conference is disappointing. Several times Geoffrey mentions Peter holding conferences with Louis VII, the younger Henry, and the Count of Flanders. On each occasion, however, the conference setting is merely a backdrop for another miraculous scene.

Ash Wednesday of the year 1174 came while the kings and clerics prolonged their conferences, and Peter retired to a Cistercian monastery in the neighborhood to celebrate the liturgy of the day. Young Henry of England and Louis VII went too for the same purpose, and Peter of Tarentaise blessed and marked their heads with the ashes symbolic of the Lenten season.<sup>61</sup> Later during Lent Peter and the other members of the pope's commission moved on to Gisors to consult with Henry II. However, the only result of all these negotiations, which either Geoffrey or any of the twelfth century chronicles could report, was simply failure. Of Peter's return trip through France there is no record, though he was back in his own diocese by late June of that same year.

Peter's death was as simple as had been his origin and, in many ways, his entire life. On a spring day in May of the year 1175 he was on his way to the monastery of Bellevaux in the diocese of Besançon when he was overcome by a fever. After resting for a short space at the village of Dommartin, he moved on to the Cistercian monastery where the joy of the monks at his arrival was quickly clouded by the realization that he would soon be taken from them. As word of his presence and illness spread throughout the neighborhood, large crowds of silent and awed people began to gather about Bellevaux. As long as he could Peter showed them the gentle charity and devotion which had characterized his many years as pastor of souls. However, shortly after the feast of the Finding of the Holy Cross, after having been fortified with the sacraments, and in the midst of his brethren chanting the prayers for the dying, Peter's soul passed from this world. After

<sup>61</sup> *Ibid.*, I, 5, xxxvii. "Imposuit etiam Cineres benedictos capiti Regis Angliæ et Francorum."

two days his body was reverently interred by Ebrard,<sup>62</sup> archbishop of Besançon, in the church and before the altar of the Blessed Virgin Mary in the monastery of Bellevaux.

Both before and after Peter's death no one had any doubts at all about his sanctity.<sup>63</sup> Within a few months of Peter's burial Alexander, the abbot of Cîteaux, wrote to Pope Alexander III in the name of the whole Cistercian Order asking that Peter be numbered in the catalogue of the saints.<sup>64</sup> The abbot pointed out that Peter's holy life and miracles were common knowledge and that other miracles had taken place at his tomb since his death. Apparently, the general chapter of the Order, sometime between 1175 and 1178, had also petitioned King Louis VII of France to exert his influence on the pope to obtain the canonization, since a letter from Louis to the pope in which the canonization is requested clearly states that he was writing at the request of the Cistercian Order.<sup>65</sup> Sometime after the letters from Alexander and Louis VII were written to the pope, but before 1178, Henry, the abbot of Morimond, wrote to Alexander III making the same request. Henry's letter, however, unlike the first two, gave some specific reasons why the canonization should take place. Henry included at the end of his letter a list of miracles attributed to Peter's intercession. But his most important contribution was the description of a miraculous cure worked on himself through the intercession of the Archbishop of Tarentaise. The year before he wrote his letter, Henry told the pope,<sup>66</sup> he had been on a journey when he was overcome by a really serious illness. He had become paralyzed, losing the use of all his limbs and faculties, being dead to all sensation and even losing his memory. Since the Abbot of Morimond seemed to be near death, the abbots and monks who were with him stood about weeping and waiting for the end. Suddenly, two of the monks remembered that Henry had with

<sup>62</sup> Ebrard became archbishop of Besançon in 1171 and died in 1179.

<sup>63</sup> The canons of the church of Tarentaise seem to have made every effort to recover the body of their dead archbishop for their own church, and the monks of Bellevaux just as determinedly refused to part with their relic. The quarrel reached such a pitch that Pope Alexander III had to write to the canons forbidding them to try to exhume Peter's body and to move it. He also wrote to the monks of Bellevaux forbidding them to allow the body ever to be removed. Cf. JAFFÉ, *Regesta*, II, 1888, p. 324.

<sup>64</sup> *A.S.S.*, Maii, II, pp. 318-319.

<sup>65</sup> *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, XV, p. 942.

<sup>66</sup> *A.S.S.*, Maii, II, p. 319.

him, out of devotion, the tunic which Peter of Tarentaise had worn in his life time. They brought the garment and placed it over the dying abbot's heart. In the blinking of an eye, Henry reported, life flowed back through his veins. Within two hours he was completely restored to health and would have taken to his horse that very day had not his companions restrained him. The following day, however, he did set out on his journey in as fine a state of health as he had ever enjoyed.

What impression these letters made on Alexander III is not known, since no response of his is extant. Perhaps the aged and harassed pontiff did not find time to respond to the requests as this correspondence took place in the last turmoil-filled years of the papal schism caused by Frederick Barbarossa, and the pope was soon preparing for the all important peace conference to be held at Venice. Too, the peace conference was followed by the Third Lateran Council in Rome, and Alexander himself died in 1181. On the 30th of August, 1181, Lucius III succeeded Alexander III, and to the new pope the abbots of Bellevaux and Hautecombe were sent with a new petition for Peter's canonization.<sup>67</sup> The abbot of Hautecombe, of course, was Geoffrey himself, the man who would shortly write Peter's biography. The two abbots were fittingly received in Rome, but were sent back without any very reassuring answer to their request. Lucius then addressed a letter to the abbots of Cîteaux and Clairvaux.<sup>68</sup> Both of the former abbots who had petitioned Alexander III were now dead, and the new abbots to whom Lucius wrote both had the name of Peter. To these two Peters Lucius explained that he had received their messengers sent to him with the request for the canonization, that Peter of Tarentaise's reputation was such that he had no doubt as to his sanctity, but that such a reputation was not alone sufficient for canonization. Therefore, the words and deeds of Peter, which could be ascribed to him with certainty, were to be collected and written down. Then, when this was done, the written account would be judiciously examined in Rome, and, if it were such as to give certitude about the man and his works then the petition for canonization would be acceded to.

<sup>67</sup> This information is contained in the letter which Lucius III wrote to the abbots of Cîteaux and Clairvaux, refusing the immediate canonization of Peter (*A.S.S.*, Maii, II, p. 319).

<sup>68</sup> *Ibid.*

The Cistercian abbots now understood that Peter of Tarentaise would not be canonized on the basis of mere popular and cumulative requests. His life must be reconstructed from the reports of eye-witnesses, and his words and deeds recorded on the testimony of those who heard and saw them. The task of this reconstruction was given to Geoffrey of Hautecombe.

On May 10th of the year 1191 Pope Celestine III solemnly numbered the humble archbishop of Tarentaise among the saints of the Roman Catholic Church and decreed that his feast be universally celebrated on the 11th of September, the day on which his body had been moved to its final resting place within the monastery of Bellevaux. Shortly after the canonization Peter's feast day was changed to the 8th of May on which day it is currently celebrated.

The life of Peter of Tarentaise cut across many of the major events of the twelfth century. His life touched, at one point or another, some of the leading personalities of his age, many of the most fascinating characters of the whole mediaeval period. Saint Hugh of Lincoln he knew intimately; with St. Anthelm of Belley, and like St. Paul, he was solicitous for all the churches. The greatest of the Angevines was no stranger to him; the French king had listened to his counsel; and the last of the great mediaeval emperors loved and revered him. The lives of such lesser figures as Hugh III of Burgundy, Amadeus III of Savoy, and his son Humbert III, all knew the spell of his personality. And yet the real meaning of Peter's life is not the story of his consorting with the great. The humble commoners' son was always a man of the people from whom he came. The thousands of simple nameless people who crowded day after day into the busy archbishop's thoughts and works and presence and prayers, these are the real warp and woof of the life of Peter of Tarentaise. And it is a glimpse of this nameless multitude that his life primarily affords. From his rustic origins to his archbishop's throne, he encountered many of the problems and the glories of his own age. In following him through these encounters, one gains a clearer knowledge of and a better appreciation for that era so distant in mind as well as in time from our own.

# Bibliographie

## Comptes rendus bibliographiques

*Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel.* Nach Petrus Sabatier neu gesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron. Freiburg, Herder, 1960. Band 26. *Epistulae Catholicae; Apocalypsis.* Troisième livraison, 2 Pt. In-4° de 56 pages. Prix : 14.— DM; en souscription : 11,90 DM.

Voici maintenant le troisième fascicule du vol. 26 de ce *Nouveau Sabatier*, qui édite les restes de la *Vetus Latina*. Le fascicule précédent, avec la 1 Pt., avait paru en 1958. Celui-ci contient la *Secunda Petri*. La présentation de ce texte est la même que dans le premier fascicule de ce volume (voir *R.U.O.*, 26 [1956], p. 235\*-236\*). Le texte africain (K) manque toujours. Le texte européen (E) est cité dans les sous-groupes : S (espagnol ancien), T (autre espagnol), M (établi d'après les citations d'Ambroise), V (Vulgate), et quelquefois X. Comme dans les autres textes déjà édités on a donc ici toute la documentation, mise à jour, concernant les variantes de la *Vetus Latina*.

A. STROBEL, o.m.i.

\* \* \*

A. ALT. — *Kleine Schriften zur Geschichte des Volkes Israel.* Band. III. München, C. H. Beck, 1959. XII-496 p. Prix : broché 31.— DM; relié 35.— DM.

Dans l'histoire de l'exégèse A. Alt s'est acquis une réputation solidement assise. L'école de l'*histoire des formes*, tout en brisant le cadre rigide du système de Wellhausen et tout en donnant une nouvelle vie aux récits de l'Ancien Testament, avait néanmoins vaporisé leur valeur historique en les assimilant pratiquement au folklore et au conte. A. Alt (avec M. Noth) a réagi contre cette tendance en cherchant le point d'insertion de ces récits dans les origines des tribus d'Israël, leur histoire et les données géographiques qui les concernaient. Tout au long de sa carrière il a publié un nombre imposant d'articles sur cet arrière-plan historique et géographique des récits bibliques. Nous avons eu l'occasion de présenter la publication des deux premiers volumes (*R.U.O.*, 26 [1956], p. 131\*-132\*). Après la mort du maître, survenue en 1956, M. Noth a réuni dans un troisième volume les articles qui ont été écartés dans les deux premiers pour ne pas trop les alourdir ou qui ont été publiés postérieurement. Il suffira de citer quelques titres de ce volume pour en montrer la valeur pour les exégètes. *Der Rythmus der Geschichte Syriens im Altertum* traite de l'invasion périodique des terres fertiles par les nomades venus du désert : Araméens, Israélites, Arabes. *Völker und Staaten Syriens im frühen Altertum* esquisse un tableau des populations et de leurs formes de gouvernement dans la Syrie de l'Ancien Orient. *Die Deltasidenz der Ramessiden* parle de la « ville de Ramsès » dont il est question dans la Genèse, l'Exode et les Nombres. Les deux villes Tanis et Qantir, distantes d'environ 20 kilomètres l'une de l'autre, auraient été réunies en une seule par Ramsès II. Mais ce nom de « ville de Ramsès » disparaît avec la 21. Dynastie des textes égyptiens. Les traditions

israélites autour de cette « ville de Ramsès » ne peuvent donc être postérieures à cette époque, c'est-à-dire celle des Juges. *Jerusalems Aufstieg* décrit la situation géographique de Jérusalem et son influence croissante comme capitale de la Palestine. *Der Stadtstaat Samaria* expose l'histoire de cette fondation des Omrides jusqu'à la destruction par les Assyriens en 722/21. Citons encore *Der Anteil des Königtums an der sozialen Entwicklung in den Reichen Israel und Juda* qui traite des conditions sociales introduites par l'institution de la royauté et que censurèrent les prophètes du VIII<sup>e</sup> siècle. On ne peut que se féliciter de cette édition qui met à la portée des exégètes des articles dispersés dans un grand nombre de publications scientifiques inaccessibles au grand nombre.

A. STROBEL, o.m.i.

\* \* \*

✓ EDMOND JACOB. — *Ras Shamra et l'Ancien Testament*. Neuchâtel (Suisse), Delachaux et Niestlé, 1960. 21 cm., 132 p. (Cahiers d'Archéologie biblique, n° 12.)

Dans notre *Chronique* de 1960 nous avons parlé des découvertes de Ras Shamra et de leurs rapports avec l'Ancien Testament (*R.U.O.*, 30 [1960], p. 48\*-56\*). Aux lecteurs qui souhaiteraient un exposé plus détaillé nous signalons cette publication de M. Edmond Jacob, professeur à l'Université de Strasbourg. Dans une première partie le livre donne un aperçu sur l'histoire des découvertes, l'écriture, les auteurs et la langue des textes. Une deuxième partie analyse sommairement les textes religieux et la troisième étudie les rapports des textes de Ras Shamra avec l'Ancien Testament. Ces rapports sont exposés au point de vue langue (Les textes d'Ugarit et la littérature de l'Ancien Testament), histoire (Les textes et l'histoire du peuple d'Israël), et religion (Les textes et la religion d'Israël). L'auteur n'entre pas dans le détail des discussions scientifiques, mais c'est un excellent livre de vulgarisation accessible à tout théologien qui voudra s'initier aux problèmes bibliques soulevés par les découvertes de Ras Shamra, but que s'est proposé M. Edmond Jacob : « Présenter aux lecteurs de l'Ancien Testament un nouvel aspect de l'enracinement de celui-ci dans l'histoire et la pensée de l'Ancien Orient. »

A. STROBEL, o.m.i.

\* \* \*

✓ PETRUS DE BERGOMO. — *Tabula Aurea*. Roma, Editiones Paulinæ, 1960. 25,5 cm., 1.250 p.

L'index analytique des œuvres complètes de saint Thomas d'Aquin, que compila le dominicain Pierre de Bergame en 1475, sous le titre de *Tabula Aurea*, est ici reproduit tel qu'il fut imprimé, en 1880, dans l'édition Fretté et Maré, de Vivès, à Paris. L'éloge n'est plus à faire de cet important ouvrage, dont personne ne conteste l'utilité.

En marge du texte reproduit par photographie, on a ajouté un grand nombre d'indications de passages où il semblerait y avoir doute ou contradiction. A côté de la formule : « *Oppositum videtur dicere* », on donne le renvoi. Ceci permet de saisir le progrès de la pensée du docteur angélique sur plusieurs questions.

Les index de la *Somme théologique* ne sont pas rares ; mais, outre le *Thomas-Lexicon* de Schütz, il n'y a pas beaucoup d'ouvrages comme celui-ci qui fassent le relevé de toute l'œuvre de saint Thomas. Ce volume est un précieux instrument de travail, qu'une bibliothèque qui se veut complète doit posséder.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

*Miscellanea Martin Grabmann. Gedenkblatt zum 10. Todestag.* Munich, Max Hueber Verlag, 1959. 23 cm., 96 p. 9,80 DM. (Mitteilungen des Grabmann-Instituts der Universität München, Heft 3.)

Ces *Miscellanea*, édités par le *Grabmann-Institut* de la Faculté de Théologie de l'université de Munich, veulent commémorer le dixième anniversaire de la mort du grand savant allemand que fut M<sup>er</sup> M. Grabmann. Après une bonne esquisse de la vie et de l'activité littéraire du regretté médiéviste, due à la plume de M<sup>er</sup> M. Schmaus, ces *Miscellanea* contiennent une série d'études d'une haute tenue scientifique sur les *Quodlibeta* et les *Questiones ordinariae* de Jean de Pouilly (L. Hödl); sur la doctrine des indulgences chez Alexandre de Halès et dans la *Summa Halensis* (K. Frings); sur la notion de personne dans la théologie d'Hugues et de Richard de Saint-Victor (H. R. Schlette), ainsi qu'une étude sur le *Liber in quatuor Sententiarum* de Dionysius de Montina, o.e.s.a., désigné parfois d'une façon erronée comme Dionysius Cisterciensis (A. Zumkeller). Cette simple énumération suffit à faire comprendre le grand intérêt de cette publication, qui se termine par une liste des reproductions microfilmées d'un grand nombre de manuscrits en possession du *Grabmann-Institut*.

A. PATTIN, o.m.i.

\* \* \*

HENRI HOLSTEIN, s.j. — *La Tradition dans l'Église.* Paris, Grasset, 1960. 19 cm., 302 p.

Dans la collection « Église et temps présent », que dirigeait feu Gaétan Bernoville, le père Holstein, professeur de théologie fondamentale à l'Institut catholique de Paris, nous donne un ouvrage remarquable de haute vulgarisation, qui ne manque pas d'actualité, vu le prochain concile œcuménique. L'auteur considère la situation et le contenu de la Tradition, qui est le commentaire vivant de la Parole divine confiée au magistère infaillible de l'Église.

Des deux parties du livre, l'une plutôt historique et l'autre doctrinale, la première *A travers l'histoire* envisage la Tradition dans l'Ancien Testament, qui est pénétré des traditions ancestrales du peuple élu; puis, dans le Nouveau Testament, où la Tradition des Apôtres apparaît comme un dépôt sacré, qu'il faut conserver et qui fut transmis oralement avant de l'être partiellement par écrit. Il est question aussi de la Tradition chez saint Irénée et Tertullien, aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles; puis, à l'époque du Concile de Trente; et, enfin, au XIX<sup>e</sup> siècle, où Möhler et Newman en avaient fait l'objet d'études spéciales.

Dans la seconde partie *La Tradition des Apôtres parmi nous*, l'auteur étudie la Tradition par rapport à la religion, au magistère de l'Église, à la foi chrétienne et à l'Écriture sainte. Ce dernier rapprochement, qui est le chapitre le plus considérable du livre, en est aussi le plus instructif et le plus intéressant. La Tradition, étant un lieu théologique, on doit y revenir constamment pour comprendre l'Écriture. C'est le bien commun de toute l'Église et un facteur d'incessant rajeunissement; et il est très opportun d'avoir un ouvrage comme celui-ci, qui traite expressément de la force propulsive de la Tradition, qui n'est pas quelque chose de figé ou momifié, comme l'ont entendu certaines églises orientales.

Ce volume, qui unit les perspectives de l'historien et du théologien et qui ne prétend pas remplacer les gros traités pour spécialistes, aidera à percevoir la différence entre la Tradition et ses transmetteurs, ainsi que la part que tient la Tradition dans le développement du dogme. C'est une théologie de la Tradition bien lisible et à la portée de tout fidèle instruit qui désire comprendre le caractère ecclésial



de la religion chrétienne et catholique, qui se distingue des sectes, grâce à la Tradition.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

RENÉ SIMON. — *Morale*. Paris, Beauchesne, 1961. 22 cm., 290 p.

Avec ce traité de *Morale*, l'excellent cours de philosophie thomiste, publié sous les auspices de l'Institut catholique de Paris et destiné surtout aux séminaristes et aux scolastiques, en est maintenant à son huitième volume; il ne reste plus à paraître que la logique, la cosmologie et l'histoire de la philosophie médiévale. L'auteur, qui est professeur au scolasticat salésien d'Andrézy, se restreint à la morale générale, et il en donne un aperçu tout à fait satisfaisant. Nous n'aurions que quelques réserves à faire; par exemple, nous n'avons rien trouvé sur le volontaire indirect ou l'acte à double effet, qui est pourtant un point assez important.

La première partie traite de l'acte humain, du volontaire et de son conditionnement psychologique et sociologique. Puis, une deuxième partie, la plus longue du volume, intitulée « la valorisation de la conduite humaine », considère la valeur morale, la fin dernière, la norme prochaine et les sources de la moralité, la loi, l'obligation et la conscience morale. Enfin, il est question des vertus, dans la troisième partie.

Signalons quelques détails qui distinguent ce manuel de la plupart des autres. Dans l'*Introduction*, l'auteur, pour amener l'élève à comprendre la nature de la science morale, fait une analyse phénoménologique du repentir comme accès à la connaissance de la réalité morale. Ceci contribuera à faire saisir le caractère de connaissance spéculativo-pratique de l'éthique. Ailleurs, l'auteur consacre plusieurs pages à exposer la théorie freudienne et le problème de l'inconscient et de la liberté. Lorsqu'il s'agit de la notion de moralité, il décrit les théories suivantes : le naturalisme psychologique de Von Ehrenfels, la réduction hédoniste de la valeur au plaisir, le naturalisme altruiste d'Adam Smith, le positivisme sociologique de Dürkheim, le conventionnalisme de Hobbes, le créationnisme de Polin, la théorie sartrienne des valeurs et l'idéalisme existentiel de Le Senne. En même temps qu'il explique le concept traditionnel de l'obligation morale, il le compare aux doctrines de Kant et de Bergson.

Le thomisme authentique de ce volume, comme de tout le cours, qui est un modèle de clarté et de concision, est présenté sous une forme vivante et intéressante. L'élève, en se familiarisant avec ce texte, devrait être capable d'appliquer les principes de la « philosophia perennis » aux situations concrètes de la vie et aux problèmes contemporains.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

ANDRÉ HAYEN, s.j. — *La Communication de l'Être d'après saint Thomas d'Aquin*. T. 2. *L'ordre philosophique de saint Thomas*. Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, 1959. xxii-355 p. (Museum Lessianum, section philosophique n° 41.)

En 1942, le P. Hayen présentait son étude sur l'intentionnel chez saint Thomas comme une introduction à un autre ouvrage dans lequel il s'efforcerait d'y présenter pour elle-même, indépendamment des contingences historiques, l'authentique philosophie de l'esprit que constitue la doctrine de l'intentionnel et de la participation. En 1957, le P. Hayen renonce à ce projet; une fréquentation assidue de saint Thomas l'a convaincu que la philosophie première n'est pas tant une philosophie

de l'intentionnalité qu'une métaphysique de la communication de l'être et que cette métaphysique ne se découvre qu'à celui qui, loin de négliger les contingences de l'histoire, consent à rechercher dans le courant de la vie de l'Église au XIII<sup>e</sup> siècle et dans l'expression même de saint Thomas, son intention profonde. D'où le nouveau projet qui a donné naissance au présent ouvrage. Les deux volumes déjà parus constituent l'introduction historique à cette métaphysique de la communication de l'être; ils visent à faire découvrir par le lecteur le point de vue qui inspira le labeur de saint Thomas. Un tel effort donnera l'entrée non seulement à une métaphysique, mais à l'« universelle vérité de la métaphysique de l'être » (II, 53). Car il n'y a qu'une seule vérité métaphysique, en dépit de la pluralité des métaphysiques de l'être qui sont toutes vraies, quoique irréductibles l'une à l'autre (II, 53). Et ce qui en résultera, ce ne sera pas de dire ce que saint Thomas aurait dû dire au XIII<sup>e</sup> siècle, ou ce qu'il dirait s'il était au XX<sup>e</sup> siècle, mais de dire ce que saint Thomas voulait, au XIII<sup>e</sup> siècle, que l'on dise en un siècle qui n'est plus le sien (I, 43).

Le premier tome, *La métaphysique d'un théologien*, étudiait saint Thomas le théologien, cherchant à dégager l'intention théologique de sa métaphysique et la conception qu'il se fit de la réflexion métaphysique. Il concluait qu'on reste à l'extérieur du thomisme de saint Thomas, tant qu'on n'a pas retrouvé la perspective théologique qui fut la sienne et qu'on n'a pas compris que sa réflexion métaphysique s'exerça en coïncidence immédiate avec l'emprise créatrice de Dieu. Dans ce second tome, *L'ordre philosophique de saint Thomas*, le lecteur, placé sous la conduite de saint Thomas, est invité à lui demander comment il faut mener cet effort de réflexion métaphysique et à quelles conditions il peut l'accomplir, pour soi, en communion à la visée du maître. Le titre du volume pourrait donner à croire qu'il s'agit d'une distribution des grandes thèses thomistes selon un ordre qu'aurait fait découvrir l'intention théologique du saint docteur. Non, il s'agit encore d'un travail d'introduction historique visant à découvrir les dimensions ou les traits caractéristiques de la philosophie de saint Thomas et à faire pratiquer, à son exemple, un même effort de réflexion. Plutôt qu'à une répétition de formules, un vrai disciple de saint Thomas se reconnaîtra à cette communion vitale à un maître dont la philosophie est essentiellement inachevée dans son expression, constituant une réflexion qui explicite conceptuellement les implications du concret et qui, étant issue de la vie, s'achève vitalement dans un libre consentement à l'Amour créateur.

Il faudra attendre les deux autres tomes pour apprécier à sa juste valeur l'entreprise du P. Hayen. Nous nous limiterons à quelques remarques. Il faut se réjouir de la conversion à laquelle l'a mené une patiente étude de saint Thomas. La philosophie du saint docteur n'est ni une philosophie de l'intentionnel ni une philosophie de la participation, mais elle est avant tout une philosophie de l'être. Sachons gré aussi à l'auteur d'avoir entrepris, en ces deux volumes, une introduction originale et sérieuse à cette philosophie de saint Thomas. L'introduction à la philosophie, a-t-on écrit, demeure la partie la plus nécessaire et la plus difficile de la philosophie, et l'ouvrage du P. Hayen ne manquera pas de stimuler, voire même d'alimenter la réflexion. Mais nous ne pouvons dissimuler la déception que plusieurs lectures de ces deux volumes nous ont laissée. L'auteur nous avait averti que ses pages n'étaient pas d'une lecture facile. Et nous pensions nous voir aux prises avec la même difficulté qu'il éprouva lui-même en lisant saint Thomas : ce retard de l'expression sur l'intention, comme il aime le souligner, qui exige du lecteur un effort soutenu, mais combien rémunérateur. Nous en sommes venu, cependant, à nous demander si ce n'est pas une difficulté inverse qui fut à l'origine de notre déception : une certaine avance de l'expression sur l'intention, le déploiement d'un vocabulaire qui éblouit, le recours à une terminologie empruntée

à Merleau-Ponty ou à Chastaing pour préciser la pensée de saint Thomas, l'alignement de textes fortement disséqués qui fait perdre de vue l'intention de l'auteur, n'est-ce pas cela qui rend difficile la perception de sa véritable pensée ? Si on y ajoute une exégèse en quelques points contestable et qui, parfois, ne tient pas compte des études les plus sérieuses sur le sujet (nous pensons surtout au Livre troisième où l'auteur ne fait aucun cas des études de F. A. Cunningham sur la *compositio-divisio* et le jugement parues en 1954, 1957, études qui exigeraient que l'auteur revise ses conclusions), nous en arrivons à croire que notre déception ne fut pas tout à fait sans raison. Cette déception toutefois ne fait que tempérer le désir de lire les deux autres volumes à venir.

Benoît GARCEAU, o.m.i.

\* \* \*

PAOLO VALORI, s.j. — *Il metodo fenomenologico e la fondazione della filosofia*. Roma-Paris, Desclée et C<sup>ie</sup>, 1959. 25 cm., 222 p. (Collectio philosophica Lateranensis.)

P. Valori, déjà connu comme auteur de plusieurs articles sur la phénoménologie de Husserl, présente dans ce volume un essai sur la méthode phénoménologique dans le contexte de la pensée de Husserl et dans ses rapports avec la fondation de la philosophie.

Après avoir indiqué dans l'introduction l'intérêt historique et spéculatif de la doctrine de Husserl, les difficultés d'interprétation et les principales tendances exégétiques, l'auteur expose dans la première partie la genèse de la phénoménologie de Husserl. Dans cette présentation, traitée brièvement mais suffisamment et surtout mise au jour par la *Krisis der europäischen Wissenschaften...* et les inédits contenus dans ce volume, le relief est placé sur la persévérance fondamentale d'idées, qui peut être bien individuée dans toute l'œuvre de Husserl, malgré les incertitudes d'un labeur qui se précise avec peine.

La deuxième partie développe la structure méthodique de la phénoménologie husserlienne, avec des références constantes à ses œuvres. On expose l'intention ultime de fonder une philosophie comme science rigoureuse, bien qu'analogue avec les mathématiques; ses caractéristiques, résumées en l'absence de préjugés et en l'ouverture sur la vision des choses mêmes révélées au Cogito; la conception de la vérité, de l'évidence et de l'erreur, dans laquelle l'auteur voit l'implication substantielle de la définition classique. Les deux derniers chapitres traitent de l'intuition eidétique, de l'analyse intentionnelle, de l'époché et de l'intersubjectivité.

Dans la troisième partie l'auteur essaie de dégager la signification spéculative de la phénoménologie. Ayant résumé les aspects positifs de la méthode de Husserl, il en montre les limites, dont la plus remarquable c'est le danger d'introduire de nouveau le dualisme entre être et conscience, que Husserl lui-même avait voulu dépasser. Le manque de la doctrine de l'analogie de l'être lui aurait empêché de voir dans la conscience une forme analogue de l'être. Malgré cela, l'auteur retient que sa méthode phénoménologique, si elle était soumise à une œuvre de purification, n'ignorerait ni n'exclurait l'ouverture sur l'ontologie. Bien plus, si elle s'appuyait sur l'ouverture illimitée du Cogito à la réalité des choses mêmes, si elle élargissait la vision de la conscience sur l'appréhension de l'être et approfondissait l'analyse de l'intersubjectivité dans un contexte plus existentiel (à quoi nous ajouterions la nécessité d'étendre l'intentionnalité aussi à la sensation, niée par Husserl; ce que l'auteur n'ignore pas [p. 147], mais dont l'influence énorme sur la « mise entre parenthèses » du monde ne paraît pas avoir été saisie), sous ces conditions elle devrait spontanément se prolonger dans la métaphysique de la *philosophia perennis*.

Le mérite de l'auteur c'est de nous donner une solide exposition génétique de la phénoménologie de Husserl et surtout d'en faire une interprétation critique par rapport aux différentes tendances qui essaient d'expliquer sa pensée. Ainsi, dans la deuxième partie, il interprète le « commencement absolu » comme un retour aux données originales elles-mêmes; l'erreur comme une vision mauvaise des choses susceptible de revision; l'« époché » comme une réduction de l'être naturel et non de l'existant comme tel; et la « noesis » comme une opération qui donne la signification à l'objet sans cependant le créer. Utiles sont aussi les rapprochements avec la *philosophia perennis*, dont quelques-uns cependant ne semblent pas être sans une certaine ambiguïté, à cause de la profonde différence entre l'esprit réaliste de la philosophie aristotélico-thomiste et l'esprit transcendantal de la phénoménologie de Husserl (par exemple p. 165 et 166, 187; surtout si on les considère par rapport à la conception de l'auteur exposée à la p. 106 et note 1).

On souhaite à l'auteur de pouvoir approfondir le thème de la possibilité et des conditions pour une ouverture de la phénoménologie sur la métaphysique classique, en fournissant ainsi des éléments enrichissants à la philosophie traditionnelle et en favorisant le dialogue avec les différents mouvements phénoménologiques contemporains.

F. GARCANTINI, o.m.i.

\* \* \*

P. TOUILLEUX. — *Introduction aux Systèmes de Marx et de Hegel*. Tournai, Desclée et C<sup>ie</sup>, 1960. 21 cm., vi-184 p.

L'auteur, qui est professeur aux Facultés catholiques de Lyon, divise son ouvrage en trois parties, à savoir Hegel, Feuerbach et Marx; et, au sujet de chacun d'eux, il donne une courte biographie, expose la pensée et ajoute quelques observations critiques. La conclusion du livre porte sur « forces et faiblesses du marxisme » et « pastorale et marxisme ».

Étant donné que l'idéologie de Marx tient à la fois de la dialectique de Hegel et du matérialisme de Feuerbach, il importe d'en connaître les deux sources. L'auteur explique aussi l'antagonisme radical entre marxisme et religion, et il montre comment Marx méconnaissait la valeur unique de la personne humaine concrète. Il souligne qu'il ne faut pas croire que le marxisme soit avant tout une réaction déclenchée par l'injustice sociale. Comme question de fait, ce n'est là qu'un prétexte, car les marxistes pour la plus grande part ne se recrutent pas parmi ceux qui souffrent d'injustice sociale, mais parmi une section de la bourgeoisie, c'est-à-dire ceux qui ne font pas partie du prolétariat mais qui sont tout simplement avides du pouvoir. L'auteur mentionne qu'il y a une parenté entre la contagion marxiste et la contagion protestante. Dans l'un et l'autre cas, « une entreprise apparemment salutaire a dégénéré en fausse manœuvre » et le remède a été pire que la maladie.

Les communistes comptent plus sur la propagande et la diffusion de leur fausse philosophie que sur la force des armes pour étendre leur empire. Outre les troubles politiques et économiques qu'ils excellent à provoquer, ils poursuivent sur tous les continents une véritable guerre d'endoctrination, et il est urgent qu'on soit renseigné sur les principes et les implications de leur idéologie. Un petit livre comme celui-ci aidera à clarifier bien des points et à prémunir les esprits contre une contagion insidieuse et incessante. « Peut-être faudra-t-il lutter jusqu'au bout dans l'angoisse de ceux qui ne sont pas encore assurés du lendemain », écrit l'auteur avec un brin de pessimisme.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

HENRI BOUILLARD, s.j. — *Blondel et le Christianisme*. Paris, Éditions du Seuil, 1960. 20,5 cm., 288 p.

L'auteur, qui ne fait pas profession de blondélisme « dont il n'a jamais fait son bréviaire », aborde néanmoins avec beaucoup de sympathie certains aspects de la pensée de Blondel qui seraient acceptables, et s'applique surtout à traiter de la genèse de l'idée de surnaturel, du rôle de l'option religieuse dans l'affirmation ontologique et du caractère propre de la philosophie blondélienne. Il n'a pas seulement consulté les ouvrages imprimés de Blondel, mais aussi ses notes et manuscrits inédits, ainsi que nombre de ses lettres. Ce qui lui permet d'apporter des précisions sur plusieurs points de la pensée variée et controversée du Philosophe de l'Action, qui voulait construire une philosophie qui, par la logique de son mouvement rationnel, se portât d'elle-même au devant du christianisme.

Ce philosophe, qui toute sa vie demeura étranger au thomisme et qui voulut éviter autant l'aristotélisme « qui subordonne la pratique à la pensée » que le kantisme « qui exalte l'ordre pratique au détriment de l'ordre spéculatif » et échapper à l'universel et au notionnel pour réhabiliter le concret et le singulier, envisagea l'action comme jouant un rôle médiateur entre le singulier et l'universel. Malheureusement, il paraissait confondre l'action, qui est un prédicament, avec l'acte qui, en un sens, est un transcendantal. Se servir du même mot « Action » pour désigner l'action transitive, l'opération immanente et l'acte d'être, peut prêter à équivoque. Sa phénoménologie de l'action associe l'universel intelligible et le singulier donné. Sa logique de l'action veut être une science du concret et, sous ce rapport, la position de Blondel offre des analogies avec Kierkegaard, Jaspers et Marcel. Dès 1893, il proposait en quelque sorte une phénoménologie de l'existence avant la lettre et faisait le procès de la philosophie pure ou « séparée ». Il visait à justifier philosophiquement les idées de surnaturel, de révélation, de dogme et de pratique religieuse, et il fut attaqué à la fois par des rationalistes de l'enseignement officiel, qui croyaient qu'il déniait à la philosophie toute valeur propre, et par des théologiens catholiques, qui croyaient qu'il voulait substituer à l'apologétique classique une nouvelle apologétique fondée sur la méthode d'immanence. Certaines maladresses de langage et imprécisions de pensée l'avaient exposé à ces reproches, qui furent injustes pour la plupart. Lorsque l'auteur traite des relations intimes entre Blondel et Laberthonnière, il rappelle que Blondel n'a jamais eu aucun ouvrage mis à l'*Index* et n'a jamais été l'objet d'aucune censure.

Il est question aussi des interprétations que le père de Montcheul et Henry Duméry ont faites de Blondel, qui avait essayé de concilier la gratuité du surnaturel avec sa nécessité et qui semblait subordonner l'objectivité de la connaissance humaine à une vérité de foi. L'auteur montre comment Blondel trouvait dans l'incarnation du Verbe le lien substantiel des choses et le fondement dernier de leur réalité objective, et quel sens il donnait au mot « panchristicism », dont il se servait et qu'il appuyait sur la déclaration de saint Paul : « Omnia in Ipso constant. » Il ambitionnait de faire une traduction philosophique du catéchisme, mais ce qu'il voulait avant tout c'était une philosophie autonome suscitée par l'idée chrétienne. On sait que l'expression « philosophie chrétienne » a fait couler beaucoup d'encre, ces derniers temps ; et on sait aussi que Gilson a dit le dernier mot là-dessus et que sa position est autrement sûre que celle de Blondel. Même après avoir lu l'ouvrage du père Bouillard, on peut se demander si cette « intelligence philosophique du Christianisme » n'est pas autant de la théologie que de la philosophie, même si l'on se rappelle que Blondel n'avait jamais étudié la théologie.

En appendice, l'auteur nous fournit une notice biographique de Blondel et une bibliographie des principaux livres et articles que Blondel fit paraître, soit sous son nom propre, soit sous différents pseudonymes.

Pour qui veut voir clair à travers la pensée enchevêtrée de Blondel, la lecture de ce livre judicieux, à la fois critique et charitable, s'impose.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

*La Crise de la Raison dans la Pensée contemporaine.* Bruges, Desclée De Brouwer, 1960. 21,5 cm., 218 p.

Dans la collection « Recherches de Philosophie », que dirige M<sup>sr</sup> Jolivet, et avec le concours du Centre national de la recherche scientifique, paraît cet ouvrage, auquel ont contribué cinq professeurs de philosophie, qui répondent à des questions comme celles-ci : Qu'est-ce qu'avoir raison ? Que vaut le principe de raison ? Quelle est l'exigence de raison ?

Signalons, en particulier, la prise de position de M. Verneaux par rapport au supposé principe de raison suffisante, qu'il propose de bannir du langage philosophique. Son étude claire et très satisfaisante nous fait regretter que les autres parties de ce volume n'aient pas la même limpidité.

Dans un chapitre intitulé « Esquisse du problème contemporain de la raison », le père Dubarle retrace ce qu'il appelle « la phylogenèse » de la raison, compare la raison « dans sa forme antique » à la raison « dans sa constitution moderne », consacre plusieurs pages à la conception hégélienne de la raison et se demande, à la lumière des progrès scientifiques des siècles derniers, quelle est l'origine des concepts opérationnels qui ont permis aux sciences de se développer.

Le titre de ce volume est aussi celui de l'étude que fournit M. Stanislas Breton ; laquelle étude comprend près de la moitié du livre. L'auteur explique ce qu'il entend par « crise de la raison » et comment elle se manifeste et aussi pourquoi, c'est-à-dire « les horizons d'intentionnalité auxquels s'appuient ces manifestations ». Il fait « l'analyse spectrale » de cette crise, où il distingue trois phases : rupture avec l'idée d'évidence et l'idée de nécessité ; crise de la notion d'intelligibilité ; essai d'explication génétique des prétendus principes. A la suite de cette analyse, il définit la crise par cette formule : « Une épreuve de l'idée de nécessité, liée à une situation historique sans précédent, qui nous engage à une problématisation radicale où la contingence des principes est à la fois sentie et réfléchie et leur origine humaine humainement expliquée. » Qui oserait dire qu'il ne comprend pas ? Suit une critique de l'animal raisonnable chez qui « la raison sera simultanément être et devoir-être ». L'auteur décrit aussi la méfiance de l'absolu, qui caractérise un grand nombre de penseurs modernes, pour qui la relation remplace la substance.

Ce volume se termine par deux chroniques, qui sont des recensions de livres : *L'irrationalisme selon G. Lukacs* et *Réel et rationnel dans la philosophie hégélienne*. La lecture plutôt laborieuse de ce livre aidera à saisir que tout ne va pas, dans la pensée contemporaine, et que le malaise est sérieux.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

G. KRÜGER. — *Critique et Morale chez Kant*. Paris, Beauchesne, 1961. 22,5 cm., 276 p.

Ce volume de la « Bibliothèque des Archives de Philosophie » est une traduction d'un ouvrage allemand paru en 1931. Les principaux thèmes en sont les suivants : logique formelle et logique transcendentale ; les formulations et l'application de l'impératif catégorique ; la critique comme tâche morale de la philosophie ; la liberté comme postulat et le fondement de la métaphysique pratique.

Alors que presque tous les philosophes « modernes » considèrent Kant comme le père de leur « modernité » et lui attribuent le « mérite » d'avoir donné le coup de mort à la métaphysique, notre auteur soutient que Kant voulait sauver la métaphysique et il affirme sans sourciller que « l'intention fondamentale de la philosophie de Kant le situe non pas au commencement de la pensée moderne mais à la fin de l'ancienne métaphysique théiste. La critique kantienne est le dernier essai pour la sauver. » Si par métaphysique on entend, non pas une éthique, ni une conscience des limites de la connaissance humaine, mais une connaissance raisonnée de l'être réel dans ses causes ultimes, il est difficile de voir comment un agnosticisme, par rapport à la réalité que des formes subjectives *a priori* empêcheraient de voir telle qu'elle est, puisse aboutir à une métaphysique. On ne voit non plus qu'une logique puisse donner une ontologie, ou que de simples postulats puissent servir de base à une métaphysique.

Il paraîtrait, selon l'auteur, que ce que l'on appelle le kantisme n'était pas de Kant lui-même mais de ses commentateurs. C'est assez étrange qu'on ait attendu près de deux siècles pour découvrir que Kant était métaphysicien plutôt que logicien. M. Eric Weil, dans la *Préface*, donne cet avertissement : « Ce qui importe c'est que Krüger discute avec Kant et qu'il ne s'amuse pas à construire, avec des morceaux arrachés au manteau du grand homme, un épouvantail à renverser avec élégance ; il ne permet pas seulement à Kant d'être lui-même, bien plus, son attaque vise le cœur du système. » Les kantistes ne seront pas plus heureux que nous de ce livre, dont la clarté n'est pas la principale qualité et qui veut nous faire croire que Kant était ou du moins voulait être le défenseur de la métaphysique ; alors que l'on sait qu'il ne s'éveilla de son « sommeil dogmatique » que pour prôner un profond scepticisme vis-à-vis du *noumenon* et de tout ce que représente la métaphysique. Comment peut-on oublier que Kant était opposé à toute métaphysique théorique, à toute religion dogmatique, à toute morale naturaliste ou théologique, à toute psychologie substantialiste. Il est vrai que l'auteur définit la métaphysique « une expérience morale de la vie ». Quand on fabrique à souhait son vocabulaire, que ne peut-on soutenir ? Voici un échantillon de la pensée de l'auteur : « La critique a pour but de fonder la métaphysique grâce à la morale, et cela malgré « l'impossibilité » de la métaphysique. La critique est donc une « discipline » philosophique, non pas dans le sens d'un domaine du savoir mais d'une « éducation ». Seule la critique peut mettre un terme à l'oscillation entre l'assurance dogmatique et le désespoir sceptique. » Concilier l'agnosticisme spéculatif avec le dogmatisme moral, ce serait déjà un tour de force ; mais concilier l'agnosticisme avec la métaphysique, cela impliquerait ni plus ni moins qu'une contradiction, puisque la métaphysique est une connaissance tandis que l'agnosticisme est une absence de connaissance.

Parmi ceux qui auront eu la patience et la ténacité de traverser les broussailles de ce livre surprenant, d'aucuns seront tentés de le considérer comme une gageure tout simplement.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.,

EMIL L. FACKENHEIM. — *Metaphysics and Historicity*. Milwaukee, Marquette University Press, 1961. 18.5 cm., x-100 pp.

In the 1961 Aquinas lecture given under the auspices of the Aristotelian Society of Marquette University, Dr. Fackenheim, associate professor of Philosophy at the University of Toronto, analyzes the doctrine of Historicity, its presuppositions, and its impact on metaphysical truth.

Those who claim that metaphysics cannot rise above history to a grasp of timeless truth, because they consider reality as nothing but an historical process, would like to see metaphysics superseded by history. These process-philosophers, for whom becoming is more important than being and who historicize ontology, presuppose that there is no permanent human nature, but that man is a self-making process, whose acts, instead of issuing from an already given nature and revealing what he is, constitute and make him in the first place. This putting the cart before the horse seems a reversal of the dictum "operari sequitur esse".

Along with the notion of self-making, the author also explains the concepts of natural, historical and human situations. He distinguishes between the self that is chosen and the self that does the choosing, and rightly states that the self is self, whether or not it chooses itself, but that only through self-choice can man become "authentic" or fully-developed self, as a plant that blooms. This doctrine of self-choosing, which is typical of existential philosophy, is not the same thing as the idealistic doctrine of self-making, which the author rejects, since he favours the classical doctrine of human nature. "Even Aristotle did not deny that a specifically human characteristic such as rationality is not actually until man himself actualizes it, yet this did not prevent him from regarding it as a potentiality grounded in human nature." Furthermore, the self, which is substantially determined at the start before its accidental determinations develop, is not a mere objectifying construction but an objective reality. "Speculative thought can contemplate the human situation as described by existential philosophy and identify a human nature as its ontological ground." The author asks himself if the doctrine of human nature cannot assimilate the insights into selfhood, achieved from Kant and Fichte down to Heidegger and Collingwood, without suffering collapse in this process of assimilation. On the other hand, he says that, if existential philosophy is to survive as a philosophy, it must be able to see how speculative discourse can be related to what is not speculative discourse but immediate existential commitment.

There is plenty of material for reflection and much to commend in this brief but penetrating study on the doctrine of historicity and historicism, and on its metaphysical implications.

Henri SAINT-DENIS, o.m.i.

\* \* \*

Avec l'autorisation de l'Ordinaire et des Supérieurs.



## *Le sexe masculin, condition de l'accession aux ordres, aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles\**

---

Dès les premiers siècles, nous assistons non seulement à des offensives d'empiètements féminins dans le domaine des fonctions cléricales, mais encore à des résistances et à des justifications d'ordre doctrinal.

Des sectes hérétiques favorisent alors ce courant et admettent des femmes au sacerdoce ou aux fonctions qui lui sont propres.

Contre de tels abus protestent avec énergie et les écrivains ecclésiastiques du temps et la législation conciliaire.

Malheureusement, l'historien de ces excès n'a pas tous ses apaisements : il ne peut pas connaître avec certitude les faits eux-mêmes. La plupart des renseignements ne proviennent en effet que d'une seule source principale, les écrits de saint Épiphane (v. 315-403). Par contre, le concile de Nîmes de 396, le seul de la période romaine à édicter un canon contre l'ordination des femmes et l'unique source juridique à s'occuper de leurs usurpations des fonctions sacrées, atteste d'une façon indiscutable l'ingérence des femmes dans la hiérarchie. Connue

\* Abréviations utilisées dans cette étude.

<i>BALAC</i>	<i>Bulletin d'Ancienne Littérature et d'Archéologie chrétiennes;</i>
<i>CCL</i>	<i>Corpus christianorum. Series latina;</i>
<i>Cod. theod.</i>	<i>Coëx Theodosianus, éd. MOMMSEN et MEYER;</i>
<i>CSEL</i>	<i>Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum;</i>
<i>Clavis PL</i>	<i>E. DEKKERS, Clavis Patrum latinorum<sup>1</sup>;</i>
<i>DACL</i>	<i>Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie;</i>
<i>DB</i>	<i>Dictionnaire de la Bible;</i>
<i>DDC</i>	<i>Dictionnaire de Droit canonique;</i>
<i>DHGE</i>	<i>Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques;</i>
<i>FLICHE-MARTIN</i>	<i>Histoire de l'Eglise...;</i>
<i>GCS</i>	<i>Die Griechischen Christlichen Schriftsteller der Ersten Jahrhunderte;</i>
<i>HEFELE-LECLERCQ</i>	<i>Histoire des conciles...;</i>
<i>MANSI</i>	<i>Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio;</i>
<i>MGH</i>	<i>Monumenta Germaniæ historica;</i>
<i>PG</i>	<i>MIGNE, Patrologia græca;</i>
<i>PL</i>	<i>MIGNE, Patrologia latina;</i>
<i>TDEHC</i>	<i>Textes et Documents pour l'Etude historique du Christianisme,</i> <i>publiés sous la direction de H. HEMMER et P. LEJAY;</i>
<i>TURNER</i>	<i>Ecclesiæ occidentalis monumenta antiquissima.</i>

très tard des historiens, il n'en revêt pas moins une importance exceptionnelle.

Deux pratiques tout à fait différentes sont à distinguer : 1° l'accession des femmes aux ordres supérieurs — épiscopat, sacerdoce, diaconat — et plus particulièrement au sacerdoce, soit par l'offrande du sacrifice, soit par l'ordination proprement dite; 2° l'ordination des diaconesses, rite légitime comme l'institution qu'elle était destinée à maintenir, mais entièrement soumise au bon vouloir de l'autorité. Cette ordination, source de pouvoirs précis, n'entendait pas, toutefois, conférer la faculté d'offrir le sacrifice, tandis que la première pratique voulait mettre les femmes sur un pied d'égalité avec les hommes quant à la capacité d'exercer le sacerdoce.

## I. — L'ACCESSION DES FEMMES AUX ORDRES SUPÉRIEURS<sup>1</sup>.

Les religions païennes avaient accordé aux femmes de flatteuses prérogatives. En Grèce, certains cultes étaient réservés aux prêtresses. A Rome, quelques cas particuliers mis à part, le droit était reconnu aux femmes d'obtenir les honneurs sacerdotaux. En Orient, les femmes étaient admises, sous l'Empire, à toutes les dignités et à tous les sacerdoces. En Égypte, les deux sexes prenaient part au service religieux<sup>2</sup>.

Dans le judaïsme, au contraire, si le code mosaïque comportait certaines dispositions favorables dans l'ordre social, les écrivains inspirés et, plus encore, les écoles rabbiniques ne manifestaient que mépris pour les aptitudes intellectuelles et religieuses de la femme<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voir Pierre LABRIOLLE, « *Mulieres in ecclesia taceant* ». *Un aspect de la lutte antimontaniste*, dans BALAC, 1 (1911), p. 1-24, 103-122; Joseph A. WAHL, c.o., *The Exclusion of Woman from Holy Orders*. Abstract of a Dissertation, Washington, D.C., The Catholic University of America Press, 1959 (Studies in Sacred Theology, [2<sup>nd</sup> series], n° 110). — Pour un bref aperçu, voir le remarquable ouvrage de Jean GAUDEMET, *L'Eglise dans l'Empire romain, (IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Sirey, [1958], (*Hist. du Droit et des Institutions de l'Eglise en Occident*, publiée sous la direction de G. LE BRAS, t. III), p. 122-124.

<sup>2</sup> Voir Gaston BOISSIER, *La Religion romaine*, t. I, Paris, Hachette, 1900, p. 359-363; LABRIOLLE, *loc. cit.*, p. 15-17. L'histoire des religions de l'antiquité révèle des formes multiples et variées de l'intégration et de la participation des femmes au sacerdoce. Ce dernier fait, que nous ne saurions développer ici, montre que l'Eglise, dès les débuts, dut prendre des mesures sévères, d'une part, pour éviter des écueils redoutables et, d'autre part, pour ne pas décourager des concours charitables infiniment précieux. — Sur les sacerdoces féminins dans les religions païennes on pourra voir les nombreux ouvrages, encyclopédies, collections consacrés à l'histoire des religions.

<sup>3</sup> Voir LABRIOLLE, *loc. cit.*, p. 4-6. Il ne saurait être question d'étudier ici la position de la femme dans le judaïsme de l'antiquité. Son statut légal est plutôt

Avec la Loi nouvelle, la femme reçoit un traitement plus rationnel et plus humain. En plus de bénéficier du caractère indissoluble du mariage, on la voit, dans l'Évangile, s'attacher aux pas du Sauveur et demeurer héroïquement au pied de la croix. Le ton se maintient le même dans les *Actes* et les *Épîtres*, qui nous la montrent d'un dévouement et d'un zèle à toute épreuve<sup>4</sup>.

Mais le problème de l'apostolat de la femme est posé et résolu par saint Paul, qui lui interdit l'enseignement public dans les assemblées<sup>5</sup> et qui, d'autre part, commande à celles qui sont dotées des charismes de prophétie ou de « parler en langues » de se couvrir la tête pour prier ou prophétiser<sup>6</sup>.

Dès l'époque apostolique, l'Église ouvre donc tout grand aux femmes les vastes horizons de la prière et du dévouement, mais elle les exclut des fonctions doctrinales et, à plus forte raison, de l'administration des sacrements<sup>7</sup>. Chrétiennes, non pas en vertu d'une condescendance quelconque, mais aussi pleinement que les hommes, elles peuvent et doivent nécessairement participer comme eux à l'exercice de la charité et de la prière. Intervenant dans l'exercice de la charité et dans l'organisation de la prière, pour mieux assurer la réalisation et l'efficacité de leurs charges, elles devront, le plus souvent, se grouper en des corps organisés et régis par des normes précises. L'abus, toujours possible dans les choses humaines, se glissera dans leurs interventions, alors que les charismes disparaîtront comme forme habituelle de l'action divine dans l'Église. Cet abus se caractérisera par des essais d'empiètement sur les fonctions sacerdotales, là précisé-

avantageux. Elle jouit d'une protection et d'une indépendance relatives vis-à-vis de son mari. Le mariage a toujours été considéré comme une institution sacrée (voir Joseph W. GASPAR, *Social Ideas in the Wisdom Literature of the Old Testament*, Washington, D.C., The Catholic University of America Press, 1947 [The C.U. of A. Studies in Sacred Theology, 2<sup>nd</sup> Series, n° 8], p. 51s., 150s.; George Foot MOORE, *Judaism in the First Centuries of the Christian Era. The Age of Tannaim*, [3 vol.], vol. 2, [6<sup>th</sup> impression], Cambridge, Harvard University Press, 1950, p. 126s., 269s. [voir index I, s.v. *Women*, p. 454]; F. VIGOUROUX, *Femme*, dans *DB*, t. 2b, col. 2137-2199). Au sujet de la position de la femme dans le droit assyro-babylonien, auquel s'apparente ou dont dérive le droit hébraïque, voir A. VAN PRAAG, *Droit assyro-babylonien*, Amsterdam, N.V. Noord-Hollandsche Uitgevers Maatschappij, 1945 (Allard Pierson Stichting, Universiteit van Amsterdam — Archæologisch-Historische Bijdragen..., XII), p. 26-42.

<sup>4</sup> Voir LABRIOLLE, *loc. cit.*, p. 7-8.

<sup>5</sup> 1 Cor. 14, 34; 1 Tim. 2, 11-12.

<sup>6</sup> 1 Cor. 11, 5-6.

<sup>7</sup> Voir LABRIOLLE, *loc. cit.*, p. 15.

ment où l'aide féminine semble plus opportune ou plus indiquée : dans la collation du baptême par immersion aux femmes, dans la prédication publique et l'offrande du sacrifice.

Il importe de distinguer nettement de l'ordre légitime des diacesses les différentes formes d'empiètements féminins sur le sacerdoce.

Aux premiers siècles de l'Église, plusieurs sectes hérétiques attribuèrent aux femmes des fonctions doctrinales ou cultuelles. Elles furent vivement combattues par les écrivains ecclésiastiques et l'une d'elles, le priscillianisme, fut réprouvée par le concile de Nîmes. Un peu plus tard, à la frange de la période considérée ici, l'association de femmes au culte eucharistique par des prêtres bretons fut sévèrement blâmée par des évêques gallo-romains.

Au surplus, les sectes qui ne font qu'accorder aux femmes une certaine part dans l'administration de l'eucharistie, comme sacrifice ou comme sacrement, ne relèvent pas, en stricte rigueur, d'une étude sur le sujet de l'ordination. Mais parce que toutes s'inscrivent dans un seul et même mouvement de tendance soit à la réception de l'ordre lui-même, soit à l'exercice par la femme de cérémonies réservées aux clercs, il ne paraît pas hors de notre propos d'en rappeler l'essentiel.

Nous aborderons donc ici, d'abord les précédents historiques du priscillianisme — sans vouloir poser un lien de filiation d'une secte à l'autre, — ensuite le priscillianisme lui-même et, enfin, une manifestation de l'ingérence féminine dans les fonctions sacerdotales, en Armorique, au début du VI<sup>e</sup> siècle.

#### A. LES PRÉCÉDENTS DU PRISCILLIANISME.

Au témoignage des auteurs ecclésiastiques, plusieurs cas nous sont connus de femmes qui empiétaient sur les attributs du sacerdoce, l'une agissant pour son compte, les autres, à l'intérieur de sectes hérétiques.

##### 1. *Les erreurs.*

a) Les *marcosiens* ont reçu leur nom de leur fondateur, Marc le Gnostique<sup>8</sup> qui, en toute probabilité, opérait en Asie. Dans cette secte, contemporaine de saint Irénée (v. 130-202/203), on appelait les femmes à l'offrande et à la consécration du calice. Leur rituel, qui

<sup>8</sup> Voir E. AMANN, *Marc le Gnostique*, dans *DTC*, t. 9b, col. 1960-1962.

comportait des manipulations, est décrit par saint Irénée. Marc faisait d'abord la consécration eucharistique sur un vase plein de vin coupé d'eau. Il récitait ensuite une longue prière invocatoire, et soudainement, le vin apparaissait couleur de pourpre, « comme si la Grâce qui est parmi ce qui est au-dessus de tout distillait dans ce vase son propre sang en réponse à l'invocation ». Puis il passait aux femmes présentes une autre coupe pleine de vin coupé d'eau et leur enjoignait « d'opérer devant lui la consécration ». Au terme de ces rites, il transvasait le liquide dans une coupe beaucoup plus grande, en disant : « Que cette grâce qui est avant toute autre chose, incompréhensible, ineffable, remplisse en toi l'homme intérieur, augmente en toi l'intelligence [que tu as] d'elle, en répandant le grain de moutarde sur un bon terrain <sup>9</sup>. »

b) La prophétesse de Cappadoce représente une tentative de caractère individuel dans l'usurpation des fonctions sacerdotales. Vers l'an 235, par suite des tremblements de terre qui secouèrent la région, les chrétiens furent tenus responsables du cataclysme et assaillis de représailles. C'est alors que surgit une prophétesse qui réussit à gagner de nombreux adeptes par sa prédication, à tromper même un prêtre et un diacre qui engagèrent avec elle des relations illicites. Mais un

<sup>9</sup> Saint IRÉNÉE, *Adversus hæreses*, l. 1, cap. 7, n° 2 : *Sancti Irenæi Episcopi Lugdunensis Libros quinque* edidit W. Wigam HARVEY, Cantabrigiæ, Typis Academicis, 1857, t. 1, p. 116-117; [= l. 1, cap. 13, n° 2] *PG*, t. 7, col. 579 A-582 A. Traduction française de LABRIOLLE, *art. cit.*, dans *BALAC*, t. 1, 1911, p. 22. — Cette pratique est également mentionnée par saint EPIPHANE, *Panaria*, Hæc. 34 : *Epiphaniï Episcopi Constantiensis Panaria eorumque Anacephalæosis...*, edidit Franciscus CEHLER (2 t. en 4 vol., Berlin, Asher, 1859-1861), t. 1a, p. 432-433; *PG*, t. 41, col. 583 Bs. — On trouvera peut-être curieux de voir mentionnée ici la secte gnostique de Marc alors que celle de Marcion est omise. Les sources n'établissent pas d'une façon suffisamment spécifique la participation des femmes à la liturgie ou au magistère dans le marcionisme pour que nous en traitions ici, même si cette participation est très probable (voir E. C. BLACKMAN, *Marcion and his Influence*, London, S.P.C.K., 1948, p. 5; E. AMMANN, *Marcion*, dans *DTC*, t. 9b, col. 2026). Les textes cités par les auteurs à l'appui d'un tel rôle sont les suivants :

TERTULLIEN : « Ipsæ mulieres hæreticæ, quam procaces ! quæ audeant docere, contendere, exorcismos agere, curationes reponere, fortasse an et tingere » (*De præscr. hæc.*, cap. 41, n° 5 : *CCL*, t. 1, p. 221, l. 13-15). Ce texte traite des sectes hérétiques en général, et il est probable qu'il vise la secte marcioniste.

Saint JÉRÔME : « Marcion Romam præmisit mulierem, quæ deceptarum sibi animos præpararet » (*Epist.* 133, n° 4 : *CSEL*, t. 56, p. 248, l. 3-4). Ce texte affirme une collaboration féminine dans le développement de la secte, mais non pas nécessairement l'admission des femmes dans la hiérarchie.

Saint EPIPHANE écrit que Marcion accorde aux femmes le pouvoir de baptiser (*Panarion*, Hæc. 42, n° 4 : éd. CEHLER, t. 1a, p. 559). Sans mettre en doute le renseignement fourni par l'évêque de Salamine, qui écrit pourtant plus de deux siècles après l'hérétique combattu, il est difficile d'en conclure que les femmes occupaient un rôle prépondérant dans l'église marcioniste.

exorciste honnête et éprouvé la démasqua. Quelques-uns de ses nombreux sortilèges sont connus, grâce à Firmilien de Césarée († 268).

Or, cette femme, entre autres choses qu'elle faisait grâce aux prestiges et aux artifices du démon pour séduire les fidèles, osa fréquemment (et par là elle en séduisit plusieurs) feindre de sanctifier le pain avec l'invocation redoutable, de faire l'eucharistie et d'offrir à Dieu le sacrifice, non sans employer la formule ordinaire des paroles rituelles. Elle baptisa aussi plusieurs personnes, avec la formule usitée et authentique de l'interrogation, de telle façon qu'elle ne semblait s'écarter en rien de la règle de l'église<sup>10</sup>.

Cette femme, en plus d'administrer le baptême, usurpait le rite du sacrifice eucharistique<sup>11</sup>.

<sup>10</sup> A l'encontre de beaucoup de critiques, et à juste titre, semble-t-il, Labriolle ne croit pas que la prophétesse dont parle Firmilien doive être affiliée à la secte montaniste. Voir *La crise montaniste*, Paris, Leroux, 1913, p. 485-488.

<sup>11</sup> « ... Etiam hoc frequenter ausa est, et ut, inuocatione non contemptibili sanctificare se panem et eucharistiam facere simularet et sacrificium Domino [non] sine sacramento solitæ prædicationis offerret, baptizaret quoque multos usitata et legitima uerba interrogationis usurpans, ut nihil discrepare ab ecclesiastica regula uideretur » (FIRMILIEN DE CÉSARÉE, *Epistula ad Cyprianum*, n° 10 : CSEL, t. 3b, p. 818, l. 2-7; PL, t. 3, col. 1163 B-1165 B; traduction franç. de Louis BAYARD, dans saint CYPRIEN, *Correspondance*, texte établi et traduit par L.B., [2 vol., Paris, « Les Belles Lettres », 1925], t. 2, p. 297-298). — Cette lettre écrite vers 256, ne nous est parvenue que dans la version latine due, probablement, à saint Cyprien lui-même et représente tout ce qui nous a été conservé des écrits de Firmilien (voir Johannes QUASTEN, *Patrology*, t. 2, Utrecht-Antwerp, Spectrum Publishers, 1953, p. 128). Pour la justification de la particule *non* avant les mots *sine sacramento*, voir LABRIOLLE, « *Mulieres in Ecclesia taceant* », dans BALAC, t. 1, 1911, p. 121, note 1; CSEL, t. 3b, p. 818, apparat critique, ad l.4; PL, t. 3, col. 1165 D; Bayard l'a également ajoutée dans le texte, *ibid.*, p. 298, côté droit, l.9.

Il ne faudrait pas considérer les expressions employées par Firmilien pour désigner l'anaphore comme des pléonasmes. On peut distinguer avec une grande probabilité :

1° *l'épiclese antérieure à la consécration* indiquée par les mots : *inuatione non contemptibili sanctificare panem*. On trouve plusieurs épicleses antécédentes — i.e. à la consécration — dans les liturgies de saint Jean Chrysostome et de saint Basile (voir Martin JUGIE, a.a., *De forma Eucharistiæ. De epiclesibus eucharisticis*, Romæ, Officium Libri Catholici, 1943, p. 15s.). L'anaphore de *Dér Balyzeh*, découverte au début du siècle, nous offre un exemple classique d'une épiclese placée avant les paroles de l'institution (voir F. CABROL, *Canon — VII. Fragments inédits d'une liturgie égyptienne*, dans *DACL*, t. 2b, col. 1881-1893, surtout 1891-1893);

2° *la consécration*, qui coïncide avec le récit de l'institution. Il est possible que dans la version latine de Firmilien (*eucharistiam facere*), le mot *eucharistia* revête, comme chez saint Cyprien, le sens concret de pain et vin consacrés (Louis BAYARD, *Le Latin de saint Cyprien*, Paris, Hachette, 1902, p. 189);

3° *l'offrande du sacrifice*, i.e. l'oblation du pain et vin consacrés, telle que nous la possédons dans l'anamnèse de la messe romaine (à la fin de *l'Unde et memores*). C'est le sens que nous donnons aux mots : *et sacrificium Domino [non] sine sacramento solitæ prædicationis offerret*. Il est impossible d'indiquer ici toutes les interprétations de ce texte présentées par les auteurs. Rappelons que la particule *non* doit être restituée ici. Autrement, la fin du texte n'aurait plus aucun sens : « ut nihil discrepare ab ecclesiastica regula uideretur ». Avec Bayard, nous voyons dans le *sacramentum solitæ prædicationis* la récitation à haute voix des paroles de l'oblation (dans saint CYPRIEN, *Correspondance*, t. 2, p. 297-298, note 1) mais, à sa traduction citée dans notre texte, nous en substituerions une autre, plus littérale : *sans omettre le rite de la récitation [des prières] à haute voix, selon la coutume*. Cette interprétation s'appuie sur les raisons suivantes : a) le mot *sacramentum* a eu le sens de rite chez les anciens

c) La secte des *collyridiennes* prit naissance en Thrace et dans la Scythie supérieure, et de là se propagea en Arabie. Elle existait au temps de saint Épiphane qui en entendit parler et rédigea contre elle un fougueux réquisitoire<sup>12</sup>. Aussi ridicules que les montanistes et adversaires déraisonnables des détracteurs de la virginité de Marie (antidicomarianites), les collyridiennes ornaient un char ou un siège, le couvraient d'une toile à la façon d'un autel et, pendant quelques jours, à l'occasion d'un temps solennel, elles offraient en sacrifice des pains ou gâteaux (*χολλῦρις*) en l'honneur et au nom de Marie, puis elles s'en nourrissaient toutes. On a reconnu dans cette pratique l'offrande de gâteaux à la divinité féminine suprême, reine du ciel et mère des dieux, personnifiée par Vénus, puis identifiée avec elle, vénérée par tous les peuples sémites, par les Assyro-Babyloniens comme Ishtar, par les Phéniciens comme Astarté, par les Arabes de l'Arabie centrale comme Al 'Oussa<sup>13</sup>. Les Juifs du temps de Jérémie

auteurs (voir J. GHELLINCK, s.j., et AL., *Pour l'Histoire du Mot « Sacramentum »*. I. *Les anténicéens*, Louvain, « Spicilegium Sacrum Lovaniense »; Paris, Champion, 1924 [Spicilegium Sacrum Lovaniense, Etudes et documents, fasc. 3], p. 99-113, 205-217); b) dans le latin classique, *prædicatio* s'entend de la promulgation, de la récitation à haute voix : « Sæpe dicitur de præconio, h.e. præconis munere aliquid elata voce enunciantis » (FORCELLINI, *Lexicon totius latinitatis*, s.v., n° 1); c) la formule d'oblation qui suit la consécration se dit à haute voix, dans les liturgies orientales (voir S. SALAVILLE, *Liturgies orientales, La messe*, 2 vol., [Paris], Bloud et Gay, [1942], t. 2, p. 23). — On en trouve un exemple dans Dom Placide DE MEESTER, o.s.b., *La divine liturgie de notre Père S. Jean Chrysostome*<sup>3</sup>, Rome, Typ. Polygl. Vat.; Paris, Gabalda, 1925, p. 75, l. 1-2 : « [après l'anamnèse, le prêtre] Elevant la voix [rubrique] : En tout et pour tout, nous vous offrons ce qui est à vous de ce qui est à vous ».

L'interprétation du texte de Firmilien exposée ici est un développement de celle présentée par Bayard en marge de sa traduction. Elle diffère nettement de celle de J. B. POUKENS, s.j., dans GHELLINCK et AL., *op. cit.*, p. 214, selon qui « les mots *sacramentum solitæ prædicationis* désignent sans doute les paroles de la consécration ».

<sup>12</sup> Saint EPIPHANE, *Panaria*, Hær. 78, cap. 23 et Hær. 79 : éd. EHLER, t. 2a, p. 440-443, 446-463 : PG, t. 42, col. 735 et 739-756. — Sur les collyridiennes, voir G. BAREILLE, *Collyridiens*, dans DTC, t. 3a, col. 369-370; P. LABRIOLLE, *La Crise montaniste*, p. 509. — On a, récemment, mis en doute le sens critique de saint Epiphane au sujet de cette secte. Voir P. G. M. ALBARELLI, o.s.m., *L'eresia dei « colliridiani » ed il culto paleocristiano di Maria*, dans *Marianum. Ephemerides mariologiae*, t. 3, 1941, p. 187-191. Sans tenir à défendre envers et contre tout l'évêque de Salamine, on doit concéder que son érudition n'est pas négligeable. Au surplus, on peut toujours lui faire confiance lorsqu'il parle de l'Arabie. Epiphane est né en Palestine. L'Arabie dont il parle est l'Arabie chrétienne, et coïncide avec la province romaine de l'Arabie, au nord-est de la Palestine (voir F.-M. ABEL, o.p., *Géographie de la Palestine*, t. 2, Paris, Lecoffre, 1938, p. 164-171 et carte X, à la fin du volume). Plusieurs évêques de l'Arabie assistent aux conciles du IV<sup>e</sup> siècle. A plusieurs reprises, Epiphane s'est occupé de questions propres à l'Arabie. Voir René AIGRAIN, *Arabie*, dans DHGE, [coll. 1158-1339], col. 1172-1174. L'Arabie est donc un pays dont Epiphane est tout près, géographiquement et ethniquement.

<sup>13</sup> Voir A. LEMONNYER, o.p., *Le culte des dieux étrangers en Israël. La « Reine du Ciel »*, dans *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, 4 (1910), [p. 82-103], p. 94-95. Sur l'Ishtar mésopotamienne et l'offrande de douceurs aux dieux, voir

étaient tombés dans ce syncrétisme idolâtrique et le Seigneur demanda au prophète de ne pas intercéder pour ce peuple dont « les femmes pétrissent la pâte pour faire des gâteaux à la « reine » du ciel<sup>14</sup> ». On peut donc croire que les nouveaux chrétiens d'Arabie transposèrent dans le culte de Marie une pratique commune à toutes les religions sémitiques, rite qui comportait l'offrande d'un sacrifice à Marie et non à Dieu et octroyait aux femmes l'exercice d'un acte proprement sacerdotal<sup>15</sup>. Épiphanie qualifie une telle pratique d'hérésie embrouillée de superstition idolâtrique.

Les femmes de cette secte se remettent à préparer la coupe qui sera offerte à la Fortune [Vénus était la petite Fortune, par opposition à Jupiter, la grande Fortune]; elles dressent la table non pas pour Dieu, mais pour le démon, comme il est écrit, et se nourrissent d'aliments impies. C'est ce qui est dit dans les saintes Écritures : « Les femmes pétrissent la farine, les enfants ramassent le bois pour faire des gâteaux à l'armée du ciel<sup>16</sup>. » Que Jérémie ferme la bouche à ces femmes-là ! Qu'elles cessent de troubler le monde ! Qu'elles cessent de crier : Nous honorons la reine du ciel<sup>17</sup>.

Edouard DHORME, *Les religions de Babylonie et d'Assyrie*, dans « *Mana* », *Introduction à l'histoire des religions*, t. 1, *Les anciennes religions orientales*, t. 2 [1<sup>re</sup> partie], Paris, Presses universitaires de France, 1945, p. 67-78 et 251. Sur la divinité féminine identifiée avec Vénus, en Arabie, voir G. RYCKMANS, *Les Religions arabes préislamiques*, Louvain, Publications universitaires, Bureaux du Muséon, 1951 (Bibliothèque du Muséon, vol. 26), p. 15, 23, 41-42.

<sup>14</sup> Jérémie 7, 18; 44, 19. Voir Albert CONDAMIN, s.j., *Le Livre de Jérémie, Traduction et commentaire*, Paris, Lecoq, 1936, p. 69-70, 287. — Jérémie reproche le culte idolâtrique de la « reine du ciel » à ses compatriotes de Judée (7, 18) et à ceux d'Égypte (44, 19). La communauté juive d'Éléphantine, en Haute-Égypte, vénérât également à côté de Jahvé, la reine du ciel, Anat (voir Albert VINCENT, *La religion des judéo-araméens d'Éléphantine*, Paris, Geuthner, 1937, tout le chap. X, p. 622-653, surtout p. 648-653). A. Vincent ne voit pas seulement dans la « reine du ciel » l'Ishtar babylonienne, comme le P. Lemonnyer, mais ne reconnaît qu'une seule et même divinité dans Astarté (Phénicie), Qadès (Égypte) et Anat (Syrie-Palestine) (voir p. 651; voir aussi CONDAMIN, *op. cit.*, p. 291-292).

<sup>15</sup> Un témoignage qui pourrait ne pas être éloigné de celui d'Épiphanie confirmerait les renseignements de celui-ci. Isaac d'Antioche († 461) « raconte que les Syriens identifiaient Al'Ouzza avec la reine du ciel (Jér. 7, 18; 44, 17-26) et il affirme avoir vu chez les Arabes les offrandes des femmes sur les toits et la préparation des gâteaux en l'honneur de la déesse » (VINCENT, *loc. cit.*, p. 627, avec référence à ISAAC D'ANTIOCHE, *Opera*, éd. BICKELL, t. 1, 210, 220, 244).

<sup>16</sup> Jérémie 7, 18.

<sup>17</sup> *Panaria*, Hæc. 79, cap. 1 : éd. EHLER, t. 2a, p. 448 et 449; *PG*, t. 42, col. 741 A et 742 A. — L'acceptation traditionnelle de l'interprétation offerte par saint Epiphane des pratiques en honneur chez les collyridiennes ne paraît pas infirmée par le point de vue du P. ALBARELLI, *loc. cit.* Celui-ci cherche une justification de ces pratiques dans la possibilité d'offrir des gâteaux à Dieu en l'honneur de Marie. C'est une vue trop théorique qui ne tient pas suffisamment compte des circonstances concrètes dans lesquelles l'Eglise a dû s'édifier. Il faut voir chez les collyridiennes une tentative « d'interpréter le culte marial en fonction des cultes des déesses païennes et de faire de Marie une déesse » (J. DANIELOU, s.j., *Le culte marial et le paganisme*, dans *Maria. Etudes sur la Sainte Vierge*, sous la direction d'H. DU MANOIR, s.j., Paris, Beauchesne, 1949, [p. 159-181], p. 173; toute l'étude est à retenir). — Il est impossible d'identifier



d) La secte montaniste est longuement prise à partie par saint Épiphanes, qui en dénomme les membres tantôt les *pépuzistes* (du nom de la ville de Pépuze<sup>18</sup>), tantôt les *quintilliens* (du nom de Quintilla<sup>19</sup>), tantôt les *priscillistes* (du nom de Priscilla), ou encore les *artotyrites* (du grec ἄρτο τυρός, pain et fromage employés aux mystères<sup>20</sup>) ou enfin les *cataphrygiens* (selon les *Phrygiens*, le mot étant formé d'après le lieu où le mouvement montaniste prit naissance<sup>21</sup>).

Selon saint Épiphanes, les cataphrygiens « considèrent la sœur de Moïse comme une prophétesse et s'autorisent d'elle pour justifier l'admission des femmes dans leur clergé. [...] Chez eux les femmes sont évêques, les femmes sont prêtres, etc..., le sexe n'y fait rien, car dans le Christ Jésus, il n'y a plus ni mâle ni femme<sup>22</sup>. »

Saint Augustin (354-430)<sup>23</sup> et saint Jean Damascène (v. 675-749)<sup>24</sup>, en rapportant les mêmes faits, dépendent tous deux de saint Épiphanes.

davantage les *philomarianites* dont on nous dit qu'elles offraient des pains au nom de Marie. Le témoignage nous vient de Léonce l'Ermite, écrivain du milieu du VI<sup>e</sup> siècle que l'on ne peut plus identifier avec Léonce de Byzance (voir Robert DEVREESE, *Essai sur Théodore de Mopsueste*, Citta del Vat., Bibl. Apost. Vat., 1938, [Studi e Testi 141], p. 243-245), adversaire plus acharné que désintéressé de Théodore de Mopsueste, au surplus « mauvaise langue ». Des nestoriens — pour lesquels le pain eucharistique conserve sa nature propre de pain — rétorquent à un adepte dégoûté d'une telle audace en matière sacramentaire que le pain ainsi offert comme « type » du corps du Christ participe tout de même plus à la bénédiction divine que le pain vendu au marché ou que le pain offert au nom de Marie par les *philomarianites* (*Contra nestorianos et eutychianos*, l. 3, cap. 6 : PG, t. 86a, col. 1363 B). Faut-il rapprocher les *philomarianites* des *collyridiens* ? Ce n'est pas impossible.

<sup>18</sup> Sur la ville de Pépuze, voir Sir William Mitchell RAMSAY (1851-1939), *The Cities and Bishoprics of Phrygia. Being an Essay on the Local History of Phrygia from the Earliest Times to the Turkish Conquest*, Oxford, Clarendon Press, 1 vol. en 2 parties [la suite n'ayant point paru], 1895-1897, p. 573-576.

<sup>19</sup> Voir E. AMANN, *Quintilliens*, dans *DTC*, t. 13b, col. 1598.

<sup>20</sup> Voir G. BAREILLE, *Artotyrites*, dans *DTC*, t. 1b, col. 2035-2036.

<sup>21</sup> Sur la formation du terme grec et du terme latin, voir BARDY, *Cataphrygiens*, dans *DHGE*, t. 11, col. 1497.

<sup>22</sup> Saint ÉPIPHANE, *Panaria*, Hær. 49 : éd. CEHLER, t. 1b, p. 41 ; PG, t. 41, col. 879 CD et 880 CD ; traduction française de P. LABRIOLLE, *Les Sources de l'Histoire du Montanisme. Textes grecs, latins, syriaques publiés avec une Introduction critique, une Traduction française, des Notes et des « Indices »*, Paris, Leroux, 1913, p. 140-141. Labriolle croit toutefois à une méprise de saint Épiphanes. Il trouve hasardeuse l'admission d'un « ordo féminin distinct dans la hiérarchie montaniste ». D'après lui, les femmes auraient seulement accédé à l'élément charismatique de la secte (voir *La crise montaniste*, p. 508-512).

<sup>23</sup> « ... tantum dantes mulieribus principatum, ut sacerdotio quoque apud eos honorentur » (saint AUGUSTIN, *De hæresibus*, cap. 27 : PL, t. 42, col. 31 C ; *Clavis PL*, n° 314). — Saint Augustin s'en rapporte à saint Épiphanes, deux lignes avant le texte cité ici.

<sup>24</sup> Les pépuzistes « permettent aux femmes de commander et d'exercer la prêtrise » (saint JEAN DAMASCÈNE, *De hæresibus*, cap. 49 : PG, t. 94, col. 767 A). — Voir P. LABRIOLLE, *La Crise montaniste*, p. 510.

L'Ambrosiaster mentionne l'ordination des femmes au diaconissat, mais non aux ordres supérieurs<sup>25</sup>.

L'historicité du sacerdoce féminin dans la secte montaniste est retenue sans hésitation par le savant historien-géographe de l'Asie mineure, Ramsay, en raison du caractère de la vie religieuse propre au pays de Montan. La Phrygie et l'Anatolie presque entière avaient toujours adressé un culte à la déesse-mère et avaient connu depuis une longue antiquité le sacerdoce des femmes<sup>26</sup>. Labriolle, qui a minutieusement scruté les textes relatifs au montanisme ne peut, par contre, se défendre « d'un certain scepticisme<sup>27</sup> » et estime que l'organisation d'un clergé dans lequel les femmes seraient admises aux plus hauts rangs représenterait un stade postérieur à Tertullien. Si celui-ci « avait su et accepté de telles pratiques, il aurait dû renier toutes ses idées sur le rôle de la femme, et c'est ce qu'il ne fait nulle part<sup>28</sup> ». Bardy, qui rappelle l'opinion de Labriolle estime néanmoins que le témoignage d'Épiphane « semble pouvoir être retenu étant donnée la place que les femmes avaient traditionnellement occupée dans la secte depuis les jours de Montan et de ses prophétesses<sup>29</sup> ». Cette opinion coïncide avec celle de Ramsay, mais ne s'appuie pas sur la même raison. L'influence du milieu phrygien ne suffit pas à établir le fait du sacerdoce féminin dans la secte montaniste. Cette dernière caractéristique ne saurait être présentée comme un principe inéluctable qui se retrouverait dans toutes les religions d'Asie mineure. C'est un fait qui doit être établi comme les autres faits historiques. D'un autre côté nous ne voyons pas de raison suffisante pour rejeter en bloc le témoignage d'Épiphane qui, dans son exposé du montanisme, apporte tout

<sup>25</sup> « Sed Cataphrygæ erroris occasionem captantes, propter quod post diaconos mulieres alloquitur [Apostolus], etiam ipsas diaconas ordinari debere vana præsumptione defendunt » (AMBROSIAS, *Commentaria in epistolas D. Pauli, In 1 Tim.*, 3, 11 : *PL*, t. 17, col. 496 D; *Clavis PL*, n° 184). — Notre seule source pour l'accès du sacerdoce aux femmes est donc le *Panarion* d'Épiphane. Cet ouvrage fut composé en Chypre entre 374 et 377. Le *De hæresibus* d'Augustin, rédigé à Hippone en 428 et le *De hæresibus* de Jean Damascène écrit entre 743 et 754, en dépendent, semble-t-il, sur ce point. L'ouvrage de l'Ambrosiaster — qui est tout probablement un romain — date des mêmes années que le *Panarion*, i.e. 374-379 (voir G. BARDY, *Ambrosiaster*, dans *DB, Suppl.*, t. 1, col. 225-234). Mais cet auteur ne parle que du diaconissat des femmes. Épiphane demeure donc notre unique source pour établir l'accession des femmes au sacerdoce et à l'épiscopat dans la secte montaniste.

<sup>26</sup> *The Cities and Bishoprics of Phrygia*, t. 1b, p. 576.

<sup>27</sup> *La Crise montaniste*, p. 510.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 512.

<sup>29</sup> *Montanisme*, dans *DTC*, t. 10b, col. 236b.

de même des nuances là où les sources ne paraissent pas sûres. Ainsi, pour ne pas sortir des chapitres du *Panarion* sur le montanisme, lorsqu'il est question du meurtre rituel d'un enfant, à l'occasion d'une fête, Épiphanes a soin de nuancer son exposé par le verbe « dit-on <sup>30</sup> ». Plus loin, il ne sait pas au juste si c'est Quintilla ou Priscilla qui fut le sujet d'un faux phénomène mystique <sup>31</sup>. Au même chapitre, il n'est pas sûr de la distinction entre les quintillistes et les cataphrygiens et autres nommés au début du présent exposé <sup>32</sup>. Par contre, sur l'accession des femmes à l'épiscopat et à la prêtrise dans la dernière secte, il est catégorique. Il est possible que ses sources fussent plutôt orales qu'écrites, mais ses exposés sont reconnus comme fidèles <sup>33</sup>. La présence du sacerdoce féminin dans la secte montaniste nous paraît donc reposer sur l'honnêteté d'Épiphanes dans l'utilisation des sources — ni son génie ni son caractère, sur lesquels on pourrait faire des réserves, ne sont ici en jeu, — puis sur le caractère général de la secte montaniste et seulement en dernier lieu sur la forme historique de la religion en Phrygie.

## 2. *Le jugement des écrivains ecclésiastiques.*

Nous voici donc devant quatre pratiques hérétiques : l'offrande et la consécration du calice, par les femmes, chez les marcosiens, au III<sup>e</sup> siècle; la simulation du sacrifice eucharistique par la prophétesse de Cappadoce, vers la même époque; l'offrande de gâteaux au nom de la Vierge, par les collyridiennes, au IV<sup>e</sup> siècle; l'accès des femmes à la prêtrise et à l'épiscopat, chez les montanistes, au IV<sup>e</sup> siècle. S'étonnerait-on que ces pratiques ne furent ni condamnées ni enrayées par les canons conciliaires de l'époque ? Il en fut ainsi probablement parce que leur usage fut très localisé, que la discipline de l'Église reposait encore davantage sur la tradition des Pères que sur la législation positive et parce que les conciles ne pouvaient porter leur attention sur tous les abus qui s'infiltraient dans la conduite des fidèles ou du

<sup>30</sup> *Panaria*, Hæx. 48, n° 14 : *PG*, t. 41, col. 877 C; LABRIOLLE, *Les Sources...*, p. 138a, l. 10.

<sup>31</sup> *Panaria*, Hæx. 49, n° 1 : *PG*, t. 41, col. 879 C et 880 C; LABRIOLLE, *Les Sources...*, p. 139a, l. 20-21.

<sup>32</sup> *Panaria*, Hæx. 49, n° 1 : *PG*, t. 41, col. 879 C et 880 C; LABRIOLLE, *Les Sources...*, p. 139.

<sup>33</sup> Voir LABRIOLLE, *Les Sources...*, *Introduction*, p. lv, lxvii et suiv.

clergé. Mais elles furent néanmoins fortement réprochées par les auteurs ecclésiastiques.

Saint Irénée rapporte la consécration du calice par les femmes démentes, au milieu des pratiques sacrilèges de Marc, sans éprouver le besoin d'ajouter une réfutation doctrinale de cette odieuse conduite. Mais dans l'*Adversus hæreses*, Marc apparaît avec ses tours magiques, ses prétendus dons de prophétie et, plus encore, son pouvoir de communiquer les mêmes dons, enfin ses séductions et l'usage qu'il fait de substances aphrodisiaques pour corrompre les femmes. Et la plupart de ces femmes, nous dit-on, abandonnent l'imposteur pour s'adonner à la pénitence publique. Et ainsi Irénée nous montre l'horreur que lui inspire le personnage, la désapprobation dont il recouvre les femmes qui le suivent <sup>34</sup>.

Pareillement, Firmilien de Césarée ne fait que décrire la conduite de la prophétesse de Cappadoce. Mais son langage laisse entendre qu'il s'agit de simulation et, par voie de conséquence, suppose l'incapacité radicale de la femme d'accéder au vrai sacerdoce <sup>35</sup>.

Contre les collyridiennes, saint Épiphanes dresse un long réquisitoire : jamais, depuis que le monde est monde, aucune femme n'a exercé le sacerdoce, ni la Vierge, ni Anna, ni les filles de Philippe. Et s'il existe un ordre (*ordo* dans le sens de groupement, de corps, *τάγμα*) des diaconesses, il n'a pas été institué pour l'exercice du sacerdoce, mais pour des raisons pratiques, en particulier dans le but de sauvegarder la pudeur féminine pendant l'immersion baptismale <sup>36</sup>.

Pour répondre aux montanistes qui admettaient les femmes à la hiérarchie, Épiphanes recourt aux textes scripturaires qui interdisent à la femme de parler dans l'église <sup>37</sup>, ou qui établissent sa subordination par rapport à l'homme <sup>38</sup>, ou qui rappellent son initiative dans la faute <sup>39</sup>. La théologie maintiendra cette argumentation <sup>40</sup>.

<sup>34</sup> *Adversus hæreses*, l. 1, cap. 7 : éd. HARVEY, t. 1, p. 116; *PG* [l. 1, cap. 13], t. 7, col. 577.

<sup>35</sup> « ...hoc frequenter ausa est ut [...] sanctificare se panem et eucharistiam facere simularet » (*Epist. ad Cyprianum*, cap. 10 : *CSEL*, t. 3b, p. 816; *PL*, t. 3, col. 1165 A; *Clavis PL*, n° 184).

<sup>36</sup> *Panaria*, Hær. 79 : éd. ŒHLER, t. 2a, p. 448-463; *PG*, t. 42, col. 739-756.

<sup>37</sup> 1 Cor. 14, 34.

<sup>38</sup> Gen. 3, 16; 1 Cor. 11, 8; 1 Cor. 14, 34.

<sup>39</sup> 1 Tim. 2, 14.

<sup>40</sup> Voir par ex. S. MANY, *Praelectiones de sacra ordinatione*, Paris, Letouzey et Ané, p. 185.

La discipline ecclésiastique, d'une façon générale, et en particulier sur ce point de l'exclusion des femmes de la hiérarchie, nous est connue par les attestations des écrivains de l'époque. « Dans ces premiers siècles du christianisme, écrit le père Jules Lebreton, les réformes ne sont pas édictées par un législateur; elles sont révélées par des textes qui les attestent plutôt qu'ils ne les créent <sup>41</sup>. » Il n'était pas inutile, toutefois, de mentionner les déviations des marconiens, de la prophétesse de Cappadoce, des collyridiens et des montanistes, pour mieux comprendre la conduite des priscillianistes et la condamnation du concile de Nîmes. Les priscillianistes n'auront pas été des novateurs : leurs aberrations auront eu des précédents regrettables. Le concile de 394 ne voudra pas créer une législation nouvelle : il se rattachera à la discipline apostolique.

#### B. LE PRISCILLIANISME ET SA CONDAMNATION.

Notre intention ici n'est pas de retracer l'histoire du priscillianisme. Le seul point qui doit nous occuper est l'influence des femmes dans la secte.

Nous savons par Sulpice Sévère (c. 360-420/425) <sup>42</sup> que beaucoup de femmes, peu solides dans leur foi et avides de nouveautés, s'étaient engagées à la suite de Priscillien, attirées par son prestige et par son apparence d'humilité.

On distinguait, dans la secte, au témoignage de saint Augustin, un double enseignement : celui qui est consigné dans les Écritures canoniques, à l'usage de ceux « qui secundum carnem sentiunt »; un autre, contenu dans les écritures apocryphes, à l'usage de ceux « qui secundum spiritum et veritatem Dei [sentiunt] <sup>43</sup> ». On ne doit donc pas s'étonner si le concile de Saragosse, tenu en 379-381 et dirigé contre les priscillianistes, s'en prit à l'enseignement public offert par les femmes. Et à la lumière du fait rapporté par le Docteur d'Hippone, il est beaucoup plus facile de comprendre le canon qui s'en prend à une telle usurpation de pouvoirs.

<sup>41</sup> *La Réaction catholique*, dans FLICHE-MARTIN, t. 2, p. 66.

<sup>42</sup> SULPICE SÉVÈRE, *Chronica*, l. 2, cap. 46, n° 6 : *CSEL*, t. 1, p. 99-100; *PL*, t. 20, col. 155 D; *Clavis PL*, n° 474.

<sup>43</sup> SAINT AUGUSTIN, *Epist.* 237, n° 4 : *CSEL*, t. 57, p. 528; *PL*, t. 33, col. 1036; *Clavis PL*, n° 262.

Il est prescrit aux femmes fidèles à l'Église de ne prendre aucune part aux réunions des hommes étrangers; il leur est interdit de se joindre aux femmes qui font des lectures, pour s'instruire et enseigner elles-mêmes. Cela est défendu par l'Apôtre <sup>44</sup>.

Il y a plus. Les priscillianistes, visés par le concile de Nîmes de 396, en étaient venus à conférer l'ordination aux femmes. Le concile décrète l'abolition de cette pratique.

Quelques-uns ont imaginé, chose tout à fait contraire à la discipline apostolique et inconnue jusqu'à ce jour, [on ne sait en quel endroit] d'élever des femmes au ministère des lévites. La discipline ecclésiastique ne peut tolérer une telle inconvenance. Que toute ordination de ce genre, faite en dépit de la raison, soit annulée. Il faut veiller à ce que personne à l'avenir n'ait la témérité de rien entreprendre de pareil <sup>45</sup>.

Il s'agit bien, ici, de vraie cérémonie d'ordination au diaconat. Il ne s'agit pas uniquement des diaconesses, qui pour être envahissantes, n'en demeurent pas moins dans les limites de leurs attributions. L'ordination condamnée par le concile de Nîmes prétendait donc conférer des pouvoirs pour le ministère de l'autel <sup>46</sup>.

Le canon souligne le caractère absolument nouveau de l'abus réprouvé. Les évêques de Gaule avaient peut-être une vague idée de la pratique, à peu près identique et presque contemporaine, des

<sup>44</sup> « Ut mulieres omnes ecclesiæ catholicæ, et fideles a virorum alienorum lectione et cælibus separentur; vel ad ipsas legentes aliæ, studio vel docendi vel discendi, convenient. Quoniam hoc apostolus jubet... » (concile de Saragosse, can. 1 : MANSI, t. 3, col. 633 D et 634 B). La traduction française, qui jette un peu de clarté sur un texte latin tortueux, est de dom Louis LÉVÊQUE, *Le concile de Nîmes à la fin du IV<sup>e</sup> siècle*, dans *Revue des Questions historiques*, 30 (1881), p. 555. — Le P. A. d'Alès fait lui-même remarquer que ce canon « prohibe certaines assemblées occultes où des femmes chrétiennes se rencontraient avec des hommes, pour lire ou entendre on ne sait quoi » (*Priscilien*, dans *Recherches de Science religieuse*, 23 [1923], p. 5).

<sup>45</sup> « Illud etiam a quibusdam suggestum est, ut contra apostolicam disciplinam, incognito usque in hoc tempus in ministerium feminæ nescio quo loco, leviticum videantur assumptæ; quandoquidem, quia indecens est, non admittit ecclesiastica disciplina; et contra rationem facta talis ordinatio destruat; providendum, ne quis sibi hoc ultra præsumat » (can. 2, cité par LÉVÊQUE, *art. cit.*, dans *Revue des Questions historiques*, 30 [1881], p. 554, note 2; HEFELE-LECLERCQ, t. 2a, p. 93; Leclercq cite la traduction de dom Lévêque sans en attribuer le mérite à l'auteur).

Nous avons introduit entre crochets la traduction des mots : « nescio quo loco ». Cette remarque permet de croire que les usurpations se produisaient dans un endroit qui n'est ni Nantes ni une localité fort en vue (voir M<sup>sr</sup> Louis DUCHESNE, *Lovocat et Catihern, prêtres bretons du temps de saint Melaine*, dans *Revue de Bretagne et de Vendée*, 57 [1885], p. 15).

Ce concile, publié d'abord par Roderic en 1743, puis par Knust en 1839, puis par Hefele dans sa deuxième édition seulement, n'apparaît pas dans les grandes collections conciliaires.

Sur la date du concile (1<sup>er</sup> octobre 396), voir J.-R. PALANQUE, *Les métropoles ecclésiastiques à la fin du IV<sup>e</sup> siècle*, dans FLICHER-MARTIN, t. 3, p. 469; id., *La date du transfert de la préfecture des Gaules de Trèves à Arles*, dans *Revue des Etudes anciennes*, 36 (1934), p. 362, n° 9.

<sup>46</sup> DUCHESNE, *loc. cit.*, p. 15.

montanistes. Même cette supposition n'est pas sûre. Au début du VI<sup>e</sup> siècle, certains évêques de Lyonnaise prendront encore Pépuze pour un nom d'homme <sup>47</sup>. On entendait donc cette nouveauté soit uniquement de la Gaule, soit encore, en raison d'une ignorance historique excusable, de l'Église entière.

On a émis l'hypothèse que l'*apostolica disciplina* du canon 2 de Nîmes est sans doute une allusion aux *Constitutions apostoliques*. Celles-ci sont parfois désignées de cette manière par plusieurs anciens Pères <sup>48</sup>. Une telle hypothèse revêtirait quelque valeur si les *Constitutions apostoliques* étaient de beaucoup antérieures au concile de Nîmes, mais il semble qu'il faille l'écarter, en raison de la rédaction presque contemporaine des deux documents. Il serait beaucoup plus simple de voir dans l'expression du concile de Nîmes « contra apostolicam disciplinam » un équivalent de celle employée par le concile de Saragosse : « hoc apostolus jubet ». Les Pères des conciles occidentaux voyaient avec raison, dans les épîtres pauliniennes, une interdiction d'élever la femme aux ordres sacrés. L'établissement d'une discipline identique par les *Constitutions apostoliques* ne suffit pas à prouver un lien de filiation entre la collection et le concile de Nîmes.

#### C. UNE TENDANCE MARCOSIENNE EN ARMORIQUE AU DÉBUT DU VI<sup>e</sup> SIÈCLE.

Même si le document qui nous fait connaître le fait dépasse d'une vingtaine d'années le cadre de cette étude, il n'est pas sans intérêt de signaler une certaine participation des femmes à la célébration du saint sacrifice, en Bretagne, au début du VI<sup>e</sup> siècle. Elle illustre à la fois la reprise sporadique du même abus dans une Église encore insuffisamment centralisée en même temps que certaines tendances du particularisme breton. Il ne faut pas s'étonner de l'ignorance où on se trouvait des décisions du concile de Nîmes : les nouveaux immigrants demeuraient imperméables au monde gallo-romain.

Deux prêtres bretons, Lovocat et Catihern, célébraient la messe sur des *tabulae*, de cabane en cabane. Ils étaient assistés de femmes qui sont désignées comme *conhospita*. Et pendant qu'ils distribuaient

<sup>47</sup> Voir *infra*, note 50 et texte correspondant.

<sup>48</sup> LÉVÊQUE, *art. cit.*, p. 555.

l'eucharistie, ces femmes prenaient le calice et offraient à boire au peuple le sang du Christ. Trois évêques — Licinius, en toute probabilité métropolitain de Tours (509-521), Melanius (saint Melaine) de Rennes et Eustochius d'Angers, leur adressèrent une lettre vigoureuse pour blâmer une telle conduite<sup>49</sup>. Laissons de côté ce qui, dans la lettre, a trait à l'emploi des *tabulae* et à la cohabitation des prêtres avec les femmes qui les assistent, et tenons-nous en à la part de celles-ci dans la célébration du mystère eucharistique.

Pour donner plus d'autorité à leur condamnation, les évêques gallo-romains rattachent les pratiques des prêtres bretons à une secte ancienne qui aurait été condamnée par les Pères orientaux.

C'est là une nouveauté, une superstition inouïe; nous avons été profondément contristés de voir réapparaître de notre temps une secte abominable, qui n'avait jamais été introduite en Gaule; les Pères orientaux l'appellent Pépodienne, du nom de Pépodius, auteur de ce schisme. A l'égard de quiconque oserait s'associer des femmes dans le divin sacrifice il est décidé que tout partisan de cette erreur doit être exclu de la communion ecclésiastique<sup>50</sup>.

Ce texte exige quelques explications, parce qu'il contient une méprise historique et une allégation d'un texte inexistant.

Le *Pépodius* que l'on mentionne n'a jamais existé. L'erreur provient d'une réminiscence confuse au sujet de la secte pépuziste.

Il semble bien que le décret concilaire des évêques orientaux soit une création des évêques gallo-romains, qui voulaient ainsi aggraver la réprobation adressée aux prêtres bretons.

Et s'il était nécessaire de rattacher la conduite de ces prêtres à une secte ancienne, ce n'est pas aux pépuzistes qu'on aurait dû le faire — lesquels admettaient les femmes dans le clergé, — mais bien à la secte

<sup>49</sup> Cette lettre a été éditée et étudiée par M<sup>re</sup> DUCHESNE, *Lorocat et Catihern, prêtres bretons du temps de saint Melaine*, dans *Revue de Bretagne et de Vendée*, 57 (1885), p. 5-18. On trouvera le texte latin p. 6-7, et la traduction française, p. 7-9. P. Labriolle présente également une édition critique de la lettre, avec traduction, dans *Les Sources de l'Histoire montaniste*, p. 226-230, et il l'a étudiée dans *La Crise montaniste*, p. 475, note 4, et p. 498-505. — *Clavis PL*, n° 1000a. — Voir aussi LABRIOLLE, *L'Eglise et les Barbares*, dans FLICHER-MARTIN, t. 4, p. 390-391.

<sup>50</sup> « Cujus rei nouitas et inaudita superstitio nos non leuiter contristauit, ut tam horrenda secta, quæ intra Gallias numquam fuisse probatur, nostris temporibus uideatur mergere, quam patres orientales pepodianam uocant, pro eo quod Pepodius auctor hujus scismatis fuerit [...] mulieres sibi in sacrificio socias habere præsumperint; præcipientes : Ut quicumque huic errori uoluerit inhærere, a communione ecclesiastica reddatur extraneus » (éd. P. LABRIOLLE, *Les Sources de l'Histoire montaniste*, p. 227; *La Crise montaniste*, p. 500). On trouvera dans l'édition de Labriolle les suggestions qui ont été proposées pour expliquer les ambiguïtés qui enveloppent le texte à l'endroit marqué par des points de suspension. De toutes façons, la substance du texte demeure la même.



marcosienne, dans laquelle les femmes participaient activement au sacrifice. Mais les souvenirs de l'auteur l'auront conduit à plusieurs méprises qui, du reste, n'enlèvent pas à la lettre son autorité propre.

C'est pourquoi, selon les décisions des Pères, nous ordonnons à votre charité [...] d'empêcher ces femmelettes de souiller les sacrements divins en les administrant illicitement <sup>51</sup>.

Il ne semble pas que la conduite des prêtres bretons ait eu un lien quelconque avec le priscillianisme espagnol ou gaulois, en dehors de la ressemblance fondée sur l'attribution aux femmes de pouvoirs d'ordre sacramentel. Il n'était pas inutile de le mentionner, d'autant plus que les pratiques réprouvées peuvent remonter aux dernières années du V<sup>e</sup> siècle.

#### D. RAISON DE L'INCAPACITÉ FÉMININE PAR RAPPORT AUX ORDRES SUPÉRIEURS.

Si nous recherchons maintenant la raison profonde de l'incapacité foncière de la femme par rapport aux ordres supérieurs, nous la trouvons dans l'interdiction faite à la femme de remplir les fonctions réservées à ces ordres.

Les auteurs des premiers siècles ont fortement exprimé cette inaptitude. A preuve, le témoignage de Tertullien (c. 178-240/250). Le célèbre apologiste, alors semi-montaniste, écrit en 206 :

Non permittitur mulieri in ecclesia loqui, sed nec docere, non tinguere [baptiser], nec offerre, nec ullius uirilis muneris, nedum sacerdotalis officii sortem sibi uindicare <sup>52</sup>.

La *Didascalie* — collection attribuée à un évêque de la Syrie du Nord, rédigée en grec, dans la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle et dont le texte a été repris en grande partie par les *Constitutions apostoliques* — n'offre pas un enseignement différent. Elle prescrit aux veuves de ne pas répondre aux questions dogmatiques <sup>53</sup>, elle conseille aux femmes de ne pas baptiser et de ne pas se laisser baptiser par d'autres femmes <sup>54</sup>, elle interdit à toutes d'enseigner <sup>55</sup>.

<sup>51</sup> « Ideo secundum statuta patrum caritati uestræ præcipimus ut [...] huiusmodi mulierculæ sacramenta diuina pro illicita administratione non pollutant » (LABRIOLLE, *Les Sources de l'Histoire montaniste*, p. 228).

<sup>52</sup> *De virginibus velandis*, cap. 9, 1 : CCL, t. 2, p. 1218, l. 1 — p. 1219, l. 6 ; PL, t. 2, col. 950 B ; *Clavis PL*, n° 27.

<sup>53</sup> *Didascalie*, III, 5, 3 : F. X. FUNK, *Didascalie et Constitutiones Apostolorum*, Paderborn, 1905, p. 188 et 189.

<sup>54</sup> *Didascalie*, III, 9, 1 : FUNK, p. 198 et 199.

<sup>55</sup> *Didascalie*, III, 6, 1 : FUNK, p. 190 et 191.

Les *Constitutions apostoliques* — collection d'origine syrienne également, dont la rédaction doit se situer vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle — reprennent le même enseignement traditionnel que la *Didascalie* dont elles dépendent, elles le rattachent même au droit divin positif et au droit naturel. Si les femmes ne peuvent enseigner dans l'Église, comment pourraient-elles remplir les fonctions sacerdotales ? Les femmes qui se permettent de baptiser agissent contre la loi et d'une façon impie.

De mulieribus vero baptizantibus scitote, quæ hoc tentant, non mediocriter periculum eas incurrere : quamobrem non hoc consilium damus, periculosum enim est, immo præter legem et impium.

L'homme, en effet, est la tête de la femme [1 Cor. 11, 3] et c'est lui qui est choisi pour le sacerdoce. La femme est le corps de l'homme. On ne doit donc pas, pour l'exercice de certaines fonctions — il s'agit de l'administration du baptême — abandonner la tête pour la remplacer par le corps, « relicto capite ad extremum corpus descendere ». Au surplus, il est impie — au sens fort du mot — d'autoriser les femmes à exercer les fonctions sacerdotales :

Quod si hactenus mulieribus docendi munus non commisimus, quomodo munere sacerdotali fungi præter naturam eisdem quispiam permittet ? Hic enim est error Gentilium Deum negantium, Deis fœminis sacerdotes fœminas eligere : at non est hoc a Christo constitutum.

L'on établit l'exclusion de la femme sur le droit divin positif — textes de saint Paul et conduite du Christ — et même sur le droit naturel.

Quod si a mulieribus baptizari oporteret, profecto Christus a matre sua baptizatus esset, et non a Joanne : aut cum nos ad baptizandum misit [les *Constitutions apostoliques* se présentent comme émanant de la plume des Apôtres], misisset quidem mulieres nobiscum ad hoc : nunc vero nusquam neque jussit hoc, neque per scripturam tradidit, utpote qui naturæ convenientiam et rei decorum nosset, tanquam naturæ auctor et legislator <sup>56</sup>.

La doctrine et la discipline de l'Église, depuis le temps des Apôtres, ont exclu la femme des fonctions sacerdotales et, par voie de conséquence, lui ont fermé l'accès aux ordres. Ni le Christ, ni les Apôtres n'ont préposé les femmes à l'exercice des pouvoirs sacerdotaux. Confinées au ministère de la charité, celles-ci tentèrent quelquefois d'empiéter sur les fonctions ecclésiastiques. Cet essai d'usurpation

<sup>56</sup> L. 3, cap. 9 : MANSI, t. 1, col. 382 D-383 A ; FUNK, p. 199 et 201.

éclata davantage dans le montanisme, « cette audacieuse révolte d'individualités sans mandat, qui prétendaient tout réformer en dehors de l'autorité régulière et le plus souvent contre elle <sup>57</sup> ». Ces mouvements sporadiques, avec les scandales et les défections qui les accompagnèrent, furent l'occasion pour les conciles, les Pères et les écrivains ecclésiastiques de rappeler énergiquement la loi qui interdit aux personnes de sexe féminin la réception de l'ordre et l'exercice des fonctions sacerdotales.

#### CONCLUSION.

L'ordination des femmes se présente donc comme l'aboutissement d'un mouvement d'intrusion, de la part du sexe féminin, dans la hiérarchie d'ordre à laquelle, de droit divin, ne peuvent accéder que les hommes.

Cette intrusion est d'ailleurs le fait de la divagation hérétique.

Les principales étapes historiques de ce mouvement, aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles (et, en anticipant, au II<sup>e</sup>), sont : l'enseignement par les femmes, des Écritures (et des apocryphes), la collation du baptême en dehors des cas de nécessité, l'offrande du sacrifice et la consécration (sans qu'il apparaisse qu'une ordination eût nécessairement préparé à ces fonctions), et l'ordination elle-même aux ordres majeurs.

Chez les montanistes orientaux, dans la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle, les femmes figuraient dans la hiérarchie à un titre que les documents ne permettent pas d'élucider; il est certain que chez les priscillianistes de Gaule — et, pouvons-nous en conclure, d'Espagne — des femmes étaient ordonnées diacres, c'est-à-dire élevées par une ordination proprement dite à l'ordre lévitique.

Toutes ces pratiques s'opposaient à la tradition de l'Église. Aussi furent-elles repoussées par les auteurs ecclésiastiques. L'ordination elle-même des femmes, bien que nécessairement inefficace, fut réprouvée par le concile national de Gaule tenu à Nîmes en 396. Même si des abus continuèrent à se commettre, la discipline ne varia jamais sur ce point.

<sup>57</sup> P. LABRIOLLE, « *Mulieres in ecclesia taceant* », dans *Bulletin d'Ancienne littérature*, t. 1, p. 121-122.

II. — LES DIACONESSES<sup>58</sup>.

Si les femmes sont exclues du sacerdoce et des fonctions sacramentelles réservées aux clercs, l'existence de fait des diaconesses ainsi que la législation qui les régit n'en posent pas moins un problème au regard de l'historien.

## INTRODUCTION : LES DIVERSES ACCEPTIONS DU MOT « DIACONESSE ».

Dissipons dès maintenant une équivoque susceptible de naître à la lecture des textes. Le terme « diaconissa » peut revêtir, comme les termes de même formation, tels « episcopa », « presbytera », « subdiaconissa », plusieurs significations<sup>59</sup>.

1° Le mot peut d'abord signifier la femme du diacre. Nous connaissons des textes où cette acception est évidente, mais ils proviennent d'une époque postérieure à la nôtre. L'emploi d'une telle formation morphologique pour désigner les femmes des clercs majeurs ne se rencontre qu'en Occident. On ne la rencontre pas en Orient, ni au IV<sup>e</sup> siècle. Cette dénomination peut être attribuée au fait qu'en

<sup>58</sup> Sur les diaconesses, on pourra consulter les ouvrages suivants : J. BELLAMY, *Diaconesses*, dans *DB*, t. 2, col. 1400-1401; F. CLAEYS-BOUUAERT, *Diaconesse*, dans *DDC*, t. 4, col. 1193-1196; Y. CONGAR, o.p., *Diaconesses*, dans *Catholicisme. Hier, Aujourd'hui, Demain*, t. 3, col. 719-721; Deaconess Cecilia ROBINSON, *The Ministry of Deaconesses*<sup>2</sup>, London, Methen, [1914]; J. FORGET, *Diaconesses*, dans *DTC*, t. 4a, col. 685-703; Jacques GOAR, o.p. (1601-1654), *Euchologion sive Rituale Græcorum*, Graz, Akademische-u. Verlagsanstalt, 1960 [reproduction photomécanique de l'édition de Venise, 1730], p. 218-222; Henri LECLERCQ, *Diaconesse*, dans *DACL*, t. 4a, col. 725-733; id., [Note], dans HEFELE-LECLERCQ, t. 2a, p. 446-452; P. Bertrand KURTSCHIED, *Historia Juris Canonici. Historia Institutum ab Ecclesiæ Fundatione usque ad Gratianum*, Rome, Catholic Book Agency, 1951, p. 50-53; MANY, *De sacra ordinatione*, p. 176-183; J. MAYER, *Monumenta de viduis, diaconissis virginibusque tractantia*, Bonn, 1938 (Florilegium Patristicum, n° 42); Jean MORIN, orat. (1591-1659), *Commentarius de sacris ordinationibus secundum antiquos et recentiores, latinos, græcos, et babylonios, in tres partes distinctus*, Paris, Meturas, 1655, t. 2, p. 182-192 (l'ouvrage comporte un seul volume, 1<sup>a</sup> Pars III y reçoit une pagination spéciale : nous la désignons comme le t. 2); Dom Jean PARISOT, o.s.b. (1851-1923), *Les diaconesses*, dans *Revue des Sciences ecclésiastiques*, t. 79, 1899, p. 289-304 et 481-496; et t. 80, 1899, p. 193-209; Jean PIEN, s.j., *Tractatus præliminaris de ecclesiæ diaconissis*, dans *Acta Sanct.*, Sept., t. 1, p. i-xxviii; Jean DANIELOU, s.j., *Le ministère des femmes dans l'Eglise ancienne*, dans *La Maison-Dieu*, n° 61 (1<sup>er</sup> trim. 1960), p. 70-96; Louis THOMASSEN, orat., *Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise touchant les bénéfices et les bénéficiers...*, [2<sup>e</sup> éd., 3 vol., Paris, Muguet, 1679-1681], t. 1a, p. 164s.; t. 1b, p. 117s.; Herbert THURSTON, *Deaconesses*, dans *The Catholic Encyclopedia*, t. 4 (1908), col. 651-653.

<sup>59</sup> Voir H. LECLERCQ, *Diaconesse*, dans *DACL*, t. 4a, col. 730; id., dans HEFELE-LECLERCQ, t. 2a, p. 450-451; MANY, *De sacra ordinatione*, p. 187.

Il est intéressant de noter qu'Atton, évêque de Verceil (924-950), distinguait déjà les trois premiers sens du mot, dans une réponse à une consultation du prêtre Ambroise (*Epist.* 8 : *PL*, t. 134, col. 113-115). Remarquons toutefois avec Many (*De sacra ordinatione*, p. 190, n° 3) qu'Atton fait erreur lorsqu'il attribue aux diaconesses le pouvoir de baptiser. Du moins ce pouvoir n'était-il pas général dans l'Eglise.

Occident, la femme d'un clerc majeur ne pouvait vivre conjugalement avec celui-ci ni, parfois, sous le même toit et, à ce titre, acquérait un statut juridique spécial, tandis qu'en Orient, elle maintenait le commerce conjugal et ne faisait point l'objet d'une législation particulière. Le 19<sup>e</sup> canon du concile de Tours (567) statue que les femmes des prêtres, des diacres ou des sous-diacres habitant la campagne doivent vivre avec les femmes esclaves et non avec leurs maris. Ceux-ci doivent demeurer seuls dans leur cellule et s'adonner à la prière. Et le concile d'ajouter :

Nam si inventus fuerit presbiter cum sua presbyteria aut diaconus cum sua diaconissa aut subdiaconus cum sua subdiaconissa, annum intergrum excommunicis habeatur <sup>60</sup>...

2° Il se peut que le terme ait désigné également une abbesse ou une religieuse.

Ainsi sainte Radegonde (v. 520-587), épouse du roi Clotaire I<sup>er</sup>, est consacrée diaconesse par Médard, évêque de Noyon, vers l'an 555 <sup>61</sup>.

Le père Guillaume Cuypers (1686-1741) s'en tient au sens strict du terme <sup>62</sup> qui désigne, comme nous le verrons, une femme qui est membre du clergé et dotée du pouvoir d'exercer certaines fonctions déterminées et plus ou moins étendues selon la législation des églises locales. Mais cette interprétation nous paraît peu probable, en raison de l'opposition qu'a toujours marquée l'Église franque pour les diaconesses <sup>63</sup>. Selon Henri Leclercq, il faudrait entendre : abbesse <sup>64</sup>. Mais on conçoit difficilement la consécration comme abbesse d'une femme qui n'était même pas attachée à un monastère. Aussi René Aigrain voit-il dans le texte de Fortunat la simple consécration d'une

<sup>60</sup> Conc. de Tours, 567, can. 19 : *MGH, Conc.*, t. 1 (Maassen), p. 128, l. 3-5; *MANSI*, t. 9, col. 797 D.

On trouve d'autres textes, de provenance occidentale et pour la même époque : Conc. de Tours, 567, can. 13 [episcopial] : *MGH, Conc.*, t. 1, p. 125, l. 20; *MANSI*, t. 9, col. 795 B; HEFELE-LECLERCQ, t. 3a, p. 189-190. — Conc. d'Auxerre, 578, can. 21 [presbyteral] : *MGH, Conc.*, t. 1, l. 18; *MANSI*, t. 9, col. 914 B; HEFELE-LECLERCQ, t. 3a, p. 187. — Saint GRÉGOIRE I, *Dial.*, l. 4, cap. 11 [presbyteral] : *PL*, t. 77, col. 336 BC; *Clavis PL*, n° 1713. — *Id.*, *Reg.*, IX, 197 [presbyteral] : *MGH, Epist.*, t. 2, p. 187, l. 8; *PL* [l. 9, *Epist.*, 7], t. 77, col. 946 A; *Clavis PL*, n° 1714; JAFFÉ-WATTENBACH, n° 1724.

<sup>61</sup> « ... manu superposita, consecravit diaconam » (VENANCE FORTUNAT, *Vita sanctæ Radegundis*, cap. 12 : *MGH, Auct. antiq.*, t. 4b, p. 41, l. 31; *PL*, t. 88, col. 502 C); *Clavis PL*, n° 1042.

<sup>62</sup> *De S. Radegunde Regina Commentarius Prævius*, § 3, n°s 36-38 : *Acta Sanct., Aug.*, t. 3, p. 54.

<sup>63</sup> Note de Henri Leclercq, dans HEFELE-LECLERCQ, t. 2a, p. 451.

<sup>64</sup> *Id.*, *ibid.*

religieuse ou moniale sans attache avec un monastère<sup>65</sup>. C'est à cette interprétation que les pères Bénédictins de Paris se sont attachés<sup>66</sup>. Elle semble en effet la plus plausible. On ne voit pas que sainte Radegonde pût recevoir la consécration abbatiale, sans être placée en même temps à la tête d'une communauté. Comme il ne paraît pas non plus qu'elle fût une vraie diaconesse, la seule autre alternative qui puisse être acceptée est qu'elle fût consacrée religieuse.

3° Le mot « diaconissa » peut également désigner un titre purement honorifique. Pour fonder ce sens, toutefois, nous ne possédons pas de texte absolument clair<sup>67</sup>.

4° Enfin, le nom peut désigner les femmes qui remplissaient, dans l'Église, certaines fonctions ecclésiastiques, recevaient une consécration ou imposition des mains qui les habilitaient à exercer ces fonctions. Elles obtenaient par là, dans la hiérarchie ecclésiastique, un rang d'honneur, parfois immédiatement au-dessous des diacres. Seules ces diaconesses recevaient donc une ordination. C'est par là qu'elles se distinguaient de toutes les autres femmes appelées, elle aussi, à faire profession de virginité ou de continence : les vierges, les veuves et, en Occident, les femmes des clercs majeurs. Seules donc les diaconesses revêtent un intérêt pour une étude sur le sujet de l'ordination. Appelées ordinairement diaconesses, elles sont parfois désignées comme veuves ou vierges<sup>68</sup>, peut-être en raison de leur condition antérieure à l'ordination.

Il importe de savoir si, aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, ces diaconesses étaient susceptibles d'ordination. Trois questions nous aideront à préciser le problème. Cette ordination que recevaient les diaconesses conférait-elle des pouvoirs d'ordre sacré, ou du moins des pouvoirs semblables à ceux que possédaient d'autres clercs ? Quel était le caractère de cette ordination ou, en d'autres termes, différait-elle des cérémonies prescrites pour les autres ordres, soit majeurs, soit mineurs ? Enfin, établissait-elle les diaconesses dans les rangs du clergé ou de la hiérarchie ? Une réponse à ces questions permettra de déterminer dans

<sup>65</sup> *Sainte Radegonde*, Paris, Lecoffre, 1918 (Coll. *Les Saints*), p. 51-52.

<sup>66</sup> *Vie des Saints*, t. 8, août, Paris, Letouzey et Ané, p. 229.

<sup>67</sup> Voir note de Henri Leclercq, dans HEFELE-LECLERCQ, t. 2a, p. 451.

<sup>68</sup> Voir DUCHESNE, *Origines du Culte chrétien. Etude sur la liturgie latine avant Charlemagne*<sup>5</sup>, Paris, de Boccard, 1920, p. 36-361; H. LECLERCQ, *Diaconesse*, dans *DACL*, t. 4a, col. 725-726.

quelle mesure, durant les deux siècles qui suivirent la paix constantinienne et où s'élabora dans ses grandes lignes la discipline ecclésiastique, les diaconesses étaient considérées comme des sujets de l'ordination.

#### A. LES POUVOIRS DES DIACONESSES.

Certaines fonctions qu'exerçaient alors les diaconesses nous sont révélées par les documents. Quelques-unes relèvent du ministère de la charité et ne soulèvent donc aucun problème. D'autres, au contraire, qui sembleraient réservées strictement aux prêtres ou aux diacres et dériveraient de pouvoirs sacrés reçus à l'ordination, nous induiraient à croire qu'on supposait chez les diaconesses un pouvoir spécial. A leur sujet, il faudra se demander si elles étaient limitées aux églises schismatiques, et dans le cas contraire, rechercher l'attitude adoptée par l'autorité devant de tels agissements. Toutes ces fonctions méritent qu'on les relève plus spécialement.

##### 1. *Le ministère de la charité.*

Dans la première catégorie, on peut faire entrer toutes les activités qui relèvent de la charité ou de l'apostolat.

a) L'assistance prêtée aux femmes, à l'occasion du baptême par immersion, dans le but de ménager la pudeur de celles-ci <sup>69</sup>.

b) L'aide apportée aux femmes malades ou nécessiteuses <sup>70</sup>.

c) La surveillance des femmes qui désiraient s'entretenir avec l'évêque ou avec le prêtre <sup>71</sup>.

d) La garde de la porte d'entrée réservée aux femmes et de l'espace réservé à celles-ci dans l'église <sup>72</sup>.

<sup>69</sup> Saint EPIPHANE, *Panaria*, Hær. 79, n° 3 : éd. ŒHLER, t. 2a, p. 450-453; *PG*, t. 42, col. 743 D-746 A. — Id., *Panaria*, *Expositio fidei*, cap. 20 : éd. ŒHLER, t. 2a, p. 526-529; *PG*, [cap. 21], t. 42, col. 825 A et 826 A. — *Constitutiones Apostolorum*, l. 3, cap. 15 et 16 : MANSI, t. 1, col. 837 CD et 390 AB; FUNK [III, 16], t. 1, p. 209 et 211.

<sup>70</sup> *Didaschalia*, cap. 16, n° 4 : F. NAU, *La Didaschalie des douze apôtres*, traduite pour la première fois par F. N., Paris, Lethielleux, 1912, p. 135; FUNK [III, 12], t. 1, p. 208.

<sup>71</sup> *Constitutiones Apostolorum*, l. 2, cap. 26 : MANSI, t. 1, col. 327 C; FUNK, t. 11, p. 105.

<sup>72</sup> *Constitutiones Apostolorum*, l. 2, cap. 57 et l. 8, cap. 28 : MANSI, t. 1, col. 362 C et 575 D; FUNK [II, 57, 10 et VIII, 28, 6], t. 1, p. 163 et 530. — PSEUDO-IGNACE D'ANTIOCHE (IV<sup>e</sup> s.), *Ad Antiochenos*, cap. 12, n° 2 : *PG*, t. 5, col. 908. La lettre apocryphe attribuée à Ignace d'Antioche date du IV<sup>e</sup> s. (voir F. L. CROSS, editor, *The Oxford Dictionary of the Christian Church*, London, Oxford University Press, [1958], s.v. *Ignatius St.*, p. 677b).

e) La constatation de l'intégrité corporelle<sup>73</sup>.

f) L'enseignement privé donné aux catéchumènes, en cas de nécessité<sup>74</sup>.

Ces fonctions nous sont connues, il est vrai, par des sources particulières, mais rien ne s'oppose à ce qu'elles fussent pratiquées d'une façon assez généralisée, du moins dans l'Église orientale.

L'hagiographie constitue une source plutôt médiocre d'information sur les diaconesses. Sainte Olympias (361/368-v. 409) est certainement l'une des plus connues, grâce à une biographie d'assez peu postérieure à sa mort, grâce aux historiens Pallade et Sozomène, grâce surtout à la correspondance de saint Jean Chrysostome<sup>75</sup>. La plupart de ses activités, toutefois, peuvent être le fait de toute moniale et même de toute chrétienne, ou doivent être attribuées à des qualités personnelles éminentes. On nous raconte, par exemple, que Nectaire, patriarche de Constantinople, la tenait pour une conseillère digne de confiance dans les affaires ecclésiastiques<sup>76</sup>. Il est évident que ce rôle ne saurait être rattaché à la fonction de diaconesse. Pour déterminer ces fonctions, seuls doivent être pris en considération les textes de contenu juridique. Or les sources de la biographie d'Olympias énumérées ici sont assez maigres en détails précis, d'ordre soit juridique soit historique.

## 2. Les fonctions sacrées.

Mais les documents nous font connaître d'autres attributions des diaconesses et qui sembleraient plutôt devoir être réservées aux diacres

<sup>73</sup> SAINT EPIPHANE, *Panaria*, Hæf. 79, n° 3 : éd. ŒHLER, t. 2a, p. 450s.; *PG*, col. 476.

<sup>74</sup> JEAN DIACRE (2<sup>e</sup> moitié du VI<sup>e</sup> siècle). *Commentarii in epistulas S. Pauli*, In *Epist. ad Romanos*, in 16, l. 1 : *PL*, t. 30, col. 714 D; *Clavis PL*, n° 952. Ce commentaire est faussement attribué à saint Jérôme. — La même fonction est réservée dans les *Statuta Ecclesie Antiqua* (n° C [12] : éd. dom Germain MORIN, o.s.b., dans *Sancti Cæsarii Episcopi Opera Omnia*, t. 2, Marietti, 1942, p. 96, l. 16-19; MANSI [n° 12], t. 3, col. 952 B; HEFELE-LECLERCQ [n° 12], t. 2a, p. 113) aux veuves et aux moniales. Ce déplacement de responsabilités peut être attribué à l'opposition rencontrée dans le midi de la France, à cette époque, par l'institution des diaconesses (voir *supra*, note 101 et texte correspondant). — On rapporte que la diaconesse sainte Olympias (361/370-408) catéchisa beaucoup de femmes infidèles (voir Joseph BOUSQUET, *Vie d'Olympias la diaconesse*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, 11 [1906], p. 247 [cette *Vie* par un auteur inconnu, date du milieu du V<sup>e</sup> siècle]; PALLADE, *Histoire lausiaque* [vers 420], cap. 56, n° 2 : A. LUCOT, dans *TDEHC*, t. 15, p. 350 et 351; *PG*, t. 34, col. 1249 C).

<sup>75</sup> Pour les sources de la vie d'Olympias, voir BOUSQUET, dans l'Introduction à la *Vie* de la sainte, *loc. cit.*, ainsi que les PP. BÉNÉDICTINS DE PARIS, *Vie des saints et des bienheureux*, t. 12, Décembre, p. 531-532.

<sup>76</sup> PALLADE, *Dialogus historicus de vita et conversatione beati Joannis Chrysostomi*, cap. 17 : *PG*, t. 47, col. 61.



ou aux prêtres. Et ce sont celles-ci qui, pour l'historien, nouent la difficulté.

Dans l'Église syrienne monophysite, la diaconesse, en plus du ministère de la charité, remplit à peu près l'office de lecteur. Au surplus, elle peut oindre les femmes malades, et même leur administrer l'eucharistie, en l'absence du prêtre et du diacre. Avec l'autorisation de l'évêque, elle peut mêler l'eau au vin dans le calice. Et pourtant, un canon de Jacques d'Édesse (640-708) nous assure qu'elle n'a joui d'aucun pouvoir « intra altare ». La consécration de la diaconesse n'est pas considérée comme un ordre. En d'autres termes, malgré les apparences, on insiste pour dire que les diaconesses n'exercent pas un ordre sacré, mais seulement un ministère ecclésiastique<sup>77</sup>.

L'Église syrienne nestorienne présente à peu près les mêmes caractéristiques<sup>78</sup>.

L'Église catholique montre beaucoup plus de fermeté. Dans l'Église schismatique, on accordait aux diaconesses des fonctions qui ressemblent singulièrement à des fonctions sacrées, tout en niant qu'aucun pouvoir « intra altare » fût impliqué. Dans l'Église catholique, on ne rencontre pas de tels pouvoirs. Si les diaconesses se les permettent, tout aussitôt les conciles ou les écrivains sacrés s'élèvent contre une telle usurpation.

<sup>77</sup> Voir Joseph Simon ASSEMANI (1687-1768), *Bibliotheca orientalis clementino-vaticana*, t. 2, Romæ, Typis S.C. de Prop. Fide, 1721, *Dissertatio de Monophysitis* [sans pagination], 23<sup>e</sup> p. avant la fin.

Plusieurs des sources monophysites sont postérieures à notre époque. Le *Testament de Notre-Seigneur* permet aux diaconesses de porter la communion aux femmes enceintes, la nuit de Pâques (2, 20, 7 : François NAU, *La version syriaque de l'Octateuque de Clément*, dans *Le Canoniste contemporain*, 32 [1909], p. 539). Le *Testament de N.-S.* est un ouvrage dans deux livres, en partie apocalyptique, en partie canonique, rédigé par un auteur monophysite de Syrie, entre 350 et 500. L'original était en langue grecque, mais nous n'en possédons qu'une version syriaque. Le *Testament de N.-S.* forme les deux premiers livres de l'*Octateuque de Clément*, dont F. Nau a donné une traduction française dans la revue citée, entre les années 1907 et 1913. La version syriaque a été éditée, avec une traduction latine, par M<sup>re</sup> J. T. Rahmani, à Mayence, en 1899 (voir E. AMANN, *Testament de N.-S.*, dans *DTC*, t. 15a, col. 194-200; NAU, *loc. cit.*, t. 30, 1907, p. 452-467).

<sup>78</sup> Ici encore, en ce qui concerne les pouvoirs des diaconesses, les documents sont postérieurs au V<sup>e</sup> siècle. Ils peuvent indiquer néanmoins une pratique qui pourrait remonter au milieu du V<sup>e</sup> siècle. Voir J.-B. CHABOT, *Synodicon orientale ou Recueil de synodes nestoriens*, publié, traduit et annoté par J.-B. C., Paris, Imprimerie nationale, 1902 (Notices et extraits des Manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, t. 27), p. 486.

La législation conciliaire de l'époque concerne plutôt soit l'abolition de l'institution, en Occident, soit l'âge requis pour accéder à la dignité de diaconesse, en Orient.

Au demeurant, des témoignages attestent l'inaccessibilité des fonctions sacrées aux femmes. Voici celui de saint Épiphane.

Quoiqu'il y ait dans l'Église un ordre (ἱερέας) des diaconesses, il n'est pas établi pour la fonction du sacerdoce, ni aucun ministère de ce genre. Les diaconesses sont destinées à sauvegarder la décence qui sied à l'égard du sexe féminin, soit en prêtant leur concours à l'administration du baptême, soit en examinant celles qui souffrent de quelque infirmité ou auraient subi quelque violence, soit en intervenant dans les cas où le corps de la femme doit être dénudé, afin de respecter la pudeur des hommes qui accomplissent les saintes cérémonies et de faire en sorte que cette nudité ne soit vue que des diaconesses<sup>79</sup>.

Saint Épiphane réfutait l'erreur des collyridiens : il se devait de justifier la pratique de l'Église et de bien préciser les pouvoirs qu'on attribuait aux diaconesses.

Dans une atmosphère dépourvue de toute polémique, les *Constitutions apostoliques* rendent le même témoignage.

La diaconesse ne bénit pas et ne peut accomplir ce que fait le prêtre ou le diacre. Elle garde les portes et assiste le prêtre lorsque celui-ci confère le baptême aux femmes, et cela pour des raisons de décence<sup>80</sup>.

<sup>79</sup> *Panaria*, Hær. 79, cap. 3 : éd. ŒHLER, t. 2a, p. 450; *PG*, t. 42, col. 745; traduction de F. CLAEYS-BOUUAERT, *Diaconesse*, dans *DDC*, t. 4, col. 1195.

<sup>80</sup> *Constitutiones Apostolorum*, l. 8, cap. 28; MANSI, t. 1, col. 575 CD; FUNK [VIII], 28, 61, t. 1, p. 530.

La raison pour laquelle on réservait aux diaconesses certaines fonctions — telle l'onction sur le corps — dans la collation du baptême aux femmes était que les catéchumènes des deux sexes s'y présentaient dans un état de nudité complète (voir Jules CORBLET, *Histoire dogmatique, liturgique et archéologique du Sacrement de Baptême*, [2 vol., Soc. Gén. de Libr. cath.; Paris, Palmé; Bruxelles, Albanel; Genève, Tremblay, 1881-1882], vol. 2, p. 356-363; H. LECLERCQ, *Nudité baptismale*, dans *DACL*, t. 12b, col. 1801-1805; Mario RICHETTI, *Manuale di storia liturgica* [2<sup>e</sup> éd., Milan, Ancora, 1950-1959], t. 4, p. 105-106); Leclercq reproduit les textes patristiques cités par Corblet, tout en chicanant sur les références qu'il qualifie d'inverifiables. Nous avons vérifié les deux suivantes : saint CYRILLE DE JÉRUS., *Catech. myst. secunda*, [Catech. 20], n<sup>os</sup> 2, 3 : QUAESTEN, *Mon. eucharist. et lit. vetust.* (Flor. Patr., fasc. 7-2), p. 81, l. 12s. et p. 82, l. 6s. et *PG*, t. 33, col. 1077 A et 1080 A; saint JEAN CHRYS., [Epist. 1<sup>re</sup>], Innocentio Episcopo Romæ : *PG*, t. 52, col. 533, circa med. A ces témoignages, on pourra ajouter celui de THÉODORE DE MOPSUESTE, III<sup>e</sup> Homélie sur le baptême (Hom. XIV), § 8, dans *Les Homélies catéchétiques de Théodore de Mopsueste*, par R. TONNEAU, o.p., et R. DEVREESE, Città del Vat., Bibl. Apost. Vat., 1949 (Studi e Testi, 145), p. 417-419.

A ce sujet, M<sup>re</sup> Duchesne écrit : « Il est à peine besoin d'avertir que, malgré cette prescription d'entière nudité, des précautions étaient prises pour que la décence, comme on l'entendait alors, ne fût pas blessée [...]. Il ne faut pas croire, du reste, que la pudeur antique fût aussi aisée à effaroucher que la pudeur moderne (*Origines du Culte chrétien*<sup>5</sup>, p. 331, n<sup>o</sup> 2). H. Leclercq estime que c'est là parler pour ne rien dire et que les mots que nous avons soulignés sont vagues : « Les catéchumènes étaient tout nus, voilà le fait » (*loc. cit.*, col. 1804). Nous ne partageons pas la sévérité de

Un trait postérieur à notre époque établit toutefois que la collation du baptême aux femmes ne fut pas confiée partout aux diaconesses dans l'Église catholique, du moins pas à Jérusalem. En raison du développement de l'Église en dehors de la ville épiscopale, il fallut bien confier aux prêtres le soin d'administrer le baptême<sup>81</sup> jusque-là réservé à l'évêque, dans la ville. D'après *Le Pré spirituel* de Jean Moschus (540/550-619), le moine Conon, du monastère de Penthuela, en Palestine, était ainsi chargé du ministère baptismal. « Quand il faisait les onctions sur les femmes, il en était gêné. » Il faut se souvenir qu'une de ces onctions se faisait sur la poitrine<sup>82</sup>. Un jour, une jeune fille de Perse vint pour être baptisée. Elle était si belle et si fraîche que le moine n'eut pas le courage de lui faire l'onction d'huile sainte. Comme elle attendit deux jours en vain, l'archevêque Pierre, patriarche de Jérusalem (524-544), l'apprit et en fut frappé d'étonnement. Il aurait voulu charger une diaconesse de cette fonction, mais il ne le fit point, *parce que ce n'était point la coutume*. Ce n'est qu'après une purification miraculeuse que le moine revint à ses fonctions, qu'il continua d'exercer pendant de nombreuses années<sup>83</sup>.

En dehors des églises nestorienne et monophysite, il ne semble donc pas que les diaconesses aient joui de pouvoirs sacrés. Chez les hérétiques, la conduite contraire peut s'expliquer de deux façons. En premier lieu, l'on peut contourner le problème en affirmant que les attributions des diaconesses ne sont pas des fonctions sacrées, c'est-à-dire qu'elles ne s'exercent pas à l'autel. Cette réponse vaudrait même de la distribution de la communion et de l'onction des malades. Mais il resterait une difficulté : la permission accordée par l'évêque de mêler l'eau et le vin dans le calice. Pour justifier théoriquement une telle pratique, on pourrait recourir au pouvoir de l'évêque — source suprême de la juridiction dans une église schismatique — et qui, donc, peut autoriser de telles actions. Ou tout simplement, et c'est la deuxième façon d'expliquer le problème historique, on peut répondre

Leclercq et nous croyons que la proportion nu-pudeur n'en est pas une d'ordre mathématique. Lui-même, d'ailleurs, à l'article *Nu (dans l'art chrétien)*, dans *DACL*, t. 12b, col. 1782s., surtout col. 1783, tient compte de cet élément relatif dans la pudeur. »

<sup>81</sup> M<sup>re</sup> DUCHESNE, *Origines du Culte chrétien*<sup>5</sup>, p. 356.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 349.

<sup>83</sup> Jean MOSCHUS, *Le pré spirituel*. Introduction et traduction de M.-J. ROUËT DE JOURNEL, s.j., Paris, Les éditions du Cerf, [1946], (Coll. Sources chrétiennes, n° 12), cap. 3, p. 49; *PG*, t. 87a, col. 2853-2856.

que dans ces cas, l'évêque schismatique outrepassait ses droits, ce dont l'Église n'est pas responsable <sup>84</sup>.

## B. L'ORDINATION DES DIACONESSES.

### 1. *La nature de l'ordination.*

La diaconesse n'a donc pas de pouvoirs sacramentels, du moins dans l'Église catholique. L'ordination doit correspondre aux pouvoirs exercés, elle doit conférer la faculté radicale de les mettre en acte. Que nous enseigne l'histoire sur ce point ?

Nous possédons un certain nombre de textes dont l'interprétation présente, il est vrai, des difficultés, mais qui néanmoins offrent quelques renseignements.

Voici d'abord le texte du 19<sup>e</sup> canon du concile de Nicée (325) :

Au sujet des Pauliniens qui viennent à l'Église catholique, la règle a été posée de les rebaptiser complètement. Si quelques-uns dans les temps passés ont été agrégés au clergé, s'ils paraissent irréprochables, qu'après les avoir rebaptisés, l'évêque de l'Église catholique leur impose les mains (χειροτονέσθωσαν ὑπο τοῦ... ἐπίσκοπου). Mais si à l'examen, ils se révèlent incapables, il convient de les déposer. De même au sujet des *diacres*, et d'un mot au sujet de tous ceux dont il est question dans le *canon*, la même règle sera soigneusement appliquée. Nous avons rappelé aussi aux diaconesses qui sont dans cette situation, qu'elles n'ont pas (reçu) une imposition des mains (χειροθεσίαν), de sorte qu'elles sont absolument comptées parmi les laïques <sup>85</sup>.

Et voici le 15<sup>e</sup> canon du concile de Chalcédoine (451) :

On ne doit pas ordonner (χειροτονέσθωσι) de diaconesse avant l'âge de quarante ans, et avant une enquête sévère. Si après son ordination (χειροθεσίαν) et l'exercice de ses fonctions pendant quelque temps, elle vient à déprécier la grâce de Dieu et à se marier, elle doit être anathématisée ainsi que celui auquel elle s'est unie <sup>86</sup>.

Sans entrer dans le détail des opinions émises sur le 19<sup>e</sup> canon du concile de Nicée, voici l'interprétation que nous en retenons. Il ne s'agit pas ici d'un principe général que les Pères du concile poseraient, en ce sens qu'aucune diaconesse, même dans l'Église, ne recevrait

<sup>84</sup> Voir MANY, *De sacra ordinatione*, p. 192-193.

<sup>85</sup> MANSI, t. 2, col. 675 E-678 B; HEFELE-LECLERCQ, t. 2a, p. 615s., traduction de G. BARDY, *Paul de Samosate*, Louvain, Spicilegium Sacrum Lovaniense, 1923, p. 414. Nous reviendrons sur le sens du mot *canon*. Nous avons lu *diacres*, au lieu de *diaconesses*, d'accord avec la leçon de Gélase, suivie par la Prisca et Gratien (voir HEFELE-LECLERCQ, t. 1a, p. 616).

<sup>86</sup> HEFELE-LECLERCQ, t. 2b, p. 803; SCHWARTZ, t. 2-2-2, p. 58; MANSI, t. 7, col. 377 D.

d'ordination. Les autres conciles et les faits contredisent cette exégèse. Il s'agit des diaconesses paulianistes, lesquelles, comme tous les membres de la secte, ont été baptisées d'une façon invalide. Pour cette raison, elles doivent considérer leur ordination comme nulle, ce qui est le cas de tous les autres clercs. En conséquence, si elles se convertissent, elles appartiennent au laïcat et non au clergé catholique, à moins d'être réordonnées.

Il ne semble pas justifié de distinguer ici la χειροτονία de la χειροθεσία, accorder la première aux diaconesses, mais leur refuser la seconde, comme si la χειροθεσία conférait les pouvoirs d'ordre proprement dits et que la χειροτονία consistât dans une simple imposition des mains. Cette distinction n'est pas acceptable, parce que toutes les ordinations, à cette époque, se conféraient par imposition des mains. Au surplus, le 15<sup>e</sup> canon du concile de Chalcédoine emploie les deux termes pour désigner l'ordination des diaconesses : χειροθεσία, c'est-à-dire action de poser les mains, et χειροτονία, action de tendre la main. D'après les premier et quatrième conciles œcuméniques, les diaconesses recevaient donc une ordination ou imposition des mains<sup>87</sup>.

Les *Constitutions des Apôtres* nous renseignent davantage sur le rite de l'ordination, en nous fournissant une formule d'imposition des mains.

Quant à la diaconesse, voici ce que moi, Barthélémy [la section relative aux ordinations se présente comme une constitution portée par les Apôtres, où chacun est censé prendre la parole à son tour], je dispose. Évêque, tu lui *imposeras les mains* avec l'assistance du presbyterium, des diacres et des diaconesses, et tu lui diras : Dieu éternel, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, créateur de l'homme et de la femme, vous qui avez rempli de votre esprit Marie, Débora, Anne et Holda, vous qui n'avez pas dédaigné de faire naître d'une femme votre Fils unique, vous qui dans le tabernacle de l'alliance et dans le temple avez rétabli des femmes gardiennes de vos saintes portes, jetez maintenant un regard sur votre servante que voici, destinée au diaconat (εἰς διακονίαν) : donnez-lui l'Esprit-Saint, purifiez là de toute souillure corporelle et spirituelle, afin qu'elle remplisse dignement l'office qui lui sera confié, pour votre gloire et à la louange de votre Christ, avec lequel honneur et adoration soient à vous et au Saint-Esprit dans tous les siècles. Amen<sup>88</sup>.

<sup>87</sup> Nous suivons ici l'opinion de FORGET, *Diaconesses*, dans *DTC*, t. 4a, col. 693.

<sup>88</sup> *Constitutiones Apostolorum*, l. 8, cap. 20 : MANSI, t. 1, col. 572; FUNK [VIII, 19], t. 1, p. 524. Nous avons adopté la traduction de FORGET, *Diaconesses*, dans *DTC*, t. 4a, col. 693.

Au surplus, les *Constitutions des Apôtres* distinguent très bien ceux qui ne le sont pas. Reçoivent la *χειροτονία*: les prêtres<sup>89</sup>, les diacres<sup>90</sup>, les diaconesses<sup>91</sup>, les sous-diacres<sup>92</sup> et les lecteurs<sup>93</sup>. Au contraire, d'autres catégories de personnes dans l'Église ne sont pas ordonnées, c'est-à-dire ne reçoivent pas de *χειροτονία*, les confesseurs<sup>94</sup>, les vierges<sup>95</sup>, les veuves<sup>96</sup> et les exorcistes<sup>97</sup>. On comprend très bien alors que saint Basile se refuse à ce que soit rendu au commerce charnel le corps des diaconesses, parce que consacré<sup>98</sup>. Sans doute, la vierge aussi est consacrée au Seigneur, mais la diaconesse l'est d'une façon spéciale, par une ordination qu'elle seule, de toutes les femmes, partage avec les clercs du sexe masculin.

Comme pour tous les ordres, l'ordination des diaconesses se présente donc comme une imposition des mains accompagnée d'une invocation<sup>99</sup>.

<sup>89</sup> L. 8, cap. 16 : MANSI, t. 1, col. 568 D; FUNK, t. 1, p. 521s.

<sup>90</sup> L. 8, cap. 17 : MANSI, t. 1, col. 569 BC; FUNK, t. 1, p. 523s.

<sup>91</sup> L. 8, cap. 19 : MANSI, t. 1, col. 570 D; FUNK, t. 1, p. 524.

<sup>92</sup> L. 8, cap. 21 : MANSI, t. 1, col. 572 B; FUNK, t. 1, p. 524.

<sup>93</sup> L. 8, cap. 22 : MANSI, t. 1, col. 572 D; FUNK, t. 1, p. 526.

<sup>94</sup> L. 8, cap. 23 : MANSI, t. 1, col. 573 A; FUNK, t. 1, p. 526.

<sup>95</sup> L. 8, cap. 24 : MANSI, t. 1, col. 573 B; FUNK, t. 1, p. 528.

<sup>96</sup> L. 8, cap. 25 : MANSI, t. 1, col. 573 C; FUNK, t. 1, p. 528.

<sup>97</sup> L. 8, cap. 26 : MANSI, t. 1, col. 573 D; FUNK, t. 1, p. 528.

<sup>98</sup> SAINT BASILE, *Epist.* 199 (*Epist. can.* 2<sup>a</sup>), can. 44 : éd. GRENIER-MARAN, t. 3b, p. 429.

<sup>99</sup> Voir M<sup>sr</sup> DUCHESNE, *Origines du Culte chrétien* 5, p. 396s.

Il n'a pas été tenu compte, dans cette étude, du 11<sup>e</sup> canon du concile de Laodicée : « Que les soi-disant *presbutides* ou *præsidentes* ne soient pas établies dans l'Église » (HEFELE-LECLERCQ, t. 1b, p. 1003; MANSI, t. 2, col. 565 D et 566 D, ainsi que 578 B [version de Denys]; Hefele-Leclercq suivent la version de Denys, lequel traduit *καθ'ἑξῆς* par *ordinari*; il nous a paru préférable de traduire par *établir*). On est trop mal fixé sur le sens précis de ce canon pour en tirer des conclusions assurées.

En premier lieu, il fallait déterminer le sens de *presbutides* et *præsidentes*. Trois opinions ont été émises sur ce point : 1<sup>o</sup> les uns entendent ces termes des diaconesses supérieures; 2<sup>o</sup> d'autres croient qu'il s'agit des simples diaconesses; 3<sup>o</sup> enfin, des auteurs tels que Balsamon et Zonaras les interprètent de femmes d'un certain âge, choisies dans la communauté, et auxquelles on confiait la surveillance des femmes à l'église. La première opinion aurait, au dire de Hefele-Leclercq, une chance d'être la bonne, corroborée qu'elle est par un texte de saint Epiphane, lequel est contemporain du concile de Laodicée. Selon ces historiens, le début de *Panarion*, Hær. 79, cap. 4 (éd. ŒILER, t. 2a, p. 453; PG, t. 42, col. 745 A) pourrait s'interpréter de façon à ranger les *presbutides* dans la catégorie des diaconesses, à un rang spécial (voir la traduction, assez libre, de HEFELE-LECLERCQ, t. 1b, p. 1003). La deuxième opinion soutient que les diaconesses portaient différents noms, celui de *præsidentes*, en raison de leurs fonctions, et celui de *presbutides*, en raison de leur âge. L'opinion des commentateurs grecs, enfin, se fonde sur l'histoire, mais aucun texte n'est apporté pour déterminer le rang de ces *presbutides* dans l'Église (dans BEVERIDGE, *Synodicon*, t. 1, p. 458).

Le désaccord n'en reste pas là. On ne s'entend pas davantage, lorsqu'il faut déterminer le sens de *καθ'ἑξῆς*. Le verbe peut signifier soit *établir*, soit *ordonner*

Les textes analysés jusqu'à présent nous renseignent sur la pratique de l'Église de l'Orient. Pour l'Occident, nous sommes dépourvus de toute information. Les *Ordines Romani* qui nous indiquent le rite de l'ordination des diaconesses sont d'un âge postérieur à notre époque. Même si la liturgie qu'ils contiennent est d'un âge antérieur à la date des manuscrits qui la décrivent, il n'est pas permis de remonter de quatre ou cinq siècles sans sortir du domaine de l'hypothèse<sup>100</sup>.

Toutefois, le 26<sup>e</sup> canon du concile d'Orange (441) touche à notre sujet.

Que l'on ne procède pas à l'ordination des diaconesses; et s'il en est encore, qu'elles se soumettent à la bénédiction qui est donnée au peuple<sup>101</sup>.

solennellement. On obtient donc une grande variété d'opinions sur le canon du concile de Laodicée.

Au risque d'ajouter à cette multiplicité d'interprétations, il semble qu'on pourrait donner le sens suivant à ce canon. Dans le texte déjà cité de saint Epiphane, les *presbutides* sont bien mentionnées, mais non pas comme membres de l'ordre des diaconesses : elles font plutôt partie des veuves, ce sont des femmes choisies parmi les plus âgées des veuves, et destinées à des fonctions spéciales qui n'ont, toutefois, rien de sacerdotal (voir *loc. cit.*). Or, les *Constitutions des Apôtres*, collection contemporaine à la fois de saint Epiphane et du concile de Laodicée, établissent également une distinction entre les diaconesses et les veuves : celles-là sont constituées par une imposition des mains ou ordination, mais non pas celles-ci. Le canon 11 du concile de Laodicée supprimerait simplement cette catégorie supérieure de la classe des veuves : il interdit de les constituer. Le texte même du canon ne permet pas de croire qu'il s'agisse d'ordination : on ne défend pas d'ordonner les *presbutides*, mais de les établir. On ne supprime pas la catégorie des simples veuves, mais on en abolit la classe supérieure. Cette interprétation concorde avec celle de Balsamon et Zonaras (*loc. cit.*), sauf à spécifier que les *presbutides* occupaient un rang à part dans l'ordre des veuves. G. Bardy, naguère, s'est rangé à la première des opinions cataloguées ici, mais son étude ne fait que reprendre, sur ce point, la position de Hefele-Leclercq (*Laodicée, Concile et canons de*, dans *DDC*, t. 6, [col. 338-343], col. 340-341). J. Gaudemet n'ose prendre position sur ce point, mais semble préférer l'opinion de Hefele-Leclercq (voir *L'Eglise dans l'Empire romain*, p. 124, n° 1).

L'interprétation proposée ici trouve un appui secondaire dans les vieilles versions latines des canons de Laodicée. Si les deux versions de Denys ne sont pas claires sur les personnes qui font l'objet du canon 11 de Laodicée, d'autres versions, très anciennes, ne laissent aucun doute. Ce sont l'*Hispana* ou *Isidoriana* (qui date de la 1<sup>re</sup> moitié du V<sup>e</sup> s.), l'*Epitome Hispana* (fin du VI<sup>e</sup> s.), l'*Epitome* du diacre Fulgence Ferrand (ca. a.546) : TURNER, t. 2, p. 350, 351a, 393b, resp.

Peut-on ajouter que cette interprétation s'insère très bien dans l'évolution historique des « trois formes possibles d'aménagement des ministères féminins, laïque, cléricale, religieuse » que le P. Jean Daniélou, s.j., a si bien décrite (*Le ministère des femmes dans l'Eglise ancienne*, dans *La Maison-Dieu*, n° 61, 1960 [p. 70-96]). Au moment où l'institution des veuves commençait à décliner, celle des diaconesses prenait un essor très vif.

<sup>100</sup> Voir Michel ANDRIEU, *Les Ordines Romani du Haut Moyen Age*, t. 1, *Les Manuscrits*, Louvain, Spicilegium Sacrum Lovaniense, 1931 (Etudes et documents, Fasc. 11), Tables, s.v. *diacona* et *diaconissa*. Voir aussi MANY, *De sacra ordinatione*, p. 178-179.

<sup>101</sup> MANSI, t. 6, col. 440 A; HEFELE-LECLERCQ, t. 2a, p. 446s., traduction de CLAEYS-BOUUAERT, *Diaconesse*, dans *DDC*, t. 4, col. 1194.

Cette attitude s'explique par le fait que l'Occident chrétien ne se montra jamais très favorable à l'ordre des diaconesses<sup>102</sup>. Cette opposition n'empêchera pas l'institution d'y persévérer jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle. Les évêques de Gaule, tout particulièrement, tentèrent de l'extirper, pas toujours avec succès. Avec la disparition du baptême par immersion, on ne sentait plus la nécessité du ministère des femmes dans l'Église. La décision des Pères d'Orange ne porta point des fruits instantanés, car les conciles gaulois des siècles suivants durent revenir sur la prohibition<sup>103</sup>.

Mais le canon lui-même prouve le fait que, antérieurement, l'on avait conféré l'ordination aux diaconesses, et la nécessité où l'on sera pendant longtemps de renouveler l'interdiction laisse entendre que l'institution s'est prolongée.

Les textes juridiques des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles autorisent la conclusion que l'on procédait alors à une ordination des diaconesses, semblable à toutes les autres ordinations, et source de pouvoirs qui devaient s'exercer « extra altare », en dehors de l'autel.

## 2. *L'âge requis.*

On pourrait, selon un procédé très justifiable, remettre à plus tard l'étude des conditions prérequisées à l'ordination des diaconesses. Deux de ces conditions peuvent y gagner à être exposées ici : l'âge nécessaire et l'état personnel, en comprenant sous ce dernier terme la condition juridique d'une personne vis-à-vis le mariage : état de virginité, de mariage, de viduité ou de remariage. Ces deux points seront donc considérés ici, à la suite de la nature de l'ordination des diaconesses.

<sup>102</sup> Il est inexact et anachronique de faire remonter l'opposition de l'Eglise romaine à l'endroit des diaconesses jusqu'au pape Soter (166-175 ?). La fausse décrétale attribuée à celui-ci (*Decretales pseudo-isidorianæ*, éd. HINSCHIUS, p. 124) a été composée vers 840. Le faussaire a dû s'appuyer sur la *vita* de Soter dans le *Liber Pontificalis* (éd. DUCHESNE, t. 1, p. 135). D'après ce recueil, Soter interdit aux moines de toucher le corporal (*pallam sacratam*) et de déposer l'encens, à l'intérieur de l'église. Dans le pseudo-Isidore, c'est aux moniales que Soter interdit de toucher les vases sacrés et d'offrir l'encens. Gratien ne fait que reprendre le texte des *Fausses Décretales* (D. 23, c. 25). Il faut, ici, remarquer deux choses : 1<sup>o</sup> le caractère apocryphe des trois documents qui constituent cette généalogie; 2<sup>o</sup> l'absence de la mention, au moins explicite, des diaconesses dans ces documents. André Rosambert n'a pas noté ces points (*La Veuve en Droit canonique jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Dalloz, p. 67; sur cet ouvrage, voir G. LE BRAS, dans *Revue des Sciences religieuses*, 6 [1926], p. 281-288).

<sup>103</sup> Voir HEFELE-LECLERCQ, t. 2a, p. 451; J. MAYER, *Monumenta de viduis*, p. 44s.



Déjà saint Paul avait fixé l'âge de soixante ans pour les femmes qui désiraient se faire inscrire au « rôle » des veuves<sup>104</sup>.

C'est l'âge canonique de la vieillesse pour les anciens, celui fixé par Platon pour les hommes et les femmes appelés à devenir prêtres de sa cité idéale, et par les Orientaux pour se retirer des affaires et se livrer au repos de la contemplation; c'est aussi celui où normalement on n'a plus le désir de se remarier<sup>105</sup>.

La *Didascalie* avait porté l'âge d'admission des femmes au diaconissat à cinquante ans<sup>106</sup>. Les *Constitutions apostoliques* le ramenèrent à soixante, en s'appuyant sur le texte déjà cité de saint Paul<sup>107</sup>.

Vers la même époque, le 21 juin 390, l'empereur Théodose voulut maintenir cette norme, pour des motifs qui ne coïncident pas nécessairement avec ceux du législateur ecclésiastique. Cette constitution détermine, dans le prologue, trois points distincts : 1° l'âge d'accession des femmes au diaconissat est de soixante ans; 2° le soin des enfants doit être confié à un curateur, si c'est nécessaire; 3° toute une série de mesures empêche la femme qui a choisi cet état de vie de disposer librement de ses biens, surtout en faveur des églises, des clercs, des pauvres<sup>108</sup>. Deux mois plus tard, le 23 août 390, cette dernière partie de la loi sur les diaconesses était révoquée<sup>109</sup>.

Il est permis de supposer que ces deux constitutions de Théodose furent inspirées par la conduite, disons le cas d'Olympias<sup>110</sup>. A un âge inférieur peut-être à vingt ans, dans le courant de l'année 386, cette jeune patricienne devient veuve. Elle est immensément riche. Théodose lui destine un de ses propres cousins, mais Olympias refuse

<sup>104</sup> 1 Tim. 5, 9.

<sup>105</sup> C. SPICQ, o.p., *Les Epîtres pastorales*, Paris, Gabalda (Etudes bibliques), p. 169.

<sup>106</sup> L. 3, cap. 1, n° 1 : FUNK, t. 1, p. 182; NAU [cap. 14, I, n° 1], *La Didascalie*, p. 121.

<sup>107</sup> L. 3, cap. 1, n° 1 : éd. FUNK, t. 1, p. 183. — En marge des deux derniers textes cités ici, voir Anne-Marie MALINGREY, dans JEAN CHRYSOSTOME, *Lettres à Olympias*, Introd., (Sources chrétiennes, n° 13), p. 15; René METZ, *La Consécration des Vierges dans l'Eglise romaine. Etude d'histoire de la liturgie*, Paris, Presses universitaires, 1954 (Univ. de Strasbourg, Fac. de Théol. cath.), p. 104-105.

<sup>108</sup> *Cod. Theod.*, 16, 2, 27.

<sup>109</sup> *Ibid.*, 16, 2, 28. — La loi du 21 juin comportait également un paragraphe extrêmement sévère qui interdisait aux femmes de se couper les cheveux. On pourrait se demander si la loi du 23 août 390 abroge toute la loi du 21 juin de la même année ou seulement la section relative à la libre disposition par les diaconesses de leurs biens temporels. Il semble bien que la loi postérieure n'abroge que cette section de la loi antérieure. L'ordination d'Olympias comme diaconesse à un âge inférieur à quarante ans demeurera donc une faveur spéciale du monarque.

<sup>110</sup> Il a été question d'Olympias *supra*, note 75. Rappelons qu'Olympias n'est pas une femme obscure, mais une patricienne bien connue de l'empereur.

toutes secondes noces. L'empereur fit mettre sous séquestre les biens de la jeune femme jusqu'au jour où celle-ci aura atteint l'âge de trente ans. Quatre ans plus tard, touché par le détachement et la sincérité d'Olympias, Théodose lui rend la libre disposition de ses biens. Cette mesure particulière doit se situer à peu près au temps des deux constitutions déjà mentionnées et il est possible que ce fût la conduite d'Olympias qui poussa Théodose à révoquer la seconde par la première. De toute façon, Olympias est ordonnée diaconesse par Nectaire (381-397), prédécesseur de Jean Chrysostome au siège de Constantinople<sup>111</sup>. Olympias fonde un monastère contigu à Sainte-Sophie, lequel abrite deux cent cinquante femmes<sup>112</sup>. Trois de ses parentes, les trois sœurs, reçoivent le diaconissat des mains de saint Jean Chrysostome et le texte de la *Vita* ne donne pas l'impression qu'elles soient des femmes âgées<sup>113</sup>.

Enfin, au concile de Chalcédoine, l'âge requis pour l'ordination des diaconesses est légalement abaissé à quarante ans, sans que l'on

<sup>111</sup> L'auteur anonyme de la *Vie d'Olympias la diaconesse* (milieu du V<sup>e</sup> s.) nous dit d'abord : « A son retour de la guerre contre Maxime, l'empereur lui [à Olympias] fit rendre la disposition de ses biens » (en 391) [cap. 5], et un peu plus loin : « Par la volonté divine, elle [Olympias] est ordonnée diaconesse » [cap. 6] (*Revue de l'Orient chrétien*, t. 11, p. 238 et 239). Nous savons que cette ordination fut faite par Nectaire (SOZOMÈNE, *Historia eccl.*, l. 8, cap. 9, n<sup>o</sup> 1 : *GCS*, t. 50, p. 361; *PG*, t. 67, col. 1537 G-1538 Cs.). — On peut être persuadé que Théodose donna son assentiment à l'ordination d'Olympias. Ce que nous savons du caractère de Nectaire nous garantit qu'il ne se serait pas opposé aux volontés de l'empereur (voir G. BARDY, *Saint Jean de Constantinople*, dans FLICHE-MARTIN, t. 4, p. 129-130).

<sup>112</sup> Voir *Vie d'Olympias la diaconesse*, cap. 6, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. 11, p. 239-240. Sur ce monastère, voir R. JANIN, a.a., *La Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, 1<sup>re</sup> partie, *Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique*, t. 3, *Les églises et les monastères*, Paris, 1953 (Publications de l'Institut français d'Études byzantines), pp. 395-396.

<sup>113</sup> Ces trois parentes d'Olympias sont : Elisanthia, Martyria et Palladia. L'auteur de la *Vie d'Olympias la diaconesse*, cap. 7, nous dit que Jean Chrysostome les ordonna diaconesses « afin que les quatre services de diaconesses se succèdent sans interruption dans le saint monastère établi par elles » (*Revue de l'Orient chrétien*, t. 11, 1906, p. 240). Ni l'éditeur (*Analecta bollandiana*, t. 15, 1896, p. 415) ni Joseph Bousquet, traducteur de cette *Vita* (*loc. cit.*) n'a donné d'explication de ces « quatre services de diaconesses ». Voici une interprétation que nous présentons à titre d'hypothèse. Du temps de Justinien, le clergé qui appartenait à Sainte-Sophie desservait également Sainte-Érène, Notre-Dame des Chalkopractia et Saint-Théodore de Sphoraxios, groupées avec Sainte-Sophie et formant un tout. De ces églises, les deux premières datent de la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle, les deux autres, du V<sup>e</sup>. Les deux premières, Sainte-Sophie et Sainte-Érène, existaient donc du temps d'Olympias et de ses compagnes. Justinien, en 535, limitera à quarante le nombre des diaconesses appelées à desservir les quatre églises (*Nov.* 3, cap. 1) (voir *infra*, note 132). Il est permis de croire qu'au début du IV<sup>e</sup> s., quatre diaconesses n'étaient certainement pas de trop pour deux églises. Le service des diaconesses devait s'exercer dans les églises et non à l'intérieur du monastère. Sur les églises mentionnées ici, voir JANIN, *op. cit.*, p. 108s., 159s., 246s., 471s.

soit autrement informé sur les motifs qui inspirèrent les Pères dans leur décision <sup>114</sup>.

### 3. *La condition juridique personnelle préalable.*

Il semble que le diaconissat ait été ouvert principalement aux veuves. Saint Paul, la *Didascalie* et les *Constitutions apostoliques* le laisseraient croire <sup>115</sup>. Et pourtant, au témoignage de saint Épiphane, même les vierges pouvaient entrer dans cet ordre. Dans le chapitre du *Panarion* consacré aux collyridiennes, il mentionne les veuves seulement comme sujettes du diaconissat <sup>116</sup>, mais dans l'*Expositio fidei* qui termine le *Panarion*, il mentionne trois catégories de femmes qui peuvent accéder à cet ordre : les femmes mariées une seule fois et ayant gardé la continence, les veuves qui n'ont contracté qu'un mariage et les femmes qui ont gardé la virginité perpétuelle <sup>117</sup>. Épiphane ne s'appuie pas uniquement sur une érudition sur laquelle on pourrait toujours vétiller, mais, peut-on dire, sur une expérience des choses contemporaines.

L'histoire fait connaître quelques cas de diaconesses issues de ces trois catégories.

Nous connaissons un exemple de femme mariée ayant gardé la continence dans le mariage — avec le degré de certitude qu'une telle matière autorise, — celui d'Olympias <sup>118</sup>.

Quelques cas de vierges qui ont accédé au diaconissat nous ont été transmis par l'histoire. Citons tout de suite le cas de Nicaréte († après 404), qui a toujours refusé, malgré les instances de Jean Chrysostome, l'honneur du diaconissat ou la direction des vierges ecclésiastiques <sup>119</sup>. L'exemple prouve que la chose pouvait se faire. Les trois parentes d'Olympias, qui étaient vierges, reçurent le diaconis-

<sup>114</sup> Voir *supra*, note 86.

<sup>115</sup> Voir *supra*, notes 104, 106, 107.

<sup>116</sup> Hær. 79, n° 4 : *PG*, t. 42, col. 745 A et 746 A.

<sup>117</sup> Cap. 21 : *PG*, t. 42, col. 825 A-826 A.

<sup>118</sup> PALLADIUS, *Dialogus de vita S. Joannis Chrysostomi*, cap. 17 : *PG*, t. 47, col. 60, *circa med.* Le *Dialogus* est écrit vers 408, alors qu'Olympias est encore vivante. Le passage utilisé ici est repris, vers 450, par l'auteur anonyme de la *Vie d'Olympias*, cap. 2, dans *Revue de l'Orient chrétien*, 11 (1906), p. 236. D'après Pallade, Olympias n'aurait pas vécu vingt mois avec son époux. D'après la *Vie*, moins d'un an (*loc. cit.*, p. 235-236). « Pour elle [Olympias], écrit Pallade, elle demeura jusqu'à la fin [du mariage] parfaitement vierge. »

<sup>119</sup> SOZOMÈNE, *Historia eccl.*, l. 8, cap. 23 : *PG*, t. 67, col. 1575 CD et 1576 C.

sat des mains de saint Jean Chrysostome<sup>120</sup>. Lampadia, également vierge, fut diaconesse dans le monastère de Macrine, sœur de saint Grégoire de Nysse<sup>121</sup>. L'exemple apporté par Tertullien d'une vierge de moins de vingt ans et entendu par quelques-uns d'une ordination au diaconissat, nous paraît un cas d'admission plutôt dans le groupe des veuves<sup>122</sup>.

Enfin, pour les veuves admises à l'ordre des diaconesses, nous croyons que ce fut le cas ordinaire. Le langage d'Épiphane le laisse entendre. La législation de Théodose sur l'âge d'admission également<sup>123</sup>. Le texte des *Constitutions apostoliques* se comprend mieux s'il est appliqué surtout aux veuves<sup>124</sup>. On pourrait probablement citer plusieurs noms. Mentionnons celui de Denyse, mère de saint Euthyme le Grand. Le biographe de celui-ci ne donne pas beaucoup de détails, dont nous aurions pourtant été avides. A la mort de son époux, Denyse présenta son fils, alors âgé de deux ou trois ans, à Otrée, évêque de Mélitène, métropole de la petite Arménie. L'évêque fit de l'enfant un lecteur et de la mère, une diaconesse de l'église<sup>125</sup>.

### C. LA SITUATION DES DIACONESSES DANS LE CLERGÉ.

Un dernier aspect de la condition des diaconesses de nature à nous renseigner sur leur aptitude à l'ordination est leur situation dans le clergé. L'ordination est directement ordonnée à la transmission de certains pouvoirs. Mais en même temps, elle confère un rang déterminé dans l'Église. Les diaconesses faisaient-elles partie du clergé ? Quelle position y occupaient-elles ? Une réponse à ces questions nous éclairera singulièrement.

<sup>120</sup> Voir *supra*, note 113. Voir *Vie d'Olympias la diaconesse*, cap. 6 et 7, dans *Revue de l'Orient chrétien*, 11 (1906), p. 240.

<sup>121</sup> *Vita S. Macrinæ virginis* : *PG*, t. 46, col. 987 D-988 D.

<sup>122</sup> « Plane scio alicubi uirginem in uiduatu ab annis nondum uiginti collocatam » (*De uirginibus uelendis*, cap. 9, n<sup>os</sup> 2-3 : *CCL*, t. 2, p. 1219, l. 15-19; *PL*, t. 2, col. 202). Jean Gaudemet entend le texte d'une ordination au diaconissat (*L'Eglise dans l'Empire romain*, p. 123, n<sup>o</sup> 4).

<sup>123</sup> Voir *supra*, note 108.

<sup>124</sup> Voir *supra*, note 107.

<sup>125</sup> Voir Raymond GÉNIEP, o.p., *Vie de saint Euthyme le Grand (377-473). Les moines et l'Eglise en Palestine au V<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gabalda, 1909, p. 54s., 58.

1. *L'association au clergé.*

Il semble bien que les diaconesses faisaient partie du clergé.

Déjà Tertullien le laissait entendre lorsqu'il disait : « *Quanti igitur et quantæ in ecclesiasticis ordinibus de continentia censentur*<sup>126</sup>. » Tertullien pense certainement aux vierges et aux veuves. Il est difficile d'étendre le texte aux diaconesses dont on ne trouve aucune mention ni chez Tertullien ni chez saint Cyprien. Mais il est intéressant de noter que, d'après le fougueux polémiste, des femmes pouvaient faire partie des *ecclesiastici ordines*.

Saint Épiphané, dans son *Panarion*, décrit l'ordre établi dans l'Église. Il y distingue la virginité, la viduité et l'état de mariage. Au sommet se trouvent le sacerdoce et les autres ordres. Dans la hiérarchie, les diaconesses obtiennent une situation intermédiaire. Les évêques, les diacres, les sous-diacres et les lecteurs viennent en premier lieu. Puis suivent les diaconesses, appelées uniquement à sauvegarder la pudeur des femmes à l'occasion du baptême ou de l'examen corporel. Viennent enfin les autres ordres : les exorcistes, les interprètes, les fossoyeurs, les portiers et autres clercs<sup>127</sup>. Pour saint Épiphané, les diaconesses obtiennent donc un rang inférieur aux sous-diacres.

D'un autre côté, dans les *Constitutions des Apôtres*, elles sont mentionnées immédiatement après les diacres. Leur ordination est rapportée avant celle des sous-diacres et des lecteurs. On aurait tort de voir là une inversion purement accidentelle : la hiérarchie est respectée pour tous les autres ordres<sup>128</sup>.

Dans les mêmes *Constitutions des Apôtres*, les diaconesses sont encore citées parmi les membres du clergé, à l'occasion de la distribution des eulogies. On détermine d'abord la répartition des offrandes des fidèles : les prémices sont offertes à l'évêque, aux prêtres et aux diacres, pour les nourrir ; la dîme est donnée aux autres clercs, aux vierges, aux veuves et aux pauvres<sup>129</sup>. Puis suivent les règlements sur

<sup>126</sup> TERTULLIEN, *De exhortatione castitatis*, cap. 13, n° 4 : CCL, t. 2, p. 1035, l. 35-36 ; CSEL, t. 70, p. 152, l. 35 ; PL, t. 2, col. 930 A ; Clavis PL, n° 20.

<sup>127</sup> SAINT ÉPIPHANE, *Panaria, Expositio fidei*, cap. 20 : éd. ŒHLER, t. 2a, p. 526-529 ; PG [cap. 21], t. 42, col. 821 D-826 A.

<sup>128</sup> L'ordination des diacres y est mentionnée au l. 6, cap. 17 (MANSI, t. 1, col. 569 BC ; FUNK, t. 1, p. 523s.), celle des diaconesses au l. 8, cap. 19-20 (MANSI, t. 1, col. 572 A ; FUNK, t. 1, p. 524), et celle des sous-diacres au l. 8, cap. 21 (MANSI, t. 1, col. 572 ; FUNK, t. 1, p. 524).

<sup>129</sup> L. 8, cap. 30 : MANSI, t. 1, col. 578 AB ; FUNK, t. 1, p. 532.

les eulogies, c'est-à-dire le superflu du pain offert par les fidèles pour le sacrifice et qui recevait non la bénédiction sacramentelle mais la bénédiction d'offrande : quatre portions seront offertes à l'évêque, trois au prêtre, deux au diacre, et une seule portion aux sous-diacres, lecteurs, chantres et diaconesses<sup>130</sup>. Ici, les diaconesses sont mentionnées en dernier lieu, mais la classification se fait en connexion avec une aide matérielle apportée aux clercs, et non en fonction de l'ordination. Le peu de renseignements que nous possédons sur ces eulogies, ne permet pas d'expliquer davantage ce mode de distribution<sup>131</sup>.

Les témoignages précédents établissent que les diaconesses étaient considérées comme membres du clergé. D'autres témoignages postérieurs conduiraient à la même conclusion<sup>132</sup>.

## 2. L'inscription au « canon » de l'église.

Les historiens affirment également que les diaconesses étaient inscrites au « canon de l'église ». Cette inscription coïncide-t-elle donc avec l'incorporation dans les rangs de la hiérarchie ou, au contraire, comporte-t-elle un privilège spécial ? Que signifie-t-elle, d'une façon précise ? La question, en raison de sa complexité, mérite d'être étudiée à part. Le « canon » signifie certainement une matricule d'église<sup>133</sup>. Mais quelles personnes y étaient enregistrées ? Ici commence la difficulté<sup>134</sup>.

<sup>130</sup> L. 8, cap. 31 : MANSI, t. 1, col. 578 BC; FUNK, t. 1, p. 532-535.

<sup>131</sup> Sur les eulogies, voir dom Laurent JANSSENS, o.s.b., *Les eulogies*, dans *Revue bénédictine*, 7 (1890), p. 515-520; J. GAILLARD, o.s.b., *Eulogies*, dans *Catholicisme*, t. 4, col. 684-686; H. LECLERCQ, *Eulogies*, dans *DACL*, t. 5a, col. 733-734; Mario RICHETTI, *Storia liturgica*, t. 3<sup>2</sup>, p. 473-476.

<sup>132</sup> Il est intéressant de noter la préséance suivie par Justinien, lorsqu'il entreprend de déterminer le nombre des clercs, pour le personnel de Sainte-Sophie de Constantinople : il n'y faudra pas dépasser le chiffre de 60 prêtres, 100 diaques (diaconi masculi), 40 diaconesses (diaconi feminæ), 90 sous-diacres, 110 lecteurs, 25 chantres, « ita ut sit omnis numerus reverendissimorum clericorum sanctissimæ majoris ecclesiæ in quadringentis viginti quinque, et insuper centum existentibus his qui vocantur ostiarii » (*Nov.* 3, 1, 1). Voir *supra*, note 113.

<sup>133</sup> Voir DU CANGE, *Glossarium mediæ et infimæ græcitatís*, s.v.

<sup>134</sup> L'incertitude se manifeste un peu chez tous. Les traducteurs témoignent d'un grand embarras quand ils rencontrent le mot. Denys, à quatre canons d'intervalle, le rend par deux idées qui ne sont pas identiques : ceux qui font partie du clergé et ceux qui sont sous la règle (concile d'Antioche de 341, canons 2 et 6 : TURNER, t. 2, p. 243 et 253; MANSI, t. 2, col. 1321 D et 1323 A). Les copistes se sentent tout aussi gênés : pour trouver un sens plus facile, on substitue un autre mot (voir un exemple dans dom Antoine-Augustin TOUTÉE [1677-1718], [*Notes sur*] *S. Cyrille de Jérusalem, Catecheses, Procathech.*, cap. 4 : PG, t. 33, col. 340 B, note 4). Les éditeurs font preuve parfois d'une grande érudition, mais sans supprimer le problème (voir dom TOUTÉE, *loc. cit.*; HENRI DE VALOIS [Valesius] [1603-1676] : PG, t. 67, col. 613 D,

D'après Leclercq, l'ordre des diaconesses « prenait place au canon des clercs et des personnes assistées par l'Église, mais à un titre intermédiaire entre ces deux catégories <sup>134b18</sup> ». De son côté, M<sup>sr</sup> Duchesne écrit : « Déjà, au milieu du troisième siècle, les diaconesses de Rome étaient rangées dans le canon, c'est-à-dire dans le groupe des personnes assistées par l'Église, et non dans le clergé proprement dit <sup>135</sup>. » Il est curieux, enfin, que Thomassin, la seule autorité sur laquelle se fonde M<sup>sr</sup> Duchesne, n'ouvre le canon qu'au seul clergé <sup>136</sup>. On obtient déjà ainsi une certaine variété d'opinions sur la composition du canon, ou plutôt sur les catégories de personnes qui y étaient enregistrées : clercs seuls, personnes assistées seules, clercs et personnes assistées. Ces opinions ont-elles une base solide ?

Il est évident que les clercs figuraient au canon. Sans affirmer qu'ils y sont désignés à l'exclusion de tout autre, ils le sont d'une façon certaine aux canons suivants du concile de Nicée : canon 16, qui interdit à ceux qui « sont placés dans le canon » de désertir leur église ; au canon 17, qui défend l'usure à ceux « qui sont dans le canon » ; au canon 19, qui traite, au sujet des paulinianistes qui reviennent à l'Église, de la réitération du baptême des laïques, ainsi que de la réitération du baptême et de l'ordination des clercs, des diacres et de tous ceux qui « sont dans le canon <sup>137</sup> ».

Il est permis de conclure que le canon contenait la liste de tous les clercs attachés au service d'une église. Une lettre de saint Basile

note 52). Les historiens, à notre connaissance, n'ont pas fourni d'étude approfondie sur le « canon de l'église ». Hefele-Leclercq rencontrent le mot assez fréquemment, à l'occasion des canons conciliaires, mais ne semblent pas apporter une solution bien agencée. Et pourtant une étude précise, bien fondée sur les textes, serait d'un grand apport pour une meilleure connaissance de l'organisation ecclésiastique sous le Bas-Empire. Il ne peut être question, ici, de résoudre le problème d'une façon définitive, mais tout simplement de poser quelques jalons en se fondant sur les textes.

<sup>134b18</sup> *Diaconesses*, dans *DACL*, t. 4a, col. 727. — A l'appui de son affirmation, le savant auteur apporte comme seule référence les *Constitutions des Apôtres*, l. 8, cap. 31 (MANSI, t. 1, col. 578 BC; FUNK, t. 1, p. 532), texte qui a rapport aux eulogies et que nous avons cité plus haut.

<sup>135</sup> *Origines du Culte chrétien* <sup>5</sup>, p. 362.

<sup>136</sup> « Le Concile de Nicée même met les Diaconesses dans le Clergé, ἐν τῷ κανόνι » (*Ancienne et nouvelle discipline de l'Église*, p. 1, l. 1, cap. 52, n° 12 : t. 1a, p. 167).

<sup>137</sup> A noter que l'expression « ceux qui sont [placés] dans le canon » se rencontre deux fois au canon 16, et une fois à chacun des canons 17 et 19. Voir texte et traduction dans HEFELE-LECLERCQ, t. 1a, p. 601s., 604s., 615s. — Selon ces historiens, l'expression « signifie mot à mot celui qui appartient au service de l'Église, qui vit sous ses règles » ou dont le nom est écrit dans son *album* (voir *loc. cit.*, p. 604).

apporte une confirmation indéniable de cette affirmation. Dans une *Lettre à des chorévêques* (écrite vers 370-372), l'évêque de Césarée rappelle la coutume — abandonnée de son temps, — coutume qui soumettait les candidats à la cléricature à un examen préalable et minutieux. S'ils étaient acceptés ils étaient inscrits dans l'ordre des ministres sacrés. Basile rétablit la coutume de l'examen antérieur aux ordres, puis il exige la liste de tous les clercs des bourgs :

... et je vous écris pour que vous m'envoyiez le catalogue des ministres de chaque bourg, et pour que vous me disiez par qui chacun d'eux a été introduit et quelle est sa vie. Mais ayez, vous aussi, chez vous ce catalogue, pour que l'on puisse comparer vos écritures avec celles qui sont déposées chez nous, et qu'il ne soit permis à personne de s'inscrire en fraude quand il veut <sup>138</sup>.

Basile désigne cette liste par le mot τὴν αναρχαρχῶν.

On rencontre également, à propos de la même institution, le mot *catalogue*, soit comme verbe, soit comme substantif. Le concile de Chalcedoine interdit aux clercs de se faire inscrire (καταλέσθαι) à la fois dans l'église de deux villes <sup>139</sup>. Les *Canons apostoliques* se servent de l'expression καταλόγος τοῦ ἱεραρχοῦ pour désigner la liste des clercs qui exercent les fonctions sacrées <sup>140</sup>.

Saint Augustin emploie un terme proprement latin pour désigner le même registre, celui de *tabula*. Au sujet d'un clerc qui cherchait à éviter les obligations de la vie commune, l'évêque d'Hippone prévient le peuple fidèle : « ... sed delebo eum de *tabula* clericorum <sup>141</sup>. » Le terme nous paraît avoir le même sens que le mot grec et sa transcrip-

<sup>138</sup> Saint BASILE, *Lettre 154, A des chorévêques* : *Lettres*, Texte établi et traduit par Yves COURTONNE, t. 1, Paris, « Les Belles Lettres », 1957, p. 140. — Voir aussi Stanislaus GIET, *Les Idées et l'Action sociales de saint Basile*, Paris, Lecoffre, 1941, p. 300; texte original et traduction latine dans éd. GRENIER-MARAN, *Sancti Basilii Opera Omnia*, t. 3a, p. 212 [dom Grenier est l'éditeur des deux premiers tomes et dom Maran celui du troisième, lequel contient les lettres].

<sup>139</sup> Canon 10. Texte et traduction dans HEFELE-LECLERCQ, t. 2b, p. 797.

<sup>140</sup> Canons 16 et 17 : MANSI, t. 1, col. 32 E et 33 A.

<sup>141</sup> *Sermo 356 (2° De moribus clericorum)*, n° 14 : D. C. LAMBOT, o.s.b., *S. Aurelii Augustini sermones selecti...*, Vltraiceti-Bruxellis, In Ædibus Spectrum, 1950 (Stromata patristica et mediaevalia... I), p. 142, l. 1; *Clavis PL*, n° 284. — Le mot *tabula* appartient au latin classique. Voir FORCELLINI, s.v. *tabula*, II, 8. Le texte de saint Augustin est le seul où nous ayons trouvé l'expression *tabula clericorum*. Il n'est pas impossible que l'usage en ait été plus répandu. Chez les auteurs latins, on recourt à plusieurs autres termes à peu près synonymes qui ont été relevés par les historiens. Ainsi, Sidoine Apollinaire emploie l'expression *lectorum albus* (l. 6, *epist.* 8 : *PL*, t. 58, col. 557 A) et le concile d'Agde, le terme *matricula* (can. 2 : MANSI, t. 8, col. 324 B; BRUNS, t. 2, p. 146). — Voir Joseph BINGHAM, *The Antiquities of the Christian Church*, [2 vol., London, Reeves and Turner, 1878], t. 1, p. 16.



tion latine : *canon*. Mais l'Église d'Afrique ne connaît pas les diaconesses qui ne figurent donc pas sur la *tabula clericorum*.

Les termes *canon*, *liste*, *catalogue* et *table* signifient une seule et même chose : le registre des clercs attachés à une église particulière. Ce registre était nécessaire pour s'assurer de l'état du clergé, de l'origine et des qualifications de ses membres, de l'aptitude à recevoir les ordres supérieurs. Il permettait, naturellement, de contrôler les distributions de biens matériels dus aux membres du clergé, dont la subsistance était, partiellement du moins, assurée par l'Église. On y indiquait d'une façon précise les fonctions de chacun. Dans l'affaire du pénitencier de Constantinople, Socrate nous dit qu'on avait ajouté le prêtre pénitencier au canon ecclésiastique<sup>142</sup>. Et l'on a toutes les raisons de croire que c'est le « canon » qui permettait de contrôler le nombre de clercs dans chaque ordre. On s'en serait servi pour mettre en application la *Novelle 3* de Justinien, destinée à limiter le nombre des clercs de l'église Sainte-Sophie de Constantinople et à réglementer les migrations des clercs mécontents de leur église et fascinés par l'attrance de la grande ville<sup>143</sup>. On est autorisé à croire que le « canon » précisait la situation de chaque clerc, déterminait l'état du clergé local. En un mot, il aurait contenu comme le personnel de chaque église.

On aurait tort, toutefois, de limiter le « canon » au clergé proprement dit. Nous savons que les vierges y figuraient également. Socrate, en effet, mentionne les vierges « inscrites au canon de l'église<sup>144</sup> ». Et le *De virginitate* attribué à Basile d'Ancyre mentionne une « vierge canonique de l'Église », dans une histoire qui n'a rien de particulièrement édifiant<sup>145</sup>. Il semble donc que le « canon » contenait la liste de

<sup>142</sup> *Histoire ecclésiastique*, l. 5, cap. 18 : *PG*, t. 67, col. 613 A. — Sur cette affaire, voir E. AMANN, *La Pénitence primitive*, dans *DTC*, t. 12a, [col. 749-845], col. 796-798.

<sup>143</sup> *Nov.* 3, l. 1. Voir *supra*, note 132. Sur les circonstances de cette *Novelle*, voir Jules PARGOIRE, a.a. (1872-1907), *L'Eglise byzantine de 527 à 847*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Lecoq, 1905 (Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique), p. 60-61.

<sup>144</sup> *Histoire ecclésiastique*, l. 1, cap. 17 : *PG*, t. 67, col. 121 A.

<sup>145</sup> Cap. 61 : *Opera Omnia*, éd. GRENIER-MARAN, t. 3b, p. 916 A. — L'authenticité de l'ouvrage importe peu, ici. Ce qui compte, c'est l'emploi du mot « canon » dans un texte patristique. Depuis Tillemont, on se refuse à reconnaître saint Basile comme l'auteur du *De virginitate*. Les auteurs modernes, à la suite du P. Cavellera, l'attribuent à Basile d'Ancyre (mort en 366) (voir Ferdinand CAVALLERA, s.j., *Basile d'Ancyre*, dans *Dictionnaire de Spiritualité*, t. 1, col. 1283). Toutefois, on a voulu, récemment, restituer l'ouvrage à saint Basile de Césarée (voir A. VAILLANT, *De virginitate de saint Basile*. Texte vieux-slave et traduction française. Paris, Institut d'Etudes slaves, 1943 [Textes publiés par l'Institut d'Etudes slaves. — III], p. I-III). Vaillant traduit ainsi du vieux-slave l'expression citée dans notre texte : « une vierge de l'ordre ecclésiastique ». —

tous ceux, hommes et femmes, qui remplissaient des fonctions ecclésiastiques à l'intérieur des cadres déterminés par la législation.

Les personnes assistées n'auraient donc pas figuré dans le « canon ». A moins que l'on entende par personnes assistées ceux et celles dont la fonction même leur garantissait l'assistance aux frais de l'Église. Sans doute, tenait-on également les matricules des pauvres <sup>146</sup> : mais nous n'avons aucune preuve que ces registres portaient le nom de canon, à l'instar des registres des clercs ou autres fonctionnaires officiels de l'église.

Les diaconesses trouvaient-elles place dans le « canon » ? A défaut d'autres preuves, on peut croire que leurs noms étaient consignés, à leur place, parmi ceux qui recevaient une imposition des mains. Au surplus, comme nous l'avons déjà vu, le concile de Nicée nous apporte une confirmation d'une certaine valeur. Le canon 19 décide de la conduite à tenir à l'endroit des paulianistes convertis, laïcs et clercs, et c'est au sujet de ces derniers qu'il contient l'expression « ceux qui sont contenus dans le canon ». Les paulianistes devront être rebaptisés. Ceux qui étaient agrégés au clergé pourront être réordonnés s'ils ont une conduite irréprochable et sont jugés dignes des ordres. La même règle sera observée pour les diacres (certains ont lu, ici, *diaconesses*) et pour tous ceux dont il est question dans le canon. Il ne saurait être question, ici, que des clercs qui reçoivent une imposition des mains : nul problème n'est soulevé par le cas des autres. Enfin, on rappelle aux diaconesses qu'elles n'ont pas reçu l'imposition des mains et doivent, par conséquent, être rangées parmi les laïques : ce qui s'explique par le fait que l'ordination de personnes baptisées d'une façon invalide est entachée d'une nullité irrémédiable. En d'autres termes, le canon 19 de Nicée porte un décret sur tous les clercs ordonnés et dont les noms se trouvent au canon de leur église, mais il n'étend pas la faveur de la réordination aux diaconesses converties, qui devront rester dans les rangs des laïques <sup>147</sup>.

Johannes QUASTEN (*Patrology*, t. 3, p. 203) considère l'attribution à Basile d'Ancyre comme hautement probable.

<sup>146</sup> LECLERCQ, *Matricules*, dans *DACL*, t. 10b, col. 2681-2682.

<sup>147</sup> Nous avons déjà étudié ce texte, plus haut. Nous reconnaissons que l'interprétation proposée ici n'est pas admise par tous les auteurs. Elle offre toutefois le bénéfice de se conformer au texte et de présenter une grande cohésion doctrinale et disciplinaire.

En conclusion, il est permis d'affirmer que les diaconesses étaient inscrites au canon de leur église locale. Mais cette inscription, comme telle, ne signifie aucun privilège immédiat, pas plus que celle d'un prêtre, aujourd'hui, dans le personnel diocésain. Là où le canon était dressé avec conscience, il devait contenir la liste des diaconesses, les renseignements nécessaires sur leur vie et leur aptitude à l'ordination, ainsi que le nom de ceux qui les avaient reçues. Pour nous, c'est une attestation que les diaconesses faisaient partie du clergé.

Faudrait-il aller plus loin et inclure dans le canon les noms de tous ceux qui étaient au service de l'Église, à n'importe quel titre, même de ceux qui exerçaient une fonction purement temporelle, sans toutefois appartenir au clergé ? C'est l'opinion de Hefele-Leclercq. L'argumentation s'appuie sur le deuxième canon du concile de Chalcédoine. Cette mesure législative est destinée à enrayer le fléau de la simonie. On y interdit d'exiger un prix d'argent pour la collation des ordres aux membres du clergé ou pour la concession des offices temporels d'économe (οἰκονόμος), de défenseur (ἑκδιχός), de sacristain (προσμονάριος), ou « en général de quelqu'un du canon ». Et contre celui qui achètera ainsi son ordination ou sa place, on décrète qu'il perdra la dignité ou la position acquise ainsi à prix d'argent<sup>148</sup>. Les laïcs ne sont pas visés, évidemment, au sujet des ordinations, mais ils le seraient lorsqu'il s'agit de certaines fonctions temporelles qui n'exigent pas la réception des ordres. Le clergé et le canon ne sont donc pas des termes égaux, car le canon inclut, en plus des clercs, les officiers laïcs de l'église<sup>149</sup>.

Mais cette interprétation est loin de s'imposer. En nous fondant sur les écrits postérieurs de Leclercq lui-même, on constate que tous les officiers temporels du canon 2 de Chalcédoine sont apparemment des clercs : l'économe, le défenseur et le sacristain<sup>150</sup>. S'il en est ainsi,

<sup>148</sup> Texte et traduction dans HEFELE-LECLERCQ, t. 2b, p. 772-773.

<sup>149</sup> HEFELE-LECLERCQ, p. 774.

<sup>150</sup> Il n'y a pas de difficulté pour l'économe. Le canon 26 du concile de Chalcédoine exige qu'il soit choisi dans le clergé (voir HEFELE-LECLERCQ, t. 2b, p. 812-813; LECLERCQ, *Econome*, dans *DACL*, t. 4b, col. 1484-1486). Sur l'institution des économes, voir LECLERCQ, dans HEFELE-LECLERCQ, t. 2b, p. 812, note 2; sur leur situation, voir *id.*, *Charité*, dans *DACL*, t. 3a, col. 646-647. Pour le défenseur (ἑκδιχός) il ne s'agirait pas, au milieu du V<sup>e</sup> siècle, d'un avocat laïc (HEFELE-LECLERCQ, t. 2b, p. 773, note 2, de Leclercq), mais d'un clerc « d'un rang inférieur remplissant des fonctions dans l'administration de l'Eglise » (voir LECLERCQ, *Propriété ecclésiastique*, dans *DACL*, t. 14b, col. 1914). — Pour le προσμονάριος ou προσμονάριος, il faudrait voir en lui

il faut limiter le « canon de l'église » aux seuls membres du clergé, qu'ils soient ou non promus à leur ordre par une imposition des mains. Dans cette perspective, tous les documents qui mentionnent le « canon de l'église » se comprennent sans difficulté. Le « canon » comprenait donc les noms des cleres, de tous les officiers — tirés du clergé — qui remplissaient des fonctions spirituelles ou temporelles.

Pour résumer la situation des diaconesses dans l'Église, on voit : 1° qu'elles obtiennent chez saint Épiphane une mention intermédiaire parmi les cleres, après les sous-diaeres et les lecteurs; 2° que leur ordination, dans les *Constitutions des Apôtres*, est mentionnée immédiatement après celle des diaeres, rang qu'elles conservent dans la législation de Justinien; 3° qu'elles reçoivent leur part des eulogies avec les cleres et les cleres seulement; 4° qu'elles figurent en toute probabilité, au canon de l'Église, à leur rang, parmi les cleres qui reçoivent une imposition des mains.

#### D. L'EXPLICATION THÉORIQUE DE L'ORDINATION DES DIACONESSES.

Les diaconesses, aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, nous sont donc apparues comme dotées de certains pouvoirs ecclésiastiques, quoique non sacramentels, habilitées à exercer ces fonctions par une ordination semblable à celle que recevaient les autres cleres, et désignées à plusieurs reprises parmi les membres du clergé.

Faut-il entendre que les diaconesses recevaient une authentique ordination, au sens où nous l'entendons aujourd'hui ?

Le père Kurtscheid cite plusieurs auteurs qui soutiennent l'affirmative, par exemple Morin<sup>151</sup>, Forget<sup>152</sup>, Funk<sup>153</sup>. Mais il n'admet pas cette position. Selon lui, il faut conclure ainsi : « L'ordination des diaconesses, bien qu'elle revête une ressemblance avec l'ordination cléricale, était cependant une bénédiction, et ne conférait pas le pouvoir d'ordre. La condition des diaconesses dans l'Église était

le *mansionarius* de Rome; en fait c'était un clerc qui remplissait les fonctions de sacristain (voir LECLERCQ, *Mansionarius*, dans *DACL*, t. 10b, col. 1582-1583; id., *Sacristain*, *Sacristie*, dans *DACL*, t. 15a, col. 356-357).

<sup>151</sup> Jean MORIN, *Commentarius de sacris ordinationibus*, t. 2, p. 182-192, *passim*.

<sup>152</sup> J. FORGET, *Diaconesses*, dans *DTC*, t. 4a, col. 693.

<sup>153</sup> F. X. FUNK, *Didascalia et Constitutiones Apostolorum*, p. 182, note 2. Funk fait remarquer que les diaconesses s'identifient parfois avec les veuves, surtout dans la *Didascalie*.

semblable, mais non égale, à celle des clercs, et ainsi, dans le sens large, celles-ci peuvent être appelées des clercs <sup>154</sup>. »

Il ne nous semble pas toutefois que les arguments apportés à l'appui de cette thèse soient probants. Le savant historien cite d'abord les *Constitutions apostoliques*, l. 8, cap. 28, 6 : « La diaconesse ne bénit pas et ne peut accomplir ce que fait le prêtre et le diacre <sup>155</sup>... » On peut conclure de ce texte que l'ordre des diaconesses ne constitue pas un ordre sacré, mais non qu'il ne constitue pas un ordre ecclésiastique. — On allègue ensuite le canon 19 du concile de Nicée, qui établirait les diaconesses parmi les laïques. Une interprétation aussi rapide oublie qu'il s'agit des diaconesses paulianistes converties à l'Église et dont on devait déterminer la condition pour l'avenir. Le concile n'admettait pas leur réordination et les laissait dans l'état laïc, sans porter un jugement sur le caractère de l'ordination des diaconesses conférée dans l'Église. — Un autre texte apporté par le père Kurtscheid est le canon 2 du concile de Nîmes. Mais cette disposition ne concernait pas les diaconesses, elle visait plutôt la secte priscillianiste qui élevait les femmes au diaconat véritable <sup>156</sup>. Comme le diaconat est d'institution apostolique et que les femmes n'y sont pas admises, on pourrait conclure du concile de Nîmes, mais pas davantage, que l'ordre des diaconesses ne peut pas constituer un diaconat authentique. — Enfin sont cités les conciles gaulois, qui voyaient les diaconesses d'un mauvais œil et interdirent leur ordination. Tout ce que l'on peut conclure de la législation occidentale, c'est qu'elle se montra sévère pour le ministère féminin dans l'Église, surtout à partir du jour où l'abandon du baptême par immersion en fit disparaître la nécessité. Mais l'interdiction d'ordonner des diaconesses ne constituait pas un jugement théologique sur le caractère de l'ordre lui-même <sup>157</sup>.

L'étude des textes commande donc une conclusion plus nuancée que celle du père Kurtscheid. Aussi, semble-t-il préférable d'adopter les vues de Many qui, dans son excellent ouvrage, tire les conclusions suivantes.

<sup>154</sup> B. KURTSCHIED, *Historia Juris Canonici. Historia Institutorum*, p. 53.

<sup>155</sup> Voir *supra*, note 80 et texte correspondant.

<sup>156</sup> Voir *supra*, note 45.

<sup>157</sup> Voir *supra*, note 102 et texte correspondant, à propos du concile d'Orange de 441.

Les femmes, de droit divin, sont inhabiles au sacerdoce ainsi qu'au diaconat. En ce qui concerne les ordres mineurs et un certain diaconat (diaconat improprement dit), il ne semble pas que les femmes en soient radicalement incapables. Parce que ces ordres sont d'institution ecclésiastique, l'Église peut en déterminer la matière, la forme et le sujet. Historiquement, l'Église a admis une certaine ordination des diaconesses. Aujourd'hui, l'Église écarte les femmes du sacrement de l'ordre d'une façon absolue. Leur ministère n'est plus jugé nécessaire<sup>158</sup>.

Le théologien qui admet l'impression du caractère par tous les ordres, même le sous-diaconat et les ordres mineurs — ce qui n'est pas une doctrine universelle — peut se demander si l'ordination des diaconesses conférait un caractère sacramentel<sup>159</sup>. Nous nous croyons autorisé à dire tout simplement que la diaconesse recevait une certaine ordination : c'est tout ce que les textes nous garantissent. Pour le théologien qui, au contraire, ne voit dans l'ordination des diaconesses qu'un simple sacramental, toute difficulté s'évanouit. Les sacramentaux sont institués par l'Église et demeurent entièrement soumis à son magistère du point de vue de leur opportunité comme de celui de leur administration. L'ordination des diaconesses n'aurait pas été un rite sacramentel, mais bien une espèce de bénédiction constitutive<sup>160</sup>.

Paul-Henri LAFONTAINE, o.m.i.,

professeur à la Faculté de Droit canonique.

<sup>158</sup> MANY, *De sacra ordinatione*, p. 194.

<sup>159</sup> L'opinion qui reconnaît dans les ordres inférieurs (sous-diaconat et ordres mineurs) des rites sacramentels était la plus répandue au moyen âge et elle groupe encore aujourd'hui un nombre imposant d'auteurs (voir F. BONNARD, *Ordre, Ordination*, dans *DTC*, t. 11b, [col. 1193-1405], col. 1380-1381). Les théologiens modernes ne voient dans les ordres inférieurs que des sacramentaux. M<sup>re</sup> Charles Journet soutient ce dernier point de vue avec une réserve, toutefois, c'est que dans le passé de l'Église latine, ils ont probablement été de vrais sacrements (voir *Vues récentes sur le sacrement de l'ordre*, dans *Revue thomiste*, 53 [1953], [p. 81-108], p. 108, note 3). Si l'on peut admettre le caractère sacramentel des ordres inférieurs, nous ne croyons pas que l'on puisse, *a priori*, le dénier au diaconissat.

<sup>160</sup> En plus de l'article cité de F. BONNARD, voir H. LENNERZ, s.j., *De sacramento ordinis*, Romæ, Univ. Greg., 1947, p. 117-130.

## *Métathéorie du système des règles de l'agir*

---

Les sciences contemporaines sont des tous ordonnés de propositions théoriques, en bref : des systèmes théoriques. Leur structure a atteint sa perfection dans les systèmes de la logique et des mathématiques. Aussi ces systèmes la révèlent-ils le mieux et c'est la raison pour laquelle ils ont été le plus étudiés sous cet angle-là. Longue fut d'ailleurs leur histoire. Sans s'arrêter au passage de l'état préscientifique au scientifique, nous pouvons noter la phase de théorie déductive, celle d'axiomatisation et enfin la phase de formalisation. Telle la géométrie : avant Euclide elle n'est qu'une théorie déductive, une série de théorèmes, prouvés chacun séparément à l'aide d'une démonstration illustrée par un exemple, qui devient système axiomatique dans les *Éléments* d'Euclide pour être enfin transformée en système formalisé par Hilbert. R. Blanché dans son œuvre de haute popularisation intitulé *L'Axiomatique* écrit : « Il y a comme une loi du développement des sciences, qui les fait passer, dans un ordre irréversible et chacune à son tour selon le rang qu'elle occupe dans la hiérarchie, par quatre étapes successives : descriptive, inductive, déductive, axiomatique<sup>1</sup>. » La formule de R. Blanché prête à discussion. Une science déductive se superpose-t-elle en fait à toute science inductive ?... Mais ne nous attardons pas à discuter la « loi du développement des sciences » de R. Blanché. Il nous importe de noter que l'axiomatisation de toute science semble possible si l'on entend par axiomatisation l'énoncé explicite des thèses premières de la dite science, d'une part, et de l'autre, celui des règles méthodologiques autorisant l'admission au système (la reconnaissance pour vraies) des thèses secondaires — déduites ou induites — des thèses premières. Les règles méthodologiques étant précisées, une suite de thèses sur le système en question devient possible. On peut donner, par exemple, la définition de la thèse du système, de sa thèse première (axiome), de sa thèse secondaire

<sup>1</sup> R. BLANCHÉ, *L'Axiomatique*, Paris, Presses universitaires de France, 1955, p. 761.

(théorème), de sa thèse auxiliaire, du système entier, on peut définir ses attributs tels que consistance, complétude, décidabilité, etc. Autrement dit, la construction d'une métascience (par laquelle nous entendons l'ensemble des thèses concernant une science donnée, thèses formulées à la base de ses règles méthodologiques) est possible par rapport à chaque science axiomatisée. Que la première métascience ait été la métaalgèbre des classes élaborée par A. Tarski dans son ouvrage bien connu « *Pojecie prawdy w językach nauk dedukcyjnych* » — *La notion de vérité dans les langages des sciences déductives* — et qu'il n'existe jusqu'ici de métasciences que pour les sciences formelles — la logique et les mathématiques, sciences qui par ailleurs ont pris de nos jours l'aspect de systèmes formalisés, — ne veut nullement dire que la construction d'une métascience soit possible uniquement par rapport à un système formalisé. Il a été plus facile d'élaborer des métasciences pour ces sciences-là en raison de leur caractère formel et de leur état d'axiomatisation et de formalisation. C'est pourquoi les premières métasciences ont apparu dans ce domaine. Mais la construction d'une métascience est possible par rapport à toute science axiomatisée au sens indiqué plus haut, autrement dit, pour user de la formule inspirée par R. Blanché, « lorsque la science intéressée est parvenue au degré suffisant de maturité<sup>2</sup> ».

Du moment qu'à côté du savoir théorique existe le savoir pratique (moral) et poétique (visant la direction du faire) rien n'empêche qu'il adopte le caractère d'un système axiomatique, c'est-à-dire d'un ensemble de propositions normatives divisées en deux sous-ensembles de normes premières et de normes secondaires, et doté des règles d'admission des unes et des autres. En conséquence, rien ne fait obstacle à la construction d'un métasystème relatif à tout système normatif axiomatisé au sens précisé plus haut.

De même que l'axiomatisation des sciences, étant par définition, comme nous l'avons constaté au début, des ensembles de propositions théoriques, exige l'énoncé explicite de leurs thèses premières et l'indication aussi précise que possible de toutes leurs règles méthodologiques, de même l'axiomatisation du savoir pratique (moral) ou

<sup>2</sup> R. BLANCHÉ, *op. cit.*, p. 76.



poïétique nécessite l'énumération de ses normes premières et la rédaction exacte de toutes ses règles méthodologiques.

Les règles méthodologiques des systèmes théoriques se subdivisent en deux groupes : les règles linguistiques et les règles d'admission des thèses du système. Les « règles méthodologiques » du savoir pratique ou poïétique se subdivisent analogiquement.

Tout savoir normatif comme le savoir théorique pour être communiqué est exprimé en un langage. Celui-ci comporte un nombre déterminé de signes. Des règles spéciales indiquent la façon de s'en servir pour exprimer le savoir pensé. La structure de tout langage est donc caractérisée par deux groupes de règles linguistiques : des règles de vocabulaire qui indiquent les modalités de l'introduction des signes linguistiques remplissant entre autres la fonction sémiotique de signifier, et des règles syntaxiques qui précisent la façon d'en construire des ensembles dotés de sens à leur tour.

A côté des règles linguistiques, d'autres règles, que nous appellerons règles d'admission, précisent les conditions selon lesquelles des propositions théoriques peuvent être admises comme thèses du système (dans le cas des sciences réelles — en qualité de propositions vraies). Les unes peuvent l'être grâce à une convention (axiomes des sciences formelles), les autres — en raison de leur évidence qu'elle soit analytique ou empirique, d'autres encore — à cause de leur rapport d'inférence aux précédentes. Ces règles d'admission se subdivisent à leur tour en règles d'admission des thèses premières et règles d'admission des thèses secondaires, déduites ou induites des thèses premières. N'importe quel exposé d'un système formalisé (tel *Elementy logiki matematycznej* — *Éléments de logique mathématique* de Lukasiewicz ou *Mathematical Logic* de Quine) nous en fournit un exemple pertinent.

Il n'en va pas autrement pour le savoir pratique revêtant la forme des systèmes que nous appellerons normatifs. Chacun d'eux possède ses normes premières et secondes, ses règles linguistiques (r. de vocabulaire et r. syntaxiques) et ses règles d'admission des normes premières et secondaires. Il n'y a qu'à en devenir conscient et à les énoncer avec toute la précision possible.

Jusqu'ici personne ne l'a tenté. Cependant l'ensemble des normes de l'agir, qui de par leur nature revêtent la forme d'un système, y

invite. C'est pourquoi nous essaierons de révéler sa structure en tâchant de formuler d'une façon aussi exacte que possible et ses règles linguistiques et ses règles d'admission.

Comme certains systèmes théoriques, tout système normatif utilise un très grand nombre de thèses auxiliaires. En ce qui concerne le système des normes de l'agir que nous allons soumettre à l'analyse métasystémique et que nous désignerons — par souci de brièveté — à l'aide du symbole «  $N^a$  », ses normes secondaires déduites dont nous parlerons plus loin résultent de deux prémisses. L'une d'elles, la seconde, est toujours soit une proposition théorique, soit une proposition de valeur. Ces propositions constituent — avec certaines thèses logiques — le groupe des thèses auxiliaires du système  $N^a$ . Bien entendu, elles ne sont pas démontrées au sein du système  $N^a$ , mais sont empruntées à la philosophie ou à telle ou telle science particulière ou même au savoir préscientifique. Quelques-unes sont évidentes, analytiquement ou empiriquement, d'autres, démontrées de quelque façon. Pour ne pas nous écarter de notre sujet, nous n'entrerons pas dans les détails de la justification de ces thèses auxiliaires parce qu'elles ne sont qu'auxiliaires et que leur étude appartient aux analyses métasystémiques concernant les sciences ou savoirs non scientifiques auxquels elles sont empruntées.

L'homme en tant qu'espèce est un, le genre de ses œuvres est multiple. C'est pourquoi si le but de l'agir est un : devenir homme, homme bon, homme parfait, les buts du faire sont aussi variés que les genres de l'activité productrice humaine. Il s'ensuit que les règles de l'agir forment un tout cohérent, un système, tandis que les règles du faire s'ordonnent en autant de systèmes qu'il y a de genres d'activité productrice humaine.

Le système des normes de l'agir est très vaste et sa structure fort compliquée. Il comporte, outre les normes dites extérieures parce qu'établies par une autorité extérieure aux personnes dont elles règlent l'action, les normes intérieures, formulées par chacun de nous en vue de diriger nos actes concrets. Quant aux normes extérieures, les unes sont naturelles, établies par Dieu, créateur de la nature humaine, et se laissent induire de celle-ci (ce qui explique le nom de loi naturelle qu'on leur donne), les autres sont établies par les hommes et on les

englobe sous le nom de loi positive humaine. Si la loi naturelle est une, vu l'unité de la nature de l'homme, les lois positives humaines sont multiples, chaque société humaine se donnant les siennes. Néanmoins, ni leur pluralité, ni leur variété ne détruisent l'unité fondamentale de l'ensemble des normes de l'agir, parce que sur le même territoire et au même moment deux normes différentes n'obligent jamais une même personne (si cela arrive, l'interprétation juridique cherche à résoudre ce conflit des normes en évinçant l'une de deux normes différentes) et parce que — dérivant des normes naturelles — elles leur sont toutes conformes (sinon, elles sont privées de force obligatoire et n'ont de la loi que l'apparence et le nom<sup>3</sup>). Les normes extérieures ne suffisent pas pour diriger nos actions. Elles demandent à être complétées par des normes intérieures que nous en déduisons en leur adjoignant en qualité de seconde prémisse des jugements contenant des constatations sur les circonstances concrètes de notre action. Ces normes portent le nom de règles de conscience<sup>4</sup>.

Bien que le système des normes de l'agir soit depuis toujours au centre des préoccupations théoriques et pratiques des hommes, sa structure n'a pas encore été suffisamment étudiée, ni les règles méthodologiques du système N<sup>a</sup> formulées de façon assez explicite. Néanmoins on ne peut pas dire que rien n'ait été fait dans ce domaine. D'une part, on s'est rendu compte de la différence entre le langage de la loi et celui avec lequel on en parle. Br. Wróblewski, dans son livre intitulé *Jezyk prawny i prawniczy — Le langage de la loi et celui des juristes*, établit cette différence qui reflète celle qui existe entre système et métasystème en matière de normes de l'agir<sup>5</sup>. D'autre part, on a distingué depuis l'antiquité la loi naturelle de la loi positive

<sup>3</sup> Nous n'abordons pas ici le problème délicat de la force obligatoire des normes de l'agir contraires à la loi naturelle, nous renvoyons à la littérature spéciale, par exemple : A.-D. SERTILLANGES, *La Philosophie des Lois*, Paris, Alsatia, 1946.

<sup>4</sup> Nous admettons donc une conception moniste des normes de l'agir selon laquelle toutes les normes de l'agir forment un seul système normatif non contradictoire. Cette conception, basée sur la notion philosophique traditionnelle de la loi, reconnaissant la loi naturelle aux côtés de la loi positive humaine, est nettement différente du monisme juridique des positivistes tels que H. Kelsen ou J. Verdross. D'après eux toutes les normes juridiques humaines — étatiques ou à la fois étatiques et interétatiques — forment un seul système juridique non contradictoire. Rejetant la loi naturelle, le positivisme juridique rencontre de grandes difficultés dans la justification de sa conception moniste du droit. Les critiques adressées à Duguit et à Kelsen, par exemple, en témoignent.

<sup>5</sup> Kraków, Wydawnictwa Wydziału Prawa UJ, 1948.

humaine divisant celle-ci — Isidore de Séville nous en informe <sup>6</sup> — en loi des gens (*ius gentium*) et loi civile (*ius civile*). Cette classification des normes de l'agir attire l'attention sur les règles de leur admission quoique celles-ci ne constituent pas le critère de division réellement appliqué. Ces règles ont même été caractérisées d'une façon générale. Ainsi on a constaté que les normes naturelles d'action sont évidentes. Cela veut dire que les normes de la loi naturelle sont admises au système N<sup>a</sup> en application des règles méthodologiques d'évidence. Mais on n'a pas entrepris une étude plus approfondie de ces règles, on n'a même pas dit explicitement qu'il s'agissait de règles d'évidence analytique formulées pour le savoir théorique par Aristote dans ses *Analytiques postérieures* <sup>7</sup>. On a affirmé ensuite des normes dites *ius gentium* qu'elles dérivent de la loi naturelle comme conclusion des prémisses (*per modum conclusionis*). Mais les règles de ces raisonnements appelés syllogismes pratiques n'ont à notre connaissance fait l'objet d'aucune étude; la *Théorie des propositions normatives* constitue le premier essai d'exposé des théorèmes logiques leur servant de base <sup>8</sup>. Les règles d'admission des normes dites *ius civile* n'ont été ni formulées ni analysées. Seuls les travaux de l'école viennoise, en particulier de Merkl, de Kelsen et de Verdross, auteurs de la théorie de la structure hiérarchique du droit (*Stufenbau des Rechts*), ont préparé le terrain à l'énoncé explicite de ces règles. Nous les appellerons règles de délégation parce qu'elles ont recours à une délégation pour statuer les normes juridiques humaines non déduites. La division des normes de l'agir par Cz. Znamierowski <sup>9</sup> en axiologiques et thétiques, ou par A. Rudziński <sup>10</sup> et M. Ossowska <sup>11</sup>, en premières et secondaires, prouve que les penseurs modernes comme les penseurs moyenâgeux pressentent les différents genres de règles d'admission des normes d'action au système N<sup>a</sup>. Mais personne ne les a formulées *expressis verbis* ni, qui plus est, étudiées à fond. La structure du système N<sup>a</sup> demeure toujours inconnue. F. Bednarski dans son article *Propria principia ethicæ*

<sup>6</sup> *Ethymologia*, l. V, cap. 4, 1-2.

<sup>7</sup> Surtout 73 a 34 sq.

<sup>8</sup> G. KALINOWSKI, dans *Studia Logica*, Warszawa, 1953, vol. I.

<sup>9</sup> *Podstawowe pojęcia teorii prawa — Les notions fondamentales de la théorie du droit*, Poznań, Fiszer i Majewski, 1924.

<sup>10</sup> *Z logiki norm — De la logique des normes*, Kraków, Wyd. WPUJ, 1947.

<sup>11</sup> *Podstawy nauki o moralności — Les fondements d'une science de la morale*, Warszawa, Czytelnik, 1947.

*methodo exiomatica ordinandæ*<sup>12</sup> a failli la montrer. Mais il s'est seulement borné à formuler les deux normes-axiomes du système N<sup>a</sup> : « Il faut faire le bien » et « Il faut éviter le mal ». Passant outre la possibilité de leur réduction à une seule norme première, il faut noter que l'auteur ne formule ni les règles linguistiques ni les règles d'admission du système N<sup>a</sup>; il se borne à les caractériser par des exemples. Il ignore totalement les règles que nous avons appelées de délégation. En dépit donc de cet article, pionnier et intéressant quoique incomplet et prêtant à la discussion sur de très nombreux points, la lacune demeure. La présente étude cherche à la combler.

Après ces remarques préliminaires sur le système des normes de l'agir, ses règles méthodologiques et l'histoire des études dans ce domaine, entamons enfin notre analyse. Nous examinerons d'abord les règles linguistiques, ensuite les règles d'admission, pour terminer notre étude par une caractéristique générale du système N<sup>a</sup> vu à la lumière de son analyse métasystémique.

## I. — LES RÈGLES LINGUISTIQUES DU SYSTÈME N<sup>a</sup>.

Le langage du système N<sup>a</sup> n'est pas celui d'une axiomatique formalisée. Il n'est pas un composé de signes sensibles qu'on peut manier conformément aux règles conventionnelles de leur usage, règles ne tenant compte que de leur forme et de leur ordre spacial, en bref règles structurelles. Il n'est pas non plus un ensemble de signes linguistiques auxquels diverses significations ou diverses choses peuvent s'adapter pour s'exprimer par leur intermédiaire. Par contre, le langage du système N<sup>a</sup> comme tout langage d'un savoir réel et apostérieur (qu'il soit science ou non) est un ensemble de signes linguistiques univoques, trouvant leur raison d'être dans l'adaptation à ce qu'ils doivent signifier et désigner et qui leur préexiste.

Deux problèmes sont donc liés avec tout langage d'un savoir réel, apostérieur : le premier est celui de la genèse des pensées (concepts et jugements) signifiées par les expressions linguistiques du langage donné et de l'adaptation de celles-ci aux contenus signifiés; le second est celui du maniement des signes élémentaires sans changement de leur

<sup>12</sup> Dans *Angelicum*, 1955.

signification et du groupement de ces signes en ensembles dits propositions exprimant tous les jugements possibles sur l'objet donné de la connaissance. Pour ne pas nous éloigner du sujet, nous n'étudierons pas la genèse des concepts et jugements; nous n'expliquerons pas non plus leur jonction aux signes linguistiques; nous ne parlerons que des règles qui déterminent la composition du vocabulaire du langage du système N<sup>a</sup> et de celles qui indiquent la façon de construire, à l'aide de ses éléments simples, des propositions normatives par lesquelles nous entendons des expressions linguistiques exprimant des jugements-normes. Nous appellerons les premières, règles de vocabulaire; les autres, règles de syntaxe.

Précisons que nous ne créons pas un langage nouveau, mais que nous tâchons de formuler des règles déterminant la structure d'un langage existant déjà. Il nous faudra non pas inventer, mais découvrir ses règles linguistiques. Envisagée sous cet angle, notre tâche peut être comparée non pas à celle d'un Frege ou d'un Lukasiewicz, constructeurs d'une axiomatique formalisée, partant auteurs d'un langage artificiel, mais plutôt — toutes proportions gardées — à celle d'un archéologue qui après avoir trouvé des documents écrits dans une langue inconnue voudrait recréer sa grammaire. Notre labeur est cependant considérablement plus simple que celui de l'archéologue cherchant à déchiffrer une langue inconnue. Car celui-ci est astreint aussi à deviner la signification de chaque signe linguistique de la langue étudiée, tandis que les significations des expressions du langage du système N<sup>a</sup> nous sont données dans ses thèses auxiliaires et ses normes premières. En fait, nous n'avons pour ainsi dire qu'à inventorier les mots appartenant au vocabulaire de ce langage et reconstruire les règles de composition des propositions exprimant les normes de l'agir. Néanmoins, notre travail n'est pas aussi simple que cela pourrait en avoir l'air après ce qui vient d'être dit. En effet, pour dresser la liste de tous les mots qui composent le vocabulaire du langage du système N<sup>a</sup> il faudrait passer en revue toutes les normes d'action. Or leur nombre n'est pas actuellement déterminé. Indéterminé tout d'abord est celui des normes naturelles de l'agir, la loi naturelle n'étant pas chose faite comme la loi positive, mais découverte et formulée suivant les besoins de la vie par chaque homme qui, des premiers principes communs déduit les

conséquences appropriées aux conditions de son action. C'est pourquoi essayer d'énumérer exhaustivement toutes les normes d'action naturelles serait chose vaine et inutile. Aussi ne peut-on exposer la loi naturelle qu'à l'aide d'exemples. D'autre part, si le nombre des normes d'action positives est déterminé, il est tellement élevé qu'il est pratiquement impossible de les réunir toutes pour rétablir le vocabulaire et les règles de syntaxe du langage dans lequel elles sont formulées. Enfin, les règles de conscience qui prolongent et complètent les normes juridiques naturelles et positives sont aussi en nombre indéterminé. Dans ces conditions l'énoncé des règles du langage du système N<sup>a</sup> ne peut être que général. Cela n'est pas d'une importance capitale vu que nous avons affaire à un système non formalisé et dont les termes ne sont pas privés de sens. Son langage, comme nous allons le voir, dérive du langage naturel : il en est partie à la fois simplifié et précisé. C'est pourquoi l'énoncé général des règles linguistiques du langage du système N<sup>a</sup> suffit pour révéler sa structure. Leur énoncé détaillé serait nécessaire pour nous permettre de les observer si nous n'y étions pas aidés, comme en langage naturel courant, par l'intuition.

Nous exposerons donc d'une façon générale d'abord les règles de vocabulaire, ensuite celles de syntaxe du langage du système N<sup>a</sup>.

#### A. LES RÈGLES DE VOCABULAIRE DU LANGAGE DU SYSTÈME N<sup>a</sup>.

Partant de la thèse exposée plus en détail dans la *Théorie des propositions normatives* selon laquelle la structure typique des propositions normatives générales (universelles et particulières) est celle de la proposition dérivée de la fonction propositionnelle RXA où X est une variable nominale générale parcourant l'ensemble des noms des sujets d'action; A, une autre variable nominale générale parcourant l'ensemble des noms d'actions, et R, une variable fonctionnelle parcourant l'ensemble des foncteurs propositionnels normatifs (« ... doit faire... », « ... doit ne pas faire... », « ... a droit de faire... », « ... a droit de ne pas faire... », « ... peut faire et ne pas faire... »<sup>13</sup>), les mots (expressions

<sup>13</sup> Nous avons énuméré les foncteurs propositionnels normatifs formulés à la troisième personne du singulier de l'indicatif présent. Il est à peine nécessaire de souligner qu'ils peuvent être formulés à n'importe quel temps, nombre et personne du même mode ou même d'un mode différent.

simples) appartenant au vocabulaire de langage du système N<sup>a</sup> peuvent être classés en quatre groupes :

- 1° les noms généraux ou individuels des sujets d'action,
- 2° les noms généraux ou individuels d'actions,
- 3° les foncteurs propositionnels normatifs (énumérés plus haut) à deux arguments nominaux généraux ou individuels,
- 4° les quantificateurs « chaque » et « certain » qui précisent l'extension des noms généraux figurant dans les normes de l'agir <sup>14</sup>.

Il est évident que la structure des noms d'actions ou de sujets d'action peut être composée. Nous ne l'examinerons pas de près, laissant le soin de le faire à ceux qui étudient les langages auxquels celui du système N<sup>a</sup> les emprunte. Nous signalerons seulement que certaines normes juridiques contiennent des noms d'actions ou de sujets d'action où figurent à leur tour des noms d'autres normes juridiques (c'est le cas des normes d'interprétation juridique faisant partie du système N<sup>a</sup>, normes dont il sera question plus loin). De ce fait le langage du système N<sup>a</sup> apparaît comme langage du second degré.

On peut analyser le langage du système N<sup>a</sup> et formuler d'une façon générale ses règles linguistiques sans passer en revue toutes les normes d'action (ce qui d'ailleurs — comme nous l'avons démontré plus haut — serait impossible), mais on ne peut pas énoncer les règles de vocabulaire du langage de ce système sans savoir quelles en sont les normes premières jouant le rôle d'« axiomes ». Or celui-ci est basé sur l'unique norme qui se laisse exprimer comme suit : « Tout homme doit faire <sup>15</sup> toute action qui dans une situation donnée est moralement

<sup>14</sup> La conception de la structure de la proposition normative admise dans le texte ne s'oppose en rien à la thèse affirmant que toute norme de l'agir, générale ou particulière, contient deux parties : l'hypothèse indiquant les conditions d'application de la directive d'action donnée par ladite norme et la disposition contenant cette directive (par rapport aux normes juridiques, voir par exemple J. LANDE, *Nauka o normie prawnej* — *La science de la norme juridique*, Lublin, Annales Universitatis Mariae Curie-Skłodowska, 1956, Sectio G, vol. III — 1). Vu que la proposition : « Tout voleur doit être condamné par le juge à la peine de prison » équivaut à la suivante : « Si quelqu'un est voleur, il doit être condamné par le juge à la peine de prison », nous sommes autorisés à prendre en considération les normes d'action générales sous leur forme grammaticale non hypothétique afin de réduire au possible les éléments du langage du système N<sup>a</sup>.

<sup>15</sup> Le lecteur voudra bien excuser l'étrangeté de cette phrase imposée par le souci de la mise en évidence de la structure propre à toute proposition normative. Pour en être moins choqué, on peut lire « accomplir » au lieu de « faire ».



bonne.» Toutes les autres normes d'action dérivent de celle-ci, comme nous allons le montrer plus loin. Que la démonstration de ces normes secondaires de l'agir nécessite l'emploi — en qualité de seconde prémisses, à côté de la norme première — d'une proposition exprimant soit l'inhérence d'un ensemble de sujets d'action ou d'actions dans un ensemble correspondant, soit précisant la valeur d'une action, prise généralement ou individuellement, personne ne le nie. Mais ces propositions — tout en étant nécessaires à la démonstration de certaines normes du système  $N^a$  — n'en font pas partie. Nous n'avons donc pas à nous en occuper à présent. Passons donc à l'énoncé des règles de vocabulaire du langage  $N^a$ .

Toutes ces règles, prises de la façon la plus générale et la plus synthétique, se laissent réduire à quatre, rédigées de telle sorte que tous les emprunts faits par le langage du système  $N^a$  aux vocabulaires des autres langages y soient manifestes.

R. 1. — On doit reconnaître comme appartenant au vocabulaire du langage du système  $N^a$  les termes qui composent la norme première d'action : à savoir, le quantificateur « tout (-e) », les noms généraux « homme » et « action qui dans une situation donnée est moralement bonne » et le foncteur propositionnel normatif à deux arguments nominaux généraux ou individuels « ... doit faire... », — termes dont chacun signifie ou co-signifie ce qui conditionne la vérité analytiquement évidente du jugement-norme signifié par toute cette proposition normative première.

Le quantificateur « tout (-e) » est emprunté au langage de la logique. Les noms généraux « homme » et « action qui, etc. » sont à leur tour empruntés au langage de la philosophie (philosophie de l'homme, philosophie de l'action). Le seul terme premier propre au langage du système  $N^a$  est le foncteur propositionnel normatif « ... doit faire... ».

R. 2. — On doit considérer comme termes appartenant au vocabulaire du langage du système  $N^a$  — outre le quantificateur grand — le quantificateur petit « certain » et les autres termes du langage de la logique nécessaires à la construction des normes de l'agir.

Cette règle qui introduit en même temps certains signes et leurs significations a été formulée d'une façon aussi générale que possible

afin de tenir compte de toutes les structures qui peuvent être adoptées par le système  $N^a$  et son langage.

R. 3. — On doit considérer comme appartenant au vocabulaire du langage du système  $N^a$  tous les noms, généraux ou individuels, de sujets d'action et d'actions appartenant au vocabulaire du langage de la philosophie, à celui d'une autre science ou même au langage naturel préscientifique, qui désignent une partie de l'extension des noms généraux « homme » et « action qui, etc. », utilisés dans la norme première.

De même que le quantificateur « tout » et les noms « homme » et « action qui, etc. » ont été introduits dans le vocabulaire du langage du système  $N^a$  du fait de leur emploi dans l'énoncé de la norme première, de même le quantificateur « certain » et les autres termes empruntés au langage de la logique, de la philosophie, des autres sciences et même au langage préscientifique, passent dans le vocabulaire du langage du système  $N^a$  du fait de leur emploi dans les propositions d'inhérence ou de valeur qui jouent le rôle de thèses auxiliaires du système  $N^a$  et servent de prémisses dans les raisonnements déduisant les normes secondaires — ou dans les normes juridiques statuées à la base d'une délégation. Ces expressions gardent dans le langage du système  $N^a$  la signification qui garantit la vérité des thèses auxiliaires, éventuellement des normes secondaires statuées à la base d'une délégation.

R. 4. — On doit admettre dans le vocabulaire du langage du système  $N^a$  tout terme défini conformément aux règles de définition du système  $N^a$ .

Les règles de définition admises pour le système  $N^a$  se résument dans la formule suivante :

R. 5. — On doit considérer comme définition introduisant une nouvelle expression au langage du système  $N^a$  toute définition dont le *definiens* est construit en expressions du langage  $N^a$  conformément aux règles générales de la définition et — en cas d'un nom de sujet d'action ou d'actions — basée sur la définition dite réelle du sujet d'action ou de l'action en question.

La condition posée aux définitions des noms d'actions ou de sujets d'action, à savoir d'être basées sur les définitions dites réelles des

sujets d'action ou des actions en question, est justifiée par le caractère réel du savoir contenu dans les normes de l'agir. Les définitions des noms introduits au langage  $N^a$  ne peuvent pas être analytiques, imposées par le constructeur du système  $N^a$ , son langage n'étant pas inventé, mais devant s'adapter aux choses constituant l'objet du savoir contenu dans le système. Elles ne peuvent pas non plus être synthétiques ou régulatrices, car il ne s'agit pas de s'accommoder — sans ou avec modifications — au sens donné effectivement à certains termes, mais — comme nous l'avons dit plus haut — à la réalité dont l'essence est saisie dans ce que la tradition appelait définition réelle et qu'on appelle aujourd'hui à juste titre définition de la chose vu le nouveau sens acquis par le terme ancien « définition réelle <sup>16</sup> ». « La définition du nom basée sur la définition de la chose désignée par ce nom » signifie donc la même chose que « l'expression servant de signe linguistique à la définition de la chose désignée par le nom en question et traitée en qualité de définition du nom, abstraction faite de la définition de la chose, définition dont elle est le signe linguistique ».

De même qu'il est impossible d'énumérer tous les termes composant le vocabulaire du langage du système  $N^a$ , de même il est impossible d'énoncer toutes les définitions qui introduisent à ce vocabulaire ses termes secondaires, définis. On peut simplement constater que trois groupes de définitions déterminant les termes secondaires du langage en question sont à distinguer.

Le premier comporte quatre définitions : elles introduisent quatre foncteurs propositionnels normatifs autres que « ... doit faire... ». Les voici :

- |  |                               |
|--|-------------------------------|
| Df. 1 — ... doit ne pas faire...       | = ... doit faire non...       |
| Df. 2 — ... a droit de faire...        | = non : ... doit faire non... |
| Df. 3 — ... a droit de ne pas faire... | = non : ... doit faire...     |

<sup>16</sup> Les méthodologues d'aujourd'hui entendent par définition réelle la définition infrasytémique du nom où l'expression « est » sert de signe d'équation définitive. Le terme « définition de la chose » a été introduit par le professeur K. Ajdukiewicz. Pour le sens des termes « définition analytique », « définition synthétique » et « définition régulatrice » voir, par exemple, T. KOTARBIŃSKI, *Kurs logiki dla prawników — Un cours de logique pour les juristes*, Warszawa, PWN, 1955. La formule de la règle de définition du système  $N^a$  (R. 5) n'énumère pas les règles de la définition générales, celles-ci peuvent être trouvées dans tout exposé de la théorie générale de la définition.

Df. 4 — ... peut faire et ne pas faire... = non : ... doit faire non...  
et non : ... doit faire <sup>17</sup>...

Le deuxième groupe embrasse les définitions empruntées au langage philosophique ou autre. Elles peuvent être illustrées par les exemples suivants des définitions empruntées à la philosophie <sup>18</sup> :

Df. 5 — action réalisant la = action qui dans une situation donnée  
fin de l'homme est moralement bonne

Df. 6 — action rationnelle = action réalisant la fin de l'homme

Df. 7 — action humaine = action rationnelle

Le troisième groupe est constitué par les définitions, expresses ou sous-entendues, contenues dans les normes juridiques et méritant de ce chef le nom de définitions juridiques. Les exemples suivants les illustrent :

Df. 8 — majeur = ayant vingt et un ans accomplis (voir  
art. 488 *Code Napoléon*)

Df. 9 — donation entre vifs = acte par lequel le donateur se dépouille  
actuellement et irrévocablement de  
la chose donnée en faveur du dona-  
taire qui l'accepte (voir art. 894  
*Code Napoléon*)

A propos des définitions juridiques, il importe de signaler qu'on désigne de ce nom aussi bien les définitions des noms de sujets d'action ou d'actions que celles de leur partie lorsqu'elles sont formulées par le législateur dans un texte législatif; par exemple, le terme « meubles par nature » est partie composante du nom d'une action « acquisition des meubles par nature ». L'article 528 du *Code Napoléon* en contient la définition suivante :

Df. 10 — meubles par nature = corps qui peuvent se transporter d'un  
lieu à un autre

Les normes juridiques, expresses ou sous-entendues, contenant des définitions juridiques, quelles qu'elles soient, sont au fond des règles

<sup>17</sup> Le mot « non » suivi de « : » est une négation propositionnelle (négation qui nie la proposition qui la suit). Le mot « non » suivi de « ... » est une négation du nom; ce foncteur nominal accompagné du nom lui servant d'argument constitue un nom composé, par exemple, non-tuer (employé comme substantif).

<sup>18</sup> Nous ne discutons pas ici le bien-fondé de ces définitions. Nous les empruntons au livre de Cz. MARTYNIAK, *Le fondement objectif du droit d'après S. Thomas d'Aquin*, Paris, P. Bossuet, 1931, où l'on s'en est servi pour transformer le premier principe d'action.

de substitution donnant la directive de substituer dans les textes juridiques le terme défini au terme définissant et inversement. Ainsi l'art. 528 du *Code Napoléon* cité plus haut doit-il s'entendre comme suit : « Toute personne interprétant des textes juridiques doit substituer le terme « meubles par nature » au terme « corps qui peuvent se transporter d'un lieu à un autre » et inversement <sup>19</sup>. »

## B. LES RÈGLES DE SYNTAXE DU LANGAGE DU SYSTÈME N<sup>a</sup>.

Pour ne pas verser dans le pédantisme, nous ne parlerons pas des règles de syntaxe relatives aux termes logiques empruntés par le langage du système N<sup>a</sup>. Cette simplification une fois admise, nous pouvons ramener les règles syntaxiques à deux :

R. 6. — On doit considérer comme expression dotée de sens dans le langage du système N<sup>a</sup> toute expression faisant partie du vocabulaire du langage N<sup>a</sup>, c'est-à-dire admise à ce vocabulaire en application des règles de R. 1 à R. 5.

R. 7. — On doit considérer comme expression dotée de sens dans le langage du système N<sup>a</sup> tout foncteur propositionnel normatif à deux arguments nominaux, généraux ou individuels, précédé d'un nom individuel ou général de sujet d'action (nom appartenant au vocabulaire du langage N<sup>a</sup>) et — lorsqu'il est général — précédé du quantificateur grand ou petit — et suivi d'un nom individuel ou général, nom appartenant lui aussi au vocabulaire du langage N<sup>a</sup> et — lorsqu'il est général — précédé du quantificateur grand ou petit.

Nous avons formulé les règles linguistiques du langage du système N<sup>a</sup>. Elles déterminent les signes, visuels ou auditifs, servant d'expressions simples ou composées du dit langage et précisent l'unique signification de chacun d'eux.

<sup>19</sup> Il y a aussi des normes juridiques contenant des divisions logiques, tel art. 516 du CN disant : « Tous les biens sont meubles ou immeubles. » Le caractère des divisions juridiques est analogue à celui des définitions juridiques. Les normes qui les contiennent sont des normes interprétatives fournissant aux interprètes des directives concernant la division des concepts juridiques. Ainsi l'art. 516 du CN doit-il s'entendre comme suit : « Toute personne interprétant des textes juridiques doit diviser le concept « biens » en concepts « biens meubles » et « biens immeubles ». » Par souci de brièveté le législateur préfère, dans le cas des divisions juridiques, comme dans celui des définitions juridiques, la forme grammaticale d'une proposition annonciative comme aux articles 516 et 528 CN.

A la lumière de ces règles, le langage du système  $N^a$  apparaît comme un fragment du langage naturel courant, réduit au minimum d'éléments nécessaires pour exprimer les normes de l'agir et rendu précis grâce à son univocité.

Notons en marge que la caractéristique précédente peut être généralisée et étendue à tous les langages des sciences réelles : chacun d'eux est pareillement un fragment du langage naturel courant, mis à part, appauvri et rendu précis par son univocité afin d'accomplir la tâche de langage scientifique qui lui incombe.

Après avoir analysé les règles linguistiques passons aux règles d'admission.

## II. — RÈGLES D'ADMISSION DU SYSTÈME $N^a$

De même que les thèses des systèmes théoriques y sont admises conformément aux règles d'admission correspondantes, qu'elles soient axiomatiques, déductives ou empiriques, de même les normes de l'agir composant le système  $N^a$  y sont introduites en application de règles d'admission appropriées. Nous chercherons à présent à les indiquer et formuler. Comme les thèses théoriques se divisent en premières, appelées dans les sciences formelles axiomes, et secondaires, portant le nom de théorèmes, les normes du système  $N^a$  se répartissent aussi en normes premières et secondaires. Parallèlement, les règles de leur admission se divisent en règles d'admission des normes premières et secondaires.

Le système  $N^a$  n'étant pas absolument premier, il utilise de nombreuses thèses auxiliaires, mentionnées plus haut, déterminées par des règles méthodologiques spéciales.

Nous avons donc trois groupes de règles d'admission : les règles d'admission des thèses auxiliaires, celles des normes premières et enfin celles des normes secondaires. Nous les analyserons les unes après les autres.

### A. LES RÈGLES D'ADMISSION DES THÈSES AUXILIAIRES.

Les sciences se conditionnent les unes les autres : les thèses des unes servent de fondement à celles des autres. C'est pourquoi la métathéorie actuelle distingue les thèses auxiliaires du système étudié

de ses propres thèses. Seul un système absolument premier : le calcul des propositions — n'a recours à aucunes thèses auxiliaires. Tous les autres systèmes utilisent comme thèses auxiliaires tout au moins ses thèses. Le système  $N^a$  ne fait pas exception. L'admission de plusieurs normes de l'agir serait impossible sans thèses auxiliaires. Il nous faut donc les indiquer en précisant leurs règles d'admission.

Si le nombre des thèses auxiliaires du système  $N^a$  était déterminé et relativement peu élevé, on pourrait tenter de les énumérer toutes et formuler d'une façon précise la règle de leur admission dont le schème serait le suivant : « Il faut admettre comme thèses auxiliaires du système  $N^a$  les thèses suivantes... » Hélas, le nombre des thèses auxiliaires du système  $N^a$  est aussi indéterminé que celui de ses thèses propres. De ce fait il nous est impossible de formuler leur règle d'admission sous la forme sus-indiquée.

Nous pouvons seulement classer les thèmes auxiliaires et formuler leurs règles d'admission d'une façon générale.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, les thèses auxiliaires du système  $N^a$  sont variées et se laissent diviser en thèses auxiliaires logiques, philosophiques, scientifiques (non logiques et non philosophiques) et enfin non scientifiques.

Les thèses auxiliaires autres que logiques sont des propositions constatant : 1° l'inhérence d'un sujet d'action donné à un ensemble de sujets d'action ou l'inclusion d'un ensemble de sujets d'action dans un autre ensemble de ce genre; 2° l'inhérence d'une action concrète à un ensemble d'actions ou l'inclusion d'un ensemble d'actions dans un autre ensemble de ce genre; 3° la valeur morale d'une action ou d'un genre d'actions donnés.

En conséquence nous pouvons formuler les règles suivantes :

R. 8. — On peut admettre comme thèses auxiliaires du système  $N^a$  toute thèse logique.

Les systèmes logiques étant variés, il faudrait — pour être précis — indiquer à quel système on a recours, à celui de Russell, de Lukasiewicz, de Quine ou à quelque autre. La règle R. 8, par sa généralité, laisse du point de vue logique toute liberté de construction du système  $N^a$ .

R. 9. — On peut admettre comme thèse auxiliaire du système N<sup>a</sup> toute proposition, philosophique ou non, scientifique ou non, qui exprime soit la constatation de l'inhérence d'un sujet d'action à un ensemble de sujets d'action ou l'inclusion d'un ensemble de sujets d'action dans un autre ensemble de ce genre, soit l'inhérence d'une action à un ensemble d'actions ou l'inclusion d'un ensemble d'actions dans un autre ensemble de ce genre.

R. 10. — On peut admettre comme thèse auxiliaire du système N<sup>a</sup> toute proposition de valeur, qu'elle soit scientifique, voire philosophique ou non, donnant l'estimation d'une action ou d'une classe d'actions.

Empruntant nos thèses auxiliaires à la logique, à la philosophie ou à quelque autre science, nous pouvons ne plus nous soucier de leur justification, car elles ont été reconnues comme telles en qualité soit d'axiomes, soit de propositions évidentes, soit de conclusions de raisonnements déterminés. Seules les thèses empruntées au savoir non scientifiques exigent d'être vérifiées et justifiées, soit par l'évidence, soit par une preuve.

Ayant précisé les règles d'admission des thèses auxiliaires du système N<sup>a</sup> nous pouvons passer aux règles d'admission de ses propres thèses.

## B. LES RÈGLES D'ADMISSION DES NORMES PREMIÈRES DU SYSTÈME N<sup>a</sup>.

Les normes premières comme les thèses théoriques correspondantes pourraient être théoriquement soit conventionnelles, soit évidentes. Les axiomes des systèmes algébriques, géométriques ou logiques sont bien dans un certain sens conventionnels. Cependant, les thèses premières des sciences dites réelles, comme la philosophie ou les sciences empiriques, sont évidentes. Mais il y a deux espèces d'évidence : empirique et analytique. De quel type sont nos normes premières ? Elles ne sont pas conventionnelles comme le voudraient les partisans du caractère irrationnel de la connaissance pratique, car elles sont le résultat d'une connaissance intellectuelle spécifique de ce fragment de réalité qu'est l'agir humain. Sont-elles évidentes empiriquement ? Non. En tant que jugements normatifs universels elles ne peuvent l'être qu'analytiquement. Que sont donc les jugements analytiquement évidents ? Quant aux jugements théoriques, la théorie de l'évidence



analytique a été formulée par Aristote et exposée par lui dans ses *Analytiques postérieures* commentées entre autres par Thomas d'Aquin. Selon la théorie aristotélicienne, il y a deux espèces de jugements analytiquement évidents. La première contient les jugements dont la conformité à la réalité éclate du fait que la compréhension du concept jouant le rôle de prédicat dans le jugement donné est constituée par des notes faisant partie du *definiens* de la chose dont le concept joue le rôle de sujet du dit jugement ou appartient à ses attributs propres (*propria logica*). Les propositions suivantes expriment des jugements pouvant servir d'exemples de jugements analytiquement évidents de ce genre : « L'homme est raisonnable » ou « L'homme est sociable », la note « raisonnable » faisant partie de la définition de l'homme (« l'homme est un animal raisonnable ») et la note « sociable » étant un propre de l'homme. La deuxième espèce de jugements analytiquement évidents embrasse des jugements dont la conformité à la réalité apparaît du fait que la chose dont le concept est le sujet du jugement en question est nécessaire pour définir la chose dont le concept en est le prédicat. « Un nez est camus » — pour reprendre l'exemple aristotélicien — est un jugement analytiquement évident de la deuxième espèce, camus étant un nez concave. Comme on voit, le terme « nez » — sujet du jugement en question — fait partie du *definiens* du terme « camus » — prédicat du même jugement.

En raison de l'unité de l'intellect humain et de celle de sa connaissance les principes de l'évidence sont partout les mêmes qu'il s'agisse de jugements théoriques ou pratiques, normatifs. L'intellect humain est doté d'une disposition stable pour reconnaître l'évidence analytique de ses jugements. Dans le domaine de l'agir, les penseurs moyenâgeux l'appelaient du grec *syndérèse* et du latin *intellectus* des premiers principes d'action. Elle dispose l'intellect — entendu cette fois-ci comme puissance cognitive et non plus comme une de ses dispositions — à saisir la relation normative existant entre un sujet d'action ou une classe de sujets d'action et une action ou une classe d'actions, relation se révélant au moment de la contemplation intellectuelle des concepts composant un jugement donné.

L'être contingent, constitué d'acte et de puissance, porte en lui des virtualités en nombre indéfini. Mais elles ne sont pas toutes égales,

certaines d'entre elles sont choisies, désignées à l'actualisation par le dessein créateur de Dieu (ne préjugant d'ailleurs en rien de leur réalisation). On peut dire de l'essence de tout être créé en tant que répondant à l'idée que se fait de lui son Créateur, qu'elle est chargée de normatif. L'essence de l'homme et, en conséquence, la compréhension de son concept le sont donc aussi. L'habitus des premiers principes théoriques saisit l'évidence des relations entre les notes révélant l'essence d'un être donné, abstraction faite de leur caractère normatif. Les choses se passent ainsi dans le cas de la proposition « l'homme est raisonnable » ou « l'homme est sociable ». Par contre, l'habitus des premiers principes moraux saisit l'évidence des relations entre les notes révélant l'essence de l'homme en tant que chargée du normatif. C'est le cas de la proposition « l'homme doit agir selon la raison » ou « l'homme doit vivre en société ».

Après ce qui vient d'être dit nous pouvons formuler les règles d'admission des normes premières de l'agir. Elles se laissent ramener à l'unique formule suivante :

R. 11. — On doit admettre en qualité de norme première de l'agir toute proposition normative construite à l'aide d'un des foncteurs propositionnels normatifs s'unissant comme arguments un nom général de sujet d'action et un nom général d'action, noms signifiant des concepts entre lesquels la relation normative signifiée par le foncteur propositionnel donné est évidente du fait que la nécessité normative ou la possibilité normative d'accomplir ou de ne pas accomplir l'action en question constitue un attribut définissant le sujet d'action donné, lui étant propre ou éventuellement dont la définition utilise le concept du sujet d'action donné.

En application de cette règle on reconnaît la toute première norme d'action suivante : « Tout homme doit faire toute action qui dans une situation donnée est moralement bonne. » La même règle permet de reconnaître plusieurs autres normes d'action évidentes dont l'ensemble constitue la loi naturelle au sens strict. Cette dénomination s'explique par le fait que la loi naturelle — pour employer le langage imagé dont la philosophie (comme les autres sciences) use plus souvent qu'il n'y paraît de prime abord — est « lue » par l'homme dans sa nature et la nature des choses où elle est « écrite » ou « gravée » par la main

du Dieu créateur. (Nous nous servons du terme « nature » au sens de l'essence constituant le premier principe d'actions propres à un être donné.) Que signifient ces métaphores ? Elles traduisent l'idée développée plus haut, à savoir que l'être est chargé du normatif et que, en conséquence, la connaissance de la nature de l'homme rend possible l'énoncé sous forme de jugements analytiquement évidents des normes d'action les plus fondamentales.

La reconnaissance des normes d'action évidentes paraît chose facile. C'est à la fois vrai et faux. Elle est facile pour celui qui possède le savoir théorique nécessaire conditionnant l'énoncé de jugements normatifs évidents. Mais ce savoir n'est pas facile à acquérir. Plusieurs s'y égarent et même y échouent. Ceci explique la divergence d'opinion en matière de loi naturelle et même l'ignorance de certains de ses principes. Les raisons de ces erreurs et de ces ignorances sont multiples : tantôt la faiblesse innée des puissances cognitives de l'homme, tantôt l'influence néfaste des affections et passions ou des mauvaises habitudes soit héréditaires soit acquises. Mais cette méconnaissance ne contredit en rien à la thèse trouvant la loi naturelle à la portée de tout le monde, en principe connaissable par tous et effectivement connue par la majorité.

Il importe de souligner que le caractère de jugement analytiquement évident partagé par les autres normes de la loi naturelle au sens strict avec sa norme toute première peut aller de pair avec leur déductibilité assurée par l'application de la règle de substitution (voir plus loin). C'est ainsi qu'on obtient, par exemple, — comme nous allons le voir — la norme « tout homme doit réaliser sa fin », norme qui, par ailleurs, est aussi analytiquement évidente.

## C. LES RÈGLES D'ADMISSION DES NORMES SECONDAIRES DU SYSTÈME N<sup>a</sup>.

Il y a deux groupes de règles d'admission des normes secondaires de l'agir : les règles logiques déductives et les règles propres au système N<sup>a</sup>. Nous allons les passer en revue à leur tour.

### 1. *Les règles logiques déductives du système N<sup>a</sup>.*

On doit distinguer trois espèces de règles logiques déductives du système N<sup>a</sup> : la règle de substitution, les règles syllogistiques basées

sur la relation d'inhérence ou d'inclusion ou sur celle de partie à tout et les autres règles logiques déductives.

a) La *règle de substitution* valable pour le système  $N^a$  peut être formulée comme suit :

R. 12. — On doit reconnaître comme nouvelle norme de l'agir l'expression obtenue par la substitution d'une expression homéomorphe soit au *definiendum* de la définition Df. 1, Df. 2, Df. 3 ou Df. 4, soit à celui d'une définition juridique (voir plus haut), soit enfin à celui d'une autre définition construite conformément à la règle de définition du système  $N^a$  (R. 5) à la partie homéomorphe au *definiens* de la définition en question.

C'est en appliquant la règle de substitution à la toute première norme de la loi naturelle que nous obtenons des normes comme celles-ci : « Tout homme doit faire toute action réalisant la fin de l'homme » (« sa fin d'homme ») — disons en langage moins artificiel : « tout homme doit réaliser sa fin » — ou « tout homme doit faire toute action humaine » (« chacun doit vivre en homme »), normes qui par ailleurs sont aussi évidentes.

b) Les *règles syllogistiques* basées sur la relation d'inhérence ou d'inclusion correspondent aux thèses logiques réunies en système axiomatique formalisé, exposé dans l'article *Théorie des propositions normatives*<sup>20</sup> sous la dénomination de système  $K_2$ . De ce fait nous n'en parlerons pas ici, nous limitant à citer l'exemple d'une seule règle de ce type :

R. 13. — On doit reconnaître comme nouvelle norme du système  $N^a$  l'expression à la structure « SaYA » (les sujets d'action Y doivent accomplir l'action A) lorsqu'on a reconnu précédemment une proposition à la structure « SaXA » (les sujets d'action X doivent accomplir l'action A) et cette autre à la structure « UYX » (tout sujet d'action Y est un sujet d'action X).

Les règles syllogistiques basées sur la relation de partie à tout sont analogues aux règles correspondant aux thèses du système  $K_2$ . Elles indiquent comme première prémisse quelque expression dérivée de « RaXA », « RbXA », « RcXA », etc., par exemple « SaXA », « LbXA », « McXA », etc. Au lieu d'en appeler en qualité de seconde prémisse

<sup>20</sup> G. KALINOWSKI, dans *Studia Logica*, Warszawa, PWN, 1953, vol. I.

aux propositions exprimant l'inhérence d'une action à un ensemble d'actions ou l'inclusion d'un ensemble d'action dans un autre ensemble de ce genre, elles ont recours aux propositions constatant que telle action constitue une partie de telle autre action. Prenons comme exemple la règle suivante :

R. 14. — On doit reconnaître comme nouvelle norme du système  $N^a$  l'expression à la structure «  $SaXF$  » (où  $F$  symbolise la classe des parties de l'action  $A$ ) lorsqu'on a reconnu précédemment une proposition à la structure «  $SaXA$  » et une autre à la structure «  $QFA$  » ( $F$  est partie de  $A$ ).

Le raisonnement suivant peut servir d'exemple de raisonnement selon la règle R. 14 : «  $X$  doit livrer à l'acheteur la machine vendue » et « la livraison des pièces de rechange fait partie de la livraison de celle-ci ». Donc «  $X$  doit livrer à l'acheteur les pièces de rechange ».

c) Les autres règles logiques déductives sont en nombre indéterminé. Elles sont garanties par différentes thèses logiques comme les thèses du système  $K_1$  de la *Théorie des propositions normatives* ou les thèses du calcul des propositions. Les deux exemples suivants suffiront à les illustrer :

R. 15. — On doit reconnaître comme nouvelle norme du système  $N^a$  l'expression de type «  $NPxa$  » si l'on a reconnu précédemment la norme de type «  $Lxa$  » (règle basée sur la thèse T. 25 du système  $K_1$ ).

R. 16. — On doit reconnaître comme nouvelle norme du système  $N^a$  la double négation d'une norme précédemment reconnue (règle basée sur la loi de la double négation pour les propositions — T. 39 du système de Lukasiewicz).

Après avoir ainsi caractérisé les règles logiques déductives passons au dernier groupe de règles d'admission des normes secondaires, règles propres au système  $N^a$ . Comme nous l'avons annoncé plus haut, nous les appellerons règles de délégation.

## 2. Règles de délégation.

Les règles de délégation en tant que propres au système  $N^a$  sont particulièrement intéressantes parce que spécifiques.

Il y a dans la loi naturelle le principe évident suivant : « Tout homme doit vivre en société <sup>21</sup>. » Or nous pouvons admettre la définition suivante :

Df. 10 — faire (accomplir) toute action objecti-

vement propice à la vie sociale = vivre en société

Après avoir appliqué la règle de substitution nous pouvons énoncer : « Tout homme doit accomplir toute action objectivement propice à la vie sociale. » Ce principe est analytiquement évident, car la sociabilité — comme le démontre la philosophie de l'homme — est son attribut essentiel. De ce fait non seulement la proposition théorique « tout homme est sociable », constatant l'inhérence de l'attribut de sociabilité à l'essence de l'homme, est analytiquement évidente, mais aussi la proposition pratique, normative « tout homme doit accomplir toute action objectivement propice à la vie sociale », constatant la relation normative de nécessité de faire, relation existant entre tout homme et chacune de ses actions objectivement propices à la vie sociale. Grâce à l'habitus des premiers principes théoriques notre intellect saisit l'évidence de la première relation, celle d'inhérence, grâce à celui des premiers principes moraux (syndèrese) — l'évidence de la relation normative en question.

Vu que les gouvernants sont des hommes, il est facile d'en déduire — appliquant la règle de raisonnement basée sur le théorème CKSaXAUYXSaYA <sup>22</sup> — la norme suivante : « Tout gouvernant doit accomplir toute action objectivement propice à la vie sociale. » Attendu ensuite que « tout règlement par la loi humaine d'actions qui laissées non ordonnées menaceraient la vie sociale est action objectivement propice à la vie sociale », on en obtient sans difficulté — selon la règle de raisonnement basée sur le théorème CKSaXAUBASaXB <sup>23</sup> — la norme suivante : « Tout gouvernant doit régler par la loi humaine les

<sup>21</sup> Ce principe présente l'exemple de ces normes mentionnées précédemment, normes analytiquement évidentes et tout de même déductibles. Ayant admis comme analytiquement évidente la norme « tout homme doit faire toute action qui dans une situation donnée est moralement bonne » et la thèse de la philosophie de l'homme « toute action objectivement propice à la vie sociale est une action objectivement bonne du point de vue moral pour celui qui l'accomplit », nous sommes autorisés par la règle de raisonnement basée sur le théorème CKSaXAUBASaXB à reconnaître comme conclusion le principe figurant au texte « tout homme doit accomplir toute action objectivement propice à la vie sociale » (« tout homme doit vivre en société »).

<sup>22</sup> G. KALINOWSKI, *op. cit.*, p. 177 et suiv.

<sup>23</sup> *Ibid.*

actions qui laissées non ordonnées menaceraient la vie sociale. » D'où le devoir de régler, par exemple, la circulation routière. Peu importe qu'on oblige les gens à prendre la droite comme en France ou la gauche comme en Angleterre — l'une et l'autre solution sont également raisonnables, — pourvu que la circulation ne demeure pas irrégliée, car cela pourrait entraîner des accidents nuisibles à la vie sociale. Le domaine des affaires à régler législativement est variable, mouvant comme la vie même et ses circonstances. Alors qu'un rayon de l'activité humaine commence — compte tenu des circonstances *hic et nunc* — à exiger une norme régulatrice humaine, un autre s'en libère. Mais il y a toujours, dans toutes les sociétés humaines, naturelles ou conventionnelles, petites ou grandes, à un niveau de culture plus ou moins élevé, quelques actions à régler arbitrairement, mais en même temps raisonnablement, par celui qui détient le pouvoir législatif de la dite société. Et le principe de la loi naturelle « tout gouvernant doit régler tout ce qu'il y a à régler », oblige toujours.

Envisagée de notre point de vue, cette norme de la loi naturelle est très importante. Car elle contient, pour tout pouvoir social humain, une délégation de légiférer. Partant d'elle, on reconnaît comme évidente la règle d'admission suivante : « On doit reconnaître comme nouvelle norme du système N<sup>a</sup> toute norme statuée conformément au principe « Tout gouvernant doit régler ce qui est à régler » sous entendu « par des normes réalisant pleinement l'essence de la loi », c'est-à-dire conformes à la raison, visant le bien commun, émanant de celui qui s'en occupe et enfin promulguées. » Celui qui statue des normes humaines de l'agir usant de la délégation divine donnée par la loi naturelle au pouvoir social, peut à son tour déléguer son pouvoir législatif à d'autres organes sociaux. Ainsi le peuple, détenant le pouvoir social et adoptant tel ou tel système politique dans sa constitution, délègue son pouvoir législatif, par exemple, au parlement qu'il autorise à statuer des lois. A son tour le parlement délègue son pouvoir législatif aux ministres qu'il autorise à formuler des décrets, etc.

Tenant compte de ces faits, étudiés par l'école viennoise dans sa théorie de la structure hiérarchique du droit, on peut formuler ainsi la règle générale d'admission des normes secondaires de l'agir statuées par délégation du pouvoir législatif :

R. 17. — On doit reconnaître comme nouvelle norme du système N<sup>a</sup> toute norme statuée par délégation du pouvoir législatif, contenue dans la loi naturelle ou humaine — et conformément à cette délégation.

En légiférant par la double délégation de la loi naturelle et humaine, le législateur doit tenir compte des exigences générales de la délégation naturelle concernant l'essence de la norme juridique (voir plus haut) et des conditions spéciales posées par le pouvoir social qui délègue son pouvoir législatif. Par exemple, le peuple, qui délègue son pouvoir législatif au parlement, fixe les matières à régler par des lois, la procédure législative, le quorum, la majorité, le mode de signature et de contre-signature, celui de promulgation, etc. Une loi pour être valable doit non seulement réaliser l'essence de toute norme juridique, mais en outre remplir toutes les conditions posées par la constitution populaire aux lois parlementaires, c'est-à-dire réaliser leur essence spécifique.

En terminant l'exposé des règles d'admission des normes secondaires du système N<sup>a</sup>, notons cette courte remarque : aussi bien les règles déductives que les règles de délégation nous autorisent à reconnaître tant les normes juridiques, c'est-à-dire extérieures, hétéronomes, que les normes de conscience, c'est-à-dire intérieures, autonomes.

Abordons aussi le problème des règles d'interprétation juridique.

### III. — RÈGLES D'INTERPRÉTATION DES NORMES DU SYSTÈME N<sup>a</sup>.

Les règles d'interprétation des normes du système N<sup>a</sup> pourraient faire l'objet d'une étude à part. Nous ne l'entreprendrons pas ici pour ne pas faire éclater le cadre de celle-ci. Nous nous limiterons à discuter le problème suivant : « Les règles d'interprétation des normes du système N<sup>a</sup> sont-elles ou non leurs règles d'admission ? »

Il n'y a que les normes extérieures de l'agir, dites juridiques, qui exigent d'être interprétées. En conséquence, nous nous servirons dorénavant du terme « règles d'interprétation juridique ». Choissant comme critère la tâche à remplir par l'interprète, on peut les diviser en quatre groupes : 1<sup>o</sup> règles de détermination de l'existence et de la teneur authentique des normes juridiques; 2<sup>o</sup> règles de détermination de la signification des normes juridiques; 3<sup>o</sup> règles de solution des



conflits entre elles; 4° règles de suppression des lacunes dans la loi humaine. Ces règles indiquent diverses actions à accomplir afin d'interpréter les normes juridiques : depuis la vérification de la promulgation en passant par la découverte des définitions précisant le sens des normes jusqu'aux différents raisonnements visant les fins de l'interprétation. Voulant enfermer l'essentiel dans une formule synthétique, on peut dire que l'interprétation juridique — à part la détermination de l'existence et de la teneur authentique des normes juridiques, constituant sa base — est l'art de sous-entendre soit la signification des normes juridiques, soit leur existence ou celle de leurs parties statuées tacitement.

Les règles d'interprétation ordonnent la détermination de l'existence, de la teneur, de la signification ou de la portée de la norme interprétée. Seules les règles qui indiquent le mode de suppression des lacunes jouent en même temps le rôle de règles d'admission des normes secondaires du système N<sup>a</sup>. Elles n'en constituent pourtant aucune espèce différente, mais appartiennent au groupe des règles logiques déductives dont nous avons parlé plus haut; en fait, l'interprète de la loi humaine a parfois recours — pour combler les lacunes — aux règles logiques déductives d'admission des normes secondaires de l'agir. Il s'en suit que les règles d'admission et les règles d'interprétation sont en principe différentes; que certaines règles d'admission servent aussi de règles d'interprétation n'enfreint en rien ce principe.

Il importe de souligner que les règles d'interprétation juridique font partie du système N<sup>a</sup> en qualité de ses normes naturelles ou positives. Ceci explique pourquoi — comme nous l'avons signalé plus haut — le langage du système N<sup>a</sup> est un langage du second degré : les normes interprétatrices parlant des normes interprétées les désignent par leurs noms. C'est pourquoi ceux-ci figurent au vocabulaire du langage du système N<sup>a</sup>.

Ces brèves remarques au sujet des règles d'interprétation terminent notre exposé des règles méthodologiques du système N<sup>a</sup>.

\* \* \*

A la lumière de ces règles le système N<sup>a</sup> se présente comme un tout organique. En tête, la toute première norme « tout homme doit

toujours faire le bien » dont les autres découlent soit directement — par voie de déduction, — soit indirectement — par voie de légifération déléguée, — ce qui n'empêche pas quelques-unes d'entre elles d'être aussi analytiquement évidentes.

Il apparaît aussi que le système  $N^a$  n'est pas une science. Mais il est intimement lié avec plusieurs, surtout avec la philosophie. De ce fait, il mérite le nom métonimique de savoir scientifique au sens de savoir dérivant de la science et se justifiant par elle. D'autre part, il ne possède pas toujours ce caractère. Chez la plupart des hommes il demeure à l'état préscientifique. Mais il est toujours savoir scientifique en puissance. Qu'il atteigne chez quelques-uns la perfection du savoir scientifique en acte, prouve le bien-fondé de la confiance accordée au système  $N^a$  à l'état préscientifique. Il est en cela analogue à la philosophie dont tout homme éprouve le besoin. Qu'elle reste chez la plupart à l'état préscientifique n'est pas un mal, puisque chez quelques-uns elle devient une science.

Par son aspect extérieur et structurel, le système  $N^a$  ressemble sur plus d'un point aux systèmes déductifs, axiomatiques. Mais il n'est pas formalisé : ses règles méthodologiques ne sont pas structurelles, les indications qu'elles donnent ne s'appuient pas seulement sur la forme et l'ordre des signes linguistiques d'un langage, mais aussi sur ce qu'ils signifient et désignent. Il ne contient pas non plus — en dépit des apparences — un savoir formel concernant les *entia rationis*, les êtres purement intentionnels, idéaux, pures œuvres de l'intellect humain, comme c'est le cas du savoir mathématique ou logique. Ni un savoir apriorique. La déduction y joue un rôle assez important, mais pas exclusif — de même qu'en philosophie. Le savoir du système  $N^a$ , le savoir moral, est réel, sa base est à plusieurs égards empirique. Le contact de l'homme avec le réel au moyen des sens est au commencement du processus de l'*Épagogè* aristotélicienne, source des propositions analytiquement évidentes, que nous rencontrons tant parmi les thèses auxiliaires du système que parmi ses normes. Les thèses auxiliaires, empruntées au savoir réel scientifique ou non, sont aussi bien implantées dans la réalité. Même les normes de la loi humaine, statuées au sens fort du mot et non pas seulement déduites, œuvre de l'intellect humain, n'ont rien d'un savoir apriorique, car elles sont guidées par

les besoins de la vie auxquelles elles doivent satisfaire d'une façon raisonnable. Ayant mis en évidence la structure du système N<sup>a</sup> avec tout ce qu'il contient de déductif et d'analogique aux systèmes déductifs, il faut s'opposer avec toute la rigueur et toute la force possible aux conceptions erronées des rationalistes de tous les temps, des temps modernes (école de droit naturel du XVII<sup>e</sup>, du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle) en particulier, qui concevaient le système de la loi naturelle comme un système purement déductif, qui croyaient à une loi idéale et se perdaient dans la casuistique. Le savoir pratique représenté par le système N<sup>a</sup> est le savoir acquis par l'homme qui, grâce à ses puissances appréhensives et appétitives, entre en contact avec le monde réel dont il constitue lui-même une parcelle, savoir qui doit régler et diriger en ce monde la conduite de l'homme tout entier, en vue de la réalisation de sa perfection d'homme. Le rôle important des puissances appétitives et la tâche fondamentale des puissances cognitives sensitives dans l'élaboration de ce savoir imprègnent le système N<sup>a</sup> d'un empirisme l'emportant sur l'allure générale de système quasi-déductif qu'il doit surtout à l'usage des règles logiques déductives.

Tout en ayant une structure bien charpentée, à l'ossature visible et apparentée à celle des systèmes déductifs, le système N<sup>a</sup> n'a rien du statisme des systèmes logiques ou mathématiques, de leur rigidité. Il est au contraire dynamique, en perpétuel changement, flexible au suprême pour s'adapter à la vie. Ses normes premières évidentes demeurent inchangées — de concert avec les règles méthodologiques, elles assurent l'unité du système — mais elles servent de base à des conclusions aussi variées que nombreuses, dictées par les prémisses secondes souvent empruntées à la réalité du moment. Or non seulement les lois humaines complétant la loi naturelle mènent une vie de plus en plus éphémère, votées aujourd'hui, abrogées demain (sinon le jour même tombées en désuétude), mais aussi les normes de conscience se succèdent les unes aux autres au rythme des événements tissant la trame de la vie de chacun de nous. Et pourtant toutes ses normes se rallient en un tout, un système organique à la structure déterminée par ses règles méthodologiques que nous venons d'analyser.

La connaissance profonde du système moral de toutes les normes de l'agir (connaissance que seule une étude métasystémique peut

donner), système qui englobe et les normes juridiques et les normes de conscience, qui réserve une place convenable et à l'appétit et à la connaissance, et aux sens et à la raison, nous permet de dépasser la querelle entre l'éthique légaliste et celle de situation pour atteindre la synthèse de l'éthique où la loi et la conscience sont des moyens indispensables de perfectionnement de l'homme.

Jerzy KALINOWSKI.

# Bibliographie

---

## Comptes rendus bibliographiques

---

*Eucaristia. Il mistero dell'Altare nel pensiero e nella vita della Chiesa.* A cura di Mons. Antonio PIOLANTI. Rome, Desclée, 1957. 24 cm., xv-1231 p.

Avec la collaboration d'une cinquantaine d'autres auteurs, aussi remarquables par leur compétence que par leur variété, M<sup>sr</sup> Antonio Piolanti nous offre une encyclopédie des connaissances relatives au mystère de l'autel dans la pensée et dans la vie de l'Église.

Un coup d'œil sur la table des matières suffit déjà à nous révéler l'envergure de l'ouvrage. La première — et principale — partie expose la doctrine eucharistique : origines de la foi eucharistique (Ancien Testament, Nouveau Testament, Pères de l'Église, archéologie, documents du magistère); recherches théologiques sur le mystère eucharistique (transsubstantiation, présence réelle, sacrifice de la messe, effets de l'eucharistie, etc.); déviations doctrinales anciennes et récentes; rapports de l'eucharistie avec les autres mystères de la foi; enfin, apologétique de l'eucharistie. La deuxième partie étudie l'eucharistie dans la vie de l'Église : histoire de la célébration eucharistique et du culte eucharistique dans ses multiples formes; puis, plus brièvement, spiritualité et pratique eucharistiques, législation eucharistique, littérature eucharistique, art eucharistique.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des quelque cinquante-six études dont se compose cette encyclopédie, pour en indiquer, comme il se devrait, le contenu, les mérites, et parfois les lacunes. Sans doute, tout n'y est pas d'égale valeur, comme d'ailleurs dans tout travail en collaboration. Mais c'est certainement dans l'ensemble une œuvre des plus remarquables et des plus utiles. Dépasant le niveau de la simple vulgarisation, on n'a pas craint d'y donner, sur la plupart des sujets traités, des études techniques, rédigées par des spécialistes qui sont bien au courant des plus récentes acquisitions de leur discipline et qui savent en faire profiter sobrement les lecteurs. Point n'est besoin de dire les avantages que l'on trouvera à posséder ainsi, dans un même volume, des études d'une telle qualité sur les nombreux aspects de la doctrine et de la vie eucharistiques.

Sans rien diminuer de ces mérites, on peut quand même signaler quelques lacunes. N'insistons pas trop sur les répétitions d'un article à l'autre, non plus que sur le caractère fragmentaire de tout l'ensemble, sur le défaut d'unité profonde et d'agencement logique entre les diverses parties : tout cela est assez inévitable dans un ouvrage encyclopédique. Toutefois, peut-être aurait-on pu éviter davantage la dissociation trop prononcée, me semble-t-il, un peu d'un bout à l'autre du volume, entre le sacrifice et le sacrement; plus particulièrement, peut-être plusieurs des études sur le sacrement auraient-elles pu se situer davantage dans les perspectives sacrificielles hors desquelles le sacrement ne peut être compris dans son sens le plus profond. De plus, peut-être aurait-on pu tirer plus parti des liturgies eucharis-

tiques : il me semble regrettable qu'aucune étude n'ait été consacrée à nous exposer ce que ces documents liturgiques nous révèlent sur le mystère eucharistique, pris dans son ensemble concret, indivisible, et profondément riche. Enfin, pour signaler aussi un point de beaucoup moindre envergure, j'aurais souhaité voir mis plus en relief, dans cet ensemble, le rôle de l'eucharistie à l'égard de la mort chrétienne : vrai « sacrement des mourants », avec toutes les incidences doctrinales et pratiques de cette nature du saint Viatique.

Eugène MARCOTTE, o.m.i.

\* \* \*

*Synthèse de la Théologie*, sous la direction de J.-B. DESROSIERS, p.s.s. Montréal, Éditions de l'Institut Pie XI.

La *Revue* a déjà présenté cette importante série (vol. 27, p. 271\*-272\*). Une réédition est en cours. Au lieu de huit volumes elle en comptera dix dont voici les titres énumérés dans l'ordre des matières : *Dieu et sa création — Retour de l'homme vers Dieu — Les vertus théologiques — La justice et ses annexes — Prudence, force et tempérance et leurs annexes — Le Christ vivant dans l'Église — Les sacrements — La doctrine sociale de l'Église — L'action catholique — Par Marie à la céleste Patrie.*

Parmi les volumes réédités à ce jour, soit les six premiers, la moitié du premier et la moitié du sixième sont d'une main nouvelle. Du coup, tombent plusieurs des remarques faites jadis. Autre progrès notable, les volumes 3, 4, 5 remplacent l'unique volume antérieur *Vertus en particulier*. Ailleurs, des retouches, des développements, des refontes d'exposés attestent un souci d'amélioration auquel on applaudit volontiers. Un seul exemple : le prochain texte de *La doctrine sociale de l'Église* tiendra compte de la récente encyclique *Mater et Magistra*; il n'en méritera que mieux les éloges donnés par Son Éminence le cardinal Pizzardo.

On a relevé le souci d'amélioration. C'est qu'il n'est pas facile d'écrire une initiation à la théologie. Elle doit être riche de substance, libérée le plus possible du langage technique et ouverte à l'état d'esprit de nos contemporains. Quiconque a dû s'employer à pareille besogne sait le risque où l'on est continuellement d'oublier ou de sacrifier l'une ou l'autre de ces qualités nécessaires. Telle qu'ils l'ont réalisée, l'œuvre des différents auteurs nous paraît mériter de franches félicitations et nous lui souhaitons volontiers le succès.

*Le Christ vivant dans l'Église*, est-ce un titre bien adapté pour les trois traités de l'Incarnation, de la Rédemption et de l'Église ? Les cinq preuves de l'existence de Dieu sont groupées en une seule argumentation. Avantage : on voit bien en quoi elles se ressemblent; inconvénient : c'est touffu, chaque « voie » représentant tout un horizon intellectuel.

Il n'est pas question de l'obligation de payer l'impôt, dans le traité de la justice; ce qui est dit des taxes en doctrine sociale envisage un autre point de vue. Nous aimons voir le traité de l'Église joint à celui de l'Incarnation et de la Rédemption; mais nous souhaitons de nouveau que celui de la très Sainte Vierge en soit rapproché.

Louis-Marie SIMON, o.m.i.

\* \* \*

JOHN L. MURPHY. — *The Notion of Tradition in John Driedo*. (Pontificia Universitas Gregoriana.) Milwaukee, [s.éd.], 1959. 23 cm., xiv-321 p.

L'auteur a été bien inspiré de choisir, comme sujet de thèse, la notion de tradition chez Jean Driedo (ca 1480-1535). Celui-ci se range, en effet, parmi les

théologiens les plus clairvoyants de la contre-réforme, ne se contentant pas de se retrancher, vis-à-vis de Luther, dans une attitude stérilement polémique, mais cherchant, dans un respect total de la tradition catholique, à saisir les éléments valables des nouvelles orientations.

Il a souvent été cité à propos de la grâce, de la prédestination ou de la rédemption. Sa conception de l'Église, à laquelle on a consacré une thèse modeste (T. D. Foley, *The Doctrine of the Catholic Church in the Theology of John Driedo of Louvain*, Washington, The Catholic University of America Press, 1946), présente aussi des aspects suggestifs, pour autant, du moins, qu'elle se rattache à la pensée augustinienne. Sa doctrine de la tradition, suffisamment élaborée pourtant, avait été encore assez peu étudiée. Elle méritait de retenir davantage l'attention. Tout récemment, le R.P. Y.-M.-J. Congar, o.p., signalait qu'on y trouve peut-être des approches aux théories du R.P. Karl Rahner, s.j., sur les relations entre l'Église et l'Écriture (*Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, vol. 45, 1961, p. 34-35). L'on saura donc gré à l'auteur d'avoir situé l'enseignement de Driedo dans un large contexte, en montrant les rapports reconnus par celui-ci entre Écriture et Église, Écriture et Tradition, Église et magistère, etc.

Les textes de Driedo sont cités abondamment, ce qui est d'autant plus appréciable que ses ouvrages sont difficiles d'accès. On regrettera seulement que l'auteur n'ait pas réussi à utiliser les trois tomes d'une même édition. Un appendice donne la table des matières du *De ecclesiasticis scripturis et dogmatibus*. La bibliographie sera utile à ceux qui étudient la question de la tradition ou de l'évolution des dogmes, mais comprend bon nombre d'ouvrages qui n'ont pas été mis à profit dans l'élaboration de la thèse et qui n'ont avec elle que des rapports lointains. De bonnes tables (références à Driedo; index onomastique; index analytique) facilitent la consultation d'un ouvrage qui sera bien accueilli des ecclésiologues et des professeurs de théologie fondamentale comme des historiens de la contre-réforme.

Émilien LAMIRANDE, o.m.i.

\* \* \*

GIACINTO PADOIN. — *Il fine della creazione nel pensiero di S. Tommaso*. Roma, Pontificia Università Lateranense, 1959. 24 cm., 131 p. (Corona Lateranensis, 2.)

L'auteur de cette thèse ne s'applique pas seulement à exposer de façon correcte et précise la pensée de saint Thomas sur la fin de la création. Dans une première partie il s'arrête d'abord assez longuement à la doctrine de Lessius qui avait fini par pénétrer dans beaucoup de manuels, en la comparant avec l'enseignement du concile du Vatican. On nous présente aussi les quelques essais récents consacrés à la question. Parmi ces derniers se signalent les articles de P. Donnelly, s.j., dans *Theological Studies* de 1941 et 1943. L'auteur les connaît et paraît en accepter les conclusions. Son propre travail, sans pouvoir prétendre trop à l'originalité, expose le problème de façon plus élaborée et dans un contexte plus vaste. Il aura le mérite appréciable de faire pénétrer dans d'autres milieux des conceptions plus conformes aux vues de saint Thomas et plus cohérentes que celles qui ont souvent cours dans les exposés scolaires. Le concept de « gloire de Dieu » paraît destiné à prendre une place de plus en plus apparente dans la pensée théologique, sous l'influence des études bibliques et patristiques, comme pour répondre au besoin qui s'affirme partout de retrouver le sens de Dieu et, partant, le sens de l'homme ou de l'univers et de leur destinée. On rencontrerait ainsi, peut-être, les aspirations les plus élevées de la théologie orthodoxe (voir, par exemple, N. A. NISSIOTIS, *La*

théologie en tant que science et en tant que doxologie, dans *Irenikon*, 33 [1960], p. 291-310) ou de la théologie anglicane (E. L. MASCALL, *Primauté de la louange*, dans *Dieu Vivant*, n° 19, 1951, p. 103-115; R. BELLEMARE, o.m.i., *Dialogue avec E. L. Mascall sur la béatitude*, *ibid.*, n° 21, 1952, p. 141-148). Il est donc heureux que l'on s'occupe de préciser les notions de « finalité » et de « gloire », par rapport à Dieu et à la création, et que l'on se prépare ainsi à assimiler d'autres apports sans tomber dans l'éclectisme.

Il est déplorable que tant de fautes viennent déparer les citations de travaux en d'autres langues que l'italien. On peut en relever une vingtaine dans la seule page 6 (bibliographie). Cela semble dépasser les limites permises et il est inexplicable qu'une négligence semblable ait échappé aux éditeurs d'une collection scientifique. (Le premier volume de la même collection laissait également fort à désirer sur ce point.) Il ne faudrait pas qu'en raison de défauts de cet ordre l'on soit amené à douter du sérieux de travaux pourtant susceptibles de faciliter le labeur des théologiens sinon de leur apporter des conclusions vraiment nouvelles.

Émilien LAMIRANDE, o.m.i.

\* \* \*

JEAN-MARIE LEVASSEUR. — *Le lieu théologique « histoire »*. Contribution à une ontologie et introduction à une méthodologie. Trois-Rivières, Édition du Bien Public, 1960. 25 cm., 231 p.

Cette thèse de doctorat espère « contribuer modestement à la fois au progrès de la science théologique et de la science historique, en mettant bien en relief la vraie place de l'histoire et de ses branches diverses en rapport avec la Théologie dans tous ses rôles » (p. 12). A cette fin, l'auteur expose d'abord la doctrine générale des lieux théologiques, dans l'optique de Melchior Cano et du P. Gardeil, pour y situer le lieu « histoire ». Il étudie ensuite la nature et la méthode de l'histoire, puis, brièvement, son utilisation en théologie. Bien qu'appuyé sur une documentation abondante, variée et assez bien choisie, l'ouvrage, dans l'ensemble, reste plutôt décevant.

Eugène MARCOTTE, o.m.i.

\* \* \*

JAMES W. KINN. — *The Pre-Eminence of the Eucharist among the Sacraments according to Alexander of Hales, St. Albert the Great, St. Bonaventure and St. Thomas Aquinas*. Mundelein, St. Mary of the Lake Seminary, 1960. 23 cm., 154 p.

Le long titre de cet ouvrage en détaille l'objet. A n'en pas douter, l'auteur s'est donné beaucoup de peine pour dépouiller la littérature scolastique sur cette question de l'excellence de l'eucharistie parmi les sacrements, puis pour découvrir, dans les œuvres de ces quatre grands docteurs, les textes qui pouvaient s'y rapporter. Malheureusement, je crains qu'il ait trop abordé ceux-ci à travers les préoccupations d'une problématique postérieure, sans tenir assez compte de la synthèse doctrinale de ces auteurs sur l'organisme et la vie sacramentaires, non plus que de l'évolution de leur pensée au cours de leur carrière magistrale. Il en est résulté un exposé, non seulement très aride, mais aussi, à mon avis, pas mal décevant, où l'interprétation des textes souffre constamment, et parfois gravement, des équivoques initiales de la problématique, et du défaut du sens historique et critique.

Eugène MARCOTTE, o.m.i.

\* \* \*



✓  
HUBERT JEDIN. — *Brève Histoire des Conciles. Les vingt conciles œcuméniques dans l'histoire de l'Église.* Tournai, Desclée, 1960. 214 p.

M. le professeur Jedin, directeur du *Corpus Catholicorum* et connu surtout pour son histoire du concile de Trente, était l'homme tout indiqué pour nous donner un aperçu général des vingt conciles œcuméniques qui ont eu lieu jusqu'ici. Après une brève introduction dans laquelle il explique la notion de « concile œcuménique », il traite successivement des huit conciles de l'antiquité; des conciles généraux réunis par les papes durant le haut moyen âge; du temps du conciliarisme où fut posée la question de la supériorité du concile vis-à-vis de l'autorité pontificale; du concile de Trente et de celui du Vatican. Cette histoire synthétique qui n'est pas présentée sous une forme trop technique, repose cependant sur des bases scientifiques solides. C'est ainsi qu'elle pourra contribuer à éclaircir le vrai sens et la tâche du concile annoncé. L'auteur a bien fait ressortir comment chaque concile a été une réponse de l'Église aux besoins concrets du temps.

R. BOUDENS, o.m.i.

\* \* \*

✓  
SAINT JÉRÔME. — *Textes choisis et présentés par Dom Antoine DUMAS, o.s.b., dans la traduction de LABOURT.* Namur, Éditions du Soleil Levant, 1960. 190 p., 6,15 fr. fr.

Il est heureux de constater l'intérêt grandissant pour les Pères de l'Église. On publie non seulement un nombre croissant d'études patristiques, mais aussi de nombreuses éditions de textes, certaines très techniques, d'autres présentant un choix des meilleurs écrits à un cercle de lecteurs plus large. Le petit livre que nous présentons appartient à cette dernière catégorie. Dom Antoine Dumas introduit quelques extraits des cent cinquante-quatre lettres de saint Jérôme qui nous sont conservées. Se répartissant sous trois titres : principes de vie, exemples de vie, et l'homme de la Bible, les textes sont un miroir fidèle de l'auteur et de son œuvre. Le présentateur était évidemment limité dans son choix qui est judicieusement fait. Personnellement nous aurions aimé voir encore quelques textes montrant la réaction typique de saint Jérôme devant les invasions des barbares (il ne cite à ce propos qu'un court fragment de la lettre n° 60). Ceci nous aurait permis de reconstituer mieux encore le contexte historique. Nous profitons de cette occasion pour attirer l'attention des lecteurs sur la collection très intéressante « Écrits des Saints », dont le présent ouvrage fait partie.

R. BOUDENS, o.m.i.

\* \* \*

✓  
KEVIN SCANLAN, s.m.s. — *Ordination and the Canonical Status of Clerics in Societies Without Votes.* Rome, Pontificium Athenæum Internationale « Angelicum », 1960. 23 cm., xv-159 p.

Cette dissertation canonique est une étude à la fois historique, doctrinale et pratique sur la question de l'ordination dans les sociétés de clercs vivant en commun sans vœux publics, chez les Eudistes par exemple.

Du point de vue historique, ce qui ressort avant tout est « the general unsuitability of the common law and the practical impossibility of implementing its various provisions » (p. 152).

Dans la pratique, il en est résulté un foisonnement d'indults permettant à presque toutes les sociétés de vie commune de faire ordonner leurs sujets sans dimissoriales. Tant et si bien que, le 24 juillet 1947, la Commission pour l'Interprétation du Code de Droit canonique a publié une lettre, approuvée par le souverain pontife, traçant une ligne de conduite uniforme pour les sociétés de droit pontifical dépendant de la S.C. de la Propagande et de la S.C. des Religieux.

En conséquence, il sera permis aux supérieurs majeurs de ces instituts de donner eux-mêmes les lettres dimissoriales; les sujets seront ordonnés au titre de *mensa communis* ou *missionis* et seront incardinés dans la société. Toutes ces dispositions pourront être insérées dans le texte des constitutions futures.

L'auteur traite son sujet avec maîtrise et clarté; il apporte une contribution notable au droit, difficile et peu développé, des sociétés de vie commune.

Germain LESAGE, o.m.i.

\* \* \*

# Table des matières

ANNÉE 1961

## Section spéciale

### Articles de fond

	PAGES
BARMANN (L. F.), s.j. — <i>Peter of Tarentaise. A Biographical Study of the Twelfth Century</i> .....	96*-125*
FORBES (J.), o.m.i. — <i>Temporal Goods in the Christian Economy : A Thomist Synthesis</i> .....	39*-71*
GUINDON (R.), o.m.i. — <i>Béatitude et union à Dieu dans la contemplation</i> .....	81*-95*
KALINOWSKI (J.). — <i>Métathéorie du système des règles de l'agir</i> .....	183*-212*
LAFONTAINE (P.-H.), o.m.i. — <i>Le sexe masculin, condition de l'accession aux ordres, aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles</i> .....	137*-182*
MARTINELLI (L.), p.s.s. — <i>La philosophie et son langage</i> .....	5*-24*
WOJCIECHOWSKI (J. A.). — <i>Science and the Notion of Reality</i> .....	25*-38*

### Bibliographie

#### Comptes rendus bibliographiques

ALFONSO (S.M. de Liguori). — <i>Opere ascetiche</i> .....	73*-74*
ALT (A.). — <i>Leine Schriften zur Geschichte des Volkes Israel</i> .....	126*-127*
BELLEMARE (R.), o.m.i. — <i>Le Sens de la Créature dans la Doctrine de Bérulle</i> .....	74*-75*
BOUILLARD (Henri), s.j. — <i>Blondel et le Christianisme</i> .....	133*-134*
BRUENING (W.). — <i>Philosophische Anthropologie</i> .....	76*-77*
<i>La Crise de la Raison dans la Pensée contemporaine</i> .....	134*
DORONZO (Emmanuel), o.m.i. — <i>De Ordine</i> .....	72*-73*
ELORDUY (Eleuterio), s.j. — <i>Ammonio Sakkas</i> .....	80*
<i>Eucaristia. Il mistero dell'Altare nel pensiero e nella vita della Chiesa</i> .....	213*-214*
FACKENHEIM (Emil L.). — <i>Metaphysics and Historicity</i> .....	136*
HAYEN (André), s.j. — <i>La Communication de l'Être d'après saint Thomas d'Aquin</i> .....	129*-131*
HOLSTEIN (Henri), s.j. — <i>La Tradition dans l'Église</i> .....	128*-129*
JACOB (Edmond). — <i>Ras Shamra et l'Ancien Testament</i> .....	127*

	PAGES
JEDIN (Hubert). — <i>Brève Histoire des Conciles. Les vingt conciles œcuméniques dans l'histoire de l'Église</i> .....	217*
JÉRÔME (Saint). — <i>Textes choisis et présentés par Dom Antoine Dumas, o.s.b., dans la traduction de Labourt</i> .....	217*
JOURNET (M <sup>re</sup> Charles). — <i>Théologie de l'Église</i> .....	72*
KINN (James W.). — <i>The Pre-Eminence of the Eucharist among the Sacraments according to Alexander of Hales, St. Albert the Great, St. Bonaventure and St. Thomas Aquinas</i> .....	216*-217*
KRÜGER (G.). — <i>Critique et Morale chez Kant</i> .....	135*
LEBACQZ (Joseph), s.j. — <i>Libre arbitre et Jugement</i> .....	78*
LEVASSEUR (Jean-Marie). — <i>Le lieu théologique « histoire ». Contribution à une ontologie et introduction à une méthodologie</i> .....	216*
MACCARONE (Michele). — <i>Papato e Impero dalla elizione di Federico I alla morte di Adriano IV</i> .....	75*
MARTIN (Wm. Oliver). — <i>Metaphysics and Ideology</i> .....	79*
<i>Miscellanea Martin Grabmann. — Gedenkblatt zum 10. Todestag</i> .....	128*
MUELDER, SEARS and SCHLABACH. — <i>The Development of American Philosophy</i> .....	77*
MURPHY (John L.). — <i>The Notion of Tradition in John Diredo</i> .....	215*
PADOIN (Giacinto). — <i>Il fine della creazione nel pensiero di S. Tommaso</i> .....	215*-216*
PASCHINI (Pio). — <i>Cinquecento Romano e Riforma Cattolica</i> .....	75*
PETRUS (de Bergömo). — <i>Tabula Aurea</i> .....	127*
<i>Philosophy of Science</i> .....	80*
<i>Proceedings of the American Catholic Philosophical Association</i> .....	77*-78*
SCANLAN (Kevin), s.m.s. — <i>Ordination and the Canonical Status of Clerics in Societies Without Vows</i> .....	218*
SIMON (René). — <i>Morale</i> .....	129*
<i>Synthèse de la Théologie, sous la direction de J.-B. DESROSIERS, p.s.s.</i> .....	214*
TOUILLEUX (P.). — <i>Introduction aux Systèmes de Marx et de Hegel</i> .....	132*
VALORI (Paolo), s.j. — <i>Il metodo fenomenologico e la fondazione della filosofia</i> .....	131*-132*
<i>Vertus Latina. Die Reste der altateinischen Bibel</i> .....	126*

\* \* \*

Avec l'autorisation de l'Ordinaire et des Supérieurs.







